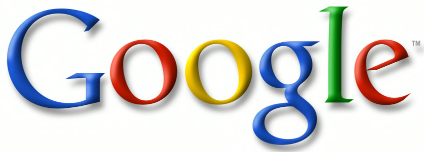
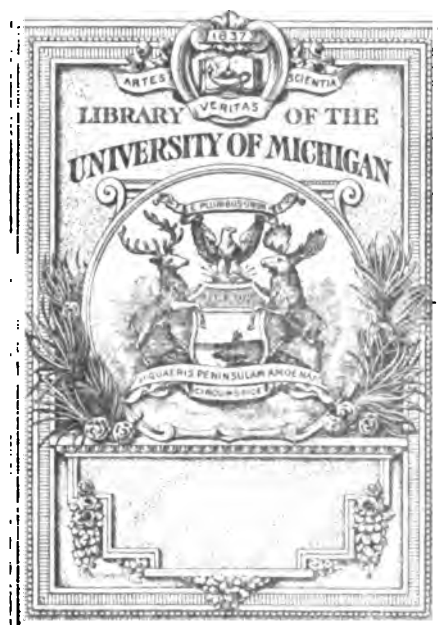



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

ONZIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1904

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

LE DOUBLE JARDIN, par Maurice Maeterlinck.

Le Double Jardin continue la série de *la Sagesse et la Destinée* et du *Temple enseveli* : M. Maurice Maeterlinck continue à s'y montrer philosophe et poète. Les sujets les plus divers éveillent en sa pensée des méditations toujours originales. Lisez la curieuse histoire de son petit bouledogue Pelléas, mort au moment où il « venait d'accomplir le sixième mois de sa brève existence ». On retrouvera aussi dans ce livre cet admirable « Éloge de l'épée » et ces pages de psychologie si pénétrante sur « la Colère des abeilles », qui resteront parmi les meilleurs essais de M. Maurice Maeterlinck. On y trouvera d'autres pages sur les « Fleurs démodées », sur les « Fleurs des champs », sur les « Chrysanthèmes », et surtout ce dernier chapitre : « les Rameaux d'olivier », où se trouve magnifiquement commentée notre moderne conception de l'univers.

DE NEW-YORK A LA NOUVELLE-ORLÉANS, par Jules Huret.

Les renseignements intéressants abondent en ce livre qui enrichira nos connaissances positives sur le monde et les mœurs d'outre-mer. Les quatre chapitres où M. Jules Huret étudie la question nègre sont d'une psychologie singulièrement pénétrante : ce sont peut-être les meilleurs du livre. On trouvera partout, dans les autres chapitres, de curieux tableaux d'ensemble, tels que nous pouvions en attendre d'un observateur clairvoyant et averti comme M. Jules Huret. Il faut avoir lu cette enquête sociale sur le Nouveau Monde : elle dispensera d'un long voyage, non seulement les curieux, mais tous ceux qui ont intérêt à ne point ignorer ce qui se passe chez ces redoutables rivaux de notre industrie et de notre commerce.

LE CHOIX DE LA VIE, par Georgette Leblanc.

« Une triste méfiance désunit les femmes, alors que toutes leurs faiblesses tressées pourraient être au-dessus de la vie comme une couronne de force, d'amour et de beauté... L'effort que tenta l'une d'entre nous pour libérer son amie malheureuse, les discours qu'elle lui tint, les exemples qu'elle lui proposa, les bonheurs qu'elle lui offrit : voilà ce que j'ai voulu noter dans ces pages. » Cette courte préface nous indique bien le sens de ce livre, qui, sous la forme attrayante et pure d'un roman, est un peu une œuvre de propagande. Les femmes y trouveront des conseils éloquents et généreux. Quelques-unes, peut-être, y apprendront à estimer l'effort qui, même vaincu, suffit à mettre dans une vie un peu de dignité et de beauté. Et tous les lecteurs y goûteront la précision subtile d'un style toujours élégant et noble.

PÉPÈTE LE BIEN-AIMÉ, par Louis Bertrand.

Comme le *Sang des Races*, le nouveau roman de M. Louis Bertrand, *Pépète le Bien-Aimé*, est un tableau de la vie algérienne, un tableau d'un réalisme truculent. Les personnages sont des gens du peuple sans préjugés et souvent sans scrupules, qui vivent et grouillent sous nos yeux. Pépète est le principal, celui qui se détache au premier plan de l'œuvre; mais tous et toutes sont dessinés d'un trait précis et toujours saisissant. Les aventures de Pépète n'ont été qu'un prétexte à l'étude d'un milieu pittoresque; cette étude fouillée est le vrai sujet d'un roman écrit avec une verve, une netteté, surtout une puissance de style évocateur, qui ne surprendra pas les admirateurs du *Sang des Races* et du *Rival de Don Juan*.

HISTOIRE DE LA BANQUE D'ANGLETERRE, par A. Andréadès.

Les historiens contemporains se préoccupent enfin des rouages et ressorts intimes qui, bon gré mal gré, font marcher, règlent, arrêtent ou poussent la marche des peuples et des particuliers : à ce titre, il nous fallait une histoire de cette Banque d'Angleterre dont le rôle depuis deux siècles a été si considérable. L'ouvrage actuel est clair, bien ordonné, précis, complet. Il ne mérite pas seulement l'attention des spécialistes : le grand public fera bien de le lire; il y trouvera matière à de très utiles comparaisons.

LA CRAVACHE, par Maurice Paléologue.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur de *Sur les Ruines* et du *Cilice*, les deux romans de M. Maurice Paléologue : ils retrouveront dans ce recueil les mêmes dons et qualités d'écrivain. Nouvelles poignantes, où sont ramassés en quelques pages quelques-uns de ces drames d'amour dont le public n'aperçoit que le dénouement brutal, — duel ou suicide, — mais qui se jouent parfois pendant des années dans le secret des cœurs. M. Maurice Paléologue excelle à ces récits brefs et nets. *La Cravache*, qui donne son titre au recueil, est un conte de tous points remarquable.

LE CHEMIN BLANC, par Emile Ripert.

Comme M. Jean Renouard, c'est le pays de Provence et ses beaux décors ensoleillés que chante en ce recueil M. Emile Ripert. Et c'est aussi la jeunesse qu'il chante, la belle jeunesse lumineuse, aux espoirs vibrants, aux bonheurs enivrés. Le vers de M. Ripert est précis, parfois même jusqu'à la préciosité : il cherche l'effet et le trouve. L'auteur est né pour le théâtre. M. Edmond Rostand a aimé ces vers : M. Ripert a les mêmes dons que son illustre maître. Il est probable qu'il écrira un jour des pièces de théâtre où ses rythmes et ses rimes feront merveille. Il nous a donné, en attendant, un volume d'un charme exquis.

11e Année. N° 13. 1er Juillet 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

LE DOUBLE JARDIN, par **Maurice Maeterlinck.**

Le Double Jardin continue la série de *la Sagesse et la Destinée* et du *Temple enseveli* : M. Maurice Maeterlinck continue à s'y montrer philosophe et poète. Les sujets les plus divers éveillent en sa pensée des méditations toujours originales. Lisez la curieuse histoire de son petit bouledogue Pelléas, mort au moment où il « venait d'accomplir le sixième mois de sa brève existence ». On retrouvera aussi dans ce livre cet admirable « Éloge de l'épée » et ces pages de psychologie si pénétrante sur « la Colère des abeilles », qui resteront parmi les meilleurs essais de M. Maurice Maeterlinck. On y trouvera d'autres pages sur les « Fleurs démodées », sur les « Fleurs des champs », sur les « Chrysanthèmes », et surtout ce dernier chapitre : « les Rameaux d'olivier », où se trouve magnifiquement commentée notre moderne conception de l'univers.

DE NEW-YORK A LA NOUVELLE-ORLÉANS, par **Jules Huret.**

Les renseignements intéressants abondent en ce livre qui enrichira nos connaissances positives sur le monde et les mœurs d'outre-mer. Les quatre chapitres où M. Jules Huret étudie la question nègre sont d'une psychologie singulièrement pénétrante : ce sont peut-être les meilleurs du livre. On trouvera partout, dans les autres chapitres, de curieux tableaux d'ensemble, tels que nous pouvions en attendre d'un observateur clairvoyant et averti comme M. Jules Huret. Il faut avoir lu cette enquête sociale sur le Nouveau Monde : elle dispensera d'un long voyage, non seulement les curieux, mais tous ceux qui ont intérêt à ne point ignorer ce qui se passe chez ces redoutables rivaux de notre industrie et de notre commerce.

LE CHOIX DE LA VIE, par **Georgette Leblanc.**

« Une triste méfiance désunit les femmes, alors que toutes leurs faiblesses tressées pourraient être au-dessus de la vie comme une couronne de force, d'amour et de beauté... L'effort que tenta l'une d'entre nous pour libérer son amie malheureuse, les discours qu'elle lui tint, les exemples qu'elle lui proposa, les bonheurs qu'elle lui offrit : voilà ce que j'ai voulu noter dans ces pages. » Cette courte préface nous indique bien le sens de ce livre, qui, sous la forme attrayante et pure d'un roman, est un peu une œuvre de propagande. Les femmes y trouveront des conseils éloquents et généreux. Quelques-unes, peut-être, y apprendront à estimer l'effort qui, même vaincu, suffit à mettre dans une vie un peu de dignité et de beauté. Et tous les lecteurs y goûteront la précision subtile d'un style toujours élégant et noble.

PÉPÉTE LE BIEN-AIMÉ, par **Louis Bertrand.**

Comme le *Sang des Races*, le nouveau roman de M. Louis Bertrand, *Pépéte le Bien-Aimé*, est un tableau de la vie algérienne, un tableau d'un réalisme truculent. Les personnages sont des gens du peuple sans préjugés et souvent sans scrupules, qui vivent et grouillent sous nos yeux. Pépéte est le principal, celui qui se détache au premier plan de l'œuvre; mais tous et toutes sont dessinés d'un trait précis et toujours saisissant. Les aventures de Pépéte n'ont été qu'un prétexte à l'étude d'un milieu pittoresque; cette étude fouillée est le vrai sujet d'un roman écrit avec une verve, une netteté, surtout une puissance de style évocateur, qui ne surprendra pas les admirateurs du *Sang des Races* et du *Rival de Don Juan*.

HISTOIRE DE LA BANQUE D'ANGLETERRE, par **A. Andréadès.**

Les historiens contemporains se préoccupent enfin des rouages et ressorts intimes qui, bon gré mal gré, font marcher, règlent, arrêtent ou poussent la marche des peuples et des particuliers : à ce titre, il nous fallait une histoire de cette Banque d'Angleterre dont le rôle depuis deux siècles a été si considérable. L'ouvrage actuel est clair, bien ordonné, précis, complet. Il ne mérite pas seulement l'attention des spécialistes : le grand public fera bien de le lire; il y trouvera matière à de très utiles comparaisons.

LA CRAVACHE, par **Maurice Paléologue.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur de *Sur les Ruines* et du *Cilice*, les deux romans de M. Maurice Paléologue : ils retrouveront dans ce recueil les mêmes dons et qualités d'écrivain. Nouvelles poignantes, où sont ramassés en quelques pages quelques-uns de ces drames d'amour dont le public n'aperçoit que le dénouement brutal, — duel ou suicide, — mais qui se jouent parfois pendant des années dans le secret des cœurs. M. Maurice Paléologue excelle à ces récits brefs et nets : *la Cravache*, qui donne son titre au recueil, est un conte de tous points remarquable.

LE CHEMIN BLANC, par **Émile Ripert.**

Comme M. Jean Renouard, c'est le pays de Provence et ses beaux décors ensoleillés que chante en ce recueil M. Émile Ripert. Et c'est aussi la jeunesse qu'il chante, la belle jeunesse lumineuse, aux espoirs vivifiants, aux bonheurs enivrés. Le vers de M. Ripert est précis, parfois même jusqu'à la préciosité : il cherche l'effet et le trouve. L'auteur est né pour le théâtre. M. Edmond Rostand a aimé ces vers; M. Ripert a les mêmes dons que son illustre maître. Et il est probable qu'il écrira un jour des pièces de théâtre où ses rythmes et ses rimes feront merveille. Il nous a donné, en attendant, un volume d'un charme exquis.

LETTRES

A

UNE JEUNE FILLE

Vers 1857, Sainte-Beuve entra en correspondance avec une jeune admiratrice de ses ouvrages, qui habitait la Suisse française. Il lui adressa une série de lettres dont nous sommes autorisé à extraire quelques pages propres à intéresser le public.

On verra que Sainte-Beuve s'exprime sur divers sujets avec beaucoup de confiance et d'abandon. Il raconte « l'histoire de ses phases religieuses ». Il juge de façon fort libre, et sur un ton assez dénigrant, Musset et Lamartine. En mars 1858, il fait allusion au cours qu'il va commencer à l'École normale, et se livre à de curieuses confidences sur la musique telle qu'il la comprenait et la goûtait. Puis le voici qui revient, entraîné par sa jeune correspondante, sur la question religieuse : sa profession d'incrédulité a un accent assez grave et triste. Dans la dernière lettre, Sainte-Beuve se montre plus que sévère pour Lamartine. Il eût été dommage de ne pas recueillir ces morceaux caractéristiques.

PHILIPPE GODET

I

Ce 15 septembre 1857.

Voilà qui est bien, chère mademoiselle, et je vous remercie de votre bonne réponse. Il me faudrait, à mon tour, pour répondre dignement à votre lettre, de bien longs développe-

ments. Car vous arrivez tard (par malheur pour moi) à me connaître, et vous ouvrez le volume de ma vie aux trois quarts et quand elle est près d'être finie. Voici, autant que mon souvenir peut le résumer l'histoire de mes phases religieuses.

Élevé simplement, moralement et dans une religion modérée près de ma mère, en province, je suis venu à Paris à l'âge de treize ans et demi, déjà assez avancé pour l'esprit et pour les études, et très vierge de cœur. Pendant une année, l'idée religieuse s'est plutôt développée en moi et exaltée par suite du chagrin de l'absence et de l'ennui du foyer natal. Mais, l'année d'après, le courage humain a pris le dessus, je me suis fait homme comme je l'entendais, et je me suis initié de moi-même, par toutes sortes de lectures, aux idées philosophiques : je n'ai pas tardé à les pousser très loin, au moins quant aux résultats, et il n'en était aucun qui m'effrayât, même par ses absolues négations.

Cet état resta le mien pendant des années et m'est devenu fondamental. J'y ai joint des études de médecine et d'anatomie dirigées d'après la même inspiration purement positive. Toutefois, ayant beaucoup souffert, vers l'âge de vingt-cinq ans, j'éprouvai, pendant six mois, une sorte de maladie de la sensibilité qui prit un caractère mystique, plus poétique que religieux sans doute, mais qui affecta aussi la forme chrétienne. C'est alors que je fis un petit recueil de poésies intitulé *les Consolations*, qui, depuis, ne s'est plus réimprimé séparément : sans quoi, je vous l'enverrais, et il vous plairait, et il vous referait illusion encore, malgré tout ce que je pourrais ajouter de contraire. C'est simplement un rêve céleste de six mois dans ma vie. Mais il m'en est resté longtemps quelque chose, notamment la faculté de comprendre la tendresse chrétienne et d'y entrer, lorsque je rencontrais des personnages qui en étaient imbus et pénétrés. C'est ainsi que j'ai pu aborder le sujet de *Port-Royal* ; mais auparavant j'avais comme épuisé la poésie et le roman du genre, dans un livre assez singulier, intitulé *Volupté*, dont le nom est plus léger que le fond, et que je ne vous conseillerais pourtant pas de lire.

Il est résulté de cette série de compositions et d'études dans cette direction que je sais tout ce qu'on peut dire en faveur et en l'honneur d'une certaine doctrine, et qu'au

besoin je le dirais moi-même ; mais les doctrines fondamentales dont je vous ai parlé et qui tendent à tout expliquer par l'organisation et par la nature, n'ayant fait que gagner en moi sous main, j'ai acquis cette disposition sceptique définitive qui me range dans la moins bonne classe de ceux que vous dépeignez. Il est d'ailleurs si loin de ma pensée de jamais détourner personne d'une autre voie et de me faire prêcheur, que vous avez pu lire plusieurs volumes de moi sans trop voir éclater ces sentiments et qu'il faut, pour que je vous les expose ici avec cette franchise, le besoin que j'ai d'éviter aucune dissimulation, aucun malentendu entre nous. — Excusez-moi, chère mademoiselle, et pardonnez cette vue purement philosophique des choses à un homme qui a beaucoup vécu seul, et dont le cœur, ce grand convertisseur de l'esprit, n'a jamais été possédé bien longtemps et absolument par un autre cœur qui daignât l'incliner et le gouverner. Quand je suis allé dans le canton de Vaud, j'ai trouvé d'aimables prêcheuses, notamment madame Olivier, dont vous avez pu lire le livre de poésies qu'elle a publié de concert avec son mari *(les Deux Voix)*; j'ai surtout rencontré en M. Vinet l'homme qui était le plus fait peut-être pour inspirer un respect tendre et un désir de conciliation dans l'ordre des idées et des espérances. J'ai écouté, j'ai goûté, j'ai admiré et senti. Vous savez bien que ce n'est pas là croire.

Vous pouvez parler comme eux, je vous écouterai de même; je m'explique ces ardeurs d'un jeune cœur pur, élevé, en qui les belles aspirations débordent, ces émulations pour Élisabeth Fry[1], comme d'autres, en d'autres lieux et en d'autres communions, nommeraient sainte Thérèse. Madame votre mère a pu éprouver cela en son temps et à votre âge; mais c'est encore dans la famille (j'en parle, hélas! comme un aveugle) que ces exaltations premières, qui ne sont qu'un vœu des belles natures, trouvent le mieux leur emploi et s'apaisent.

... Le projet d'un voyage en Angleterre, à la condition de

1. Élisabeth Fry (1780-1845), chrétienne anglaise, éminente par sa piété et sa charité, philanthrope célèbre qui se consacra avec un dévouement infatigable à la réforme des prisons d'Angleterre, et réussit à améliorer notablement la condition matérielle et morale des détenus. PH. G.

venir à Paris, n'est pas déplaisant et je n'aurais qu'à y souscrire. J'ai un vrai désir et besoin de placer tant de bonnes et douces pensées sur une physionomie familière et connue. Je fais plus que de vous connaître; je vous *sais*, mais je ne vous connais pas.

Ce ne sont pas les articles ou *causeries* du *Moniteur* qui me retiennent en ce moment, mais bien le dernier volume de *Port-Royal* que je termine enfin et qui m'occupera bien encore trois ou quatre mois. Vous recevrez régulièrement ceux de mes livres qui paraîtront désormais.

...Vous avez bien raison d'admirer cette extrémité du lac; je ne sais rien de plus beau ni de plus grand, et en même temps d'une pureté presque classique dans le grandiose. Du haut de la plate-forme de la petite église de Montreux, quelle vue! quel rêve! Mais qu'est-ce, tout cela, sans l'amitié, sans des cœurs qui sentent à l'unisson? La solitude et l'isolement de cœur en face des Alpes, Oberman nous l'a montré et c'est presque sinistre.

Écrivez-moi toujours, chère mademoiselle, des lettres que madame votre maman a tort, pour cette fois, de ne pas assez apprécier; grondez-l'en pour moi, et gardez la même indulgence à

Votre respectueusement dévoué

SAINTE-BEUVE

II

Ce 28 janvier 1858.

Chère mademoiselle,

J'ai payé tribut à l'hiver par beaucoup de fatigue, de torpeur et en ne faisant rien de ce que je projetais. Je voulais vous répondre bien plus tôt. — Vous m'avez écrit de belles et bonnes pensées sur Musset, notamment celle-ci : « Je me trouve, toutes les fois que je le lis, ou ce qui a trait à lui, dans cet état de doute désagréable et troublant qu'on éprouve lorsqu'on persiste à aimer quelqu'un malgré des côtés qui

feraient mépriser tout autre. » Vous reconnaissez-vous? Cela est bien pensé, non seulement moralement, mais aussi poétiquement. Entre nous, les gens d'aujourd'hui surfont Musset; on surfait tout, quand on ne déprime pas tout. La juste mesure n'est nulle part. Musset, poète, a certainement de belles *poussées*... Mais après?... Je l'ai vu naître, je l'ai vu grandir et aussi se pervertir. Il y avait, à l'origine, beaucoup d'affectation et de parti pris dans ses airs violents et dans ses accès de laisser aller. Il avait des frénésies de sans façon et de négligence : tout cela exprès, en partie. La vraie passion est venue ensuite, avec le vrai sentiment du goût, mais trop tard. Son palais était déjà trop cuit et brûlé. C'est égal, le beau dans notre siècle est si rare, la poésie vraie est toujours chose si belle, que deux de ses *Nuits* sur quatre, une élégie du *Souvenir*, et quelques cents vers par-ci par-là, noyés dans des centaines d'autres détestables, incohérents, inachevés et débraillés, suffisent pour lui concilier toutes les sympathies et les regrets. Il avait un génie naturel dont il a mésusé. Lamartine n'a pas si mal parlé de lui qu'on l'a dit[1]; mais ce qui nuit à Lamartine, quand il se mêle de critique, c'est le manque de précision, de justesse, et des ingénuités d'amour-propre et de préférences de soi! Ainsi, dans le cas de Musset, il a confessé ne l'avoir jamais lu que depuis sa mort; il avait reçu une épître de lui, et avait oublié d'y répondre convenablement. Dans la réponse qu'il esquisse et qu'il imagine après coup, il me semble trop s'offrir comme modèle, lui qui, dans son sens, n'a pas moins mésusé de son talent que Musset dans le sien. Et puis, pour parler de Musset avec cette sévérité morale, on était trop voisin de son tombeau, du deuil de ses proches. Il y a eu quelque chose qui a froissé dans cette légèreté et cette fatuité de Lamartine. Ses *Entretiens*, d'ailleurs, à ce sujet ont beaucoup de vérités et de justes endroits.

C'est pour toutes ces vérités, qui ne se peuvent dire ici avec convenance, qu'il eût été bon qu'il se fondât *à la frontière* quelque recueil périodique honnête, ne visant qu'à un

1. Lamartine avait consacré, en 1857, à Alfred de Musset, qui venait de mourir, deux de ses *Entretiens*. — Voir *Cours familier de littérature*, t. III et IV.

PH. G.

succès solide, pouvant attendre et se passer de la vogue des coteries, bien informé comme on l'est à Paris, et où l'on pût écrire comme on n'écrit pas à Paris, mais comme on y cause : car la bonne critique ici se fait en conversation. Je trace là un idéal qui ne sera pas rempli. Je n'ai jamais compté que la *Bibliothèque universelle* pût être ce recueil, ce phénix des recueils ; je pensais pourtant que les hommes dont je vous parlais avaient quelques-unes des qualités qui pouvaient s'employer à essayer.

Vous me définissez avec beaucoup d'indépendance la littérature de votre cité. Je connais peu M. Bungener : on m'a envoyé, dans un temps, de ses livres. Mais dans ces écrits, où il traitait de quelques-uns des personnages de notre XVIIe siècle, il m'a paru si peu exact, si peu pertinent, soit de langage, soit de pensée, que j'ai jeté les volumes, un peu à la légère peut-être. Au fait, notre goût a peine à supporter cela. Si vous nous parlez de nos affaires et de nos grands hommes, lui dirai-je, prenez un peu plus le ton du lieu, et de la compagnie.

Je ne fais plus de vers, depuis un certain jour. Ce n'est pas tant l'accablement des travaux et l'invasion de la prose qu'il en faut accuser. Chanter, pour moi, c'était la même chose qu'aimer et être aimé, le désirer ou l'espérer. Tout cela, à un certain jour, s'est tu dans mon cœur. Buffon a remarqué que le chant brillant des oiseaux n'était que dans la saison des amours : ma muse, apparemment, n'était qu'un oiseau. J'ai des vers bien anciens et non publiés, non publiables... Comme cela ne s'adresse ni à une *Iris* en l'air, ni à une nuageuse *Elvire*, mais à un être fort réel et fort existant, cela n'est pas publiable et ne le sera peut-être jamais convenablement. Celui qui exécutera après moi mes volontés sera juge souverain, dans sa délicatesse. — Le deuil intérieur définitif est la mort du chant.

Voilà, chère mademoiselle, mes petites pensées quand je ne souris pas, quand je réponds bien sérieusement à qui me questionne amicalement et bien sérieusement. Mais il y a encore dans la vie des inconséquences, et dans le cœur aussi : il y a des velléités, des semblants de réveil, des moments qui pourraient encore donner l'idée du contentement et faire

croire à des restes de beau jour. C'en sera un si je vous vois, et si c'est bientôt.

Agréez, chère mademoiselle, l'expression de mes reconnaissants et de mes affectueux respects pour vous et pour les vôtres.

SAINTE-BEUVE

III

8 mars 1858.

... Pour l'allemand rien n'est fait de ce qui pourrait mettre la belle littérature allemande en rapport avec celle de France et à la portée du public français. J'espère que la nouvelle *Revue Germanique* y pourvoira. Pour l'anglais, il y a moins de distance, et il y a quelque chose de fait; mais que ce quelque chose est peu ! *La Revue Britannique*, dirigée par M. Amédée Pichot, ne donne guère rien qu'elle ne le gâte en l'*arrangeant*. On fait, depuis quelque temps, d'assez bonnes traductions de romans anglais : mais que d'ouvrages intéressants, instructifs, qui prêteraient, sinon à des traductions complètes, du moins à des traductions partielles, *fidèles*, et par extraits, et dont on suppléerait les intervalles non traduits par de bonnes et consciencieuses analyses !

... Je suis depuis huit jours dans le travail de la préparation du cours que je dois commencer aussitôt après Pâques : c'est ce qui explique mon retard à vous répondre. Je n'ai que le temps strict pour bâtir les premières leçons et j'y mets tout mon souffle et une force qui a bien des défaillances. J'ai acquis, il y a neuf ans, à Liège, à pareil métier et en me préparant avec trop de promptitude et d'empressement, une crampe nerveuse au bras droit, laquelle alors m'a duré plus de six mois et m'a interdit presque absolument durant ce temps-là toute écriture (c'est ce qu'on appelle la *crampe de l'écrivain*). Cela s'est passé moyennant du repos et un secrétaire qui m'écrit tout ce dont je puis me dispenser. Mais ces cours qu'il me faut tant griffonner moi-même par avance (car

la dictée n'en finirait pas), et dont je dois établir sur le papier au moins les principales parties, me rendent vite mon mal nerveux et surtout la crainte qu'il ne me reprenne avec la ténacité qu'il a eue alors. — Je suis, en effet, un homme déjà vieux, chère mademoiselle, malgré mes velléités de rester toujours jeune.

... Que ne suis-je votre oncle? Je vous dirais : venez passer un mois à Paris dans ma petite maison, où l'on trouverait moyen que vous ne soyez pas trop mal.

Vous vous exagérez un peu le plaisir qu'il y a ou qu'il pourrait y avoir à suivre de près le mouvement littéraire. — Oui, si ce mouvement littéraire était ce que je l'ai vu en d'autres temps. Aujourd'hui, il y a peu de plaisir, et souvent bien du dégoût, à voir de certaines choses. Pourtant, on est bien informé; la curiosité est satisfaite; on se moque[1]; tout ce qu'on veut savoir, on peut l'apprendre en quelques heures, du jour au lendemain, en s'adressant aux gens compétents; Paris, à cet égard, est unique. On y a facilité pour tout, — distraction, étude, monde ou retraite à volonté. Cela fait que trop de gens s'y passent très bien de bonheur : une mauvaise habitude, même au moral.

J'ai le regret de vous dire que je n'aime pas la musique autant que vous le pensez et autant que je le voudrais. J'ai remarqué que la plupart de nos poètes et grands littérateurs d'aujourd'hui n'aiment pas beaucoup la musique et n'y entendent rien, ni Lamartine, ni Hugo, ni etc., etc... Cela tient sans doute à une absence première d'éducation musicale, mais aussi à cette préoccupation que portent les poètes en passant d'un art à l'autre : ils ne se laissent pas faire, ils ne se laissent pas toucher. Ils cherchent des *pourquoi* et des *raisons* à un art qui procède tout autrement que le leur. Pour moi, il est une sorte de musique que j'aime et que j'adorerais si j'avais eu plus d'occasions d'en entendre, la musique vocale, sensible, celle des mélodies de Schubert, par exemple, qui parle à l'âme, aux passions tendres. Toutes les fois que j'entends de telle musique, je suis ému et j'y reviens ensuite en rêvant. Le reste, la trop grande musique d'opéra, m'échappe;

1. Nous ne sommes pas absolument certain de bien lire de ce mot.

il y a trop de convenu, et je ne m'abandonne pas avec confiance à des magiciens qui ont assez d'adresse pour simuler souvent ce qu'ils n'ont pas, tandis que moi je n'ai aucun moyen de démêler leurs prestiges.

Voilà des aveux, chère mademoiselle. Les uns ont une qualité, les autres une autre. Très peu entre les mortels réunissent plusieurs dons à la fois. Sachons reconnaître à quoi nous sommes propres, et découvrir, pour la développer, la veine qui est en nous...

SAINTE-BEUVE

IV

Ce 18 mai 1858.

Chère Mademoiselle,

J'ai, en effet, éprouvé depuis quelques semaines beaucoup de fatigue, et de plus, je suis un peu découragé : indisposition qui m'est trop habituelle. — Votre lettre m'a fait plaisir et peine à la fois, peine en m'indiquant que vous étiez souffrante et que cet état semblait se prolonger. Vous le dirai-je? j'ai aussi senti combien d'autres choses encore que l'âge, la distance et l'éloignement mettaient d'intervalle entre nous. Vous êtes fervente, vous êtes religieuse, vous avez une Patrie autre encore que Genève : et cette Patrie n'est pas la mienne. Et c'est une Patrie vers laquelle on s'achemine ou dont on s'écarte de plus en plus, à mesure qu'on avance dans la vie. Vous vous y acheminez dès la jeunesse, et vous continuez d'y tendre. Je m'en éloigne, ou plutôt je ne m'en éloigne ni ne m'en rapproche, dans mes idées, puisqu'à mes yeux elle n'est qu'un mirage, une illusion d'optique morale, et qu'elle n'est pas. C'est là un sujet de tristesse pour celui qui aurait aspiré à un accord moral. Vous me parlez d'un homme éloquent que vous avez entendu, et vous m'en parlez avec éloquence vous-même, avec une émotion vibrante. Il faut bien que M. de Gasparin soit vrai, sincère, éloquent, en effet, pour produire de ces effets ; mais la première condition, pour être susceptible de recevoir l'impression de cette parole, c'est de

croire à l'Écriture et à la vérité de ce qui y est contenu, à commencer par la Création. Vous me dépeignez avec vivacité une journée de printemps au bord de votre beau lac ; mais je crois sentir que cette sensibilité avec laquelle vous la goûtez est contraire, directement contraire à la prescription qui ressortirait de l'enseignement si goûté aussi : vous essayez de concilier des contraires. Le plus grand ennemi, le plus grand réfutateur du christianisme (et d'autant plus puissant qu'il est plus vague et plus confus), c'est *Pan*, c'est la Nature et tous les problèmes mystérieux qu'elle soulève et qu'elle enferme. L'explication par la création à la manière de Pluche[1], de Fénelon ou de Duguet[2], est par trop insuffisante. Qui sent vivement la nature en soi et autour de soi, doit se mutiler pour être chrétien, pour rester chrétien : il n'y a pas de milieu. Je ne vous combats point, ma chère mademoiselle ; je vous laisse seulement entrevoir une cause de peine, qui est de m'être aperçu que nous soyons, que nous devions être si peu de la même religion, laquelle ne fera probablement que s'accroître et gagner en vous. Elle est morte en moi, car j'ai fait le cercle, et j'ai au fond, tout au fond de l'esprit, derrière mon scepticisme poli, ma solution et mon explication finale toute naturelle. Les années ne font que me la dessiner plus nettement, tous nuages et toutes vapeurs étant dissipés.

Je suis sincère. Vous comprendrez cette cause de tristesse. L'un de nous donne à l'autre un rendez-vous, où l'autre sait bien qu'il n'ira pas.

Sur Lamartine, vous êtes dans une illusion que vous portez avec votre belle âme en bien des choses. Il ne mérite pas plus d'intérêt qu'il n'en inspire aujourd'hui à la France. Il a abusé de tous les dons. Il a accumulé en lui toutes les contradictions, se jouant de la parole pour faire croire à des alliances impossibles entre des incompatibles. Royaliste et encore partisan de Polignac à la veille de Juillet 1830, conservateur quasi philippiste huit ou neuf ans plus tard et aspi–

1. Noël-Antoine Pluche (1688-1761), auteur du *Spectacle de la nature, ou Entretiens sur l'histoire naturelle et les sciences.*

2. Jacques-Joseph Du Guet (1649-1733), auteur des *Commentaires sur l'ouvrage des six jours et sur la Genèse.*

rant alors à devenir président de la Chambre ou ministre, puis révolutionnaire en publiant les *Girondins*, et le 24 février jetant la société à l'eau, pour se donner l'honneur de la repêcher le lendemain, et ne la repêchant qu'à demi. On lui en veut aujourd'hui qu'on en est revenu, et l'on n'a pas tort. Ceux qui l'insultent (tels que les rédacteurs de l'*Univers*), manquent de pudeur et de délicatesse; mais ceux qui l'exaltent encore et qui veulent en faire un grand citoyen sont dupes. Le vice profond de Lamartine est de n'avoir jamais senti qu'il y a incompatibilité entre le *oui* et le *non*, entre le *blanc* et le *noir*, entre le *vrai* et le *faux*: il n'y voit, lui, que des nuances. Il n'est pas sûr qu'il fasse la moindre distinction entre le *bien* et le *mal*; ce ne sont que des nuances aussi. Grand talent, parole de sorcier, magicien fini, mais aussi gâté et corrompu qu'une nature angélique peut l'être. Il a la *hâblerie* divine.

Mon cours vaut peu la peine que j'en parle. Je le fais avec soin, mais aussi avec quelque fatigue. J'ai quatre-vingts jeunes auditeurs parfaits et studieux ; je m'efforce d'être digne d'eux. C'est le sentiment que j'apporte en leur présence. Je leur parle du XVIIe siècle, *Malherbe*, *Balzac*, *le Cid*, *Descartes*, *Vaugelas*, *Voiture*, *Pascal*, *Saint-Evremond*, *Bussy*, etc... Bossuet et Fénelon auront leur tour. Ainsi pendant trois mois ; après quoi, des vacances, auxquelles j'aspire déjà, moins en professeur qu'en écolier.

Chère mademoiselle, soignez-vous ; tenez-moi au courant de vos pensées : vous ne pouvez douter du plaisir que j'en reçois ; et si je suis dans mes *low spirits* plus qu'il n'est désirable pour mes amis, c'est peut-être que j'ai vu manquer plus d'une échéance sur laquelle j'avais compté tout bas.

Encore une fois, soignez-vous, donnez-vous quelques-unes des fleurs du printemps...

... Je suis à vous et aux vôtres, chère mademoiselle, bien respectueusement.

SAINTE-BEUVE

FLEUR-DE-MAI[1]

IV

Quoique l'aube fût sereine, on entendait dans les rues du Cabañal quelque chose comme des grondements de tonnerre. Les gens sortaient de leur lit, inquiétés par un bruit sourd et continu qui ressemblait aux éclats d'un lointain orage. Les femmes ébouriffées, à peine vêtues, les yeux troubles, entre-bâillaient leurs portes pour voir passer, à la lumière bleuâtre du matin, les étranges personnages qui, frappant sans trêve leurs sonores et discordantes timbales, faisaient ce vacarme effroyable.

Aux carrefours apparaissaient les plus grotesques figures comme si l'almanach s'était brouillé, et que le mardi gras fût tombé le vendredi saint. C'était la jeunesse du pays qui parcourait le quartier des Pêcheurs dans les baroques déguisements d'une mascarade traditionnelle ; et cette pitoyable mascarade avait pour but de rappeler à l'humanité oublieuse et pécheresse qu'avant une heure Jésus et sa mère se rencontreraient dans la rue San Antonio, en face du cabaret tenu par le père Chulla.

On apercevait au loin, telle une troupe de noirs cloportes,

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

les pénitents, avec leur immense capuche pointue d'astrologue ou d'inquisiteur, le masque d'étoffe relevé sur le front, une grande verge d'ébène à la main, et, pendante sur le bras, la longue queue de la robe funèbre. Quelques-uns, par coquetterie, portaient des jupons d'une éblouissante blancheur, plissés et tuyautés, par-dessous lesquels on voyait se mouvoir le bas des pantalons trop courts et les bottines à élastiques où leurs pieds énormes, habitués à s'élargir librement sur le sable, souffraient d'indicibles tortures.

Ensuite venaient les Juifs, fantoches féroces qui semblaient échappés d'un de ces humbles théâtres où l'on joue des drames du moyen âge avec un vestiaire pauvre et conventionnel. Leur accoutrement était celui que le vulgaire connaît sous le nom commode et vague de « costume guerrier » : tonnelet chargé d'oripeaux, de broderies et de franges, comme la casaque d'un Apache ; casque surmonté d'un effroyable plumet en plumes de coq ; bras et jambes serrés dans un gros tissu de coton, qui imitait tant bien que mal une cotte de mailles. Et, pour que la caricature et l'incohérence fussent parfaites, avec les pénitents en deuil et les Juifs martiaux défilaient les « grenadiers de la vierge », robustes gaillards coiffés de hautes mitres pareilles aux bonnets des soldats de Frédéric II et habillés d'un uniforme noir dont les galons d'argent semblaient arrachés à un drap mortuaire.

Il y avait de quoi rire, à voir ces figures extraordinaires. Mais quel était le luron qui aurait osé rire, en présence de la ferveur que mettait sur tous ces visages brunis et graves la conscience d'exercer une fonction publique? D'ailleurs, on ne rit pas impunément de la force armée ; et Juifs et grenadiers, pour la garde de Jésus et de sa mère, avaient dégainé toutes les armes blanches connues depuis les âges primitifs jusqu'à notre époque, et de toutes les dimensions, depuis le gigantesque sabre de cavalerie jusqu'à la minuscule épée des chefs de musique.

Au milieu d'eux couraient les gamins, émerveillés par ces splendides uniformes. Quant aux mères, aux sœurs, aux amies, elles admiraient, debout sur le seuil de leurs portes : « Reine et Souveraine, comme ils sont beaux ! »

A mesure que le plein jour approchait et que la clarté de

l'aube prenait les tons chauds d'un matin ensoleillé, les roulements des tambours, les sonneries des clairons, les marches guerrières des fanfares s'exaspéraient, comme si une armée eût envahi le Cabañal.

Maintenant, les différentes bandes s'étaient rassemblées, et les hommes s'avançaient par files de quatre, raides et solennels, contemplés comme des vainqueurs. Ils allaient chez leurs capitaines chercher les bannières qui flottaient à la hauteur des toits, lugubres étendards de velours noir où étaient brodés les affreux attributs de la Passion.

Le Recteur, par droit héréditaire, était capitaine des Juifs. Aussi avait-il sauté à bas de son lit, dès avant le jour, pour revêtir le beau costume conservé pendant le reste de l'année dans le coffre et regardé par toute la famille comme le trésor de la maison.

Grand Dieu! quel supplice il avait à souffrir, ce pauvre Recteur qui, d'année en année, devenait plus pansu et plus membru, pour se fourrer dans l'étroit maillot de coton!

Sa femme, en chemise, avec son exubérante poitrine à l'air, le bousculait, tirant d'un côté, poussant de l'autre, afin d'introduire dans le maillot les courtes jambes et le gros ventre de son Recteur, tandis que le petit Pascualet, assis sur le lit, tournait vers son père des yeux étonnés comme s'il ne le reconnaissait plus sous ce casque de farouche Indien, tout hérissé de panaches, et avec ce terrible sabre qui, au moindre mouvement, heurtait les meubles et les murailles en faisant un bruit de tous les diables.

Enfin s'acheva cette laborieuse toilette. Il y aurait bien eu quelque chose encore à retoucher; mais on n'avait plus le temps. Les vêtements de dessous, remontés par l'étroitesse du maillot, s'étaient réunis en paquets, de sorte que les cuisses du Juif semblaient affligées de tumeurs; la maudite culotte lui serrait le ventre à tel point qu'il en pâlissait; le casque, trop étroit pour sa tête trop volumineuse, lui retombait sur le front et lui endommageait le nez. Mais la dignité avant tout! Il tira donc son grand sabre et, imitant de sa voix sonore le pas redoublé du tambour, il se mit à se promener de long en large dans la chambre, par enjambées majestueuses, comme si son fils eût été un prince en l'honneur duquel il montait la garde.

Dolores aussi, de ses yeux d'or où se cachait un mystère, l'observait allant de droite et de gauche comme un ours en cage; et les jambes cagneuses de son époux lui donnaient envie de rire. Mais non, pourtant : il avait meilleure mine ainsi que lorsqu'il rentrait à la maison, le soir, dans sa blouse de travail, avec l'aspect d'une bête assommée par la fatigue.

Déjà les Juifs tournaient le coin de la rue. On entendait la musique de la bande qui venait chercher sa bannière. Dolores s'habilla à la hâte, et Pascualo s'avança jusqu'à la frontière de ses domaines pour recevoir la milice dont il était le chef.

Les tambours battaient lugubrement, et la brillante phalange, arrêtée sur place, continuait d'agiter les pieds, le corps et la tête avec un balancement rythmique, tandis que Tonet et deux camarades, avec une gravité imperturbable, montaient au balcon pour y prendre l'étendard.

Dolores aperçut dans l'escalier son beau-frère, et, involontairement, avec une rapidité foudroyante, elle fit la comparaison entre Tonet et Pascualo. Tonet avait toute l'apparence d'un soldat, d'un général : rien de commun avec la ridicule gaucherie des autres. Ah! non, il n'avait pas, lui, les jambes cagneuses et bossuées; il les avait fines, bien proportionnées, élégantes; et il ressemblait à quelqu'un de ces personnages si sympathiques nommés don Juan Tenorio, don Pedro ou Henri de Lagardère, qui l'avaient tant émue par les couplets récités ou par les coups d'épée distribués sur la scène, au Théâtre de la Marine.

Déjà toutes les bandes se dirigeaient vers l'église, musique en tête, avec leurs noires bannières qui ondulaient; et, de loin, elles avaient l'aspect d'une troupe de chatoyants insectes qui se traîneraient cahin-caha, sans jamais se reposer.

La cérémonie de la Rencontre allait commencer. Les deux processions arrivaient par des chemins différents : d'un côté, la Vierge douloureuse, avec son escorte de grenadiers funèbres; de l'autre côté, Jésus dans une sombre tunique violette chargée d'or, les cheveux en désordre, accablé sous le poids de la croix, tombé sur les rochers de liège qui couvraient son piédestal, suant le sang par tous les pores; et autour de lui, pour qu'il ne pût s'échapper, les Juifs barbares qui, afin de se donner plus de caractère, faisaient un geste rébarbatif

de menace ; et, derrière lui, les pénitents, avec la capuche rabattue et la queue de la robe traînée dans les flaques d'eau, tellement sinistres que les petits enfants se mettaient à pleurer et se cachaient dans les cotillons de leurs mères.

Et les rauques timbales retentissaient toujours et les trompettes lançaient des sonneries à déchirer le tympan, des lamentations prolongées de veau à l'abattoir; et, dans le milieu de la cohorte armée et cruelle, il y avait des fillettes poussées trop vite, les joues plaquées de fard, vêtues en odalisques d'opéra-comique, tenant à la main une petite cruche pour signifier qu'elles étaient la biblique Samaritaine, portant aux oreilles et sur la poitrine la voyante parure prise en location par leur mère, montrant sous leurs jupes courtes des pieds chaussés de gros brodequins et des mollets robustes dans des bas rayés. Mais ces menus détails ne provoquaient aucune critique impie.

— Seigneur ! Ah ! Seigneur, mon Dieu ! — murmuraient avec un accent désolé les vieilles poissardes, en contemplant Jésus au pouvoir de cette engeance infidèle.

Parmi la foule des spectateurs, on remarquait çà et là des faces pâles aux yeux battus, des bouches souriantes ; et ces gens étaient des libertins qui, après une nuit orageuse, étaient venus de Valence pour s'amuser un peu; et, lorsqu'ils se gaussaient trop fort de ces burlesques personnages, quelque soldat de Pilate ne manquait pas de brandir son glaive d'un air comminatoire et rugissait avec une sainte indignation :

— Espèces de mufles, est-ce que vous êtes venus pour vous moquer ?

Se moquer d'une fête aussi ancienne que le Cabañal lui-même ! Grand Dieu ! Il fallait être de Valence pour avoir cette hardiesse.

La foule se précipitait à l'endroit de la Rencontre, dans la rue San Antonio, en face des tableaux de terre cuite émaillée qui indiquaient par de bizarres figures les stations du Calvaire. Là se massaient et se bousculaient, pour se mettre au premier rang, les turbulentes poissonnières, insolentes, agressives, enveloppées dans leurs vastes mantes à carreaux, le foulard baissé jusque sur les yeux.

Rosario se trouvait avec maman Picores dans un groupe

de vieilles, et elle luttait des coudes et des genoux afin de se maintenir au bord du trottoir, la meilleure place pour considérer la procession. La pauvre femme parlait de son Tonet à ses voisines, avec enthousiasme : « L'avaient-elles vu ? Il n'y avait pas dans tout le cortège un autre Juif d'aussi fière allure. » Et, tandis que la malheureuse parlait ainsi de son mari, elle sentait encore, toutes chaudes, les gifles que ce brutal, au point du jour, lui avait libéralement distribuées, pendant qu'elle l'aidait à faire sa toilette.

Tout à coup, elle reçut dans la poitrine le heurt d'un corps ferme et puissant qui se postait devant elle et qui la repoussait pour usurper sa place. Elle regarda, et reconnut — ah ! l'effrontée ! — sa belle-sœur Dolores qui, avec son petit Pascualet à la main, s'était frayé un passage dans la cohue. La jolie femme avait, comme toujours, son air de souveraine ; et, en regardant les gens de ses yeux verts où brillaient des points d'or, elle avançait sa lèvre inférieure avec une moue dédaigneuse.

Rosario, abasourdie par le choc de ce corps vigoureux qui la refoulait, se contenta d'abord de répondre au regard de Dolores par un geste de dédain. Mais, comme l'autre n'y prenait pas garde, elle se mit à faire tout haut ses réflexions : « La malapprise ! Venir avec cette grossièreté voler aux gens la place qu'ils occupaient ! Quel orgueil ! Laissez passer la reine ! Mais on savait bien ce que chacun valait. Une personne sans éducation, ça se reconnaît tout de suite. »

Et la petite femme chétive et blême s'animait et se colorait, comme enivrée par ses propres paroles. Autour d'elle, ses amies riaient, l'excitaient par des coups d'œil approbatifs. Et déjà la superbe tête de Dolores commençait à se retourner sur le cou bien en chair, avec une expression de lionne qui entend un moucheron bourdonner derrière elle, lorsque les deux processions débouchèrent dans la grande rue par des voies transversales. Aussitôt une houle de curiosité fit courir dans la multitude un frémissement.

Les processions marchaient au devant l'une de l'autre, ralentissant leur marche, s'arrêtant, calculant la distance pour atteindre en même temps le lieu de la Rencontre.

D'une part, la tunique violette de Jésus flamboyait aux

premiers rayons du soleil, par-dessus la forêt des plumets, des casques et des rapières dégainées où la vive lumière allumait des reflets éblouissants. D'autre part, la Vierge se balançait au pas de ses porteurs, habillée de velours noir et couverte d'un voile de deuil à travers lequel brillaient les larmes sur son visage de cire ; et, sans doute pour essuyer ces larmes, elle portait dans ses mains immobiles un mouchoir de dentelle.

C'était la Vierge surtout qui excitait la pitié des femmes. Beaucoup d'entre elles pleuraient. « Ah ! Reine et Souveraine ! » Cette rencontre navrait les cœurs. Voir une mère et son fils dans un état pareil ! Une comparaison, d'ailleurs très inexacte, leur venait à l'esprit : « C'était comme si elles-mêmes eussent rencontré leurs enfants, si bons et si honnêtes, sur le chemin de l'échafaud. » Et elles continuaient à gémir devant la *Mater dolorosa*, ce qui d'ailleurs ne les empêchait pas d'observer si la statue avait quelques ornements de plus que l'année précédente.

Enfin arriva l'instant de la Rencontre. Les tambours cessèrent leur assourdissant tapage, les clairons interrompirent leurs hurlements lamentables, les musiques funèbres se turent. Et les deux images ne bougèrent plus, arrêtées en face l'une de l'autre ; et une petite voix dolente s'éleva, chantant sur une cadence monotone quelques couplets où était exprimé le pathétique de cette rencontre.

Les assistants, bouche bée, écoutaient le père Grancha, un vieux *velluter*[1], qui venait tous les ans de Valence pour chanter à cette fête, par pieuse ferveur. Quelle voix ! Ses accents plaintifs déchiraient l'âme ; et c'est pourquoi, quand les buveurs de la taverne voisine riaient trop bruyamment, une protestation générale s'élevait parmi la foule silencieuse, et les dévots s'écriaient, révoltés :

— Taisez-vous, *recordons*[2] !

Les images s'élevèrent et s'abaissèrent, mouvements qui, pour les spectateurs, équivalaient à des saluts douloureux échangés entre la mère et le fils ; et, tandis que s'accomplis-

1. Ouvrier qui tisse du velours.

2. *Recordons* est la forme atténuée d'un juron très grossier.

saient toutes ces cérémonies et que le père Grancha débitait ses jérémiades, Dolores ne quittait pas des yeux le Juif svelte et crâne qui faisait un si agréable contraste avec son capitaine mal bâti.

Rosario avait beau être en arrière de sa belle-sœur, elle devinait, elle sentait où celle-ci dirigeait ses regards. « La voyez-vous? Ni plus ni moins que si elle voulait le manger!... Quel aplomb! Et en présence de son mari! Qu'est-ce que ce devait être, quand Tonet allait chez elle sous prétexte de jouer avec son neveu, et qu'ils se trouvaient seuls? »

Cependant, les deux processions s'étaient jointes pour rentrer ensemble à l'église; mais la petite femme, jalouse et inquiète, continuait à marmotter des menaces et des injures contre ces larges épaules dodues, magnifique support d'une admirable nuque où s'éparpillaient des boucles de cheveux.

Dolores finit par se retourner, avec un superbe mouvement des reins. « Était-ce pour elle que Rosario disait toutes ces choses? Quand sa belle-sœur se déciderait-elle à la laisser tranquille? N'avait-on pas le droit de regarder où l'on voulait? » Et les petits points d'or, avec leur éclat méchant, étincelaient dans les yeux vert de mer.

Rosario répliqua : « Oui, elle parlait pour Dolores, pour cette chienne enragée qui dévorait des yeux les hommes! »

Dolores eut un ricanement de bravade : « Mille remerciements!... Rosario n'avait qu'à mieux garder le sien. La belle affaire! Quand on a un homme, il faut savoir lui suffire. D'autres y réussissaient, qui pourtant n'étaient pas bien malignes. Il n'y a que les voleurs pour croire que tout le monde... Quant à elle, son plaisir était de casser la figure aux insulteuses. »

— Mère! mère! — criait Pascualet, en pleurnichant et en s'accrochant aux jupes de la splendide créature qui, devenue pâle sous sa peau brune, se courbait déjà pour l'attaque, tandis que les voisines empoignaient Rosario par ses bras maigres et nerveux.

— Qu'est-ce que c'est? Toujours des tueries? — brailla soudain une grosse voix de rogomme.

Et la redoutable masse de maman Picores s'interposa entre les combattantes. La vieille se chargeait de mettre ordre à

tout. Elle savait comment il fallait s'y prendre avec les chipies de cette sorte.

— Toi, Dolores, à la maison !... Et toi, mauvaise langue, tâche que je ne t'entende plus.

Et, à grand renfort de bourrades et d'admonestations, elle les fit obéir. « Seigneur, quelle engeance ! Même un jour de fête, un vendredi saint, pendant la procession de l'*Encuentro*, ces damnées-là provoquaient un scandale ! Mille dieux ! Quelles femmes que celles d'aujourd'hui ! » Et la terrible poissarde, s'apercevant que les deux ennemies se menaçaient encore à distance, les intimida en leur montrant ses poings de sorcière obèse et obtint finalement qu'elles se laissassent emmener par leurs compagnes.

En quelques minutes, la nouvelle de l'esclandre se répandit par tout le Cabañal.

Dans la chaumière de Tonet, il y eut du grabuge. Le mari, avant même d'ôter son costume de Juif, administra à sa femme une bonne bastonnade, pour la guérir de sa jalousie.

Le capitaine aussi parla de la chose à Dolores, pendant qu'elle tirait de toutes ses forces pour l'arracher au supplice du maillot et que les chairs martyrisées reprenaient leur expansion naturelle. « Rosario était une folle, il avait le regret de le dire. Et, quoique Tonet eût mauvaise tête et aimât trop l'eau-de-vie, on ne pouvait s'empêcher de le plaindre quand on le voyait marié à cette femme intraitable comme un porc-épic. Mais la famille est la famille. Ce n'était pas une raison, parce que sa belle-sœur était ainsi, pour que le Recteur fermât sa porte à son frère. Non, certes, et aujourd'hui moins que jamais : car, si la chance lui était favorable, le Recteur aurait bientôt l'occasion de faire que Tonet devînt un tout autre homme. »

Dolores, blanche encore de l'émotion récente, approuvait par des signes de tête chaque mot de son mari.

« En somme, pour que tout s'arrangeât, il suffisait d'entretenir peu de relations avec cette toquée. Et maintenant il s'agissait de songer à la grande affaire! »

Le soir même, vers minuit, par une petite pluie qui voilait très à propos d'un léger brouillard la côte valencienne et qui empêchait d'observer la route prise au large par les bateaux

sortants, la *Garbosa*, ce rebut de la mer, gréée comme une barque de pêche, déployait sa voile latine et s'éloignait de la plage en se berçant pesamment sur les flots, telle une beauté décrépite qui dissimule son délabrement pour aller à la recherche d'une tardive conquête.

V

Le lendemain matin, vers cinq heures, au moment où les premières lueurs d'une aurore terne et froide commençaient à tirer de l'ombre les clochers, les dômes et les toits de Valence, les commis de l'octroi arrivèrent au bureau du Pont-de-la-Mer, sur le Guadalaviar, et s'installèrent aux guichets encore fermés du pavillon où se trouvait la bascule. Quant aux gardiens qui avaient passé leur nuit là, ils se promenaient sur le trottoir, frappant des pieds le sol et baissant le menton dans le col relevé de leur capote, pour se défendre contre la fraîcheur humide. Ils attendaient la venue des vendeurs suburbains, populace mutine, nourrie dans le marchandage et aigrie par la misère, qui pour un centime ouvrait l'écluse au flot inépuisable des injures et qui, avant de gagner sa place au marché, assaillait d'impertinentes réclamations les agents du fisc.

Dès avant le jour étaient entrées les voitures de légumes et les vaches laitières, avec un mélancolique tintement de clochettes.

Un peu plus tard survinrent les poissardes, lorsque la lumière naissante commençait à découper vigoureusement le contour des objets sur le fond gris de l'espace. D'abord, on entendit au loin un cliquetis sourd de grelots ; puis, l'une après l'autre, quatre tartanes s'engagèrent sur le pont, traînées par d'affreuses rosses qui semblaient ne se maintenir debout que grâce au tiraillement continuel des brides, et conduites par des *tartaneros* recroquevillés sur leurs sièges, la tête enveloppée dans un cache-nez qui leur montait jusqu'aux yeux.

Ces tartanes étaient de lourdes caisses noires qui sautaient

sur les pavés inégaux, comme de vieilles barques vermoulues dansant à la merci des ondes. La bâche en cuir crevassé avait de terribles balafres par où se montrait l'armature de roseaux ; des emplâtres de fange brune couvraient les côtés ; les ferrures, brisées et grinçantes, étaient raccommodées avec des cordes ; les roues conservaient encore dans leur croûte d'ordure ancienne la boue de l'hiver précédent ; et la carriole entière, du haut en bas, était criblée de trous, comme si elle avait subi les décharges d'une embuscade.

Sur le devant, en guise de pimpante enjolivure, flottait une paire de petits rideaux rouges, à demi déteints ; par la porte de l'arrière, on apercevait, pêle-mêle avec leurs paniers, ces dames de la Poissonnerie, dans leurs mantes à carreaux, avec leurs foulards tendus sur la poitrine, serrées les unes contre les autres et répandant une puanteur saumâtre d'eau pourrie qui soulevait l'estomac.

Les tartanes venaient à la file, paresseuses, cahotantes, inclinées sur une roue comme si elles avaient perdu l'équilibre ; et puis, subitement, dans l'ornière la plus prochaine, elles s'accotaient sur l'autre roue avec la brusquerie d'un malade fatigué qui change de position.

Les tartanes s'arrêtèrent devant le bureau, et par les marchepieds descendirent de grosses galoches, des bas percés qui mettaient à nu des talons sales, des jupes retroussées qui découvraient des cotillons jaunes ornés d'arabesques noires.

Les larges paniers de roseaux s'alignèrent devant la bascule, garnis de chiffons mouillés qui laissaient entrevoir l'argent lustré de la sardine, le délicat vermillon des surmulets, les fines antennes des crevettes secouées par les spasmes de l'agonie. Sur le bord des paniers, les plus grosses pièces : les labres à la queue épaisse, courbés par la suprême convulsion, ouvrant démesurément une gueule circulaire au fond de laquelle apparaissait leur obscur gosier avec leur langue ronde et blanchâtre, un peu semblable à une boule de billard ; les raies larges et plates, étalées par terre et donnant l'idée d'un de ces linges gluants qui servent à laver les parquets.

La bascule était occupée en ce moment-là par les garçons d'une boulangerie des environs, beaux jeunes gens aux sourcils poudrés de farine, avec de grands tabliers de travail, qui,

les manches retroussées jusqu'aux coudes, déchargeaient sur la plate-forme des sacs de pain chaud dont la bonne odeur appétissante répandait un parfum de vie dans l'atmosphère empestée par la marée.

Les poissonnières, en attendant leur tour, jacassaient avec les badauds plantés en contemplation devant les grandes pièces des paniers, ou se prenaient de bec entre elles et se criblaient de sottises.

Les employés se fâchaient, devant l'insolente faconde de ces pécores qui, chaque matin, leur cassaient la tête. Elles parlaient à grands cris, et à chaque instant elles intercalaient entre leurs mots cet inépuisable répertoire d'interjections qui ne s'acquiert que sur le môle du Levant. Dès qu'elles se revoyaient ensemble, elles sentaient se raviver les rancunes de la veille, recommençaient la querelle soutenue tout à l'heure sur la plage; elles échangeaient des insultes avec des gestes indécents ; elles donnaient pour accompagnement à leurs paroles des claques sonores appliquées en cadence sur leurs cuisses, ou elles levaient les poings avec une expression de menace; et, au plus beau moment, ces fureurs se convertissaient en rires pareils au subit gloussement de tout un poulailler, s'il advenait que l'une d'elles envoyât une phrase assez épicée pour faire impression sur ces palais qui aimaient les choses fortes.

Elles s'impatientaient de la lenteur que mettaient les boulangers à laisser libre la bascule. Les invectives pleuvaient; et, dans la crépitante averse des gros mots entrecoupés de rires aimables, elles s'attaquaient tantôt à l'un, tantôt à l'autre, entremêlant avec une parfaite innocence les plus monstrueux blasphèmes et les plus immondes qualificatifs.

De leur côté, les boulangers ne se mordaient pas la langue, et ils ripostaient par des plaisanteries obscènes à ces femmes qui, les mains croisées sous le tablier, paraissaient avoir des ventres bizarrement volumineux et présentaient un aspect grotesque.

Parmi le brouhaha des risées et des insultes, la belle Dolores, un peu à l'écart, semblait se désintéresser de tout ce tapage. Mieux vêtue que les autres, elle s'était adossée avec une coquette négligence contre un pilastre du pavillon,

les bras derrière le dos, arquant sa poitrine rebondie et riant comme une idole satisfaite quand les hommes r... daient ses souliers de cuir jaune et l'opulente saillie d... mollets ornés de bas rouges. Et, quelquefois, elle écla... rire comme une folle, entr'ouvrant ses puissantes mâ... de jeune femme robuste; et alors ses lèvres charnues... pres, montraient dans leur séparation une denture ré... forte, si brillante qu'elle semblait jeter sur toute la f... douce clarté d'ivoire.

On avait de la considération pour elle comme ... fille aux poings vigoureux et à l'insolence provoca... respect s'accroissait encore de ce qu'elle était la... Recteur, ce benêt qui lui obéissait en tout, mais... mer, savait gagner sa vie mieux que personne, ... l'opinion générale, possédait un joli magot ... fond d'une cruche. Cela permettait à sa femme... des airs de reine, parmi cette foule dévergondé... des poissonnières.

— *Recristo*[1] ! Quand aurez-vous débarras... s'écria-t-elle enfin, les poings sur les hanc... aux boulangers.

Justement, ceux-ci enlevaient leur der... du poisson commença.

Comme tous les matins, les quer... qu'il s'agit de savoir à qui c'était le... paniers. Elles se disputaient sans ja... la mère Picores intervenait avec s... coups de gueule retentissaient ...

Mais, depuis quelques insta... ne prenait plus garde à ce qu... passer son propre tour : elle... où, par-dessus les parape... d'une retardataire, les b... des paniers. C'était sa l... naître : et, au souvenir... veille, pendant la proce... ses veines.

1. « Re-Christ » : à peu ...

Lorsque la femme de Tonet fut près de l'octroi, Dolores eut un éclat de rire insolent et toucha du coude la mère Picores. « La tante avait-elle vu? Cette Rosario arrivait toujours en retard. C'était naturel, puisque la gueuse faisait le chemin à pied, avec une charge de mule!

Rosario pâlit, mais ne répondit rien; et, d'un air extrêmement las, elle déposa ses paniers à terre. Puis elle toisa Dolores avec une expression de haine.

Dolores se passait la main sous les narines en aspirant avec force, comme si elle humait une prise de tabac; et elle marmottait, assez haut pour être entendue : « Rosario pouvait s'asseoir; elle devait être éreintée et trempée de sueur, après cette course-là! »

Ces chuchotements agressifs firent sortir des gonds la petite femme : « S'asseoir? Voyez-vous l'éhontée! Quand on n'a pas de quoi se payer la tartane, on vient à pied, honnêtement; on ne fait pas comme d'autres, qui trompent leur mari et qui se donnent leurs aises. »

Sur quoi, la belle poissonnière, avec ses grands yeux verts où l'irritation allumait des points d'or, fit quelques pas vers l'autre : « Pour qui avait-elle dit cela? »

Mais, heureusement, la mère Picores, dont les paniers venaient d'être pesés, s'avança et, de ses grosses mains rugueuses, arrêta sa nièce. « Elle ne voulait ni bagarres ni scandales. Vite à la tartane! Elles se tueraient une autre fois. Aujourd'hui, il était trop tard, et les pratiques attendaient au marché... Ça leur allait bien, vraiment, de se chamailler ainsi : des belles-sœurs! » Et elle empoigna Dolores par la taille, l'entraîna jusqu'à la tartane où les autres poissonnières avaient déjà pris place avec leurs paniers.

La jolie fille se laissait conduire comme une enfant; mais ses lèvres tremblaient; et, quand la voiture branlante se mit en marche, elle lança une dernière menace :

— Tu sais, Rosario, nous nous reverrons!

Maintenant, il faisait grand jour. La vapeur grise, étendue dans l'espace comme un velum, se déchirait en épais lambeaux; et le soleil, qui était encore presque au ras du sol, convertissait en or liquide les flaques d'eau et se reflétait sur les façades des maisons avec une splendeur d'incendie.

Il y avait déjà de l'animation. Les tramways passaient, chargés de gens matineux; les chevaux de relais trottaient par couples, sous la conduite de gamins qui les montaient à poil; et, aux deux bords de l'avenue, des bandes d'ouvriers se hâtaient, encore ensommeillés, allant à la conquête du pain dans la direction des fabriques, avec la sacoche de leur déjeuner sur l'épaule et la cigarette aux lèvres.

En ville, les servantes cheminaient d'un pas léger sur les trottoirs, leurs paniers blancs au bras; les balayeurs ramassaient la boue de la nuit précédente; le long du ruisseau pataugeaient les vaches laitières, avec leur monotone tintement de clochettes; les portes des boutiques s'ouvraient, les étalages se pavoisaient d'objets multicolores; et, un peu partout, on entendait le frottement sec des balais jetant à la rue et dispersant dans les rayons du soleil la poussière qui s'envolait en nuages dorés.

Lorsque les tartanes arrivèrent à la Poissonnerie, les vieilles commissionnaires accoururent pour décharger les paniers et pour aider à descendre de voiture, non sans un respect servile, ces marchandes que leur propre misère les induisait à considérer comme des dames.

Les poissonnières, toujours enveloppées dans leurs vastes manteaux, entrèrent l'une après l'autre par les baies étroites, obscures comme des guichets de prison, bouches fétides par où s'exhalait la puanteur moite de la Poissonnerie.

Bientôt, tout le petit marché fut en mouvement. Sous les toits de zinc où dégouttait encore la pluie de la nuit précédente, les marchandes vidaient leurs paniers sur les tables de marbre et alignaient les poissons sur un lit de glaïeuls verts. Les grosses pièces, débitées en larges rondelles, exhibaient leur chair sanguinolente: des cuveaux sortait la « qualité » de la veille, c'est-à-dire le poisson conservé depuis un jour dans la glace, aux yeux troubles et aux écailles ternies; et la sardine s'entassait dans une confusion démocratique, près des orgueilleux surmulets et des crevettes en modeste robe grise.

Le côté opposé du petit marché avait pour occupantes une autre espèce de vendeuses. habillées de la même façon que celles du Cabañal, mais d'un aspect plus misérable et plus

répugnant. C'étaient les poissonnières de l'Albufera, les femmes de cette race étrange et dégradée qui vit dans la lagune sur des barques plates, noires comme des cercueils, entre d'épaisses cannaies, sous des huttes baignées par les marécages, et qui trouve sa subsistance au fond des eaux bourbeuses : misérables femelles au visage hâve et terreux, aux yeux animés par l'éclat des éternelles fièvres tierces, aux jupes qui sentent, non la salubre brise marine, mais le miasme des canaux croupissants, la fange infecte qui, lorsqu'on la remue, exhale la mort. Celles-là vidaient sur leurs tables des sacs énormes qui palpitaient comme des êtres doués de vie et qui vomissaient une grouillante masse d'anguilles contractant leurs noirs anneaux visqueux, s'entortillant par leurs ventres blanchâtres et dressant leurs têtes pointues de couleuvres. Près des anguilles gisaient, morts et flasques, les poissons d'eau douce, les tanches à l'insupportable odeur et aux singuliers reflets métalliques, évoquant l'idée de ces fruits tropicaux qui, sous une écorce d'un sombre lustre, enferment dans leur pulpe le poison...

Parmi ces malheureuses femmes, il y avait encore des catégories; et quelques-unes, les plus infortunées, assises par terre, sur le sol humide et glissant, entre les rangées des tables, offraient de longues brochettes de joncs où étaient enfilées des grenouilles, les jambes écartées et les bras en l'air, comme des danseuses.

La Poissonnerie devenait très vivante. Les acheteurs commençaient d'affluer; et les marchandes échangeaient entre elles des signes mystérieux, des bouts de phrases dans un argot spécial pour signaler l'approche des alguazils, — ce qui faisait disparaître sous les tabliers et sous les jupes, avec une rapidité de prestidigitation, les poids trop légers.

Elles ouvraient avec de vieux couteaux ébréchés et crasseux le ventre argenté des poissons; les entrailles fétides tombaient sous les tables, et les chiens errants, après les avoir flairées, poussaient un grognement de dégoût et fuyaient jusqu'aux galeries voisines, vers les étaux des boucheries.

Ces poissonnières, qui tout à l'heure s'empilaient amicalement dans la même tartane, se regardaient maintenant d'une table à l'autre avec hostilité, se lançaient des coups d'œil de

provocation chaque fois qu'elles se chipaient un client. Un esprit de lutte, de brutale concurrence, emplissait ce petit marché obscur, dont toutes les dalles suaient la pourriture et l'infection. Elles criaient avec des voix qui déchiraient les oreilles; elles frappaient sur leurs sordides balances pour attirer les acheteurs, interpellaient ceux-ci avec de petits mots d'amitié, avec des offres maternelles. Mais, une minute après, si le client s'avisait de marchander, leurs bouches mielleuses se transformaient soudain en bouches d'égout et déversaient sur le rebelle des torrents d'immondices, tandis qu'aux tables voisines éclatait un chœur d'insolentes risées : car, d'instinct, toutes ces femmes devenaient solidaires dès qu'il s'agissait d'insulter la pratique.

La mère Picores trônait majestueusement dans son grand fauteuil, avec son obésité mollasse de baleine, contractant son mufle poilu et ridé, changeant à chaque instant de posture pour mieux ressentir la tiède caresse de la chaufferette qu'elle gardait sous ses pieds, fort avant dans la belle saison, — luxe nécessaire pour son vieux corps d'amphibie imprégné d'humidité jusqu'aux os. Ses mains violacées ne restaient pas une seconde inactives. Une démangeaison éternelle semblait martyriser son rugueux épiderme, et ses gros doigts fouillaient le creux des aisselles, se glissaient sous le foulard, s'enfonçaient dans la tignasse grise, faisaient trembler par leurs furieux grattements le ventre énorme qui retombait sur les cuisses comme un ample tablier, retroussaient avec une étonnante impudeur les pans inextricables des jupons pour tourmenter les mollets bouffis. Elle avait, de longue date, ses clients à elle, et elle ne se donnait pas grand'peine pour en acquérir de nouveaux; mais elle éprouvait une joie diabolique, lorsque, fronçant les sourcils, elle pouvait cracher quelque triviale injure contre les dames hargneuses qui accompagnaient leurs servantes au marché. Sa grosse voix éraillée était presque toujours celle qui prononçait le dernier mot, dans les disputes de la Poissonnerie; et tout le monde riait de ses boutades à faire frémir et des maximes de philosophie sans vergogne qu'elle proférait sur un ton d'oracle.

En face d'elle était placée sa nièce Dolores qui, les manches retroussées, montrait ses beaux bras en jouant négligemment

avec les plateaux de sa balance; elle souriait coquettement pour faire voir son éblouissante denture à tous les bons bourgeois qui, attirés par la grâce de ce gentil visage, venaient choisir eux-mêmes le poisson qu'ils emportaient dans un joli cabas de sparte bordé de rouge.

Rosario, elle, était du même côté que maman Picores, mais un peu plus loin et séparée de la vieille marchande par deux tables ; et elle avait rangé avec soin sa marchandise, de telle sorte que la plus fraîche fût bien en vue.

Les deux belles-sœurs pouvaient donc se regarder face à face ; et, chaque fois que leurs regards se rencontraient, elles avaient un geste de mépris et se tournaient le dos ; mais, tout de suite après, leurs yeux recommençaient à se chercher et se croisaient avec des marques de colère. Ce matin-là, elles n'avaient pas encore eu de prétexte pour entamer leur querelle quotidienne. Mais l'occasion ne tarda pas à s'offrir, lorsque la belle Dolores, par ses sourires et par les tintements de sa balance luisante comme l'or, eut amené près d'elle un client qui marchandait quelque chose à Rosario.

La petite femme sèche, nerveuse et maladive, se hérissa comme un coq maigre, les pommettes livides de rage et les yeux brillants de fièvre. « Cela était-il tolérable? Ah! la mauvaise gale! Enlever à une honnête femme ses vieilles pratiques! Voleuse!... et pis que voleuse! »

L'autre, magnifique à voir, prit un port de reine et huma le vent, de son petit nez gracieux. « Qui était la voleuse? Elle? Il n'y avait pas de quoi se fâcher si fort, ma fille! Au marché, tout le monde se connaissait et les gens savaient bien à qui ils avaient affaire. »

Cette réponse mit en joie toute la Poissonnerie. La comédie ordinaire allait commencer. Les marchandes échangeaient des clins d'œil malicieux et oubliaient la vente. Les acheteurs se réunissaient en cercle et souriaient de satisfaction, réjouis du hasard qui les gratifiait de ce spectacle. Un alguazil, qui venait de pénétrer sous la galerie, se retira prudemment, en homme d'expérience ; et maman Picores leva les yeux au ciel, scandalisée par cette discorde qui n'avait pas de fin.

« Oui, une voleuse! — répétait Rosario. — C'était connu : l'autre avait la manie de lui voler tout ce qui lui apparte-

nait ! Les preuves ne manquaient pas. A la Poissonnerie, Dolores lui volait ses clients ; et là-bas, au Cabañal, elle lui volait autre chose... Autre chose : la coquine savait bien ce que cela voulait dire... Comme si la mauvaise bête n'en avait pas assez avec son Recteur, *un lanudo*[1] plus aveugle qu'une taupe, incapable de savoir comment il avait le front ! »

Ce torrent d'outrages ne parvenait pas à dissiper le calme hautain de Dolores. La belle poissonnière voyait toutes ses voisines se mordre les lèvres pour réprimer la forte envie de rire que leur donnaient ces allusions à elle-même et à son mari ; et, comme elle ne voulait pas que la Poissonnerie s'amusât à ses dépens, elle affectait la sérénité.

—Tais-toi, folle ! tais-toi, envieuse ! — disait-elle avec un accent dédaigneux.

Mais Rosario répliqua. « Envieuse, elle? Et de qui ? D'une traînée qui avait la pire des réputations au Cabañal ? Merci bien ! Elle était une honnête femme, incapable de prendre le mari d'une autre. »

Et Dolores ripostait :

— Prendre le mari d'une autre? Comment ferais-tu, avec ta face de sardine? Tu es trop laide pour ça, ma fille. »

Elles continuaient à s'injurier ainsi, Rosario de plus en plus livide, gesticulant de ses mains crispées tandis qu'elle parlait, Dolores, les poings sur les hanches, hautaine et souriante comme si sa bouche fraîche eût débité des gentillesses.

Une ardeur belliqueuse envahissait le petit marché. Des groupes s'étaient formés aux portes, et toutes les marchandes avançaient par-dessus les tables leurs bustes de furies échevelées, faisant claquer la langue comme pour exciter des chiens, approuvant par des éclats de rires les cyniques reparties de Dolores et frappant les balances avec les poids pour soutenir par les accords de ce cliquetis métallique le duo forcené des invectives.

Dolores, pour signifier tout son mépris, trouva enfin quelque chose de décisif.

— Tiens ! parle à celui-là.

1. Littéralement, « bête à laine, mouton ». — La fin de la phrase explique suffisamment la signification usuelle de ce terme.

Et, se retournant par un vigoureux coup de reins, elle s'appliqua au bas du dos une claque sonore qui fit trembler dans la percale l'opulente masse de la chair élastique et dure.

Cela eut un succès fou. Les poissardes retombaient sur leurs sièges, suffoquées par le rire; les marchands de thons et les tripiers des tables voisines, réunis en groupes, retiraient leurs mains de leurs tabliers pour applaudir; et les braves bourgeois, ne songeant plus au cabas des emplettes, admiraient ces courbes hardies, d'une si ferme puissance.

Mais le triomphe de Dolores fut de courte durée. Lorsqu'elle présenta de nouveau son visage souriant, elle reçut en plein, dans les yeux et sur le nez, deux poignées de sardines lancées par Rosario, ivre de fureur.

La belle poissonnière bondit. « A elle une pareille insulte? Cette méchante perche pouvait venir : on allait se regarder de plus près ! » Et elle quitta sa place, retroussant davantage encore ses manches, avec des yeux qui semblaient lui sortir de la tête, tant les points d'or étincelaient.

L'autre s'avançait, tête baissée, pantelant de rage, mâchonnant les injures les plus atroces, bousculant ceux qui essayaient de lui barrer le chemin.

Elles s'empoignèrent au milieu de l'allée, entre les deux rangs de tables. La femmelette chétive heurta impétueusement la robuste femme, sans réussir à l'abattre. C'était le conflit des nerfs et des muscles, c'était la colère s'attaquant à la force sans même l'ébranler.

Dolores, qui attendait de pied ferme, avait accueilli sa rivale par une dégelée de soufflets qui rougirent affreusement les joues maigres de Rosario. Mais soudain elle-même poussa un cri et porta ses deux mains à ses oreilles : « Ah ! la chienne !... » Rosario lui avait arraché une de ces boucles ornées de grosses perles qui étaient l'admiration de la Poissonnerie entière. Des filets de sang coulaient entre les doigts de la blessée. « Était-ce là une façon loyale de se battre? Il n'y avait que les vilaines drôlesses pour user de moyens pareils ! Certaines gens avaient été envoyés aux galères pour beaucoup moins que ça ! »

Et Dolores pleurnichait en se tamponnant l'oreille, dans une gracieuse attitude de fillette qui souffre.

La bataille avait été rapide comme un éclair. Avec deux revers de main, maman Picores sépara les combattantes; et tandis que la vieille attrapait Rosario, pâle et effrayée de ce qu'elle venait d'accomplir, un groupe de marchandes consolait Dolores et la retenait : car la vaillante fille, excitée par les picotements aigus de son oreille sanglante, voulait s'élancer de nouveau sur son ennemie.

Par-dessus le rassemblement, on vit apparaître les képis des alguazils, qui tâchaient de s'ouvrir un passage. Alors, la vieille donna ses ordres : « Tout le monde à sa place, et *motus*! Ce n'était pas une chose à faire, de fournir à ces flâneurs-là le contentement d'ennuyer d'honnêtes femmes par des procès-verbaux et des citations en justice. Il ne s'était rien passé du tout. »

On mit un foulard de soie sur la tête de Dolores, pour cacher l'oreille sanglante. Les poissonnières regagnèrent leurs places, où elles s'installèrent avec une gravité comique, criant leur poisson à pleine gorge; et les alguazils allèrent de table en table, au milieu de ce vacarme infernal, sans obtenir d'autre réponse que des paroles courroucées. « Que venaient-ils chercher là? Leur poste était ailleurs. Il ne s'était rien passé du tout. Ils arrivaient toujours quand on n'avait pas besoin d'eux. ». Et ils durent quitter la Poissonnerie l'oreille basse, poursuivis par la grosse voix de maman Picores, outrée d'indignation contre le zèle intempestif de ces « propres à rien », et par le tapage ironique des balances qui leur faisaient un infernal charivari.

Le calme se rétablit enfin, et les poissardes ne pensèrent plus qu'à leur clientèle. Quant aux deux ennemies, elles ruminaient silencieusement leur exaspération. Rosario se tenait droite sur son siège, les bras croisés, le regard fixe et farouche, sans se préoccuper de vendre, tel un sphinx en colère, tandis qu'on voyait se marquer de plus en plus sur ses joues les traces violettes des soufflets; et Dolores lui tournait le dos, faisant effort pour contenir les larmes que lui arrachait la douleur.

Maman Picores était inquiète; elle parlait à haute voix, comme si elle tenait conversation avec les poissons raidis qui s'allongeaient devant elle. « Ces deux pécores allaient-elles

continuer à se jalouser ainsi toute leur vie? Toujours tue-moi ou je te tue? Et ça, pour une question d'hommes! Les bêtes! Comme s'il n'y avait pas ici-bas plus d'hommes qu'il n'en aurait fallu! Il était urgent de mettre ordre à cela; oui, pardieu, et elle s'en chargeait. Si les sottes refusaient de se réconcilier, elle les rappellerait à la raison avec de bonnes taloches. Elle savait la manière. »

A onze heures, elle avala le déjeuner qu'une commissionnaire lui apporta : un chanteau de pain avec deux côtelettes juteuses qu'elle dépêcha en quatre bouchées; puis, tout en essuyant avec son tablier malpropre l'étoile de rides profondes qui entourait sa bouche luisante de graisse, elle alla se camper devant la table de sa nièce et la sermonna.

« Il était nécessaire d'arranger ça. Elle ne voulait pas qu'on bavardât sur le compte de la famille et que les siens fussent un objet de risée pour toute la Poissonnerie. Oui, il était nécessaire d'arranger ça. Elle l'exigeait; et, quand elle exigeait une chose, cette chose se faisait envers et contre tous, dût-elle avoir à souffleter la moitié du monde. Ça devenait drôle, quand elle se fâchait; et ce qui était arrivé n'était rien en comparaison de ce qui arriverait bientôt, si elle se mettait de la partie!... »

— Non, non! — gémissait Dolores, les poings serrés, en hochant la tête.

« Comment, non? Bon gré mal gré, il fallait que cette guerre-là prît fin. Elles étaient belles-sœurs, et ce qui venait de se produire n'avait rien d'irréparable. Rosario avait déchiré l'oreille à Dolores? Mais Dolores avait d'abord administré des gifles magnifiques à Rosario. Ça se compensait; et maintenant, il restait à conclure la paix. Était-ce entendu? Il n'y avait qu'à se taire, et à obéir. »

Puis, elle s'approcha de Rosario, à qui encore elle parla plus rudement: « Ah! oui, Seigneur! la femme de Tonet était une mauvaise bête, une chienne enragée. Et il ne s'agissait pas de répliquer et de regarder avec cet air furieux; sinon, elle lui jetterait un poids à la tête. C'était sa façon, à elle, de se faire écouter!... Et, au surplus, Rosario avait bien peu de respect pour une ancienne amie de sa mère. Bref, il fallait en finir. Elle l'avait dit, et ça suffisait. Qu'est-ce que c'était,

que cette manière de se battre? Est-ce qu'on arrachait ainsi les oreilles aux gens? Il n'y avait qu'une brute pour faire ça. Quand on voulait se battre, on se battait loyalement : on tapait dur, aux endroits où les coups ne font pas jaillir de sang. Elle-même, ici présente, s'était crêpé le chignon avec toutes celles de son âge. La plus forte retroussait les jupes de l'autre; et alors, en douceur, fouette, je te fouette! si bien que l'autre était réduite à s'asseoir de côté pendant huit jours. Mais ensuite, aussi bonnes amies que devant, et on s'en allait faire la paix à la chocolaterie. Voilà comment se conduisent les personnes convenables, et c'est cela qui se ferait encore aujourd'hui, puisqu'elle le disait... Non? Parce que Dolores lui débauchait son mari?... Au diable le mari! Est-ce que c'était Dolores qui courait après? C'est les hommes qui courent après les femmes; et, si Rosario voulait sûrement retenir le sien, au lieu de faire la sotte, elle n'avait qu'à se bien attifer chez elle. Pour conserver un homme, il faut de l'énergie, sacrebleu! et surtout il faut prendre ses précautions pour qu'une fois dehors il n'ait plus envie de courir la pretentaine. Quelles femmes que celles de maintenant! Elles ne savent rien de rien. Ah! maman Picores voudrait être dans la peau de Rosario: on verrait si son homme manquait à ses devoirs!... Il n'y avait rien à répliquer. C'était entendu. L'affaire s'arrangerait. Rosario et Dolores lui obéiraient; sinon... »

Et, après avoir entremêlé les menaces et les rudes paroles affectueuses, maman Picores revint à sa table pour continuer la vente.

Ce jour-là, on eut vite fait. Les acheteurs demandaient beaucoup de poisson, et, vers le coup de midi, les tables étaient presque vides. Ce qui restait fut enfoui dans des cuveaux, entre des couches de glace et des linges mouillés. Les *tartaneros* vinrent enlever les paniers, qu'ils empilèrent à l'arrière de leurs voitures branlantes.

Au milieu de la Poissonnerie, maman Picores mettait sa mante à carreaux, entourée de quelques vieilles amies, fidèles compagnes qui, pour le voyage quotidien, prenaient toujours la même tartane qu'elle. Le moment était venu de régler l'affaire des petites. Elle alla donc aux tables des deux

rivales et les fit sortir de leurs places en les pinçant et les bousculant. Dolores et Rosario, vaincues par la terrible opiniâtreté de la matrone, se tenaient l'une à côté de l'autre, honteuses et gênées de ce voisinage, mais sans oser desserrer les dents.

— Vous viendrez nous prendre à la chocolaterie, — ordonna la vieille au *tartanero*.

Et le majestueux groupe de mantes à carreaux et de jupons puants sortit de la Poissonnerie, faisant résonner les dalles sous un piétinement sec de galoches.

L'une derrière l'autre, à la file, elles traversèrent la place du Marché, où se concluaient encore les dernières ventes. L'énorme Picores marchait la première et s'ouvrait un passage à grandes poussées; puis venaient ses amies, à la trogne ridée et aux yeux jaunâtres; et l'arrière-garde se composait de Rosario qui, étant arrivée à pied, devait remporter de même ses paniers vides, et de Dolores qui, en dépit de son oreille blessée, souriait aux galanteries provoquées par son visage brun encadré dans le foulard.

Elles prirent possession de la chocolaterie comme des habituées de la maison. Les paniers de Rosario, qui empestaient, furent déposés dans un coin; et, avec un grand bruit de chaises remuées, toutes les poissardes s'assirent autour d'une table de marbre, mêlant leur odeur de pauvres gens au parfum de mauvais chocolat qui venait de la cuisine.

Maman Picores soufflait de satisfaction, à se voir dans cette salle fraîche qui pour elle était une merveille de luxe, et elle en considérait une fois de plus tous les détails, que pourtant elle connaissait très bien : la natte bariolée, sur le plancher; les murailles revêtues de carreaux blancs, le tambour de vitres dépolies, ornées de petits rideaux rouges; les glacières d'étain, immobiles devant la porte, la panse enfoncée dans le seau de liège, avec leur chapeau pointu en métal; à l'intérieur, le comptoir et ses deux urnes de verre, pour les biscuits et les *azucarillos* [1]; derrière le comptoir, la patronne somnolente, agitant paresseusement, au bout d'un roseau,

1. Sorte de meringue très légère, qui se fait avec du sucre, du blanc d'œuf et du jus de citron. Plongée dans un verre d'eau, elle fond entièrement et donne une boisson analogue à la limonade.

cette chevelure de papiers frisés avec laquelle on chasse les mouches.

« Que voulaient-elles prendre? La même chose que d'habitude : ça ne se demande pas. Une tasse d'une once par personne, et un verre d'eau fraîche. »

C'était la quatrième tasse de chocolat que maman Picores allait engloutir depuis le matin; mais son estomac et celui de ses amies étaient à l'épreuve du caracas falsifié qu'elles dégustaient avec une volupté de sybarites. « Y avait-il au monde quelque chose de plus exquis? Ça épanouissait l'âme! » Et les narines plissées des vieilles se contractaient avec un frémissement de gourmandise impatiente, à respirer la vapeur bleuâtre qui s'élevait des tasses blanches. Les morceaux de petit pain, enduits de chocolat brunâtre et ruisselant, montaient vers les bouches édentées et s'y engouffraient. Mais les deux jeunes femmes mangeaient à peine, courbant le front pour ne pas croiser leurs regards.

Cependant, lorsque la tasse de la mère Picores fut à peu près vide, sa grosse voix rompit le pénible silence. « Les bêtasses! Elles étaient encore fâchées? Quelles mines elles se faisaient! Quelles rancunes elles se gardaient! Plus pimbêches que des demoiselles! Autrefois le monde avait meilleur cœur. Chacun a ses mouvements de vivacité, naturellement; mais, quand c'est passé, on n'y pense plus et on s'embrasse. Les piques se laissent à la porte de la chocolaterie, et, sitôt qu'on est entré, il n'y a que de bonnes amies toujours prêtes à se rendre service et à s'assister dans la peine. Voilà comment il faut être, sacrebleu! C'est ce que lui disait sa mère et ce qui s'était toujours dit à la Poissonnerie. Devant les tasses, on oublie tout, et on ne mêle pas le ressentiment à ce que l'on mange :

« *O rancœur, tu ne dois par la gorge passer:*
Elle est pour chocolat, petit pain et quinset!... »

Sur quoi, et bien que les verres ne fussent pas pleins de *quinset*, car ce n'était pas encore l'époque des glaces, toutes les vieilles, approuvant la philosophie de leur compagne, absorbèrent la tisane douceâtre des *azucarillos*, en exprimant leur satisfaction par des rots sonores.

Mais la mère Picores commençait à s'indigner de la silencieuse réserve des deux rivales : « Eh quoi ! est-ce qu'elles s'obstineraient éternellement à s'en vouloir? Est-ce que ses conseils n'étaient pas raisonnables? Allons, vite! Rosario d'abord, puisqu'elle était la plus coupable. »

Et la petite femme, toujours le front baissé, en tiraillant les franges de sa mante, mâchonna confusément quelque chose sur son mari et dit enfin avec lenteur:

— Moi, si elle me promet... de lui faire mauvaise mine...

Aussitôt, Dolores éclata, redressa sa tête superbe :

« Lui faire mauvaise mine? Est-ce qu'elle était un croquemitaine, un épouvantail, pour faire peur aux gens? D'ailleurs, Tonet, l'heureux mari de Rosario, était le frère de son homme: on ne peut fermer la porte au nez d'un beau-frère ni le recevoir avec une face de vinaigre. Mais, après tout, elle était bonne ; elle n'avait pas le goût des disputes ; elle voulait vivre en paix honnêtement, et elle ne se souciait pas que l'on clabaudât sur son compte. Car tout ça, ce n'étaient que des cancans, des mensonges de méchantes gens qui ne savent comment allumer la guerre dans les bons ménages. Tonet lui avait fait la cour avant qu'elle épousât Pascualo? Et puis après? Était-ce la première fois que cette chose-là s'était vue? Et quel autre motif y avait-il pour qu'on inventât contre elle toutes ces calomnies? Elle le répétait : ce qu'elle voulait, c'était la paix et la tranquillité. Faire mauvaise mine aux gens, non! Mais si, par la suite elle prenait avec Tonet quelques familiarités, ce qui n'aurait rien de mal puisqu'il était son beau-frère, elle promettait qu'elle ne recommencerait plus à le laisser voir, pour que les mauvaises langues n'eussent pas occasion de s'en prendre à elle. »

La mère Picores était radieuse. « Voilà comment elle aimait les personnes! Un bon cœur avant tout! Eh bien, Rosario était-elle satisfaite? Est-ce que ça ne lui suffisait pas? Maintenant, elles allaient s'embrasser, et tout serait fini. »

A contre-cœur et presque forcées par les vieilles, les deux belles-sœurs s'embrassèrent, sans se lever de leurs chaises. La tante, heureuse de sa victoire, parlait avec exubérance. « C'était folie que des femmes se disputassent pour un homme. Ils en étaient trop heureux, les gredins, parce que

cela leur donnait de l'importance et leur permettait de faire toutes leurs saintes volontés. La femme doit être énergique, très énergique, ramener tout de suite son mari à l'ordre, et, le cas échéant, l'obliger à demander pardon. Plus une femme est fière, et plus on l'aime. C'est comme ça qu'elle-même faisait avec son défunt, lorsqu'elle avait soupçon de quelque chose : — Décanille, et passe l'hiver où tu as passé l'été !... — Toujours une humeur de dogue ; jamais de cajoleries ni de grimaces. Voilà de quelle manière une femme obtient le respect. »

Dolores, sérieuse et digne, se mordait les lèvres, comme pour retenir de force un rire qui chatouillait la bouche. Mais Rosario protestait : « Non, elle ne pensait pas comme maman Picores. Elle se conduisait bien, et elle avait droit que Tonet fît de même. Elle détestait les disputes et les mensonges. »

La vieille l'interrompit . « Tout ça, c'étaient des sornettes, des giries, des niaiseries... Il fallait prendre les hommes comme ils sont... N'est-il pas vrai, mes petites ? »

Et toutes les amies approuvèrent en hochant leurs têtes de peaux-rouges.

Le *tartanero* avait déjà montré deux ou trois fois son nez à la porte. Il s'impatientait et manifestait son envie de se mettre en route par d'innombrables apostrophes lancées contre ces vieilles qui se servaient de sa tartane comme d'une voiture particulière.

— Attends, face de paille ! cria la grosse voix enrouée. Est-ce que nous ne te payons pas ?

Enfin elles se décidèrent à partir ; et maman Picores, voyant que ses amies fouillaient dans leurs bourses pour payer chacune sa tasse, étendit le bras majestueusement :

« Aujourd'hui, personne ne paierait, sacrebleu ! La fête était pour son compte ; elle voulait fêter la réconciliation des petites. »

Et, se mettant debout, elle retroussa sa robe et son jupon, pour atteindre, sur sa chemise, une grande bourse attachée à sa ceinture. Elle tira de cette bourse une paire de ciseaux à vider le poisson, tout couverts d'écaille, puis un couteau rouillé, enfin une poignée de sous qu'elle étala sur la table.

Ensuite, elle passa cinq minutes à compter et recompter le billon poisseux, saturé d'une puanteur marine; et, finalement, elle en laissa un petit tas sur le marbre et sortit de la chocolaterie, alors que toutes ses amies étaient déjà remontées dans la tartane.

Rosario, chargée de ses paniers vides, était debout sur le trottoir en face de Dolores; et les deux femmes se regardaient sans savoir que dire. Maman Picores invita Rosario à monter aussi dans la tartane: on se serrerait un peu et on la reconduirait chez elle. « Non?... Eh bien, ce serait comme elle voudrait. Mais elle n'oublierait pas ce qui avait été promis. Paix et tranquillité parfaites! »

— Adieu, Rosario, dit Dolores en souriant avec grâce. Tu sais que maintenant nous sommes amies.

Et, après l'avoir saluée d'un geste affectueux, elle escalada le marchepied, suivie de sa tante, tandis que la tartane s'inclinait en gémissant sous le poids de ces deux opulentes membrures.

La guimbarde s'éloigna avec des craquements de dislocation et des grincements de vieille ferraille. Et la maigre femme, toujours chargée de ses paniers, demeura immobile sur le trottoir, comme si elle s'éveillait d'un rêve, stupéfaite et ne pouvant croire à la réalité d'une réconciliation avec sa rivale.

VI

Cependant *la Garbosa* faisait route vers Alger. Mais la brise était faible, parfois même cessait entièrement; de sorte qu'il avait fallu toute une journée pour traverser le golfe de Valence et qu'on n'était pas arrivé avant la nuit close dans les parages du cap San Antonio.

Autour de la barque frétillaient, semblables à des poissons de feu, les reflets brasillants du phare, cassés et roulés par l'incessante palpitation des eaux. Le cap se détachait avec sa gigantesque falaise à pic, façonnée et noircie par les tempêtes; et, plus loin, à l'intérieur des terres, le sombre Mongó dressait l'interminable élévation de ses pentes, faisant une

grosse tache sur l'immensité bleue. Maintenant, la mer libre s'ouvrait devant la barque : on entrait pour tout de bon sur le chemin de l'Algérie.

Le Recteur, installé à la poupe, près du gouvernail, regardait l'obscure masse du cap, comme pour s'orienter, et en même temps il surveillait de l'œil une vieille boussole que lui avait prêtée son oncle et où se reflèchissait, sur le verre terni, la lumière du petit falot qui éclairait la barque.

Tonet, assis près de lui, l'aidait de son expérience. Entre tous ceux qui se trouvaient à bord, il était le seul qui eût fait le voyage d'Alger. « La route était facile : aussi aisée à suivre qu'une route carrossable. En arrivant près du cap, barre au sud-ouest; ensuite, il n'y avait plus qu'à laisser *la Garbosa* courir droit devant elle, si le vent était favorable. »

Le Recteur empoigna des deux mains la barre du gouvernail: la barque vira, poussant des plaintes comme un malade qui change de posture; la petite houle berceuse qui jusqu'à ce moment l'avait abordée par le côté, commença de l'atteindre par la proue, l'obligeant à donner de lents coups de tête qui faisaient bouillonner l'écume, toute blanche dans l'obscurité; et le phare apparut à l'arrière, brisant sa projection rougeâtre dans les remous du sillage.

Une fois cette manœuvre exécutée, on pouvait dormir. Tonet s'étendit au pied du mât, avec un rouleau de cordages pour oreiller et un morceau de toile à voile pour couverture. Quant à Pascualo, il resterait à la barre pendant la première moitié de la nuit; et puis son frère le remplacerait et serait de quart jusqu'au matin.

Le Recteur fut donc seul à veiller sur *la Garbosa*. Malgré le clapotis de la houle, il entendait les ronflements de l'équipage couché presque à portée de sa main.

Cet homme qui, en mer, était toujours libre de préoccupations et qui jetait les filets même par gros temps, ne put se défendre d'une certaine inquiétude, quand il se trouva seul. Les soucis du propriétaire commençaient à le tourmenter. Cette affaire entreprise à son compte le rendait peureux. Comment se terminerait l'aventure? *La Garbosa* pourrait-elle résister, si une bourrasque lui tombait dessus? Ne se ferait-il pas prendre par la douane, lorsqu'il reviendrait

en Espagne avec sa cargaison? Attentif comme un père qui compte les accès de toux et les pulsations de son enfant malade, il tendait l'oreille aux craquements douloureux de cette vieille *Garbosa*, et il lui semblait que c'étaient des plaintes arrachées à lui-même par la douleur; et il regardait en l'air, vers le haut de la voile qui, vue du pont, semblait déchirer avec sa pointe cette voûte céleste où des trous innombrables laissaient passer la scintillante splendeur de l'infini.

La nuit s'écoula tranquillement, et le jour se leva parmi de petits nuages rouges, aussi chaud que si l'on était déjà en été. La voile palpitait comme une aile d'oiseau, à peine gonflée par les souffles tièdes qui caressaient la surface chatoyante de la mer, unie et bleuâtre comme un miroir vénitien. On ne voyait plus la côte. A bâbord, légères sur l'horizon comme des brumes matinales, on apercevait deux vagues taches roses. Tonet les fit remarquer à ses camarades et leur apprit que c'étaient les îles d'Ibiza et de Formentera.

La Garbosa s'avançait avec lenteur dans le vaste cercle d'eaux paisibles à la limite duquel, sous forme de points confus, flottaient des fumées blanches de bateaux à vapeur. La marche de la barque était si paresseuse qu'elle produisait à peine de faibles ondulations autour de l'étrave; bien souvent la voile pendait le long du mât, inerte, balayant le plancher avec son coin inférieur.

Du pont de *la Garbosa*, la vue plongeait dans les profondeurs sous-marines. Les nuages et la barque elle-même se reflétaient sur le fond bleu, par un prestigieux mirage. Des bandes de poissons, brillants comme des morceaux d'étain, filaient avec une rapidité nerveuse; des dauphins monstrueux se jouaient comme des enfants espiègles, exhibant à fleur d'eau leur mufle grotesque et leur flanc noir tacheté de poudre étincelante; les muges volants, papillons de la mer, battaient des ailes, puis se renfonçaient dans le mystère des eaux, après quelques instants de vie aérienne. Et mille êtres étranges, aux formes fantastiques, aux couleurs indéfinissables, bigarrés comme des tigres ou noirs et funèbres, corpulents et gigantesques ou menus et alertes, à la grosse tête et au corps exigu ou à la petite tête et au ventre ballonné, grouillaient et s'agitaient autour de la vieille barque, comme

si elle eût été un de ces bateaux mythologiques auxquels faisaient escorte les divinités de la mer.

Tonet et les deux matelots profitaient du calme pour jeter des lignes. A l'avant, le mousse avait soin du fourneau, sur lequel bouillait la marmite de midi ; et le Recteur, se promenant à l'étroite poupe et considérant l'horizon, enrageait de voir ce calme plat. Quoique *la Garbosa* ne fût pas immobile, elle semblait pourtant clouée toujours à la même place.

Dans le lointain, on apercevait une goélette qui, les voiles tombées, retenue par le calme, avait le cap à l'est, cherchant peut-être à gagner Malte ou Suez. Sur la ligne de l'horizon passaient à grande allure des vapeurs aux larges cheminées, très lourds, enfoncés jusqu'à la ligne de flottaison : c'étaient des navires chargés de blé qui venaient de la mer Noire et qui allaient vers le détroit de Gibraltar, portant dans leurs entrailles l'immense récolte de la Russie méridionale.

Le soleil était au zénith. Les eaux resplendissaient sous un flamboiement d'incendie ; l'air était chaud comme en été ; sur le pont de la barque, les vieilles planches se calcinaient et avaient des crépitations de bois qui brûle.

Quand le déjeuner fut prêt, le patron et les matelots s'assirent au pied du mât, dans l'ombre de la voile, et mangèrent avec leurs cuillers à même le pot. Ils étaient dépoitraillés, moites de sueur, anéantis par ce calme étouffant. La bouteille passait continuellement de main en main, pour arroser les gosiers secs ; et, parfois, l'équipage regardait avec envie les oiseaux de mer qui voltigeaient au ras de l'eau, comme s'ils avaient eu peur de se risquer dans l'atmosphère trop pesante.

Après le déjeuner, les matelots restèrent d'abord engourdis, les yeux errants, avec une hébétude d'hommes ivres ; mais ils étaient ivres de soleil plutôt que de vin. Puis, ils allèrent dormir à la « niche », dans la cale de cette vieille guimbarde ; et ils se glissèrent l'un après l'autre par l'écoutille, s'affalant sur les planches où l'eau suintait et qui geignaient à la moindre secousse.

La soirée et la nuit se passèrent sans incident. Au matin du troisième jour, le vent fraîchit, et *la Garbosa*, tel un vieux cheval de bonne race qui sent l'éperon, se mit à se cabrer et à faire des courbettes sur les eaux rugueuses.

Vers midi, on découvrit à l'extrême limite de la mer quelques flocons de fumée; et, peu après, l'équipage de *la Garbosa* vit surgir majestueusement, sur la verte zone de l'horizon, des mâts pareils à des clochers, des tours de forteresse, des châteaux flottants peints en gris clair, toute une ville habitée par des milliers d'hommes, qui s'avançait dans un nuage fuligineux, esquissant de capricieuses évolutions, tantôt ne formant qu'une seule masse et tantôt s'éparpillant jusqu'à occuper toute la mer : — un troupeau de léviathans qui remuaient et soulevaient les eaux avec leurs invisibles nageoires. C'était l'escadre française de la Méditerranée en manœuvres. On était près de la côte algérienne.

Le Recteur et les autres contemplèrent les vaisseaux avec étonnement et crainte. « *Recristo!* Quelles choses prodigieuses les hommes savent faire! Le plus petit de ces bateaux-là, cette canonnière blanche qui, pavoisée de drapeaux et de ballons noirs, circulait au milieu des autres navires en faisant des signaux comme un chef qui surveille la formation de ses troupes, n'avait besoin que de frôler leur barque pour la mettre en pièces. Quant à ces longues poutres noires et rondes qui montraient leur nez par les ouvertures des tourelles, qu'est-ce qu'il adviendrait d'eux, si un de ces monstres-là se mettait à éternuer? » Et les contrebandiers considéraient l'escadre avec l'inquiétude et le respect du jeune filou qui voit défiler un bataillon de la garde civile.

Les cuirassés s'éloignèrent et s'effacèrent bientôt sur l'horizon, sans laisser d'autre trace que des aigrettes vaporeuses qui elles-mêmes ne tardèrent pas à se dissoudre dans le bleu infini.

A quatre heures du soir, on vit se dessiner confusément une ombre qui ressemblait au dos arqué d'une baleine. La terre était en vue. Tonet se souvenait bien : cette ombre-là, c'était le cap de la *Mala Dona*, sentinelle avancée de la côte. Alger se trouvait à gauche.

La brise fraîchissait de plus en plus; la voile se creusait sur le mât incliné; la proue s'enfonçait et se relevait, comme pour saluer gentiment les bouillons de l'eau fendue qui l'aspergeait d'embruns; et *la Garbosa*, craquante et disjointe, avançait très vite, comme ces bêtes épuisées qui font un der-

nier effort quand elles sentent le voisinage de l'écurie et du repos.

Déjà le crépuscule tombait et, maintenant, sur les flancs de la *Mala Dona* embrumés par la distance, on voyait se dessiner de nouvelles terres, des collines basses avec des taches blanches faites par des groupes de maisons. La barque naviguait de plus en plus vite, comme attirée par la côte ; mais cette côte semblait reculer toujours: tels ces pays des contes de fées qui fuient à mesure que le voyageur accélère sa marche.

A la nuit close, *la Garbosa* obliqua vers le sud-est, laissant la *Mala Dona* à bâbord ; et elle se mit à longer le littoral, avec une petite houle qui la faisait sauter gaiement.

Sur le ciel d'un beau bleu turquin se découpait le profil dentelé de la côte. La terre envoyait une chaude haleine qui paraissait venir de quelque mystérieux logis imprégné de parfums étranges; et la lune montait, dans la première phase de sa croissance : — une vraie lune de l'Orient légendaire, très mince, avec des cornes recourbées, comme celle qui figure sur l'étendard du Prophète et qui surmonte la coupole des minarets. Cette fois, on pouvait dire qu'on était en Afrique.

De *la Garbosa*, on percevait le ressac de la mer sur les falaises, les petites lumières des villages côtiers, les cris des Maures dans la campagne ; et, tout là-bas, à l'extrémité de la ligne montagneuse, à l'endroit où, par un détour capricieux, la mer semblait se rejeter à l'intérieur des terres, quelques points rouges brillaient d'un vif éclat.

C'était Alger, derrière un petit promontoire. Il leur fallut trois heures encore pour y parvenir. Les lumières se multipliaient comme s'il s'était produit de toutes parts sur le sol une subite éclosion de vers luisants. Ces lumières étaient de plusieurs sortes, différaient par la couleur et par l'intensité; il y en avait des centaines qui, en file serpentine, paraissaient border un chemin le long du rivage.

Enfin, après une bordée pour doubler le promontoire, la ville apparut.

A l'exception de Tonet, tous les hommes de l'équipage demeurèrent ébaubis devant ce spectacle. « *Recristo !* Il fallait faire le voyage, rien que pour voir ça ! Le Grao et son port n'étaient que de la gnognotte. »

Ils entraient dans une vaste rade, sur des eaux sombres et mortés ; et le port s'ouvrait dans le fond, avec ses feux verts et rouges à l'entrée. En arrière du port, la ville s'échelonnait sur la colline, blanche malgré les ombres de la nuit, parée d'innombrables guirlandes lumineuses, comme si l'on y eût célébré quelque fête par une magnifique illumination. « En voilà, un gaspillage de gaz !... » Les reflets pourpres couraient sur les eaux du port comme si les poissons se fussent divertis à tirer là-dessous des fusées volantes ; les fanaux rouges brillaient dans la forêt des mâts, dont les uns étaient nus, avec la simplicité de la marine marchande, et les autres garnis de hunes et de mitrailleuses ; et, au delà, sur les quais, dans la ville basse, qui est tout européenne, on distinguait, splendides dans une coruscation d'incendie les façades des cafés chantants, les grands magasins, les boulevards traversés par un noir fourmillement de personnes et par un entrecroisement de petites voitures couvertes de tendelets en toile claire.

Jusqu'à la barque arrivaient, pêle-mêle, confondus et brouillés par la brise nocturne, les musiques des concerts, la sonnerie des clairons pour la retraite, le brouhaha de la foule encombrant les rues, les cris des Arabes porteurs d'outres qui se démenaient sur le port, toute la respiration haletante d'une ville exotique et commerciale, qui, après avoir commis durant le jour les pires scélératesses pour conquérir l'argent, se rue au plaisir, dès que la nuit tombe, avec un appétit furieux.

Pascualo, revenu de sa surprise, pensait à son affaire. Il se rappelait les instructions de son oncle ; et, tandis que les matelots calaient la voile pour mettre le bateau en panne, il allumait un bout de cable goudronné et agitait sur sa tête cette torche rougeâtre, en la dissimulant à trois reprises derrière un morceau de toile tenu par le mousse. Il répéta un grand nombre de fois ce signal, les yeux fixés vers la partie la plus obscure de la côte. Tonet et les autres observaient curieusement ce manège. Enfin, on vit briller à terre un feu rouge : ceux de l'« entrepôt » répondaient ; la chargement ne tarderait pas à venir.

Le Recteur expliqua les avantages de son système : « il ne fallait jamais charger dans le port. L'oncle Mariano savait

par expérience qu'il y avait là trop de « mouches » prêtes à télégraphier en Espagne le nom et le numéro matricule de la barque, pour gagner une part de la prise. Le mieux, c'était de recevoir le chargement dehors, la nuit, dans les ténèbres, et puis, sitôt le matin venu, de hisser la voile avant que personne eût pris garde à vous et de cingler vers la côte d'Espagne avant qu'un avis quelconque pût y parvenir. Dans ces conditions-là, allez donc deviner ce qu'il y avait dans la cale ! » Et le bonasse pêcheur riait de sa prétendue malice, tout en admirant dans son for intérieur la sagesse de l'oncle qui lui avait donné de si bons conseils.

Tandis que le patron attendait l'arrivée du chargement, les yeux toujours fixés sur le point sombre de la côte où avait brillé le feu rouge, Tonet et les matelots, assis à la proue, les jambes pendantes au-dessus de la mer, contemplaient avec envie la ville illuminée. Le mari de Rosario se souvenait bien du séjour qu'il y avait fait, et il racontait à ses camarades ébahis les joyeuses courses dans Alger. Il leur indiquait du doigt les façades où se déployaient de grandes enseignes de gaz, et dont les fenêtres ardentes laissaient échapper une criarde musique et une confuse rumeur de guêpier. « Ah ! messeigneurs, ce qu'il s'était amusé dans ces endroits-là ! » Et le mousse, ouvrant la bouche d'une oreille à l'autre, avec des yeux luisants de gamin vicieux, croyait voir les chanteuses presque nues, coiffées d'un gigantesque chapeau de tulle, braillant sur le plancher de la scène et tortillant en mesure leurs hanches et leur ventre.

Cette rue qui s'allongeait tout droit le long du quai, — une interminable file d'arcades avec un bec de gaz dans chaque baie, de sorte que cela ressemblait au bas-côté d'une église, — c'était le boulevard de la République, bordé de grands cafés où messieurs les officiers venaient prendre l'absinthe ; et ils y avaient pour voisins de table les riches Maures au turban monumental et les négociants juifs à la tunique de soie malpropre et superbe. Puis, il y avait d'autres rues, bordées aussi d'arcades et de somptueux magasins ; puis, il y avait « la Place du Cheval[1] », avec la grande mosquée, une grosse

1. La place du Gouvernement, au milieu de laquelle s'élève la statue équestre du duc d'Orléans.

bâtisse blanche où ces nigauds d'Arabes entrent pieds nus, pour faire leurs politesses au tibia de Mahomet, tandis qu'en l'air, sur le sommet de cette petite tour que l'on apercevait de la barque, un bonhomme en turban trépignait et hurlait, à certaines heures, comme s'il était fou.

Dans toutes les rues, on rencontrait des dames très bien habillées, qui répandaient un parfum délicieux et qui se dandinaient comme des oies, répondant « merci » à toute parole galante ; des soldats avec des calottes à longs glands et des pantalons qui auraient pu contenir une famille entière ; des individus de tous les pays, la crème de chaque famille, qui étaient venus se réfugier là parce qu'ils s'étaient brouillés avec la justice ; et, à toutes les deux portes, il y avait un débit avec des tables sur le comptoir, où l'on servait l'absinthe à pleins verres... Tonet avait vu tout ça, et il le décrivait aux autres avec des gestes et des clignements d'yeux, renforçant, à l'occasion, la puissance descriptive de ses phrases par une pantomime qui faisait éclater les rires inconvenants du mousse.

Et la ville haute, où habitaient les Maures? *Redeù !* C'était ça qui méritait d'être vu ! Se rappelaient-ils cette ruelle qui est près du marché, au Grao, et dont on peut toucher les deux murs avec les coudes? Eh bien, c'était une rue très large en comparaison de ces gorges de loup qui s'enchevêtrent dans le quartier haut, avec des toits qui avancent jusqu'à les couvrir presque entièrement et avec un ruisseau d'immondices qui coule sur les dalles des escaliers. Il fallait se donner des forces dans tous les cabarets du chemin, quand on voulait gravir des rues pareilles ; et il fallait aussi se boucher le nez devant les magasins, misérables bouges sur le seuil desquels ces brigands de Maures fumaient, accroupis, en se disant Dieu sait quoi dans leur jargon de chiens.

Là, on menait vraiment une vie d'homme, et on remplissait à peu de frais son ventre, les jours de misère. Celui qui avait bon estomac, et qui ne craignait pas de voir manger le couscous avec les mains dont on venait de se caresser les pieds, pouvait s'offrir pour un réal une assiettée comble, deux œufs rouges comme des œufs de Pâques, et ensuite boire du café dans une tasse grande comme une coquille de noix, étendu

sur l'estrade d'une taverne arabe où il s'endormait au son d'une flûte et de deux tambours de basque.

Rien n'y manquait pour la gaudriole. Il y avait les petites Mauresques charitables, à la disposition de tout le monde, et qui, du seuil de leurs portes, appelaient les passants, avec la face peinturlurée, les ongles teints en bleu, la poitrine tatouée de dessins grotesques; il y avait les grosses négresses des établissements de bains, qui souriaient ayec des yeux de chiens de faïence en vous offrant de vous masser avec leurs pattes énormes; et, *rediel!* il y en avait d'autres encore, qui étaient les bourgeoises, le visage couvert de telle sorte qu'on leur voyait seulement le nez et un œil, avec de vastes culottes où elles se tortillaient en marchant, et qui laissait entrevoir sous leur manteau une petite veste d'or, des bras pareils à un étalage d'orfèvrerie, et une volumineuse poitrine où pendaient une infinité de chapelets en menues pièces de monnaie et en demi-lunes.

Et quels yeux, mes petits! Et quelle tournure! Il n'avait pas oublié une certaine négresse cossue, qu'il avait rencontrée dans une ruelle de là-haut. « Que voulez-vous? Son caractère est ainsi fait, et ce fut plus fort que lui. » Il la pinça dans cette ample culotte qui semblait vide, mais où il trouva quelque chose d'aussi dur que la pierre. La négresse glapit comme une rate; dix, vingt individus tombèrent sur lui, sales, armés d'effroyables matraques; alors, lui-même et les deux amis qui l'accompagnaient tirèrent leurs couteaux; et la bataille ne finit qu'au moment où apparurent les zouaves, qui les emmenèrent au violon. Ils restèrent deux jours coffrés; et puis, le consul les fit élargir.

Les matelots l'écoutaient avidement, pleins d'admiration pour sa supériorité: et, tandis qu'ils riaient en commentant l'histoire de la négresse, Tonet regardait ses pieds avec une expression d'homme las, et il murmurait :

— Ah! en ce temps-là, j'étais plus vaillant!

Tout à coup, le patron poussa un cri. Quelqu'un quittait le rivage et s'approchait: un feu rouge grandissait de minute en minute, et on entendait un clapotis sourd, comme si un gros chien eût nagé dans la direction de la barque.

C'était la chaloupe à vapeur de l' « entrepôt ». Un robuste

gaillard, aux moustaches blondes et à la casquette bleue, sauta sur le pont de *la Garbosa*; et, dans cet idiome hybride des ports africains, qui est un mélange d'italien, de français, de grec et de catalan, il rendit compte au Recteur de sa mission : « Ils avaient reçu à temps l'avis de *mosiú* Mariano, de Valence; ils attendaient depuis la nuit précédente; ils avaient reconnu le signal, et le chargement était là-bas, prêt à être embarqué le plus vite possible: car, quoique les autorités françaises fissent semblant de ne rien voir, il valait toujours mieux, dans ces affaires-là, mener les choses rondement. »

— A l'ouvrage! — cria le Recteur. — On charge!

Et du petit vapeur, dont la cheminée dépassait à peine le monceau du chargement, commencèrent à passer dans la barque les gros ballots enveloppés de toile goudronnée et répandant une odeur âcre. Les deux bateaux étaient amarrés l'un à l'autre, et le transbordement se faisait avec facilité. L'écoutille grande ouverte engloutissait les ballots; et, à mesure que l'opération avançait, *la Garbosa* s'enfonçait de plus en plus, jetant une sourde plainte, comme une bête patiente qui gémit d'être trop chargée.

Le gars blond du vapeur examinait la barque avec une croissante surprise. « Était-il possible que ces mauvaises planches-là eussent assez de résistance? » Mais le Recteur répondait en se frappant la poitrine, comme pour fortifier une conviction qui déjà commençait à faiblir :

— Oui, oui, elle résistera, et nous prendrons tout le chargement! Pas un ballot de moins! Avec l'aide de Dieu et du saint Christ du Grao, je compte bien mettre ma cargaison à terre dans la nuit d'après-demain, sur la plage du Cabañal.

La cale était comble; et les ballots continuèrent à s'empiler sur le pont ruineux, maintenus contre le bordage par des pièces de bois et des cordes, qui les empêchaient de choir à la mer.

— Bonne chance, patron! — baragouina le gars blond, en ôtant sa casquette et en serrant vigoureusement la main du Recteur.

Et le petit vapeur s'éloigna.

La Garbosa déploya sa voile et fit route vers l'ouest, lais-

sant derrière elle la ville dont l'illumination s'éteignit peu à peu.

Le cœur du Recteur se serrait : « Ah! puisse Dieu ne pas les oublier et ne pas leur envoyer un grain! » Même par beau temps, c'était miracle que cette barque-là pût naviguer submergée presque jusqu'aux lisses, paresseuse à se mouvoir, et redressant son avant avec une telle lenteur que les vagues, toutes faibles qu'elles fussent entraient par la proue comme si la mer avait été grosse. Quant à Tonet, étranger aux soucis qu'inspire la propriété, il plaisantait sur cette barque, disait-il, pareille à un torpilleur qui a le pont à fleur d'eau.

Au point du jour, le cap de la *Mala Dona* montrait en arrière sa vague silhouette; et la barque eut bientôt gagné la haute mer.

Ce chargement fait avec tant de rapidité en face du port et dans l'ombre de la nuit, le Recteur se le rappelait comme si c'eût été un rêve, maintenant qu'il se voyait de nouveau en pleine Méditerranée, sans aucune terre à l'horizon. Mais, pour dissiper ses doutes, il y avait les ballots sur lesquels dormait l'équipage, fatigué par le travail du chargement; et il y avait aussi, témoignage décisif, cette pauvre *Garbosa* surchargée, qui avançait aussi lourdement qu'une tortue.

La seule chose qui tranquillisât le Recteur, c'était le temps favorable. Bonne brise et mer belle : dans ces conditions, la barque pourrait aller jusqu'à Valence. Le patron commençait à comprendre combien il avait été téméraire d'entreprendre ce voyage sur un pareil sabot. Et, quoiqu'il ne connût guère la peur, il pensa plus d'une fois à son père, ce vaillant marin qui se moquait de la mer comme d'une amie bénévole; ce qui n'avait pas empêché qu'un jour la mer l'avait englouti avec sa barque et qu'on avait ramené plus tard sur la plage son cadavre en décomposition.

La Garbosa navigua sans rien de nouveau jusqu'à l'aube du lendemain. Le ciel était couvert. Un long frissonnement agitait la surface de l'eau; le cap de San Antonio était enveloppé de brumes; le Mongó avait sa base coupée par deux ceintures de nuages, et sa cime paraissait suspendue dans l'espace.

La Garbosa inclinait sur bâbord d'une façon alarmante;

la voile gonflée rasait presque les vagues ; on marchait à une rapide allure. L'aspect fâcheux du temps commençait à préoccuper le patron : car on serait obligé d'attendre jusqu'à la nuit pour mettre le chargement à terre.

Soudain, le Recteur abandonna la barre du gouvernail et se dressa. Ses yeux regardaient fixement une voile qui se détachait sur le fond gris de la côte : « *Futro !* Il ne se trompait pas : ce bateau-là, il le connaissait bien. C'était une péniche de la douane qui faisait le guet, en croisière devant le cap. Un mouchard avait dû faire des siennes au Cabañal, et dire que *la Garbosa* était sortie pour autre chose que pour pêcher. »

Tonet considérait son frère avec inquiétude. Celui-ci n'hésita pas. « On avait le temps encore : il fallait reprendre la haute mer. » Et *la Garbosa*, changeant de route, s'éloigna du cap, fuyant vers le nord-est. Le vent la favorisait dans cette manœuvre, et elle courait avec beaucoup de vitesse, plongeant à chaque instant sous les vagues sa coque alourdie.

Presque aussitôt, la péniche fit la même manœuvre, pour donner la chasse à la barque. Le bateau de la douane était meilleur et plus léger; mais il y avait entre lui et *la Garbosa* une grande distance ; et le Recteur était décidé à fuir, à fuir toujours, dût-il aller jusqu'au bout du monde, si la mer n'avait pas englouti auparavant la vieille guitare avec sa charge.

La poursuite dura jusqu'à midi; on était alors indubitablement à la hauteur de Valence. Mais, tout à coup, la péniche vira de bord et reprit la direction de la terre. Le Recteur devina sans peine les intentions des douaniers : comme le temps n'était pas sûr, la péniche préférait louvoyer, certaine que, tôt ou tard, *la Garbosa* reviendrait à la côte pour se débarrasser de ses ballots. « Puisqu'on leur laissait ce répit, mille grâces! Et à présent, mes gars, il s'agissait de se mettre à l'abri ; car ce n'était pas un temps à rester en pleine mer, dans un sabot comme celui-là. Vite aux Columbretas, ce refuge des honnêtes marins qui sont obligés de se sauver, parce qu'ils aiment à faire aller le commerce ! »

Et, à neuf heures du soir, au moment où les eaux se soulevaient avec de sourds et livides gonflements et cahotaient *la Garbosa* dans une danse folle, celle-ci, guidée par la lumière du phare, pénétra dans la Columbreta Mayor, cratère éteint et

rongé par les vagues, demi-cercle de roches abruptes qui, à l'une de ses extrémités, porte la tour du phare avec les habitations des gardiens, et qui a dans son centre une petite anse où l'eau est tranquille, pourvu que le vent d'est ne souffle pas.

Cet îlot est une espèce de grosse muraille courbe, sans un pouce de terre plane; une haute enceinte de récifs carbonisés et déserts, un sol maudit que ronge l'air saumâtre et qui ne nourrit pas même un pauvre arbuste; un écueil où, les jours de tempête, le flot jette pêle-mêle, à une prodigieuse hauteur, les cailloux roulés et les carcasses de poissons. Plus loin, disséminées sur la mer jusqu'à une distance considérable, s'éparpillent les Petites Columbretas : la Foradada, qui surgit de l'eau pareille à l'arc d'un temple sous-marin, et les autres rochers, pics ardus, gigantesques, inabordables, qui font penser aux doigts d'un colosse préhistorique enseveli dans les profondeurs.

La Garbosa fut ancrée dans la baie. Personne ne descendit du phare pour la reconnaître. Les gardiens étaient accoutumés aux mystérieuses visites de marins qui se réfugiaient dans ce solitaire archipel avec le désir qu'on ne fît pas attention à eux. Les hommes de la barque voyaient sur la pointe avancée les lumières des habitations; le vent leur apportait parfois des paroles humaines; mais ils ne s'en occupaient pas plus que des milliers de mouettes qui, perchées sur les rocs, gémissaient plaintivement. Hors de l'îlot, sur l'autre côté de la muraille à pic, la mer furieuse mugissait; mais les lames, après avoir couru le long de la falaise, amortissaient à l'entrée de l'anse leurs violentes ondulations.

Quand il fit jour, le Recteur descendit à terre et, par le tortueux escalier taillé dans le granit, il arriva au sommet et observa la vaste étendue comprise entre l'île et la côte lointaine que le temps brumeux rendait invisible. Il ne découvrit pas une seule voile; pourtant, il n'était pas tranquille : car il craignait qu'on ne vînt le relancer dans ce lieu, si connu comme refuge de contrebandiers. Il pressentait que, tôt ou tard, la péniche le dénicherait aux Columbretas; mais, en dépit de toute son audace, il craignait de reprendre la mer avec sa mauvaise barque. « La vie, ce n'était pas une affaire; mais cette cargaison, qui représentait toute sa fortune!... »

L'égoïsme de celui qui possède hâta sa résolution. « En mer ! quand même les requins devraient fumer le bon tabac d'Algérie ! Tout plutôt que de voir ces voleurs de douaniers s'emparer de ce qui ne leur appartenait pas ! »

Et, aussitôt que l'équipage eut mangé la soupe, *la Garbosa* sortit de l'anse aussi mystérieusement qu'elle y était entrée, sans prendre congé de personne, suivie par le regard curieux des gardiens groupés sur la petite place devant la tour.

Quel temps ! Coups de mer sur coups de mer ! *La Garbosa* se dressait presque verticalement à la cime d'une vague ; et tout de suite après elle se précipitait, la tête la première dans le creux où se tenait peut-être la Mort, épiant une proie. A chaque assaut des paquets de mer, un nuage d'eau pulvérisée jaillissait par-dessus le bordage, inondant tout le pont ; les embruns glissaient sur la toile cirée des ballots ; et l'équipage, blotti et prenant des précautions pour n'être pas emporté, ruisselait du haut en bas. Tonet lui-même était pâle et serrait les dents. « Avec une autre barque, très bien ! Mais avec celle-là, c'était folie d'avoir abandonné l'île. »

Le Recteur ne voulait rien entendre. Comme il grandissait dans le péril, ce diable de gros pansu ! Sa large face de curé souriait aux coups de mer les plus violents ; il était rouge, apoplectique, comme s'il venait de quitter la table d'un cabaret après avoir bu joyeusement pour conclure quelque marché ; et ses mains épaisses ne lâchaient pas la barre, et son corps massif ne s'ébranlait pas aux terribles secousses qui faisaient trembler la barque et lui arrachaient un râle d'agonie. Le brigand s'en moquait, avec cette mine bonasse qui lui avait valu tant de quolibets, là-bas, au Cabañal.

« Ce n'était rien, *recordons !* Il n'y avait pas de quoi se faire du mauvais sang. Si la gueuse se fatiguait de naviguer et se mettait la quille en l'air, on le verrait bien. C'était là qu'on reconnaissait les braves, et non en faisant le mirliflore dans les cabarets... Attention à celle-ci !... *Bromm !...* Elle était passée. S'il en venait une mauvaise, on dirait un *Pater* au Christ du Grao et on fermerait les yeux. De toute façon, l'enfer est ici-bas : là-haut, on ne mange ni on ne travaille. Et puis, si vieux qu'on vive, il faut toujours mourir ; et, pour ce qui est de mourir, mieux vaut encore être avalé

par les requins, qui sont de vaillantes bêtes, que d'être déchiqueté par les vers comme un fumier... Attention! une autre qui arrive!... »

Le Recteur exposait à ses compagnons tout le fond de philosophie qu'il avait acquis durant son apprentissage, à l'école du père Borrasca. Mais le seul qui l'écoutait, c'était le mousse, blême et verdâtre d'émotion, debout, cramponné au mât et regardant de tous côtés comme s'il ne voulait rien perdre du spectacle.

La nuit tombait. *La Garbosa* naviguait avec plusieurs ris à ses voiles, tanguant effroyablement, sans aucun feu allumé, comme un bateau à qui il importe plus de passer inaperçu que d'éviter un abordage.

Une heure plus tard, le patron vit, à proximité de la barque, une lumière qui sautait sur les vagues. C'était le fanal d'un bateau faisant route dans une direction contraire. L'obscurité l'empêcha de rien distinguer nettement; mais, par une sorte d'instinct, il crut reconnaître la péniche de la douane, qui, lasse de croiser sur la côte, risquait un coup d'audace et s'en allait aux Columbretas, malgré le mauvais temps, afin de surprendre les contrebandiers dans leur refuge. Alors, pour le cas où il aurait deviné juste, il se donna le plaisir de lâcher un moment la barre, et, avec ses grosses mains raides, il fit deux ou trois gestes incongrus, signes d'un allègre mépris : « Tenez, voilà pour votre voyage! »

A minuit, les hommes du bord aperçurent le phare de l'église du Rosaire. Ils étaient en face du Cabañal. La nuit était propice pour un déchargement furtif. Mais les attendait-on?

A mesure que la barque approchait de terre, le Recteur perdait son étonnante sérénité. Il connaissait trop bien ces parages. Si on était obligé d'attendre là sans rien faire, *la Garbosa*, poussée par le flot et par le vent, irait avant deux heures se briser contre la digue ou s'échouer en face de Nazaret. Reprendre le large, c'était impossible : il y avait déjà un bon moment qu'à certains bruits sourds il devinait une voie d'eau dans la cale bondée de tabac. Si *la Garbosa* demeurait en mer quelques heures de plus, les flots la disloqueraient jusqu'à en faire des allumettes.

Force était donc de gagner la terre, dût-on aller au-devant



du péril. Et *la Garbosa* fila tout droit, poussée par les vagues plus que par le vent, vers la plage obscure.

Un point lumineux brilla trois fois, ce qui fit jeter à Pascualo et à Tonet un cri de bonheur : l'oncle était là et les attendait! C'était le signal convenu. Le père Mariano avait allumé trois allumettes, comme c'est l'usage des contrebandiers, à l'abri d'une mante que ses hommes tendaient derrière lui, pour que la flamme fût visible seulement de la mer.

La Garbosa déploya toute sa voilure. C'était une véritable folie. Elle volait, tour à tour sa quille hors de l'eau, puis la proue plongée dans les vagues; elle s'emportait comme un cheval qui s'emballe, s'abattait d'un côté, se dressant de l'autre. Les mugissements de la mer croissaient d'une façon épouvantable, si bien qu'enfin, du haut d'une vague écumeuse, on aperçut la grève, sur laquelle se tenait un groupe de silhouettes noires. Et, tout à coup, un heurt sec résonna, terrible : la barque s'arrêta net, hurlant comme si elle crevait; le vent déchira la voile et l'eau envahit le pont avec une formidable violence, renversant les hommes et enlevant les ballots.

Ils étaient échoués à quelques mètres de la terre. Une fourmilière d'ombres, muettes comme des fantômes, s'élança à l'assaut de la barque, et, sans prononcer une parole, s'empara des ballots qui commencèrent à passer de mains en mains par une chaîne de bras s'allongeant jusqu'au rivage.

— Mon oncle! mon oncle! — cria le Recteur sautant à l'eau, qui ne lui montait pas plus haut que la poitrine.

— Je suis là, — répondit une voix sur la grève. — Silence! et dépêchons-nous...

C'était un spectacle extraordinaire. La mer rugissait dans les ténèbres; les cannaies de la plage se courbaient sous les rafales; les vagues avançaient comme si elles voulaient dévorer la terre; et cependant une bande de démons noirs s'agitait, qui, muets et inlassables, tiraient des ballots de cette barque à moitié démolie ou les repêchaient dans les ondes écumeuses, pour les envoyer vers la grève où ils disparaissaient aussitôt, tandis que, de temps à autre, dans les accalmies, on entendait grincer des voitures qui s'éloignaient.

Le Recteur vit son oncle Mariano qui, chaussé de ses

énormes bottes marines, allait de côté et d'autre, la voix énergique et impérieuse, le revolver au poing. « Il n'y avait rien à craindre : les douaniers du poste voisin avaient la patte graissée, et ils avertiraient, si le chef s'avisait de venir. Ce à quoi il fallait avoir l'œil, c'était à l'équipe silencieuse qui travaillait au déchargement — des gens à la main trop leste, qui profiteraient volontiers de la confusion, et croyaient à la justesse du proverbe : Quand on vole un voleur... Mais, non! on ne se moquerait pas de lui, *redéu!* Et le premier qui cacherait un ballot recevrait une prune. »

Ce fut comme un rêve. Lorsque le Recteur se fut un peu remis de la commotion produite par l'échouage et souffrit moins de ses meurtrissures, déjà la dernière voiture s'éloignait. Les déchargeurs, toujours sans prononcer une parole, s'éclipsèrent dans des directions différentes.

On n'avait pas perdu un seul ballot : même ceux du fond de la cale avaient pu être retirés d'entre les bois rompus.

Tonet et les autres hommes de l'équipage s'en allaient aussi, chargés de la voile et des quelques objets utilisables qui se trouvaient dans la barque. On avait repêché le mousse sur le point de se noyer : il était tombé de la barque au moment de l'échouage.

Quand le Recteur se vit seul avec le père Mariano, il l'embrassa. « Ah ! oncle Mariano ! Il pouvait bien l'avouer, maintenant : il avait passé de mauvais quarts d'heure! Mais, grâce à Dieu, tout s'était bien terminé. Ils régleraient leurs comptes le plus tôt possible. Et à présent, il s'en allait dormir avec sa Dolores : il l'avait certes bien gagné. »

Et il revint au Cabañal, sans accorder un seul regard à cette malheureuse *Garbosa* qui restait à talonner, prisonnière de la grève, recevant les taloches de la mer, sentant à chaque bourrade son corps se disjoindre et un morceau de ses entrailles se détacher d'elle, mourant sans gloire, dans la nuit, après une longue vie de travail, comme un vieux cheval abandonné au bord de la route et dont le squelette blanchi attire les vols des corbeaux.

V. BLASCO IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

LA JOURNÉE

DE

MARIE DE MÉDICIS[1]

II

« Quelquefois quand les rois sont aux cabinets, écrit Malherbe, les peuples croient qu'ils parlent de changer le pôle arctique à l'antarctique et, le plus souvent, ils prennent des mouches! »

L'après-midi, en effet, Marie de Médicis emploie ses loisirs à des occupations très simples et très diverses entre lesquelles elle choisit. Elle va d'abord voir ses bêtes. Elle a toute une petite ménagerie de singes, de perroquets et de chiens, au milieu desquels elle adore « prendre du plaisir ». Les chiens surtout la passionnent. Elle a un certain nombre de petites bêtes gentilles, musquées, qu'elle dorlotte, qu'elle emporte avec elle dans son carrosse ou dans sa litière, Bichette d'abord : « Je vous préviens, mande-t-elle à une amie, de l'accouchement de ma petite Bichette et comme elle a fait trois beaux petits chiens, dont il y en a un entre les autres, qui a deux nez, qui est le plus beau et que je vous ai dédié. » Mignonnette, ensuite, pour laquelle elle demande à la duchesse d'Angoulême quelque bête de race faisant un mari sortable. Turquette, blanche et grise, qu'on a une fois volée et à la recherche de laquelle Marie éplorée envoie valets

1. Voir la *Revue* du 1[er] juin 1904.

de pied et gentilshommes, soucieuse surtout de savoir si la pauvre bête n'a pas rencontré, pendant son escapade, quelque galant compère indigne d'elle et trop entreprenant. Roquette qui fait, de temps en temps, « de petits roquetons », etc. Ce petit monde gambade et aboie autour de la maîtresse indulgente[1].

Marie de Médicis a délégué au soin spécial des chiens un de ses domestiques, Pierre Guilloret, « le porte-chaise » auquel elle donne, au 14 juillet, 75 livres de gratification. Sur les états de sa maison, elle compte, pour la nourriture de sa ménagerie, deux livres de pain par jour. Elle a, d'ailleurs, d'autre chiens que ceux-là, des barbets pour la chasse, qu'elle donne en cadeau, surtout des « lévriers d'attache » qui sont objet pour elle de trafics nombreux et de dons appréciés. Elle préfère les lévriers blancs, en demande à droite, à gauche, en envoie douze, d'un coup, en Italie où Concini, chargé de mission, les offrira. Le garçon de chambre Henri Dubois est préposé au soin des lévriers, qu'il nourrit à raison de huit sous par jour.

Marie, sortant de chez les bêtes, se retire ensuite dans son petit cabinet. Lit-elle? Peu. D'abord elle n'a pas de bons yeux; elle met des lunettes, étant myope; ensuite, les choses sérieuses comme la lecture ne sont pas très de son fait. Elle écrit bien à ceux qui lui adressent ou dédient des livres — il en vient de partout: — « Je le verrai bien volontiers »; ou « Je le verrai pour la considération du sujet ». En réalité ce sont des paroles en l'air. Livres de dévotions, *Histoire des Indes orientales* du P. Dujarric, *Panégyriques de la Vierge Marie*, éloges en vers latins de Henri IV, les matières de tous ces livres qu'on lui adresse ne sont pas tentantes. Marie de Médicis sait bien qu'on ne les lui envoie que pour obtenir une gratification. Elle s'exécute. Tantôt elle est large, six cents livres; tantôt elle se borne à une main de « fort beau papier de Florence », ce qui fait faire la grimace à l'auteur. Elle se fait honneur, du reste, de protéger les gens de lettres.

1. Le jeune roi Louis XIII, encore mineur, se fâchera tout rouge un jour où, entrant dans la chambre de sa mère, il sera mordu au mollet par une de ces bestioles à laquelle il veut envoyer un coup de pied ; la reine, prenant la défense de l'animal, le querellera et l'obligera de sortir tout furieux, grommelant entre ses dents que « sa mère aime mieux un chien que lui ».

Certain poète de Vérone a été banni du territoire de Venise pour s'être trouvé dans quelque rencontre meurtrière où vingt hommes, luttant contre sept, de nuit, ont envoyé ceux-ci « de vie à trépassement » ; elle s'emploie activement en faveur du poète jusqu'à ce qu'elle ait obtenu « le rappel du ban ». De même elle fera instance auprès de la grande-duchesse de Toscane, sa tante, afin d'obtenir pour un autre disciple des Muses la permission d'imprimer « de beaux poèmes » ; et peut-être la façon bienveillante dont elle intervient, en 1610, dans l'aventure d'un certain capitaine Scudéry, mis en prison au Havre pour avoir volé, en compagnie d'un nommé Barthélemy la Motte, vers 1606, « sur un vaisseau flamand estant à la coste du Brésil, dans l'île de Saint-Dominique », n'est-elle pas un détail tout à fait étranger à l'histoire de la littérature.

Pour occuper son temps dans son petit cabinet, Marie joue aux petites loteries. Chaque joueur paie sa part du prix de l'objet mis en loterie. La reine a, pour ce jeu et autres « menus plaisirs » de ce genre, un argent de poche montant au total régulier de 36 000 livres par an. Tel gagne, comme la marquise de Guercheville, « une croix d'or émaillé, garnie et enrichie de dix émeraudes par devant, et, au derrière, d'un cristal ; et au-dessus la Passion représentée; pesant environ deux onces » : coût, 480 livres. — On joue un « cabinet d'Allemagne » d'une valeur de 1 656 livres ; la princesse de Conti, le duc de Guise, le prince de Joinville et d'autres sont de la partie ; la reine en a pour 276 livres ; elle perd, ce qui lui arrive généralement, les loteries du Cabinet ne paraissant pas d'une irréprochable honnêteté. — Avec Bassompierre, Sillery, le comte de Schomberg, Vaudemont, Marie de Médicis joue une montre de 4 000 écus. — A ces coûteuses parties figurent les Concini, qui paient facilement ; mais d'autres, comme Bassompierre, sont souvent sans un écu et couverts de dettes. Les risques vont loin ; une fois, les objets mis en loterie sont une chaîne de diamants de 1350 livres ; dix-huit boutons de diamants du même prix ; un portrait enrichi de diamants de la valeur de 6 000 livres. Cette fois-là, la Chataigneraie, madame d'Alincourt, Montigny et madame de Courtainvault ne laissent pas de frémir un peu. Marie de Médicis,

que les émotions ravissent, va un peu étourdiment, sans s'inquiéter si les pertes à de semblables loteries n'accablent pas ceux qui l'entourent.

L'autre plaisir de la reine, plus agréable et moins dangereux pour l'entourage, c'est la musique. Marie l'aime sans passion, mais intelligemment, avec élégance. Elle a été à bonne école : Henri IV a bien monté sa « Schola » et en est fier. Elle-même, avec beaucoup de difficultés, réorganisera plusieurs fois sa troupe, dirigée par les « maistres de musique » Gabriel Bataille, Antoine Boisset, Michel Fabry, à des dates différentes. Mais le principal de ces maîtres est Pierre Guédron, le compositeur le plus en renom du moment, celui qui écrit toute la musique des ballets de Cour et qui est « intendant de la musique de la chambre du roy ». La troupe de Marie a des enfants pour soprani et, à titre de chanteurs, toute espèce de gens, voire même des chanoines, tel M. Guy le Page, chanoine de Saint-Julien du Mans. Parmi les instrumentistes, le préféré est le joueur de luth René Fancan ; la reine en fait « le maître de grammaire des enfants de la chapelle de musique du roi » ; elle paie à un autre, Robert Ballard, des « appointements contigus à ses services », soit 1 200 livres tournois par an et des gratifications de 600 livres.

Les concerts se donnent aux Tuileries. Princesses et dames de la Cour accompagnent la reine, l'après-midi, pour y assister. Parfois on entend quelque chanteur réputé : Villars, que la reine Marguerite, la première femme de Henri IV — dont le mariage a été annulé — a envoyé à celle qui lui a succédé, et qu'elle appelle « ma sœur » ; Isabelle de la Camere, une Espagnole, passant par Paris pour aller en Flandre. Marie fait venir d'Italie des troupes célèbres. Elle demandera au grand-duc de Toscane de lui « prêter pour quelques mois, son concert de musique de Julio Romano avec ses filles ». Ce sont des heures exquises pour elle que ces auditions. Elle y assiste masquée.

Elle a d'autres distractions moins relevées : elle prendra « son passe-temps » à regarder des heures durant un joueur de cartes, Jean-Baptiste Capra, dit Montalboto, qui déploie son « adresse et subtilité à faire des tours de mains et plusieurs

gentillesses avec beaucoup de dextérité » : elle lui donnera même, comme marque de sa satisfaction, une chaîne d'or de 220 livres. Elle priera le duc de Lorraine de lui envoyer, pour quelque temps, certain bouffon dont on dit merveille, Nicolas Dalleret, surnommé Caporal; et elle rira aux éclats des facéties du bonhomme. Elle aime la jovialité et les plaisanteries « bouffonesques ». C'est parce qu'elle savait à souhait servir Marie de Médicis en ce point, que Léonora Galigai a si bien réussi auprès d'elle.

Enfin, Marie de Médicis, pour occuper ses après-midi, sort. Elle va souvent d'abord dans le jardin du Louvre, qui est très rigoureusement fermé, pour que Leurs Majestés puissent en jouir tranquillement. Marie s'est fait arranger pour elle un petit enclos retiré, au bas du corps de bâtiment qu'elle habite, entre le fossé du Louvre et le chemin qui est le long de la Seine, sur l'emplacement actuel du jardin de l'Infante. C'était un terrain vague, encombré « de pierres de marbre et autres pierres », entouré « de plusieurs petites échoppes et apentis », occupé par des ouvriers : elle a commandé de tout nettoyer. Plus tard, au temps de sa régence, après le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, quand elle aura cédé le premier étage à la reine régnante et sera descendue au rez-de-chaussée, elle fera jeter un pont-levis entre ce nouvel appartement et le petit jardin, par-dessus le fossé. Ce pont-levis, le public perfide l'appellera le pont d'amour, croyant qu'il sert à conduire Marie chez Concini, lequel possède une petite maison au coin du jardin et du quai — pure calomnie d'ailleurs. — Elle fera clore ce « jardin neuf » ou « petit jardin du Louvre », vers la Seine, par un mur surmonté d'une galerie à arcades supportant une terrasse où l'on mettra volières et orangers. Elle aura ainsi un petit parterre à elle.

Quelquefois, c'est au jardin des Tuileries qu'elle se rend. Elle s'y divertit à chasser au vol, ne prenant guère que des corbeaux.

Quand elle sort en ville, elle ne va jamais à pied ni en chaise. Elle a commandé son carrosse; le premier écuyer a transmis l'ordre à l'écurie de la reine, l'ancien hôtel Combault, près de Saint-Germain-l'Auxerrois. A l'heure dite, la lourde voiture entre avec précaution sous la porte trop basse et

trop étroite. Doré, doublé de velours rouge, orné aux portières de rideaux de damas de même couleur, le carrosse est traîné par six beaux chevaux blancs, que conduit un des deux « cochers de corps », en livrée superbe, aux couleurs de la reine, le blanc et le bleu; ils portent pourpoint, chausses de draps à bandes de velours et bordées de passementeries; casaques de drap, aussi à bandes de velours; bas blancs, aiguillettes et ceinture d'or, grand chapeau. Sur les chevaux, sont montés des postillons habillés pareillement : draps et bandes de velours, aiguillettes; derrière la voiture, les valets de pied, portant « une mantille et des chausses de velours, un pourpoint de chamois, un porte-espée ». Précédé de deux écuyers, le carrosse a décrit une courbe pour venir au pied « du degré du quartier de la reine ». Une foule de gentilshommes, de pages, de laquais, escorte habituelle des grands seigneurs qui viennent au Palais, remplit toujours la cour; elle s'approche pour assister au départ. La reine monte, masquée, les femmes de qualité n'allant en carrosse que masquées. Autour de la voiture, pas de gardes à cheval : dans les rues de Paris étroites, tortueuses, mouvementées, on risquerait, avec une escorte, trop d'inextricables encombrements.

Les buts de promenade sont aussi variés que possible, mais la reine en a toujours un; elle ne connaît pas le plaisir de faire errer ses chevaux sous des ombrages quelconques. Elle va à la Muette; elle va à l'hôtel de Gondi — rue de Condé aujourd'hui — se promener dans le jardin pour lequel elle a une affection spéciale. On lui a parlé du cabinet de curiosités d'un certain Guitard, demeurant sur le quai des Augustins, collectionneur de bibelots d'Orient, où ledit Guitard a longtemps séjourné; elle lui fait l'honneur d'aller voir sa collection que le bonhomme exhibe avec une complaisance ravie : « Ceci, lui dit-il, est un vase qui a cette propriété de ne pouvoir tenir aucun poison qu'il ne se casse incontinent, tellement qu'on se peut assurer qu'en buvant dedans on ne peut jamais être empoisonné. — Hélas! observe la reine, il vaudrait mieux un vase qui permît, en buvant, de faire passer la mélancolie. » Si le collectionneur en avait un de ce genre, elle le lui achèterait au poids de l'or et lui promettrait par surcroît d'en user tous les jours! Évidemment le ménage

royal a eu ce jour-là quelque scène. — Un autre jour, on lui a dit que certaine femme a mis au monde un monstre de deux enfants qui sont joints en un seul corps, « étrange et merveilleux accident! » Elle va le voir « pour la nouveauté et rareté d'icelui », pendant que Henri IV, moins curieux, se rend au Pré aux Clercs pour y chasser la pie.

Le roi et la reine sortent souvent ensemble. Ils vont à l'Arsenal regarder fondre des coulevrines, petite séance plaisante à laquelle les a conviés M. de Sully. L'Arsenal est un lieu de plaisir où se donnent fréquemment de brillantes fêtes et de jour et de nuit; des ballets, le soir; l'après-midi, « des bagues en masque ». La reine Marguerite, elle-même, — la première épouse — organise pour la famille royale des joutes de ce genre : on « rompt au faquin et en lice, on fait toutes sortes d'armes, de mascarades, de galanteries ». Autrefois, c'était au Louvre même que se passaient ces exercices. Dans la cour pavée, autour du Mai planté au centre, les gentilshommes à cheval couraient, pendant que, des fenêtres, princes, princesses, seigneurs, gens de cour et valets, applaudissaient. Mais en 1605 six gentilshommes, voulant rompre une lance sur cette piste qu'on avait sablée, ont fait si bien que le jeune Bassompierre a eu le ventre traversé et a été transporté pantelant dans l'entresol de la reine. Henri IV a défendu le jeu.

Une belle époque pour les fêtes de plein air est le temps de carême-prenant. Marie va voir avec le roi « tirer la quintaine » sur le pont Notre-Dame, et contempler le spectacle de vingt-deux princes et seigneurs, MM. de Nevers, d'Aiguillon, de Rohan, de Soubise, de Termes, etc., tous masqués, superbement habillés, armés de toutes pièces, montés sur de très beaux chevaux, se donnant de grands coups de lance, ferraillant à l'épée, estocant au milieu d'une affluence énorme de peuple.

Belle époque encore, le temps de la foire de Saint-Germain. Cette foire pittoresque dure quinze jours, trois semaines, au début du carême. Des baraques établies sur l'emplacement du marché Saint-Germain actuel offrent au public un déballage considérable de toutes les marchandises possibles, étoffes, livres, joaillerie, linge, bijouterie, vin, vaisselle, épicerie, faïence, dentelle. Il y vient des marchands de tous

côtés, de France, des Allemagnes, de Flandre, d'Italie. C'est là que les curieux de publications nouvelles, tel Pierre de l'Estoile, se mettent au courant de la littérature. Par surcroît, tous les baladins de la terre se sont donné rendez-vous à la foire; ils ont monté aux abords les piquets de leurs tentes. Ils attirent la canaille. Pages, laquais, écoliers, soldats des gardes se livrent à mille insolences, se battent. Un laquais « coupe les oreilles à un escolier et les lui met dans la pochette » ; « les écoliers mutinés se ruent sur tous les laquais, en tuent, et blessent beaucoup ». — Et aussi la foire est un lieu d'intrigues et de débauches.

Le roi et la reine raffolent de cette foire. Le lendemain même de son arrivée à Paris, en 1601, Henri IV y conduisait Marie de Médicis, la tenant par la main, au milieu d'une foule si compacte que les gardes avaient toutes les peines du monde à leur frayer un passage, et qu'ils furent pressés et bousculés. Ce jour-là, « le roi marchanda, mais n'acheta rien ». Il y va tous les jours, il ajourne ses départs pour n'en rien perdre. Une année — celle même de sa mort, 1610, — un temps abominable, « neige, grésil, verglas, pluie froide entremêlée de grêle », avait provoqué dans Paris nombre de « catarrhes » et une « coqueluche universelle » ; « le débit des marchandises était « piètre, maigre et froid comme le temps ». Le roi alla tout de même à la foire, qui, sans lui, eût été déserte. C'est qu'il s'y amuse énormément. Il achète « six petites figures de l'Arétin », quelques estampes inconvenantes de Marc-Antoine sans doute, qu'il montre en riant à M. de Montpensier et aux autres seigneurs; ou bien, apercevant deux cordeliers « qui marchandent des perles de huit écus l'once », il va, lui et les siens, les entourer, en se gaussant d'eux, ce qui fait fuir les honnêtes religieux. Mais, surtout, il joue au coin « des banques et jeux de la foire »; il a une « loge », une baraque, « dans laquelle est dressée la table et le tapis pour le breland » et là il s'en donne, ainsi qu'au jeu de dés! Une fois, il perd 700 écus contre M. de Villars. C'est la passion du jeu, qui lui fait, chaque année, prolonger la foire de huit jours, bien qu'il dise que « c'est pour le plaisir que la reine prend à s'y promener ».

La reine joue aussi à la foire; elle y joue à des loteries ana-

logues à celles de son cabinet. Elle et ses amies se partagent le prix d'un objet et on tire. Les enjeux sont de grosses sommes. Une montre d'or, garnie de diamants, de 900 livres, n'est jouée qu'entre six; pour une chaîne d'or, garnie de diamants, Marie, qui a perdu, débourse à elle seule 1 800 livres! Elle paie évidemment, plus que les autres; c'est le moins qu'elle puisse faire. Une montre d'or garnie de diamants, qu'on est dix à jouer et que gagne le duc de Guise, lui coûte 420 livres, ce qui est supérieur au dixième. Les lots ne sont guère que des pièces de joaillerie et d'orfèvrerie : « une véronique d'or émaillée en forme de soleil, garnie de plusieurs petits diamants »; « un Saint-Jérôme émaillé, en forme de boîte de reliquaire » garni de même; « six fruitiers d'argent à jour »; « un fruitier d'argent doré percé »; « trois douzaines de petits boutons d'or garnis de diamants » d'une valeur de 1 953 livres; « une plaque avec sa coquille d'argent doré vermeil », celle-ci jouée et perdue contre le prince d'Orange. Les orfèvres Jean Chancel et Nicolas Crestien enverront à la reine pour une journée de foire une note de 678 livres; François le Prestre, « marchand orfèvre demeurant en la galerie du Palais à Paris », présentera un compte de 1 200 livres. Ces sommes représentent les parts perdues.

En dehors de ces parties coûteuses, la reine a l'habitude de faire des cadeaux à propos de la foire; elle en fait à tous ses enfants, à tous ses parents, à ses amies; elle leur écrit : « Me promenant ici à la foire de Saint-Germain-des-Prés, je me suis souvenue de vous y acheter votre foire, que je vous envoie »; ou bien elle donne une somme à mademoiselle de Montpensier, par exemple, pour qu'elle s'achète ce qu'elle voudra. Elle met de 50 à 300 livres « aux foires » de chacun. Le carême-prenant et les boutiques de Saint-Germain grèvent fortement ses finances.

Il arrive que les sorties de la reine sont de petits voyages. Elle va le dimanche « ouïr vespres à Poissy » afin de pouvoir, au retour, passer par Saint-Germain et dire bonjour aux enfants, qui y habitent. La reine Marguerite l'invite-t-elle à venir collationner dans sa propriété d'Issy? Elle s'y rend volontiers et, en revenant, montée sur un genêt d'Espagne, galope bravement jusques à l'entrée du faubourg Saint-Germain. Car

elle monte fort bien à cheval, et goûte particulièrement cet exercice.

Naturellement la promenade la plus ordinaire est celle de Saint-Germain. La reine y va à cheval, quelquefois en litière. Sa litière est tapissée de velours rouge brodé d'or. Quand la reine est arrivée en France, cette litière était portée par des estaliers italiens. Henri IV les a congédiés; de bons mulets du Poitou les ont remplacés, conduits par des muletiers, escortés de pages de l'écurie. En cours de route, si la reine veut chasser, « elle monte alors sur une haquenée pour faire courir des lièvres ».

Il arrive parfois au ménage royal d'aller passer la Seine au bac de Neuilly. Hélas! le 9 juin 1606, vers cinq heures du soir, le carrosse arrivant au passage et manquant malheureusement l'entrée du bac, culbuta dans l'eau. La reine disparut. Ce fut une horrible émotion! Mais chacun s'en tira sans autre inconvénient qu'un bain, et Henri IV finit par rire, prétendant qu'on avait voulu les faire boire parce qu'ils avaient mangé trop de mets salés, au « dîner », et comme il avait été guéri net d'un mal de dent, il se réjouit d'avoir trouvé ce spécifique contre la douleur.

On a besoin, tous les ans, que le roi et la reine s'absentent de Paris afin de nettoyer le Louvre et de curer les fossés. Ils s'en vont trois semaines ici ou là. Ils ont d'ailleurs une villégiature annuelle, régulière : Fontainebleau, où ils résident septembre, octobre, quelquefois novembre, créant une habitude royale qui sera suivie jusqu'à la fin de l'ancien régime. Marie de Médicis a un faible pour Fontainebleau. Elle s'y rend fréquemment, à Pâques, en mai, en juin, surtout au printemps. Elle est peu accompagnée, car il n'y a pas beaucoup de place dans le château, quoi qu'il paraisse, ou du moins pas assez de meubles. Si des étrangers veulent y venir, comme l'envoyé florentin Vinta ou les ambassadeurs vénitiens, on les prie d'apporter leurs lits, des tentures, de la vaisselle, et même d'envoyer quelqu'un pour arrêter un logement. La musique du roi cantonne à Avon et Marie de Médicis n'invite ses amies que l'une après l'autre.

Marie se plaît infiniment dans le bel appartement, qui

donne sur le « jardin de la reine » (aujourd'hui de Diane), dans cette grande chambre à coucher qui servira à toutes les princesses jusqu'à Marie-Antoinette, tout près de ce salon ovale (dit maintenant de Louis XIII), où elle a voulu que ses enfants naquissent.

Elle vit simplement à Fontainebleau, n'y emporte de vêtements que juste ce qui lui faut, met modestement des chapeaux de paille, que la grande duchesse de Toscane lui envoie d'Italie, des chapeaux de paille fine de Florence garnis de taffetas ou de satin incarnat. Elle se promène sans apparat dans le jardin. Son grand passe-temps est d'aller regarder pêcher les carpes et de supputer leurs âges légendaires : « L'on a pêché deux grandes carpes, écrit-elle à madame de Guise, don l'une avait huit cents ans et encore quelques-uns disoient qu'elles estoient du temps de Noé et du Déluge ; l'autre n'avoit que trois ou quatre cents ans. J'ai mangé la teste de la première et prenois plaisir à fouiller dedans comme si c'eût été dans quelque beau cabinet ! »

Le grand plaisir de Fontainebleau pendant le principal séjour, est la chasse en forêt, que viennent suivre des troupes énormes de gentilshommes, quatre ou cinq cents, dit Bassompierre, les dames montées sur des haquenées richement harnachées, cohues multicolores et gaies.

Mais retournons au Louvre pour reprendre le fil de la journée royale.

***

Vers la fin de la journée, Marie de Médicis est rentrée au Palais. Elle a changé de costume, fait un peu de toilette. Dans son Grand Cabinet l'attend une assemblée toujours nombreuse, troupe affairée, à l'affût d'intrigues et de nouvelles, et qui veut être là, pour pouvoir dire par la ville le grand mot des gens de cour : « J'ai été au Cabinet... on m'a dit au Cabinet... ! » La Reine y restera jusqu'à sept heures.

Le roi et la reine ne donnent presque pas de « soupers ». Il faut une circonstance exceptionnelle, telle que le mariage du duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV, avec mademoiselle de Mercœur, la plus grosse héritière de France,

pour que Leurs Majestés organisent un festin de gala. Outre que le cérémonial interdit qu'au Louvre on prenne place à la table du roi, Henri IV n'aime pas gaspiller son argent. Quand il y a festin, peu d'hommes y sont invités; ceux qui sont présents, grands seigneurs, officiers de la couronne, servent le roi et la reine : ce sont les dames qui dînent. On dresse trois tables dans la grande salle, trois tables « en potence » dit-on en ce temps, « en fer à cheval » disons-nous : celle du fond est quelquefois surélevée de trois ou quatre marches. Henri IV se met au milieu de celle-ci; il a Marie de Médicis à sa droite, des cardinaux et des ambassadeurs à sa gauche. Près de la reine, s'asseyent de grandes dames; madame et mademoiselle de Guise, la comtesse d'Auvergne, la princesse de Conti. Les convives n'occupent qu'un côté de cette table; ils n'ont personne devant eux. Sur les deux autres tables, au contraire, on se fait vis-à-vis. Le roi est servi par le prince de Conti, le comte de Saint-Pol, M. de Guise; la reine par MM. de Nevers, d'Elbeuf et de Joinville, qui font office de gentilshommes servants. Les Suisses, avec leurs hallebardes, entourent les tables et, au milieu d'eux, se pressent maîtres d'hôtel, « officiers de la bouche », pages et porteurs.

Le roi et la reine vont quelquefois dîner en ville chez un particulier : c'est celui-ci qui paie. Le roi s'invite, car on n'a pas le droit de l'inviter, et il choisit lui-même les convives. Généralement l'amphitryon ne s'assoit pas à la table royale, il se tient debout derrière le fauteuil du prince, qui cause et rit avec lui; mais il doit, devant le roi, essayer de tous les mets servis, pour bien montrer qu'il ne les a pas empoisonnés. L'heureux mortel qui a le plus souvent l'honneur de recevoir le roi est le banquier Zamet; il habite, rue Beautreillis, au Marais, une vaste et luxueuse maison. Les Zamet sont une famille d'origine italienne, vieux serviteurs des Médicis. Ils ont fait une grosse fortune dans la banque et rendent de grands services financiers au roi. M. Zamet est un ami pour la famille royale, un homme de confiance, qu'on nomme surintendant général de la maison de la reine en 1603. A tout propos, le roi ou la reine s'invitent chez lui. Passe-t-il seul à Paris? Henri IV ne prend ses repas que rue Beautreillis. Donne-t-il un grand dîner pour l'anni-

versaire de sa naissance? c'est chez Zamet qu'il convie princes, princesses, seigneurs, dames de la cour et ambassadeurs. M. Zamet paraît toujours ravi derrière le fauteuil du roi.

M. de Sully, à l'Arsenal, est celui qui, après M. Zamet, voit le plus souvent Leurs Majestés à sa table. Puis ce sont les Concini, dans leur grand hôtel de la rue de Tournon : Henri IV, un peu surpris, admire la magnificence de la réception, les meubles très riches, l'argenterie abondante; un concert suit le dîner; on y entend un jeune abbé italien jouant de la lyre. Enfin le maréchal Balagny et le premier président du Parlement ont de temps à autre l'honneur dispendieux de recevoir les princes. La reine, elle, va chez madame de Guise, chez la princesse de Conti où elle commande une fois un souper de vingt-six personnes, dont un seul homme, le cardinal de Joyeuse.

Quand ils n'ont rien de mieux à faire, le roi et la reine soupent tranquillement au Louvre comme ils ont dîné, ensemble, dans l'antichambre, ou séparément.

Leurs soirées sont ensuite occupées de diverses façons. Ils vont quelquefois au théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Malheureusement, les comédiens « sont assez bons coutumiers de ne jouer chose qui vaille ». Une fois on a représenté devant Leurs Majestés « la plaisante farce » d'un ivrogne lequel déclare à sa femme qu'il aime mieux boire son argent que de le donner en impôt au roi, et que, pour plus de sûreté, il prendra dorénavant du vin à six sols au lieu d'en boire à trois : « Pour le moins, monsieur le roy, s'écrie-t-il, n'en croquera pas de cestui-la! Va m'en quérir tout à ceste heure et marche! » Les agents du fisc arrivent; le bonhomme fait surgir d'un coffre trois diables qui les emportent, après qu'ils ont subi une tirade sur leur prétendue qualité de gens de justice. Henri IV rit jusqu'aux larmes de cette « fadaise »; les ministres se fâchèrent et leurs agents voulurent sévir. Le roi les traita tous de sots et les pria de rester tranquilles.

Marie de Médicis préfère de beaucoup les comédiens italiens. Elle fait venir tous les ans quelque troupe qui donne la comédie au moins une fois par semaine à la cour, et le reste du temps à la ville : c'est la « comediante » Isabelle Andreni et son monde, ou encore Julio Romano et sa bande, mais sur-

tout Arlequin ; ah ! Arlequin, le favori, l'acteur à la mode, choyé par elle, gâté, fêté et comblé de présents ! Elle supplie le duc et la duchesse de Mantoue d'user de leur autorité toute-puissante pour décider la « meilleure compagnie que faire se pourra » à passer les monts avec Arlequin. Elle écrit à celui-ci lettres sur lettres ; elle l'assure qu'elle tient prêtes 3 600 livres pour les frais de son voyage : le receveur général des finances de Lyon les lui paiera. Ce sont des négociations compliquées, qu'aggravent les vanités, les brouilles et les prétentions des comédiens. Arlequin ne peut pas venir : tel lui refuse son concours, dit-il ; tel est trop exigeant ; deux comédiens ne s'entendent pas ; ou bien il est trop tard et il appréhende « les neiges du mont Cenis » ! Alors que va devenir Marie de Médicis sans « cette bonne compagnie promise pour la récréation de cette cour pendant les tristes jours d'hiver » ? Qu'ils viennent au moins pour le Carême !

Enfin les voilà arrivés, il y a dans la bande le vieux Petrolini et Jean-Baptiste Andrini, dit Lelio, ainsi que sa femme Florinda. Ils joueront pour la cour d'abord au Louvre, dans la salle des Gardes, puis dans la salle de Bourbon, de l'autre côté de la rue d'Autriche, à l'Hôtel du Petit-Bourbon. Pour la ville, la reine leur a fait la gracieuseté de leur louer la salle de l'Hôtel de Bourgogne. L'affaire n'a pas été sans difficulté. On a fait la proposition de location « au concierge et gouverneur de l'Hôtel de Bourgogne » qui l'a transmise à Messieurs les Comédiens. Ceux-ci sachant que c'est la reine qui paie veulent spéculer : les uns exigent qu'on réclame soixante écus par mois, les autres cent, « avec quelques loges de réserve ». La reine, irritée contre « des gens si fâcheux qui ont peu de considération et d'intelligence », offre 200 livres par mois, pour les six mois que resteront les Italiens, soit 1 200 livres, rien de plus ; et elle prie le procureur du roi au Châtelet, ainsi que le lieutenant civil de Paris de s'interposer afin de mettre à la raison « ces gens-là ». On finit par s'arranger.

Tout le monde ne partage pas l'enthousiasme de Marie de Médicis pour Arlequin, de son vrai nom Tristan Martinelli. En 1613, il a cinquante-six ans, et Petrolini en a quatre-vingt-sept : « Ce ne sont plus âges propres au théâtre, écrit quelqu un ; il y faut des humeurs gaies et des esprits délibé-

rés, ce qui ne se trouve guère en de si vieux corps comme les leurs. Ils jouent la comédie qu'ils appellent *Dui Simili* qui est le *Menechmi* de Plaute. J'en sortis sans contentement. » Mais Marie est sous le charme de « toute l'harlequinerie », comme elle dit. Elle traite familièrement Arlequin, non seulement lui écrit des lettres très aimables, mais accepte d'être la marraine de ses enfants, le console des ennuis qu'il a avec le trésorier, — quelques tiraillements dans le payement des sommes promises, — l'aide à retirer ses effets du mont-de-piété de Florence et fait intervenir le duc de Mantoue entre lui et un débiteur. Arlequin est au mieux dans le ménage royal. On sait l'anecdote : « Holà ! dit Arlequin au roi, il y a assez longtemps que vous faites votre personnage, laissez-le-moi faire à cette heure ! » et, s'asseyant dans le fauteuil de Henri IV : « Eh bien, Arlequin, vous êtes venu ici avec votre troupe pour me divertir ! J'en suis bien aise. Je vous promets de vous protéger et de vous donner une pension ! » La troupe d'Arlequin ne joue pas que la comédie ; elle comprend aussi des baladins, des danseuses de corde, des individus faisant le saut périlleux « et autres traits si épouvantables que beaucoup de dames, même des hommes, tournent le dos de la peur qu'ils ont de leur voir rompre le col[1] ».

Une autre grande distraction des soirées de la reine, ce sont les ballets, elle y prend un plaisir extrême, les organise elle-même, y joue. Les ballets sont des représentations compliquées, coûteuses et magnifiques. On les donne un peu partout : dans la salle haute du Louvre ; dans l'antichambre de Marie de Médicis ; à l'appartement du rez-de-chaussée où on installe tout autour de la pièce des gradins sur lesquels s'installent les dames ; à la grande salle de Bourbon, dans l'hôtel d'en face, qui servira aux États Généraux de 1614 ; mais surtout à l'Arsenal, où Henri IV fait faire exprès une très belle salle de fête qu'on inaugure le 6 décembre 1609. La reine monte les représentations ; elle choisit les princes, princesses, dames et seigneurs qui en feront partie. Naturellement, pour le livret, elle a des collaborateurs : Duret et Durand, Palluau, la Clavelle lui

1. Afin de simplifier, nous avons groupé ici ce qui concerne le théâtre dans l'emploi de la journée de la reine ; mais il est entendu que les représentations ont généralement lieu de meilleure heure, souvent l'après-midi.

écrivent le scénario des *Félicités de l'âge doré* ou des *Passe-temps récréatifs des quatre saisons de l'année,* avec danses, figures, couplets, changements à vue, apothéose. Les conférences durent des heures et on se prépare avec soin. Quelquefois la reine consent à aller jouer sa pièce ici ou là, à l'évêché de Paris, à l'hôtel de Condé, chez la reine Marguerite, chez madame de Retz. Les déguisements sont une affaire ; elle les étudie; elle ne paraît d'ailleurs sur les planches que masquée.

Quand les hommes jouent seuls on les déguise ridiculement : ils entrent deux par deux, et ce sont des couples de tours, de femmes colossales, de pots de fleurs, de chats-huants, de basses de viole, de moulins à vent. Ils défilent, dansent, sortent de leurs affublements, dansent encore quatre par quatre, puis, ensemble, se remettent dans « leurs machines » et s'en vont. Les femmes se parent élégamment, Marie souvent en italienne : elle danse « des branles et des courantes ». Le plus magnifique ballet qu'elle donna fut celui de 1609, le ballet des *Nymphes de Diane* dont les répétitions eurent lieu dans la grande salle du Louvre et la représentation à l'Arsenal et chez la reine Marguerite. Marie de Médicis l'avait longtemps « pourpensé et dessiné » : il dura jusqu'à six heures du matin et, de l'aveu de tous, « l'honneur du ballet revint à une certaine petite Paulette tant par ses bonnes grâces que par sa voix harmonieuse et délicate; joint que cette petite chair blanche, polie et délicate, couverte d'un simple crêpe fort délié,... etc., mettoit en goût et appétit plusieurs personnes ». Marie de Médicis fait aussi danser, à Saint-Germain, ses enfants et les fils naturels d'Henri IV ensemble, secondés de quatre ou cinq autres petits garçons de leur âge. Un de ces ballets du Dauphin revient à 2 000 écus.

D'ailleurs tout le monde, et partout, danse des ballets. « Le carnaval en foisonne. » Souvent le ballet même devant la reine tombe dans la mascarade : « Je crois que jamais je ne vis rire personne comme je vis rire la reine », écrit le témoin d'un de ces ballets, qui se termina par d'« agréables bouffonneries ».

L'extraordinaire désordre qui y règne gâte ces fêtes de Cour. Les salles sont petites, les invités trop nombreux, on s'étouffe, on crie ; impossible de circuler et aux danseurs

d'évoluer. Pour le grand ballet de 1614, qui eut lieu à l'Arsenal et coûta 10 000 écus, le capitaine des gardes, chargé du service d'ordre, avait laissé pénétrer tout le monde. En arrivant, la reine, qui vit cette cohue, entra dans une grande colère ; elle déclara net qu'elle s'en allait, que la soirée n'aurait pas lieu. On se regarda navré ; les gardes du corps poussèrent dehors l'assistance. Alors la reine, qui était déjà au Louvre et avait fait coucher Louis XIII, ordonna de le rhabiller, revint, et devant un public moins dense « le ballet fut donné tellement quellement ». On finit par exiger à la porte des « méreaux », des marques.

Aux époques des deuils, Marie se donne des fêtes plus intimes. Elle a monté dans l'entresol du Louvre un petit théâtre avec des sièges pour quatre-vingts personnes : on y donne des comédies légères. Ou bien elle va dîner chez la princesse de Conti, à Saint-Germain-des-Prés, chez madame de Guise, rue de Grenelle, chez madame de Guercheville, sa dame d'honneur, et, après le repas, des jeunes gens, Bassompierre, M. de Chevreuse, M. de Vendôme, lui dansent, dans ce petit cercle, quelque menu ballet.

Tous les soirs ne sont pas amusés par des fêtes. Mais le couple royal ne sait pas demeurer seul. Lorsque la reine « a donné le bonsoir » à tous ceux qui remplissaient son Cabinet, chacun se retire, excepté les intimes avec qui un nouveau cercle commence : la princesse de Conti, madame de Guise, sa mère, la maréchale de la Chastre, madame de Ragny, Messieurs de Guise, de Joinville, Bellegarde, Créquy, Grammont, la Rochefoucauld, Bassompierre, Saint-Luc, de Termes, Schomberg, de Rambouillet, le colonel d'Ornano, noblesse brillante, pleine d'entrain, spirituelle et caustique. Que fera-t-on ? causer ? On joue. On joue aux cartes. Le roi est grand joueur aux dés comme aux cartes. Les bourgeois vertueux trouvent même qu'il donne un bien mauvais exemple : il n'est « gueux et faquins qui ne dressent brelans au coin des rues, tant ont de poids les actions des princes ! » Le roi n'en a cure. Il joue au reversis, aux échecs, très à la mode en ce temps, ou bien il se délecte à regarder de beaux joueurs se mesurer, « aux trois dés, et ce dans des cornets faits exprès, d'où on jette le dé pour éviter la piperie ».

Marie de Médicis joue surtout à la prime. Elle a un beau jeu de cartes, peintes et enluminées de divers animaux, que Louis de la Haye, orfèvre, lui a fait faire pour 120 livres, et elle s'en donne avec ardeur, pontant gros jeu. Bassompierre est son adversaire favori. En une soirée, Marie perd 700 pistoles : « Je n'ai point été heureuse », écrit-elle ensuite. Un jour, à Fontainebleau, il y a « vingt mille pistoles pour le moins de perte et de gain », assure Bassompierre. Le moins qu'on ponte est cinquante pistoles « une quinterotte », le plus cinq cents. Tel joueur a en main, d'un coup, cinquante mille pistoles. Le même Bassompierre assure qu'un soir de 1607, il n'avait plus pour toute fortune que sept cents écus et il venait de se commander, pour le baptême du Dauphin, un habit de 14 000 écus! Il gagne ces 14 000 écus, une épée de diamants de 5 200 écus et 5 ou 6 000 écus de reste! En 1608, il eut plus de 500 000 francs au jeu, affirme-t-il. La reine est bonne joueuse; mais le roi, lorsque la guigne le prend, passe le jeu à un compère.

Pas trop tard, toujours avant onze heures, les derniers familiers ont pris ou ont reçu congé. Marie de Médicis se retire alors dans son Petit Cabinet; c'est le moment où elle écrit sa correspondance. Quelquefois, elle écourte ses lettres, sous prétexte qu'elle a sommeil : *Gli e ora di dormire, e voi sapete che io non scrivo se non a quest'ora*, mande-t-elle à quelque parent d'Italie. Léonora Galigaï, qui n'aime pas à se mêler au public de la Cour, descend pour causer avec elle et l'aider à se coucher.

Quand onze heures ont sonné à l'horloge du Louvre, la ronde des gardes du corps ferme les portes du logis royal; elle va remettre les clefs au capitaine des gardes et demander le mot pour la nuit.

LOUIS BATIFFOL

GEORGE SAND

ET

LA DÉMOCRATIE

I

George Sand, enfant, vécut avec sa grand'mère qui était essentiellement libérale. Son père, Maurice Dupin, gardait un enthousiasme sincère pour les principes de la Révolution française. A l'âge de treize ans, elle fut mise en pension au couvent des Augustines Anglaises à Paris : sa nature mystique s'y éprit profondément, et pour la vie, de la beauté sentimentale du christianisme; plus tard, sa foi se libérera des pratiques, puis des dogmes; mais George Sand restera jusqu'à sa mort intimement chrétienne, et même elle accordera la première importance, par-dessus « l'idée révolutionnaire de 1793 », à l'idée chrétienne, dont la Révolution n'est qu'une renaissance : « l'idée chrétienne n'est-elle pas la seule, disait-elle, qui ait vraiment détaché nos jeunes âmes de l'égoïsme un peu prêché et déifié dans nos familles, et qui nous ait enseigné *dès l'enfance* qu'une haute pensée, un beau mouvement du cœur font plus de bien à tous que l'argent et la propriété matérielle ? » Rappelée par sa grand'mère qui avait peur de la voir rester définitivement au couvent, elle fut livrée aux rêveries qu'éveillèrent en elle les lectures faites au hasard dans la bibliothèque composée des auteurs du XVIII[e] siècle. Madame Dupin lui permit de les lire tous, à l'exception de Voltaire, et ce fut naturellement à Rousseau qu'elle se confia entièrement, passionnément.

Elle fut mariée très jeune. Son mariage devait contribuer à libérer sa personnalité secrète. Malheureuse en ménage, elle dépensa sa sentimentalité et son activité à s'occuper des paysans des alentours, à qui elle donnait des soins médicaux, confectionnant elle-même les potions et cultivant les plantes médicinales. Cependant elle échangeait avec Augustin de Sèze une correspondance qui soulevait toutes les questions religieuses et sociales et où se note déjà son inclination naturelle à la démocratie. Elle s'entretenait dans une atmosphère de mysticité où se développait sa sensibilité romanesque : elle aurait alors voulu aller rejoindre Byron sur le sol de la Grèce. Les nouvelles de la révolution de Juillet 1830 vinrent la trouver à La Châtre et lui « enfiévrer le sang ». Écrivant à ses amis pour leur affirmer avec fierté que la ville saurait résister à l'armée royale, elle disait : « Je me sens une énergie que je ne croyais pas avoir. L'âme se développe avec les événements. Ah ! que j'envie votre sort ! Vous n'avez pas d'enfants, vous êtes seul ! S'il ne fallait que mon sang et mon bien pour servir la liberté ! »

En 1831, poussée à bout par la grossièreté de son mari, elle se sauve, accourt à Paris qui est encore échauffé de l'agitation révolutionnaire. Elle entre dans la vie littéraire, où la camaraderie romantique était à la mode, sous l'influence des idées saint-simoniennes. Elle assiste aux réunions des clubs républicains et saint-simoniens, de cœur avec eux, mais ne pouvant accepter les excentricités de leur église qui n'est « qu'une erreur impraticable ». Dès ces premières années, où l'ivresse de la liberté conquise aurait pu l'étourdir, elle montre le bon sens qui est inné chez elle. Elle gagne péniblement sa vie à des travaux divers et à du petit journalisme au *Figaro*, sous la direction de Latouche : esprit vivement éveillé aux choses nouvelles, au libéralisme comme à l'exotisme, démocrate fanatique et émancipateur de la femme, Latouche était un ardent républicain de la première heure ; il avait acheté le *Figaro*, dès 1828, pour servir la cause républicaine.

Entrée comme journaliste dans la carrière des lettres, elle l'est constamment demeuré, toujours inquiète de l'avis de ses confrères, soucieuse de déterminer des réponses et des

controverses, jalouse de parler directement au public. Et s'il est vrai, comme on l'a dit à propos de madame de Sévigné, que le genre épistolaire est une forme de journalisme, on voit mieux l'importance et on s'explique l'étendue de la correspondance de George Sand, écrivant à ses amis des lettres de vingt pages, au milieu d'une besogne absorbante, pour les exhorter, les persuader et les diriger vers l'action, les invitant même, sans aucune fatuité et par zèle de propagande, à lire ses lettres autour d'eux. Sans cesse, elle interpelle l'ami lecteur au cours de ses romans, le flatte, l'invite à collaborer, à chercher avec elle, l'évangélise, le moralise : elle est avant tout un moraliste public, fonction qui a passé des orateurs de la chaire à ceux de la presse. Plus tard elle écrira même ses romans dans l'intention — dans le programme — de tel périodique, mettant d'autre part quelque malice à placer des romans socialistes dans des journaux conservateurs. Ses livres sont des prêches, et elle saisit toutes les occasions de les faire précéder d' « annonces raisonnées ». Loin d'être simplement des romans psychologiques, comme on l'a constamment répété, ses premières œuvres sont aussi des romans sociaux; non seulement ils exposent des sujets d'un intérêt général, non seulement ils attaquent la société, mais encore ils engagent avec le public une discussion sociale et sont à proprement parler des enquêtes : « Mes écrits n'ont jamais rien conclu ». Par moments, en effet, effrayée de tout ce qu'on lui fait dire d'excessif, elle proteste n'avoir jamais eu la pensée d'attaquer d'aussi vieilles institutions que le mariage, par exemple[1]; mais c'est pour mieux faire ressortir qu'elle a voulu inspirer un examen *public* sur *l'état actuel* de ces institutions. Et elle ne songe nullement à nier ses intentions de plaidoyer : « *Indiana*, a-t-elle écrit elle-même, c'est la femme, l'être faible *chargé* de représenter les passions comprimées, ou, si vous l'aimez mieux, supprimées par les lois; c'est l'amour, heurtant son front aveugle à tous les obstacles de la civilisation ».

Le bonheur de l'humanité est l'idéal constant des écrits de

1. « Jamais l'auteur n'a combattu le *mariage* en lui-même, mais seulement les vices que le cours des temps, l'insuffisance des lois et la corruption des mœurs y ont introduites. Dans *Lélia*, le mariage n'est pas mis en cause; c'est un livre tout d'exception et d'une autre portée. »

George Sand, du commencement à la fin de sa vie; seule, la formule des moyens pour l'atteindre a un peu varié. Elle croit d'abord que ce bonheur réside dans la liberté absolue de l'individu ; peu à peu elle arrive à la conscience que ce bonheur résultera de la soumission de l'individu à la collectivité. Mais, toujours, elle croit à la possibilité de ce bonheur et, quand ses héros maudissent « la société », — jamais l'humanité, comme le font maints personnages de romanciers masculins, — ce sont les lois constitutives du gouvernement actuel qu'ils incriminent. Elle a toujours été très explicite là-dessus : « Raymond, c'est la *fausse* raison, la *fausse* morale par qui la société est gouvernée ». Il s'agit donc de libérer « la société » de ses mauvais gouvernements.

Si l'on considère les autres thèmes de ses premiers romans : le mépris de l'argent et du bien-être bourgeois *(Valentine, la Fille d'Albano)*, la grandeur « des humbles et des opprimés » *(Pauline)*, la vanité de la société mondaine *(La Marquise)*, la vanité de la science lorsque celle-ci est disproportionnée à la force morale *(Valentine)*, la supériorité du christianisme primitif *(Lélia)*, la beauté de la vie libre *(Albano, Pauline)*, l'amour de la vie rustique *(Valentine)*, — on voit que ces mêmes idées inspirent les pages les plus expressives de *Consuelo* ou du *Péché de M. Antoine*. La même amitié pour les carbonari se décèle dans la peinture du caractère de Tremmor que dans la *Comtesse de Rudolstadt*; *Consuelo* rappelle *la Prima Donna*; *L'Orco* s'exalte avec autant d'éloquence pour l'indépendance de l'Italie que les articles sur les œuvres de Mazzini ou les lettres de 1849 ; les paysans Bénédict et Simon Féline ont déjà commencé à aimer les filles de l'aristocratie avec la même fierté que le feront Henri Lemor et Pierre Huguenin. Ainsi l'amour même, dès ses premiers romans, n'est pas — quoi qu'on ait dit en voulant faire de son œuvre deux parts différentes : individualiste, puis socialiste — une force déréglée, insubordonnée à toute contrainte : l'amour est un ouvrier de l'œuvre sociale ou divine. Il est la grande force d'union par laquelle Dieu, poursuivant la pensée égalitaire de son œuvre créatrice, détruit les préjugés de castes, les différences de classes, que les sociétés ont élevées dans leur pernicieuse ignorance de l'harmonie universelle.



Dans l'amitié de Michel de Bourges, de Lamennais et de Pierre Leroux, ses ardentes préoccupations altruistes ont pris toute leur force en s'ordonnant en réclamations plus méthodiques et rigoureuses. Ces amis lui ont appris à classifier ses revendications et à leur donner une forme sociologique ; mais son œuvre de 1835 à 1850 n'a pas été seulement le reflet de leurs théories diverses. Si leur influence a pu être profonde, c'est qu'elle s'exerçait sur des choses qu'elle portait déjà profondément en elle. Seule, l'influence de son fils Maurice pouvait être absolue sur cette nature avant tout maternelle : M. Brunetière a été seul à l'avoir noté, après avoir exposé comment Lamennais, « l'homme qui a livré le plus rude assaut à l'individualisme, avait fait tourner George Sand de l'individualisme au socialisme. » En réalité, elle avait tourné bien avant de connaître Lamennais et elle y avait été notamment incitée par tout ce qu'elle avait eu à souffrir de l'égoïsme à la fois aristocratique et grossier de Musset ! Mais, surtout, le soin de l'éducation de son fils renouvela son âme et son caractère ; elle s'aperçut avec effroi qu'il serait malheureux s'il passait par les mêmes passions individualistes qu'elle ou que ses héros :

> Il est très difficile de parvenir à la vertu ; car, à chaque pas, on rencontre des choses qui vous séduisent et qui essaient de vous en détourner. Le défaut que tu dois craindre, c'est le trop grand amour de soi-même... *L'amour de soi-même est ce qu'il faut modérer, limiter et diriger...* Ceux qui ont travaillé pour leur propre renommée et pour leur ambition personnelle sont des hommes qui ont fait un emploi coupable de leurs grandes qualités. Ceux qui n'ont songé qu'à leurs plaisirs sont des brutes. *(Lettre à Maurice, 1836.)*

On a dit que Michel de Bourges avait engagé George Sand, après la rupture avec Musset, à « chercher la satisfaction de toutes les forces de son être dans la compassion envers le prochain et le service de l'humanité »[1]. Dès 1833, elle écrivait au consolateur mais sceptique Sainte-Beuve que servir

1. W. Karénine ; *G. Sand* (Ollendorf), 2 vol. in-8°, sur la vie de l'écrivain de 1804 à 1833, puis 1838. C'est un travail admirable, définitif — minutieux et complet, — avec toute la vie d'un roman.

l'humanité par le sacrifice de soi-même était le seul idéal qui lui convînt : elle ne rencontra Michel de Bourges qu'en 1835.

De même, liée avec le saint-simonien Guéroult, elle se réjouissait pour lui d'un voyage en Orient qui, en étendant ses connaissances, lui permettrait d'employer sa vie inquiète au profit de l'humanité future, la seule chose qui comptât. Guéroult, collaborateur au *Globe,* avait vivement défendu ses œuvres. Le saint-simonisme la revendiquait même comme sienne. George Sand, qui jusque-là s'était assez vivement moquée de la doctrine et de ses adeptes, avait appris, dans ses relations amicales avec Guéroult, à y trouver quelque mérite. Elle sut apprécier l'excellence de leurs intentions et la sincérité de leurs enthousiasmes humanitaires. mais elle trouvait leur lyrisme singulièrement confus et platonique. Elle resta toute sa vie en relations très courtoises avec eux, mais ne manqua jamais une occasion de leur affirmer que, tout au contraire d'eux, elle estimait devoir se mêler à l'action révolutionnaire. Elle participait à leur croyance que, seule, une religion nouvelle de fraternité et d'amour réaliserait l'égalité et la liberté vraies ; elle fut un des plus fervents adeptes de la théorie du progrès, mais c'était une croyance, ou même, mieux, un état d'esprit natif qu'elle portait en elle, et jamais elle n'adhéra à la forme spécialement saint-simonienne de cette théorie. Les conceptions sur l'importance de l'industrie, qui sont encore plus fondamentales dans la doctrine saint-simonienne, furent implicitement attaquées dans ses romans socialistes comme *Le Péché de M. Antoine*. Elle n'eut de commun avec le saint-simonisme que le culte du travail et la soumission à une sévère discipline altruiste.

Avant Michel, elle connaît encore Liszt qui arrivait d'Allemagne, tout bouillant de démocratisme et méditant *la Symphonie révolutionnaire*, dont il écrivit des fragments et, entre autres, la transcription symphonique de la *Marseillaise*. Liszt ne fut jamais l'amant de George Sand ; mais ils se plaisaient à de longues conversations où une amitié fervente et l'idéal commun s'entretenaient au diapason de la passion.

Voilà bien des contrepoids ou des adjuvants à l'influence de Michel de Bourges. Somme toute, celle-ci se borne à

avoir intéressé George Sand à la politique et tourné vers l'action les grandes forces sentimentales dont la contrainte l'épuisait. « Convertie au sentiment républicain et aux idées neuves, *je l'étais d'avance*. J'avais gagné, à entendre cet homme véritablement inspiré en certains moments, de ressentir de vives émotions que la politique ne m'avait jamais semblé pouvoir me donner. » Jusque-là, comme elle le dira plus tard dans ses *Lettres d'un Voyageur*, elle ne s'était pas encore reconnu le droit de se mêler à l'action, n'ayant pas assez profondément incarné en soi « les vertus républicaines » : c'est en discutant avec le célèbre avocat qu'elle prit goût à la politique et en sentit l'importance.

La lettre à Michel (Everard), — la sixième des *Lettres d'un voyageur* — n'est pas la vulgarisation des idées du tribun ; on l'a cru parce que, toujours modeste, elle déclarait s'incliner devant sa personnalité et que, fraternelle, désireuse de le consoler de la tristesse qu'il se plaint de trouver dans ses travaux, elle le berçait de charitables flatteries. Mais cette lettre montre, au contraire, la résistance de George Sand aux idées essentiellement jacobines de Michel de Bourges, qui affectait le robespierrisme le plus tranchant et le mépris de l'art, inutile à la République. Elle accuse nettement les différences entre eux : il n'est pas philanthrope ; il est possédé de l'amour de la gloire dont elle n'a jamais eu le désir : « Tous les trônes de la terre ne valent pas pour moi une petite fleur des Alpes. » Il est « un homme de bruit » ; il n'aime pas les hommes : il n'est pas leur frère ; *il n'est pas leur égal* : « Tu es un ambitieux, tu poursuis un hochet, tandis que moi je suis un poète, libre de tous les futiles attraits humains. »

Ce qu'elle révère en lui, ce ne sont pas ses idées, c'est « *un grand cœur* où réside la justice ». Non seulement elle ne partage pas ses opinions, mais elle sait que, sous un gouvernement où il dominerait, sa vie, à elle, ne serait pas sauve, car elle dirait son sentiment. Et, au fond, il faut encore considérer ces lettres à Everard comme d'habiles et affectueux avertissements sur les dangers de la vanité et sur la grande loi d'égalité, la première, la seule et invariable « loi de morale et d'équité qui se soit présentée à son esprit dans tous les temps ». Elle termine ainsi : « République, au nom de la justice et de

l'égalité, divine utopie, soleil d'un avenir peut-être chimérique, salut! »

Michel de Bourges n'a donc pas été son éducateur. Elle n'eut de professeur qu'elle-même, sa propre expérience de l'amour. Elle le dit très distinctement dans cette même lettre : c'est en subissant la tyrannie de l'amant, de l'homme, que, femme, elle apprit la valeur, la nécessité de l'égalité. Et si Michel lui fit bien comprendre la nécessité de l'action, c'est plutôt sous la direction de Lamennais qu'elle y participa. Mais son culte pour la personnalité du grand réfractaire n'en fit non plus une disciple timide, « l'élève ». La doctrine de Lamennais dans les *Paroles d'un Croyant* et le *Livre du peuple* n'était d'ailleurs que celle de Rousseau : l'influence de Rousseau est la seule très grande influence qu'ait subie George Sand.

C'est en 1835 qu'elle connut Lamennais par Liszt. Il avait accepté de défendre les accusés d'avril à la Chambre des pairs : « C'était beau et brave »; et, pour cet acte, elle le révéra comme un saint. Elle collabora au *Monde* qui ne payait guère, refusant d'écrire aux *Débats*, qui lui faisaient les offres les plus avantageuses. A cause de ce désintéressement, on la considéra comme à la dévotion du philosophe religieux. Pourtant, elle n'abdiqua jamais sa liberté ni même son originalité. « Je m'entendrai aisément avec lui sur tout ce qui n'est pas le dogme, mais là je réclamerai une certaine liberté de conscience et il ne me l'accordera pas. » Loin de différer uniquement sur le dogme, Lamennais devait s'affirmer de plus en plus hostile à l'émancipation de la femme, exigeant qu'elle fût soumise à l'homme « comme le voulait saint Paul ». *Les lettres à Marcie*, que George Sand donna au *Monde*, étaient l'exposition d'une théorie très nette de l'égalité de l'homme et de la femme : « Les femmes reçoivent une déplorable éducation, et c'est là le grand crime des hommes envers elles. Ils ont spéculé à consommer cet esclavage et cet abrutissement de la femme qu'ils disent être aujourd'hui d'institution divine et de législation éternelle. »

L'histoire des sentiments de George Sand pour Lamennais est celle de continuels dissentiments d'idées dans une admiration fervente. Ce sont leurs adversaires communs qui les

ont confondus en les rapprochant : Vinet parlera de ces « esprits perturbateurs sortis l'un de l'ombre du gynécée et l'autre du pied des autels..., nouveaux fléaux de Dieu dans un siècle si différent de celui d'Attila ». Notez pourtant entre eux une fraternité de tempéraments révolutionnaires ; mais Lamennais fut très vite étonné et effrayé de voir son amie attaquer l'autorité indissoluble du mari et la propriété individuelle. Elle professait déjà une sorte de collectivisme qui ne demandait qu'à devenir gouvernemental, et Lamennais ne pouvait la suivre si loin. La publication même des *Lettres à Marcie* fut interrompue. Décidément, il y avait encore en lui « beaucoup plus du prêtre » qu'elle ne croyait. La séparation s'imposait si l'on voulait rester en rapports affectueux.

George Sand ne manqua jamais l'occasion, dans la suite, de servir Lamennais, convaincue que la vérité se trouvait partout et qu'il fallait soutenir tous les hommes de génie. En 1838, dans la *Revue des Deux Mondes*, elle prend la défense de Lamennais contre les exagérations que les adversaires lui prêtent. Mais, en 1848, elle devait discuter publiquement son projet de constitution et faire ressortir le danger de mettre aux mains d'un seul homme le pouvoir exécutif, affirmant ainsi une fois de plus la différence radicale entre son esprit égalitaire, patient et prudent observateur de la réalité, et le mysticisme de Lamennais, crédule aux prédestinations.

Puisque l'on parle sans cesse d'« influences », c'est une femme, la comtesse d'Agoult, le futur historien de la Révolution de 1848, qui semble alors en avoir exercé une sur George Sand : elle inspira le roman socialiste *Simon*, qui lui est d'ailleurs dédié. George Sand resta longtemps l'amie intime de la comtesse, en Suisse et en France. Mais dire que la comtesse fut de celles qui semblent avoir eu la plus grande influence sur elle, c'est dire seulement que George Sand cherchait dans les autres des motifs d'inspiration. Comme ceux qui aiment se laissent inspirer par ceux qu'ils aiment, — après les avoir choisis, et tout est là, — George Sand ne subissait pas les influences, elle les recherchait, sachant spontanément aller aux êtres dont elle avait besoin pour compléter sa personnalité, — et cela se voit dans la gradation logique et

harmonieuse de ses amitiés; elle avait fort bien su repousser l'autorité des esprits qui ne convenaient pas à sa nature, le dilettante Musset et le sceptique Sainte-Beuve.

II

George Sand ne devait vraiment participer à l'action démocratique qu'à partir de 1841, où elle fonda la *Revue indépendante* avec Leroux et Viardot. C'est l'époque de sa vie où, après une sorte de retraite très loin de Paris, elle connaîtra et admirera Pierre Leroux, le seul dont on pourrait vraiment soutenir qu'elle ait reçu une direction spirituelle. Pourtant, sans vouloir découvrir en elle un théoricien politique et social de grande originalité, il convient encore de faire ressortir que, si vraiment toutes ses idées étaient empruntées à ses amis, ceux-ci n'émettaient guère que des idées générales, éparses, comme on dit, dans l'air du temps, et qu'ils les maintenaient dans le vague des développements oratoires : seule, en cela sauvée par son métier et son tempérament de romancier, elle ne s'est pas bornée à de la phraséologie; elle voyait les ouvriers individuellement; elle touchait à leur vie, les interrogeait et les écoutait : elle a fait vivre dans leurs âmes particulières ces idées générales. Lorsqu'on étudiera ses romans socialistes, avec la scrupuleuse méthode critique qui rend la vie aux œuvres classiques, on verra que c'est moins aux Michel de Bourges et aux Pierre Leroux qu'il faut rapporter les dissertations entremêlées à ces histoires sentimentales — qui sont bien d'elles, — qu'aux paysans et ouvriers qu'elle a connus, soignés et secourus, ou aux spécialistes, auteurs d'ouvrages de première main, comme le *Compagnonnage* d'Agricol Perdiguier, et aux petits autodidactes de la littérature ouvrière pour qui elle a écrit mainte préface : *Poésies* de Magu (1845) et de Poncy, ouvrier maçon (1846), *Travailleurs et Propriétaires* de Victor Borie (1848), *Conteurs ouvriers* de Guilland (1849).

Nul autre plus que Pierre Leroux ne s'est exclusivement adonné à développer des idées pures, sans se soucier d'une

réalisation immédiate de la république parfaite. Absorbé dans la philosophie spéculative, comme son premier maître Saint-Simon et comme les Allemands qu'il étudiait laborieusement, c'est un moraliste préoccupé de généralités, un métaphysicien humanitaire. Zola a dit que *Spiridion*, *Les Sept Cordes*, *Les Compagnons*, *Le Meunier d'Angibault* et les nombreux articles réunis plus tard dans les *Souvenirs de 1848*, *Questions sociales et politiques*, *Questions d'art et de littérature* ou *Autour de la Table* sont du pur Leroux. En se reportant à la correspondance, on serait d'abord, en effet, tenté d'affirmer que Leroux prit le plus grand ascendant sur G. Sand à partir de 1842. « J'ai la certitude qu'on lira Leroux comme on lit *Le Contrat social* : c'est le mot de M. de Lamartine... Du temps de mon scepticisme, quand j'écrivais *Lélia*, j'adorais la bonté, la simplicité, la science, la profondeur de Leroux ; mais je n'étais pas convaincue. Je le regardais comme un homme dupe de sa vertu. J'en ai bien rappelé ; car, si j'ai une goutte de vertu dans les veines, c'est à lui que je la dois, depuis cinq ans que je l'étudie, lui et ses œuvres. » Voilà qui semble assez catégorique, mais ces lignes familières sont adressées à un ami dont elle fera prochainement un des bailleurs de fonds d'un journal de Leroux, et qui, en ce moment, le trouve très ennuyeux ; elle écrit une lettre de vingt pages pour dissiper ce scepticisme : elle ne saurait trouver de termes assez chaleureux, se disant convertie pour le convertir lui-même.

« Ses admirables écrits rendirent à mon espérance la flamme prête à s'éteindre », avait-elle déjà dit de Lamennais. En réalité, Leroux, comme les autres, ne fut pour elle qu'un stimulant ; il entretint sa ferveur plutôt qu'il ne lui donna des idées précises : « Je crois à la vie éternelle, à l'humanité éternelle, au progrès éternel... ; j'ai embrassé à cet égard *les croyances* de M. Pierre Leroux. » Une autre fois c'est au poète ouvrier Poncy qu'elle écrit : « C'est la seule philosophie qui soit claire comme le jour et qui parle au cœur comme l'Évangile, je m'y suis plongée et je m'y suis transformée ; j'y ai trouvé le calme, la force, la foi, l'espérance et l'amour patient et persévérant de l'humanité... Elle adopte et reconnaît *tout ce qui est vrai, beau et bon*, dans toutes les morales et sciences du passé et du présent. » Elle veut que l'ouvrier

Poncy, qui doit écrire assez fréquemment dans la *Revue Indépendante*, de Leroux, ait lu tous ses livres; il a besoin de beaucoup apprendre, et Leroux est un chaleureux professeur, un dictionnaire abondant. Elle écrit encore plus explicitement: « Il faut bien que je vous le dise, George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique du même idéal... Je ne suis que le *vulgarisateur* à la plume diligente et au cœur impressionnable, qui cherche à traduire dans ses romans la philosophie du maître. » Les vrais imitateurs n'avouent point ainsi; une telle humilité est excessive. George Sand écrit cette fois à un homme qui veut lui confier un journal où elle ferait contrepoids à Leroux : il la croit fourriériste; dans son horreur du fourriérisme et par une extrême honnêteté, elle tient à bien le prévenir qu'il va mettre son argent dans une affaire tout autre.

En réalité, Leroux est plutôt pour cette femme de génie, restée femme, un confesseur qui lui donne l'occasion de s'épancher. Sa ferveur, à elle, est toute religieuse, non point celle d'une disciple intellectuelle, mais d'une dévote : « Je l'aime toujours comme les dévotes aiment leur doux Jésus. » Plus encore qu'elle ne l'admirait, elle aimait à se sacrifier à lui. Son admiration pour ses idées ne devint même précise qu'à partir du moment où, ayant connu l'homme, en 1837, elle le trouva si pauvre qu'elle voulut prendre avec elle ses enfants pour les élever. Dès qu'il n'aura plus besoin d'elle, dès qu'il n'y aura plus nécessité urgente de lui faire des disciples, elle laissera percer sa vision nette de la réalité: « Leroux imprime *l'Éclaireur*, il aurait voulu des avances plus considérables; il se plaint un peu de tout le monde et ne veut pas comprendre que sa prétendue persévérance n'inspire de confiance à personne ».

Lorsqu'elle est sûre de Poncy, elle n'hésite pas à lui avouer que Leroux a la monomanie assez fastidieuse de réciter à tous ses théories, « bonnes en elles-mêmes, mais inapplicables en fait. C'est un génie admirable dans la vie idéale, mais qui patauge toujours dans la vie réelle ». On constatera de plus en plus chez elle ce sens pratique de la vie quotidienne dont ses romans sont la grande révélation poétique. Et lorsqu'il sera député, elle dira, là, franchement, qu'il ne pense qu'à

lui-même : « Leroux se tenait prêt à escamoter la papauté de Cabet sur les communistes. Mais il n'avait pas assez de suite dans les idées ou pas assez d'audace. » Le symbolisme allemand de Leroux répugne à sa claire activité française : « Je vais vous envoyer la constitution de Leroux. C'est savant, ingénieux et très bon à lire dans un temps de calme et de spéculation philosophique. Mais toutes ces formes symboliques et ces systèmes *a priori* ne répondent en rien aux besoins, aux possibilités du moment. »

La différence essentielle entre eux, c'est qu'elle fut très active. C'est elle qui, en 1841, trouva les fonds nécessaires à créer, puis à maintenir la *Revue Indépendante* qu'elle fonda contre la *Revue des Deux Mondes*, « trop peu indépendante », et où elle accomplit un gros travail matériel de rédaction et d'administration. Tandis que Leroux y multiplie les doctes études abstraites, elle publie non seulement les romans qui font vivre le périodique, mais les articles et programmes de vulgarisation et les études sur la littérature démocratique, par lesquels elle intéresse un public nouveau aux destinées de la revue ; c'est par là qu'elle lui donne sa note originale et son utilité contemporaine. Certes, dans les premiers numéros, Leroux envisage la vie actuelle et songe à se faire un parti capable d'intervenir dans l'anarchie d'alors, mais il remonte bien vite aux nébuleuses hauteurs métaphysiques et s'effarouche de tout corps-à-corps avec les personnalités. George Sand, au contraire, prend vivement à parti un Lamartine, objet de l'admiration universelle : elle ne comprend pas qu'il s'agite, « incohérent et puéril, noble et naïf, impuissant dans la petite politique du jour..., aux bagatelles de la tribune ». Elle le convie à renoncer aux hommages du monde et aux petits vers sur l'album des duchesses, le raillant de « l'imprudente *qui lui* demande des cheveux », de la belle Moldave, d'Angélina et d'Augusta, de ses strophes « un peu érotiques sous un air béat », et, l'attaquant sur sa philosophie de la résignation, elle lui crie qu'il faut agir. Au lieu de se guinder à des articles philosophiques sur le christianisme, elle ne dédaigne pas de se faire commentateur : elle consacre de très longues et humbles analyses aux œuvres des ouvriers et met de l'ingéniosité à publier dans sa revue des vers de « M. Poncy, ouvrier

maçon », à côté de ceux de Victor de Laprade. Pour faire contrepoids à « l'individualisme solennel et anti-humain » des grands poètes, elle veut créer une littérature nouvelle, une forte littérature sociale, — fût-ce au prix des souffrances de ces néophytes, voire de quelques suicides, — une littérature active, politique et révolutionnaire : « *Poésies d'ouvriers* signifient poésies d'hommes qui souffrent et qui réclament, *poésies sociales* d'hommes qui veulent une société et à qui on refuse une existence sociale. »

C'est elle qui donne à la *Revue Indépendante* sa note, non seulement personnelle, mais vive, combattive, s'en prenant nettement à la monarchie, après avoir attaqué les hommes du *Globe*, traîtres à leurs anciennes idées : qu'on n'aille pas traiter de subversifs les poésies sociales et le mouvement ouvrier qu'elle suscite dans sa revue, « c'est le Gouvernement qui provoque chaque jour, à toute heure, par ses mesures de police, par les réquisitions de ses accusateurs publics, avocats généraux et journalistes, les différentes classes de la société à une lutte barbare; c'est lui qui est coupable du délit *d'excitation* à la haine, et non ces poètes d'ateliers qui, certes, font moins de bruit et de mal que les actes de violence émanés du pouvoir. » C'est elle encore qui, romancier de la province, conçoit la nécessité d'une grande presse provinciale; en 1843, elle groupe les amis capables de soutenir *l'Éclaireur de l'Indre*, pour lequel elle compose toutes les professions et circulaires. En 1848, tandis que Leroux, député, est sans cesse absent ou verse dans une rage de pacification qu'elle trouve un peu extrême, « elle se jette bravement dans la lutte », se doutant bien qu'elle allait y perdre la plus grande partie des revenus de son travail, qui furent en effet réduits des trois quarts.

***

Jusqu'au commencement de février 1848, elle ne croyait pas encore au succès de la révolution : en principe elle n'en était pas partisan, car toute révolution ne peut jamais que servir les réactions : « S'il fallait que tu te sacrifiasses pour ta patrie, écrit-elle à son fils, je ne t'arrêterais pas, tu le sais;

mais se faire assommer pour Odilon Barrot et Cie, ce serait trop bête. » Elle n'en était pas moins en constante et même fervente hostilité contre le Gouvernement. Elle venait d'écrire à Bakounine : « Nous sommes gouvernés par de la canaille, et nous avons grand tort de nous laisser faire. » La révolution ayant éclaté, elle s'occupa immédiatement de sauver la République en province, en reprenant une part importante à *l'Éclaireur*. Malgré les récents chagrins que lui avait causés Chopin et les vifs ennuis avec son parent Brault (ouvrier tailleur, qui l'avait accusé publiquement d'avoir attiré chez elle sa fille pour en faire la maîtresse de Maurice), elle se jette dans la plus grande activité. Son fils est nommé maire à Nohant, dans un arrondissement réactionnaire : « Ce n'est pas moi qui ai fait faire ta nomination ; mais c'est moi qui l'ai confirmée, car le ministre m'a rendue en quelque sorte responsable de la conduite de mes amis, et il m'a donné plein pouvoir pour les encourager, les stimuler et les rassurer contre toute intrigue de la part de leurs ennemis, contre toute faiblesse de la part du Gouvernement. »

Elle ne cesse de lui envoyer recommandations et prescriptions, lui expédiant des ballots d'opuscules qu'elle a rédigés sous une forme accessible aux paysans, afin qu'il les distribue dans les villages. Elle fait dans *la Réforme* du 23 mars un long compte rendu de la fête de Nohant « pour flatter les gardes nationaux et les entretenir en ferveur républicaine ». Elle lui recommande de lire chaque dimanche, lorsqu'ils sont réunis, un des *Bulletins de la République*, de l'expliquer ensuite et de l'afficher à la porte de l'église. Elle soutient son ami Frédéric Girerd au poste de commissaire de gouvernement à Nevers, tandis qu'elle fait écarter Michel de Bourges, comme déserteur de la démocratie, le desservant auprès de Ledru-Rollin, ce dont il lui en voulut beaucoup. Elle renseigne Ledru-Rollin sur l'état d'esprit du Centre, où elle fait envoyer des représentants spéciaux, et montre un minutieux esprit pratique et une telle activité, que le Gouvernement provisoire vient la trouver jusque dans la « cambuse » de Maurice.

Elle écrit des circulaires gouvernementales pour les divers

ministères, Instruction publique ou Intérieur : « Je ne sais auquel entendre, on m'appelle à droite, à gauche. Je ne demande pas mieux. » Elle lie connaissance avec Raynaud, Barbès et maints candidats à la députation. Tout à la fois elle fait imprimer ses deux *Lettres au peuple*, collabore à *la Commune* avec Barbès et Sobrier, fonde la revue socialiste *la Cause du Peuple* avec Viardot, persuade à Ledru-Rollin de faire chanter la *Marseillaise* sur tous les grands théâtres et compose pour le Théâtre-Français un de ces prologues — dans la manière où les écrira plus tard son admirateur Renan, — *le Roi attend,* où la Muse, escortée d'Eschyle, Sophocle, Euripide, Shakespeare, Voltaire et Beaumarchais, vient parler à Molière de liberté et d'égalité. Elle s'adresse à Lamennais pour lui reprocher de mettre le pouvoir exécutif aux mains d'un seul homme : « La présidence serait forcée de devenir la dictature et tout dictateur serait forcé de marcher dans le sang. » Elle écrit à Lamartine pour lui indiquer le vrai rôle auquel l'oblige sa carrière, l'objurguant d'être davantage du côté des prolétaires, quitte à se mettre devant eux le jour où ils s'enhardiraient trop. En mai, elle entre à *la Vraie République* où écrivent Leroux et Barbès : elle est d'avis de temporiser en action, sans rien abandonner des principes ; elle traite toutes les questions de politique supérieure : présidence triennale, etc., en partant toujours du principe qu'il faut « laisser rêver les utopistes et agir ».

Au lieu de s'éperdre en théories et en généralités oratoires dans la griserie du pouvoir, elle reste en communication avec le peuple, se mêle à lui, l'interroge. Elle ne fut jamais une parvenue, comme le devinrent aussitôt la plupart des démocrates de 1848. Elle reste peuple, elle se fait peuple davantage, descend dans la rue, se mêle aux mouvements et aux sentiments de la foule, participe à sa fébrilité et à ses enthousiasmes. Dans ses articles, elle éprouve vraiment une grande joie juvénile à conter les fêtes fraternitaires des premiers jours de 1848, entrant dans le détail familier et chaleureux, voyant et aimant en romancier les vieillards et les enfants, goûtant le pittoresque du peuple et de ses cortèges, le pittoresque bariolé de l'égalité et de la fraternité. Ces journées révolutionnaires sont pour elle de vastes paysages, où elle embrasse les panoramas

de la multitude comme des panoramas de la nature : « La multitude ! Qu'elle est puissante et qu'elle est douce ! » On a même dit que George Sand, qui avait assisté au 16 avril, avait pris part au mouvement du 15 mai, à l'invasion de l'Assemblée. Il est vrai que Barbès voulut écrire le nom de George Sand dans la liste des membres du gouvernement qu'il fit proclamer à la place du Gouvernement provisoire; mais elle, au contraire, ne manqua jamais une occasion de blâmer le 15 mai, et dans ses lettres à Barbès même. Ne passait-elle pas encore, au dire des journaux conservateurs, pour s'enivrer tous les jours avec Pierre Leroux dans un cabaret de barrière, et pour se mêler à des orgies renouvelées de l'antique chez Ledru-Rollin, au ministère de l'Intérieur ? On retrouve des échos de ces calomnies triviales dans la biographie de P. de Musset, qui accuse George Sand, « membre de cette sorte de conseil intime et nocturne », d'avoir fait destituer Alfred de sa place de bibliothécaire.

George Sand était opposée à tout mouvement contre une Assemblée légalement nommée, fût-elle conservatrice. Elle avait désiré qu'on retardât le plus possible l'élection de cette Assemblée pour donner à la démocratie le temps de prendre conscience d'elle-même et de s'organiser; sans jamais intervenir dans les insurrections foraines, elle concentra toute son activité à cette organisation. Ainsi elle offrit de rédiger les *Bulletins de la République*; ses services furent acceptés par une délibération officielle du Gouvernement provisoire, et non, comme on l'a communément dit, par Ledru-Rollin à l'insu du reste du Gouvernement. Ces *Bulletins* étaient, à l'origine, une publication chargée de mettre le Gouvernement provisoire en relation avec les ouvriers « par un perpétuel échange d'idées ». Peu à peu, on dénonce l'influence de « l'Égérie de la Commission exécutive » (Veuillot); on accuse George Sand d'avoir développé dans ces *Bulletins* ses propres théories et réclamé l'égalité complète des sexes : George Sand, au contraire, ne cessa d'avertir qu'il ne fallait pas « confondre *l'égalité* avec l'identité » et que les mœurs et habitudes contemporaines n'admettaient pas les femmes haranguant les hommes et quittant leurs enfants pour s'absorber dans les clubs. Elle protesta, dans *la Réforme*, contre les femmes qui

avaient proclamé sa candidature à l'Assemblée nationale; elle n'a pas, en 1848, écrit un seul mot en faveur du divorce, qui lui était une question personnelle, bien que *la Voix des Femmes*, organe du Club féministe du bazar de Bonne-Nouvelle, l'y eût fort invitée.

Le *Bulletin* n° 3 renferme un long extrait de sa première *Lettre au Peuple*, le n° 4 un autre de sa *Lettre aux Riches*. Mais c'est à partir du n° 7 qu'elle s'occupa effectivement des *Bulletins*, jusqu'à les rédiger parfois tout entiers, y montrant un sens pratique très fin. Dès le début (25 mars), elle cherche avant tout les arguments les plus persuasifs pour faire accepter aux paysans qu'elle connaît bien les charges exceptionnelles que la République est obligée de leur imposer : elle remplit avec conviction et gravité son rôle de précepteur chargé de l'enseignement primaire civique du peuple. Elle sait que là est le nœud de la question; c'est seulement après avoir traité cette affaire de finances, capitale pour le villageois avare, qu'elle s'avisera, dans les *Bulletins* 9 et 10, de lui révéler la grandeur du suffrage universel qu'elle compare au baptême chrétien. Elle sait que le paysan est foncièrement conservateur; elle cherche à faire ressortir que la République est une chose ancienne, ayant même pour elle la légitimité : « Le droit divin est dans l'humanité collective, il est dans la société qui consacre les droits et qui trace les devoirs de tous. »

Dans le numéro 16, prévoyant les mauvaises élections, elle avertissait la campagne des colères de Paris : « Il n'y aura qu'une voie de salut pour le peuple qui a fait les barricades, ce serait de manifester pour une seconde fois sa volonté et d'ajourner les décisions d'une *fausse* représentation nationale. » Ce bulletin fut partout considéré comme infâme, dit Jules Favre, qui essayait alors de prendre position en affichant sa haine de Louis Blanc et de ses amis : « Pour un bulletin un peu raide que j'ai fait, écrit-elle, il y a un déchaînement de fureur incroyable contre moi dans toute la classe bourgeoise. » Déjà à Nohant, en avril, on avait dirigé contre elle, de La Châtre, des manifestations d'ouvriers aux cris de « à bas madame Dudevant, à bas les communistes », l'accusant auprès des paysans de vouloir prendre tous leurs biens et toutes leurs

terres contre un salaire de six sous par jour, et même de vouloir qu'on mît à mort les enfants au-dessous de trois ans et les vieillards au-dessus de soixante : les paysans promettaient de l'enterrer dans les fossés. La raison de cette irritation universelle est que son bulletin fut publié au lendemain de la manifestation du 15 avril, alors qu'elle l'avait envoyé dès le 12; il sembla donc être inspiré par la journée de la veille et fut considéré comme un appel à une seconde insurrection plus hardie.

Rien n'était moins dans les idées de George Sand : elle condamna, dès la première heure, la journée du 15 mai. A partir de cette date, ayant vu quelle était exactement la situation, elle comprit n'avoir rien à espérer d'une foule aveugle et de chefs jaloux les uns des autres : chacun se faisait sa petite république et ne croyait qu'en elle; d'où une inextricable anarchie. Rien ne lui répugnait autant que l'anarchie : son activité se modéra aussitôt, mais, bien que sérieusement menacée d'être impliquée dans la conspiration de mai (on affirmait qu'elle avait harangué la foule, rue de Bourgogne), elle défendit avec hardiesse l'accusé Louis Blanc et le prisonnier Barbès : « En vous voyant si bonne, si chevaleresque, lui écrit Barbès, je n'ai pu m'empêcher de personnifier en vous l'âme et le cœur de notre jeune République. »

***

Les journées de Juin la jetèrent dans un « effroyable accablement » dont elle mit très longtemps à se relever. Mais il n'est pas juste de dire, comme on l'a fait communément, que sa surprise et sa déception furent si vives qu'elle se désintéressa aussitôt de la politique. Elle n'était pas de ceux qui se laissent longtemps abattre : elle était née optimiste, étant née généreuse et active; elle le restera à travers les grandes douleurs patriotiques comme à travers les humiliations et les désillusions de l'amour. Non seulement elle occupe les loisirs que lui laissent ses romans par des biographies de républicains comme Mazzini; non seulement son âme est avec Mazzini, son « frère bien aimé », et avec Kossuth, dans leurs tentatives de

libération de leurs pays, tandis qu'elle s'indigne contre le « jésuite » Montalembert ; non seulement elle demeure fidèle à ses amis et à ses principes, refusant une pièce au Français tant que l'acteur républicain Bocage restera destitué (et elle aurait de nouveau pris la défense de Barbès, dans un écrit spécial, si elle n'avait eu peur de se tromper sur quelques-unes de ses idées), mais encore, elle ne manque jamais une occasion d'attester qu'elle est restée avec les socialistes, écrivant des préfaces nouvelles pour ses anciens romans; celle de *Monsieur Antoine* est de 1851 : « Ceux qui accusent les socialistes d'incendier les esprits devraient se rappeler qu'ils ont eux-mêmes oublié d'apprendre à lire aux paysans. »

Elle continue de s'intéresser à la politique, aux élections. Elle conseille à son parti d'accepter les ralliés et notamment le concours du *National*. Elle est toute à la nécessité de concilier les rivaux, de prêcher la concorde : « Démocrates, socialistes, et socialistes-démocrates, lui écrit Barbès le 18 décembre 1848, sont plus occupés de se détruire les uns les autres que de défendre la République contre l'ennemi commun, et, à l'exception de vous, madame, je ne connais guère personne parmi nous tous, qui, à cette heure, songe vraiment aux intérêts du peuple. »

Ralliement, telle doit être la formule de tout parti libéral en France comme en Italie. Tel était son cri dès 1844 : elle prévoyait déjà que l'abondance des « spécialités exclusives » entraverait tout. Elle consacrait son plus grand effort à montrer indispensable l'union entre les « socialistes » et les « politiques »; elle réclamait qu'on se réunît « sous un mot sacré : *démocratie!* »; il ne s'agit plus pour la démocratie que de compter ses forces, de faire masse afin de ne pas être annihilée; qu'importent les programmes plus ou moins chimériques d'administration? il faut se réunir autour de quelques principes communs. Tous les partis de gauche ont raison, chacun à son point de vue. Il faut soutenir Proudhon et déplorer sa condamnation : il y a en lui des « côtés blessants », mais « quel utile et vigoureux champion de la démocratie! quels immenses services n'a-t-il pas rendus depuis un an! »

A la vérité, quoique « sa main reste frémissante de douleur

et d'indignation[1] », elle a pris sa retraite, elle le déclare elle-même, mais seulement hors de son parti, non hors du parti de la démocratie. Tout le mal vient de ce que personne ne sait s'abstenir pendant un temps donné : elle sait qu'elle porte dans son âme une vérité supérieure qu'il n'est pas encore temps de proclamer, mais « c'est pour la politique qu'elle dit cela, car en restant sur le terrain philosophique, socialiste, on peut, on doit tout dire. » Il y a des temps où les hommes ne doivent pas combattre contre certains hommes, et c'est pourquoi elle garde sur eux ce silence qu'on ne cesse de lui reprocher, de 1849 à 1851, dans son parti, tandis que l'opposition continue à la regarder comme « la bête noire, le bouc émissaire du socialisme[2] ». Ce qui lui appartient, ce qu'elle croit utile, c'est d'aider à l'éducation du peuple, en lui proposant dans ses romans des types idéaux (lettre du 25 septembre 1850), en préparant à ses risques et périls une édition à bon marché de ses œuvres, en « popularisant des ouvrages faits en grande partie pour le peuple, mais que les bourgeois seuls ont lu ». C'est « le principal devoir de sa vie ».

Saurait-on dire encore, à propos de son rôle dans la Révolution de 1848, que George Sand ait suivi docilement l'influence de Barbès ? Ce n'est pas seulement en 1869 qu'elle avouait à Flaubert que Barbès était une valeur immense, mais sans application immédiate pour la France : dès le 28 mai 1848, quelques jours avant de défendre la tête du tribun dans *la Vraie République*, elle écrivait « qu'il était un héros et qu'il raisonnait comme un saint, c'est-à-dire fort mal quant aux choses de ce monde : son acte n'a été qu'un coup de tête inconsidéré ». Et à Barbès elle écrit longuement pour lui reprocher de ne s'être pas défendu devant les tribunaux, la défense étant toujours une propagande. Elle lui exprime son profond étonnement au sujet du vote d'un milliard proposé par lui dans cette maladroite et néfaste journée du 15 mai, qu'elle a saisi toutes les occasions de critiquer. Elle admirait son âme, elle a désapprouvé tous ses actes politiques. « De tous les hommes, de tous les partis politiques que j'ai vus

1. Préface à la *République et Royauté en Italie*, de Mazzini (1850).

2. Les lettres de Barbès le confirment.

passer depuis quarante ans, je n'ai pu m'attacher exclusivement à aucun. »

Elle ne fut pas moins perspicace sur les autres personnalités. Elle défend Cabet lorsque tous l'accablent, mais elle n'en faisait « le moindre cas ». Quand Lamartine est au pouvoir, elle s'adresse à lui, comme elle s'adressera plus tard au Prince Président, pour obtenir tout ce que la cause démocratique peut espérer, sans se départir jamais d'une claire franchise ; mais elle n'avait que bien peu d'illusion sur Lamartine, « espèce de La Fayette naïf qui veut être président de la République en ménageant toutes les idées et tous les hommes », et qui, lorsqu'il a été battu par Napoléon, au lieu de se retirer avec dignité, « bavarde, radote et divague, toujours riche en paroles et pauvre d'idées et de principes; il ensevelit sa gloire, son honneur peut-être, sous la facilité prostituée de son éloquence. » Elle a aidé Ledru-Rollin de toute son activité sans jamais méconnaître son caractère impressionnable et dangereux, et sans être même assurée s'il était pour le peuple ou pour certaine bourgeoisie démocratique « manquant d'intelligence au premier chef ». La sympathie et l'amitié qu'elle gardait à ce bon gros homme, camarade aimable et flatteur, ne pouvait l'empêcher d'en tracer à Mazzini le portrait le plus incisif.

Elle aime l'ordre, la discipline, la modestie. Ledru-Rollin est brouillon et envieux. Au moment où l'on a le plus besoin de concorde, il n'est préoccupé que d'exclure Louis Blanc qui *est un homme sûr*, sincère, franc, droit, rigoureux. C'est en celui-ci qu'elle croit avec le plus de constance : elle le défendra avec fidélité dans la presse, à chaque édition importante de ses œuvres, et auprès de tous ses amis. Elle ne manque nullement pour cela de percevoir ses défauts : orgueil ou vanité, roideur, âpreté. De même, si elle défend sa formule « à chacun suivant ses besoins », elle y juxtapose la formule contraire des saint-simoniens : « à chacun suivant ses capacités ». Et elle trouve à prendre aussi bien dans Proudhon « qu'il faut étudier attentivement, et seconder s'il est dans la route ou sur la pente du vrai ». Elle se laisse influencer par tous, ce qui est la façon particulière aux écrivains de génie, ne se laisser endoctriner par personne.

L'inspiration de la foule, voilà toujours ce qu'a su écouter, ce qu'a écouté avant tout, à l'époque où tous les hommes d'action levaient la tête vers les lointaines et nuageuses théories, cette femme à qui on a reproché « de se livrer sans réserve aux impulsions du sentiment non raisonné ». Le sens pratique, le bon sens, qui est l'élaboration lente de l'expérience, George Sand l'a toujours possédé, gardé et su entendre dans l'époque la plus agitée et la plus bohème. C'est qu'elle était un romancier, habituée à l'observation, et le romancier des humbles. Par l'étude de leur vie quotidienne, cette femme passionnée a appris à comprendre la beauté et la nécessité de la lenteur, à accepter « les transitions nécessaires, inévitables, *justes et bonnes, par conséquent*[1] ». Elle a acquis le sens de l'évolution qui faisait défaut à la plupart de ses contemporains, esprits abstraits. Romancier vivant au milieu d'être réels, elle a su adapter à son siècle son idéal, et c'est ainsi que, radicalement communiste, elle n'a cessé, bien avant 1848, de proclamer que le communisme ne saurait être réalisé de si tôt : on ne pouvait pas le vouloir immédiat, on devait se borner à demander une amélioration à l'extrémité des situations, la protection de l'État pour les travailleurs et les associations.

« Être inflexible pour les principes, a-t-elle dit, mais d'une pitié délicate pour les personnes. » Elle détestait la richesse ; mais, aux premiers jours de 1848 même, l'argument qui revient sans cesse sous sa plume est qu'il faut changer l'état social pour les riches aussi bien que pour les pauvres, car ils y sont aussi malheureux : il faut la République, parce que sans elle on court à l'anarchie où le peuple n'a rien à perdre et l'aristocratie tout. Elle n'avait qu'une haine : celle des sectes ; leur disparition complète peut seule permettre la fraternité. Les hommes n'ont jamais la vérité tout entière : « ce serait nier le progrès et proclamer l'infaillibilité d'une papauté nouvelle ». Les sectes républicaines ne sont pas les moins odieuses. Résultat de la persécution, qui force à se grouper en petites églises, la secte est illogique en temps de république où l'on n'est plus opprimé par une tyrannie. Il

1. Souligné par elle.

ne peut y avoir de vérité que dans l'esprit de tous. Il ne peut y avoir de légitimité que dans la volonté de tous. Des républicains qui prendraient contre le peuple la dictature seraient haïssables comme tous les autres dictateurs.

Aussi, en 1851, elle se prononce nettement contre les députés, puisque le Président a été accepté par le peuple et que forcer à l'insurrection un peuple qui n'est pas mûr pour la liberté ne peut que retarder son émancipation : « Mieux vaut que le peuple réfléchisse dans l'esclavage que d'agir dans le délire... Mieux vaut que les prétendants se dévorent entre eux, plutôt que les révolutions prétoriennes s'accomplissent. » Le suffrage universel est sacré : il se trompera longtemps, il sera trompé, mais c'est seulement à force de perdre des batailles qu'on apprend par soi-même à en gagner, et il faut savoir les gagner. Savoir, s'instruire, travailler, tout est là : *l'oisiveté politique* du peuple engendre les maladies et les vices sociaux. Ayant approfondi son sentiment, elle arrivera logiquement à déclarer, en 1870, que le suffrage ne devrait être accordé qu'à ceux qui savent lire et que le peuple ne devrait être appelé aux plébiscites que sur la proposition des assemblées élues par lui : il est impropre à répondre à l'improviste et de lui-même aux trop grandes questions; il faudrait faire du plébiscite un mode « d'éducation ».

III

En 1851, partie de Paris au milieu du combat, elle est allée dire à ses amis de la province qu'il fallait accepter le coup d'État, puisque le peuple l'avait accepté : d'ailleurs, ce n'était pas le peuple qui était le vaincu du 2 Décembre, mais la bourgeoisie orléaniste et légitimiste, Cavaignac et le sabre africain. L'intérêt du peuple n'était nullement de se faire tuer pour eux comme en 1830 et en 1848, et, « pour rien au monde, en tant que socialiste », elle ne lui eût conseillé de se soulever. « Je suis aussi bête et aussi sage que le peuple : je sais attendre. » Ce devait lui être vivement repro-

ché par un grand nombre d'exilés qui crièrent même à la trahison. En vérité, elle ne se rallia jamais à l'Empire et ne craignit nullement d'écrire *Mademoiselle La Quintinie*, sous un régime de politique essentiellement cléricale. Elle affirma même son indépendance et son irréductibilité dans ses lettres à Napoléon, et elle ne s'adressa jamais à lui que pour obtenir l'élargissement d'amis emprisonnés ou la grâce de déportés, en rappelant toujours qu'elle était et restait socialiste.

Président et empereur, Napoléon lui accorda un crédit presque illimité, parce qu'il savait sa sincérité et son honnêteté absolues et qu'il gardait un souvenir attendri de la correspondance qu'elle avait échangée avec le prisonnier de Ham. Elle resta toujours socialiste, reprochant à Mazzini, en 1852, d'avoir rompu avec le parti. C'est comme socialiste qu'elle défend Louis Blanc, Vidal, Pecqueur, Leroux et même Cabet. Elle défend, contre *le National*, le socialisme « provoqué sur tous les tons et par tous les partis, depuis dix ans au moins, avec une rage qui n'a pas de nom ». Elle ne manque jamais une occasion de se proclamer socialiste dans sa correspondance avant comme après 1871, notamment dans ses lettres inédites à Rodrigue, en 1863, ou à Jérôme Bonaparte à la veille de la défaite. C'est à titre de socialiste qu'elle est fréquemment injuriée par la presse quotidienne et malmenée par les grands périodiques.

Sa situation dans le parti républicain l'avait forcée, sinon à rompre avec ses amis, du moins à cesser de les voir : il y eut un long refroidissement avec Sainte-Beuve. D'autres littérateurs en avaient conçu pour elle « de la haine », et son nom effarouchait l'Académie. Cependant, se mettant de plus en plus à l'écart de la politique, elle donnait son temps à des articles ou des brochures où elle faisait valoir des caractères républicains, estimant que le caractère était ce qu'il importait le plus d'apprendre à un pays et à un parti démoralisés. En 1859, elle publie un éloge de Garibaldi, qu'elle exalte en tant que « républicain et socialiste », insistant sur le côté moral de son œuvre. Comme on faisait courir le bruit qu'elle se convertissait, elle écrit à propos de *Mademoiselle La Quintinie* : « Ce roman fera beaucoup crier contre moi... ; on répand la nouvelle que je me convertis aux idées du passé,

cela me réveille. Il faut que je fasse ce livre et que je déchaîne les furies qui me guettent. » En même temps, elle projette un roman sur un prétendu fils de Jean-Jacques Rousseau, perdu à l'hospice et perdu dans la foule, traversant la Révolution avec les idées et le génie, mais sans le talent de son père : elle voudrait y faire pour la politique ce qu'elle a fait pour la religion dans *Mademoiselle La Quintinie*.

Pour cette socialiste qui a renoncé à toute revendication politique actuelle, — tant elle est persuadée qu'on ne pourra rien faire de durable sans avoir d'abord donné au peuple la conscience et la force morales, — il faut se consacrer exclusivement à l'œuvre de l'éducation populaire : *Mademoiselle La Quintinie* est un roman d'éducation. « Il y a toute une littérature nouvelle à créer pour le passage intellectuel du peuple à la vie littéraire et philosophique. C'est une initiation qui n'est pas encouragée et qui ne le sera pas, tant que le joug catholique pèsera sur nous. » Elle répète, avec Flaubert, que le mal est là, que le catholicisme, « cette religion du moyen âge est le grand ennemi du genre humain », et elle ne croit même plus, ainsi que Garibaldi, qu'il faut la remplacer par une autre religion : l'esprit humain a subi sous celle-là une si dure et si longue contrainte qu'il a besoin pour quelque temps d'une liberté absolue.

Son optimisme socialiste et sa confiance en l'avenir ne sont pas ébranlés : ses espérances restent assez vives pour entretenir autour d'elle la ferveur des jeunes, et c'est très justement qu'Edmond About lui a dédié le *Progrès* (1864). Elle s'impatiente tous les matins contre l'humanité française, mais se réconcilie tous les soirs avec elle. Cet optimisme ne cédera même pas à l'épreuve de 1870. Au milieu de souffrances épuisantes, dans « la mort » de son âme chauvine, elle se ressaisit chaque jour pour relever autour d'elle le courage et l'activité. Et tandis que les défaites se multiplient, elle cherche l'exemple qu'il faut tirer de l'Allemagne : ordre, patience, entente, décision, persévérance de caractère, stoïcisme de volonté. « De cette étreinte furieuse des deux races, sortira un jour la fraternité. » Au fort même de la guerre, cette ardente patriote a écrit les plus admirables pages d'humanitarisme. Fille de la race vaincue, elle s'élève assez haut pour pleurer

sur le sort de l'Allemagne victorieuse, qu'elle prévoit asservie par sa victoire : « Allemagne de Gœthe et de Beethoven, tu entres aujourd'hui dans la décadence. » Elle ressent toutes les humiliations de la défaite, mais son cœur républicain ne peut s'empêcher de se réjouir à la proclamation de la République : « Sans effusion de sang, sans lutte fratricide, voici le troisième réveil ; il est idéalement beau... C'est donc l'état normal, l'état voulu de la conscience humaine. »

Elle condamna la journée du 31 octobre, comme elle avait condamné toutes les conquêtes du pouvoir à coup de fusil, comme elle avait condamné le 15 mai 1848, parce que c'était une violation du suffrage universel : « Il en coûte à l'orgueil des sectaires de se soumettre au contrôle du gros bon sens populaire. » C'est au nom de la même idée qu'elle condamnait Gambetta, lui reprochant d'être un dictateur, et qu'elle n'acceptait pas l'ensemble du Gouvernement provisoire. Elle traita de « misérables » les hommes de la Commune, parce qu'ils avaient versé le sang et qu'ils étaient indignes des idées qu'ils prétendaient représenter. Mais elle regardait ces idées comme « sacrées » ; elle incriminait les hommes ignorants et incapables dont l'insurrection maladroite ne pouvait que provoquer la réaction la plus terrible.

Elle inclinait désormais à croire que le droit des révolutions n'est pas un droit sacré, parce que « les partis contre-révolutionnaires peuvent aussi bien l'invoquer pour rejeter le peuple dans la nuit du passé... Il faut nous débarrasser des théories de 1793 ; elles nous ont perdus. Terreur et Saint-Barthélemy, c'est la même voie... Maudissez tous ceux qui creusent des charniers. » Elle ne réprouve pas moins les fusilleurs de la Muraille sanglante : « L'ensemble des faits (de 1871) m'apparaît comme un accès de fièvre terrible qui innocente jusqu'à un certain point tout le monde. *Là je ne vois même plus de parti ni d'école* proprement dits. Je vois une angoisse où chacun va de l'avant pour son compte » (Lettre à Amic). Tout en excusant les hommes, elle dit au même Amic : « La Commune n'est pas une révolution, mais bel et bien un crime qui relève du droit commun. » — « C'est une leçon terrible qui profitera à tout le monde, écrivait-elle encore dans un article sur les *Lettres à Junius*, et démontrera une fois de plus la néces-

sité de rendre accessible le but de toutes les aspirations. » La grande responsabilité revient aux classes dominantes : « Je me résoudrai difficilement à traiter d'ennemis ceux que la violence des réactions a qualifiés d'*insurgés*, de *communeux*, de *partageux*... Laissez aux enfants et aux bonnes femmes la peur des *rouges* » : on peut être rouge, avancé et paisible quand même. Finalement, ce sont toujours *les rouges* qui sont exterminés, au lieu d'exterminer.

En sa vieillesse apaisée, elle avait gardé sa confiance dans le progrès, son amour de la démocratie, sa passion de l'égalité. Elle citait avec bonheur les paroles de Berthelot reconnaissant dans l'homme le sentiment primordial du beau, du bien et du bon. Alors que la génération suivante, découragée par 1871, avait décrété la nécessité de l'aristocratie intellectuelle, elle répondait dans ses *Dernières pages* à Renan, qui avait dit que la démocratie ne pouvait rien pour le progrès : « Le pouvoir absolu qui s'appuierait sur la science du fait serait le pire de tous, parce qu'il détruirait l'amour de la liberté qui commence à nous venir. » Il ne faut pas imposer la vérité et le progrès aux hommes, mais les leur faire conquérir par un travail intérieur. Recueillant avec sérénité l'expérience de sa vie laborieuse et passionnée, elle s'arrêtait à la philosophie du travail et de la solidarité : « J'ai vécu un temps troublé où toutes les utopies semblaient réalisables. Nous avions soif de l'absolue justice et nous appelions de tous nos vœux la fin de la misère. Les pauvres et les déshérités tendaient alors vers nous leurs bras désespérés et nous nous faisions l'écho de leurs plaintes. L'égoïsme féroce de l'esprit bourgeois nous révoltait et la revendication des droits du pauvre nous semblait un devoir. » Maintenant, elle ne pouvait plus croire comme autrefois à l'avènement de l'absolue justice ; selon elle, le seul moyen social était celui que préconisait Proudhon et que le parti socialiste français tout entier avait dû seul adopter après 1871 : l'association volontaire. Là était l'avenir.

MARIUS-ARY LEBLOND

MÉMOIRES D'UNE POUPÉE

C'est dans le tiroir d'une commode enfantine, — une petite commode Louis XVI, — que j'ai trouvé ces mémoires.

Ils étaient tracés en pattes de mouche sur des feuillets minuscules, liés par un ruban pâle. Un parfum de bergamote s'en dégageait encore.

Les voici, tels que je pus les déchiffrer.

***

Je suis née à Paris, rue Saint-Honoré.

Mademoiselle Frivolet, qui tient là sa boutique, à l'enseigne du *Trait Galant*, aussitôt qu'elle eut lacé ma robe et poudré ma chevelure, me rabattit les deux bras au long du corps et m'ensevelit dans une boîte peinte, sur un lit de coton des Iles.

J'y connus le loisir de la méditation.

Peut-être dois-je à cette obscure solitude où se consumèrent mes premiers mois de jeunesse l'esprit de conduite qui me servit plus tard. J'étais impatiente de la destinée. Mais, quand j'y songe, je me prends vite à regretter les heures innocentes et douces que le ciel me dispensait alors.

Mademoiselle Frivolet avait acquis une renommée par l'ingéniosité de ses babioles et le bon air de ses ajustements.

Le magasin ne désemplissait pas d'un grand nombre de chalands dont j'entendais les propos. Aventures du Marais, scandales du Palais-Royal, intrigues de Versailles, me récréaient tour à tour. Je me formais le jugement, j'apprenais la faiblesse des hommes, comment on les gagne, comment on les mène, et comment on les quitte. Mais telle était alors mon inconséquence que je ne m'estimais pas heureuse et, dans mon ardent espoir de goûter à la vie, ne considérais point le possible de ses vicissitudes.

***

Certain après-midi, un bruyant carrosse fut arrêté devant la porte. A l'agitation qui se fit tout à coup, je devinai une personne de qualité. J'ouïs un frifilis de soie, des paroles respectueusement accueillies, puis une voix qui répétait :

— Mais non... pas cela... mais non... C'est pour une enfant...

Les recherches de mademoiselle Frivolet se rapprochaient de moi. Je frémissais d'impatience... Enfin, minute bénie entre les minutes, le couvercle de ma retraite s'envola !

— Je crois bien, madame la duchesse, que voici l'objet de vos vœux. Regardez la mignonne, parée comme une personne véritable. Sa bouche est un petit cœur sous son nez fripon ; si ses grands yeux sont étonnés, c'est qu'elle voit le jour pour la première fois. Je n'aurais point voulu la céder à d'autres que vous et la réservais, madame la duchesse, pour votre jugement si précieux et votre préférence éclairée.

Ce disant, mademoiselle Frivolet me faisait tourner entre ses doigts, amenant tour à tour en valeur ce dont ma modestie n'oserait parler davantage.

Chacun s'écriait d'admiration :

— Quel chef-d'œuvre !... Elle est miraculeuse !... C'est un bouton de rose !...

— Ma petite, — prononça la dame, — voilà qui est parfait. Mon choix se fixe.

Trente livres furent le prix de ma rançon.

Remise en boîte, mais avec la certitude d'une prompte délivrance, je fus portée au carrosse.

***

Dès que j'eus recouvré la lumière, j'avisai un salon qui me parut bien beau, car il était tout blanc et rayé en or.

Deux femmes y devisaient. Je reconnus dans l'une ma belle acheteuse ; je compris que l'autre était la maîtresse du lieu, car elle agitait une clochette de porcelaine et donnait à un laquais aussitôt accouru l'ordre d'aller querir mademoiselle de Liaucourt en son appartement.

Quelque temps après, la porte livra passage à une petite fille de sept ans environ.

Sa taille était serrée par un corps baleiné. Un panier gonflait sa jupe enguirlandée de roses. Des nœuds se jouaient en ses cheveux poudrés.

Tenant du bout des doigts un mouchoir de dentelle, elle s'avança d'un pas menu jusqu'au milieu du salon et, là, commença de faire la plus savante révérence.

Elle commença, mais n'acheva point. Ses prunelles étincelèrent, sa bouche s'entr'ouvrit : elle m'avait aperçue.

— Voyez, Lucette, la belle fille que votre marraine vous offre. Allons, remerciez, et baisez-la pour reconnaître ses bontés.

Ces mots transformèrent en gratitude le saisissement que j'avais pu lire sur le visage de l'enfant. Elle frappa des mains et, malgré poudre, guirlandes et parures, bondit au cou de sa marraine.

— Hé là ! Lucette... Lucile !... Arrêtez !... Quelle folie !... Est-ce ainsi qu'on vous enseigne à embrasser ?... L'écervelée, mon amour, vous enlèverait tout le rouge en retour de votre présent !... Là, doucement, sous le menton, mademoiselle... C'est bien. Maintenant allez vous divertir.

Avec des rires, avec des larmes, balbutiant, n'osant marcher qu'à reculons, Lucile gagna la porte.

Aussitôt qu'elle l'eut close, elle me couvrit la face de mille petits baisers frais. Puis elle prit follement sa course, m'emportant contre son cœur, que je sentais palpiter encore de joie contenue et de crainte.

***

Nous suivîmes de longs corridors et gravîmes nombre d'escaliers progressivement exigus, car Lucette logeait sous les combles, auprès des filles de service.

Par l'effet de ses soins, je fus placée dans une chambrette de carton où se trouvaient un lit, deux fauteuils, des chaises et un « bonheur du jour » à ma taille.

Elle s'occupa de moi fort tendrement, ne négligeant jamais, aux heures convenables, de me dresser un petit couvert.

De vrai, une frugalité singulière présidait à mes repas dont tout le luxe était dans quelques miettes de massepains dérobées aux cuisines. Mais l'estomac des poupées a peu d'exigences, et j'étais trop touchée par cette constante sollicitude pour en mésestimer l'effet.

Le matin, si le temps était propice, Lucette me conduisait aux jardins de l'hôtel et me traînait dans un petit chariot de bois doré.

Mais ce jeu ne durait guère : il fallait remonter bien vite afin d'être en toilette pour le réveil de madame de Liaucourt.

J'y assistais quelquefois.

Nous pénétrions dans la chambre vers le midi. Officiers, abbés, courtisans l'emplissaient déjà, mêlés à des marchands dont les rubans et les étoffes se déroulaient à profusion. On n'entendait qu'un étourdissant caquetage auquel s'unissaient les jappements de Diane et de Mitonnette, les deux chiennes bichonnes, et les cris du sapajou favori.

Lucile avançait timidement et s'asseyait dans un petit fauteuil, attendant que le hasard des groupes la démasquât.

Près de madame de Liaucourt s'affairaient ses femmes, portant, celle-ci la poudre, celle-là les fers à friser. Leur maîtresse bâillait et s'étirait, mais avec grâce, presque avec méthode, et comme pour donner aux visiteurs l'envie d'apercevoir davantage un sein que la chemise ne s'efforçait pas de dissimuler.

Et puis tout à coup :

— Quoi ! vous êtes donc là, petite ? Approchez que l'on

sache comme vous êtes faite. Ah !... toujours cette poupée au bras...

— Madame, — interrompait un abbé, — cela n'a rien que de naturel. La tendresse que reçoit de vous mademoiselle l'incline à vous imiter. Ses joues sont bien heureuses, sous vos lèvres maternelles qui s'y posent plus aimablement que les lèvres d'Aurore sur les pêches des vergers !...

Là-dessus les caquets reprenaient de plus belle. On raillait M. de Liaucourt assez clairement pour suggérer que son épouse voyait dans l'attachement qu'il marquait aux filles d'Opéra beaucoup moins l'injure d'une infidélité que l'avantage d'une excuse.

Moi, je m'amusais délicieusement. A l'élégance, à la facilité de ces mœurs, je me sentais en bonne compagnie, au foyer des belles manières.

Par malheur, ma maîtresse et moi disparaissions le plus souvent derrière l'ampleur d'un panier qu'une nouvelle visiteuse étalait autour d'elle.

Dans la chambre, à ce moment, il ne restait plus de place, même pour une toute petite fille. Aussi Lucile se glissait dehors, timidement, comme elle était entrée.

Tels étaient, peints d'un trait, ses rapports habituels avec sa mère. Les rares caresses semblaient des faveurs accordées par distraction, à moins qu'elles ne se prodiguassent avec un excès encore plus déconcertant que l'indifférence. Aussi la petite me chérissait-elle. Parfois même ses baisers n'étaient point puérils. Ils avaient quelque chose de grave et d'un peu triste. On eût dit que Lucile, consciente de sa destinée imparfaite, n'oubliait qu'auprès de moi la froideur dont elle souffrait.

***

Nous nous trouvions à Viroflay, dans le château de madame de Liaucourt.

Accompagné de son précepteur, le jeune Abel de Marsannes vint rendre visite à Lucile.

Bien qu'âgé de neuf ans à peine, il était poudré à blanc, portait un habit à la française, un jabot et une mignonne

épée. Lucile, pour la circonstance, avait revêtu sa belle robe de musulmane lamée d'argent.

Le premier abord des deux enfants fit valoir leur parfaite urbanité.

Après le baise-main d'usage, ils s'en furent dans le parc. La gouvernante de Lucile, Françoise, et le précepteur reçurent mission de les accompagner.

Tout d'abord les deux couples cheminèrent, l'un suivant l'autre. Lucile, qui ne voulait se séparer de moi, me berçait en ses bras. Le jeune Marsannes s'avançait à ses côtés, très soucieux de l'étiquette.

Derrière, Françoise acceptait en souriant les politesses que lui débitait le précepteur.

L'air était doux. Des oiseaux chantaient dans les arbres. Tous les bocages s'enveloppaient de langueur et fleurissaient aux tièdes zéphirs du printemps.

Un papillon passa.

— Ah! qu'il est joli, qu'il est joli! — cria Lucile.

Abel essaya tout de suite un madrigal, mais il n'eut point loisir de s'exercer l'imaginative.

— Je veux l'avoir! — continuait Lucile.

Et, me déposant sur le sol, elle s'en fut courre le papillon.

L'autre réfléchit un petit sur le préférable de démentir sa réputation de cavalier galant, ou de voir s'envoler sa poudre. Enfin le voilà qui jette son chapeau à plumes, se dépouille de son épée, s'élance et disparaît...

Je me croyais seule; un chuchotement me détrompa.

Derrière moi, une gloriette abritait un banc de mousse sur lequel s'étaient assis Françoise et son compagnon. Leurs physionomies exprimaient une animation singulière. Comme ils nommaient l'Amour, je cherchai des yeux l'enfant divin, mais sans le voir. Son génie du moins semblait être descendu dans le précepteur, qui chiffonnait sa voisine d'une caresse audacieuse en murmurant :

— Chère Françoise, ma petite colombe, cédez à mes embrassements. Soyez clémente au zèle que vos grâces ont enflammé! A cette saison où naissent toutes les fleurs, délivrez celles qu'emprisonne votre corsage. Sous cet abri si propice, nous voilà seuls. Que craignez-vous?

Je regardais, je prêtais l'oreille avec une application dont rien n'aurait pu me distraire. La belle exposa des scrupules où se décelait le conseil de la prudence plutôt que la rigueur de la vertu. Le précepteur ne s'en alarma point : il entreprit de vaincre l'hésitation de la gouvernante. A ce moment, je connus la vanité de l'éloquence. Il ne prononça pas un mot pour démontrer qu'en ayant des raisons de demeurer sage une fille n'en a pas toujours les moyens. Les arguments qui le servirent dans cette occasion ne pouvaient s'entendre; Françoise, pourtant, fut persuadée. Elle en allait faire l'aveu; par malchance, leurs bouches étaient trop prisonnières l'une de l'autre pour laisser fuir des paroles. Dans le transport de sa conviction, l'aimable fille offrit bientôt le tableau d'un désordre que la tiédeur de l'air expliquait à peine, et ne justifiait point. Les scrupules de Françoise étaient tombés, et Françoise avec eux.

Ce spectacle me parut admirable. Je louai tout bas le ciel d'avoir, dans sa sagesse, augmenté par un bref désaccord le prix de la réconciliation qui s'accomplissait devant moi.

Les philosophes, dit-on, représentent l'amour comme une source de querelles. Devant une si parfaite harmonie, je soupçonnai que, pour l'affaire d'aimer, il était très possible que les poètes seuls fussent raisonnables.

Soudain, des cris retentirent. Nos chasseurs de papillons revenaient, mais dans quel accoutrement !

La petite fille avait rompu tous les cerceaux de son panier, qui maintenant perçaient l'étoffe; le petit garçon montrait des souliers crottés, des genoux terreux, un habit en lambeaux. Tous deux respiraient avec force et se tenaient par la main. Leurs cheveux débouclés flottaient sur leurs épaules, le rouge effacé livrait place sur leurs joues à l'éclat naturel, et dans leur regard brillait toute la jeunesse retrouvée.

***

Madame de Liaucourt pensa perdre l'esprit au su de cette équipée.

Dès qu'elle l'eut reconquis, il y vint que Lucile avait bientôt sept ans, et qu'il lui fallait donner des manières.

De cette heure data ma disgrâce.

Je ne vis plus que professeurs de maintien, maîtres à chanter, maîtres à danser, maîtres à marcher, je n'entendis plus que harpes, clavecins et pochettes.

Ce n'était plus autour de moi qu'observations, règles, méthodes :

« Mademoiselle, c'est le temps de mettre vos papillotes... On apporte l'habit à traîne... Vous avez oublié les mouches!... Vite! en place pour le menuet... tournez à propos... la tête mieux soutenue... le regard plus hardi... Çà, votre ariette!... Perlez la finale... Preste! preste!... Madame la duchesse sonne et s'impatiente!... »

La pauvre Lucile, ballottée ainsi de l'un à l'autre, se trouvait empêchée de me soigner. Mes journées s'écoulaient mélancoliquement parmi les petits meubles, qui n'étaient plus essuyés que par des jupes indifférentes. Son affection ne s'amoindrissait pas. Mais un baiser à la dérobée, un bercement interrompu bientôt, voilà tout ce qui me restait d'elle.

***

Hélas! l'enfant oubliait dans le moment qu'elle apprenait : il lui aurait fallu garder tant de choses en mémoire!

En vain l'on employait tous les moyens de persuasion et de contrainte, rien n'y faisait.

On en vint aux punitions usitées dans les couvents.

Un devoir mal fait, une maladresse commise, vite le devoir ou le récit de la maladresse lui étaient pendus au dos, et son petit front disparaissait dans un bonnet à cornes. Avait-elle, en son désespoir, recours à quelque mensonge? Aussitôt une langue rouge venait se balancer sur la pancarte. Cherchait-elle à se disculper en accusant? La langue noire des calomniateurs rejoignait la première. Opposait-elle la plus humble résistance? On complétait tout cela par le cordon d'ignominie!

La pauvre mignonne pleurait à se faire sortir les yeux hors de la tête. En pareil équipage, on l'obligeait pourtant à rester agenouillée sur le passage du domestique. Chacun se récriait à sa vue. De fait, elle ne conservait plus figure humaine, et

avait bien mieux l'air d'un carême-prenant que d'une petite fille.

Comme encouragements et réprimandes étaient pareillement infructueux, on décida de l'envoyer au couvent des dames de la Présentation, afin qu'elle s'y perfectionnât dans les choses de l'esprit jusqu'au jour de son mariage.

Ah! les tristes adieux! Je la vois encore, durant l'attente inoccupée du départ, assise sur son coffre de voyage, au milieu de sa chambre nue et déjà étrangère, la gorge serrée, la lèvre tremblante, des pleurs silencieux tout le long des joues...

On ne put m'arracher de ses bras qu'en lui promettant de me confier à qui prendrait bien soin de ma personne.

***

En effet, deux jours après, je roulais en chaise vers la terre du comte d'Olivac, parent pauvre, dont la fille m'avait témoigné parfois de l'amitié.

Après un interminable voyage durant lequel je m'interrogeais anxieusement sur mon sort, le manoir d'Olivac m'apparut, au bout d'un chemin planté d'ormes rabougris.

C'est une demeure, jadis opulente, dont les murailles flanquées de quatre tours à poivrières baignent aujourd'hui dans un fossé croupissant. Les fenêtres ont un air sévère, les toits sont moussus, les murs lépreux.

Ce soir-là, une bise d'automne, qui poussait les nuages bas et faisait choir les feuilles dans l'eau frissonnante des ornières, ajoutait encore à l'inhospitalité de ce hargneux séjour.

Je connaissais les Olivac. Le père. grand, maigre, le nez busqué, le regard aigu sous des sourcils en broussailles, semblait sculpté dans quelque arbre rugueux de sa seigneurie. La mère, étroite d'épaules et pauvre de mine, montrait une face habituellement rechignée, coupée par des lèvres minces, parcimonieuses de sourires. Hermengarde d'Olivac, leur fille, était comme un miroir où se seraient reflétés les travers familiaux: en elle, ce que le comte pouvait avoir de noble se tempérait par la médiocrité d'esprit de la comtesse, et ce qu'on aurait pu découvrir chez celle-ci de sensibilité cédait devant la morgue paternelle.

Lorsqu'un rustaud travesti en laquais m'apporta dans le salon de compagnie, tous trois y étaient assemblés. L'unique chandelle qui composait le luminaire n'éclairait pas sur eux les vêtements que naguère je leur avais vus. Ceux-ci, dans le fond des armoires, attendaient l'occasion d'un gala ; ils avaient pour remplaçants quotidiens des jupes de futaine et un vieil habit rapiécé.

Tandis que M. d'Olivac, le nez chaussé de grosses besicles rondes qui achevaient sa ressemblance avec un hibou, déchiffrait un traité de vénerie, son épouse et sa fille parfilaient, à défaut de galon d'or, un vieux ruban de laine jaune. Elles savaient cette occupation admise par l'étiquette et même en honneur à la Cour : cela suffisait. Et, bien qu'elles fussent transies par manque de bonnes cottes de laine qu'elles auraient pu se tricoter, elles jugeaient ce vain parfilage seul digne de leurs doigts qui répugnaient à toute besogne roturière.

Devant même qu'elle eût épelé le billet qui m'accompagnait, Hermengarde me fit long visage. Pourtant j'ai découvert depuis, au château, une misérable poupée d'étoupe qu'elle dorlotait dans les coins avant de m'avoir reçue. Mais sa susceptibilité vit dans mon arrivée une aumône et, bien vite, une humiliation.

Le soir, néanmoins, après avoir reçu à genoux la bénédiction, elle me conduisit dans sa chambre où je passai la nuit.

Oh ! cette nuit-là, quelle lamentable insomnie !

Non plus couchée douillettement dans mon petit lit, mais campée sur une chaise boiteuse au dossier de cuir armorié, j'examinais tristement mes aventures. Le vent soufflait sous la porte, la pluie clapotait dans les douves, et des oiseaux nocturnes ébranlaient par moments les vitraux, avec des grincements d'ongles et des chocs sourds qui me remplissaient d'épouvante.

***

La vie qui fut mienne dans ce désert surpasse toute imagination de monotonie.

Elle se déroulait, du lever au coucher, dans la seule pièce du logis où l'on pût se tenir, car un feu de racines y vivotait.

C'est là que, sur les dix heures, conformément aux us de ses ancêtres dont les portraits grimaçaient et s'écaillaient au mur, le comte accordait audience.

On voyait le fermier se lamentant sur l'indigence de la récolte, des gueux, maigres comme la terre d'alentour, apportant leurs deniers ; parfois quelques créanciers venus du village pour solliciter leur dû.

Mais ceux-ci étaient accueillis avec une si hautaine froideur qu'ils n'osaient guère insister, et reculaient vers la porte, le bonnet à la main, en donnant du « Monseigneur » et en s'excusant de leur audace.

Dans les premiers temps, j'en fus surprise. Mes notions naturelles de justice et d'honnêteté s'insurgeaient en moi. Mais il faut toujours s'efforcer de comprendre, avant de condamner. Peu à peu, ma conscience s'éclaira. Certes les Olivac pratiquaient la négation des dettes par nécessité personnelle, mais aussi par imitation respectueuse de leurs aïeux. Abandonnant aux hommes du commun cette vertu ménagère qu'est l'étroite probité, ils estimaient indécent que la race campagnarde pût s'enrichir de leurs écus, et ils conservaient avec jalousie ce dernier moyen qui leur restât de maintenir leur prestige et leur autorité.

Après un repas préparé à la paysanne, mais servi selon la règle d'une pompe rigoureuse, les journées rampaient languissamment.

Parfois, Hermengarde me faisait la leçon. Elle me plaçait devant elle et m'initiait au rite d'une gothique et minutieuse bienséance. Sa voix enfantine, mais déjà sévère, résonnait dans la salle, son doigt levé requérait mon attention, et ses parents la regardaient en manifestant tout le peu de complaisance dont leurs visages étaient capables.

Parfois aussi, on annonçait une visite. Aussitôt, le comte volait à sa garde-robe pour passer l'habit bleu de roi, la comtesse s'ajustait, Hermengarde mettait une toilette d'apparat; tout le château s'éveillait de sa torpeur coutumière et dans les corridors retentissait le bruit des portes battantes.

Pour ma part, je n'avais pas lieu d'espérer grande réjouissance de cet événement.

Quelque hobereau famélique, quelque douairière à face de

Carabosse, quelque gentilhomme en disgrâce, qui me déchirait le cœur, par ses regrets de Versailles, tels étaient les familiers.

On s'asseyait en cérémonie, on tenait des propos relatifs, selon la saison, à la chaleur ou aux frimas. On déplorait la turbulence nouvelle des esprits et les concessions du Roi. On appréciait quelques récentes alliances entre des familles de la province. Après un silence que la gêne commune n'osait entreprendre de dissiper, on échangeait des adieux d'une politesse compassée et prévue.

Ces visites se rendaient ponctuellement. J'y gagnais des après-midi de solitude durant lesquels mon abandon trouvait un allègement dans la liberté passagère.

C'est ainsi qu'à travers les vitraux je pus voir tour à tour les dernières feuilles tourbillonner sous les rafales, la neige endormir les champs, les bourgeons poindre, les labours devenir moissons, puis chaumes, puis labours encore.

Je m'ennuyais à périr. Ma mémoire me représentait malicieusement toute la prospérité d'autrefois. Je regrettais et je plaignais Lucette. Je souhaitais confusément un renouveau de ma fortune. Mais chaque jour consumait avec lui le chimérique espoir qu'il avait apporté.

***

Lorsqu'on brise par mégarde les petits Jésus de cire qui sourient dans les crèches, ils montent au ciel et deviennent là des Providences de poupées.

L'un d'eux veillait sur moi, j'imagine, car le comte dit un soir :

— Nous n'avons pas vu, de tout l'hiver, nos cousins d'Hézerville. Notre devoir est de ne point les négliger. Nous nous rendrons chez eux demain.

Puis il ajouta, tourné vers Hermengarde :

— Vous pourrez prendre votre jouet.

— Merci, monsieur, — répondit-elle en s'inclinant.

Le jouet, c'était moi.

Je ne me formalisai point de ce langage : j'étais toute à la joie d'une promesse de distraction. Et puis quelque chose me prédisait du bonheur.

Le lendemain, après le repas qui fut chiche en prévision du goûter qu'offriraient sûrement nos hôtes, je vis un carrosse au bas du perron. Sur la portière les armes des Olivac s'étalaient fastueusement. Mais le reste de l'équipage ne s'accordait guère avec tant de majesté, car le coffre, dont la peinture datait du Grand Roi, était fendillé misérablement, les roues s'écartaient en pattes de cane et, sur le siège, un vieux valet avait coiffé sa perruque, enfarinée pour la circonstance, d'un tricorne qui semblait y prendre, au soleil printanier, ses invalides des averses.

Nous nous entassâmes, la portière fut rabattue et je sentis la machine, lourde, grinçante, cahotante, démarrer au trot inégal de deux bidets jaunes.



La terre d'Hézerville est aussi riante qu'est âpre la terre d'Olivac.

Devant les abondantes prairies, les bois bien plantés, le jardin à la française qui entoure le château, je crus renaître.

Nous eûmes l'accueil le plus ravissant du monde et fûmes comblés d'honnêtetés.

Sur le seuil, aux côtés du baron et de la baronne, se tenait leur fille Gilberte. Son aspect m'émut bien tendrement, car je retrouvai en elle les traits de ma chère Lucile, avec un je ne sais quoi de plus vivant et de plus libre.

Hermengarde, félicitée de ma bonne mine, en conçut quelque orgueil, car elle abaissa sur moi des regards dont elle me favorisait rarement.

Une proposition fut faite de vagabonder à travers le parc ; la bonne humeur de la petite hôtesse et de quelques enfants du voisinage qui s'étaient joints à nous fit qu'on atteignit promptement l'heure de la collation. Sous les arbres, une table champêtre, couverte de fruits, de laitage, de tourtes à la frangipane et de mille autres friandises, attendait les jeunes convives ; chacun fit honneur au festin que présidaient les parents, tout aises du bel appétit.

Assise sur la mousse, au pied d'un chêne, je me rassasiais de ce spectacle et faisais provision de gaieté.

La nuit tombante donna le signal du départ. Déjà je m'apprêtais au cruel réveil de ce rêve, quand, à ma surprise, Hermengarde se retira vers le carrosse en négligeant de m'emmener. J'avoue que je ne tentai rien pour solliciter son attention. Pourtant j'aurais pu le faire par un de ces gestes, involontaires en apparence, que pratiquent les poupées, froissement de robe ou chute bruyante.

Mais il me semblait qu'une volonté supérieure commandait en cette minute, et qu'il y aurait eu du sacrilège dans toute intervention. Il faut bien dire aussi que j'étais piquée de me voir abandonnée de la sorte.

Le carrosse tourna, puis disparut.

Des sentiments divers s'agitaient en mon sein. Certes Hermengarde était trop fière pour se résoudre à me réclamer. Mais allait-on m'adopter à Hézerville?

Je fus découverte par un serviteur et portée au château.

— Tiens ! — dit le baron, — c'est la poupée d'Hermengarde !

Il réfléchit un instant, puis :

— Bah ! nous la lui rendrons à notre prochaine visite. Ma petite Gilberte, — ajouta-t-il, — ayez-en bien soin jusque-là.

Il me remit aux mains de sa fille.

A ce moment, mon âme se fondit délicieusement, et je crois que j'aurais pleuré bien volontiers si la nature m'avait permis les larmes.

***

Quel digne père, ce M. d'Hézerville ! On concevrait la noblesse et la bienveillance incarnées qu'on n'exagérerait point les agréments de sa personne. Heureux temps où je le voyais s'avancer sous la charmille, à pas mesurés, le visage éternellement fleuri d'un bon sourire, tandis que son habit de velours amarante battait sur un gilet brodé qui recélait toujours, dans l'ampleur des poches, la tabatière d'or et une petite boîte d'écaille pleine de dragées à l'anis !

Quelquefois il était contraint de renoncer à la promenade. Alors, dans sa bergère, il lisait la gazette. Il n'injuriait jamais

les crises de goutte qui le retenaient là et disait jovialement que c'était la croix de Saint-Louis de la galanterie. La baronne n'en prenait pas d'ombrage. Elle avait des lumières sur la philosophie et savait absoudre à propos. Elle mettait seulement un doigt sur ses lèvres en désignant du regard Gilberte qui pouvait entendre.

Au demeurant, tous deux formaient le couple le mieux uni et s'accordaient comme fidèles d'un culte commun : l'adoration de leur fille.

Mais, d'âmes aussi bien nées et d'intelligences aussi polies, une chose m'étonnait. Autant on avait accablé de leçons ma pauvre Lucile, autant Gilberte était l'innocente victime d'un excès contraire. Elle ne connaissait point de maîtres, était dépourvue des talents convenables à une jeune demoiselle, vivait dans la liberté de la nature, et cela par l'expresse volonté de ses parents qui se félicitaient de toutes ses marques d'ignorance.

Ils mêlaient à leurs dires le nom d'un sieur Jean-Jacques, que je soupçonne d'être l'étonnant moraliste dont ils tenaient leurs maximes.

Je ne me crois point démunie tout à fait de cet esprit subtil qui guide, à travers leur carrière, les créatures féminines. Et, sans m'ériger en pédagogue, je ne puis me défendre de m'estomaquer lorsqu'on proclame la généralité de la vertu. Mais une poupée ne saurait disserter. Il y a de l'orgueil à préjuger de l'économie du monde. La vérité ne daigne pas toujours se rendre vraisemblable. D'ailleurs, les parents de Gilberte excellaient à se faire aimer : tout d'eux-mêmes, jusqu'aux erreurs, ne tardait guère à sembler agréable, et, quand le baron contestait la valeur du rang ou la justice des privilèges, c'était d'une telle grâce, le tour de ses phrases avait tant de bonhomie, il invoquait une révolution en termes si ingénieux qu'on l'eût souhaitée venue, ne fût-ce que pour applaudir aux boutades qu'elle lui aurait suggérées.



La visite aux Olivac, différée sans cesse, me laissa jouir du temps le plus fortuné de ma vie.

Gilberte me témoignait les vrais sentiments d'une mère. Je me souviens même qu'une fois elle voulut faire ce qu'elle avait entendu vanter si fort, et qu'on la surprit, la guimpe déboutonnée, mettant à l'air, pour m'allaiter, sa petite poitrine encore déserte de roses.

Un jeune gentilhomme des environs, qu'on saluait du titre de chevalier, lui faisait habituellement société.

Ils m'adoptèrent tout de suite pour leur fille, et rien n'était plus touchant que de les voir, lui, vêtu d'un habit à la Franklin, elle, coiffée d'un rustique fichu, me tenant chacun par la main et me promenant avec gravité, villageois à plaisir dans le parc héréditaire.

Souvent aussi, ils me conduisaient avec eux aux chaumières où leurs parents voulaient qu'ils se montrassent aumôniers et connussent de près les paysans.

Je n'y étais pas la moins bien accueillie. Les petites rustaudes écarquillaient leurs yeux, et me touchaient furtivement quand d'aventure Gilberte apportait ses soins à quelque autre objet que moi-même.

A vrai dire, j'en aurais marqué du dégoût si le propre des poupées n'était la modestie. Je suis issue, je le sais bien, des gros doigts d'un artisan; mais la fréquentation constante de l'aristocratie me créa comme une nouvelle origine. Je n'éprouve de véritable agrément qu'en noble compagnie et ne crois pas qu'un sentiment autre que vilement calculé ou absurdement charitable puisse pousser un esprit délicat à frayer avec la canaille.



Gilberte et le chevalier devenaient inséparables.

Durant quelques années, leurs jeux ne changèrent qu'avec les saisons. Ils s'appelaient mari et femme, se choisissaient des demeures variées parmi les bouquets d'arbres, dans une chaise à porteurs, derrière des meubles, et s'y complaisaient à des occupations ingénument patriarcales.

Mais lorsqu'en leurs visages enfantins s'ébauchèrent les traits de l'adolescence, une timidité contraignit leurs habitudes. Leurs mains se cherchèrent sur ma personne, tout en

se fuyant au premier contact. Ils espacèrent les allusions à leur innocent hyménée, se parlèrent avec cérémonie, comme s'ils eussent été revêtus d'une dignité nouvelle, et feignirent de ne songer qu'à moi, en n'étant plus préoccupés l'un que de l'autre.

L'ignorance leur tenait lieu de principes. L'Amour régnait doucement sur leurs sens étonnés; ils en éprouvaient les ondulations avant d'en connaître les vagues, et c'était, sans causes, des bouderies, des effusions, des impatiences. Lui se montrait protecteur; elle, indocile et despotique. Des querelles naissaient, puis des larmes.

On se réconciliait; on s'allongeait durant des heures sur la mousse. Quelque fleur aperçue, un oiseau voletant, les faisaient surgir. Une course commençait alors, éperdue, qui s'achevait le plus souvent en des bousculades où la perversité candide de leurs baisers cherchait aux joues un plaisir qui ne vient que des lèvres.



Bien que, depuis longtemps déjà, il fût bruit de troubles, de changement de régime et d'exécrables violences, Hézerville n'avait souffert encore aucune injure. Même, les environs étaient assez calmes pour que plusieurs châtelains eussent accepté de participer à une fête rustique organisée par le baron. Ils arrivèrent, parés de champêtres atours. Sur les miroirs d'eau flottaient des barques enguirlandées. Une salle de verdure devait abriter la comédie et, près de l'estrade des musiciens, des lanternes suspendues aux branches laissaient prévoir que le divertissement se prolongerait en un bal nocturne, au son de la musette et du flageolet.

Gilberte et le chevalier firent leur apparition. Pâtre de satin blanc, bergère en jupe d'azur, ils menaient entre eux un agnelet tout couvert de rubans et sur lequel ils m'avaient juchée. On admira leur gentillesse. J'eus ma part des éloges. Il me faut confesser que j'y fus sensible. Nous devînmes en quelque manière les rois de la fête: car bientôt, du haut d'un tertre gazonné qui faisait face au château, nous dominâmes toutes les danses.

Voici que tout à coup un valet accourt, plein d'effroi. Il se jette aux pieds de M. d'Hézerville en criant à tue-tête :

— Les voilà!... les voilà!... Fuyez! fuyez vite!...

La gavotte s'arrête, les flûtes restent une note en l'air. Bergers et bergères se rassemblent autour du laquais. On le presse de questions, on l'adjure de rapporter clairement ce qui l'émeut à ce point.

— Oui! — gémit-il, — fuyez!... Ils arrivent!... Ils ont déjà tout pillé, tout massacré!... Oh! ces figures! Des bandits, sales et puants comme la peste. Ils ont des piques... ils ont des fusils... Ah! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!...

Il disait vrai. Voilà que débouche une troupe hurlante, des besaciers, des teigneux, des rogneux, des porte-bâtons tels que je n'en avais jamais vu et dont l'aspect seul annonçait tout ce qu'on en pouvait craindre. Plusieurs avaient la fleur de lis royale imprimée sur la chair de l'épaule. Juste Dieu! qui sont ces gens-là?

Leur meneur ose avancer vers M. d'Hézerville; je vois se tordre sa bouche et blêmir son visage bilieux. A coup sûr, le baron ne pourra tolérer cette hardiesse.

Hélas! il n'a, comme épée, qu'une houlette. Maudite mascarade!

L'autre redouble d'arrogance :

— Au nom de la Révolution...

Ah! j'entends: la Révolution... Ce que demandait tant M. d'Hézerville...

Mais voici des menaces. Le brigand se retourne. Il harangue la meute qui gronde derrière lui :

— Voyez, mes frères, ces gueux d'aristocrates. Voyez par quels artifices ils masquent leurs complots! Sous ces bouquets, leurs armes étincellent. Remarquez ces feuilles d'écritures secrètes destinées aux Espagnols! Et pour savoir toute l'effronterie...

Ici, je perdis le fil de son discours. Lui-même ne le tenait pas très fortement. Il désigna les têtes de béliers sculptées au-dessus des portes du château; puis il parla d'un nouvel édifice social qui s'élevait sur les ruines de la Bastille; enfin il déclara que les ci-devant allaient ébranler, avec ces béliers, les murailles de ce nouvel édifice.

Moi, j'étais confondue par un tel jargon. Mais le sordide auditoire vit dans le comble du désordre le suprême de l'éloquence. Conçoit-on de tels gobe-mouches qui prennent les fers des houlettes pour des poignards et découvrent une écriture secrète sur les pages de la gavotte! Je ne suis pas savante, mais on ne me piperait guère avec de pareilles billevesées.

Les clameurs redoublent. Nous voilà cernés. L'étrange groupe que nous formons, en costumes de pasteurs et de pastourelles, parmi les loups furieux! D'honneur! c'est à croire que la comédie continue et que, dépouillés de leurs oripeaux, ces mutins vont se changer en Silènes et danser un ballet galant!

Mais du renfort nous arrive, car tout le village se porte au château. Je reconnais déjà quelques-uns de nos braves paysans.

Autre surprise! Ils regardent, sans bouger. On les interpelle : ils demeurent stupides. Leur silence paraît au meneur un acquiescement. Il les exhorte, gesticule, les nomme « créateurs du pain et du vin, grands prêtres de la Nature! » et les invite à secouer le joug de leurs oppresseurs. Eux, sans protester, acceptent ces propos inouïs.

La baronne voudrait implorer.

— Y pensez-vous, chère amie! — interrompt M. d'Hézerville, toujours très digne.

Son courage me gagne. A cette heure, plutôt que de tomber au pouvoir d'un rustre, j'aimerais cent fois mieux être brisée par un aristocrate!

On envahit le château. Des vitres volent en éclats. Les fenêtres vomissent tour à tour des meubles, des tapisseries, des cristaux, des livres. A coups de piques, on pousse tout cela au milieu de la cour. Outré de colère, un vieux serviteur se précipite pour tenter de mettre un terme au pillage. On l'entoure; on l'appelle « esclave affranchi », on veut lui arracher sa livrée, le porter en triomphe; il refuse. On fond sur lui et on l'assomme aux cris de : « Vive la liberté! »

Ces vilains annoncent, à grand fracas, qu'ils sauvent la France. Je ne sais pas exactement de quoi, mais il faut que le danger soit bien pressant, pour être plus redoutable que les libérateurs!

Cependant la terreur panique avait rassemblé les femmes

autour du baron. Gilberte, qui versait des torrents de larmes, se blottissait contre sa mère et m'étreignait éperdument.

Ces messieurs furent emmenés, parmi des vociférations.

A la faveur du tumulte, un homme se glissa près de la baronne :

— Madame, venez, vous et votre enfant. Vous serez en sûreté chez moi.

C'était l'ancien curé du village. Il n'avait plus de soutane et priait tout bas de ne point publier sa présence.

Sous la conduite de ce vénérable ecclésiastique, la baronne et Gilberte, que j'embrassais étroitement, s'acheminèrent vers le village, tandis que le cher château d'Hézerville flambait déjà et que cette lueur allongeait devant eux sur la route leurs trois ombres démesurées.

***

Nous fûmes logées en une humble maison, proche le presbytère où le nouveau curé avait établi ses pénates.

Aux alentours, des incendies s'allumaient dans toutes les paroisses, que les perturbateurs nomades étaient allés désoler de leurs crimes.

Maintenant que nos villageois étaient seuls, la solitude, hélas ! ne tempérait point leur fureur. L'égarement avait, je crois, plus de part que la scélératesse aux excès de ces malheureux. Mais, peu à peu, le ferment de révolte les corrompait. On les voyait arrêter, arrêter sans cesse. Toute calomnie leur semblait justement accusatrice qui leur fournissait une victime, et désormais leurs propres clameurs suffisaient à les persuader.

A travers une lucarne, Gilberte me les montrait quelquefois.

Délaissant les travaux champêtres, ils se promenaient par bandes. Les délicatesses qu'ils persécutaient chez autrui, ils les avaient adoptées pour eux-mêmes, mais cela le plus ridiculement du monde. J'ai vu des mégères qui se barbouillaient de rouge en déclarant que l'égalité leur donnait enfin le droit d'en user, elles aussi, et qui présentaient, sous des tignasses emmêlées, des visages d'une hideur barbare et prodigieuse.

Gilberte ne s'attristait guère. Elle ne comprenait pas le tragique du spectacle. Son désœuvrement et sa curiosité de petite fille ne pouvaient que se plaire à considérer ce carnaval.



Pendant plus d'une année, nous profitâmes de cet asile.

Un matin, tandis que la baronne, en l'absence du curé, reprisait une jupe de laine, et que Gilberte et moi nous regardions tomber la pluie, nous aperçûmes une troupe tumultueuse.

En tête, marchait une vieille femme, pourvoyeuse de drogues et de simples, un peu sorcière, que j'avais entrevue jadis, rôdant parmi les communs du château.

Devant notre logis on fait halte, on heurte brutalement avec le marteau de la porte. Le coup résonne dans le silence. On frappe encore... Dehors les rumeurs s'accroissent; enfin Nanon, la vieille servante, va ouvrir.

On lui déclare avec impétuosité que le peuple souverain veut saisir en personne le ci-devant curé, poursuivi comme perturbateur de l'ordre et rebelle à la loi. On ajoute qu'il cache des aristocrates, et on exige qu'ils soient livrés sans tarder.

Avec effroi, nous entendions ces paroles à travers les planches disjointes du parquet.

Comme l'escalier craquait déjà sous de grosses bottes, madame d'Hézerville se leva, très pâle.

— Viens, mon enfant, — dit-elle.

Et nous descendîmes.

Il y avait, en bas, des grenadiers, des gardes nationaux, des artisans, des femmes. Ils vaguaient, flairant comme des limiers, et donnant de la crosse contre les murs.

— Ah! ah! — s'écrièrent-ils quand nous parûmes, — voilà du nanan! Allons, les belles, avancez un peu... D'abord, toi, gamine, t'as pas besoin de ça...

Je sentis la main d'un de ces sacripants s'appesantir sur moi. Il me tint un moment. Son haleine vineuse m'empestait. Mais je lui déplus, sans doute, car il haussa les épaules en proférant :

— Va-t'en, chiffon, guetter dehors si nous y sommes!

Il me précipita dans la rue avec tant de rudesse qu'un de mes bras se désarticula, et que je perdis le sentiment.

Les braillements des patriotes me rendirent à moi.

Ils menaient grand train, brutalisant la servante, disant que le curé était un ivrogne, puis se plaignant aussitôt de ce qu'il n'eût pas de vin dans sa cave. La sorcière, principalement, était la proie d'une aveugle frénésie. Soudain, elle se mit à crier :

— Sus! sus!... le voilà!

En effet, le prêtre arrive. Il entre, fait très modérément aux envahisseurs les représentations convenables. Mais on l'environne et, fourche au col, on le pousse dehors. Un homme lui décharge un coup de hache sur le crâne. A peine est-il abattu, on se porte sur son corps aux plus sauvages extrémités. Après avoir dépouillé le cadavre en l'insultant, ces tigres tirent du logis la baronne et ma pauvre petite maîtresse, et les entraînent avec eux.

Mon esprit se refusait à penser. J'étais tombée dans une profonde faiblesse. L'épouvante de cette vision persistait en moi et tous les objets me paraissaient tachés de sang.

Qui me sortirait de ce ruisseau? Qu'allais-je devenir? A la place des cœurs tendres qui m'avaient choyée, ne trouverais-je pas des tyrans? Mon accoutrement misérable ne parlerait guère en ma faveur... Et puis ce mort, là, tout près de moi...

A la nuit close, j'entendis grincer doucement une serrure. Nanon, la vieille servante, se montra. Elle prêta l'oreille : nul bruit ne réveillait les échos de la rue. Rassurée, elle démasqua une lanterne, et s'approcha de son maître. Ses pauvres mains ridées firent effort pour parvenir à le soulever du sol. Apparemment, elle voulait le traîner sur la terre sainte, ou tout au moins le soustraire à l'injure de l'abandon. Mais le poids excédait ses forces. Alors elle se dépouilla de sa mante à capuche pour en couvrir le mort et, sous la pluie, à genoux, elle demeura en prières.



Je fus recueillie par un passant, qui me porta chez lui.

Quelle déchéance! Un froid mortel se répandit dans tout

mon être, quand je vis le fumeux réduit où je me trouvais exilée.

Mon ramasseur s'appelait Triquet, comme l'annonçait l'enseigne qui surmontait sa porte. Vendeur d'épices, il trônait habituellement sous une couronne de chandelles pendues par les mèches, entre des bocaux de cassonade et de poivre long.

Marchand probe et digne père de famille, il n'était pas méchant homme. Mais il avait perdu l'esprit par la faute des événements. Les récentes entreprises de ses pareils stimulaient son zèle et l'enivraient d'orgueil. Il se croyait dans l'obligation de trancher de l'homme politique, de déguiser sous un dehors impitoyable la placidité de son visage, de rouler des condamnations dans toutes ses paroles, des incendies dans tous ses regards, et de parer ses discours de mots pompeux qu'il ne comprenait qu'à demi, mais qu'il s'honorait d'employer.

Dès qu'il eut pénétré chez lui, il appela :

— Brutus !... Agrippine !...

Par civisme, il accablait de ces grands noms ses deux enfants.

Brutus avait de pâles lèvres entr'ouvertes et des cheveux filasse. La face d'Agrippine présentait en perfection l'aspect d'une pomme rondelette dont deux pépins auraient formé les yeux.

Leurs pattes, poisseuses de raisiné, me saisirent. Agrippine m'appliqua sur chaque joue un baiser mouillé.

Ah ! les grossiers attouchements, les soins importuns, les vilaines façons ! Quel regret me venait de mes maîtresses disparues, Lucile, Gilberte, Hermengarde elle-même ! N'étaient-elles pas victimes aussi du bouleversement général?... Je discernais, maintenant, l'essence de leur charme. Sa perte me permettait d'en connaître le prix. Chez ceux de leur race, je le sais bien, l'héroïsme s'amoindrissait en bravade et l'urbanité détournait les élans du cœur. Je l'aimais, pourtant, cette race, et surtout dans sa fleur mignonne qu'étaient mes petites amies, têtes innocentes, créatures d'aurore, dont la brève existence enrubannée passa des mains qui berçaient aux mains qui tuent...

Près de leurs amusements délicats, quelles dégoûtantes récréations que celles de mes nouveaux maîtres !

Elles se prenaient dans l'arrière-boutique, sous la surveillance grondeuse du citoyen Triquet et de sa citoyenne épouse, une grande brune en camisole et en jupon.

Leurs propos n'étaient que doléances perpétuelles. Ces gens, qui vivaient dans la félicité, faisaient plus de plaintes que n'en aurait justifié mon propre malheur. Ils égayaient ces griefs de sempiternelles parties de cartes. Leurs jeux ne ressemblaient pas aux jeux de naguère. Les rois s'appelaient des Sages ; les valets, des Braves ; les reines, des Vertus. Ils possédaient un autre jeu dont les rois s'appelaient des Génies ; les reines, des Libertés ; les valets, des Égalités : ils mêlaient toutes ces figures, et, brandissant leurs cartons graisseux, s'injuriaient horriblement.

Agrippine et Brutus, cependant, s'occupaient de moi. Triquet leur défendait de me laver, flétrissant de : « propreté muscadine » les moindres soins du corps. Aussi ne m'avaient-ils point débarrassée de la boue ramassée au ruisseau, et qui souillait ma robe. Mais cette robe même me fut arrachée bientôt. On la déclara toute empreinte de la sorte de magie dont les ci-devant tyrans se servaient pour confondre et pour éblouir, et l'on me glissa dans un sarrau d'une toile si grossière qu'elle érailla tous mes membres. Puis ma chevelure, nattée à la romaine, fut ornée d'une cocarde aux couleurs de la Nation.

Je ne m'illusionnais pas sur mon aspect. Depuis longtemps, j'avais perdu ma poudre. Mes couleurs se fanaient de jour en jour. Une égratignure balafrait ma joue gauche et les chutes nombreuses, écaillant le vernis, rendaient visible au bout de mon nez le bois sombre qui en formait la matière.

Bien qu'ils fussent peu comblés de joujoux, ces polissons sentaient la diminution de mon prestige, et me la faisaient expier avec cruauté. Agrippine me claquait sans vergogne, puis me juchait au sommet des arbres, insoucieuse de la dégringolade. Plus raffiné, Brutus prenait son plaisir à forcer les ressorts de mes membres.

Je dois ajouter que sa sœur se montrait alors justicière.

D'un revers de main elle écartait rudement le débile Brutus, puis m'emportait, mais avec trop de butorderie pour que je pusse concevoir quelque gratitude au sujet de cette protection.

***

De telles circonstances sembleraient de nature à faire souhaiter le trépas.

Et après le trépas, qu'espérer, que craindre? Faut-il craindre? faut-il espérer? La crainte dissipe toute chance qui reste encore d'être heureux ; l'espoir fait mieux sentir le malheur présent. Mais ne suis-je pas au terme de mes épreuves? N'ai-je pas le droit d'espérer?

Oui, j'espère. Quand ma petite âme se sera dégagée, elle ira vers l'éternel séjour. Il faut bien que les âmes des choses y montent aussi pour immortaliser le bonheur des hommes qui les ont aimées. Les chansons des ruisseaux, le parfum des fleurs, l'esprit des livres, l'accueil des meubles familiers, la tendresse filiale d'une poupée d'enfance, tout ce qui caresse et qui charme, tout cela pourrait-il manquer au paradis? — Non... Quand ceux que nous connûmes brisent leur enveloppe et s'envolent, nous nous élevons avec eux. Notre léger cortège les suit, les accompagne, les devance afin qu'ils ne se sentent pas trop étrangers en arrivant, et vers les célestes demeures nous avons, j'en suis certaine, de toutes petites étoiles pour nous marquer la route...

***

Aujourd'hui, j'en éprouve quelque fierté, ma plume ne tremble point en écrivant ceci : le trépas est proche.

Il faut me hâter de finir. Je placerai ces mémoires dans la petite commode de Gilberte. L'avoir retrouvée ici, par miracle, après le pillage du château, aura été, je crois, ma joie suprême.

Depuis deux jours, Agrippine et Brutus sont appliqués à un grand ouvrage.

Sous les yeux émerveillés de leurs parents, ils construisent une singulière machine formée de deux montants entre lesquels glisse un tranchet.

J'en ignorais l'usage jusqu'au moment où je les vis s'emparer d'un oiseau, passer sa tête dans un trou pratiqué au centre d'une planchette verticale et faire retomber la lame sur son cou à plusieurs reprises.

Le malheureux poussait des « cui-cui » qui me perçaient le cœur et se débattait désespérément. Les sursauts devinrent plus faibles. Les petites pattes se contractèrent, quelques gouttes vermeilles coulèrent du bec et, détachée, la tête vint rouler jusqu'à moi.

L'oiseau est mort. J'ai recueilli sa dernière expression de vie dans le regard que m'adressèrent ses prunelles déjà voilées.

L'oiseau est mort. Voilà le sort qui m'attend. Hier, ils m'ont jugée. Ils avaient constitué un tribunal que Triquet disait comparable à celui qui siège dans les villes.

Tous ceux que j'aimais ont dû subir eux aussi, les juges et les bourreaux. Cette persuasion me console.

Je suis sans regrets. Ma conscience est pure. Elle me fortifie et va me permettre de finir courageusement, comme une honnête fille.

Il fait beau dehors. Le printemps est revenu. J'espère qu'il y a encore des poupées heureuses...

Ah!... J'entends... Non... Personne...

Dans mon cas, les hommes se préparent. A quoi bon? J'ai trop de savoir-vivre pour ne pas savoir mourir. Puis est-il nécessaire de l'apprendre? On y réussit très bien la première fois.

Du bruit encore... Des sabots qui traînent... Pour le coup, je crois bien que...

PAUL REBOUX

L'HEUREUSE SUÈDE

De quelque côté que l'on arrive à Stockholm, c'est l'eau qui vous accueille; l'horizon ondule entre des lacs, des jardins, des maisons peintes de toutes les couleurs; le train semble glisser sur la mer; il enfile une longue digue bâtie sur pilotis, frôle les navires, effarouche les mouettes voraces, et stoppe brusquement au bout d'un pont. Des mâts, des drapeaux, des clochers émaillés bleu .et vert, des balcons couverts de fleurs, des vagues au détour de chaque rue, des ponts jetés partout comme des rubans : ainsi m'apparut Stockholm. Agglomération bizarre et jolie, baignée dans une lumière d'opale.

Simple petite forteresse, bâtie sur un rocher, entre les dentelures d'un fjord sinueux et les eaux tranquilles du lac Mälar, elle s'étend sans cesse malgré la ceinture qui l'enveloppe. Dans tous les sens, elle jette ponts et passerelles et se joint aux îles voisines qu'elle englobe. Rien n'arrête sa fantaisie. Trouve-t-elle une colline ? Elle y grimpe, accroche à ses flancs des châteaux de toutes formes; d'une île entière, elle fait un jardin public; au milieu des eaux, elle élève une salle de fêtes; les vaisseaux pénètrent jusqu'au cœur de la ville, les palais royaux bordent les ports. Élégante et coquette, Stockholm mérite bien d'être appelée « le Sourire du Nord »,

car la Suède est en somme un pays triste et monotone. Si l'on pouvait embrasser d'un seul coup d'œil son aspect général, on se demanderait vraiment comment l'homme a pu s'accommoder de tant d'eau et de tant de pierres. Des éternels glaciers polaires, sur une largeur de plus de cent kilomètres, descend vers le sud une formidable avalanche de roches. On sent encore le mouvement vertigineux qui emporta ces blocs titanesques, les roulant les uns contre les autres, les bousculant en monceaux dont il semble que l'on entende encore le fracas d'écroulement. Dans la terre grasse, ils s'enfoncent à demi, faible barrière bien vite renversée, car d'autres arrivent, roulent sans cesse, se brisant aux obstacles, se polissant dans la course, s'émiettant de nouveau, pour se polir encore, jusqu'à n'être plus qu'un mince ruisseau de galets luisants et doux. Entre chaque dépression du sol, entre chaque monceau de pierres, de l'eau, toujours de l'eau, mirant un ciel bleu pâle et l'uniformité sombre des sapins effilés. « Quand Dieu sépara les eaux d'avec la terre, il oublia la Suède », dit un proverbe populaire. Évidemment l'homme dut subir l'influence de cette nature en même temps isolante et glacée: le brouillard mol et flou qui caresse les eaux à la tombée du jour fut propice aux vagues rêveries; le vent bruissant dans la haute cime des sapins troubla les esprits et créa les légendes.

Dans ce pays presque aussi étendu que la France, mais dont la population n'atteint pas le double de celle de Paris, avec ce terrain inégal, en grande partie stérile ou marécageux, ce climat glacial, ces longs hivers sans lumière, qui ne permettent qu'une culture très réduite et des industries toutes spéciales, il n'y a aucun grand centre d'activité. Le train du Sud qui remonte vers Stockholm ne rencontre, sur une étendue de plus de quatre cents kilomètres, que cinq villes dont la plus grande n'a que trente-sept mille habitants.

Autour de ces petites cités, dont le développement s'accélère de plus en plus, des contrées entières appartiennent aux familles de la vieille noblesse, qui vivent d'une façon quasi féodale sur ces domaines de plusieurs milliers d'hectares. Ils se maintiennent dans toute leur intégrité grâce à une ordonnance royale qui défend de les vendre ou de les morceler.



Toujours bâties au bord de la mer ou à proximité d'un lac, les petites villes de la Suède ont toutes le même aspect soigné et propre, ou tout neuf, ou très vieux, selon que les incendies les ont épargnées ou récemment ravagées ; mais aucune architecture ne les distingue : aucune époque n'a laissé de trace depuis que le vieux style Viking a été abandonné.

Lorsque j'arrivai à N..., je fus frappée surtout de la propreté méticuleuse qui règne dans toute la ville. Des deux côtés d'une large rue, pavée de galets pointus, s'alignent de petites maisons presque toutes semblables. Entièrement en bois, peintes d'un jaune fade ou d'un blanc un peu cru, elles n'ont en général qu'un étage assez bas, que surplombe un large toit pointu ; les plus anciennes n'ont qu'un rez-de-chaussée et ressemblent tout à fait à des barraques de foire. Aux fenêtres, entre les doubles vitrages, dont l'un s'ouvre en dedans et l'autre à l'extérieur, de pauvres plantes vertes, anémiques et trop grêles, sont ornées de fleurs en papier ; un petit écran brodé cache les pots.

Pas d'affiches déchirées qui pendent aux murs, pas d'étalages voyants exposés à la poussière, pas un chiffon de papier dans les rues ; même dans les vieux quartiers qui s'enchevêtrent autour du port, je n'ai jamais vu d'enfants sales et déguenillés ; il y a de la tenue, de la réserve jusque dans les classes inférieures ; point de camelots s'égosillant ou jetant à pleines mains les réclames dans les ruisseaux : quelques marchands de journaux vont lentement, sans cris ni bousculades. On s'aperçoit vite que cet ordre et cette propreté sont des qualités individuelles, plutôt que l'effet d'une organisation imposée, et l'on sent un bien-être général un peu vieillot et silencieux.

De midi à trois heures, c'est le moment des visites et des promenades, entre le lunch du matin et le dîner de trois heures. Des silhouettes féminines vont et viennent, toutes semblables, à peu de choses près ; même jupe tailleur, même blouse simple au col empesé, même petit canotier haut perché sur le chignon blond ; il ne faut pas chercher dans cette

société les robes à froufrou, ni la savoureuse élégance des Parisiennes : c'est un maintien raide, sérieux, avec un air d'être perpétuellement en voyage. Les gens s'abordent, se quittent, sans grandes démonstrations ; seule la poignée de mains, qui secoue longuement et fortement le bras, est pleine d'effusion sincère ; quelles que soient les paroles échangées, les visages ne changent presque jamais d'expression. Dans cette société réservée, aux gestes rares, aux sentiments concentrés, les différences d'éducation et de positions sont à peine sensibles ; les servantes même ont une apparence soignée et comme il faut.

Bien que N... n'ait que sept mille habitants, son importance commerciale est assez grande ; il y a quatre banques de premier ordre, ayant chacune leur papier-monnaie qui commence à cinq couronnes et qui peut circuler dans toute la province ; le travail y est presque entièrement fait par des jeunes filles qui désirent gagner leur vie, ou simplement s'occuper. L'oisiveté étant, depuis quelques années, considérée en Suède comme déshonorante, les femmes ont pénétré dans toutes les administrations, où l'on a su leur rendre le travail agréable et facile. J'ai pu m'en rendre compte la première fois que j'entrai à la poste de cette petite ville : je restai ébahie du luxe de la salle et du confortable qui entourait les employées. Par de larges baies vitrées, le soleil éclairait de jolies boiseries finement sculptées ornant les portes et les murs entièrement laqués de blanc ; d'élégants bureaux en pitchpin avaient chacun leur lampe électrique dans un coquet appareil *modern style* ; un large comptoir de marbre gris séparait le public des employées ; par terre, un dallage de mosaïque sur lequel on n'aurait pu trouver ni le moindre papier, ni le plus petit débris de cigarette. Les jeunes filles, avec un élégant tablier de mousseline claire, semblaient à l'aise et pour ainsi dire chez elles. Chaque jour, de trois à cinq heures, les bureaux sont fermés, afin qu'elles puissent se reposer, retourner prendre le thé en famille, ou se livrer à quelque sport qui les entretienne fraîches et vigoureuses.

L'hôpital que je visitai avec la directrice est aussi une merveille d'organisation. Les gens de la bourgeoisie, les dames mêmes, ont l'habitude d'aller s'y faire soigner ; on leur réserve

des chambres élégantes et gaies, avec des tentures bleues ou roses selon leur goût, et de jolis meubles laqués blanc; le prix de la pension, y compris les opérations et les remèdes, n'est que de trois francs par jour; quant au peuple, il est aussi bien nourri et soigné dans les mêmes conditions pour soixante centimes. Les infirmières sont des jeunes filles qui étudient en même temps la médecine, et qui pourront, après deux ou trois ans de séjour dans l'hôpital, l'exercer elles-mêmes. En dehors des villes, il n'y a presque pas de médecins; des contrées aussi étendues qu'un de nos départements n'en possèdent souvent qu'un ou deux.

De quelque côté que l'on examine l'organisation sociale d'une petite ville suédoise, on la voit tout orientée pour augmenter le bien-être général qu'entrave rarement le luxe particulier. L'État s'entremet très peu dans la vie civile, et laisse une grande place à la liberté individuelle; l'organisation juridique est très sommaire, si restreinte et si élastique que la plupart du temps elle n'entre en rien dans les affaires privées.

Avoués, notaires, avocats, huissiers et contrôleurs ne sauraient prospérer dans une société où la parole donnée est toujours scrupuleusement tenue; où règne le souci constant de ne jamais nuire à son prochain; où le pouvoir religieux tient, en somme, la première place, Que ferait un notaire, quand il n'y a jamais de contrat à enregistrer? Dans le mariage, la cérémonie religieuse seule a quelque importance (il n'y a pas à proprement parler d'état civil : mariages, naissances, décès, sont transcrits sur les registres des pasteurs que le Gouvernement consulte quand il veut); les déclarations de fortune se font verbalement entre les intéressés devant deux témoins. Dans les rapports entre propriétaires, locataires ou fermiers, un simple écrit suffit toujours, et les contestations sont très rares.

Que feraient avocats et avoués là où il n'y a jamais de procès? La conscience est la loi la plus sévère, et, la concurrence n'existant presque pas, les luttes et les difficultés en sont diminuées d'autant. Surgit-il un différend grave entre deux personnes? Chacun prend un arbitre, et tout s'arrange à l'amiable; on ne s'entête pas dans les chicanes, on n'entor-

tille pas son adversaire dans une procédure embrouillée: on essaie de s'en tirer au mieux du droit et de l'honnêteté.

Il faut avoir vécu quelque temps dans ce pays unique pour s'imaginer l'honnêteté généralement répandue dans toutes les classes de la société ; les vols sont très rares ; les crimes encore plus. La plupart des magasins de Stockholm se contentent de fermer leurs portes pendant la nuit, les plus riches étalages n'étant protégés que par une simple vitre. Le commissaire de police n'est guère qu'un bel ornement, sanglé dans une redingote galonnée d'or; ganté de blanc et des bottes à mi-jambe, il se promène lentement avec l'importance d'un homme qui n'a rien à faire ; car rien ne tourmente ces superbes colosses, gardiens d'une sécurité jamais troublée. La moralité de chacun fait la paix générale, et les jours s'écoulent dans la monotonie berceuse de la tranquillité.

Point de contrôleurs dans les tramways ; on dépose en montant le prix de la course dans un petit tronc attaché à la porte. Dans les théâtres, de grandes salles ouvertes à tous servent de vestiaires, chacun met où il veut chapeaux et fourrures, personne ne les garde et rien ne se perd. Cette confiance mutuelle n'est pas sans répandre un grand charme dans l'existence. C'est vraiment une façon de comprendre la responsabilité qui est toute spéciale au peuple suédois : on se repose sur son voisin qui sera toujours un auxiliaire et non un ennemi. Il en résulte une douceur paisible, une atmosphère de béguinage silencieux, mais peut-être aussi une absence totale d'initiative et comme un demi-sommeil dans la routine.

Cependant un jour on s'aperçut des ravages causés par l'alcoolisme qui menaçait de détruire la race : l'énergie se réveilla ; les lois les plus sévères furent promulguées et rigoureusement appliquées. Un droit exorbitant frappa tous les spiritueux, la vente n'en fut autorisée qu'aux hôteliers, et, de plus, du samedi midi au lundi matin, il fut interdit d'en vendre la plus petite quantité. On fit également une ordonnance spéciale défendant, sous peine d'une forte amende, de vendre du tabac aux garçons âgés de moins de quinze ans.

Pour compléter le tableau de cette Icarie, il faut ajouter qu'il n'existe pas un pays où les impôts soient aussi légers. Les propriétaires ont à payer 2 p. 100 sur la valeur de leurs

terres, 85 centimes par domestique, et c'est tout. Le commerce et l'industrie sont libres de tout droit ; les chevaux, les voitures, les billards, sont exempts de toute taxe ; seuls les chiens sont imposés ; la cote personnelle, la cote mobilière, ainsi que toute espèce de frais de déclaration ou d'enregistrement, sont inconnues. Il existe même quelque part, perdu dans une contrée bénie, un petit village où chaque habitant reçoit gratuitement le pain et l'électricité.

Sans aller jusque-là, on est arrivé à combattre partout la misère ; pas plus à Stockholm, que dans les petites villes ou les campagnes, il n'y a de mendiants ni de pauvres sans abri. En dépit d'une nature peu prodigue et d'un climat rigoureux, on a l'impression d'une vie généralement confortable, dans une société égalitaire ; on sent une conception pratique de la charité, un amour du prochain qui dirige toutes les actions. Souvent j'ai vu sur les places publiques de N... quelques pauvres vieux ou des infirmes, assis sur de petits tabourets très bas ; ils arrachaient l'herbe entre les galets, lentement, ôtant avec soin jusqu'au plus petit brin ; ils savent qu'à ce train, lorsqu'ils seront arrivés à une extrémité, l'herbe sera repoussée à l'autre et que de toutes façons leur vie est assurée ; aussi leur visage est paisible, ils fument tranquillement leur pipe et l'inquiétude du lendemain ne les tourmente pas.



Le peuple suédois n'est pas gai, il ne sait pas se réjouir ; ses fêtes sont sans éclat, ses cérémonies sans pompe. Je ne peux oublier l'impression de tristesse que j'éprouvai en débarquant à Malmö ; c'était le jour de la Pentecôte qui est la fête du printemps pour tous les peuples du nord. Dans le port, les mâts et les cordages des navires étaient ornés de branches vertes, des guirlandes de feuillages se mêlaient aux drapeaux, mais les quais étaient déserts ; j'allai vers la ville, espérant y trouver plus d'animation : les mêmes décorations de verdure se voyaient aux balcons et aux portes, mais nulle part je ne sentais la joie ; j'avais plutôt l'impression d'être au lendemain d'une fête dont il ne restait plus que l'image fanée.

Dans le jardin public, aucun chant, aucune gaieté ne faisait

vibrer l'air, des enfants jouaient sans cris; beaucoup de personnes se promenaient avec un air sérieux, leurs yeux gris ou bleus, froids comme de l'émail, paraissant toujours regarder au dedans d'eux-mêmes. Insensibles à l'odeur des buissons et de la terre attiédie, le printemps qui s'éveillait autour d'eux ne semblait pas toucher leurs sens. Quelle que soit la fête, le public ne s'y départit jamais de cette réserve qui semble envelopper toute la vie suédoise d'une atmosphère ouatée et sans résonance.

J'ai assisté à la distribution des prix au collège de N..., rien de plus froid que cette réunion. Dans une salle plutôt sombre, les enfants sont assis sur des bancs, filles d'un côté, garçons de l'autre; les parents se casent comme ils peuvent, sur des bancs ou des chaises; le maire, le recteur de l'école et quelques notabilités, en habit, entourent le pasteur qui préside. Brièvement on donne les notes de chaque enfant, on nomme ceux qui ont mérité de passer dans une classe plus élevée, puis le pasteur commence un long discours que les enfants écoutent debout. Dans un style un peu ampoulé et déclamatoire, il les exhorte au travail, à l'amour de Dieu et du prochain, il termine par une bénédiction générale, et, très pieusement, la foule entonne un psaume. Pas de musique, pas de décors; c'est une réunion sans apparat: ce n'est pas, comme en France, une fête joyeuse. La cérémonie terminée, les gens se groupent, se saluent et se félicitent, sans bruit, sans démonstrations banales; leurs voix graves et basses se modulent à peine sur trois notes, des phrases entières n'ont aucune inflexion, on n'entend qu'un léger bourdonnement.

Entre les vieilles races latines, amoureuses de soleil et de joie, et ces peuples du nord, disciplinés depuis quatre cents ans par une morale austère, l'abîme est profond, la compréhension mutuelle presque impossible; ils gardent un orgueilleux dédain, peut-être même une vague et inconsciente jalousie, de l'exubérante gaieté du sud. M. Jansonn, professeur de français, ayant témoigné le désir de m'être présenté, je causai quelques instants avec lui, en sortant de cette réunion; c'était un grand homme aimable, athlète blond au regard naïf, qui s'exprimait d'une façon fort correcte. Il me dit combien il trouvait le français une langue élégante, har-

monieuse et facile. « Mais, avoua-t-il après, je lui reproche d'être trop légère, trop subtile; elle va, elle court, sans point d'appui, comme une roue qui tourne; c'est un peu une langue sans consistance comme le caractère français. Ainsi cette simple phrase : « Je me porte bien », comme c'est mièvre, incertain! on peut dire cela même si on est malade; tandis que notre phrase suédoise : *Jag maar bra*, si elle est plus gutturale est aussi bien plus affirmative. » Et, en la prononçant, il gonflait ses puissants pectoraux, se campait en une attitude de lutteur.

Pour nos oreilles de Latins, la langue suédoise est un peu barbare; l'abondance des *a*, des *r* et des *k*, et surtout l'absence de syllabes muettes, rappellent le bruit saccadé de cailloux qui se heurtent en roulant. Cependant elle s'adapte merveilleusement à la musique; certaines mélodies de Grieg, qui ne sont que jolies chantées en français, prennent en suédois une beauté sauvage, une gravité noble que le français ne saurait rendre entièrement.

La même absence de faste et d'élégance se retrouve dans les cérémonies religieuses; il semble que l'esprit suédois, toujours noyé dans les philosophies compliquées, ne puisse jamais descendre jusqu'aux détails de la vie réelle. Le vieux comte de H..., qui habitait un domaine voisin, étant mort, la contrée entière fut invitée aux obsèques par une simple insertion dans les journaux. J'avais été plusieurs fois reçue dans cette famille et me rendis avec empressement à cette convocation. Arrivée vers deux heures, je fus tout de suite introduite dans la salle à manger, où un lunch assis était préparé; un ami du comte faisait les honneurs, tandis que la famille se tenait éloignée de la table. Les plus proches parentes avaient un costume étrange : elles portaient une grande collerette de toile blanche empesée; deux pans tuyautés venaient à la taille rejoindre un long tablier, également de toile blanche; un petit voile noir ne descendait pas plus bas que le menton. Lorsque les invités se furent restaurés, on distribua des bonbons commémoratifs, petits pétards pour deuil, entourés de papier argenté et de tulle noir, tout à fait enfantins, que les gens gardent en souvenir du défunt.

Aimant mieux voir de loin l'arrivée du cortège que le suivre lentement, je prends, seule, le petit sentier qui mène à la sépulture. Il a été entièrement jonché de verdure, et serpente pendant près de cinq cents mètres dans la forêt; tout en marchant, je pense à la simplicité un peu puérile de ces gens pour qui la mort n'est qu'une délivrance toute naturelle, « l'entrée dans le clair royaume de Dieu », qui ne nécessite aucune démonstration extérieure : devant moi, entre deux collines de sombres sapins, un grand lac tranquille s'étend, miroite et se perd dans un lointain brumeux. Pas une maison, pas une barque qui rappelle la vie, pas un chant d'oiseau ne trouble le silence. Cachée entre les arbres, une petite chapelle de bois, au toit peint en rouge ayant la forme d'une grosse tulipe renversée, et devant la porte un trou large, profond, entièrement tapissé de feuillage. On dirait un écrin préparé pour quelque trésor précieux.

Par l'étroit sentier, le cortège arrive : huit hommes, leurs chapeaux garnis de longs crêpes flottants, entourent un chariot de ferme très bas, recouvert de branches de sapins qui cachent entièrement les roues et tombent en balayant la terre ainsi qu'une lourde frange; sur ce char, traîné par deux chevaux roux, le cercueil est roulé dans le drapeau jaune et bleu de la Suède, et garni de gros nénuphars en couronnes. Les personnes qui suivent ont une branche verte à la main.

Lorsque le cercueil fut déposé au bord de la fosse, le pasteur s'approcha pour faire son discours; en paletot de tous les jours, un gros foulard autour du cou et son chapeau sur la tête, il entreprit l'éloge du défunt et le poursuivit pendant une heure; la foule demeurait parfaitement recueillie. Seul, un photographe braquait son appareil dans tous les sens. Le discours enfin terminé, on glissa le mort doucement jusqu'au fond de la tombe; les branches écrasées répandirent une forte odeur de résine, puis chacun vint déposer sa palme et saluer la famille, tandis qu'un chœur chantait à mi-voix une lente mélopée : « Envole-toi joyeuse, mon âme, vers ton Dieu. » Tranquillement, la foule s'éloigna; l'eau déserte du lac et le ciel tout proche semblaient fermer l'horizon; dans ce calme infini, dans cette beauté simple de la nature, la mort était à l'aise.



Pour bien connaître la vie de famille, il faut vivre quelques mois dans un de ces grands domaines appelés « gård » que l'on trouve dans le milieu de la Suède, où beaucoup des anciennes coutumes sont encore respectueusement observées. Très éloigné, en général, de toute ville ou village, le gård est le centre de la vie de tout un petit peuple de paysans disséminés sur la terre qu'ils cultivent ; l'étendue de ces propriétés est immense ; on y rencontre des lacs, des forêts, des marécages et surtout de grandes plaines au sol toujours pierreux ou trop lourd d'argile, qui ne produit qu'à force de travail et d'engrais le seigle, l'orge et les pommes de terre ; cependant le prix peu élevé de la terre permet de trouver de beaux revenus dans l'agriculture. Un domaine de cinq mille hectares, grandeur courante en Suède, ne vaut que sept à huit cent mille francs, et rapporte aisément 7 à 8 p. 100 s'il est bien entretenu.

Le propriétaire doit loger ses fermiers et entretenir tous leurs bâtiments ; ils habitent de petites maisons toutes semblables, construites avec des sapins entiers mis les uns sur les autres ; elles n'ont qu'un étage très bas ; elles sont appuyées sur quelques grosses pierres ou quatre troncs d'arbre, qui les élèvent au-dessus du sol et permettent à l'air de circuler au-dessous ; peintes d'un rouge vif qui s'éclaire et flambe au soleil couchant, elles se détachent dans les vastes plaines, semblables aux petits joujoux d'une bergerie enfantine. Une belle ferme comprend environ deux cents hectares de terre ; trois cents têtes de gros bétail, et des troupeaux de moutons et de porcs qui paissent en liberté, l'été, dans les forêts.

L'État exerce un contrôle méticuleux sur tous les troupeaux, afin que les espèces soient toujours perfectionnées et, surtout, que la tuberculose soit activement combattue. Pendant mon séjour, j'ai vu souvent arriver à l'improviste M. l'Inspecteur des moutons, ou M. l'Inspecteur des étables. Chaque vache de pure race doit posséder ses papiers remontant à quatre générations ; le lait, le beurre, les fromages, expédiés en Angleterre, et qui forment une des grandes sources de revenus,

sont vérifiés sans cesse; les étables sont tenues avec soin; le plancher de sapin lavé quatre fois par jour est désinfecté après l'hiver. Le propriétaire est responsable vis-à-vis de l'État de tous les chemins qui traversent son domaine, et c'est le pasteur qui est chargé d'annoncer au temple à quelle date le travail devra être entrepris. Les routes sont en général très mauvaises, poussiéreuses en été, avec de profondes ornières qui se remplissent de boue à la moindre pluie; elles ont en plus le désavantage d'être, partout où elles traversent des pâturages, barrées par de lourdes claies de bois qu'il faut ouvrir soi-même et refermer soigneusement, sous peine de voir tout un troupeau galoper à ses trousses. L'automobilisme n'est pas près de devenir florissant dans ce pays paisible où le bicycliste descend de sa machine, dès qu'il aperçoit un cheval, de peur de l'effrayer.

Le propriétaire cultive une partie de sa terre lui-même, et tout autour de son château se groupe un personnel assez nombreux de charpentiers, forgerons, menuisiers et gens de basse-cour logés avec leurs familles et dirigés par le chef des travaux. Leur salaire est peu élevé, ils sont payés moitié en argent, moitié en nature, farine d'orge et de seigle, harengs fumés, sel et laine brute.

Les domestiques pour le service de la maison sont assez nombreux, mais peu coûteux : les gages d'un bon cocher ne dépassent jamais quatre cents francs; après vingt ans de service dans la même maison, il reçoit une médaille d'argent qu'il porte fièrement sur sa livrée; une très bonne femme de chambre ne peut guère prétendre qu'à deux cent cinquante francs; quant à la cuisinière, qui est plutôt une sorte d'intendante ayant la haute main sur tout le monde, qui doit s'occuper de faire tuer les animaux nécessaires à la nourriture, de la conservation des farines, de la fabrication du pain et des conserves, elle a son bâton de maréchal avec quatre cents francs. Il faut joindre encore les laveuses, repasseuses, tisseuses et fileuses dont les gages sont minimes.

Mais si les charges pécuniaires ne sont pas très fortes, la responsabilité morale est plus grande; le maître est en même temps le père de tout ce peuple de fermiers et de serviteurs qui dépasse quelques fois quinze cents personnes; il doit les

encourager par son exemple à l'honnêteté et à la charité; sa vie est confortable, mais son luxe jamais humiliant; il doit avant tout se faire aimer, et c'est d'ailleurs assez facile avec de tels esprits consciencieux, lents, ayant encore le respect de l'autorité.

Pour ces domaines, la plupart du temps éloignés de toute ville, il ne saurait être question de facteurs; chaque jour, ou deux fois par semaine selon la distance, un serviteur va à la poste la plus voisine chercher la correspondance; si le domaine n'a qu'une faible importance, on accroche une petite boîte en bois dans un carrefour central, et chaque semaine on vient y déposer le courrier; c'est un service peu coûteux, la poste ouverte aux quatre vents en étant la forme la plus simplifiée. Par contre, il y a bien peu de maisons qui ne possèdent le téléphone, les fermiers eux-mêmes s'en servent; presque tous les domaines sont reliés entre eux et avec toutes les villes de Suède pour un prix très minime.

J'étais à peine installée depuis quelques jours au domaine de X... que je vis combien l'initiative personnelle remplaçait partout l'administration. M. Brandberg, chez lequel je recevais l'hospitalité la plus familiale, avait trois filles qui s'étaient partagé, selon leurs aptitudes, les occupations multiples de la vie de campagne. L'aînée, après avoir passé trois ans comme étudiante à l'hôpital de Stockholm et conquis les grades nécessaires, soignait tous les fermiers de son père, faisait les opérations qui n'étaient pas très graves, et s'occupait des vieillards et des orphelins qui sont toujours à la charge du propriétaire; très pieuse et très bonne, elle savait redonner confiance aux malades, les exhorter à la patience; elle mêlait aux poudres et aux pilules des paroles si consolantes que j'ai vu des vieilles femmes baiser le bas de sa jupe avec reconnaissance.

La seconde, dès l'âge de seize ans, était partie seule à Cambridge terminer son instruction; puis elle avait vécu en Allemagne et en France; elle surveillait les écoles dépendantes du domaine, que le propriétaire doit entretenir à ses frais. Je l'accompagnai un jour dans une de ces inspections. La petite école se trouvait à dix kilomètres du château : c'était la même petite maison rouge, une petite pelouse, quelques

bandes de terre cultivée, et, derrière, la haute forêt sombre des sapins bruissants. Dans une salle, une dizaine de petites filles de huit à douze ans, proprettes et les pieds nus sur le plancher, cousaient assises devant leurs pupitres, car c'était le jour du travail manuel : leurs visages aux traits lourds exprimaient l'application; leurs petits cheveux fades, raides comme de la paille, encadraient des fronts têtus; elles étaient laides; cependant, dans leurs gestes lents et rares, il n'y avait rien de vulgaire. Leurs noms, presque tous empruntés aux vieilles légendes populaires, sont jolis : Hildur, Carine, Astrid, Geurli, Ebba, Hervor.

Dans une autre salle, surveillés par un vieux menuisier, quelques garçons travaillaient le bois; ils faisaient des seaux, des boîtes à sel et à farine, de petits escabeaux gracieusement ornés. Ils avaient le même front bombé, la même tignasse de balai, le même aspect lourd et renfermé. Ils s'appellent : Lars, Halvar, Nils, Oulof, Einar, Bertil, Arne. Les autres jours, les classes réunissent filles et garçons, qui apprennent les éléments de leur langue, de leur histoire et du calcul; ces enfants ont souvent à faire cinq kilomètres pour se rendre à l'école et, l'hiver, par la neige avec quinze ou vingt degrés de froid. C'est une jeune fille de vingt ans qui dirige cette école; elle est payée quatorze cents francs et a trois mois de congé par an qu'elle emploie à voyager. Elle habite seule, éloignée de tout, prisonnière pendant six mois d'hiver entre la neige et la forêt. Malgré cette dure existence, elle est gaie, ses yeux ne reflètent nul souci, sa bouche n'a point de mélancolie.

Enfin la troisième fille de M. Brandberg, après avoir suivi à Berlin les cours d'une école de ménage, était chargée des soins intérieurs de la maison. La vie est simple et très confortable. Quatre repas réunissent la famille autour d'une table toujours coquettement dressée, mais la nourriture est peu variée. Aux deux lunchs du matin, à neuf heures et à une heure, ce sont des hors-d'œuvre, poissons et viandes fumées, du thé, du café et des gâteaux. Chacun se sert à sa guise, s'assied ou reste debout, après quelques instants de recueillement pour la prière. Le dîner est à cinq heures, il se compose en été, invariablement d'un plat de lait aigre battu avec

la crème, saupoudré de gingembre, d'un morceau de veau bouilli assaisonné de confitures et d'un entremets sucré lourd et nourrissant. On boit une bière très légère, fermentée avec du citron. Quant au pain, c'est une sorte de galette très mince, très dure, brun foncé, faite avec de la farine de seigle mélangée au son : il a la forme d'une assiette avec un trou dans le milieu; on ne le fait que deux ou trois fois par an, par plusieurs mille à la fois qu'on enfile dans une perche accrochée au plafond dans un endroit très sec. Au souper, à neuf heures, on retrouve les mêmes petits hors-d'œuvre fumés, le thé et quelquefois un plat chaud. Après chaque repas on s'incline devant le maître de la maison en le remerciant; une grande déférence enveloppe tous les rapports de famille, en même temps qu'une exquise affabilité pour les hôtes.

Quelque chose de naïf et de primitif demeure encore, malgré les usages modernes qui s'introduisent petit à petit, dans l'organisation de ces grands domaines indépendants, semés comme des ruches laborieuses sur la dure terre de Suède. Lorsque le grand métier à tisser sur lequel on fait encore toutes les étoffes de toile et de laine nécessaires au ménage fait entendre le battement régulier de son pédalier, lorsque le lourd rouleau chargé de pierres écrase le linge sur les dalles unies, lorsqu'en dévidant son fil au rouet la fileuse chante une vieille ballade, on se croirait transporté dans quelque château du moyen âge; ainsi qu'aujourd'hui ce devait être, avec la même nature déserte et un peu triste, le même métier à tisser, le même chant, le même petit noyau de vie perdu et bourdonnant pour lui seul dans la grande étendue silencieuse. Tout rappelle le passé : les noms de fleurs ont gardé une saveur de légende, ce sont : des « boules de beurre, poupées de vallée, dent de vieille femme, laine des champs »; une petite anémone dont les pétales tombent sitôt qu'on la cueille s'appelle « parole de cavalier » : c'est plein d'observation fine et de vive imagination.

*
* *

Si l'on excepte la haute société de Stockholm trop en contact avec les étrangers de passage pour avoir conservé entiè-

rement son caractère primitif, il n'existe pas de vie mondaine au sens que nous lui donnons en France, mais plutôt des réceptions familiales pleines de simplicité.

La franchise quelquefois un peu brutale qui est là-bas assez fréquente ne saurait s'arranger des fausses congratulations, ni des fades compliments qui sont la monnaie courante de nos salons; la toilette n'est jamais un sujet de conversation; on ne s'occupe pas de son prochain, et surtout l'esprit suédois un peu lent, quoique très cultivé, mais dédaigneux des futilités, serait incapable de se prêter légèrement à ces tournois de volubilité où cent sujets sont effleurés en même temps. Quand on cause, c'est pour traiter à fond, pendant de longues heures, une question de philosophie, de politique ou de sentiment; quand on se réunit, c'est pour manger.

La grande affaire mondaine, c'est le dîner; non pas que la nourriture y soit fort recherchée; au menu que j'ai donné précédemment on ajoute un poisson, des petits poulets qui n'ont que quelques semaines, et des vins fins qui coûtent fort cher. Avant de s'installer dans la salle à manger, on se réunit au fumoir, ou dans le jardin si le temps le permet, pour le « smörgas » c'est-à-dire les hors-d'œuvre. On a dressé sur une table quantité de plats minuscules dont on ne prendra qu'une bouchée; selon un protocole méticuleux, la maîtresse de maison appelle chaque invité en lui disant : « Ayez la bonté de vous approcher »; on prend alors une toute petite assiette, une petite tranche de pain beurré et, avec la fourchette, on pique au hasard parmi tous ces ingrédients : élan fumé, moules farcies, œufs, anchois et confitures. Il faut une certaine habitude pour tenir le tout en équilibre, manger, causer et rire; on reste debout, allant et discutant, la fourchette d'une main, l'assiette de l'autre; la jeunesse se taquine, s'amuse, manœuvre avec grâce; c'est un tableau plein d'originalité.

Le dîner qui suit immédiatement comporte plus de cérémonies. D'anciennes coutumes de congratulations mutuelles, sans cesse renouvelées pendant le repas, maintiennent un ton de cordialité sérieuse et grave qui est tout à fait charmant. Le maître de la maison ayant porté un toast de bienvenue à tous les invités, puis à chacun en particulier selon son rang.

ce sont les convives entre eux qui recommencent. Il n'est pas de bon ton de boire sans inviter quelque personne à lever son verre avec soi. Au milieu de la conversation la plus animée, ce sont tout d'un coup de petits trous de silence : deux convives s'appellent, se font un léger salut en élevant leurs verres, boivent en se regardant bien en face, et se saluent de nouveau : le geste est joli, et peut être nuancé à l'infini, depuis la simple politesse jusqu'à la plus câline affection. Viennent ensuite les toasts nombreux pour les dames, pour la patrie, pour les hôtes; au premier dîner donné en mon honneur on avait orné la salle de drapeaux tricolores, et au moment du champagne tout le monde se levant entonna *la Marseillaise*.

Naturellement il faut répondre aux uns et aux autres. Les Suédois ont pour ce genre d'amabilité un esprit plein de saveur et d'à-propos ; un souhait amène un proverbe, qui rappelle une vieille chanson ; l'humeur reste joviale; point de politique pour exciter la bile, point d'assaut de toilette qui entraîne la jalousie ; ce sont des gens simples, unis et confiants. Jamais je n'ai senti dans leur conversation cette acidité sucrée qui décèle tant de rancunes ; la curiosité vis-à-vis des autres est nulle, les esprits sont larges, indulgents et plutôt enclins à la bonté. Deux choses sont absolument inconnues : la médisance et la poudre de riz. La douceur de cette existence paisible envahit l'âme et la change ; l'impression la plus profonde que l'on puisse ressentir à la longue, c'est la paix. Paisibles et silencieuses, les immenses plaines et les petites maisons de bois peint; paisible, la mer sans flux ni reflux qui entre dans les fjords comme une eau paresseuse; paisibles, les forêts de sapins sombres au sol ouaté de mousses séculaires; paisible aussi, la jolie lumière nacrée des nuits d'été qui survit au soleil et se joint à l'aurore.

***

Un des traits distinctifs de l'esprit scandinave fut de tout temps le respect de la femme, et la forme la plus constante du caractère féminin fut l'amour de la lutte et le désir d'obtenir les mêmes droits que l'homme. Tandis que la femme

du sud séduit par ses charmes et sa grâce, la femme du nord domine par sa force. Pendant de longs siècles, les filles des familles nobles recevaient un javelot dans leurs cadeaux de mariage, emblème de leur esprit guerrier; et, dès 1150, les femmes de la bourgeoisie avaient obtenu « le même droit que leurs maris « sur les verroux et les serrures de leurs maisons ». Si différente qu'elle soit de celle d'autrefois, la femme d'aujourd'hui a gardé le même amour des exercices physiques et la même soif d'indépendance. Dans la plupart des écoles, les filles et les garçons sont réunis : de là une liberté d'allures, un sans-gêne qui ôtent à la « camarade » tous les privilèges qui sont dus à la femme. Dès l'âge de dix ans, les jeunes filles sortent seules, voyagent, entièrement livrées à elles-mêmes; si elles sont sans coquetterie, les garçons n'ont de leur côté aucune prévenance et leurs jeux sont souvent d'une grande brutalité. On pourra en juger par le trait suivant : une discussion sur l'agilité et le courage s'étant élevée entre un officier et quelques jeunes filles qui se promenaient en barque, les têtes s'échauffèrent, et chacun se prétendant le meilleur nageur, toute la bande se jeta à l'eau, sans souci ni de leur santé, ni de leurs habits, ni de l'aspect grotesque que cette équipée allait leur donner.

Il existe une société de tir protégée par la reine, qui ne se compose que de femmes de la haute société; le gouvernement met à leur disposition le fusil de l'armée et les cartouches nécessaires; des concours ont lieu régulièrement, des récompenses sont distribuées, et, en cas de guerre, la plupart de ces femmes seraient prêtes à faire le coup de feu. Cet amour des sports violents n'exclut pas le développement intellectuel : beaucoup de ces amazones modernes reçoivent une instruction très étendue, étudient dans les Universités anglaises et allemandes, et parlent facilement quatre ou cinq langues.

Il n'y a pas de pays où la femme obligée de gagner sa vie soit aussi bien partagée qu'en Suède; toutes les positions lui sont accessibles; elle peut être médecin, professeur dans les plus hautes écoles, journaliste, industrielle, employée dans toutes les administrations sans perdre sa situation de femme du monde; les diplômes de masseuse sont des plus lucratifs. La première société de transports à Stockholm fut fondée et

dirigée avec succès par la comtesse B... Quantités d'imprimeries n'occupent que des femmes ; tout dernièrement, trois dames de familles nobles et riches se sont réunies pour cultiver un domaine de plusieurs centaines d'hectares comprenant l'exploitation de forêts immenses, l'élevage des bestiaux et l'exportation des fromages; elles réussissent à merveille. En littérature, le chef de l'école idéaliste est mademoiselle Selma Lagerlof, son antagoniste acharnée est mademoiselle Elen Kay.

La conséquence toute naturelle de ce développement de l'individualité pour la femme fut le dédain du mariage. Profondément idéaliste et réservée, encore plus orgueilleuse de sa valeur morale, elle comprend l'amour à la façon d'une rêverie sentimentale, qui implique en même temps des devoirs sérieux et n'admet pas la plus légère compromission; mais, par suite de l'organisation moderne qui lui offre toute facilité de se créer une situation indépendante, dépourvue la plupart du temps de toute sensualité, le mariage ne saurait être pour elle ni une nécessité, ni un refuge; aussi voit-on un grand nombre de femmes vivant seules soit de leur travail, soit de leur fortune personnelle, mener une vie agréable et libre.

A cette guerre pour l'indépendance, les femmes perdirent beaucoup de leurs charmes, et les hommes, voyant sans cesse se dresser devant eux des forces rivales, oublièrent vite les prévenances et les galanteries délicates qui sont dues à la grâce et à la faiblesse. Quelque jolie qu'elle soit, la femme ne sera jamais pour eux un objet de luxe, de choix, qu'on entoure de soins et de gâteries : c'est la camarade indifférente ou l'épouse asservie pour laquelle on ne se met jamais en frais.

***

Me trouvant seule en excursion dans l'île de Gotland, je m'enquis d'un guide pour visiter la petite ville de Wisby, qui est bien la plus originale que l'on puisse imaginer; aux questions que je fis sur le prix qu'il exigeait, on me répondit: « Ce monsieur agit par noblesse et ne prend aucun salaire ». J'étais curieuse de voir quelle serait la tournure de ce cice-

rone philanthrope, j'imaginais quelque maniaque phraseur et ennuyeux, quand, à mon grand étonnement, je vis arriver en simple tenue de service, cravache, et dictionnaire en mains, un jeune officier du régiment d'artillerie que la Suède entretient dans l'île. Simplement, il m'expliqua qu'il avait trouvé ce moyen très pratique pour se perfectionner dans l'étude des langues étrangères. Pendant deux jours, autant que son service le lui permit, il me conduisit partout, son dictionnaire toujours en main, ses bottes plus ou moins sales; jamais il n'eut la moindre attention, ni la moindre galanterie; il ne s'occupa même pas de savoir si j'étais mariée ou non : je représentais le touriste, peu lui importait le reste; c'est tout juste s'il put me cacher le léger mépris qu'il avait pour les femmes qui ne peuvent se débrouiller toutes seules.

Mais vraiment, dans cette ville bizarre, il eût été difficile de s'y reconnaître. Bâtie en étages sur une colline, elle offre à première vue l'aspect le plus déconcertant; les ruelles et les sentiers s'enchevêtrent dans tous les sens, parmi des portiques, des jardins, des rochers et les ruines grandioses de quatorze cathédrales; tout ce pêle-mêle cerné d'une ligne de remparts, hérissée de quarante tours à doubles rangées de meurtrières. De quelque côté que le regard se tourne, on croirait que tout fut jeté là en dépit des lois de l'équilibre : c'est l'incohérence d'un rêve extravagant. Près de petites maisons, si petites, que je peux toucher leurs toits de ma main, surgissent des arcs-boutant, dont l'effort devenu inutile n'est plus qu'un défi jeté à la tempête; plus loin, sur des voûtes sans portail, des bouleaux ont pris racine, et leurs minces fuseaux blancs s'élancent vers le ciel; d'un côté, on aperçoit entre deux rues des rosaces de fines dentelles qui semblent dessinées sur les nuages; d'un autre, des ogives encadrent l'horizon de leurs flamboyantes sculptures; dans une église du plus pur roman se tient le marché aux volailles; dans une autre on donne des concerts. Tous ces restes d'une époque de gloire et de force, entassés les uns sur les autres, font songer à ce que pouvait bien être cette île de Gotland appelée au moyen âge « la Reine imprenable ». Ses richesses étaient proverbiales; il est dit dans une ballade du temps :

Les Goths paient au poids de l'or,
Ils jouent avec des pierres précieuses,
Leurs porcs mangent dans des auges d'argent,
Leurs femmes filent avec des fuseaux d'or !

Aujourd'hui, elle n'est plus qu'une terre à moitié déserte où de grands troupeaux de chevaux paissent l'été à l'état sauvage ; et quand je la quittai vers le soir, à cette heure troublée où les nuages en tumulte semblent sombrer dans un enfer tout proche, elle s'effaça dans le lointain comme le décor fantastique d'un drame qui vient de finir.

***

Le paysan suédois est profondément religieux ; chaque famille possède une Bible et le père en fait souvent la lecture à haute voix ; c'est le premier cadeau que l'on donne à une fiancée, c'est le conseiller précieux auquel on a recours dans les circonstances difficiles de la vie.

Rien de plus édifiant que leur attitude pendant le service religieux du dimanche qui dure deux grandes heures. Les femmes portent un fichu de soie noire qui retombe en pointe derrière, jusqu'au bas du cou, et qui fait un cadre sévère à leur visage un peu dur et fermé ; elles suivent les psaumes dans leur livre, ou restent immobiles, tenant leurs deux mains l'une contre l'autre à la hauteur du menton. Le recueillement est profond, pas une tête ne se tourne, pas un enfant ne bouge et rien n'est là pour les distraire, ni fleurs, ni lumières, ni encens; aucune pompe : l'âme est obligée de se replier sur elle-même et de trouver dans sa seule foi l'émotion de la prière. L'office ne se compose que de chants accompagnés par un orgue en sourdine ; c'est plutôt un murmure qu'un chant, mais le murmure de plus de cent bouches, en même temps doux et puissant, sur un mode infiniment lent, triste et résigné.

La plupart de ces cantiques datent de plusieurs siècles et sont d'une poésie naïve : « Le temps des fleurs arrive avec le charme et la joie. — Tu t'approches, ô doux été, te voici avec ta vive chaleur qui fait pousser l'herbe verte — et lorsque les rayons de ton soleil ont pénétré ce qui était mort,

tout renaît de nouveau. » Quelquefois aussi, ils révèlent un pessimisme profond, et l'âme de la race vibre à travers les paroles désenchantées : « La joie passe, le plaisir est comme la rose qui te charme, — Mais si tu la cueilles, elle te blesse, se flétrit et s'effeuille. — Souviens-toi, le plaisir est une rose. — La joie passe ! » Ce qui plane au-dessus de ces vies sérieuses, c'est la pensée constante de la justice et de la clairvoyance divines. J'ai vu dans la chambre d'une jeune servante cet avertissement piqué à son miroir : « Toi, Dieu te voit ».

Est-ce la nature même du peuple suédois, ou la longue influence des livres de prières dans lesquels, autant que le Créateur, la nature est admirée? Toujours est-il qu'à leur piété se mêle un amour de tout ce qui vit, une bonté sans cesse en éveil qui font un ensemble de mœurs douces et paisibles, où la charité atteint son plus haut degré de perfection.

En sortant du temple un dimanche, je me trouvai mêlée à la foule, et je surpris des regards hostiles dirigés vers mon chapeau, simple paillasson orné d'une mouette; on m'expliqua alors qu'aucune femme en Suède, tant élégante fût-elle, n'oserait orner son chapeau d'un oiseau, considérant comme indigne de faire tuer une jolie bête pour satisfaire sa coquetterie. Le temps était doux, une légère brise venue de la mer moirait les champs de seigle qui ondulaient à perte de vue, et tandis que nous revenions vers la maison, mes amies me contèrent que pendant les longs mois d'hiver, où la neige couvre la terre, ne laissant aucune subsistance pour les oiseaux, on suspend aux maisons de petites niches en bois garnies de grains pour qu'ils puissent se nourrir, et aux carrefours des campagnes on dépose des écuelles de bois remplies de l'eau tiède.

Avec cette piété profonde et vraie, ou peut-être à cause justement de cet esprit idéaliste, le peuple suédois est resté superstitieux, amoureux des contes d'autrefois.

Il tient à ses légendes, il les aime, il continue à observer certaines coutumes qui n'ont plus aucune raison d'exister; l'enlèvement de Valborg surtout est connu de tous les paysans. La belle princesse Valborg se promenait un soir d'été, au

la crème, saupoudré de gingembre, d'un morceau de veau bouilli assaisonné de confitures et d'un entremets sucré lourd et nourrissant. On boit une bière très légère, fermentée avec du citron. Quant au pain, c'est une sorte de galette très mince, très dure, brun foncé, faite avec de la farine de seigle mélangée au son : il a la forme d'une assiette avec un trou dans le milieu ; on ne le fait que deux ou trois fois par an, par plusieurs mille à la fois qu'on enfile dans une perche accrochée au plafond dans un endroit très sec. Au souper, à neuf heures, on retrouve les mêmes petits hors-d'œuvre fumés, le thé et quelquefois un plat chaud. Après chaque repas on s'incline devant le maître de la maison en le remerciant ; une grande déférence enveloppe tous les rapports de famille, en même temps qu'une exquise affabilité pour les hôtes.

Quelque chose de naïf et de primitif demeure encore, malgré les usages modernes qui s'introduisent petit à petit, dans l'organisation de ces grands domaines indépendants, semés comme des ruches laborieuses sur la dure terre de Suède. Lorsque le grand métier à tisser sur lequel on fait encore toutes les étoffes de toile et de laine nécessaires au ménage fait entendre le battement régulier de son pédalier, lorsque le lourd rouleau chargé de pierres écrase le linge sur les dalles unies, lorsqu'en dévidant son fil au rouet la fileuse chante une vieille ballade, on se croirait transporté dans quelque château du moyen âge; ainsi qu'aujourd'hui ce devait être, avec la même nature déserte et un peu triste, le même métier à tisser, le même chant, le même petit noyau de vie perdu et bourdonnant pour lui seul dans la grande étendue silencieuse. Tout rappelle le passé : les noms de fleurs ont gardé une saveur de légende, ce sont : des « boules de beurre, poupées de vallée, dent de vieille femme, laine des champs »; une petite anémone dont les pétales tombent sitôt qu'on la cueille s'appelle « parole de cavalier » : c'est plein d'observation fine et de vive imagination.

*
* *

Si l'on excepte la haute société de Stockholm trop en contact avec les étrangers de passage pour avoir conservé entiè-

Devant les portes, on met de petits tapis de verdure, en forme de losanges ou d'étoiles; dans les grandes fermes, on plante un mât, tout garni de feuilles, de couronnes, de fleurs en papier, de petits drapeaux suédois et de coques d'œufs peintes en rouge, autour duquel on s'amuse à danser. Vers le soir, les paysans arrivent des fermes voisines avec la même lenteur, le même sérieux qu'ils ont pour se rendre au temple; dans la grange ornée de drapeaux et de sapins, ils se groupent silencieusement, pendant qu'un violon grinçant et un monotone accordéon les excitent en vain à la joie. Un ou deux couples commencent, il leur faut du temps pour se décider; quelques autres suivent, beaucoup de femmes dansent ensemble, des enfants, les yeux tout ronds et la bouche ouverte, regardent sans bouger. Bientôt la grange se remplit, mais personne ne cause, on rit encore moins; que le rythme de la danse soit lent ou vif, les visages gardent la même placidité. Les femmes tiennent leur cavalier par le cou et, lui, joint les mains autour de leur taille : ils dansent tant qu'ils ont de souffle, les yeux vagues, sans jamais se parler. Bizarres dans leurs figures compliquées, ou brutales dans leur rapidité que termine souvent un brusque saut, leurs danses n'ont jamais l'air de jeux. Tantôt la femme s'offre, se prête, se reprend à son danseur qui s'excite et finalement l'emporte dans un galop furieux d'un visage impassible; tantôt ils miment des accordailles en chantant une vieille ballade et l'on voit une fiancée abandonnée danser seule, un doigt sur sa bouche, triste et confuse autour de sa rivale heureuse.

Ces gens étaient venus là pour se divertir et je ne voyais aucune gaieté luire dans leurs yeux; des quantités de femmes vieilles et laides ne manquaient pas une danse et semblaient accomplir un rite nécessaire, les jeunes n'avaient pas plus d'entrain. Elles dansent, mais ne savent pas s'amuser, ou leur joie est si nébuleuse qu'elle reste au dedans d'eux et ne parvient pas à rayonner. Longtemps la fête continue, la grange s'est assombrie, il n'y a pas de lumières par crainte des incendies, et les couples se meuvent dans une poussière épaisse; l'accordéon sautille son même refrain essoufflé, les lourds talons par instant frappent le sol comme pour un appel excitant. C'est à la fois puéril et barbare. Au dehors la

paix du soir est venue : il est presque minuit et cependant le soleil à peine a disparu ; le ciel brillant d'une lumière froide et sans reflet rend plus dur et plus sombre le rideau de sapins qui barre l'horizon ; le couchant éteint ses rougeurs dans le tourment violent des nuées lisérées d'or, ses rayons fusent au loin, pâlissent et se perdent vers l'aurore qui va poindre. Et l'on entend le refrain de la vieille chanson populaire :

Hej hyopp! mon petit cœur
Maintenant c'est l'été, dansons!
Hej hyopp! ma petite belle
Dansons dans les vagues lueurs!
Hia deria! Hia deralla!

JANE MICHAUX

Sjösa 1903.

SOUVENIRS ET RETOURS[1]

I

FIN DE JOUR

Il est des jours, parfois, en qui l'on fait tenir
Tous ses rêves épars de tendresse inquiète,
Où l'on est plus crédule aux choses qu'on souhaite...
J'avais trop espéré du jour qui va finir.

Tristement je regarde, au bord de ma fenêtre,
Un reste de clarté qui traîne à l'horizon ;
Mais je sens qu'il fait noir déjà dans la maison
Et la nuit, peu à peu, m'entoure et me pénètre.

C'est l'heure vide et sombre, au soir d'un jour perdu,
Où je sais que plus rien n'entrera dans ma vie.
Comment distraire enfin mon âme inassouvie
De ce vague bonheur que j'ai trop attendu?

Je voudrais m'endormir, sans fièvre et sans pensée,
Fermer les yeux longtemps et m'éteindre à mon tour,
Comme s'éteint le ciel, en cette fin de jour,
Sentir ma peine en moi lentement dispersée.

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous le titre *le Chemin de l'oubli*.

Un besoin d'être heureux s'obstine dans mon cœur
Et me tient éveillé, ce soir, malgré moi-même...
Tout le secret tourment d'aimer sans qu'on vous aime
En ce cœur trop meurtri s'avive de rancœur.

D'anciennes visions montent de ma mémoire :
Je songe que là-bas, dans le calme décor
Du pays méconnu, je pourrais vivre encor,
Sans rêve ambitieux de maîtresse ou de gloire.

Et le désir nouveau me prend d'y revenir,
Pour toujours, au déclin de ma jeunesse lasse,
De reposer mon front, de retrouver ma place
Dans la vieille maison pleine de souvenir.

Mon âme deviendrait comme les autres âmes :
Je ne poursuivrais plus d'impossibles bonheurs ;
J'aimerais les enfants, les livres et les fleurs,
Une femme, sans doute, et non toutes les femmes.

Je ne saurais plus rien des maux que j'ai soufferts...
Seulement, quelquefois, le soir, à ma fenêtre,
En songeant au passé, j'aurais l'orgueil, peut-être,
D'ensevelir en moi la gloire d'un beau vers.

II

ÉVEIL

Je me souviens... Ce fut un dimanche, à midi
Que mon cœur tout à coup troublé s'est enhardi
Jusqu'à son premier rêve, épris d'être plus tendre;
Et, depuis ce jour-là, j'ai commencé d'attendre
Quelque immense bonheur qui n'est jamais venu.

Mes yeux nouveaux riaient à ce monde inconnu
Où l'homme traînera son ennui monotone,
Mais dont l'enfant joyeux avidement s'étonne :

J'avais sept ans peut-être et ce preste désir
Où l'œil voudrait tout voir et la main tout saisir,
Mais qui s'arrête encore au seul aspect des choses.
J'aimais confusément les soirs d'être si roses
Et d'allumer parfois, à l'heure où tout s'endort,
Aux vitres des maisons leurs grandes flammes d'or;
J'aimais les jardins fiers de leur verdure neuve,
La brume des coteaux, et j'aimais l'eau du fleuve
D'avoir tant de reflets tour à tour bleus ou gris
Et de couler si vite entre ses bords fleuris.
J'aimais l'ombre, en été, l'ombre tiède et légère...
Je vivais tous mes jours blotti près de ma mère,
Dans un pli de sa robe, au creux de ses genoux;
Je me sentais comme elle un cœur peureux et doux,
Un tendre cœur d'enfant maternel aux poupées.
Je regardais ses mains, tout le jour occupées,
Où se hâtait l'aiguille alerte, où les ciseaux
S'ouvraient parfois comme les ailes des oiseaux.
Et près d'elle immobile, et pourtant hors d'haleine,
J'essayais d'imiter les belles fleurs de laine
Qui semblaient sous ses doigts éclore en quelques points.
Puis, je quittais l'aiguille et je serrais les poings,
Las d'avoir si longtemps visé comme des cibles,
Au long du canevas, les trous inaccessibles...

Et je vivais ainsi, n'ayant pas d'autres vœux
Que de sentir, parfois, traîner dans mes cheveux,
Sitôt que je levais ma tête ébouriffée,
Nonchalante, un instant, la main aux doigts de fée.
Je n'imaginais rien de ma vie, autre part;
Je me voyais grandir et vieillir, sans départ,
Dans ce même coin, près de la fenêtre claire.
Doucement, gravement, je me sentais me plaire
A cette quiétude heureuse où je vivais
Rêveur, mais sans savoir même que je rêvais,
Tant le plaisir toujours y suivait la promesse.

Je me souviens... Ce fut un dimanche, à la messe.
Je revois ma grand'mère, avec son châle noir,
Qui, des yeux, me faisait me lever ou m'asseoir.

J'entends encor les clefs qui tintaient dans sa poche...
Dans la pénombre, autour de nous, de proche en proche,
Sonnant sur le pavé glissant de marbre nu,
J'écoutais se hâter les pas trotte-menu
Des vieilles en retard, toutes préoccupées
De réclamer sans bruit leurs chaises usurpées;
J'écoutais, sans tourner la tête, sagement.
L'église s'emplissait d'un long chuchotement...
Ma grand'mère, parfois, me confiait son livre;
Et, quand j'ouvrais enfin les deux fermoirs de cuivre,
Je baisais longuement, d'un cœur dévotieux,
Quelque image bénie où trônaient dans les cieux
Tous les saints et Dieu même, avec sa barbe blanche.

Je me souviens... Ce fut à la messe, un dimanche.
D'avance, j'ai connu mon destin, ce jour-là,
Et d'un premier désir vague mon cœur trembla,
Comme, au seuil de l'amour, tremble le cœur des vierges.
Sur l'autel, on avait allumé tous les cierges,
Et l'on avait brûlé peut-être plus d'encens;
Dans un rayon, des grains de poussière dansants
Amusaient mon regard de leurs rondes légères.
Je sentais, malgré moi, des douceurs étrangères
Distraire mon esprit de son recueillement.
J'attendais quelque chose, en moi, confusément.
Je découvrais soudain qu'une obscure défense
Veillait de tous côtés autour de mon enfance;
J'éprouvais que mon cœur était emprisonné,
Que je restais petit, depuis que j'étais né,
Mais qu'un jour de langueur inquiète et ravie
Une ivresse inconnue entrerait dans ma vie,
Que je serais plus tard un autre, et pourtant moi...
Je me réfugiais, pensif, en mon émoi,
Et je fermais les yeux, comprenant qu'il existe
Un monde intérieur où l'on est seul, et triste
Ou joyeux de chagrin ou de bonheur secret.
Et, sans espoir précis, j'avais comme un regret
De vivre insoucieux, d'être un enfant encore,
Dont l'âme curieuse elle-même s'ignore,

J'avais sept ans peut-être et ce preste désir
Où l'œil voudrait tout voir et la main tout saisir,
Mais qui s'arrête encore au seul aspect des choses.
J'aimais confusément les soirs d'être si roses
Et d'allumer parfois, à l'heure où tout s'endort,
Aux vitres des maisons leurs grandes flammes d'or;
J'aimais les jardins fiers de leur verdure neuve,
La brume des coteaux, et j'aimais l'eau du fleuve
D'avoir tant de reflets tour à tour bleus ou gris
Et de couler si vite entre ses bords fleuris.
J'aimais l'ombre, en été, l'ombre tiède et légère...
Je vivais tous mes jours blotti près de ma mère,
Dans un pli de sa robe, au creux de ses genoux;
Je me sentais comme elle un cœur peureux et doux,
Un tendre cœur d'enfant maternel aux poupées.
Je regardais ses mains, tout le jour occupées,
Où se hâtait l'aiguille alerte, où les ciseaux
S'ouvraient parfois comme les ailes des oiseaux.
Et près d'elle immobile, et pourtant hors d'haleine,
J'essayais d'imiter les belles fleurs de laine
Qui semblaient sous ses doigts éclore en quelques points.
Puis, je quittais l'aiguille et je serrais les poings,
Las d'avoir si longtemps visé comme des cibles,
Au long du canevas, les trous inaccessibles...

Et je vivais ainsi, n'ayant pas d'autres vœux
Que de sentir, parfois, traîner dans mes cheveux,
Sitôt que je levais ma tête ébouriffée,
Nonchalante, un instant, la main aux doigts de fée.
Je n'imaginais rien de ma vie, autre part;
Je me voyais grandir et vieillir, sans départ,
Dans ce même coin, près de la fenêtre claire.
Doucement, gravement, je me sentais me plaire
A cette quiétude heureuse où je vivais
Rêveur, mais sans savoir même que je rêvais,
Tant le plaisir toujours y suivait la promesse.

Je me souviens... Ce fut un dimanche, à la messe.
Je revois ma grand'mère, avec son châle noir,
Qui, des yeux, me faisait me lever ou m'asseoir.

III

LA-BAS

Là-bas, dans ma petite ville
Qui s'éveille, dès le matin,
Et qui s'endort, le soir, tranquille,
A l'heure où le soleil s'éteint,

Au pied des coteaux que domine
Un mont neigeux à l'horizon,
Au bord du fleuve qui chemine
A la porte de ma maison,

Dans ce pays de ma jeunesse
Où mes quinze ans ont frissonné,
J'irai pour que mon cœur renaisse
Tendre et fort comme il était né.

Je quitterai la chambre étroite
Où, quand je m'éveille alourdi,
Jamais la vitre ne miroite
Même au clair soleil de midi,

La chambre où le jour lent se traîne
Sans presque changer de couleur,
Où le printemps allume à peine
Dans l'ombre une vague pâleur,

La chambre où, depuis tant d'années,
J'ai senti mourir, chaque soir,
Avec le déclin des journées
Un peu de force, un peu d'espoir.

J'ai vécu là ma solitude,
Meurtri, nuit et jour, dans mon coin,
Par la rumeur de multitude
Qui monte de la Ville, au loin.

Ombres vaines et familières,
Des femmes venaient, tour à tour,
M'apporter, comme des geôlières,
Ma part d'ivresses et d'amour.

Leur fièvre ajoutait à mes fièvres;
Leur bouche, au lieu de l'apaiser,
Laissait plus ardente à mes lèvres
L'éternelle soif du baiser.

Elles-mêmes ailleurs captives,
Compagnes aux brusques départs,
Elles venaient, toujours hâtives,
Bousculant mes rêves épars.

Je perdais ma vie aux écoutes,
Sitôt que s'éloignait leur pas,
Ce même pas pressé de toutes
Qui bientôt ne revenait pas.

Et je demeurais, sans pensée,
Las de vivre et comme endormi,
Et ma jeunesse s'est passée
Sans amour qui fût un ami...

Soirs lourds d'attente monotone
Où je m'enivrais de souffrir,
Vous m'aviez fait un cœur d'automne
Qui se résignait à mourir!

Accablé de silence et d'ombre,
Je devenais triste et mauvais
Et mon âme devenait sombre
Comme la chambre où je vivais...

***

Loin des bruits vains quittés la veille,
Sans rien dire, j'arriverai
Là-bas, à l'heure où tout s'éveille
Dans le tiède matin doré.

Je n'aurai prévenu personne.
J'irai chez moi, tout simplement,
Passant matinal qui frissonne
D'allégresse et d'étonnement.

Sur leur porte ou de leur fenêtre,
Des gens, tout le long du chemin,
Souriant de me reconnaître,
Me feront signe de la main.

Tout fier des bonjours qu'on m'envoie
Et gai de tous ces yeux contents,
J'irai sans hâte, avec la joie
De revenir pour très longtemps.

Je rencontrerai sur ma route
De ces vieux amis d'autrefois,
Que j'avais oubliés sans doute,
Mais que j'aime, quand je les vois.

Nous nous sourirons sans envie :
Des noms, à peine prononcés,
En moi, soudain, rendront la vie
A des visages effacés.

Gaîment, sans paroles profondes,
Nous causerons, à pas plus lents,
Eux, de leurs fils aux boucles blondes,
Moi, de mon père aux cheveux blancs.

Et, l'âme tout à coup rieuse,
Je me sentirai rajeunir
A la douceur impérieuse
Du retour et du souvenir.

Bientôt, je ne saurai plus même
Que j'ai pu vivre, sans bonheur,
Si longtemps, loin de ce que j'aime...
Je serai comme un promeneur :

Je ne me souviendrai qu'à peine
Du passé d'hier, si lointain !...
J'aurai l'illusion soudaine
D'être sorti de grand matin.

IV

PETITE AMIE

Le vieux jardin aux murs fleuris de clématite,
Quand je ferme les yeux, m'apparaît toujours grand.
Et vous m'apparaissez toujours toute petite,
Le visage éclairé d'un rire espiègle et franc.

Je vous revois toujours dans l'herbe ensoleillée
Où tremblaient, au matin, de lumineux réseaux,
Légère et bondissante, aussitôt réveillée,
Cherchant partout des yeux les fleurs et les oiseaux.

On n'était jamais sûr, à la plus haute branche,
De ne pas voir surgir dans les feuilles, soudain,
Votre figure blonde et votre robe blanche,
Comme une fleur grimpante au milieu du jardin.

Moi, j'étais votre aîné de quelques jours à peine :
Je crois bien qu'à nous deux nous n'avions pas vingt ans.
Vos caprices régnaient sur mon âme incertaine,
Je suivais, comme un fou, vos désirs inconstants.

Vous saviez ma faiblesse et vous brusquiez sans trêve
Avec des mots railleurs, dont je pleurais parfois,
Mon cœur épris déjà de tendresse et de rêve
Et de sages projets murmurés à mi-voix.

Vous ne vouliez pas voir mes yeux pleins de reproches ;
Mes pas, derrière vous, se hâtaient tristement.
J'aurais aimé des jeux calmes, où l'on est proches,
Où l'on se dit : « monsieur », « madame », en se nommant.

Dédaignant la poupée et les pâtés de sable,
Vous n'aimiez que les jeux bruyants et garçonniers;
Vous n'aviez de bonheur que d'être insaisissable
Et vos gestes boudaient, s'ils étaient prisonniers.

Vous pâlissiez bientôt sur les livres d'étude,
Par delà les gros murs sombres de la maison,
Vos rêves pourchassaient toute la multitude
Des insectes cachés dans l'herbe en floraison.

Les lettres, une à une, au long de chaque ligne,
Marchaient, en file noire, ainsi que des fourmis;
Des moineaux effrontés venaient vous faire signe;
Vous regardiez, de loin, les arbres vos amis.

Vous écoutiez les chiens courir sur la pelouse,
Et vous aviez parfois des larmes dans les yeux,
Et votre petite âme était toute jalouse
De leur course enivrée et de leurs bonds joyeux.

Vous ne compreniez pas qu'à l'heure chaude où vibre
La rumeur de l'été sous le ciel éclatant
On puisse être vivante et ne pas être libre,
Quand tout le grand jardin vous rit et vous attend.

Votre cœur s'irritait, sans comprendre qu'il faille
Sur des mots inconnus tendre ses yeux distraits,
Au lieu de s'en aller, sous un chapeau de paille,
Courir dans le soleil et s'éventer d'air frais,

Au lieu de se rouler dans l'herbe et dans la mousse,
D'écraser dans ses mains les roses des massifs!...
Et, le soir seulement, vous étiez grave et douce
Avec des gestes lents et des regards pensifs.

Vos pas se rapprochaient de la maison amie,
Sitôt que vous sentiez les ombres en chemin:
Peureuse, tout à coup, dans la clarté blêmie,
Les fleurs que vous teniez vous tombaient de la main.

Vous m'appeliez des yeux ; mon heure était venue :
Docile, près de moi, vous daigniez vous asseoir,
Et ma tendresse enfin, tout le jour méconnue,
Vous était un refuge aux approches du soir.

Alors vous n'étiez plus rieuse, ni farouche ;
Vous-même, vous preniez ma main sur mes genoux ;
Des mots presque amoureux montaient à votre bouche,
Tandis que le jardin mourait autour de nous...

Inoubliables soirs où, l'âme déjà tendre,
Nous nous sentions unis par le double besoin,
Vous, d'être protégée, et moi de vous défendre
Contre les sourds bruits noirs qu'on entendait au loin !

Mes bras à votre cou rassuraient votre crainte ;
Vous incliniez la tête et vous fermiez les yeux,
Aimant déjà peut-être en cette longue étreinte
Un espoir de bonheur vague et délicieux.

Et peu à peu, serrés bien fort l'un contre l'autre,
Immobiles, muets, sous le ciel obscurci,
Nous n'entendions plus rien que mon cœur et le vôtre,
Et nous n'aimions plus rien que de rester ainsi.

ANDRÉ RIVOIRE

L'ART ACADÉMIQUE[1]

II

L'Académie, dans sa législation du beau, n'avait pas, à vrai dire, promulgué de lois nouvelles ; elle avait simplement codifié une coutume, la pratique de Poussin. L'esprit classique s'était étudié dans ses propres œuvres et défini. D'où le succès de l'académisme et son influence. Mais, en donnant une expression précise à des tendances peut-être confuses, l'Académie en fit des règles qu'elle voulut rendre absolues. Aussi parut-elle bientôt trop exigeante, intolérante même ; les dissidents devinrent des adversaires et la lutte commença. En 1670, l'Académie représente vraiment l'art français ; entre 1670 et 1690, son autorité est discutée ; en 1690, elle est vaincue. Les exemples et l'autorité des maîtres italiens avaient fait la force de l'art académique. C'est de Flandre que viennent les pratiques et influences nouvelles qui, peu à peu, ruinent l'absolutisme de Poussin et de Le Brun.

***

Au moment même où l'art de Poussin prend la forme rigoureuse de l'académisme, Paris reçoit en foule les artistes

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

flamands. L'école d'Anvers, encore rayonnante de la gloire de Rubens, envoie vers le sud une nuée d'artistes de tous genres, surtout de peintres. Ils viennent, attirés par la Cour, appelés par la bourgeoisie et les ordres religieux ; ils décorent de leurs paysages les hôtels des grands financiers ou les palais du roi ; ils garnissent de « saintetés » les nouvelles églises et les réfectoires d'Augustins ou de Jésuites. D'autres, en route vers l'Italie, ne cherchent d'abord à Paris que les moyens de se rendre à Rome, puis, tout compte fait, s'établissent. Quelques-uns, bien en Cour, Fouquiers, Van Mol ou Philippe de Champagne, protègent leurs compatriotes. L'apprenti arrivé d'Anvers ou de Gand, avec son léger bagage sur l'épaule et une lettre de recommandation pour ces illustres, trouve table ouverte dans quelque cabaret auprès de Saint-Germain, où ces Flamands aiment à se réunir pour s'égayer. Il a vite de l'ouvrage. Un seul hôtel de financier lui donne parfois pour un an de travail. Il s'installe rue des Saints-Pères ou rue du Four, épouse la fille d'un collègue et compatriote, francise peu à peu son accent et son nom, au besoin le traduit et, de *Kouwenberg* fait *Froide montagne*, de *Plattenberg*, *Platte montagne*, de *Van den Bogaert*, *Desjardins*, etc.

Ces Flamands ne trouvent point en France les formes d'art qu'ils ont connues chez eux. Au lendemain de son arrivée à Paris, vers 1645, on conduit Wleughels dans les églises, pour lui montrer les tableaux consacrés par l'admiration du public, offerts comme modèles aux peintres ; il va au noviciat des Jésuites devant le *Saint-François-Xavier*, chef-d'œuvre de Poussin : « Mon père, raconte le fils de Wleughels, m'a avoué que ce tableau ne le toucha pas beaucoup et cela n'est point du tout étonnant : la manière seule, pour ainsi dire, qu'il connaissait et après laquelle il aspirait, était l'antipode de celle-là. » Hier Wleughels fréquentait l'atelier de Rubens : il est mal préparé à bien goûter l'académisme.

Être académique, c'est, avant tout, voir dans la peinture, selon l'expression de Poussin, « l'imitation des actions humaines » ; c'est mettre sur la toile un certain nombre de personnages mimant des passions, reflétant par leur attitude et leur visage le drame qu'ils jouent, et c'est mépriser tout ce

qui n'est pas ce drame. Être académique, c'est rechercher un type conventionnel d'humanité, inspiré de la statuaire antique et de la peinture de Raphaël ; c'est aimer sans doute les nobles attitudes, les lignes simples et bien équilibrées ; mais c'est aussi mépriser le corps humain vivant, ne voir que difformités et laideurs dans ce qu'il a de particulier et de typique ; c'est rectifier les anatomies par des souvenirs de l'*Antinoüs* ou du *Laocoon*, et, d'un mannequin ou d'un modèle de profession, tirer indifféremment la beauté majestueuse d'un héros ou les efforts impuissants d'un barbare enchaîné. Être académique, c'est draper ses personnages avec élégance, aimer les plis simples des toges romaines et des tuniques grecques ; mais c'est aussi rester indifférent à la matière des draperies soyeuses, veloutées ou laineuses ; c'est contraindre la couleur à n'exprimer, comme la pierre, que la forme des objets. Être académique enfin, c'est, par goût des choses morales et superstition de la sculpture antique, détourner la peinture des effets qui lui sont commandés par sa nature même ; c'est en faire une doublure de la littérature ou de la statuaire ; bref, c'est ignorer ou dédaigner les ressources propres de la couleur à l'huile et appauvrir en un enduit banal, inexpressif, lorsqu'il n'est pas discordant, cette substance souple et docile que l'habile ouvrier sait rendre liquide et lumineuse comme l'atmosphère, tiède et moite comme la chair, dure et froide comme le métal.

L'apprenti flamand, dans l'atelier de son maître d'Anvers, n'a été habitué ni à tant d'ambition pour son art, ni à tant de mépris pour son instrument. Pour lui, le premier mot du métier est de bien manier la peinture à l'huile, de ne point user d'un rouge qui ne soit un beau rouge, de ne pas employer un mélange qui ne soit solide, de ne travailler qu'avec une matière raffinée et inaltérable, rompue à toutes les métamorphoses, assouplie, tendre, et de produire un coloris harmonieux et éclatant : la seule tradition qu'il reçoit de l'école est une fidélité, une naïveté absolue dans l'imitation de la nature. Dès que les Flandres ont usé de la peinture à l'huile siccative, du premier coup, elles en ont déterminé l'emploi : elles ont poursuivi la reproduction exacte des objets et des êtres matériels, et le succès a été tel que le mé-

rite particulier, le caractère de leur école est resté, pour toujours, la perfection du *rendu*.

En 1660, aucun peintre flamand n'a encore répudié cet héritage. Même lorsqu'il peint une grande scène historique pour quelque église ou quelque palais, les figures du Flamand sont toujours des portraits ; son modèle n'est pas un beau sujet insignifiant, mis là pour lui *donner la pose* : c'est un être réel, en chair vivante, jeune ou vieux, gras ou maigre, au teint frais ou flétri ; parfois comme Rubens, le Flamand semble s'abandonner à la virtuosité de son pinceau ; mais dans ses fantaisies les plus osées il n'a qu'un peu plus d'enthousiasme pour la réalité, un peu plus de dextérité à la rendre dans sa splendeur. Aussi donne-t-il un tel caractère de vérité à ses tableaux que la « couleur historique » en est le plus souvent absente. Il est par tradition, par nature, attaché à la copie du réel, et non à la reconstitution de l'histoire qui, en peinture, est œuvre d'imagination. Quel avantage aurait-il à quitter la réalité contemporaine ? Pour qui veut avant tout faire ressemblant, le portrait, le paysage et la nature morte offrent une carrière suffisante et tout à fait appropriée : rendre la fraîcheur satinée d'un œillet, le poil ou la plume d'un gibier, les écailles gluantes d'un poisson, détailler un bouquet d'arbres feuillus, faire luire un œil dans l'ombre d'un front ou faire couler le sang chaud sous l'épiderme d'une lèvre humide, voilà des effets qui, à eux seuls, remplissent l'ambition de ces Flamands, et voilà des sujets qui ne sont abordables qu'à ces ouvriers sans imagination et sans raisonnement peut-être, mais dont l'œil est sûr, le regard attentif et la main experte.

Entre Français et Flamands, entre ces deux arts opposés. la lutte n'était pas possible en 1660. Alors tout ce qui favorisait l'académisme condamnait le réalisme pittoresque des Flandres. L'académisme, — et ce fut l'une des raisons qui aidèrent le plus au succès de l'Académie royale. — satisfaisait non seulement l'appétit philosophique du temps, mais aussi l'orgueil des artistes, ambitieux d'établir une séparation entre les glorieux beaux-arts et les métiers plus humbles. entre les artistes et les ouvriers. Félibien exprime naïvement cette opinion : « Il faudrait, dit-il dans la préface de ses *Entre-*

tiens, diviser ce long et laborieux ouvrage en trois parties principales. La première qui traiterait de la composition comprendrait presque toute la théorie de l'art. Les deux autres parties qui parleraient du dessin et du coloris ne regardent que la pratique et appartiennent à l'ouvrier, ce qui les rend moins nobles que la première qui est toute libre et que l'on peut savoir sans être peintre. » Être peintre, pour nos académiciens, est donc un mérite secondaire, à peine honorable, — simple métier de praticien. Les Flamands ne sont que praticiens; même ils le sont, la plupart du temps, en ouvriers modestes, détachés des plus légitimes ambitions. Ils pratiquent leur art sans rien entendre à l'esthétique, sans remuer ni des idées ni des théories : « Dans la rue du Vieux-Colombier, dit Wleughels, il y avoit un peintre flamand très habile; il étoit d'Anvers: il peignoit des mers; il avoit appris chez And. Van Ertuelt à Anvers. Il ne faisoit pas cependant ce métier-là; à son arrivée à Paris, il étoit brodeur; mais la broderie vint à être défendue, ce qui le contraignit à reprendre son premier métier, où il réussit si bien que dans son genre il étoit le premier...; il s'appeloit Mathieu Van Platenberg, connu sous le nom de Montagne ». Ce Montagne évidemment ne pensait pas qu'un peintre de marine fût un artiste d'une autre espèce qu'un brodeur. Ayant la bonne recette pour peindre des vues de mer, il l'appliquait consciencieusement, sans rêver au renom impérissable des grands peintres.

L'existence de ces artisans ne répondait en rien au rêve glorieux des fondateurs de l'Académie, qui n'étaient pas moins ambitieux pour leurs personnes que pour leur art. Car ils se répétaient, — et chaque fois que l'éloge de la peinture se fera à l'Académie, ils se répéteront, — que Vinci a été le familier de François I[er], Titien celui de Charles-Quint, Raphaël l'ami de Léon X. Les Flamands, eux, ne rêvent pas à l'amitié des rois. Si leur habileté à peindre des portraits ressemblants entretenait à la cour la fortune de quelques-uns, Ph. de Champagne, Juste d'Egmont ou Van Mol, les autres étaient le plus souvent dans la classe de ces « simples artisans » dont parle Coypel, « sans littérature, sans mœurs et sans politesse ». Leur biographie tient tout entière dans l'énu-

mération de leurs ouvrages : lorsqu'ils se distraient parfois de la peinture, il ne paraît point que ce soit, comme Dufresnoy ou Le Brun, à « élever leur génie par de belles connaissances ». Voici Fouquiers, paysagiste illustre, qui, chargé de peindre dans la grande galerie du Louvre les principales villes de France, va en Provence travailler d'après nature : là, « il s'arrêta longtemps à boire » dit Félibien. Van Boëck, dit Van Boucle, peintre animalier, « gagnoit ce qu'il vouloit ; cependant il a vécu d'une telle manière qu'étant toujours pauvre, il est mort à l'Hostel-Dieu ». Nicasius, ou Nicaise Bernaert, « devenu vieux et infirme, avoit presque oublié totalement l'art de peindre et n'avoit conservé que la science de boire, dans laquelle il excelloit encore ».

Voilà pour les trois peintres qui, à l'auberge de *la Chasse*, ont accueilli Wleughels lors de son arrivée. Beaucoup d'autres partageaient ces goûts, pensant qu'on peut bien travailler et bien boire. Ce n'était pas le sentiment des académiciens. La politesse des manières, la dignité dans la conduite étaient par eux exigées de l'artiste. Le Brun pour les peintres et sculpteurs, autant que Boileau pour les poètes, interdisait à l'aristocratie de l'art les désordres de la bohème... Seulement, le Flamand était un praticien habile et, lorsque Perrault et Le Brun, Félibien et Coypel méprisaient « ces esprits pesants et ces mains grossières », ils oubliaient que cet artisan gardait un secret inappréciable : il savait couvrir un panneau d'un coloris brillant et solide.

Ces Flamands de Paris avaient donc, malgré leur nombre, tout ce qu'il fallait pour n'exercer aucune influence sur notre école classique. L'art qu'ils représentaient était d'ailleurs en pleine décadence. Beaucoup d'entre eux abandonnaient leur naturalisme pittoresque et coloré pour la peinture psychologique et l'art franco-italien. Philippe de Champagne, encore flamand par la technique, est un disciple de l'Académie par l'esprit. Flémalle pastiche Poussin avec bonheur. Bientôt les fils des vieux Flamands, paysagistes, animaliers, portraitistes, des Plattemontagne, des Wleughels, des Van Loo, s'exerceront à la peinture d'histoire : pour les cabinets de curieux ou les chapelles d'églises, ils iront chercher dans la Bible ou dans Plutarque des sujets de scènes nobles et tragiques. L'art flamand

de Paris subit donc l'ascendant de l'art français et en adopte les procédés. Quand Le Brun organise dans ses ateliers des Gobelins le travail collectif qui doit célébrer la vie du Grand Roi, il utilise la main-d'œuvre flamande pour enrichir d'ornements les motifs abstraits et pauvrement décoratifs de sa peinture d'histoire : sur les vastes cartons où Le Brun et ses élèves font les figures, Genoels peint des horizons bleutés et des ciels lumineux, Van der Meulen la cavalerie royale et les polygones des forteresses assiégées ; Boel dit Boule, Monnoyer dit Baptiste, Nicaise Bernaert dit Nicasius, entourent de guirlandes de fleurs et de fruits, peuplent d'animaux, chevaux, chiens et gibiers, les parcs où l'on admire la personne ou les palais du roi.

A ce même moment, en 1668, dans son poème de *la Peinture*, Perrault, l'ami de Le Brun, énumérant les divers genres par ordre de noblesse, va de la peinture d'histoire à la peinture de fleurs, en passant par le portrait, le paysage et la peinture d'animaux. L'école académique n'enseigne que la peinture d'histoire ; ses élèves descendent parfois jusqu'au portrait ou au paysage, mais les appellent portrait ou paysage historiques. Par une marche inverse, les Flamands de Paris s'élèvent de la nature morte jusqu'au portrait. La chaîne est ainsi complète entre l'art idéaliste qui parle à la raison et l'art réaliste qui s'adresse aux yeux. Seulement, en face de l'idéalisme académique, les modestes qualités des praticiens d'Anvers passent pour une simple adresse de main. Enrôlés dans la ruche des Gobelins, leur travail y reste anonyme, sans gloire. Pour le moment, l'art académique a converti ou absorbé la peinture réaliste des Flandres.

***

Dans ce même poème, Charles Perrault mettait son ami Le Brun au-dessus de tous les peintres passés ou contemporains : bien des fois encore il recommencera cet éloge. Or, Mignard, qui, depuis quatre ans, s'était séparé brutalement de Le Brun et de *son* académie, ne pouvait pas laisser passer sans protestation le couronnement de son rival. L'année suivante, parut un poème latin, œuvre posthume d'un ami de

Mignard, du Fresnoy : esprit distingué, quelquefois peintre, plus souvent théoricien d'art. Du Fresnoy avait longuement poli et repoli ces hexamètres didactiques, élégants, parfois obscurs, puis était mort avant de les publier. C'était le résumé des remarques qu'il avait faites devant les peintures italiennes et particulièrement vénitiennes. Le coloris y était donc traité avec honneur. Cela même était déjà une réponse aux théories académiques. Mais, ce qui rendait la réplique encore plus nette, c'est le commentaire qu'y ajouta, avec une traduction française, un autre ami de Mignard, de Piles, écrivain de grande valeur, dont l'influence va devenir considérable dans la querelle. Ce commentaire contenait des réserves au sujet du coloris de Poussin; des critiques étaient adressées directement à ses chairs sans chaleur et sans vie, indirectement à ses draperies dépourvues de tout caractère. Or, viser Poussin, c'était atteindre Le Brun. Poussin avait, à Rome, encouragé les débuts de Le Brun : par l'autorité de son œuvre, Poussin était le plus ferme appui de l'enseignement académique. Ainsi Mignard devint, par des nécessités de tactique personnelle, ce qu'il n'était nullement par sa peinture, le représentant des coloristes contre l'Académie.

Quelques mois après (1669), nouvelle attaque de Mignard : paraît le poème de son ami Molière sur *la Gloire du Val-de-Grâce*. Ce poème ne fut pas inspiré à Molière par une admiration spontanée des peintures du Val-de-Grâce. Depuis cinq ans, ces peintures étaient terminées : l'enthousiasme de Molière aurait bien tardé à se manifester; Molière, en vérité, paraphrase ou traduit les vers latins de du Fresnoy. Il fait, avant tout, un éloge de circonstance et un appel à Colbert. Mais les adversaires de Le Brun y discernent la critique du directeur de l'Académie. Car Molière loue Mignard, d'avoir compris que le coloris est l' « achèvement de l'art et l'âme des figures ». Outre les habiletés qu'on acquiert à l'école, Mignard possède les dons que l'on ne reçoit que de la nature,

Les passions, la grâce et les tons de couleur
Qui des riches tableaux font l'exquise valeur.

Aucun autre peintre,

De son noble travail n'atteindra les beautés.

D'où la conclusion. Mignard doit obtenir les grandes commandes. Molière dit à Colbert :

> Attache à des travaux dont l'éclat te renomme
> Les restes précieux des jours de ce grand homme.
> . . . .
> C'est à ton ministère à les aller saisir
> Pour les mettre aux emplois que tu leur peux choisir.

Mignard ne pouvait pas choisir un avocat plus puissant. La cause pourtant était deux fois mauvaise, présentée sous cette forme et en ce moment. D'abord on semblait en vouloir beaucoup plus à la fortune de Le Brun qu'aux défauts de l'art académique; ensuite, jamais Le Brun n'avait été plus en faveur auprès de Louis XIV et de Colbert.

Entre le dessin et la couleur, la querelle s'avivait pourtant et commençait à diviser l'Académie elle-même. Dans le public, quelques amateurs s'échauffaient : « Quelques particuliers, dit Guillet de Saint-Georges, que les Académiciens avaient introduits par civilité dans leur assemblée, y semèrent des maximes absurdes, tirées de l'école de Lombardie, qui soutient contre l'école de Rome que, pour former un excellent peintre, il faut plutôt qu'il s'attache à l'économie des couleurs qu'à l'exactitude du dessin. » Cette « fausse opinion » multipliait « le nombre imposteur des simples coloristes ». Le danger devint tel que, pendant une maladie de Le Brun, « ennemi déclaré de cette erreur », on dut momentanément interrompre les conférences pour enrayer le progrès des « fausses maximes ». Les partisans du dessin se ressaisirent et, en juin 1671, Ph. de Champagne, parlant de Titien, lui reproche, après quelques éloges, de s'être laissé entraîner « à la belle apparence »; Poussin a bien voulu faire « une course de quelques années dans la carrière des coloristes », mais il avait trop « d'ouverture pour le solide » et méprisa bientôt « cet éclat extérieur ». L'attaque était franche. La riposte vint d'un jeune peintre, Blanchard, dont l'oncle, Blanchard l'Ancien, avait déjà reçu le surnom de « Titien français » : à en juger par l'unique peinture que le Louvre conserve de lui. Blanchard lui-même n'était pas sans pasticher le peintre vénitien. La réponse contenait de bonnes choses : « Un peintre

n'est peintre que parce qu'il emploie des couleurs capables de séduire les yeux et d'imiter la nature »; mépriser la couleur, c'est « se proposer l'imitation de la sculpture plutôt que de la nature ». D'ailleurs Blanchard se montrait conciliant, reconnaissait les charmes du dessin, demandait seulement qu'on ne méconnût pas ceux de la couleur. Sa modération, sa déférence, son amitié pour Le Brun ne désarmèrent point les amis du dessin. Le neveu de Champagne répliqua âprement : « Dire que le peintre n'est peintre que parce qu'il emploie les couleurs, c'est se tromper en voulant tromper les autres; on peint en prose; n'appelle-t-on pas la poésie une peinture parlante? » Mais la véritable guerre allait commencer avec Roger de Piles qui entreprenait de convertir le public à l'amour de Rubens et de Van Dyck. Dès ce moment, la querelle du dessin et de la couleur devient la bataille des *Rubénistes* et des *Poussinistes*.



L'entreprise de de Piles n'était pas sans difficulté. Malgré la galerie de Médicis au Luxembourg, Rubens était à peine connu en France. Jamais son nom n'était prononcé à l'Académie; les collections royales n'achetaient point de ses œuvres. Aussi de Piles demandait-il aux amateurs de se défaire de leurs théories, aux peintres d'oublier leurs habitudes, à tous d'aller voir Rubens sans prévention, et il portait le débat devant le grand public par son *Dialogue sur le coloris*, qui reste un des meilleurs ouvrages suscités par la querelle. Sans doute Pamphile, qui parle au nom de de Piles, ne rejette pas toute argumentation métaphysique; pour n'être pas en reste avec Le Brun et la philosophie cartésienne, il emploie une manière d'argument aristotélicien, que l'on pourrait appeler l'argument de la différence spécifique : le caractère qui donne à un objet sa détermination particulière, dit-il, est aussi ce qu'il y a de plus noble en lui; ainsi, de la raison qui distingue l'homme des autres êtres vivants ; or la couleur est ce qui distingue la peinture des autres arts du dessin ; donc la couleur, etc.

Mais à côté de ces argumentations abstraites, nécessaires dans toute discussion à cette époque, il y a dans le *Dialogue*

des raisons valables et des critiques justifiées contre les peintres contemporains. De Piles discerne avec lucidité que l'office de la peinture n'est pas seulement de donner le relief des objets ; la peinture doit rendre les valeurs qui modèlent les surfaces, mais elle doit rendre aussi le jeu des nuances ; la lumière met non seulement des différences de clarté dans les choses, mais aussi des transformations dans les teintes locales. De Piles révèle la grande faiblesse des écoles de peinture qui ne sont pas naïvement réalistes : elles s'accoutument à voir les objets comme on a l'habitude de les peindre. Les peintres, à cette époque, emploient fréquemment la laque et la terre verte. De Piles voudrait leur interdire, pour six ans, ces teintes neutres et de simple remplissage, les envoyer un jour par semaine dans les galeries du Luxembourg pour y étudier Rubens. Il recommande aussi Van Dyck, et même Otto Voenius. Le succès, et même le scandale, du *Dialogue* fut considérable.

Je me souviens encore, écrit plus tard Coypel le père, du temps où les écoles de peinture retentissoient de ces fameuses disputes, dans lesquelles les uns cherchoient à détruire les charmes du coloris en faveur du dessin, et les autres, passionnés pour le coloris, marquoient tant de mépris pour les solides beautés du dessin. Les disciples entroient dans la querelle de leurs maîtres et fouloient aux pieds les ouvrages de ceux qu'ils croyoient opposés à leur sentiment ; et l'on voyoit distribuer des satires qui, en attaquant le savoir des uns, déchiroient même jusqu'à leurs personnes. Dans cette guerre pittoresque, les uns arboroient l'étendard de Rubens, les autres celui de Poussin. Tandis que les partisans de Rubens accabloient le Poussin d'injures, les adorateurs de Poussin traitoient Rubens avec indignité. Mais quoique ces deux grands peintres fussent les seules divinités que l'on paraissoit adorer, l'amour-propre et l'envie faisoient tout agir. J'étais fort jeune alors, et ne connaissant point la malignité des cabales, comme je l'ai mieux connue depuis, je ne pouvois comprendre comment on vouloit détruire une partie pour en faire valoir une autre. « C'est vouloir, disois-je à mes jeunes amis, suivre le conseil de Toinette dans le *Malade imaginaire* : c'est se vouloir faire couper un bras, afin que l'autre se porte mieux, et se faire crever un œil afin d'y voir plus clair de l'autre. »

La discussion se faisait violente, Le Brun perdait beaucoup de son autorité ; à la faveur des discussions de principes, les an-

ciennes antipathies pouvaient se montrer. En 1675 « ayant reçu quelque mécontentement en l'Académie par les intrigues de quelques particuliers mal affectionnés, il résolut de s'en retirer ». Il resta plusieurs mois sans y retourner et les « mal intentionnés faisaient leur possible pour l'aigrir davantage ». Perrault et Dumetz furent délégués pour le supplier de rentrer. Des élèves faisaient scission et, malgré l'interdiction formelle des statuts, travaillaient secrètement dans un atelier à part. Un jour, un libelle anonyme, affiché à la porte de l'Académie, menace « le Directeur d'icelle d'être noirci de coups ». Une « pasquinade », dessinée à la plume, montrait un corps mutilé, probablement celui de Le Brun, après le châtiment promis. J.-B. Champagne se lamente : le 3 octobre 1676, il prononce une homélie sur le respect qu'on doit aux maîtres, même quand ils ont des défauts. On devrait, dit-il, « ôter la dureté avec laquelle on voit traiter les beaux ouvrages parce qu'ils ne sont pas exempts de quelques défauts ; on devrait éviter de faire des satyres qui ne tendent qu'à obscurcir la vérité », rejeter « cet esprit dur et malfaisant ».

Le public, très intéressé, s'était mêlé à la lutte. Les collectionneurs de Poussins ou de Flamands se lançaient des libelles dont voici le ton : « Monsieur, dit un libelle sous forme de lettre, je vous envoie la ridicule lettre d'un Ignorant (M. Gamard, un *poussiniste*) qui n'a jamais connu ny Rubens ny ses tableaux ; elle est si pleine d'injures et de sottises, qu'elle ne mérite aucune réponse, et un tel homme devroit, en bonne justice, estre mis aux Petites Maisons ». Notre homme, en même temps, envoie à son correspondant le récit d'un *Banquet de curieux*. C'est une sorte de *Repas ridicule* où les Poussinistes viennent naïvement étaler leur sottise et leur mauvaise foi. Ils sont réunis chez l'un d'eux, Pantolme le Poussiniste (Gamard, dit la Clef). Il y a là, parmi les amis de Poussin, Polémon (Chantelou), Mydon (Stella) et ses sœurs, Lysidor (Cerisier), Tymart (Mignard), qui ménage un bon tour à ses amis ; Cléon (Le Brun), invité, se fait excuser. Pantolme (Gamard) prend la parole :

Vous connaissez Rubens, il eut quelque mérite...
Je n'entends parler que de luy

A la Cour et dans les ruelles,
Chez les savants et chez les belles
Chacun s'y rend son partisan...
Ah ! que deviendrons-nous si cette tyrannie
S'établit une fois et demeure impunie !

Il faut renverser cette tyrannie ; que tous s'y emploient :

Monsieur Cléon y fera rage,
Il est le plus intéressé, etc....
Rubens estoit un alleman,
Et qui sera son partisan,
Par ceste aveugle complaisance,
Doit estre déclaré l'ennemy de la France.

Car la paix de Nimègue n'est pas encore signée. Alors Tymart (Mignard) prend la parole et, contrairement à ce qu'on attend de lui, fait un éloge très vif de Rubens qui « d'un peintre parfait remplit l'idée » ; Rubens possède toutes les qualités des autres artistes :

Il donne la vie à ce qui n'en a pas.
De l'antique il a sçu conserver la noblesse
Et n'en a point gardé l'ingrate sécheresse...
Il frappe, il éblouit, il surprend, il impose.

Mais Poussin !

Il savait manier la règle et le compas,
Parloit de la lumière et ne l'entendoit pas ;
Il estoit de l'antique un assez bon copiste,
Mais sans invention et mauvois coloriste.

Les auditeurs sont atterrés. On parle d'aller devant le roi.

Présentons un placet et croyez qu'en ce cas
Le crédit de Cléon ne nous manquera pas.

Sans doute, réplique Tymart ; mais le roi n'est pas moins juste que victorieux ; donc il estimera Rubens. Après la discussion, bataille ; la table est renversée et le poète termine par une évocation du combat des Centaures et des Lapithes. On casse quelques poussinistes ; les autres se dispersent.

La réplique ne se fit pas attendre. Dans la *Réponse au*

Banquet des curieux, Rubens est remis à sa place : « il fut bon coloriste, il eut quelque génie », mais

Il manqua de conduite à bien exécuter.
Ses plus tendres contours sont sans délicatesse ;
Il agença sans choix, ordonna sans noblesse...
L'amour de son pays gasta tous ses tableaux...
Ses dieux gras et replets, à la large bedaine,
Ont tous la taille épaisse et le port de Silène...
Et Bernin, de ce peintre accusant l'ignorance
Demanda froidement, après un long silence,
Si l'on avoit eu soin de faire un hospital
Pour tant d'estropiés d'un pinceau si fatal.

Si on écarte les ornements de littérature et les injures de mauvaise humeur, il reste au fond de ce débat une opposition irréductible entre deux écoles et deux goûts. Ce que les poussinistes appellent pureté du dessin et justesse des proportions est, pour les amis des Flamands, dureté morne et sans vie ; ce que les rubénistes nomment vérité et fraîcheur de coloris n'est, d'après le goût académique, que vulgarité et faux brillant. Deux critiques manifestent clairement cette contradiction. de Piles et Félibien ; tous deux sont les porte-paroles de leur parti, de Piles des rubénistes ; Félibien des poussinistes. L'un et l'autre sont passionnés et intelligents. L'un comme l'autre n'a, semble-t-il, écrit que pour défendre son peintre favori. de Piles n'ayant pas publié un ouvrage qui ne se rapportât à la gloire de Rubens, et Félibien déclarant dans la préface de ses *Entretiens* que Poussin a « enlevé toute la science de la peinture, comme d'entre les bras de la Grèce et de l'Italie pour l'apporter en France ».

De Piles a vu et exprimé avec force ce qui fait la supériorité de Rubens et la faiblesse de la peinture académique : les figures de Poussin sont trop près de la statuaire ; « les contours antiques portent avec eux une idée de pierre qu'ils communiquent infailliblement aux ouvrages de ceux qui s'y sont trop attachés ; au lieu que les contours de Rubens donnent au nud un véritable caractère de chair ». En une page pleine de justesse et d'intelligence, il définit Rubens :

Ses carnations sont très fraisches : ses teintes sont justes et employées d'une manière libre, sans les trop agiter par le mélange, de

peur que venant à se corrompre, elles ne perdent trop de leur éclat et de la vérité qu'elles font d'abord paroitre dans les premiers jours de l'ouvrage. Rubens observoit d'autant plus cette maxime que la plupart de ses ouvrages étans grands et par conséquent vus d'une distance un peu éloignée, il vouloit y conserver le caractère des objets et la fraischeur des carnations. C'est dans cette vue que, non seulement il a ménagé la fleur et la virginité de ses teintes, mais qu'il s'est servi des couleurs les plus vives pour en tirer l'effet de son intention; il y a réussi et c'est le seul qui ait sçu joindre à cet éclat un grand caractère de vérité et conserver parmi tant de brillant une harmonie et une force surprenante... Son labeur est léger, son pinceau moelleux et ses tableaux finis sans être, comme on dit, assommez de travail!

De son côté, Félibien, qui apporte les conclusions de l'Académie et qui « met de la différence entre le jugement que l'œil fait d'un tableau et celuy que la raison en donne », condamne Rubens. Les corps et les visages, tels qu'il les représente, ne sont pas « agréables et beaux », mais « ordinaires et communs », parce que les traits et les proportions en sont « éloignés des antiques »... « S'il eût copié les statues d'Apollon, de Vénus, ou les Gladiateurs, on ne les auroit pas reconnus, tant sa manière de desseigner estoit différente de ce goust-là ». Les tristes colorations de l'Académie n'ont pas préparé Félibien à la forte harmonie de Rubens : « Dans le coloris, les teintes des carnations paroissent souvent si fortes et si séparées les unes des autres, qu'elles semblent des taches; et les reflais des lumières rendent les corps comme diaphanes et transparens ». Ces critiques sont, pour la plupart, empruntées à un ouvrage de Bellori paru dès 1672. Mais en 1685, les paroles de Félibien n'avaient plus l'autorité incontestée qu'elles auraient eue en 1670. « Les choses, depuis quelque temps, avait dit en 1681 de Piles, se sont tournées d'une manière qu'il n'est besoin d'aucun ménagement pour exposer la vérité ». Maintenant, on peut parler de Rubens avec admiration, le comparer aux plus grands, sans paraître à tous mauvais plaisant ou mauvais juge. Et lorsque quelques années plus tard, en 1699, de Piles entrera à l'Académie, ce sera en triomphateur : ses conférences seront écoutées, relues; on l'applaudira lorsqu'il déclarera que *toutes les écoles d'Europe*

peuvent être utilisées par l'enseignement de l'Académie. Qu'on juge par là du chemin parcouru depuis 1670, alors qu'une seule autorité, un seul modèle, était reconnu, celui de la Rome antique et de la Rome moderne, alors que Venise était exclue, Anvers honni, Amsterdam ignoré.



Les circonstances historiques contribuaient encore à la faveur croissante de la peinture flamande. Depuis la guerre de Dévolution, jusqu'à la fin du siècle, nos armées occupent les Pays-Bas espagnols d'une façon presque continue. Or, églises et couvents sont décorés de Rubens ou de Van Dyck, et à la tête de nos troupes il y a parfois des généraux amateurs de peinture. Comme leurs ancêtres au temps des guerres d'Italie, ils reviennent avec des connaissances et des admirations nouvelles. Souvent même ils rapportent des chefs-d'œuvre pour leurs galeries. Condé, qui, avant 1660, a déjà séjourné en Flandre où il s'est fait peindre à plusieurs reprises, occupe ses loisirs, durant l'inactive campagne de Hollande, à enrichir ses collections. Luxembourg achète pour le compte du prince. Et, même, Condé ramènera avec lui des Flamands et des Hollandais qui peindront les vues de son Chantilly. Le duc de Richelieu, qui a dû vendre sa collection de Poussin au roi, refait, sur les conseils de de Piles, son cabinet avec des Rubens : « Vous avez sçu profiter, Monseigneur, lui écrit de Piles, des rapides conquestes de notre invincible monarque ; et la Flandre et les autres provinces ont laissé partir ce qu'elles ont craint de ne pouvoir conserver dans le désordre d'une guerre qu'elles avaient à soutenir contre un ennemi si redoutable... » Le duc de Richelieu acquiert ainsi de magnifiques Rubens achetés à Anvers, à Gand, à Bruxelles. Ils sont à peu près tous aujourd'hui à la Pinacothèque de Munich.

Les toiles qu'on ne peut acheter, on les fait copier. Tous les amateurs qui ont voyagé dans le Nord et en Angleterre, Hauterive, Liancourt, etc., reviennent fervents admirateurs de Rubens. Brienne regrette que Poussin ne se soit pas mis à l'école de Van Dyck. Les curieux commencent à dédaigner

les peintures de l'école bolonaise et achètent des « magots » de Téniers, des fleurs de Zeghers ou même des intérieurs de petits Hollandais. En 1670, la collection Jabach tout entière est entrée dans les galeries du roi. En 1684, le roi envoie Blanchard dans les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies pour acquérir les plus belles œuvres. La collection Crozat, si riche en œuvres flamandes, se forme. L'Académie a beau gronder contre ces amateurs, qui s'affranchissent des théories académiques : l'influence de ces galeries, garnies de peintures flamandes, transforme le goût public, éclaire les vocations des coloristes; c'est là que s'instruiront beaucoup de peintres du XVIIIe siècle, bien plus que dans les ateliers de l'Académie. Et ces toiles flamandes ne sont plus les tableaux modestes, qui, au commencement du siècle, avaient peine à se vendre à la foire Saint-Germain; ce sont des chefs-d'œuvre, placés par l'admiration publique à côté des plus belles peintures italiennes, et dont la vue suffit pour dénoncer aux yeux des connaisseurs les lacunes de l'enseignement académique.

De plus, l'institution académique elle-même subit à ce moment une éclipse. En 1683, meurt Colbert. Louvois, son successeur à la surintendance des bâtiments et au protectorat de l'Académie, aime Mignard comme Colbert avait aimé Le Brun. « L'éclat des grands emplois » allait donc être partagé. Le Brun se sent atteint par la mort du ministre au point d'offrir à ses collègues sa démission de Recteur. Elle n'est point acceptée: mais le déclin de son Académie s'accuse aussi : Louvois limite le nombre des entrées au nombre des décès et l'assemblée, qui continuait à faire des recrues dans la maîtrise, ne peut plus s'accroître; Louvois néglige d'assister comme faisait Colbert aux solennités académiques, ce qui leur enlève beaucoup de leur prestige. Bientôt même il se désintéresse complètement de l'Académie et se fait remplacer par Villacerf. Puis Le Brun meurt en 1690, et Mignard, l'ennemi acharné de l'Académie, lui est imposé comme directeur. La détresse du trésor entraîne la suppression de la rente annuelle. Louvois a survécu à Colbert, Mignard à Le Brun, de Piles à Félibien, tous les ennemis de l'institution ou de l'esprit académiques aux fondateurs de cette institution et aux repré-

sentants de cet esprit. Nos peintres ont cessé de suivre les doctrines académiques. Charles de la Fosse, l'élève chéri de Le Brun, est un ami particulier de de Piles : « Il estoit, dit son biographe de l'Académie, très prévenu en faveur de Rubens et de Van Dyck, trouvant que ces deux peintres avoient surpassé les Vénitiens dans certaines parties de la couleur ». Jouvenet ne craint pas les types d'humanité énergiques ou même vulgaires ; il ne dédaigne pas d'aller à Dieppe copier sur le vif les poissons de sa *Pêche miraculeuse*. Dans ses scènes de tragédies, Coypel remplace, par de riches brocarts et de fastueuses tentures à la mode flamande ou vénitienne, les nudités héroïques de l'Académie ou les draperies « abstraites et générales » dont parle Perrault ; il sait animer ses chairs avec des taches franches de vermillon, en peintre qui a étudié Rubens ; il s'efforce de concilier le naturalisme coloré d'Anvers avec le dessin physionomique et sculptural de l'Académie. D'autres, comme de Troy le père, abandonnent la peinture d'histoire pour le simple portrait : « L'imitation juste de la nature, dit le chevalier de Valory, soit dans les parties du dessin, soit dans la vérité du ton local, étoit son talent particulier... L'exactitude qu'exige le genre qu'il choisissoit lui fit faire les études les plus sérieuses sur la chair, les mains et les têtes, ainsi que sur les linges et les étoffes. »

Voilà à quelles désertions aboutissait l'enseignement académique. Et voici pis encore. A ce moment s'illustraient trois des plus beaux peintres de notre école ; trois peintres qui ne doivent rien à Le Brun et qui ne connaissent pas l'Italie ; trois peintres qui doivent tout à l'École flamande : le portraitiste Largillière, qui a trente-quatre ans, le portraitiste H. Rigaud, qui en a trente et un, et Desportes, peintre d'animaux et de natures mortes, qui n'en a pas encore trente.

*
* *

Largillière ne doit rien à l'Académie. De bonne heure, il s'instruit à Anvers où, peu de temps après sa naissance, son père s'est installé ; puis il va travailler en Angleterre auprès de Lely, le successeur de Van Dyck, et quand, après 1680, il rentre en France, il n'est plus un élève, mais un maître. Or,

Largillière ne perdra jamais le souvenir de l'École flamande. Oudry, son élève, nous a conservé le meilleur des conseils qu'il en a reçus : « M. de Largillière m'a dit une infinité de fois que c'étoit à l'École des Flandres, où il avoit été élevé, qu'il étoit particulièrement redevable de ces belles maximes, dont il savoit faire un si heureux usage ; il m'a souvent témoigné le regret qu'il avoit du peu de cas qu'il voyoit faire à la nôtre des secours abondants qu'elle pourroit en tirer... ; il alloit jusqu'à prétendre que, dans la partie du dessin où l'école flamande est si foible, elle agissoit souvent sur de meilleurs principes que la nôtre. » C'est que bien dessiner, pour Largillière, n'est pas donner les proportions « régulières » aux lignes du modèle, mais trouver les traits exacts et typiques « suivant l'usage de messieurs les Flamands ».

Il veut qu'on habitue l'élève à dessiner et peindre toutes choses d'après le naturel, ainsi que l'on fait en Flandre, paysages, animaux, fruits, fleurs. Il montre fort justement que copier la nature est aussi le meilleur moyen d'être bon coloriste, les effets naturels étant les seuls que nous trouvions harmonieux. La coloration « par estime » est toujours fausse, car on ne saurait inventer « ces couleurs fuyantes, si douces, si agréables, si participantes de l'air... ; les effets justes et qui sont si piquants ne dépendent point de l'imagination : il faut les voir, et encore avec un œil bien exercé, pour les rendre dans toute leur vérité ».

Largillière tient des Flamands cette maxime qu'il faut d'abord faire vivre la chair : c'est d'eux qu'il a appris que la chair ne se peint pas comme les autres substances, qu'elle est, non seulement colorée, mais vivante, c'est-à-dire mouvante, élastique, chaude, lumineuse, et que, pour traduire toutes ces sensations, il faut une matière rare et fine, capable de rendre le sang vermillon, les blancheurs mates de la graisse, les transparences bleutées sous la peau, tantôt fine et sèche qui brille, ou bien épaisse et moite qui semble boire la chaleur et la lumière. Aussi un portrait de Largillière a-t-il d'abord la vie physique, malgré le contraste paradoxal des figures jeunes sous la perruque poudrée. Flamande aussi, cette touche toujours exacte et caractéristique, qui rend la dureté d'un cartilage ou la mollesse d'une paupière, plisse la lèvre, ride

le front, et, dans les tics du visage, révèle la physionomie morale.

C'est encore chez les Flamands que Largillière a pris le goût des vêtements appropriés aux figures, des plis qui traduisent les habitudes du geste, des objets familiers qui sont comme autant de témoins de l'intimité. Et surtout, c'est bien en copiant la nature, suivant le précepte flamand, qu'il a emprunté au ciel le gris de ses nuages, aux forêts l'or de leurs automnes, à la nature les harmonies sans fadeur qu'elle seule peut apprendre à un œil attentif, amoureux. Aussi l'art de Largillière a-t-il la séduction du monde réel dont il est le portrait, de cette société coquette, pimpante, où l'hermine du magistrat est aussi caressante que la fourrure d'une jolie marquise. En appliquant à la peinture de ce monde élégant les procédés d'une école qui ne méprisait dans la nature aucune vulgarité, Largillière, comme Van Dyck, a prouvé que le franc naturalisme sait traduire les vraies élégances. Regardez une lourde et robuste nudité de Rubens qui tord sa chair frémissante, et voyez chez Largillière cette main gracieusement potelée qui, sur le satin argenté d'une jupe, remue doucement des doigts grassouillets terminés par des griffes roses; chez le peintre de la vie physique et chez le portraitiste mondain, la technique est la même.

Si Hyacinthe Rigaud n'a pas appris à peindre dans le pays flamand, au moins s'est-il instruit loin de l'Académie, à Montpellier, chez deux peintres médiocres, mais dont un l'éleva dans l'admiration de Van Dyck, dont l'autre possédait une magnifique collection. Un an après son arrivée à Paris, grâce à la science déjà acquise, le jeune artiste obtint à l'Académie le premier prix de peinture. C'était l'assurance d'un séjour en Italie. « L'illustre M. Le Brun, dit une biographie, probablement écrite par Rigaud lui-même, ayant vu plusieurs portraits de la main de ce jeune peintre et les trouvant d'une force au-dessus de son âge, lui conseilla de s'y appliquer entièrement. » Rigaud renonce à l'Italie. « Dès qu'il fut bien déterminé à se renfermer dans ce talent (du portrait), il se mit à l'étudier encore plus particulièrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors, et, avec un zèle tout nouveau. Van Dyck fut pen-

dant quelque temps son guide unique. Il le copioit sans relâche »; en ces copies « l'on reconnoit toute l'intelligence et même tout le feu et le beau faire du grand maître dont il cherchoit à se pénétrer ». Des anecdotes, vraies ou fausses, peu importe, mais à coup sûr significatives, veulent même que certain de ses portraits ait été pris pour un Van Dyck par les connaisseurs. En même temps Rigaud devient l'ami intime de Largillière, et, sans doute, partage sa piété fervente, à l'égard de « cette mère nourrice qu'il n'a jamais cessé d'aimer tendrement » : l'école d'Anvers.

Les mérites de Rigaud sont précisément de ceux que l'Académie ne connaît pas, les seuls qu'enseigne la tradition flamande : justesse du coup d'œil, dextérité de la main. Rien n'est plus vrai que la peinture de Rigaud. Sous les nuages frisottants de la perruque, les têtes sont merveilleusement particulières, d'un réalisme énergique, d'une laideur parfois brutale. Moins gras que ceux de Largillière, ses hommes sont plus osseux, plus sanguins. Malgré la majesté du port de tête et la pose de gala, rien n'est caché de la vie physique, ni la vulgarité d'un mufle bestial, ni la décrépitude d'une chair vieillie. Le regard du peintre détaille franchement le modèle; même devant le visage royal, il sait voir la fatigue de l'épiderme détendu, les bajoues pesantes, la couperose, les paupières lourdes, flétries, le menton bleui par la barbe drue.

Ce n'est point l'Académie qui lui eût enseigné cette précision visuelle; ce n'est pas non plus de Le Brun qu'il eût appris cette sûreté infaillible avec laquelle sa brosse va, vient, glisse ou appuie, frotte ou empâte. Mais, comme les Flamands, il a pensé qu'un peintre ne traduit bien un caractère que par les formes et les couleurs matérielles ; qu'on n'exprime le faste d'un roi que si l'on sait rendre avec perfection les grandes tentures agitées par le vent, les cassures du velours, le scintillement du brocart et la blancheur de l'hermine. Malgré l'Académie, il a senti que, même pour traduire une physionomie morale, la sculpture dorée d'un bras de fauteuil, une dentelle d'Alençon, le maroquin d'une reliure comptent beaucoup plus que les proportions de l'antique ou l'analyse psychologique. L'exemple de Van Dyck et l'imitation scrupuleuse de la vie ont fait de Rigaud un praticien habile, un coloriste

exact, harmonieux et fort, un vrai continuateur de la tradition flamande.

A la même époque, Desportes ne craint pas d'abaisser l'art jusqu'au règne animal et même végétal ; la pure habileté technique devient encore plus caractéristique de sa peinture. Il a commencé par des portraits, d'ailleurs fort bien exécutés ; mais bien vite il s'est aperçu que les accessoires, pourvu qu'ils soient bien rendus, suffisent à faire un beau tableau. Pour qui s'intéresse aux jeux de la lumière et de la couleur, c'est un sujet suffisant que le duvet lisse d'une bécasse morte, et les plumes hérissées du col ballant ; il peut y avoir plus de fougue et de force dans une simple poissonnerie que dans les batailles d'Alexandre, plus de richesse de coloris dans une pêche, rose et verte sous la poussière de son duvet, que dans les draperies royales de la famille de Darius. Avec un chou dans lequel scintille le cristal d'une goutte de rosée, dans le corail entr'ouvert d'une grenade éclatée, dans une grappe de raisins où les rayons viennent s'éteindre ou se refléter, dans une gerbe de céleri, dans la plus humble des herbes, Desportes découvre un savoureux régal de couleur. Il observe et exprime avec autant de sympathie et de bonheur les poses habituelles du chien en arrêt sur ses pattes tendues, pelage rugueux, museau humide, babines molles, regard mouillé et suppliant vers le maître. Comme il consultait toujours la nature, dit son fils, « il diversifioit sa touche juste et spirituelle selon le caractère distinctif des objets qu'il représentoit ».

Desportes a repris la tradition des animaliers flamands ; sans doute, ses chiens sont des chiens de race ; on les reconnaît du chenil royal ; mais Desportes se serait-il tant intéressé à l'humble vie des animaux et des plantes, si son maître, Nicaise Bernaert, élève de Snyders, ne lui avait de bonne heure montré tout ce qu'elle contient de beauté? Si tout d'abord il n'avait été à l'école de ces vieux Anversois, employés — mais non élevés — dans l'atelier de Le Brun, aurait-il pris ces habitudes de plein-air, d'études en campagne qui, longtemps après, étonnaient encore son biographe?

***

Et si l'on suit, au xviiie siècle, la descendance flamande, combien ne faudrait-il pas citer de noms, depuis Watteau de Valenciennes, — grandi au milieu des Van Dyck, des Rubens, des Martin de Vos, admirateur des Flamands et des Vénitiens de la collection Crozat, copiste enthousiaste des Rubens du Luxembourg, — jusqu'à Chardin « peintre d'animaux, de fruits, et depuis de figures », dont Largillière, dit-on, prit les tableaux pour d'authentiques peintures flamandes, et qui se refusait à imaginer une scène d'histoire, mais admirait passionnément le paysage d'une table de cuisine? C'est fini de l'académisme. Sans doute, la grande peinture héroïque n'est pas morte. Mais les classiques en retard se lamentent sur les transformations de la mode qui les quitte, et ce sont les mêmes amateurs qui se disputent les Paters et les Chardins, vendent comme tristes et encombrantes les peintures italiennes et mettent « vingt petits Flamands à la place qu'occupait un grand vilain Guide ou un Raphaël. »

Rien ne saurait montrer plus évidemment la descendance flamande de notre art du xviiie siècle que la salle Lacaze du Louvre. Cette collection était encore plus instructive avant qu'on en eût distrait les Téniers et les Brouwers. Philippe de Champagne y voisine avec Rigaud et Largillière ; Watteau y voisinait naguère avec Téniers. C'est bien le même goût qui avait rassemblé ces œuvres diverses. Dans toutes, même art, même métier vigoureux et sûr, sans affectation de pensée ni aspiration philosophique. Une même vie anime cet échevin raide, austère, de Champagne, et ce prélat majestueux, ce magistrat coquet de Largillière ou de Rigaud. Dans les deux écoles, un goût identique pour les joies visuelles, une même sympathie pour le monde matériel et lumineux, un même besoin de jouer avec les apparences colorées, de concilier les grâces de la fantaisie et la solidité des choses ; partout l'habileté de la brosse, le tour de main alerte, l'aisance qui trousse aussi élégamment un « magot » grimaçant de Téniers qu'un « muguet » svelte et cambré de Watteau, — ce Téniers de la Régence. L'art des Flandres s'est francisé, éduqué, policé ;

moins naïf, moins dru qu'autrefois, c'est maintenant un paysan parvenu, affiné, roué.

Ce fut pour notre peinture un temps de libre joie ; l'Académie relâchait sa surveillance ; on prit goût à la couleur ; les sages, comme les fous, s'en donnèrent ; les sérieux, comme Chardin, en usèrent avec une satisfaction tranquille ; les folâtres, comme Fragonard, ne surent pas garder de mesure. Mais la récréation finit brusquement : David apparut. Arrachant brutalement leur palette à tous ces coloristes, il enferma les élèves en des cellules décorées de plâtres antiques, avec les tables de la loi académique et le modèle nu sur la planche. En même temps les idéologues restauraient les systèmes esthétiques... Et l'académisme renaît. Il réussit à rétablir, puis à défendre la pureté de sa doctrine contre toute concession à l'harmonie, à la vérité des couleurs... Seulement, c'est en dehors de son enseignement que, désormais, se formeront les meilleurs de nos peintres. Et, après David et Ingres, la récréation reprendra, plus émancipée, plus fougueuse, — une vraie révolte que nos « Académiques » déplorent aujourd'hui comme ils la déploraient autrefois. Contre eux et malgré eux se sont formés les grands romantiques, les paysagistes de 1830, les naturalistes de 1860, les impressionnistes d'aujourd'hui. C'est malgré la loi académique que nos artistes ont peu à peu conquis la peinture à la vraie lumière, qu'ils ont enrichi et assoupli leur technique jusqu'à exprimer, sans trop l'appauvrir, la splendeur vigoureuse et nuancée du monde des apparences. Mais avec tout son éclat, cet art nouveau est-il sûr de la victoire ? Né d'une religieuse union de nos purs instincts avec la réalité physique, il a contre lui toute une hérédité de discipline intellectuelle, le respect traditionnel de la logique, la nuance de cette main-mise éternelle de la raison française sur tous les instincts, sentiments, gestes et métiers de notre humanité.

LOUIS HOURTICQ

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LES ACCORDS ANGLO-FRANÇAIS[1]

II

Le vrai mérite de la Convention concernant Terre-Neuve et l'Afrique et de la Déclaration concernant l'Égypte et le Maroc est d'avoir choisi dans l'Afrique occidentale tous les avantages que l'Angleterre doit nous concéder en échange de nos sacrifices ailleurs. La Déclaration ne nous donne que des espérances, des possibilités dont la réalisation dépendra de nos efforts et de notre sagesse; ces promesses nous sont faites par l'Angleterre sur un territoire qui ne lui appartient pas, où cependant elle pouvait entraver notre pénétration : le Maroc. La Convention nous livre, au contraire, des territoires anglais sur la côte Atlantique de notre Afrique soudanaise ou dans la région saharienne entre Niger et Tchad. Disons tout de suite que nos acquisitions présentes sont médiocres en étendue et, sauf une seule, médiocres en valeur actuelle. Elles ont leur importance néanmoins et peuvent acquérir entre nos mains une utilité commerciale et militaire que nous mesurerons mieux à l'expérience.

C'est d'abord dans la vallée de la Gambie. On sait que la colonie anglaise entre Bathurst sur la mer et Yarboutenda à l'intérieur s'enfonce comme un long coin très étroit jusqu'à

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

trois ou quatre cents kilomètres de la côte, entre nos possessions du Sénégal et de la Casamance. De Bathurst à Yarboutenda la navigation est possible. Les Anglais avaient acquis, avec la possession de toute la basse vallée du fleuve, le monopole de cette navigation. L'article V de la Convention nous ouvre l'accès du haut fleuve par la cession de Yarboutenda. La Dépêche aux Ambassadeurs donne un bon commentaire de cette clause :

La rivière de la Gambie constitue une sorte d'anomalie heureuse dans le régime hydrographique de l'Afrique occidentale. Alors, en effet, que la plupart des cours d'eau y sont presque impraticables une partie de l'année, la Gambie peut, jusqu'à une distance de plus de trois cents kilomètres à vol d'oiseau, porter des bateaux de mer. C'est, dans cette région, l'une des principales voies de pénétration fluviale ; nous en étions exclus jusqu'à présent.

Le fleuve nous est ouvert aujourd'hui : le territoire anglais s'arrêtera désormais au-dessous de Yarboutenda ; nous acquérons ainsi environ vingt kilomètres du cours de la rivière dans la partie représentée comme accessible en tout temps aux bâtiments de haute mer. Mais, afin de nous mettre à l'abri de toute surprise dans ces régions encore insuffisamment pratiquées, il a été entendu que, dans le cas où la Gambie ne serait pas utilisable jusque-là pour la navigation maritime, un accès nous serait donné sur un point du fleuve accessible aux bâtiments de haute mer. D'ailleurs, nous nous sommes assuré sur la Gambie la jouissance du régime prévu par l'Acte général de Berlin et par la Convention franco-anglaise du 14 juin 1898 pour garantir sur le Niger la liberté de la navigation.

Un peu plus au sud, sur cette même côte de l'Atlantique, l'article VI de la Convention nous cède l'archipel minuscule des îles de Los, en face de Konakry. On sait que nous avons installé à Konakry la capitale et le grand port de notre Guinée française et l'on sait les notables progrès que notre commerce a fait en ces régions ; nous sommes en droit d'augurer des bénéfices bien plus grands encore le jour où toute cette Afrique soudanaise, plantée de coton, remplacera pour les tisseurs d'Europe les arrivages que l'Amérique déjà nous mesure, que bientôt elle nous refusera. Au bout d'une pointe, sur un îlot, Konakry ne pouvait devenir un port commode que moyennant de gros travaux. Or, juste en face, à quelques kilomètres, le groupe des îles de Los est disposé par

la nature en forme de rade mi-circulaire, où toutes les facilités pour la défense et l'exploitation sont réunies. Entre les mains des Anglais, cet archipel minuscule était peut-être sans valeur; pour nous, il a son prix.

Dans les négociations franco-anglaises des vingt dernières années, l'Angleterre refusait toute discussion au sujet de ces îles. Il semble qu'elle ait longtemps espéré que nos efforts sur la côte voisine et dans l'hinterland de Konakry ne se soutiendraient pas ou avorteraient et que leur archipel côtier reprendrait son rôle commercial d'autrefois. Il semble aussi qu'au temps des « coups d'épingle », Londres ait calculé que, de ce point, l'on nous porterait les blessures les plus cuisantes, station de contrebande en temps de paix, relâche de torpilleurs en temps de guerre. La Dépêche aux Ambassadeurs explique :

Cet état de choses ne pouvait durer sans dommages pour nous. Konakry est déjà l'un des ports les plus fréquentés de la côte occidentale d'Afrique; mais la voie ferrée actuellement en construction en fera le débouché de la vallée supérieure du Niger ainsi que des riches régions avoisinantes. Les îles de Los sont, par leur situation même, le complément indispensable de notre nouveau port. Ce groupe borde, en effet, sur une longueur de plusieurs kilomètres et juste en face de Konakry, le chenal d'accès qu'il domine et auquel il forme comme une sorte de digue et de brise-lames naturel. C'est l'emplacement nécessaire des signaux d'éclairage et de balisage destinés à compléter ceux du port lui-même. L'amirauté anglaise restait maîtresse d'y créer, en eau profonde, une station navale : les hauteurs qui s'élèvent sur les deux îles principales tiennent sous leur commandement la côte basse et marécageuse de Konakry.

Enfin l'article VIII de la Convention rectifie entre Niger et Tchad la frontière franco-anglaise, et la Dépêche aux Ambassadeurs s'efforce de nous prouver que, sur ce point encore, le gain de territoire est grand, le bénéfice appréciable. Nous obtenons une route entre nos établissements du Niger et nos postes sahariens du Damergou et du Tchad :

Une partie importante de l'arrangement qui vient d'être signé est consacrée aux régions entre le Niger et le Tchad. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que du remaniement, ou mieux d'une transformation à notre très grand avantage, de l'ensemble de la frontière déterminée

par la Convention du 14 juin 1898. Une déclaration signée à Londres le 5 août 1890 donnait pour frontière une ligne de Say sur le Niger à Barroua sur le lac Tchad, tracée de façon à laisser à la Compagnie anglaise du Niger, « tout ce qui appartenait équitablement au royaume de Sokoto. » C'est ainsi que fut tracé autour de Sokoto l'arc de cercle de 100 milles de rayon dont il a été si souvent parlé depuis. On n'avait alors sur les régions où passait la nouvelle frontière que des notions assez vagues. Le chemin connu et pratiqué passait par Sokoto et Kano, c'est-à-dire par des territoires dévolus depuis 1890 à l'Angleterre.

Mais lorsqu'une fois la Convention signée, le 14 juin 1898, nous envoyâmes un détachement occuper Zinder, le passage au nord de la nouvelle frontière, et notamment au-dessus de l'arc de cercle tracé autour de Sokoto, présenta des difficultés presque insurmontables. Il fallait traverser une région désertique et, au fur et à mesure de l'avancement de la colonne, creuser des puits qui se tarissaient presque immédiatement. Force nous fut d'emprunter les territoires anglais pour les convois destinés au ravitaillement de Zinder. Mais l'autorisation était absolument précaire... Les mécomptes ne furent pas moindres pour la partie de la frontière de 1898 qui s'étendait entre Zinder et le Tchad. Là encore, la limite se tenait dans des régions désertiques impraticables.

Or, il est trop évident que par le Niger seulement nous pouvons relier nos postes du Tchad et du Damergou au reste de notre empire africain. Quelque jour, assurément, une route terrestre unira Zinder à l'Algérie à travers le Sahara, et une route fluviale unira le Tchad au Gabon à travers le Congo français. Mais ce ne seront jamais que routes lointaines, difficiles, sans utilité commerciale, sans commodités militaires. Il faut que nos convois et caravanes circulent aisément entre Tchad et Niger. Ici, la Dépêche a raison :

Le désert séparait donc nos possessions du Soudan de celles du Tchad : l'homogénéité de notre empire africain, depuis si longtemps poursuivie, n'était pas obtenue. En équité, on nous devait une route, et nous l'avons obtenue : une voie s'ouvre à nous, désormais, sans solution de continuité du Niger à Zinder et de Zinder au Tchad. Cette route, nous la connaissons; nos convois, nos missions l'ont parcourue; ils y ont trouvé de l'eau et les autres ressources requises pour assurer des communications régulières. De plus, sur les eaux du lac Tchad, notre navigation en eau libre est désormais assurée. La délimitation nouvelle comporte pour nous de notables agrandissements de territoire. La valeur économique de ces acquisitions

est encore incertaine; mais il est entendu qu'on tiendra compte, pour le tracé définitif de la frontière, des États indigènes existants, et que, au-dessous de Zinder, la limite pourra, s'il est nécessaire, se déplacer à cet effet vers le sud.

Cette vue des choses est fort encourageante pour la mise en exploitation de nos « terres légères » et pour l'établissement de notre police entre Tchad et Niger. Mais cet optimisme est-il entièrement justifié? Les lecteurs de la *Revue* ont encore présentes à l'esprit les admirables descriptions du lieutenant-colonel Péroz[1] et ses explications sur l'avancée constante du désert en ces confins de l'Adar et du Sokoto. Il faut bien noter que la route décrite par le colonel Péroz, la route Say-Matankari-Dangarki, coupait déjà les territoires que l'Angleterre nous concède aujourd'hui : le colonel Péroz ne contournait pas, mais traversait le fameux arc de cercle du Sokoto anglais. Il est certain que ses vues de lieux, en 1900-1901, ne concordaient pas avec les espoirs actuels du Ministre. Depuis lors, le désert continuant sa marche n'a pas dû rendre plus commode la route que nous acquérons aujourd'hui; dans quelques années, n'aurons-nous pas ici les mêmes difficultés qu'au nord de l'ancienne frontière? ne nous faudra-t-il pas, comme dit la Dépêche aux Ambassadeurs, « traverser une région désertique et, au fur et à mesure de l'avancement de la colonne, creuser des puits qui se tariront presque immédiatement »?

Pour cette route terrestre qu' « en équité l'on nous doit, si en droit rien n'y oblige » (comme dit encore la Dépêche), il est peut-être regrettable que nous n'ayons pas stipulé les mêmes réserves que pour la route fluviale de la Gambie. « Afin de nous mettre à l'abri d'une de ces surprises trop fréquentes en ces régions », il eût fallu réserver nos droits à une route vraiment praticable. Sur la Gambie, on nous permettra de descendre notre frontière jusqu'au point où les bateaux de mer peuvent remonter. Entre Niger et Tchad, il eût fallu ne fixer la frontière définitive qu'après la reconnaissance minutieuse du pays et la découverte d'une ligne de puits constants, abondants et rapprochés, surtout dans la

1. Voir la *Revue* du 15 avril 1904.

partie désertique de l'Adar et du Sokoto. Il est vrai que la Convention même prévoit — si les deux gouvernements restent animés des mêmes dispositions équitables — un règlement définitif qui tiendra compte des intérêts et nécessités des deux contractants :

Il est convenu que, lorsque les Commissaires des deux Gouvernements seront revenus et pourront être consultés, les deux Gouvernements prendront en considération toute modification à la ligne-frontière ci-dessus qui semblerait désirable pour déterminer la ligne de démarcation avec plus de précision.

Il est en outre entendu que, sur le Tchad, la limite sera, s'il est besoin, modifiée de façon à assurer à la France une communication en eau libre en toute saison entre ses possessions du nord-ouest et du sud-est du Lac, et une partie de la superficie des eaux libres du Lac, au moins proportionnelle à celle qui lui était attribuée par la carte formant l'annexe n° 2 de la Convention du 14 juin 1898.

Il n'eût fallu en somme, — ou il ne faudra, — que stipuler expressément pour toute la frontière entre Niger et Tchad ce que l'on a stipulé pour ces rives du Tchad : « assurer à la France une communication avec eau *douce* en toute saison entre les possessions » du fleuve et du lac. Sauf ce léger oubli, il faut reconnaître ici encore l'utilité, sinon la grandeur, des concessions qui nous sont faites.

*
* *

Ce sont là concessions actuelles, réelles, « sonnantes », que nous mettrons en poche dès que nous aurons au bas de cette Convention le visa de deux Parlements. Mais le plus grand de nos bénéfices n'est pas là : c'est dans la Déclaration concernant l'Égypte et le Maroc qu'il nous faut le chercher. L'article II de cette Déclaration stipule :

Le Gouvernement de la République Française déclare qu'il n'a pas l'intention de changer l'état politique du Maroc. De son côté, le Gouvernement de Sa Majesté Britannique reconnaît qu'il appartient à la France, notamment comme Puissance limitrophe du Maroc sur une vaste étendue, de veiller à la tranquillité dans ce pays et de lui prêter son assistance pour toutes les réformes administratives, économiques, financières et militaires, dont il a besoin. Il déclare qu'il n'entravera pas l'action de la France à cet effet, sous réserve que

cette action laissera intacts les droits dont, en vertu des Traités, Conventions et usages, la Grande-Bretagne jouit au Maroc.

La Dépêche aux Ambassadeurs dit avec raison :

La partie capitale de l'arrangement qui vient d'être conclu est relative au Maroc. De toutes les questions où sont engagés les intérêts de la France, aucune, en effet, n'a une importance comparable à la question marocaine ; il est évident que, de sa solution, dépendaient la solidité et le développement de notre empire africain et l'avenir même de notre situation dans la Méditerranée.

Le Maroc a une population de beaucoup supérieure à celles de l'Algérie et de la Tunisie réunies, par conséquent une main-d'œuvre plus abondante ; il possède en quantité ce que n'ont ni la Tunisie ni l'Algérie : l'eau toujours. Placé sous notre influence, c'est notre empire du nord de l'Afrique fortifié ; soumis à une influence étrangère, c'est, pour le même empire, la menace permanente et la paralysie. Or, l'heure était venue de savoir qui aurait au Maroc l'influence prépondérante. L'état actuel de choses n'y peut, en effet, durer qu'à la condition d'être soutenu et amélioré. Il incombait à notre diplomatie de faciliter à la France cette tâche que la nature et le voisinage lui attribuent : c'est à quoi elle s'est appliquée avec persévérance, mettant à profit toutes les circonstances favorables.

Depuis plus de cinq ans, en effet, notre diplomatie essaie de toutes les circonstances favorables pour amener l'Angleterre à cet accord marocain. Dès son arrivée au ministère, M. Delcassé avait fait entendre à Londres qu'il abandonnerait volontiers les tracasseries égyptiennes si Londres renonçait à toute prétention sur le Maroc. Durant la crise de Fachoda comme durant la crise sud-africaine, jamais le Ministre n'abandonna cette politique, que notre ambassadeur vient de faire aboutir ; le nom de M. Paul Cambon était déjà lié à nos débuts à Tunis ; le voici attaché à nos vrais débuts au Maroc. La Dépêche continue :

En obtenant de l'Angleterre, dont on connaît la forte situation aux portes mêmes du Maroc, la déclaration qu'il appartient à la France de veiller à la tranquillité de ce pays et de lui prêter son assistance pour toutes les réformes administratives, économiques, financières et militaires dont il a besoin, ainsi que l'engagement de ne pas entraver son action à cet effet, nous avons obtenu un résultat dont il est superflu de faire ressortir la valeur.

C'est à nous maintenant, en nous gardant de tout entraînement, en tenant compte des expériences faites ailleurs, en nous montrant

les meilleurs amis du Maroc parce que les plus intéressés à sa prospérité, de poursuivre avec méthode, avec esprit de suite, sans efforts et sans sacrifices inutiles, l'achèvement de notre œuvre civilisatrice qui fortifiera la puissance française sans léser les droits acquis de personne et qui finalement sera un bénéfice pour tout le monde.

On ne saurait mieux dire. La question marocaine doit être en effet le nœud vital de notre politique, si, revenant à la Méditerranée, nous comprenons enfin que là sont nos grands intérêts, notre avenir en même temps que notre sécurité. Et la question marocaine sera résolue du jour où nous ne léserons les droits ni les intérêts de personne, mais où notre propre bénéfice servira au bénéfice de tout le monde. L'article IV de la Déclaration nous oblige pendant trente ans à maintenir au Maroc la « porte ouverte » :

Les deux gouvernements, également attachés au principe de la liberté commerciale, tant en Égypte qu'au Maroc, déclarent qu'ils ne s'y prêteront à aucune inégalité, pas plus dans l'établissement des droits de douanes ou autres taxes que dans l'établissement des tarifs de transport par chemin de fer. Le commerce de l'une et l'autre nation avec le Maroc et avec l'Égypte jouira du même traitement pour le transit par les possessions françaises et britanniques en Afrique. Un accord entre les deux gouvernements réglera les conditions de ce transit et déterminera les points de pénétration.

Cet engagement réciproque est valable pour une période de trente ans. Faute de dénonciation expresse faite une année au moins à l'avance, cette période sera prolongée de cinq en cinq ans.

Toutefois, le gouvernement de la République Française au Maroc et le gouvernement de Sa Majesté Britannique en Égypte se réservent de veiller à ce que les concessions de routes, chemins de fer, ports, etc., soient données dans des conditions telles que l'autorité de l'État sur ces grandes entreprises d'intérêt général demeure entière.

« Assurer le bénéfice de tout le monde » : on ne saurait trop répéter que telle devrait être la règle, la devise de notre vie française, si nous voulons sauvegarder tous nos intérêts nationaux. La nature et l'histoire ont ainsi disposé de nous que toujours et partout nos intérêts nationaux se confondent avec les intérêts des autres peuples : partout et — quoiqu'en disent nos protectionnistes et distributeurs de primes et *drawbacks* — chez nous-mêmes, la concurrence d'autrui ne saurait nuire qu'à nos intérêts superficiels, apparents ; nos inté-

rêts profonds, durables, vraiment nationaux, nous devraient faire la plus accueillante des nations, car toutes les grosses besognes, que peuvent exécuter les autres peuples, ne serviraient en fin de compte qu'à réserver notre main-d'œuvre à ces travaux d'art, de patience et d'ingéniosité pour lesquels nous sommes nés et qui « paient » au centuple.

J'insisterais encore davantage sur ces formules de la Dépêche, si, vingt fois déjà, je n'avais eu l'occasion d'exposer ces idées mêmes aux lecteurs de la *Revue*. Et j'insisterais pareillement sur la méthode que le Ministre désire imposer à notre pénétration marocaine — « nous garder de tout entraînement, tenir compte des expériences faites ailleurs, nous montrer les meilleurs amis du Maroc, poursuivre avec esprit de suite, *sans efforts ni sacrifices inutiles*, l'achèvement de notre besogne civilisatrice », — si je n'avais encore exposé cette question du Maroc et attiré l'attention du lecteur sur la méthode des Russes en Perse.

Car il en faut toujours revenir à cette expérience d'autrui. L'établissement de l'influence russe en Perse restera longtemps encore un modèle : sans un coup de fusil, sans un meurtre, sans la moindre perte d'hommes, les Russes se sont installés à Téhéran. De tous points, nous avons au Maroc la même tâche à accomplir. Il faut que nous suivions, étape par étape, — banque, route, chemin de fer, — la progression russe. Calculons bien ce qu'il pourrait nous en coûter de recommencer à Fez nos conquêtes de la Kabylie ou cette expédition de Madagascar qui, mieux connue quelque jour, apparaîtra comme l'une des grandes fautes de la troisième République. Calculons bien aussi, par l'exemple de Madagascar, les avantages du régime que nos accords franco-anglais nous font, au reste, — et c'est là un de leurs plus grands bienfaits, — une obligation internationale de maintenir au Maroc : pas d'annexion directe ou déguisée, la tutelle ou, tout au plus, le protectorat, tel qu'il est pratiqué depuis vingt ans pour le bonheur de la Tunisie ; pas de partage, l'intégrité du Maroc ; pas de révolution ni de brusque changement de régime, la réforme administrative, économique, financière, militaire, etc.

A cette condition seulement, le Maroc deviendra pour

nous une source de bénéfices et de puissance. A cette condition aussi, nous pourrons loyalement remplir l'une des clauses de notre accord avec l'Angleterre et — sans que jamais notre prédominance en Afrique puisse être menacée — faire à l'Espagne, dans l'exploitation économique de l'empire chérifien, la part qui lui est due. La Déclaration dit en son article VIII :

Les deux gouvernements, s'inspirant de leurs sentiments sincèrement amicaux pour l'Espagne, prennent en particulière considération les intérêts qu'elle tient de sa position géographique et de ses possessions territoriales sur la côte marocaine de la Méditerranée et au sujet desquels le gouvernement français se concertera avec le gouvernement espagnol.

Communication sera faite au gouvernement de Sa Majesté Britannique de l'accord qui pourra intervenir à ce sujet entre la France et l'Espagne.

Cette clause a été vivement critiquée, et pour la part qu'elle réserve à l'Espagne sur le Maroc et pour le contrôle qu'elle donne à l'Angleterre sur nos relations espagnoles. On ne pouvait pourtant pas faire que, depuis deux cents ans, l'Espagne n'eût à la côte marocaine des présides qu'elle possède, qu'elle occupe et qu'elle a fortifiés. On ne pouvait pas empêcher qu'une entente cordiale nous fût nécessaire avec l'Espagne, non seulement parce que c'est notre voisine et qu'un mauvais voisin (nous ne le savons que trop, hélas!) est le pire des fléaux, mais aussi parce que l'Espagne est ou devrait être l'un de nos meilleurs champs d'affaires : il nous fallait donc ne pas sembler traiter cette affaire du Maroc avec la seule Angleterre, sans tenir compte des droits et désirs de l'Espagne... On ne pouvait pas faire davantage que l'Angleterre ne possédât Gibraltar et qu'elle ne voulût stipuler certaines interdictions touchant les rives du détroit. L'article VII de la Déclaration dit :

Afin d'assurer le libre passage du détroit de Gibraltar, les deux gouvernements conviennent de ne pas laisser élever des fortifications ou des ouvrages stratégiques quelconques sur la partie de la côte marocaine comprise entre Melilla et les hauteurs qui dominent la rive droite du Sebou exclusivement. Toutefois, cette disposition ne s'applique pas aux points actuellement occupés par l'Espagne sur la rive marocaine de la Méditerranée.

Il y a quelque ironie, à coup sûr, de la part des Anglais, — maîtres de Gibraltar, dont chaque année ils augmentent les fortifications et où ils parlent de dépenser quelques centaines de millions encore pour créer un port militaire et un arsenal, — à nous dire que le libre passage du détroit sera assuré du jour où l'on n'élèvera ni fortifications, ni ouvrages stratégiques quelconques sur la côte marocaine. Mais, de notre part, il y aurait eu quelque naïveté à ne pas savoir d'avance que jamais l'Angleterre n'a compris autrement la liberté des détroits (voyez Suez, Aden et Singapoure), et que jamais elle n'accueillerait une négociation sur cette affaire du Maroc sans réserver son monopole actuel : si l'on voulait aboutir, il fallait d'avance se résigner à cette concession. Et cette première concession entraînait la communication au gouvernement britannique de nos futurs accords avec l'Espagne ; les Anglais tiennent à constater de leurs yeux que rien dans notre futur accord espagnol ne peut entraver la liberté du passage, comme ils disent, ce qui veut dire : menacer leur position de Gibraltar.

Il est bien certain que le point est délicat ; cette communication peut devenir dangereuse ; c'est une arme que nous donnons à l'Angleterre, — un moyen d'intriguer à Madrid contre nous, — mais au cas seulement où nous ne serions pas disposés à conclure immédiatement avec les Espagnols et à leur reconnaître les droits et avantages qui leur reviennent. Or, toute notre politique actuelle est orientée vers cet accord franco-espagnol : avant peu, nous aurons sans doute à célébrer, de ce côté encore, l'établissement d'un régime de cordiale et complète intimité. L'Angleterre nous promet, par l'article VIII de la Déclaration, les bons offices de sa diplomatie tant à Madrid qu'à Fez, pour l'exécution des clauses stipulées.

III

Voilà ce que nous cède l'Angleterre et voici ce que nous lui donnons. Nos concessions portent sur Terre-Neuve et l'Égypte.

A Terre-Neuve [1], par l'article Ier de la Convention, « la France renonce aux privilèges établis à son profit par l'article XIII du traité d'Utrecht et confirmés ou modifiés par des dispositions postérieures ». Cet article XIII du traité d'Utrecht, confirmé par le traité de Versailles (1783), nous avait réservé non seulement le monopole de la pêche dans les eaux occidentales de Terre-Neuve, mais encore le monopole des établissements sur la côte occidentale, sur ce Rivage Français, *French Shore*, où seuls nous avions le droit de sécher le poisson, sans pouvoir, d'ailleurs, nous y livrer à aucune autre exploitation permanente ou temporaire. On sait quelles disputes constantes mirent aux prises Français, Anglais et Terreneuviens sur ce *French Shore* :

Malgré les précautions prises, dit la Dépêche aux Ambassadeurs, on peut dire qu'au cours du siècle dernier il ne s'est pas passé d'année où l'exercice de notre privilège n'ait été la cause de réclamations ou d'incidents. La population de Terre-Neuve, qui comptait, à peine, à l'origine, 4 à 5 000 âmes, s'est accrue progressivement jusqu'à 210 000 habitants. Dans le désir de ceux-ci de développer les ressources de leur île, le French Shore leur apparaissait comme fermé à tout progrès; ils ne pouvaient tirer parti d'une région dans laquelle ils espéraient trouver des mines et des terres favorables à l'agriculture, et que nous-mêmes ne pouvions utiliser. C'est ainsi que grandit un mouvement d'opinion hostile à notre privilège. La pression irrésistible des nécessités de l'existence, sous un climat déshérité, vint ébranler chaque jour davantage les barrières des servitudes anciennes, et, malgré nos réclamations incessantes, les habitants de l'île s'établirent peu à peu sur une partie du littoral convoité.

Le maintien de nos privilèges sur le *French Shore* était une grave atteinte aux intérêts de Terre-Neuve et ce dommage d'autrui était de jour en jour moins compensé par les bénéfices que nous en pouvions retirer nous-mêmes :

Notre résistance à ces envahissements devenait d'autant plus malaisée qu'en même temps que l'île voyait croître sa population et ses besoins, le nombre de nos pêcheurs fréquentant le French Shore diminuait d'année en année. Du chiffre de 10 000 qu'il atteignait dans le milieu du siècle dernier, il descendait à 4 ou 500 à peine pour tomber même, l'année dernière, à 238. En faveur de ces rares

1. Sur cette question de Terre-Neuve, voir la *Revue de Paris* du 1er février 1899, p. 473.

équipages et pour les quelques semaines consacrées par eux chaque année à la pêche dans ces parages, les habitants du pays se voyaient interdire l'accès et la jouissance de près de la moitié du périmètre de l'île.

Il est certain, comme le dit encore la Dépêche, que les stipulations du traité d'Utrecht n'ont plus aucune raison d'être aujourd'hui. En ces temps lointains, le séchage du poisson ne pouvait se faire que sur la côte, et sur la côte la plus proche. On ignorait les moyens que nous avons aujourd'hui pour conserver le poisson quelque temps ; en outre, le *French Shore* était alors la grande région de pêche ; l'usage de cette côte nous était donc nécessaire ; le monopole nous en était d'un grand rapport. Aujourd'hui, le poisson semble avoir changé d'habitudes : ce n'est plus cette côte occidentale qu'il fréquente, mais l'autre façade de Terre-Neuve, les parages orientaux du Grand Banc. Et le séchage du poisson ne nécessite plus de débarquement ni d'installation à la côte terreneuvienne : il se fait soit à bord des navires, soit dans nos îles de Saint-Pierre et Miquelon, soit même, grâce à la rapidité des communications, en France.

Gênés par notre improductif monopole, les Terreneuviens mettaient leur ingéniosité et leur point d'honneur à entraver, dans le reste de leurs eaux, la pêche à la morue qui est notre intérêt principal en ces régions : ils nous la rendaient facilement impossible en refusant de nous vendre l'appât nécessaire, la boëtte. Autre dispute : « Vous avez, nous disaient les Terreneuviens, le droit de pêcher et de préparer du poisson sur le *French Shore*. Mais vous y pêchez aussi et préparez des homards. Or, le homard n'est pas un *poisson*, mais un *crustacé*. » Depuis 1890, Londres et Paris discutaient ce point : avions-nous le droit de *pêcher* ou commettions-nous l'abus de *prendre* des homards au long du *French Shore* ?

En 1890, un *modus vivendi* intervint sur la base de l'état de choses existant au 1er juillet 1889. Cet arrangement, essentiellement provisoire et limité d'abord à la campagne de 1890, dut, faute de mieux, être renouvelé depuis lors, parfois à grand'peine. Il aurait suffi d'un refus du Parlement de Terre-Neuve pour susciter d'inextricables complications.

Dans cette situation, la nécessité s'imposait d'une façon pressante de chercher une solution définitive. Nos droits au *French Shore* se composaient de deux éléments : la pêche, c'est-à-dire l'usage des eaux territoriales, et le séchage du poisson, c'est-à-dire l'usage de la côte. Par son caractère exclusif, ce dernier principe était devenu insupportable aux habitants. Nous en consentons l'abandon. Par contre, notre droit de pêche dans les eaux territoriales reste intact.

L'article II de la Convention spécifie nettement le maintien de tous nos droits de pêche au *French Shore*, en égalité complète avec les habitants ou sujets britanniques : le homard et la boëtte ne nous sont plus contestés. Mais, dans l'intérêt de la pêche et de tous les pêcheurs, nous consentons d'avance aux règlements que l'autorité locale jugera nécessaires pour empêcher la destruction des homards ou favoriser le repeuplement : dès maintenant, quelques définitions précises sont posées, qui écarteront les discussions inutiles. Et pour clore sans récriminations cette querelle, l'Angleterre, dont les sujets et ressortissants fondent de grands espoirs sur l'ouverture de ce rivage à leurs exploitations minières, l'Angleterre accepte le principe des indemnités à ceux de nos nationaux que le nouvel état des choses pourrait gêner là-bas :

Outre la pêche proprement dite, dit la Dépêche, nous avions au *French Shore* des intérêts dont il devait être tenu compte, ceux des propriétaires de sécheries et de homarderies qui se trouvent dépossédés par le fait de la mise en exploitation de la côte : l'article III de la Convention assure aux propriétaires de ces établissements, ainsi qu'aux marins employés par eux, une indemnité dont le chiffre sera déterminé par une commission d'officiers de marine français et anglais, avec recours éventuel à un surarbitre.

Sur cette question du *French Shore*, il semble que l'opinion unanime, aussi bien en France qu'en Angleterre et à Terre-Neuve, se soit faite, reconnaissant l'équité et l'utilité de ces diverses clauses. La Dépêche aux Ambassadeurs résume fort bien cette négociation : « On voit que, pour écarter des risques de conflits qui menaçaient de devenir inquiétants, nous ne faisons qu'abandonner des privilèges difficilement défendables et nullement nécessaires, en conservant l'essentiel, c'est-à-dire la pêche dans les eaux territoriales, et en mettant pour l'avenir hors de toute contestation possible un droit précieux,

celui de pêcher librement, ou d'acheter sans entraves, la boëtte sur toute l'étendue du *French Shore*. »

Ce n'est pas à dire que la question de Terre-Neuve soit définitivement réglée, car Terre-Neuve aujourd'hui, en ce qui regarde la pêche, ce n'est plus le *French Shore*, c'est à vrai dire le Grand-Banc. Ici, pour le moment, nous n'avons aucune difficulté, et la Dépêche aux Ambassadeurs note avec raison que cette « pêche sur les Grands Bancs, qui est infiniment plus fructueuse et par suite plus recherchée, sera facilitée par la faculté qui nous est désormais garantie de nous approvisionner de boëtte sur toute l'étendue du *French Shore*. C'est précisément cette pêche au large que le gouvernement a toujours tenu à encourager comme l'une des plus utiles écoles de nos gens de mer et une préparation précieuse à l'entraînement naval. » Mais dans quelle mesure cette pêche nous est-elle à tout jamais garantie? Dans quelle mesure, surtout, nous est-elle vraiment profitable?

Nous dépensons là-bas beaucoup d'argent et de vies humaines pour un très minime bénéfice pécuniaire : sommes-nous bien sûrs que cette pêche au large reste encore aujourd'hui, avec nos marines nouvelles, « une des plus utiles écoles de nos gens de mer et une préparation précieuse à l'entraînement naval »? C'est là, désormais, pour nous la grande question de Terre-Neuve. Elle vaudrait la peine d'être sérieusement considérée. Mais le seul énoncé nous montre que ce n'est plus une question internationale : à nous seuls de calculer et de décider si vraiment nous devons poursuivre à Terre-Neuve les sacrifices d'hommes et d'argent que peut-être ne justifient plus les besoins de notre marine transformée; quelque jour, je tâcherai d'exposer aux lecteurs les éléments de ce problème.

* * *

Reste le point le plus délicat : l'Égypte.

Le gouvernement de Sa Majesté Britannique déclare qu'il n'a pas l'intention de changer l'état politique de l'Égypte. De son côté, le gouvernement de la République Française déclare qu'il n'entravera pas l'action de l'Angleterre dans ce pays, en demandant qu'un terme

soit fixé à l'occupation britannique, ou de toute autre manière, et qu'il donne son adhésion au projet de décret khédivial qui est annexé au présent Arrangement, et qui contient les garanties jugées nécessaires pour la sauvegarde des intérêts des porteurs de la dette égyptienne, mais à la condition qu'après sa mise en vigueur aucune modification n'y pourra être introduite sans l'assentiment des Puissances signataires de la convention de Londres de 1885.

Il est convenu que la Direction générale des Antiquités en Égypte continuera d'être, comme par le passé, confiée à un savant français.

Les écoles françaises en Égypte continueront à jouir de la même liberté que par le passé.

La Dépêche aux Ambassadeurs expose sans phrases, mais avec des chiffres, les principes qui ont dirigé notre Ministre en cette affaire. A l'heure présente, nous avons quatre sortes d'intérêts en Égypte : intérêts financiers, intérêts commerciaux, intérêts scientifiques, intérêts scolaires. Il était facile de garantir les trois derniers : l'article premier de la Déclaration, on le voit, nous assure la direction scientifique des antiquités et le maintien de nos écoles ; l'article IV nous promet la « porte ouverte » en Égypte aussi longtemps que nous la tiendrons ouverte au Maroc. Le problème financier était beaucoup plus complexe :

Une grande partie de la dette égyptienne, dit la Dépêche aux Ambassadeurs, est placée en France. Il s'agissait d'assurer à nos porteurs les plus larges garanties, tout en adaptant celles-ci aux conditions nouvelles résultant du relèvement financier de l'Égypte. Tout le monde connaît les origines du régime actuel : les prodigalités d'Ismaïl et ses énormes emprunts à gros intérêts (emprunts à 7 et même à 9 p. 100, avances contractées à 30 p. 100) ont, en quelques années, créé une dette de plus de deux milliards. Le crédit de l'Égypte fut bientôt ruiné. A la fin de 1874, le 7 p. 100 égyptien tombait à 54. En avril 1876, le gouvernement déclarait qu'il suspendait ses paiements. C'est alors que, pour la sauvegarde des créanciers, fut créée la Caisse de la Dette. Des revenus spéciaux lui furent affectés. L'Égypte était mise en tutelle : son gouvernement ne pouvait ni réduire les impôts affectés, ni contracter d'emprunt sans l'autorisation de la Caisse, et il ne pouvait dépenser librement que la somme qui lui était attribuée par les Puissances sur les recettes de l'État.

Quand la surveillance anglaise se fut installée, tout changea comme à vue d'œil. Les budgets de recettes montèrent d'an-

née en année. Cette dette égyptienne, qui semblait énorme, eut pour le service de ses intérêts des revenus de beaucoup supérieurs à ses besoins véritables. Il devint certain qu'avec l'appui de Londres, l'Égypte pourrait, quand elle le voudrait, — c'est-à-dire dès que ses tuteurs anglais en auraient le moindre désir, — rembourser toute sa dette ancienne, quitte à contracter un nouvel emprunt où les financiers anglais fourniraient l'argent demandé. Or, ce remboursement de la dette égyptienne, nous n'avions aucun moyen de nous y opposer, « tout débiteur, comme dit la Dépêche, ayant toujours le droit de se libérer ». Et ce remboursement privait nos capitalistes d'un placement fort avantageux. Mais, surtout, il enlevait à notre gouvernement et aux autres Puissances leur dernier moyen de surveillance et d'intervention dans les affaires égyptiennes : seuls créanciers de l'Égypte désormais, les Anglais pourraient supprimer la Caisse de la Dette et les trois Administrations mixtes des Chemins de fer, de la Daïra-Sanieh et des Domaines. L'omnipotence anglaise serait pratiquement installée au Caire, sans que nous eussions pu tirer la moindre rémunération des droits que nous possédions là-bas.

La Déclaration et le Décret khédivial, qui y est annexé, ont pour premier effet de maintenir au taux actuel les rentes des créanciers de l'Egypte pendant quelques années encore. La Privilégiée sera remboursable au plus tôt en 1910. La dette Garantie, dont la plus grande partie paraît être placée en Angleterre, pourra comme la Privilégiée être remboursée en 1910. L'Unifiée, ne serait pas remboursée avant 1912. La Domaniale, conformément à un accord conclu en 1900, n'est pas remboursable avant 1915. Pour la Daïra, dont la liquidation est près d'être achevée dans les conditions établies en 1890, aucune prolongation ne pouvait être stipulée. Mais ses sucreries et son réseau de chemins de fer ont été achetés par une grande Société française, qui a presque entièrement concentré dans ses mains la fabrication du sucre en Égypte. Le gouvernement français stipule la confirmation des avantages faits à cette Société.

J'avoue que ce premier résultat ne m'enthousiasme pas outre mesure. Ce n'est pas que je méconnaisse l'importance

de nos intérêts financiers ni l'impérieux devoir pour notre diplomatie de les défendre. Je fus au contraire le premier à déplorer l'inertie — tranchons le mot : la désertion — de notre politique dans la récente affaire de Panama : s'il se fût trouvé à la tête de notre gouvernement un Ferry ou un Palmerston, si nos ministres des Finances ou des Affaires étrangères n'eussent pas reculé devant cette épithète de « panamiste », qui désormais ne rapportait que des insultes, ce n'est pas deux cents, mais trois ou quatre cents millions de francs que les États-Unis auraient dû rembourser à l'épargne française. Mais à Panama il s'agissait de défendre un bien vraiment national, acquis par notre travail; il s'agissait de récupérer des sommes effectivement et utilement dépensées, — car, en laissant de côté les gaspillages et malversations, c'est à cinq ou six cents millions pour le moins qu'il fallait estimer le capital employé là-bas à des travaux effectifs et subsistants. — Et il s'agissait de sauver la fortune de notre petite épargne...

En Égypte, l'opération est un peu différente. Ramenée à ses lignes maîtresses, elle se présente comme la prolongation d'un emprunt onéreux que nous imposons au peuple égyptien, par l'intermédiaire de l'Angleterre. Le peuple égyptien pourrait nous rembourser aujourd'hui et, au lieu de payer à notre argent 4 p. 100 d'intérêt, il trouverait prêteur à 3, peut-être à 2 1/2 p. 100... Quel que soit le bénéfice passager, apparent, que nous puissions retirer de cette opération, j'estime que la politique française ne devrait jamais être en quête de pareils pourboires. Dans le monde entier, nous devrions toujours sauvegarder notre renom de protecteurs — et non d'exploiteurs — des faibles. Ce n'est pas une vaine sentimentalité qui me fait parler ainsi. Je suis bien sûr que, pour nous, cette politique d'honnêteté est la seule qui « paie », la seule qui nous ait donné et qui puisse nous assurer une clientèle. Prenons garde que, dans cette Égypte, qui malgré tout nous est restée reconnaissante et fidèle, on n'exploite bientôt contre nous nos exigences d'aujourd'hui. Pour conserver à nos financiers pendant cinq ou six années encore un placement avantageux, nous risquons de perdre à jamais le dévouement, l'estime de ces clients qui devraient être les meilleurs correspondants de Marseille... Au moment où nous

livrons l'Égypte à la tutelle anglaise, il eût été plus digne et plus habile en même temps de ne pas stipuler une « petite commission ».

Car il faut appeler les choses par leur nom : nous livrons l'Égypte à la tutelle anglaise. Que l'on puisse sans regret constater cet abandon ; que l'on ne tourne pas les yeux avec mélancolie sur ce que l'Égypte était, il y a trente ans encore; que l'on n'imagine pas sans colère ce qu'elle devrait être aujourd'hui : je doute que personne parmi nous puisse avoir ce détachement des gloires nationales. C'est nous qui avons ressuscité l'Égypte : de Bonaparte à Lesseps, c'est nous qui lui avons rendu sa prospérité et son rôle mondial... Si nous savions du moins comment au juste nous l'avons perdue ! On a beau se dire que l'ignorance, la sottise et la lâcheté des politiciens sont presque sans mesure : on se prend encore à douter qu'elles puissent seules expliquer notre conduite de 1882... C'est de 1882 que date, à vrai dire, notre abandon de l'Égypte. Nous le ratifions aujourd'hui, parce qu'une expérience de vingt années nous a clairement appris qu'il est des actes irréparables. Pendant dix ans, nous avons essayé les procédés diplomatiques (1882-1893) ; pendant cinq ans, nous avons pensé recourir à la manière forte (1893-1898); depuis cinq ans, nous n'avons plus — avec raison — songé qu'à tirer le meilleur parti de cette irrémédiable faute.

De 1882 à 1893, notre diplomatie fit les efforts les plus louables pour obtenir de l'Angleterre une promesse, puis un commencement d'évacuation. Récemment, un de nos anciens ministres des Affaires étrangères, M. René Goblet, résumait cette période de négociations [1] :

Nous ne voulons pas insister sur les circonstances qui ont amené la diminution de notre influence lorsqu'en 1882 la Chambre repoussa la convention négociée avec l'Angleterre et qui confiait aux deux puissances la garde du canal de Suez. Bien qu'elle se retirât de l'Égypte, la France, à raison de ses traditions, des sacrifices faits et des services rendus, conservait avec ce pays trop d'attaches pour que l'Angleterre pût se dispenser de compter avec nous.

Le gouvernement anglais, après avoir triomphé de la révolte d'Arabi, avait déclaré que son intention n'était pas d'occuper indéfi-

1. *Revue Politique et Parlementaire*, 15 mai 1904, pp. 230 et suiv.



niment le pays et qu'il en retirerait ses forces dès que le rétablissement de l'ordre, de la sécurité et de la régularité dans l'administration le lui permettrait. Tous les Cabinets anglais, conservateurs et libéraux, ont renouvelé les mêmes engagements. Il en est même qui ont fait de sérieux efforts pour les réaliser : en 1884, sous M. Gladstone, une convention, élaborée entre lord Granville et M. Waddington, consacrait la neutralisation de l'Égypte et fixait au 1er janvier 1888 la date de l'évacuation. Malheureusement, ce projet était lié à un arrangement financier qui ne put aboutir.

Deux ans plus tard, lord Salisbury déclarait à M. Waddington [1] : « On se trompe grandement chez vous, lorsqu'on croit que nous voulons rester indéfiniment en Égypte, nous ne cherchons que les moyens d'en sortir honorablement. Nous sommes décidés à évacuer; mais nous demanderons à l'Europe de fixer un terme pendant lequel nous aurions le droit de rentrer en Égypte, si de nouveaux désordres y éclataient. Il y aura nécessairement une période de transition à surveiller avant que l'Égypte puisse être abandonnée à elle-même. »

A cette période de surveillance, le gouvernement français ne faisait pas d'objection en principe, pourvu que l'on commençât par fixer d'une façon précise la date de l'évacuation. C'est dans cette intention qu'à la fin de l'année 1886, sir Drummond Wolff était envoyé à Constantinople pour s'entendre directement avec la Porte au sujet de l'évacuation. Ces négociations aboutirent, en 1887, à un projet de convention qui fixait à trois années à partir de la signature la date du retrait des troupes anglaises. Mais la même convention prévoyait qu'en cas de dangers extérieurs ou intérieurs le gouvernement britannique serait autorisé à envoyer des troupes en Égypte : le gouvernement anglais se réservait le droit de rentrer indéfiniment en Égypte après l'avoir évacuée, ce qui motiva l'opposition du gouvernement français et décida la Porte à refuser sa ratification...

Le rejet de cette Convention Drummond Wolff fut notre seconde erreur égyptienne : si l'Angleterre, une fois, eût évacué l'Égypte, elle n'y fût pas rentrée, en usant des droits fixés par la Convention, sans que nous pussions lui imposer notre concours : notre reculade de 1882 eût été réparée. Mais la politique du « tout ou rien » l'emporta. Nous voulions l'évacuation immédiate et définitive. L'Angleterre retira ses offres d'évacuation prochaine et conditionnelle. Pourtant les négociations continuèrent. Mais bien des choses étaient changées ou changèrent de jour en jour dans les dispositions

1. Dépêche du 3 novembre 1886, M. Waddington à M. de Freycinet.

de l'Angleterre. A mesure que l'occupation se prolongeait, l'Égypte recouvrait sa merveilleuse prospérité, et tous les partis anglais, sauf quelques radicaux, s'accoutumaient à considérer ce riche domaine comme une acquisition définitive. La mort de Gordon à venger et la sécurité même de l'Égypte faisaient aussi un devoir à l'Angleterre de régler les affaires soudanaises, de reprendre Khartoum et d'abattre la rébellion du Mahdi. Or, cette œuvre soudanaise coûtait de grands efforts et de grosses dépenses dont l'Angleterre voulait être payée, et qui devait payer, sinon l'Égypte?

Les négociations, continue M. R. Goblet, furent reprises à l'instigation de la Porte. Lord Salisbury répondit au début de 1890 qu'il considérait la convention Wolff comme un minimum ; notre ministre des Affaires étrangères, M. Ribot, faisait savoir à la Porte « que tout projet concernant l'Égypte ne rencontrerait pas d'opposition de la part de la France si une clause limitait à un délai raisonnable la faculté pour les Anglais de rentrer en Égypte. »

A ce moment, le gouvernement anglais semblait moins disposé à tenir ses promesses. La majorité conservatrice l'encourageait dans cette voie en accusant l'opposition, notamment MM. Gladstone et Morley, d'avoir demandé l'évacuation de l'Égypte à bref délai; mais M. Morley se défendait d'avoir réclamé un changement subit et radical de la politique anglaise en Égypte. A la fin de la même année 1890, M. Gladstone, revenu au pouvoir, déclarait qu'il avait toujours amèrement regretté l'échec des négociations de 1884. Mais son Ministre des Affaires étrangères, lord Rosebery, dans une longue dépêche adressée le 16 février à lord Cromer, rappelait les conditions dans lesquelles l'Angleterre, par suite de l'abstention des autres puissances, avait assumé le contrôle en Égypte et concluait que dans les circonstances présentes il ne pouvait être question d'y renoncer. Et comme sir Charles Dilke rappelait à la Chambre des Communes l'engagement solennel contracté vis-à-vis des grandes puissances, M. Gladstone lui répondait « que le cabinet libéral, pas plus que celui qui l'avait précédé, ne niait les engagements pris, mais qu'il était impossible de fixer une date pour l'évacuation. »

Dans une dernière conversation entre M. Gladstone et M. Waddington, ce dernier déclarait que la France ne pourrait pas accepter sans modifications la Convention Drummond Wolff en ce qui touchait le droit illimité pour l'Angleterre de rentrer en Égypte après l'avoir évacuée, tandis que, si ce droit était limité à un petit nombre d'années, il y aurait peut-être moyen de s'entendre. On voit que si le gouvernement anglais, tout en reconnaissant l'engagement pris par

lui, en avait constamment ajourné l'exécution, la France, sous tous les ministères qui se sont succédé de 1882 à 1893, n'avait pas mis moins d'insistance à la réclamer. Là s'arrêtent, du moins à notre connaissance, les pourparlers engagés au sujet de l'évacuation. Dans les années qui ont suivi, le gouvernement français paraît avoir tenté de reprendre la question sous une autre forme par l'expédition qui a abouti à la déplorable aventure de Fachoda.

Cet exposé fort exact nous fait regretter que M. R. Goblet n'ait pas eu à sa disposition les dépêches et documents postérieurs à son passage aux affaires. Peut-être nous eût-il mis en état de juger équitablement et pleinement la politique qui, depuis 1894, nous conduisit à cette « déplorable aventure » de Fachoda. Car ce ne fut pas un accident, une rencontre imprévue qui nous mit en face des Anglais sur le haut Nil : ce fut un grand dessein, « la grande pensée » de quelques-uns de nos hommes d'État. Et ce dessein ne fut pas imposé par les circonstances ou par des nécessités inéluctables. On eut à choisir entre deux partis, avant d'adopter celui-là, et l'on put choisir en toute connaissance de cause. A la fin de 1894, nos agents à Londres croyaient le moment favorable à de nouvelles négociations. J'ai pu me procurer à ce sujet la copie — que j'ai tout lieu de croire fidèle — d'un rapport qui parvint au quai d'Orsay vers le début de 1895 ; il faut le mettre, je crois, sous les yeux du public pour effacer les dernières rancœurs que nous pourrions garder contre l'Angleterre ; car il montre que notre responsabilité dans cette « déplorable aventure » fut la plus grande, et il laisse entrevoir aussi quel fut peut-être en toute cette affaire égyptienne le rôle des financiers, dont la présente Déclaration défend si tenacement les intérêts :

A Londres, depuis l'échec de la Convention Drummond Wolff, la question d'Égypte était passée, si l'on peut dire, sous le régime du silence. Silence dangereux, équivoque, que les Anglais justifiaient vis-à-vis d'eux-mêmes par des arguments dont ils ne pouvaient nous faire part, et qui aggravaient par conséquent le malentendu entre les deux pays. Ils étaient convaincus qu'au fond nous ne tenions pas à l'évacuation. Les efforts par lesquels nous avions réussi à faire échouer à Constantinople leur projet de 1887, comme ceux que nous avions faits dans le même sens et avec le même succès en 1884, les avaient complètement égarés. Leur personnel gouvernemental ne savait plus

ce que nous voulions ; bien plus, quand survinrent les embarras si graves de notre politique intérieure de 1887 à 1890, on fut convaincu à Londres que les influences financières s'exerçaient, malgré notre gouvernement, sur la presse et sur l'opinion française et qu'elles agiraient toujours pour rendre impossible l'évacuation. On se croyait aux prises avec des récriminations et non avec de sincères revendications. On ajoutait que certaines influences étrangères exaspéraient savamment ces récriminations. On en était donc arrivé à penser que ne pas parler de l'Égypte, c'était encore le meilleur moyen d'éviter la querelle, puisque la discussion ne pouvait aboutir. Telles étaient les dispositions du gouvernement conservateur : non pas de la rancune, mais du dépit, et un peu de découragement personnel de lord Salisbury qui aurait voulu vraiment en 1887 préparer l'évacuation et qui était resté froissé de voir son intention non seulement combattue, mais méconnue.

M. Gladstone, un instant, dans son fameux discours de Newcastle, fit naître en France l'espoir éphémère d'une reprise des négociations. Mais si les libéraux pouvaient désirer l'évacuation, la préparer même, elle ne pouvait être consommée que par un ministère solide, et celui de M. Gladstone ne l'était guère. Il comptait en outre un ministre des Affaires étrangères qui ne ressemblait pas à son prédécesseur lord Granville, et dont les dispositions pour la France passaient pour être peu favorables, un ministre alors plein d'autorité et d'avenir, lord Rosebery, le représentant du parti colonial et impérial, l'espoir des chauvins, l'homme de l'Angleterre de plus en plus grande, ministre si absolu, si jaloux de son pouvoir, qu'il n'admettait pas qu'on parlât de l'Égypte au chef même du gouvernement. On se rappelle l'étrange querelle qu'il fit à M. Waddington à ce sujet, si étrange qu'elle ne s'expliquait de la part d'un homme de cette valeur que par un parti pris bien arrêté de laisser dormir la question. On pouvait se dire aussi que l'influence du groupe des Rothschild et des porteurs de fonds égyptiens pouvait s'exercer plus naturellement sur lord Rosebery[1] que sur tout autre homme d'État anglais et lui représenter comme les manifestations de l'opinion française les mouvements de la Bourse à Paris. Faiblesse, embarras ou calcul, le ministère Gladstone, après quelques vagues paroles, observa, lui aussi, le régime du silence, avec cette différence toutefois que les conservateurs l'avaient observé par un mélange d'amour-propre froissé et de découragement, tandis que les libéraux s'y résignaient à contre-cœur, par la volonté seule de leur ministre des Affaires étrangères, devenu bientôt leur chef. A l'exception du Premier Ministre, il n'est pas un seul des membres influents du cabinet Rosebery qui n'ait avoué ou qui n'ait même

1. Lord Rosebery a épousé Hannah Rothschild.

exprimé hautement son profond désir d'une entente avec la France et qui n'ait pas appelé de ses vœux l'évacuation de l'Égypte.

Mais l'opinion française, comme de juste, n'avait pas à tenir compte de ces dispositions, dont la presse anglaise, généralement aigre et maussade, ne lui donnait d'ailleurs pas même le soupçon. L'opinion française s'en tenait à la lecture des journaux anglais et aux faits : voyant les libéraux imiter le silence des conservateurs, elle pensait que, sous tous les gouvernements, les Anglais étaient de mauvaise foi et qu'ils n'avaient au fond qu'un désir : gagner du temps pour échapper à leurs engagements.

Il est incroyable que les Anglais aient pu pousser la maladresse, le manque de netteté au point d'en arriver là. C'est ainsi pourtant que, malgré eux, contrairement à leurs désirs, suivant leur tempérament qui est simple, dépourvu de souplesse, de dextérité, d'abandon, ils en sont arrivés là par un mélange de fausse honte, de dépit, d'ignorance. Dire encore aujourd'hui que les Anglais ne veulent pas évacuer l'Égypte, c'est vraiment trop facile; non, *ils ne savent pas*, voilà la vérité; ils ne savent pas comment s'en tirer. Aussi l'on peut imaginer leur état d'esprit en face du nôtre.

Cinglés quotidiennement dans tous nos journaux par des reproches qui leur paraissent injustifiés, — étant donné qu'ils ont tout fait pour que nous intervenions avec eux en 1882, — ils se sont roidis, butés devant nos accusations, et leur attitude, leur silence prolongé a fini par nous paraître non seulement de la mauvaise foi, mais du cynisme, et par provoquer dans toute la France une véritable réprobation, pour ne pas dire plus. Et cette indignation tout à coup a déterminé un courant nouveau en France, rouvert une source d'activité qui semblait tarie. Un désir général s'est éveillé dans notre pays, puisque l'Égypte avait été accaparée par l'Angleterre, de prendre ailleurs notre revanche. Notre désir de conquêtes lointaines s'est avivé d'un besoin de représailles.

C'est alors que les Anglais ont commencé de contempler avec stupeur ce qui est en partie leur faute : car leur grande erreur initiale, leur vraie faiblesse a été de douter de nous, eux aussi, parfois même de désespérer de nous. Ils ont vu, tout à coup, en quelques années, dans cette nation qu'on avait pu croire abattue par ses défaites, et qui semblait vouloir à l'intérieur se déchirer, achever de se détruire elle-même, ils ont vu qu'une nouvelle croisade s'organisait. Les meilleurs éléments de notre jeunesse se sont levés pour aller en Afrique devancer les Anglais. On a cessé de sourire de « nos récriminations volontairement stériles » quand on a vu comme par enchantement se répandre dans tout le continent noir l'incomparable pléiade de nos explorateurs, depuis l'Algérie jusqu'au Congo, de l'océan Atlantique jusqu'aux approches du Nil. Le gouvernement anglais a découvert

son erreur et entrecoupé de réflexions émues son beau silence : nos explorateurs ont fini par parler plus haut à ses oreilles que les financiers. L'impression générale de tous les Anglais intelligents, c'est aujourd'hui que les choses telles qu'elles étaient jusqu'à ces derniers temps ne peuvent pas durer davantage.

Mais l'Angleterre de 1894 avait une ambition ou un besoin qu'elle ne déguisait pas : elle avait commencé la reconquête du Soudan égyptien ; à travers les anciennes provinces équatoriales de l'Égypte, elle comptait bien pousser jusqu'à la région des grands lacs et, au delà, atteindre à travers tout le continent noir ses possessions du Zambèze et de l'Afrique du Sud, pour unir quelque jour les ports de la Méditerranée aux ports de l'Afrique australe par le chemin de fer du Cap au Caire qui devenait le rêve de ses impérialistes. Un beau terrain de négociations nous était ouvert : concédant aux Anglais dans l'Afrique orientale ce qui leur semblait indispensable à la réalisation de leur Transafricain, nous eussions facilement obtenu tout ce que nous eussions demandé dans l'Afrique occidentale, au Maroc, sur la Gambie et sur le Niger... Une autre politique prévalut : on résolut de couper la route anglaise du Cap au Caire par une barrière française entre le golfe de Guinée et la mer Rouge, de Libreville à Obock ; Marchand se mit en route ; les Anglais activèrent aussitôt leur marche soudanaise ; les deux expéditions se coupèrent à Fachoda.

Il faudra bien que nous sachions un jour (le règlement des affaires éthiopiennes nous forcera d'y revenir) comment et par qui fut conçue cette expédition. Après l'échec, tous ont rejeté la faute sur le principal auteur, le ministre d'alors aux Affaires étrangères ; mais il est trop évident qu'à lui seul un ministre n'eût pas engagé la France en cette impasse. Dans le gouvernement et dans le parlement, dans la presse et dans tout le pays, il eut des conseillers et des coadjuteurs qui, trop facilement aujourd'hui, oublient leurs réclamations et insistances. Il en est du moins qui se sont efforcés de réparer leur faute : ministre des Affaires étrangères aujourd'hui, c'est le Secrétaire d'État aux Colonies d'alors qui signe nos accords franco-anglais... Avant Fachoda, ces accords nous eussent été plus faciles et plus avantageux. A Fachoda, nous avons joué

et perdu la folle partie dont l'Égypte était l'enjeu : il nous faut être beaux joueurs et payer sans récriminations.

IV

Mettant nos acquisitions dans un plateau et nos concessions dans l'autre, il est des peseurs méticuleux qui voudraient nous dire si la balance est en parfait équilibre. Mais, confessant eux-mêmes qu'ils ont à peser des matières très différentes, ils semblent oublier qu'une tonne de charbon et trente grammes d'or peuvent avoir même valeur et que, suivant les besoins de chacun, un ruisselet d'eau pure a parfois plus de prix qu'une rivière de perles. Qui nous dira si l'Égypte que nous cédons n'était plus pour nous qu'une tonne de charbon? et si le Maroc doit ou ne doit pas être une tonne d'or? La seule expérience nous renseignera, je crois, sur l'équité de cet échange.

— « Étrange marché! disent quelques ironistes : nous donnons à l'Angleterre l'Égypte qui ne nous appartient pas; elle nous cède le Maroc qui ne lui appartient pas davantage. » — Les meilleures affaires se sont toujours traitées ainsi. Ce n'est pas une simple boutade que la définition célèbre : « Les affaires, c'est l'argent des autres. » Un psychologue en pourrait donner maintes raisons valables. Mais il est un exemple fameux que les historiens connaissent : jamais les papes, — qui furent les meilleurs diplomates de l'Europe depuis douze siècles, — n'ont conclu d'autres marchés. Ils donnèrent à Charlemagne la couronne impériale qui ne leur appartenait pas : ils acceptèrent de lui Rome qui ne lui appartenait pas davantage. Donnant à François Ier et à Bonaparte la nomination des évêques, ils livrèrent à l'État français l'Église de France qui ne leur avait jamais appartenu, — et ils acquirent, par l'institution canonique des évêques, la domination spirituelle de l'Église de France, dont ni François ni Bonaparte ne pouvaient disposer... Souhaitons que les accords franco-anglais durent aussi longtemps que le pacte entre le Sacerdoce et l'Empire ou que, seulement, nos Concordats.

— « Mais l'Égypte, disent quelques autres, c'est un bien de tout repos : les Anglais l'acquièrent sans dépenses. Le Maroc, c'est un bien à conquérir, tout au moins à acquérir au prix de grands efforts et d'une coûteuse mise de fonds. » Il faudrait ne pas oublier ce que l'Égypte et son annexe indispensable, le Soudan égyptien, ont coûté à l'Angleterre : les Anglais y sont entrés en 1882 ; c'est en 1898 que Kitchener, par la prise de Khartoum, supprima le danger du mahdisme toujours menaçant. Montrons dans notre entreprise marocaine la même persévérance, la même fermeté de dessein, la même habileté d'exécution : avant seize ans, le Maroc sera aussi un bien de tout repos... Et il faudrait ne pas oublier non plus que cette œuvre anglaise au Soudan fut un bienfait pour toutes les puissances africaines, pour nous en particulier, et, plus spécialement encore, pour notre œuvre future au Maroc : si le mahdisme était encore debout, l'Afrique musulmane nous causerait de telles inquiétudes et, peut-être, de tels embarras, que nous ne pourrions pas risquer au Maroc le sort de toute notre France africaine ; du jour où nous franchirions la frontière chérifienne, notre Algérie et notre Tunisie ne connaîtraient pas le repos que nous sommes en droit d'escompter aujourd'hui...

Laissons de côté les discussions oiseuses et réjouissons-nous de ces accords comme d'une excellente affaire. Si nous avions pu gagner en outre toute la Gambie anglaise et Sierra Leone et la Nigeria, il se trouverait encore des coloniaux chagrins pour réclamer la lune. Les intérêts coloniaux me touchent. Les intérêts métropolitains me semblent d'une importance supérieure : sans prospérité métropolitaine, je ne vois pas comment porter le fardeau colonial. Or, faut-il rappeler que la prospérité de la métropole, sa vie économique tout entière est liée aux échanges avec le marché anglais ?

En septembre 1902, l'admirable rapport de notre consul à Londres me permettait d'exposer ici quels bénéfices toujours grandissants nous tirons de ce marché. Le même consul nous donne aujourd'hui son rapport sur l'année 1903. Parcourez ce document et voyez ce que notre France industrielle et paysanne pourrait faire sur la place anglaise, si nous connaissions mieux les insatiables besoins de ce correspondant. Par-

courez tous les rapports similaires de nos consuls dans le Royaume-Uni : en Irlande même, voyez par l'exposé de notre consul à Dublin quelles grosses et faciles et fructueuses affaires nous pourrions obtenir[1]. Il ne nous manque que de savoir et de vouloir; mais nous voudrions sans doute si nous savions seulement... Et c'est là ce que nos diplomates doivent maintenant entreprendre : nous renseigner, nous faire savoir. Il faut reconnaître que, depuis quelques années, il en est qui y tâchent de tout leur zèle : il faudrait que ce zèle fût encouragé. Je considérerai ces accords franco-anglais comme une grande œuvre, le jour où ils auront leur vrai couronnement dans notre commerce assuré et amélioré, — doublé, si nos diplomates le veulent. Notre ambassadeur à Londres, qui vient d'accomplir une belle besogne politique, se rend compte exactement de ce qui lui reste à faire pour le commerce : le rapport de son consul est un programme que nous aurons bien l'occasion d'exposer ici; il faut qu'on lui fournisse les moyens de l'exécuter. La politique coloniale, c'est bien ; la politique commerciale, c'est mieux... Il faudrait graver à la porte du quai d'Orsay le toast de notre spirituel attaché naval à Londres : « Je bois à l'Angleterre, à la plus ancienne, la plus proche, la plus riche et la plus fidèle de nos colonies. »

VICTOR BÉRARD.

1. *Rapports commerciaux*, nos 351, 354 et 356.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD



IGLO-FRANÇAIS

cula contre le mur de la gare, tira de sa poche de quoi faire une cigarette, la roula, l'alluma, la fuma. Mais il lançait aux cochers de mauvais regards. Le sergent de ville leur conseilla de grimper sur leurs sièges : il avait trouvé ce moyen pour séparer Picrate de ses ennemis. Puis il réintégra la petite cabine qu'il aimait parce qu'elle était propice au doux sommeil administratif.

De leur siège inaccessible, les cochers ne craignaient point de narguer Picrate. L'un disait :

— Tu n'y avais donc pas serré le frein, à ton automobile?

Un autre :

— Et ton block-system?

Un autre, plus méchant :

— Eh! va dire à ta mère qu'elle te recommence!...

Picrate rageait. Il bondit, résolu, puisqu'il le fallait, à escalader un fiacre, afin de se mettre au niveau de l'odieux ennemi. Celui-ci, de son fouet, cingla. Picrate dédaigna les coups. En peu d'instants, suivi de son chariot comme un colimaçon de sa coquille, mais leste des bras comme un singe, il eut accompli son ascension. Le cocher, qui ne voulait pas le jeter bas et qui cherchait à se délivrer de ce démon, descendit de l'autre côté sur la chaussée, en toute hâte, abandonnant son fouet. Picrate saisit le fouet et, drôlement enchâssé entre le siège et le tablier, il fouetta autour de lui, en cercle, aussi loin que ses bras, bien allongés, pouvaient aller. Et il vociférait, à l'adresse de tout le monde et de la Destinée et de la Providence, de mortelles injures. On méprisa les injures; même on en rit, et, pour se garer des coups de fouet, on s'écarta. Mais Picrate, de la main gauche, tint les guides, prêt à utiliser le fiacre comme un char de combat. Il fallut qu'on se précipitât sur le cheval, qui s'agitait, et qu'on se précipitât aussi sur Picrate et qu'on le déposât sur le trottoir. Ce ne fut point aisé.

Un attroupement se forma, que le sergent de ville eut peine à dissiper. Ensuite, cet effort ayant épuisé toute l'activité qu'il possédait, le fonctionnaire municipal s'avisa de retourner à son kiosque sans regarder seulement Picrate.

Picrate avait conscience de la limite de ses forces; il s'irritait en silence ou peut-être réfléchissait.

Grâce à l'arrivée d'un train, beaucoup de fiacres furent pris et s'en allèrent. La file se renouvela, sauf le cocher de tête; et Picrate fut délivré de ses ennemis. Alors il s'occupa de réparer le dérèglement de sa toilette. Il serra sa cravate, qui appartenait au genre dit « La Vallière », mais dont les coques se refusèrent à bouffer congrûment, car l'usage l'avait réduite à l'état d'une maigre corde. Il vérifia que sa montre n'avait pas souffert de cette agitation saugrenue et, pendant qu'il y était, la remonta ; il la remit à l'heure exacte, ayant sous les yeux, pour le consulter, le cadran du kiosque aux voitures. Ensuite, il serra la boucle de son gilet et fut heureux de constater que les boutons ne branlaient pas ; ceux du veston non plus. Ce costume était d'une étoffe élimée, noire probablement à l'origine, mais devenue par l'inclémence des saisons verte, jaune et mordorée, tout à fait propre d'ailleurs, lavée, brossée. Picrate ne portait pas de chapeau ni de casquette. Son abondante chevelure frisée, épaisse, le garantissait. Au fond de son gousset il trouva un petit miroir de forme ronde et de la taille d'une pièce de cent sous, l'appliqua contre la paume de sa main gauche et le promena devant son visage, du nord au sud, de l'est à l'ouest, cependant que de sa main droite il insistait pour que la raie médiane de ses cheveux fût correcte en toute sa longueur et pour que sa moustache se retroussât pareillement à droite et à gauche. Il eut du mal, à cause de l'humidité. Picrate était fier de son poil, encore grisonnant, et il le soignait. Au moyen d'un peu de salive, il précisa la ligne de ses sourcils. D'un tapotement léger des doigts, il fit mousser au-dessus des oreilles les deux ailes de sa toison crépue...

Ayant achevé ce manège de bienséance et de coquetterie, Picrate revint à des pensées plus pratiques et sérieuses. Il fallait qu'il songeât à son commerce. Et alors il puisa, dans une sorte de giberne qu'il avait sur le ventre, des choses innombrables : il semblait une sarigue ; il semblait aussi un prestidigitateur singulier qui du néant suscite, à sa convenance, les objets les plus divers. Ce furent d'abord des lacets pour souliers. Les uns étaient jaunes et les autres noirs, certains en soie ou en coton, certains en cuir. Il les éleva, tenus par le milieu de leur longueur, assez haut, et de la main les

caressa comme une tresse de femme aimée; puis il se les mit autour du cou. Ce furent ensuite des anneaux brisés. Ils formaient une chaîne brillante ; Picrate se la mit autour du cou et devint analogue à quelque bedeau d'église ou appariteur en Sorbonne. Et ce furent enfin des liasses d'images variées. Le stock était réparti en plusieurs paquets sous des élastiques : Picrate choisit.

Il y en avait, parmi ces images, qui évoquaient des scènes religieuses, telles que la Crucifixion, la Sainte Cène, le Sacré-Cœur saignant sur la robe bleue du Sauveur, l'Assomption de la Vierge, la Crèche avec l'âne et le bœuf. Celles-là, Picrate savait bien qu'elles n'étaient de vente qu'à la porte des églises : il les fourra de nouveau sur son estomac. D'autres, au revers de cartes postales, représentaient de fâcheuses frivolités, décolletages excessifs, voire nudités complètes en des poses peu chastes; ailleurs, même, l'artiste s'était livré à de condamnables facéties, touchant l'amour et ses pratiques habituelles. Picrate n'offrait ces gaudrioles qu'à la terrasse des cafés, passé minuit. Pour l'après-midi, dans les quartiers honnêtes, il avait des collections intermédiaires, aussi éloignées de la mysticité que de la pornographie. Les monuments de Paris, par exemple. Et il avait soin de bien approprier son étalage à sa clientèle. Pour ce quartier de l'Europe, la gare Saint-Lazare était tout indiquée, la statue d'Alexandre Dumas père, le parc Monceau, le Maupassant insoucieux de la dame qui flâne au pied de son socle, l'Ambroise Thomas qui est insensible aux chansons d'une petite fille, etc... Ces photogravures anodines, Picrate les disposa devant lui, à l'intérieur du chariot, appuyées sur le bas de son corps ; il en prit à la main quelques-unes, en éventail...

Il ne lui restait plus qu'à guetter l'acheteur éventuel. Satisfait de ces justes préparatifs, il regardait vaguement en face. Ses yeux tombèrent sur le cocher qui était en tête de file, et flamboyèrent, car ce cocher l'examinait avec une insistance amusée, qui lui parut narquoise, blessante. Il sentit que sa haine de la corporation tout entière se réveillait et se concentrait sur cet homme. Il fulmina :

— Eh bien?...

Le cocher ne bronchait pas.

— Eh bien, eh bien? C'est-il que je suis une curiosité? hurla Picrate.

Et il rassembla, d'un geste brusque, l'éventail des cartes postales illustrées. Allait-il, de nouveau, bondir? Il frémit, dans sa boîte, immobilisé par le bas, mais les poings agités. Cependant le cocher souriait à la vaine exaspération de Picrate.

Picrate lui jeta tout son mépris, en termes véhéments...

— Ne te dérange pas, — dit enfin le cocher, du haut de son siège, sans bouger, sans décroiser les bras, sans que s'altérât sa quiète physionomie.

Et il dit ces quatre mots avec une telle assurance souveraine que Picrate subit le prestige d'une si magistrale sérénité : Picrate se tut.

Après un instant de silence, le cocher dit encore :

— Ne te dérange pas.

Picrate regardait fixement cet homme paisible; et ses bras pendirent et son visage parut stupide. Un peu plus tard, il demanda :

— Est-ce que tu étais là, tout à l'heure?

— Quand ça? fit le cocher.

— Tout à l'heure...

Et le cocher riait en demandant à son tour :

— Et toi?

Certes, il riait, mais point méchamment; avec bonhomie. Si bien que Picrate, au lieu de se fâcher, fut confus. Ses nerfs fatigués se détendaient, et son cœur, après tant de colère inutile, s'amollissait. Même, il lui vint aux yeux de l'émotion.

Le cocher affirma :

— Il n'y a pas de honte, tu sais !...

Comme si cette petite phrase leur en donnait la permission, de lourdes larmes se détachèrent des cils de Picrate et rebondirent sur ses joues. Du revers de sa manche il s'essuya les yeux et demeura, la tête basse, à considérer sur le sol de la philosophie douloureuse.

Le soir de fin d'hiver tombait. Les autres cochers étaient, dans les caboulots voisins, à dîner. Un contrôleur notait les numéros des fiacres qui stationnaient. Les vagues passants affairés ne faisaient pas attention au dialogue furtif de ces

deux bonshommes. Dans cette foule éparse, une sorte d'intimité fut possible. Le cocher descendit de son siège et, s'approchant de Picrate mélancolique, lui déclara :

— Je le savais bien, que tu n'étais pas une brute.

Picrate eut un sursaut d'orgueil et répliqua :

— Plus souvent ! Je n'ai pas toujours été cul-de-jatte.

— J'en suis bien sûr, — répondit le cocher poliment.

Car il comprit que, pour Picrate, il y avait, à posséder des jambes, de la dignité.

Mais Picrate dit, et, cette fois, avec un peu d'emphase et d'exaltation, avec le pauvre désir d'étonner :

— Tel que tu me vois, je suis ancien élève de l'École centrale.

Et il insista :

— Comme je te le dis !

Seulement, le cocher ne fut pas émerveillé le moins du monde. Donc, Picrate essaya de ce commentaire :

— Je peux me qualifier d'ingénieur civil !

Le cocher conclut simplement :

— Ça te fait une belle jambe !...

— Ça m'en a coûté deux ! — s'écria Picrate.

Et il voulut raconter son accident. Sorti de l'École, avec ce titre somptueux d'ingénieur, il entre dans une compagnie de chemins de fer en qualité de mécanicien, à douze cents francs par an. Une nuit, il dégringole de sa machine et, sur les rails, il a les jambes coupées. Voilà !... Picrate expliqua ce fait divers, au moyen de termes techniques. Il s'aperçut bientôt que son interlocuteur se désintéressait des détails. Lui-même, ayant fait depuis vingt ans, ce récit mille et mille fois, n'éprouva pas le besoin de s'y éterniser.

— Voilà !... — conclut-il.

Et ils restèrent tous les deux en présence de cette constatation dont il n'y avait rien à tirer : Picrate n'avait plus de jambes. Ils se turent...

— Et toi ? — dit enfin Picrate pour dire quelque chose.

— Eh bien, moi, tu vois, je suis cocher.

— Comment te nommes-tu ?

— Siméon, si tu veux, pour abréger.

— Il y a longtemps que tu conduis ?

Le cocher imita le ton de Picrate affirmant sa grandeur passée et déclama :

— Je n'ai pas toujours été cocher !...

— Probable, — remarqua Picrate, — que tu n'es pas né avec un fouet !

— Tel que tu me vois, — continua Siméon, — je suis ancien élève de la Sorbonne et de l'École des Hautes Études...

— Farceur ! — cria Picrate, qui hésitait à rire de la plaisanterie ou à s'en fâcher.

— Et même, et même, je puis me qualifier, s'il me plaît, de philologue et d'archiviste-paléographe.

Picrate observa que la seule connaissance de ces mots révélait un homme instruit : il crut à la véracité de Siméon. Il se sentit en bonne compagnie et s'excusa :

— Je vous demande pardon... Je ne savais pas...

— Pourquoi pardon ?... Est-ce ma philologie qui t'impose ? Elle est loin, ma philologie ! Mon pauvre Picrate, ta mathématique peut tutoyer mon érudition.

— Si vous voulez, — répondit Picrate, respectueux malgré lui.

Et Siméon tendit à Picrate sa main de cocher, noircie, durcie, gercée par le cuir des guides. Picrate dit :

— Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance.

Haussant les épaules et sifflotant n'importe quoi du bout des lèvres, Siméon remonta sur son siège, fut soigneux de se bien sangler dans sa couverture et de ne pas s'asseoir sur un pli. Puis il parut, en somme, méditer...

Picrate l'admirait. Il eût aimé que la causerie entre eux continuât, mais il n'osait pas en prier Siméon, parce que Siméon, sous sa vieille capote à boutons métalliques et son chapeau de toile cirée dévernie, lui semblait plus majestueux qu'un roi. Il le contemplait.

C'était, ce Siméon prestigieux, un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux châtains qui commençaient à blanchir. Sa barbe, peu fournie, allongeait l'ovale de son visage. Ses traits n'avaient rien de caractéristique. Ils étaient réguliers, ni gros ni très fins, quelconques : nez moyen, bouche moyenne, yeux gris, comme dans les signalements. Mais sa physionomie était singulière. Presque toujours, il sou-

riait. Seulement, on ne savait pas si ce sourire signifiait de la gaieté, de la moquerie, de l'affabilité, ou s'il ne résultait pas de la forme des lèvres, un peu pincées naturellement et relevées aux coins. Car, en même temps que ses lèvres souriaient, il y avait dans son regard de la gravité, et, dans le pli des longues joues, de la tristesse désespérée. Les gestes qu'il faisait n'avaient ni ampleur ni énergie ; il réduisait au minimum l'effort que toute activité réclame et cela lui donnait un air de judicieux dédain. Sa voix était variée, parfois douce et chantante et parfois rude...

Un vieux « collignon » cramoisi revint de souper et, se léchant encore les babines, adressa la parole à Siméon : d'ineptes jovialités, qu'il accompagnait d'un gros rire. Picrate fut choqué de voir que l'on traitait si familièrement Siméon, déconcerté de voir que Siméon s'y prêtait volontiers.

Siméon, dérangé de son repos, consacrait à l'allumage de ses lanternes ces minutes sacrifiées et, d'ailleurs, se montrait cordial. Il suivait les récits du vieux avec complaisance. Il les approuvait. Le vieux lui tapait sur le ventre, et Siméon plaçait son mot, son mot d'argot, dans ce hideux bavardage. Même, il renchérissait. Et Picrate en était surpris. Il ne savait pas si le Siméon qu'il avait présentement sous les yeux était le vrai Siméon, ou bien si l'autre, l'érudit, le philologue, était réel ; mais il ne concevait pas que ces deux Siméon pussent coexister et faire bon ménage... Par moments, le visage de Siméon reprenait son air sérieux et pensif, et puis, soudain, rigolait : Picrate se désolait, dans l'incertitude. Il souffrait aussi de constater que Siméon l'avait si prestement lâché, tout à l'heure, et maintenant s'attardait avec ce camarade imbécile.

Un client se présenta pour le fiacre de Siméon, dit une adresse. Siméon ferma la portière, grimpa sur son siège, assembla les guides. Picrate le regardait avec chagrin qui s'en allait, sans faire attention à lui, qui le laissait au pied de son mur, petit homme ridicule et négligeable surtout.

En fouettant son cheval pour démarrer, Siméon fit à Picrate un signe de tête, gentiment, et dit :

— Au plaisir, Picrate !

Picrate fut si troublé qu'il ne sut répondre...

... Par la suite, ils se retrouvèrent, ici ou là, au hasard des courses que Siméon faisait. Et Siméon ne manquait pas de descendre de son siège pour serrer la main de Picrate, lui demander de ses nouvelles et l'interroger sur le résultat de ses affaires. Picrate eût souhaité causer longtemps à cœur ouvert, s'épancher. Siméon, dès que la causerie allait s'épanouir, devenait soudain moins chaleureux. Picrate s'en affligea d'abord et bientôt espéra comprendre que Siméon l'étudiait en vue d'une amitié véritable. Donc il se surveilla, mais alors parut guindé, prétentieux, et s'affligea d'être timide.

Un jour, Siméon l'aperçut à la porte de Saint-Germain-l'Auxerrois, en dispute avec des mendiants. Chacun de ces pauvres diables avait sa place attitrée, qui à la grille, qui sur les marches, qui auprès d'un pilier. Or, Picrate s'était octroyé la place d'une vieille bossue, qu'on appelait la « mère Millions », à cause d'un réel petit avoir qu'elle accumulait depuis des années, patiemment. Les autres la respectaient, en vertu de ce sortilège qu'exerce toujours la fortune. L'impertinence de Picrate indigna. Peu s'en fallut qu'on ne lui fît un mauvais parti; mais on devait, en présence des paroissiens dont on sollicitait la générosité, garder l'attitude confite et geignarde des miséreux. La vieille n'entendait pas qu'un intrus la dépossédât de son fief: elle fit rage, menaça Picrate de ses pieds, l'insulta. Picrate retroussa ses manches. Elle se sauva vers le refuge, ouvert à tous, de l'église. Il la poursuivit, il l'attrapa, la saisit par sa robe et fut ainsi traîné par elle dans l'église. Il y eut du scandale. Un suisse expulsa le sacrilège; Picrate, dehors, lui secoua sa hallebarde. Un sergent de ville survint qui emmena Picrate au poste, en dépit de ses protestations. Picrate l'aurait, d'ailleurs, traité comme les autres, s'il n'avait vu, tout à coup, Siméon, qui stationnait là, le regarder avec son grand air souverain. Il s'abandonna, fila doux.

Une semonce du commissaire fut le seul châtiment qu'il reçut de la police. Que lui importait, du reste? La grosse affaire était pour lui qu'il avait encouru le mépris de Siméon, qu'il n'oserait plus prétendre à l'amitié de Siméon, qu'il n'oserait plus, s'il le rencontrait, lever les yeux vers lui.

Cependant il le rencontra. Siméon s'approcha, la mine enjouée, et dit à Picrate, qui rougissait :

— A propos, Picrate, quelles sont tes opinions politiques?

Picrate hésita d'abord à répondre, tant il avait honte de lui-même en face de Siméon. Puis la joie de constater que Siméon s'intéressait à sa notion de l'État fut telle qu'il ne se put contenir; et il proclama fièrement :

— Je suis socialiste !

— Ça ne m'étonne pas, — dit Siméon qui souriait.

Ce sourire troubla Picrate. Embarrassé, il risqua :

— Et vous?

— Oh ! moi, je ne suis pas socialiste, vois-tu, étant dénué d'optimisme et de naïveté...

Siméon, qu'une dame hélait, partit. Picrate dut se contenter de cette phrase mystérieuse et par trop concise, qu'un petit commentaire eût éclairée utilement.

De ses rapides entrevues avec Siméon, qu'un hasard fâcheux venait toujours interrompre, Picrate conservait ainsi des lambeaux de discours, des maximes, des réflexions, hélas ! incomplètes. Ces fragments lui étaient, certes, précieux. Il y rêvait ; il regrettait leur brièveté... Quelques-uns exprimaient une idée entière : Picrate aimait à se les répéter... Oui, Siméon, un soir, lui avait dit : « Tu t'irrites de tout, Picrate, comme si une chance délicieuse t'avait induit à croire au bonheur. Cela est ridicule, dans ton cas ! Songes-y... » Picrate y avait songé, et, raisonnant avec lui-même, il s'était rendu à cet argument. Mais, dans la pratique, il agissait selon son caractère, qui était irascible à l'excès... Une autre fois, Siméon lui avait dit : « Les femmes jolies prennent, en général, pour amie assidue une femme sans beauté afin de paraître encore plus jolies et de se figurer qu'elles le sont. Ainsi, les gens heureux, — ou, du moins, assez heureux, — ont intérêt à savoir qu'il y a des gens malheureux. Toi, au contraire, Picrate, tu ne peux rien gagner à toujours comparer ton sort et le bonheur... » Picrate, en effet, s'aperçut, en réfléchissant à lui-même, que le bonheur était sa préoccupation perpétuelle. Il s'en étonna, mais vérifia que c'était plus fort que lui...

Et, une autre fois, Siméon lui dit :

— Entre toi et moi, Picrate, entre tes opinions et les miennes, entre ta philosophie et la mienne, c'est-à-dire entre ta conception de la vie et la mienne, il y a cette différence : moi, de mon siège élevé, je regarde les choses de haut en bas; toi tout proche du sol, tu les regardes de bas en haut.

Sa voix, en prononçant ces paroles, s'adoucissait et s'attendrissait.

A partir de ce jour, ils furent amis.

C'était un doux soir de mars, lumineux et pur, où un peu de tiédeur passait dans l'air léger, où le printemps se pressentait. Et Siméon disait à Picrate :

— Pauvre Picrate terre à terre, je t'enseignerai à considérer les choses de la vie du haut d'un siège élevé.

Picrate fut ému. Très humble, il murmura :

— Mais toi, Siméon, qui possèdes toute sagesse, qu'aurastu à gagner en ma compagnie?

— Tu me raconteras ce que tu vois sur le sol dont tu es si proche. Tu me raconteras ce que tu sais des gens dont tu frôles les pantalons et les robes. Et moi, j'estimerai s'il faut tenir compte de ces toutes petites choses. Parmi elles, n'y en a-t-il pas de très précieuses que je néglige?... Allons prendre un verre, Picrate, provisoirement.

... Ils décidèrent de se retrouver, quotidiennement, la journée finie. Leur rendez-vous était aux Batignolles, dans un modeste cabaret. Ils cassaient une croûte dans du café noir et causaient, une petite heure, avant de s'en aller chacun chez soi. On hissait Picrate sur la banquette, avec son chariot; Siméon s'asseyait en face de lui... Ils n'avaient de famille ni l'un ni l'autre, et leur amitié réciproque leur fut agréable à tous deux.

II

HISTOIRE DE SIMÉON

— Si j'entreprends de te raconter mon histoire, Picrate, ce n'est pas qu'elle me paraisse admirable ni singulière ; seulement, il n'y en a pas d'autre que je connaisse mieux.

» Tout est dans tout ; il tient beaucoup d'humanité dans une courte vie humaine, même modeste et dépourvue d'extraordinaires accidents. Les annalistes ont tort de n'enregistrer que des batailles, des entrevues de souverains et des conclusions de traités : la destinée d'un pauvre homme est plus significative et poignante...

» Quoi qu'il en soit, au surplus, d'Alexandre le Grand, de Charlemagne et de Louis XIV, je suis né, voici quarante ans à peu près, dans une petite ville beauceronne composée d'une cathédrale et de quelques maisons autour. Je ne sais pas de lieu, sur terre, plus excessivement silencieux que celui-là.

» Ailleurs, dans la campagne, on entend des rumeurs confuses, des chants d'oiseaux, des cliquetis de feuilles. La campagne est vivante ; on y travaille, elle-même travaille à produire les moissons. Tandis que ma ville natale est morte : elle était morte bien avant que je vinsse au monde. Les gens qui continuent d'y demeurer ne vivent qu'à peine : on les dirait soigneux de ne pas faire de bruit, comme dans une chambre mortuaire.

» Les rues sinueuses, bordées de vieux murs moussus, ont de l'herbe entre leurs pavés. Et il n'y passe guère personne qu'aux jours de marché.

» C'est une ville, pourtant, immémoriale et qui eut son temps de magnificence. Cette cathédrale prodigieuse indique évidemment que cette ville fut un centre de richesse et d'activité, autrefois, il y a six siècles environ. Quand on la construisit, on ne disposait pas de moyens commodes et expéditifs. La pierre en était prise à des carrières éloignées. On transportait les blocs sur des chars que des hommes traînaient au chant des cantiques. Le soir, on s'arrêtait et campait. Et la Notre-Dame pour qui ces gens peinaient les gratifiait de miracles suaves. Ainsi s'édifia cette masse énorme et gracieuse où se résume le labeur de plusieurs milliers d'existences anonymes.

» Or, si l'on fouille au pied de cette cathédrale, on découvre les fondations d'églises plus anciennes, toujours plus anciennes, à mesure qu'on enfonce davantage dans le sol ; les derniers vestiges que l'on remarque proviennent, sans doute, d'un d'un temple païen et d'un sanctuaire druidique .

» Ah ! Picrate, tu te figures que je suis loin de mon propos?

Mais cette cathédrale a tant pesé sur mon enfance que j'en sens, aujourd'hui encore, l'ombre fraîche et l'odorante humidité autour de moi. Picrate, je ne saurais te rendre intelligible ma vie sans t'avoir expliqué cette cathédrale !...

» Ces ouvriers qui l'ont bâtie, ces gens qui vinrent y prier, il y a six siècles, et ceux aussi qui avaient bâti pour y prier les églises antérieures, faut-il dire qu'ils sont morts ? Le trépas ne les a point anéantis. Il ne reste rien de leurs corps qu'un peu de poussière méconnaissable mêlée à la terre ; et de l'aventure de leurs âmes dans les paradis ou les purgatoires, je ne sais rien. Mais leur fantôme, je l'affirme, est toujours là. Pas leur fantôme, si tu veux. Je ne te parle point d'apparitions : ne prends pas mon récit pour un conte de revenants ! Quelque chose d'eux, que je ne sais nommer et qui ressemble à eux-mêmes singulièrement, subsiste à jamais dans la vieille ville qu'ils ont occupée. On ne les voit pas, et l'on vit en leur compagnie sans apercevoir leur présence. Ce n'est peut-être que leur souvenir... Encore ce souvenir est-il étonnant en ceci qu'il échappe à la claire conscience. Ainsi la plupart de mes compatriotes, qui ignorent tout du passé, se souviennent d'eux et ne savent pas qu'ils ont existé.

» Ces morts vivants, j'ai grandi parmi eux, pareil à eux. J'ai suivi, dans les nefs de la cathédrale et dans la crypte noire, des processions qu'ils menaient, occultes pèlerins. Et j'ai récité les prières qu'ils me soufflaient, et j'ai fait les signes de croix qu'ils ont voulu.

» La petite âme avec laquelle j'étais né, ils ne l'ont pas laissée s'ouvrir, selon sa guise, à la vie nouvelle. Ils l'ont façonnée, ils l'ont travaillée. Ah ! que de fois, Picrate, quand une ingénue velléité allait s'éveiller en moi, j'ai senti qu'ils étaient là, prêts à contenir mes beaux élans ! Alors je n'avais plus qu'à leur obéir docilement. Ils m'avaient ravi ma force jeune, pour m'asservir mieux.

» De ma mère, Picrate, je ne te dirai rien. Je ne l'ai point connue. Elle est morte très peu d'années après ma naissance : quelque effort que je fasse, il m'est impossible de me la rappeler. Jamais on ne me parlait d'elle, ni mon père ni ma grand'mère. A mes questions, plus tard, on ne répondit que d'une manière évasive. J'ai soupçonné qu'il y avait un mys-

et il partit. Je ne l'ai plus

laissa ! Je ne comprenais pas la
accoutumée. Grand'mère s'enferma
nne me recommanda d'être sage. Je
idi, la phrase me gêna. Elle me gêna
s lors...
iblement consterné que la mort de mon père
rien à ma tristesse. On me tint à l'écart des
nèbres. L'absence de mon père ne modifia pas
alière : il ne s'y mêlait que si peu ! Mais, s'il avait
oi, la phrase restait. Elle me fut une compagne
ite.

n'en ai pas saisi tout de suite la signification. Je ne
que longtemps après analysée, étudiée. Aujourd'hui en-
e, que j'y ai réfléchi des années durant, une chose m'échappe : je ne sais pas avec une certitude parfaite quel était, au sujet de cette doctrine chrétienne, le sentiment de celui qui l'exprimait ainsi, en termes formels, absolus. Etait-ce chez lui sérénité mystique et piété fervente ? Éprouvait-il une consolante douceur à espérer les joies définitives de l'outre-monde ? Ou bien n'aboutissait-il qu'avec désespoir à ce mépris violent de l'ici-bas ?... Sa voix n'était ni tendre ni féroce... Nous étions là, pourtant, les yeux dans les yeux, ce père et ce fils, à la minute décisive de nos existences. Il a fait un immense effort pour que communiassent nos deux âmes dans une identique foi : — il m'a seulement appris par cœur une formule impersonnelle qu'en effet j'ai, mot pour mot, retenue ; son âme m'est restée étrangère...

» Mais la formule avait, à elle seule, sa valeur et sa vertu redoutable. Elle suffit à me gâter la joie de vivre.

» Sur les murs jaunes et nus des couvents, les moines qui cheminent, en cortège las, lisent de noires inscriptions où le siècle est dénigré péremptoirement. Les trappistes, chaque fois qu'ils se rencontrent, se doivent dire l'un à l'autre : « Frère, il faut mourir ! » Ces devises sont appropriées le mieux du monde à l'état qu'ils ont choisi. Elles les réconfortent et les encouragent à persévérer dans leur farouche renoncement. Les règles monastiques composent une disci-

me suis posé que plus tard ces questions troublantes et qui parfois, ensuite, m'ont angoissé. Le souvenir de la petite Provençale lui était-il, malgré l'amertume, voluptueux? Dans ces heures de solitude qu'il passait enfermé entre les quatre murs de son cabinet, de quelle façon se souvenait-il de ses deux ou trois ans de mariage? Il était rigoureusement pieux. Chaque matin, été comme hiver, avant d'aller au collège, il assistait à la messe. Je le vois encore, agenouillé, ne levant pas la tête de dessus son gros paroissien noir. Avait-il des scrupules de conscience, des remords? Je ne sais pas : je ne sais rien de lui. Son âme m'a toujours été fermée... Est-ce que je l'aimais?... Non, Picrate, il m'est impossible de croire que je l'aimais.

» Il fut tué à la guerre, étant garde national, par une balle perdue, sans avoir tiré lui-même un seul coup de fusil. On m'a souvent raconté que, le matin de ce jour-là, quand il partit, il avait le pressentiment certain de sa mort. Il nous fit, à grand'mère et à moi, ses adieux avec plus d'émotion que d'habitude. Il dit : « Vous prierez pour moi et pour que mes péchés me soient remis ! » Il me souleva dans ses bras de telle manière que mon visage fût à la hauteur du sien; il fixa son regard sur mes yeux et, avec une solennité singulière, une assurance dogmatique et didactique, il énonça : « La vie ici-bas est par elle-même absurde et affreuse ; elle n'a d'autre sens que d'aboutir à la vie céleste et de la préparer. »

» Trente-deux ans se sont écoulés depuis cette scène rapide. Mais je te certifie, Picrate, que ces paroles me furent dites exactement telles que je te les rapporte. Je ne les ai jamais oubliées; et, quand je les répète ainsi, j'entends la voix sifflante et rèche qui les prononça. Je me rappelle l'intonation, l'accent. Elles ne se sont aucunement déformées dans mon souvenir ; elles y demeurent telles que les prononça cet homme qui était mon père, qui allait mourir et qui le savait.

» Quand il eut dit ces mots, mon père continua, quelques secondes, à regarder au fond de mes yeux, comme pour s'assurer que sa pensée s'inscrivait bien dans mon esprit. Puis, sans plus m'embrasser, il me déposa sur le sol, prit son fusil, son képi, vérifia qu'il avait dans ses poches tout ce qu'il lui

fallait; il embrassa grand'mère et il partit. Je ne l'ai plus revu.

» Dans quel trouble il me laissa! Je ne comprenais pas la raison de cette emphase inaccoutumée. Grand'mère s'enferma dans sa chambre. Ma bonne me recommanda d'être sage. Je le fus. Tout l'après-midi, la phrase me gêna. Elle me gêna bien souvent, depuis lors...

» J'étais si péniblement consterné que la mort de mon père n'ajouta presque rien à ma tristesse. On me tint à l'écart des cérémonies funèbres. L'absence de mon père ne modifia pas ma vie journalière: il ne s'y mêlait que si peu! Mais, s'il avait disparu, lui, la phrase restait. Elle me fut une compagne incessante.

» Je n'en ai pas saisi tout de suite la signification. Je ne l'ai que longtemps après analysée, étudiée. Aujourd'hui encore, que j'y ai réfléchi des années durant, une chose m'échappe : je ne sais pas avec une certitude parfaite quel était, au sujet de cette doctrine chrétienne, le sentiment de celui qui l'exprimait ainsi, en termes formels, absolus. Etait-ce chez lui sérénité mystique et piété fervente? Éprouvait-il une consolante douceur à espérer les joies définitives de l'outre-monde? Ou bien n'aboutissait-il qu'avec désespoir à ce mépris violent de l'ici-bas?... Sa voix n'était ni tendre ni féroce... Nous étions là, pourtant, les yeux dans les yeux, ce père et ce fils, à la minute décisive de nos existences. Il a fait un immense effort pour que communiassent nos deux âmes dans une identique foi : — il m'a seulement appris par cœur une formule impersonnelle qu'en effet j'ai, mot pour mot, retenue; son âme m'est restée étrangère...

» Mais la formule avait, à elle seule, sa valeur et sa vertu redoutable. Elle suffit à me gâter la joie de vivre.

» Sur les murs jaunes et nus des couvents, les moines qui cheminent. en cortège las, lisent de noires inscriptions où le siècle est dénigré péremptoirement. Les trappistes, chaque fois qu'ils se rencontrent, se doivent dire l'un à l'autre : « Frère, il faut mourir! » Ces devises sont appropriées le mieux du monde à l'état qu'ils ont choisi. Elles les réconfortent et les encouragent à persévérer dans leur farouche renoncement. Les règles monastiques composent une disci-

pline forte et minutieuse, dont les détails sont cohérents, dont l'énergie est efficace. Si tu acceptes le principe de la croyance, obéis.

» Mais moi, je n'avais renoncé à rien. Je voulais vivre!...

» Je fus un petit enfant qui voulait vivre et à qui l'on enseignait une formule de mort.

» Si le souvenir de la désolante parole avait pu s'effacer, sache qu'elle m'était à chaque instant renouvelée, sinon en sa teneur même, du moins en son esprit, par la rigoureuse mélancolie de mes journées. C'est ainsi que je m'en imprégnai, qu'elle pénétra jusqu'au fond de moi.

» Il ne me fut pas donné d'être gourmand avec délices, comme je crois que c'est, pour les autres enfants, un bonheur. Une tartine dérobée avait l'inconvénient terrible d'une faute qui aventurait ma destinée éternelle. Aucun plaisir n'était pour moi pur d'inquiétude et de scrupule.

» Ma grand'mère vivait aussi retirée qu'une nonne. Elle consacrait des heures longues à des lectures pieuses, à des prières, auxquelles elle m'associait soir et matin. Je ne les comprenais pas toutes. J'ai mille et mille fois répété que le Verbe était en Dieu, que le Verbe était Dieu, sans trop savoir de quoi il retournait. Et même une confusion se fit, dans ma puérile pensée, entre ce Verbe-là et ces autres — actifs, passifs ou neutres — dont une pédagogie routinière m'enjoignait la conjugaison. Que de fois, assis à ma table de travail, les jambes ballantes, n'ai-je pas médité sur les mystérieux rapports du Verbe qui était Dieu et de tel subjonctif dont m'échappait la qualité divine! Je rongeais le bois de mon porte-plume; avec l'ongle, j'en détachais des brindilles que je trempais rêveusement dans l'encrier. Cependant j'échafaudais de bizarres théologies, à dérouter un « Ange de l'École ».

» Mais je te fais grâce de ces dialectiques déraisonnables.

» Ma grand'mère occupait son loisir à tricoter des bas et des brassières pour des œuvres de charité. La grosse pelote de laine tombait de ses genoux sur le tapis et là sautillait à chaque petit coup que la vieille dame donnait de son aiguille. Il me plaisait de m'acoutller par terre. de tenir entre les mains la pelote épaisse et molle, de rester ainsi longtemps à

ne rien faire, à ne guère penser, tandis que bourdonnaient des mouches dans les rideaux des fenêtres et que, sur les chevrotantes lèvres, les *Pater* et les *Ave* du rosaire se marmonnaient. Si j'étais sage, ma grand'mère ne semblait pas s'apercevoir de ma présence, tant son esprit demeurait ailleurs, au pays du Verbe, ou peut-être s'assoupissait dans la monotone lenteur des *oremus*. Nous étions proches à nous toucher; mes doigts se posaient sur le bas de sa jupe : seulement, nos âmes étaient l'une à l'autre tout à fait étrangères, parce que ma petite âme ne pouvait accompagner la sienne aux régions supra-sensibles.

» As-tu remarqué, Picrate, que, dans les tableaux religieux, les personnages, côte à côte, ne se connaissent pas? Ils n'ont pas de gestes mutuels; ils ne se regardent même pas les uns les autres. S'ils sont groupés, c'est en vertu d'un pareil sentiment qui anime chacun d'eux et tous les dirige vers Dieu.

» J'étais donc isolé. Ma petite âme faisait de vains et timides efforts pour aller retrouver, si loin, là-haut, à l'infini où se joignent les parallèles, l'âme de ma grand'mère.

» Quelquefois, excédé de désœuvrement, je poussais un grand soupir. L'orante s'inclinait vers moi et me disait :

» — Qu'est-ce, mon petit?... Joue!

» Alors, comme ravi de la permission, je bondissais, et mon entrain me lançait à de folles gambades. Mais bientôt j'apercevais, fixé sur moi, le regard triste de ma grand'mère. Sans qu'elle fît à mes jeux une objection, je voyais dans ses yeux un amer reproche, une inquiétude douloureuse. Il n'en fallait pas plus pour me rappeler que j'abusais de la vie présente et négligeais mon éternité. Sans doute, aussi, la pauvre femme s'effarait à diagnostiquer en moi les signes d'une allégresse condamnable, oui, de la gaieté maternelle, légère et païenne un peu...

» Si je persistais dans mon tumulte exubérant, une voix craintive et dolente m'accablait de ces mots :

» — Ne fais pas trop de bruit. Sois un bon petit garçon.

» Toute mon ardeur tombait. Je concevais qu'un bon petit garçon ne joue pas. Je revenais à mon ennui sempiternel. Il me semblait que la plus grande faute et celle qui compro-

mettait le plus dangereusement mon salut consistait à faire du bruit. J'identifiai le silence et la sainteté. Mais le silence m'était insupportable.

» En outre, il me faisait peur; la sainteté aussi. La sainteté, le silence et la mort étaient liés dans ma puérile imagination. Le soir, au fond de mon alcôve, j'évoquais les défunts nombreux de la famille, mon père lugubre, ma mère indistincte, des oncles et des tantes, des aïeux et des aïeules dont je ne savais rien, sinon qu'ils avaient autrefois vécu, dans cette chambre, et qu'il fallait prier pour eux, afin de leur valoir le suprême repos.

» Picrate, la maison de mon enfance était pleine de morts. Il y avait aux murs, le long des glaces, au-dessus des cheminées, leurs portraits, — daguerréotypes miroitants où apparaissaient de pauvres visages, et photographies à demi effacées par le temps. Des anecdotes relatives à leur passage ancien sur la terre sanctifiaient chaque meuble. Un petit fauteuil de tapisserie, que j'aimais parce qu'il était bien à ma taille et qu'on nommait « le fauteuil de l'oncle Bernard », un jour me devint odieux, l'oncle Bernard m'ayant troublé, la précédente nuit, en rêve, à l'état de squelette.

» Cette famille antérieure m'était quotidiennement rappelée par l'énumération que ma prière en faisait. Aux princes héritiers on enseigne leur généalogie, afin qu'elle leur soit un motif d'orgueil; moi, j'ai connu mon ascendance à force de supplier Dieu que ses péchés lui fussent remis.

» Tous ces morts!... Il me semblait que ma grand'mère et moi n'étions vivants que par hasard. La singularité de cet accident m'étonnait. J'en vins à me figurer que nous avions été laissés ici-bas en vue de quelque mission rédemptrice.

» Ah! Picrate, je donnerai un libre cours à tout le lyrisme qui m'oppresse!... Je n'imagine rien de plus pathétique au monde que ma vie d'enfant. Si elle m'émeut ainsi, c'est peut-être de par l'inévitable égoïsme; mais plutôt elle me paraît émouvante de résumer en sa durée courte la millénaire angoisse humaine. Quand le soir tombait de la cathédrale en nappes d'ombre, Picrate, je me sentais environné de siècles morts, qui autour de moi subsistaient. Du fond des lointains funèbres, des âmes abolies d'ancêtres anonymes, suscitées

comme par un prestige impérieux, s'agitaient en moi et me tourmentaient.

» J'étais une tombe consciente de ses cadavres !

» Seule me fut douce et bienfaisante l'église. J'y ai goûté des heures délicieuses, certes dangereuses et qui alarmaient mon cœur excessivement ! Des heures de volupté charmante...

» Les chants, l'alternative savamment ménagée de la musique et du silence entretenaient ma ferveur. Le luxe des cérémonies me divertissait. L'illumination de l'autel me ravissait. Et les vitraux peints, éclairés de soleil, me composaient le plus beau des livres d'images.

» Tu sais, Picrate, l'objet de ces verrières magnifiques que des artistes pieux ont placées au fenestrage des églises : elles étaient destinées à l'enseignement du peuple. On célébrait l'office en latin ; les symboles de la liturgie ne sont point accessibles à l'intelligence des pauvres diables ; et même les sermons risquent de dépasser l'entendement des multitudes. Les images sont mieux persuasives et leurs riches couleurs attirent l'attention du populaire. Enfin, les vitraux eurent dans les églises médiévales un peu la même utilité que, de nos jours, dans les casernes, les tableaux de la propagande antialcoolique.

» L'Évangile, la vie des saints, les dévotes légendes, figurés sur les belles verrières éblouissantes, je les connus et les aimai. J'appris ainsi l'aventure de saint Hubert et son histoire de chasse qui tourne si bien à l'édification. Ce fut mon cher espoir de rencontrer, plus tard, en quelque course forestière, un cerf porteur, entre ses amples ramures, d'une croix lumineuse. Je rêvai d'être un saint, pour le plaisir de tels incidents merveilleux. Cependant l'histoire de l'enfant prodigue avait toutes mes préférences, à cause des jeunes filles élégantes qui, penchées sur l'adolescent, le couronnent de roses et le festoient. Leur geste souple et amical, la gentillesse de leur procédé, la courtoisie de leurs manières me les rendaient plus sympathiques, sans doute, que ne l'avait voulu l'austère imagier. Une pareille compagnie m'eût agréé tant et si bien que je ne fusse pas revenu vers la demeure paternelle au mépris de telles félicités. Plutôt, j'aurais gardé, de temps à autre, les cochons afin d'expier, par périodes, mes délices...

Et je voyais encore, dans la transparence des vitres, Roland qui donne de son épée illustre sur la roche de Roncevaux et qui souffle, à s'en rompre le cou, l'appel du cor d'ivoire. Que j'eusse volontiers suivi ce fier exemple!

» Ainsi se mêlaient à mes piétés de profanes désirs, du reste vagues et ingénus. Je n'osais pas m'y arrêter, craignant les perfides embûches du Tentateur et sachant qu'il se dissimule, lui si laid, sous les dehors les plus alliciants.

» J'étais enfant de chœur; et je dois à l'exercice de ces modestes fonctions quelques-uns des souvenirs qui me sont le plus précieux. J'aimais surtout les messes matinales. Il faut dès l'aurore être debout, s'habiller vite et se laver en hâte. L'eau est froide et vous réveille bien. Dehors, il n'y a personne dans les rues. Les marchands ouvrent à peine leurs boutiques. On sent qu'on se dévoue au service du Seigneur, qu'on est son Éliacin. Cette pensée vous anime: et vous courez, heureux d'être pur et consacré aux divines tâches. Le bedeau vous accueille avec bonhomie à la porte de la cathédrale, plus silencieuse que jamais, vaste et sublime.

» Le lourd battant de cuir feutré faisait, en retombant sur son cadre, un bruit sourd et bientôt perdu dans la déserte immensité des voûtes; et alors le monde extérieur n'existait plus. Le soleil levant, radieux aux vitres multicolores, semblait émané d'elles. La cathédrale était la seule réalité; le reste avait sombré dans le néant; et moi, j'accomplissais une mission d'ange.

» Qu'il m'était doux de revêtir le costume prescrit, la robe rouge, très longue, et le surplis de batiste blanche orné de dentelle! Habillé ainsi, je me croyais plus pur encore et plus digne de Dieu.

» Avec quelle foi sincère et absolue je suivais les péripéties de la messe! Car la messe, Picrate, est, pour le vrai fidèle, un drame terrible et glorieux. Songe à l'émoi sublime de tenir entre ses mains les saintes burettes et de verser dans le calice le vin qui, tout à l'heure, à n'en point douter, sera le sang du Christ.

» Un instant m'emplissait de religieuse épouvante, celui de l'élévation, quand le prêtre, prenant l'hostie qui est le corps authentique du Rédempteur, se tourne vers l'assis-

tance et lui dévoile le mystère incarné. Mais le spectacle est trop prodigieux pour les yeux humains : ils se cachent au creux des paumes, ils s'humilient vers les dalles. Et la solennité de l'acte est si extraordinaire qu'à peine en peut-on supporter l'angoisse. Le silence redouble. Et moi, je secoue la sonnette argentine; et une sorte de terreur me saisit à percevoir ce bruit dont je suis le maître; et je frissonne jusqu'aux moelles, de ce vacarme frénétique par lequel je signale la présence de Dieu.

» Tu me demanderas, Picrate, comment je me figurais Dieu. D'une manière confuse, je l'avoue, et indistincte. Pourquoi ne pas tout dire? J'avais peur de lui plus que je ne l'aimais. Sa rigueur me décontenançait. Je ne doutais pas de son existence; mais si j'eusse, un jour, acquis la certitude qu'il fût mort, et pour ne point ressusciter de longtemps, j'aurais accueilli cette nouvelle avec satisfaction, pourvu que Satan, son adversaire insidieux, disparût aussi. Tandis que j'éprouvais une tendresse infinie pour la sainte Vierge.

» Elle, je la savais compatissante et miséricordieuse, indulgente aux erreurs que l'on commet sans méchanceté, prête à intercéder toujours en faveur de qui l'implore.

» Au moyen âge, Picrate, ce fut ainsi. Dieu était la justice, et la Vierge la charité. Ces deux principes ne s'accordent guère. Et c'est pourquoi, dans les légendes, la Vierge brouille un peu les décrets de la simple justice. Elle a recours à de fins stratagèmes pour épargner à des larrons les conséquences de leurs méfaits. Elle s'est déguisée en nonne pour remplacer à la chapelle une nonne qu'avait emmenée son galant; elle a substitué des mannequins spéciaux à des misérables qu'on allait pendre.

» Elle, je l'aimais de tout mon cœur enfantin. Je l'admirais, et sa belle robe de soie dorée, et son diadème orné de pierreries. Je lui apportais souvent l'hommage d'un petit cierge, dont il me plaisait que s'ajoutât la jaune lueur aux feux des cires plus resplendissantes. Et je récitais à Dieu les prières obligatoires; mais à elle je confiais mes tristesses et mes ennuis, la conjurant d'intervenir et d'arranger tout cela...

III

PICRATE INTERROMPT LE RÉCIT

Depuis quelque temps, Picrate donnait tous les signes d'une irritation violente. Il ne put contenir sa mauvaise humeur, il s'écria :

— A bas la calotte !

Cette devise éclatait inopinément. Siméon, surpris, demanda :

— Compterais-tu, Picrate, parmi nos « libres penseurs ? »

— Que oui ! — répliqua l'autre ; — et je m'en flatte !

— Tu as tort, — reprit Siméon, — de t'en flatter. Il est vain de s'enorgueillir des opinions que l'on a, car de nulle chose nous ne sommes moins les maîtres que de nos opinions. Elles nous sont insinuées par les circonstances ; et tantôt nous acceptons celles de nos éducateurs naturels, tantôt nous réagissons contre leur influence. Dans l'un comme l'autre cas, nous sommes incités par notre caractère, par le hasard quotidien de la vie, à prendre tel ou tel parti. Le rôle de notre raison n'est pas, en tout cela, considérable. Picrate, un esprit humain n'est pas un endroit paisible où les idées font entre elles de la logique.

— A bas la calotte ! — recommença Picrate, — mort aux curés !

— Je vois, — continua Siméon, — que tu tiens à tes opinions. C'est une assez bonne chose, qui parfois suscite des héros, des confesseurs et des martyrs, toutes personnes qui résolument ont limité leur rêverie et sacrifié à l'orgueil de la certitude le plaisir de la dialectique. C'est un don. Le scepticisme en est un autre. Le dogmatisme est plus fécond en actes d'énergie : le scepticisme est une source d'idéologies plus belles.

Picrate s'agitait. Siméon lui dit :

— Tu es sur le point de crier encore : « A bas la calotte ! » Cela est convenu, enregistré. Ne te fatigue pas à de telles

répétitions. Laisse-moi plutôt te pourvoir de plusieurs motifs d'humilité. Cette doctrine que tu préconises si fougueusement t'est commune avec une quantité d'imbéciles. Elle est à la portée de bien du monde. As-tu vu quelquefois, à la procession Dolet, la figure de tes camarades ? Ne te contrarie-t-elle pas ? Ce sont des gens qui mangent du curé de la façon la plus irréfléchie. Ils ont exprimé toute leur philosophie quand ils ont prononcé ces quatre mots : « A bas la calotte ! »

— Mais enfin, ça veut dire quelque chose, ces quatre mots ! objecta Picrate, avec impatience.

— Quelque chose, — répondit Siméon, — de rudimentaire. Ils affirment qu'ils sont libres penseurs. Je les crois, en effet, libres de toute pensée. Par ailleurs, ils ressassent, en des estaminets, de vieilles diatribes anticléricales, dépourvues d'intérêt... Tu as, Picrate, de fâcheux coreligionnaires...

— Je n'admets pas, — gronda Picrate, — que tu dises : « coreligionnaires », puisque nous réprouvons, en principe, toute religion. A bas, disons-nous, toutes les calottes !

— Mais non !... Vous substituez un dogme à un autre. Vous avez une religion : c'est bien là le comique de votre aventure. Une vieille religion, traditionnelle presque autant que l'autre. Vous remontez au delà de ce pauvre Dolet que vous attifez si plaisamment en précurseur. Et même il vous parut indispensable d'avoir vos martyrs : c'est à quoi vous servit encore ce même Dolet, médiocre sire que bientôt vous diviniserez. Il eut maille à partir avec des tribunaux ecclésiastiques : telle fut l'origine, pour lui, d'une renommée sur laquelle il ne comptait pas. Ses délits, de nos jours, relèveraient de la correctionnelle, tout simplement, et il ne tirerait du fait de sa condamnation banale aucun profit posthume. Mais vous avez organisé sa légende et, en somme, son évangile... Votre foi se contente d'affirmations gratuites ; elle se définit en peu de mots ; elle se refuse à toute discussion ; elle est intolérante, cruelle, tracassière : elle est une véritable religion...

— Secondement, — reprit Picrate, qui suivait son idée et n'écoutait pas son interlocuteur, — secondement, si tu blagues la figure des libres penseurs, c'est donc que tu n'as point regardé des Ignorantins ?...

— J'en ai vu de piteux, — dit Siméon, — je l'accorde.

— Piteux?... Pouah! leur bedaine qui bombe sous la robe, leur frimousse tondue, leurs cheveux trop longs, leurs yeux hypocrites qui lorgnent à droite et à gauche, jamais en face!... N'est-ce pas une pitié de les voir conduire, à travers les rues, le misérable troupeau des gamins qu'on leur donne à éduquer, qu'ils abêtissent et rendent pareils à eux? Pauvres petits êtres! On déforme leur intelligence, on leur impose une croyance qu'ils n'ont pas choisie. C'est un abus de pouvoir, c'est un viol!

— Picrate, laisse-moi t'interrompre pour aller plus loin que toi dans ce sens.

» Un vieux maître que j'eus, et qui était un savant digne d'estime, a écrit : « Heureux les peuples qui n'ont pas de livres sacrés! » C'est une belle et morne parole, plus tragique de se trouver où il l'a mise, dans la préface d'une histoire de la Scolastique. L'ouvrage entier la commente, et de la plus émouvante manière. Car peut-être sais-tu, Picrate, de quel poids ont pesé sur l'esprit de notre moyen âge l'Ancien Testament et le Nouveau. Tout essor intuitif était empêché par l'autorité du texte; toute hardiesse de la dialectique était contenue par la rigueur du dogme. Ah! si jamais la lettre fut meurtrière, c'est bien alors. Pour s'évader de cette discipline âpre et jalouse, il fallut que l'on inventât un curieux stratagème mental : ce procédé nommé allégorie et qui dédouble, en quelque sorte, la pensée. De mauvais écrivains, depuis, l'ont employé pour le ridicule ornement de leur style. Mais, au temps dont je te parle, sous le règne de Philippe-Auguste ou de saint Louis, l'allégorie était un moyen de libération prudente, auquel devaient recourir les plus audacieux idéologues et qui devint la forme de leur jugement. On s'astreignait, d'une part, aux servitudes nécessaires et, de l'autre, on manifestait le plus possible d'indépendance. Certes, une telle contrainte est funeste au fier épanouissement des âmes vives. Et c'est pourquoi l'esprit médiéval nous apparaît comme si tourmenté, contourné, souffrant, dénué d'allégresse et de joyeuse spontanéité... Oui, heureux les peuples qui n'ont pas de livres sacrés!...

— Tu vois bien! — s'écria Picrate.

— Je vois bien, — reprit Siméon. — Oui, je vois bien qu'il est terrible pour un peuple tel qu'était le nôtre au temps

de Philippe-Auguste ou de Saint Louis, de subir la lourde oppression d'un culte oriental, transcrit en latin par les successeurs ecclésiastiques des Césars quelque mille ans plus tôt. Ce culte qui s'imposait si violemment n'était pas fait pour nous ; il n'était pas né sur notre sol, et il ne répondait pas à nos aspirations particulières, à nos besoins. Il venait du dehors, en conquérant ; et sa tyrannie fut, à cause de cela, plus gênante. Seulement, Picrate, disons : « Heureux les peuples qui n'auraient pas de livres sacrés !... » Car ils en ont tous. Cherche avec moi, dans l'histoire des civilisations. Eh bien ?... il y a les Grecs, que Renan définit : « le seul miracle de l'histoire ». Platon, dans son *Timée*, raconte à leur sujet une anecdote merveilleuse et que je t'engage à méditer. Donc, Timée visita l'Égypte, — l'Égypte millénaire, emmaillottée de traditions, comme de leurs bandelettes ses momies. — Il rencontra le prêtre d'un temple très ancien. Ce vieil homme lui dit : « Vous êtes des enfants, vous, les Grecs, vous êtes la jeunesse du monde ; tandis que nous, un immémorial passé nous accable. Chez nous, rien ne s'est aboli au cours de la durée. Nos temples et nos bibliothèques conservent éternellement les plus lointains souvenirs. Vous avez eu, vous, le déluge de Deucalion qui ravagea et rénova tout le pays ; il ne laissa subsister que les pâtres, au sommet des montagnes, les pâtres étrangers aux Muses et qui ne savent pas l'histoire. Chez nous, le Nil déborde avec régularité ; il épargne nos monuments. Aussi sommes-nous vieux et êtes-vous, ô Grecs, des enfants... »

» Cet admirable discours, d'un si délicieux anarchisme, est poignant. Songe, Picrate, qu'il nous fait remonter à plus de quatre siècles avant notre ère : alors déjà l'on s'attristait de la vieillesse de la Terre !

» Or, aujourd'hui, le soin des savants a trouvé que les Grecs eux-mêmes, ce peuple privilégié, subit l'influence des civilisations orientales, qu'il leur doit, en bonne partie, sa religion, que l'hellénisme n'est pas autochtone comme il se vantait de l'être.

» Ainsi s'atténue et se gâte le « seul miracle de l'histoire ». Picrate, il n'y a pas de miracle dans l'histoire. Un fait la domine toute : la survivance des idées bien au delà des hommes

qui les inventèrent pour leur usage ou leur agrément. Après qu'elles n'ont plus de raison d'être, après que sont morts leurs promoteurs, après qu'ont changé les circonstances qui les légitimaient, elles demeurent, elles s'obstinent à régner...

— Il faut donc qu'on les tue ! — s'écria Picrate.

— Seulement, — répliqua Siméon, — elles sont pareilles à ces monstres de la Fable, que l'on ne peut tuer et qui renaissent de leurs cadavres... M. Combes, ministre des cultes et qui ne rêve que de les détruire tous, a dit un jour une parole pleine de sens : « On ne supprime pas, d'un trait de plume, quinze siècles d'histoire... » La vérité, Picrate, c'est que l'on ne supprime de l'histoire absolument rien. Certains faits sont plus riches que d'autres en conséquences durables ; les plus menus augmentent quelque peu les complexités ultérieures. Il est vain de prétendre, une fois, décréter : « Nous allons faire comme si le christianisme n'avait point eu lieu. » C'est une simagrée. Il est fou de vouloir vivre comme si d'innombrables générations humaines n'avaient essayé bien avant nous, mille et mille manières de vivre.

» Que cette pensée soit mélancolique, je l'avoue. Que l'on puisse n'en pas tenir compte, je le nie.

» Un seul homme, vois-tu, Picrate, eut ici-bas le privilège de vivre une vie neuve, de l'arranger à sa guise et d'en goûter la parfaite fraîcheur : c'est Adam !

» Je songe souvent à lui. J'imagine qu'il dut lui être exquis de vivre sans que nulle hérédité lui donnât le sentiment qu'il ressassait. Il a vu le premier lever de l'aube, il a vu le premier printemps. Il s'est enivré des premières fleurs et du premier baiser de la première femme. Il lui était impossible de rien prévoir; son ingénuité protégeait sa ferveur du désastre de l'habitude, et il allait de surprise en surprise : il put s'émerveiller sans cesse. La douleur même lui dut être charmante. Il ignorait qu'elle fût la douleur; il ignorait la signification des larmes : qui sait s'il ne leur trouva pas une saveur délicieuse? Il ne dépendait que de soi ; rien n'était, autour de lui, galvaudé. Chacune de ses impressions lui appartenait et ne s'altérait point par un usage séculaire. Telle fut sa destinée unique.

» Ses fils héritèrent de lui son expérience ; il leur avait déjà

gâté la nouveauté de vivre. Lui-même n'en profita qu'une saison, sans doute. Il s'accoutuma vite à ses entours. Il eut bientôt la certitude qu'un jour suivrait une nuit achevée; l'aube cessa de l'étonner et dès lors perdit son principal attrait.

» La douceur de vivre la vie nouvelle est ce qu'on nomme, en langage biblique, le paradis terrestre, — lequel ne pouvait être qu'éphémère. — Adam fut chassé de ce beau paradis, c'est-à-dire que l'habitude avait gâté son fin bonheur. La faute originelle, irrémédiable, fut d'avoir vécu. Elle se transmit de génération en génération, de par l'hérédité funeste. Et le paradis terrestre est fermé pour jamais. D'aventureux rêveurs en ont cherché la porte, inutilement.

» Excuse-moi, Picrate, d'avoir recours à des symboles de l'ancienne Loi. Fais-moi l'amitié de ne crier point, là-dessus : « A bas la calotte! » En échange de quoi je te concède que cet Adam, que je suppose, est une hypothèse désuète. Si tu y tiens, j'accorde qu'il fut une espèce de brute, incapable de profiter de son incomparable privilège. Traitons-le d'anthropopithèque et n'en parlons plus.

» Mais, si je renonce volontiers aux termes de ma métaphore, je n'abandonne pas mes conclusions, et j'insiste, Picrate, pour que tu prennes conscience du passé.

— Pas du tout! — s'écria Picrate. — Le passé, je le supprime. L'avenir seul me préoccupe. Je suis un homme de progrès, et tu es un homme de réaction.

— Crois-tu?

— Je ne crois pas, je suis sûr!

— Cela revient au même, — fit observer Siméon; — entre tes assurances et mes présomptions, il n'y a que la différence de nos tempéraments : la certitude est l'opinion des nervoso-sanguins, comme le probabilisme est la philosophie des lymphatiques. Omettons, si tu veux, les particularités du vocabulaire et limitons à l'essentiel notre dispute... Tu m'appelles réactionnaire et me traites de clérical. Ton erreur me désole et m'amuse. Elle me prouve combien, vous autres les libres penseurs, êtes pourvus d'un caractère religieux. Votre secte est intransigeante comme les sectes rivales, et vous dites aussi : « Quiconque n'est point avec moi est contre moi. » C'est le point de départ de tout évangile.

» Tu me dis clérical parce que je m'applique à parler doucement des vieux rêves humains, parce que j'embaume avec sollicitude le souvenir de mes ferveurs et de mes puériles cosmologies. Que veux-tu ?... Une colère pareille à celle qui t'exalte serait la marque d'un moindre détachement.

» Mon nihilisme est souriant et se plaît à une sorte de déférence impartiale et courtoise pour l'universelle erreur.

» Tu me trouves une particulière indulgence à l'égard des dogmes que tu combats. C'est esprit de justice, tout simplement. En présence d'un clérical, je parlerais de tes dogmes avec aménité. Conclus que j'ai le goût de la contradiction. Je l'avoue. Elle donne, au total, un assez bon résultat ; elle tient compte de la thèse et de l'antithèse et dispose l'esprit à éviter les solutions catégoriques.

» Enfin, si j'ai peut-être une légère préférence pour les dogmes les plus anciens, c'est qu'ils ont passé depuis longtemps l'ère des violences. Ils se sont assagis peu à peu ; ils renoncent à l'offensive, ayant assez à faire de se défendre. Ils ont cessé d'être provocants ; ils ne demandent plus qu'à être laissés tranquilles... Ne les agacez pas, ils dorment.

» Mais si vous les éveillez en sursaut, ils vous grifferont. Voilà votre fâcheuse imprudence, à vous autres, les énergumènes.

» Je ne vous aime pas. Votre succès récent vous a rendus intrépides et farouches ; vos ardeurs m'offensent. Vous êtes à l'âge ingrat. La sagesse de l'esprit et la douceur du geste ne vous sont pas encore venues...

— Et moi, — dit Picrate, — je te déteste !

— Tu as tort, — répliqua Siméon, — de me détester pour des divergences d'opinion. Plus tard, Picrate, tu sauras que nulle idée ne vaut la peine qu'on lui sacrifie un ami. Tant que la science ne sera pas achevée, ni la bisbille des métaphysiciens terminée, aimons-nous provisoirement, au-delà des systèmes.

IV

SUITE DE L'HISTOIRE DE SIMÉON

Siméon dit à Picrate, un soir :

— Les jeunes hommes de Platon, qui méditaient de discourir sur quelque thème ingénieux, choisissaient un paysage qui convînt à leurs propos. Et, par exemple, pour épiloguer de l'âme immortelle et de ses destinées magnifiques, un bois sacré auprès d'un fleuve aux belles rives leur offrait l'asile charmant d'une ombre fraîche et peuplée de légendes.

» Il m'aurait plu, Picrate, quand je voulais te raconter mon enfance dévote et sans joie, de t'emmener vers le parvis d'une cathédrale ancienne, d'installer ton chariot contre un arc-boutant de pierre grise, roussie par endroits de soleil et lavée de pluies séculaires. Je n'avais pas de cathédrale à ma portée ; et toi, tu n'aurais pas toléré ce voisinage clérical.

» Mais aujourd'hui, pour te narrer ma vie de collège, quel paysage conviendrait à la mélancolie de ce propos ? Celui-ci, somme toute, illogique, absurde et fou !... C'est un favorable hasard. Vois quel désordre, ce soir de fête nationale, bouleverse autour de nous ce carrefour et ce cabaret vulgaire où nous nous sommes réfugiés. Des tambours, des clairons se font martiaux en pure perte. Cette foule paraît secouée d'un étrange délire que ne motive pas suffisamment la prise d'une Bastille, à l'époque des rois. Illuminations fâcheuses : les couleurs en sont criardes et les courbes mal ordonnées. Il me semble que les auteurs de nos programmes scolaires ont dû travailler au milieu de ce vacarme inepte : ainsi s'expliquerait la merveilleuse incohérence de leurs idées.

» Ma grand'mère mourut et je fus placé comme interne dans un lycée parisien. Lequel ? Peu importe, puisqu'ils sont tous pareils : tu sais que l'uniformité de l'enseignement sur toute la surface du territoire est la grande pensée — stupide ! — d'un temps qui aima la centralisation. Je te dis, Picrate, qu'en dépit de nos toquades variées et de nos fougues, nous sommes, en

ce pays, simplistes souverainement. Un ministre, jadis, se réjouissait de déclarer, montre en main, qu'à cette heure exacte tous les garçons de quatorze ou quinze ans, provençaux, bretons, lorrains ou auvergnats, à qui leurs parents ou l'État pouvaient offrir le luxe d'une éducation classique, composaient en version latine : de cette manière, ils se préparaient tous identiquement aux plus dissemblables existences. En fait, ils ne se préparaient à rien du tout. Mais ils composaient en version latine, et cela suffisait à ravir l'orgueil ministériel. On range, chez nous, les enfants dans des classes numérotées, comme tel maniaque range sa bibliothèque selon la reliure de ses livres : cela met des poèmes libertins à côté de contes édifiants, du Royer-Collard à côté du *Thomas Graindorge* de Taine. Tant pis ! L'ordre règne, ou semble régner.

» J'avais douze ans. Le peu de latin que je savais, un vicaire me l'avait appris, qui ne possédait pas beaucoup de science en réserve. Je connaissais l'*Epitome historiæ sacræ*, les soixante premières pages de la grammaire, environ. Quant au reste, mon ignorance était absolue. Seulement, j'avais, au cours de mes longues et mornes journées, un peu plus réfléchi que la plupart des gamins de mon âge. Oh ! réfléchi... rêvé, plutôt ; et ma sensibilité surtout s'était affinée dans ma solitude orpheline. La religion m'occupait, l'espoir des paradis et la terreur des infernaux supplices. La maison natale, sombre et silencieuse, que dominait l'ombre majestueuse de la cathédrale, m'avait peu à peu formé une âme analogue à la sienne, recueillie, craintive et mélancolique.

» Un grand-oncle, mon dernier parent, qui demeurait dans le Midi et qui n'avait nul souci de s'empêtrer de moi, considéra qu'un bon internat parisien le débarrasserait d'un pupille gênant.

» Picrate, j'ai, de ma vieille vie, de mauvais souvenirs. Il y a, dans mon passé, des jours que rien ne me déciderait à revivre, quand même la promesse d'une divine récompense, d'une féerie de voluptés, serait au bout de l'épreuve. Mais, de tous, les plus éperdument douloureux ont été ceux de mon entrée au collège. C'est dans la cour carrée, encadrée d'un promenoir monacal, de cet ancien couvent génovéfain que j'ai senti l'amertume gagner mon cœur et la haine s'y

installer. Oui, c'est là que je suis devenu pessimiste et misanthrope. Il m'a fallu longtemps ensuite pour adoucir l'âpreté de ma rancune et me rasséréner à force de désespoir. Alors je n'étais point à l'âge où l'on soigne avec de la philosophie sa peine, où l'on use de dialectique pour transformer en badinage sa tristesse.

» Il me sembla que j'étais au bagne injustement; et, en moi-même, mon inconscient cherchait le crime que j'expiais. Je n'apercevais pas de terme à mon supplice. Des semaines, des années, des siècles, qu'en savais-je? La durée avait perdu pour moi ses limites habituelles, ses stades qui permettent de la mesurer, de la détailler. Elle s'allongeait, indéterminée, devant ma nostalgie et l'exaspérait.

» On doit distinguer, Picrate, deux sortes de tempéraments humains : ceux qui souffrent et ceux qui ne souffrent pas de la longueur du temps. Ceux-ci peuvent être patients et résignés ; ils n'ont presque pas de mérite à ne pas geindre. Ceux-là passent leur existence dans un perpétuel martyre ; l'attente les torture. Certains esprits, exacts et nets, font à l'infortune sa part et, lucides, en voient le terme ; d'autres l'exagèrent. Il y a, si tu veux, des âmes en papier très sec, où la vie s'inscrit avec justesse ; et il y a des âmes en papier buvard où la moindre tache s'étend, s'étend, et gâche tout.

» A l'époque dont je te parle, j'avais une âme en papier buvard, ah ! molle et sans résistance. Je me suis plus tard réformé, volontairement : j'y eus beaucoup de mal.

» Les camarades que le hasard me procurait me houspillèrent. Ma gaucherie de solitaire, soudain jeté dans le tumulte de leurs jeux et de leurs cris et de leur nombre, me désignait à leurs lazzi et me laissait parmi eux sans défense. Mon costume provincial et négligé, mon air souffreteux excitèrent leurs rires. Mon orgueil les irritait et augmentait leur rage de m'humilier. Ils me furent méchants et lâches. Je les ai haïs de tout mon être offensé. S'il m'avait été possible de les tuer, je les aurais tués.

» Les enfants sont « déjà des hommes ». C'est avec mes jeunes condisciples de collège que j'ai fait l'expérience de l'humanité. En vieillissant, je n'ai que vérifié mon diagnostic.

» Chacun de ces garçons, séparé des autres et replacé

dans sa famille, avait sans doute ses gentillesses. Leur réunion formait une tourbe affreuse. Il en est toujours ainsi des hommes agglomérés. Ce qu'ils ont de joli, c'est ce qu'ils ne sauraient mettre en commun. Ce qu'ils ont de commun, c'est la brutalité, la grossièreté, l'instinct trivial, l'appétit vilain. Car voilà toute la psychologie des foules. Et de là, Picrate, les inconvénients du parlementarisme.

» Les heures sonnaient, lourdes et lentes, à une horloge lamentable. Un carillon dont le mécanisme grinçait les aggravait de sa piteuse jérémiade. Une note surtout, qui achevait la ritournelle, et qui se traînait en plainte vibrante, me fendait l'âme.

» Le lendemain de mon entrée dans ce lieu d'horreur, mon oncle vint me voir. Il utilisait ce prétexte pour un bref séjour à Paris. La « récréation » battait son plein. C'est-à-dire que mes camarades menaient leur tapage et que, moi, je m'étais relégué dans un coin de la cour, guettant la minute de la délivrance : l' « étude », malgré sa torpeur, m'était un refuge; là, au moins, je ne redoutais que le pion, ses remontrances inutiles, ses encouragements à ne point flâner ; mes camarades me laissaient tranquille et j'arrivais à m'isoler... Une porte de fer s'ouvrit. Un domestique sale hurla mon nom, tout de travers. Cela suffit à exciter mille quolibets. En outre, un jeune espiègle me ravit la petite toque fourrée, trop enfantine, que je conservais d'autrefois. Ahuri, les mains crispées dans les poches de ma veste, je restais là, ne sachant que faire, n'osant aller au parloir tête nue, n'osant bouger. On me criait : « Au parloir, tout petiot! Maman t'appelle!... » Je frissonnais de colère, de chagrin vague... Mon oncle m'aperçut et s'approcha. La scène l'avait égayé : un gros rire le secouait. Je le vis et j'éclatai en sanglots. Il fut cordial et bourru. Il me dit que je n'étais pas une petite fille, pour pleurer comme ça... « Et je ne jouais donc pas avec mes copains?... Et qu'est-ce que c'était que ces lamentations?... Voyons, voyons, un peu de courage, mon bonhomme!... » Je sanglotais sans pouvoir me retenir. Et, plus j'aurais voulu me maîtriser, à cause de l'humiliation d'être surpris en si misérable posture, plus abondaient mes larmes sur mes joues, sur mes mains, dans mon nez et dans ma bouche. Les exhortations de l'oncle ne réus-

sissaient qu'à m'impatienter davantage. A bout d'arguments, il déclara : « C'est ta folle de grand'mère, avec ses dévotions, qui t'a rendu petite fille à ce point !... »

— Il avait raison ! — affirma Picrate.

— Peut-être; mais surtout il avait tort. Et il me fut odieux. Cette façon de traiter ma pauvre grand'mère défunte m'offensa, comme un outrage abominable. Dès lors, je m'attachai de tout mon cœur à la mémoire de la disparue. L'oncle, les camarades, le lycée constituèrent l'ennemi. Elle, au contraire, était l'amie très douce et très bonne ; et je m'attendris sur sa mort plus que le jour où je l'avais perdue. Je me rappelai son visage que la tristesse indélébile ornait d'un charme pénétrant ; je me rappelai sa voix, le toucher de ses mains et sa démarche grave et silencieuse. Mille détails se précisèrent et m'émurent : les nodosités de ses doigts, les rides de son front, les papillotes blanches qui encadraient sa figure, le tremblement perpétuel de ses lèvres minces et la lenteur de son regard. Il me sembla que je ne l'avais point aimée comme elle le méritait, que je lui avais mal témoigné mon affection déférente, que j'aurais dû dorloter mieux ses vieux jours. Ce scrupule me tourmentait. J'oubliai tout le reste.

» Dans ma pensée, elle s'idéalisa bientôt, au point d'y devenir presque une sainte auréolée, une compagne de la sainte Vierge. Ma piété redoubla ; et elle unit dans un même sentiment ces deux célestes personnes. Au fond de mon cœur elles eurent leur chapelle privilégiée où je les honorais secrètement comme, au temps des persécutions, les chrétiens reléguaient au creux obscur des catacombes leur culte harcelé.

» Ma vie quotidienne me fut moins pénible quand j'eus organisé, hors de l'atteinte des barbares, ma rêverie. Et peu à peu leur méchanceté se lassa.

» Je devins une sorte de bon élève, afin de me préserver mieux de l'ennemi. La révolte excite la férocité des vainqueurs ; les esclaves dociles ont moins à souffrir que les autres. Je crois qu'il y avait dans mon calcul de la bassesse, de la servilité : n'est-ce pas la conséquence naturelle d'une discipline quasi militaire appliquée à des garçons que ne requinque nulle ardeur belliqueuse ?

» J'appris le grec et le latin.

» Picrate, as-tu réfléchi quelquefois à la prodigieuse absurdité de notre enseignement classique?

» Alors, dis-moi, je t'en conjure, pourquoi les enfants mâles de ce pays doivent passer les plus beaux jours de leur aimable adolescence à étudier ces langues mortes? Dis-le-moi!

» A étudier ces langues mortes et non, par exemple, le mède et l'éthiopien!... Parce que la littérature latine et la grecque sont riches en souveraines beautés? Heu! pour les cinq ou six volumes latins qui méritent d'être lus, est-ce la peine, en vérité, de languir, des années durant, sur des grammaires et des lexiques? Non!... Les Grecs sont, assurément, plus dignes d'un tel effort; mais, quoi qu'il en soit, un fait domine cette discussion: sur vingt bacheliers, frais émoulus de nos lycées, il n'y en a pas deux qui puissent lire une églogue virgilienne, pas un, — tu m'entends, Picrate, pas un! — qui puisse lire une tragédie de Sophocle!... Tel est le résultat final des études classiques: le néant. Cette seule constatation devrait suffire à éclairer nos pédagogues. Pas du tout! Ils s'acharnent.

» On affirme que jadis les jeunes Français étudiaient volontiers ces idiomes désuets et parvenaient à les bien entendre. Jadis, peut-être; aujourd'hui, non. Et l'on continue néanmoins à prendre le grec et le latin comme base de l'enseignement national. Voilà!

» Il faut un prétexte. Alors, on dit que notre langue vient directement du latin, — ce qui n'est pas vrai; — et que notre vocabulaire doit beaucoup aux racines grecques, — mais je te demande à quoi peuvent servir ces étymologies: « voix au loin », « écriture au loin », pour l'intelligence des mots *téléphone* ou *télégramme*?

» Ces pitoyables arguments prêtant à rire, on inventa le cliché de ces « vertus éducatives » que possèdent exclusivement, dit-on, le grec et le latin, — l'une des plus comiques fariboles que l'on ait imaginées pour légitimer un état de choses grotesque, mais auquel on tient fort. — Selon ces messieurs, le grec et le latin jouiraient d'une efficacité si merveilleuse qu'il serait inutile de les savoir jamais pour profiter de les avoir appris, etc... J'aurais honte, Picrate, d'arrêter là-dessus ton esprit.

» La vérité, c'est que l'on veut, coûte que coûte, épargner un

désastre à des spécialistes trop âgés pour recommencer leur carrière. Il y a des marchands de grec et de latin qui, la clientèle abolie, seraient dans la misère, pauvres diables ! De même, on a depuis longtemps reconnu la parfaite inutilité des sous-préfets : on ne supprimera pas les sous-préfectures : que faire de bons jeunes hommes qui ne sont pas capables d'autre chose que de parader en habit à broderies d'argent ? Et quand il n'existera plus d'autre raison d'écarter l'hypothèse du désarmement général, celle-ci sera concluante : que faire de messieurs les officiers, dès lors qu'on n'aura point de soldats à leur offrir ?

» On sacrifie, de cette manière, des milliers et des milliers d'adolescents au corps estimable, mais restreint, des professeurs. Que veux-tu ?...

» Note encore, Picrate, pour t'amuser, que les règlements universitaires sont élaborés par des universitaires bien en place. Espères-tu que ces braves gens pousseront l'amour de l'abnégation jusqu'à se suicider ? Soyons raisonnables, Picrate !... Songe à ces gros bonnets qui ont vieilli et qui ont acquis tous les honneurs dans un état de choses où les feues langues dominaient la culture classique. Déclareront-ils, en supprimant les feues langues, cet état de choses ridicule et suranné ? Autant vaudrait, pour eux, se reconnaître périmés, archaïques et, en quelque sorte, paléontologiques. Ils n'y sauraient souscrire aucunement. J'imagine que si l'on avait consulté la faune du terrain tertiaire sur l'opportunité de passer au quaternaire, nous serions toujours ichtyosaures ou plésiosaures, mon ami, sans plus !

» Et voilà pourquoi les petits garçons de France continueront à étudier — mais à ne point apprendre — le grec et le latin. Cela gaspille leur jeunesse, mais conserve une suffisante actualité aux grands lamas de l'*alma mater* !

» Le goût excessif des littératures anciennes est un héritage de la Renaissance. L'antiquité, que l'on retrouvait, séduisit alors les délicats par sa récente nouveauté. Elle a perdu cet agrément. Au sortir du moyen âge et de la discipline chrétienne, elle apparut comme libératrice de la pensée, qui était lasse de sa longue soumission. Elle a perdu cette raison d'être. Mal connue, elle sembla réaliser la perfection de l'es-

prit humain. La méthode historique l'a remise à sa place : elle n'est plus, pour nous, qu'une époque, entre bien d'autres, qui eut ses qualités et ses tares. Elle a perdu, à n'être plus seule, le meilleur de son prestige.

» Les jésuites du Grand Siècle l'ont su transformer en une copieuse matière pédagogique...

— Les jésuites ! — s'écria Picrate; — tu vois, toujours eux !...

— Toujours eux, Picrate ! Ils ont fait de Virgile et d'Homère des auteurs « classiques ». Et nous vivons encore sous le régime d'enseignement que les jésuites constituèrent selon les besoins des petits grands seigneurs du Grand Siècle. Oui, c'est cela que notre démocratie contemporaine offre à ses rejetons !... Sourions, Picrate, avec un peu de tristesse.

» Si jamais enseignement fut mal adapté à son objet, c'est bien celui-là. Réfléchis. Tâche de te faire une idée nette des « vertus éducatives » que peut avoir, pour la jeunesse d'aujourd'hui, une littérature antérieure au christianisme, et qui, au point de vue social, admet l'esclavage; au point de vue moral, admet, vante des pratiques qui, de nos jours, relèvent de la correctionnelle ou des assises; au point de vue scientifique, admet que la terre est le centre du monde et l'homme la fin suprême de la terre; — une littérature qui contredit tous les principes fondamentaux de la pensée moderne.

» Elle reste, je le sais, une assez belle littérature. Mais il est bien curieux de voir notre démocratie occuper ses adolescents à de pareilles vanités. La population de nos lycées n'est point aristocratique comme la clientèle des jésuites d'autrefois. Elle se compose de candidats à la lutte pour la vie, qui devront gagner leur pain quotidien, faire leur trou, agir. Les doux enfants comprennent à merveille que tout ce grec et ce latin ne leur seront de nul usage : en conséquence, ils ne font rien, mais rien du tout. La proportion des « cancres » au regard des « bons élèves » est énorme et devrait suffire à décourager le professeur, si le professeur avait le souci d'autre chose que de « faire sa classe » et de toucher, le mois fini, les appointements nécessaires à l'entretien de sa famille et de lui.

» Parmi les « bons élèves », il y a pas mal de benêts dont la docilité stupide s'accommode de « *rosa*, la rose » comme de la liste des sous-préfectures. Ils apprennent ce qu'on veut, ainsi que les canards mangent n'importe quoi... Il y a aussi des esprits délicats, des rêveurs, qui se plaisent à de jolies combinaisons verbales, que ravit l'étude des civilisations diverses et qui s'amusent à la discordance des successives opinions humaines. Oh! les fins dilettantes que l'on fait de ces jeunes hommes! Ils sont les seuls sur qui soit efficace l'enseignement public, — et comme on les éloigne gentiment de toute activité féconde!... Connais-tu, Picrate, ce mot si profond et inquiétant de Sénèque : « Nous mourons d'un excès de littérature »?... Ce fut le prélude de la décadence romaine... Est-ce que nous ne sommes pas un peu malades, Picrate, d'avoir un enseignement public qui n'est bon qu'à former des littérateurs?

» Je fus l'un de ces jeunes hommes. Et si, pour mon compte personnel, j'ai le bonheur d'être arrivé à la plus agréable comme à la moins nocive des philosophies, il faut bien que je reconnaisse en moi un citoyen des plus inutiles à l'État.

» Singulier contact, celui de ma dévotion chrétienne avec le paganisme de mes classiques auteurs! A quinze ans, mon intelligence était analogue à cette étonnante cité d'Alexandrie où les cultes anciens et nouveaux se rencontrèrent autrefois. Dangereuse rivalité de systèmes contradictoires, d'idées hétérogènes! Petites concessions, tentatives d'accord subtil, interlopes combinaisons... Moi aussi, tel que les sophistes d'alors, je tirais de mon mieux Homère à la doctrine de Jésus; et de Virgile je faisais un sincère prophète qui avait annoncé la Vierge et le Rédempteur.

» Il n'était point aisé de maintenir, hélas! cet illusoire compromis. Et, peu à peu, très doucement, mon christianisme s'éteignit et disparut. Il ne m'est rien resté de lui qu'une habitude de pitié respectueuse pour les croyances mortes, une façon découragée de voir la vie, et le don de m'analyser avec scrupule. Il ne fit pas de bruit en s'en allant et je ne me suis aperçu de son absence que plus tard, tant il s'était discrètement retiré.

» Cependant je devenais un rhéteur païen, d'esprit cultivé,

d'humeur emphatique. En 1789, j'aurais commis l'erreur où tombèrent si drôlement nos glorieux ancêtres, trop hantés de Plutarque, trop férus de stoïcisme oratoire, et qui conçurent l'État sur le modèle, ou peu s'en faut, de la République romaine.

» Que faire, dans l'existence pratique, de ces bizarres résultats de mon éducation ? De la réalité vraie je ne savais rien ; je n'avais été mis en rapport qu'avec les livres. En fait de métier, je n'en connaissais qu'un : celui de professeur ; mes professeurs étaient les seuls hommes que j'eusse vus dans l'exercice de leur métier.

» Je fus ainsi voué fatalement au professorat. Et, en effet, Picrate, notre enseignement classique ne peut former que des professeurs. Il passe son temps à se recruter ; il est, en quelque sorte, autophagique. Il y a du déchet : on s'en moque. Un bon rhétoricien se destine à l'enseignement, et c'est tout naturel : il se confine dans sa spécialité. Le reste, il l'ignore. S'il ne veut pas avoir travaillé pour rien, s'il désire utiliser la science dont on l'a pourvu, il est logique, il est indispensable qu'il s'établisse professeur : ailleurs, il n'aurait pas l'emploi de son classicisme.

» Pédagogues de ce pays singulier, nous n'avons pas d'autre mission que d'organiser, aussi peu mal que possible, notre lignée professionnelle, de constituer notre stérile hérédité. Ainsi nous sommes une vaste généalogie de pédagogues en pure perte !...

» Cela, Picrate, est ridicule énormément.

» ... Voilà comment ma destinée, au jour le jour, me conduisit à gorger de grec et de latin de pauvres petits diables qui rechignaient à cette nourriture.

V

HISTOIRE DE PICRATE

— Siméon, — dit, un soir, Picrate, — une chose m'étonne. Tu as reçu l'éducation la plus absurde, et tu es la sagesse

même. Et moi, qui fus élevé suivant les principes mêmes de la raison, je manque de philosophie et vis au hasard, je l'avoue. C'est déconcertant !

— C'est bien consolant, au contraire, — reprit Siméon, — puisque la majeure partie de nos compatriotes sont élevés comme je le fus, à l'écart de toute logique et au mépris du plus élémentaire bon sens.

— Je ne sais pas — continua Picrate — comment j'ai pu ne pas devenir un sage. Je suis coupable, ou bien des fatalités s'en mêlèrent. Ma mère était la fille d'un intime ami d'Auguste Comte. Du reste, le disciple renia le maître, quand celui-ci, cédant à l'influence exaltée d'une femme qu'il aimait trop, tomba dans une fâcheuse religiosité; le disciple demeura fidèle, sinon à l'homme, du moins à la doctrine : il fut « comtien », jusqu'au Xe livre exclusivement. J'ai connu ce grand-père. C'était un terrible bonhomme, si ferme dans ses opinions qu'il vivait dans la crainte perpétuelle de transiger. A chacune de ses phrases il ajoutait : « Je l'ai toujours dit et je ne me dédis pas ! » L'apostasie de son maître l'avait rendu très ombrageux. Il pouvait bien paraître têtu. Je crois qu'il l'était, mais pour le bon motif. Il pratiquait la religion de l'humanité avec rudesse, par principe plutôt que par mol épanchement du cœur. Il fallait bien qu'il fût féministe, puisque sa philosophie le lui commandait. Mais il avait, à cause de madame de Vaux, une persistante rancune contre les femmes. Il l'appelait, elle : « Cette aliénée ! » et, pour commenter l'aventure d'Auguste Comte, il narrait la légende d'Aristote, qui, dans ses vieux jours, fut couvert de ridicule par la fantaisie d'une hétaïre.

» J'avais une dizaine d'années lorsqu'il mourut. Quelques heures avant son trépas, il voulut qu'on m'amenât à lui. Aussitôt il se hâta de me faire une double démonstration. D'abord il m'enjoignit de regarder une image coloriée qu'il avait fabriquée lui-même avec un soin minutieux. Elle représentait une belle dame, en toilette très somptueuse, parée de bijoux, décolletée et les bras nus, les lèvres rouges, les yeux câlins. Je ne pus qu'admirer cette jolie personne et ses attraits évidents. Mais alors le vieillard austère souleva de l'ongle la robe. Elle s'ouvrit en deux petits volets par le milieu. J'étais

innocemment curieux du contenu des magnifiques atours : que vis-je? Un hideux squelette, qui se délabrait, qui portait encore des lambeaux de chair saignante, et qui se disloquait d'une terrible façon ! La surprise me fut désagréable et la déception telle que, très longtemps ensuite, j'ai eu peur des femmes. Pour rien au monde je n'aurais consenti à ce qu'elles entr'ouvrissent devant moi leur robe. C'est bien là ce qu'avait souhaité mon misogyne aïeul... Ensuite, à vrai dire, je me suis hasardé...

— Tu as bien fait, Picrate, — dit Siméon ; — les plus succinctes voluptés sont des consolations provisoires qu'il y a de l'orgueil à refuser.

— Secondement, mon grand-père, ayant veillé à ce que l'on rangeât son didactique emblème, ordonna qu'on me laissât seul avec lui quelques instants. Je suppliai que l'on n'en fît rien. Mais on n'eût point osé lui désobéir : mes parents s'éloignèrent. Le vieillard me dit, d'une voix ferme : « Regarde-moi. Je vais mourir. Tu comprends? Je ne respirerai plus ; je serai une chose inerte et froide... » La gravité de ce discours m'imposait. En outre, je craignis que l'événement ne se produisît sous mes yeux, en l'absence de mes parents : je tremblai. Mon grand-père s'en aperçut et il reprit : « Cela t'émeut et c'est ce qu'il ne faut point. La mort est la conclusion normale de la vie. Plus tard, j'espère que tu le comprendras. Mais souviens-toi que tu as vu ton grand-père rentrer dans le Grand Tout et qu'il n'en était pas troublé! Maintenant, va. » Je ne me le fis pas dire deux fois et je me sauvai...

— Ton grand-père, Picrate, dont je respecte infiniment la mémoire, était bien illogique, — fit observer Siméon. — D'ailleurs, il serait malveillant de le lui reprocher, et je n'attribue point à l'inquiétude de la mort prochaine cette légère incohérence : du moment qu'on s'est mis en tête de démontrer deux choses à la fois, d'une manière un peu saisissante, il est indispensable qu'on arrange les faits selon les nécessités de la cause. Mais note qu'il insista sur le hideux squelette de la belle dame et fit en sorte d'éluder l'horreur du sien, qui menaçait. Il risquait de te donner l'illusion que les philosophes et les belles dames ne se désagrègent point de même.

Or, les fouilles d'Antinoé révélèrent également décharnés et ratatinés, la bouche ouverte comme pour un semblable cri d'angoisse, le cadavre de la courtisane Thaïs et celui de l'anachorète Sérapion...

— J'y consens ! — dit Picrate. — Quant à mon grand-père, il prétendit échapper à l'offense de la décomposition souterraine, par le moyen de la crémation. Cette pratique n'était pas encore usitée en France : les cléricaux, alors régnant, s'y opposaient, afin sans doute de ne point compliquer la tâche divine lorsqu'il faudrait, pour le dernier jugement, ressusciter les corps...

— Peuh ! — fit Siméon.

— Mon grand-père fut expédié en Italie et, là réduit, en cendres. Cela coûta fort cher, paraît-il ; mais, de cette façon, le vieux lutteur manifestait jusqu'au delà du tombeau...

— De l'urne, tu veux dire ?... Que le vocabulaire est suranné !

— De l'urne ! J'ai conservé le souvenir de ses paroles dernières : ainsi je lui assure la seule forme de survivance posthume qu'il ait souhaitée. Pour ce qui est de la leçon, j'avoue qu'elle ne m'a profité nullement. J'ai horreur de la mort ; la certitude du néant ne me réconforte pas. J'évite d'y penser. Si, par hasard, j'y pense, c'est la migraine !

— Infortuné Picrate ! Tu aimes la vie ?

— Non ! Mais je déteste la mort... Ah ! je ne vaux pas mon grand-père ! C'était un homme robuste, capable d'imposer autour de lui ses idées : mes parents lui furent soumis corps et âme, et après son décès encore ; moi seul tournai mal, à cause de mon fâcheux caractère.

» Mon père avait commencé par être ouvrier typographe. Il ne reçut, enfant, d'autres leçons que celles de l'école primaire ; il améliora seul une instruction qui lui permit de jouer son rôle dans le Positivisme militant. Ma mère fut sa collaboratrice dévouée. Ils travaillèrent tous les deux à faire disparaître les vestiges derniers de l'âge théologique.

» Au 2 Décembre, mon père avait été proscrit. Le tyran ne supportait pas, dans le pays qu'il opprimait, la présence d'un homme libre. Eugène Dufour prit le chemin de l'exil. C'est à Bruxelles qu'il s'établit, avec d'autres républicains irréduc-

tibles et vaillants, libres penseurs décidés et citoyens intègres. Il était pauvre. Il n'avait pour vivre que sa paye de prolétaire. Il laissa la blouse noire et le composteur; la misère, en pays étranger, le menaçait... Siméon, c'est une grande satisfaction, disons le mot: c'est un motif d'orgueil pour moi, que d'être le fils d'un ancien ouvrier typographe! L'imprimerie...

— Oui, — reprit Siméon; — il y a là-dessus deux pages de Michelet qui sont fort belles, encore qu'un peu emphatiques. Il raconte qu'il n'entre jamais dans un atelier de typographie sans émotion respectueuse: il songe à la pensée humaine qui s'y prépare à prendre son essor. L'ouvrier typographe se transforme à ses yeux en une sorte de prêtre auguste. Je ne dénigre pas cette façon d'exagérer les choses : Michelet lui doit le meilleur de sa poésie, qui est magnifique. Toutefois, en ce qui concerne l'ouvrier typographe, n'omettons pas qu'il imprime ce qu'on lui donne à imprimer, — bien du fatras, voire de la pornographie. Je ne dis pas cela pour M. Dufour, évidemment...

— Non, il faisait ce que l'on nomme « travaux de ville »: menus, quittances, prospectus, cartes de visite, etc...

» Donc, à Bruxelles, la misère le guettait. Il l'évita. Et même, grâce à la justice immanente qui corrige l'injustice des hommes, il réussit à trouver un emploi. Il écrivit à Victor Hugo, sans le connaître, reçut du grand poète une sublime réponse et, fort de ce témoignage d'estime, se présenta chez un proscrit de marque. Sur la terre d'exil, les inégalités sociales disparaissent : le proscrit célèbre, et d'ailleurs riche, accueillit avec complaisance le travailleur aux mains noires, l'engagea comme secrétaire, — logé, nourri, appointements fixes. C'est ainsi que mon père entra dans la noble compagnie de ces...

— Républicains en exil...

— ... qui, loin de la patrie ingrate, sauvegardaient l'intégrité de l'idéal glorieux. Et c'est ainsi que, longtemps après, il rencontra mon grand-père. Celui-ci, je ne sais pourquoi, n'avait pas été chassé de France : Badinguet le voulut épargner, ou l'oublia. Vers 1860, de son propre mouvement, mon grand-père s'exila. Il vint, avec sa fille, douce Antigone, se retirer à Bruxelles. Il y retrouva ses compagnons de jadis,

partagea leur infortune; la solitude, à Paris, lui pesait, et je crois qu'il avait conçu quelque dépit d'être négligé par l'Empereur.

— Il avait hésité, d'ailleurs, huit ans?...

— C'était un homme réfléchi et qui n'agissait point à la légère. Eugène Dufour épousa la fille du proscrit volontaire. Et je naquis, là-bas, en exil, dans les derniers temps de l'Empire. Je dois à cette circonstance d'être inscrit sur les registres de l'État pour une petite rente qui m'aide à vivre...

— Le 2 Décembre a fait d'heureuses victimes, Picrate! Quand M. Paul Deschanel, l'ancien président de la Chambre, alors tout jeune homme politique, sollicita le suffrage des électeurs, il rédigea ses affiches ainsi :

PAUL DESCHANEL

NÉ EN EXIL

» C'était, à vrai dire, plutôt la profession de foi de M. Deschanel le père qu'il formulait en ces termes laconiques, que la sienne propre. Car on est exilé pour ses opinions, mais on naît en exil involontairement. Le mérite n'appartenait qu'au père d'avoir, malgré les tristesses de l'absence, augmenté d'un bon citoyen le chiffre de la population française... Le fils voulut signifier, sans doute, qu'il serait fidèle à l'exemple héroïque du père et, dans l'hypothèse d'un nouveau coup d'État, affronterait l'hostilité de Napoléon IV. Les électeurs le comprirent bien, et le Parlement compta un orateur de plus, un orateur élégant et disert et qui, de sa naissance bruxelloise, n'a conservé nul accent belge... Et toi, Picrate, tu es récompensé pour les mérites paternels. Je n'y trouve rien à redire, — sinon que tu hérites, en quelque sorte : ce qui est contraire, il me semble, aux règles de ton socialisme. M. Deschanel, lui, n'est pas socialiste, et ce n'est donc qu'à toi que j'adresse cette timide objection.

— Je n'y avais pas songé, — dit Picrate. — D'ailleurs, tu sais notre réponse en pareil cas : tant que la société collectiviste ne sera point réalisée, il nous faut bien accepter les conditions de la vie actuelle.

— Cela vous donne une assez belle latitude, — acquiesça

Siméon. — Cela permet, en outre, à certains de vos plus vaillants propagandistes de capitaliser fort agréablement...

— Peut-être !... — fit Picrate, d'une manière évasive. — Toujours est-il qu'après le 4 Septembre, nous revînmes à Paris et prîmes un petit appartement dans le quartier du Luxembourg. Mes souvenirs datent de cette époque. Le reste me fut raconté maintes fois, durant les soirées familiales. J'ai grandi, je me suis formé ma conscience d'homme, parmi les narrations généreuses des proscrits. Mon grand-père récitait volontiers ces vers de Hugo :

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme...

» Il ne l'avait pas, lui, accepté, mais revendiqué. Ma mère me fit comprendre que c'était encore plus beau.

» Les superbes enseignements que j'ai reçus ! Je ne puis, sans rougir, y songer... D'un mot je les résume : « Raison ». Toute la doctrine dérive de là. Mon père était la raison même, la raison faite homme, la raison sans cesse agissante, présidant aux graves démarches de la pensée, déterminant les moindres détails de la vie, organisant, réglant, voulant... Quand il avait dit : « C'est la raison ! » chacun s'inclinait. La raison lui servit à éloigner de notre demeure les superstitions et les préjugés. Elle lui dicta la coupe de son costume. Il s'habillait d'une façon très particulière, au mépris de la mode et des usages courants. Son pantalon n'était ni trop large ni trop étroit : il avait calculé les dimensions exactes qui assurent, autour des jambes, une suffisante aération sans excès de flottement. Il revêtait une blouse de lainage boutonnée au cou, aux poignets, serrée à la taille d'une ceinture en caoutchouc. Il se coiffait, l'hiver, d'une toque de drap qui lui entrait jusqu'aux oreilles ; l'été, d'un chapeau vaste, aux grands bords ronds, en étoffe légère que tendait un ingénieux système de joncs très fins. Sa chaussure, il la fabriquait lui-même, ainsi que celle de ma mère et la mienne (j'avais alors des pieds), conformément à des principes fixes : pas de talons, car il est vain de se prétendre rehausser ; pas de tiges, qui gênent l'articulation des chevilles, mais un juste agencement de courroies afin que la semelle n'abandonne pas la plante des pieds. Il portait la barbe et les cheveux courts ; et cependant,

malgré son vœu de supprimer le poil inutile, jamais il n'usa du rasoir, jugeant convenable qu'un menton mâle fût velu. Il avait combiné pour ma mère un costume qui sacrifiait à la raison toute coquetterie. Notre habitation, notre table étaient soumises à des règlements analogues, la température de nos chambres fixée avec précision, le menu de nos repas composé selon des théories hygiéniques, la quantité du pain, de la viande, des légumes, du sel, déterminée, au renouvellement de chaque décade, selon la saison, l'état hygrométrique de l'atmosphère, le quartier de la lune et le poids de nos individus, préliminairement vérifié, enregistré, comparé, trouvé en baisse ou bien en hausse. Comme j'avais une propension fâcheuse à engraisser, je devais rester sur mon appétit, ce qui m'affligeait, je l'avoue. J'avoue aussi que l'extrême rigueur de cette existence systématique m'importunait... Oui, je rechignais aux préceptes de la raison. Siméon, je n'ai qu'ensuite estimé mon père à sa valeur ; je ne l'ai vraiment admiré qu'après sa mort. C'est mon regret !

— Que veux-tu, Picrate ! — dit Siméon ; — tu manquais de perspective. On apprécie mal ce dont on pâtit. Cela explique que l'on juge avec plus de sérénité la douleur d'autrui que sa propre douleur. Cela explique qu'il y ait des consolateurs éloquents, capables d'arriver, dans leur discours, à la sérénité du stoïcisme, mais, quand il s'agit d'eux, douillets ainsi que des femmes nerveuses. Cela explique qu'il y ait des conquérants : ils évaluent à peu de prix l'existence humaine, tandis que, d'une hauteur bien choisie, ils dominent les masses où se perdent les souffrantes unités...

» Sois sans remords, Picrate. A peine te fut-il loisible d'échapper au minutieux gouvernement de la raison, tu l'honoras comme il convient, j'en suis sûr... Reconnaissons-le, du reste : l'entreprise d'Eugène Dufour, intéressante et méritoire, avait le tort d'omettre un fait essentiel, à savoir que la raison est une chose et que la vie en est une autre. Je ne dis pas seulement la vie humaine, mais la vie, ou, si tu veux, la nature, ou, si tu veux, la réalité. Quand tu observes le Cosmos, as-tu l'impression qu'il soit cohérent à ravir ? Si l'accord était si parfait entre le Cosmos et la raison, les philosophes, ces professionnels détenteurs de la raison, depuis

longtemps auraient compris le Cosmos : il n'en est rien ! On n'a pas encore déniché l'idée directrice de ce monde où nous sommes logés. Les hypothèses que l'on a faites là-dessus ont échoué très piteusement. L'une des plus jolies est celle, sans doute, de ce subtil Bernardin de Saint-Pierre, qui consacra toute l'ingéniosité de son esprit et de son cœur à essayer d'introduire un peu d'ordre dans ce désordre. Il y prodigua les trésors de sa mauvaise foi et de sa bonne volonté ; ses explications prêtent à rire. Il n'était pas un métaphysicien. Les métaphysiciens négligent, pour plus de commodité, le détail des apparences : ils construisent de vastes idéologies dont le seul tort est de ne point s'adapter au concret. Lui, attentif à ne rien oublier, examinait, tenait compte de tout et, à mesure qu'avançait son enquête, il imaginait l'interprétation requise. Il tomba dans la saugrenuité. Son échec est bien lamentable : d'abord pour lui, dont le zèle était digne d'un meilleur sort ; et puis pour l'intelligence humaine qui s'est, en la personne de ce commentateur, couverte de ridicule. La grosse bévue de Bernardin, ce fut de croire que rien n'existe qui n'ait sa raison d'être. Partant de ce principe faux, il devait aboutir à de comiques résultats. Pauvre garçon, dupe de ce respect qu'il eut pour le Cosmos !

» Picrate, si le monde, la vie et la réalité dépendaient de quelque idée directrice, quelqu'un l'aurait bien aperçue, ne fût-ce que par hasard, depuis cinq mille ans, au moins, qu'il y a des philosophes et qui hasardent des systèmes. La vérité, je vais te la dire ; mais ne la répète pas, afin de ne décourager personne. Ne t'aventure pas à la confier même aux roseaux du fleuve : ils sont bavards, ils l'ont prouvé. Garde-la pour toi, dans le secret de ta mémoire. Et, si tu sens qu'elle t'afflige excessivement, efforce-toi de n'y plus penser. Ce n'est pas une opinion bonne à répandre : le jour où elle serait connue et adoptée, il y aurait sous les cieux plus de tristesse qu'en cette nuit lugubre où une voix qui courait sur les flots attesta que le grand Pan était mort. Les cloches des églises, qui sonnent à la volée en l'honneur de tel démiurge, s'immobiliseraient dans un farouche silence ; et elles sembleraient folles d'avoir jadis sonné. Les austères savants regretteraient avec tant d'amertume la rigueur de leur

discipline qu'on les verrait, de rage, se frapper le front contre le mur de leurs laboratoires. Les processions Dolet, décontenancées, se disloqueraient et se réfugieraient, éparses, chez des marchands de vins, en vue de noyer leur confusion dans les pots. Picrate, sois discret :

» Cosmos, le roi Cosmos est absurde !

» Ne me dis pas que tu étais sur le point de t'en douter. Si tu l'avais seulement présumé, ton irascible humeur ne saurait s'excuser : car l'irritation suppose un fond d'optimisme...

» Mais revenons à Eugène Dufour. Aperçois-tu la vanité de sa généreuse tentative? Le monde, dans son magistral ensemble, est absurde. Et cependant Eugène Dufour détache de ce Tout absurde cet épisode qu'est la vie humaine et ce frêle incident qu'est une existence individuelle. Et il décide de régler, selon les lois de ce qu'il nomme la raison, l'existence d'Eugène Dufour, ton existence à toi, celles de madame Dufour et de tel disciple docile qu'il pourra recruter. Hélas ! autant vaudrait distinguer, dans un fleuve, une goutte d'eau, et lui conseiller en un langage persuasif de remonter vers sa source, vu que le fleuve, mal dirigé, l'entraîne à des désastres !... C'est au fleuve qu'il faudrait s'adresser. C'est le Cosmos qu'Eugène Dufour devait premièrement réformer. Et, sauf tout le respect que j'ai pour l'intrépide confiance de ton père, mon cher Picrate, vois-tu ce terrible croquis : d'une part, Eugène Dufour, armé de sa raison humaine, et, de l'autre, ce prodigieux imbécile de Cosmos, gigantesque, immense et qui rit bêtement ?...

VI

PICRATE PLEURE ET SIMÉON LE CONSOLE

Siméon se tut.

La chaude nuit, claire d'étoiles, palpitait. Par-dessus le talus des fortifications, il la regardait. Il s'amusait à suivre, grâce au repère d'une lointaine cheminée, la montée lente et graduelle de Véga, que le reste de la Lyre accompagne à

distance et qui semble entraîner avec elle toute la céleste géométrie. Il laissait s'apaiser en lui le tumulte de son discours. Et il rêvait, heureux de la détente de ses nerfs et du silence de son esprit.

Mais il aperçut Picrate qui tirait de sa poche un gros mouchoir de coton bleu à carreaux et s'en essuyait les paupières.

— Tu pleures, Picrate?

Picrate ne répondit pas. Il soupira, fit de la tête un signe de dénégation, se mordit la lèvre et pleura encore.

— Ne dissimule pas que tu pleures, Picrate, et ne regrette pas de pleurer. Assure-moi seulement que tes larmes n'ont pas pour origine quelque souffrance personnelle : nulle rage de dents ne t'éprouve, nulle migraine ne t'accable?... Non! je le savais. Ton désespoir s'identifie à celui de l'humanité désabusée. Qu'il est grand et qu'il est pathétique! Cher Picrate, enfantin comme l'humanité, on t'a cassé ton beau jouet!... Donne-moi ta main, mon Picrate...

Mais Picrate secoua, de droite à gauche, son buste large et refusa sa main, sans mot dire. Il écrasa son mouchoir sur ses yeux et parut bouder. Siméon reprit :

— J'admire, Picrate, comme tu as l'esprit religieux. Tu t'irrites contre moi ainsi que les chrétiens fervents maudissent les exégètes qui leur découvrent, dans l'Évangile, des interpolations. Au moyen âge et pourvu de quelque autorité en Sorbonne, tu m'aurais fait engeôler et brûler. Moi, je ne t'en aurais pas voulu, car il est naturel que, possédant une croyance, on la défende *unguibus et rostro*. Si j'en possédais une, tu me verrais fort malcommode à son endroit. Pauvre vieil enfant chimérique! Picrate, j'ai des remords : peut-être ne fallait-il pas te révéler l'irrémissible absurdité du Cosmos. Toi. tu croyais que la raison domine le jeu mouvant des apparences, et tu considérais comme un insignifiant détail, dans l'universelle économie, ta médiocre destinée. Il te plaisait de te fâcher contre toi-même, d'assumer la responsabilité de ton cas et de te dire que l'ordre général n'en était pas troublé. Enfin, tu limitais le désastre... Et moi, voilà que je surviens, satanique, et que je dévaste le grand ciel de ta raison pure. Je suis un méchant, il est juste que tu m'en veuilles. L'humanité est trop jeune pour qu'on la sèvre.

Seules lui sont encore bienfaisantes les bonnes nourrices babillardes qui lui chantonnent les douces complaintes infinies où les mots reviennent, qui lui sont familiers... Mais, vois, Picrate, il n'y a rien de changé. Nous sommes ici deux camarades qui ont uni leur infortune et qui, en ce petit cabaret, l'allègent, au moyen de liqueurs presque agréables. Regarde : la vaste nuit d'été rayonne; le clignement des étoiles semble fiévreux d'un beau désir; la voie lactée est une écharpe gracieuse indolemment défaite. La tiédeur de l'air engage à quelque mollesse. N'aimes-tu pas ce paysage?... Et regarde-moi; suis-je si lugubre? Je me réjouis de la belle nuit d'été comme si les coïncidences auxquelles nous devons son exquise douceur avaient été préméditées depuis longtemps par un obligeant démiurge ou amenées par un concert de causalités raisonnables; et je la goûte peut-être mieux ainsi, libre d'idées et d'intentions. Un démiurge entre elle et moi m'en gâterait la solitude, et la raison me la profanerait... Je la préfère hasardeuse et vaine, avec ses étoiles en folie et sa limpidité.

» Si le Cosmos était raisonnable, Picrate, il conviendrait de le vouloir comprendre. Songe à l'effort perpétuel qu'il nous faudrait y dépenser. Combien il est plus avantageux de se dire que tout cela n'a point de sens, et de s'abandonner au charme de l'inutile fantasmagorie!... Je vois que tu ne pleures plus; tu es sage.

» A présent, nous irons, chacun chez soi, nous coucher, parce qu'il est tard. Tu dormiras. Tu as déjà sommeil. Tu oublieras; et demain je veux te trouver souriant. L'affliction, de même que la joie, est un sentiment excessif et dont le caractère absolu me choque : la vie ne comporte pas cela. Pleurer, de même que rire, c'est simplifier par trop. Seul le sourire convient à la diversité des circonstances... Tu dors, Picrate?...

— Un peu...

— A la bonne heure!

ANDRÉ BEAUNIER

(A suivre.)

UNE
CONSPIRATION A LYON
EN 1817[1]

I

L'ordonnance qui déclara, le 5 septembre 1816, que la Charte ne serait pas revisée et que la Chambre serait dissoute, fut, à Lyon comme partout, accueillie avec joie par les royalistes modérés et les libéraux, avec colère par les ultra-royalistes. Les premiers y voyaient une mesure de salut public; elle les délivrait de la menace toujours présente d'une restauration politique et religieuse de l'ancien régime, et plus encore de l'oppression d'un parti dont l'audace, la violence et l'arbitraire croissaient depuis quinze mois. C'était pour les autres une défaite d'autant plus pénible qu'elle était moins attendue. Aussi représentèrent-ils comme un acte révolutionnaire, contraire à cette Charte même qu'ils faisaient profession de détester, cette ordonnance que la trahison d'un ministre, Decazes, avait arrachée à la faiblesse ou obtenue de la complicité du

1. Les documents utilisés dans cette étude se trouvent aux *Archives municipales de Lyon*, série I[2]; aux *Archives départementales du Rhône*, série M (non classée); aux *Archives nationales*, série F 7, et dans les brochures de polémique relatives à l'affaire de 1817. Celles qui donnent le plus de renseignements utiles sont de: Fabvier, *Lyon en 1817*, Paris, 1818, 2 parties; Charrier-Sainneville, *Compte-rendu des événements qui se sont passés à Lyon depuis l'ordonnance du 5 septembre 1816 jusqu'à la fin d'octobre 1817*, Paris et Lyon, 1818; Chabrol, *Sur les événements de Lyon en juin 1817*, Paris, 1818; C. Jordan, *la Session de 1817*, Lyon, 1818; et les *Mémoires, correspondances, pièces et autres documents sur les affaires de Lyon*, Paris, 1818, 4 parties.

roi. Ces sentiments étaient résumés dans la formule qui terminait la brochure *la Monarchie selon la Charte*, que Chateaubriand publiait au moment même où l'ordonnance paraissait au *Moniteur* : « Sauvez le Roi, quand même! » c'est-à-dire malgré lui. Les ultras de Lyon en firent leur mot de ralliement. La censure (alors dirigée par Villemain) ne leur permit pas d'exprimer leur colère dans leurs journaux; mais ils ne se gênaient pas dans leurs conciliabules : « Toutes les positions ont changé, écrivait au ministre le préfet du Rhône, Chabrol, tous les rôles sont intervertis. Les royalistes exaltés, qui se faisaient l'année dernière une arme du nom ou des sentiments du Roi contre la Charte, se font aujourd'hui un moyen de la Charte contre le Roi... La liberté de la presse, les élections populaires..., voilà aujourd'hui leurs moyens et leur système... L'armée elle-même, qui ne doit qu'obéir, raisonne et politique[1]. » Il signalait, d'ailleurs, que cette agitation n'était que le fait d'un petit groupe de mécontents. La grande majorité de la population lyonnaise était tranquille et satisfaite.

Le parti ultra était, en effet, numériquement faible; mais sa richesse, et surtout les hautes fonctions qu'il détenait, lui donnaient de la force. Le gouvernement, qui changeait de politique, n'ayant pas osé changer de personnel, garda à Lyon les agents ultras, qui avaient dirigé la réaction de 1815 et de 1816. Le général Canuel resta chargé du commandement de la 19e division, et le maréchal de camp Vionnet de Maringonné de celui du département. Ces deux généraux étaient connus pour leur zèle ultra-royaliste; Canuel avait à se faire pardonner la guerre qu'il avait menée en 1793 contre les Vendéens et les manifestations républicaines qu'il avait multipliées en 1798, à Lyon même où il commandait alors. — Le maire, Méallet de Fargues, avait servi Louis XVIII en 1814, acclamé Napoléon en 1815 et n'avait échappé à l'épuration qui avait suivi Waterloo qu'en faisant passer son ralliement à l'Usurpateur pour une feinte habile : plus acharné que les royalistes fidèles à prouver la pureté de ses principes, il faisait une guerre terrible aux « propos séditieux ». De caractère faible et d'esprit médiocre, il subissait l'influence de son

1. Rapport du préfet au ministre, du 24 septembre 1816. (*Archives nat.*, F7, 9695.)

premier adjoint, Godinot, dont l'intolérance dominait la municipalité. — Le préfet, Chabrol, semblait disposé à servir la politique nouvelle avec autant de dévouement que la précédente; car ses préférences n'étaient point marquées; mais il tenait à conserver ses bonnes relations avec « Bellecour », le Faubourg Saint-Germain lyonnais. Bellecour, de son côté, ayant le sentiment que sa force principale était dans l'appui de l'Administration, lui faisait le plus aimable accueil. Le préfet, docile, et d'ailleurs peu perspicace, suivait volontiers les directions politiques qu'il rencontrait à Bellecour. On s'y montrait fort attentif à écarter les adversaires de toutes les positions utiles. Le recrutement des fonctionnaires y était l'objet de préoccupations constantes et de soins délicats. On avait un clergé parfait, quoique un peu fougueux parfois dans l'attaque. La magistrature était bonne; le procureur général Delhorme satisfaisait les plus pointilleux, et le président Nugues mettait à exprimer ses convictions ultra-royalistes autant de vigueur que jadis à défendre la République et Napoléon. Mais le tribunal de commerce était inquiétant, bien que les négociants lyonnais, tout entiers à leurs affaires, fissent peu de politique : Bellecour, ayant donné au préfet la liste qu'il devait établir des notables électeurs, eut la satisfaction de peupler le tribunal de commerce de magistrats aussi obscurs que dévoués[1].

De toutes les « autorités » lyonnaises, une seule échappait au parti ultra-royaliste : la lieutenance de police, confiée à Charrier-Sainneville. Riche, homme d'esprit, ambitieux, longtemps adjoint à la mairie de Lyon sous Napoléon, il s'était rallié avec éclat aux Bourbons; mais, soit qu'il eût conservé des relations avec l'ancien personnel bonapartiste, soit que, par modération naturelle, il répugnât aux violences, il avait, pendant la période de réaction, opposé une sourde résistance aux mesures contre les suspects ou les tièdes. On le détestait à Bellecour. Les militaires rappelaient qu'il avait été l'ami du conspirateur Didier : un « bonnet rouge », disait-on de lui. Il était surtout gênant, et on ne voulait pas être gêné dans le bon combat pour ressaisir le pouvoir si sottement perdu.

1. Rapport sur les personnages influents de Lyon en 1817-1818. (*Arch. nat.*, F 7 4352 A).

Car les ultras avaient un plan : c'était de convaincre Louis XVIII que l'ordonnance avait été une faute grave, qu'en désavouant les meilleurs défenseurs du trône, le roi avait donné une audace et une force nouvelles à ses irréductibles ennemis. Il fallait donc représenter ceux-ci comme en état de conspiration permanente et d'insurrection toujours possible. Argument de fait qui ferait mesurer au roi l'étendue du péril où l'avaient jeté des ministres malintentionnés ou égarés par la perfidie d'un Decazes.

Le général Canuel était le chef désigné de cette manœuvre. Sa situation lui permettait de neutraliser, d'annuler même l'autorité de Sainneville. Car il avait organisé une police à lui, dont les chefs étaient ses propres officiers, police d'autant plus puissante qu'elle restait mystérieuse, affranchie de tout contrôle, et que le général offrait ses renseignements comme il les avait reçus, avec désintéressement, par pur souci du salut de la monarchie. Peu importait qu'ils fussent puérils, que le moindre effort pour en vérifier l'exactitude aboutit à en démontrer la fausseté. Canuel comptait plus sur la fréquence de ses affirmations que sur leur solidité pour créer dans l'esprit du Gouvernement l'état de crainte et d'inquiétude qui ferait des ultras les « sauveurs du trône et de l'État ». Il avait, de plus, à sa disposition des moyens d'agir sur le moral du public : mouvements de troupes dans les campagnes et circulation de patrouilles dans les rues de la ville, qui faisaient croire à un danger permanent.

II

Canuel se mit à l'œuvre sans tarder, les élections étant proches. Dès la fin de septembre 1816, ce fut, chaque jour, un nouvel incident : propos séditieux, annonces du retour de l'Empereur, découverte d'emblèmes bonapartistes qui provoquent des allées et venues de gendarmes : « On conspire, répète Canuel au préfet ; la conspiration est dans les esprits, dans l'air, partout. » Le jour de la réunion du collège électoral (4 octobre), il frappe un grand coup. Tandis que la

copie d'une lettre de Paris annonçant le renvoi des ministres circule dans les cafés, les généraux Canuel et Maringonné se rendent chez le préfet, où sont réunis déjà le maire de Fargues, l'adjoint Godinot et aussi Sainneville, que Chabrol a maladroitement convoqué, et communiquent ce rapport alarmant :

Une agitation extraordinaire se manifeste dans les campagnes des environs de Lyon. On dit qu'il sera mis des droits extraordinaires sur les pommes de terre et les autres denrées qui servent de nourriture aux paysans. On leur fait croire que les troupes qui sont à Lyon sont peu nombreuses, et que le moment est favorable pour secouer le joug.

Un complot est, dit-on, formé. Le chef est un nommé Blanchet, de Valence; on ne sait pas le nom qu'il porte à Lyon; il habite une maison à deux pavillons qu'on aperçoit du plan de Vaise, sur le revers de la montagne de Fourvières; les fenêtres en sont toujours fermées, quoiqu'elle soit habitée. Le projet des conspirateurs est de mettre le feu dans plusieurs endroits de la ville et de se porter ensuite sur les prisons pour délivrer les coquins qu'elles renferment. Ils doivent massacrer les prêtres et les royalistes, et proclamer le fils de Bonaparte. On assure que dans la nuit de lundi à mardi on a transporté cent fusils dans la maison Piron et autant dans une maison des Brotteaux; on assure qu'il en a été embarqué la nuit dernière (du 2 au 3 octobre) cinq cents venus par le Rhône; qu'une partie est à l'Observance, dans la petite maison qui porte le numéro deux, joignant les Cordeliers. C'est par cette maison qu'ils doivent déboucher. Elle a au-dessus du toit une petite cloche qui correspond avec d'autres qui sont sur la montagne et doit servir de signal à l'attaque. Les maisons où se tiennent les chefs sont fermées, comme si elles n'étaient pas habitées, et on y entre par des portes de derrière et par des chemins détournés. Un grand nombre de pauvres font leurs commissions; et quelques femmes, placées à des fenêtres élevées, font sentinelle jour et nuit pour voir ce qui se passe autour. On dit qu'ils ont de petites pièces de canon et des munitions. L'événement doit arriver avant la fin de la semaine... Les conjurés disent qu'ils ne redoutent rien de la police qui les favorise.

D'autres rapports annoncent que le sieur Combe, ex lieutenant-colonel de la garde de Bonaparte pendant les Cent-Jours, qui habite Montbrison, a fait plusieurs voyages à Lyon et qu'il est à la tête d'un parti qui doit faire un mouvement dans la Loire et les montagnes de l'Auvergne. Le colonel Legrand, qui habite Pont-de-Vaux, entretient une correspondance active avec Millery, village de ce département, où il a beaucoup de partisans.

Cette lecture laisse le préfet Chabrol plus étonné que convaincu. Sainneville, chef de cette police « dont les conjurés disent qu'ils ne redoutent rien, puisqu'elle les favorise », demande qu'on le mette en rapport avec les auteurs des révélations. Les généraux se récrient ; ils ne sont pas des policiers ; « ils n'ont ni agents, ni employés; ils ne sont instruits que par les avis officieux de quelques amis zélés du roi qui ne veulent pas être connus[1] ». Cependant Sainneville ordonne des perquisitions dans les maisons suspectes : elles n'ont aucun résultat : « La maison indiquée comme devant donner le signal au son d'une cloche n'a pas de cloche. Les autres maisons, désignées pour répondre au signal, ne sont pas mieux pourvues. Les deux pavillons où se cachent les commandants de l'insurrection sont inhabités, inhabitables et pleins de bois à brûler; nulle part de munitions, de canons, de fusils. Il n'y a pas un mot dans toute la révélation qui ne soit une imposture ou une rêverie[2] ». Il n'empêche qu'un résultat est acquis : les élections ont eu lieu; trois ultras ont été nommés à la Chambre ; toute la ville est en émoi ; le préfet, qui a dit à Sainneville être convaincu de l' « invraisemblance » et de l' « absurdité » des bruits qui courent, a pourtant autorisé la garde nationale à faire des patrouilles pendant la nuit. Et quand Sainneville fait part au général Maringonné du résultat de ses recherches, le général convient que les renseignements étaient erronés, mais : « on conspire, on conspire, et ce n'est pas à Lyon seulement ».

La chose est, en effet, certaine. Maringonné sait tout par une fille que son confesseur a décidée à révéler la conspiration. Maringonné n'a pas vu la fille, il ignore même son nom et son domicile, mais les renseignements sont transmis par « un homme fort respectable ». D'ailleurs, il aura le soir même un entretien avec elle. Sainneville se hâte de revenir pour en connaître le résultat : le général avoue que la fille a manqué au rendez-vous. Pour le coup, Sainneville perd patience. Il fait un rapport au ministre : « Tout ce qui se passe ici est le résultat d'un plan dont le but paraît être de

1. Sainneville, p. 21.

2. *Ibid.*, p. 22.

prouver que le gouvernement représentatif ne convient point à la France, que le ministère perd le Roi et l'État... On va jusqu'à dire que le Roi n'est plus en état de gouverner et qu'il devrait résigner sa couronne[1]. »

Mais les généraux sont persévérants. Canuel apporte chaque jour une révélation nouvelle, et de nouvelles adresses de conspirateurs. On y va voir, ponctuellement : on n'y trouve jamais rien. Mais on dit en ville que l'autorité militaire « tient les fils d'une conspiration épouvantable ». Il faut pourtant aboutir. Le 22 octobre, la grave affaire dont il est question depuis plus d'un mois éclate enfin. Maringonné fait brusquement arrêter huit individus et livre au préfet un volumineux dossier.'

On y lit des choses singulières. Le sieur Blanchet, de Valence, toujours caché dans une maison de Fourvières, attend toujours le signal des cloches pour attaquer les prisons, égorger les royalistes et proclamer Napoléon II : il a six cents officiers sous ses ordres ; un de ses agents recrute des centaines d'hommes à la Tour-du-Pin; tout Villefranche s'apprête à marcher sur Lyon ; les premiers conjurés se réunissent chez le pasteur protestant ou à la loge maçonnique de Pilata; ils se font des signaux ; un homme de tournure équivoque a tiré un coup de fusil dans les buissons des Brotteaux ; il « paraît » qu'on lui a répondu de la Croix-Rousse. Les conspirateurs ont des informations sûres et de grandes relations ; ils savent que Marie-Louise est à Milan, que Bonaparte a débarqué en Égypte à moins que ce soit à Tabago, où il commande cinq régiments américains (on n'ignore pas que les Américains viennent de prendre Gênes et de battre les Piémontais). Donc, l'Amérique est pour eux, et l'Autriche aussi qui envoie le prince Charles, et la Saxe, et la Bavière. « Les prêtres et les nobles doivent la danser. » La France sera sauvée et le travail reprendra, ainsi que l'a affirmé madame Combes, couturière (rue Longue, 19), à madame Massard, sa propriétaire, et « nous serons bien plus heureux sous le règne de l'empereur que sous celui de ces gros cochons de Bourbons[2] ». Les chefs du complot — outre le mystérieux

1. Lettre de Sainneville à Decazes, 12 oct. 1816.

2. Lettre du lieutenant de gendarmerie Greppo, 6 oct. 1816 (*Arch. dép.*, M).

Blanchet, de Valence, toujours introuvable — sont Favier, compagnon forgeur, Bize, logeur en garni, les tisseurs en soie Mistrallet et Ravichon, le serrurier Mistoufflet, le gendarme Essel, un sieur Cognet, le chef d'escadron en retraite Alix, maire d'Oullins aux Cent-Jours, et un autre officier retraité, Dupont.

La découverte de toute cette machination était due au zèle combiné de la fille qui avait déjà fait des révélations le 8 octobre (les généraux disaient maintenant son nom ; elle s'appelait Lallemant), d'un maréchal des logis de gendarmerie nommé Gauthié et d'un sieur Claude Boudoy d'Oullins. Le témoignage de la fille Lallemant, bien que copieux et circonstancié, avait trop mal résisté à la première enquête de Sainneville pour qu'on en pût faire grand état. Celui de Boudoy perdit beaucoup de son intérêt quand on apprit du maire d'Oullins que ce personnage était un voleur de profession, et surtout quand, interrogé, il avoua être au service de Maringonné et chargé par lui de surveiller l'arrivée à Saint-Just des six cents conjurés dont lui-même avait révélé l'existence et les projets. Gauthié présentait plus de surface. Le hasard seul semblait l'avoir mis à même de profiter des confidences d'un des principaux meneurs, Favier, qui l'avait promené de cabaret en cabaret, lui parlant d'enrôlements, de fusils, de canons, lui promettant entre deux bouteilles — que payait Gauthié — un grand commandement et la Légion d'honneur. Malheureusement, les rapports de ce gendarme révélaient pour ainsi dire à chaque ligne qu'il avait agi, comme Boudoy lui-même, « d'après les ordres » de Maringonné. C'était donc encore un agent secret des généraux, qui affirmaient toujours n'en pas avoir[1].

Sainneville ne cacha pas à Decazes que le trône et l'État ne lui paraissaient pas en danger. Chabrol en convint : la fille Lallemant est folle, dit-il judicieusement. Gauthié est un

Tout le dossier remis par les généraux est aux pièces justificatives de Sainneville pp. 6-27.

1. Canuel affirma toujours, même après les événements de 1817, n'avoir eu aucun agent à son service, à quoi Sainneville finit par riposter en publiant un reçu signé de Canuel de douze cents francs à lui versés pour « frais de haute police » (25 juin 1817).

agent provocateur, ajouta Sainneville ; il a, non pas écouté des confidences, mais proposé des enrôlements; la conspiration tout entière est son ouvrage. Cependant la justice informe, met tout de suite hors de cause les deux seuls prévenus qui ne fussent pas de pauvres diables, les officiers Alix et Dupont ; le tribunal en acquitte trois autres et condamne le reste à quelques mois de prison pour « propos séditieux ». Condamnation, écrit Chabrol au ministre, qui fut prononcée « moins par justice que par égard pour ceux qui avaient inventé la conspiration[1] ».

C'est un succès médiocre, mais un succès. On n'obtient rien sans peine ; il faut continuer d'agiter l'opinion, la tenir en haleine jusqu'au jour où elle sera en état d'accepter sans hésiter une conspiration présentable.

Canuel et Maringonné, qui continuent de recevoir des nouvelles graves, envoient leurs gendarmes escalader à deux heures du matin un « dépôt d'armes » à Saint-Just; et découvrir trois fusils rouillés ; le préfet, qu'on n'a pas prévenu, se montre un peu agacé tout de même : « On se demande, écrit-il à Decazes, si nous sommes gouvernés par les lois françaises ou par les coutumes de Turquie[2] ». Imperturbables, les généraux continuent de veiller au salut de l'État. L'insurrection est chaque jour plus proche : c'est le général Legrand qui la commande, écrit Maringonné le 18 décembre[3]; le 21, un aventurier italien, Libri-Bagnano, détenu pour escroquerie, révèle un complot destiné à faire sauter la famille royale[4]; le 24, Canuel découvre, rue Saint-Georges, des placards séditieux, « dont le sens est à peu près celui-ci : Prenez courage. Napoléon revient et nous aurons le pain à quatre sols[5] ». Les dénonciations s'empilent. On arrête de nombreux suspects, des auteurs de cris séditieux ; ils sont durement condamnés. Tandis que Chabrol, débordé, laisse faire, tout en répétant au ministre que le calme est complet[6],

1. Sainneville, pp. 33-35.
2. Lettre du 3 nov. 1816. (*Arch. nat.* F7 9695.)
3. Lettre au préfet (*Arch. dép.* M.)
4. *Arch. mun.* I², Dossier Libri-Bagnano.
5. Canuel au préfet le 24 déc. 1816. (*Arch. dép.* M.)
6. Rapport du 29 déc. 1816 (*Arch. nat.* F7 9695.)

une petite terreur plane sur la ville et sur la campagne, et un ultra résume ainsi la pensée de Bellecour qui se réjouit : « La France sera sauvée quand nous aurons rétrogradé vers les principes du siècle de Louis XIV, autant que la Révolution nous a fait rétrograder vers la barbarie[1] ».

L'opinion est savamment menée au point de crédulité inquiète où elle doit accepter un grand éclat. Le bruit court, en février 1817, que l'Isère est en insurrection, tandis qu'on dit à Grenoble que Lyon s'agite. En mars, grand tapage autour de l'arrestation d'un tisseur, Chambouvet, qui « fait des enrôlements ». C'est un exalté sans ressources et sans moyens d'action. Dix-sept individus soupçonnés d'être ses complices sont également arrêtés ; mais parmi eux est un sieur Brunet, que la police militaire réclame et fait élargir. En avril, une rixe éclate entre quelques soldats français et suisses[2], et les gens bien informés répètent que « sept cents hommes armés de pistolets et de bâtons » ont tenté d'assommer les Suisses. Aux Terreaux, un paysan s'arrête devant un rassemblement causé par deux soldats ivres; la garde suisse disperse les curieux et arrête le paysan qui ne fuit pas assez vite : l'affaire dure cinq minutes ; comme on tire parti de tout, elle devient le lendemain un complot : trois personnes honorables sont arrêtées; au tribunal, le ministère public abandonne la plainte, les juges condamnent néanmoins à quinze jours de prison. Puis, on parle d'une mystérieuse affaire de dépôt d'armes à Saint-Rambert ; Sainneville établit qu'elle repose tout entière sur les intrigues d'un sieur Cormeau, agent de Maringonné. Il arrête Cormeau et les bruits cessent.

Quinze jours de calme. Canuel change brusquement de tactique. Il affirme qu'il est désormais sans inquiétude. Sainneville se laisse prendre à la feinte, et se rend à Paris en congé, le 2 juin. Six jours après, Canuel, sans contrôle désagréable, sauve le trône et l'État.

1. Gavand, *La Faction civile dévoilée* (Lyon 1816), p. 96.

2. Lyon est gardé par cinq régiments : un d'infanterie suisse, un de la garde royale, deux légions d'infanterie de ligne, un régiment de dragons et un de chasseurs à cheval.

III

Le 9 juin 1817, au matin, les Lyonnais apprirent que la ville et le département avaient échappé la veille, grâce à la vigilance des autorités, aux horreurs d'une insurrection. C'est, en effet, le dimanche, 8 juin, jour de la Fête-Dieu, que les conjurés avaient choisi pour faire éclater leurs criminels projets. Une insurrection devait, ce jour-là, soulever simultanément Lyon et la campagne, au nom de Napoléon II et sous le drapeau tricolore :

Les campagnes devaient faire leur mouvement une heure avant la ville sur laquelle elles se seraient ensuite portées ;

Les conjurés de l'intérieur étaient partagés en six brigades :

La première était chargée de s'emparer de l'Arsenal et de faire conduire aussitôt des pièces d'artillerie, soit au faubourg de Serin, soit à Pierre-Scize, pour bloquer les Suisses dans leur caserne ;

La seconde, de tenir la ligne du pont de l'Archevêché à celui de la Guillotière ;

La troisième, de maîtriser la troupe casernée à la Nouvelle-Douane ;

La quatrième, de contenir les Suisses dans leur caserne, de tenir la ligne depuis la poudrière jusqu'au pont de Serin et d'occuper la tête de ce pont du côté de Vaise ;

La cinquième, de l'attaquer par la barrière de Serin ;

La sixième, de se porter sur l'Hôtel de Ville et la caserne de gendarmerie[1].

Tel était le plan formidable dont les autorités avaient eu connaissance et qu'elles avaient déjoué. Il dénotait chez les conjurés une rare audace, des ressources énormes en hommes, en armes et en munitions. Par bonheur, l'exécution n'avait répondu ni à la hauteur des vues, ni à l'importance des forces. A Lyon, rapporte le maire de Fargues au préfet[2], dans une lettre circonstanciée, la journée fut calme ; mais, sur le soir, les conspirateurs ne déguisèrent plus leurs projets : partout on apercevait des individus qui, par leurs propos, cher-

1. Lettre du Maire au Préfet, 13 juin 1817 (*Arch. dép.* M).

2. Dans les pièces justificatives de Sainneville, p. 3.

chaient à exciter la multitude, que les processions solennelles de la Fête-Dieu avaient attirée dans les rues. Heureusement, le peuple resta « sourd aux insinuations de la malveillance ». Intimidés par les mesures du maire, les chefs « contremandèrent ou ajournèrent leurs affreux projets ». Mais le maire « eut lieu de croire que tous les conjurés ne purent pas être prévenus à temps ; car les cafés et les cabarets s'emplirent de gens qui paraissaient se concerter entre eux ». C'est sur ces indices précis ou ces fortes vraisemblances que de Fargues décida l'arrestation de « tous ceux qui parurent prendre une part active dans le complot ». Deux cent quarante-huit individus furent enfermés dans les caves de l'Hôtel de Ville, où le maire put mesurer très vite l'importance de sa capture. Ne pouvant presque obtenir aucun aveu ou révélation des « conspirateurs » arrêtés, il ne put plus douter que, ainsi qu'on le lui avait dit, « ils étaient liés par un serment[1] ». Pourtant, tandis que, sur tous les points, la ville était calme, un incident grave — le seul — se produisit rue Mercière. Un capitaine, nommé Ledoux, fut abordé à onze heures du soir par deux individus : l'un d'eux lui tira un coup de pistolet en pleine poitrine et le tua.

Dans les campagnes, il y eut de l'agitation. Le tocsin sonna dans onze communes ; six au nord-ouest de Lyon : Charnay, Chazay, Anse, Ambérieux, Chessy et Châtillon ; cinq au sud-est : Saint-Genis-Laval, Irigny, Millery, Brignais et Saint-Andéol, séparées des premières par une distance de vingt à vingt-cinq kilomètres. Des rassemblements confus se formèrent; très peu nombreux, car, sur une population totale d'environ dix mille habitants, il n'y en eut guère que deux cent cinquante qui y prirent part. Du bruit, mais pas une violence sérieuse. Quelques « insurgés » arborent la cocarde tricolore; d'autres, le plus grand nombre, réclament le pain à trois sous la livre (il coûtait alors onze sous) . Aucun d'eux, d'ailleurs, ne semble connaître de plus vastes projets. On est réuni et on crie. Mais on ne fait rien. A Saint-Andéol, le maire est gardé à vue chez lui ; quelques ouvriers chapeliers

1. La misère des campagnes lyonnaises en 1817 fut extrême. Les paysans mangèrent du pain de fougère, comme sous Louis XIV ; le souvenir de la « famine » n'a pas encore disparu, en Beaujolais surtout.

(ils y étaient très nombreux) se dispersent en voyant arriver la garde nationale d'un village voisin. A Brignais, il ne se trouve que quatre hommes décidés à marcher sur Saint-Genis-Laval. Irigny en fournit quelques-uns de plus; à Millery, on parle de réinstaller le maire des Cent-Jours; mais la plupart des habitants, entendant le tocsin, croient à un incendie et apportent des seaux. Saint-Genis-Laval semble devoir être le centre de l'agitation du sud-ouest de Lyon : c'est la résidence d'un officier à demi-solde, connu pour sa haine des Bourbons, le capitaine Oudin. Il ne s'y passe pourtant rien de grave. On oblige un curé de crier « vive Napoléon ». Quand les gendarmes arrivent, un des insurgés, poursuivi le sabre à la main, décharge son fusil; il n'atteint personne. C'est le seul coup de feu de la journée.

Dans les communes du nord-ouest, beaucoup de curieux et peu d'émeutiers. Celui qui passe pour leur chef, Garlon, réunit quelques hommes, les mène vers l'Arbresle, dans l'espoir de gagner Tarare qui est un centre actif de mécontents. Quelques gendarmes les dispersent et Garlon s'enfuit.

Le préfet, en télégraphiant le lendemain au Gouvernement la nouvelle de l'insurrection, annonçait en même temps qu'elle était terminée, sans que la force armée ait eu à tirer un seul coup de fusil. C'était reconnaître l'insignifiance du mouvement. Le maire, les généraux, le préfet lui-même, jadis plus sceptique, étaient d'accord pour célébrer leur propre habileté; car, disaient-ils, ils connaissaient d'avance les moindres détails, et c'est leurs précautions qui frappèrent de stupeur les chefs du complot. Canuel était prévenu, le 7 juin, que la conspiration devait éclater le lendemain; de Fargues assure qu'il « avait saisi tous les fils du complot avant l'explosion »; Chabrol recevait depuis plusieurs jours des lettres de maires qui désignaient le 8 juin comme le jour de l'insurrection; la gendarmerie n'ignorait rien non plus. Mais, s'ils étaient tous si excellemment renseignés, comment le complot, malgré tout, put-il se produire au jour? On ne s'y était nullement opposé. Le capitaine Oudin était signalé depuis longtemps comme dangereux; Chabrol voulait le faire arrêter le 3 juin, mais Canuel, qui fit convoquer Oudin le 6 et eut avec lui un entretien, s'en était bien gardé. Garlon, autre chef, autre

suspect, traversait Vaise dans la journée du 7, en toute sécurité. Saint-Genis-Laval, désigné comme centre du mouvement, avait une brigade de quatre gendarmes : ces quatre gendarmes étaient, dans la journée du 8, tous absents.

A vrai dire, si l'on n'avait pas pris les deux ou trois petites précautions qui eussent arrêté un mouvement si bien connu d'avance, on pouvait se vanter d'avoir pris des mesures stratégiques capables de paralyser une levée en masse de la campagne lyonnaise. Chabrol, les yeux sur la carte, avait discerné « deux foyers d'insurrection, lesquels, s'appuyant sur la Saône d'un côté, sur le Rhône de l'autre, et sur l'entre-deux des routes du Bourbonnais et de la Bourgogne, pouvaient, en moins d'une heure, se réunir, isoler Lyon du reste du département, et donner la facilité d'étendre le mouvement pour se porter à la fois par les routes de Moulins, de Mâcon, de Toulouse, sur la ville ». En face d'un plan qui dénotait chez les conjurés une rare capacité militaire, il fallait prendre de grandes mesures. On n'avait, à Lyon, ni prévenu les commissaires de police, ni envoyé un ordre à la garde nationale, ni renforcé un poste ; on n'expédia pas un homme dans les communes désignées : mais, le 7 juin, quelques gendarmes et quelques gardes nationaux allèrent occuper Limonest, « point important qui commande toute la plaine de Beaujolais ». Le 8, douze gendarmes renforçaient cette position capitale, tandis que le chef d'escadron de gendarmerie allait, à la tête d'un détachement de fantassins, s'établir solidement à la Tour de Salvagny. Voilà sans doute les mesures qui permirent, dans la suite, au prévôt de Lyon, Desuttes, d'écrire : « Les conjurés furent glacés d'effroi ; ils se dispersèrent, laissant ainsi avorter un affreux complot ».

Qu'il y eût eu un complot, et que ce complot fût dangereux, savamment machiné, « affreux » en un mot, qui pouvait désormais en douter ? Si l'on trouvait peu de conjurés, si même, à Lyon, on n'en trouvait aucun, c'était une preuve de plus de leur discipline, de leur bonne organisation. En somme, le danger avait été d'autant plus grand que personne, hormis les sauveurs de la ville, ne l'avait aperçu. Encore ceux-ci avaient-ils agi — suprême habileté — comme si le danger n'existait pas.

IV

Le lieutenant de police Sainneville, en congé à Paris, fut mandé par le ministre Decazes, dès que fut parvenue la nouvelle de l'insurrection lyonnaise. Il laissa voir toute sa stupéfaction : il avait quitté Lyon dans une tranquillité complète. Il rejoignit son poste en toute hâte. Rentré à Lyon le 13 juin, il se rendit immédiatement chez le préfet : Canuel, au milieu d'un groupe, parlait de la brillante manière dont on venait de « sauver le trône et l'État ». — « Mais si le mouvement du 8 était connu d'avance, pourquoi ne l'a-t-on pas prévenu ? » fit remarquer Sainneville. On lui tourna le dos. Quand il parla de l'enquête à faire, on lui dit que le maire, de Fargues, s'était réservé le soin d'interroger ses prévenus [1]. Les relations entre Sainneville et Chabrol, jusque-là cordiales, devinrent très froides. Chabrol avait passé dans le « parti des généraux ».

L'affaire fut rondement menée. Des colonnes mobiles parcoururent les campagnes et ramenèrent trois cents personnes qui s'ajoutèrent aux deux cent quarante-huit prisonniers du maire. Aussitôt, la Cour prévôtale, saisie par un réquisitoire du procureur du roi, commença à travailler.

Les premiers actes des magistrats donnèrent la mesure de l'esprit de justice qui les animait. On négligea pour la plupart des prévenus les formalités de mandat ou d'écrou ; quelques-uns furent hâtivement interrogés ; d'autres restèrent au secret pendant des mois, sans connaître le motif de leur arrestation. Confier au maire, agissant comme officier de

1. Sainneville, p. 65. — De Fargues écrit au préfet, le 3 juillet, à propos de l'arrestation d'un prévenu : « J'ai l'honneur de vous prier de ne donner sur ce sujet aucune communication à M. de Sainneville ; j'ai de trop bonnes raisons pour ne pas craindre d'être contrecarré. » (*Arch. dép.*, M.) Desuttes écrit au préfet, le 9 juillet : « Depuis quelque temps, je transmettais à M. de Fargues ce qui me parvenait de relatif aux circonstances actuelles. J'entends dire que M. de Sainneville est chargé de la suite des recherches. Je désire que vous ayez la bonté de me dire ce qui en est. Je discontinuerai mes recherches si M. de Sainneville en est chargé, parce que, dans ma pensée, ce serait, de ma part, au moins une perte de temps. » (*Arch. dép.*, M.)

police judiciaire, l'interrogatoire des détenus lyonnais, était d'une légalité contestable. Il n'était même pas très sûr que la Cour prévôtale eût le droit de juger les prévenus. Elle était établie pour juger les séditions et non les complots. Or, le complot et la sédition se trouvaient continuellement mêlés dans l'accusation relative aux événements des campagnes ; mais pour ceux de Lyon, où aucune sédition n'avait éclaté, il était évident que rien ne justifiait son intervention. Bien plus, elle fut bientôt amenée à juger et à punir le « moins prévôtal de tous les cas », le crime de non-révélation du complot.

Si la compétence de la Cour était douteuse, la procédure qu'elle adopta apparut comme une illégalité flagrante, inspirée par le désir de prolonger la terreur et de multiplier les condamnations. Le complot était visiblement unique, et c'était la prétention de l'accusation de le présenter comme tel. L'importance même du complot dépendait de cette circonstance. Or, la Cour le divisa en douze procédures, une pour chacun des onze villages et une pour Lyon. Lyon, qui était, au dire de l'accusation, le centre et la tête du mouvement, fut, contrairement à toute logique, réservé pour la fin. Mais tout paraissait légitime en présence du danger couru. Pasquier, ministre de la justice, interrogé sur la légalité de la procédure, répondit, le 18 juillet, au procureur général : « Je ne puis qu'applaudir au zèle éclairé et soutenu des magistrats. »

Le zèle des magistrats méritait en effet des éloges. Ils s'étaient tracé une longue besogne ; ils la poussèrent activement. Le 13 juin au matin, la Cour prévôtale[1] commençait à juger. A midi, elle condamnait à mort deux inculpés. Le soir même, ils étaient exécutés. L'instruction était à peine commencée; les interrogatoires des plus importants conjurés n'étaient pas faits. Un des deux condamnés, un portefaix nommé Saint-Dubois, fut exécuté pour avoir « porté un paquet de cartouches dans la direction du rassemblement ». Il affirma avec la dernière énergie, jusque sur l'échafaud, qu'il ignorait le contenu et la destination de ce paquet, à lui confié

1. Elle était composée du prévôt, colonel Desuttes, du vice-président du tribunal Bernat, des juges Balleydier, Durand, Moutonnat, Joanon, du procureur Reyre.

par un inconnu pour traverser la barrière de l'octroi : le 22 juin, huit jours après l'exécution, un interrogatoire révéla que Saint-Dubois allait dans la direction de la Croix-Rousse, c'est-à-dire vers un point éloigné de tout rassemblement possible et prévu des conjurés. Puis ce furent, le 19, l'exécution, à Quincieux, de Jean Valençot; le 24, à Brignais, de Joseph Lourd, dit Deschamps; le 31, à Saint-Andéol, de Colomban, Fillon et Desgranges, ouvriers chapeliers ; le 5 juillet, à Charnay, du tailleur de pierres Déchet; le 18, à Saint-Genis-Laval, du capitaine Oudin, arrêté à Tarascon, et du jeune Dumont, accusé d'avoir, un pistolet à la main, sommé le curé d'Irigny, de crier : « Vive Napoléon ». L'émotion que provoquaient les premières promenades de la guillotine dans les campagnes[1] était encore accrue par les circonstances qui accompagnaient les jugements.

Les actes d'accusation, « enveloppant plusieurs individus à la fois, oubliaient de détailler les délits et les faits pour lesquels chacun d'eux était spécialement accusé, et se bornaient à parler de vagues participations à un attentat ou à un complot, sans définir cette participation, de faits bien caractérisés, sans daigner expliquer ce caractère[2] ». Ce qui était plus grave, c'est que la plupart des arrêts motivaient leur condamnation par des délits non énoncés dans l'acte d'accusation ou dans le réquisitoire ; c'était surtout qu'on y méconnaissait les articles 100 et 203 du Code pénal, qui déclarent non coupables les individus saisis sans armes et sans résistance hors du lieu de la réunion, quand ils ont fait partie d'une bande séditieuse « sans y exercer aucun commandement, sans y remplir aucun emploi ni fonction ». C'était le cas de presque tous les condamnés. La plupart de ceux que l'accusation désignait comme les véritables chefs étaient en fuite. Pouvait-on croire, d'ailleurs, que, sur 250 insurgés de la campagne, il y eût 155 chefs, puisque la Cour avait retenu

1. « La stupeur régnait parmi les habitants de la campagne, écrit au préfet le marquis de Saint-Paulet, chef d'escadron de gendarmerie, après l'exécution de Valençot à Quincieux. A peine quelques-uns ont paru dans la plaine. Ces hommes ne sont certainement pas à craindre, mais ils sont encore à surveiller. » (*Arch. dép.* M. Lettre du 20 juin 1817).

2. C. Jordan, *La Session de 1817*.

155 accusés[1]? Enfin, au mépris qu'en toute cette affaire on paraissait avoir de la légalité, s'ajoutait un mépris égal de la loyauté et de la bonne foi. La plupart des séditieux ayant pris la fuite, les autorités civiles et militaires firent dire par leurs agents que tous ceux qui n'étaient point chefs pouvaient se présenter à la justice sans rien craindre. Ce moyen ne suffisant pas, un ordre du jour affiché et signé de Canuel répéta la même promesse. Enfin, des officiers invitèrent par lettre individuelle certains fugitifs à se rendre à l'abri de l'ordre du jour. Et malgré tant de promesses officielles, ceux qui eurent la naïveté d'y avoir confiance furent incarcérés et condamnés. C'était notamment le cas de l'ouvrier chapelier Colomban, de Saint-Andéol, exécuté le 31 juin, et d'un accusé du même village, Guillot, condamné à cinq ans de travaux forcés[2].

La barbarie de certaines exécutions ajoutait à l'horreur que causaient ces procédés. On exécuta le jeune Dumont devant la maison de sa mère. Le cadavre du capitaine Oudin fut dépouillé et mutilé par les soldats : le capitaine Darillon, qui commandait, avait lui-même excité ses hommes. Ce personnage, condamné en l'an XI comme parricide, réfugié en Espagne, était rentré en France à la suite de l'armée anglaise en 1814 ; il avait, sans délai, obtenu un grade dans l'armée des Bourbons. Traduit en conseil de guerre pour l'affaire de Saint-Genis-Laval, il fut acquitté et resta au régiment, malgré les démarches de ses camarades[3].

Trois mois après le 8 juin, les onze procédures de la campagne étaient terminées (4 septembre) ; la Cour avait prononcé 23 condamnations à mort (11 exécutées, 1 commuée, 11 par contumace) ; 33 condamnations à la déportation (dont 10 par contumace) ; 6 aux travaux forcés (dont 2 par contumace) ; 33 à la détention (dont 3 par contumace)[4].

1. Aussi les jugements appelaient-ils chefs ou instigateurs la plupart des accusés. Ainsi 12 « chefs » furent condamnés à Saint-Andéol qui comptait 20 insurgés 19 à Ambérieux, etc.

2. Le texte de la lettre d'invitation est dans Sainneville. Pièces justif. p. 66.

3. Il ne fut expulsé de l'armée qu'après l'enquête de Marmont. Son vrai nom était Aurilhon, sous lequel le préfet du Gard le fit rechercher en 1818 pour purger la contumace de sa condamnation de l'an XI. (Lettre du préfet du Gard au préfet du Rhône, 12 janv. 1818. *Arch. dép.* M.)

4. Les arrêts de la Cour sont des 13, 19, 23, 30 juin ; 4, 17, 28 juillet ; 7, 13, 22 août ; 4 septembre. Les accusés de Lyon ne furent jugés que le 2 novembre.

V

Tout ce qui était connu du procès, des circonstances de l'accusation et de la répression, excitait l'enthousiasme des ultras ; leurs adversaires se taisaient. « Il fallait presque, en certains lieux, témoigner, sous peine d'être jugé favorable au désordre, une admiration sans réserve pour la salutaire énergie de la Cour prévôtale »[1]. Et, pourtant, ce qu'on ignorait était beaucoup plus grave.

Sainneville, quoique écarté le plus possible de l'enquête, ne pouvait ignorer tout. Ses découvertes, même incomplètes, étaient de nature à le stupéfier. Une aussi formidable conspiration n'avait pas été entreprise sans argent. De fait, on avait parlé de cinq millions venus d'Allemagne, de cinq cent mille francs déposés chez un notaire, du trésor du prince Eugène. A l'instruction, où cent témoins furent entendus, il n'en fut jamais question. Toutes les sommes distribuées s'élevaient à mille cinquante francs : ces enrôlements si redoutables coûtaient moins cher que les frais de haute police de Canuel. Ces enrôlements eux-mêmes s'évanouissaient aussi à l'instruction. Le seul enrôleur reconnu, le cordonnier Biternay, avait recruté trois individus, dont un infirme et un vieillard. Le jour fixé pour l'insurrection, il n'y avait pas dans les cabarets de Lyon, que de Fargues avait vus pleins de figures suspectes, un seul homme armé. Les fusils de cette armée imaginaire n'atteignaient pas le chiffre de cinquante. Et c'est sur ces ressources en hommes, en armes, en argent, que l'on comptait pour s'emparer de Lyon ! Sainneville niait déjà l'importance de la conspiration, quand d'autres indices le portèrent à douter de sa réalité.

Un sieur Brunet, signalé comme un factieux des plus ardents, avait été arrêté par les agents du lieutenant de police. On reconnut le Brunet déjà arrêté en mars à propos de l'affaire Chambouvet et que l'adjudant de place Hue de la

1. C. Jordan, *La Session de 1817*.

Colombe avait aussitôt fait remettre en liberté comme agent de la police militaire. Très instamment, Hue de la Colombe le réclama de nouveau. Mais, Sainneville refusant, Brunet, sans avoir été interrogé, sans que Sainneville fût consulté, fut aussitôt traduit devant la Cour prévôtale, qui ordonna son élargissement immédiat. Sainneville le fit ressaisir; le procureur du roi Reyre se plaignit : Brunet est un factieux ou un agent, répliqua Sainneville ; dans le premier cas, il doit être jugé, dans le second, prouver qu'il a été employé. Embarrassé, le procureur avoua qu'il était un des principaux révélateurs du complot. Sur quoi, Sainneville demanda une déclaration écrite de ce fait. Hue de la Colombe trouva moins d'inconvénient à écrire une lettre compromettante qu'à « laisser son espion dans les embarras d'une procédure criminelle ou dans la nécessité de faire à Sainneville des révélations »[1], et il signa le billet suivant : « Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous demander la mise en liberté du sieur Brunet. Je vous certifie qu'il n'a parcouru les campagnes que par mon ordre. Les comptes qu'il m'a faits ont été transmis à M. le général Canuel. »

La complicité des agents provocateurs à la solde des généraux apparaissait à tous les tournants de l'enquête. Si l'on était réduit aux conjectures sur beaucoup de détails concernant l'organisation du complot, c'est que, par un hasard singulier (que les généraux, le maire et le préfet déploraient tous les jours), les chefs avaient échappé à toutes les recherches. Ceux-mêmes qui s'étaient laissé prendre avaient réussi à s'évader. Un sieur Jacquit, désigné comme l'organisateur de l'insurrection des campagnes, et dont l'accusation faisait l'intermédiaire entre les comités et les grands personnages qui menaient tout de loin, était resté tranquillement à Lyon le 8, et n'était parti que le 9 sans être inquiété. Garlon, l'agitateur des communes du nord-est, était toujours en fuite « du côté de Tarare ». Un conducteur de diligence. Moulin, que l'accusation représentait comme porteur des courriers entre les conspirateurs de Lyon et un comité de Paris, était à Saint-Genis-Laval le 8 juin; on ne le rechercha que plus

1. Sainneville, p. 98.

tard. L'agent chargé de l'arrêter était — coïncidence à noter — le maréchal des logis Gauthié, le révélateur du 22 octobre. Gauthié monte dans la voiture que conduit Moulin, et, au lieu de se placer sur le siège, reste à l'intérieur, de sorte que Moulin, en plein faubourg de Vaise, descend, s'éloigne, sans que le gendarme bouge. Gauthié n'est même pas l'objet d'une réprimande[1].

Toutes les fois qu'on essayait de serrer de près les circonstances de la conspiration, on se heurtait à des invraisemblances. Parmi les inculpés de Lyon signalés comme chefs du comité révolutionnaire, deux seulement n'avaient pas échappé à la vigilance de la gendarmerie : c'étaient Barbier et Volozan. Et voici que, par une chance heureuse, à peine arrêtés, ils manifestent un vif repentir de leur crime et se transforment en révélateurs. Barbier raconte et Volozan confirme dans de copieux interrogatoires qu'il a séduit le cordonnier Biternay, soupé avec le prince Eugène, dressé le grand plan d'attaque contre Lyon, etc. Et ce même Barbier, le 7 juin au soir, suppliait un agent de l'arrêter « parce qu'il était fort ennuyé de tout ce qui se débitait sur un prochain mouvement ». L'agent refusant, Barbier reste libre toute la journée du 8 ; c'est lui qui remet à Saint-Dubois ce paquet de cartouches, qui coûte au pauvre diable sa tête. Le 22 seulement, de Fargues fait arrêter et interroger Barbier ; et voilà Barbier qui, dans seize interrogatoires, avoue, raconte, dénonce, devient la cheville ouvrière de toute l'accusation.

Enfin, un fait domine toute l'affaire par son étrangeté. De tous les incidents du 8 juin, un seul méritait une enquête sérieuse : l'assassinat du capitaine Ledoux. On en a fait d'abord grand état ; le Gouvernement a donné une pension à sa veuve, une bourse à son fils. Puis, subitement, le silence : dans toute l'instruction, le nom de Ledoux n'est jamais prononcé. Barbier et Volozan, si féconds en renseignements extravagants, se taisent là-dessus. Quel est ce mystère qu'on ne veut pas approfondir ? Pourquoi, sans provocation, sans bagarre, un officier a-t-il été assassiné à onze heures du soir,

1. Dans l'état de répartition dressé en janvier 1818 pour gratification à la gendarmerie à propos de sa conduite au 8 juin, Gauthié figure pour 50 francs. (*Arch. dép.* M.)

en pleine rue, au moment précis où il sortait de chez le général Canuel ?

Tandis que Sainneville oppose à l'action officielle des magistrats un scepticisme qui grandit chaque jour, ceux-ci se montrent préoccupés, pour raffermir les convictions hésitantes sur le danger qu'on a couru, de prouver qu'il n'est point encore écarté. « Ces coquins ne se tiennent pas pour battus », dit Canuel, et, dès les premiers jours de juillet, le bruit circule que de nouveaux troubles vont éclater.

Et voici que, de nouveau, les maires des communes « insurgées » écrivent des lettres alarmantes. Ils annoncent des réunions suspectes « dans les environs de Tarare »; ce sont les complices de l'introuvable Garlon; c'est son ami et confident, un charron de Civrieux, Fiévé, dit Champagne, qui va partout distribuant des aigles, de la poudre, des armes. Voilà un homme qui n'a pas peur. Sainneville s'étonne; mais, le 5 juillet, un de ses commissaires de police lui apprend que Fiévé a confié au garde champêtre de Saint-Just qu'il part le lendemain pour Tarare « avec vingt séditieux ». C'est le guet-apens préparé; le maire de Limonest, qui habite Lyon, est dans le secret. Sainneville fait appréhender Fiévé au moment où il va prendre les ordres dudit maire. Interrogé, Fiévé avoue sans détour qu'il est chargé de « remonter » un autre complot dont un gendarme déguisé est le chef apparent. Il doit prévenir le capitaine M..., dès « qu'il aura rassemblé des hommes, pour les faire arrêter ». Dupe ou complice, Chabrol invitait au même moment le lieutenant de police à se rendre à Tarare où il trouverait « le plan de la conspiration, les cocardes, les aigles et l'argent ». Le voyage fut inutile. Fiévé arrêté, Tarare demeura parfaitement tranquille.

Ce nouveau 8 juin, redite maladroite, fut très instructif pour Sainneville. On répétait, à mots couverts, que les conjurés avaient à Lyon de grands appuis, que le lieutenant de police lui-même les encourageait. Fiévé, comme les autres, avait parlé à ses naïves victimes de cette complicité puissante. Sainneville avait dédaigné de se défendre d'une imputation aussi ridicule ; mais voici que Fiévé, mis en sa présence, lui dit : « Vous n'êtes pas le lieutenant de police ! » et raconte que le maire de Limonest lui a présenté chez lui, comme tel,

un autre personnage. Aussitôt mandé, le maire s'excuse, et avoue : il faut quelquefois mentir pour faire triompher la vérité ; Fiévé est un gredin en qui on ne peut avoir aucune confiance. Mais le prévôt Desuttes réclame Fiévé, l'interroge, lui fait dire que Sainneville est bien le même personnage que celui qu'il a vu chez le maire de Limonest. Sainneville réclame des poursuites contre Fiévé ; Desuttes n'insiste plus, et Fiévé disparaît[1].

Pendant que Fiévé travaillait à Tarare, le préfet qui voulait, à son tour, faire ses preuves, lançait un agent sur Villefranche. Il avait là un sous-préfet plein de zèle, M. de Montrichard, qui, après le 8 juin, avait réclamé pour ses communes compromises des châtiments exemplaires. Il signalait volontiers leur esprit révolutionnaire, dénonçait sa bonne part de suspects, et regrettait fort de n'avoir pas eu sa conspiration à réprimer. Aussi accueillit-il avec joie, vers la fin de juin, l'agent de Chabrol, Pierre Blanc, qui se chargeait de lui fournir des conspirateurs. A peine débarqué à l'auberge, Blanc annonce le retour de Bonaparte et un soulèvement pour le 25 août. L'aubergiste avisé le fait arrêter. Montrichard le relâche. Sur quoi, Sainneville demande des explications. Le sous-préfet répond en envoyant une liste de dix-huit noms de conspirateurs qu'il doit à l'habileté de l'agent Pierre Blanc. Raison de plus pour appréhender l'excellent policier ; et Sainneville l'arrête de nouveau. Blanc exhibe à Sainneville son carnet où figurent les noms les plus honorables de Villefranche. Ces gens forment une société secrète, tiennent des réunions séditieuses, où lui, Blanc, a assisté « par ruse et par finesse ». Il a des renseignements analogues sur Belleville où

1. L'intention de compromettre Sainneville dans le complot était évidente. C'était montrer le danger que faisait courir à la monarchie le seul fonctionnaire dévoué au régime nouveau. Toutefois, l'accusation dut être abandonnée quand elle faillit se retourner contre ses auteurs. Il y eut sans doute, en dehors même des preuves morales de complicité accumulées par Sainneville, des révélations graves faites par certains inculpés. Un rapport du 5 mars 1818, adressé au ministère par Permon, successeur de Sainneville, raconte que, quatre individus étant à causer dans un cabaret, l'un d'eux dit : « Oui, la guillotine serait là, et je serais condamné à y porter ma tête, que j'*attesterais encore* que lors des interrogatoires que l'on nous a fait subir à l'hôtel de ville, M. le maire nous a offert de l'argent et la liberté pour déclarer *que M. Decazes et M. de Sainneville étaient les chefs de la conspiration.* » (*Arch. dép.* M.)

il a pu également « par ruse et par finesse » découvrir une société secrète et apprendre là que le coup se prépare pour le 25 août. Le malheur, c'est que, pressé de questions sur ces individus qui l'ont admis dans leur confiance, il doit avouer qu'il ne les a jamais vus, que la liste de Villefranche lui a été donnée par la sous-préfecture, et celle de Belleville par l'adjoint à la mairie. Chabrol, déconfit, réclame en vain son agent à Sainneville qui le garde[1].

Ces tentatives manquées s'accompagnent de mesures de détail qui entretiennent l'agitation dans le public. Si les agents principaux de la provocation sont réduits à l'impuissance, les sous-agents se répandent à Lyon et dans les villages; au cabaret on les entend parler à haute voix contre le Gouvernement, annoncer une prochaine révolution; les badauds qui les écoutent ou les approuvent sont immédiatement dénoncés, arrêtés. Les officiers à demi-solde sont tenus de prouver qu'ils n'ont pris aucune part aux événements du 8 juin; on perquisitionne chez eux, on saisit leur épée ou leur sabre, ils ne peuvent toucher leur traitement sans un certificat du commissaire de police. Des colonnes mobiles rétablissent dans les campagnes l'ordre que personne ne trouble. Elles exigent des vivres, des effets; des réquisitions très dures frappent même des communes où il n'y a pas eu trace d'agitation. Les familles des suspects ou des prisonniers sont réduites à la misère. « La majeure partie des habitants n'ont aucune provision » écrit le maire de Saint-Germain au préfet. « Il n'y a pas de mal, répond Chabrol, que les habitants de votre commune souffrent un peu[2]. » La férocité est une preuve de zèle; l'exemple part de haut, de la Cour prévôtale; l'impunité est assurée. Dans les prisons de Lyon, les soldats tirent sur les prisonniers indociles, à bout portant, à travers

1. Ce Blanc apparaît comme un des plus médiocres parmi les agents provocateurs. Il écrivait à Chabrol des lettres qui auraient dû le faire juger à sa valeur par le préfet, si le préfet n'avait eu à cœur d'égaler le zèle et l'habileté de Canuel. « Le 24 août au soir, écrit-il le 24 juillet, entre onze heures et minuit, un coup de cloche se fera entendre tant dans Lyon que dans ses faubourgs, une réunion se fera dans chaque quartier. D'autres qui se seront réunis d'avance par avertissement, se tiendront du côté des casernes suisses pour s'opposer à leur passage. Napoléon II sera le cri unanime, etc... » Toutes les lettres se terminent par des demandes d'argent. (*Arch. dép.* M.)

2. 24 juin 1817. (*Arch. dép.* M.)

les barreaux. L'officier qui a donné l'ordre de tirer dit au Conseil de guerre : « Jusqu'à présent on a tiré presque journellement dans les prisons. » Et le Conseil l'acquitte.

VI

Le gouvernement de Paris, tour à tour sceptique et crédule, avait plusieurs fois changé d'attitude vis-à-vis des autorités lyonnaises. Tous les mouvements antérieurs au 8 juin lui avaient paru peu sérieux. « Les conspirations ont été guidées par la démence, écrivait Lainé à Chabrol, et tout annonce qu'il n'y a ni chef, ni plan. Tout est petit, tout est ignoble dans de semblables machinations, et la folie des projets ne peut être comparée qu'à l'impuissance des moyens. Au reste, *rien n'annonce que vous ayez à redouter à Lyon des complots pareils à ceux qui ont été découverts à Bordeaux*. Je crois voir seulement que la malveillance se répand en bruits secrets, qu'elle sème les alarmes, et que la misère ouvre les oreilles de la crédulité. » « Cette agitation ne doit pas étonner au milieu de la misère », écrivait-il encore[1], et il conseillait, tout en n'abandonnant rien des mesures de précaution, de veiller surtout à l'approvisionnement de Lyon.

Les événements du 8 juin surprirent les ministres, sans les effarer. « Vous ne me dites pas si la politique était étrangère au mouvement, s'il y a eu des cris séditieux, des morts et des blessés... » télégraphiait le 10 juin Decazes à Chabrol. Il en doutait visiblement, et le 15 juin, huit jours après la bagarre, le gouvernement télégraphiait encore à Chabrol pour interdire qu'on mît en état de siège la ville sans prendre les ordres du roi. Puis, devant les affirmations réitérées et unanimes des généraux et du préfet, les ministres finirent par croire à la réalité du danger couru, et ils ne ménagèrent ni les compliments ni les encouragements à leurs fonctionnaires. Monsieur envoie (23 juin) aux gardes nationaux de Lyon un ordre du jour enthousiaste : « Placés momentané-

1. Lettres des 8 et 9 juin 1817. (*Arch. dép. M.*)

ment sous la direction des chefs militaires, ils ont mérité de recevoir, des braves mêmes, le nom de braves. » Canuel est fait baron. Chambost, colonel de la garde nationale de Lyon, est décoré solennellement en présence de ses troupes.

C'est à la nouvelle des premières exécutions ordonnées par la Cour prévôtale que les ministres commencèrent à s'inquiéter; puis les rapports de Sainneville les firent douter que l'affaire fût aussi claire qu'elle avait paru. Tel inculpé, qui leur était annoncé d'abord comme un dangereux malfaiteur, était ensuite représenté comme un agent utile. Decazes n'arrivait pas à débrouiller les fils de ces polices entre-croisées qui s'ignoraient ou se combattaient. Il demandait des explications sur des points obscurs, dès le 7 juillet. Laîné, ministre de l'Intérieur, blâmait les excès et les violences commis par les soldats à Saint-Genis-Laval pendant les exécutions d'Oudin et de Dumont : « De tels événements ne sont pas faits pour diminuer l'exaspération des esprits », et Decazes déclarait que le roi les avait « appris avec autant de douleur que d'indignation[1] ». L'exécution de Dumont, âgé de seize ans, faite immédiatement après la sentence, avant que le roi pût être informé, lui était une occasion de rappeler qu'il y avait des délais fixés par les lois, et que le roi devait être informé des condamnations par le télégraphe, pour qu'il lui fût permis de donner son avis, s'il le désirait. L'acquittement du capitaine Darillon par le Conseil de guerre était jugé « fort extraordinaire et d'un funeste exemple[2] ». Enfin Decazes blâmait nettement les tentatives postérieures au 8 juin pour provoquer une insurrection. « Il est des moyens qui ne sauraient, sans de graves dangers, rester à la disposition d'agents subalternes qui veulent à tout prix obtenir des résultats ou produire de l'effet. Provoquer, comme ils l'ont fait, à des enrôlements, est un acte dont il est facile d'apprécier la conséquence après ce qui s'est passé à Lyon. Répandre, comme ils l'ont fait, que le 15 ou le 25 de tel mois, il y aura un mouvement, c'est accréditer un bruit qui bientôt gagne les

1. 26 juillet 1817 (*Arch. dép.* M.).
2. 6 août 1817 (*Arch. dép.* M.).

départements environnants et dont on n'est plus à portée de maîtriser les fâcheux résultats [1]. »

Doutant enfin de la gravité des événements du 8 juin, le Gouvernement s'inquiéta de leurs causes. Lequel de ses deux correspondants disait la vérité, le lieutenant de police Sainneville ou le préfet Chabrol? Decazes parla de ses scrupules à Laîné, au duc de Richelieu, les convainquit de la nécessité de faire une enquête sérieuse sur ces « troubles de Lyon » si singuliers, où il y avait tant de coupables, où le trône avait couru tant de dangers, qu'on avait réprimés instantanément, sans tirer un coup de fusil, et que la guillotine, l'armée mobilisée, les prisons remplies et l'activité de la Cour prévôtale n'avaient pas encore suffi à éteindre.

L'enquête fut confiée au maréchal Marmont, duc de Raguse. Il fut envoyé à Lyon avec le titre de lieutenant du roi dans les 7e et 19e divisions militaires. Sa haute situation, les services rendus aux Bourbons, lui donnaient l'autorité nécessaire pour s'informer et au besoin pour agir. L'annonce de sa prochaine arrivée inquiéta les ultras: ils disaient qu'une telle mission était inutile : quelques-uns, sans doute, pensaient qu'elle pouvait devenir gênante. Aussi Chabrol, qui avait récemment annoncé à Laîné la prochaine insurrection de Tarare et de Villefranche, lui écrivit-il sans craindre de se contredire : « Si cette mission était motivée par des craintes ou des inquiétudes que le Gouvernement concevrait encore sur la situation de ce département, je crois pouvoir assurer que cette mission, sans être moins utile, serait moins nécessaire; car le département jouit dans ce moment de la plus grande tranquillité [2]. »

Marmont arriva le 3 septembre à Lyon. « Il éprouva d'abord, pour connaître la vérité, les mêmes embarras qui avaient arrêté le Gouvernement. Les principales autorités fournissaient des relations si uniformes, elles paraissaient encore si alarmées des dangers terribles qu'elles avaient conjurés: elles citaient un si grand nombre de faits, se prévalaient de tant de révélations, se louaient si vivement de leur

1. 28 août 1817. Lettre au préfet. (*Arch. dép.* M.)
2. Chabrol, p. 59.

dévouement et de leur énergie, attaquaient enfin le témoignage et l'opinion du fonctionnaire (Sainneville) qui s'élevait contre elles, par des imputations si graves en apparence, que Marmont faillit croire un moment que la conspiration n'était que trop réelle, que la France leur devait des actions de grâces[1]. Cette première impression se dissipa sous l'influence, et grâce à l'activité du chef d'état-major de Marmont, le colonel Fabvier. Celui-ci sut prendre des informations ailleurs que dans le cabinet de Chabrol ou de Canuel et dans les salons de Bellecour; il poussa le maréchal à regarder de près les rapports, les procédures, à interroger des gens de toute sorte. Et la lumière fut vite faite : il vit tous les scandales que dénonçait Sainneville, toute l'affaire organisée par les agents provocateurs, l'illégalité des douze procédures de la Cour, son incroyable sévérité. Du coup, la Cour prévôtale, qui avait expédié les onze premiers procès, se montra beaucoup moins pressée de juger le douzième, celui de Lyon.

Ce dernier était très délicat, puisque la seule affaire importante qui eût marqué la journée du 8 juin à Lyon, l'assassinat du capitaine Ledoux, n'avait même pas fait l'objet d'un commencement d'instruction. Marmont ne s'en étonna pas longtemps. Il apprit que Ledoux était le bras droit de Canuel et qu'il s'était donné aux insurgés naïfs pour l'organisateur du complot. On l'avait cru parce qu'il était de l'ancienne armée. L'ordre de sonner le tocsin dans les villages était de lui ; les conjurés de Lyon attendaient qu'il prît le commandement. Et pour toutes ces raisons, le soir du 8, ne le voyant pas paraître, quelques-uns de ceux qui avaient été ses dupes le cherchèrent, l'épièrent. Il était allé se cacher à Charbonnières. Quand il revint, on le suivit, on le vit entrer chez Canuel : quand il en sortit, après une longue visite, on l'attaqua et on le tua. Tout ce mystère fut révélé à Marmont par des soldats qui avaient recueilli les dernières confidences du capitaine Oudin et qui n'osèrent parler que lorsque le maréchal eut renvoyé de leurs corps des officiers qui s'étaient signalés par leurs violences. Dès lors on comprenait le silence qui s'était fait sur le nom de Ledoux. La moindre révélation eût mis

1. Fabvier, p. 7.

Canuel directement en cause ; on eût su tout de suite ce que Marmont écrivit à Sainneville après sa découverte : « Le capitaine Ledoux a été l'un des moteurs et le principal agent[1]. »

Marmont insista auprès de la Cour prévôtale pour la mise en jugement des prévenus de Lyon. Les débats auxquels assista — au grand scandale de la Cour — un officier du maréchal, achevèrent d'éclairer l'opinion. L'accusation reposait sur les révélations d'un accusé, Vernay, qui, dans l'espoir d'être acquitté comme révélateur, avait répété tout le roman de Barbier sur le plan d'attaque de Lyon, et dénoncé à tort et à travers. Or, ce Vernay, sollicité à l'audience par le prévôt, de confirmer ses déclarations, se leva et dit : « J'atteste ce Christ qui est devant mes yeux que tout ce que j'ai dit est faux. On m'y a forcé par les plus terribles menaces. Je vous eusse accusé vous-même, monsieur le prévôt, si on l'eût exigé. » Le tribunal affecta de voir un mensonge dans cette rétractation, condamna à mort Vernay, acquitta ses coaccusés qui ne l'imitèrent pas. Mais un coup décisif était porté à l'accusation. On n'osa pas exécuter Vernay.

La conclusion logique que comportait l'enquête de Marmont eût été de poursuivre les véritables auteurs du 8 juin, dont les intrigues avaient fait tant de victimes. C'était trop demander au gouvernement. Il resta « impartial ». Tous les hauts fonctionnaires mêlés aux événements furent déplacés, quel qu'eût été leur rôle. Charrier-Sainneville remplaça à Strasbourg le lieutenant de police M. de Permon, qui vint prendre son poste à Lyon (8 octobre). Chabrol, nommé sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, eut pour successeur le comte de Lezay-Marnézia (24 septembre). Canuel lui-même, que l'on avait fait baron, en juin, pour sa belle conduite, fut nommé, le 6 octobre, inspecteur général de l'infanterie, et remplacé à Lyon par Mathieu de la Redorte. Le *Journal de Lyon* salua sans bruit le départ de ces messieurs, et n'eut un mot de regret que pour Sainneville : « Magistrat du roi, il ne fut jamais celui d'un parti ». Du moins Marmont put obtenir d'autres satisfactions qui, pour

1. Sainneville, p. 114.

être médiocres, eurent pourtant une signification claire et produisirent grand effet. Six officiers, parmi lesquels l'adjudant de place Hue de la Colombe furent destitués. Les maires de Saint-Didier-au-Mont-d'Or, d'Irigny, de Brignais, de Soucieux, de Saint-Andéol, de Neuville, de Saint-Genis-Laval, furent suspendus de leurs fonctions (8 octobre), puis révoqués par Laîné (21 octobre). Comme le gouvernement épargnait les grands coupables, il ne voulut pas avouer que les condamnés étaient des victimes : il se crut pourtant obligé d'être clément. Des lettres royales accordèrent grâce entière à trente-neuf individus condamnés à la prison, et grâce partielle à trente-cinq autres, condamnés aux travaux forcés et à la déportation ; la peine de ceux-ci fut réduite à un emprisonnement (9 janvier 1818). Les amendes qui frappaient les familles des exécutés leur furent remises.

Si insuffisantes que fussent ces réparations, elles impliquaient pourtant un formel désaveu de toute la conduite des ultras de Lyon. Leur grand plan avait échoué. Ils avaient terrorisé le département pendant quatre mois ; ils avaient pu faire réélire, en pleine terreur, trois des leurs, de Fargues, Magneval et de Cotton, mais ils n'avaient pas « sauvé le trône et l'État ». L'opinion, qui ne leur avait jamais été favorable, leur devint ouvertement hostile. Quand Marmont partit (3 novembre), il fut l'objet de grandes démonstrations de sympathie ; un comité de « négociants, de fabricants et de propriétaires » lui offrit une fête publique au théâtre. Il refusa, demandant que l'argent fût affecté à une œuvre plus utile. On fonda, en mémoire de ces services, la première école lyonnaise gratuite d'enseignement mutuel. C'était une œuvre « libérale ».

VII

L'impopularité de la Cour prévôtale était telle qu'elle n'osait plus se réunir pour terminer certaines procédures relatives à la conspiration. Deux prévenus, Accarie et Michalon, étaient encore en prison ; fugitifs après le 8 juin, ils avaient

été condamnés par contumace à cinq ans de travaux forcés ; arrêtés le 13 septembre, quand Marmont enquêtait à Lyon, on fit le silence sur leur cas. Personne ne les interrogea. La contumace les empêcha de bénéficier des mesures de grâce : il fallait les juger à nouveau. Le 12 janvier 1818, Michalon écrivit au Garde des sceaux pour demander des juges ; le 10 février seulement, le parquet dressait un acte d'accusation ; la Cour devait statuer le 18. Tous, avocats, accusés, témoins, étaient présents à l'audience quand l'huissier vint dire que la Cour ne siégerait pas. « Il y a de la chaleur dans les têtes, — disait le lieutenant de police en annonçant l'incident à son ministre. — Je ne me croirais pas en état de répondre du maintien de la tranquillité publique à Lyon, si la Cour prévôtale, reprenant le cours de ses séances, informait et jugeait avec autant de partialité et de précipitation que par le passé[1] ».

Cependant Michalon et Accarie s'obstinent. rédigent des mémoires : il faut les faire taire. Le 13 mars, l'avocat général Chantelauze vient dire à Michalon : « Quel est votre avocat ? — M[e] Vernay. — Vous avez mal placé votre confiance, M[e] Vernay déplaît à la Cour ; elle ne veut pas qu'il plaide. » En effet, Vernay est un libéral ; à propos de Michalon, il est capable de reprendre toute l'histoire. L'autre, Accarie, a pour avocat un ultra, M[e] Passet, qui, à la première entrevue, a déclaré à son client que Michalon « se repentira d'avoir demandé à être jugé ». Chantelauze propose une transaction. « Promettez-moi, dit-il aux prévenus, sur votre parole d'honneur de ne plus faire de réclamations ; je vous donne la mienne que sous un mois et demi vous serez jugés par la Cour royale. D'ici là, vous serez défrayés de toutes vos dépenses en prison. Si vous voulez absolument être jugés, vous le serez ; mais la Cour prévôtale est rigoureuse : il y a beaucoup de charges contre vous ; vous seriez sûrement condamnés par cette Cour, tandis que vous serez acquittés par la Cour royale. Ne faites plus de réclamations. » Les prévenus, gens de bon sens, acceptent le marché. « La chambre de Michalon et d'Accarie, dit Chantelauze au concierge de la prison, leur sera

1. Lettre du 22 février 1818 (*Arch. dép. M.*).

payée. Fournissez-leur tout ce qu'ils demanderont ». Et désormais les deux pauvres diables mangent à discrétion, boivent tous les jours leur bouteille aux frais du plus clément des princes.

Il faut savoir céder « à des considérations supérieures », conclut le lieutenant de police : « La Cour prévôtale siéger en ce moment! Ce serait un spectacle qu'il peut être fort prudent de ne pas donner en public » ; c'est tout de même un « symptôme remarquable que la Cour n'ose pas juger aujourd'hui ceux qu'elle aurait condamnés il y a huit mois[1] ».

Les ultras étaient discrédités, mais furieux. Ils le laissèrent voir. Ce fut d'abord à propos de l'entérinement des lettres de grâce. La première de ces cérémonies[2] eut lieu à l'audience de la Cour royale du 31 janvier, en grand appareil. Les condamnés (c'étaient les déportés dont la peine était commuée en détention) défilèrent en ville escortés de leurs parents. A l'audience, ils crièrent : « Vive le Roi! » Deux d'entre eux seulement, Manquat et Perraud, refusèrent de crier et dirent qu'ils ne voulaient pas de grâce. La Cour suspendit pour eux l'effet de la clémence royale et ajouta un mois de prison à leur peine. Cette scène surprit tout le monde ; le lieutenant de police s'informa et apprit que les deux prisonniers étaient ivres, qu'un nommé Hombron, « avocat sans cause et peu considéré », ouvertement hostile aux mesures de clémence, leur avait donné de l'argent et obtenu du geôlier qu'il les laisserait boire. Cet avocat connaissait Manquat et Perraud pour les avoir dénoncés, puis défendus devant la Cour prévôtale ; il avait machiné le scandale de leur protestation pour légitimer l'attitude indignée des ultras.

C'est ce même Hombron que la Cour prévôtale chargea de sa défense. Il rédigea une brochure[3] anonyme où les derniers débats étaient racontés de manière à la justifier. En même temps, les maires révoqués s'agitèrent ; ils prièrent de Fargues de porter leur protestation à la tribune de la Chambre. Marmont était sur le point de quitter Lyon ; il manda de

1. Les rapports qui contiennent le récit de l'affaire Michalon et le discours de Chantelauze sont des 22 février, 21 et 25 mars 1818 (*Arch. dép.* M.)

2. La dernière eut lieu le 3 avril 1818.

3. Intitulée : *Procès des vingt-huit individus prévenus d'avoir participé aux mouvements insurrectionnels...*

Fargues et lui dit : « J'ai appris que vous aviez l'intention de dénoncer à la Chambre la destitution que j'ai provoquée de plusieurs maires de ce département. S'il en est ainsi, je vous déclare que je dévoilerai moi-même aux yeux de la France et de l'Europe les infamies qui ont été commises au mépris de la justice et de la vérité, contre le gouvernement du Roi[1]. » De Fargues se tut. Les maires firent imprimer leur protestation, et ce fut, avec la brochure d'Hombron, le point de départ d'une longue et vive polémique.

Marmont, attaqué à la Chambre par Crignon d'Auzouer, laissa le soin de riposter à son ancien chef d'état-major, le colonel Fabvier, qui, sommairement, honnêtement, exposa la vérité dans *Lyon en 1817*. Les « inventeurs du complot » répondirent. Successivement, Canuel, Chabrol, de Fargues, Desuttes, rééditèrent les vieux récits de la conspiration qu'ils avaient faits vingt fois : Canuel, imperturbable, affirma n'avoir jamais eu d'agents à son service ; Chabrol, qui avait moins d'aplomb, demanda les circonstances atténuantes : « Il faut, dit-il, creuser jusqu'au centre de la terre pour y ensevelir les erreurs des magistrats. » Il avoua s'être servi d'agents provocateurs, proclama même qu'il n'avait pas été heureux dans ses choix, mais, ajoutait-il, « le premier devoir est de couvrir d'un voile épais ces mystères honteux de la civilisation moderne. » Tous s'entendaient pour opposer leur « dédain » aux accusations précises de Fabvier. Comment saurait-il prouver ce qu'il avance? A quoi Fabvier répondit par une « deuxième partie », où il se déclarait autorisé à parler par le duc de Raguse, qui « lui avait confié tous ses papiers ». Sainneville, alors, intervint, Sa brochure, documentée, produisit grand effet. On l'attribua à quelque libéral de marque, Manuel ou Étienne[2]. Riposte violente des ultras : un sieur Faivre y comparait, après beaucoup d'injures, les ministres de Louis XVIII « aux Tigellin, aux Séjan, aux Carvalho-Pombal, aux Turgot, aux Necker, aux Fouché » ; ce qui lui valut un mois de prison et cinq cents francs d'amende.

Il était moins dangereux d'attaquer Fabvier ou Sainne-

1. Lettre du lieutenant de police au ministre, 3 nov. 1817. (*Arch. dép.* M.)

2. Le préfet au ministre de l'intérieur, 6 juin 1818. (*Arch. dép.* M.)

ville. Canuel les poursuivit en calomnie devant le tribunal de la Seine ; la veuve du « calomnié » Ledoux se joignit à lui. Alors Marmont, dans une lettre ouverte au duc de Richelieu, déclara : « Les rapports que vous avez reçus de moi, lorsque toute la vérité a été connue, établissent tous les faits dont le colonel Fabvier a tracé le tableau. Tout ce qu'il a écrit peut être justifié. Le général Canuel doit me comprendre dans son accusation ; car je déclare ici solennellement que l'écrit qu'il attaque ne renferme que la vérité. » Le tribunal ne condamna Fabvier et Sainneville qu'à cent francs d'amende ; la Cour, à laquelle Canuel en appela, lui fut plus favorable : contre l'avis du ministère public, elle condamna Fabvier et Sainneville à trois mille francs de dommages-intérêts et ordonna l'affichage du jugement à cent exemplaires.

Ce fut pour les libéraux de Lyon une occasion de s'affirmer : ils couvrirent par une souscription les frais du procès. La force des ultras diminuait chaque jour : ils avaient perdu la préfecture ; ils ne conservèrent pas longtemps la mairie. Godinot, l'inspirateur du médiocre de Fargues, avait dû démissionner ; de Fargues, étant mort le 23 avril, fut remplacé par un royaliste modéré, Rambaud. Son siège de député donna lieu à une bataille décisive : les modérés, unis aux libéraux, présentèrent Camille Jordan, député de l'Ain ; les ultras, Chabrol. Jordan avait énergiquement pris parti pour Fabvier et Sainneville. Sa brochure *la Session de 1817* était un réquisitoire contre les ultras de Lyon. A la Chambre, où les allusions aux « événements de Lyon » soulevaient de fréquents tumultes, son discours du 22 avril avait très nettement rejeté la responsabilité de la conspiration « sur le parti qui avait eu la direction de l'opinion royaliste dans le département », sur les agents du pouvoir à qui, « par un contresens politique », on avait confié le soin de défendre un programme qu'ils détestaient. La campagne électorale se fit sur les événements de 1817. « La question qui s'agite, écrivait un libéral, se présente sous deux aspects ; 1° un député à nommer ; 2° un jugement à porter sur les événements dont le département a été le théâtre[1] ». Le nom de Jordan était à

1. *Cives dilecto civi*, p. 23.

lui seul une opinion. Une autre brochure disait : « Autour de vous, électeurs, se réunissent et se pressent les victimes gémissantes ; elles nous demandent un appui ; elles se signalent à vos regards ; elles ont nommé Camille ! On vous parlera de licence, de démagogie, de jacobinisme ; vous nous connaissez... et les événements de 1817 sont là ». Jordan fut élu au premier tour par 776 voix sur 1 288 votants (5 octobre)[1]. Le préfet avait combattu Chabrol. Les ultras, privés de l'appui de l'administration, retombaient dans l'état de minorité sans force. Le clergé seul, presque en entier, leur restait fidèle : il achevait de perdre à cette alliance le peu de crédit politique dont il disposait dans l'opinion.

SÉBASTIEN CHARLÉTY

1. Jordan conserva son siège dans l'Ain. Il fut remplacé, dans le Rhône (23 mars 1819), par un libéral plus avancé, Corcelles

FÉLICIEN ROPS'

— L'ŒUVRE ET L'HOMME —

On lit dans le *Journal des Goncourt*, au millésime de 1866[1] :

Il nous parle longuement du moderne qu'il veut faire d'après nature, du caractère sinistre qu'il y trouve, de l'aspect presque macabre qu'il a rencontré, chez une cocotte, à un lever de jour, à la suite d'une nuit de jeu...

Il nous parle spirituellement de l'aveuglement des peintres à ce qui est devant leurs yeux, et qui ne voient absolument que les choses qu'on les a habitués à voir : une opposition de couleur, par exemple, mais rien du *moral de la chair moderne*.

Et Rops est vraiment éloquent...

Le maître des *Sataniques* a pleinement réalisé sa volonté. Sous sa pointe, la modernité est apparue tellement sinistre que Satan lui-même, oublié depuis les graveurs allemands, ressuscita, coryphée indispensable de l'hypocrisie contemporaine. En même temps, l'« académie », cette chose quelconque et scolaire, s'élevait à l'expression psychologique.

Cette rare faculté de composer les physionomies et d'extérioriser les âmes par des modelés, de les manifester par le nu, d'ordinaire si impersonnel, constitue une originalité digne d'étude. Delacroix découvrit la palette passionnelle, Rops'

1. T. III, pp. 88-89, p. 195.

inventa l'animisme plastique. Sans tête, sans gestes, réduites au torse, ses figures signifieraient encore des mentalités précises, des sensibilités déterminées.

A part les cérémonies officielles, — depuis le *Sacre de Napoléon* par David, en passant par les mornes tableaux de M. Larivière à Versailles, jusqu'aux éclatants *Quatorze Juillet* des derniers Salons, — le XIXe siècle n'a pas été peint. Gavarni et Daumier seuls s'appliquèrent à représenter leur temps. On ne trouverait pas, hors de leurs pierres, une illustration convenable pour la *Comédie humaine*. Mais leur misanthropie d'essence littéraire, le caractère journalistique de leur production les disposaient mal au grand art. La légende, chez eux, souvent commande à la composition, et le corps humain, pris caricaturalement, perd toute sa dignité typique sous les accents de la mode.

L'honneur de Félicien Rops', qu'il ne partage avec personne, est d'avoir vu de ses propres yeux le modèle vivant et de l'avoir dessiné sans aucune réminiscence, avec une perfection technique d'ancien maître. Tandis que Puvis de Chavannes se contentait d'un impressionnisme plastique et que Gustave Moreau répétait sans variété l'Antinoüs, lui déchiffrait la lettre de la nature et dotait l'art de formes nouvelles.

Peu de gens savent la difficulté désespérante qu'éprouve l'artiste à la poursuite d'un profil neuf. Parmi les deux mille toiles d'un Salon, où découvrir cette chose imperceptible et idéale, l'accent de ligne imprévu, le parti caractéristique dans la construction d'une tête ou l'emmanchement d'un bras? Ingres lui-même, ce maître vénérable, a seulement corrigé les Vénitiens dans son *Odalisque*, sans trouvaille.

Rops' a besoin de commentaires et même d'apologie. Il n'a jamais exposé, et les admirations qu'il inspira s'exprimèrent d'une façon calomniatrice. M. Huysmans, ne considérant qu'une douzaine d'estampes sur un millier, salua en lui « l'au-delà du mal et le surnaturel de la perversité » comme il célébrait le satanisme de Barbey d'Aurevilly. Avec de telles paroles, on met à un homme le bonnet jaune, et les syllabes de son nom résonnent comme la cliquette des lépreux au moyen âge : les honnêtes gens s'écartent, et ils ont raison. L'art résiste au vice, par son essence; ceux qui descendirent dans

l « enfer » des bibliothèques en remontèrent avec un bâillement sincère. Non plus que le livre, l'estampe malhonnête n'est jamais un chef-d'œuvre.

Certes, Rops' n'a pas gravé *ad usum Delphini*, mais les *Caprichos* de Goya conviennent-ils à tous les yeux? Qui se souvient d'une plaquette stupide, en écoutant *la Nuit d'Octobre*? Qui rejettera de sa bibliothèque les *Fleurs du Mal*, en haine des *Épaves*? et les *Émaux et Camées*, à propos du *Musée secret*? ou les *Fables* de La Fontaine, à cause de ses *Contes*? On doit traiter Rops' comme on traite Musset, Baudelaire, Théophile Gautier, La Fontaine, — ne pas méconnaître dix-huit cents estampes parce que certaines d'elles plurent à Des Esseintes et figurent dans la collection du marquis de Priola ! Je ne parlerai que des œuvres saines et qui n'offusquent aucune susceptibilité légitime et, ainsi faisant, je n'omettrai rien de vraiment remarquable.

En 1883, j'écrivais dans *l'Artiste* :

> Le grand art contemporain forme un quintette : Puvis de Cha vannes, Gustave Moreau, Ernest Hébert, Paul Baudry et Félicien Rops'.

Ce cinquième nom, associé à ceux des décorateurs du Panthéon et de l'Opéra et à celui du très noble rêveur des mythes évanouis, étonna tout le monde. Un aquafortiste, un aquarelliste en petit format, un graveur plutôt qu'un peintre, mis au rang des maîtres officiels, cela paraîtra peut-être paradoxal, aujourd'hui encore. D'autant plus que ces estampes, que je donne comme égales à des fresques, ne représentent ni des thèmes religieux, ni des sujets légendaires : on y chercherait en vain le Christ de Rembrandt, de Dürer, ou les allégories de Marc-Antoine Raimondi. On n'y trouve que la femme moderne dans toute sa puissance mauvaise : madame Marneffe, la Fille aux yeux d'or, la marquise d'Espard, la princesse de Cadignan et la duchesse de Maufrigneuse, Béatrix de Rochefide, la Coralie de Lucien de Rubempré, la comtesse de Restaud et la baronne de Nucingen ; on les trouve non chapeautées, corsetées, en gravures de modes, mais telles que Canova a peint Pauline Borghèse et Goya la duchesse d'Albe.

Avoir réalisé l'académie de la femme de Balzac, de Barbey d'Aurevilly et de Baudelaire, par un procédé aussi analytique et minutieux que celui d'Holbein; avoir ajouté au poème de la forme humaine une nouvelle beauté, — décadente, impure ou inconsciente, mais nouvelle, — c'est un mérite non pareil. Qu'on ne se figure pas un talent qui polissonne, gracieux et égrillard comme celui des petits maîtres du XVIIIe siècle : derrière ces femmes fatales, démones ou damnées, le Malin projette son ombre gigantesque, et la tête de mort du cimetière d'Elseneur roule incessamment d'un cuivre à l'autre. Il ne serait pas moins chimérique de pourchasser la perversité que la morale dans cet art à la fois réaliste et halluciné.

A vingt-huit ans, l'artiste écrivait à un ami[1] :

Pour faire qui vaille, si peu que ce soit, il faut que je m'enferme avec le modèle, que je sois seul avec mes défaillances, mes peurs de cette sacrée Nature qui me flanque le trac, comme si j'étais un débutant. Et cela à chaque séance ! Quand ma poseuse me fait dire qu'elle ne peut venir, je pousse un : « Ah ! » de soulagement. Si vous saviez comme je travaille péniblement ! c'est à me prendre en pitié... Je sens toute sorte de monstres sabatter en moi, et de, gré ou de force, il faudra bien que cette pensée isse à la vie ou j'y crèverai... Je tâche tout bêtement de rendre ce que je sens avec mes nerfs, et ce que je vois avec mes yeux : c'est là toute ma théorie artistique. Je n'ai pas encore de talent, j'en aurai à force de volonté et de patience. J'ai encore un autre entêtement, c'est celui de vouloir peindre des scènes et des types de ce XIXe siècle, que je trouve très curieux et très intéressant : les femmes y sont aussi belles qu'à n'importe quelle époque et les hommes sont toujours les mêmes. De plus, l'amour des jouissances brutales, les préoccupations d'argent, les intérêts mesquins ont collé sur la plupart des faces de nos contemporains, un masque sinistre où « l'instinct de la perversité » dont parle Edgar Poë se lit en lettres majuscules : tout cela me semble assez amusant et assez caractérisé pour que les artistes de bonne volonté tâchent de rendre la physionomie de leur temps.

Au contraire de la plupart des peintres, qui travaillent parmi les allées et venues, les discussions et les refrains, — selon un tableau connu représentant l'atelier d'Horace Vernet, — Rops' se met en loge pour le moindre croquis.

1. Toutes les lettres que nous allons citer sont inédites.

Quoique l'ayant beaucoup fréquenté, je ne l'ai jamais vu dessiner. Sans doute, il rend ce que ses yeux voient, mais il rend aussi ce que sentent ses nerfs : une vision intense transforme sa perception littérale. L'impression de monstres qui « sabattent » en lui indique le conflit de son œil et de son imagination. La femme qui pose devant lui, et qu'il copie avec la probité d'Ingres, peu à peu se dénude moralement : l'âme vient à fleur de peau, à fleur de forme, et la sœur de Gavroche se métamorphose en prostituée de Babylone; le trottin, la Montmartroise, à la fin de la séance, cèdent la place à la *Femina super bestiam* de l'Apocalypse.

D'abord, appliqué à traduire le charme pénétrant, les morbidesses d'une chair au vice destinée, Rops' subit l'emprise de la concupiscence: il n'a d'autre souci que de saisir les séductions de la forme et ses particularités. Quand il a vaincu la difficulté technique et qu'il cesse de peiner, il commence à découvrir le sens passionnel, le caractère psychique de cette nudité ; et il s'effare, prend peur et aboutit à cette formule : « L'homme est le pantin de la femme : la femme est le pantin du diable. »

Sensuel dans le principe, il se hausse, durant l'exécution, à une conception moyenâgeuse. Il a pris son crayon en sceptique, s'attablant en face d'un joli corps; il le pose dans l'état d'esprit où les sculpteurs des cathédrales opérèrent leurs figurations des péchés. Lui-même ne parvient pas à énoncer sa théorie artistique. Entre les deux termes qui la composent, il ressemble à l'âne de Buridan : littéralité d'exécution et amplification imaginative, cette dualité confère à son œuvre un caractère hybride. Irréligieux, il suit la conception ecclésiale; il appelle la sensualité « le péché » et voit dans la passion une possession. Sans cesse le rôle dissolvant de la femme le hante; et, dans une planche célèbre, *Pornocratès*, au-dessous de la figure principale court un bas-relief où des Cupidons aveulis allégorisent les terribles effets de la débauche stérilisatrice. Dans sa profession de foi aux Goncourt. comme dans sa lettre de jeune homme, le mot : « sinistre » est seul donné comme caractéristique de la beauté moderne. Charles Baudelaire et son père spirituel Edgar Poë sont vraiment les aînés esthétiques de Félicien Rops' : comme eux il se

consacra à l'expression de la modernité ; et comme eux il l'encadra des mêmes épouvantes que le XIIIe siècle ressentait devant le redoutable mystère de la concupiscence.

Le chapitre de l'*Art romantique* intitulé : *Un Peintre, de la vie moderne* et consacré à Constantin Guys convient en maint passage au maître des *Cythères parisiennes*. Mais Guys ne fit que des croquis, en véritable impressionniste, tandis que Rops' égale Lucas de Leyde. Son excellence de dessinateur enlèverait le suffrage des plus « officiels », à ne regarder que ses planches rustiques et ses têtes de paysannes, véritables morceaux de musée. Cet homme, qui aime si exclusivement la beauté féminine, a étudié avec un soin étrange la gamme attristée des rides et tous les stigmates de l'âge : cette recherche lui crée un rapport avec l'indicible Léonard ; — ce n'est point seul.

Doit-on classer Rops' parmi les peintres ou parmi les graveurs? Comme peintre, il a peu produit et rien de considérable. Comme manieur de pointe, il égale Jacquemart et Bracquemond; mais un aquafortiste, au sens du lexique, est celui qui reproduit le dessin d'autrui et Rops' n'a gravé qu'une fois d'après un autre, — d'après Millet, pour aider à la publication du *Souvenir de Barbizon*. — Donc, c'est un graveur au même sens que Rembrandt, Dürer, Lucas : il dessina sur pierre et sur cuivre. Mais on ne saurait le confondre avec les Calamatta, les Danguin ou les Walter. Maître insigne de l'estampe, il a redit à la pointe ses compositions à la plume ou au crayon ; comme graveur, il s'est reproduit, doublement créateur.

Sauf la *Vieille Anversoise*, qui appartient à M. Camille Blanc, peinture digne du Louvre, et la *Buveuse d'absinthe*, qui se trouve dans le majorat de lord Rebuc, on ne connaît guère de son pinceau que des paysages tels que la *Vue d'Anseremme* et *les Roches de Namur*, vus à la vente Gouzien avec la *Cabaretière du pilotage*. Si Rops' s'était consacré à la palette, il eût atteint la maîtrise. Il n'en faut pas juger par le *Saint Antoine* déplorable que possède Edmond Picard, le jurisconsulte écrivain : cette œuvre blasphématoire et grotesque jouit d'une notoriété injustifiée. Le Père du désert aperçoit avec

horreur une joyeuse commère à la place du Christ, sur le bois même de la rédemption. Cet ermite qui voit une impure de 1850 ne se raccorde à aucun genre. Est-ce tragique ou burlesque? Chaque fois que Rops' faillit au respect des choses sacrées, il manqua son œuvre. Dans la même galerie, se voit un pastel relevé d'aquarelle, *l'Attrapade*, d'une réalité saisissante. Sur l'escalier d'un restaurant de nuit, au milieu des soupeurs accourus, deux femmes en grande toilette s'injurient : telle est l'intensité de l'expression que ces rivales, parmi un autre entourage et dans un costume différent, deviendraient Chrimehilde et Brunehilde des Nibelungen.

On a gravé en couleurs l'aquarelle du *Scandale* : elle suffirait à révéler à ceux qui l'ignorent le prodigieux dessinateur. La scène se passe dans un rez-de-chaussée hollandais ; à travers les vitres, la voilure d'un port de pêche s'aperçoit. Quatre femmes sont assises et prennent le thé ; une cinquième, debout, joint les mains en une exclamation ; la servante écoute aussi, souriante, le « bruit de ville ». Jamais Meissonier ni aucun peintre de genre n'a dépensé plus de maîtrise à une petite besogne : il faudrait remonter jusqu'à Jean Steen pour un jeu d'expressions aussi varié. L'observation rigoureuse, la sûreté des modelés et la perfection des mains, l'atmosphère même humide et chaude de cet intérieur, en feraient une merveille si le sujet mesquin supportait cette écrasante épithète. Toutefois l'œuvre est bonne à citer en faveur d'un artiste auquel on a reproché une imagination déréglée et un parti pris érotique. En face de la vie, Rops' n'éprouve aucun embarras ; il peut ce qu'il veut, même intéresser à de vieilles et braves femmes et à leurs commérages. Voyez, dans cet ordre, *Oncle Claës et tante Johanna*, *la Vieille à l'aiguille*, *l'Oracle du hameau*, *le Médecin des fièvres en Dalécarlie*.

Ceux d'aujourd'hui qui ont pris pour spécialité la « petite femme » seraient fort empêchés de nous montrer une tête d'aïeule probement exécutée ; et ces autres qui usent du préraphaëlisme sans proportion et du macabre dénué d'anatomie ne fourniraient pas une étude simple et forte comme *le Vieux Semeur*, *la Servante anversoise* ou *les Lavandières ardennaises*.

*
* *

La *Petite Revue* du 29 avril 1865 publiait ces vers de Baudelaire à Poulet-Malassis :

Usez toutes vos éloquences,
Mon bien cher Coco-mal perché,
A dire là-bas combien j'aime,
Comme je le ferais moi-même,
Ce tant bizarre Monsieur Rops'
Qui n'est pas un grand prix de Rome,
Mais dont le talent est haut comme
La pyramide de Chéops !

Nous avons, de cette même période, un portrait de ce « tant bizarre Monsieur Rops' » :

Un homme brun, les cheveux retroussés et un peu crépus, de petites moustaches noires en forme de pinceaux, un foulard de soie blanche autour du cou, une tête ou il il y a du duelliste d'Henri II et de l'Espagnol des Flandres [1].

Quand je le connus en 1882, dans son atelier de la rue Drouot où il n'y avait qu'une antique presse à bras, il répondait encore au signalement superficiel des Goncourt. Sans âge appréciable, l'œil vif, à la fois impérieux et inquiet, le mouvement jeune mais incessant, la parole volubile, le rire sonore, à la fois jovial et nerveux, il m'étonna par la belle santé de son esprit. Plus voisin de Rabelais que des grimoires, d'une érudition variée en théologie et en botanique, il citait ses auteurs latins et grecs avec ostentation, et me surprit surtout par la continuité du monologue, vraiment effarante. En moins d'une heure, il me raconta comment il avait failli épouser la fille d'un évêque norvégien, comment il avait quinaudé un Congrès universel à Copenhague en fabriquant des fossiles déroutants contraires aux systèmes établis. Il m'amusa d'histoires invraisemblables, circonstanciées avec un art très drolatique et, finalement, avec une gentillesse insigne, me promit un frontispice pour mon premier roman. Vers la porte,

1. *Journal des Goncourt*, t. III, p. 88.

j'avisai un portefeuille orné de cette étiquette : *Comme il ne faut pas faire*. Il y avait là un choix d'œuvres contemporaines exemplaires pour leur poncivité et leur caractère pédant. Comme je m'étonnais de ne pas voir de Cabanel dans cette sélection à rebours, dans ce portefeuille-pilori, il défendit ce membre de l'Institut assez spécieusement. Il fit bien, car, peu d'années après, Cabanel obtenait pour lui le ruban rouge, ce qui était une revanche sur l'opinion niaise.

Il est aussi difficile de déterminer la race de Rops', que de l'inscrire dans une catégorie des Beaux-Arts. Eugène Demolder a recherché dans les archives de Belgique ses ascendances ; il a lu dans un manuscrit de la bibliothèque de Goëthals :

Mathias Rops ou d'Rops, mort le 15 février 1449, gît à l'église de Notre-Dame, à Termonde, sous une lame de cuivre.

L'artiste détestait la Wallonie et plus encore Bruxelles. « Il ne se reconnaissait qu'une goutte de sang flamand dans les veines » et se prétendait d'origine madgyare ; — ce qui est fort plausible. Chacun prouve sa vraie race par ses aspirations, et l'indépendance incoërcible de ce maître démontrerait le bien fondé de l'assertion mieux que des paperasses. L'apostrophe qui fait une aigrette à son nom, et qu'il n'oublie jamais quand il signe, blasonne sa prétention d'essence romantique.

En fait, il naquit à Namur, d'une famille de haute bourgeoisie, vers 1835. Élève du collège Notre-Dame-de-la-Paix, il fut un fort en thème et fit d'excellentes humanités à l'Université de Bruxelles. La mort de son père le mit très jeune en possession d'un beau million qui en valait deux d'aujourd'hui et qu'il dépensa en magnat hongrois. Il pêcha le saumon en Norvège et tua la bécasse en Ardennes. Son bateau s'appelait *Pigeon-Vole* et passait pour le plus rapide du Club de Sambre-et-Meuse. Il eut pour ami un écrivain de très noble essor, Octave Pirmez :

Chateaubriand fut notre grande admiration enfantine, à nous deux. Nous avions rêvé de nous mettre Natchez, et, après la lecture d'*Atala*, nos deux nez aspiraient à la tombe comme celui du père Aubry et semblaient voués aux éternelles et romantiques mélancolies ! Le mien

s'est relevé depuis, peut-être même un peu trop[1] ! celui d'Octave aussi, mais seulement dans les joyeuses intimités, car, au fond, c'est un joyeux et un vivant que cet abstracteur de quintessence, et cet induré métaphysicien ! Seulement, toute sa vie, il a été préoccupé de garder pour nos arrière-neveux l'aquilinité de son profil et l'idéalité d'un masque déjà voué au marbre, croyait-il.

Ce « tant bizarre Monsieur Rops' », bientôt ruiné, saisit son crayon d'amateur et se mit bravement à devenir artiste. A ce moment, sans doute, il composa cette charmante fantaisie en vieux français qu'il a gravée sur le frontispice des *Œuvres inutiles et nuisibles* (il entendait ainsi parler des siennes) :

Vère, ma Mye, ne sont en ma pauvre cervelle que hannetons voletants, flourettes primeverdières et folles avènes : ce qui est grand pitié pour yceulx qui moyennant force patards laborent ès-Académyes, le gésir tout aorné, paulmé d'or et enchargié de médailles, avec un chief vilainement cathareux branlant et besicleux... gens sans vergogne, qui dysent aux choses de la création : « Cecy n'est point de bon laveur, je fays mieux. »

Alors Monseigneur Dieu va se musser, en grande honte, de n'avoir point esté aussi aux Académyes !...

Et ainsy vais-je, dolent ou joyeux, ma Mye ; ne portant comme le saige Byas que bras ballants, et en mon escarcelle qu'une penne d'aronde pour te pourtraicturer par les chemins. Et cela, doucettement, en grande peur des gens d'armes et des grands baillys, lesquels n'aiment moult les affranchis, faisant mestier de folie !

Aucun artiste contemporain, sauf l'immortel Chenavard, n'a possédé une culture aussi variée que celle du maître namurois. Aisément, il eût pu échanger sa pointe contre la plume de l'écrivain et on ferait un livre avec les morceaux littéraires dont il remplissait parfois les quatre côtés de ses eaux-fortes.

A toi, Jean Vandyrendock, fils des gueux de mer qui sabordaient les navires de l'Armada, âme simple, cœur chaud, j'ai dédié ce dessin, en souvenir des belles journées et des nobles nuits passées dans cette mer du Nord créée pour les yeux des bons peintres et à nulle autre pareille. Loin des officiels chargés de croix et de sottises, loin des administrateurs éblouissants et des administrés pensifs, loin des pianos et des pianistes, loin des pasteurs d'hommes de tout poil

1. Rops parle ici au figuré : il n'eut jamais le nez « en trompette » !

et de toute couleur, avec toi j'ai vécu, l'esprit libre et joyeux, dans la lumière.

Tu pendras ce dessin aux murs de ta cabane afin qu'il teste de mon amitié pour toi. Je la vois toujours, couchée dans le sable blanc, sous son bouquet d'argousiers. Le soir, en décembre, quand soufflera le *zud-west*, tu te diras que, dans ce Paris aux hivers tristes et sales où les destinées me font vivre, je regrette bien souvent notre petit schooner aux voiles tannées, ta saine parole, ton franc sourire et surtout le bonheur de n'être point assommé par les gens corrects « et d'un goût artistique très fin », espèce d'animaux que l'on ne trouvait pas dans nos filets où cependant il y en avait de drôles, et qui ne valent pas une goutte des grands verres de schiedam que nous versait ta bonne et vaillante femme. Embrasse-la pour moi sur ses belles joues fraîches, homme heureux, va, toi! mon vieux compagon d'écoute.

Ce passage se rapporte au lendemain de la ruine, au temps où le prodigue oubliait l'effet de ses dissipations, en menant une vie de plein air et d'exercices physiques. Lui qui devait se consacrer à la peinture de la Parisienne et exceller aux notations de la perversité décadente, ressent le charme de la nature, avec une violence toute lyrique :

Ah ! la mer du Nord ! celle qui vient d'Islande en roulant dans les sables moirés les satins changeants de sa robe ! Celle-là est un peu ma maîtresse aimée ! Quand j'arrive, après de longs départs, j'ouvre les narines au vent, pour aspirer ses senteurs à Elle pimentées par les varechs, le sel, les coquillages et le fucus de ses grèves !

Il me semble — et c'est alors que de mystérieux atavismes me font exulter le cœur — qu'elle m'a aimé et caressé tout enfant, et que, bien souvent, je me suis endormi bercé par ses chants, qui comme les *malaguenas* d'Andalousie ressemblent à des plaintes et à travers lesquels je perçois la voix des aïeux.

C'est que ces rochers gris d'une si fière allure, et cette mer fiévreuse et porteuse de héros, dont les heurts et les cahots hurlent dans les cavernes comme des cris de guerre, ne valent pas pour moi la pauvre silhouette du pêcheur en braies rouges, à la marche alourdie par ses bottes de mer, regagnant son bateau, à travers la dune flamande, sous le grand vent d'automne !

La santé morale qui s'exhale de cette page n'annonce pas le paraphraste de la démonomanie, le rénovateur des incubes et des succubes.

L'œuvre présente cette antithèse ininterrompue de lasciveté et de simplesse, de byzantinisme et de robuste rusticité. Dans

la collection de M, Maurice Bonvoisin (Mars), la courtisane moderne, avec ses yeux relevés de kohl, ses fards et son caractère de bête néfaste, succède à une bonne vieille Flamande ou à un farouche Tzigane. Cette double faculté d'éprouver aussi profondément la poésie de la nature austère et la séduction de la femme de plaisir, d'appliquer le même dessin classique et impeccable aux rides de la patriarcale vieillesse, proche du poêle flamand, et aux bas noirs du dévergondage, cette sensibilité égale devant la réalité paisible des gens de mer et l'artifice fiévreux des névrosées parisiennes, rend difficile le rôle du critique.

On formerait une suite d'une centaine de planches, toutes évocatrices de types ardennais et flamands, figures du peuple et de la campagne : aussitôt, comme rustique, Rops' apparaîtrait le premier, — sans excepter Millet, si malheureux et méconnu de son vivant et ridiculement grandi depuis. — On apercevrait, en outre, combien l'exécution de Rops' l'emporte, techniquement, sur celle d'un Meissonier, et que pas un membre d'institut ou professeur d'école des beaux-arts n'égale le « bizarre » auteur de *Don Paëz chez la Sorcière*.

*
* *

Au milieu du dernier siècle, la lithographie, employée par deux artistes de génie, associa le dessin au journalisme. A Bruxelles, on imita Gavarni et Daumier; on publia un certain *Crocodile*, illustré par la gravure sur pierre : Rops y débuta par des compositions satiriques. *Le Crocodile* étant mort, il fonda l'*Uylenspiegel* et, pendant deux années, y donna un dessin par semaine. M. Erastene Ramiro a publié un catalogue descriptif de trois cents pièces lithographiques. Malheureusement, ces planches ont trait à la politique locale, aux questions municipales, à des intrigues provinciales mesquines et oubliées, dont l'érudit local ne débrouillerait plus le fil.

On peut citer dans cette période qui commence en 1852 : *la Peine de mort*, pathétique figure qui hurle à côté de la machine homicide, parmi les têtes coupées; *l'Ordre règne à Varsovie*, où plane l'aigle à deux têtes sur un linceul tragique

qui recouvre la Pologne assassinée; *la Médaille de Waterloo*, résurrection macabre d'une armée de squelettes; *les Diables froids*, hallucination puissante. A côté de ces compositions, foisonnent les croquis de mœurs, aux légendes comiques. Un bourgeois dit à sa bourgeoise : « Quand on méprise la bière de son pays, c'est qu'on est pas loin de mépriser son pays, vois-tu, Mieke! »

Rops' fit ses premières illustrations pour les légendes flamandes de Charles de Coster, publiées en 1858. Le frontispice décèle un romantisme intense. Sous une tente on voit attablée la confrérie de la Bonne-Trogne ; à droite, un corbeau-squelette dépèce un cadavre; des chevaliers combattent; le sire de Halewyn tue une fillette; cependant, à gauche, un homme médite près d'une cheminée. Dans un coin, un blason étrange: corbeau sur champ de sable, et cœur percé d'une faucille sur fond de sinople.

Une autre pièce, la première eau-forte que l'artiste ait livrée au public, a pour légende : « Josse Cartuyvels leur montra, en une galante image, le diable menant noces en bonne société de commères et de joyeux compagnons à pieds de bouc. » Toutefois l'admiration trouve mieux dans les aventures de Til. D'après cette phrase : « Et Charles-Quint fit pendre au battant de la cloche celui qui avait donné l'alarme », l'artiste composa le plus intense des Goya. Parmi les charpentes gigantesques du clocher, au battant même du bourdon, un cadavre, dans le tournoiement des corbeaux, se balance : page épeurante qui ferait honneur à Delacroix, et même à Valdes Leal, le peintre cadavérique.

Parcourant l'Espagne, Rops' arriva, au milieu du jour, dans une *posada* isolée où l'hôtelier venait de se pendre ; personne n'osait toucher à la corde et l'alcade était loin ; l'artiste en profita pour faire une excellente étude qu'il appelait: « ma nature morte! » A citer encore, dans ce genre, le *Verwolf*, dont voici la légende : « Les pêcheurs virent sur la dune le corps d'une fillette nue, mordue au cou, cruellement. »

Le frontispice des *Épaves*, qui est devenu celui des *Fleurs du Mal*, offre un symbolisme outrancier, mais rigoureux. Sous le pommier fatal dont le tronc-squelette rappelle la déchéance de la race humaine, s'épanouissent les sept péchés

capitaux, figurés par des plantes aux formes et aux attitudes significatives. Le serpent, enroulé au bassin du squelette, rampe vers ces fleurs du mal, parmi lesquelles se vautre un Pégase macabre qui ne doit se réveiller avec ses chevaucheurs que dans la vallée de Josaphat. Cependant une chimère noire enlève, au delà des airs, le médaillon du poète, autour duquel des anges et des chérubins font retentir le *Gloria in excelsis*. — L'autruche en camée, qui avale un fer à cheval au premier plan de la composition, représente la vertu qui se fait un devoir de se nourrir des plus durs aliments : « *Virtus durissima coquit.* »

M. Bégis possède une lettre adressée à Poulet-Malassis où paraît la scrupuleuse probité de Rops' :

Envoyez-moi un petit croquis de l'*orchis satyrion* qui doit figurer dans ce bouquet de fleurs aimables : je n'ai jamais aperçu en Belgique cette orchidée et je n'en trouve pas de représentation ; le vieux Fuschs en parle...

Ce n'est pas le lieu d'exposer la science technique du graveur et comment il perfectionna les divers procédés en alliant la pointe-sèche, l'eau-forte et le vernis mou ; de décrire les *Pédagogiques*, suite de planches très curieuses griffonnées pour enseigner le maniement de la pointe à un diplomate. Il faut noter pourtant la fondation de la Société internationale des aquafortistes :

Je faisais l'eau-forte, tout seul en Belgique, et cela m'ennuyait d'en faire mal ! Devers 1862 je vins à Paris pour apprendre « mon art » avec les deux hommes qui ont le mieux compris l'eau-forte au XIXe siècle : Bracquemond et Jacquemart... Au bout de six mois, je remplaçais comme membre du jury le peintre-graveur Daubigny à la société des Aquafortistes : ce n'était pas si mal pour un petit Belge, venu de Bruxelles ne sachant pas égratigner un cuivre. J'avais un vrai succès avec les *Cythères parisiennes*, et j'illustrais, avec Garbet, Flameng et Thérond les *Cafés et Cabarets de Paris* de Delvau.

Malheureusement... ma bonne âme de Belge s'émeut de l'état piteux dans lequel se trouve la gravure en Belgique, je rêve toutes sortes de choses nobles, patriotiques et grotesques : la création d'une chalcographie ; et je me fourre dans la tête de faire de cette petite Belgique, si bien placée entre l'Angleterre, la France et l'Allemagne, un centre de publication comme Leipzig.

Est-il besoin de conter l'issue de cette aventure? On retrouva la presse de l'ancienne école de gravure dans les greniers de l'hôtel de ville; mais, pour en obtenir livraison, Rops' dut signer l'engagement « de ne point démolir l'hôtel de ville, en descendant la presse du grenier! » Il revint à Paris, d'où il écrivait ceci :

Si vous aviez vécu à Bruges, dans cette vieille Venise du Nord. qui n'est plus qu'un splendide tombeau, où les palais gothiques regardent tristement les nénuphars fleurir dans les bassins où cent navires venaient jadis s'amarrer à la fois; où les vieilles femmes, raides et jaunes figures de Memling, rampent le long des quais déserts comme si elles étaient les pleureuses de ce grand passé, vous comprendriez, cher monsieur, le profond étonnement qui s'est emparé de moi, lorsque je me suis trouvé face à face avec ce produit formidablement étrange qui s'appelle une « fille Parisienne ». M. Prud'homme, rencontrant au coin du boulevard la Vénus Hottentote en costume national, serait moins ébaubi que je ne l'ai été devant cet incroyable composé de carton, de nerfs et de poudre de riz! Aussi comme je les aime!... J'ai une centaine de Rosières du Diable que je compte faire paraître cet hiver. Je remporte d'ici près de deux cents études flamandes et hollandaises. Je dessinerai avec le même bonheur les grands yeux maquillés des Parisiennes et la chair bénie et plantureuse de mes sœurs de Flandre : je vous ferai voir mes « Zélandaises ». De l'alliance de l'Espagne et de la France, de ce mariage du soleil et de la neige, est né l'un des plus beaux produits humains. Rubens le savait bien, lui. Elles sont belles, simples, ardentes; elles ont une simplicité de mouvements d'une grandeur épique; elles vous font venir à la pensée les paroles de Barbey d'Aurevilly : « L'épique est possible dans tous les sujets, soit qu'il chante le combat à coups de bâton d'un bouvier dans un cabaret ou la rêverie d'une buandière battant son linge au bord d'un lavoir. Et cela sans avoir besoin d'histoire, quand ce bouvier inconnu ne serait pas le Rob-Roy de Walter Scott et cette buandière ignorée la Nausicaa du vieil Homère. »

Rops' trouva ses premiers admirateurs parmi les bibliophiles, catégorie polissonne ayant le XVIIIe siècle pour antiquité et qui préfère aux chefs-d'œuvre les publications « sans lieu ni date » ou portant : « A Eleutheropolis », « à Lampsaque », avec la fameuse rubrique « Aux dépens de la Compagnie ». La Belgique littéraire s'incarnait alors dans Henri Conscience, ou se complaisait à des réimpressions badines et

généralement stupides : — le fatras de Piron, de Collé, de Grécourt, orné de frontispices... Dans ce genre, Rops' fut un inventeur : il croisa le Cupidon et le chèvre-pied, produisit des marquis-satyres d'une fantaisie charmante. Même dans cette voie, l'original artiste se heurta à l'incompréhension des amateurs : pour l'œuvre libre attribuée à un très célèbre poète, il imagina des scènes où les squelettes mimaient terriblement les gestes amoureux ; presque toute l'édition resta aux mains de Poulet-Malassis. Ceux qui se pâment aux Fragonard fuient à toute évocation de la mort : il leur faut des scènes souriantes et d'une galanterie aimable et tempérée. Rops', un jour rencontra, sinon Mécène, du moins un amateur qui lui commanda cent croquis, d'une espèce qu'il définit lui-même : il voulait « du petit demi-nu moderne... »

Il y a de jolies choses dans cette série de dessous le manteau, une invention spirituelle et une exécution rigoureuse ; mais certains frontispices valent mieux. Tel celui des *Bas-fonds de la Société*, par Henri Monnier : « La vieille gaieté française sous les traits de la mort, découvre l'objectif de M. Prudhomme photographe. — Près d'un puits, la Vérité dans toute sa laideur. » Dans celui des *Jeune-France*, « Alexandre Dumas découvre la Muse qu'Alfred de Musset regarde de trop près ; Balzac en moine, George Sand en homme, Théophile Gautier en Turc, font galerie ; au fond, Hugo trône ; au bas, Petrus Borel étrangle Ponsard habillé en Romain, et Baudelaire, en bourrelet, apporte son bouquet de fleurs du mal. »

On recherche, à haut prix, la collection des Delvau : *Cafés et Cabarets de Paris*, *Grand et Petit Trottoir*, et surtout les dix-huit dessins des *Cythères parisiennes*. Le monde interlope de la Boule-Noire, du Vieux-Chêne, du Salon de Mars, ce monde où le crime coudoie le vice, où la beuverie se termine en batterie, est bien vu, mais sous l'influence de Gavarni. Ces croquis de mœurs réalisent avec maîtrise la tentative de Constantin Guys, cet Hogarth incomplet ; ils n'assureraient pourtant à leur auteur qu'une place secondaire dans l'art contemporain. Les sujets comiques, tels que *le Printemps*, *la Diligence d'Uccle*, *Mon Bourgmestre*, d'une gaieté un peu wallonne, ne méritent pas la description.

D'autre part, entre les grands sujets classiques et le maître namurois, une incompatibilité invincible paraît. Cet artiste si bon humaniste, et qui a lu saint Augustin comme il a étudié Virgile, ne s'approche de la religion chrétienne que pour l'évocation du diable et ne saisit le paganisme que par le pied de bouc des faunes.

Il concourut pour le prix de Rome, comme élève de Henry Leys et traita la *Résurrection de Lazare* de manière plus macabre qu'évangélique. Au lieu de placer Jésus, à l'instar de Rembrandt, devant la tombe de son ami, il isola le Sauveur dans un vaste cimetière et lui donna une expression de doute et d'effroi, contradictoire à la tradition et à la logique. Le jury suffoqua : « Je prends ce dessin, dit le maître du *Trentain de l'étainier*, je laverai les oreilles à Rops' en le lui rendant. » Il le garda au mur de son atelier, ce qui était un rare suffrage.

Combien de fois ai-je dit au peintre de *la Dame au pantin* : « Faites une madone ; tous les maîtres ont fait leur madone ; c'est le grand thème de concours, et songez à la confusion des imbéciles s'ils voyaient une Vierge de Rops' !... » Je ne pus le convaincre, et cependant il y a telle femme de la *Püsta*, dans son œuvre, qu'il serait aisé de hausser au style, et tel bambin d'une grâce souveraine deviendrait facilement un *Bambino*.

Cette impuissance de traiter le sacré, sinon en sacrilège, et de voir la femme autrement que baudelairienne, rend l'apologie difficile. Aucun artiste n'employa un tel talent à peindre la concupiscence : Rops' est le premier en date, et l'unique, en fait, qui ait dédié un dessin parfait à la sexualité. La ligne de Mantegna appliquée à la lorette, le nu des Folies-Bergère interprété par un Ingres plus nerveux, — un Pisanello épris des Dames aux Camélias, — voilà l'aspect initial de l'œuvre. Toutefois, l'esprit du moyen âge creuse ces cuivres étranges, y met une pénombre de mystère : derrière ces femmes fatales et dissolvantes, on sent le maître du mal, messire Satanas, pasteur des damnées ; la présence du Malin agite les figures séduisantes d'un frisson douloureux qui inquiète le contemplateur, comme si Claude Frollo commentait Gavarni. Rops' apparaît à la fois possédé et exorciste ; ses modernités les plus aiguës prennent un caractère superstitieux ; — ce qui a

fait dire à quelques-uns qu'il était moraliste à sa manière... Non, il ne pensa jamais à la morale que pour s'en gausser, mais en grattant son cuivre il dénudait une tête jusqu'à la cervelle; il força souvent l'expression, et le péché s'éclaira de reflets infernaux, la débauche eut des allures de sabbat. Ainsi ce qui attirait sur l'instant exhala bientôt de la peur; la belle nudité se métamorphosa en empuse et le désir à peine né avorta sous l'angoisse indéfinissable d'un péril sans nom.

Il ne faudrait pas avoir connu Rops' pour se figurer qu'il fût spirite, occultiste, halluciné. M. Octave Mirbeau le dit philosophe: il serait plus exact de l'appeler théologien. Sa psychologie sort du cathéchisme et reproduit la pensée d'un curé breton. Il se consacra à l'étude et à l'interprétation de la femme, et le Diable, patron de la femme, surgit. Étrange phénomène cérébral, à une époque où la médecine s'efforce de substituer son déterminisme à celui de l'antique spiritualité, que ces estampes étincelantes de vie contemporaine et qui ressuscitent la démonialité comme plausible.

Plusieurs, sans force devant la séduction qu'exercent les grosses antithèses, ont écrit que Rops' était l'envers de Fra Angelico, un Memling à rebours. L'artiste namurois ne fut pas un pervers systématique ni entraîné, mais seulement un peintre sensuel percevant l'âme au travers des formes et tempérant une recherche souvent lascive par une horreur singulière du péché, telle que l'ingénu chrétien la ressentit aux grandes époques de la foi.

Comment l'illustrateur sincère du *Parnasse satirique*, du *Théâtre gaillard* de Vivant Denon, des *Joyeusetés* de Glatigny, des *Sonnets* du Docteur, saturé de vie active et brutale, pêcheur au large et chasseur de sanglier, aussi appliqué d'ailleurs à noter les élégances du vice parisien, à détailler les accents les plus intenses de la beauté sans vertu, comment cet homme sans foi que celle de son art, sans aucune espèce d'idée métaphysique, se mit-il à rénover la conception catholique du péché? Il ne l'a jamais su lui-même. Questionné, il répondait: « C'est le Diable qui est venu. Je ne pensais pas à lui; il est venu sur mon cuivre, je l'ai gravé. Mais vous ne croyez pas au Diable? » (Il riait comme vulgairement on se figure que s'esclaffait le « curé de Meudon », avec des notes cuivrées d'une

forte santé, d'une joie robuste.) « Le Diable forme par lui-même l'âme de la femme. »

Malgré cette assertion, il portait toujours sur lui, comme talisman, une lettre de sa mère et il en parlait avec une filialité profonde. Enfin la seule formule que j'aie jamais pu tirer de lui est celle-ci : « L'homme est le pantin de la femme et la femme est le pantin du Diable... » Il considérait que dans chaque destinée le rôle de la sexualité prédomine comme élément recteur et qu' « Ève n'était pas plus libre de résister au démon que nous ne le sommes de lui résister, à elle ! »

Les jésuites, ses éducateurs, s'ils ont, par la suite, rencontré certaines estampes, durent sourire, malgré l'indignation. Ni le sentiment panthéistique, ni les corrodantes influences de la civilisation n'avaient entamé la notion catholique dans ce cerveau, et leur ancien élève, dans des compositions qui méritent l'auto-da-fé, dans une œuvre qui semble la plus outrageuse nique à la religion, conservait intacte la tradition du péché originel et la manifestait sous sa forme la plus générale de l'obsession sexuelle.

Lorsque le crayon des *Sataniques* s'est croisé avec la plume des *Diaboliques*, la plus belle illustration du siècle est apparue, j'entends pour l'identité des inspirations. Elles émanaient du même lieu ; et, de Barbey d'Aurevilly et de Rops', le plus fort en théologie n'était peut-être pas l'écrivain : singulière puissance de l'éducation !



En 1895, il écrivait encore :

Mon art n'existe pas. Je ne vois là que de l'esprit facile et cette forme d'art m'est en répugnance ; et par ce temps où tous les peintres triquent à la toile, comme queues rouges en foire, n'être *pas su* constitue une enviable distinction. Je n'expose pas pour ne pas m'exposer à recevoir une mention honorable décernée par des messieurs qui n'ont souvent pas trop d'honneurs pour leurs besoins personnels ; puis, je ne reconnais à personne le droit de m'honorer, cette reconnaissance me paraissant être le comble de l'humilité. Je ne sais si je ferai quelque chose qui me plaise ; quant à faire plaisir aux autres, je m'en moque comme de mes gants de l'an dernier. Je suis, ce me semble, dans la position de ces femmes qui sont grosses d'êtres sin-

guliers, peut-être étonnants, peut-être simplement hydrocéphales. Dussé-je m'ouvrir le ventre comme un Japonais, il faudra bien que ce monde que je sens s'agiter en moi, livré aux colères des nationalités opposées qui m'ont passé leur sang, vienne en bonne lumière. Et si tout cela n'est qu'une souris, ce ne sera pas la souris de tout le monde. *Non hic mus omnium*, comme nous disions au temps où épris de langues, non pas mortes mais mourantes, je traduisais pour ma seule joie l'aimable évêque Sidoine Apollinaire.

Quand, d'aventure, j'arrive à « me gober », pour parler comme M. Droz, quasi de l'Académie française, j'ouvre un vieux portefeuille, je regarde la *Melancholia* et *le Chevalier de la Mort* de Dürer, l'estampe aux *Cent florins*, et je sens immédiatement descendre en moi le juste sentiment de l'art macairesque, macaronique et simiesque qui est nôtre, à nous tous. Au fond, tout cela ne vaut pas le chant glorieux de l'alouette au premier matin ou le bouquet de fleurs blanches que la viorne amoureuse jette au rebord de ma fenêtre.

Ce que Rops' se proposait, nul ne peut le deviner : ce qu'il a réalisé suffit à sa gloire.

Dans les décadences, il n'y a pas de place pour les ingénus ; l'innocence convient mal aux vieillards : l'artiste d'une fin de civilisation peut tout oser sauf un impossible retour à la primitivité. Rops' a vu la femme de son temps et il l'a vue en possédée, sans cesser son dessin littéral. Il a créé une exécution classique pour les sujets libres.

Dans le genre Meissonier, *le Polichinelle qui boit*, *l'Ariette*, *le Bassoniste* représentent la gageure d'un indépendant qui veut faire preuve de minutie et justifier son dédain du plus officiel des peintres par d'étonnants pastiches.

Parmi les compositions rustiques, une simple gravure au trait, *les Champs*, ornerait dignement un Virgile. Une jeune paysanne étendue par terre s'adosse à un arbre et songe ; nul détail n'avive le sujet. La fille, jolie et calme, regarde devant elle sans rêve : aucune autre idéalité que la pureté des lignes réelles.

Regardez maintenant *le Vieux Semeur*. Comme il est las, voûté, chancelant, ce petit vieillard qui jette d'un geste tremblant la graine sur un sol aride !... Et voyez *le Bout du Sillon*. A l'heure recueillie où le soleil disparaît, la jeune femme est venue au devant de son homme lui apporter son baiser ; le mari, appuyé d'un bras à la charrue, étreint de l'autre sa

compagne avec une ardeur saine. Ce baiser de la fin du jour et de la fin du labeur, ce baiser au bout du sillon, est un poème inoubliable et qui honorerait les plus nobles maîtres.

Tzigane, Slovaque, *olivièrade* provençale, *maja* espagnole, laitière anversoise, servante frisonne, toutes dans leur sauvagerie ou leur simplicité jaillissent du cuivre, vraies, vivantes et tellement bien dessinées que ce seraient les œuvres considérables pour un autre. Ni Puvis ni Moreau n'approchent de la maîtrise de Rops' en face de la réalité : il faut aller aux dessins d'Ingres pour saluer le même scrupule du trait exact.

Venons à l'essentielle originalité qu'il s'attribuait d'être vraiment contemporain et non autre, sans s'arrêter à cette objection que le diable fait étrange figure dans une estampe du XIXe siècle.

Une illusion commune à beaucoup d'artistes les pousse à croire que l'on représente son temps facilement et sans étude. Habitués à n'observer que les extériorités et à classer les cycles par les modes, ils se regardent eux-mêmes pour contempler leur époque et ne doutent pas un instant qu'ils ne reproduisent aisément leur ambiance. Or ce qu'on voit le moins est la chose habituelle et environnante. Nous ne sommes attentifs qu'un moment, le premier : la familiarité des aspects engendre l'indifférence spirituelle presque fatalement. Notre époque sans pittoresque s'unifie de plus en plus, revêt les hommes et les cités d'un aspect identiquement effacé, incolore et cosmopolite.

Chez Gavarni, il y a encore un dandysme presque plastique : l'homme, avec ses longs cheveux, sa redingote ajustée, ses pantalons collants, garde une allure cavalière et romanesque, aujourd'hui disparue. Chez Puvis, Victor Hugo en peignoir de bain venant offrir sa lyre à la ville de Paris offre une image ridicule. Peindre le contemporain en jaquette ou le draper à l'antique sont des partis également négateurs de la beauté. Rops', après avoir longtemps imité Daumier, le père du débardeur, prit un parti héroïque, aussi héroïque que d'étendre les bras blancs de la Muse au-dessus de Cherubini en redingote : il affronta le nu actuel, il dessina la femme de ce temps en Anadyomène, en Callipyge, et, avec le même soin

qu'il creusait les rides des vieilles Zélandaises, stigmates d'une vie honnête, il modela les chairs molles de la beauté décadente. Pas une de ces incomprises, détraquées ou rêveuses qui ne soit un reflet vigoureux de la réalité, une académie admirable, et pas une de ces académies qui ne soit une figure d'expression complexe au point d'inquiéter la contemplation.

Le fait majeur de la race latine à son déclin est une complexité indéfinissable. Notre sensibilité, en butte aux sollicitations les plus contradictoires, a perdu cette unité qui constitue le caractère des grandes époques. Nos yeux éclectiques passent d'une tête de Léonard à une monstruosité japonaise, des métopes du Parthénon aux petites femmes des affiches; nos oreilles bourdonnantes de Wagner, vibrantes à Palestrina, ne se ferment pas au charivari de la flûte arabe. Intellectuellement, nous avons conquis l'Égypte et la Chaldée, la Perse, la Chine et l'Inde, et nous supposons l'Atlantide et la Lémurie. Vingt religions nous sont aussi familières que la chrétienne, sinon davantage; nous faisons venir notre théâtre du pays qui n'envoyait naguère que du saumon ; un rêveur russe apprend à philosopher à la race de Pascal et les romanciers polonais font oublier même Chateaubriand. Les époques jadis confuses se précisent chaque jour; et demain on sera ignare si l'on ne sait point par le détail l'aventure des ducs de Milan ou d'Urbin. Le passé nous entoure de ses fantômes, ils nous séduisent, et l'étranger nous charme irrationnellement pour la seule qualité d'être lointain et autre.

Un bouddha voisine souvent avec le crucifix dans l'intérieur moderne; et l'image, le livre, le musée, la conférence, tout nous parle d'autrefois et d'ailleurs; et ce qui parle autrement ne nous intéresse pas. Dès lors, nos vertus et nos vices, nos enthousiasmes et nos défaillances ne procèdent pas normalement de notre nature, qui n'est plus nôtre, mais des innumérables vents de l'esprit et de la chair qui règnent et nous soulèvent chacun pour un instant. Oppressés par l'ombre du Passé, gigantesque et grandissante, attiré par tout élément exotique, avec notre musique allemande, nos songeries russes, nos bibelots d'Extrême-Orient, nos meubles de bric-à-brac, dans notre fauteuil ancien, nous n'avons plus une idée qui ne

soit archaïque ou importée. Comparez la pondération d'une Sévigné, en sa paisible discipline, à la dispersion nerveuse de la femme moderne, qui eut *Lélia* pour *Astrée*, Balzac pour La Bruyère, et qui se plaît également aux répons de Vittoria et aux refrains de Montmartre, à la Bhagavad Gîta et à M. Zola, à la suprême beauté d'Œdipe et aux contorsions de Sada Yacco.

Léonard de Vinci, l'homme qui a le plus approfondi les rapports du corps et de l'âme, affirme que notre forme physique s'élabore sous l'action animique, qu'en nous l'épée détermine le fourreau, que l'extériorité doit être envisagée comme le repoussé du principe immortel qui nous meut. Rops' croyait à cette doctrine :

Mon opinion sur les femmes a changé du jour où je les ai dessinées. Mes premiers modèles furent des Flamandes et on ne trouverait pas un croquis de cette période qui soit sinistre. Du jour où j'ai piqué mon scalpel — pardon, mon crayon — dans la Parisienne, en grattant le cuivre, j'ai vu l'âme perverse et je l'aime, cette âme, aussi clairement que la chair qui posait devant moi ; j'ai exprimé le dedans et le dehors avec le même scrupule ; avec un tel scrupule que la femme de Rops', dans trente ans, sera un poncif.

Or créer un poncif, c'est frapper une médaille qui plus tard perd son relief lenticulaire et devient monnaie usuelle. Déjà les bas aux jarretières bizarres, les gants à quarante boutons que le maître inventa pour ses représentations peccamineuses, tout le déshabillé croustilleux est tombé à l'usage des plus bas crayons et sert quotidiennement au journalisme illustré.

On ne connaît pas le nu de son temps, et, à voir comment peignent et sculptent nos artistes, on croirait qu'une famille unique de modèles fournit tous les ateliers depuis un demi-siècle. La preuve de réalité ne ressort que des études étrangères : celui qui a portraicturé ces Dalécarliennes, ces Frisonnes, ces Hongroises, ces Bohémiennes, ces Bretonnes, était sincère en face de la peleuse de pommes de terre et aussi devant la lorette à la pipe ; le Rydeck nous répond de la conscience à interpréter Mabille ou les Folies-Bergère, et la perle de l'Albaceyn garantit la ressemblance de la fille du Gros-Caillou.

Les femmes de Rops' peuvent être classées par l'âge : — les

jeunes filles, comme le délicieux profil, *Innocence*, les femmes. comme Métella et les vieilles très nombreuses, — ou bien. comme les *Contemporaines* de Restif de la Bretonne, par condition sociale; toutefois, la grande dame ou la grande impure se ressemblent singulièrement dans la nudité immobile. A peine si le visage diffère du péché patricien au plébéien, et de la Vénus romanesque à la Vénus vénale.

Lorsqu'on regarde *l'Isotta* de Londres ou la *Simonetta* de Chantilly, on salue des individualités que le souvenir ne confondra jamais avec d'autres beautés. Chez Rops', la femme n'a qu'une histoire : sa faiblesse aux insinuations du Malin et sa perversité envers l'homme. Aussi doit-on la désigner par un détail de costume : la femme *à la Toque écossaise*, *à la Fourrure*, *au Trapèze*, *à l'Éventail*, *à la Tête de Mort*. Quelques-unes affectent un caractère d'allégories : *Hammelette*, qui interroge le crâne d'Yorick; *Faustette*, qui évoque le Diable; *Mademoiselle Gavroche*... D'autres représentent des types littéraires : *Mademoiselle de Maupin*, *Akédiysseril*; ou historiques : *Messaline*, *Sapho*, *Médée*. La *Femme de Claude*, étendue sur un sofa vulgaire, la tête dans la paume de sa main, regarde devant elle; il n'y a pas de détail autre pour la description de cette belle planche : une nudité lasse et qui se repose. Seulement, ce corps, prodige d'étude et de signification, réalise plastiquement le vers de Juvénal; la tête pourrait s'ôter, que la représentation serait aussi intense : c'est bien là la chair de Messaline, rendue avec du blanc et du noir. Et personne, avant Rops', sans excepter les grands maîtres, n'avait fait de ces corps plus expressifs que des visages, de ces chairs parlantes sans acte, sans geste. Ici, à vrai dire, il n'y a qu'une étude de nu, calme et banale, sans aucun détail ou accessoire. D'où vient donc cette puissance d'effet? Du seul modelé. Ces seins sont ceux de la bestiale impératrice, à cause d'une ombre que rompt une lumière, à cause d'un galbe souligné, d'un méplat intensif.

Le mérite d'un tel art ne pouvait être reconnu que par des gens d'une culture esthétique très raffinée, car il ne rentre pas dans les deux catégories admises : ce n'est pas le grand style, et non plus le réalisme. L'admirateur d'Ingres et celui

de Courbet passeront aisément sans comprendre; de tous, le littérateur sera le plus ordinairement séduit par une figure comme *la Dame au Pantin*. Celle de la collection Mars, vue de dos, à profil perdu, la jupe ballonnante, et qui s'accoude pour tirer les ficelles du jouet, n'est que l'embryon de son homonyme publiée en couleur. En pied, longue et serpentine dans l'étui souple de sa robe, elle élève d'un bras gracile, au-dessus de sa tête, un minuscule monsieur en habit noir, son jouet : page singulièrement puissante, en sa grâce spirituelle, et qui nous amène à la plus belle estampe du XIX[e] siècle, à celle qu'il faut placer entre un Lucas de Leyde et un Marc-Antoine, tout près de la *Melancholia* et de la *Résurrection de Lazare*. Elle est devenue, par circonstance, le frontispice des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly, comme elle pourrait devenir celui de la *Comédie humaine*. Exécutée longtemps avant que l'éditeur Lemerre commandât cette illustration, — ainsi que les deux post-faces *le Vol et la Prostitution dominant le Monde*, — on peut la considérer comme l'œuvre maîtresse de Félicien Rops et toutes les chalcographies devraient posséder ce vernis mou qui s'appelle : *la Femme confiant son secret à la Chimère*.

Nue, d'une nudité forte à la Buonarotti, la femme se coule et se colle voluptueusement aux flancs de granit d'un sphinx colossal, dont les ailes se creusent et forment niche à un effrayant personnage. Repliant des jambes de faucheux, le monocle à l'œil, la main au menton, sinistre et contemporain, nous le reconnaissons pour l'avoir vu, la dernière fois, sous les traits d'un étudiant allemand : car c'est le Diable ainsi embusqué qui écoute le secret de la femme et par cette cordelle l'attirera à lui. Mais qu'il a changé, le noir seigneur! Le voilà mis à la guise contemporaine : entre le *clergyman* et le *Herr Professor*, le docteur infernal, membre de l'Institut, incarne la négation scientifique, — la plus stupide des négations, car elle contredit l'essence même de la science, qui est de constater et de déterminer les phénomènes sans jamais sortir de la zone expérimentale. La métaphysique a des arguments pour nier l'existence du Diable; la physique n'en a point. Si l'on considère ces trois personnages : l'éternelle Chimère, aimant invincible pour la féminité; l'éternelle Curieuse, qui jamais ne résistera au vertige de l'inconnu, et le non moins

éternel intermédiaire entre la Chimère et la femme, le Malin, — on découvrira dans cette allégorie un monde de conséquences transcendantales et la réunion du symbolisme le plus ancien à la réalité la plus actuelle.

Les six Diaboliques ont inspiré six chefs-d'œuvre ; malheureusement, le format de la « Petite Bibliothèque littéraire » rend l'eau-forte impossible : on ne peut guère les juger d'après les microscopiques planches en vente chez Lemerre et qui ne sont de Rops' que par la composition et la retouche. La jeune morte du *Rideau cramoisi*, la femme suppliciée du *Diner d'Athée*, la grandiose virago de la *Vengeance d'une Femme*, la figure si énigmatique du *Dessous d'une partie de whist* égalent, pour l'intensité, le texte. Et quelle pénétration dans la fillette au scapulaire du *Plus bel Amour de Don Juan* ! Mais la merveille de cette série est le frontispice du *Bonheur dans le Crime* : un Hermès de marbre confond les corps des deux amants qui s'étreignent avidement et la morte, larve vengeresse, dresse ses bras impuissants et brise ses doigts de squelette sur la gaine qui réunit ses assassins heureux.

Avant *les Diaboliques*, Rops' avait fait *les Sataniques* : il n'y a que l'auteur de *l'Oblat* qui ait jamais osé décrire exactement *l'Idole*, *le Sacrifice* et *le Calvaire* ; mais *le Semeur d'ivraie* ne blesse aucune foi ni aucune bienséance. Il n'est que terrible. Coiffé d'un immense chapeau, un sabot posé sur les tours de Notre-Dame et l'autre sur le Panthéon, ayant la Seine et un morceau de Paris entre ses jambes d'araignée monstrueuse, ce colosse de Rhodes du maléfice sème les mauvais êtres qui seront les criminels et les pervers : il en a sa pleine blouse et il les jette à poignées. Goya, initié par les *gitanos*, Callot, par les bohémiens, ne produisent qu'un effet comique à côté de Rops', comme le fantastique d'Hoffmann devient falot et puéril comparé à celui d'Edgar-Allan Poë.

Je le répéterai encore une fois, car de cela seul dépend la gloire de ce maître : l'étrangeté des sujets ne serait qu'une gageure sans l'exécution adéquate. Qui n'a admiré, dans l'enfer d'Orvieto, le diable emportant une femme? Or *les Sataniques* renferment un démon aux ailes de chauve-souris qui enlève une pécheresse : en conscience, pour l'audace des mouvements et la sûreté des raccourcis, Rops' vaut Luca Signorelli. En

ce temps de pudeur qui est le nôtre, je ne peux décrire les quatre frontispices que l'artiste composa pour mes premiers romans ; mais l'un d'eux, *Curieuse*, se voit au musée du Luxembourg : une femme a jeté ses bras au cou du vieux faune de pierre et l'interroge avec une supplication câline. Cette composition, découverte sur un mur de Pompéi où d'Herculanum, éveillerait une admiration universelle. De même, la figure d'Éros, de *l'Amour dominant le monde*, est le plus radieux androgyne qui ait été accoudé sur un cippe depuis la Renaissance. On voit dans *Son Altesse la Femme*, d'Octave Uzanne, *Une Évocation* qui éblouit par sa minutieuse perfection : dans un grand fauteuil, les mains sur un grimoire, le sorcier contemple la belle démone, nue et coiffée d'un hennin, qui jaillit du miroir magique en le brisant ; par le vitrail de la fenêtre, des clartés multicolores se répandent dans le laboratoire, pêle-mêle d'alambics et de retortes, *d'homunculus*, de mains de gloire, d'animaux empaillés, de pièces d'anatomie et de flacons pleins de poison. La peinture de genre ne fut jamais plus attentive au détail, à l'accessoire, au bibelot.



M. Octave Uzanne dit quelque part que dans une *Ropsographie* complète il faudrait ces chapitres :

Rops docteur ès roses, arboriculteur et botaniste, avec la description des découvertes faites par cet amateur de jardin ; — Rops voyageur et vagabond, avec l'histoire de ses prodigieuses aventures à travers l'Europe ; — Rops humoriste, prophète et visionnaire ; — Rops et M. de Krack, ou, si l'on préfère : les légendes de Félicien Rops, gascon du pays wallon.

Il faut signaler un trait de cet esprit qui explique bien des bravades de son œuvre : sa haine romantique du bourgeois et des gens officiels. Plusieurs cuivres représentent des Judith qui portent en trophées la tête de Prudhomme, d'Homais ou de Bonhomet, — toujours fort ressemblante à celle de M. Thiers :

J'ai eu trois journaux tués sous moi... Je n'avais à y gagner que le mépris des réguliers, mais il faut compter pour or et opimités la joie de dire aux cuistres ce que l'on pense, et le plaisir d'enfoncer des

épingles, la pointe en haut, dans le fauteuil des académiciens, ce qui les blesse au cerveau ! J'ai toujours cru que, dans tous les arts, une formule nouvelle, même inférieure aux anciennes, était préférable à celles-ci, comme un sarrau neuf, mal coupé quelquefois, vaut mieux qu'une guenille dorée, superbe, usée et trouée et dans laquelle ont sué six générations de rois. Je crois que les arts n'ont de vie, comme les religions, que par d'incessants avatars. Je crois que les jeunes sont les plus expérimentés, étant, en réalité, les plus anciens, par la raison simple que les gens qui composent n'importe quoi en 1886 sont plus vieux dans l'histoire des âges que ceux qui faisaient la même chose en 1841. Le mépris des vieillards qui n'ont pas su se transformer et suivre l'évolution me paraît donc le commencement de toute sagesse, et leur disparition, un bien. Voilà pourquoi, si j'en avais le pouvoir, je conduirais, impavide et souriant, les Instituts entiers aux abattoirs municipaux.

Le paradoxe le plus outrancier avait en lui un adepte plein de verve et j'en citerais d'amusants exemples, sans les noms propres, voire illustres, qui servent de substantifs aux plus truculents adjectifs.

Il changeait d'idées et de sentiments, au hasard du discours, mais jamais il ne démentit son amour pour la mer du Nord. En 1893, il écrivait à Eugène Demolder son

regret d'avoir dû quitter les blondes plages de Flandre et les dunes d'argent, dans les replis desquelles éclatent les toits rouges couronnés de pampres, telle la face empourprée du vieux Silène, et les peupliers-trembles et les argousiers gris : *Hyppophai Ramnoïdès*, eût dit le père Bellynckx, mon vieux et vénéré maître de botanique.

Me voici dans « la terre de granit recouverte de chênes » : j'ai planté ma tente d'errant à la Guymorais, la mer de Guy ! De la table épaisse et noire — une porte de ville disqualifiée ! — sur laquelle je t'écris, je vois les coiffes blanches des filles disparaître sous les chênaies, dans les chemins creux, où naguère les vieux fusils à pierre qui avaient déjà fait leur devoir au plat-bord des bateaux de Surcouf foudroyaient « les Bleus » à travers les haies de troënes.

Là-bas, par delà des grands hêtres courbés par le vent de l'Atlantique, se découpent les toits de la Fosse-Hingant, qui fut le dernier refuge de la chouannerie dans la Bretagne normande. A l'horizon, Saint-Malo, la belle guerrière, toute ceinturonnée de tours et de bastions, se balance sur l'eau comme si elle dansait une pyrrhique marine. Elle me fait penser à Chateaubriand, le grand tourmenté, et à Lamennais qui lui aussi avait l'air d'un écueil fouetté « par les autans ». Tout cela est beau ! Ce pays merveilleux me parle à l'esprit, pas au

cœur. Cette mer d'un bleu si attendri, qui n'a rien des bleus secs aciérés de la Méditerranée, réjouit mes yeux, mais je sais qu'elle n'a rien à me dire et que les sirènes de la ville submergée d'Aleth, qui dansent ici, de nuit, sur les flots avec la lumière des vieux phares, ne sont pas blondes comme celles que j'aime et dont les seins résolus, là-bas, dans les mers du Nord, fendent la vague, ainsi que les proues des navires où Pierre Puget taillait ses déesses.

Chateaubriand, Lamennais et les livres de M. Renan ne valent pas, crois-le, l'éblouissement que donnent à notre âme d'artiste les torses héroïques de nos sœurs de Flandre, caressées par la vague amoureuse, et dont les cheveux de flamme paraissent, au milieu des lames, des feux grégeois brûlant en l'honneur de la grande Vénus, mère des accouplements humains..

Malgré cet amour si vif en ses expressions, Rops' devra la gloire à son art parisien, et les Flandres lui ne auront donné que le modèle de ses vieilles femmes. Lorsqu'il partit de Bruxelles, sur le conseil de Baudelaire, la nécessité le poussait de sa main pleine de clous. Aujourd'hui encore son pays n'accorde aucune attention à sa mémoire. Sa haine des gens officiels venait de l'incompréhension et du mauvais vouloir dont il avait souffert : ceux qui auraient dû lui faciliter la tâche la lui rendirent un moment pénible.

Plus que tout autre, Félicien Rops' passera pour avoir dédié sa vie à une fantaisie échevelée : je ne voudrais pas nuire à son prestige d'indépendant ni déprécier aucunement ses accents de révolte; toutefois l'orgueil de l'artiste se drape souvent d'un manteau qui lui fut imposé et qu'il affecte de porter avec désinvolture. Il quitta la Belgique parce qu'il n'y trouvait pas à vivre, et, s'il sacrifia tant au goût polisson et badin des bibliophiles, on peut douter que la librairie bien pensante lui eût rien commandé : l'eau-fortier du *Voyage au pays des Vieux Dieux* n'aurait pas illustré, de son propre choix, *les Cousines de la Colonelle*.

En gravure, il n'y a que deux choses qui se vendent, la niaiserie et le libertinage : voilà pourquoi Rops' a fait une œuvre libertine. Vers 1888, il songeait à illustrer la Bible de Ledrain et j'en ai vu des griffonnages de toute beauté, — un *Septième jour*, entre autres, où les quatre règnes, en leurs symboles typiques, entouraient le premier couple. — Il eut l'idée d'un *Bestiaire*, d'un *Volucraire*, tracés aux marges d'un missel :

longtemps il rêva d'un *Office des Morts*. La bande à Veuillot n'a pas le droit d'exorciser un artiste qui ne fut jamais invité à une œuvre religieuse. Le parti vertueux ne veut pas d'art et le parti artistique ne veut pas de vertu : voilà tout le problème de l'immoralité contemporaine. Rops' a vécu de sa pointe, strictement; si cet art eût été plus pur, il n'eût pas nourri son homme. Il est beau, certainement de n'envisager que le colloque avec la muse : mais Rabelais nous avertit que Messer Gaster est le premier maître des arts du monde et nous savons que, sans leur fortune personnelle, ni Gustave Moreau, ni Puvis de Chavannes n'auraient accompli leurs œuvres.

Un avocat belge prononça dans un débat civil ce mot qui est resté : « L'infâme Fély ». A vrai dire, je ne connais de l'auteur des *Sataniques* que des traits de bonne amitié et de probité esthétique.

Que de fois il donna de ses planches à des artistes besogneux et que de cuivres il grava par pure gentillesse! La bourgeoisie belge lui reproche sa conduite d'époux. Sa femme aurait pénétré dans l'atelier et en serait sortie horrifiée comme du cabinet de Barbe-Bleue : c'est possible. Je crois plutôt que le fier madgyar, ayant dévoré sa fortune, ne voulut pas rester le seigneur de Thozée.

Peu avant sa mort, il écrivait ceci :

J'ai la haine des tiédeurs. Il faut que les hommes chauds se refroidissent d'un coup, en gens frappés d'une balle. La vieillesse doit les trouer ainsi et la vieillesse et la mort doivent être une.

Quelques amis se mettent en route, au matin; les chansons joyeuses montent dans l'air, tous ont le rire aux lèvres et la gaîté dans les yeux; à midi on chante encore, mais la montée est rude, le soleil brûlant fait baisser les fronts, quelques voix se sont tues. Le soir venu, plus rien, le silence. Les amis, fatigués, cheminent courbés; un seul chante encore et célèbre les splendeurs des crépuscules, comme il a chanté les lumières glorieuses de midi et les fraîcheurs de l'aurore, comme il dira tantôt les douceurs des nuits bleues; ses amis haussent les épaules et les passants attardés le prennent pour un ivrogne.

Je serai celui-là. Je veux que la mort en me touchant me fasse claquer la tête. comme un œuf d'autruche qu'on flanquerait du haut des tours de Notre-Dame.

Il a été « celui-là »: il a disparu brusquement; personne ne l'a vu vieillir. Il resta fringant, désinvolte, spirituel et jeune

jusqu'à la fin. Des années ont passé depuis et il convient que la postérité sache autre chose de ce maître que l'épithète de « tant folâtre » ou le nom « d'infâme Fély ». A défaut de reproductions, j'ai cité beaucoup de lettres afin que le lecteur fût en contact aussi direct que possible avec ce rare esprit. M. Rodrigues a consacré un catalogue analytique à l'œuvre de Rops' et la revue *la Plume* a donné, en 1896, dans un fascicule largement illustré, les principales études inspirées par le graveur namurois. Si diverses sont les deux mille planches que j'appréhende fort le jugement du public. L'*Enterrement au pays wallon* ressemble à un Courbet et les lithographies rappellent Gavarni. *Pornocratès* ne paraîtra pas admirable à tel ou tel et combien s'écarteront à la vue des squelettes surtout, parodiant les gestes amoureux! D'un autre côté, les bas noirs d'une nudité la vulgarisent... Rops' n'aura sa place que le jour où l'on formera l'album de ses chefs-d'œuvre et à condition que le choix soit fait par un esprit classique, résolu à éliminer les choses purement amusantes ou bizarres. Si, enfin, cet album paraît, tel que je le conçois, il justifiera une parole qu'on m'a souvent reprochée comme une impardonnable étourderie et que je répète, aujourd'hui, après bien des comparaisons et des réflexions : « Félicien Rops' est le plus grand maître flamand depuis l'école d'Anvers. »

Mais ce Flamand fit œuvre française et parisienne, comme Van Dyck devint le portraitiste de l'aristocratie anglaise. Autrement humain que l'élève de Rubens, il avoisine Dürer par la hantise du mystère intérieur; la part du diable est sa part dans l'art du cuivre : ainsi tient-il au moyen âge sublime.

Certes, on ne peut étaler cette œuvre à tous les yeux, mais ses chefs-d'œuvre n'offensent pas la pudeur, austères et douloureux : voyez plutôt *la Femme confiant son secret à la Chimère*.

La femme de nos romans, la femme de Balzac et de Barbey d'Aurevilly a son corps chez Rops' et non ailleurs. Madame Bovary s'y dresse en académie et dessinée comme par un autre Ingres. Personne n'a exprimé comme lui, Ève et le serpent : — Ève et le serpent, n'est-ce pas la moitié du monde et la moitié de l'art ?

PÉLADAN

FLEUR-DE-MAI[1]

VII

Dans le produit de l'expédition, Pascualo eut pour sa part une douzaine de mille réaux, que l'oncle Mariano lui versa quelques jours après. Mais le mari de Dolores y gagna encore quelque chose de plus : l'estime de son oncle qui, satisfait d'avoir empoché sa part sans beaucoup de risque, le considéra dorénavant comme un homme de bien, et les chaleureux éloges des gens de la plage qui avaient appris l'aventure. La sortie des Columbretas parut un fameux tour : la péniche avait été en danger de sombrer, et les douaniers n'avaient rien trouvé dans l'île.

Le Recteur était comme étourdi par son heureuse fortune. Ces douze mille réaux, joints aux épargnes amassées *peseta* par *peseta* et gardées dans un endroit que Dolores et lui étaient seuls à connaître, constituaient une somme rondelette avec laquelle un honnête homme pouvait entreprendre quelque chose.

Et ce quelque chose, on savait bien que ce serait une affaire maritime : car le Recteur n'avait pas le caractère de son oncle pour exploiter à terre, les bras croisés, la misère du pauvre monde. Quant à la contrebande, il ne fallait plus

1. Voir la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

y songer : c'était bon pour une fois, comme le jeu qui favorise toujours les débutants; mais on ne doit pas tenter le diable. Pour un homme de son espèce, il n'y avait rien de mieux que la pêche, à condition de la faire avec ses moyens propres, sans se laisser voler par des patrons qui restent au coin du feu et qui s'attribuent la plus grosse part.

Comme conclusion de ces raisonnements qu'il ressassait même la nuit, en se retournant entre les draps et en tourmentant sa Dolores qu'il ne cessait de consulter, il résolut d'employer son capital à faire construire une barque; non pas une barque quelconque, mais, si possible, la meilleure de toutes celles qui navigueraient en face de la Maison des Bœufs. « Il était bien temps, *rediel!* On ne le verrait plus matelot ou maître salarié; il serait patron de barque et, comme insigne distinctif de son rang, il planterait à la porte de sa maison le mât le plus haut qu'il pourrait découvrir, pour y mettre sécher ses filets au bout.

« Messieurs et mesdames, sachez que le Recteur fait construire une barque! Si la belle Dolores, maintenant qu'elle est riche, va encore à la Poissonnerie, elle y vendra son poisson... » Et les femmes du quartier commentaient la nouvelle: et, quand elles passaient au canal du Gaz, elles s'approchaient des hangars des calfats et contemplaient avec envie le Recteur. Celui-ci, mâchonnant sa cigarette, demeurait là du matin au soir, afin de surveiller les charpentiers qui sciaient et rabotaient des bois jaunes, frais, pleins de résine, les uns droits et forts, les autres courbés et minces, pour la nouvelle embarcation. Le travail s'accomplissait avec calme. Pas de précipitation et pas de bévues : on n'était pas pressé. La seule chose que désirait Pascualo, c'était que sa barque fût la meilleure du Cabañal.

Tandis qu'il s'adonnait corps et âme à la construction de cette barque, Tonet, lui, se la coulait douce, grâce à la somme qu'il avait reçue du Recteur pour le voyage d'Alger.

D'ailleurs, dans la vieille masure où il logeait avec Rosario et où les querelles, les brutalités et les bastonnades leur tenaient compagnie, l'heureux succès de ce voyage n'avait pas amené la moindre aisance. La pauvre femme continuait à porter chaque matin sa charge de poisson jusqu'à Valence, et

souvent même jusqu'à Torrente ou à Bétera, toujours pédestrement, par économie ; et, lorsque le temps n'était pas favorable pour la vente, elle passait les journées dans son trou, seule avec son chagrin et sa misère. Mais son cher Tonet était plus beau garçon que jamais ; il avait des habits neufs, il avait une poignée de *douros* dans sa poche ; et il était continuellement fourré au café, lorsqu'il ne s'en allait pas à la ville, avec des camarades, soit pour risquer quelques *pesetas* dans les tripots, soit pour faire du grabuge dans le quartier des pêcheurs. Néanmoins, lorsqu'il rencontrait son oncle, afin de ne pas laisser prescrire son droit d'être importun, il lui reparlait de ce petit emploi aux travaux du port qu'il sollicitait à l'époque de sa pauvreté.

Il se plongeait avec délices dans cette abondance momentanée, qui lui rappelait l'heureux temps de son mariage ; et, avec son éternelle imprévoyance, avec cette cynique légèreté qui le faisait adorer des femmes, il ne songeait pas qu'il verrait bientôt la fin de la somme donnée par son frère : une petite somme qui aurait même été déjà épuisée si ses amis n'avaient pas voulu le régaler à leur tour et s'il n'avait pas eu du bonheur au jeu. Il rentrait dans sa baraque à une heure très avancée de la nuit et il se couchait de méchante humeur, jurant entre ses dents, prêt à répondre par des soufflets aux moindres observations de Rosario.

Parfois celle-ci était deux ou trois jours de suite sans le voir ; au contraire, on le voyait à chaque instant chez le Recteur ; et, si Pascualo n'était pas là, il s'installait à la cuisine, près de Dolores, écoutant, tête basse et d'un air soumis, les reproches que sa belle-sœur lui adressait sur sa mauvaise conduite. Quand le Recteur survenait au milieu d'une de ces semonces, il louait fort le bon sens de sa femme. « Mon Dieu, oui ! Dolores lui disait tout ça parce qu'elle l'aimait bien, parce qu'elle était une femme prudente qui ne pouvait souffrir que son beau-frère fît de pareilles folies et donnât tant de prise à la médisance. » Et le mari bonasse, à entendre les admonestations de sa Dolores, « une femme de tête, une vraie mère pour ce garçon un peu toqué », finissait par s'attendrir.

Plus l'argent de Tonet approchait de sa fin, plus le prodigue

fréquentait au logis de son frère. Toutefois, il savait mettre à profit ces conseils maternels; et, pour ôter aux gens l'occasion de bavarder, il accompagnait assez souvent Pascualo jusqu'au hangar des calfats et affectait de s'intéresser à la construction de cette gigantesque charpente dont les flancs se recouvraient peu à peu et dont les sveltes profils se dessinaient sous les marteaux, les scies et les haches continuellement occupés à la façonner.

L'été vint. La partie de la plage située entre le canal du Gaz et le port, délaissée le reste de l'année, présentait l'animation d'un campement. La chaleur torride chassait la ville entière vers cette grève où se bâtissait une véritable cité improvisée. Les cabines de bains, avec leurs murs de toile peinte et leurs toits de roseaux, s'alignaient en files correctes devant la mer houleuse, pavoisées de drapeaux multicolores, baptisées de noms extravagants, surmontées de pantins, de marionnettes, de petits bateaux mis là en guise de grotesques enseignes pour distinguer chacune et pour empêcher les erreurs. Derrière, en prévision de l'appétit que la brise marine réveillerait dans les estomacs débilités, les gargotes s'éparpillaient; les unes à l'aspect prétentieux, avec des escaliers et des terrasses, — le tout fragile comme des décors de théâtre, mais rachetant la faiblesse de la construction et le mystère de la cuisine par des titres pompeux : *Restaurant de Paris*, *Hôtel du bon goût*; — et, à côté de ces vaniteuses officines de la gastronomie estivale, les autres, les vieux cabarets indigènes, avec leurs auvents de nattes, leurs tables boiteuses, les *porrones*[1] sur les tables et les fourneaux en plein air, étalant avec fierté leurs pancartes d'une réjouissante orthographe : *Le Nap*, ou *Salvaor y Neleta*; et, depuis la Saint-Jean jusqu'à mi-septembre, ils offraient comme plat du jour les escargots à la sauce.

Au milieu de cette ville éphémère, qui devait s'évanouir comme une fumée sous les premières bourrasques d'automne, les tramways et les trains filaient, sifflant avant d'écraser; les tartanes se hâtaient, déployant comme des étendards d'allègre folie leurs petits rideaux rouges; et la foule grouillait jusque

1. Carafes de verre, avec un long bec effilé par où coule un mince jet d'eau ou de vin que l'on boit « à la régalade ».

fort avant dans la nuit, avec un bourdonnement de guêpier où se confondaient les cris des pâtissières, le gémissement des orgues de Barbarie, le grincement des guitares, le claquement des castagnettes et l'aigre nasillement des accordéons : musiques au son desquelles dansaient les messieurs en accroche-cœur et en blouses blanches, personnages estimables qui, après avoir pris, non un bain d'eau, mais un bain intérieur, s'en retournaient à Valence dans d'excellentes dispositions pour jouer du couteau ou pour administrer une paire de soufflets au premier municipal rencontré.

Sur l'autre côté du canal, la population maritime regardait cette joyeuse invasion, mais sans s'y mêler. « Il faut bien que le monde s'amuse ! » Cette saison-là était comme une vache grasse que le Cabañal avait la chance de traire pour le reste de l'année.

Au commencement d'août, le jour arriva, impatiemment attendu, où la barque du Recteur put être considérée comme finie.

Quelle joie ! Son propriétaire parlait d'elle comme un aïeul parle de la belle constitution de son petit-fils. — Le bois, du meilleur qu'on avait pu se procurer ; le mât, droit, poli, sans une fente ; la carène, un peu large pour mieux résister aux vagues, mais avec une proue si fine que c'était quasiment une lame de rasoir ; les bordages, peints en noir, vernis et brillants comme un soulier de bourgeois ; les côtés, d'une blancheur éblouissante, ni plus ni moins que le ventre d'une anguille : — voilà comment elle était !

Il ne manquait plus que les cordages, les filets et quelques engins ; mais les cordiers et les gréeurs les plus habiles de la plage travaillaient à les faire ; et, avant le 15 août, la barque serait complètement terminée et pourrait se montrer en public, belle comme une fiancée qui, le jour du mariage, sort vêtue de neuf depuis les pieds jusqu'à la tête.

C'était ce que disait le Recteur, un soir, assis devant sa porte au milieu du cercle de famille. Il avait invité à dîner sa mère et sa sœur Roseta. Dolores était auprès de lui ; et, un peu à l'écart, sur un tabouret de sparte, adossé au tronc d'un olivier et regardant la lune à travers le feuillage poudreux, dans une pose et avec une physionomie qui rappelait le

troubadour de chromo, Tonet jouait de la guitare. Sur le trottoir, à quelques pas, la poêle bouillait, pleine de poisson, sur un petit fourneau de terre. Les enfants du voisinage couraillaient dans le ruisseau fangeux et donnaient la chasse aux chiens. Devant toutes les maisons de la rue, il y avait des groupes sortis pour jouir de la faible brise qui soufflait de la mer. « *Redéu!* comme on devait rôtir, à Valence ! »

La *siña* Tona avait beaucoup changé. Elle venait de « faire le saut », comme elle disait. De l'obésité bien conservée, elle avait passé brusquement à la vieillesse. La lumière crue et bleuâtre de la lune éclairait sa tête presque chauve où les cheveux rares, tirés et gris, formaient un réseau fin sur le crâne un peu rose, sa face ridée, aux joues flasques et pendantes, ses yeux noirs qui, après avoir tant fait parler d'eux au Cabañal, tristes maintenant et à demi éteints, disparaissaient presque dans la bouffissure des chairs qui menaçait de les submerger.

Cette décadence était causée par les ennuis. « Ce que les hommes l'avaient mise en rage! » Ce mot était une allusion à son fils Tonet; mais, en le prononçant, elle pensait peut-être aussi au douanier Martinez.

D'autre part, les temps devenaient durs. La cantine de la plage ne rapportait plus qu'une misère; et Roseta avait dû entrer à la Manufacture des tabacs. Tous les matins, la jeune fille, ayant au bras son petit panier, se mettait en route pour Valence, mêlée à ces bandes de donzelles gracieuses et impudentes qui, les talons sonnants et les jupes envolées, s'en allaient éternuer, recluses à l'Ancienne Douane, dans une atmosphère chargée de tabac en poudre.

Et quelle jolie fille elle était devenue, cette Roseta! On pouvait dire qu'elle méritait son nom. Souvent sa mère, la regardant à la dérobée, retrouvait en elle l'élégance du *siñor* Martinez. Ce soir-là, tandis qu'elle déplorait que sa fille dût aller à la Manufacture de grand matin, même en hiver, elle examinait cette blonde chevelure ébouriffée, ces yeux pensifs, ce teint blanc qui avait résisté au soleil et à la brise de mer, et que jaspaient en ce moment les ombres du feuillage traversé par les rayons de la lune, si bien que des arabesques de lumière et d'obscurité veinaient la face de la jouvencelle.

Roseta promenait de Dolores à Tonet ses grands yeux attentifs et mélancoliques de vierge qui sait tout. Quand elle entendit le Recteur faire l'éloge de son frère, parce que celui-ci se rangeait, abandonnait de plus en plus la vie joyeuse et prenait un goût de plus en plus vif à cette maison où il trouvait le calme et les bonnes paroles qu'il ne trouvait pas dans la sienne, sa demi-sœur eut un sourire sarcastique. « Ah! les hommes! C'était bien ce que sa mère et elle-même répétaient si souvent: Quand ils ne sont pas des gredins, comme Tonet, ils sont des imbéciles comme Pascualo. » Aussi les avait-elle en horreur, et tout le Cabañal était émerveillé de la façon dont elle éconduisait ceux qui s'offraient comme amoureux. Non, elle ne voulait avoir aucun rapport avec les hommes. Elle se souvenait de toutes les malédictions qu'elle avait ouï sa mère proférer contre ces vauriens, aux heures où la *siña* Tona, indignée, se répandait en invectives dans la solitude de la vieille barque.

Maintenant, le petit cercle était silencieux. Le poisson pétillait dans la poêle; Tonet pinçait de vagues arpèges sur sa guitare; et la bande mutine des gamins, plantés au milieu du ruisseau et contemplant la lune avec le même étonnement que s'ils la voyaient pour la première fois, chantait sur une cadence monotone, avec des voix qui sonnaient comme des clochettes d'argent :

La lune, la prune
Vêtue de deuil... [1]

Tonet, qui avait mal à la tête se fâcha : « Est-ce qu'ils n'allaient pas bientôt se taire? » Mais faites-vous donc obéir par ces polissons!

Sa mère la gronde,
Son père ne veut pas [2]...

Et les chiens vagabonds, se joignant au chœur enfantin qui chantait en l'honneur de Diane cet hymne extravagant, envoyaient à la déesse leurs abois les plus féroces.

1. *La lluna, la pruna,*
Vestida de dòl...

2. *Sa mare la crida.*
Son pare no vol...

Le Recteur continuait à parler de sa barque ; « Tout serait prêt pour le 15 août, et déjà il était convenu avec le curé que celui-ci viendrait ce jour-là, dans l'après-midi, pour donner la bénédiction... Mais diable ! il y avait une chose qui manquait encore ! Et dire qu'on n'y avait pas songé ! Pour un baptême il faut un nom et le nom n'était pas choisi. Comment l'appellerait-on, cette barque ? »

Ce problème inattendu causa une émotion et l'insouciant Tonet lui-même déposa à terre sa guitare, prenant une attitude méditative... « Voilà ! Il avait trouvé.., » Ses sentiments belliqueux, ses souvenirs de marin du roi lui avaient fourni une inspiration. La barque s'appellerait *Crache-fer*. — Hein ? qu'en dites-vous ?

Le Recteur n'y vit pas d'objection. Ce gros ventru pacifique se redressait fièrement, à la pensée que sa barque s'appellerait *Crache-fer* ; et il la voyait déjà sillonner les flots avec l'élégance fanfaronne d'une frégate portugaise. Mais les femmes protestèrent : « Quel drôle de nom ! Comme on s'en moquerait au Cabañal ! Est-ce qu'une barque de pêche crachait du fer ? La meilleure idée, c'était celle de la *siña* Tona : on l'appellerait *Légère*, comme cette autre où avait péri le père Pascualo et qui ensuite avait servi de refuge à toute la famille. »

Sur quoi, la protestation fut générale. « C'était un nom qui forcément devait porter malheur. Le sort de l'autre barque le prouvait assez. Le meilleur nom, c'était celui que proposait Dolores : *la Rose-de-la-Mer*. Ça, c'était vraiment joli ! » Le Recteur admira une fois de plus le bon goût de sa femme ; mais il se rappela qu'il y avait déjà une autre barque ainsi nommée. « Quel dommage ! »

Et Roseta, qui jusqu'alors n'avait rien dit et qui s'était contentée de faire une moue de dédain à chaque nom proposé, déclara sa préférence. « Il fallait appeler la barque *Fleur-de-Mai*. » Cette idée-là lui était venue le soir même, à la cantine, en regardant une de ces vignettes qui ornaient les paquets de tabac apportés de Gibraltar. Elle avait été séduite par cette inscription si gentille, dont les lettres formaient une auréole de couleurs au-dessus de la marque de fabrique représentant une demoiselle en costume de danseuse, avec

des roses pareilles à des tomates sur sa petite jupe blanche et, dans sa main, une poignée d'on ne savait quelles autres fleurs pareilles à des raves.

Le Recteur s'enthousiasma. « Oui, *recristo!* Ça, c'était bien trouvé! La barque s'appellerait *Fleur-de-Mai*, comme le tabac de Gibraltar. Quoi de plus juste! Cette barque avait été payée, pour la majeure partie, avec l'argent de la cargaison, et la cargaison se composait de ces paquets où l'on voit sur l'étiquette la folâtre demoiselle... Oui, oui, Roseta avait raison. *Fleur-de-Mai*, pas autre chose que *Fleur-de-Mai*! »

Tous partagèrent l'enthousiasme du Recteur : ce nom leur paraissait doux et beau ; et leurs rudes imaginations en recevaient une sorte de caresse poétique. Ils lui trouvaient un charme attirant et mystérieux, sans soupçonner que ce nom était celui de la barque historique qui emmena vers les côtes américaines les puritains anglais poursuivis, portant dans ses flancs le germe de la plus grande république du monde.

Le Recteur était radieux. « Comme elle avait de l'esprit, cette Roseta!... Et maintenant, messieurs et mesdames, il s'agissait de souper! Au dessert, on trinquerait à *la Fleur-de-Mai*. »

Le petit Pascualet, s'apercevant que la poêle rentrait au logis avec toute la famille, abandonna le chœur des gamins ; et ainsi finit la monotone cantilène : *La lune, la prune...*

Grâce à la facilité avec laquelle les nouvelles se transmettent dans les petits endroits, tout le Cabañal sut bientôt que la barque du Recteur s'appelait *Fleur-de-Mai* ; et lorsque, la veille de la bénédiction, on l'amena sur la grève, en face de la Maison des Bœufs, elle avait déjà sur le bordage de la poupe son joli nom peint en bleu.

Le lendemain, dans l'après-midi, on aurait pu croire que c'était dimanche au quartier des Baraques. Des fêtes pareilles, on n'en voyait pas souvent! Le parrain de la barque était M. Mariano, en personne, « le Callao », ce richard qui, d'habitude, avait le poing serré, mais qui, ce jour-là, pour honorer son neveu, était d'humeur à jeter l'argent par les fenêtres. Sur la plage, les dragées rouleraient et les verres circuleraient à n'en plus finir.

Le Recteur savait comment il fallait faire les choses. Il se rendit à l'église avec tous les hommes de son équipage, pour escorter jusque sur la grève le curé, don Santiago. Le curé l'accueillit par un de ces sourires que l'on réserve aux bons paroissiens. « Quoi ? il était déjà l'heure ? Eh bien, on pouvait avertir le sacristain de préparer le bénitier et le goupillon. Quant à lui-même, il serait prêt dans une seconde : le temps de passer son rochet, pas davantage. »

Mais le Recteur se récria, indigné : » Le rochet ? Allons donc ! Pascualo voulait la chape, et la meilleure. Le baptême de sa barque n'était pas une chose ordinaire. Et, au surplus, n'était-il pas là pour payer ce qu'il faudrait ? »

Don Santiago sourit : « Bon ! La chape n'était pas l'ornement usité en semblable circonstance ; mais il consentait à la mettre pour Pascualo, qui était un fidèle chrétien et qui savait se comporter honnêtement avec les personnes. »

Ils sortirent du presbytère, le sacristain ouvrant la marche, avec le goupillon et le pot d'eau bénite, et, derrière le sacristain, don Santiago, escorté par le patron et par ses hommes, tenant d'une main son livre de prières et relevant de l'autre main, pour ne pas balayer la boue, sa chape vieille et fastueuse, d'une blancheur mate, bordée de lourds galons d'or verdâtre, et qui, à travers la trame effilochée, laissait voir la doublure des broderies en relief.

Les gamins accouraient en bandes, pour frotter leur nez morveux sur cette main sacrée qui, à chaque instant, devait s'allonger hors de la chape. Les femmes saluaient d'un sourire le *pare capellá*[1], homme d'humeur joviale, tolérant, qui avait ses pointes de malice, qui savait s'adapter aux mœurs de ses ouailles, et qui ne s'étonnait pas lorsqu'une poissarde dévote l'arrêtait au milieu de la rue pour faire bénir ses paniers et sa balance, afin de ne pas être surprise par la police à faire des pesées peu consciencieuses.

Quand le cortège déboucha sur la plage, les cloches se mirent à carillonner, confondant leur joyeux babil avec le murmure des vagues. Les badauds se hâtaient pour arriver à temps et ne rien perdre de la cérémonie. Là-bas, dans un

1. « Père chapelain. »

espace libre, la *Fleur-de-Mai* se dressait sur le sable, entourée d'un noir et mouvant essaim, luisante, vernie, baignée par le soleil qui en dorait les flancs, détachant sur le ciel bleu son mât fin et gracieusement incliné, en haut duquel s'agitait la marque distinctive de toute barque neuve : un bouquet d'herbes et de fleurs artificielles qui devait rester là jusqu'à ce que le vent des bourrasques l'eût déchiqueté.

Le Recteur et ses hommes faisaient un passage au curé parmi la foule qui se pressait autour de la barque. Devant la poupe se tenaient la marraine et le parrain : la *siña* Tona, avec une mantille et une jupe neuves, et l'oncle Mariano, avec un chapeau et une canne, habillé en monsieur, ni plus ni moins que lorsqu'il allait à Valence pour parler au préfet.

Toute la famille présentait un aspect de somptuosité qui faisait plaisir à voir. Dolores avait une robe rose, un splendide foulard de cou en soie, et ses doigts étaient chargés de bagues. Tonet se pavanait sur le pont avec une jaquette flambant neuf, avec un mirifique bonnet campé sur son oreille, et il caressait sa moustache, très satisfait de se voir là-dessus, exposé à l'admiration des belles filles. En bas, près de Roseta, était sa femme, Rosario, qui, attendu la solennité de la circonstance, avait fait la paix avec Dolores et s'était nippée de ses meilleures hardes. Quant au Recteur, il était éblouissant ; il ressemblait à un Anglais, dans ce riche costume de laine bleue que lui avait rapporté de Glasgow le mécanicien d'un vapeur ; et il étalait sur son gilet un objet dont il faisait usage pour la première fois de sa vie : une chaîne en doublé, aussi grosse qu'un câble de sa barque.

Dans ce beau costume d'hiver, il était tout en sueur ; et il jouait des coudes pour empêcher la foule de bousculer le curé et les parrains.

— Voyons, messieurs ! un peu de silence ! Un baptême n'est pas une chose risible. On s'amusera plus tard.

Et, pour donner l'exemple à cette cohue irrespectueuse, il prit un air de componction et enleva son bonnet, tandis que le curé, qui suait également sous sa lourde chape, cherchait dans le livre de prières celle qui commence par : « *Propitiare, Domine, supplicationibus nostris, et benedic navem istam...* »

Les parrains, graves, les yeux fixés sur le sol, étaient debout à droite et à gauche du curé. Le sacristain observait l'officiant, prêt à répondre : «*Amen!*» La multitude se calmait, recueillie et comme en suspens, bonnets bas, dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire.

Don Santiago connaissait bien son public. Il lisait la prière avec une lenteur solennelle, épelant les mots, faisant de longues pauses, au milieu du silence général. Et le Recteur, à qui l'émotion avait troublé la cervelle, hochait la tête à chaque phrase, comme s'il buvait tout ce que le curé disait en latin à sa *Fleur-de-Mai*. Le seul bout de phrase qu'il put saisir fut : « *Arcam Noe ambulantem in diluvio* » ; et il s'enfla d'orgueil à deviner confusément que sa barque était comparée au navire le plus fameux de la chrétienté, si bien qu'il devenait lui-même comme compère et compagnon du gai patriarche, le premier marin qu'il y ait eu dans le monde.

La *siña* Tona portait son mouchoir à ses yeux, qu'elle tamponnait pour empêcher les larmes d'en jaillir.

La prière achevée, le curé empoigna le goupillon :

— *Asperges...*

Et il envoya sur la poupe de la barque une poussière d'eau qui glissa en gouttelettes le long des planches peintes. Puis, toujours précédé par le patron, qui écartait la foule, et suivi par le sacristain, qui bredouillait des *amen*, il fit le tour de la barque en réitérant les phrases latines et les coups de goupillon.

Le Recteur ne pouvait croire que la cérémonie fût déjà terminée. Il fallait bénir encore ce qu'il y avait à l'intérieur, le pont, les soutes, le fond de la cale. « Allons, Don Santiago! Un petit effort! Le curé savait que Pascualo ne le payerait pas d'ingratitude. »

Et le curé, souriant devant la mine suppliante du patron, s'approcha de la petite échelle appliquée contre le ventre de la barque et entreprit de monter là-haut, avec cette chape incommode qui, baignée par le soleil déclinant, ressemblait de loin au caparaçon de quelque brillant insecte grimpeur.

Quand tout fut béni, le curé se retira sans autre escorte que celle de son enfant de chœur ; et l'assistance se précipita autour de la barque comme si elle voulait la prendre d'assaut. « On pouvait l'armer, maintenant! »

Tous les vauriens du Cabañal étaient là, ébouriffés, braillant, à l'adresse des parrains, leur criarde antienne :

Amandes, dragées...

Sur le pont, M. Mariano souriait, majestueux. « On allait voir ce que c'était que les bonnes choses. Il avait dépensé une once d'or pour faire honneur à son neveu. » Et il se baissa, plongea les mains dans les paniers qu'il avait entre les jambes.

— Attrape !

Et une première mitraillade de dragées, dures comme des balles, tomba sur la marmaille hurlante qui, pour se disputer les amandes et les bonbons à la cannelle, se vautrait dans le sable, les cotillons en l'air, les fonds de culotte laissant voir par leurs trous des chairs rougeâtres de polissons habitués au vagabondage.

Tonet débouchait les cruchons de genièvre, invitant ses amis d'un air protecteur, comme si c'était lui qui régalait. L'eau-de-vie blanche se versait à pleins pots, et tout le monde venait boire : les douaniers, avec leur fusil sur le bras; les patrons des autres barques, nu-pieds, vêtus de bayette jaune, comme des paillasses; les petits mousses exhibant sur leurs haillons, passé en travers de leur ceinture, un terrible couteau aussi grand qu'eux.

C'était sur le pont que se donnait la fête. La *Fleur-de-Mai* retentissait d'un joyeux piétinement, comme le plancher d'une salle de bal ; une odeur de cabaret se répandait autour de la barque.

Dolores, attirée par la gaieté de ces gens en liesse, se hissa sur l'échelle, gourmandant à chaque marche les petits mousses qui s'attroupaient avec la malsaine intention de reluquer les bas rouges de la superbe patronne. La femme du Recteur était dans son élément, parmi tous ces hommes, qui l'entouraient d'une admiration goulue; et elle foula d'un pied ferme ces planches qui lui appartenaient, regardée d'en bas par beaucoup de femmes, et spécialement par sa belle-sœur Rosario, qui devait en crever de jalousie.

Le Recteur ne quittait pas sa mère. En ce jour solennel et si passionnément désiré, il éprouvait comme une recrudescence

d'amour filial; et il en oubliait sa femme et même son Pascualet, qui se bourrait de dragées sans que personne modérât sa gourmandise.

— Patron de barque!... patron de barque!...

Et il embrassait sa vieille mère, plaquait des baisers sur cette face bouffie et sur ces yeux pleins de larmes.

Des souvenirs s'étaient réveillés dans la mémoire de Tona. La fête en l'honneur de la barque avait évoqué le passé : par delà cette fâcheuse aventure avec le douanier et ces longues années de vieillesse où elle avait si fort abhorré les hommes, le défunt Pascualo lui réapparaissait, jeune et vigoureux, tel qu'elle l'avait connu à l'époque de son mariage; et elle pleurait inconsolablement, comme si elle eût été veuve d'hier.

— Mon fils, mon fils! — gémissait-elle en embrassant le Recteur, qui lui paraissait être son mari ressuscité.

Le Recteur était l'honneur de la famille, celui qui, à force de travail, lui avait permis de recouvrer l'importance perdue. Et, si elle pleurait, c'était parce qu'elle avait un remords : elle s'accusait de n'avoir pas aimé ce fils comme il le méritait. Maintenant son cœur débordait de tendresse; elle sentait comme une hâte de l'aimer beaucoup, et elle redoutait — ah! oui, seigneur! — elle redoutait que ce cher fils n'eût le même sort que le père. Et, tout en exprimant ses craintes, d'une voix entrecoupée par les sanglots, elle regardait la pauvre petite cantine que l'on apercevait là-bas, l'épave dont les entrailles avaient été témoins de cette épouvantable tragédie où un martyr du travail avait succombé.

Le contraste entre la barque neuve, fière, éblouissante, et cette coque funèbre qui, faute de clients, se faisait de jour en jour plus triste et plus sombre, bouleversait Tona qui déjà s'imaginait voir la *Fleur-de-Mai* fracassée et la quille en l'air, comme autrefois elle avait vu l'autre rapportant à fond de cale le cadavre de son infortuné mari. Non, elle ne se réjouissait pas. Le gai vacarme des assistants lui faisait mal. C'était braver la mer, cette sournoise qui en ce moment murmurait avec une cajoleuse perfidie, comme un chat câlin et traître, mais qui se vengerait dès que la *Fleur-de-Mai* se serait confiée à elle. Tona avait peur pour ce fils, qu'elle aimait d'un amour subitement exalté, comme si elle venait de le

retrouver après une longue absence. Peu importait qu'il fût un vaillant marin : le père aussi l'avait été, s'était moqué des tempêtes. « Hélas ! son cœur le lui disait, à la pauvre Tona : la mer avait juré la perte de toute la famille, et elle dévorerait la nouvelle barque comme elle avait dévoré l'autre ! »

Mais le Recteur la rabroua, scandalisé :

— Non, *recristo !* Assez de jérémiades !... En voilà, un discours opportun, dans un jour où l'on est tout à la joie !...

« Tout ça, c'était des giries de vieille, des remords qui la prenaient pour avoir oublié trop longtemps son mari... La seule chose qu'elle eût à faire, c'était de brûler un cierge bien lourd à l'intention du défunt, pour le cas où son âme serait en peine. Foin de la tristesse ! Quant à lui, il ne voulait pas qu'on dît du mal de la mer. La mer était une fidèle amie, qui se fâchait quelquefois, mais qui se laissait exploiter par les honnêtes gens et qui subvenait aux besoins des pauvres... »

— Eh bien, Tonet, encore un verre ? Continuons la fête ! Il faut que la *Fleur-de-Mai* soit bien baptisée.

Et il se remit à boire, tandis que la mère continuait à pleurnicher, les yeux fixés sur la tragique épave qui avait servi de berceau à ses enfants.

A la fin, le Recteur se fâcha : « Est-ce qu'elle n'allait pas se taire ? Un jour comme celui-ci, se rappeler que la mer a de vilains caprices ? Eh ! si elle ne voulait pas exposer son fils au péril, que ne l'avait-elle élevé pour faire de lui un évêque ?... L'essentiel, c'était qu'on fût un honnête homme, qu'on travaillât avec courage ; et il adviendrait ensuite ce qu'il pourrait ! Les individus de son espèce naissaient marins ; ils n'avaient pas d'autre gagne-pain que la mer ; ils étaient accrochés pour toujours à ses mamelles, et ils n'avaient qu'à prendre bonnement ce qu'elle leur offrait, l'aigreur de la tempête ou la douceur des grandes pêches... Il fallait bien que quelqu'un se risquât, pour fournir de poisson la table des gens : or, cela, c'était son lot, à lui, et il continuerait à naviguer comme il l'avait fait depuis son enfance... »

— *Rediel !* Vieille mère, taisez-vous ! Et vive la *Fleur-de-Mai !...* Encore un verre, messieurs et mesdames ! Une fête est une fête.

« C'était lui qui payait ; et les personnes présentes lui feraient de la peine si on ne les ramassait pas, vers minuit, ronflant sur le sable comme des cochons ! »

VIII

Le Recteur avait passé la journée à Valence pour ses affaires, et il s'en retournait chez lui.

Arrivé à la Glorieta [1], il s'arrêta en face de la Manufacture. Il était six heures. Le soleil donnait une teinte orange aux combles de cette énorme bâtisse et adoucissait les teintes d'un vert noirâtre que les pluies avaient déposées dans les creux des mansardes. La statue de Charles III baignait dans un air bleu et diaphane, saturé de lumière tiède; et, par les balcons grillés, s'échappaient des rumeurs de ruche en travail, des cris, des chansons et un bruit métallique de ciseaux pris et quittés à chaque instant.

Par le large portail commençaient à sortir, tel un troupeau en révolte, les ouvrières des premiers ateliers : un torrent de robes d'indienne, de manches retroussées, de bras robustes, de jambes trottinant sans cesse à menus pas de moineau. Une confuse vocifération d'appels et de propos indécents se répandait devant la porte, sur le large espace oùles soldats de garde faisaient les cent pas et où se dressaient quelques petits kiosques de limonadiers.

Le Recteur, debout sur le trottoir de la Glorieta, au milieu des crieurs de journaux, se plaisait à observer le gai tumulte des cigarières, dont la troupe turbulente, avec ses blancs foulards sur le front, avait un vague aspect de communauté mutinée, de nonnes impudiques dont les yeux noirs mesuraient les hommes et semblaient les déshabiller d'un regard dédaigneux.

Il aperçut Roseta qui, se séparant d'un groupe, venait à sa rencontre. Les compagnes de la jeune fille attendaient

1. Place publique occupée en partie par un square, devant la Manufacture des tabacs.

d'autres ouvrières qui appartenaient à des ateliers différents et qui ne devaient sortir qu'un peu plus tard.

« Pascualo s'en retournait à la maison? Très bien. Alors ils feraient route ensemble. »

Et ils partirent par le chemin du Grao. Lui, lourd comme un marin aux jambes arquées, devait presser le pas pour ne pas être laissé en arrière par cette diablesse de fille qui ne savait marcher que très vite, avec un dandinement gracieux, et en faisant onduler sa jupe comme un pavillon de goélette. Son frère voulait lui prendre son panier pour la soulager. « Mais non; grand merci! Elle était si habituée à sentir ce panier sur son bras que, sans lui, elle ne savait plus marcher. »

Le Recteur, avant même d'arriver au Pont de la Mer, parlait déjà de sa barque, de cette *Fleur-de-Mai* pour laquelle il oubliait jusqu'à sa Dolores et à son Pascualet. « C'était le lendemain que commencerait la pêche du *bou*, et toutes les barques allaient sortir. On verrait de quoi la sienne était capable. Une barque si belle! La veille, les bœufs l'avaient mise à l'eau; et maintenant elle était dans le port, mêlée aux autres. Mais quelle différence! *La Fleur-de-Mai* appelait forcément l'attention, tout comme une demoiselle de Valence qui se trouverait parmi les guenipes de la plage. Il avait été à la ville pour acheter ce qui manquait encore à l'armement; et il pariait un *douro* que tous les richards du Cabañal, les armateurs qui mangeaient le plus clair bénéfice de la pêche sans exposer leur peau, ne pourraient montrer une barque aussi pimpante que la sienne. »

Mais, comme tout a une fin, le chapitre des perfections de la barque eut la sienne, en dépit de l'enthousiasme du Recteur; et, lorsqu'ils atteignirent le Four de Figuetes, c'était lui qui à son tour écoutait Roseta se lamentant sur les chienneries des surveillantes.

« Elles tyrannisaient les ouvrières; et si on leur avait crêpé le chignon à la sortie, elles n'auraient pu s'en prendre qu'à elles-mêmes. C'était une chance que Roseta et sa mère fussent en état de vivre avec peu de chose; mais, hélas! combien il y avait d'autres malheureuses réduites à travailler comme des négresses pour entretenir un mari fainéant et une nichée de

marmots qui les attendaient à la porte, avec des bouches jamais lasses d'avaler du pain! On ne comprenait pas qu'avec tant de misère il y eût encore des femmes qui eussent le goût de bambocher. »

Et, toujours grave, gardant une contenance modeste, la vierge blonde et inaccessible, grandie au milieu de la vilaine engeance de la plage, raconta à son frère une histoire scandaleuse, dans les termes les plus crus, comme une femme qui sait tout; mais son accent avait une telle noblesse que les mots les plus forts semblaient glisser sur ses lèvres rouges sans y laisser la moindre souillure. Il s'agissait d'une compagne d'atelier, d'une mauvaise peau qui ne pouvait travailler en ce moment parce qu'elle avait un bras cassé : elle avait été surprise avec un de ses nombreux amants par son mari, qui lui avait administré une correction un peu brutale. « Quel esclandre! Et cette drôlesse avait quatre enfants! »

Le Recteur souriait avec férocité. « Un bras cassé! *Redéu*, ça n'était pas mal! Mais ça lui paraissait trop peu encore. Il était sans pitié pour les femmes qui se conduisaient mal. Comme ce devait être intolérable de vivre avec une femme de cette espèce! Ah! on devait remercier Dieu, quand on avait, comme lui, le bonheur de posséder une femme honnête et une maison tranquille! »

Roseta lui jeta un regard de compassion sarcastique. « En effet, le Recteur était un chanceux et avait de quoi rendre grâces! » Mais l'ironie qui frémissait dans ces paroles était trop subtile pour que Pascualo pût la saisir.

Celui-ci se transfigurait, dans son indignation contre la mauvaise conduite d'une femme qu'il ne connaissait pas et dans sa commisération pour le malheur d'un homme dont il ignorait le nom. « Ces saletés-là le mettaient en fureur. » Qu'un homme se tue de travail pour nourrir sa femme et ses enfants, et qu'ensuite, lorsqu'il rentre à la maison, il trouve l'infidèle dans les bras d'un amoureux, franchement, c'était une chose à vous rendre pire qu'un sauvage et à vous envoyer au bagne pour toute votre vie. « Or, en pareil cas, à qui est la faute? Il n'hésitait pas à le dire : la faute était aux femmes, à ces maudites qui sont dans le monde pour perdre les hommes, rien de plus!... » Mais tout de suite il re-

gretta d'avoir été trop loin, se corrigea, fit une exception pour Roseta et pour Dolores.

D'ailleurs, cette réserve ne lui profita guère : car sa sœur, voyant la conversation engagée sur le thème cher à sa mère et à elle-même, commença de parler avec beaucoup de véhémence, et sa douce voix vibrait sur un ton irrité. « Et les hommes, donc ! En voilà une belle engeance ! Les vrais coupables, c'était eux. Ah ! sa mère et elle-même avaient grandement raison de le dire : celui qui n'était pas un gredin était un imbécile !... Si les femmes étaient ce qu'elles étaient, les hommes, les hommes seuls en étaient coupables. Jeunes filles, ils essayaient de les séduire; et elle pouvait en parler par expérience : car, si elle avait été une sotte et si elle avait prêté l'oreille à certains d'entre eux, elle serait maintenant Dieu sait quoi. Mariées, c'était encore la faute des hommes si elles devenaient vicieuses, tantôt parce que ceux-ci les irritaient par leur inconduite et leur donnaient l'exemple du vice, tantôt parce qu'ils étaient assez bêtes pour ne rien voir et pour ne pas appliquer à temps le remède. Il n'y avait qu'à regarder Tonet. Rosario n'aurait-elle pas été plus qu'excusable de devenir une perdue, ne fût-ce que pour se venger des rosseries de son mari? Quant à l'espèce des imbéciles, elle se dispensait d'en rapporter des exemples. Ils ne manquaient pas, au Cabañal même, les maris coupables d'avoir laissé leurs femmes se perdre, et tout le monde les connaissait ! »

Et, sans le faire exprès, elle regarda le Recteur de telle manière que celui-ci, en dépit de sa simplicité, parut comprendre et jeta vers sa sœur un coup d'œil interrogatif. Mais, rassuré aussitôt par sa confiance aveugle, il se contenta de protester avec douceur contre ce que disait Roseta. « Bah ! c'étaient des cancans beaucoup plutôt que ce n'était la vérité. Les gens d'ici avaient mauvaise langue. Ils traitaient les affaires conjugales avec une légèreté extrême; ils trouvaient matière à rire dans la fidélité de la femme et dans l'honneur du mari; ils plaisantaient de la plus atroce façon sur la tranquillité des familles; mais, en somme, ce n'étaient que des balivernes sans intention d'offenser. Ils manquaient d'éducation, comme le disait fort bien le curé, don Santiago. Pas-

cualo lui-même, s'il avait voulu faire cas de leurs bavardages, n'aurait-il pas eu quelque motif de prendre la mouche? N'avait-on pas eu l'audace de hasarder des suppositions malicieuses contre sa Dolores et de lui lancer des brocarts, à lui-même, sur la plage du Cabañal? Et à propos de qui, grand Dieu? C'était à n'y pas croire! A propos de Tonet, de son frère! Allons donc! Tout ce qu'il y avait à faire, c'était d'en rire. Était-il croyable qu'avec une femme si bonne quelqu'un vînt chasser sur ses terres, et que le braconnier fût justement Tonet, ce Tonet qui regardait Dolores avec le respect qu'on a pour une mère?... »

Et le Recteur, quoi qu'il fût un peu ennuyé de ces commérages, riait en les remémorant, avec la même expression de mépris et de foi qu'un paysan auquel on nierait les miracles de la Vierge de son village.

Roseta avait ralenti le pas. Elle observait Pascualo avec ses grands yeux profonds, comme si elle avait eu des doutes sur la sincérité de ce rire. Mais non, il n'y avait pas de doute possible : le rire était naturel. Le benêt était blindé contre les soupçons. Ce fut ce qui la mit en colère ; et, d'instinct, sans se rendre compte du mal qu'elle causait, elle lâcha ce qu'elle avait au bout de la langue. « Non, elle ne s'en dédirait pas : tous les hommes, sans exception, étaient des gredins ou des imbéciles! » Et son regard se fixa sur son frère, signifiant avec évidence qu'elle le classait dans la seconde catégorie.

Alors cet homme rude commença de comprendre. « Des imbéciles?... Et lui aussi, peut-être?... Est-ce que Roseta savait quelque chose?... Eh bien, elle devait parler... parler clairement! »

Ils étaient à mi-chemin, près de la croix ; ils interrompirent leur marche quelques instants. Le Recteur était pâle et mordillait un de ses gros doigts : des doigts de marin, épais, calleux, aux ongles usés.

« Oui, elle devait parler clairement! »

Mais Roseta ne parlait pas. Elle voyait chez son frère une émotion violente qui l'inquiétait. Elle craignait d'être allée trop loin ; sa conscience de brave fille protestait, et, devant la pâleur et l'expression dure de ce visage habituellement si bonasse, elle éprouvait un remords. C'est pourquoi elle se

rétracta presque. « Non, non, elle ne savait rien. Des commérages, pas autre chose... Mais toutefois, pour empêcher les gens de clabauder, Pascualo devrait obliger Tonet à venir chez lui le moins possible. »

Le Recteur l'écoutait, penché sur la fontaine, auprès de la croix, et il engloutissait toute l'eau débitée par le robinet, comme si la récente émotion lui avait allumé une fournaise dans la poitrine. Après quoi, il se remit en marche, la bouche ruisselante, essuyant ses lèvres avec ses mains rugueuses.

Et encore une fois la bonté l'emporta sur les autres sentiments. « Non, jamais il ne se conduirait vilainement avec Tonet. Était-ce la faute de ce pauvre garçon, si les gens avaient tant d'impudence ? D'ailleurs, lui fermer la porte, ce serait vouloir sa perte ; si sa mauvaise tête commençait à s'assagir un peu, c'était précisément grâce aux bons conseils de Dolores, de cette pauvre fille que tant de gens haïssaient par envie, rien que par envie. »

Et, dans sa rancune contre les ennemies de Dolores, il renforça son affirmation par un geste qui mettrait Roseta au nombre des envieuses.

« Mais on pouvait clabauder jusqu'à s'en fatiguer la langue. Lui, cependant, il était bien tranquille et il se fichait de tout le monde... Tonet était pour lui un fils. Il se rappelait, comme si c'eût été hier, le temps où il servait de bonne à ce marmot et où il couchait à côté de lui dans la cabine de la vieille barque, se rapetissant pour lui laisser une plus large part de la couchette. Eh quoi ! des souvenirs comme ceux-là peuvent-ils s'oublier si aisément ? Ce que l'on oublie, ce sont les jours heureux. Ce qui s'efface aisément, c'est le souvenir des camarades avec lesquels on a bu et chanté au cabaret ; mais, quand on a eu faim ensemble, *redéu* ! il n'est rien au monde qui fasse oublier le compagnon de misère. Pauvre Tonet ! Le Recteur avait résolu de remettre à flot ce malheureux, bien digne de pitié ; et il ne s'arrêterait pas avant d'avoir fait de lui un homme de bien. Qu'est-ce que Roseta s'était donc figuré ? Ah ! il n'était qu'une bête, c'est vrai ; mais il avait le cœur si grand que sa poitrine pouvait à peine le contenir. »

Et il martelait cette robuste poitrine, qui résonnait comme un tambour.

Ensuite, le frère et la sœur marchèrent plus de dix minutes sans échanger une seule parole. Roseta regrettait d'avoir provoqué cette conversation ; Pascualo, la tête basse, pensif, fronçait parfois les sourcils et serrait les poings, comme s'il avait été aux prises avec quelque mauvaise pensée.

Ils étaient arrivés maintenant au Grao et ils en suivaient les rues dans la direction du Cabañal. Et, là, Pascualo se remit enfin à parler, pressé par un besoin évident de décharger son cœur, de mettre dehors les idées secrètes dont la douloureuse agitation se marquait par les plissements de son front.

« En somme, l'essentiel était que tous ces dires ne fussent qu'une facétie des gens. Car, si un jour la chose venait à se vérifier, *recristo!*... On ne connaissait pas encore le Recteur, dans le pays. A certains moments, il se faisait peur à lui-même... Oui, certes, il était un homme pacifique et il avait horreur des querelles ; souvent, sur la plage, il abandonnait son droit, parce qu'il était père et se souciait peu de passer pour un bravache. Mais, qu'on ne se risquât point à porter la main sur ce qui lui appartenait, sur son argent et sur sa femme !... Il se rappelait encore avec effroi que, pendant qu'il revenait d'Algérie, il avait eu la pensée, si la péniche de la douane le rattrapait, de se planter au pied du mât avec son couteau en main, et de tuer, de tuer toujours, jusqu'à ce qu'on l'abattît lui-même sur ces ballots qui étaient sa fortune. Et, quant à Dolores, parfois, en la voyant si jolie, si charmante, avec cet air de dame qui lui allait si bien, il s'était dit (pourquoi ne l'avouerait-il pas ?) il s'était dit qu'on réussirait peut-être à la lui prendre ; et alors, *redéu* !... alors il avait senti des velléités de l'étrangler et de s'élancer ensuite dans les rues en mordant comme un chien enragé... Un chien, voilà ce qu'il était : un bon chien paisible, mais qui, le jour où il entrerait en rage, exterminerait tout le monde si on ne le tuait pas d'abord... Il fallait qu'on le laissât tranquille, qu'on ne vînt pas troubler son bonheur, acquis et entretenu à force de travail. »

Et le Recteur gesticulait en regardant fixement sa sœur, comme si c'était Roseta qui fût sur le point de lui voler sa Dolores. Puis, tout à coup, il fit un mouvement comme un homme qui se réveille, et sur sa physionomie apparut le regret

qu'on éprouve quand on craint d'avoir trop parlé dans un moment d'exaltation.

La présence de sa sœur le gênait, et il ne tarda pas à la quitter. Tandis qu'elle s'en allait vers la vieille barque, emportant les compliments de Pascualo pour la mère, celui-ci se dirigea du côté de sa maison.

Pendant toute la nuit, le Recteur garda l'impression fâcheuse de cette rencontre et ne put fermer l'œil. Mais, quand les matelots de la *Fleur-de-Mai* vinrent, au matin, prendre ses ordres pour la première sortie de la barque, il oublia tout. Tonet était là, en sa présence ; et cela ne lui causait pas le moindre trouble.

« Ça, c'était la preuve la plus certaine que tous ces commérages n'étaient que mensonges : puisque son cœur ne lui disait rien, sûrement il n'y avait rien. »

Et, ayant retrouvé tout son sang-froid, il donna ses ordres pour la sortie du lendemain. La *Fleur-de-Mai* devait être couplée avec une barque prise par lui en location. Si Dieu lui accordait bonne chance, bientôt il pourrait en faire construire une seconde, et la paire lui appartiendrait.

Il y avait dans l'équipage un matelot que le Recteur écoutait comme un oracle antique : le père Batiste, le plus vieux pêcheur de tout le Cabañal, — soixante-dix ans de vie à la mer, une expérience de trois quarts de siècle ou peu s'en fallait, qui, enfermée dans une enveloppe de parchemin tanné, ressortait sous forme de conseils pratiques et de prophéties maritimes, par une bouche noire et puant le mauvais tabac. Le patron l'avait embauché, non pour les services que pouvaient rendre à la manœuvre ses bras affaiblis, mais pour l'exacte connaissance que ce vieillard avait de la côte.

Depuis le cap San Antonio jusqu'à celui de Canet, l'immense plaine du golfe n'avait pas un écueil, pas un trou que ne connût le père Batiste. Ah ! s'il s'était métamorphosé en *esparrelló* [1], il aurait pu nager dans le fond sans jamais se perdre. La surface de la mer, indéchiffrable pour les autres, était pour lui comme un livre où il lisait avec facilité tout ce

1. Sorte de petit poisson.

qu'il y avait dessous. Assis sur le pont de la barque, il semblait percevoir les plus légères ondulations du sol sous-marin; et un rapide coup d'œil lui suffisait pour reconnaître si l'on était sur les profonds bancs d'algues, ou sur le *Fanch*, ou sur ces mystérieuses collines appelées les *Pedrusquets*, que les pêcheurs évitent par crainte que leurs filets ne se prennent dans les roches et ne soient mis en lambeaux. Il savait pêcher dans les tortueuses ruelles sous-marines qui s'étendent entre les *Muralls de Confit*, la *Barreta de Casaret* et la *Roca de Espioca*; il traînait les filets dans ce labyrinthe sans jamais se heurter aux pointes dangereuses, sans jamais dévier sur les lits de varechs, qui chargent les mailles jusqu'à les rompre et qui ne donnent aucun profit. Et, dans les nuits obscures, quand on ne voyait plus rien à quatre pas de la barque et que la lumière des phares était absorbée par la brume jusqu'au dernier rayon, il lui suffisait de goûter du bout de la langue la vase des filets pour dire avec une certitude parfaite l'endroit où se trouvait la barque. Ce diable d'homme! C'était à croire qu'il avait passé ses soixante-dix ans là-dessous, en compagnie des surmulets et des poulpes.

En outre, il savait quantité de choses non moins utiles à savoir : par exemple, que celui qui sortait pour la pêche, le jour des Ames[1], courait risque de retirer un mort enveloppé dans ses filets; et que celui qui, tous les ans, le jour de la fête, aidait à porter sur ses épaules la Sainte Croix du Grao, ne pouvait jamais se noyer. C'était pour ça que lui-même, malgré ses soixante-dix ans de mer, se conservait si bien. Dès l'âge de dix ans, il avait des durillons à l'aisselle, pour avoir halé comme un taureau sur la bouline. Et il n'avait pas seulement pêché; il avait fait sa douzaine de voyages à la Havane, non comme les freluquets d'aujourd'hui, qui se croient des marins parce qu'ils ont été garçons de chambre ou hommes de peine sur un transatlantique aussi grand qu'une ville, mais à bord de felouques immatriculées : des embarcations plus hardies que Barceló, qui s'en allaient à Cuba avec du vin et qui en rapportaient du sucre, ayant pour armateurs des patrons respectables, emmitouflés dans leur caban et coiffés

1. La Toussaint.

d'un chapeau haute forme; et le monde aurait péri avant qu'on manquât d'avoir à bord une petite lampe allumée devant le Christ du Grao et qu'on oubliât de réciter le rosaire au coucher du soleil. « A présent, les temps étaient bien changés. On valait mieux, autrefois ! »

Et le père Batiste, en faisant remuer les rides de sa face et sa barbiche de bouc vénérable, parlait contre l'impiété et l'orgueil d'aujourd'hui, non sans corroborer son discours par maints jurons de gaillard d'avant et par des : « Je me f... de ça et du reste ».

Le Recteur se plaisait à l'écouter. Il retrouvait dans ce vieillard son ancien patron, Borrasca; et, quand il entendait Batiste parler, il croyait entendre son père. Le reste de l'équipage, c'est-à-dire Tonet, les deux matelots et le mousse, taquinaient le vieillard et le faisaient enrager en lui affirmant qu'il n'était plus bon pour la pêche et que le curé lui réservait la place de sacristain. « *Chentola*[1] ! Ils verraient bien ce dont il était capable, quand ils seraient en mer; alors, c'était lui qui les appellerait couards, en plus d'une occasion ! »

Le jour d'après, tout le quartier des Baraques fut en émoi. C'était ce soir-là qu'on allait mettre à la mer les barques du *bou*, qui emmèneraient les hommes à la conquête du pain.

Tous les ans, se répétait cette émigration masculine ; mais, malgré tout, la plupart des femmes ne se défendaient pas d'un certain trouble quand elles songeaient aux inquiétudes et aux transes qu'elles auraient à souffrir durant la saison.

Les patrons étaient fort occupés des derniers préparatifs. Ils venaient au port examiner leurs bateaux, faisaient fonctionner les poulies et courir les manœuvres, haussaient et baissaient les vergues, exploraient le fond de la cale, inspectaient la soute aux voiles et aux câbles, comptaient les paniers et ordonnaient de visiter encore une fois les filets. Après quoi, ils portaient leurs papiers aux bureaux, afin que ces messieurs de la Capitainerie, si orgueilleux et si maussades, voulussent bien les viser.

Quand le Recteur alla déjeuner, vers midi, il trouva chez lui, dans la cuisine, la *siña* Tona qui, les larmes aux yeux,

1. Exclamation intraduisible.

parlait à Dolores. La vieille avait sur les genoux un gros paquet; et, dès qu'elle aperçut son fils, elle l'interpella sur un ton de reproche :

« Voyons, ce n'était pas bien! Un père ne fait pas des choses pareilles! La grand'mère venait d'apprendre que Pascualet, son petit-fils, devait embarquer sur la *Fleur-de-Mai* pour y faire son apprentissage en qualité de chat. Est-ce que c'était raisonnable? Un enfant de huit ans, — qui aurait dû teter encore, ou, du moins, rester à jouer dans la cantine, près de son aïeule, — aller à la mer comme les hommes, endurer la fatigue, et, qui sait, attraper peut-être pis encore! Non, Seigneur! elle ne le permettrait pas. Le petit ne devait pas supporter un tel martyre; et, puisque la mère se taisait, puisque le père avait conçu cette idée barbare, eh bien, c'était la grand'-mère qui protestait. Elle emmènerait le petit avec elle pour empêcher ce crime... »

— Viens, Pascualet, c'est ta grand'mère qui t'appelle!

Mais le diable de gamin, empaqueté dans son costume neuf en flanelle jaune, les pieds nus pour avoir meilleure façon, avec une ceinture qui s'enroulait autour de son corps jusqu'à la poitrine, avec un bonnet noir sur l'oreille et une blouse enflée comme un ballon, se pavanait en imitant l'air empoté du père Batiste et faisait des grimaces à sa grand'mère pour se venger de l'offense qu'elle lui infligeait par ces supplications pusillanimes. « Non, il ne voulait plus jouer sur la plage. Il était un homme. et il voulait aller à la mer comme second chat de la *Fleur-de-Mai*. »

Les parents s'amusaient des insolences du petit. « Ce démon d'enfant!... » Le Recteur l'aurait mangé de baisers.

La grand'mère pleurait comme si elle voyait déjà son petit-fils à l'article de la mort. Mais le père s'indigna. « N'aurait-elle pas bientôt fini de geindre? A l'entendre. on croirait qu'ils le tuaient, ce petit! Qu'y avait-il d'extraordinaire dans la résolution prise? Pascualet serait marin comme son père et comme tous ses aïeux l'avaient été. La *siña* Tona préférerait-elle qu'il devînt un vagabond? Pascualo, lui, voulait que son fils fût brave et laborieux, qu'il n'eût pas peur de cette eau sur laquelle on gagne sa vie. Si, lorsque le père s'en irait de ce monde, il pouvait laisser à son enfant de quoi

vivre dans l'aisance, eh bien, tant mieux ; et alors le petit n'aurait plus besoin de s'exposer au péril ; mais au moins il saurait ce que c'est qu'une barque, et on ne pourrait pas le tromper... Sans doute, il arrive quelquefois des malheurs ; mais, parce que le défunt mari de Tona avait fini comme chacun savait, était-ce une raison pour s'imaginer que tous les pêcheurs devaient mourir noyés ?

— Allons, allons, taisez-vous, et ne soyez pas ridicule !

Mais la *siña* Tona ne se taisait pas. « Ils avaient tous le diable au corps. Cette maudite mer les attirait pour détruire leur famille. La vieille maman ne dormait plus. Ah ! si elle leur avait raconté les rêves épouvantables qui la hantaient, pendant la nuit ! Elle souffrait déjà beaucoup, quand elle pensait aux dangers que courait son fils ; et maintenant, comme si cela n'était pas suffisant, elle devrait trembler aussi pour son petit-fils... Non, non, elle ne pouvait admettre une pareille chose ! Ils faisaient ça pour la tuer de chagrin. Ah ! si elle ne les avait pas aimés tant, elle ne voudrait plus les voir en face. »

Le Recteur, indifférent aux lamentations de sa mère, s'était mis à table, devant la casserole fumante : « Des frayeurs de vieille ! Allons, Pascualet, viens manger ! »

Et, pour en finir avec les pleurnicheries, il demanda ce que sa mère avait dans ce paquet.

La *siña* Tona se reprit à pleurer : « Une chose bien triste à offrir ! La nuit précédente, comme le souci lui ôtait le sommeil, elle avait réuni toutes ses économies, très peu de chose, pour faire un cadeau à son fils. Et elle l'apportait, ce cadeau : une ceinture de sauvetage que, par l'intermédiaire d'une amie, elle avait achetée au mécanicien d'un vapeur anglais. »

Et elle fit voir cette espèce de cuirasse volumineuse, toute en lames de liège, qui se pliait avec une singulière flexibilité.

Le Recteur la regardait en souriant. « Ça, c'était bien. Quelles drôles de choses on invente ! Il avait entendu parler de ces ceintures-là, et il se réjouissait d'en posséder une, quoiqu'il nageât aussi bien qu'un thon et n'eût pas besoin d'appareil. »

Enthousiasmé comme un enfant par le cadeau, il abandonna son déjeuner et voulut essayer tout de suite la ceinture,

s'amusant de cette grosse enveloppe qui lui donnait l'aspect d'un phoque et qui gênait sa respiration.

« Merci bien ! Avec ça, il n'était pas possible de se noyer; mais on mourait sûrement d'asphyxie... La *siña* Tona pouvait être tranquille : il prendrait avec lui la ceinture dans sa barque. » Et il jeta sur le plancher la cuirasse de liège. Pascualet s'en saisit aussitôt et, à grand'peine, s'y empaqueta de telle sorte que la tête et les extrémités seules sortaient et qu'il ressemblait à une tortue emprisonnée dans sa carapace.

Après le déjeuner, Tonet survint. Il avait une main bandée. « C'était un coup qu'il avait reçu le matin même. » Il dit cela de telle façon que son frère craignit d'être indiscret s'il lui en demandait plus long : ce toqué venait sûrement de faire encore quelque diablerie, d'avoir au cabaret quelque sotte dispute.

Et Tonet ajouta qu'avec une main foulée il ne pouvait servir à rien sur la barque. « Le mieux était donc de le laisser à terre; Pascualo le reprendrait à son bord dans deux ou trois jours : car le blessé espérait bien qu'il ne tarderait pas davantage à être en état de reprendre le travail. »

Tandis que le Recteur répondait avec beaucoup de calme, plaignant fort son frère de ne pouvoir faire cette première sortie sur la *Fleur-de-Mai*. Tonet et Dolores baissaient la tête et évitaient de se regarder, comme s'ils avaient honte.

Dans l'après-midi, on commença d'appareiller.

Une centaine de barques au moins, disposées sur une double file en face des môles, inclinaient leurs mâts comme un escadron de lanciers qui saluent, et balançaient leurs coques avec un continuel et gracieux dandinement. Ces petites embarcations, au lourd profil de galères anciennes, rappelaient les armées navales d'Aragon, les flottilles des petits bateaux qui faisaient de Roger de Loria la terreur de la Sicile.

Les pêcheurs arrivaient par groupes, avec leur sac sur l'épaule, l'air résolu, comme ces soldats paysans qui se rassemblèrent à la plage de Salon pour aller, sur des barques semblables ou pires, à la conquête de Majorque. Cet embarquement en masse et sur ces bateaux si grossiers avait quelque

chose qui évoquait des souvenirs de légende, qui faisait penser à la marine du moyen âge, à ces nefs dont la voile triangulaire épouvantait le Maure d'Andalousie, dès qu'elle se détachait sur ce ciel méridional aussi riant que celui de la Grèce.

Toute la population affluait au port. Les femmes et les enfants couraient çà et là sur les môles, cherchant, parmi le pêle-mêle des mâts, des cordages et des coques enchevêtrés, la barque où devaient partir les leurs. C'était la migration annuelle au désert maritime, le risque du péril incessant pour extraire le pain de ces mystérieuses profondeurs, qui tantôt se laissent enlever bénévolement leurs richesses, et tantôt se révoltent et châtient les audacieux.

Sur les planches inclinées qui établissaient la communication entre les barques et le môle, il passait des pieds nus, des culottes jaunes, des faces hâlées, tout le misérable troupeau qui naît et meurt au bord de la mer, sans rien connaître du monde que l'immensité bleue ; race abrutie par le danger continuel, vouée à un trépas violent pour que, sur la terre ferme, d'autres êtres, assis devant la nappe damassée, puissent admirer comme des joyaux de corail les crevettes roses, ou tressaillir de frissons gourmands à l'aspect de la savoureuse merluche qui nage dans une sauce appétissante. La faim allait au-devant du péril pour satisfaire l'opulence.

Déjà le crépuscule tombait. Les derniers moustiques de l'été, bouffis, énormes, bourdonnaient dans l'atmosphère imprégnée d'une lumière tiède, et brillaient comme une scintillation d'or. La mer, unie, paisible, semblait rejoindre le ciel à l'horizon ; et, là-bas, sur la ligne incertaine qui les partageait, on voyait se détacher vaguement le sommet du Mongó, pareil à une île flottante.

L'embarquement continuait. La flottille absorbait des hommes, encore des hommes. Les femmes parlaient avec animation du temps, de la pêche qu'elles espéraient fructueuse, de la saison commençante qui mettrait chez elles du pain en abondance. Les mousses galopaient à la débandade sur le môle, pieds nus, empestant le goudron, pour exécuter les derniers ordres de leurs maîtres, embarquer le biscuit, charger le petit tonneau de vin.

Maintenant, la nuit approchait, et tous les équipages étaient

dans les barques : plus de mille hommes. Pour sortir du port, il ne manquait plus qu'une seule chose : c'était que ces messieurs des bureaux eussent fini de mettre les papiers en règle ; et la foule, entassée sur les môles, s'impatientait comme au retard d'un spectacle attendu.

A la sortie des barques, il y avait un usage auquel on ne manquait jamais. De temps immémorial, toute la population accourait pour insulter gaiement ceux qui partaient à la pêche du *bou*. Des railleries atroces, de sanglants brocards s'échangeaient entre les môles et les embarcations, lorsque celles-ci franchissaient le chenal : le tout à la grâce de Dieu, sans méchante intention, parce qu'ainsi l'exigeait la coutume et parce qu'il était amusant de leur dire quelque chose, à ces nigauds qui s'en allaient pêcher, le cœur tranquille, en laissant leurs femmes seules.

Et cet usage était si bien enraciné que les pêcheurs eux-mêmes s'y préparaient d'avance et mettaient dans leurs barques des mannes pleines de cailloux, pour répondre à ces adieux insolents par des volées de pierres. C'était une farce brutale, propre à ce littoral méditerranéen où les plaisanteries roulent toujours, avec une parfaite innocuité, sur la complaisance du mari et sur l'infidélité de la femme.

La nuit était close. Le chapelet des lanternes qui bordent les môles s'allumait comme une guirlande de feu. Les miroitantes traînées de lumière frissonnaient sur les eaux calmes du port, et les fanaux des navires brillaient en haut des mâts comme des étoiles vertes et rouges. Le ciel et la mer prenaient une même couleur cendrée sur laquelle les choses apparaissaient comme des taches noires.

— Les voilà qui viennent ! les voilà qui viennent !

Là-bas, on hissait les voiles qui, semblables à des pièces de crêpe déployées ou à de fines ailes de grands papillons nocturnes, laissaient voir en transparence les lumières du port.

Toute la racaille de la plage s'était installée sur la partie la plus avancée des môles, pour saluer ceux qui partaient. « *Cristo !* comme on allait bien s'amuser ! Mais il fallait se mettre à l'abri, pour ne pas recevoir de cailloux. »

Et le première paire du *bou* sortit avec lenteur, par une faible brise, les deux barques balançant leur tête comme font

des taureaux paresseux avant de s'élancer. Malgré les ténèbres, on reconnaissait les paires et ceux qui étaient dessus.

— Adieu! — criaient les femmes des matelots. — Bon voyage!

Mais déja la racaille avait poussé une formidable et outrageante vocifération.

« Entendez-vous ces mauvaises langues! » Même les femmes injuriées, qui se tenaient derrière ces mauvais garnements, pouffaient de rire, lorsqu'un mot bien trouvé jaillissait. C'était un carnaval, avec toute sa licencieuse franchise débitant pêle-mêle vérités et mensonges.

« *Lanudos!* Et pis que *lanudos!* Ils s'en allaient pêcher sans ombre d'inquiétude, laissant leurs femmes seules. Le curé se chargerait de leur tenir compagnie. *Meuh! meuh!* »

Et ils imitaient le mugissement des bœufs, parmi les bruyantes risées de la populace qui, par une singulière absurdité de cet usage, trouvait plaisant de faire cette injurieuse conduite à des hommes s'en allant travailler et peut-être mourir pour donner du pain à leurs familles. Mais ceux-ci, entrant dans la plaisanterie, allongeaient la main vers les paniers de cailloux; et les projectiles sifflaient comme des balles, heurtant contre les rochers derrière lesquels se cachaient les polissons.

C'était un sabbat: la bande sans vergogne fourmillait parmi les enrochements des deux môles et vomissait des insultes chaque fois que deux barques franchissaient l'étroit passage. Et, si les voix se taisaient, déjà enrouées, lasses de mugir, une provocation partait des barques elles-mêmes. Il déplaisait aux pêcheurs que leur paire sortît en silence; et alors une voix de matelot, venant d'une barque, demandait amicalement :

— Eh bien, vous ne nous dites rien?

Ah! oui, alors on leur disait quelque chose; et de nouveau éclatait, de plus en plus fort, cet éternel cri de « *Lanudos* », mêlé au hurlement des cornets où soufflaient les mousses, pour donner les mystérieux signaux par lesquels se reconnaissaient les barques d'une même paire, afin qu'elles pussent naviguer de conserve dans l'obscurité, sans se confondre avec les autres barques qui suivaient le même chemin.

Dolores était sur l'un des môles, debout, sans craindre les coups de pierre, presque au milieu de la troupe vociférante. Ses amies étaient restées un peu en arrière, pour ne pas risquer d'attraper un caillou, et elle se trouvait seule. Ou plutôt, non, elle n'était pas seule : car un homme s'approchait doucement d'elle avec une feinte distraction, et il venait presque se coller à ses épaules.

C'était Tonet. La superbe fille sentait à son cou la respiration du jeune homme, et les petits cheveux frisés de sa nuque se hérissaient sous cette haleine brûlante. Elle se retourna, cherchant dans les ténèbres les yeux de son beau-frère, qui étincelaient d'une fièvre avide; et elle sourit, heureuse de cette muette adoration. Elle sentit une main inquiète et agile qui se glissait autour de sa taille, la même main bandée que, quelques heures auparavant, il déclarait ne pouvoir remuer sans une terrible douleur. Les regards de l'un et de l'autre exprimaient la même pensée : ils avaient donc enfin une nuit de liberté ! Ce ne serait plus une entrevue rapide, pleine d'angoisse et de péril. Seuls, complètement seuls toute la nuit, et encore la nuit suivante, et d'autres nuits encore..., jusqu'au moment où le Recteur et l'enfant seraient de retour. Tonet occuperait le lit de son frère, comme s'il était le maître de la maison. Et l'attente de ce criminel plaisir, de cet adultère qui se compliquait de trahison fraternelle, leur donnait à tous les deux les frissons d'une horrible volupté, faisait que leurs corps se serraient l'un contre l'autre, que leur chair palpitait de vibrations purement physiques, comme si l'infamie de la passion augmentait l'intensité de leur jouissance.

Un cri de la racaille les tira de leur stupeur amoureuse.

— Le Recteur! Voici le Recteur! Voici *la Fleur-de-Mai!*

Et, vive Dieu! il y eut de quoi se divertir, lorsque la bordée éclata. C'était pour le pauvre Pascualo qu'on avait réservé le plus beau de la fête. Et ce n'était plus seulement la racaille qui criait : les rares camarades restés à terre et les ennemies de Dolores unissaient leurs voix aux clameurs enrouées des mauvais garnements.

« Le *lanudo !* quand il reviendrait à terre, il faudrait l'aborder la cape au poing! » Les gens hurlaient ces insultes, et

d'autres pires encore, avec une allègre furie, comme c'est l'habitude quand on sait que les coups ne frappent pas dans le vide. Avec celui-là, ce n'était plus une farce : on lui disait la vérité, rien que la vérité.

Tonet tremblait, redoutant quelque indiscrétion de ces sauvages. Mais Dolores, impudique et hardie, riait sincèrement, comme si elle eût pris plaisir à cette averse d'insultes que recevait son gros ventru. Ah ! oui, elle était bien la fille du père Paella !

La *Fleur-de-Mai* s'avançait mollement entre les digues, et de la poupe arriva la voix joyeuse du patron, satisfait comme d'une ovation méritée.

— Eh bien !... Dites-en davantage ! dites-en davantage !

Cette provocation irrita la foule. « En dire davantage ? Eh bien, ça va ! On allait voir s'il se tairait, ce *lanudo !* »

Et, près, tout près de Tonet et de Dolores, une voix s'éleva, répondant à l'invite d'une manière qui fit sursauter les deux amants. « Le Recteur pouvait pêcher sans inquiétude ! Déjà Tonet était avec Dolores, pour la consoler ! »

Le Recteur lâcha la barre et se dressa.

— Les mufles ! — rugit-il. — Les cochons !

« Non, ça, ce n'était pas bien. Qu'on le plaisantât, lui, tant qu'on voudrait. Mais s'en prendre à la famille, c'était lâche, c'était ignoble ! »

V. BLASCO IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

L'AFFAIRE

DES

« LETTRES PHILOSOPHIQUES »

DE VOLTAIRE

— D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS —

La correspondance de Voltaire donne l'impression que c'est de la Cour et du ministère qu'est venue la persécution des *Lettres sur les Anglais*. Il attribue en particulier la poursuite de son livre, la lettre de cachet contre sa personne, la durée de son exil, l'opposition prolongée à son retour, à celui qu'il appelle « l'opiniâtre Chauvelin », le Garde des sceaux[1]. Il ne se préoccupe que des sentiments de ce ministre et du cardinal de Fleury. Les historiens et les biographes ont recueilli ces impressions; Desnoiresterres, Rocquain, ne parlent de l'action du Parlement qui fit brûler les *Lettres philosophiques* par un arrêt du 10 juin, que comme d'une mesure provoquée par la Cour[2]; et l'on pourrait croire qu'après cet arrêt le rôle du

1. A d'Argental, avril 1734 : un an après, le 12 avril 1735, écrivant à Cideville, il marque qu'il croit le Garde des sceaux encore fâché. Cf. encore 29 avril à Maupertuis, 22 juin à Cideville. — Madame du Châtelet, *Lettres*, éd. Asse, p. 22.

2. (La condamnation) « prononcée à l'instigation du ministère ». F. Rocquain, *l'Esprit révolutionnaire avant la Révolution*, p. 82. — Voyez, cependant, la lettre de madame du Châtelet (éd. Asse, p. 22) : « Il y a dans l'arrêt une permission d'informer que le Procureur général veut poursuivre, contre toute vraisemblance. » Mais c'est du ministère qu'elle dit au même endroit : « Je suis bien convaincue qu'il a un dessein formé de le perdre. »

Parlement a été fini, que Voltaire n'a plus eu à traiter qu'avec Chauvelin et Fleury, ou leur subordonné Hérault, le lieutenant de police.

Voltaire n'a pas su, les historiens et biographes ont ignoré, que, s'il n'a eu permission de rentrer à Paris qu'à la fin de mars 1735, l'obstacle venait du Parlement, ou, pour parler plus exactement, d'un magistrat qui menaçait de soulever le Parlement contre le retour de Voltaire si la Cour l'autorisait, du Procureur général Joly de Fleury.

Il existe à la Bibliothèque nationale une énorme collection de plus de 2 500 volumes manuscrits qui vient des Joly de Fleury. Elle contient, en gros, les archives du Procureur général au XVIIIe siècle, et c'est ce qui la rend précieuse. Car, tandis que les registres ou les arrêts du Parlement aux Archives ne nous rendent que les procès-verbaux des séances et les décisions prises, les dossiers des procureurs généraux nous font entrevoir souvent la « cuisine » des affaires, les négociations, les renseignements, en un mot l'activité du parquet. C'est dans cette collection, encore peu exploitée par les historiens, et où l'histoire littéraire elle-même trouverait bien des faits curieux, que j'ai recueilli les documents qui donnent un jour nouveau à l'affaire des *Lettres philosophiques* [1].

Je vais en analyser ou transcrire les principaux, dont on verra aisément l'importance.



On sait les origines de l'affaire. Voltaire, qui grillait d'envie de dire aux Français ce qu'il avait appris chez les Anglais, après avoir fait faire par Thieriot une édition anglaise de ses lettres (on fit même à Londres une édition française), se décida à les faire imprimer en secret à Rouen par C.-F. Jore. Il eut l'imprudence de confier les bonnes feuilles à un libraire de Paris, François Josse, qui en prit copie en une nuit, et s'associa avec un de ses cousins, René Josse, pour faire une contrefaçon de l'édition de Jore. Et René Josse en fit une encore pour son propre compte. Des

1. Collection Joly de Fleury, t. 139, cote 1280.

exemplaires commencèrent à circuler dans Paris : on arrêta Jore et plus tard René Josse. Cependant une lettre de cachet avait été donnée le 3 mai contre Voltaire, et l'ouvrage avait été déféré au Parlement. Voltaire, qui était allé en Bourgogne, à Montjeu, pour marier le duc de Richelieu avec mademoiselle de Guise, s'enfuit en Lorraine. Le Parlement, par un arrêt du 10 juin, ordonna de brûler le livre au pied du grand escalier du Palais, « comme scandaleux, comme contraire à la religion, aux bonnes mœurs, et au respect dû aux puissances », ce qui fut exécuté « ledit jour à onze heures du matin, à la levée de la Cour ». Un arrêt du Conseil d'État du 23 septembre retira leurs brevets aux trois libraires compromis, Jore, René Josse et Duval. Voltaire, tour à tour fugitif en Lorraine, installé à Cirey, ou voyageant en Hollande, n'eut permission de reparaître à Paris qu'en mars 1735, à la condition, comme le lui écrivait le lieutenant de police Hérault, d'être sage à l'avenir.

Il est très possible que la publication des *Lettres sur les Anglais* ait irrité le cardinal Fleury et le Garde des sceaux, et qu'ils aient demandé au Procureur général de mettre en mouvement le Parlement. Cependant on n'a pas suffisamment remarqué que, lorsque la lettre de cachet fut donnée, ordonnant à l'intendant de Bourgogne de faire arrêter Voltaire à Montjeu et de l'envoyer au château d'Auxonne, madame du Châtelet et d'Argental [1] conseillèrent à Voltaire de ne pas attendre l'arrestation et de se rendre de lui-même en prison. Ils espéraient donc que la colère des ministres passerait vite. Voltaire eût pu en être quitte pour un ou deux mois de séjour au château d'Auxonne. La lettre de cachet parut moins terrible que l'arrêt pour brûler le livre et informer contre l'auteur. C'est après l'arrêt que madame du Châtelet découvre chez les ministres un « dessein formé » de perdre Voltaire.

Il est très réel que le Procureur général n'agit que sur l'ordre de la Cour. Mais ne demanda-t-il pas des ordres, qu'on n'aurait pu lui refuser? On l'ignore, et le conjecturer sur une simple possibilité serait arbitraire. On peut croire

1. Desnoiresterres, t. II, p. 43. — Voltaire à d'Argental, avril.

que le ministère fut le moteur du Parlement[1], et que la Cour et le Parlement se trouvèrent d'accord pour agir. Le Parlement était janséniste ; les jésuites dominaient à la Cour : les deux compagnies prenaient également à cœur les intérêts de la religion. Les jésuites trouvèrent que les *Lettres philosophiques* avaient été « fort sagement supprimées[2] ». Mais ils n'avaient pas d'animosité contre Voltaire ; ils ne désespéraient pas encore de leur ancien élève ; ils trouvaient beaucoup de bon dans les *Remarques sur Pascal* qui pour les jansénistes aggravaient les *Lettres anglaises*[3]. Ils n'avaient pas d'abord jugé à propos de combattre l'ouvrage, dont ils approuvaient la condamnation, et, lorsqu'ils le firent ce fut en blâmant le « fiel » et les « invectives » dont la *Réponse* de l'abbé Molinier était remplie. Le but dut leur paraître atteint, quand la propagation des mauvaises doctrines fut arrêtée par la suppression du livre. Ils ne durent pas travailler à entretenir le cardinal Fleury et le Garde des sceaux dans de mauvaises dispositions à l'égard de Voltaire.

Une chose est sûre, c'est que, dès l'arrêt du 10 juin rendu, c'est la Cour qui ne veut plus marcher, et le Procureur général qui la pousse.

Ce Procureur général était Guillaume-François Joly de Fleury, dont Barbier dit : « Il a été un des hommes les plus profonds du royaume, et il a joint à la science une grande supériorité d'esprit et de politique[4]. » Plus vertement, le marquis d'Argenson l'appelle « homme ambitieux et fin » et « vieux renard »[5]. Au milieu de ses occupations juridiques et politiques, il avait trouvé du temps pour les lettres et pour les femmes. Il touchait alors à la soixantaine. C'était certainement un vigoureux esprit, retors et obstiné.

A peine a-t-il en main l'arrêt du 10 juin l'autorisant à

1. Voltaire (à Cideville, mai 1734) parle d'une requête des curés. Il faudrait en savoir la date, si elle a précédé la lettre de cachet et la dénonciation du livre au Parlement; c'est peut-être là qu'il faut chercher l'impulsion qui mit tout en branle.

2. *Mémoires de Trévoux*. Février 1735. p. 327.

3. *Ibid.*, p. 335-338.

4. *Journal*, VI, 279.

5. *Ibid.* VI, 286; IX, 241.

informer contre l'auteur, les imprimeurs et les colporteurs du livre, qu'il sollicite des ordres de la Cour. Il voulait reprendre l'instruction judiciaire, et, pour avoir des témoins, faire publier dans les églises des *monitoires* obligeant les fidèles à déposer de tous les faits à eux connus sur l'affaire.

De sa maison de Fleury, où il est, il demande, le 13 juin[1], une autorisation d'agir au chancelier Daguesseau, rappelé d'exil depuis 1727 sans qu'on lui eût rendu les sceaux. Pourquoi à lui, et non, comme dans tout le reste du dossier, au garde des sceaux Chauvelin? L'espérait-il plus rigide et plus attaché à une exacte procédure?

Mais comment la Cour lui répondit-elle? On le voit dans le passage suivant d'une lettre ultérieure qu'on lira *in extenso* tout à l'heure. « Aussi ay-je d'abord demandé, écrivait le Procureur général à Chauvelin, les ordres de Son Éminence (probablement par l'intermédiaire du chancelier). Elle me les donna les plus précis pour agir. J'eus l'honneur de vous en rendre compte; vous crûtes qu'il fallait suspendre. Vous me fîtes l'honneur de me dire que vous en parleriez à Son Éminence. Je ne doutay point un mois après qu'il n'y eût une résolution fixe. Je lui en reparlay; il persista dans son premier avis, sur quoy vous m'avez encore dit d'attendre[2]. »

Ainsi, aussitôt après l'arrêt, c'est le Procureur général qui veut agir, qui tâche d'obtenir ordre d'agir, et c'est Chauvelin, ce Chauvelin que Voltaire croit inflexible, qui arrête l'action de la justice.

***

Cependant, les amis de Voltaire s'efforçaient d'assoupir l'affaire. M. Hérault, le ministre Rouillé, étaient bien disposés. Madame d'Aiguillon, madame du Châtelet, madame de Bolingbroke, son ami « Matignon le sournois », qui avait été du Club de l'Entresol, donc libéral et philosophe, madame

1. Collection Joly de Fleury, t. 139, cote 1280, f° 171.

2. Lettre du 8 octobre. — Il ne peut être question ici des négociations qui ont précédé l'arrêt du 10 juin. Entre la lettre de cachet et l'arrêt il ne s'est écoulé qu'un mois et sept jours; de plus, comme il résulte de la lettre que le Procureur général attend toujours des ordres, il s'agit bien, non de l'arrêt rendu, mais de son exécution et de ses suites.

de Richelieu, dès qu'elle fut de retour à Paris, d'autres personnes encore[1], s'employaient à abréger l'exil de Voltaire. Avant même l'arrêt du 10 juin, Chauvelin laissait voir qu'une lettre de désaveu l'apaiserait ; preuve qu'il n'était pas si *opiniâtre*. Voltaire n'en était pas à un désaveu. Il s'empressait, dès le mois de mai, d'aviser madame d'Aiguillon qu'il désavouerait tout ce qu'on voudrait[2] :

On dit qu'il faut que je me rétracte : très volontiers. Je déclarerai que Pascal[3] a toujours raison, que *fatal laurier, bel astre* sont de la belle poésie ; que si saint Luc et saint Marc se contredisent, c'est une preuve de la vérité de la religion à ceux qui savent bien prendre les choses ; qu'une des belles preuves encore de la religion, c'est qu'elle est inintelligible. J'avouerai que tous les prêtres sont doux et désintéressés, que les jésuites sont d'honnêtes gens, que les moines ne sont ni orgueilleux, ni intrigants, ni puants ; que la Sainte Inquisition est le triomphe de l'humanité et de la tolérance ; enfin je dirai tout ce qu'on voudra pourvu qu'on me laisse en repos.

Il n'en dit pas tant dans le projet de désaveu dont j'ai retrouvé la copie :

M.

Il est bien cruel et bien douloureux pour moy de voir soupçonner la pureté de mes sentimens et d'être réduit à les justiffier auprès des personnes que je désirerois le plus qui fussent convaincu de leur droiture. Les Lettres Philosophiques m'ont rendu suspect d'une façon de penser contraire à la Religion et au Gouvernement.

Je ne répéteray point icy tout ce que j'ay dit jusqu'à présent pour ma justiffication, contant bien plus, M., sur vos bontez et sur la sagesse de ma conduite à l'avenir que sur toutes les raisons que je pourrais alléguer. J'ose vous suplier seulement de vous souvenir que je n'ay point eu de part à l'Edition de cette ouvrage, et mesme celle qui a paru est falsifiée en plusieurs endroits : témoint celui des sept mille étoiles mises dans le Catalogue de Flamstadz au lieu de deux

1. Voyez les lettres de Voltaire et celles de madame du Châtelet, de mai à novembre 1734.

2. A madame la duchesse d'Aiguillon, mai. A Cideville, 22 juin.

3. Une vingt-cinquième lettre « sur les Pensées de Pascal » avait peut-être plus fait pour faire brûler le livre que les vingt-quatre lettres proprement *anglaises*.

mille neuf cens quatre vingt dix neuf[1]. Il a esté encore bien plus aisé de changer le sens du livre que d'y insérer des bévues aussy grossières.

Je déclare que je désavoüe sans aucune réserve tout ce qui peut y estre de contraire aux sentimens qu'un Chrestien et un sujet fidèle doit avoir, et par conséquent toutes les maximes qui ne seroient pas conformes au respect et à l'attachement dont je suis pénétré pour ma religion et pour le Gouvernement. Je me repens de tout ce qui peut m'être échapé qui pourroit paroitre susceptible d'une interprétation différente, respectant comme je le dois la Religion et étant remply de soumission pour l'Authorité Royale et pour tout ce qui peut avoir raport au Gouvernement. Ce sont là mes véritables sentimens, et je proteste que mes ouvrages, mes discours et ma conduite en prouveront toujours la sincérité. Il me reste à vous témoigner la douleur où je suis de me voir depuis six mois dans une disgrâce qui m'est bien moins sensible par les peines et les tribulations qui y sont attachées que parce qu'elle me fait sentir perpétuellement le malheur d'avoir pu donner mauvaise opinion de moy aux personnes du monde que je respecte le plus[2].

Ce fut la jeune madame de Richelieu, dont Voltaire avait fait le mariage, qui se chargea de porter cette belle pièce à Chauvelin. Évidemment, Chauvelin l'avertit que l'obstacle était du côté des magistrats et l'envoya chez le Procureur général, dont elle tira promesse d'aller voir le Garde des sceaux. Il y alla, ne le trouva pas ; et celui-ci, sans attendre qu'il revînt, lui écrivit, avec un désir manifeste de conciliation:

Mme la duchesse de Richelieu m'a dit, Monsieur, vous avoir remis un projet donné par Voltaire. J'attendray que vous me mandiez pour moy seul vos réflexions, afin que l'affaire puisse s'arranger convenablement. Vous connaissez mes sentimens pour vous.

CHAUVELIN[3].

Ce 7 octobre 1734.

M. Le Pr. gl.

1. Voyez les remarques sur les *Pensées* de Pascal, XXXII : elles formaient, comme on sait, la 25e lettre philosophique. — Voltaire y parle du catalogue de Flamstead (astronome anglais) où il a mis « près de trois mille étoiles aperçues avec le télescope ». Le nombre de 7 000 fait simplement une erreur, d'où l'on ne peut dans le passage tirer aucun sens irréligieux.

2. Coll. Joly de Fleury, t. 139, fo 173.

3. Id., *Ibid.*, t. 139, fo 172.

Chauvelin veut « que l'affaire puisse s'arranger convenablement ». Voltaire a donc bien tort de croire que « ce garde des sceaux donne eau bénite de cour[1] ». Il ne voit pas, derrière le Garde des sceaux, le terrible « chat fourré » qui dissèque son désaveu et le met en pièces furieusement. Dès le lendemain, il répond ainsi à l'invitation de son chef :

Le 8 octobre 1734.

Écr. au G d sceaux[2] :

Il est vray que Mme la duchesse de Richelieu a voulu absolument me laisser un projet pour Voltaire ; elle a mis par là mon respect et ma déférence pour elle à la plus grande épreuve. Tout ce que j'ay de plus intimes amis m'avoient aporté ce même projet et je n'avois pas voulu m'en charger. [*En marge* : je le fis cependant par respect et luy promis d'avoir l'honneur de vous voir. Le dimanche à 1 h. je m'y rendis ; on me dit que vous ne deviez arriver que pour l'heure du *Te Deum*.] Vous sentez assurément la raison qui ne me permettoit pas de m'expliquer sur ce sujet ; il y a icy deux objets : la lettre de cachet, et l'Arrest.

A l'égard de la lettre de cachet [*En marge* : j'eus l'honneur de luy dire en mesme tems que je ne pourrais en faire aucun usage], elle est apparemment fondée sur une notoriété publique que Voltaire est l'auteur du livre condamné. Ces ordres qui émanent de la personne du Roy même, sont au dessus de notre ressort. Ce qu'on peut dire en général, c'est que quand on n'a de preuve d'un crime que par la notoriété sans aucune preuve judiciaire, le désaveu du coupable, lorsqu'il est bien caractérisé, peut [quelquefois] désarmer le souverain. [*En marge* : le feu Roy ne pensoit pas cependant ainsi pour les duels.]

1. Au comte d'Argental, *septembre*. — Au contraire, madame du Châtelet, le 23 octobre (éd. Asse, p. 28), croyait que les affaires de Voltaire allaient bien : elle espérait sans doute une bonne issue du désaveu.

2. Joly de Fleury, t. 139, fol. 175. Les mots Écr(ire) au G(arde) d(es) Sceaux sont pour le secrétaire chargé de faire la mise au net. Le brouillon est très raturé. J'indique par des crochets [ ] les principales surcharges et les additions marginales. Je donne partout le texte des surcharges, mais je ne marque de ce signe que celles où il est intéressant de savoir que le P. G. s'est repris, en général pour renforcer l'écrit. — J'ai suivi l'orthographe du P. G. autant que j'ai pu, sans respecter ses multiples abréviations ni sa ponctuation. Quand ses ratures laissaient subsister des *de*, *des* ou *il* superflus, je les ai retranchés.

Il ne seroit donc plus question que d'examiner le caractère du désaveu, cela est fort supérieur à ma portée. Puisque vous voulés cependant que je dise ce que j'en pense, il me semble que dans la lettre qu'on propose on se forme une objection à laquelle la Réponse ne paroît pas bien complette ; l'auteur convient qu'on l'accuse d'une façon de penser contraire à la Religion et au gouvernement, et cette accusation estoit bien fondée. Il semble donc pour se justifier qu'il doive rendre un témoignage authentique qu'il ne pense rien de contraire à la Religion et au gouvernement. Tel est le contradictoire de l'objection. Je ne sçay s'il a bien remply cette idée qui est celle qui viendra à l'esprit de tout le monde.

Il commence à rappeler ce qu'il a dit cy devant pour sa justification ; mais ce qu'il a dit cy devant est chose dont persone n'est instruit ; il conte sur la *sagesse de sa conduite à l'avenir,* il ne dit pas un mot de la sagesse de ses pensées. Il est vray qu'on peut dire que ce n'est pas là encore le lieu. Il passe son désaveu : il dit d'abord qu'*il n'a point eu de part à l'édition,* cela est bien foible. Le « direct » ou « indirect » ne seroit-il pas bien placé ? et un désaveu bien formel ne seroit-il pas à désirer ? Qu'on ait *falsifié l'édition en plusieurs endroits,* c'est un incident peu important. Il s'agit de savoir si on l'a falsifiée dans les endroits [dont on a raison de se plaindre, et il y en a un grand nombre [1]]. Qu'il *ait été aisé de changer le sens* de son livre, peu de personnes le penseront ; c'est un tour ingénieux, mais qui ne dit rien ; quand cela seroit, il faut savoir si on l'a changé, et dans les endroits essentiels.

Il faut venir au désaveu de l'ouvrage. *Je désavoue sans aucune réserve tout ce qui peut y estre contraire aux sentiments qu'un chrestien et un fidèle sujet peut avoir,* voilà ce qu'on peut proposer pour justifier [*en marge :* ou excuser] des écrits équivoques, voilà ce dont on se contente pour des ouvrages qui peuvent avoir un bon ou un mauvais sens [et pour des auteurs non suspects. Voilà ce qu'on proposait à M. le cardinal de Noailles pour son *Instruction Pastorale* [2]]. Mais une ironie presque perpétuelle [et un mépris marqué] des sacrements de l'Église, n'exigent-ils qu'un désaveu conditionel? Un quaker est chrétien [*en marge :* puisque l'auteur dit qu'ils regardent J.-C. comme le premier quaker], un Anglois est sujet de son Roy. Un quaker pourrait dire : Je désavoue dans ce livre tout ce

1. Ces mots à la place du mot *essentiels* qui a été barré.

2. Celle du 25 février 1714, qui rejetait la bulle *Unigenitus* tout en condamnant le P. Quesnel. D'où une longue persécution qui dura jusqu'à ce qu'en août 1720 il acceptât la Bulle sans réserve aucune et retirât son appel au pape. Cette rétractation fut laborieusement obtenue et fit grand bruit. (Voyez A. Le Roy, *la France et Rome* de 1700 à 1715, pp. 570 et suiv.)

qui peut être contraire aux sentiments qu'un Chrestien doit avoir, et comme il n'y trouvera rien de contraire veu ce qu'il pense, réellement il ne désavouera rien. Un Anglois en fera autant par raport à ce qui regarde le gouvernement [*en surcharge et en marge :* et l'on dira toujours à Voltaire : Vous ne désavouez rien, à moins que vous ne disiez quels sont les sentimens qu'un Chrestien doit avoir, et ceux que doit avoir un fidèle sujet. Voyons ce] ce qui suit. *Et par conséquent toutes les maximes qui ne seroient pas conformes au respect et à l'attachement dont je suis pénétré pour ma Religion et pour le gouvernement.* On suit le même système : *qui ne seroient pas conformes.* Il reste donc toujours douteux si le livre est ou n'est pas conforme à la religion et au gouvernement. Supposons Voltaire quaquer *(Quaker)* et Anglois [*en marge :* dans le fonds des sentimens]. Il pourra en dire autant sans avoir rien désavoué de tout ce qui est dans cet ouvrage. On voit même que tout se réduit presque (au) *respect.* Or on peut respecter sans conviction [et sans soumission. C'est icy la question du formulaire que tout le monde signoit avec le silence et la soumission de respect[1]]. On ajoute à la vérité l'attachement ; mais un quaquer est attaché à sa religion [mais non à la nostre], un Anglois est attaché au gouvernement de son Parlement [et non au gouvernement purement monarchique]. Tout cela est plus qu'équivoque. Tout le reste se ressemble. Je me repends de tout ce qui *peut m'estre échappé,* mais non de ce qui m'est échappé, [*en marge* : ou pour parler plus nettement, de ce que j'ay dit], *qui pourroit paroitre susceptible d'une interprétation différente.* [*En marge :* voilà en six mots trois expressions diminutives pour ainsi dire. La première, est le mot *pourroit ;* la deuxième, est *paroître,* la troisième, *interprétation.*] Il semble qu'on veuille parler des cent une propositions comme ayant un bon sens et un mauvais sens[2]. On répète *respect pour la Religion :* mais [on dira :] pour laquelle ? [on dira :] ce respect est-il bien intérieur ? on ajoute *soumission pour l'autorité royale, etc.* [on dira encore : est-ce] soumission intérieure ou extérieure ? [*en marge :* Voilà l'affaire] du Jansénisme. Il semble que Voltaire cherche toute sorte d'expressions pour ne se pas engager. Il parle de sentimens ; [mais quand on voit ce qui précède,] ce n'est plus que sentimens de respect, d'attachement, de soumission, tels qu'il les a expliqué d'abord. [*En marge :* J'oubliois de dire qu'il ne parle point de ce qui est contre les mœurs, dans le livre.]

1. Allusion aux débats suscités par le « Cas de conscience » (1702) où était recommandé le *silence respectueux* à l'égard des Constitutions papales sur le Jansénisme. L'ouvrage fut condamné par la bulle *Vineam Domini* que le Parlement enregistra (1705).

2. Les cent une propositions extraites des *Réflexions morales* du Père Quesnel et condamnées par la Bulle *Unigenitus* (1713).

Si j'entre dans tout ce détail, c'est pour répondre à la confiance dont vous m'honorez, car cecy n'est qu'un examen relatif à l'ordre du Roy et subordonné à ce que [le gouvernement] peut penser [et de l'ouvrage et de l'auteur].

Le 2[d] objet est le seul qui soit de mon ressort; la grande difficulté (comme j'ay eu l'honneur de vous le dire), c'est l'arrêt. Il condamne un livre sans nom d'autheur; il ordonne des informations et des monitoires; il vient un homme qui dit que ce livre n'est pas de luy, mais l'arrest ne parle point de luy. Quand il en parleroit, son désaveu exciteroit encore plus à chercher les coupables; ils sont [*en marge :* en ce cas] doublement [*en marge :* coupables] : 1° d'avoir composé ou fait imprimer un ouvrage qui mérite d'être brûlé; 2° de l'avoir imputé à un auteur inocent, ou comme dans le cas dont il s'agit, d'avoir falsifié l'ouvrage d'un auteur, [*en marge :* et d'un ouvrage qui sorty des mains de l'auteur n'avoit rien de mauvais ou peu de chose]. Si le désavouant est [un menteur][1], son désaveu ne fait rien à la rigueur de la justice, il n'y a point de coupable qui ne désavoue [son crime, *et en marge :* ou qui ne cherche à s'excuser]. S'il est inocent, la justice doit se porter et l'inocent a intérest lui-même à chercher le coupable.

Je scay que les crimes de cette espèce ne sont pas [toujours] ceux pour lesquels le ministère public est obligé d'exercer sa rigueur dans toute son étendue; il y a des cas où quelquefois [*en marge :* quand on n'a aucunes preuves existantes et qu'on est réduit aux monitoires], on peut user de ménagement, surtout quand le gouvernement paroit s'y trouver intéressé. Aussi ay-je d'abord demandé les ordres de S. Ém.[2] Elle me les donna les plus précis pour agir; j'eus l'honneur de vous en rendre compte, vous crûtes qu'il falloit suspendre. Vous [me fîtes l'honneur de me dire que vous] en parlerez à S. É. Je ne doutay point un mois après [qu'il n'y eût une résolution fixe, je lui en reparlay, il persista dans son premier avis, [sur quoy vous m'avés encore dit d'attendre] ; je ne puis donc ou qu'agir, ou qu'attendre des ordres contraires.

Il y a encore un embarras; dans de pareilles occasions où l'on n'a pas de preuves, il est rare [*en marge* : à la vérité] qu'on s'informe s'il y a eu des monitoires publiés; mais [*en marge :* icy où l'on sçait qu'il y a une lettre de cachet, si] l'auteur est de retour, dès qu'on sçaura qu'il a eu la liberté de revenir en France, il n'est pas impossible qu'on s'élève et qu'on s'informe si les monitoires ont été publiés, d'autant plus que je n'ay guères veu au Parlement plus d'indignation qu'on n'en a eu et contre le livre et contre l'auteur. M. le Premier

1. Il y avait d'abord : *un fripon qui désavoue mal à propos.*

2. Son Éminence le cardinal Fleury.

Président[1] s'étoit imaginé des difficultés ; j'étois d'un sentiment tout opposé. Il nous dit après l'Arrêt qu'on n'avoit pas voulu lire une [seule] ligne, que tous les juges avoient dit qu'ils l'avoient lu et que c'étoit un ouvrage à brûler sans miséricorde[2]. Si donc on se réveille (?) et qu'on demande des monitoires, on ne peut jamais s'en dispenser.

Voilà assurément un écrit très long ; il étoit difficile de le faire plus court pour entrer exactement dans tout le détail. Que le gouvernement soit content, qu'on me dise [absolument] de ne point agir[3], que l'auteur revienne, peut-être n'y pensera-t-on pas, mais je ne voudrois pas en répondre. Ce qu'il [y a de plus pénible dans tout cecy pour des gens qui ont de la religion, de l'honneur et qui aiment l'autorité royale], c'est que la Religion dépérit, de jour en jour le respect pour l'autorité s'affoiblit, et la décence des mœurs tombe absolument.

Si je réponds à votre confiance comme je le dois et comme je le désire, il s'en faut bien que je me sois expliqué ainsy à ceux qui m'ont parlé; les plus longues conversations se sont toujours terminées à deux points fort précis : que ce désaveu puisse désarmer le gouvernement et faire lever la lettre de cachet, cela ne me regarde point. A l'égard de l'exécution de l'Arrest, il n'y a point en justice de coupable qui ne désavoue; ainsy le désaveu ne désarme pas la justice ; quand il y a un crime et un inocent soupçoné, le désaveu est un nouveau motif pour chercher avec plus de soin le coupable.

1. Portail. Il était en général dévoué à la Cour. Il paraît ici avoir marché avec hésitation. C'est le P. G. qui pousse à l'action.

2. L'arrêt fut rendu par la Grand'Chambre. Étaient présents : le Premier président Portail, le président René-Charles de Maupeou; deux présidents honoraires, Cochet et Chevalier; six conseillers, Robert, Delpech, Severt, Nau, de Monthulé, Daverdoing, et six conseillers-clercs, Devienne, Lemoine, Du Mans, Danès, Racine, Roujault. Ces noms sont inscrits en marge du procès-verbal. (Arch. Nation. X[1A]. 8459.) On voit par l'almanach royal que tous ces magistrats avaient plus de vingt ans d'exercice ; neuf avaient plus de trente ans, six plus de quarante ans d'exercice; même un conseiller-clerc, M. Devienne, siégeait depuis 1685. Le conseiller Delpech était un janséniste fougueux (Barbier, II, 347); l'abbé Du Mans, docteur de Sorbonne, avait souscrit à la Constitution (*Ibid.*, 117); le conseiller Nau était ami des jésuites (*Ibid.*, 278). Mais quels que fussent leurs sentiments sur la bulle, l'âge de ces magistrats nous garantit qu'ils devaient être tous, ou presque tous, des magistrats à l'ancienne mode, ennemis des licences de pensée. C'est aux Enquêtes qu'il faut chercher les jeunes conseillers philosophes : d'Argental, né en 1700, reçu en 1721, siège à la quatrième Chambre. Le Premier et Maupeou prenaient le mot d'ordre à la Cour ; mais la compagnie, on le sait, n'était pas maniable. Or ici elle marcha spontanément, à ce que nous apprend le Procureur général.

3. Justement c'est cet ordre *absolu* que le ministre ne voulait pas, ne pouvait pas donner. Le P. G. le sait bien, et c'est pourquoi il le demande.

Le « vieux renard », comme disait d'Argenson, se peint admirablement dans cette argumentation ardente et habile. Il a des qualifications qui font paraître la gravité du cas, il s'agit d'un *crime*; il fait valoir le relâchement général des mœurs, la diminution du respect, la ruine de la religion. Il démolit le désaveu, comme illusoire et n'engageant pas. D'ailleurs un désaveu ne détruit pas nécessairement l'effet d'une lettre de cachet. Il n'arrête, en tout cas, pas du tout l'effet d'un arrêt du Parlement. Car — dilemme irrésistible — ou Voltaire ment comme tant de coupables, et cela ne peut interrompre la procédure commencée, ou il dit vrai, et cela engage à la continuer pour trouver les vrais coupables qui ajoutent à leur crime celui de l'avoir imputé à un innocent. Très respectueusement donc, il intime à son ministre que, si la cour faiblit, la justice ne faiblira pas. Il ne parle que d'obéir, il est l'un des *gens du roi* : mais il montre le Parlement soulevé, exigeant l'exécution des arrêts. C'est une menace déguisée. Il parle à un ministre, et, par son intermédiaire, au cardinal, qui tous les deux ont fait l'expérience des ennuis que le Parlement, quand il s'émeut, peut donner au Gouvernement. Et comme le Gouvernement et le Parlement se sont brouillés sur le Jansénisme, il remet sans cesse sous les yeux de Chauvelin, pour que la chose arrive au cardinal, que les excuses de Voltaire sont toutes pareilles à celles des Jansénistes qu'on n'a pas admises. Cela indigne le vieux parlementaire, gallican ferme et très ennemi au fond du cœur de la Constitution. Acceptera-t-on de Voltaire, d'un « fripon » libertin qui offense les mœurs, la religion et l'autorité royale, les excuses qu'on a trouvées insuffisantes dans la bouche d'hommes de vertu, chrétiens austères et fidèles sujets? On sent la conséquence de ce rapprochement, et combien il peut obliger le ministère[1].

D'ailleurs, en subordonné discret, le Procureur général s'est bien gardé de dire tout cela aux amis de Voltaire; il laisse à son chef le soin de décider. Il lui en laisse aussi la

1. Même tactique contre *Mahomet* en 1742. On s'étonne au Parlement, écrit le Procureur général au lieutenant de police, M. de Marville, « que vous poursuiviez les jansénistes et que vous laissiez tranquille un auteur scélérat. » (Manuel, *La Police de Paris dévoilée*, p. 159).

responsabilité devant le public, et il s'y est si bien pris, le vieux renard, que ni madame de Richelieu, ni personne ne saura d'où vient l'opposition au retour de Voltaire, et que Voltaire s'en prendra au seul Chauvelin.

La lettre fit son effet : le Garde des sceaux n'osa passer outre.

***

Cependant le temps s'écoule. Voltaire s'ennuie, il songe à revenir à Paris, à vivre caché dans un faubourg. Il compte être à Paris à Noël. Il fait faire de nouvelles démarches auprès de Chauvelin. Il se rappelle à madame de Bolingbroke, à cause de son ami Matignon. « Vraiment je serai bien aise que ce M. de Matignon tire un peu la manche du Garde des sceaux en ma faveur[1]. » Cédant à ces sollicitations et à d'autres semblables, vers la fin de l'année, Chauvelin dut demander au Procureur général quels seraient les termes d'un désaveu qu'il estimerait satisfaisant. Toujours obéissant, Joly de Fleury adressa le 9 juin 1735, à son ministre, un projet avec ce billet :

Écr. au g. d. s.

Je n'ay pu vous joindre jeudy ny vendredy. Ce projet pourroit-il vous agréer. Peut-être pourroit-on y retoucher, je l'ay fait à la hâte ; mais celuy qui m'a été envoyé en forme tout le canevas. Cela mérite encore d'être réfléchi.

Ce 9 janr 1734 (1735)[2].

Le projet de Voltaire était bien le canevas ; mais la broderie n'était point de la main de Voltaire. Il y paraissait. Voici le brouillon écrit de la main du Procureur général : je souligne toutes les modifications et additions qu'il a apportées au texte remis par madame de Richelieu, qu'on a lu plus haut.

1. 18 décembre.

2. Joly de Fleury, t. 139, fol. 165. — Comme il arrive à tout le monde, le P. G., écrivant le 9 janvier, s'est trompé d'année et a mis *1734* pour *1735*.

Il est bien cruel[1] et bien douloureux pour moy de voir soupçonner la pureté de mes sentimens et d'être *obligé* de les justifier auprès des personnes que je désirerois le plus qui fussent convaincues de leur droiture. Les lettres philosophiques m'ont rendu suspect de *penser contre* la religion, contre le gouvernement [*et contre la pureté des mœurs*].

Je ne répéterai point ici [*en détail*] tout ce que j'ay dit jusqu'à présent pour ma justification; *je compte trop* sur vos bontés, M..., *sur la pureté de mes sentimens* et sur la sagesse de ma conduite à l'avenir *pour ne pas espérer grâce, quand je n'aurois aucune raison de demander mon retour à titre de justice.*

J'ose vous supplier seulement de vous souvenir que je n'ay eu *aucune* part *directement ny indirectement* à l'édition de cet ouvrage, *que je désavoue entièrement. Elle a été* falsifiée en plusieurs endroits, *et dans ceux où l'on m'accuse d'avoir parlé contre la Religion, le Gouvernement et la pureté des mœurs; l'exemple* des 7.000 étoiles mises dans le catalogue de Flamstead, au lieu de *2.999, est un échantillon des bévues de l'éditeur qui marque son peu de scrupule à changer et mes expressions et mes pensées.*

Je déclare que je désavoue, sans aucune réserve, tout ce qui *dans les Lettres Philosophiques se trouve* contraire *à la pureté des mœurs, aux principes du christianisme et à ce que je dois au Roy et au Gouvernement ; je regarde avec horreur et indignation tout principe qui peut aller contre la pureté des mœurs, et tous portraits qui peuvent les blesser.* [*Je proteste de*] *ma soumission* [*entière, de*] *mon respect* [*en marge : profond*] *et de mon attachement* [*inviolable*] *pour la Religion de mes pères, de la même soumission, de même respect, de même attachement pour le Roy, pour ceux à qui il confie son autorité, et pour tout ce qui émane de cette autorité suprême à laquelle tout sujet doit obéir, et que tout sujet doit respecter. C'est* [*un devoir*] *que la naissance,* [*les lois*] *et la Religion m'impose et dont je ne m'écarteray jamais.* Je me repends [*avec toute l'amertume* (?)] *de mon cœur* de tout ce qui *m'est* échappé *de contraire,* ce sont là mes véritables sentimens et je proteste que mes ouvrages, mes discours et ma conduite prouveront à l'avenir la sincérité et la pureté de *ces sentimens qui sont et seront toujours profondément gravés au fond de mon cœur.*

Il me reste à vous témoigner la douleur où je suis de me voir depuis *(en blanc)* dans une disgrâce qui m'est bien moins sensible par les peines et les tribulations qui y sont attachées que par ce qu'elle me fait sentir perpétuellement le malheur d'avoir *donné* mauvaise opinion de moy [*au public et surtout*] aux personnes du monde que je respecte le plus.

1. Joly de Fleury, f. 166. — J'ai mis entre crochets les surcharges et les additions.

Cette fois il n'y avait plus d'ambiguïté. Si Voltaire signait cela, on n'y verrait plus une vaine simagrée. Chauvelin montra le projet au Cardinal qui, bien entendu, n'y trouva rien à redire, et, résolu à s'en servir, il écrivit au Procureur général.

Le projet que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, monsieur, a paru bien à S. E. à qui j'en ay fait part. Si vous ne croyez pas qu'il y ait d'inconvénient, on en pourra faire usage; vous scavez ce que je vous ay promis à cet égard et ce que j'observeray fidèlement[1].

Ce 13 janvier 1735.

Je ne sais ce que Chauvelin avait promis; mais il est clair que Joly de Fleury, non content de corser le désaveu, avait encore fait des conditions à son chef. Il répondit au Garde des sceaux :

Écr. 16 janvier 1734 *(corrigé ensuite : 1735)*.

Je n'y voy d'inconvénient qu'en ce que s'il paroit icy, surtout après tant d'autres livres contre la Religion qui ont paru, on ne s'élève dans le Public, qu'on ne se porte même à demander que le Roy ait la bonté de faire remettre au greffe du Parlement la pièce de conviction[2] énoncée en l'arrêt du Conseil du 23 octobre dernier, à l'effet de suivre l'instruction ordonnée par l'arrêt du 10 juin dernier. Peut-être cela seroit-il bon, afin d'instruire l'accusation où le libraire se trouvoit sans doute plus compromis que l'auteur : après quoy le retour de l'auteur seroit sans difficultés, s'il n'y avoit pas de preuve[3].

Ainsi le malin magistrat, au prix de ce désaveu rigoureux, ne promettait même pas de laisser tomber l'arrêt du 10 juin; toujours retranché derrière l'opinion du Parlement et du public, il indiquait une reprise possible des poursuites. Il la souhaitait même, et tâchait de la faire accepter du ministre comme dangereuse seulement pour le libraire. Mais

1. Joly de Fleury, f° 181.

2. Cette pièce est sans doute un des procès-verbaux du commissaire Regnard l'aîné, d'où il appert « qu'il a mesme été trouvé des factures qui prouvent évidemment le commerce illicite que fait le dit Jorre en Hollande des ouvrages les plus prohibez ».

3. Joly de Fleury, f° 182.

le traquenard se découvrait dans la dernière phrase : « Après quoy le retour de l'auteur serait sans difficulté, *s'il n'y avoit pas de preuve.* »

Toute la grâce qu'il accordait, c'était donc de laisser Voltaire tranquille, si enfin il ne trouvait pas de preuves. Et s'il en trouvait ? Et si l'information en faisait surgir, si les monitoires amenaient des témoins ? Ce n'était plus le retour de Voltaire qui était compromis, c'était sa personne même et sa liberté. En réalité le « vieux renard » tâchait de tirer de Voltaire un désaveu plus humiliant sans rien promettre ni céder de plus qu'au mois d'octobre.

Est-ce Chauvelin qui recula devant les dispositions que révélait le dernier billet de Joly de Fleury ? Est-ce Voltaire qui n'accepta pas les termes du désaveu ? Je l'ignore.

Chauvelin avait du moins compris aux lettres du Procureur général qu'on n'attendait qu'un incident qui ramènerait l'attention sur Voltaire pour réveiller l'arrêt et reprendre l'information. Il renonça donc à l'acte solennel du désaveu qui décidément paraissait plus dangereux qu'utile. Et il se détermina à laisser rentrer Voltaire, sans bruit et sans cérémonie. Il remplaça le désaveu public par une lettre secrète que le lieutenant de police écrivit à Voltaire pour lui recommander d'avoir à l'avenir une conduite « digne d'un homme sage et d'un homme qui a déjà acquis un certain âge[1] ». En même temps, Hérault l'informait que le Garde des sceaux et Son Éminence ne s'opposaient plus à son retour.

Cette lettre est du 2 mars 1735. J'ignore si, dans les six semaines qui séparent le 2 mars du 16 janvier, date du dernier billet du Procureur général, Chauvelin négocia encore avec le difficile magistrat. En tout cas, le Cardinal ayant pris enfin une résolution, le Procureur général ni le Parlement ne bougèrent : peut-être la Compagnie était-elle moins préoccupée des *Lettres philosophiques* que Joly de Fleury ne le disait au ministre pour lui faire peur. En ce temps-là le Parlement était tout absorbé dans sa passion janséniste : c'est à peine s'il se détournait un instant vers les écrits philosophiques. En 1734, après les *Lettres anglaises*, il fera brûler le 31 dé-

1. Desnoiresterres, II, 57.

cembre les *Princesses malabares*. Mais dès le mois d'août, il s'est remis à condamner des lettres, instructions et mandements d'évêques et d'archevêques, et des thèses de Sorbonne. Il avait assez de quoi s'occuper. Au début de 1735 l'éclatante démission de l'évêque de Saint-Papoul, constitutionnaire repenti, qui dans un mandement public s'accusait d'avoir adhéré à la bulle par ambition, donna une grande joie aux Jansénistes, beaucoup d'ennui à leurs adversaires et à la Cour. Dans le tapage qui se fit autour de cette pénitence épiscopale, le retour de Voltaire put passer inaperçu. Il rentra le 30 mars, et c'est le 2 avril que le Conseil d'État supprima le mandement de l'évêque de Saint-Papoul. Le Parlement sans aucun doute s'occupa plus alors de cet arrêt du 2 avril que de l'arrêt du 10 juin précédent.

Ainsi, contrairement à ce que l'on croyait, ce n'est pas la Cour qui a tenu Voltaire éloigné onze mois de Paris pour les *Lettres anglaises*. Ce n'est pas Chauvelin. Aussi bien cette roideur ne convenait guère à cet homme ambitieux et politique, « soutien des Jansénistes » dit d'Argenson; « livré aux jésuites », affirme un pamphlet, *ménageant tout le monde*, juge très sensément Barbier. Cet ami de tout le monde, qui avait un pied dans tous les partis et une main dans toutes les intrigues, dont le but unique était d'être premier ministre après le Cardinal, était-ce l'homme qui pouvait résister à tant de sollicitations de courtisans et de grandes dames?

L'opiniâtreté inflexible que Voltaire avait raison de sentir, n'était pas celle de Chauvelin, mais celle de Joly de Fleury. La Cour s'est modérément indignée, vite apaisée : elle se contente aisément de simulacres, une lettre de cachet, un arrêt; elle ne tient pas à l'exécution; une grimace, un désaveu de bouche la désarme. Il suffit que le gouvernement ait l'air de faire son devoir. Peut-être aussi croit-il l'avoir fait suffisamment en arrêtant le débit du livre. Mais l'austérité parlementaire ne se laisse pas ainsi amuser, ni apaiser. L'arrêt du 10 juin subsistera comme une menace pour Voltaire. Il dépendra toujours du magistrat de reprendre l'information. Les ennemis de l'écrivain le sauront bien. « Ses *Lettres*, — dit Desfontaines en 1738 dans la *Voltairomanie*, — où il a osé porter ses extravagances jusqu'à l'autel,

le tiendront-elles moins éloigné de Paris toute sa vie, dans l'appréhension des recherches dangereuses ordonnées par le sage et juste arrêt du Parlement qui a condamné ce monstrueux ouvrage au feu[1] ? ». Le ministre annule sa lettre de cachet : mais le Procureur général n'a rien cédé, rien promis, demeure toujours maître de réveiller l'arrêt, et de choisir son moment ; il a eu le dessus sur son ministre.

Ainsi le parquet du Procureur général est plus dangereux pour la libre philosophie que le cabinet des ministres. Voltaire ne le sait pas encore bien : il le verra plus tard, et il écrira son *Histoire du Parlement*. Diderot l'éprouvera aussi dans l'affaire de l'*Encyclopédie*. Rousseau, à son tour, en aura la preuve, quand il aura publié l'*Émile*. Et Helvétius, obligé de se rétracter ; et tant d'autres dont les livres sont brûlés, leur personne échappant sous un pseudonyme que les protections de cour empêchent le plus souvent la justice de percer ; et les malheureux colporteurs et leurs femmes, traqués, emprisonnés, mis au carcan, marqués, envoyés aux galères ou à l'hôpital, attesteront l'énergie avec laquelle le Parlement réprima les mauvaises doctrines. Dans cette seconde moitié du siècle, l'action publique sera longtemps aux mains des deux frères Joly de Fleury, le Procureur général Guillaume-François, et l'avocat général Omer ; la voie, on vient de le voir, leur a été tracée par leur père.

On regarde volontiers le Parlement du XVIIIe siècle en face de la royauté absolue comme une force révolutionnaire ; et je ne disconviens pas que le public d'alors n'ait eu souvent ce sentiment. Les magistrats résistaient au despotisme royal et à l'arbitraire ministériel : ils ont enseigné à la nation l'indocilité. Mais il faut bien se rappeler, pour comprendre l'histoire du temps, que le Parlement luttait pour ses privilèges, pour son orgueil de corps, non pour la liberté publique ; et surtout qu'il luttait pour une doctrine intolérante en même

1. P. 6. — La menace de reprendre l'information ordonnée par l'arrêt du 16 juin servit en 1742 pour arracher le consentement de Voltaire à la suspension des représentations de *Mahomet*. Cette fois, sans aucun doute, ce fut le Procureur qui fit marcher le ministre et le lieutenant de police ; on trouvera ses lettres violentes dans Manuel, *La Police de Paris dévoilée*, t I, pp. 158-166 (voyez notamment 161). — Cf. Lion, *les Tragédies de Voltaire*, p. 131.

temps que persécutée, hérésie superbe au regard de l'archevêque de Paris, dogmatisme étroit en face de la philosophie. L'indifférence et la légèreté de la Cour, qui laissait faire des fonctionnaires tels que Malesherbes, sa tracasserie intermittente étaient moins gênantes pour l'exercice du libre examen que le jansénisme inflexible des parlementaires. L'épisode que je viens de raconter, et qui est comme le premier engagement de la grande bataille du siècle, en donne un témoignage curieux.

GUSTAVE LANSON

A TOKIO

LE PREMIER MOIS DE LA GUERRE

6 février.

Tout à Tokio était calme; les nouvelles des journaux du matin étaient en somme rassurantes. Après le déjeuner, un ami vient me chercher pour aller au tennis-club. A cinq heures, après le thé, arrive le plus français des diplomates, le ministre du Mexique.

— Ça y est! — nous dit-il.

Étonnés, nous nous écrions :

— Quoi donc?

— Je viens de chez Komoura; il a donné l'ordre à Kourino de quitter Pétersbourg; c'est la guerre!

— Alors Rosen va partir?

— Sans doute; mais je vous quitte; je vais passer à la légation de Russie pour avoir quelques détails.

La nouvelle ne nous avait point surpris; la guerre, depuis des mois, de plus en plus, semblait inévitable. Mais Européens, nous appréhendions l'avenir; Français, nous redoutions des complications très vraisemblables.

La nuit venant, chacun rentra chez soi pour dîner. Sur mon chemin, je m'aperçus que la nouvelle commençait à se répandre; les camelots couraient plus vite et criaient plus fort: *Gogaï! Gogaï!* (édition spéciale), et dans toutes les rues tintaient leurs sonnettes. Cependant les passants ne semblaient

point émus: venaient-ils de lire, dans leur journal, une petite chronique scandaleuse comme on en trouve souvent dans la presse japonaise? venaient-ils d'apprendre que leur pays s'engageait dans une lutte formidable? Un Européen ne pouvait le deviner sur leurs visages. Dans Ginza, le boulevard des Italiens de Tokio, pas le moindre rassemblement; en apparence, pas la moindre émotion. Et lorsque, pas gai, je rentrai dans ma petite maison de papier, mon cuisinier et ma servante, à qui j'annonçai bien vite la nouvelle, l'accueillirent en riant; ce rire fut leur seule réponse.

Après le dîner, j'allai voir des amis qui habitaient tout près : j'espérais avoir quelque supplément de nouvelles. Ils ne savaient rien de plus que moi. Nous avons parlé longuement de la guerre et, d'un commun accord, fait des vœux pour que la France n'eût pas à s'en mêler.

Je suis rentré me coucher; les rues étaient désertes : pas un cri, pas un attroupement, — et ce pays vient de se lancer dans une guerre dont nul ne peut prévoir l'issue!

7 février.

Dès mon réveil, je me fais apporter le journal; je n'y trouve que la simple mention du rappel de Kourino.

J'ai déjeuné aujourd'hui chez des amis où j'ai rencontré des Européens de Yokohama : ils avaient encore les oreilles pleines des *banzaï* (hourras) entendus pendant tout le voyage: *banzaï* en l'honneur des soldats qui partaient.

La conversation fut très animée. Une des convives, effrayée, n'avait plus qu'une pensée : prendre le premier bateau; d'ailleurs, elle n'était pas la seule : la colonie française de Yokohama voyait plutôt les choses en noir. L'un des convives me dit : « Rester à Tokio est dangereux; à votre place, je n'hésiterais pas; j'irais m'installer à Yokohama. Ici, à Tokio, vous êtes peu nombreux et presque tous disséminés, tandis que, là-bas, nous sommes deux mille qui nous sentons les coudes, et près du port. » Mais je préfère, de beaucoup, rester à Tokio : la population japonaise de Yokohama, en perpétuel contact avec les Européens, est (c'est peu flatteur pour nous) ce que l'on peut trouver de pire au Japon.

Après le déjeuner, un peu troublé par ces propos pessimistes, je suis allé faire un tour au parc d'Asakusa. Mêlé à la foule japonaise, j'ai perdu toute mon anxiété : c'était la même foule qu'à l'ordinaire, toujours aussi gaie, aussi grouillante, aussi polie; pas une insulte aux étrangers; pas même la moindre marque de froideur.

J'apprends que c'est la division de la garde qui va être mobilisée la première : c'est, dit-on, pour lui permettre de racheter par sa bravoure un moment de faiblesse dans la dernière guerre contre la Chine.

8 février.

Le journal *Yushin* a découvert, à propos de la guerre, une histoire romanesque. L'héroïne est une petite Japonaise de Nagasaki. A Kharbine, elle devint la maîtresse d'un officier russe. Chaque jour, elle voyait l'officier passer de longues heures à étudier une carte. Elle découvrit que c'était une carte détaillée de la Mandchourie avec des plans de fortifications. Cette patriote s'empara du document et s'enfuit à Pékin où elle se réfugia à la légation du Japon. Elle remit la carte au ministre, et cette carte, dit-on, est des plus précieuses pour l'état-major.

Les gouvernants japonais ne s'ennuient pas : ce soir, une *geisha* me racontait chez moi qu'il y a huit jours elle assistait à un dîner offert par Katsoura à ses collègues dans une maison de thé. De nombreuses *geishas* étaient présentes, et les ministres organisèrent une loterie au bénéfice de ces mignonnes: un daikon (sorte de radis), une boîte d'allumettes, un paquet de cigarettes, un coffre à kimonos (vêtements), etc., en furent les lots peu ruineux comme on le voit. Peut-être de graves questions furent réglées, ce soir-là, entre deux coupes de saké (eau-de-vie de riz), au son du *chamisen*, qui est une sorte d'instrument à trois cordes. Le choix d'un tel lieu de réunion pour des hommes d'État n'a rien qui doive étonner; certains restaurants et plusieurs maisons de thé sont célèbres à Tokio pour avoir, pendant la révolution de 1869, abrité les conspirateurs de l'époque, qui maintenant sont au pouvoir.

9 février.

Ce soir j'apprends par un *gogaï* (supplément de journal) qu'une bataille a eu lieu à Chémoulpo; deux bateaux russes auraient été coulés; on ignore les noms. C'est mon cuisinier qui m'explique ce *gogaï*. Dans les circonstances présentes, cet homme m'est très utile; il est très expert en choses maritimes, ayant été cuisinier à bord d'un navire de guerre, et comme il est fin lettré, sa connaissance des signes chinois, qui sont la base de l'écriture japonaise, m'est d'un grand secours.

10 février.

Annonce d'une grande bataille à Port-Arthur; huit bateaux russes seraient coulés. Ce désastre me paraît bien extraordinaire. Dans le monde des légations, cette brusque attaque fait le sujet de toutes les conversations; les diplomates tombent de leur haut; songez donc! lancer ainsi des torpilles sans prévenir! quel dédain des usages diplomatiques! Les attachés navals sourient finement. Cependant ils ne sont pas contents : un seul d'entre eux (il est vrai que c'est l'attaché naval anglais) a été autorisé à suivre l'amiral Togo.

J'ai dîné ce soir avec un ami japonais qui a passé de nombreuses années en Europe : il me raconte que, lorsqu'on avait appris chez lui la nouvelle que huit bateaux russes avaient été coulés, il se hasarda à dire que cela lui semblait douteux; alors son père entra dans une violente colère et lui dit : « Tu ne crois pas à cette nouvelle; tu souhaites le succès des Russes! si tu ne veux plus être Japonais, tu n'as qu'à le dire! »

11 février.

On connaît enfin la vérité sur la bataille de Port-Arthur; quelle désillusion pour le père de mon ami! seulement trois navires russes gravement atteints et quelques autres plus ou moins endommagés! Tokio pour la première fois me paraît

un peu agité ; on parle pour ce soir d'une manifestation en l'honneur de ce premier succès ; je ne manquerai pas ce spectacle.

Dans l'après-midi, comme c'est jour de réception de la femme du ministre, je me rends à la légation de France. J'apprends qu'un Anglais a été quelque peu houspillé dans la rue, pour s'être montré légèrement dédaigneux à l'égard de réservistes japonais ; pas de chance pour un allié ! Mais il parvint à faire comprendre à ces braves réservistes qu'il était Anglais ; alors ils le portèrent en triomphe jusqu'à la légation d'Angleterre... C'est aujourd'hui la fête de Jimmu Tenno le premier empereur du Japon : chaque année, ce jour-là, les ministres étrangers sont invités à déjeuner au palais impérial. Le baron Sannomiya, grand-maître des cérémonies, l'homme le plus doré du Japon, ce qui n'est pas peu dire, avait le matin même interdit dans tout l'empire le port des décorations russes : notre ministre n'a mis pour aller au palais que ses décorations françaises et, par politesse, celles du pays auprès duquel il est accrédité. De cette façon, il évitait de faire à la Russie l'affront de ne pas porter ses décorations alors qu'il étalerait celles de l'Italie, du Portugal ou d'ailleurs ; cette discrétion fut très remarquée.

La manifestation annoncée n'a pas été brillante : cinq cents personnes portant des lanternes et poussant des *banzaïs*. Je fus étonné et les Japonais non moins surpris de voir une cinquantaine de femmes parmi les manifestants. Ces étudiantes en *hakamas* (sorte de jupe-pantalon) rouges choquaient leurs compatriotes eux-mêmes, car, au Japon plus qu'ailleurs, la présence des femmes semble déplacée dans ces concours de populace.

12 février.

« Étiez-vous hier soir à la gare de Shimbashi pour le départ des Rosen ? » Ce départ est le grand sujet de conversation du jour. Je n'y assistais pas ; mais un de mes amis m'a donné tous les détails ; tout s'est passé le mieux du monde ; l'Empereur et l'Impératrice ont envoyé des cadeaux ; le service d'ordre fut parfait et, dans la foule, pas un cri. Et mon

ami me disait : « Ces pauvres Russes, nous étions peinés de les voir partir si brusquement : au moment de la séparation, nous étions tristes et silencieux ; les Japonais eux-mêmes regrettaient le départ du baron Rosen qui fut toujours un ami du Japon. Il avait fait tout son possible pour éviter cette guerre et, sentant les Japonais prêts à rompre, il avait essayé, mais en vain, d'activer la venue de la réponse russe. »

Cette réponse du tsar était devenue à Tokio un sujet de plaisanteries continuelles ; tous les jours on interrogeait le journal pour savoir si la fameuse réponse était arrivée ; on la suivait de Pétersbourg à Port-Arthur ; elle faisait de nouveau le voyage de Port-Arthur à Pétersbourg ; Alexeieff la recevant enfin la conservait jalousement. Nous autres, nous pouvions en rire ; mais les Japonais trouvaient la plaisanterie un peu longue et de mauvais goût.

13 février.

Ce matin, à Yokohama, j'eus un moment d'émotion : une escadre russe vient, dit-on, de paraître sur la côte nord du Japon, nouvelle fâcheuse au moment de lancer l'emprunt de cent millions de yens ; on ne sait encore rien de précis sur les mouvements de cette escadre. Le soir, lorsque je prends le train, un Japonais me raconte que l'escadre russe a coulé deux vapeurs nippons et se propose de bombarder Hakodate ; quel dommage ! C'est d'Hakodate que nous vient le seul beurre et le seul fromage présentables, le beurre des Trappistes. J'ai appris en outre à Yokohama que l'archiprêtre russe Nicolaï, au moment de s'embarquer avec Rosen, est resté pour ne pas abandonner l'œuvre de trente années de sa vie. Il est arrivé à convertir vingt-cinq mille personnes, à lui seul pour ainsi dire, puisqu'il n'a jamais voulu accepter l'aide d'autres prêtres russes et n'a eu pour auxiliaires que des popes japonais.

14 février.

Après le déjeuner, je fais venir mon traîneur de kourouma (pousse-pousse) et me voilà circulant dans les rues de Tokio. La mobilisation est plus active que jamais ; c'est la division

de Tokio qui part la première; les rues sont pleines de soldats. Les uns, assis sur le devant des boutiques, mangent leur riz avec leurs baguettes agiles; d'autres sont entourés d'enfants qui regardent de près les boutons de cuivre, le ceinturon de cuir jaune et, surtout, la baïonnette qui paraît si petite et si différente des grands sabres aux gardes ciselées qu'on a coutume d'admirer.

J'arrive chez un de mes amis japonais qui demeure dans le quartier de Sourougadaï. En entrant chez lui, je crois entrer dans une caserne : partout vont et viennent des réservistes. On avait voulu lui donner à loger soixante soldats. Sur l'observation qu'il n'aurait peut-être pas la place suffisante, il n'en a reçu que quarante-cinq.

De là, vers la légation de France, j'ai rencontré des chevaux que l'on menait à la caserne de la Garde, chevaux aux poils longs, d'un jaune bouton d'or, petits et méchants. Ni moi, ni mon kouroumaya n'étions rassurés, et mon hercule vigilant décrivait autour de ces animaux si laids et si fringants des courbes savantes. Ce qui m'étonne, c'est la rapidité avec laquelle les baraquements militaires se sont élevés. Hier encore, je circulais librement dans des parcs ou sur des places publiques; cet après-midi, tous ces emplacements sont encombrés d'écuries très bien aménagées. Aujourd'hui, les Japonais vous regardent dans les yeux avec une froideur arrogante; le succès de Port-Arthur n'est pas étranger à cette attitude. Ils se redressent et semblent avoir grandi; on croirait vraiment que toutes les *getas* (sorte de sandales en bois) se sont haussées de quelques centimètres. Hakodate n'a pas été bombardé; le beurre est sauf et Tokio toujours calme.

15 février.

Journée banale. aucune nouvelle. Ce soir, j'ai assisté à un départ de soldats à la gare de Shimbashi; leurs parents et leurs amis portant des lanternes les accompagnaient. J'ai été surpris de la simplicité de ces départs; des petits groupes se forment; chacun dit un dernier mot à celui qui s'en va sans espoir de retour. Car autant ils sont sûrs du succès final pour leur pays, autant pour chacun d'eux la mort leur paraît pro-

bable et même ils partent tous avec l'idée qu'ils seront tués. C'est leur plus grande force et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la sérénité avec laquelle ils s'en vont à la mort, ce qui, pour eux, est la vraie façon d'aller à la gloire. Ce courage ne vient pas du seul mépris de la mort, comme on se plaît trop à le dire : le Japonais ne se fera pas tuer pour le plaisir de se faire tuer; il aime la vie, les fleurs, les joies; mais, lorsqu'il est persuadé que le sacrifice de sa vie est utile à la patrie ou peut servir à venger son honneur ou celui de son maître, alors il a le mépris de la mort. Les principes du Bushido (chevalerie) qui sont encore la base de la morale japonaise sont formels : mourir pour une cause indigne est appelé « une mort de chien ». Un prince de Mito disait : « Se précipiter au plus fort de la bataille et y trouver la mort est assez facile; le plus simple paysan en est capable; mais le vrai courage est de vivre lorsqu'il est de son devoir de vivre et de mourir seulement lorsqu'il est de son devoir de mourir ». Leurs aïeux mouraient pour la cause de leurs seigneurs; ces soldats qui partent vont mourir pour la cause du Japon.

Malgré la mort qui les attend, dans la foule qui les accompagne, pas de cris, pas de sanglots, pas de gestes éplorés; de temps en temps, aux yeux des mères et des épouses, brille une larme vite recueillie dans la longue manche; montrer ses pleurs est de mauvais ton : « Si l'on me demande pourquoi mes manches sont mouillées, je répondrai : c'est la pluie du printemps ». Cette ancienne poésie japonaise exprime un sentiment toujours vrai; mais cette douleur concentrée a quelque chose d'émouvant : les larmes retenues auront le droit de couler cette nuit. En rentrant chez moi, je me rappelle les paroles d'une *geisha* entendues quelques jours auparavant; elle me racontait la mort récente de l'homme qu'elle aimait et me disait en riant : « Si vous saviez combien je pleure ! — Quand cela ? lui dis-je d'un air étonné. — Mais le soir lorsque je suis couchée et que ma lampe est éteinte. »

16 février.

A la nouvelle officielle que les croiseurs russes ont coulé un petit vapeur de commerce, grande indignation dans les

journaux de Tokio ! Le *Jiji* termine son article en disant : « Nous voulons simplement attirer l'attention du monde sur un crime qui est une insulte aux usages de la guerre et aux principes de l'humanité. » L'*Asahi* est plus violent : « Les Russes sont-ils vraiment des barbares, les Goths et les Vandales du Nord ? » Les Russes doivent parler de même : dans cette guerre, les deux partis invoquent naïvement, chacun à son tour, ce pauvre droit des gens si souvent violé.

L'enthousiasme ou plutôt la légère excitation des premiers jours est tout à fait calmée. Tokio reprend sa physionomie d'avant la guerre. Ce soir un *gogaï* annonce une deuxième attaque de Port-Arthur; reste-t-il encore huit cuirassés à couler ?

17 février.

Hier, le *Nisshin* et le *Kasouga*, les deux nouveaux croiseurs cuirassés, sont arrivés à Yokosouka : ils sont les bienvenus. Tokio, ce matin, se réveille sous la neige : la neige et la guerre, voilà un sujet de poésie tout à fait japonais ; on va s'en donner à cœur joie. J'apprends que l'*Yenisséi* a sauté en posant des torpilles. Vraiment ces pauvres Russes n'ont pas de chance. A Tokio, nous ne pensions pas qu'ils fussent vainqueurs sur mer ; mais nous attendions de leur part un peu plus de résistance. Vers la fin d'octobre dernier, le jour où je quittai Dalny pour Nagasaki, la flotte russe se trouvait par hasard dans ce port et m'avait donné une impression de force. L'erreur de la Russie a toujours été de croire que d'elle seule dépendait la guerre, qu'elle seule avait à son gré le droit de la déclarer. Une personne bien renseignée me disait : « Rosen a pourtant bien averti Pétersbourg de la gravité de la situation ; comment vouliez-vous qu'on le crût ? Il avait contre lui d'être ambassadeur à Tokio, de vivre dans le pays, d'être un ami du Japon ; enfin il voyait les choses de trop près pour n'être point aveuglé. De Pétersbourg, au contraire, on jugeait les choses de loin : Japon, île infime, fleurs, paravents, poupées, singes, imitateurs, rien de sérieux, pas d'initiative : toutes les erreurs consacrées ne furent point étrangères à l'optimisme russe. »

Je sais, d'autre part, que l'attaché naval russe ne cessait d'avertir Alexeieff et de l'engager à se tenir sur ses gardes. Et pourtant, après le rappel de Kourino, rappel connu à Port-Arthur, la flotte russe eut toujours ses feux allumés et n'était sous la garde vigilante que d'un croiseur distrait; les phares éclairaient l'entrée. La flotte japonaise, elle, depuis deux mois naviguait la nuit, tous feux éteints.

18 février.

Cette nuit, j'ai été réveillé par la cloche d'incendie, celle de mon quartier. J'écoute et compte le nombre de coups : un, deux..., pas davantage : c'est que l'incendie est assez éloigné; pas de vent, rien à craindre. Je me rendors. Cet après-midi, je suis allé au théâtre. Je désirais voir Sadanji, le seul grand acteur depuis la mort de Danjouro et de Kikougoro. Le théâtre, comme toujours, est plein. Les Russes viendraient-ils bombarder Tokio que les Japonais, j'en suis sûr, ne se priveraient pas d'une représentation. Ce peuple adore les spectacles, et le théâtre est un plaisir qu'il paie assez cher, le prix des places étant à peu près le même que chez nous. Je remarquai, ce jour-là, combien le public se passionne pour les combats. A un moment, Sadanji pourfendait à lui seul quarante ennemis. Alors, quel enthousiasme dans la salle et quels cris! Cet amour des exploits n'empêche pas ce même public d'avoir une âme tendre; ce qui l'émeut surtout, ce sont les jeux de physionomie de l'artiste exprimant la lutte entre la volonté et la douleur. Le héros, en véritable stoïcien, doit s'efforcer devant un témoin de maîtriser sa souffrance. Mais quand, resté seul, il peut après cette lutte donner libre cours à sa douleur, alors, dans la salle, de tous les petits yeux bridés coulent les larmes. Pour moi vraiment incompréhensible est cette foule japonaise, en même temps si calme et si impressionnable.

19 février.

C'est aujourd'hui, dans le parc de l'Hibiya, une grande fête donnée par la ville de Tokio en l'honneur des équipages du *Nisshin* et du *Kasuga*. Vers trois heures de l'après-midi, je

me rends au parc avec un ami, car une manifestation populaire est un spectacle assez rare au Japon. Sous un soleil radieux, nous traversons des rues grouillantes et pavoisées de drapeaux japonais, anglais et italiens. Ces drapeaux italiens que je vois sont loin d'être protocolaires : ces emblèmes faisant défaut à Tokio, les Japonais, toujours ingénieux, ont tout bonnement pris des drapeaux français et appliqué sur le blanc un écusson avec une couronne; mon Dieu ! à leurs yeux, entre le vert et le bleu la différence n'est pas si grande. Nous approchons du parc, la foule devient plus dense, la porte est décorée de verdure et le mot *welcome* se détache en lettres fleuries. Nous n'avons pas de cartes. Néanmoins, nous nous approchons; aussitôt deux gardes à cheval nous précèdent pour écarter la foule; le peuple, nous prenant pour des Italiens, nous acclame; voici pour nous le moment critique : à la grille, on nous demande nos cartes. Je réponds en anglais : « Nous n'en avons pas; mais nous sommes journalistes. — Anglais? — Français. » A ces mots, je vois mon Japonais cligner de l'œil et converser avec un autre personnage, comme lui empêtré dans une redingote. Je pensais en moi-même : nous allons être joliment priés de rebrousser chemin; l'effet sera désastreux; aux acclamations de la multitude, vont succéder les huées. Mais, très aimablement, on nous laisse entrer : sans doute a-t-on voulu dans cette circonstance solennelle, après une victoire retentissante, se montrer généreux pour les alliés de l'ennemi.

Là-bas se dresse une vaste tente; il doit s'y passer quelque chose d'intéressant; nous nous dirigeons de ce côté. C'était une lutte de soumos (nom des lutteurs japonais) : des dos énormes surgissent, des paquets de chair s'enlacent; chacun dans le public crie le nom de son favori. Hitachiyama se laisse pousser hors du cercle; Umégatani est vainqueur. Nous sortons et voyons plus loin de petites baraques de toile où en échange d'un ticket (malheureusement, malgré notre qualité d'intrus de faveur, nous en étions dépourvus) on remettait à chaque invité un dîner japonais enfermé dans une jolie boîte entourée du *fourouski* national[1]. Dans toutes les fêtes

1. Sorte de petite pièce d'étoffe, soit en toile, soit en crépon, avec laquelle on fait les paquets, d'un usage très répandu au Japon.

officielles, ce que les Japonais apprécient le plus (voilez-vous la face! anciens samouraïs!) ce sont les victuailles! J'en fus témoin à la fête des chrysanthèmes au palais impérial : tous les hauts de forme et les képis étaient transformés en garde-manger ou en seaux à champagne.

Soudain, mon ami et moi, nous sursautons : un bruit d'enfer, des milliers de pétards disposés tout autour du parc éclatent; la foule excitée par cette odeur de poudre tressaille et se sent une âme guerrière... Je rentre à la maison et, pendant toute la soirée, j'entends dans la rue les cris de joie des enfants émerveillés par le feu d'artifice.

20 février.

Cet après-midi, je suis allé visiter l'école primaire attachée à l'École normale supérieure. Le directeur qui m'accompagne me fait entrer dans une salle : « Ici, me dit-il, se fait un cours d'arithmétique. » Mais, aujourd'hui, la guerre passe avant tout : en guise de système métrique, le professeur essayait de faire comprendre à ces bambins de huit ans le mécanisme et la marche d'une torpille. Pour rendre l'explication plus claire, il avait dessiné au tableau des cuirassés imposants et des torpilles rebondies.

Je quitte la salle et visite le cours de dessin. Sujet donné aux élèves : « la bataille de Port-Arthur. » Les enfants laissaient libre cours à leur imagination, et les dessins, malgré leur naïveté, étaient vraiment réussis. L'un d'eux même me rappelait assez un dessin qui m'avait amusé la veille à l'étalage d'une librairie : Alexeieff venait, après le désastre naval, passer la revue de la flotte et on lui présentait un appareil de scaphandrier.

Les Japonaises, en ce moment, sont très occupées : elles brodent des gilets aux frères ou parents qui partent pour la guerre. Ce gilet enchanté a la vertu de protéger contre les balles ; mais, pour qu'il soit efficace, il faut que mille mains de femmes aient contribué à le faire. Aussi, dans les rues, les brodeuses arrêtent-elles les passantes, demandant à chacune de vouloir bien faire un point à leur ouvrage, et tous les petits doigts s'empressent.

21 février.

Il fait un temps si beau que l'on ne pense plus à la guerre. Après le déjeuner, je dis à mon kouroumaya de me conduire au parc d'Ouéno. J'aime ce parc pour sa grande allée bordée de cerisiers, pour ses temples discrets, pour sa foule plus distinguée que celle d'Asakusa. J'entre un moment au Musée; quel n'est pas mon étonnement de découvrir, au milieu de tableaux ridicules par leur laideur, des Monnet et des Lebourg! Je visite en sortant le jardin zoologique; c'est toujours un plaisir pour moi de voir les petits enfants japonais qui, effrayés, serrent de leurs petites mains la manche de leurs mères. C'est le gros ours sibérien qui aujourd'hui attire l'attention; c'est l'ours du jour; étouffera-t-il dans ses bras puissants tous les enfants du Japon?

Avant de rentrer chez moi, je passe devant la statue de Saïgo qui me paraît toujours aussi laide; vraiment tous leurs héros statufiés à la moderne ne sont pas réussis. A mes pieds, la ville s'étend au loin, infinie; des centaines de Japonais de toutes classes sont là accoudés sur la balustrade. Pendant des heures, ils restent là, contemplant leur capitale; ils écoutent la grande voix de Tokio qui leur parle, et ils sont plus confiants dans l'avenir.

Ce soir, je suis allé dîner au restaurant Kirakou; les *geishas* arrivent souriantes; leurs petits pieds blancs glissent sur les *tatamis* (les nattes qui remplacent nos parquets). Après les salutations d'usage, nous commençons à bavarder; je demande à ces petites personnes leurs impressions sur la guerre. Une petite de quatorze ans me répond qu'elle déteste la guerre « parce qu'il y a trop de morts ». Une autre, un peu plus âgée, sort de sa ceinture un plan détaillé de la bataille de Port-Arthur; c'est une *geisha* stratégiste. « C'est dit-elle, un officier que nous avions à loger qui m'a dessiné et expliqué ce plan ». Petites *geishas* de Shimbashi, votre cœur se laisse attendrir par ceux qui partent pour la guerre; mais il paraît que vos sœurs de Kioto ont le cœur bien moins sensible; c'est un officier, que vous connaissez, qui m'a fait cette confidence.

25 février.

Les journaux de ce matin rapportent les paroles de Wirenius avant son départ de Bizerte : « La politique russe tend à faire de Vladivostock et de Port-Arthur les deux arsenaux les plus formidables de l'empire; ce projet sera complètement réalisé avant la fin de 1905 ». L'amiral, ajoutent les gazettes, doit avoir maintenant quelques doutes.

Les officiers japonais sont dans la joie; un décret les a autorisés à prendre des lames anciennes pour les faire monter en sabres de campagne. On ne peut se figurer combien ce décret est populaire. Pour un officier, ce sabre ancien n'est pas une lame ordinaire. Il croit emporter avec elle l'âme du vieux Japon.

26 février.

Ce matin, le bruit court que des navires japonais ont été coulés près de Port-Arthur; les *Kamis* (dieux nationaux) sommeillent donc. J'attends que la nouvelle soit confirmée ou démentie. Après l'incident de Djibouti réglé, le *Jiji* s'empressa de donner à la France quelques sentencieux conseils de prudence. « La France a correctement agi ; aussi le Japon saura-t-il oublier certaines actions passées. » D'une manière générale, le ton de la presse japonaise à l'égard de la France est très correct : aucun article haineux ni même hostile n'a paru contre nous. Seul, le *Japan Mail*, journal écrit en anglais et dirigé par le capitaine anglais Brinkley, se montre venimeux; il ne perd jamais une occasion d'exciter les Japonais contre la France et se fait avec joie l'écho et le commentateur complaisant de nouvelles le plus souvent fausses; il est curieux de voir cet Anglais plus violemment nationaliste, dans le mauvais sens du mot, que les Japonais eux-mêmes.

27 février.

Ce matin, je vois que ces navires japonais coulés près de Port-Arthur n'étaient que des transports amenés par les Japonais eux-mêmes avec l'intention d'obstruer l'entrée du

port. Dans un autre journal, le *Yomi-Ouri*, je me fais traduire un interview de moi : je ne croyais pas avoir employé dans cette conversation d'aussi brillantes images.

Ce soir, vers cinq heures, j'étais chez moi avec quelques amis; nous examinions des *kakémonos*; tout d'un coup, j'entends la maison craquer, puis remuer : c'était un tremblement de terre. Je me précipite sur la lampe; un de mes amis maintient le poêle à pétrole; nous attendons. La secousse passée, je vais voir si, dans les autres pièces, rien de fâcheux ne s'est produit. Dans la salle à manger, je trouve mon cuisinier assis par terre, une lampe entre les jambes; cette prudence me plaît : de cette façon, ne pouvaient tomber ni l'homme ni la lampe. J'écoute pendant quelques minutes : la cloche d'incendie reste silencieuse; tout est bien. Après le dîner, j'ai reçu le premier numéro d'une publication japonaise, écrite en anglais sur la guerre : *The Russo-Japanese war*. La préface n'est pas banale, le rédacteur en chef, s'adressant au public, écrit : « Nos lecteurs s'étonneront peut-être de voir le mot russe placé avant le mot japonais; simple politesse du vainqueur à l'égard du vaincu. Presque toujours, nous l'avons remarqué dans les dernières guerres, le nom du vaincu fut placé le premier; on dit « la guerre Franco-allemande, la guerre Gréco-turque, la guerre Hispano-américaine. »

Dimanche 28 février.

On apprend, ce matin, que la tentative pour bloquer l'entrée de Port-Arthur n'a pas très bien réussi; les vapeurs ont sombré trop tôt. Dans l'après-midi, je vais dire adieu à l'un de mes amis qui, lieutenant de réserve, doit partir dans quelques jours. Je le trouve très occupé à préparer son sac et faire ses paquets. Sa jeune femme, à peine âgée de dix-sept ans, l'aide; ses deux bébés sont là, gentils et souriants. D'ailleurs, tout le monde me sourit; mais je commence à connaître la valeur de ce sourire, pure marque de politesse et de courtoisie. Malgré la tristesse et le désarroi du moment, le thé nous est gracieusement offert. Depuis quelques minutes, nous causions, mon ami et moi, de la guerre, de son départ, du Yalou encore gelé, quand la porte glisse,

et la jeune femme apparaît de nouveau apportant à son mari deux petits poignards. Nous les examinons; j'admire la mince lame irisée qui sort du fourreau de bois blanc. Le manche est, lui aussi, en bois blanc, comme celui de tous les sabres de prix : pour un Japonais, une bonne lame n'a pas besoin de parure.

A voir entre ces mains si frêles et si fines ces joujoux de mort, je comprends combien puissante est l'éducation japonaise, qui fait qu'une enfant de dix-sept ans apporte à son mari, sans émotion apparente, un poignard qui lui servira surtout à s'ouvrir le ventre s'il est fait prisonnier. Il fait son choix, et, du même pas léger, elle s'en va, silencieuse, reporter l'autre au marchand.

Pauvres petites Japonaises, comme je vous plains! Nombreuses seront les veuves, si jeunes, qui pourront répéter la poésie célèbre : « En me levant, en me couchant, combien cette moustiquaire me paraît triste ! »

29 février.

Aujourd'hui pas de nouvelles; la censure commence à être bien organisée. Je veux envoyer une dépêche à ma mère avec le mot *bien* pour lui dire que je suis en bonne santé ; mais ce mot, comment l'expliquer? Sa simplicité même doit cacher un mystère ; je suis obligé de garder ma dépêche. Je n'ai pas à me plaindre, quand je pense à certains correspondants de journaux qui chaque jour envoyaient consciencieusement des dépêches que la poste, chaque jour, acceptait et gardait non moins consciencieusement. Lorsqu'ils s'en aperçurent, ce fut tout juste si l'on consentit à leur rendre la somme déboursée. Mes lettres arrivent pourtant intactes ; l'on ne me soupçonne pas trop d'être un espion russe ; pourtant, l'autre soir, lorsque j'ai prié mon kouroumaya de me mener à la légation de Russie, habitée maintenant par un interprète de notre légation, mon homme m'a jeté un regard soupçonneux.

Le service des trains, ce qui est tout naturel, se trouve un peu désorganisé. Il faut entendre les Européens s'écrier « qu'on ne peut plus aller à Kobé ; seulement deux trains par jour ; plus de wagons-lits, plus de wagons-restaurants !

quel service ! » Ce pays en état de guerre devrait se préoccuper évidemment d'assurer aux Européens des wagons-lits et des wagons restaurants, avant de songer au transport de ses troupes.

En rentrant chez moi, je trouve ma maison envahie par des Japonais ; ce sont les principaux commerçants et propriétaires de mon quartier qui se sont réunis et ont ouvert une souscription pour venir en aide aux familles des soldats partis. Ils me demandent de bien vouloir souscrire. Ce sont mes voisins ; je leur donne cinq yens ; ils se prosternent jusqu'à terre. En ce moment, la misère ne se fait pas trop sentir; pourtant une personne très digne de foi m'a raconté un fait horrible : un traîneur de kourouma avait été appelé comme soldat; veuf et père de deux enfants, il voulut les confier à des voisins ; mais comme déjà, chacun d'eux avait accepté la garde de deux ou trois enfants, ce malheureux ne trouva personne qui voulut se charger de ses petits ; alors il les tua et partit pour la guerre. Nous, Européens, nous ne pouvons admettre que ce malheureux aimait ses enfants : c'est une erreur ; il pouvait très bien les adorer, et ce père jugé du point de vue japonais est presque un héros ; il sacrifie ses enfants à la patrie, comme le Japonais d'autrefois sacrifiait sans hésitation son propre enfant pour sauver la vie au fils de son seigneur.

Les journaux russes de ce matin annoncent l'envoi en Mandchourie du général Kouropatkine, « Kuropatukinu » comme prononcent les Japonais, mais leur manière d'écrire ce nom est encore plus étrange : dans Kouropatkine se trouvent le mot *kuroï* qui veut dire en japonais *noir* et le mot *hato* qui signifie *pigeon* : et voilà le nom du général *noir pigeon*.

J'ai eu, cet après-midi, une conversation intéressante avec un professeur de l'Université ; je lui parlais de l'éventualité d'une guerre civile : « Erreur, me dit-il : au Japon, une guerre civile ne peut prendre naissance dans le peuple ; seule, une guerre civile entre clans pourrait éclater; mais les haines d'antan sont oubliées, et ce matin justement j'ai vu dans les journaux que le marquis Tokoungawa, le chef de l'ancien clan de Mito, a mis à la disposition de la Banque du Japon toute la monnaie d'or et de billon qui avait été gardée par sa

famille depuis plusieurs générations, et le même journal annonçait que le prince Shimazou, chef de l'ancien clan de Satsouma, se propose de faire le même sacrifice ; autrefois, ces deux clans n'étaient pas précisément alliés ; aussi ce fait me paraît très significatif. »

Avec cet ami, nous sommes allés faire une promenade dans Ginza, la seule rue de Tokio qui soit bordée de trottoirs. Je me suis arrêté longuement aux devantures des marchands d'estampes ; on y voit des dessins vraiment extraordinaires ; par exemple des bateaux russes, que nous savons être encore à flot, sont représentés s'enfonçant majestueusement dans la mer. Les marchands de montres sont dans la joie : presque tous les soldats ont reçu, comme cadeaux de départ, des montres-bracelets. Les photographes aussi ont fort à faire ; tous ces héros futurs, par groupe de trois ou quatre, entrent chez les photographes, en se tenant la main.

1er mars.

On vient d'arrêter deux rédacteurs du *Ni-rokou*; on les accuse d'être des espions. Je ne vois pas bien quels documents précieux ou seulement utiles ils ont pu vendre aux Russes. Ce journal se complaît surtout dans les petits scandales; les lecteurs japonais sont ravis de connaître les détails intimes de la vie privée des personnages en vue. La presse, assez couramment, pratique le chantage ; mais les journalistes s'adressent surtout à leurs compatriotes: quelquefois, cependant, ils s'en prennent aux Européens. Un étranger, résidant depuis de longues années au Japon, reçoit un jour la visite d'un rédacteur japonais. Notre homme, après les aimables salutions d'usage, lui donne communication d'un article qu'il va faire paraître : racontars et calomnies sur la femme de l'Européen. Le mari, très au courant des mœurs japonaises, ne s'émeut pas pour si peu : « Tout cela, dit-il, est parfaitement vrai, mais très incomplet. J'ai un supplément d'information à vous offrir : je viens de couper ma femme en petits morceaux ; ils sont là dans ce placard; voulez-vous les voir ? »

Le ministre d'Angleterre lui-même fut la victime des jour-

nalistes; ils dépassèrent d'ailleurs tellement la mesure que le gouvernement japonais intima l'ordre au médisant journal de cesser. Dans le numéro qui suivit, note de la rédaction : « Par ordre, nous arrêtons cette série de révélations si intéressantes. »

En ce moment, la guerre est un dérivatif à ces méchancetés. Les journalistes sont occupés à interviewer les correspondants de guerre étrangers; ce n'est pas une mince besogne, car ceux-ci arrivent toujours plus nombreux de tous les coins du monde. On les voit partout; ils cherchent à obtenir quelques nouvelles de la guerre dans les ministères et surtout au fameux bureau dit « de renseignements ». Là, comme ailleurs, on est très discret, et les dépêches communiquées parlent encore et toujours de la bataille de Port-Arthur. Il est vrai que si les autorités japonaises se montrent avares de renseignements, en revanche, on prodigue aux journalistes fêtes et banquets. Cela ne les contente pas et l'on dit que l'un des correspondants, désespéré de la pénurie des nouvelles, a tenté de se suicider : ses collègues auraient enfin à télégraphier une dépêche du jour! Pour s'occuper, nos gens circulent dans les rues de Tokio, toujours habillés de costumes guerriers, toujours sur le point de partir pour le « front ». Ils en sont encore loin; le gouvernement japonais mettra, je pense, une sage lenteur à transporter en Corée ces témoins indiscrets et encombrants.

2 mars.

Rien de nouveau : cette guerre devient banale.

C'est demain la « fête des filles », appelée aussi la « fête des poupées ». Dans chaque maison, on sort de leurs boîtes toutes les poupées de famille conservées précieusement depuis plusieurs générations ; on les place sur une sorte d'étagère, et les petites filles ont le droit de les admirer, de les prendre même, de leur donner la vie pendant un jour ou deux. Ces poupées, types des modes anciennes, sont des merveilles de goût et de finesse, dans certaines familles ; on en voit qui ont trois et même quatre cents ans d'existence.

Entre Nihonbashi et Kyobashi, deux ponts célèbres de Tokio,

depuis quelques jours déjà, les marchands de poupées ont installé leurs boutiques ; leurs nouveautés serviront à enrichir les collections. On y trouve des personnages de tous les genres et de tous les prix, car les enfants des pauvres ont aussi leur fête des poupées. Mais, cette année, on a dit aux enfants : « Soyons économes à cause de la guerre ! » Les petites Japonaises ont compris ; elles passent devant les étalages, curieuses, sans convoitise apparente, n'osant rien demander. Au fond, leurs petites cervelles doivent maudire cette guerre ; mais, sans doute, elles se consolent en pensant que demain, elles auront du moins la joie de revoir les poupées anciennes, en buvant un peu de saké blanc.

CHARLES LAURENT

LA CULTURE DE LA VOIX

Si l'éducation et l'instruction remplissaient bien leur rôle, qui est de nous faire connaître et aimer la vie, nos diverses facultés et aptitudes seraient toutes rationnellement cultivées. Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. Que chacun de nous jette un regard en arrière sur l'éducation et sur l'instruction qu'il a reçues, et il reconnaîtra que ses dons naturels, ses instincts, les caractères actifs de sa personnalité biologique ont été négligés, laissés à eux-mêmes sans culture, quand ils n'étaient pas sacrifiés au profit d'acquisitions et de déformations artificielles, les unes inutiles ou caduques, le plus grand nombre contraires aux intérêts vitaux de l'individu, de la société et de l'espèce.

Nous avons été scolarisés, comme l'ouvrier est industrialisé; mais à aucun moment, sauf en de rares exceptions, nous n'avons été cultivés dans nos aptitudes naturelles. Quand j'évoque dans mon souvenir mes camarades d'enfance, il me semble que nous étions comme des plantes diverses auxquelles un jardinier stupide imposerait, à toutes indifféremment, la même culture, la même ration d'eau et de soleil! Aucun de nous n'a donné tout ce qu'il aurait dû, et beaucoup n'ont rien donné. On nous défendait de loucher, parce que c'est vilain et que les parents craignent les convulsions; mais qui s'est occupé de notre vision pour la cultiver? Qui a guidé

notre appréciation des formes, des distances, des directions; des vitesses, des valeurs, des tonalités? Et nos autres sens, et même notre intelligence, notre raisonnement et notre imagination, et toutes nos réactions sensitives et psychiques? Il semble que nos éducateurs aient toujours considéré que c'étaient là des dons qui devaient se développer sans culture, que la vie n'était pas une chose qui valût qu'on l'apprît, et que les aptitudes biologiques méritaient moins d'être dressées que les aptitudes professionnelles.

Aussi lorsque, pour une carrière décidée, nous avons à nous servir spécialement d'une de nos facultés, le plus souvent tout est à apprendre, rien n'est prêt. Au sortir de l'école, il faut commencer, quand on en a le temps ou le goût, à se chercher soi-même; on se trouve alors désarmé, mal parti, mal défini. Dans toute voie, dans toute vocation, nous sommes des conscrits. Chaque carrière est, pour cette raison, bientôt encombrée de traînards, d'incapables, de surmenés et d'invalides.

***

C'est de notre voix surtout qu'il en est ainsi; on peut dire que jamais elle n'a été cultivée : elle a poussé toute seule, comme elle a pu. La voix, une bonne voix moyenne, est un des attributs normaux de toute personne bien portante et bien constituée. Dans la vie courante, nous avons tous beaucoup à nous servir de notre voix; dans une foule de professions, elle est d'un usage tout spécial; dans certaines même, toute la carrière repose sur les qualités et la solidité de la voix. Il serait donc bon que nos facultés vocales eussent été développées, éduquées en même temps que nos autres aptitudes physiques et intellectuelles. A quel moment s'en est-on préoccupé? Tous les ans, avant les vacances, les laryngologistes voient venir à eux des chanteurs, des acteurs fatigués de leur saison et anxieux des tournées projetées, des élèves du Conservatoire usés par le concours, des prédicateurs, des avocats, des officiers, des professeurs. Tous souffrent du même mal, demandent le même remède. Leur voix, au lieu de se développer par l'exercice, en a souffert. Comment combattre le surmenage et l'usure professionnelle?

Tous expient la même faute, celle d'avoir exploité d'une façon antinaturelle la fonction si naturelle de la parole et du chant. Je ne parle pas, bien entendu, des maladies du larynx qui, d'ailleurs, seraient rares si l'organe restait livré à lui-même, au lieu d'être si malencontreusement exposé et contrarié. Je ne parle pas davantage des sujets que la faiblesse naturelle de leur voix devait écarter des professions vocales. J'entends ceux qui, très nombreux, possédaient une bonne voix, une voix normale, et la perdent plus ou moins rapidement par le surmenage et le malmenage professionnels.

Dans l'antiquité, les orateurs, appelés à parler en plein air à d'immenses assemblées, apprenaient à *vociférer*, au sens ancien et exact du mot, c'est-à-dire à *porter la voix*. Aujourd'hui, nos chanteurs apprennent à pousser la voix, à vociférer au sens moderne, à hurler d'une grosse voix qui porte peu. Et cette chose fondamentale dans l'art vocal est réellement mal enseignée; très peu d'acteurs savent parler dans la salle : ils ne savent que crier sur la scène. Les divers procédés de culture de la voix ne sont rien moins que satisfaisants, et, dans bien des cas, pour beaucoup d'apprentis chanteurs, mieux vaudrait peut-être que jamais on ne se fût occupé de diriger leur voix : ils l'auraient gardée.

Pourtant, il est hors de doute qu'il existe des moyens simples de développer et d'embellir la voix; mais il est malheureusement aussi certain que ces moyens sont peu employés, car peu de voix survivent et gagnent à l'enseignement du chant, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Un des meilleurs maîtres de chant du siècle dernier, Stephen de la Madelaine, qui chanta sous Charles X, formulait contre l'impéritie des professeurs les plus dures critiques, que nous osons à peine émettre, nous médecins, quand nous avons à réparer tant bien que mal les voix ruinées par l'enseignement.

On se sent, écrivait-il, frappé de découragement quand on examine l'état actuel de l'enseignement du chant en France. Le mal est partout : il est profond, enraciné; ceux qui le font et qui en bénéficient jouissent doucement, en paix avec le monde et avec eux-mêmes, du fruit de leur détestable charlatanisme; ceux qui en sont victimes s'endorment et se complaisent, en quelque sorte, dans leur aveuglement. De part et d'autre, l'amour-propre fait des merveilles...

La vocale se perd, et il faut cependant qu'une voix s'élève pour le crier bien haut à ceux qui sont les dépositaires des intérêts de l'art, aux familles qu'on trompe, aux maîtres ignorants qui croient leur supercherie fort innocente parce qu'elle les fait vivre sans tuer personne.

Ces prédictions sinistres se réalisent chaque jour. On ne sait plus, en général, cultiver les voix. Et non seulement on ne sait plus les développer, mais il semble qu'on ne sache plus même les conserver, car il s'en perd chaque jour plus qu'il ne s'en forme. Les qualités les plus naturelles de la voix, celles auxquelles il serait si facile de ne pas toucher, sont annihilées par l'enseignement avec une réelle férocité. Tout le monde ne peut savoir cultiver et entraîner une voix de qualité; mais garder aux moindres voix leurs quelques caractères de validité, est-ce réellement si difficile ?

Une voix bien placée, et surtout bien sortie, outre qu'elle remplit mieux toutes les exigences lyriques et scéniques, est aussi la plus naturelle et la plus sûre, la plus solide des voix. Or, de telles voix sont rares. J'en connais quelques-unes sur nos scènes parisiennes, une seule au Conservatoire; nos scènes lyriques en sont presque totalement dépourvues. Paris n'a pu, récemment, fournir un bon ténor de rechange pour le *Crépuscule des Dieux*, pour *Tristan*, pour la *Damnation de Faust*. L'ancien répertoire classique, qui exigeait de belles voix et les faisait valoir, n'est plus chanté; le moderne n'a comme interprétation qu'un assez mauvais ordinaire. La plus belle voix de nos théâtres, dans *Orphée*, exaspérait par un manque absolu de tact artistique. Les quelques voix de réelle valeur qu'a pu connaître notre génération se dessèchent et tombent, comme des feuilles mortes, après quelques années d'Opéra, ou s'envolent vers les Amériques. Qui peut se flatter d'avoir entendu dans le quatuor de la *Neuvième Symphonie* quatre, trois ou même deux belles voix? Les chœurs de l'Opéra sont une abomination. Allons-nous d'ailleurs maintenant aux concerts, aux théâtres avec l'idée que nous entendrons une ou plusieurs belles voix, un ou plusieurs bons chanteurs ? Nous n'y pensons même plus. Nous allons voir telle pièce, entendre telle musique, heureux si l'exécution n'en est pas trop défectueuse.

Et que sera-ce demain, à en juger par les derniers concours du Conservatoire ?

Et pourtant les belles voix sont payées extrêmement cher sur le marché international. L'offre et la demande de voix sont énormes; mais entre l'offre et la demande, un terrible intermédiaire est embusqué, l'enseignement actuel du chant. Il y a une infinité d'apprentis chanteurs; mais il y a aussi beaucoup de professeurs, — privés et publics, — presque tous chanteurs invalidés par l'enseignement dont ils perpétuent les méfaits. Le professeur privé a un intérêt direct à accueillir tous les élèves et à leur trouver une voix qui vaille la peine d'être cultivée. Tous ceux qui chantent et apprennent à chanter n'ont pas forcément une jolie voix; mais tous ceux qui apprennent l'escrime ou la gymnastique ne sont pas non plus pour cela forcément des athlètes. Néanmoins nous n'admettrions pas qu'après six mois, un an de gymnastique, notre force et notre habileté ne se fussent pas accrues dans une sensible proportion. Or, en six mois d'études, il y a certainement au moins autant de voix fatiguées, tronquées, déplacées ou éteintes qu'il y en a de développées, de fortifiées, d'embellies.

A côté de l'enseignement privé qui accueille toutes les voix, l'enseignement officiel fait une sélection. En théorie, nous pouvons admettre que toutes les voix admises à entrer au Conservatoire dans les classes lyriques sont des voix de qualité. En théorie encore, il nous faut supposer que, parmi les voix introduites dans le sanctuaire, les meilleures seules sont admises à concourir, et que, parmi celles-ci, les meilleures sont récompensées. Or, que vaut un prix de chant ou d'opéra au Conservatoire? Peu de chose en théorie, moins encore en réalité. Et combien de voix sont restées en route, combien ont cédé après six mois d'études, combien ont été tuées par tel morceau de concours mal choisi, mal étudié!

Il est possible qu'un professeur de gymnastique, par négligence, laisse son élève se casser un bras ou une jambe; mais il est inadmissible qu'un professeur, par une maladresse systématique, ne puisse rien tirer de toute une classe, ou qu'après un ou deux ans d'études, on retrouve bien moins de voix qu'on ne lui en a confié. Un bon nombre des élèves qui quittent le Conservatoire n'auraient plus assez de voix

pour y rentrer. C'est que les professeurs de chant, là et ailleurs, font appel, pour former ou pour corriger les voix, aux procédés les plus antiphysiologiques, les plus absurdes, s'autorisant d'une théorie incohérente par elle-même ou mal interprétée. Bien des maîtres ne connaissent qu'une façon de chanter, la leur, dont ils ont été souvent les premières victimes. Il faut que tous y passent. On retrouve pendant quelque temps les défauts du maître dans la voix de l'élève, puis on ne retrouve plus ni la voix ni l'élève; mais le maître est toujours là.

***

Le chant est pourtant un exercice physiologique excellent; le médecin devrait pouvoir le conseiller en toute sécurité, comme toute autre gymnastique, pour développer l'organe et la fonction. Quel médecin l'oserait? Voici des parents qui le consultent au sujet de leur fille. Elle a dix-sept à dix-huit ans, une voix assez gentille; doit-on lui laisser apprendre le chant? n'est-il pas trop tôt? est-ce bien sans danger? Le médecin examinera, écoutera, auscultera, interrogera les appareils de la respiration et de la phonation, il verra respirer et entendra chanter, il scrutera les cordes vocales; s'il ne trouve aucune tare, aucun vice fonctionnel incompatible soit avec la carrière lyrique, soit avec le simple exercice du chant, il autorisera les leçons de chant et les recommandera même comme étant reconnues, et depuis longtemps, propres à développer l'appareil respiratoire et à le préserver d'une foule d'affections. — Mais il fera aussitôt les plus expresses réserves.

« Confiez votre fille à un professeur qui sache tenir compte *de son âge, de son sexe et de ses moyens vocaux,* et alors le chant est le meilleur des exercices; sinon, c'est un véritable danger. — Connaissez-vous un tel professeur? » — Ici le médecin est embarrassé; il n'en connaît pas beaucoup, et le choix est délicat. Il se sauve par les généralités : « Prenez avant tout un professeur qui ait une belle voix et qui chante bien; car c'est une piètre recommandation pour celui qui enseigne le chant et le développement de la voix que de n'avoir pu garder la sienne; donnez à votre fille un professeur-femme, car il faut tenir compte de la désastreuse théorie qui

a tué tant de voix en préconisant la respiration abdominale, et, comme ce mode de respiration est encore plus irrationnel et pénible chez la femme que chez l'homme, l'élève y échappera peut-être plus facilement avec un professeur féminin. Pour les mêmes raisons, choisissez-lui un professeur qui ait le même genre de voix qu'elle. » — Dans sa *Physiologie du chant*, Stephen de la Madelaine fait ressortir l'opportunité de confier chaque genre de voix à des professeurs munis d'organes de même nature que ceux des élèves :

Tout le monde a compris qu'une basse-taille devait être plus propre à enseigner par de bons et fréquents exemples comment s'obtient tel effet naturel à ces sortes de voix. Tous les instrumentistes sentent que, par la même raison qu'on ne prenait pas un professeur de clarinette pour enseigner le hautbois, on devait tout naturellement choisir un ténor pour instruire les ténors... Un habitant des îles Marquises qu'on rendrait juge de la chose, croirait, dans son bon sens naturel, qu'il n'y a rien à répondre à des inductions si saisissantes ; il croirait que, dans les écoles publiques où il y a des maîtres doués de différents organes (sans parler de ceux qui n'en ont point du tout), ce triage serait facile à faire ; il croirait que, dans les familles qui sont libres de choisir le maître qui leur convient, ce choix se ferait d'après les mêmes raisons. En cela, ce sauvage raisonnerait comme un véritable enfant de la nature. A Paris, nous ne raisonnons pas. Le tran-tran existe, nous le suivons ; d'ailleurs, il y a des droits acquis, il faut les respecter. C'est ainsi qu'on sacrifie les intérêts sacrés de l'art à l'intérêt particulier de quelques artistes.

Ajoutons qu'on y sacrifie en plus les intérêts particuliers de centaines d'élèves tous les ans. Un professeur de chant aura quelque peine à accepter l'idée qu'on ne doive lui confier que des voix du genre de la sienne, d'abord parce que, bien souvent, il n'en a pas, ou guère, et ensuite parce que cela réduit énormément le cercle de son enseignement. Je suis loin de prétendre que tel professeur ne pourra pas donner de très bons conseils à des élèves de voix très diverses, mais il est prudent, de la part d'un élève, de ne confier sa voix qu'au maître qui a montré qu'il savait garder la sienne, ou tout au moins celle des autres. Or, je le répète, de tels maîtres sont rares, très rares.

Le naturel des îles Marquises, dont il est parlé plus haut,

en saurait peut-être, sur ce point, plus que bien des professeurs de chant. Demandez à ce sauvage comment il respire. Il vous répondra tout naturellement que c'est *de la poitrine*. Posez la même question à la jeune élève du maître, quand vous la reverrez; elle se hâtera d'attester qu'elle respire d'ici, du ventre, que son professeur, madame Une Telle, élève d'Un Tel, y tient énormément; qu'elle entraîne ses élèves à ne respirer de la poitrine ni en hauteur, ni en largeur; que toutes respirent de la taille et du ventre; que la dame conseille pour cela tel corset, etc. Je connais une jeune fille à qui son professeur recommande de s'exercer, au lit, à ne respirer que du ventre, sur lequel elle doit placer un *Bottin* destiné à en forcer les fluctuations; cette jeune chanteuse, après des mois d'exercices, n'y parvient qu'à peine, et elle a pourtant sacrifié à cette absurde doctrine une partie de sa voix.

Le sauvage s'étonnerait qu'ayant à dilater la poitrine, on s'attache à le faire exclusivement au détriment du ventre et des organes qu'il renferme, alors qu'il y a tant de place au dessus : si les organes abdominaux sont refoulés pendant l'inspiration, il y a vraisemblablement quelque inconvénient à exagérer leur abaissement; la dilatation du thorax doit se faire en tous sens, dans l'air libre, autant que le permettent les côtes. Mais en Europe, en France, à Paris, un nombre considérable de professeurs de chant font de la respiration diaphragmatique, abdominale, la seule rationnelle, la seule naturelle, quelque peine qu'on doive se donner pour l'acquérir; ils proscrivent énergiquement la respiration thoracique.

Sans doute le diaphragme joue un rôle considérable dans la respiration; nul ne songe à le nier. Mais son action ne peut impunément dépasser certaines limites. Il y a longtemps que de bons esprits ont fait observer que, de l'intronisation de ce mode forcé de respiration, date, en France et en Italie, la disparition si rapide des voix qui passent par l'enseignement officiel et privé. Mais cette constatation si facile ne gêne pas nos professeurs. S'inspirant d'une physiologie singulière et s'appuyant sur les apparences plus que sur une analyse sérieuse des phénomènes, ils ont formulé leur doctrine draconienne, dont les effets meurtriers se font sentir à tout le monde, sauf à eux.

Il y a pis. Certains professent que ce mode de respiration doit être adopté par les élèves des deux sexes, car il n'y a au point de vue respiratoire, pensent-ils et écrivent-ils, qu'une seule différence entre l'homme et la femme, c'est... le corset. Voilà ce qui s'enseigne à Paris. Notre sauvage ignore l'usage du corset et les dangers de son emploi abusif et maladroit ; mais il a remarqué entre l'homme et la femme un caractère différentiel bien plus important, même au point de vue respiratoire, c'est l'aptitude à la gestation. Les femmes de son pays, sans avoir jamais porté de corset, n'ont pas pour cela un thorax d'homme, et peut-être en est-il de même chez nous. Dans l'anatomie de la petite fille, la grossesse est déjà prévue; de bonne heure, la liberté précoce de sa taille dégage le thorax de l'abdomen. Tandis que l'homme peut sans grand inconvénient respirer, en quelque mesure, de tout le tronc, la jeune fille respire le plus possible au-dessus de la taille; elle élève et dilate plus son thorax, et quand l'âge de la puberté apparaît, sa trachée et son larynx restent suspendus, si je puis ainsi parler, *une octave* au-dessus de ceux de l'homme. Elle gardera le diapason de l'enfance, non pas à cause du corset, comme le pourraient croire certains professeurs, mais par adaptation de l'appareil de la respiration et de la phonation aux nécessités maternelles.

Toute action exagérée sur les organes abdominaux est bien plus désastreuse chez la femme que chez l'homme. Sous la pression exagérée du soufflet diaphragmatique, le foie s'abaisse, les reins se détachent et flottent, la rate et l'estomac lui-même s'étirent. les ptoses viscérales apparaissent avec leurs inconvénients ; de plus, la masse intestinale, refoulée, pèse sur la matrice et sur ses annexes, les incline, les incurve, les tord, trouble leur circulation et favorise leur chute. Les dangers de la respiration diaphragmatique auraient dû frapper les professeurs qui la préconisent : leur absurde entêtement dans cette voie déplorable est incompréhensible, surtout si l'on songe avec quelle rapidité les moyens vocaux s'altèrent quand on les contrarie systématiquement et quand on trouble l'équilibre des fonctions viscérales et génitales, si étroitement liées à l'exercice de la voix et du chant. Les professeurs ont été, reconnaissons-le, engagés dans cette voie

par certains physiologistes. Leur expérience journalière et le mal même qu'ils se donnent, et surtout le mal qu'ils donnent à leurs élèves auraient dû pourtant les éclairer ; mais ils croient sincèrement avoir pour eux la physiologie et la tradition, et nous ne pouvons leur en vouloir.

Faites maintenant chanter la jeune élève après quelques mois de leçons. Sa respiration, qui était simple, libre et franche avant les leçons de chant, est devenue nerveuse, gauche, voulue et gênée. L'allure respiratoire est rompue, le souffle est systématique et toujours maladroit, mal tenu et sans plasticité. Certains maîtres font étendre leurs élèves à terre, recouvrent le ventre et la poitrine d'objets pesants ; d'autres leur contiennent le thorax pour l'empêcher de se dilater ; celui-ci fait prendre, à l'inspiration, le plus d'air possible, la poitrine est dilatée à l'extrême, le chanteur retient tout cet air sous pression, luttant contre l'élasticité des parois thoraciques qui cherchent à se débarrasser de cette gêne, et contre l'effort réflexe de l'expiration qu'il faut modérer ; et toute cette masse d'air cherche son issue par la glotte qui doit, d'une part, résister à cette pression, et, d'autre part, moduler des sons ! Elle ne s'en tire que par le chevrotement, c'est-à-dire par l'échappement intermittent de l'air sous pression.

***

Cette accumulation de gênes et de préoccupations mal ordonnées met le chanteur dans une situation aussi embarrassée que le serait l'homme tombé à l'eau s'il cherchait à se remémorer les principes de natation qu'il a reçus en chambre. Et c'est avec cette respiration hébétée et mal assurée qu'il va falloir apprendre à chanter. Si, au moins, le chant lui-même n'était pas paralysé, réduit, contrarié, troublé de cent façons ! Mais le plus souvent la voix a été mal classée par le professeur, qui s'occupe avant tout d'apprendre à sa jeune élève tel ou tel morceau qui lui est familier à lui, et dont il connaît les écueils et les effets. Dans bien des cas, il manque à ces voix jeunes et encore peu développées, des notes, des souplesses ; le timbre n'a pas sa plénitude et la tessiture, c'est-à-dire le niveau moyen de la voix, s'affirme mal. Alors on juge

de la voix par le morceau même que l'élève fait entendre au maître, et d'emblée celui-ci classe dans les sopranos, les mezzos, les contraltos, les sopranos dramatiques, etc., une voix qui, un mois après, commencera à ressentir les effets d'une tessiture artificielle et imposée.

Chacun comprendra qu'un violon auquel manquent les cordes aiguës n'est pas pour cela un alto, et qu'un alto qui n'aurait pas ses cordes graves n'est pas pour cela un violon. La même corde, la même note sur un violon ou sur un alto fera immédiatement reconnaître la nature de l'instrument qu'elle met en vibration. Il en est de même pour la voix. Un soprano peut n'avoir pas ses notes aiguës, et n'en être pas moins un soprano; un contralto peut n'avoir pas encore ses notes graves, et ainsi de suite. Or, il n'est pas sans danger de s'y tromper et je connais des élèves qui, après six mois de malmenage vocal dans une mauvaise tessiture, savent à peine retrouver assez de voix pour reprendre celle qui leur est naturelle. Il est aussi absurde de la part du professeur de voix et de chant de se tromper dans le classement des voix, qu'il serait inacceptable qu'un chef d'orchestre ne distinguât pas un violoncelle d'une contrebasse. On peut se tromper, en cela comme en tout, mais, réellement, on s'y trompe trop souvent, et, dans presque tous les cas, l'erreur eût pu être évitée ou réparée à temps.

Autre question. Demandez au sauvage *où il place* sa voix? Dans sa naïveté, il répondra qu'il la place tout naturellement là où elle doit être entendue, c'est-à-dire dans l'oreille de celui qui l'écoute, à deux pas, à vingt pas, à cent pas, selon la distance qui le sépare de ce dernier, et dans sa direction.

A Paris, on n'a plus de ces naïvetés. Comme beaucoup d'élèves, chantant pour eux ou pour le maître qui est tout proche, laissent la voix dans la gorge et ne l'envoient pas au delà de la partition qu'ils lisent, et comme cette voix de gorge est la plus courte et la fatigante de toutes, les professeurs recommandent de chanter *dans le masque,* c'est-à-dire de faire vibrer les cavités pneumatiques de la face. C'est déjà mieux. Mais ici l'embarras commence. Faut-il chanter dans le masque en arrière, c'est-à-dire dans l'arrière-nez, dans le haut du pharynx nasal? Faut-il chanter dans le masque en avant,

entre les deux yeux, comme certains professeurs le recommandent? Notez que peu de professeurs songent à faire chanter de la bouche, et même ceux qui conseillent tout bonnement de mettre la voix en dehors, de la sortir, n'indiquent pas comment il faut s'y prendre. Aussi l'élève ne sait à qui entendre et constate seulement que sa voix baisse, se fatigue, que son professeur lui défend de chanter plus de vingt minutes de suite, ce qui modère un peu l'action stérilisante de la méthode.

Certains font chanter bouche fermée, ce qui, paraît-il, pose merveilleusement la voix; d'autres appuient une cuiller sur la langue; ici, on chante avec une petite olive montée sur un manche et introduite derrière le voile du palais, et l'on pousse des sons forcément inarticulés, une cuvette sur les genoux; là, on chante sous cloche; là, on électrise, etc. Les maîtres sont convaincus de la supériorité de la méthode, les élèves aussi, tout est pour le mieux. Mais non seulement la phonation est compromise : l'émission encore est tronquée et l'articulation émoussée. La même phrase, parfaitement compréhensible à dix mètres quand elle est parlée, ne l'est plus à la même distance quand elle est chantée, même dans le médium, c'est-à-dire dans cette partie de la voix qui est normalement exploitée par le langage. — Dès qu'il chante, le chanteur affecte en général un parler stupide : les syllabes muettes sont accentuées; toutes les syllabes ont la même force, même quand le compositeur a tenu compte de la phonétique du langage pour sa mélodie. Dans la phrase : « J'ai perdu mon Eurydice », le *ce* terminal est invariablement accentué de toute la force qui reste à la voix et a de droit, dans le chant, l'éclat de la syllabe la plus favorisée. Ce qu'un *e* muet est capable de prendre de force et de timbre dans le chant actuel est inimaginable : le texte est incompréhensible le plus souvent; la rime n'a plus physionomie humaine; le chant perd toute signification verbale; il est rarement dramatique et pas toujours musical.

L'élève croit avoir appris à chanter; il n'a pas même appris à se faire entendre; il n'a aucune idée de la perspective acoustique, de la mise en vibration d'un espace, de l'effet produit par sa propre voix. Il trouverait absurde de tirer un coup de

fusil en regardant soit la crosse, soit le chien, soit même le bout du canon, il penserait avant tout à orienter son arme vers le but et s'attacherait à viser. Mais il chante en pensant à son diaphragme, à ses cordes vocales, à sa langue, à ses dents, à son masque, à ses yeux, à sa partition, au chef d'orchestre, à tout, sauf à l'oreille qui, là-bas, attend que le son lui vienne. Après quelques mois d'études, l'élève est complètement désorienté. Le plus souvent, il ne peut ouvrir la bouche sans avoir à se préoccuper de cent choses sur lesquelles on lui a fourni les données les plus étranges; même les termes classiques d'*appuyer*, de *serrer*, de *porter* la voix, de *chanter en poitrine, en tête*, ne sont pas compris d'une façon identique par tous. Ce qui venait tout naturellement avant les leçons ne vient plus qu'avec peine maintenant que l'élève travaille.

Sa voix s'émousse, il prend en poitrine des notes qu'il donnait tout naturellement de tête; il baisse la tête pour donner les notes élevées, il pousse et gêne sa voix là où il la lâchait si volontiers auparavant; sa voix s'excite comme un cheval qu'on pousserait de l'éperon tout en lui sciant la bouche avec le mors; elle s'affole et se rétrécit; les *chats* apparaissent, puis les trous; ce n'est plus la même voix; les parents se désolent; l'élève tient bon, tant il a foi en son professeur, et d'ailleurs, s'il est au Conservatoire, il n'en peut guère changer. Certaines notes sortent mal et bientôt ne sortent plus du tout; le timbre devient uniforme, on ne comprend plus les paroles; la voix devient chevrotante, sans coloris, sans intérêt; puis elle craque, le souffle apparaît, etc.

A l'examen, le médecin voit alors les cordes vocales rougies par place, et, par place aussi, apparaissent de petits gonflements, créant entre les cordes des contacts anormaux qui produiront à leur tour des callosités, des durillons qui couperont la voix, jusqu'au jour où apparaîtront de vraies nodosités, avec la série des traitements médicaux, puis des interventions chirurgicales à la suite desquelles la voix sera peut-être irrémédiablement perdue, alors qu'un changement opportun dans le port de la voix eût pu prévenir le danger. Car tous ces accidents de la carrière et du début de la carrière sont imputables au mode d'émission, au genre de vocifération, aux mille écarts de la tenue vocale.



On ferait un curieux recueil des remèdes pour la voix, des procédés empiriques, barbares ou absurdes qu'emploient les rebouteurs de voix pour la conserver, la refaire, la développer. Cela rappelle la médecine du moyen âge. Il n'en est pas, chose admirable, qui n'ait fourni de merveilleux résultats. Stephen de la Madelaine professait qu'en six mois on doit mettre une voix ordinaire à même de se jouer de toutes les difficultés. Je le pense aussi. En réalité, l'enseignement devrait se réduire à ceci : tout d'abord apprendre à l'élève à extérioriser sa voix, de façon à la lui faire connaître telle que les autres l'entendent. Quand notre voix est ainsi objectivée, nous pouvons en saisir les qualités et les défauts, la critiquer, la modifier, la former, en nous donnant à nous-mêmes les meilleurs conseils et en nous appliquant avec lucidité ceux de nos maîtres.

La première qualité d'une voix est de porter, c'est-à-dire d'aller où elle doit aller. Envoyer la voix, la faire résonner à une distance donnée est plus facile que de la faire résonner en soi, en poitrine, en gorge, en tête, dans le masque, etc. Il suffit en réalité d'y penser et de s'écouter. Quand la voix porte, elle nous semble légère, d'un maniement facile et d'une plus grande liberté ; elle trouve plus aisément toute son étendue et toutes ses nuances. Il ne faut pas huit jours, pour habituer un acteur, un chanteur, à porter sa voix où il veut, en écho, et à l'entendre comme si elle lui était étrangère.

Quand ceci est obtenu, le reste s'acquiert par des exercices méthodiques, peu nombreux et simples. Si l'élève est assez prudent pour travailler la voix qu'il a et non pas celle qui lui manque, il doit la doubler bientôt comme force, comme portée, comme correction et comme souplesse. Combien perdent leurs notes de passage, puis tout leur médium, en se cramponnant à des notes extrêmes qu'ils ne savent pas longtemps garder et auxquelles ils sacrifient la beauté de leur émission ! Ils auraient aisément et progressivement acquis ces notes extrêmes, en développant avant tout la portée naturelle de leur voix et en étendant peu à peu ses limites.

Il faut toujours rester dans le commode et le facile : le reste

vient de soi. Qui s'attarde au difficile perdra bientôt tout. Il faut aussi rester dans le naturel, et surtout dans l'inconscient. Combien d'élèves sont hébétés au début de leurs études de chant et énervent bientôt leur respiration, leur phonation, leur articulation, à force d'observer en eux mille détails dont jamais le maître ne devrait leur parler! Quand le maître donne le modèle à suivre, l'élève, par imitation, reproduit ce qu'il entend, et n'a nullement besoin de savoir comment il a fait pour obtenir ce résultat. Qu'il se contente de l'avoir obtenu. On marche mal en se regardant marcher; on chante mal en se sentant chanter. Il faut se borner à entendre et à juger sa voix.

Un chanteur qui conçoit bien ce qu'il va chanter, qui entend d'avance la note, le son qu'il doit donner, les donne naturellement, comme s'il reproduisait un geste : il obéit à l'injonction imitative.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Cela est vrai surtout pour le chant. L'élève doit s'entendre d'avance, se fournir le modèle idéal de ce qu'il va réaliser, et il le réalise alors au mieux de ses moyens. Or, il faut quelques mois pour se donner ces habitudes et y conformer l'exercice de sa voix; le chant, avec toutes ses difficultés, doit s'apprendre en peu de temps. Je ne parle pas du sentiment artistique, de l'expression, du goût, de l'intelligence dans le chant : ce sont là des choses que certains n'ont pas besoin d'apprendre, et que d'autres n'apprendront jamais.

Ce que demande le public, — que la voix porte jusqu'à lui, — est précisément la condition la plus favorable au développement de la voix du chanteur ou de l'orateur. Cette chose fondamentale est à peine enseignée. Je me souviens d'avoir entendu autrefois, dans une église de Paris, deux barytons célèbres, l'un surtout par sa belle carrière lyrique et son excellente méthode. Je pus les entendre successivement de près, à l'orgue, puis de loin, derrière le chœur. De près, l'un d'eux avait une voix vibrante et puissante, qu'il semblait pouvoir à peine contenir; tout tremblait en lui et près de lui. La voix de l'autre, qui était M. Faure, au contraire, paraissait se détacher légèrement, sans effort, sans vibration, mince et sans

robustesse; il respirait tranquillement, à peine plus largement que pour parler; sa face ne se congestionnait pas aux endroits difficiles, et il donnait l'impression d'un homme qui accomplit le plus simple et le plus indifférent des exercices. Mais de loin, le premier s'entendait peu; sa voix ne portait que dans certains accents, sur certains timbres; on comprenait qu'il y avait là-bas quelqu'un qui chantait très fort, mais sa voix restait près de lui, en lui, ou ne le quittait que pour revenir immédiatement à son point de départ. Il vociférait au sens moderne du mot. La voix de l'autre chanteur était aussi forte, brillante, pleine et sonore de loin qu'elle paraissait faible et sans consistance de près. L'église en était remplie au point que les murs semblaient sonores; la phrase large et fournie circulait partout, d'une sonorité concrète et vivante; les moindres articulations, les timbres divers se développaient avec facilité et dans leur pleine expression. C'était la vocifération vraie; la voix se faisait entendre là où elle devait être entendue, comme la lumière de ces phares qui semble grandir avec l'éloignement.

J'ai rarement retrouvé au théâtre cette impression que m'avait donnée la voix du chanteur Faure; il est peu de voix, dans nos salles de concert et de théâtre, qui sachent s'accommoder sans effort à la capacité de la salle, à l'espace qu'elles ont à remplir, au volume d'air qu'elles doivent mettre en vibration. Dans certaines notes, sur certaines syllabes, la voix porte et vient sonner près de l'auditeur, mais le plus souvent, et surtout dans les passages de douceur et de retenue, la voix, au lieu de s'atténuer dans son intensité tout en gardant sa portée, s'éloigne des auditeurs comme si le chanteur la retirait en lui.

Et comme la voix s'éloigne de l'auditeur en même temps qu'elle faiblit, elle échappe tout à fait à l'oreille. Pour nos chanteurs, la force et la portée semblent se confondre; dans le même mot, la syllabe forte et accentuée s'en ira retentir à vingt mètres, la syllabe faible ou muette restera près du chanteur. L'effet d'une telle émission est déplorable et absurde. Dans les derniers concours du Conservatoire, tous les élèves avaient ce même défaut de forcer l'auditeur à écouter toutes les syllabes à des distances différentes, au lieu de les attendre à sa place, fortes ou faibles. Seule, la voix d'un jeune con-

tralto gardait sa portée et la beauté de son timbre à travers toutes les inflexions et intonations. C'est, avec celle de M. Devriès, la meilleure voix de théâtre qu'ait fournie le dernier concours, car elle avait, outre de grandes qualités de couleur et d'expression, la propriété de vibrer, non seulement dans la poitrine, ou dans la gorge, ou dans le masque, comme toutes les autres, mais dans la salle même et de se former au milieu des auditeurs. Qu'en restera-t-il cette année?

Souvent il m'est arrivé de demander à des professionnels de la voix ou du chant de porter la voix à volonté à cinq, dix, vingt ou cent mètres, de l'éloigner ou de la rapprocher, de la faire vibrer dans telle partie d'une salle, sans parvenir même à me faire comprendre d'eux. Ils m'avouaient n'avoir jamais appris à cultiver la portée de leur instrument, dont ils n'avaient développé que la force, la justesse et les qualités en hauteur. Pour la plupart d'entre eux, et surtout pour ceux que n'a pas encore éduqués la sonorité des salles de spectacle, la voix doit porter d'autant plus loin qu'elle est donnée plus fortement. Le fort chanteur est pour eux l'homme assez fort pour chanter fortement et produire une énorme vibration. Et il s'ensuit d'abord que seules les notes fortes portent. Il en résulte ensuite que l'effort fatigue immédiatement l'organe et diminue ses qualités fonctionnelles.

La même note aiguë, sur laquelle la voix craque quand le chanteur la prend en force, se trouve légère et facile quand il pense à l'aller chercher loin de lui, là où la force et l'acuité de la voix ont leur raison naturelle de se produire. Le larynx, qui rougit après quelques minutes de chant fort et court, se décongestionne dès que la voix porte, et il m'est souvent arrivé de désenrouer un chanteur en le faisant chanter longtemps et fort, mais loin. On obtient, en lâchant la voix et en la déployant librement, des notes extrêmes qu'on ne pouvait obtenir en poussant de toutes ses forces, et la justesse de la voix est en raison inverse de la congestion dont l'effort de phonation engorge la région du larynx et de l'oreille. Chanter à gorge déployée en plein air et loin nous fatiguera moins que de forcer la voix dans le bruit d'une voiture, pour nous faire entendre de notre proche voisin. La voix cassée du marinier ou du charretier retrouve sa sonorité pour héler à

distance, à une grande distance, d'une rive à l'autre, d'une colline à l'autre, et le seul effort qu'ils fassent alors est non pas de pousser la voix, mais de la lâcher.

Beaucoup de chanteurs ont remarqué ceci : peu en voix chez eux ou avant d'entrer en scène, la voix leur revient à mesure qu'ils chantent devant la salle, c'est-à-dire qu'ils doivent lui rendre sa portée. Étudier de près un morceau, chanter en lisant ou dans une petite salle, force à donner à la voix une portée infiniment trop restreinte, car instinctivement la portée que nous donnons à notre voix nous est indiquée par la mesure que nos yeux nous fournissent de l'espace à remplir vocalement. Quand nous n'avons pas devant nous un grand espace, nous donnons à notre voix une portée insuffisante, nous perdons la notion instinctive d'un vaste espace à remplir, d'une profondeur à atteindre, et nous ramenons inconsciemment à une faible distance le but de notre voix. Cela n'aurait aucun inconvénient si, chantant court, nous ne chantions pas fort. Mais, entraînés, par une fausse idée de développement vocal ou par fatuité, à donner quand même un gros volume de voix, nous chantons fort sans chanter loin, et comme dans la voiture fermée et bruyante, nous nous brûlons bientôt la voix.

***

Pour l'auditeur comme pour le chanteur ou pour l'orateur, il n'y a qu'un juge de la voix, c'est l'oreille. Elle seule nous apprend si notre voix est adaptée à l'espace qu'elle doit animer; il suffit pour cela que notre oreille s'attache moins à percevoir la sonorité même de notre voix que celle de l'espace qui nous entoure. Quand celui-ci est bien sonore, vibre bien, notre voix porte, nous pouvons en être assuré. Il faut donc une éducation de l'oreille à côté de l'éducation du larynx, quand on veut chanter. Mais quand on veut peindre, ne faut-il pas une éducation de l'œil à côté de celle des doigts? l'œil ne doit-il pas prendre le recul nécessaire pour juger l'œuvre produite à la distance convenable, et l'œil n'est-il pas en tout le guide de la main, tant pour la conduire que pour apprécier son travail. De même, l'oreille guide la

phonation et doit aussi prendre son recul pour juger du son émis dans sa sonorité même et dans sa portée.

L'oreille semble mal placée, en arrière de la bouche et en dehors de la projection vocale, pour apprécier la voix. Il n'en est rien. Précisément parce qu'elle n'est pas directement dans la visée de la voix, elle peut apprécier la sonorité propre de l'espace qui nous environne, à la condition que la voix soit réellement sortie et que cet espace vibre bien.

Quand nous chantons, nous donnons, par la vibration glottique, le branle sonore à toutes les cavités pneumatiques de l'appareil respiratoire et vocal, c'est-à-dire la poitrine, la gorge, la bouche et le nez. Nous pouvons à volonté, par le jeu de l'élasticité aérienne et de l'élasticité des parois organiques, tendre plus ou moins telle partie des parois élastiques de nos cavités pneumatiques, et accentuer ainsi la vibration de poitrine, de gorge, de bouche ou de nez. Si nous nous contentons de ces résonances et de ces renforcements, nous pouvons donner à notre voix une grande force et une puissante vibration, mais peu de portée. Mais si, au lieu d'animer de fortes vibrations seulement telle partie de nos cavités aériennes, nous nous efforçons d'animer en outre directement la vaste cavité pneumatique que constitue la salle où nous chantons, tout change : notre voix sort, c'est la salle qui chante avec nous et participe à nos moindres sonorités. Il n'est pas plus difficile de faire vibrer une salle autour de nous que de mettre la voix dans la poitrine, dans la gorge ou dans le nez, de la sombrer ou de l'ouvrir. La puissance et l'infinie durée de certaines notes, comme les donne le ténor Caruso, par exemple, montrent combien les grandes sonorités coûtent peu de souffle quand on sait bien le dépenser.

La corde du violon n'a aucune sonorité utile par elle-même, mais elle donne le branle à l'air de la boîte en bois sur laquelle elle est tendue ; et celui-ci, vibrant avec ses parois rigides et élastiques, donne à son tour le branle à l'air ambiant. La paroi du violon forme une considérable surface sonore et l'appareil aérien constitue une source de sonorité assez puissante. C'est le type des appareils à caisse. Nous appartenons, vocalement, à un autre type, celui des appareils

à tube, dans lesquels la paroi ne joue aucun rôle au point de vue de la propagation de la sonorité : l'air seul y est la source sonore. Dans ces appareils aussi, le branle est donné par un dispositif d'une sonorité presque nulle, vibration des lèvres ou vibration d'une languette de roseau, ou simple brisement de l'air sur un biseau. Mais l'air du tube prend le branle et devient sonore, donnant à son tour le branle à l'air ambiant dont il règle la sonorité. Les tubes sans pavillon propagent la sonorité sans la projeter ni l'extérioriser ; cette dernière faculté appartient aux tubes à pavillon, or il n'est pas de tube à pavillon plus remarquable que l'appareil buccal, car il est vivant et s'adapte à chaque sonorité : non seulement il en modifie le timbre vocalique, non seulement il la distribue en syllabes, mais il en peut encore varier la portée, indépendamment de toute intensité. Un tout petit changement dans l'adaptation buccale nous permet, à intensité égale, d'intéresser une plus ou moins grande masse d'air à notre sonorité vocale, d'envoyer la voix plus ou moins loin. Un bon chanteur peut adresser les plus minces nuances de sa voix et de son articulation aux personnes les plus éloignées de la salle, avec peu de son et de souffle, mais avec une exacte portée.

Ceci obtenu, à côté de la résonance intérieure de notre voix, nous en apprécions la sonorité extérieure, notre vraie voix, celle que d'autres entendent ainsi que nous, avec son recul. Nous avons toute facilité de la guider et de la corriger. Un chanteur n'apprend réellement à chanter qu'à partir du moment où il entend sa voix extérieure à lui : il la juge comme la voix d'un autre, et se rend compte alors de l'effet produit sur l'auditoire par l'effet produit sur lui-même. Mais quand il ne sait pas extérioriser sa voix, il donne toute la vibration à son organisme : il se congestionne par la rétention de l'effort de phonation, trouble l'équilibre auriculaire et ne connaît plus qu'imparfaitement les défaillances, les déviations et les troubles de sa voix. Cette extériorisation de la voix est donc la condition de son éducation ; elle fait du chanteur son propre maître ; elle lui apprend à saisir les indications et les conseils de son maître : il en apprécie la portée : car il s'entend chanter.

*
* *

Sans doute, tout le chant n'est pas dans l'extériorisation de la voix, mais on peut dire que cette qualité est la première de toutes, et, de plus, elle est la sauvegarde même de la voix. Une voix qui porte ne se gâte pas, ne craque pas, ne vieillit pas. L'axiome médical : « Avant tout, ne pas nuire », est le principe de toute culture. Le professeur de chant doit tout d'abord se garder de toucher à aucun des avantages naturels de la voix qu'on lui confie. On peut toujours corriger un défaut sans supprimer une qualité, et développer les qualités sans donner de défauts; de mois en mois, la voix doit grandir, prendre corps, se fixer dans sa justesse et dans sa sonorité, acquérir toutes ses forces tonales, se laisser pousser par une bonne articulation et par une bonne émission; il faut que tout s'accroisse et s'embellisse; chaque jour doit rapprocher d'un idéal bien défini, bien représenté, que le professeur doit savoir mettre, par l'exemple, à la portée de l'élève, et lui faire saisir par l'imitation, la meilleure école.

La voix humaine est très résistante, très complaisante, et puissante en général; elle a toujours une personnalité très affirmée qui en fait un outil d'art d'une activité infinie. Il devrait y avoir surabondance de belles voix; il en pousse de tous côtés, mais on les massacre au lieu de les cultiver. Au point de vue de l'art lyrique, de l'art vocal, de l'enseignement et de tout ce qui peut exploiter les formes verbales, il serait grand temps que l'on s'en préoccupât, et que ce don merveilleux de la parole, qui a tant contribué à élever l'homme, fut scientifiquement exploité et cultivé.

PIERRE BONNIER

LE BEY DE TUNIS

SIDI MOHAMMED

Sidi Mohammed El Hadi, « bey et possesseur du royaume de Tunisie », ne répond en aucune façon à l'idée que se fait le public d'un prince africain ou d'un souverain musulman. Il n'a rien d'exotique ni de primitif, rien de cette étrangeté, en même temps tapageuse et fruste que les Parisiens ont appréciée avec plus d'étonnement que d'admiration dans le Shah de Perse. Dans le prince Mohammed, Daudet eût vainement cherché un *teur*. C'est un souverain civilisé, un homme moderne, un gentleman, portant avec élégance et distinction le costume européen, parlant le français avec une remarquable pureté, sans le moindre accent; il passerait incognito dans n'importe quelle réunion de bonne compagnie, si la dignité de ses manières ne trahissait le personnage de haute éducation.

Il y a quelque mérite pour le prince à être devenu ce qu'il est. Sa naissance et son éducation première ne l'y avaient point préparé. Né le 24 juin 1855 dans la famille qui, depuis bientôt deux cents ans, règne sur la Tunisie (c'est le 8 juillet 1705 que monta sur le trône Hussein ben Ali, chef de la dynastie Husseïnite), élevé suivant les méthodes traditionnelles de l'instruction arabe, il aurait dû, selon toute vraisemblance, ne point différer de ses prédécesseurs qui tous,

plus ou moins, quels que fussent les incidents de leur carrière beylicale, conservèrent le caractère et la physionomie typiques du souverain musulman, du chef arabe et du fonctionnaire turc. Ses deux prédécesseurs, son oncle Mohammed Es-Sadok et son père Ali-Bey, n'avaient jamais parlé que la langue arabe ; ils n'avaient jamais témoigné la moindre velléité de se moderniser, si peu que ce fût.

On peut dire qu'après comme avant notre intervention de 1881, les gouvernants de la Tunisie ont subi sans les avoir prévus, peut-être même sans les avoir compris, les événements d'où le protectorat français est sorti.

Ces événements étaient inévitables. La Tunisie n'a fait que subir la crise par laquelle ont passé, ou passeront infailliblement, tous les États musulmans ; après l'Égypte, le Maroc, et, dans un avenir plus ou moins proche, l'Afghanistan, la Perse et l'Empire ottoman lui-même.

Jusque vers 1830, ces États musulmans, malgré le caractère rudimentaire de leur organisation politique et sociale, n'étaient pas, à l'égard des nations dites civilisées, dans une infériorité mortelle. Les pays d'occident avaient amélioré leur organisation, leur police, leurs routes, leurs relations commerciales; mais aucune force nouvelle n'ayant encore transformé l'outillage, les procédés et les moyens d'action demeuraient à peu de chose près les mêmes en tous pays. Seules, les grandes découvertes dans la seconde moitié du siècle dernier ont si complètement changé les conditions de l'existence qu'elles ont, en quelques années, précipité les États musulmans dans un état d'écrasante infériorité. Figés dans l'immobile Islam et dans l'inerte absolutisme, insouciants autant qu'ignorants, ils ont perdu tout ce que gagnaient les autres et se sont tout à coup trouvés surpris de la pauvreté et de l'impuissance où ils étaient tombés. Pour essayer de reprendre leur place, de se remettre au niveau des autres, ils ont eu recours à des expédients que leur inexpérience et leur désordre financier ont rendus funestes. C'est par la dette qu'a péri l'indépendance égyptienne, par la dette que la Turquie se livre aux contrôleurs européens, par la dette que la Perse et le Maroc passeront sous la tutelle russe ou française ; c'est aussi par la dette que le protectorat français s'est introduit

en Tunisie. De 1861 à 1869, sous l'administration de Mustapha Khasnadar, la dette tunisienne était montée de douze à cent cinquante millions. L'Europe créancière intervint; une commission financière fut créée; les convoitises internationales s'agitèrent. Cela finit par l'occupation française et le protectorat.

S'il en éprouva des regrets, le Bey d'alors, Mohammed Es-Sadok, n'eut guère le temps de les manifester en résistances, — il mourut en 1882. Son successeur, Ali-Bey, pendant ses vingt ans de règne ne montra jamais qu'une résignation assez voisine de l'indifférence : il semble que ses sentiments aient pu se traduire par le mot sacramentel qui résume la mentalité musulmane : *Mektoub*, c'était écrit. L'opinion et le sentiment du Bey actuel sont tout autres : il n'est pas indifférent; il a raisonné et calculé. Avec son intelligence très vive, son esprit très ouvert, Mohammed El-Hadi s'est rendu compte fort exactement de la situation faite à son pays et des conséquences nécessaires qui s'ensuivaient. Il avait vu dans sa jeunesse le désarroi de la Tunisie et les désastres de la stagnation islamique, et, à l'âge de dix-huit ans, en 1873, — il en a gardé l'impression douloureuse et profonde — la tristesse, le désespoir de son oncle Sadok, qui brusquement découvrit, après de longues années d'aveuglement et d'insouciance, la déchéance et la ruine de son pays, quand il constata les dilapidations, les concussions, le brigandage et l'incapacité de son ministre Mustapha Khasnadar. Puis Mohammed avait vu s'installer la Commission financière des « Roumis », commandant en maître, imposant ses volontés au souverain et protégeant contre sa juste colère la vie de ce ministre coupable qui restituait trente millions par lui volés à l'État. Il eût été difficile, même aux esprits les moins clairvoyants, de se faire illusion sur la situation de plus en plus précaire et dangereuse : la perception de l'impôt, suscitant une perpétuelle révolte, ne se pouvait plus se faire qu'à main armée, et encore nulle recette appréciable ne rentrait-elle au Trésor. Et cet effondrement rapide de la puissance tunisienne appelait les convoitises étrangères, les ameutait autour de cet État agonisant. La seule question qui demeurait incertaine était de savoir en quelles mains tomberait cette proie. Depuis que la

France, en décembre 1864, avait dédaigneusement écarté les prétentions de la Porte ottomane à la suzeraineté sur la Tunisie, un seul doute subsistait encore : serait-ce l'Italie, serait-ce la France qui mettrait la main sur Tunis? la Tunisie ne serait pas consultée sur le choix de ses maîtres; on ne lui demanderait même pas à quel maître elle préférait obéir.

Il est hors de doute que, si le choix entre la France et l'Italie avait été laissé à la Tunisie, elle aurait choisi la première. Elle jugeait les deux puissances par ceux de leurs nationaux qui vivaient chez elle. La « nation italienne » en Tunisie avait l'avantage du nombre, mais le désavantage de la pauvreté. On disait volontiers à Tunis : *Italian, meskin; Fransaoui, mercanti :* « Italien pauvre, Français riche ». C'est une des raisons — et non pas la moindre — qui fit que la Tunisie se résigna sans trop de peine à l'occupation française. Que cette résignation soit venue aux souverains et au peuple sans regret douloureux, sans rancœur, ce ne serait point croyable. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que la conduite de la France envers la Tunisie, la loyauté du Protectorat, les services qu'il a rendus, les bienfaits dont la Tunisie lui est redevable ont adouci les regrets et surmonté les rancunes.

Aujourd'hui il ne reste guère que les vieux Tunisiens, ceux de la génération parvenue à l'âge mûr avant l'occupation, pour garder des regrets; ils ne se réconcilient avec le régime français que dans la mesure d'une résignation découragée. Mais la génération suivante, la « nouvelle couche », assez âgée pour se souvenir du passé, assez mûre pour en faire la comparaison avec le présent, a renoncé franchement à ses répugnances : reconnaissant l'immense supériorité du bien-être actuel sur la misère d'autrefois, elle accepte sans arrière-pensée le régime du Protectorat. La résurrection de la Tunisie, le retour à la prospérité, la reconstitution du pays rapidement sorti de l'ancienne anarchie, le prince Mohammed El Hadi en a été témoin, et de près; il a pu, au jour le jour, chiffres et rapports en mains, l'observer, en suivre la courbe. Et c'est à cette école qu'il a formé son jugement, mûri ses idées, arrêté ses opinions.



Je n'oublierai jamais l'entretien qu'il voulut bien m'accorder quelques jours après l'inauguration du monument de Jules Ferry (24 avril 1899) au palais de Dermech.

Les circonstances étaient un peu gênantes. La cérémonie à laquelle on venait de procéder avec une exceptionnelle solennité rappelait et consacrait des souvenirs qui, pour la dynastie husseïnite, ne pouvaient être que pénibles. Ce que l'on célébrait si bruyamment, c'était sinon son détrônement. tout au moins sa mise en tutelle. Ali-bey, gravement malade, n'assistait point à cette fête. Déjà depuis quelque temps, il ne paraissait plus dans les solennités. Mohammed El-Hadi, « bey du camp », héritier présomptif, le suppléait dans ses fonctions et rendait même la justice au Dar-el-bey, — ce qui est la plus haute attribution du pouvoir souverain en pays musulman, où toute justice émane du trône. — Mohammed avait été convié à la cérémonie. Mais il n'y figurait qu'à titre d'invité; il y assistait et n'y participait pas; il était sur l'estrade, mais non pas sur le programme. Encore — par calcul ou par étourderie ? le protocole de nos diplomates est chose mystérieuse, mais la légèreté de certains est demeurée proverbiale — ne lui avait-on pas donné place de premier plan; on l'avait mis au second rang, derrière un ministre venu de France et le résident général. On fit mieux, on passa la dynastie sous silence. Pendant les quatre ou cinq jours que durèrent les représentations officielles, — inauguration du monument Ferry, ouverture du port de Sousse, visite à Kairouan, visite à Bizerte, — il ne fut pas une seule fois question, pas même par une simple allusion, du Bey, de son gouvernement ni du Protectorat : l'éloquence officielle oublia partout que la Tunisie appartenait à la dynastie husseïnite.

Il était difficile qu'un silence aussi étrange ne fût pas remarqué. Il le fut d'autant plus que des tiraillements assez violents troublaient la colonie française, et, comme il arrive infailliblement quand des mécontentements se produisent là-bas, le Protectorat, sur lequel on rejetait toutes les responsabilités, était dénoncé comme la cause de tous les maux. Je

voulus, dans ces circonstances, connaître les impressions du prince qui, dans un avenir très prochain, pouvait être appelé à monter sur ce trône dont l'existence paraissait si précaire. Je voulus témoigner aussi à Sidi Mohammed le respectueux dévouement que sa personne m'a toujours inspiré.

Je fus reçu au palais de Dermech avec M. Aug. Pavy, alors rédacteur de la *Dépêche Tunisienne,* dont Sidi Mohammed appréciait la haute et loyale intelligence.

Le prince nous parla avec une franchise qui n'était pas exempte de mélancolie, mais qui était pleine aussi de mesure et de dignité.

Il exposa sommairement, en un langage net et précis, la conception qu'il s'était faite des droits et des devoirs d'un souverain légitime dans un Protectorat loyalement pratiqué. Certes, il ne songeait pas à la possibilité de ce que d'autres, moins clairvoyants et plus fanatiques, appelaient « la délivrance ». Que la Tunisie pût redevenir jamais une puissance indépendante, il ne le pensait pas. Il avait, des réalités politiques et de l'histoire moderne, une connaissance trop exacte : il mesurait et appréciait trop bien la puissance française pour ne pas comprendre que toute idée de révolte et d'insurrection, tout espoir d'affranchissement par les armes étaient pure folie. Même dans l'hypothèse qui, récemment, répandue en Tunisie à propos des incidents de Fachoda, avait troublé quelques imaginations échauffées, même dans l'hypothèse d'une guerre européenne malheureuse pour la France, le prince n'entrevoyait pour son pays aucune chance d'affranchissement complet, aucun espoir d'un retour à l'indépendance d'autrefois. Tout au plus supposait-il la substitution possible d'un autre « protecteur » au protecteur actuel. Et, que ce maître éventuel fût l'Italien ou l'Anglais, ce changement ne lui paraissait point désirable, mais plutôt inquiétant et dangereux : étant donnés les heureux résultats, les bienfaits, pouvait-on dire, de notre Protectorat, on était sûr de perdre beaucoup au change ; on ne voyait pas ce qu'on pourrait y gagner. La conclusion de ce rapide examen, le prince la formula très nettement : « Je sais bien, nous dit-il, que je ne reprendrai jamais le pouvoir dans les conditions où l'ont exercé mes ancêtres ; je ne désire pas cette reprise. »

Mais cette acceptation sans réticences de sa situation nouvelle n'emportait, dans sa pensée, ni une abdication, ni un abaissement. Il entendait conserver son rang, sa dignité, son caractère. Dans sa conception du Protectorat, conception très haute et très juste, le Bey demeure le souverain légitime de la Tunisie, investi du titre — qui fut celui des rois de Judée — de *malik*, « propriétaire » du royaume de Tunis; et, seul, il a droit au respect et à l'obéissance de ses sujets. Sur deux points seulement, dans deux ordres de questions importantes, ses prédécesseurs ont accepté le concours de la France et s'en sont remis à sa direction. Trop faibles pour se défendre contre les puissances étrangères, ils ont abandonné à la France la défense et l'organisation militaire de leur pays; trop inexpérimentés, trop imprudents et, en tout cas, dépourvus du personnel compétent en matière financière, ils s'en sont remis du soin de leurs finances à l'honnêteté et à l'habileté françaises, et, confiants dans l'intelligence et les lumières du gouvernement français, ils ont consenti à recevoir de lui conseil et direction pour toutes les réformes qu'il croirait bon de faire, pour tous les progrès qu'il jugerait à propos de réaliser. Ainsi compris, dans un sens absolument conforme aux principes de son institution, le Protectorat n'a rien de tyrannique ni d'humiliant. Ce n'est pas un assujettissement; c'est un patronage amical et paternel, fait de bienveillance réciproque et de mutuelle confiance.

Mais si telle était, remarquait le prince, la situation en principe et en droit, la pratique s'écartait de la théorie plus souvent et plus fâcheusement qu'il n'aurait fallu. Dans une certaine partie de la colonie française, chez un certain nombre de fonctionnaires, il était admis, il était de mode courante de considérer le gouvernement tunisien comme une pure fiction diplomatique, à peu près inexistante qu'il était permis ou même recommandé de traiter en quantité négligeable. Il était plus d'une fois arrivé que tel ou tel bureau de l'administration française envoyât directement au Bey, par l'intermédiaire d'un simple commis en chapeau de paille et complet de coutil, des « pièces à signer », avec injonction de les rapporter « tout de suite »; pendant que, d'autre part, dans les nouvelles couches de fonctionnaires musulmans, il se rencon-

trait une pléiade de jeunes néo-turcs qui, répudiant le Bey, « esclave des Français », se tournait avec un enthousiasme fanatique vers le Sultan de Constantinople, commandeur des croyants, vainqueur des Grecs et libérateur futur de la Tunisie. Ç'a été pendant quelque temps une mode chez cette jeunesse d'arborer ses espérances en remplaçant la chechia tunisienne, dédaignée comme emblème de servitude, par le fez turc, emblème de victoire et de délivrance.

Sans attacher à ces puérilités plus d'importance qu'elles n'en comportaient, Sidi Mohammed s'en affligeait comme d'un symptôme inquiétant. Il voyait dans le discrédit du Protectorat une menace, non seulement pour la puissance et le bonheur de la dynastie, mais encore pour la sécurité du pays et pour la tranquillité de la domination française. Il regrettait que les Français laissassent diminuer ou compromettre en sa personne l'autorité souveraine dont ils avaient besoin comme du seul intermédiaire qui pût leur garantir la soumission et l'obéissance du peuple tunisien. Là-dessus il s'exprimait avec une remarquable fermeté de bon sens et de logique :

« Si vous me discréditez auprès de mon peuple, disait-il, comment obtiendrez-vous de lui soumission et fidélité? Vous n'avez sur lui d'autre autorité que la mienne. Je le connais et il me connaît. Vous ne le connaissez pas et il ne vous connaît pas. Je suis son souverain légitime et son juge suprême. Si vous lui parlez autrement qu'en mon nom, vous n'êtes plus pour lui que des étrangers, des conquérants. C'est moi qui vous réponds de lui ; c'est ma fidélité qui fait la sienne. Vous devez et vous pouvez compter sur moi. Si je manque aux devoirs que nos traités m'imposent, je suis entre vos mains. Mais, de même que mon intérêt et que l'intérêt de mon peuple me commandent d'être loyal envers vous, votre intérêt vous commande d'être justes et généreux envers lui et envers moi. C'est vous qui, pour son bonheur, disposez de mon pouvoir et de ma force. En les diminuant, c'est votre force et votre pouvoir que vous diminuez. Je ne suis point exigeant et ne demande pas l'impossible. Mais ne me faites pas perdre le respect de mes sujets en compromettant à leurs yeux la dignité de mon caractère. »

Ces paroles si simples et si dignes résument la raison

d'être du Protectorat, sa nécessité, les conditions essentielles de son existence. Rien n'est plus vrai, rien n'est plus significatif que cette phrase : « Vous ne les connaissez pas, et ils ne vous connaissent pas. » Dans sa réserve atténuée, elle disait combien est profond l'abîme qui sépare actuellement l'âme musulmane de la civilisation moderne, combien est dangereux le malentendu qui, par notre faute, complique et fausse toute notre politique en pays d'Islam. Dans notre vanité de civilisés, nous le prenons de très haut avec ce qu'il nous plaît d'appeler « la barbarie mahométane ». Nous nous figurons que les pauvres gens, à qui nous voulons bien faire l'honneur de les élever jusqu'à nous nous, en doivent être reconnaissants. Nos déconvenues ne nous ont pas encore guéris de ces illusions.

Enfermé dans sa religion jalouse, qui le prend tout entier et l'enserre étroitement, le musulman fidèle demeure isolé de tout ce qui n'est pas l'Islam. La civilisation dont nous sommes si fiers, son ignorance ne la comprend pas; sa foi la suspecte et la méprise. Pour lui, nous sommes et nous demeurons toujours l'infidèle, le *kafir*, c'est-à-dire une race inférieure, déchue, damnée. Les merveilles de notre science l'inquiètent plus qu'elles ne le séduisent, parce qu'il y soupçonne l'œuvre du « lapidé ». La seule supériorité qu'il nous reconnaisse et devant laquelle il s'incline, c'est celle de la force; encore la considère-t-il comme passagère. La défaite et l'assujettissement d'un peuple musulman ne peuvent être que momentanés : c'est une épreuve envoyée par Allah, pour un temps; le jour de la victoire reviendra.

Cette mentalité réfractaire à toute persuasion, à toute propagande, ne laisse aux gouvernants européens en pays musulman que le choix entre deux moyens : ou bien l'emploi de la force, c'est-à-dire la conquête avec ses conséquences de haine, de révolte, d'insécurité; ou l'emploi d'intermédiaires, connus et obéis des populations, connus et fidèles aux dominateurs : la conquête ou le Protectorat. La conquête, c'est le procédé que nous avons employé en Algérie, et nous savons ce qu'elle nous a coûté de temps, d'efforts, d'argent et d'hommes. Le Protectorat, nous l'avons adopté — par raison diplomatique — en Tunisie, et personne ne nie qu'en moins de vingt-cinq

ans la domination française s'y soit établie, plus solide et plus incontestée qu'en Algérie. Nous y sommes aujourd'hui moins étrangers, moins « inconnus » que dans n'importe laquelle de nos possessions musulmanes. Entre nous et les indigènes, lentement mais sûrement, la distance diminue, l'abîme petit à petit se comble. N'avons-nous pas autant que la dynastie beylicale intérêt à garder le protectorat et à lui conserver sa dignité.

C'est ce que voulaient dire, c'est ce que disaient, sous leur forme brève et réservée, les paroles du prince Mohammed.

Depuis cette conversation, cinq ans se sont passés et le prince Mohammed El-Hadi, devenu Bey le 11 juin 1902, a vu se réaliser les vœux qu'il formulait comme Bey du camp. Pratiqué tel qu'il l'avait défini, le Protectorat a donné des résultats dont les populations tunisiennes — et les indigènes autant et plus peut-être que les colons — se déclarent hautement satisfaites.

Depuis l'occupation française, en moins de vingt-cinq ans, la face de la Tunisie a changé. Ce n'est plus ce pays de misère et de détresse d'où la famine chassait, aux années sèches, les tribus errantes dans l'aride solitude du *bled*; ce ne sont plus ces rivages inhospitaliers qui, selon le mot de Doria, « n'avaient que trois ports : juin, juillet, août »; ce ne sont plus ces populations stagnantes, ces villes endormies et comme mortes, belles de loin dans la blancheur éclatante de leurs murs à la chaux, mais hideuses de près, sordides et puantes dans l'indicible malpropreté de leurs ruelles enchevêtrées. La Tunisie a repris mouvement et vie; elle a des routes, des chemins de fer, des ports, un commerce, une agriculture; elle a ce que jamais jusqu'à ce jour elle n'avait connu : des finances, un budget régulier qui ne connaît pas le déficit. Telle est l'œuvre incontestée du Protectorat.

Entre la Résidence et le Bey, l'accord est parfait, l'entente complète. De part et d'autre la bonne foi et le bon vouloir ont eu raison de toutes les difficultés. Le Bey règne sur ses sujets; le Résident conseille et dirige. Il est permis d'espérer que ce tranquille et bienfaisant régime ne sera pas de longtemps troublé. Le Bey est jeune encore et de santé robuste. Il a tout juste quarante-neuf ans.

*
* *

Jusqu'au jour de son avènement, qui fut le 11 juin 1902, Sidi Mohammed El-Hadi, vivait modestement et d'une vie très retirée, l'hiver au palais de la Marsa, l'été dans sa villa de Dermech, sur le bord de la mer, à côté de l'emplacement des thermes de la Carthage romaine. Il a lui-même donné le plan de cette habitation et du « kiosque de mer » qui est en même temps une cabine de bains et une sorte de petit port pour les canots du prince. Il a, lui-même aussi, tracé les plans du très beau jardin qui entoure le petit palais. Sidi Mohammed est d'une activité qui n'est point ordinaire aux princes arabes. Il a des habitudes presque européennes. Très instruit et de haute culture, il lit beaucoup et se tient au courant du mouvement politique et scientifique. Pour repos, il pratique l'équitation et la chasse. C'est un brillant et superbe cavalier. D'ailleurs, comme tous ceux de sa race, il aime et connaît à merveille le cheval. Dans les écuries de Dermech, il n'en avait que quelques-uns, quatre ou cinq, tout au plus, mais tous d'exceptionnelle beauté.

Le prince, comme il est de son devoir, est musulman fidèle. Mais il a l'esprit trop ouvert et l'intelligence trop informée pour être fanatique ou simplement intolérant. Il est monogame et sa vie est celle d'un excellent père de famille. Sa femme, fille du général Raouf, lui a donné quatre enfants, deux garçons et deux filles. Les deux fils sont Sidi Tahar et Sidi Béchir. L'aînée des filles a épousé l'aide de camp du prince, Rachid Haider. La plus jeune des filles n'a que treize ans. Jusqu'à ses huit ans, son père qui l'aime beaucoup, l'emmenait souvent avec lui dans ses promenades. Mais, sitôt les huit ans révolus, la mère, rigide musulmane, exigea que sa fille, suivant la coutume arabe, ne se montrât plus que voilée et ne sortit plus du harem. Ce fut un véritable chagrin pour le prince; mais il lui fallut se résigner; la femme musulmane est et demeure intransigeante dans ses mœurs et sa religion.

L'avènement du prince n'a point changé son genre de vie. Déjà, pendant la maladie de son père, il avait rempli les

principales fonctions du souverain, la fonction de juge suprême, entre autres. Le droit musulman exige que tout jugement soit rendu par le souverain. Les tribunaux « préparent » la sentence; le Bey seul peut la prononcer. Dans les causes criminelles qui peuvent entraîner la peine de mort, c'est le Bey qui juge seul et sans recours. La coutume à Tunis — on pourrait dire : le rite — veut que deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, le Bey aille au Tribunal, au *Dar-El-Bey*, la maison du Bey, dans un carrosse attelé de six mules, escorté de cavaliers de sa garde, pour y rendre la justice. Il donne là ses audiences. fait apposer son sceau sur les décrets qui lui sont soumis et rend les jugements que les tribunaux ont préparés et soumis à son examen.

Le Bey réside au Bardo, au palais de Ksar-Saïd. Peut-être eût-il préféré la Marsa; mais il est d'usage dans la famille beylicale que le Bey régnant n'habite jamais le palais de son prédécesseur. Ksar-Saïd était autrefois habité par Es-Sadok; et c'est pourquoi son successeur Ali dut se fixer à la Marsa; c'est aussi pourquoi suivant l'alternance régulière, Sidi Mohammed El-Hadi est revenu à Ksar-Saïd. Mais il a conservé son habitation de Dermech où il retourne sitôt le printemps venu.

Les habitudes du Bey sont régulières et presque invariables. Sur pied de très bonne heure, il reçoit dès sept heures, tous les matins, les familiers du palais avec lesquels il s'entretient longuement. Le samedi, sa matinée appartient au premier ministre qui vient travailler avec lui. L'après-midi, le prince monte à cheval ou va à la chasse. Il est, dit-on, aussi bon tireur qu'il est bon cavalier.

Le Bey a des obligations de représentation et de cérémonial qui ne sont pas sans importance, lors de la clôture du Ramadan et lors du « Mouled » (commémoration de la naissance du prophète). En ces deux occasions, des fêtes pompeuses, strictement réglées selon le cérémonial de l'ancienne cour beylicale, sont données au Bardo. Le Bey reçoit alors, entouré de toute sa cour, les hommages du Résident général, du corps consulaire des administrations, du personnel des ulémas et de la population musulmane. Il est sacramentel aussi que, dans la nuit du vingt-septième jour de Ramadan,

le Bey se rende dans les *souks* du bazar, brillamment illuminés et dont chaque boutique est décorée somptueusement et transformée en salle de réception. Il en est de même pour la fête du Mouled. Pendant le Ramadan, le Bey passe la journée à Tunis et assiste dans l'après-midi à la prière commune et à la *Khotba* (prédication en tête de laquelle le nom du Bey doit être prononcé avec la formule de bénédiction), dans l'une des nombreuses mosquées de la ville.

Sidi Mohammed El-Hadi n'en est pas à son premier voyage en France. Il est allé, en 1894, à l'Exposition de Lyon, où l'avaient invité les colons lyonnais de Tunisie : on sait que beaucoup de Lyonnais ont en Tunisie de très grands intérêts. Il est aussi venu à Paris en 1900, et sa visite à l'exposition tunisienne au Trocadéro fut particulièrement intéressante. Mais, jusqu'à ce jour, les voyages du prince n'avaient rien eu d'officiel. Aujourd'hui, les circonstances sont changées. C'est officiellement, comme souverain de la Tunisie, que le Bey rend visite à la France. L'intérêt de cette visite ne laisse pas d'être considérable. Le Bey connaît la France; mais la France ne connaît que fort peu le Bey. Il est bon que non seulement les chefs du Gouvernement, les hommes politiques, les personnages marquants de l'élite intellectuelle française, mais aussi le public français fassent connaisance avec lui, puissent le voir et l'apprécier. D'ailleurs, le seul fait de sa réception à Paris a son importance. C'est la confirmation, la consécration solennellement renouvelée des engagements réciproques qui lient la France et la Tunisie : c'est en quelque sorte un « renouvellement de bail » pour le Protectorat.

Enfin, aux sujets indigènes du Bey, l'accueil fait à leur souverain apportera certainement un grand soulagement. A maintes reprises, dans ces dernières années, on leur a fait entrevoir, directe ou déguisée, une sorte d'annexion, un « rattachement » aboutissant plus ou moins vite à la suppression du Protectorat; derrière cette violation du traité de Ksar-Saïd, ils ne pouvaient se défendre de redouter la transformation du Protectorat en conquête, c'est-à-dire la perte de leur nationalité, leur assujettissement à des lois étrangères. De cette crainte dissipée, la Tunisie sera reconnaissante à la France.

★★★

LIVRES NOUVEAUX

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND ET D'ALFRED DE MUSSET,
publiée intégralement et pour la première fois d'après les documents originaux, par **Félix Decori**, avec dessins d'**Alfred de Musset** et fac-similés d'autographes.

On a écrit bien des livres intéressants sur les amours d'Alfred de Musset et de George Sand ; tous paraissent bien pâles, quand on a lu ces lettres si douloureuses et si passionnées. « Littérature ! » diront quelques-uns. Pourquoi ? Parce que ces lettres sont bien écrites, et d'une forme digne des amants qui les ont signées ? Il y a là, tout de même, de vrais cris et de vrais sanglots, et, surtout dans les lettres d'Alfred de Musset, une douleur profonde, vraiment sincère. On commentera sans doute encore cette admirable correspondance : elle est tellement riche que chaque lecteur aura l'impression d'y découvrir une vérité que les autres n'ont pas su dégager.

LA MUTUALITÉ FRANÇAISE,
par **Léopold Mabilleau.**

Doctrines et applications, voici un manuel commode, précis, complet, des œuvres et ambitions d'une grande entreprise sociale et française. Dans quelle mesure peut-elle remédier aux souffrances du travailleur, assurer la paix de notre société démocratique, donner à chacun un minimum de sécurité et de bonheur ? L'expérience journalière des « mutualistes » est là pour répondre. Ce livre sera discuté ; mais nul ne pourra nier le talent de l'auteur.

LE TROUPEAU DE CLARISSE, par **Paul Adam.**

Quel extraordinaire personnage que cette Clarisse, et comme elle sait mener son troupeau ! M. Paul Adam a prêté à son héroïne toute son intelligence si subtile et si renseignée. Il nous avait conté autrefois une « année de Clarisse » ; il glane, aujourd'hui, au hasard, dans la vie de cette femme, affranchie de tous les préjugés, quelques savoureuses anecdotes. L'œuvre est neuve et puissante ; elle déconcertera tous les lecteurs timides qui craignent de regarder la vie en face ; mais elle enchantera les amateurs de paradoxes, tous ceux qui, par delà les opinions courantes et routinières, cherchant à voir les choses et les gens tels qu'ils sont.

LES REFORMES ET LA PROTECTION DES CHRÉTIENS EN TURQUIE,
par **A. Schopoff.**

Voici pour nos diplomates et nos hommes d'État un admirable instrument de travail : le recueil et le commentaire historique de tous les firmans, lettres, protocoles, traités, capitulations, conventions, actes, mémorandums, etc., que la Turquie et l'Europe ont échangés de 1673 à 1904, touchant la protection des chrétiens ottomans. Est-il besoin de marquer l'utilité d'un pareil ouvrage ?

LA DÉMOCRATIE EN NOUVELLE-ZÉLANDE,
par **André Siegfried.**

De cette Nouvelle-Zélande que l'on a appelée non sans justesse le grand laboratoire et champ d'essais des doctrines socialistes, M. A. Siegfried nous rapporte une étude documentée sur ces audacieuses innovations politiques : arbitrage obligatoire, vote politique des femmes, lois agraires, etc. Les illusions anglaises sur le loyalisme désintéressé de cet archipel et les véritables sentiments que cette communauté lointaine nourrit à l'égard de la métropole donnent une actualité plus piquante à ce livre curieux, sérieux et pourtant très lisible.

FLEUR D'OMBRE, par **Charles Foleÿ.**

Quel joli conte bleu et rose, de ce bleu et rose adouci et comme éteint par le crépuscule ! M. Charles Foleÿ, qui, tout récemment, nous avait donné ce livre saisissant : *Guilleri Guilloré*, s'est plu aujourd'hui à un récit discret et attendri, où ne manquent point les pages tristes, mais de cette tristesse qui sourit encore à d'anciennes joies et, d'avance, à des joies futures, de cette tristesse résignée qui, dans l'ombre, espère et se souvient... Le sujet ?... Oh ! il est à la fois très vieux et très moderne... Les rois, de nos jours, n'épousent plus les bergères ; mais les fils de rois épousent encore de simples bourgeoises ; ils les épousent, et ils les quittent, hélas ! comme Titus autrefois quitta la reine Bérénice, sans le vouloir, parce que la raison d'État est toujours la plus forte contre les raisons du cœur.

LE VICOMTE DE MIRABEAU, par **E. Berger.**

Dans l'étrange et terrible dynastie des Mirabeau, le vicomte Boniface, dit Mirabeau-Tonneau, frère de Mirabeau-le-Grand et fils de Mirabeau-le-Cruel, tient une place qui, dans une autre famille, suffirait à immortaliser son homme. Chevalier à Malte, colonel en Amérique, député aux États, général à l'armée de Condé, partout buveur, mangeur, bretteur, grand trousseur de cotillons, grand faiseur de dettes, au demeurant le meilleur fils du monde, Boniface est en tous points digne de ses plus illustres parents. Et la peinture de M. Berger n'est pas indigne d'un si beau modèle.

UNE CROISIÈRE AU SPITZBERG,
par **Jules Leclercq.**

« Le voyage au Spitzberg, dit l'auteur, n'est plus qu'une facile promenade. » Mais comme il n'est pas donné à tout le monde de la faire, il est bon d'écouter les rapports de ceux qui l'ont faite, surtout quand ils racontent à la mode de M. J. Leclercq sobrement, modestement, clairement, avec un vrai charme. Aux impressions de voyage, l'auteur a joint quelques notes sur l'histoire du pays, qui ne sont pas la partie la moins curieuse de son ouvrage.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris. *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 12610-7-04. — (Encre Lorilleux).

décent, qui devient majesté dans les grands princes. Il a le front beau, les yeux grands, noirs, et naturellement tristes. Son regard serait fier, s'il n'était adouci par la bonté de son cœur. On dit que, dans sa jeunesse, sa tête était la plus belle de son royaume. Aujourd'hui, il a le fond du teint livide, presque olivâtre. De certains jours, il est dispos et leste, mais ordinairement on le trouve abattu et languissant. Sa santé est cependant des plus robustes. Personne ne soutient mieux la fatigue. Les exercices violents lui sont devenus nécessaires: aussi prend-il le plaisir de la chasse quatre fois la semaine, sans aucun égard au mauvais temps.

Toutes les qualités qui constituent l'honnête homme, qui forment l'aimable particulier, entrent dans le caractère de ce prince. Un grand fond de religion en est la base. Il en observe scrupuleusement les pratiques. Point de jour qu'il n'entende la messe, et il y assiste avec respect, toujours à genoux, récitant les prières de son livre. Son jeûne est austère, le gras est banni de sa table les jours maigres, et il exige la même régularité de ses courtisans. Un d'entre eux qui était malade lui demandant un jour la permission de faire gras, le Roy ne fit pas semblant de l'entendre et, sur ses instances réitérées, il répondit sèchement : « Que ne mangez-vous dans votre chambre? » On n'oserait hasarder en sa présence des discours libres sur des matières respectables, et, si l'incrédulité est proscrite de sa Cour, on assure que le jansénisme oserait encore moins s'y montrer. C'est par respect pour les choses saintes qu'il s'abstient de faire ses Pâques. On prétend qu'il fait dire des messes et distribuer des aumônes de temps en temps, pour obtenir la grâce de sa conversion. Il n'est pas douteux qu'à l'exemple de Louis XIV il ne finisse par la dévotion, mais il est difficile de déterminer l'époque de ce changement.

C'est le père le plus tendre. Une bonne partie de sa journée est passée au milieu de ses enfants, dont il fait les délices et qui lui donnent toute leur confiance. L'amitié, ce sentiment dédaigné par la plupart des princes, n'est pas étranger à Louis XV. On l'a vu ami, et ami fidèle. Les secrets de M. de Coigni étaient sacrés, même vis-à-vis de la maîtresse qui ne l'aimait pas, contre laquelle la seule amitié du Roy lui

servait de soutien. On pourrait se dispenser de parler de son cœur. Les marques de faiblesse qu'il a données témoignent assez qu'il l'a tendre et qu'il est capable de s'attacher. Délicat à l'excès, il en devient quelquefois incommode. Il serait terrible vis-à-vis d'un rival. Il ne pardonne pas qu'on ait pu plaire, même avant lui, à une de ses maîtresses. M. d'Aiguillon éprouve encore aujourd'hui des froideurs pour avoir mérité autrefois des préférences de la part de madame de Châteauroux.

On ne saurait être plus humain, ni avoir plus de douceur dans le commerce. Les méchants lui sont odieux ; aussi tous ceux qui l'approchent sont ce qui s'appelle de bonnes gens, la plupart même assez bornés. Avoir de la prétention, afficher de l'esprit, être caustique, sont des titres pour être exilé de sa familiarité. Soit inadvertance, soit défaut d'éducation, il lui échappe de temps en temps des traits désobligeants, qui semblent répugner à cette bonté naturelle. En voici quelques-uns qui ont fait du bruit à la Cour. L'élévation de M. de Machault devait surtout mortifier M. d'Argenson, l'auteur de sa fortune. Le jour que le nouveau garde des sceaux prêta son serment et qu'en cette qualité il obtint la préséance sur les autres ministres, le Roy approcha de M. d'Argenson, qui assistait à la cérémonie, et lui dit tout haut; « Monsieur d'Argenson, vous voici baissé d'un cran » : raillerie amère et doublement cruelle par la personne du rival. Le duc d'Harcourt, capitaine des gardes, étant mort, le Roy disposa de sa compagnie en faveur de M. de Luxembourg. Le lendemain, M. de Villeroi, autre capitaine des gardes, venant au lever, le Roy lui en apprit la nouvelle et ajouta : « C'était votre compagnie qui était destinée à M. de Luxembourg, parce que je comptais que vous mourriez le premier. » M. de Villeroi sortit, pénétré au vif de la dureté de ce propos. Madame de Verneuil dont le mari n'est pas d'une ancienne noblesse, sollicitait inutilement d'aller à la Cour. S'étant enfin adressée à madame de Pompadour, le Roy y consentit. Le jour fut nommé pour la présentation. Elle entre dans le Cabinet et s'avançant selon l'usage pour être saluée du Roy, celui-ci se retira. La dame, qui est fille de condition, pensa en mourir de douleur. Lorsqu'on en fit des reproches au Roy, il répondit qu'il avait permis qu'elle lui fût présentée, mais qu'il ne s'était pas engagé de la saluer.

Rien n'est plus dangereux que de l'offenser. Il n'oublie jamais et tôt ou tard il fait sentir le poids de son indignation. Attaché à son sentiment avec opiniâtreté, il n'y a que celle qui dispose de son cœur qui puisse le ramener. Ce n'est pas qu'il ne fût facile dans sa jeunesse. Lorsque M. le Duc obligea feu le Cardinal de quitter la Cour, le Roy fondait en pleurs en le voyant partir. C'en était fait sans M. de Mortemart. Il fit sentir qu'un roy ne verse pas de larmes inutiles, et, de la garde-robe, on signa le rappel du Cardinal, qui fit exiler le soir même celui qui avait cru le perdre le matin. On reproche au Roy de n'être pas généreux, de se laisser arracher par faiblesse ce qu'il refuserait par tempérament. Madame de Maillé et la favorite d'aujourd'hui en sont la preuve. Celle-ci nage dans les richesses, tandis que l'autre, trop fière pour demander, est morte avec une fortune médiocre. Il est avéré qu'on ne lui a rien donné pendant les dix années de sa faveur. N'ayant que dix mille livres de rente et rien au delà, et étant obligée à une certaine dépense, elle avait contracté environ cinq cent mille livres de dettes. On les a payées lors de sa disgrâce, et on y a ajouté vingt mille livres de pension. Voilà tout ce que la passion la plus vive a valu à cette femme désintéressée. On raconte que, n'ayant point de diamants, elle avait fait un marché avec un joaillier pour des girandoles payables au bout d'un an, à raison de mille francs par mois. Le Roy, qui était au fait de cet arrangement, la voyant perdre gros un jour au lansquenet, lui dit en badinant : « Les girandoles seront mal payées ce mois-ci. » Il ne lui donna rien.

Il est peu de ces âmes extraordinaires qui réunissent à la fois ces vertus aimables et — s'il est permis de se servir de ces termes — obscures d'un citoyen, avec ces qualités augustes qui rendent digne du trône. Il semble que Louis XV ne soit pas également partagé du côté de ces dernières. Jamais éducation ne fut plus négligée. Ceux qui furent chargés de son enfance étaient les gens les moins capables d'un emploi aussi important. A un âge plus avancé, le Cardinal s'empara du Gouvernement, en même temps que de sa confiance, et toute sa politique consista à inspirer au Roy un dégoût souverain pour les affaires. C'est à lui aussi que l'on doit reprocher cette méfiance générale qui entra dans le caractère de ce prince.

Accoutumé à penser mal de tous les hommes, il ne croit voir l'attachement qu'à la suite de l'amour. Il n'est donc confiant que lorsqu'il se croit aimé: c'est ce qui donne ce pouvoir sans bornes à la maîtresse et ce qui aurait rendu madame de Châteauroux despotique, si elle eût vécu.

Le Cardinal étant mort, le Roy résolut de prendre lui-même le maniement des affaires. Depuis ce temps, il s'est fait une loi d'assister à tous les conseils. La malignité assure qu'il s'y ennuie à périr, qu'il y bâille beaucoup, et que, pour lui faire sa cour, à force d'abréger les affaires, on les y étrangle communément. Incapable d'application, partageant ses moments entre la chasse et les plaisirs, il n'a aucune idée de ce qui s'appelle gouvernement.

S'il n'est pas très instruit lui-même, il se présente quelquefois des cas où la science de ses ministres ne doit pas lui paraître moins suspecte. Les dernières remontrances du Parlement au sujet des hôpitaux font mention des lois fondamentales du Royaume. Le Roy ne crut pas pouvoir mieux s'adresser qu'en demandant à M. le Chancelier quelles étaient ces lois dont il était parlé. Celui-ci, interdit à une question aussi épineuse, ne put se tirer d'affaire qu'en répondant qu'il y avait longtemps qu'il était sorti du Parlement, qu'il ne savait pas trop ce qu'on voulait dire.

Il lit régulièrement les Gazettes de Paris et de Hollande. Ses ministres sont obligés d'en faire autant, pour avoir des réponses préparées. Ces mêmes gazettes fournissent le sujet de la conversation avec les ambassadeurs. Aux audiences qu'il leur accorde, il se contente de remuer les lèvres, pour faire la démonstration d'avoir répondu. Encore a-t-il fallu vingt ans pour surmonter sa timidité naturelle, qui allait au point que c'était le Cardinal ou le Secrétaire d'État qui prenaient la parole, lorsqu'il s'agissait de répondre. Dans le particulier, il s'énonce en fort bons termes, et ses lettres familières sont d'un style aisé et rempli de bon sens. Il ne fait jamais l'honneur aux étrangers de leur parler. Lorsqu'ils lui sont présentés, à peine daigne-t-il les saluer. Souvent même, il passe sans les avoir regardés.

Il est inaccessible à tous ses sujets. Il n'y a point d'exemple qu'il leur accorde une audience. Leurs plaintes ne parvien-

nent au pied du trône que par la voie de ceux mêmes qui sont à la fois leurs juges et leurs parties. Personne n'oserait hasarder une grâce. Il faut nécessairement passer par les ministres, qui de tout temps ont été despotiques ici dans leurs départements. Également insensible au plaisir de commander aux hommes et à celui de les rendre heureux, pouvant à peine former un désir qu'il ne le trouve aussitôt accompli, ne rencontrant partout que des esclaves, amant toujours adoré, maître jamais contredit, il est impossible qu'il n'éprouve cet état de langueur, cette satiété qui suit les passions satisfaites, situation qui engendre bientôt l'ennui; c'est là l'ennemi le plus cruel qu'ait ce prince. Aussi tous les jours, des courtisans ne tendent qu'à l'en arracher. Lui-même ne redoute que la solitude. De là, ce vrai besoin de dissipations continuelles, de là cette passion immodérée pour la chasse, de là enfin cette nécessité d'avoir une maîtresse.



Madame la marquise de Pompadour est sans contredit une des plus belles femmes de la Ville et de la Cour. Ses yeux sont bleus, bien fendus, assez grands, son regard charmant. Le tour de son visage est ovale, la bouche petite, le front joli, le nez surtout fort agréable. Elle a le teint beau et il le serait bien davantage sans la quantité de rouge qu'elle met. Ses cheveux cendrés lui tombent en grande quantité jusqu'à la ceinture. Le soin qu'elle prend de cacher ses mains et sa gorge prouve qu'elles ne répondent pas au reste. Une espèce d'habit à la grecque qui ferme jusqu'au cou et dont les manches vont aux poignets est son habillement favori. Elle est au reste plutôt grande que petite, plutôt maigre que grasse; son port est noble, ses grâces sont touchantes, elles l'accompagnent dans tous ses gestes. Sa figure a quelque chose de distingué, de si peu commun que les femmes mêmes lui trouvent ce qu'on appelle un air de nymphe.

On est obligé de lui accorder, sinon des vues plus étendues, au moins un meilleur conseil qu'à aucune de ses devancières, qui n'ont su triompher que du cœur du Roy, au lieu que celle-ci commande au monarque, et lui commande depuis

six ans. Madame de Maillé n'en voulait uniquement qu'à la personne. Jamais elle ne trouvait qu'on lui donnât de preuves de tendresses assez fréquentes. Au moindre ralentissement elle prenait de l'humeur. Alors ce n'était que larmes et que désespoir, et le Roy, toujours le plus maltraité, exhortait le monde à la patience : « Madame la comtesse a de l'humeur aujourd'hui, disait-il, il la faut laisser. » Celle-ci est plus avisée; n'allant qu'au solide, elle se contente de gouverner. Loin d'être exigeante, le tendre intérêt qu'elle donne à la santé de son amant lui fait sacrifier ce que l'amour lui offrirait de plus doux. Le rôle au reste n'est pas aisé. Le Roy est difficile vis-à-vis de ses maîtresses. Il se plaint de n'avoir jamais trouvé de femme assez sensible. Il faut plus d'art qu'on ne pense pour feindre de l'emportement sans devenir incommode.

Tout le monde convient qu'elle a les qualités du cœur excellentes. On la dit douce, bienfaisante, n'ayant jamais desservi personne. Aussi toute la France fait-elle des vœux pour sa faveur. Jamais il n'y en eut de plus brillante. Elle gouverne despotiquement. Les ministres la préviennent sur tout ce qu'ils ont à dire au Roy. C'est lui-même qui l'exige. Le moindre détour les perdrait. Elle a une qualité qui la rend très propre aux grandes affaires, c'est d'être d'un secret impénétrable. Voilà par où elle a captivé la confiance du Roy au point qu'il a un vrai besoin de lui révéler, le moment même, ce qu'on lui a dit de plus important.

Elle recevait chaque jour son courrier de l'armée pendant les dernières campagnes de Flandre, qu'elle habita Choisi en l'absence du Roy. Rien ne se finissait sans elle, on attendait sur tout sa décision. Elle passait des nuits entières à répondre. Le marquis de Gontaut était chargé de sa conduite, qu'on appelait par dérision son premier eunuque. Elle ne voyait presque personne. Les princesses du sang y venaient souper et s'en retournaient coucher chez elles. Cette vie l'ennuya bien vite. Un amant couronné donne de doubles inquiétudes; une autre pouvait lui enlever son cœur. Ces considérations ne contribuèrent pas peu à l'avancement de la paix. Outre cela, elle était piquée de n'avoir pas suivi le Roy à la guerre pendant que madame de Châteauroux y était allée.

Le défaut qu'on reproche à madame la Marquise est un désir insatiable d'amasser. Quoiqu'il soit assez difficile d'évaluer ses trésors, le public, toujours prêt à décider, les fait monter au delà de trente millions. Ce qu'il y a de constant, c'est qu'elle a une part dans toutes les fermes, que les ministres lui abandonnent la nomination aux emplois et qu'elle partage avec eux les pots de vin. La malignité assure que c'est à ces dispositions que M. le Contrôleur général doit son élévation. Les démonstrations de respect et de soumission qu'on lui donne surpassent ce qu'on peut imaginer. Les jours de conseil, elle fait sa toilette devant le monde. Tout ce qu'il y a de grand y assiste. Les ambassadeurs n'y manquent pas. Aucun homme n'est assis. Il faut lui rendre justice, elle y joue son rôle à merveille. Sa politesse est soutenue et fort bien entendue. Elle paraît enjouée et fait presque seule les frais de la conversation. On ne voit guère de femmes de qualité à cette toilette. Généralement, celles qui se respectent affectent de peu voir la Marquise en public; si elle était fille de condition toutes auraient fléchi le genou devant elle, mais elles ont trop de fierté pour s'humilier devant une financière. Il n'y a peut-être pas de pays où l'orgueil de la naissance soit poussé aussi loin qu'ici. Comme la plupart des grands seigneurs sont d'assez fraîche date ou qu'ils tiennent par quelque endroit à la finance, ceux qui ne se trouvent pas dans ces cas en tirent une vanité étonnante.

Quant aux hommes, ils sont moins délicats. La cour qu'ils font à madame la Marquise tient même de la bassesse. Leurs attentions s'étendent jusqu'à ses domestiques. Il n'y a pas longtemps que le baron de Montmorency, le gentilhomme de France le plus glorieux de son nom, dînant chez la Marquise ne rougit pas de boire à la santé de Gourbillon son valet de chambre.

Ce fut après la mort de madame de Châteauroux que, le Roy étant plongé dans une profonde mélancolie qui influait même sur sa santé, les courtisans jugèrent indispensable de chercher un nouvel objet pour charmer sa douleur. M. de Richelieu, en possession de ces négociations amoureuses, jeta les yeux sur madame de Forcalquier, femme de qualité, une des plus jolies de Paris; mais cela n'eut pas de suite. D'autres

proposèrent une femme de robe, la présidente Portail; un premier valet de chambre aidé d'un écuyer songèrent à madame d'Étiole.

C'était le temps des fêtes pour le mariage de Madame l'Infante. Un bal de l'Hôtel de Ville décida de la femme. Les deux aspirantes s'y trouvaient, on les fit connaître au Roy qui s'attacha d'abord à madame Portail. Celle-ci était assise entre deux masques qui la serraient de près; le Roy, ne pouvant s'asseoir à côté d'elle, lui dit qu'il se mettrait sur ses genoux. Madame Portail connaissait le Roy, mais craignant que trop d'empressement pourrait nuire à ses affaires, elle résolut de feindre et de s'armer de fierté. Elle répondit donc que s'il l'osait, elle lui donnerait un coup de pied au derrière. Le Roy osa et elle tint parole. Cet acte de brutalité rebuta le Roy : il ne voulait pas, disait-il, d'une femme aussi méchante. Madame d'Étiole, qui apparemment fut trouvée plus humaine, l'emporta donc sur sa rivale. Le Roy la conduisit dans une petite chambre destinée pour le démasquer, et où la prévoyance du valet de chambre avait préparé toutes les commodités désirables. Le Roy fut content de sa nouvelle connaissance et lui donna rendez-vous à quelques jours de là pour Versailles.

Cette affaire resta longtemps secrète : le marquis de Gontaut, frère du duc de Biron, était le seul confident. Madame d'Étiole venait le soir à Versailles, et le matin, on la renvoyait. Ensuite, on prit le parti de l'y tenir cachée. Bientôt le mystère ennuya et on commença à la voir en présence de ce peu de personnes qui alors étaient dans la familiarité du Roy. Comme elle avait des talents pour la musique et pour la danse, on l'habillait en Arlequin ou en Polichinelle et, dans cet équipage, elle venait chanter et danser pour amuser la compagnie. Elle ne resta pas longtemps dans cet état d'obscurité. Peu à peu, sa faveur augmentant, on la mit des parties de Choisi et de Trianon. A la fin, on leva le masque entièrement et on lui assigna un appartement dans le château de Versailles.

On dit qu'elle était tout à fait singulière dans les premiers temps. Remplie de faux airs, elle avait un ton de mauvaise compagnie insupportable, Le serein l'incommodait; elle ne pouvait soutenir l'odeur des truffes. Le Roy ne lui passait rien;

il la faisait promener le soir malgré elle, il ordonnait qu'on plaçât les truffes devant elle à table. Quelquefois elle parlait bas en sa présence et il demandait : « Quel vieux conte du marais fait-elle là? » Cela allait jusqu'à donner des impatiences au Roy.

Un jour, elle faisait des plaintes amères de n'être pas née garçon, car, disait-elle, « je voyagerais, j'irais à la guerre, je ferais enrager les femmes. — Vous n'auriez rien fait de tout cela, reprit le Roy sèchement, car vous seriez restée un petit Poisson ».

Peu accoutumée à porter des dentelles, de peur de les froisser, elle ne faisait pas coudre ses engageantes à sa chemise, elle ne les prenait qu'après être habillée. M. de Maurepas fit cette découverte et la divulgua. La plaisanterie revint à la Marquise qui ne l'a pas oubliée, comme l'événement ne l'a que trop bien prouvé. C'était elle aussi qui garnissait ses robes, qui faisait ses pompons, et qui le racontait. Elle s'est bien vite corrigée de ces airs bourgeois; aujourd'hui elle travaille avec les ministres et a le sens de n'en pas parler.

La tête pensa lui tourner dans ces commencements. Elle faisait entrer le Roy dans tous ses discours. Madame la duchesse de Chartres lui ayant demandé pourquoi elle ne portait point de bagues, elle répondit : « C'est qu'elles incommodent le Roy. » A quelques jours de là, la Princesse, qui n'est pas bonne et passablement étourdie, voyant le Roy approcher d'elle, tira sa bague pour la donner à madame de Luxembourg, lui disant presque tout haut en présence de la Marquise : « Les bagues incommodent le Roy; je vous prie de garder la mienne. »

A juger de l'avenir par l'état présent des choses, il semble qu'on puisse affirmer hardiment que la faveur de la Marquise est au-dessus des événements. Il n'y a que la seule religion du Roy qui pourrait lui enlever son cœur; aussi lui a-t-elle déjà causé des frayeurs mortelles. L'hiver passé, il y eut un de ces moments critiques. C'était la veille d'un jour de Vierge, toute la famille royale était en retraite et le Roy à Bellevue. On assure que le Roy était rêveur, que tout lui déplaisait, et ceux qui le connaissaient bien lisaient dans le fond de son âme les remords qui l'assiégeaient. Ces retours à la dévotion

qui sont très fréquents font trembler la Marquise. Il y a bien longtemps que pour prévenir les scrupules elle aurait proposé de s'en tenir à la simple amitié; des personnes instruites prétendent même qu'il y a près de deux ans qu'il ne s'agit plus d'autre chose; mais elle sent le danger d'une telle démarche et que la considération du scandale ne permettrait pas qu'on la gardât.

La publication du jubilé n'a pas causé de moindres alarmes. A cette occasion, l'imagination des ministres s'est épuisée en expédients pour en éluder l'acceptation. Comme la bulle n'est accordée nommément qu'à S. M. I. et que, par rapport aux autres princes, elle ne les regarde qu'autant qu'ils la demanderont, on a voulu exiger une bulle dans une forme nouvelle, où l'on ferait une mention expresse du R. T. C. Sur le refus de la Cour de Rome qu'on prévoyait, on se serait dispensé de demander le jubilé. Un autre projet était de ne le publier dans le diocèse de Paris que lorsque le Roy serait dans celui de Soissons pendant la saison de Compiègne. Mais la religion du Roy a prévalu sur ces conseils et le jubilé a été accepté. Il a même été longtemps indécis si le Roy ne le prendrait pas lui-même et cette affaire a coûté bien des inquiétudes à la Marquise. Le bruit courait qu'il avait exigé d'elle une retraite de huit jours dans un couvent et que ce n'était que par ses larmes qu'elle avait su éviter ce pas dangereux.

Il faut lui rendre la justice que la fortune ne l'a pas enivrée au point que l'on pourrait imaginer. Il lui reste assez de raison pour sentir et pour dédaigner même la flatterie outrée. Quelqu'un lui parlant de son père, dit qu'il faudrait le marier. Elle répondit froidement : « Quand la race des Poisson viendrait à s'éteindre, le mal ne serait pas bien grand. »

Sa fureur est le bâtiment. Il est incroyable à quelles sommes cela monte. Un homme instruit m'a assuré que le Roy avait signé l'année passée pour treize millions d'ordonnances de ce seul article. Pour être sûre de la direction, elle a obtenu comme on a dit, la charge d'Inspecteur général des Bâtiments pour M. de Tornehem, sa créature, et la survivance de la même charge pour son frère, le marquis de Vandière, appelé communément le marquis d'avant-hier. Il voyage actuellement en Italie pour s'y former le goût. On l'admet à toutes les parties, au scan-

dale de toute la France. Le vieux Poisson, homme fantasque et nullement touché de la gloire de la famille, ayant appris l'honneur que l'on faisait à son fils, en témoigna assez plaisamment sa surprise en disant : « Que ma fille soupe avec le Roy, cela ne m'étonne pas puisqu'il couche avec elle, mais pour Nicolas Vandière, je n'en reviens pas. »

L'endroit où elle porte les plus grandes dépenses est le château de Bellevue qu'elle tient en propre par un don du Roy. Cet endroit est situé à moitié chemin de Paris à Versailles, vis-à-vis du pont de Sèvres, sur une petite hauteur au bord de la rivière. La beauté de la vue lui a fait donner son nom. On voit la Seine serpenter dans la plaine jusqu'à Paris qu'on découvre dans son entier. La maison est petite, un joli colifichet, mais les jardins sont vastes, bâtis en terrasses, et ont coûté des sommes à cause des transports de terre. Rien n'approche du goût et de la richesse de l'ameublement. C'est la maison la mieux étoffée. On y a fondé une vaisselle qui y reste toujours. La batterie de cuisine jusqu'aux pots, tout est d'argent. On avait répandu le bruit que le Roy voulait l'acheter pour Madame, mais cela ne se confirme pas.

Le Roy fait toutes les semaines quelques courses à Bellevue. C'est le comble de la faveur que d'être de ces parties. Pour y attacher une distinction plus marquée, on a imaginé un uniforme exprès pour Bellevue, de drap rouge brodé en or, en pampre de vigne. Cet uniforme est l'objet d'envie de tous les courtisans. Pendant que M. d'Argenson avait le désespoir dans le cœur pour l'élévation de M. le Garde des Sceaux, on crut apporter un grand remède à sa douleur en lui accordant la permission de porter cet uniforme.

On y a construit un petit théâtre qui contient environ cent cinquante personnes. La salle est tapissée de satin bleu sur lequel on a appliqué des ramages d'argent massif qui font un effet singulier à la lumière. Les opéras et les comédies qu'on y donne sont exécutés par la Marquise, mesdames de Brancas et d'Estrades et les courtisans. On dit que la Marquise joue à merveille; en général cette troupe composée de seigneurs passe pour excellente. On a pourvu à tout, jusqu'aux plaisirs innocents de la semaine sainte que le Roy passe ordinairement ici. Ils seraient difficiles à deviner : c'est des poules qu'on voit

pondre, qui ont chacune leur nom et des cages de porcelaine et qu'on nourrit toute l'année dans un bâtiment fort élégant appelé la ménagerie. On dit que le Roy s'amuse beaucoup de ces bagatelles.

La Marquise fait sa cour de temps en temps à la reine qui la reçoit fort bien. Cette bonne princesse est si peu rancunière qu'elle a pleuré la mort de madame de Maillé l'hiver dernier, bien différente en cela de la reine de Pologne, sa mère, qui désirait de boire le sang des rivales de sa fille dans leur propre crâne. Monsieur le Dauphin traite moins bien la Marquise. Elle a eu le malheur de lui déplaire. Le Roy est fâché de cette antipathie qui l'empêche de mettre la dernière main à l'élévation de la Marquise en la nommant surintendante de la maison de Madame la Dauphine, charge dont était pourvue madame de Châteauroux et, du temps de Louis XIV, madame de Montespan.

Depuis quelques jours seulement, il s'est répandu des bruits confus, que madame de Choiseul semblait ne pas déplaire au Roy. Cette dame, qui n'a pas seize ans, est jolie et entre dans les Cabinets comme parente de madame de Pompadour et nièce de la comtesse d'Estrades. Un peu de refroidissement survenu entre ces deux dernières, qui est allé même, à ce que l'on prétend, jusqu'à la dispute, paraît y ajouter de la vraisemblance. Si le Roy n'était simplement qu'amoureux, une nouvelle passion aurait de quoi causer des frayeurs à la Marquise; mais, les sentiments qu'il lui donne étant plutôt fondés sur l'amitié et la confiance, ils en deviennent plus solides. Outre cela, la complaisance du Roy est extrême. Depuis le moment qu'il s'est attaché à elle, il ne l'a plus quittée d'un instant. On ne l'a plus vu ni au bal de l'Opéra ni à aucun spectacle à Paris. Ce n'est point hasarder une conjecture que d'assurer que le plan de la Marquise est formé sur celui de madame de Maintenon. Si la Reine venait à manquer, on la verrait bientôt dévote et le Roy ne croirait pas acheter bien cher le repos de sa conscience, en suivant en tout point l'exemple de son bisaïeul.

KAUNITZ

(La fin prochainement.)

PICRATE ET SIMÉON

VIII

SUITE DE L'HISTOIRE DE PICRATE

— Je n'ai presque plus envie, Siméon, de te continuer mon histoire. Tu me l'as d'avance dénigrée.

— Que non, Picrate! Tu me désoles par ta promptitude à mal conclure... Quel motif nouveau de chagrin te connais-tu? Qu'y a-t-il?... Ta vie est ratée; il me semble que c'est un fait sur lequel tu avais déjà des lumières : te voilà, dépourvu de jambes, qui bois une anisette faubourienne en compagnie d'un cocher de fiacre. Ce n'est pas moi, Picrate, qui te révèle la médiocrité d'un pareil sort. J'ai tâché de t'expliquer ton échec, — et de telle façon qu'il n'y eût pas de ta faute le moins du monde. J'ai rendu le Cosmos responsable! S'il est absurde, tu n'y peux rien. La famille Dufour, qui le voulut réformer, assuma un rôle écrasant, mais généreux... Picrate, tu sors de là grandi. Ta biographie n'est pas diminuée; au contraire! Conçois de l'orgueil, Picrate. Ton ascendance s'employa contre l'absurdité du réel. Que de familles nobles et décorées de noms illustres envieraient de tels états de service!... Vous êtes une lignée de grands rêveurs...

— Tu crois? Ce ne fut point une manie?...

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.



— Une manie sublime!

— Eugène Dufour n'avait pas d'ambition personnelle. Il consacrait son temps et son étude au bien public. Il n'espérait pas voir se réaliser de son vivant le règne universel de la raison : le positivisme distingue, dans l'histoire de l'humanité, des périodes si longues que la patience est de rigueur. Mais il croyait à l'efficacité des moindres causes, en vertu de l'adage : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Il considérait que les causes de ralentissement, dans la marche du monde, sont innombrables et qu'il importe de multiplier les causes de progrès, afin que celles-ci, les bonnes, l'emportent sur celles-là, les mauvaises. Et il y travaillait constamment. S'il organisa notre vie quotidienne avec la ponctualité que je t'ai dite, c'était surtout afin de constituer une sorte de famille modèle, qui pût servir d'exemple.

» En outre, il comptait sur moi... Pauvre homme!... Enfant, j'ai donné des signes d'intelligence, Siméon. Mon père me disait : « Tu me continueras, tu seras un bon serviteur de l'humanité. Tu es mieux doué que moi, tu auras encore l'avantage de l'instruction. Tu étendras beaucoup plus loin que je n'ai pu le faire l'œuvre modeste que j'ai entreprise avec des moyens imparfaits... » Et il me préparait à cette activité mentale qui devait être si féconde!

» Il ne négligea rien. Ma nourrice, m'ayant chanté, pour m'endormir, je ne sais quel noël flamand, fut chassée, comme capable de m'insinuer avec le lait de fausses idées, du cléricalisme. On n'en trouva pas une autre dont la liberté d'esprit fût avérée : on m'éleva donc au biberon.

— Les Romains — dit Siméon — n'apportaient pas moins de vigilance à la formation de leurs orateurs : Quintilien recommande de ne pas donner à l'enfant une nourrice dont le parler soit provincial ou incorrect... Eugène Dufour ne s'inquiéta-t-il point de cette vache qui fournit le lait de tes biberons ? Depuis que saint François, sur les collines ombriennes, prêcha les animaux, on peut les soupçonner de cléricalisme...

— On préserva mon enfance des atteintes de la superstition, comme d'autres parents veillent à garder leur fils du danger des épidémies. On fortifiait mon esprit, afin qu'il fût

mieux prêt à résister, en cas de contagion. Tout jeune, j'ai appris que l'histoire humaine est la lutte de deux classes d'hommes : les libres penseurs et les prêtres ; et que les libres penseurs sont les justes, les prêtres les méchants ; et que les prêtres persécutent les libres penseurs, mais qu'ils seront enfin réduits à néant. J'ai appris que Socrate était libre penseur et que des magistrats dévots le condamnèrent à mort. Et pareillement Galilée : *e pur si muove* me fut raconté maintes fois. Le soir, après notre frugal repas, mon père se plaisait à nous narrer l'édifiante vie de quelque grand homme : un inventeur, un philosophe, un savant. Il choisissait, dans sa bibliothèque modique mais triée, un livre et nous lisait des pages où flambaient les bûchers des inquisiteurs, des tyrans. Il commentait cette lecture, tandis que ma mère, silencieuse, cousait sous la lampe ou taillait l'étoffe d'un costume simple. Et moi, j'écoutais, attentif à ces récits émouvants ; je guettais la maudite intervention des prêtres et de leurs séides, — avec sécurité, car jamais ils ne manquaient leur entrée. A mesure qu'approchait ce dénouement, la voix de mon père s'animait, devenait violente, âpre, dure... La nuit, j'ai bien souvent rêvé que des tortionnaires d'Église m'avaient jeté dans leurs cachots ou me conduisaient au supplice. Je criais que la terre tourne : les bourreaux redoublaient de cruauté. Je hurlais que la terre tourne : et nulle souffrance de ma chair en lambeaux ne m'aurait fait convenir que la terre ne tourne pas... Cependant, éveillé, je m'interrogeais sur la qualité de ma certitude. Pour rien au monde je n'eusse avoué mon doute : autant me rallier aux prêtres et renier les libres penseurs. Mais j'avais beau raisonner, discuter avec moi-même, il m'était impossible de concevoir que ce grand voyage quotidien par l'espace se fît à mon insu. Si l'on tire la nappe, la lampe tombe ; et je restais immobile sur un pied, durant que la rotation vertigineuse du globe tirait le sol sous mon soulier !... Mon père m'avait expliqué *grosso modo* le phénomène, au moyen d'une pomme qu'il promenait autour d'une bougie allumée ; seulement, mon imagination n'arrivait point à élargir le fruit emblématique jusqu'aux mesures de la terre. Un jour, aux environs de Paris, je remarquai la forme en dos d'âne des

routes : tu sais qu'on les bombe pour que l'eau s'écoule, à droite et à gauche, dans les ruisseaux. Je crus, un instant, saisir là une preuve évidente que la terre est, en effet, ronde. Je signalai ma découverte à mon père : il me la démolit en un clin d'œil. J'ai beaucoup regretté la perte de cet argument. Il ne me restait pas d'autre ressource que de croire : je crus à la terre ronde et tournante...

— Comme je crus en l'Évangile, mon Picrate!...

— Oui, mais j'ai fortifié plus tard ma croyance par l'étude; et toi, l'étude t'obligeait à délaisser la tienne!

— Mettons, Picrate, que la terre tourne, puisqu'on le dit, et puisque, si elle ne tourne pas, ce n'est pas notre opinion là-dessus qui la fera tourner...

— Mais elle tourne !

— Elle tourne, Picrate, et inutilement, puisqu'il n'y a plus d'héroïsme à s'en apercevoir. Ah ! qu'il est loin, le temps où la rotation de la terre vous composait une philosophie totale!... Les idées, somme toute, ne valent que par la difficulté de les défendre. C'est le bienfait des tyrans : ils nous procurent le sentiment du subversif. Tu me dis que la terre tourne, et cela m'est égal affreusement. Je regrette l'Inquisition, grâce à qui j'aurais trouvé délicieuse et enivrante la pensée que la terre tourne.

— On t'aurait brûlé, tenaillé, martyrisé...

— Oui, mais j'aurais crié, comme toi en rêve, que la terre tourne; et alors, que m'eût importé le reste?...

— Siméon, tu préconisais la tolérance...

— Oui, par lassitude... Mais continue ton histoire: je l'aime.

— Nous appartenions à un groupe positiviste intitulé « la Raison du VIe ». Mon père en était le président. Chaque semaine avaient lieu des réunions familiales et instructives. Des conférences servaient à la commémoration de l'Humanité, des origines obscures jusqu'à notre temps : l'Égypte, la Grèce, Rome, le Moyen Age, l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire, la République... L'orateur procédait à peu près comme mon père à la maison, — c'était souvent lui l'orateur, — mais avec plus de solennité. Je cède volontiers au charme de l'éloquence : ces beaux discours me ravissaient. Au mois de janvier, nous célébrions l'anniversaire d'Auguste Comte. Cela

consistait en une visite à son tombeau du Père-Lachaise, auquel nous apportions une couronne d'immortelles, l'usage ne s'étant pas encore répandu de l'églantine radicale. Le soir, un banquet cordial nous assemblait autour d'une table décente, vers la Porte-Maillot. C'était le seul jour de l'année où il me fût loisible de manger au delà de mes strictes nécessités. La discipline, en l'honneur du maître, se relâchait. J'ai conservé un précieux souvenir de hors-d'œuvre, d'anchois surtout, dont le luxe m'émerveillait, de saumons mayonnaise qui firent mes délices. Au dessert, quelques brèves allocutions donnaient une forme oratoire à des idées qui m'étaient familières, telles que la suprématie de la laïcité sur le pouvoir ecclésiastique, la fin prochaine de l'ère « théologique ou fictive », la grandeur d'Auguste Comte et l'insigne médiocrité de ses adversaires... Ensuite, on chantait. La *Marseillaise*, d'abord. A cette époque dont je te parle, il ne faut pas oublier que la *Marseillaise* semblait encore une chose « avancée », capable d'agacer les cléricaux. Nous l'entonnions de grand cœur, accentuant les mesures où « de la tyrannie l'étendard sanglant » est flétri. La *Carmagnole* et l'*Internationale* ont aujourd'hui relégué très loin l'hymne de Rouget de l'Isle. Elles ne faisaient point partie de notre répertoire : nous n'étions pas des hommes de désordre... Après la *Marseillaise*, nous chantions :

Saint bienheureux dont la divine image...

— Un cantique ?...

— Mais non ! C'est le choral de *la Muette de Portici*. Nous le détournions du sens frivole et vulgaire qu'on lui attribue : nous le consacrions à la gloire de Comte... Quelques chansonnettes, ensuite, folâtres sans grivoiserie, terminaient de la façon la plus aimable ces bonnes journées joyeuses et commémoratives...

» Il fut décidé que je recevrais une instruction solide, exempte de futilité, complète ou, comme disait mon père, « intégrale ». Certes, les programmes classiques étaient loin de répondre au vœu d'Eugène Dufour. Il se chargea de me donner les premiers éléments du français, de l'histoire et du calcul. Mais il fallait, pour aller plus avant, recourir à l'ensei-

gnement national, faute de mieux. En tout cas, on me dirigea vers les sciences, afin que mon esprit positif ne fût point altéré par les vanités littéraires. Eugène Dufour méprisait la littérature. Il la considérait comme dangereuse et même un peu perverse. Il disait : « La parole, écrite ou orale, est destinée à l'expression pure et simple des faits réels ; et ce qu'on appelle littérature est le déguisement de la vérité. » Il s'emportait contre les fictions des poètes ; il les accusait d'avoir répandu, à toute époque, des idées religieuses. Il traitait volontiers Homère de menteur, et il ne voulait pas que son fils fût la dupe de ces fallacieux personnages. Il ne comptait, pour assurer l'avenir de l'humanité, que sur la science.

— Il y a longtemps qu'il est mort ? — demanda Siméon.

— Vingt-cinq ans, — répondit Picrate. — J'ai perdu, le même jour, mon père et ma mère : ils furent tués tous les deux en chemin de fer, le train qui les emmenait ayant déraillé. Dix ans plus tard, une locomotive me broyait les jambes. Nous sommes trois victimes des chemins de fer !

— Vous êtes — reprit Siméon — trois déplorables victimes de la science. Comment n'être point ému d'une telle rencontre ?... Au temps de ma dévotion, j'aurais expliqué cette double catastrophe comme un châtiment du Ciel, infligé à ses contempteurs. Aujourd'hui encore, il m'est impossible de ne pas voir, dans l'accident où succomba ton père, une sorte de symbole narquois et désolant. Eugène Dufour comptait sur la science et la raison. Sa vie, il l'avait organisée d'une manière scientifique et rationnelle, réglée avec tant de rigoureuse minutie qu'elle devait marcher à la façon d'un chronomètre. Il ne faisait pas un geste qu'il n'eût, de le faire, un juste motif. Pour arriver à cette précision quasi-mathématique, il se privait de toute fantaisie, de toute folie : c'est-à-dire qu'il se refusait le principal amusement de vivre. Il fut austère comme un théorème. Il mit en branle une formidable méthode, afin d'expulser de son destin le hasard, — lequel lui semblait une sorte de dieu ou, du moins, de la graine de dieu. Voilà ! Et il put croire qu'il avait tout prévu. Seulement, une mouche se posa sur le nez de l'aiguilleur à l'instant même où cet employé allait accomplir son office ; ou bien une idée légère, le souvenir d'une petite amie volup-

tueuse, que sais-je? effleura l'esprit du mécanicien, hors de propos, quand il fallait renverser la vapeur. Et le train dérailla, contrairement à ce qu'on attendait de lui. Et Eugène Dufour fut tué !

» Il n'y a pas de hasard, Picrate : tu bouillonnes de ne point me le démontrer, tandis que je précipite mon discours en monologue ininterrompu. Il n'y a pas de hasard, cela est convenu. Mais l'infinie multiplicité des causes, leur jeu complexe et le méli-mélo de leur efficience embrouillent si bien les conditions de ce qui est que nous pouvons nommer hasard, pour abréger, l'origine des choses.

» Et c'est pourquoi vous m'étonnez, vous autres hommes de science !... As-tu remarqué, Picrate, quand tu étais au collège, ceci ? Le professeur de chimie annonce qu'il va faire une expérience. Il a théoriquement établi qu'en vertu de telle et telle loi, d'une application certaine, il faut qu'étant données telles et telles circonstances, tel phénomène se produise : « Voyez plutôt !... » Et il combine ses circonstances ; un préparateur zélé le seconde et s'acquitte exactement des formalités prescrites. Il chauffe, électrise, cuisine, dose les bases et les sels. « Regardez, j'introduis dans ce liquide blanc quelques gouttes d'un autre liquide blanc : vous allez voir le mélange se transformer, sous l'action de la chaleur, en un liquide pourpre d'un vif éclat... » Les crédules élèves ouvrent de grands yeux... « Voyez !... » Il est vert, merveilleusement vert, comme une eau d'émeraude, comme une perruche fondue !... Toutes les expériences qu'on fait ratent. Oh ! plus ou moins ; mais toujours un peu. Si bien qu'un illustre savant imagina des règles fort minutieuses pour le calcul des inévitables erreurs que chaque expérimentation comporte. Et il serait bon qu'un autre savant calculât encore les inévitables erreurs qu'entraîne un tel calcul ; et ainsi de suite, jusqu'à la consommation des siècles, afin que la pauvre humanité, beaucoup plus tard, le jour où la planète usée sera près de se démolir et de rentrer dans le chaos, approche un peu d'un petit commencement de vérité ! Son effort patient mérite cette récompense suprême...

— Alors, quoi ? — dit Picrate, — la « banqueroute de la science » ?

— Picrate, — répondit Siméon, — le penseur auquel tu fais allusion présentement eut le tort de combattre un dogmatisme au moyen d'un autre dogmatisme et au profit de ce dernier dogmatisme. Cela manquait de badinage. D'ailleurs il pouvait se réclamer de Pascal, qui utilise le scepticisme de Montaigne en faveur de la religion; — de Descartes, qui fait semblant de douter pour affirmer ensuite plus librement; — et de Kant lui-même, qui employa la raison pure à tout détruire afin de faire la place nette aux constructions nouvelles qu'il projetait... Tous ces gens-là sont des démolisseurs provisoires, qui ont des âmes d'architectes et ne rêvent que de bâtir...

— Mais toi, — reprit Picrate, — tu es un démolisseur acharné, tu ne veux que démolir?

— Oh! moi, Picrate, je ne pratique pas. Je regarde. Il me paraît que les démolisseurs font, en général, un ouvrage assez bon. Ce qu'ils jettent par terre ne tenait plus et menaçait de dégringoler sur les passants. Et puis, si l'on examine les décombres, on s'aperçoit que les matériaux ne valent rien; on se demande comment l'équilibre durait; on vérifie qu'il serait vain de regretter une si vieille, caduque et laide bâtisse, toute délabrée jusqu'au cœur... Quant aux architectes, ils m'ont toujours l'air de préparer aux démolisseurs de la besogne.

— De sorte qu'il n'y a plus rien! Tu nies la raison, la science; tu nies tout!...

— Du moins, je n'affirme rien; et c'est presque la même chose, je l'accorde... On objectait aux sceptiques grecs qu'ils devaient, sous peine de se contredire gravement, n'affirmer point leur scepticisme: ils devaient douter de leur doute, s'ils étaient vraiment soucieux d'éviter toute espèce de dogmatisme. On les taquinait ainsi: « Dire : *Il me semble*... n'est point assez. *Il me paraît qu'il me semble*... recule la difficulté. *Je crois qu'il me paraît qu'il me semble*... la recule encore. On ne l'évite pas... Il y a dans toute pensée qui se formule une tare indélébile. »

» Mais les splendides fleurs d'été, qui sont radieuses, qui boivent les flots du soleil et se répandent en parfums, ne commettent aucune erreur; elles bornent leur vie à *être*, elles évitent l'insanité de *connaître*.

» Picrate, n'admets-tu pas que la pensée soit une sorte de maladie fâcheuse qui atteint quelques organismes? Quant à moi, j'envisagerais volontiers la conscience comme un accident analogue à la rouille du seigle ou au phylloxéra de la vigne. Elle résulte de la mémoire néfaste. Sans la mémoire, la vie serait une succession d'instants sans lien; l'individualité douloureuse ne réussirait pas à se constituer. Picrate, je t'ai dit un jour, — je m'en souviens et, toi, tu l'as sans doute oublié, — que la faute originelle, c'était le fait même de vivre. J'entendais : vivre d'une vie individuelle. La faute originelle, c'est la vie consciente de l'individualité que la mémoire crée. Le Tout, lui, est indemne de cette faute; les splendides fleurs d'été, que notre seule méditation détache du Tout, sont indemnes de souffrance et d'erreur. Ah! qui nous guérira de la maladie de penser? La mort, unique rédemptrice!...

— Tu es décourageant, Siméon!

— Crois-tu?... Mais je t'empêche, avec mes bavardages éperdus, d'achever ton récit. Ton père et ta mère sont morts; tu étudies, au lycée, les sciences expérimentales et mathématiques. Tu en es là. Ensuite?

— Eh bien, ensuite, j'ai passé avec succès les examens de l'École centrale. Je suis devenu ingénieur. Que te dirai-je? J'eus le sort commun, deux ou trois ans. Et puis mes jambes me lâchèrent, et ce fut la débâcle. A quoi bon te raconter le détail de mes misères successives?... Siméon, je ne voudrais pas te mentir; et je ne voudrais pas non plus te mettre au courant de plusieurs aventures d'où je sortis, coûte que coûte, fort déconfit. Si tu savais mes torts, tu ne pourrais plus m'estimer, en dépit de ta dédaigneuse indulgence... J'ai commis de graves erreurs, Siméon... De déchéance en déchéance, me voici marchand de lacets, d'anneaux brisés, par les rues, presque mendiant... Quelquefois il me semble que je vais rencontrer Eugène Dufour, qu'il me reconnaîtra! Que veux-tu que je te dise? Je n'ai pas eu de chance. Et puis les femmes m'ont perdu.

— Les femmes, Picrate?

— Oui, les femmes. Toutes les femmes! Je les désirais toutes; j'en obtenais pas mal... J'y gaspillai mon temps, mon argent, ma réputation. J'étais un joli homme, et pourvu d'un

tempérament vif. En outre, sentimental et jaloux... Oh! je me suis, avec l'âge, bien assagi. Mes jambes me manquent, tu le conçois... Et cependant il m'est resté de l'ardeur, malgré les avanies. L'été, les belles femmes dont les robes me frôlent, quand elles marchent portant devant elles la gloire de leur poitrine libre sous l'étoffe légère, m'enivrent, Siméon, me rendent fou; et je suis obligé de serrer mes poings contre le bord de mon chariot pour ne pas saisir le bas de leur jupe, qui sautille à chacun de leurs pas et marque le rythme de leur allure... Il y en a d'admirables, des femmes; et il y en a de bien attrayantes encore, quoique imparfaites. J'ai calculé que j'en désire à peu près vingt pour cent, à Paris.

— C'est énorme, Picrate.

— Et toi, Siméon?

— Moi, j'étais occupé à me dire que tu allais me prendre pour un pessimiste, et je m'en affligeais. Je ne suis pas un pessimiste, ni un optimiste non plus... Seulement, tu songeais à tout autre chose déjà, grâce à la bienheureuse frivolité de ton esprit. Tu es excellemment doué pour n'être pas un logicien. Quel dommage qu'on ait voulu te consacrer à la science, te soumettre aux disciplines de la raison!...

» Ah! Picrate, une fois pour toutes, dénigrons, de propos délibéré, la raison!...

» Zénon d'Élée m'est précieux entre les philosophes pour avoir inventé l'argument d'Achille et de la tortue. C'est une merveille! On dit : « La tortue est partie la première; elle a quelque avance, si peu que ce soit : eh bien, Achille ne saurait aucunement la dépasser. La tortue est le plus lent des quadrupèdes et Achille va comme le vent. Non, Achille ne saurait dépasser jamais la tortue. Car — raisonnons! — il faudra d'abord qu'Achille rattrape la tortue devant que de la dépasser. Mais, tandis qu'Achille parcourra cette portion du stade, la tortue, si lente qu'on la suppose, aura fait un petit bout de chemin. Ce petit bout de chemin, Picrate, Achille le devra parcourir ; cependant la tortue... etc... N'est-ce point évident?

» Voilà ce que démontre la raison, de telle manière qu'on a vainement essayé de trouver une faute dans cette argumentation stricte. La raison démontre qu'Achille ne dépassera

point la tortue... A présent, faisons une expérience. Va devant. Moi, je monte sur mon siège ; je fouette mon cheval. Tu te hâtes. Et moi, je n'ai pas plus tôt donné deux coups de fouet à mon cheval que je suis déjà loin...

... Picrate vit s'éloigner Siméon, qui ne lui avait même pas dit adieu. Il l'appela. Mais Siméon ne se retournait pas. Il était parti. Picrate demeura penaud, décontenancé, triste et ne comprenant s'il avait irrité son ami ou bien si son ami était soudain devenu fou...

VIII

SUITE DE L'HISTOIRE DE SIMÉON

— Pourquoi donc, — demanda, le lendemain, Picrate à Siméon, — t'es-tu sauvé ainsi?

— Pour rien, — répondit Siméon. — Parce que je me sentis soudain l'esprit chimérique. Pour être déraisonnable. Pour me démontrer que je ne suis pas un philosophe à système. Et, si je ne me trompe, aussi pour te contrister. Enfin, pour mille et mille raisons subtiles, que je n'aperçus point et qui n'en furent pas moins efficaces. D'ailleurs, qu'importe?... Tu as la manie de vouloir tout expliquer, Picrate; c'est un reste de tes superstitions positivistes : tu es atteint de la recherche des causalités. Respectons, que diable, les faits! Ayons conscience de notre inconscient!...

» Il me plaît, ce soir, de me rappeler une période de ma vie qui fut charmante, infiniment paisible et un peu cocasse. J'étais philologue!

» Le professorat m'eut bientôt ennuyé. C'est un métier pénible et véritablement fastidieux si l'on n'est soutenu par quelque idée d'apostolat. Or, le moyen de se croire un apôtre quand on a pour mission d'apprendre aux petits Français d'aujourd'hui des littératures qui ont cessé de les émouvoir? Je m'y efforçai vainement... Pauvres gamins, ils me faisaient

pitié : n'étais-je pas leur bourreau? Je vois encore leurs mines affligées, leurs attitudes de résignation difficile, tandis qu'au renouveau je les oblige à peiner sur des épîtres d'Horace, d'une vulgarité non pareille, et sur des harangues de Démosthène, qui moi-même m'assomment. Dehors, il fait beau. C'est l'exquise saison où la lumière n'est pas encore alourdie de chaleur, mais, pure, se répand en ondes égales sur le frémissant miracle des plaines. Dans la petite salle hideuse où nous sommes enclos, mes victimes et moi, un rayon de soleil, tiède et doré, filtre et tombe sur le plancher. Des poussières y jouent, vont et viennent, s'éclairent un instant comme, dans l'étendue céleste, les astres tour à tour passent et reçoivent une furtive illumination... Les puérils captifs regardent, par-dessus les livres pédantesques, ce peu de soleil qui les visite. Et des velléités de libre joie s'éveillent en eux. Leurs seize ou dix-sept ans battent dans leurs veines. Ils rêvent; et ils souffrent de ne pouvoir bouger. Moi, je leur explique, hélas! que Philippe est aux portes d'Athènes et qu'il convient de déjouer ses plans...

» Un après-midi, l'un de mes infortunés gamins poussa un tel soupir de frénétique ennui, de détresse, d'horreur, que toute la classe en frissonna. Moi aussi. Cela se passait dans une agréable cité tourangelle... Je me levai; je pris mon chapeau; je dis à ma classe :

» — En voilà assez. Fermez vos livres. Allons nous promener...

» Et, jusqu'au soir, nous goûtâmes le long des chemins forestiers, non loin de l'indolente Loire, la douceur du printemps.

» Cette façon d'entendre la pédagogie universitaire n'est point admise par l'Administration. Le proviseur, au lycée, attendait avec colère notre retour... Il y eut des histoires!... Je fus tancé, admonesté. L'inspecteur d'Académie, furieux, réclama du ministère que je fusse remplacé par un fonctionnaire sérieux et capable de rétablir parmi mes élèves la discipline... On m'annonça qu'on m'envoyait en disgrâce au collège de Ploërmel et, comme j'étais las de tourmenter des adolescents avec du grec et du latin, je démissionnai.

» C'est alors que je consacrai mon existence à la philologie; ce zèle me dura quelque cinq ans.

» Je possédais de menues rentes que m'avait léguées ma grand'mère; oh! menues, mais suffisantes à l'entretien d'un philologue. Je revins à Paris et demeurai dans le quartier du Panthéon.

» Je me disais : « Nous sommes, nous autres philologues, les chastes gardiens, les vestales de la culture gréco-latine. L'inutilité de notre sacerdoce est absolue et peut sembler, dans le présent état social, presque insolente. Mais à cette inutilité même, il y a quelque beauté paradoxale et pathétique!... »

» Voilà comment je m'instituai philologue.

» C'est un métier parfait pour des gens qui ne sont pas des utopistes, qui ont perdu le goût d'agir et renoncent à influer sur les réalités ambiantes. C'est un refuge pour les découragés de leur temps... Je trouve absurde et coupable même d'infliger ces vieilleries à des enfants, naïfs et gais, qui s'élancent vers la vie avec une confiante fougue. Mais l'hellénisme, Picrate, offre aux âmes timides, que la vie a déçues, des joies gentilles et calmes, appropriées à leur délicatesse!

» L'actualité a des inconvénients. Elle est criarde, exubérante, tumultueuse. On ne saurait l'apprécier avec détachement : on y est pris. Elle vous choque, avec ses façons désinvoltes et grossières; elle vous bouleverse, avec son imprévu, comme on dit, « sensationnel » : le mot n'est pas joli, mais il est juste. Oui, l'actualité vous donne de grosses sensations, triviales et confuses. Elle s'aboie dans les rues, fait des rassemblements, se vend un sou.

» Éloignons-nous de cette gourgandine.

» Que l'antiquité, au contraire, est belle et sereine! La patine du temps lui confère une dignité merveilleuse... Je ne te parle pas d'une époque réelle, où des hommes vécurent, analogues à nous, laids sans doute et sujets à de quotidiennes douleurs. Je crois que les hommes, en tout pays et toujours, sont un spectacle médiocre. Mais l'antiquité, telle qu'à distance elle se transfigure, c'est la réunion des poètes et des sages : — Homère, qui interrogeait la Muse : « Muse, dis-moi combien les Akhéens possédaient de vaisseaux! » et, la Muse s'étant prononcée, chantait : « Les Akhéens avaient trois cents vaisseaux »; — Héraclite, qui, s'affligeant sur la fuite perpé-

tuelle de tout, définissait ainsi sa mélancolie : « Tout s'écoule, on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve », et, le premier, songeait à faire du Devenir l'essence de l'Être ; — Démocrite, qui dédia sa longue existence à la recherche d'un stratagème pour arriver à la félicité dès ici-bas : il abandonna l'héritage de son père, prit le bâton du voyageur, affronta le mauvais accueil de l'étranger, supporta de dures fatigues, afin qu'au retour le pain bis lui parût délicieux et la pierre qui lui servait d'oreiller molle et douce ; — Anaxagore, qui méprisa la matière et devina l'esprit comme la substance des choses ; — Socrate, personnage un peu baroque et humoriste impénitent, qui, de son bâton mis en travers, arrêtait les gens dans la rue pour leur démontrer l'illogisme de leurs idées et, polémisant avec les sophistes, usa de leur dialectique si bien qu'on le prit pour l'un d'eux et lui fit boire la ciguë ; — Platon...

» Tu excuseras, Picrate, cette énumération désordonnée. Il fallait que fussent dits quelques noms anciens et rappelés quelques souvenirs helléniques si je voulais te préparer à comprendre mes ferveurs de philologue.

» Je ne suis jamais allé en Grèce. Je n'ai cure de rencontrer au pied de l'Acropole des touristes anglais et des dames munies d'appareils photographiques. Il me serait pénible de trouver moins noble que je ne l'imagine la ligne des horizons qu'Athênê disposa, moins magnifique la mer dont Eschyle a vanté le sourire innombrable !... D'ailleurs, que m'importe l'authenticité de ces choses ? Je n'exige, pour mon idéal, qu'une sorte de demi-réalité. Certes, il faut qu'il ne soit pas un simple conte forgé par un poète. Il m'est précieux de savoir qu'en un coin privilégié du monde il y eut quelques années où vécurent Périclès, Anaxagore, Sophocle, Euripide et Platon.

» Picrate, l'antiquité est une époque sans seconde où la terre n'était hantée que d'écrivains et de philosophes...

— Tu prétendais, l'autre jour, Siméon, que les travaux des historiens ont privé l'antiquité de son prestige ?...

— Je prétendais cela ? C'est donc, Picrate, que je me contredis : je ne néglige ni l'une ni l'autre des deux faces de la vérité ; je choisis l'une ou l'autre selon l'opportunité. Je tiens

divers propos et veille à ce que chacun d'eux soit cohérent. Tu ne peux exiger de moi davantage : je ne suis pas un doctrinaire ; et songe que tout cela s'arrange, dans l'absolu !...

» ...Lorsque les barbares survinrent et imposèrent au monde leur domination brutale, l'antiquité s'enveloppa dans le linceul du silence et de l'oubli. Craignant les profanations, elle fit la morte, comme ces ingénieux insectes que de mauvais enfants taquinent. Les barbares la bousculèrent; mais elle eut soin de ne pas exciter leur détestable folie en résistant. Ils l'oublièrent. La barbarie triomphante s'épanouit, régna, constitua ses empires de frénésie et de fureur ; cependant, la pensée sereine et pure d'Athênê, qui semblait abolie, hibernait dans l'asile sûr des bibliothèques et des sarcophages. La destinée ne lui fut point injurieuse.

» Combien il me plaît, Picrate, que l'approche soit difficile de cette pensée persistante ! Parce que de sots pédagogues risquèrent de la galvauder, ne te figure pas que le sacrilège soit accompli. C'est une fausse image d'Athênê qu'ils divulguent; l'âme en est absente. Athênê n'a point à souffrir de cette vulgarisation : vraiment il ne s'agit pas d'elle !

» Mais admirons l'artifice pieux de la destinée !

» Tandis que les barbares sévissent inutilement, elle prévoit la menace plus dangereuse des pédants et des pédagogues, et qu'il sera plus malaisé de déjouer leur malice. Alors elle s'avise de dissimuler mieux et de bien travestir le précieux trésor de l'âme antique. Il fallait, à tout prix, donner le change à ces barbares nouveaux et inquiétants qui, à la brutalité des autres substitueront l'irrévérence de leur insigne vulgarité.

» Elle prit pour auxiliaires les moines très sots et innocents. C'est à eux qu'incomba la tâche singulière de préserver des familiarités blessantes la païenne idéologie.

» Or, il ne suffisait point qu'ils lui offrissent la cachette de leurs cellules et la sécurité de leurs couvents construits parfois comme des forteresses : il n'est de forteresse que l'on ne force, de retraite que n'envahisse la multitude malfaisante... La destinée leur inspira — sans les en avertir — un stratagème bien meilleur : ce fut de déguiser les textes anciens jusqu'à les rendre méconnaissables à peu près. Ah ! comme ils s'employèrent volontiers à cette œuvre excellente, dont la portée

leur échappait! Instruments de la destinée, ils accomplissaient une formidable besogne et ne songeaient point à se demander la signification secrète qu'elle pouvait avoir. Cette besogne leur était merveilleusement indifférente : cela n'affaiblissait point leur fatale ardeur. Ainsi les abeilles font leur miel, sans savoir qu'il ne leur sert de rien. Voilà comme la destinée se procure de parfaits esclaves.

» Ils copièrent et ils recopièrent, et, à chaque copie, des fautes nouvelles défiguraient un peu plus le texte premier. Cela dura des siècles. La plupart des vieux manuscrits s'égarèrent. On préférait les copies récentes : on n'avait pas encore le respect des vieilles choses. Ainsi se perpétuaient, en s'altérant, les ouvrages antiques. Les contemporains étaient insoucieux des bonnes lettres, de sorte que le lent travail des moines put s'effectuer sans trouble... Et tout fut prêt lorsque l'indiscrète Renaissance voulut y regarder. La curieuse ne trouva pas Athênê dévêtue et manifeste. Elle tenta de la surprendre et ne vit la vierge divine qu'à travers le manteau fallacieux et hermétique des contresens et des erreurs où les chastes moines l'avaient enroulée.

» Telle cependant, elle était encore si belle que, de l'avoir seulement aperçue, on demeurait épris.

» Picrate, les érudits de la Renaissance eurent des jours de magnifique émoi... Mais ils furent intempérants ; et la hâte de leurs appétits gâta leur volupté. Ces gens manquèrent de délicatesse attentive. Il se ruèrent, étant pressés. Confiante en son manteau tutélaire, Athênê leur accorda des privautés illusoires, et, souriante, se gardait de leurs entreprises.

» Sans métaphore, si tu le préfères, les érudits de la Renaissance se précipitent sur toutes les copies des œuvres antiques. Ils choisissent celles dont l'écriture leur est le plus commode à lire, les dernières et donc les plus corrompues. Ils ont à leur disposition, depuis peu, l'imprimerie. Ils se dépêchent d'imprimer tout ce qui leur tombe sous la main, de Sophocle, d'Aristote, de Platon, de Diogène Laërce et d'Aristophane ; les Latins aussi. Ces éditions princeps des auteurs classiques, que se disputent les bibliophiles, sont très médiocres. On les réimprima ; elles fixèrent pour longtemps la vulgate de l'antiquité...

» La subtile Athênê trompa, de cette façon, le désir de ses adorateurs. Pénélope ouvragère usa d'un autre artifice ; mais, si Ulysse avait par trop tardé, il eût fallu que la modestie de Pénelope succombât. Et note que les amoureux de cette dame furent étonnants de longanimité : la *furia francese* n'aurait point admis ces délais !...

» Qu'ils sont comiques et touchants, ces moines que voici très assidus à leur office de gardiens de l'âme païenne ! La destinée les désigna, un peu comme les jaloux sultans asiatiques confient la vertu de leurs femmes à des serviteurs incapables de nuire. Athênê n'avait rien à craindre des moines ; ils vivaient en sa compagnie familière, sans seulement savoir qu'elle était là. Ils l'habillaient; leurs doigts la touchaient sans frémir. Et, elle, je la devine, Picrate, docile à leurs vaines manigances et qui s'amuse de leur quiète placidité.

» Les vois-tu, les bons petits moines très ignorants, assis sur l'escabeau de bois, penchés sur le pupitre, un calame entre les doigts, copiant l'éloge des dieux de l'Olympe et marmonnant des *oremus*? Ils ont acheté, aux frais du couvent, du parchemin très cher à la foire de Saint-Denis, de belles feuilles blanches et immaculées. Si la communauté manquait d'argent pour l'emplette, ils ont arraché, de quelque volume inutile, des pages ; et ils effacent de leur mieux le premier grimoire, afin d'en accomplir un autre. Ils tracent des lignes parallèles, peu espacées, en haine du gaspillage. Ils emploient, dans la même intention, des signes abréviatifs qui leur permettent d'entasser beaucoup de texte sur une modique étendue. Ils sont économes et pourtant s'appliquent à une belle exécution. Jamais ils ne raturent : s'ils se trompent et le remarquent, ils posent de petits points discrets sous les mots erronés, de telle sorte que l'ouvrage conserve bon air. Et ils ornent avec adresse plusieurs lettres initiales. Mais s'il y a, dans le parchemin, des trous, ils en font le tour : on ne doit pas perdre un feuillet pour ce détail...

» Ils ne comprennent pas grand'chose à ce qu'ils transcrivent. Que leur importe? C'est une tâche à quoi ils s'astreignent; le sens des mots n'est pas leur affaire. Pareillement, les imprimeurs d'aujourd'hui se moquent de ce qu'ils composent : ils gagnent leur vie au mille de lettres. Les copistes dévots

du moyen âge gagnaient au mille de lettres leur vie future... Et quelquefois ils ignorent absolument le grec ; ils ne connaissent de latin que le *Pater* et l'*Ave Maria*. Grand bonheur pour eux ! Ils évitent ainsi d'être choqués. Ils le seraient, sans nul doute. Car ils copient ceci ou cela, des philosophies matérialistes et des élégies licencieuses. Ils n'en savent rien...

» J'ai rencontré au cours de mes recherches, Picrate, un manuscrit d'Aristophane bien plaisant. Une comédie des plus obscènes y est placée sous l'invocation de la Vierge Marie. Mais oui !... Le moine commença cette copie le jour de la Nativité de Notre-Dame. Son âme était toute occupée de ce pieux anniversaire. Il avait assisté, depuis l'aube, aux offices nombreux et aux belles cérémonies ; il avait chanté les répons, les litanies, entendu les exhortations du prieur, avivé de lectures dévotes sa croyance. Et maintenant, le soir venu, il était las, et vainement tentait de soutenir l'effort de la dévotion mentale. L'odeur de l'encens demeurait attachée à la bure de sa robe, et le murmure des cantiques continuait dans ses oreilles, et sa ferveur ne l'abandonnait point ; mais son intelligence ne voulait plus méditer... Il sent qu'il n'est plus bon qu'à un travail matériel. Il se souvient de l'évangile de Marthe et de Marie. Certes la contemplative Marie est plus agréable au Seigneur que Marthe avec toute son activité. Le pauvre moine s'humilie à songer qu'il n'est pas capable d'une contemplation très longue ; et il se met à la besogne. Du moins, il offre à la benoîte Dame le labeur de ses yeux et de ses doigts. Il lui dédie, en termes simples et candides, les pages qu'il recouvrira de son écriture soignée : « *Die Nativitatis Beatæ Virginis Mariæ, incipio...* » etc., Picrate. Et il copie *Lysistrata*, qui n'est pas virginale. Mais il n'a pas la moindre idée de ces choses. Son âme n'en est aucunement souillée, car on ne lui a point enseigné le grec : à peine lui apprit-on l'alphabet, afin qu'il pût servir de copiste diligent. Et il s'applique à ne rien oublier. Il est soucieux de chaque mot : ceux qui désignent des objets honteux ou des pratiques messéantes, il les trace avec le même zèle scrupuleux que s'il s'agissait des louanges de Jésus, très agréables à sa Mère... Ensuite, plusieurs jours après, quand il eut achevé son œuvre, le moine inscrivit sur le parchemin blanc deux lignes, où il

remercia la sainte Vierge qui l'avait soutenu dans son travail et lui avait permis, protectrice, de le mener à bien.

» Et, tandis que la Vierge Athênê sourit des fautes tutélaires dont le moine la vêt pudiquement, la Vierge Marie indulgente sourit à la candeur de son fidèle. Et ce double sourire de la beauté païenne et chrétienne, Picrate, ressemble à celui de Joconde, de Monna Lisa, de Lucrezia Crivelli et de sainte Anne, dans les tableaux profanes et divins de Léonard.

» Délicieux et ambigu, il éclaire pour moi l'ombre médiévale. Je le compare tout ensemble à ces lueurs de l'aube qui devancent la prochaine aurore et à ces reflets indécis qui subsistent dans les nuées crépusculaires. Annonciateur du jour ou de la nuit, commencement ou fin, naissance ou mort, on ne sait ! Il unit à la douceur des timides promesses la mélancolie aimable du souvenir, et son incertitude est pleine de grâce.

» Picrate, je n'ai jamais touché sans émoi ces vieux volumes manuscrits dont le dos se disjoint et dont les feuillets de vélin se recroquevillent. L'âme antique y fut ensevelie par les soins complaisants d'une autre âme qui, elle aussi, depuis, est morte ; et le sourire des deux Vierges s'y devine. Je ne les ai pas remués familièrement. Je les ouvris avec respect, craintif de les offenser et cependant curieux de leur ravir le secret qu'ils contiennent. Je fus un philologue aux mains tremblantes et voluptueuses.

» J'ai lu des écritures difficiles et sur lesquelles nuls regards humains ne s'étaient portés après que les eut tracées un moine ignorant de leur signification. N'est-ce point émouvant de se dire qu'une pensée très ancienne fut déposée là par qui la méconnut et qu'elle y demeura, des siècles durant, lettre morte, telle que si elle n'eût pas été, jusqu'à moi qui surviens et soudain l'éveille et lui donne la vie, un instant, et puis la laisse de nouveau s'endormir et mourir, pour des années ou à jamais ? Ainsi, dans un foyer qui se consume, les cendres quelquefois se raniment et bientôt s'éteignent ; une étincelle qui y tombe leur communique un bref embrasement...

» L'ami de ces volumes désuets n'omet point d'évoquer aussi le temps où on les composa et les entours de leur jeu-

nesse. Les bibliothécaires les classent au moyen de numéros. Ainsi l'ordonne le goût administratif d'aujourd'hui. Peu importe : ils ont leur individualité, leur histoire, et l'on peut suivre les péripéties de leurs aventures variées. Celui-là naquit à l'époque de Louis IX, vers l'année où le chevalier du Christ abandonna pour la première fois son royaume afin d'aller reconquérir au Christ le royaume de Terre Sainte : les murailles de Notre-Dame étaient encore toutes blanches et l'on posait les vitraux peints de la Sainte Chapelle. Il séjourna longtemps, parmi d'autres, au fond d'un monastère silencieux. Un roi de France, qui pressurait les couvents, le posséda. Sur la reliure sont empreintes des armoiries ; et, sur les pages de garde, diverses gens signèrent leurs noms ou collèrent leurs *ex libris*. Et il n'appartient plus à personne, mais, ô terreur ! à tous. Il est à la disposition des érudits. Les rayons d'une bibliothèque publique ne lui offrent qu'une hospitalité hasardeuse. Il sera peut-être volé : en tout cas, des paléographes le manieront.

» Non, Athênê n'a plus de sûr asile. On l'a tirée de ses retraites ; on l'a divulguée... Ah ! Picrate, je veux te conter les périls nombreux d'Athênê, et comment son intégrité farouche fut menacée, et comment elle esquiva, l'industrieuse et la pudique, les tentatives redoutables. Picrate, je vais te dire les embûches des savants et la victoire d'Athênê !...

» Elle n'avait pas encore subi de tels assauts. Les Renaissants, tu l'as compris, étaient trop fougueux et ardents pour triompher de ses fines astuces. Mais voici que, vers la seconde moitié du dernier siècle, se forme une plus dangereuse armée. Ce sont les philologues !... Ils ne sont pas les dupes du manteau d'erreurs où la vierge se dissimule. Ils ont flairé la fraude spécieuse et juré de dévêtir Athênê de ses voiles. Aux ruses naïves et involontaires des moines ils vont opposer les perfides ruses de leur science.

» Ils sont pourvus d'une patience à toute épreuve. Ils possèdent une méthode déliée qui leur permet de ne s'embrouiller point au milieu des confusions et des pièges.

» D'abord, ils ont reconnu ce fait : « On nous trompe : le texte des écrivains antiques nous fut légué sous une forme mensongère. »

» Et ils se mirent au travail... «Nous allons découvrir ces fautes nombreuses, les corriger, restituer le texte primitif, le dégager de la gangue qui l'enveloppe. »

» Ils colligèrent tous les manuscrits et ils s'avisèrent bientôt de les classer, de telle sorte que certains, de mauvaise lignée, pussent être vite éconduits : ceux-là dérivent d'autres et multiplient l'erreur initiale. Certains, au contraire, sont plus dignes de foi, plus anciens, plus proches des origines : c'est à eux qu'il convient de s'adresser. Mais avec précaution! Plusieurs centaines d'années les séparent du texte primitif: une série d'intermédiaires, plus ou moins imbéciles, leur a fourni une tradition sans cesse altérée et qu'ils altèrent eux-mêmes...

» Picrate, je t'enseignerai la critique verbale!

» Les règles en sont minutieuses; en outre, il faut les appliquer avec tact. C'est un art charmant, qui se donne pour une science, qui en a l'aspect rigoureux et fier et qui demande beaucoup d'adroite imagination.

» Et quelle perspicacité! Quelle finesse de jugement!...

» En premier lieu, il sied de bien établir la psychologie du copiste, de discerner le genre d'homme à qui vous avez affaire. S'il est un sot complet et un ignorant absolu, ses bévues seront très faciles à surprendre, grâce à leur énormité superbe : un tel homme est béni des philologues; il ne les induit pas en erreur, sa bêtise est un gage de sa bonne foi. Mais il y a le copiste un peu intelligent, à demi lettré. Celui-là est terrible. On ne peut avoir en lui nulle confiance. Il fait le malin, prend avec son auteur des libertés, arrange à son gré ce qui ne lui plaît point, corrige, perfectionne, ajoute ici ou là ses réflexions personnelles, approuve, conteste, enrichit d'une glose sa lecture, que sais-je?... Ah! le perfide! Et il est habile, quelquefois; il accomplit sa petite œuvre de faussaire avec tant d'art que l'on y coupe. Il vous présente un texte qui, somme toute, se laisse lire d'un bout à l'autre aisément; ailleurs, on ne trouve qu'incohérence et abracadabrance : alors, on est tenté de choisir le limpide faussaire. Tu vois le danger? Sache-le, ô Picrate : très souvent, un texte absurde en apparence contient plus de vérité qu'un texte tout de suite intelligible. Seulement, il se peut

aussi qu'un stupide copiste ait eu pour minute le texte d'un fallacieux copiste antérieur. Ainsi les bévues de l'un s'ajoutent aux malices de l'autre. Comment démêler ce compliqué réseau d'inexactitudes ?

» Chaque copiste a ses manies particulières, ses infirmités spéciales et enfin sa pathologie. On distingue des sortes nombreuses de distraction : tel passe des mots, et tel en agglutine deux, par hasard ; tel se fatigue au bout de quelques pages et, attentif d'abord, perd bientôt la tête, et tel autre est un étourdi fieffé qui bouleverse tout...

» Le philologue éminent considère avec sérénité ce chaos. Il ne se rebute jamais. Il domine la situation. Quand il a travaillé des heures et des heures, compulsé ceci et cela, cela encore et cela surtout, discuté avec lui-même, avec l'auteur, avec son interprète, pesé le pour et le contre dans une balance très juste et très sensible, évoqué toutes les hypothèses possibles, d'autres encore, vérifié que son désir de précaution ne l'a pas rendu trop timide, son impatience trop audacieux, interrogé les commentateurs, réfuté maints et maints collègues, il lui arrive — que veux-tu ? — d'éprouver un embarras cruel et d'être dans le doute irrémédiablement. Mais il lui arrive aussi, par bonheur, d'aboutir à une solution très plausible. Et il est dans la joie !... Oh ! presque rien : un verbe, un adjectif qu'il a remplacé par un verbe ou un adjectif nouveau ; une syllabe qu'il a changée !... Ce n'est rien ? Tu n'imagines pas, Picrate, combien un petit mot peut nuire à une belle phrase !...

» Tu bâilles, Picrate ? Ton âme ne s'est point élevée aux calmes et philosophiques régions de l'inutilité... En quelque sorte, je t'en complimente. C'est que tu es un optimiste et crois encore à l'efficacité de l'action. Tu appartiens à l'ordre des sciences appliquées. Tu as une âme d'ingénieur et tu conçois que le bonheur de l'humanité ici-bas dépend de quelques ponts, voies de transport et travaux de canalisation. Tu es le zélateur du progrès. Tu y as perdu les deux jambes, et il te serait insupportable de penser que le jeu n'en valait pas la chandelle. Disciple, en outre, d'Eugène Dufour et des positivistes de naguère, tu attaches beaucoup de prix à la causalité, tu te préoccupes des efficiences et tu évalues les rende-

ments. Tu ajoutes à tes intrépidités de nature la notion du progrès... Il est vrai, la philologie n'est pas faite pour toi! Mais il y a des âmes moins robustes, et qui n'ont point une telle assurance; des âmes inquiètes, et qui n'oseraient pas se figurer qu'elles font une œuvre de conséquence; des âmes douloureuses, et qui craignent un grand remuement; des âmes mélancoliques, et qui ne veulent de plaisirs que modérés; des âmes enclines au désespoir, et qui tâchent de se donner le change... A ces âmes, Picrate, la philologie est bonne.

» Si j'écrivais, je ferais un livre et l'appellerais *la Consolation philologique*.

» Le jardinage, la menuiserie ou la pratique du tour servent de passe-temps à de vieux capitaines retraités. Ils se divertissent à ces besognes de leurs nostalgies martiales; ils y consacrent de leur mieux le zèle que jadis ils employaient à traîner derrière leur cheval une compagnie de soldats énergiques, ou à ranger le magasin d'habillement... Les petits garçons qui approchent de l'adolescence sont en proie à de vains désirs dont l'imprécision n'affaiblit pas l'intensité; ils souffrent et présument qu'ils s'ennuient; leur malaise est vague et poignant: on leur donne, pour détourner leur attention d'eux-mêmes, un jouet quelconque et, par exemple, un bilboquet. La difficulté de réussir à cet exercice suffit vite à accaparer leur chimérique ardeur et leur esprit qui battait la campagne.

» Ah! sois le bilboquet des grands enfants malades, bonne philologie, ingénieuse et délicate occupation pour les âmes en peine!... Parce que tu as en vue, somme toute, la découverte de la vérité. certaines gens te veulent identifier à la Science. Ils disent que tu contribues à la conquête des temps nouveaux. Ils exagèrent, ayant l'habitude de l'emphase... Bonne philologie, nous n'en demandons pas tant, nous autres! La Science, affirme-t-on, prépare l'universelle félicité humaine. Tu la laisses faire et tu n'es pas dupe de ces illusions: si elle se leurre, il ne t'en chaut. Toi, tu es inutile, et tu le sais, et n'est-ce pas là l'un de tes mérites? Tu n'as de rapport avec nul intérêt contemporain; tu ignores qu'il y a des hommes et une question sociale et des gouvernements et,

pour quiconque vit, de quotidiennes douleurs. Ta splendide sérénité provient de ce dédain des contingences. Tes ennemis vont insinuant que tu manques de cœur. Il se pourrait : tu y gagnes une admirable ataraxie... Tu es un précieux exercice spirituel. Tu enseignes à tes amis l'art de se détacher de la vie sans faire de scandale. On ne t'en donne point à croire, ô désabusée ; tu amortis, ô endormeuse, le choc des réalités brutales ; et, ô tonique, tu fortifies les caractères !...

» Picrate, quand j'eus recours aux soins de cette Dame, j'étais malade plus que je n'aimerais te le conter. Un immense dégoût m'avait pris de l'existence journalière. Que te dirai-je ? le sentiment de vivre m'exaspérait. Les causes ? Ah ! variées et, d'aucunes, médiocres ! Mais, depuis mon enfance dévote, j'avais essayé plusieurs doctrines et de l'une après l'autre je m'étais féru ; et puis, l'une après l'autre, elles se sont, entre mes doigts, fanées de telle sorte qu'au lieu de la fleur merveilleuse je ne possédais plus qu'une chose flétrie, mal odorante et de couleur vilaine. Et mes doigts gardèrent l'odeur de ces morts successives, au point d'incommoder ma tête... Si je me sers de métaphores pour te révéler mes tristesses, Picrate, ce n'est pas que je te refuse ma confidence. Mais à quoi bon ternir de turpitudes cet entretien ? Il y a du cynisme à déshabiller sa conscience ; et nulle intimité n'exige un tel abandon des pudeurs principales. Du reste, il t'est loisible d'interpréter la métaphore humainement. Mets-y du rêve et de la sensualité, de l'amour et de la jalousie, de l'orgueil et de la faiblesse ; mets-y deux ou trois femmes que j'ai pareillement adorées, croyant toujours adorer la même, — une surtout, blanche et langoureuse et qui avait une voix si câline qu'à seulement l'écouter on était enseveli en elle. Je l'ai entourée d'une tendresse si perpétuelle que l'ennui lui en vint ; et, soucieuse de liberté, pauvre petite, un jour, elle m'abandonna, pour vivre de sa vie, parce que, moi, je n'avais pas songé à elle... Enfin, suppose ce que tu voudras : mon aventure est celle de la plupart, avec des vilenies, je te l'indique.

» Une rancune singulière contre tout m'incitait à des violences farouches et peu s'en fallut que mon nihilisme ne demeurât point théorique, en l'espèce. De jeunes hommes,

alors, avaient le goût de faire éclater des bombes parmi le mal universel. Je fus tenté de me joindre à eux... Et puis, il me parut qu'ils généralisaient indûment leurs opinions individuelles et abusaient de leur désespérance...

» Je me suis enfermé, Picrate, dans une étroite et vulgaire chambre, analogue aux cellules des moines, sauf quelques meubles Restauration, d'un acajou plaqué, que je tenais de ma famille. J'ai rassemblé autour de moi Platon, ses éditeurs et ses exégètes, toutes les recensions de ses manuscrits, tout l'attirail de sa critique. J'ai assigné à mon labeur cette tâche : établir le texte du *Timée*. J'ai renié carrément ce qui n'est pas le texte du *Timée*. Je me suis retranché de la vie.

» Et alors, peu à peu, je méritai l'apaisement philologique. Ah! oui, les premiers temps, erraient dans ma cellule des bouffées mortelles de souvenirs, comme, les nuits d'été, vous arrivent des aromes de roses lointaines et que l'on ne voit pas : et le cœur vous chavire. Un fantôme habitait avec moi. Je l'avais, sans le vouloir, enclos entre les quatre murs de mon réduit. Et parfois il se précisait et je sentais sur mes cheveux son souffle et sur mon front ses belles mains. Cette douceur m'était si alarmante que vite je m'acharnais à mon travail.

» Je me rappelle un soir de septembre, — un ciel bleu vert où des lueurs circulent... Dans le jardin sur lequel mes fenêtres s'ouvraient, les massifs s'emplissaient d'ombre et les marronniers étaient noirs. Les platanes embaumaient. Des vols d'hirondelles ivres de légèreté passaient, jouaient, très haut, avec des sifflements stridents ; les chauves-souris faisaient leurs cent tours. J'eus l'imprudence de m'abandonner au charme délicieux de l'heure, de négliger ma discipline et de laisser le cher fantôme m'environner de ses caresses... Ensuite, de lourds nuages couvrirent le ciel, et les feuillages immobiles furent plus pesants. La chaleur augmenta, l'air devint fiévreux, chargé d'orage. En gouttes rares et larges, la pluie tomba. Des effluves voluptueux montèrent du sol mouillé. Un piano, je ne sais où, se mit à bruire. Une femme chanta, je ne sais quelle romance italienne, lascive et pâmée. Et mon âme, emportée au cours de cette mélodie d'extase, en suivait la folie vibrante, et s'exaltait à quelquefois la devancer. Une

note, soudain, parut émerger du milieu des autres et s'éleva si haut, si haut, s'amenuisant, qu'une terreur me prit de la voir se briser en éclats et se précipiter. Une horrible angoisse m'étreignait. Un coup de tonnerre retentit, qui tua la frêle note au ciel!... Il me sembla que le monde croulait.

» J'ai souffert de cette soirée plus que d'un tragique accident!... Picrate, si je t'ai conté cette anecdote un peu niaise, c'est afin que tu saches l'état quasi pathologique de ma sensibilité lorsque j'en vins à me soigner par la philologie. Ainsi, après la guérison, les malades reconnaissants attestent l'efficacité d'un remède au moyen de leur photographie « avant » et « après ».

» J'ai consacré de nombreux jours à me persuader de l'extrême intérêt qu'avait pour moi le texte du *Timée*. A vrai dire, j'aurais pu tout ausssi bien m'appliquer à des rébus ou à des logogriphes, comme « l'Œdipe » de tel « café de l'Univers ». L'essentiel est que l'on s'applique : c'est le premier point du régime. Ce travail, à cause de l'attention qu'il exige, m'absorba. Tant de minutie indispensable ne permet pas que l'on dérive vers d'autres pensées. Il en résulte des vertus aimables, qui ne font pas de bruit, pas beaucoup de besogne non plus.

» J'ai connu de charmants philologues.

» Un Bollandiste ferait un livre édifiant et joli, s'il racontait, avec simplicité, leurs existences. Comme les saints, presque tous ont, à l'origine de leur vocation grave, une petite période de péché. Le renoncement implique que l'on renonce à quelque chose d'attrayant ; ou bien il est dépourvu de valeur. De pauvres diables qui sont nés sans chimère et qui ne s'éprirent de nulle volupté se mettent philologues ou bureaucrates et continuent jusques au dernier jour à n'être ni voluptueux ni chimériques. Il y a aussi des saints de ce modèle, des saints médiocres. Mais François d'Assise, avant que de vêtir le froc, mena, par les chemins d'Ombrie, une vie très folâtre et même un peu dévergondée. Il aima, dit-on, chevaucher en compagnie de camarades opulents, ordonner avec eux de riches cortèges, se parer d'étoffes luxueuses et jouir de la beauté des femmes. C'était une âme d'une surprenante gaieté. Plus tard, quand il fut ascète, ni la

rigueur de la règle, ni la fatigue des méditations, ni le prestige des stigmates ne vinrent à bout de son allégresse : elle s'épura et, se dégageant des fâcheuses souillures, se spiritualisa. Comme la chair, encore émue des voluptés de naguère, se rebiffait, il la meurtrit, il se rua sur des rosiers épineux. Et ces rosiers, désormais sans épines, furent marqués de sang ; les feuilles en sont rouges : on le peut vérifier dans le petit jardin qui est au creux de la vallée d'Assise non loin de la Portiuncule.

» J'ai vu, Picrate, de semblables gouttes de sang parmi les études critiques de quelques philologues !...

» L'un d'eux était un grand corps maigre et gauche, qui marchait en rasant les murs comme une ombre peureuse. Il tenait toujours baissée sa tête, d'une pâleur étrange et qu'encadraient de fins cheveux jaunes et qu'allongeait une barbiche. Il avait les plus frémissantes mains que j'aie connues. Il semblait importuné d'une perpétuelle inquiétude et l'on prenait pour de la timidité maladive le silence où il s'enfermait. A peine pouvait-on l'approcher : il se sauvait, effaré, vers sa lointaine solitude. Il me supportait mieux que d'autres parce que je limitais la causerie à des questions de grammaire. Nous avons travaillé ensemble, un mois peut-être ; et je n'ai vu ses yeux qu'une fois. Ils se levèrent du livre et regardèrent devant eux une image illusoire, comme hantés... Des yeux tels qu'il n'y en eut pas d'autres, verts ainsi qu'une eau profonde, et d'une mélancolie effrayante ! Je me tus. Aussitôt, apercevant que je l'épiais, il fit un brusque effort, écarta le rêve et s'inclina de nouveau sur le livre... Il est mort très jeune, laissant une œuvre abondante, d'une érudition formidable et d'un jugement très sûr. Et l'on m'a raconté plus tard que son adolescence avait été très romanesque. Peu s'en fallut qu'il n'eût le sort d'un grand amoureux légendaire et, par exemple, de ce Paolo que Dante Alighieri montre, aux Enfers, enlacé à Francesca ; et le vent les emporte tous deux, unis par leur amour coupable et plus fort que la mort !...

» En vérité, Picrate, je me figure que Paolo Malatesta, s'il avait été philologue, eût évité la fin tragique qui fut la sienne. Comment l'idée ne lui vint-elle pas de préparer une édition du *Lancelot* ? Elle serait aujourd'hui précieuse.

» J'ai rencontré à Oxford, jadis, un latiniste excellent. Il se consacrait à Catulle. Et rien au monde n'existait pour lui que Catulle. Son ignorance de tout le reste lui permettait de ne se point disperser. Aux environs de 1880, un jour, comme nous causions, il interrompit l'un de mes propos où la République, je ne sais comment, se trouvait nommée, par cette phrase que j'ai retenue :

» — L'empereur Napoléon III n'est donc plus sur le trône de votre pays ?...

» Je lui appris que l'empereur Napoléon III était mort en Angleterre, il y avait sept ans : il m'en témoigna de la surprise... Il demeurait au fond d'un collège, dans une petite chambre aux fenêtres gothiques, encadrées de lierre et bordées de géraniums. Il vivait là depuis longtemps et oubliait que le monde s'étend hors des limites d'une quotidienne promenade. En suivant les fraîches allées de Magdalen, les rives du Cherwell où des libellules jouent, il me confiait son opinion sur les mérites respectifs des manuscrits divers de son auteur : certains étaient ses particuliers ennemis ; il me les dénigrait, il déblatérait contre leurs abominables vices, il me disait qu'il n'était point leur dupe ; d'autres avaient son adoration : ainsi le *Bodleianus 129*, qui contient le texte le moins altéré.

» Oxford est une ville docte et agréable, composée de palais, de jardins et de pelouses. Sur les murailles sculptées des chapelles et des tours, sur les crénelures des faîtes, les feuillages mêlent leur verdure sombre aux tons gris et roux des pierres anciennes. Je regrette que des étudiants nombreux en gâtent le silence. Autrement, il serait très doux de s'y installer, en bon humaniste, à « courre d'un trait l'*Iliade* d'Homère » !...

» Ce latiniste de qui je te parle y était professeur. Les élèves ne le gênaient pas, et d'ailleurs rien ne le gênait : il négligeait le monde extérieur. Il jouissait d'une incomparable faculté d'isolement.

» Et ne crois pas qu'il fût un ascète. Oh ! que non pas !... Et même il se plaisait à des discours licencieux. Je vais te dire, Picrate... il était avec Lesbie !...

» Il empruntait à Catulle sa maîtresse. Du reste, nulle

jalousie ne l'animait contre ce rival; et ils vivaient en bonne intelligence : c'est le plus curieux ménage à trois que j'aie connu.

» Mon ami s'accommodait sans peine du partage, et, si je ne me trompe, s'en flattait à part lui. T'affirmer qu'il était exempt de toute bassesse, je n'oserais : la situation d'amant de cœur oblige à bien des complaisances. Il poussait la désinvolture jusqu'à s'approprier les mots d'amour que Catulle adressait à Lesbie. Il avait adopté ce passionné poème : « Donne-moi mille baisers, puis cent et puis encore mille; donne-moi tant de baisers que nous n'en sachions plus le nombre !... »

» En outre, il n'était pas discret. Il n'attendit pas de me connaître depuis une heure pour me mettre au courant de sa liaison. Même, il me révéla sans pudeur les charmes particuliers de la belle, me raconta ses formes ni grêles ni lourdes, le grain de sa peau brune et duvetée, la chaleur de son corps et l'entrain de son abandon. Quand il était sur ce chapitre, ses regards s'allumaient.

» Il trompait Catulle, mais non Lesbie. J'ai l'assurance qu'il lui était fidèle et n'accordait qu'à elle sa ferveur. Elle lui suffisait; et je conserve de lui le souvenir de l'un des hommes les plus sensuels qui m'aient livré leur confidence... Il y a des vers de Catulle qui sont fort innocents : il leur trouvait un sens voluptueux, dont il se délectait...

» Je le condamne pour cela. Il faisait un mauvais usage de la philologie. Je veux dire qu'il la détournait de son objet principal, qui est l'apaisement de la sensibilité. Cependant il lui fut redevable d'une diversion très avantageuse : Dieu sait ce qu'il serait advenu de lui s'il avait prodigué à de vivantes Lesbies les fougues de son tempérament !...

» Mais un véritable philologue ne se prodigue pas ainsi. Attentif à la seule correction du texte, il en néglige les trop vifs attraits. Il ne se monte pas la tête; il est calme et indifférent aux luxures d'Athènes ou de Rome. Il ne se mêle point à ces caresses de jadis, pas plus qu'il ne prend parti pour Eschine contre Démosthène ou réciproquement. Il domine ces choses; il ne s'occupe que des phrases et il les traite à peu près comme un digne médecin ses plus belles clientes :

nous méprisons, Picrate, le docteur à qui le négligé indispensable d'une dame suggère d'autres idées que médicales !

» Le véritable philologue a de si chastes yeux qu'il ne s'aperçoit même pas des tendresses incluses dans les vieux livres. Le texte auquel il prodigue ses soins peut être ennuyeux, pédantesque, imbécile ou luxurieux : n'importe! c'est du grec contemporain de Périclès ou d'Hiéron, tyran de Syracuse : il suffit!

» Le modèle des philologues, le voici : ce fut mon vieux maître; et je voudrais, pour te parler de lui, emprunter aux meilleurs hagiographes un langage de gratitude et de vénération. Je l'admirais et je l'aimais.

» C'était un cœur vraiment dévasté. Souviens-toi de ces paysages africains où jadis se dressaient des capitales musulmanes, et qui avaient de beaux jardins, des citadelles et des fontaines fraîches. La vie y fut passionnée et superbe. Tout a disparu ; le désert s'est installé sur la ruine ambitieuse. Si l'on retrouve, en déplaçant le sable, quelques pierres des monuments, on ne sait plus où elles furent posées : elles sont mortes.

» C'était un cœur vraiment désespéré. Picrate, je voudrais que tu comprisses bien ce mot... Il ne subsistait plus en lui nul espoir, — songe à cela ! — pas même l'un de ces espoirs inavoués que tous les hommes cachent au fond d'eux-mêmes et qui sont imprécis, une sorte de raison vague de ne pas mourir, afin d'être là pour le cas où, demain, qui sait?... Il n'attendait rien de l'avenir, pas plus qu'il ne gardait rien du passé. Il usait sa vie.

» Certains pessimistes sont des gens à peu près joyeux. Leur indignation ne prouve que leur exigence. Mon maître, lui, ne s'indignait aucunement. Je pense qu'il avait cessé de croire à la distinction du mal et du bien.

» Je ne l'ai connu que très vieux. Il n'avait pas de patrie. Il était né dans la Pologne russe d'une mère italienne et d'un père français. Il étudia dans les universités allemandes et vint à Paris de bonne heure. Il enseigna quelque temps à Cambridge, ensuite à Bonn, puis à Bruxelles, et c'est à Paris qu'il passa les vingt dernières années de son existence, dans une solitude complète, bien qu'il fût notoire parmi les savants.

» Il ne parlait pas de sa jeunesse. Mais j'ai su qu'elle avait été magnifique, — utopiste et métaphysicienne !... Féru d'hegélianisme, il se figura que les synthèses idéologiques correspondent à des réalités. En outre, les doctrines de Saint-Simon, de Fourier, l'exaltèrent. Il rêva d'un humanitarisme supérieur qui unirait tous les microcosmes particuliers dans une même possession du Cosmos idéal et réel. Et il échafauda les grands palais dialectiques de sa philanthropie spirituelle ; il construisit, en blocs d'idées, ses phalanstères. Que te dirai-je? Il eut à pâtir des prisons allemandes. Ce n'est point elles qui le déçurent ; mais davantage la part qu'il prit à des révolutions chez nous. Il vit la foule d'assez près pour renoncer à la conduire au delà de ses appétits journaliers. Il me semble aussi que le seul effort d'une si lucide pensée devait par lui-même aboutir à l'inévitable désastre... Mon maître fut la victime d'une double illusion lorsqu'il s'imagina que les métaphysiques concordent avec des substances transcendantales et humaines. Il s'en aperçut et le réveil lui dut être rude !... Dès lors, comme si un grand coup de vent avait passé au travers de son âme, saccageant tout, il renonça au double rêve intuitif et actif dont il s'était épris fougueusement.

» A la fin de sa vie, n'avait-il pas oublié ces grandes envolées de son audace juvénile? Personne n'eut moins l'air d'un Prométhée que ce révolutionnaire vaincu. Tu l'aurais pris, en le voyant trottiner par les rues, pour un quelconque petit vieillard qui occupe à des promenades vaines le désœuvrement de ses derniers jours. Cependant il se dépêchait, soucieux de l'heure, car il avait réglé de la façon la plus rigoureuse l'emploi de son temps.

» Il habitait, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, le rez-de-chaussée d'un ancien hôtel seigneurial, déchu de sa splendeur et divisé en pauvres logements. Je ne suis jamais entré chez lui ; jamais il ne m'y invita. Je le rencontrais au Jardin des Plantes, où, chaque après-midi, d'une heure à deux, il venait. Je lui disais : « Bonjour, maître », et il me répondait : « Je vous salue ! » Il me donnait le bras, s'excusait de l'importunité grande et, s'il avait plu, me priait de lui faire éviter les flaques d'eau. Car il était d'une extrême propreté. Son costume, très élimé, toujours le même quelle que fût la saison,

n'était endommagé d'aucune tache... Je le guidais. Il n'y voyait guère, et il profitait de ma conduite pour se couvrir les yeux de grosses lunettes très noires, à peine transparentes : « Éonomisons, disait-il, notre vue ! »

» Nous suivions tous les jours les mêmes allées; nous nous asseyions sur un banc, du côté des ours, un banc moins élevé que les autres et qu'il avait choisi. C'était le seul où ses jambes fussent assez longues pour toucher le sol. Mais il fallait, faute de dossier, qu'il appuyât son menton sur ses deux mains, au sommet de sa canne solide. Et il restait là, immobile, la tête en avant, silencieux. De temps en temps, il se soulevait un peu, tirait de sa poche un chronomètre à répétition qu'il faisait sonner. Il me disait : « Pardonnez-moi, je suis à l'heure. Mais nous avons encore quelques minutes... » Je regardais son fin visage, entièrement rasé. Deux longues rides descendaient de ses narines jusqu'au bas de ses joues. La ligne de sa bouche était droite, nettement marquée, et n'indiquait ni amertume ni résignation. Je m'efforçais de retrouver, en sa physionomie, quelque trace des vieux espoirs ou la souffrance de l'échec. Non, rien !...

» Je ne sais pourquoi, un jour, ce mystère m'irrita. Je hasardai un bout de phrase sur Hegel. Mais il m'interrompit, et, d'une voix calme, il me signifia :

» — Hegel n'importe pas, ni les autres philosophes non plus. Aucune abstraction n'importe. Cela est nul et non avenu...

» Il ajouta, pour lui-même :

» — Et le reste pareillement.

» Comme je voulais en avoir le cœur net, je m'aventurai :

» — Maître, et la philologie ?

» Et j'attendais sa réponse avec un peu d'irritation, sans doute, mais surtout avec angoisse. Il ne répondit pas. Il ne bougea même pas et je crus voir qu'il appuyait plus énergiquement son maxillaire sur le dos de sa main...

» C'était un jour de la fin de l'automne, gris et humide, où il ventait et il faisait froid, une de ces journées de détresse morne où l'ennui vous pèse, où la solitude vous étreint. Les petites filles d'un orphelinat passèrent, deux à deux, en rangs, la tête coiffée d'un bonnet noir, les épaules couvertes

d'un châle noir par-dessus le tablier de toile violet. Et elles étaient sages, à pleurer. J'eus la sensation d'une telle tristesse, universellement répandue parmi toutes les possibilités monotones de la vie, que j'en aurais crié. Je me contins et c'est à peine si je pus articuler ces mots :

» — Et la philologie, maître? Répondez-moi !...

» Il fut inflexible et s'obstina dans son silence...

» La grêle clochette d'un couvent ou d'un hôpital commença de tinter, lamentable, agaçante. A ce signal, le vieillard se leva, et, courtois comme d'habitude, me demanda :

» — Demeurez-vous ? Moi, je m'en vais. Ne vous dérangez pas pour me reconduire, s'il vous plaît !...

» Nous sommes partis ensemble, lui à mon bras et moi nerveux, impatient de sa lenteur. Il me dit :

» — Vous allez un peu trop vite, je vous laisse...

» Il ôta ses lunettes, me salua de son coutumier: « Serviteur !... » où il mettait toute sa politesse, qui était surannée et jolie. J'aurais voulu l'accompagner, je n'osai pas. Ma pensée le suivait, confuse de l'avoir chagriné peut-être. Un peu plus tard, je l'évoquais assis à sa table et travaillant.

» Le lendemain, je le revis, et je l'abordai timidement. Il fut affable et cérémonieux ainsi que toujours et il ne fit aux incidents de la veille aucune allusion. Quand nous fûmes arrivés à notre banc, je l'interrogeai sur un passage du *Phédon*; il m'exposa son opinion volontiers. Depuis vingt ans il corrigeait le texte de Platon. Je risquai :

» — Cette philosophie est-elle la vôtre ?

» Il me répondit :

» — La philosophie de Platon m'est indifférente !...

» Et, comme désireux de couper court à d'autres questions, il ajouta :

» — Je ne m'occupe que du texte de Platon. Cela est concret. Voilà tout !

» Je lui dis :

» — Maître, quand vous avez choisi Platon pour l'objet de vos études, est-ce le philosophe ou le poète qui vous tenta ?...

» Il me répondit :

» — Ce n'est ni l'un ni l'autre, mais un texte à corriger. D'ailleurs, il ne s'agit pas, en l'occurrence, de tentation,

veuillez le croire : ces besognes auxquelles nous consacrons notre vain loisir n'admettent nulle concupiscence, même spirituelle.

» Un jour, il ne vint pas. Je crus l'avoir importuné par mes questions. J'en conçus un vif chagrin. Le jour suivant, il m'apprit qu'il avait dû la veille aller chez son médecin : ses yeux étaient plus malades.

» — C'est une merveille! — s'écria-t-il; — le médecin voudrait m'interdire l'usage de mes yeux : il prétend ainsi me les conserver jusqu'à la fin de ma vie, à condition que j'aie la bonne grâce, évidemment, de ne me pas éterniser!...

» Je m'affligeais. Il reprit :

» — L'homme de l'art pose cette alternative. Si je m'engage à ne lire que mon journal, vingt minutes tous les matins, je garde assez de vue pour me vanter de ne pas être aveugle; si je m'obstine à mon travail, c'est une affaire réglée : dans six mois, — un, deux, trois, quatre, cinq, six, — le noir!

» Je m'écriai :

» — Maître, maître!...

» Il continua, riant presque :

» — Mais moi, subtil, je sais qu'en quatre ou cinq mois j'aurai terminé mon travail; alors, vous comprenez, je m'en moque!...

» — Maître, vous ne ferez pas cela! Ménagez-vous!...

» Il répliqua :

» — Pourquoi m'acharnerais-je à posséder des yeux inutiles?

» Je lui citai ce vers poignant que prête à son Iphigénie moribonde le poète ancien : «Il est doux de voir la lumière du jour!...» Il me répondit en souriant :

» — Cette petite Iphigénie est une enfant gracieuse et crédule; en outre, à la veille de se marier. Il convient qu'elle s'imagine que les paysages sont beaux. Mais que ferais-je, étant ce vieillard, des maximes où se complaît l'âme d'une gentille fiancée, dont le père est le Roi des Rois et le promis ce jeune héros d'Akhilleus? Cette parole de l'*Imitation* me vaut mieux : « Qu'y a-t-il à voir? De l'eau, de la terre, de l'air, du feu et les divers composés de ces quatre éléments!... »

» Je m'écriai :

» — Maître, vous vous sacrifiez à la Science !...

» Il me dit :

» — Évitons l'emphase et méfions-nous de ces grands mots abstraits auxquels on met des majuscules : car ils sont, en général, très pauvres de signification. Qu'est-ce que la Science ? Il existe des sciences nombreuses, qui diffèrent les unes des autres par leur méthode et par leur objet. Chacune d'elles a ses infirmités. Surtout je n'aperçois aucune raison de penser qu'elles doivent jamais se réunir pour former un tout cohérent : la Science. Il faudrait supposer que chacune d'elles se puisse achever parfaitement et que leur totalité corresponde à la totalité de ce qui est. Le hasard serait prodigieux !... Laissons de côté la Science et les illusions de la petite Iphigénie.

» — Maître, vous ne croyez pas à la Science ?

» Sans élever la voix, du même ton qu'il avait pour me dire bonjour ou constater que deux heures allaient sonner, il me répondit :

» — Non.

» J'argumentai :

» — Alors, pourquoi lui sacrifier vos yeux, votre vie ?...

» Je n'obtins plus un mot de lui, ce jour-là. Il se mura dans ce silence auquel je m'étais heurté déjà.

» Picrate, c'est alors qu'une catastrophe étonnante bouleversa le monde des philologues. Il faut que je te la raconte, puisqu'elle eut sur ma destinée une considérable influence. Elle fut terrible ; et si je suis prêt à la trouver, avec toi, un peu comique maintenant, c'est que les choses, à distance, perdent beaucoup de leur gravité.

» Voici. Un jour, à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, un jeune helléniste des plus distingués annonça une grande et bonne nouvelle. Un savant anglais venait de découvrir, au cours de fouilles qu'il pratiquait en Égypte, à Gurab, un papyrus qui contenait un texte fragmentaire du *Phédon*.

» Le papyrus est, tu le sais, le papier de l'ancienne Égypte. On le composait d'une plante admirable que les Grecs nommaient *byblos* et qui abonde dans le Delta. La racine de cette plante servait de nourriture aux gens du commun. Avec les

fleurs on faisait des guirlandes pour les autels des dieux. On employait les fibres à fabriquer des tissus solides, voiles de navires, étoffes variées, et des cordages et même des chaussures, enfin du papier. Les livres n'étaient alors que des rouleaux de papyrus : on les développait à mesure qu'on les lisait... Quelques-uns de ces rouleaux sont parvenus jusqu'à notre époque ; ils se cassent et se détériorent quand on les manie, l'écriture en est souvent effacée ; ils sont précieux pourtant. La plupart ont disparu, soit que leurs possesseurs primitifs aient négligé d'en prendre soin, comme il l'aurait fallu, soit que les aient depuis longtemps dérobés les Bédouins violateurs de tombeaux. C'est dans les sarcophages, en effet, que se réfugia, précautionneuse, Athênê égyptienne, le sol de ce pays ayant la noble qualité de garantir de la corruption les objets qu'on lui confie. Et tu verras quelle fut l'intention subtile et narquoise de la Vierge antique lorsqu'elle imagina ce plus fin de ses stratagèmes !

» D'ailleurs, c'est, il me semble, une charmante sollicitude, que celle de ces gens qui voulaient avoir auprès d'eux, pour dormir leur dernier sommeil indéfini, les beaux livres où leur âme s'était exaltée durant leur vie éphémère. On entourait leurs corps de bandelettes, on leur sanglait étroitement les bras, on appuyait sur leurs cuisses leurs mains rigides. Ils savaient bien que leurs doigts ne dérouleraient plus les papyrus mémorables et que leurs yeux n'éveilleraient plus, au long des lignes régulières, la virtuelle pensée. Athênê égyptienne leur inspirait, pour ses fins à elle, ce pieux amour superflu de quelques-uns de ses écrits.

» Mais elle devina que les voleurs de livres s'empareraient de ce trésor et le gaspilleraient. Or, écoute ! On entourait les momies de cartonnages qu'ensuite on recouvrait de peintures. Eh bien ! ces cartonnages sont faits de papyrus collés les uns contre les autres : de sorte qu'il suffit de les détacher avec prudence les uns des autres pour retrouver, parmi de vaines écritures, comptes de cuisine, circulaires ou prospectus, des poèmes, Picrate, et des philosophies !

» Ce n'est pas tout. L'industrieuse Athênê eut recours aux crocodiles ! Cet animal méchant et glouton jouissait, en certains nomes et, par exemple, au Fayoum, d'un culte dévot. Il

avait ses temples, ses prêtres et ses adorateurs. Quand il mourait, on le momifiait devant que de le conduire, en pompe solennelle, à son sépulcre. Et, pour cela, on le vidait de ses entrailles, — comme un homme! — Mais afin que son cadavre sacré conservât bon air et pût encore, si j'ose dire, plastronner, on ne manquait pas de le bien rembourrer, ainsi qu'un empailleur habile restitue des formes replètes à la perruche, hélas! défunte, de quelque vieille fille. Pour rembourrer le divin crocodile, on employait des papyrus, on les lui fourrait dans le corps en guise de boyaux inaltérables. Ces ventres de reptiles amphibies étaient une cachette excellente que ne méconnut pas Athênê.

» Songe, Picrate, à ces défilés funèbres! Un cortège, réglé selon le rite, conduit au seuil de l'hypogée ce crocodile du Fayoum ou ce bourgeois de Gurab. D'abord, les prêtres. Et puis les pleureuses, autour de la momie luisante de peinture neuve. Des chants et des cris. Une liturgie somptueuse... Ils croient qu'ils mènent le deuil de ce crocodile ou de ce bourgeois : ils dissimulent pour longtemps et sauvegardent les textes anciens qu'Athênê inspira. Et l'épervier divin, qu'a tracé sur le cartonnage un artisan, c'est le symbole de la résurrection, — oui, le symbole d'Athênê qui ressuscitera!...

» Bref, mon Picrate, on a déniché dans ces papyrus fragmentaires et mortuaires des poésies de Bacchylide que maints siècles ne lurent point, un plaidoyer d'Hypéride qui est un chef-d'œuvre de sournoise dialectique, les mimes d'Hérondas, d'un réalisme surprenant, et Ménandre... De Ménandre, je ne dis rien : je l'aimais mieux quand je ne savais de ce comique que ce vers dont la mélancolie est ravissante : « Celui que les dieux aiment meurt dès sa jeunesse!... »

» Donc, un jour, cette nouvelle se répandit : on possédait un papyrus du *Phédon*. Il est possible que tu éprouves, Picrate, de la difficulté à t'émouvoir de cette annonce. Réfléchis que ce papyrus nous était donné comme antérieur d'onze ou douze siècles au *Bodleianus*, que le *Bodleianus* est le plus ancien manuscrit de Platon que l'on connaisse, — et que ce papyrus enfin devait être à peu près contemporain de Platon!

» Le jeune savant ayant fait cette communication, la sérieuse assemblée se félicita. Les bonshommes las s'animèrent; leurs

visages soudain parurent vivifiés un peu. Et l'on épilogua. Les spécialistes furent verbeux, voire éloquents.

» L'Europe érudite s'agita. Les journaux doctes, en tous pays, célébrèrent cet événement considérable.

» Pendant quelques jours, les hellénistes eurent un air de fête, en vérité. Leur existence morne et routinière était embellie. On les vit souriants, gais, comme ravigotés. Quoi! Platon ne devait-il pas les visiter? Platon lui-même, revenu des âges lointains, Platon!... Lui, réellement lui!... Il leur faisait cette politesse.

» Picrate, imagines-tu l'arrivée aux enfers d'un vieux philologue qui, cinquante ans, n'a fait que travailler sur le texte des écrivains antiques? Il n'a cure du dieu Pluton, ni des trois juges, Minos, Éaque et Rhadamante. Il ne songe qu'à rencontrer les ombres vénérables et sublimes des poètes, des historiens et des philosophes, à les voir, à les entretenir, à les complimenter. Eh bien! cette fois, sur terre, Platon faisait toutes les avances... On allait connaître Platon!

» Je partageai cet enthousiasme. Du moins, j'en ressentis quelque chose... Il me sembla que mon vieux maître, lui, se réjouirait plus encore et trouverait là sa récompense.

» Je guettai sa venue au Jardin des Plantes. J'attendis que nous fussions installés sur notre banc, pour lui annoncer la miraculeuse nouvelle et assister à son plaisir. Qu'il m'eût été doux, Picrate, de voir, à mes paroles, un peu de joie entrer dans l'âme du cher homme et l'éclairer! Ce résultat de mon propos, je l'escomptais avec une sorte d'égoïste ardeur. L'immensité de son découragement terrible m'avait torturé au point d'exciter ma haine et ma fureur : j'en voulais à son nihilisme. — non à lui! mais à son nihilisme, comme à un ennemi qu'on aperçoit qui vous gagne et vous conquerra. Dans mon désir d'imposer au vieillard un motif de bonheur, il y avait, je crois, un peu de la méchanceté qui pousse certaines gens à gâter le bonheur d'autrui parce qu'il les offense. Oui, son désespoir définitif et adopté résolument me provoquait!...

» Je m'assis auprès de lui. Avec lenteur, ménageant l'effet, le préparant, l'amenant de loin pour le faire éclater, je savourai l'approche de cette minute où l'immobile visage, appuyé

sur la canne lourde, frémirait. Tel fut mon cabotinage passionné. L'immobile visage semblait figé ; mais j'épiais le sursaut final qui le secouerait, j'en avais l'assurance.

» Il ne broncha point.

» Quel agacement j'éprouvais à le trouver invulnérable et comme cuirassé de triple ataraxie ! Je lui dis, piteux :

» — Maître, c'est une grande nouvelle ! *Plato redivivus*. Le monde savant se réjouit.

» Il répliqua, tout uniment, sans bouger :

» — Le monde savant déchantera.

» Je crus — ah ! contre toute vraisemblance — qu'il se faisait un jeu de me narguer. Furieux, j'oubliai le respect qui lui était dû et, sur le ton pressant d'un interrogatoire, je lançai :

» — Parce que?...

» Sans marquer le moindre étonnement de ma véhémence insolite, il me répondit :

» — Parce que le monde savant est frivole. Aussi bien, mon ami, vous verrez.

» Il me fut inintelligible, ce jour-là, affreusement. Je le compris bientôt. Et alors, la lucidité de ses terribles certitudes m'épouvanta.

» Picrate, je ne sais si la suite de mon récit ne te paraîtra pas comique et dérisoire. Elle l'est peut-être. Mais quoi ! le tragique des événements humains ne tient pas à la gravité des intérêts débattus, — lesquels, au regard d'une pensée un peu haute, se valent, et ne valent pas le trouble qu'ils occasionnent. Qu'il s'agisse du texte du *Phédon* ou de la conquête des empires, toutes choses qui se résorbent dans l'espace et dans le temps, le drame n'est poignant que par l'intensité continue d'un effort et la brutalité d'un échec, parce qu'alors il est un emblématique épisode de la grande débâcle humaine.

» Il arriva que, le premier émoi passé, les philologues réfléchirent. A leur félicité naïve et sincère, une petite inquiétude se mêla qui, de jour en jour, grandit et devint menaçante. Ils avaient fait un retour sur eux-mêmes. Ils se demandèrent s'il n'était pas humiliant d'avoir besoin d'un hasard tel pour que le texte de Platon fût rétabli en sa teneur exacte. Leur science n'y suffisait donc pas ? Ils s'accusèrent de tant de fai-

blesse. Ils essayèrent de croire que Platon ne revenait qu'afin de confirmer leurs hypothèses. Ils se flattèrent de l'espoir d'être couverts désormais par l'autorité de Platon. Quel succès pour leurs méthodes!... Ce paléontologique animal que Cuvier, si je ne me trompe, reconstitua sur un fragment de son ossature, imagine, Picrate, qu'on annonce à Cuvier que le voici, émergeant de la préhistoire, désireux de contrôler son portrait. S'il dit : « Oui, je me reconnais: c'est bien moi! » Cuvier triomphe. Mais, s'il affecte d'avoir le dos plus rond, le ventre moins bombé, les jambes plus courtes, les oreilles moins évasées, la queue autrement faite que le supposa Cuvier, Cuvier y perd sa réputation. Cuvier, en tout cas, passera de mauvais moments, cependant que le redoutable archétype, signalé dans les glaces de quelque pôle par des Esquimaux vagues, sera en route vers nos climats. Le voyage est long.

» Autant en advint de nos philologues. Leur archétype s'éternisait dans les brouillards jaunes d'Albion.

» Son possesseur ne se hâtait aucunement de le divulguer. Il n'était point helléniste assez pour le lire avec sûreté, le publier : il s'adjoignit un technicien. Le temps durait. Et ces deux hommes apparurent, de loin, dans le mystère de la distance, tels que des prêtres sublimes qui accomplissent une cérémonie occulte. Ils préparaient la redoutable épiphanie du Dieu... Des prêtres, oui; mais démoniaques bientôt. Et le Dieu, — ah! satanique! Les dévots qui attendent une révélation se méfient, craignent l'erreur; et leur émoi combine avec l'amour du Dieu la peur du Malin.

» Le texte de Platon n'est pas le même selon le savant M. A., le subtil M. B., le timide M. C., le compliqué M. D., le raisonnable M. E., l'indolent M. F. et ce casse-cou de M. G. En temps ordinaire, chacun de ces messieurs porte à la boutonnière son originalité, s'enorgueillit de ne ressembler à personne et enfin ne dédaigne pas un peu de fantaisie ingénieuse. Corriger un gros pataquès, ce n'est rien; certes, une « jolie conjecture », bien hasardeuse, fait plus d'honneur à qui la trouve. Et il y a, dans les académies, assez de place pour la grande variété des philologues...

» L'hypothèse est libre, multiple, accueillante aux diversités.

Mais la vérité, non pas! Avec elle, point d'accommodements; c'est tout ou rien. Elle est impérieuse, ennemie des nuances, brusque!

» Eh bien! Picrate, on n'y songeait plus, à la vérité; on n'y songeait, du moins, presque pas. Certains militaires, pour peu que se prolonge l'ère pacifique, oublient complètement l'éventualité de la guerre, qui est pourtant la raison de leur discipline. Alors, ils s'occupent à des parades, à de belles manœuvres où se déploie leur virtuosité... Les philologues, pareillement, insoucieux d'un retour offensif de l'ennemi, s'amusaient à de bien charmants exercices, témoignaient d'une magistrale audace en pure perte et hasardaient n'importe quoi avec plaisir... Or, tout à coup, la vérité, comme la guerre, éclate!... On était si tranquille! Une pensée vaillante et généreuse vous anime d'abord : l'espoir des galons à conquérir. Et puis on réfléchit que le succès de l'aventure est douteux : on s'inquiète. Et puis on s'affole; et puis on déteste cette calamité qui survient à l'improviste; et puis, si l'on était libre, on s'esquiverait. Impossible : on est engagé!... Ah! Picrate, comment t'expliquer cette haine que soulevèrent les deux Londoniens maléfiques?...

» Réfugiés là-bas dans leur île, avec leur brandon de malheur, comme on les maudissait, comme on les chargeait d'imprécations et de rancunes! Comme on aurait voulu, au moyen de ces sortilèges meurtriers qui franchissent toutes distances, les tuer!... Picrate, de bons et doux vieillards qui ne feraient pas de mal à une mouche devinrent enragés et féroces. J'en connais qui eussent percé d'un fin poignard, au cœur, l'effigie de l'égyptologue et de son exécré complice. J'en connais qui eussent, avec de fausses clés, des pinces-monseigneur et l'attirail des malandrins, cambriolé le papyrus pour le détruire et pour se délivrer de sa menace. Des velléités criminelles et absurdes hantèrent ces pauvres âmes ingénues!

» Chacun des bonshommes craignit, non moins qu'un échec personnel, le triomphe insolent d'un collègue. Quel serait l'élu de Platon? A. B. ou C. ou F? Ah! qui? Mais, à coup sûr, un autre!... L'attente de la vérité prochaine donnait à chacun des scrupules, une conscience plus nette de

ses torts, de ses libertés excessives. Subitement on se rendait compte de sa désinvolture. *Mea culpa, mea culpa!* Hélas! par actions et par omissions, j'ai péché... Si tard s'en repentir? Oui, à l'heure du châtiment. A l'heure où survient Platon vengeur, les mains irritées, jaloux d'arracher les broderies vertes des parures académiques, les plaques, les cordons, les cravates des ordres illustres sur les poitrines orgueilleuses! Dégradation, déchéance!... Éloignez de moi, Platon, ce calice. S'il faut à votre colère des victimes, Platon, prenez A. B. C. D. E. F. etc. Pas moi, pas moi! Surtout, pas moi tout seul! S'il vous faut moi, n'épargnez personne; principalement, n'épargnez pas un tel ni un tel.

» Ah! Platon détestable!... Ce revenant!... Qu'est-ce qu'il avait, à surgir de sa tombe? Est-ce que le passeur de l'onde stygienne l'écartait de son bac? Avait-on négligé l'obole suprême du péage, ou les sacrifices propitiatoires? Au Styx, Platon, au Styx! Tu dois laisser tranquilles les vivants. Ce n'est pas la place des morts ici-bas. Au Styx, les morts! Va-t'en boire l'eau du Léthé. Ce breuvage convient aux défunts en peine d'oubli. Bois du Léthé : tu oublieras un peu ton texte, auquel tu sembles attaché plus vaniteusement qu'il ne sied à une ombre!...

» Ils se tourmentaient ainsi.

» J'allai trouver mon vieux maître. Je lui racontai la grande tribulation des philologues. Il sourit un peu :

» — Je vous l'avais dit.

» Certes, ils déchantaient. Mais lui?

» —Je me dépêche. Mes yeux me faussent compagnie. Je les fatigue, mais j'emploie tout leur effort. J'ai besoin d'eux encore cinq semaines. Je pense qu'ils pourront aller jusque-là.

» Une question me tentait, — et je n'osais pas la formuler : — si Platon était à la veille de tout démolir. pourquoi bâtir encore? si le désastre était imminent, pourquoi s'acharner à augmenter les prochains décombres? Je hasardai :

» — Maître, vos collègues ne travaillent plus. Ils attendent.

» Mon maître dit :

» — Ils sont frivoles!

» Avait-il donc en soi tant d'assurance? Était-ce l'orgueil qui l'encourageait, la certitude de tenir la vérité?...

» — Maître, vous n'avez pas d'inquiétude?

» Il me répondit :

» — Non.

» Je compris toute son âme et son absolu détachement.

» Les autres, cependant, s'agitaient. Ils publiaient, dans les périodiques spéciaux, des articles prodigieux où, par avance, ils dénigraient le papyrus. Ils se voulaient garder, comme on dit, à carreau. Ils indiquaient, ils démontraient — car tout se démontre! — qu'un papyrus, somme toute, est sujet à caution, que celui-ci précisément pourrait bien ne guère avoir d'importance. « On le disait ancien : qui sait? Et puis l'antiquité d'une copie n'est pas une irréfutable preuve de son excellence... Une copie égyptienne, peuh!... Etc... »

» Tandis qu'ils épiloguaient là-dessus avec une malveillance opiniâtre, un beau jour, le texte parut.

» Ah! Picrate, quelle débâcle!...

» Rien, rien, rien! pas une seule, tu m'entends, pas une seule conjecture ne se trouvait vérifiée, pas une!

» Total et universel fiasco! Ni A. ni B. ni C. ni D. ni E. ni F. ni G. ni personne, à Paris ni à Berlin, à Londres ni à Rome, à Madrid ni ailleurs, n'avait deviné rien.

» Des bêtises! Des calembours vains! Des calembredaines!... Pas une minute, pas une seule toute petite minute dans la série laborieuse des années philologiques n'avait été utilement employée! Pas une idée exacte n'était venue, une fois, se loger dans la tête appesantie d'un helléniste zélé. Les quarts de siècle, les demi-siècles qu'ils avaient, les uns et les autres, consacrés à la persévérante besogne, se révélaient stériles, gâchés, nuls... En pure perte, en pure perte!... Que dis-je? Aux erreurs des scribes médiévaux, ils ajoutaient, jour par jour, leurs âneries particulières, avec méthode, à force de réfléchir, à la sueur de leurs fronts. Que n'avaient-ils, au lieu de cela, joué à la manille, par exemple, ou au trictrac, ou profité de la facilité des courtisanes, plutôt que d'offusquer, de leurs sottises, le beau visage d'Athênê, plutôt que d'aboutir à ce résultat ridicule?

» Ah! Picrate, Picrate, songe encore que leurs seins chétifs étaient constellés des récompenses nationales, impériales et royales, des croix de Sainte-Anne et de Saint-Ildefonse, du

Soleil-Levant. du Caroubier d'Or, de l'Étoile des Braves, et du Christ de la République d'Andorre!... Il fallut étouffer l'affaire, sous peine de nuire à la respectabilité générale. On y parvint.

» Mais que les premiers jours furent pénibles!

» Je voulus voir mon maître, lui faire part de la catastrophe. Tout de suite, quand je possédai le texte du papyrus, je vérifiai que ses conjectures à lui, comme les miennes et comme celles de tous les autres, étaient démenties. Et alors je fus épouvanté du sacrifice inutile de ses yeux. Je résolus de l'arracher à cette duperie. Ou bien fallait-il le laisser pénétrer dans la nuit et mourir sans connaître la vérité lugubre?... Non, il devait savoir!... Plusieurs jours, je le guettai. Il ne vint pas. Il travaillait, il se hâtait. Enfin, je l'aperçus. Voilà! je lui crierais : « Maître, maître! Ce n'est pas la peine. Brûlez vos notes. vos écrits, tout. Gardez vos yeux, vos pauvres yeux presque usés à la tâche menteuse! Nous étions dupes!... »

» Mais quand je fus à son côté, le courage me fit défaut. Il devina. Mon trouble; un pressentiment. Il me dit :

» — Eh bien! ce papyrus?...

» Alors, je ne pus contenir mes sanglots de rage.

» — Gardez vos yeux, maître, gardez vos yeux!...

» Il souriait.

» Bientôt, il se leva :

» — Excusez-moi. Je n'ai pas de temps à perdre. Au revoir... Ou bien m'accompagnez-vous, mon ami?

» Une révolte me prit. Pourquoi ne m'interrogeait-il pas sur le papyrus meurtrier? Pourquoi n'était-il pas curieux d'apprendre le détail de la mauvaise aventure? Pourquoi souriait-il?

» Mais il s'en allait. Je n'eus pas la charité suprême de le guider, de lui économiser dix minutes de vue. Je le regardai qui s'éloignait, à petits pas, craintivement. soigneux d'éviter les arbres et, sur le sol, les flaques d'eau. Il s'éloignait, il s'éloignait; au bout de l'allée, il disparut. Je sais qu'il rentra chez lui, qu'il se remit au travail, que cela dura des jours et des jours. Il corrigeait les épreuves de son livre. Le livre fut, comme si de rien n'était, publié. Je ne l'ai point ouvert. Et lui, une ou deux fois, — deux fois! — je l'ai rencontré; un

gosse le conduisait par la main, sans précaution. Je passai près de lui et il ne le sut pas. Je me sauvai. J'avais peur de lui... Et puis, il mourut, plus tard, bien plus tard...

» Picrate, j'étais en ce temps-là un peu trop jeune encore pour accueillir cette philosophie impassible et stoïquement sereine : on n'arrive que peu à peu à la suprême désolation. L'image de mon maître ne m'est qu'ensuite devenue un emblème d'apaisement. Il me semble qu'aujourd'hui, s'il vivait, il pourrait me gagner à sa discipline. Alors j'avais de farouches ardeurs qui secouaient ma forte musculature; alors, en dépit des doctrines de désespoir et d'abnégation, il traînait en moi d'invincibles désirs de vivre. Je les ai durement réduits, à mesure que j'ai mieux aperçu qu'ils étaient la source de mes maux, à mesure aussi que se calmait, en vieillissant, mon organisme. Maintenant même, j'ai mes jours de déraison : la sagesse absolue n'appartient qu'aux morts. Mon maître fut un sage parmi les hommes parce qu'il devança de quelques années le néant final...

» Après le krach de la philologie, les savants patentés, en fin de compte, se reprirent. Ils devaient à l'État ce grand effort d'inconséquence... Messieurs, la science continue !

» Mais moi, que faire?... Quand ma colère eut déchiré mes paperasses, elle en jeta dans la cheminée les lambeaux, alluma le feu et regarda se consumer ces ridicules choses avec plus de rage et de fureur blessée qu'un amant acharné à réduire en cendres les trompeuses lettres de la maîtresse décevante. Les flammes jaillissaient en chrysanthèmes de lumière. Les feuillets, suscités par elles, s'envolaient, comme si les animait éperdument la joie de s'anéantir. Moi, que cette allégresse insolente irritait, je voulais empêcher leurs élans fous et, de mes pincettes, je tapais sur le tas brûlant, je comprimais le foyer dense où éclosaient les fleurs de feu mouvantes. Ah ! que m'exaspérèrent ces vestiges de mon labeur morne quand je les vis exaltés soudain de ce délire de délivrance !...

» Et puis, les flammes pâlirent et leur fièvre devint une langueur qui s'abandonne et se gaspille. Il y avait de courtes recrudescences : ainsi, dans une âme qui s'endort, remuent les velléités de la veille. Plus d'une fois, je crus que la dernière embrasée avait lui ; elle tombait ; une autre encore sur-

gissait; et la dernière de toutes, frêle, hésitante et furtive, je la vis sans plus croire qu'elle fût la dernière, sans la discerner, comme il m'aurait plu de le faire, parmi toutes les autres. Je ne suis pas sûr de me souvenir d'elle et peut-être que je l'invente. Pourquoi me figuré-je qu'elle était plus précieuse que les autres, et contenait l'âme de mes années abolies? De même, le dernier soupir des moribonds est pathétique, bien qu'il ne soit qu'un soupir après tant d'autres, et qu'à chaque soupir de la longue vie on meure un peu jusqu'à mourir tout à fait. La somme des nombres décroît par unités successives; et la perte n'est pas plus grande, de l'ultime unité que des autres...

» Enfin, lorsque se fut consumée toute la substance vive, du feu courut encore dans les feuillets noirs, qui craquaient, crépitaient avec un bruit métallique. Des franges rouges bordèrent ces petites choses défuntes. Mon écriture se dessina en blanc, nette, fine, sur les pages brûlées, telle que je pus encore la lire. Elle me fut odieuse! Je remuai, de mes pincettes, ce fatras obstiné : une légère fumée grise monta.

» Je pris dans un journal ces fragiles débris et prétendis les jeter par la fenêtre, aux quatre vents. Il en vola de tous côtés, dehors, en papillons laids. Et l'air de la rue me les renvoyait. Ils frôlèrent mes mains et mon visage. Ils s'acharnèrent à rentrer chez moi. Ils se blottirent dans les coins et les recoins, sous les meubles, entre mes livres. Ils emplirent ma chambre de leur odeur âcre et mortuaire. Je ne pouvais me défaire d'eux et, si je soufflais sur eux, ils s'éparpillaient, jouaient, se multipliaient et me tourmentaient!

» Je passai des jours détestables à lutter contre la résistance du néant...

» Telle fut, Picrate, la fin de ma philologie. Athênê, déconcertante, me repoussa.

» Et, pour ne plus parler ensuite de cette vierge trop jalouse de soi, glorifions le stratagème de sa virginité victorieuse. Vois comme elle a déçu l'effort présomptueux des philologues : vois comme elle s'est échappée avec mépris des lacs où ils pensaient la captiver. « Ah! vous pensez m'avoir surprise? dit-elle à peu près. Eh bien, regardez ce très petit espace de ma vérité, entre ces deux plis de mon voile que

j'écarte. Est-ce pareil à vos conjectures? Inutiles pédants et vieillards fats, je n'écarterai pas davantage le voile où se complaît ma nudité... »

» Au cours des siècles nombreux et divers, n'a-t-elle pas trouvé, parmi les empressés dévots de son mystère, une âme digne d'elle et à laquelle il lui fut doux de se révéler, sereine et belle et nue?... Qui sait? Celui qu'elle favorisa peut-être de son indulgence ne la voulut point trahir. Il nous est loisible de le supposer si ébloui de la merveille et si intimement épris de sa possession qu'il la dissimula, comme un amant veille à éloigner des regards d'autrui son bonheur.

» J'imagine plutôt que la vierge antique n'a point eu de charitable défaillance. Dans le silence des cloîtres, dans l'immobilité somnolente des bibliothèques, dans le ventre embaumé des crocodiles millénaires, au contact glacé des momies vieillissantes qui se décharnent et noircissent, j'imagine qu'elle a gagné le désir âpre de la mort, le goût nostalgique du néant, et que, pour en finir, elle a suscité ces fléaux : les insectes rongeurs de livres, les conquérants destructeurs de cloîtres, les Bédouins violateurs de tombeaux et les philologues imbéciles.

» O Athênê, tu as choisi la bonne part : elle ne te sera pas retirée! De ton voile, tu as fait un linceul. Et puis, jalouse de ton cadavre après avoir été jalouse de ton corps, tu as souhaité que s'en éparpillassent et s'en perdissent les lambeaux précieux! O Athênê réduite à rien, sois saluée de ceux que désole l'amertume de vivre, et, pour plus tard, l'horreur d'avoir vécu!...

» Picrate, mon Picrate, que nous voici loin des réalités quotidiennes! Revenons à moi, si tu veux.

» Que te dirai-je?... Je n'ai plus qu'à te faire connaître ce dernier épisode de ma vie : comment je suis devenu cocher. Cette aventure n'est pas extraordinaire. Nombre de mes collègues furent autrefois professeurs, magistrats, curés, banquiers, etc. Ils connurent les avantages, et aussi les inconvénients, des professions dites, je ne sais pourquoi, libérales; et ils en vinrent à ce métier vulgaire.

» Je ne suis pas, Picrate, un égalitaire acharné. Il y aura

toujours des malins et des niais, de jolies femmes et de laides. Les législateurs n'y peuvent rien. Du reste, il ne m'importe, quant à moi. Je fais trop peu de cas des grandeurs humaines pour m'indigner de les voir réservées à quelques veinards. Mais j'admire l'état de cette société contemporaine qui se réclame de plusieurs révolutions, des grands Principes, de la Déclaration des Droits de l'homme, que dis-je? et du citoyen, qui inscrit sur ses monuments une devise où l'Égalité, entre la Liberté et la Fraternité, fait figure, — et qui, cependant, hiérarchise les métiers.

» Notre bourgeoisie française, qui n'est pas, il faut le reconnaître, unanime sur beaucoup d'idées, l'est sur celle-ci, par exemple, que « l'on n'est pas cocher!... » Dogme, axiome! On est employé dans un ministère, on gratte ici ou là du papier, on place du champagne, on établit des polices d'assurance contre l'incendie; mais cocher, ah!...

» De sorte qu'il me serait malaisé de faire croire que j'aie choisi cette profession librement, sans être d'abord tombé dans l'infamie, sans être non plus réduit à l'extrémité. C'est vrai, pourtant : mon casier judiciaire est intact et je possédais un peu d'argent. Je pouvais, à la rigueur, m'établir bourgeois.

» Mais quoi! j'avais vu le krach de la philologie, et je prévoyais, — aujourd'hui, comme je l'appelle de mes vœux! — le krach de la respectabilité... Oui, oui, les bonshommes de l'Institut, j'avais assisté à leur grande panique, puis à leur lamentable déconfiture. J'avais vu se détraquer leur magnifique importance. Je crus qu'ils allaient s'humilier, logiquement, se dévêtir de leurs glorioles et demander pardon de leur prestige usurpé. Pas du tout! Ils firent, comme disent les paysans madrés de Normandie, « mine de rien, mine de peler des œufs » ; ils prirent un petit air naïf et souriant : « Quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il? Nous ne savons pas ce que vous voulez dire... Cet incident? Peuh!... » Ils subirent l'avanie avec tant de sérénité maligne qu'ils parurent n'avoir point reçu cette gifle au tournant de l'érudition. Ils continuèrent leur imposture et ils siègent dans les académies, avec la même pompe qu'autrefois, la même dédaigneuse affabilité, la même faconde molle et prétentieuse. Ils sont complices.

Si l'un d'eux avait triomphé, il eût démoli les autres. Mais, comme ils se sentirent tous atteints, ils s'entendirent pour faire tous semblant de n'être point touchés. Ils n'eurent pas besoin de pourparlers ni de négociations : un pareil désir de surmonter la crise les animait ; ils ne bronchèrent pas.

» Il faut les voir, dans les grandes séances !... J'ai plus de peine à imaginer l'attitude qu'a chacun d'eux en présence de soi, dans le silence de la solitude.

» ... Est-ce tout? Ah! s'il n'y avait que la philologie, Picrate, de flanquée à terre, on s'en pourrait consoler. Mais nous avons vu, Picrate, toi et moi, les gens de cette époque convulsive, nous avons vu la Guerre, le Boulangisme, le Panama, — et tout le reste !...

» Aucune de ces histoires où était engagé l'honneur de nos plus magistrales corporations, —les juges, les militaires, les politiciens, que sais-je ? — aucune ne s'est liquidée.

» Des non-lieu, des grâces, des amnisties : l'éponge !

» Un peu de brouhaha d'abord. Des imprudents jettent l'alarme. Et puis, motus ! L'affaire est classée. Quoi ? qu'est-ce ?... Rien du tout ! Il vous paraît, cependant... vous croyez bien vous souvenir?... Non, non : illusion, rêve, cauchemar. Éveillez-vous ; regardez : l'ordre règne. Regardez : les stratèges sont sur leurs chevaux, les politiciens à la tribune, les juges au prétoire. Vous dormiez ; évidemment, vous dormiez !...

» Picrate, imagine un chirurgien. Cet homme de l'art, examinant ce ventre, y diagnostique des corruptions. Il l'ouvre. Il donne du bistouri, des ciseaux. Et, à mesure qu'il avance dans son travail, il découvre plus de bobo... Il a peur ! Il s'effraye lui-même de son audace première. Vite, vite, il referme la large plaie, il la recoud du mieux qu'il peut ; et il enclôt, avec la vieille maladie, les blessures nouvelles dans ce ventre... Eh bien ! notre corps social, mon ami, est couvert de ces cicatrices hâtives : dedans, cela pourrit horriblement !...

» Imagine encore, Picrate, un indiscret mari qui est trop tôt rentré chez lui. A l'improviste, il entr'ouvre sa porte et voit, sur un canapé, son déshonneur qui s'amuse. Il regrette d'en avoir trop aperçu, referme doucement la porte, affecte de

tout oublier : son bonheur, que dis-je? son honneur exige qu'il respecte avec assiduité cette fiction consolante.

» Moi, je veux bien. Seulement, que les cicatrisés me laissent tranquille! Je ne refuse pas de rendre hommage à l'ingéniosité de leur hypocrisie. Ce que je leur refuse, c'est la complicité de ma déférence : moi, j'ai vu ; je sais que j'ai vu; j'ai distinctement vu le canapé folâtre; j'ai distinctement vu, à la faveur d'une imprudente laparotomie, les entrailles rongées d'ulcères ; j'ai vu cela. Je n'irai pas le crier sur les toits, c'est tout ce que je puis faire pour l'ordre social.

» On raconte, Picrate, que, dans certaines villes d'eaux où le jeu fleurit, il y a des employés fort experts à escamoter les victimes de la malchance : un suicidé ne traîne pas longtemps sur le perron du trente-et-quarante; il a disparu en quelques secondes. Les joueurs ne sont pas attristés de ce spectacle répulsif et ainsi les intérêts du patron ne souffrent pas. Eh bien! un pareil travail de prestidigitation nécessaire est quotidiennement exécuté, chez nous, par les gardiens de l'ordre social. On supprime vite les cadavres, on lave les dalles, on feint de rire et de baguenauder sur le lieu du crime. On cache les turpitudes : elles n'en existent pas moins.

» Alors, moi, que veux-tu? j'ai du dégoût. Quand je passe à côté des Respectables, je me bouche le nez.

» ... Picrate, je m'exalte, ce soir, un peu plus fort que de coutume. Oui, je sors de mon caractère, s'il est question de ces gens et de ces choses. Tu admires peut-être que je badine à propos de l'absurdité du Cosmos et m'indigne si violemment au sujet de ces ridicules bonshommes et de leur illusoire magnificence. C'est que, vois-tu, le Cosmos n'importe guère, somme toute. Nous ne vivons pas dans le Cosmos, à bien y réfléchir, mais en ce petit coin de terre où les hasards nous ont logés : nos yeux ni nos désirs ne vont au delà d'un cercle restreint. Tandis que la respectabilité est quotidiennement nocive! Picrate, Picrate, elle détruit la précieuse merveille des existences individuelles. Et s'il n'y a de philosophie que du général, il n'y a de vie que du particulier.

» N'as-tu pas vu cela mille et mille fois, des âmes qui n'ont pas fleuri selon la spontanéité de leur nature, à cause de la

respectabilité ? Ni l'audace des belles entreprises ni l'ardeur des grandes amours ne résistent à l'oppression de ce dogme... Tu allais t'élancer à de délicieuses joies, tu allais obéir à ton instinct, — j'appelle ainsi l'essence même de ton être, — tu allais conquérir un bonheur non pareil, et la respectabilité le défend !... Petite femme, petite femme, on t'a fait signer un engagement solennel : tu appartiens à monsieur ; monsieur désormais a la libre disposition de toi, de ton corps, de tes seins jolis et de tout le secret de ta pudeur. Et voilà que tu n'aimes plus monsieur : tant pis pour toi, s'il t'aime ou seulement s'amuse à la possession de tes rondeurs blanches. Tu ne peux plus lui refuser cela, ni le donner à qui tu aimes, parce que cela — qui est toi — n'est plus à toi. Que faire ? Tu as signé. C'est, d'ailleurs, un contrat frauduleux qu'on utilise contre toi. Quand tu as signé, tu ne savais pas de quoi il retournait, tu ignorais absolument les réalités conjugales ; en outre, on avait négligé de t'apprendre comme le cœur des hommes et des femmes est soumis à des changements capricieux et qu'une femme n'est renseignée sur soi-même qu'un peu de temps après avoir cessé d'être fille... Iras-tu ailleurs, où tu aimes ? Que non ! à cause de la respectabilité. Ou bien, alors, en cachette et de telle façon qu'en soit flétri le charme de ton nouvel amour.

» Il n'y a de baisers vilains que donnés à qui l'on n'aime pas. Il n'y a de faute abominable que contre soi. Petite femme, tu es démoralisée si tu cèdes à ton mari dont le voisinage a cessé de te plaire... Seulement, la respectabilité le veut !

» Ah ! combien j'ai pitié des victimes innombrables que fait la respectabilité !... Je t'ai dit les petites femmes et leur misère. Ce n'est pas tout. Je te voudrais citer encore... ah ! tout le monde, ah ! tous ceux comme toutes celles qui négligent de vivre selon soi pour mériter l'estime universelle.

Picrate interrompit Siméon :

— C'est la base de la Société, Siméon, que tu sapes. Tu démolis la Société !

— Le beau malheur ! — répliqua Siméon. — Qu'est-ce que c'est que la Société, sinon la collection pure et simple des

individus ? Et qu'est-ce que c'est que cette Société au nom de laquelle on persécute les individus ?... Mais je te range, toi, socialiste, avec les royalistes, les impérialistes, les républicains de gouvernement, — les étatistes, quels qu'ils soient ! Encore la tyrannie d'un autocrate a-t-elle plus de sens : elle sacrifie les citoyens à ce privilégié personnage ; lui, du moins, en profite. Vous, les socialistes, vous sacrifiez les individus... à rien, à cette notion vague et vide et nulle de la Société, à rien, je te dis, à rien !

— Tu es un anarchiste ! — s'écria Picrate.

— Appelle, si tu veux, anarchisme, — reprit Siméon, — ma haine des institutions meurtrières et mon souci de l'individualité précieuse...

— Tu détruis tout !

— Oui, quant à moi ! mais, par ailleurs, je suis une sorte d'anarchiste, en effet, qui ne pratique pas.

» Imagine, Picrate, ce qu'il naîtrait de beauté sur la terre, si seulement on négligeait la respectabilité. Vois les âmes, toutes les âmes redevenir sincères et recouvrer leur spontanéité charmante. Plus de contraintes inutiles. Et les voilà, toutes les âmes, qui chantent de plaisir, et qui se développent joliment et qui trouvent leur volupté. Ah ! comme elles chantent, les petites âmes humaines, désormais libres ! Ce sont, en vérité, des oiseaux que l'on a lâchés de leur volière...

» Mon doux Picrate, je ne suis pas un anarchiste dangereux. J'ai renoncé, depuis toujours, à mes réformes magnifiques. Je n'avais pas l'envergure d'un apôtre. Et je laisse le monde souffrir, n'y pouvant rien. Mes mains n'ont pas la force qu'il faudrait et ma parole n'est pas persuasive pour les masses.

» Mais si j'avais été Jésus, au lieu de dire aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres », je leur aurais crié : « Laissez-vous donc tranquilles les uns les autres !... » Ce fut la grande erreur de Jésus. Il ne vit pas l'imprudence qu'il y a, si je ne me trompe, à confondre les individualités. Sous prétexte de bien s'aimer les uns les autres, on se mêle passionnément des affaires du prochain : on l'asservit. C'est, affirme-t-on, dans son intérêt. Ah ! que de droits abusifs on s'arroge sur autrui, sous couleur de l'aimer !... Les collectivités orga-

nisent « le bien public »; et cela suffit pour que les individualités succombent sous le faix de la tyrannie générale.

» Oui, Picrate, c'est entendu; tu me répliques : « Solidarité! » Connu, connu! C'est le vieil « amour du prochain » qu'on a laïcisé; et on lui a donné ce nom, d'aspect scientifique et pédantesque. L'apôtre allait disant : *Nos credimus caritati.*

» Amour, charité, solidarité, fraternité même, que de crimes on a commis, que de crimes plus graves on va commettre en votre nom!

» Les devoirs envers le prochain, ce sont des droits que l'on prend sur lui. Et moi, cette chose m'étonne et m'indigne qu'un être pense avoir des droits sur un autre être...

» J'aurais traversé les villes et les bourgs, prêchant aux hommes : « Laissez-vous tranquilles les uns les autres. Anéantissez l'ordre social. Éparpillez-vous. Il y a pour tout le monde de la place sur terre. Allez-vous-en, où vous voudrez, vivre selon la fantaisie de vos moments! » Oui, tel serait mon évangile libérateur.

» Et j'y ajouterais quelques miracles, si possible; les miracles enfreignent excellemment les lois de l'univers : c'est d'un bel anarchisme...

» Oh! non, ne t'attends pas, Picrate, à me voir, un jour, assumer le rôle apostolique. Ceci m'empêche : oui, je sais que j'échouerais tristement, car il y a dans les âmes humaines un désastreux instinct de servitude; et nul n'affranchira ces vieux esclaves!... J'ai borné la réforme à moi-même; elle m'a réussi : je suis un homme libre.

» Seulement, moi, je n'ai plus grand'chose à faire de ma liberté. Cet ancien philologue en rupture de ban n'est pas un admirable échantillon qu'il me plaise d'offrir à ton examen. Je le regrette. Ne juge pas sur mon exemple ma méthode.

» J'emploie ma liberté de mon mieux. Telle qu'elle est, je la préfère aux esclavages respectables. La vie que je mène a ceci pour me contenter : elle ne suppose résolue aucune des questions de la métaphysique, de la sociologie ni du reste. Elle implique des négations, je le concède, — oui, la négation provisoire de ce qu'affirment les autres avec une intrépidité

offensante. Elle n'est pas oppressive; elle dédaigne un chacun volontiers.

» Les gens de Passy vont au Jardin des Plantes; ceux du Jardin des Plantes vont à Passy. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, ainsi se font des échanges frivoles entre les divers quartiers de cette ville. Ces gens sont fous et j'aide leur folie. Je les promène, je les véhicule, je les conduis à leurs amours, je les voiture à leurs désirs. Et j'aime qu'ils ne trouvent pas que je vais assez vite. Je fouette mon cheval au risque d'écraser les piétons nonchalants : gare, c'est la folie qui passe, la belle folie humaine, gare, gare, et place à nous!...

— Siméon, — dit Picrate, tu es toqué!

— Mais oui! — répliqua gaiement Siméon.

— Et subversif! — continua Picrate.

— Mais oui, mais oui! Cachons des bombes dans les doctrines!...

ANDRÉ BEAUNIER

(A suivre.)

LES ANNÉES DE JEUNESSE

DE

MADAME ROLAND[1]

I

LE NATUREL — L'ÉDUCATION

1° « Fille d'artiste ». C'est le premier mot des *Mémoires de madame Roland*, et, par ce mot, la fille de Gatien Phlipon, maître graveur, affirme ingénument sa prétention de n'avoir pas pour père un ouvrier, de n'être pas du peuple.

Déjà Phlipon s'était trouvé mal satisfait de son métier et peu flatté de sa condition. Il avait eu l'ambition de devenir riche par le commerce. Il ajouta au travail du burin ou aux essais, bientôt abandonnés, de peinture en émail, un trafic

1. L'attention se reporte, en ce moment, sur madame Roland, et l'on éprouve le besoin de savoir mieux ce qu'il faut penser d'elle. Il faut attribuer ce retour de faveur ou ce réveil d'esprit critique à la publication que M. Claude Perroud, recteur de l'Université de Toulouse, a donnée, dans les *Documents inédits sur l'Histoire de France*, des lettres écrites par madame Roland depuis le 4 février 1780, date du mariage, jusqu'au mois de novembre 1793, où se place la mort. Nommer l'auteur de l'édition, c'est dire avec quel soin, quel savoir, quel sens critique elle a été faite. Rien que pour le classement général des lettres connues, et notamment des lettres aux sœurs Cannet, si mal rangées avant lui, M. Perroud aurait bien mérité de la science. Mais son commentaire continu des lettres éditées par lui (plus de trois cents sont inédites), mais les appendices, qui sont des modèles d'érudition exacte, étendue et toutefois — doit-on l'avouer ? — vive et spirituelle, voilà ce qui doit attirer l'attention, satisfaire le goût des historiens de profession, des critiques de métier, des lecteurs chaque jour plus nombreux qui sont lassés de l'à peu près et demandent la vérité vraie.

de bijoux et de diamants : il aboutit à la ruine. Glorieux de caractère, il ne se lia qu'avec des peintres ou des sculpteurs ; dans leur fréquentation, il prit ou entretint son goût très vif de la parure. Sa femme, une personne douce, affectueuse, d'une piété tolérante et comme étoffée de raison, « lui avait apporté en dot, avec fort peu d'argent, une âme céleste et une charmante figure ». Il aima sa femme. C'est surtout après l'avoir perdue qu'il lâcha bride à ses défauts et se jeta dans une dissipation deux fois onéreuse : sa santé et la dot de sa fille en furent fort endommagées.

Qu'elle le veuille ou non, madame Roland tient beaucoup de son père. Elle lui doit d'abord sa complexion. « Robuste et sain », nous dit-elle de lui. Et que peut-on dire d'elle qui l'exprime plus fidèlement ? Elle-même, en traçant son propre portrait, qu'a-t-elle fait sinon développer cet aspect caractéristique ? Dans ce portrait, trop connu pour qu'il soit besoin de le reproduire, la bouche, les yeux, le menton sont dessinés soigneusement et étudiés avec la préoccupation de noter la nuance exacte. Mais ce qui se détache de la peinture, ce qui appelle le regard, ce qui parle, de prime abord, au lecteur d'aujourd'hui comme aux contemporains, c'est la beauté du teint « plutôt vif que très blanc », c'est l'attrait des « bras arrondis » dont la peau est « douce », c'est l'agrément des mains, non pas précisément petites, mais expressives avec leurs doigts allongés, minces, adroits, c'est l'éclat « des dents fraîches et bien rangées », c'est « l'embonpoint d'une santé parfaite ».

De la physionomie morale de son père, madame Roland doit avoir également gardé plus qu'elle ne le croit. Un trait, pour ainsi dire, saute aux yeux, le goût des élégances de costume. Il y a là comme un instinct que les parents semblent s'être complu à développer de bonne heure. Les jours de semaine, la petite Phlipon se rendait au marché dans son « fourreau de toile » ; mais le dimanche, pour aller aux offices, pour faire figure, une heure ou deux, dans le jardin des Tuileries, quelle toilette somptueuse ! « J'avais, dans mon enfance, une mise élégante, même riche, qui semblait au-dessus de mon état. » Et l'attention à se parer sera notée plus tard par Dumouriez, dans sa définition de madame Roland,

comme une qualité qui la distingue : « C'est une femme de trente à quarante ans, très fraîche, d'une figure très intéressante, toujours mise élégamment. » Elle est par là, comme elle dit, la fille de l'artiste.

Expliquons-nous très nettement, dès le début, pour n'avoir pas l'ennui d'y revenir, sur une ressemblance moins flatteuse. Certains passages des *Mémoires*, longtemps supprimés, puis rétablis dans les éditions de Dauban et de Faugère, laissent entendre clairement que madame Roland eut, dès le plus jeune âge, à maîtriser en elle une fougue de tempérament dont elle a cru, par une aberration du goût bien singulière, pouvoir ou se targuer ou s'excuser — on ne sait trop lequel — dans un écrit destiné au public. Sainte-Beuve, qui avait tracé, en 1835, une image idéalisée de madame Roland, a vu venir avec beaucoup de déplaisir ces pages indiscrètes; il s'est évertué à en atténuer l'effet. C'est, selon lui, la superstitieuse admiration de J.-J. Rousseau qui a provoqué ces étranges révélations : « C'est une faute et plus qu'une faute; c'est un manque de tact de la part d'une femme qui en avait beaucoup. » Si considérable que soit le jugement de Sainte-Beuve, il ne doit pas nous empêcher de voir madame Roland comme elle s'offre à nous, d'abord dans cette lumière d'atelier des *Mémoires*, puis au jour cru, révélateur, de la Correspondance. Sa santé intellectuelle est robuste, mais mal réglée. Son esprit — j'emprunte l'expression d'un des hommes intelligents qui l'ont connue — est à la fois « très fin » et « turbulent ». Quand cet esprit se manifeste à travers les écrits, et plus encore, on peut l'imaginer, au cours de la conversation, il répand sans effort la verve, la couleur, l'éloquence, la poésie, la dialectique ; il est ingénieux, subtil, adroit et séduisant : mais il n'a pas ce charme délicat, cette fleur d'éducation qui est le plus souvent un don de race. Madame Roland a bien des qualités, des qualités d'esprit, des qualités de cœur ; à l'heure des grandes épreuves, elle sera capable de très haute vertu ; mais, pour du tact, il faut le reconnaître, elle en a moins, je ne dis pas que la plupart des femmes écrivains, qui souvent n'en ont qu'à demi, mais que bon nombre d'hommes. En constatant le fait, on se rappelle, malgré soi, cet endroit des *Mémoires* où le maître

graveur nous est présenté, à la table de famille, prodiguant les propos grivois et risquant par moments, devant les apprentis, devant sa fille adolescente, des allusions d'une telle nature que sa femme, indignée autant que confuse et désignant du regard la petite « Manon », arrête ces discours malséants par ce cri : « Monsieur Phlipon, je vous prie de vous taire. »

Une sensibilité extrême, prête à s'épancher sur les moindres objets, et, à l'occasion, une énergie dont rien ne peut venir à bout que la sensibilité même, voilà les deux éléments essentiels que madame Roland démêle dans son propre caractère. Cette énergie est un don de nature, et, dans les jeunes années, ne paraît rien de plus qu'une invincible obstination. C'est l'étude passionnée des plus mâles écrits modernes ou anciens qui du défaut fera une vertu. La source profonde de tendresse, d'obligeance, de bonne grâce, d'impétueuse affection, est le legs maternel. Madame Roland observe encore, avec sa ferme et lucide raison, que, pendant la plus grande partie de son existence, tant qu'elle est demeurée « dans un état paisible et concentré », la sensibilité enveloppe ses autres qualités, au point de les dissimuler ou, si l'on veut, de les « dominer toutes » ; mais, la saison des « orages » passée, l'énergie vient au premier plan ; le « besoin de plaire et de faire du bien » s'efface devant la poursuite exclusive de ce qui est ou paraît juste ; une franchise impitoyable se fait jour ; la vigueur du caractère, qu'une circonstance des plus vulgaires avait révélée dans l'enfant, éclate chez la femme et lui suggère, avec des poussées de passion qu'aucun obstacle ne contient, cette façon d'être et d'agir devant les cruautés du sort que nous devons continuer, pour notre honneur, à traiter d'héroïsme.

2° Ce naturel original a été, non pas façonné, mais élargi, mais ennobli par la plus libre et la plus forte éducation. On donna des maîtres à la petite Phlipon : ils savaient peu ; ils ne pouvaient pas beaucoup l'instruire. Le professeur de grammaire, Marchand, qu'elle appelait « M. Doucet », fut bientôt dépassé par elle. Elle devait tourner la tête, un peu plus tôt, un peu plus tard, au maître de danse Mazon, au musicien Cajon, à Mignard l'Espagnol, qui lui montrait la guitare ;

elle troublait aussi le timide amateur Watrin, qui était « pardessus de viole »; elle exaltait un Allemand assez original, l'abbé Jeanket. Mais aucun de ces musiciens, pas même le dernier, qui l'était, au vrai sens du mot, ne la rendit réellement habile : elle resta ici sur le seuil du talent. Pour le dessin et surtout pour l'art de graver, qu'elle aborda par manière de passe-temps et où elle eut l'intention, non la constance, de revenir comme à un gagne-pain, elle n'est pas allée fort loin. Son cœur était ailleurs. Depuis le jour où elle apprit à lire, en se jouant, jusqu'aux heures tragiques de la prison et jusqu'à la minute de la mort, elle vécut avec les livres.

A neuf ans, elle avait dévoré déjà deux in-folio, la *Vie des Saints*, la *Bible*. Sa curiosité n'avait pas plus reculé devant les *Guerres civiles* d'Appien ou le *Théâtre de la Turquie* que devant le *Roman comique* de Scarron, ou les *Mémoires* de Pontis, de la Grande Mademoiselle. Elle avait trouvé à s'instruire et à s'amuser dans un *Art héraldique*; il est vrai qu'elle n'avait pas pu dépasser le quatrième chapitre du *Traité des Contrats*. Elle avait découvert, dans la boutique de son père, la cachette où un apprenti déposait ses livres : elle les prenait là, un à un, les replaçait, une fois lus, sans que ni l'apprenti ni madame Phlipon eussent l'air de le remarquer. Après certains *Voyages* et notamment après ceux de Regnard, elle mit la main sur le *Plutarque* de Dacier; ce fut une illumination : « Je n'oublierai jamais le carême de 1763 (j'avais alors neuf ans) où je l'emportais à l'église en guise de *Semaine Sainte*. » Télémaque l'émut beaucoup. Les peintures amoureuses de la *Jérusalem délivrée* ajoutèrent encore à cet enchantement d'une imagination plus que précoce. Elle eut, un jour, la déception très vive de se voir arracher des doigts, sur le conseil d'une madame Charbonné, le roman de *Candide* dont elle avait imperturbablement entamé la lecture. A onze ans, son père lui donna, pour sa fête, le traité de Fénelon sur l'*Éducation des filles* et l'ouvrage de Locke sur l'*Éducation des enfants*. A treize ans, elle se délecte à lire la *Philothée* de saint François de Sales et le *Manuel* de saint Augustin. Elle prend pour confesseur l'abbé Morel : elle épuise sa bibliothèque. Son oncle, le chanoine Bimont, a pour ami l'abbé Legrand : elle emprunte à l'abbé Legrand

des livres de philosophie ; elle pénètre dans Descartes, dans Malebranche, dans Spinoza ; elle perd « ses illusions » en approfondissant les paradoxes d'Helvétius. Elle essaie des mathématiques, de la physique ; elle copie, de sa main, les *Éléments* de Clairaut, qu'on lui a prêtés. Elle est enthousiaste de Bossuet, « un homme divin » ; elle « s'amuse infiniment » dans Maupertuis. Quand elle tient les ouvrages d'Young, elle ne s'imagine pas lire, elle « croit sentir, penser et parler » ; c'est elle et sa mélancolie qu'il a exprimées dans ses *Nuits* : « il a trempé son pinceau dans mon âme ». Elle est émerveillée de Pope ; elle l'est aussi de la *Philosophie de Newton mise à la portée de tout le monde*, par Voltaire. Elle joint à la lecture des *Mémoires de littérature* et du *Dictionnaire de Bayle* celle de l'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal. Cet ouvrage l'enchante. Son premier entretien avec M. Roland de la Platière roulera sur Raynal. Elle en voudra au rigide inspecteur d'avoir paru trouver mauvais qu'elle prît ce Raynal pour un grand homme. Elle fait alterner, dans sa correspondance avec les sœurs Cannet, la critique de l'*Odyssée* et les réflexions sur les ouvrages de M. de Paw relatifs aux Américains, aux Égyptiens et aux Chinois. Elle « se récrée » dans certaines lettres de Cicéron à Atticus. Elle « peine presque autant » avec Platon qu'avec Pascal ; elle s'assimile les *Discours politiques* de Machiavel et les *Commentaires* de César ; elle passe ensuite aux *Histoires* du président de Thou ; elle ouvre le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et elle relit la *Bible*, à la suite de ce contempteur de l'ancienne et de la nouvelle loi.

Mais, avant tout, par-dessus tout, elle aime Jean-Jacques Rousseau, ou, pour parler plus justement, elle en est idolâtre. « Avoir tout Jean-Jacques en sa possession, pouvoir le consulter sans cesse, se consoler, s'éclairer et s'élever avec lui à toutes les heures de la vie, c'est un délice, une félicité, qu'on ne peut bien goûter qu'en l'adorant comme je fais. » Dans ce mot « adorer » il ne faut pas voir une hyperbole. Marie-Jeanne Phlipon, qui, toute jeune, avait lu tant de choses, ne connut la *Nouvelle Héloïse* qu'à vingt et un ans. Elle venait de perdre sa mère ; elle avait ressenti, sous l'impression de cette perte inattendue, irréparable, un bouleversement qui effraya tous ses amis. L'un d'eux, l'abbé Legrand,

songea à détourner vers des tourments imaginaires ce torrent d'amère douleur : il apporta à mademoiselle Phlipon le roman de *Julie*. Plutarque avait ravi l'enfant, Rousseau passionna la jeune fille. Elle fit plus que d'admirer l'ouvrage; elle s'éprit de l'écrivain. Elle disait de l'*Héloïse :* « La femme qui l'a lue, sans s'être trouvée meilleure après cette lecture ou tout au moins sans désirer de le devenir, n'est qu'une âme de boue. » Elle disait de son auteur, qui était encore, à ses yeux, l'auteur de l'*Inégalité*, du *Contrat social*, des *Lettres de la Montagne*, de la *Lettre sur les Spectacles* : « Je le regarde comme l'ami de l'humanité, comme son bienfaiteur et le mien... Son génie a échauffé mon âme. » Elle s'attache à le laver des reproches qu'on lui adresse; elle justifie ses attitudes d'homme persécuté et insociable ; elle le sait vieux, malade, déjà déchu ; elle voudrait arriver jusqu'à lui ; elle frappe deux fois à sa porte; éconduite assez vivement par Thérèse Levasseur, elle adresse, par écrit, à son dieu l'hommage d'admiration qu'elle voulait déposer à ses pieds. Elle gronde Sophie Cannet de ne pas partager ce sentiment d'exaltation : « Je suis fâchée que tu n'aimes pas Rousseau, car je l'aime au delà de toute expression. » Elle fait la rencontre de l'abbé Bexon, le collaborateur éloquent de Buffon ; il est, comme elle, enthousiaste de Rousseau ; elle est ravie d'avoir lié connaissance avec lui, et, tout disgrâcié qu'il lui est apparu, elle dirait, pour un peu, qu'elle l'aime. Quand Rousseau meurt, ce sont des larmes de regret qu'elle répand : « J'ai pleuré notre Jean-Jacques, de la meilleure foi du monde, avec un de ses disciples, petit bossu, petit abbé, qui est tout âme, tout feu, tout esprit, tout savoir. » C'est le second deuil de sa vie.

II

LES AMITIÉS ET LES DÉBUTS DE LA VIE AMOUREUSE

1° « N'ayant point encore quarante ans, écrit madame Roland dans ses *Mémoires*, j'ai prodigieusement vécu si l'on

compte la vie par le sentiment qui marque tous les instants de sa durée. » A quelque instant de sa durée qu'on l'examine, l'existence sentimentale de madame Roland présente un certain nombre de traits plus ou moins accusés, selon le moment, selon le milieu, mais constants. Elle est faite, pourrait-on dire, d'éléments bien déterminés, qui, tour à tour, prennent le premier rang dans la combinaison, sans arriver jamais à s'exclure les uns les autres. Voici ces éléments : le goût très vif de l'amitié ; la préoccupation de l'intérêt public ou du bonheur des hommes ; le sens très étendu, l'impérieux besoin des joies du foyer, des plaisirs de la vie rustique ; la passion amoureuse longtemps éludée, raillée, bravée, bridée, menée au caveçon, mais, à la fin, délivrée brusquement et prête à s'abîmer dans les réalités, si la prison et si la mort ne s'étaient, par bonheur, trouvées sur son chemin, pour lui donner la beauté idéale.

La vie sentimentale de mademoiselle Phlipon offre déjà ces caractères. Entre 1765 et 1780, ou, plus exactement, pendant les deux premiers tiers de cette période, ce qui occupe le plus de place dans le cœur de la jeune fille, après son affection très vive pour sa mère, c'est l'amitié. Elle a raconté elle-même, avec beaucoup de charme, comment les demoiselles Cannet firent leur entrée dans ce couvent de la Congrégation où elle avait voulu passer l'année de la première communion. « Les voilà ! les voilà ! ce fut le cri qui s'éleva tout à coup. » Elle ajoute : « C'étaient deux sœurs : l'aînée avait environ dix-huit ans, une belle taille, l'air leste, la marche dégagée : quelque chose de sensible, de fier et de mécontent la faisait remarquer ; la cadette n'en avait pas plus de quatorze : un voile de gaze blanche couvrait sa physionomie douce et cachait mal les pleurs dont elle était baignée. » C'est à la cadette qu'alla, dès le premier regard, l'affection de Marie-Jeanne. La dévotion qui les animait l'une et l'autre prêta sa flamme à leur liaison et l'enveloppa, pendant le séjour au couvent, d'une couleur mystique.

Si l'amitié des sœurs Cannet ne nous était connue que par quelques pages émues des *Mémoires*, il n'y aurait aucun besoin d'y insister. Mais cette amitié a donné lieu à toute une correspondance qui commence en 1770 et qui reste des plus

actives jusqu'au mariage de madame Roland. De seize ans à vingt-six, Marie-Jeanne Phlipon se réfléchit dans ces lettres de jeunesse comme dans un miroir, avec ses ambitions littéraires et ses préoccupations morales, avec ses engouements livresques et son sens critique, avec ses observations de société et ses impressions de nature, avec son dédain des conventions et son culte pour le mérite, avec ses soubresauts d'esprit et ses épanchements de cœur, avec ses confidences, ses aveux, ses confessions sur tout ce qui amuse ou trouble ou attendrit ou transporte son âme. Tous les livres que Marie Phlipon a lus pendant ces dix années d'étude solitaire et de méditation se trouvent là, indiqués, résumés, jugés avec une sûreté qui s'accroît d'année en année. Et cela, sans doute, a son intérêt, et, dans une étude plus générale, mériterait qu'on s'y appesantît. Mais, pour notre sujet particulier, ce qu'il importe le plus de mettre en lumière, ce sont les documents relatifs à ce qu'on peut, sans exagération, appeler la vie amoureuse.

2° L'auteur des *Mémoires* avait dit, dans ce style un peu apprêté qui est la marque des élèves de Rousseau : « Du moment où une jeune fille atteint l'âge qui annonce son développement, l'essaim des prétendants s'attache à ses pas, comme celui des abeilles bourdonne autour de la fleur qui vient d'éclore. » Mais, sur les prétendants qui affluèrent autour d'elle, ce n'est pas aux souvenirs atténués, triés, tronqués ou embellis de madame Roland qu'il faut demander la vérité très exacte, c'est dans les effusions, au jour le jour, de ses lettres aux deux sœurs qu'il faut l'aller chercher.

Comme toute jeune fille de son âge, mademoiselle Phlipon désirait se marier; mais elle ne voulait pas se marier en restant dans l'état où elle était née : elle était décidée à n'accepter ni un artisan, ni un marchand. Ce n'est pas impunément qu'elle avait fréquenté certains salons prétentieux comme celui des demoiselles de Lamothe. Elle avait beau en dédaigner, en détester l'esprit et opposer à la nullité vaniteuse d'un comte d'Essales ou à la « cafardise » intolérante d'un M. de Vouglans le mérite des artistes qu'elle connaissait par ailleurs, le peintre Jolain, le sculpteur Lépine, le graveur Desmarteau, Falconet fils, le protestant d'Hauterne, les horlogers genevois Ballexserd et Moré, elle n'en avait pas

moins rapporté de ce milieu de hobereaux et de robins, où elle était admise, le préjugé contre les trafiquants. « L'état en soi me répugne », disait-elle à son père assez durement. « J'ai de l'éloignement pour le commerce, écrit-elle à Sophie Cannet, mon génie n'y est point propre; je le crains pour ses dangers; je le hais par scrupule... Il n'y a guère d'éducation, encore moins de délicatesse dans la plupart des hommes de cette classe. »

Le premier épouseur qui s'offre, en octobre 1771, est un marchand bijoutier, établi dans le quartier depuis quelques années, qui cherche une femme exacte à ses devoirs et ne regarde pas au bien; il a d'ailleurs deux fois l'âge de mademoiselle Phlipon; il est veuf de deux femmes et il lui reste, de la seconde, une fille d'un an. Marie-Jeanne n'a pas trop de peine à écarter le danger; elle en est quitte, cette fois, pour « une fausse alarme ».

Deux mois plus tard, un religieux se met en tête de la marier avec un sien ami, « homme de trente-huit ans, d'esprit et de mérite, occupant une place honnête à quelques lieues de Paris ». Mais il faudrait s'éloigner : c'est une extrémité qu'on n'a pas prévue, et, d'autre part, la place, qui est l'unique revenu, peut venir à manquer par la mort de la personne : « la perspective n'est pas agréable »; le religieux en est pour ses instances.

Dès le mois de mai 1772, mademoiselle Phlipon semble avoir pris son parti de rester fille, si le fiancé qu'elle rêve ne s'offre pas. « Il m'est plus aisé, dit-elle, de donner l'exclusion à ce qui me déplaît que de faire un choix rendu très restreint par ma fortune »; mais « tout état légitime en soi peut être exercé avec équité : partout on trouve des hommes distingués des autres par leurs sentiments et leur éducation; c'est un de ceux-là que j'attends ou je n'en veux aucun ». La lettre qui contient cette déclaration est ainsi datée : « Le 12 mars. J'aurai dix-neuf ans le 17 ». Mademoiselle Phlipon, on l'aurait deviné en l'entendant parler d'un ton si résolu, a du temps devant soi pour coiffer sainte Catherine.

Jusqu'ici elle n'a eu que la peine de repousser les poursuivants; elle va connaître, à son tour, le déplaisir de se voir dédaignée. « On me parle mariage, écrit-elle le 16 août 1771,

cela me tracasse, il n'y a rien de décidé. » Et, dans la même lettre : « J'attends une cousine qui doit nous emmener à la promenade ; mon imagination galope, ma plume trotte, mes sens sont agités, les pieds me brûlent. » C'est qu'il ne s'agit plus d'un marchand ; on lui offre un docteur. Gardannes est un médecin spécialiste « établi depuis huit ans, habile dans son état » ; sa maison est « montée », et « la réussite est en bon train ». C'est un Provençal, de trente-quatre ans, très brun, peu avenant avec ses yeux perçants, ses sourcils noirs, sa perruque à trois marteaux, et « la gravité doctorale ». Il prétend prendre une femme agréable, de bonne éducation, de principes sûrs, satisfaite de peu, appliquée aux soins du ménage. Il demande à faire sa cour. On affecte de le recevoir dans le costume le plus modeste, « une robe de toile, des cheveux à demi défrisés, une coiffe ». On se trouve à l'aise devant lui plus qu'on ne l'eût pensé, plus peut-être qu'il n'eût fallu ; on laisse percer son esprit, c'est lui qu'on embarrasse. Il ne s'empresse pas de revenir. On l'attend, on s'étonne, on se demande s'il a « d'autres vues » ; on affecte de rire de l'aventure ; on s'irrite, en réalité, d'un « procédé si malhonnête et si étrange » ; on se déclare heureuse, on est probablement outrée, d'apprendre que tout est rompu. Gardannes a allégué « les volontés de son père ».

Le cœur n'a pas encore été de la partie. Mais voici qu'au mois de novembre 1773, un jeune homme de vingt-deux ans, Pahin de la Blancherie, entrevu « au concert italien » chez madame Lépine, pénètre dans la maison de Phlipon « sous prétexte d'ouvrage ». Il revient, il déclare ses intentions. Il est de bonne famille ; il se destine à la magistrature ; l'état de ses affaires ne lui permettra pas de s'établir avant trois ou quatre ans. Il doit voyager avec un seigneur, chez lequel il demeure ; il sollicite la faveur d'entretenir, pendant l'absence, « un commerce de lettres » : c'est de l'*Émile* en action. On l'éconduit. Il se désole. Mademoiselle Phlipon se donne l'air de plaisanter sur ce « chagrin » ; au fond, elle n'est pas indifférente.

La Blancherie ne reste que six mois en Italie. Deux autres prétendants ont surgi pendant cette absence. L'un des deux a cinquante ans. C'est un protestant, ami du père de made-

moiselle Phlipon. Il est fort épris : ses assiduités paraissent importunes. L'autre est un homme de vingt-huit ans, possesseur d'une charge d'à peu près quarante mille livres; pour des raisons que le lecteur désintéressé reste libre de considérer comme des faux-fuyants, il est forcé d'ajourner d'une année « la conclusion de l'affaire ». Ainsi, des deux partis, le premier est peu sortable et le second semble peu assuré.

C'est alors que « l'homme d'Orléans[1] », Pahin de la Blancherie, rentre en scène. Pas plus au retour qu'au départ, il n'a « d'état fixe »; on lui laisse pourtant quelque espoir; on admet ses visites. On regrette « le défaut de convenance des positions ». A cela près, c'est le personnage attendu : « Je trouve en lui beaucoup d'aménité, de sentiment, d'éducation: il ne manque pas d'esprit, de savoir : il a même l'avantage de la naissance (?), auquel je n'ai pas le droit de prétendre. Je ne me doutais pas que je l'aimasse; mais depuis que j'ai entendu parler d'établissement, il me peine de voir un obstacle invincible à l'union avec un homme qui m'agrée beaucoup et qui m'aime. » Ce n'est encore, de la part de mademoiselle Phlipon, qu'une inclination de goût, un « rapport de sentiment qui la séduit »; elle ne craint aucune « surprise des sens », — l'amoureux est petit et assez laid; — elle se juge même « assez libre pour en aimer un autre qui offrirait autant de convenances morales »; mais nous sentons qu'une impression durable s'est produite, et que ce cœur, si bien gardé qu'il soit contre l'amour, commence à s'y intéresser.

Le 12 juin 1775, mademoiselle Phlipon a la douleur de voir mourir sa mère. Presque tous ceux qui ont vieilli connaissent la sensation d'isolement qui succède à un pareil deuil. Les amies d'Amiens, Henriette et Sophie Cannet, arrivèrent à Paris, huit ou dix jours après le triste événement, et elles y restèrent quelque temps; leur présence fut un cordial puissant pour Marie-Jeanne. Et l'ami d'Orléans, où est-il donc? On n'en a plus de nouvelles. Mais, le dernier jeudi d'octobre, il reparaît « pâle, défait et changé, entrant pourtant d'un air

1. Il était né à Langres. Son père, Pahin tout court, y avait été conseiller d'épée; sa mère y habitait encore. Cf. Dauban, *Lettres aux demoiselles Cannet*, tome Ier, p. 323.

gai que lui donnait le plaisir de la visite et que lui laissait l'ignorance de la perte que j'avais faite au mois de juin. Je fus frappée : ma consternation le glaça. Mon habillement ne pouvait l'instruire : ce n'était pas cela qu'il voyait. — Quelqu'un est-il malade? demanda-t-il en tremblant. — Quelqu'un est mort, lui dis-je d'une voix presque éteinte : ma mère n'est plus. Je l'ai perdue depuis quatre mois... Nous nous affligeons l'un et l'autre... J'appris qu'il était en convalescence. » Pour la seconde fois, ce Pahin de la Blancherie reparaissait, comme on disait jadis, « à la bonne heure ».

Plus la fille paraît touchée, plus le père se montre maussade. La Blancherie est prié d'espacer ses visites. Il cherche des moyens de revenir. Il offre de prêter des livres. Phlipon répond, comme un tuteur de comédie, que sa fille a des livres assez « pour s'occuper et pour se récréer ». Les deux jeunes gens se résignent à vivre éloignés. « Nous ne nous voyons pas, mais nous savons que nous nous aimons sans nous l'être jamais dit. Nous comptons l'un sur l'autre. » Une image tout à fait noble exprime cet état du cœur : « Si la tranquillité m'est revenue, mon amour ne m'a point quittée; seulement ce sentiment est si bien naturalisé dans mon âme qu'il n'y cause pas plus de trouble que l'amour filial : c'est un fleuve profond qui a creusé son lit et qui coule en silence. »

Ce calme, que mademoiselle Phlipon se flattait de garder, ne dura guère. Son imagination s'exagéra le désespoir de l'amoureux congédié : elle se décida à lui écrire. C'est à Sophie, sa chère confidente, qu'elle adressa les lettres en lui laissant le soin de les expédier. Après l'envoi de la première, elle s'écrie : « Me voilà liée et liée pour jamais... Nous ne nous verrons pas, parce que je lui interdis ma présence, mais jamais nous ne nous oublierons ». Il y a là, en effet, des semaines d'exaltation passionnée, et peut-être, et surtout de caprice amoureux, exaspéré par la contradiction.

C'est à ce moment, c'est-à-dire dans les deux premières semaines de janvier 1776, que se présentent, chez mademoiselle Phlipon, à très peu de jours de distance l'un de l'autre, deux visiteurs dont le mérite très réel, mis en regard des agréments superficiels, des minces qualités et des défauts,

brusquement apparus, de Pahin de la Blancherie, va faire un tort irréparable à ses prétentions et dissiper, comme un joli nuage du matin, son prestige illusoire. Ces deux visiteurs s'appellent, le premier, M. de Sainte-Lette et le second, M. Roland de la Platière.

3° M. de Sainte-Lette, le seul homme qui ait mis sa marque sur le cerveau de madame Roland — elle doit à ce vieil et honnête athée d'avoir définitivement rompu avec l'idée chrétienne [1] — était député du conseil de Pondichéry. Il revenait des Indes, porteur d'une lettre du capitaine Demonchéry, officier de cipayes, ancien prétendant à la main de mademoiselle Phlipon, refusé pour cause de fortune, mais resté en correspondance réglée avec le graveur et sa fille. « Il ressemble au sage de Bercy! » Telle fut l'impression de mademoiselle Phlipon en voyant Sainte-Lette. Ce surnom familier : « le sage de Bercy » désignait M. de Boismorel, un homme de valeur, d'éducation distinguée, qui s'était, en quelque sorte, épris de l'intelligence de Marie-Jeanne, qui entretenait avec elle un commerce épistolaire sur des sujets de littérature, qu'elle aimait, en retour, d'une affection respectueusement tendre, et dont elle devait bientôt pleurer la perte avec un sentiment de vraie douleur. M. de Boismorel, plus que quinquagénaire, avait une femme charmante et un fils assez dissipé, plutôt insignifiant.

Quant à M. de Sainte-Lette, il touche à la soixantaine ou l'a peut-être dépassée. Il est resté garçon. Il garde un air de tristesse; mais il parle avec une chaleur singulière sur « des sujets intéressants ». Mademoiselle Phlipon s'enchante, dès le premier jour, « de la justesse et de la profondeur de ses réflexions, de l'énergie que son âme brûlante communique à ses discours, enfin de cette raison d'une tête supérieure, mûrie par les observations, les revers et l'expérience ». Elle-même, stimulée, brille devant lui, de toutes les manières, et elle se l'attache sur-le-champ. Il est frappé de ce qu'elle a d'esprit naturel et d'acquis. Il est ambitieux pour elle : il veut qu'elle étudie Locke; il la presse, comme l'avait déjà fait Boismorel

1. L'importance du fait a été notée par M. Claude Perroud, *Marie Phlipon et Roland*, p. 394.

« le Sage », d'apprendre le latin; « il veut même que le grec vienne ensuite ». Elle est ravie d'avoir trouvé à qui parler et avec qui « penser tout haut ». La conversation ne suffirait pas à remplir les journées de tête à tête : on fait de la musique, on lit de belles pages des anciens ou des modernes. Et voici un détail, qui exprime bien tout un aspect de ce tumultueux XVIIIe siècle, avec ses ineffables effusions de sensibilité : « Une cantate de Rousseau, quelques vers de Voltaire, nous firent éprouver un véritable enthousiasme, nous pleurâmes tous les deux en relisant dix fois la même chose. »

Roland met plus de temps à devenir le familier de mademoiselle Phlipon. L'intimité devait être, pour lui, d'une tout autre conséquence. En janvier 1776, Jean-Marie Roland de la Platière achevait ses quarante-deux ans. Pour une fille désireuse de ne pas le rester, et qui devait, à la même date, se laisser attirer, malgré l'étrangeté d'une certaine condition, par la perspective d'épouser un veuf de cinquante-cinq ans, père de deux grands fils[1], c'était, en vérité, presque un jeune premier que M. Roland de la Platière, célibataire, inspecteur du commerce et des manufactures, d'une famille ancienne et que l'on pouvait croire noble; philosophe, grand voyageur; de taille élevée, de traits réguliers, assez négligé de tenue, un peu maigre, un peu raide, un peu chauve déjà, un peu jaune de teint, mais s'imposant à l'attention par des manières simples, graves, où se manifestait, sans les façons mondaines, « la politesse de l'homme bien né »; très instruit d'ailleurs, mordant, éloquent même, à sa manière, et agréable aussi, aimable, en y regardant de plus près, quand sa physionomie prenait une « vive expression » ou s'éclairait d'un sourire plein de finesse.

Dès sa première entrevue avec Roland, Marie-Jeanne Phlipon a dû concevoir le projet de faire sa conquête : « J'ai un peu bégayé, sans avoir été trop timide; je l'ai reçu tout bonnement en baigneuse, en camisole blanche, avec ce négligé que tu aimais ces matins d'été. » Ce « négligé » pour accueillir l'homme que ses affectations de simplicité américaine feront

1. M. de Sévelinges. Il en sera parlé plus loin avec quelque détail.

appeler le « quaker » est un trait de génie. Le pédantisme de l'entretien n'a pas produit, non plus, une impression peu favorable. « L'abbé Raynal, Rousseau, Voltaire, les voyages, la Suisse, le gouvernement, etc., ont successivement défilé dans notre conversation : mais chaque sujet n'obtenait qu'un coup d'œil rapide : on ne voulait qu'effleurer les matières. » Mademoiselle Phlipon sait se montrer si « enchantée » de la visite, que le visiteur demande la permission de revenir : c'est « de bon cœur », nous le croyons facilement, que cette permission est accordée.

La seconde entrevue est moins heureuse. M. Phlipon a la fâcheuse idée de venir se mettre en tiers dans la conversation, avec cet étalage de bonhomie qui cachait bien des prétentions et qui laissait vite percer le dessous d'égoïsme. Ce père un peu vulgaire, important, importun, jette son ombre sur le tableau. Les deux hommes, à peine en présence, s'observèrent sans doute comme des gens prêts à se détester. Mademoiselle Phlipon put voir l'effet produit et entrevoir, pour l'avenir, bien des obstacles. Ce qui est sûr, c'est qu'elle joue cette fois la partie de travers; elle a été, nous dit-elle, « insipide ». Comme elle sent qu'elle n'a pas beaucoup plu, elle affirme tout aussitôt qu'elle n'a pas envie de plaire. « A parler franchement, je ne l'ai pas vu sous un beau jour. Quand je le compare à M. de Sainte-Lette, je trouve qu'auprès il n'est seulement qu'un savant. » Mais cette rigueur de jugement, où il entre surtout du dépit, ne dure pas. Roland vient en visite une troisième fois; il reste près de deux heures. A partir de ce jour, elle a le sentiment de ce qu'il vaut. Et elle loue, autant que sa portée d'esprit, les vertus de son âme. Elle n'exprime pas tout haut, elle ne s'avoue peut-être pas à elle-même un espoir encore lointain; mais elle ne peut point taire sa joie. « J'existe avec plaisir, je vis sans regrets et je me joue sur les ailes du temps qui m'emporte avec lui je ne sais où... et je ne m'en inquiète pas. »

Où sont les « tourments » d'amour et les angoisses « déchirantes » d'antan ? Sans doute, La Blancherie a eu des torts. Mademoiselle Phlipon l'a rencontré, au Luxembourg, avec une plume au chapeau. Cette plume est suspecte. Son amie, mademoiselle d'Hangard, l'a vue adresser un salut à l'homme

au plumet; elle a reconnu en lui « un personnage qui voyait autrefois des demoiselles riches et éveillées dans la maison desquelles on le pria de ne plus revenir pour s'être vanté d'épouser l'une d'elles ». Anecdote sujette à caution, il faut bien l'avouer; le voilà pourtant devenu, de ce chef, « matière à réflexions aussi bien qu'à sentiments tendres ». Et mademoiselle Phlipon ne tarde guère à écrire de lui, en style de prosopopée : « O de la Blancherie, ce n'est plus à toi que je sacrifie, mais à ce type, à ce premier modèle avec lequel j'avais cru te voir de la ressemblance. » Aux yeux de l'amie d'Amiens, qui a eu ses ardentes confidences, elle voudrait avoir l'air de souffrir douloureusement : « Ah! Sophie, c'est un grand ouvrage à défaire qu'un attachement de bonne foi dans un cœur tout simple pour qui c'est le premier. » Mais quand l'amant a réussi à obtenir un entretien, avec quelle possession de soi elle s'explique! « Notre conversation a duré quatre heures. Il demandait vivement une correspondance, la permission de me voir ou tout au moins de m'instruire de ce qu'il pourrait devenir : j'ai tout éloigné; je n'ai donné les mains à rien. » Elle le fait évader par une porte, pendant que le cousin Trude entre par l'autre, et ce manège féminin, où elle réussit du premier coup, est l'image matérielle de la succession de sentiments qu'elle cache au fond de son cœur : le premier occupant, lorsque arrive un nouvel élu, n'a qu'à céder la place.

Du mois de janvier au mois d'août 1776, Marie-Jeanne Phlipon partageant son attention gracieuse ou émue entre ses trois amis de choix, M. de Boismorel, M. de Sainte-Lette, M. Roland de la Platière, vécut des jours fort peu troublés, quoi qu'elle en dise, par l'amour, mais remplis par les voluptés sereines de l'étude ou l'agrément plus vif des doctes entretiens et soulevés surtout par l'espérance. Tout cesse brusquement. Le 8 août, Roland quitte Paris pour retourner en Italie. Le 13 septembre, M. de Boismorel est emporté par la fièvre putride. Le 11 novembre, M. de Sainte-Lette s'éloigne aussi, pour s'embarquer à Marseille, au commencement de décembre, et pour mourir fort tristement, très peu de jours après son arrivée aux Grandes Indes. On peut se faire une idée du désarroi causé par ce triple départ. Sans

doute le lien avec Roland n'est pas tout à fait rompu. « L'ultramontain », comme disait son frère le prieur, a laissé à mademoiselle Phlipon ses manuscrits, ses notes de voyage; il s'engage à lui adresser de nouvelles observations; mais il tiendra mal sa promesse, et cette année 1777, venant après les sept mois si heureux et si pleins dont on vient de parler, ne pouvait apporter à la fille du maître graveur dans l'atelier, « la salle », la « cellule » du quai de l'Horloge que des impressions de douloureux isolement. Comment ne pas périr d'ennui et de dépit si l'idée d'un second roman, plus bizarre que le premier, n'était venue, avec un à-propos qu'il est permis de regretter, occuper un cœur désœuvré, ou, pour être plus juste, une imagination toujours en mouvement et qui paraît avoir eu, cette fois, le vertige du vide?

4° Dans le cours de l'année 1776, M. de Sainte-Lette avait fait connaître à mademoiselle Phlipon son ami le plus intime, M. de Sévelinges d'Espagny. De famille noble et ancienne, d'abord président trésorier de France à Soissons, puis receveur général de la ferme pour la province, M. de Sévelinges s'était marié avec une personne de qualité; il la perdit cette année même. C'est au lendemain de son deuil que ce « veuf inconsolable » fut conduit par M. de Sainte-Lette chez mademoiselle Phlipon. Il avait déjà lu un manuscrit d'elle; il obtint la permission d'emporter les « cahiers » que Sainte-Lette avait entre les mains. Ce furent les débuts d'une liaison à distance qui d'abord sembla se réduire à un échange de réflexions sur des sujets de littérature et de morale, mais qui ne devait pas tarder à prendre un autre ton. En juillet 1777, M. de Sévelinges offrit à mademoiselle Phlipon de venir philosopher chez lui à Soissons. Elle était libre de se faire accompagner par une amie. Elle serait logée dans un jardin, très loin de ses appartements : qu'y pourrait-on trouver à dire? Mademoiselle Phlipon ne jeta pas les hauts cris : « les circonstances, les préjugés » la retinrent.

Ce n'est pas la seule proposition « louche » qu'elle reçut et reçut sans broncher, du gentilhomme provincial. Ils étaient convenus d'échanger des lettres rédigées de manière à ce que le sens véritable n'en pût apparaître qu'aux intéressés.

Dans l'une d'elles, mademoiselle Phlipon crut entendre que Sévelinges, à travers quelques embarras de langage, lui demandait sa main. Il avait cinquante-cinq ans et deux fils déjà officiers. Mais il était noble et philosophe ; de son ancienne fortune, il lui restait vingt mille francs « bien à lui », la moitié du bien de sa femme et deux cents louis du revenu de sa charge, au total, trois mille écus de rente. Mademoiselle Phlipon fait tout d'abord des objections. La principale est tirée des intérêts des fils du premier lit, lésés, s'il survenait des enfants du second mariage. Sévelinges répond d'une façon enveloppée, mais qui laisse entrevoir, sous le voile des expressions, le fond de sa pensée. Il a formé le projet de « se procurer seulement une sœur et une amie sous un autre titre de pure convenance ». Elle traduit cela d'un mot plus vif, le célibat dans le mariage. Ce programme ne lui déplaît pas. Elle s'en ouvre avec Sophie : « Conçois-tu de jouissance plus délicate que celle de s'immoler entièrement au bonheur d'un homme sensible, sans intérêt de plaisir que celui de l'union des cœurs? »

Il n'est pas fort aisé et il serait peut-être fastidieux, de suivre, fil par fil, dans les lettres aux sœurs Cannet [1], la trame, par deux fois rompue de cette intrigue. Les idées de mariage ne tiennent pas. Sévelinges explique, le plus décemment qu'il le peut, à mademoiselle Phlipon qu'elle s'est méprise sur ses intentions : elles étaient moins ordinaires. La correspondance, close sur ce sujet très délicat, se poursuit toutefois, sous prétexte de commerce littéraire. Longtemps encore après le retour de Roland, mademoiselle Phlipon recevra du receveur général de Soissons des lettres adressées à Vincennes, au chanoine Bimont, un oncle peu barbare. Le moment viendra pour Marie-Jeanne Phlipon de révéler ou d'expliquer à M. Roland ce passé deux fois romanesque. Sur le fait de La Blancherie comme sur celui de Sévelinges, elle aura l'art de prévenir, de rassurer, par des aveux en partie spontanés, mais, on peut le craindre, incomplets, sa jalousie bien explicable.

1. M. Claude Perroud a relevé, dans l'édition Dauban, des erreurs de date qui rendent ces rapports plus obscurs.

III

LE ROMAN DU MARIAGE

1° Entre le baiser d'adieu que Roland, partant pour l'Italie. réclama de mademoiselle Phlipon en échange de ses manuscrits, et la lettre du mois de septembre 1777 où il lui faisait part de son retour en Beaujolais, il s'est écoulé plus d'une année. Pendant ces longs mois, mademoiselle Phlipon a eu de ses nouvelles, une ou deux fois directement, deux ou trois fois par l'intermédiaire du prieur de Cluny, frère du voyageur, et à peu près aussi souvent par les amies d'Amiens[1]. Informée par elles de la mauvaise santé de Roland, au mois de janvier 1777, elle est tout de suite plus troublée qu'elle ne veut le paraître. A la longue, elle n'y tient plus; elle laisse éclater ses sentiments : « Vous ne me dites rien de M. Roland : a-t-il eu aussi quelque tempête à subir? Est-il mort en chemin? Je vois tout en noir, jusqu'aux objets les plus éloignés ». Elle ne cache pas la haute idée qu'elle se fait de lui : « Tu lui accordes la pénétration, écrit-elle à Sophie Cannet, et tu lui refuses la finesse; l'une ne va guère sans l'autre... Tu lui crois des systèmes (je présume qu'il n'en est pas exempt), mais sur quel objet? J'ai cru voir qu'à l'égard de la politique et des mœurs, il avait les vrais principes qui aident à bien observer. Je ne serais pas fort éloignée de ton avis sur le degré d'estime qu'on peut lui accorder; mais je pense qu'il gagnera toujours beaucoup à toutes les comparaisons; son goût et son enthousiasme pour le vrai, pour le simple, le distinguent avantageusement ». Assurément, le choix est fait, en tant qu'il dépend d'elle et l'on devine un parti pris de le justifier.

Roland rentre le 16 septembre à Villefranche et, le 17, il écrit à mademoiselle Phlipon. Il s'excuse de son silence. Si

1. Je signale les investigations de M. Claude Perroud sur cette période, *Marie Phlipon et Roland*, op. laud.

« la charmante petite lettre » qu'il reçut d'elle à Rome est restée sans réponse, c'est qu'il avait comme « rompu avec la France ». S'il n'a point tenu sa promesse d'envoyer ses notes, c'est qu'il a craint d'ennuyer par le désordre où elles sont et aussi par « le bavardage ». Il a eu des chagrins violents ; il parle, avec un air de mystère, d'une mort « qu'il portera longtemps sur le cœur ». Il a failli mourir lui-même ; il fait allusion à une pensée de suicide que seule le souvenir de ses amis a écartée. Mais il sait qu'elle aussi a été malade, qu'elle a perdu des amis, qu'elle a « du noir : voilà bien des conformités ». Il fait prévoir qu'il arrivera à Paris dans deux mois, peut-être plus tôt; il demande à être informé, d'ici là, des « plaisirs » et des « peines ».

Pour se faire une idée juste de la joie que la lettre du 17 septembre dut apporter à mademoiselle Phlipon, il faut se rappeler tous les motifs d'être abattue qu'elle pouvait avoir à cette date. Depuis dix mois, elle est brouillée avec son père et il y a pour cela des raisons : elle a osé juger et blâmer tout haut sa conduite ; elle a cherché et trouvé le moyen de le borner dans ses sottes dépenses ; le rationner, ce n'était pas le mettre à la raison. « Sept heures du matin ! » écrit-elle le 2 août 1777, « je suis déjà seule avec ma fidèle Mignonne; déjà depuis une heure mon père est parti..., c'est l'histoire de tous les jours. Hélas ! sa santé, son bien, son honneur, tout est perdu ».

Quel parti prendre ? Quitter son père, ce serait ne lui laisser rien. Refaire de ce qui reste une situation, cela serait possible, avec de l'ordre, « du zèle pour l'état ». Mais Phlipon a vieilli; les pratiques s'éloignent; le gain, déjà diminué, passe à des ouvriers et le maître, occupé ailleurs, ne les surveille même plus. En exigeant un inventaire qui s'est fait à l'amiable, elle a réussi, selon le conseil de son cher Montaigne, à introduire « le clou » dans le moyeu : « la roue est arrêtée ». Mais on s'imagine la rancune du père et les désagréments d'un intérieur aussi profondément troublé. Malgré sa fermeté de caractère et le ressort de sa souple raison, mademoiselle Phlipon a des accès de pessimisme. Il lui échappe alors des paroles comme celles-ci : « Mon âme est flétrie, mon cœur est sec : je cherche des pleurs et je ne sais plus en ré–

pandre... Vivre en paix dans l'oubli et mourir en silence, ce serait l'objet de mes vœux, si j'avais le courage d'en former. »

Et, tout autant que les sentiments hostiles du père, la bienveillance mal inspirée d'amis ou de parents qui veulent faire son bonheur, en dépit qu'elle en ait, lui cause des ennuis : on veut la marier, coûte que coûte. On lui jette à la tête, entre autres partis, à son gré peu flatteurs, un fort honnête prétendant, âgé de trente-deux ans, qu'elle appelle « le gros garçon réjoui » et qui porte ce nom peu relevé, M. Coquin. Pour détourner ses yeux des tristes scènes du logis, voilà sa perspective !

C'est à cette heure de détresse qu'elle reçoit la lettre de Roland. Elle y répond avec une sorte d'ivresse: « Je suis pénétrée, ravie, désolée ; je vous plains, je vous gronde, je vous... je voudrais avoir plusieurs langues et pouvoir me servir de toutes à la fois. » Ce cri du cœur jeté, elle se plaint « du long silence », mais avec quelle adroite et enveloppante douceur ! Les reproches sont si finement tournés en flatteries: il s'y mêle un accent de très légère et très subtile séduction. A ce retour d'Italie, accablé de la mort de Trudaine, son protecteur, et sous le coup d'un autre deuil de caractère plus intime, Roland a beau « porter son cœur en écharpe », selon le mot souvent cité du personnage shakespearien, cet éclair amoureux doit dissiper toute mélancolie.

Mais, à peine installé chez les siens, dans le domaine du Clos, à deux lieues et demie de Villefranche, Roland tombe gravement malade. Mademoiselle Phlipon l'ignore ; après un mois de silence, elle peut se croire oubliée, elle tremble de l'être. Enfin, une lettre du prieur remplace cette inquiétude par une autre, mais moins pénible assurément : la nouvelle de la maladie de Roland arrive avec celle de la convalescence.

A partir du moment où elle est renseignée (et elle l'est, de bonne source), Marie-Jeanne Phlipon, dans ses lettres aux sœurs Cannet, affecte de ne pas le paraître. Est-ce à elle, est-ce à Roland qu'il faut imputer ce défaut de franchise? Sans avoir formellement demandé la main d'Henriette, l'inspecteur des manufactures avait laissé ses vieilles parentes

d'Amiens ébaucher un projet de mariage avec elle. Mademoiselle Phlipon laïsse entendre que le silence sur la nature de ses rapports avec Roland lui fut imposé, lui pesa. Mais, d'autre part, il est bien permis de remarquer qu'avant le voyage d'Italie et après le départ, elle avait été moins discrète. Ne s'était-elle pas vantée, auprès de ses amies, d'avoir du voyageur une promesse de lettres? Les réticences, qui succèdent à cet aveu quelque peu calculé, peuvent bien venir d'elle seule. Et, pour les expliquer, — je ne dis pas les excuser, — il suffit que Marie-Jeanne Phlipon, aussitôt rentrée en relations avec Roland, ait eu l'ambition de supplanter, auprès de lui, son amie Henriette. De femme à femme, disent les psychologues informés, cette sorte de trahison ne serait pas chose inouïe[1].

2° Dans sa longue ascension vers ce sommet, de moyenne hauteur, mais d'accès malaisé, du mariage de Roland, Marie-Jeanne Phlipon, au début de l'année 1779, a dû nettement apercevoir le but et, par une ordinaire illusion, s'imaginer qu'il était proche. Dès le mois de février, Roland est à Paris et nous devinons bien, à tel aveu de la correspondance, ou furtif ou forcé, qu'il est très assidu rue du Quai-de-l'Horloge. Au mois d'avril, l'intimité est si étroite et l'ami devient si pressant que mademoiselle Phlipon se regarde comme en péril : « Mon ami, si je me croyais plus faible qu'il ne me convient de l'être, je vous prierais de me soutenir et je vous ferais voir dans cette franchise ma confiance et mes devoirs. » Et, à la fin de sa lettre, faisant usage de l'italien qu'elle balbutie encore, mais qui deviendra pour elle la langue même de l'amour, elle fait reproche à Roland de ses emportements passionnés.

On n'est pas amoureux sans jalousie. Roland s'informe du passé. Ses soupçons ont pu être excités par une indiscrétion

1. Il n'est pas douteux qu'Henriette ait souffert de s'être vu préférer son amie. Voici comment l'abandonnée s'en vengera. Quinze ans plus tard, madame Roland voit arriver à Sainte-Pélagie Henriette Cannet, mariée, sur le tard, au vieux M. de Vauglans et récemment devenue veuve. Celle que les *Mémoires* appellent « la fière » Henriette, a fait trente lieues, probablement à la prière de Roland, pour venir à Paris braver tous les périls et essayer de faire fuir la prisonnière. « Elle aurait voulu prendre ma place pour assurer mon salut. » L'héroïsme radieux de madame Roland ne surpasse pas en beauté cette simplicité d'abnégation.

ou par une imprudence. Sa franchise ne lui a pas permis de les dissimuler. Aussi, dans une lettre du 23 avril, qui a tout l'air d'être une confession, mademoiselle Phlipon feuillette pour lui les pages de sa vie. Elle ne les étale pas toutes. Une partie de son secret demeure inavouée. Elle revient sur Pahin de la Blancherie dont elle a d'elle-même, une première fois, entretenu Roland. Seul, il mérita « l'aveu de son cœur » et la nécessité où elle se vit de l'éloigner « lui fut pénible au delà de toute expression ». Mais, ceci dit, elle se réfugie dans l'offensive et s'irrite, à son tour, ou feint de s'irriter d'on ne sait quel oubli des bienséances. Que Roland ne s'y trompe pas : elle n'est pas de celles qu'on séduit : « Je puis être victime du sentiment, mais je ne serai jamais le jouet de personne... Je n'ai pas l'habileté de faire un jeu de l'amour. C'est pour moi une passion terrible qui s'empare de mon être entier et dont les suites influeraient sur toute ma vie. Rendez-moi à l'amitié ou craignez de m'obliger à ne plus vous voir. »

Une mise en demeure, si brusque de ton, ne pouvait que faire cabrer un orgueil chatouilleux. La réplique de Roland est rude. « ... Vivement affecté, j'ai pu partager sans crime des émotions dont vous ne craignez pas de m'accuser et de me blâmer. Je n'analyse point vos principes; je respecte votre personne; je puis être malheureux de la connaître; mais je mourrais avant de l'outrager. Je ne prétends point que vous comptiez mon bonheur pour quelque chose ; il me suffira de ne pas troubler le vôtre ; et si, trop affecté d'un sentiment qui m'opprime, il faut ne plus vous voir, je tâcherai de prévenir l'instant fatal où vous vous proposez de me le prescrire. »

Heureusement pour mademoiselle Phlipon, les caractères entiers, comme celui de Roland, ont leur point vulnérable : ils sont, le plus souvent, sans défense devant les pleurs. Elle n'a qu'à laisser parler doucement sa douleur et bientôt l'amoureux demandera qu'on lui pardonne. « Chéris tes larmes, mon amie. » C'est le premier mot d'une lettre de Roland, datée du 30 avril, et cette expression, sans qu'il y ait songé, est d'une vérité générale et profonde.

La jalousie a plus d'un retour offensif. Il s'agit, un jour, d'expliquer les relations avec Sévelinges. On les excuse ainsi :

à supposer qu'il faille en reconnaître aujourd'hui le péril, personne n'eut jamais le droit d'en mettre en doute l'innocence. Mais Roland perd toute raison, quand il entend plaider pour un homme dont il juge la conduite « infâme ». L'habileté de mademoiselle Phlipon — car son habileté, en cette occasion, n'est pas douteuse — paraît être de détourner l'attention de Roland sur un autre objet. Elle a, tout auprès d'elle, un apprenti, qu'elle a moralisé, qu'elle a soigné fraternellement, pendant une maladie. Il est jeune et ardent ; il s'éprend d'elle comme un fou ; il s'acharnera quelque temps à vouloir l'épouser. Le maître graveur ne saurait se passer de ce sujet « précieux, attaché, fidèle » ; il n'aurait pas à compter une dot pour satisfaire un pareil gendre ; il s'accommoderait très bien de cet arrangement, où sa fille seule serait sacrifiée. Roland sent tout cela. Après avoir parlé du *giovane* plaisamment, il finit par ne plus en rire.

Toujours est-il qu'au mois de mai le mot de mariage est prononcé, ou, ce qui vaut encore mieux, est écrit par Roland, dans une lettre venue d'Amiens, lettre que l'on n'a pas, mais dont le contenu se devine par la réponse. Ce sont des paroles d'action de grâces que jette sur le papier, à la date du 11 mai, la plume comme enfiévrée de mademoiselle Phlipon. « Je suis à toi, je veux y être, c'est mon plaisir et ma gloire : ton choix fait mon triomphe... Sois mon maître, mon appui, ma couronne... T'aimer, voilà mon mérite ; faire le bien et te rendre heureux, c'est toute mon ambition. » On voudrait citer en entier ce poème amoureux.

Et, pendant quelque temps, Roland semble rester fidèle à sa promesse. Il écrit, le 19 mai, qu'il prépare son installation. Il suppute scrupuleusement ce qu'elle peut coûter, et il voudrait qu'elle coûtât le moins possible : « ... Tu veux bien me sacrifier tout ce qui est bijoux ; et si je ne t'eusse pas jugée de ce goût-là, il est douteux que tu m'en eusses autant inspiré pour toi. Mais il te faut du linge, *peu d'abord* : nous y pourvoirons par la suite. Mais il te faut des robes ; à cet égard-là, c'est sans rémission ; il ne faut rien de superbe, rien de recherché, mais il faut être comme tout le monde... » Cette préface de budget conjugal a bien son intérêt. Elle nous dit ce que sera, pendant près de douze ans, le mode de vivre

des Roland : une médiocrité étroite, et, à certains moments, un peu gênée, sous des apparences décentes. Elle révèle, en outre, certains traits de la nature de M. Roland, le goût de l'ordre, la manie du détail, et, sous ombre de simplicité, quelque parcimonie.

La réponse de mademoiselle Phlipon, sur ce chapitre des dépenses, l'exprime aussi telle qu'elle est. On y retrouve son bon sens, sa décision, sa finesse d'esprit, et le goût vif de ce qui sied, lié au besoin de plaire. Elle laisse à Roland « l'affectation de simplicité ». Elle a du linge pour deux ans; mais il faut « trois robes, l'une d'été, l'autre d'automne et printemps, la troisième, très simple, de toutes les saisons. Il faudrait compter pour cet article, en y comprenant façon, raccommodages, chaussures, petites affaires, au moins vingt-cinq louis, etc. » Et, pour ne pas clore sa lettre sur cette impression, elle ajoute ce couplet, dont le tour un peu solennel n'exclut pas la grâce amoureuse : « J'écris par la fenêtre ouverte; la soirée est belle et chaude, la lune vive et touchante; cette douce fraîcheur qu'on respire, ce calme de la nature éveillent la sensibilité, nourrissent les rêveries. O mon ami! une âme sainte et pure goûte dans la contemplation de ces objets un charme attendrissant que les méchants doivent ignorer; mais pour mieux le ressentir, il faut un autre cœur où l'on retrouve le sien! C'est là le bien qui donne du prix à tout. »

De telles lettres échangées, Jeanne-Marie Phlipon a bien le droit de s'imaginer que les épreuves sont finies. Sans révéler à son amie Sophie Cannet le secret qu'elle doit lui taire, elle ne peut pas s'empêcher de laisser pressentir, dans un langage un peu voilé, qu'elle touche au succès : « Je tiens le fil, j'ai ma tête à moi, ma résolution est inébranlable, ma route évidente, mon but éclairé, digne de moi; préparée à tout, je ne défie ni ne crains rien et je serai toujours ton amie ». Et, comme pour montrer du geste ou du regard celui qu'elle ne peut pas nommer, elle ajoute ces mots, dont la pitié a quelque chose de cruel : « Je chéris et plains notre Henriette. Combien je voudrais la soulager! » Mais le fil, qu'elle a cru tenir, de nouveau lui échappe.

3° Les mois de mai et de juin ne sont pas trop troublés.

Les lettres de l'amoureuse, mélange d'effusions, d'apologies, de confidences, sont ponctuées de termes caressants, auxquels le jargon italien prête un air de friponnerie. Dans ses réponses plus brèves, Roland laisse percer une disposition d'esprit assez quinteuse. Sa bonne humeur même n'a pas toujours plus d'agrément que sa mauvaise. Ses plaisanteries ont quelque chose d'agressif, de brutal : « Tu as donc un peu la tête à l'envers, mon amie? Ce n'est rien, pourvu que tu n'en mettes pas d'autre ». Mais, dès le milieu du mois d'août, c'est la brouille.

Qu'a-t-il donc pu se passer dans l'esprit de Roland? Est-ce le souvenir désagréable et irritant de Sévelinges qui l'obsède? Ou plutôt n'est-il pas troublé, plus encore qu'il ne le laisse apercevoir, par l'attitude passionnée du *giovane,* oscillant, comme dans un accès de démence, entre deux idées fixes, celle de se tuer et celle de tuer le prétendant de Marie-Jeanne? Le mois de juillet tout entier s'est passé, pour mademoiselle Phlipon à maîtriser cet insensé. A la manière dont elle s'explique sur ce sujet, Roland devine bien que cette fureur amoureuse l'importune, la préoccupe, mais ne l'offense pas. Elle n'a pas encore laissé échapper ce mot si féminin : « Ah! mon ami, comme on aime à vingt ans! » mais elle l'a sur les lèvres. Tout en affectant la confiance, Roland ne peut pas s'empêcher de donner accès au soupçon : « Mais il me paraît que tu en es avec ton jeune homme jusqu'à la confidence?... Voilà quatre ou cinq fois que tu me parles de ton jeune homme et toujours par énigmes; je ne m'amuse pas plus que Fontenelle à les deviner. » La peur d'être dupe va-t-elle le prendre?

D'autres soucis, plus vulgaires, mais très cuisants, semblent l'aigrir. A la fin de juillet, il se trouve à court d'argent. Il lui faut recourir à l'emprunt pour adresser à mademoiselle Phlipon les cinquante louis destinés aux achats de noces. Il s'est adressé vainement à « un ami de vingt-cinq ans ». Il lui vient à l'idée de faire à Marie-Jeanne cette étrange proposition : « Ne pourrais-tu point trouver à emprunter ces cinquante louis pour six mois, du 1er novembre, par toi ou ta parente? » Elle répond que sa parente a dû récemment « faire des sacrifices pour quelqu'un de sa famille » et qu'elle

ne saurait les répéter de longtemps. Elle-même, restée sans argent par la faute de son père, a dû s'en procurer pour les dépenses de la maison ; ses boucles de diamants y ont passé. La lettre, où ces aveux de gêne se font jour, se termine sur un tableau très affligeant, celui du vieux Phlipon et de ses disgrâces pathologiques. Et le maître graveur, dont les écarts de conduite ont irrité Roland dès le premier jour, est à peine mis au courant du motif, jusqu'alors secret, de ses assiduités qu'il émet des prétentions de nature à faire éclater cette irritation longtemps contenue. Phlipon n'exigeait-il pas de sa fille qu'elle lui montrât les lettres « écrites par M. Roland depuis son départ, toutes sans exception » ? Ne s'avise-t-il pas d'écrire à Roland, avec son style, sa syntaxe, son orthographe d'illettré, qu'après le refus de sa fille il a le regret de dire qu'il se désintéresse du mariage et qu'il la laisse libre d'user « entièrement de son privilège de majorité » pour en « accélérer la conclusion ».

Tous ces désagréments s'exaspèrent, chez Roland, par un état de santé qui doit tenir du rhumatisme. Au milieu du mois d'août, il a dû brusquement partir pour prendre les bains de boue de Saint-Amand. Une lettre de reproches de mademoiselle Phlipon sur ce départ resté mystérieux le met hors de lui. Il répond en malade aigri, surmené, dans une crise de colère. La fille a osé prendre le parti de son père ! Un homme dont la conduite peut répandre « un mauvais vernis » sur tous ceux qui l'approchent ! « C'était assez manquer à mes parents que de leur taire mes démarches dans la crainte qu'ils ne les approuvassent pas, sans mettre leur fortune à la merci d'un dissipateur. » On voit poindre le motif de rupture qu'il va donner, comme autrefois le médecin Gardannes. Il s'accroche à cette idée : les ménagements que mademoiselle Phlipon a cru devoir observer vis-à-vis de son père lui rappellent à lui-même la déférence qu'il est tenu d'avoir pour des parents auxquels il doit « deux fois la vie ». Peut-il les affliger ?

Si la conduite de mademoiselle Phlipon a jamais été compliquée, c'est celle de Roland qui le devient ; elle confine à l'équivoque. Quand cette jeune fille, que l'histoire appellera du nom de madame Roland, se voit à moitié trahie, elle est

admirable de dignité et d'énergie. Ses lettres à Roland le disent, mais moins bien qu'une lettre écrite à Sophie le 18 août. Elle s'y montre sous son vrai jour, sans aucune de ces affectations de pensée ou de style que lui a laissées la pratique de certains écrivains toujours en quête d'éloquence. Elle écrit à un moment où tout autre qu'elle se trouverait accablée. Elle a toute la charge de la maison. Sans être même aidée d'une servante, elle doit mener de front la boutique, la cuisine, les débats avec le père, un peu assoupis il est vrai, les querelles avec l'amoureux, chaque jour plus pénibles. Son courage, doublé de bonne humeur, suffit à tout. Son état-de cœur et d'esprit s'exprime sans effort dans cette page digne d'être citée pour l'éclat de santé et le rayon qui l'illuminent :

Je te répéterai volontiers ce que je disais à la petite cousine : je tiens humblement mon aiguille ou la queue de ma poêle; je suis devenue toute active et j'étudie aussi peu qu'un capucin... Mon Rousseau est de côté, l'italien dort, la géométrie n'est plus ; je n'acquiers rien qu'un peu de constance et de raison, si elles s'augmentent par l'exercice. Mon pauvre esprit se repose et mon savoir tombe en quenouille... Au bout du compte, les jours s'écoulent et le temps n'est pas perdu quand on peut chaque soir se prouver que les devoirs ont marqué les heures. J'amasse des facultés pour jouir ; je ne sais s'il en doit être de moi comme d'un pauvre prêtre qui s'épargnait singulièrement et ne mangeait que de la merluche toute sa vie pour avoir du poisson après sa mort ! Quoi qu'il en soit, je t'aime toujours et ce plaisir en vaut bien un autre.

C'est le cas de le remarquer, après avoir admiré ce morceau : madame Roland a deux styles, celui de l'école, qui ne se dispense pas toujours d'être ennuyeux, et celui de sa nature, qui est le plus original et le plus franc, Sévigné mise à part. qu'ait eu en France aucune femme. Il y aurait un recueil à faire de ses expressions de fille de Paris qui a vécu vingt-cinq ans derrière un atelier. Et rien ne traduit mieux sa façon d'être, ou au physique ou au moral, que ces expressions. Une de celles qu'elle répète avec plaisir est celle-ci : « Je lui ai débrouillé une fusée. » On la voit, avec ses mains adroites qui démêlent, sans casser un fil, l'écheveau le plus enchevêtré, et on la voit encore avec son esprit délié, qui tire au clair l'imbroglio de sentiments, d'événements et d'intérêts le plus

inextricable. L'écheveau était prêt à se dévider, quand ce pataud de Phlipon est venu gâter tout l'ouvrage.

Elle reprend sa besogne patiemment. Elle amène son père à s'humilier devant Roland : il lui écrit une lettre d'excuses. Ce n'est pas assez. Elle a compris que Roland ne remettrait pas les pieds dans sa maison, tant qu'il craindrait d'y rencontrer Phlipon. Elle prend son parti : elle sortira de chez son père. Elle a besoin, pour hâter cet arrangement, de quelque argent qui lui manque : elle demande à Sophie Cannet de lui prêter 350 livres ; une semaine après, elle a, entre les mains, une traite de son amie. En la remerciant, le 9 octobre, elle lui dit : « Du moment où je fus capable de réfléchir, j'établis le témoignage satisfaisant de ma conscience pour la base de ma félicité ; je n'eus presque jamais que cette base, je la conserve précieusement au prix le plus cher qu'il soit possible de la payer. Encore passe, tant que les devoirs ne sont que pénibles ; mais lorsqu'il y a contradiction entre eux, il ne reste plus que le choix des douleurs : c'est ma situation. Telle je suis, disais-je dernièrement dans un accès de tristesse[1] : jeune encore, affligée, sensible, fière, oppressée, je porte mes pas errants dans un espace immense, où mes yeux ne distinguent que la variété des souffrances dans le trouble du chaos : j'avance en frémissant, je baisse la tête, et j'attends les derniers coups. »

4° Au mois de novembre, après avoir obtenu l'agrément de son père, mademoiselle Phlipon se retire au couvent. Mais, dès le 30 octobre, dans une lettre à Roland, elle avait eu la précaution de lui indiquer sa nouvelle adresse : « Je serai certainement dans huit jours aux Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marcel. » Le 9 novembre, Roland écrit pour se justifier. Elle répond bien finement : « Tiens, laisse-moi te justifier à ma façon : mon cœur s'y entend mieux que toi-même. » Et ce qu'elle trouve à lui dire est fait pour le réconcilier surtout avec lui-même. Elle sait bien que, s'il revient, elle le reprendra et elle trouve aisément l'expression qu'il faut pour qu'il revienne.

1. Mademoiselle Phlipon répète ici plus fortement ce qu'elle écrivait à Roland le 21 septembre. Cf. Join-Lambert, *le Mariage de madame Roland*, p. 255.

Il serait peut-être accouru si des difficultés graves ne l'arrêtaient. On a lésé ses intérêts dans l'administration où il sert[1] ; il a failli démissionner. Il regrette de n'avoir pas, pour calmer ses chagrins, d'autres consolations. Elle répond avec une douceur de pitié pénétrante. Qu'il arrive, et en la revoyant, qu'il reconnaisse « son amie »! Une première expression lui semble trop peu pour « cet état d'angoisse » où il est; elle la renouvelle: « La tristesse me rappelle à moi; elle fait évanouir tous les prestiges d'une raison mensongère, orgueilleuse et trompée; je me livre sans retour à l'impression du sentiment qui m'entraîne. » Craint-il de la revoir? En est-il seulement empêché par une crise de maladie? On peut douter de ses dispositions, quand on l'entend parler de « l'amertume » qui s'est mêlée à son plaisir, en recevant ses lettres : « Tu es tout outrée, violente, emportée, tu me fais trembler enfin; tu me fais redouter... que te dirai-je? » Il reprend de vieilles querelles.

Enfin il part pour Paris le 27 décembre. Il la revoit, dans les premiers jours de janvier 1780, « à la grille ». Il est bouleversé. A peine éloigné d'elle, il lui écrit : « Triomphe dans ta retraite, mon amie, quel est donc ton empire et dans quel état m'as-tu jeté! » Elle répond : « Je ne sais pas triompher quand tu souffres et j'ignore quelle victoire j'ai pu remporter nouvellement. » Par crainte de se retrouver seule, en sa présence, elle exige que, s'il revient, son frère soit avec lui. Il lui conduit deux frères au lieu d'un. L'obstacle des « parents » n'existe plus; la famille l'adopte.

Le 20 janvier, à deux heures, elle écrit à Roland ce mot touchant, même pour d'autres que pour lui : « J'ai tant besoin que tu sois heureux! » Il s'attache à cette parole et il répond ce même jeudi soir : « J'ai tant besoin que tu sois heureux! Voilà ton texte : voilà ma consolation. Malheur à toi si tu l'oublies, ou si jamais tu lui es contraire!... Sache enfin, sache bien positivement que mes parents m'aiment, qu'ils veulent mon bonheur et que la seule chose qu'ils puissent craindre, c'est que je n'y travaille pas efficacement... Mon

1. Voir Claude Perroud, *Lettres de madame Roland*, tome II, appendice F, p. 612.

amie, ma bonne amie ! Je te verrai dimanche. Ne me donne pas de chagrin : tu en as trop eu. Adieu. »

C'est la dernière lettre de la correspondance amoureuse. Huit jours après, mademoiselle Phlipon écrivait à Sophie, et, avant de lui donner le mot de l'énigme qui avait si souvent passé devant ses yeux, elle tâchait d'excuser, une fois pour toutes, sa longue dissimulation. Cette précaution prise, et après avoir, comme a plaisir, retardé le coup de théâtre, elle nommait M. Roland.

Le mariage de Marie-Jeanne Phlipon et de Jean-Marie-Roland de la Platière fut célébré, dans l'église Saint-Barthélemy, le 4 février 1780. Les préliminaires de cette union avaient beaucoup duré. La première visite à mademoiselle Phlipon remontait à plus de quatre ans. Dès 1777, l'amitié s'était faite un peu amoureuse. En mars 1779, Roland s'était, de lui-même, engagé par une promesse formelle qu'il faillit bien ne pas tenir et dont il mit onze longs mois à s'acquitter.

Mademoiselle Phlipon, à force d'industrie, de patience, d'énergie, d'esprit assurément et, sans doute, de cœur, avait enfin « débrouillé sa fusée ».

ERNEST DUPUY

LA PÉNÉTRATION AU MAROC

L'accord franco-anglais est une consécration de la « politique d'assistance » adoptée par le Gouvernement français à l'égard du *Maghzen*. Il autorise tous les espoirs que nous avons d'arriver par des moyens pacifiques à exercer sur le Maroc une action efficace. Le moyen le plus puissant de nous soumettre le Maghzen, sans recourir à la force des armes, c'est l'emprunt avec ses conséquences. Le fait de l'emprunt ne modifiera pourtant pas du jour au lendemain l'état du pays, qui, malgré les apparences, n'était pas tel que le Sultan eût été aux abois si nous ne lui avions pas ouvert notre bourse.

Dans le gouvernement marocain, comme dans tout l'empire chérifien, réside une force de résistance insoupçonnée : il peut vivre encore longtemps en ne payant plus personne. Les dons volontaires des caïds, les *ziaras* religieuses, les aumônes plus ou moins déguisées des sujets peuvent entretenir le Sultan et son entourage pendant des mois et des mois. Les déplacements de la cour chérifienne à Rabat et à Marrakech augmentent encore ces ressources, en suscitant partout où elle passe une recrudescence de fanatisme et de dévouement ; les tribus riches et pacifiques du Haouz sont une réserve qui n'est pas près d'être épuisée. Le Maghzen n'était donc pas

mis par la famine à la merci des prêteurs. Il pouvait choisir. discuter les conditions qu'on lui faisait et rompre les négociations à son gré.

***

C'était la tâche de notre ministre des Affaires étrangères de ramener à des termes acceptables les offres des établissements financiers dont la Banque de Paris et des Pays-Bas avait pris la direction. Ces négociations ont abouti à la signature d'un emprunt de soixante millions. Cette somme considérable, — pourvu qu'elle ne soit pas trop diminuée par des prélèvements usuraires, — est destinée tout d'abord au remboursement des dettes précédemment contractées par le Maroc envers l'Angleterre et l'Espagne, puis à relever le crédit du gouvernement chérifien et à lui permettre d'entreprendre une réorganisation du pays.

Mais cette réforme du gouvernement. le Maghzen seul serait impuissant à la réaliser. Il faut que nous l'y aidions de tout notre pouvoir. C'est là notre premier devoir. Nous ne sommes pas des usuriers fournissant à un mineur des fonds à dissiper. Nous sommes, nous serons des parents soucieux de l'avenir d'un jeune prodigue. incapable de gérer son bien avec sagesse et prudence. Comment. dans ces conditions, notre assistance se manifestera-t-elle ?

Tout d'abord par l'établissement d'un contrôle financier très strict, par une sorte de conseil judiciaire arrêtant le gaspillage.

C'est pourquoi M. Regnault, consul général de France à Genève, a été mis par notre ministre des Affaires étrangères à la disposition des porteurs français de la dette marocaine ; il va représenter à Fez même les intérêts de ce syndicat. M. Regnault sera, en cette qualité. le chef d'un véritable ministère des Finances chérifien : empruntés au service du contrôle tunisien ou à notre service consulaire, familiarisés de longue date avec ce genre de surveillance et d'intervention dans les affaires d'un gouvernement musulman, M. Regnault et ses collaborateurs seront considérés comme étant en mission et rétribués directement par le syndicat des por-

teurs. Cette administration offrira aux prêteurs français toutes les garanties nécessaires; elle surveillera l'emploi de l'argent mis à la disposition du Maghzen et elle exercera le contrôle des douanes dans les ports dont les recettes ont été données en garantie.

Ce contrôle financier réalise la première partie de notre programme au Maroc. Le second point est le rétablissement de l'ordre et de la sécurité. Mais, pour que les personnes soient respectées au Maroc il faut que l'autorité du Sultan y soit incontestée. Or la situation est profondément troublée. Outre les luttes de tribus indépendantes, de caïds rebelles, de marabouts fanatiques et de prétendants à la rénovation de l'Islam, le Sultan est entouré d'intrigues ténébreuses qui déchirent le Maghzen ; seule, la force latente de l'Islam maintient, malgré tout, le prestige du Chérif et une sorte de lien religieux entre les différentes tribus.

C'est l'état que M. Delcassé dépeignait avec vérité et avec force dans la séance de la Chambre des députés du 23 novembre 1903 : « Le Maroc n'est pas une nation, c'est une agglomération de tribus qui n'ont entre elles que le lien religieux, fort indépendantes pour tout le reste les unes des autres, souvent même en guerre les unes contre les autres et sur lesquelles l'autorité du Sultan, déjà précaire aux environs de sa résidence, s'affaiblit avec la distance au point de devenir purement nominale à l'extrémité même du pays. » En ce régime quasi féodal, le Sultan actuel, comme ses prédécesseurs, est toujours assez fort pour résister à la révolte, jamais assez pour en venir à bout. Le raffermissement de l'autorité du Sultan, comme la sécurité des étrangers résidant au Maroc, exige la réorganisation d'une police et d'une armée marocaines.

***

A cet égard, il faut distinguer entre la périphérie et le centre de l'empire chérifien. La périphérie comprend d'abord les côtes de la Méditerranée et de l'océan Atlantique. Sur les côtes, huit ports sont ouverts au commerce étranger : Tétouan, Tanger, Larache, Rabat, Casablanca, Mazagan, Safi

et Mogador ; là sont établies des colonies européennes plus ou moins florissantes, dont la plus importante est, de beaucoup, celle de Tanger.

Les récents incidents, l'enlèvement de MM. Perdicaris et Varley, révèlent une situation intolérable. Il faut, à tout prix, en éviter le renouvellement : la récente convention franco-anglaise nous crée des obligations au regard des autres puissances; nous avons pris la charge de la rénovation du Maroc, notre droit exclusif d'intervention nous donne la responsabilité des tentatives criminelles dont les nationaux des puissances étrangères pourraient être l'objet.

Pour rétablir le bon ordre sur tous les points du littoral marocain, nous devons utiliser les forces de police marocaines déjà existantes, mais en les réorganisant et en les augmentant ; nous pourrons aussi recourir au service des douanes que nous allons installer. La réorganisation des forces indigènes sera obtenue par deux moyens qui sont à la fois nécessaires et suffisants : le paiement régulier de la solde et l'encadrement par des gradés algériens. Le commandement de ces forces sera exercé par des officiers français pris parmi les vétérans de l'armée d'Afrique, mais elles demeureront sous la haute direction des autorités marocaines.

Cela pourra suffire dans tous les ports autres que Tanger. La police de cette grande ville cosmopolite est particulièrement difficile. On avait songé à y appeler des troupes indigènes de l'Algérie, — tirailleurs et spahis algériens. Mais cette introduction de notre armée d'Afrique aurait, à côté de nombreux avantages, de grands inconvénients, des inconvénients majeurs. Il ne faudrait recourir à cette solution qu'à la dernière extrémité. Nous pourrions nous trouver pris dans l'engrenage d'une action militaire, début d'une conquête, que nous cherchons précisément à éviter. Le résultat cherché — sécurité de la colonie européenne de Tanger, — sera obtenu plus sûrement par la réorganisation des « tabars » (soldats marocains) et par l'augmentation de leurs effectifs. Le paiement régulier de la solde et les primes d'engagement et de rengagement suffiront à attirer de nombreux volontaires indigènes et à retenir les soldats qui, actuellement, désertent en masse pour gagner leur vie de différentes façons. L'appel

fait à notre armée d'Afrique se bornera à l'envoi des gradés et des officiers nécessaires sous le commandement d'un officier supérieur, adjoint au Pacha de Tanger. Les effectifs paraissent pouvoir être fixés de la manière suivante : 2 000 fantassins, 300 cavaliers, 4 canons de 75, 2 canons de 95, 2 canons de 80 de montagne. Parmi les artilleurs, les chefs de pièce et les pointeurs seront toujours français ; les autres servants seront indigènes. L'ensemble de ces forces correspondrait à 2 bataillons, 2 escadrons et 2 batteries. Dans chacun des autres ports ouverts, l'effectif de la force de police varierait de 200 à 100 hommes, avec, au besoin, des mitrailleuses.

A l'intérieur du pays, nous devons utiliser aussi les ressources du Maghzen. A Fez, nous avons déjà une mission militaire dirigée par un officier de grande valeur, le commandant Fariau, arabisant consommé, rompu à toutes les roueries de la politique indigène, homme d'action et de volonté. Mais cette mission a eu jusqu'ici une situation effacée et un rôle des plus secondaires. Les effectifs qu'elle avait à instruire étaient dérisoires ; le nombre des soldats présents à l'exercice, insignifiant et toujours variable, par suite du non-paiement de la solde. Les tabars du caïd Mac Lean étaient nombreux et mieux entretenus. Mac Lean, déjà âgé et devenu riche propriétaire, a droit à la retraite. En englobant les tabars français et ceux de Mac Lean et surtout en payant désormais aux uns et aux autres une solde régulière, on peut avoir déjà 2 000 hommes à Fez. On doublera ce nombre de façon à créer une armée de revue ou plutôt une garde, qui permette au Sultan d'être maître chez lui, de n'être plus tenu en échec par un prétendant, ni obligé de subir les exigences d'un Er Raïssouli. Les détails d'organisation importent peu : ils seront réglés sur place pour le mieux, d'après les circonstances, par notre mission militaire. Dans son ensemble, la « garde » marocaine comprendrait à Fez la valeur d'un régiment d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de deux groupes d'artillerie (six batteries, quatre de 75, une de 95 ou de 120 court, une de 80 de montagne).

A Marrakech, on entretiendrait la valeur d'un bataillon d'infanterie, d'un escadron de cavalerie et d'une batterie mixte (deux sections de 75, une section de 80 de montagne),

le Sultan devant toujours emmener dans ses déplacements une partie de sa garde, qui complèterait la garnison de sa nouvelle résidence. Le troisième point important à tenir à l'intérieur du Maroc est celui d'El Ksar el Kébir, qui commande la presqu'île de Tanger-Tétouan et le centre religieux d'Ouezzan. On pourrait affecter à cette garnison un effectif sensiblement égal à celui de Marrakech. Ces troupes marocaines, recrutées parmi les indigènes du pays et encadrées par des gradés français ou indigènes d'Algérie, seront commandées par des officiers français, mis à la disposition du gouvernement marocain.



Nous avons laissé de côté la façade marocaine qui regarde l'Algérie ; il faut en faire un examen détaillé.

De l'embouchure de la Moulouya à Figuig et à Kénadsa, nous avons sur plus de mille kilomètres une frontière indécise. De ce côté, la muraille du bastion marocain est formée par le revers oriental du Riff, puis du Moyen Atlas, séparés l'un de l'autre par la trouée de Taza. Au pied de ces cimes qui atteignent quatre mille mètres, la Moulouya creuse un vaste fossé de circonvallation. Les relations de nos tribus-frontière sont loin d'être amicales avec leurs voisins de l'Ouest. Des incidents nombreux ont été provoqués par les incursions réciproques. Les protocoles récents de 1901 et de 1902 paraissent y avoir mis un terme dans la région d'Oudjda et plus au nord. Dans la partie méridionale, au contraire, Bou Amama, l'agitateur permanent du Sud Oranais, réfugié en territoire marocain, maintient une effervescence continuelle. Le vieux marabout trouve des troupes de pillards toujours prêtes chez les Méhayas, chez les Beni-Guils et les Bérabers du Tafilalet. Les événements de 1903 dans le Sud Oranais sont son œuvre. Ils sont encore trop récents pour avoir besoin d'être rappelés. A la suite du combat d'El Moungar, la nécessité s'est fait sentir d'une action énergique, mais prudente et avisée. Le choix du Gouvernement s'est porté sur l'homme qui convenait à cette situation difficile. L'opinion est unanime pour admirer l'œuvre du général Lyautey.

Mais c'est à Aïn Sefra que commande cet officier général. De ce côté, notre pénétration est forcément limitée si l'on ne veut pas rouvrir l'ère des coûteuses et inutiles folies, et l'action que nous pouvons exercer sur les tribus voisines est secondaire pour l'avancement de nos affaires au Maroc proprement dit. Nous sommes, ici, en marge du Maroc, non seulement du *Bled el Maghzen* (pays de bureau, pays soumis au Sultan), mais même du *Bled es Siba* (pays révolté) et l'impuissance du Maghzen est complète chez les Beni Guil, les Oulad Djerir, les Doui Ménia et les Bérabers du Tafilalet. Il n'y a donc aucune tentative de pénétration sérieuse au Maroc à faire avec leur coopération. Il faut s'entendre avec ces tribus pour avoir la paix chez nous — et voilà tout. Derrière elles, notre influence ne saurait faire de progrès décisifs : dans la direction du Haut Atlas, elle se heurte à des tribus sauvages, insoumises, et à des obstacles naturels insurmontables. Il faut nous borner dans le Sud Oranais à une œuvre de pacification locale et nous arrêter à temps.

Le chemin de fer de pénétration sera poussé de Beni Ounif à Ben Zireg, vers la fin de cette année 1904. L'année prochaine il pourra, si l'on y consacre des crédits suffisants, atteindre Béchar-Kénadsa. Là sera son terminus — pour un temps probablement très long. Au delà, il faudrait soit se diriger sur Igli, vers le Touat et Tombouctou (c'est l'utopie transsaharienme), soit, — ce qui vaudrait évidemment mieux, mais serait encore prématuré, — piquer vers l'ouest et chercher à atteindre par le Sous un point de la côte atlantique tel qu'Agadir ou Mogador, en enserrant le Maroc par le sud. Mais il faut se défier de la magie de certains mots : enserrer, englober, conceptions schématiques qui ne signifient rien dans la réalité présente. A considérer la nature de ce pays effroyable, il faudrait un tour de force pour accomplir une œuvre de géants... ou de dissipateurs.

Nous stoppons donc à Kénadsa; nous y créons un centre d'attraction avec marché franc, dispensaire, *médersa*, etc..., tout l'attirail pacifique et scientifique qui, s'il ne sert pas beaucoup, a du moins l'énorme avantage d'être à bon marché; et nous cherchons par nos bonnes façons à attirer les Bérabers, les Aït Kebbach, les chorfas du Tafilalet et toutes

les tribus du Guir à la Moulouya et à l'Oued Ziz. Comme le Marocain n'est pas plus indifférent qu'un autre au « petit profit », on peut espérer qu'il ira s'approvisionner plus volontiers à la gare de Kénadsa qu'à la côte méditerranéenne. Nous verrons se reproduire à Kénadsa le phénomène de « champignonnage », selon l'expression pittoresque du général Lyautey : comme à Beni Ounif, la station terminus ne tardera pas à être entourée d'une agglomération commerçante. Nous souhaitons qu'à Kénadsa, les docks destinés aux marchandises d'échange avec les indigènes, cotonnades, sucre, café, thé, ustensiles de quincaillerie, soieries, objets précieux d'or et d'argent, soient nombreux, vastes et bien aménagés, comme à Beni Ounif. A mettre les choses au pis, le chemin de fer de pénétration facilitera tout au moins le ravitaillement de nos postes. Il permettra d'en diminuer le nombre. L'œuvre du général Lyautey à Aïn Sefra aura donc consisté essentiellement à pacifier le Sud Oranais et à en organiser l'occupation d'une façon rationnelle et économique. Cette répartition nouvelle des forces occupant le Sud Oranais permettra une réduction notable de leur effectif. D'où, une économie considérable, car les ravitaillements sont, à de pareilles distances, ruineux.

***

Tant que nous ne serons pas arrivés à cette réduction d'effectifs, la pacification du Sud Oranais sera incomplète et l'ère des grosses dépenses demeurera ouverte : folles dépenses, en raison de la valeur, absolue et relative, de la région. L'économie s'impose d'une occupation rationnelle, proportionnée à la valeur de ce pays et aux espérances qu'on peut concevoir de son avenir, mesurée surtout au rôle effacé et accessoire qu'elle est appelée à jouer dans notre pénétration marocaine. Et ce sera un grave danger évité : celui que crée la présence d'éléments guerriers en trop grand nombre sur un théâtre d'opérations nulles, où l'activité n'a pas d'autre aliment que la poussée en avant, dans l'inconnu, vers les aventures. Quelque admiration que l'on puisse avoir pour l'œuvre du général Lyautey, il y aurait un inconvénient sérieux à ce

que sa mission se prolongeât dans le Sud Oranais, où il représentera bientôt une force sans emploi, — inconvénient d'autant plus grand que la force est plus considérable. Il faut donc qu'il quitte Aïn Sefra le plus tôt possible : le succès de sa mission aura été d'autant plus grand qu'il aura su la rendre plus brève. Il était destiné à pacifier et à réorganiser le Sud Oranais. La meilleure preuve que l'un et l'autre point sont acquis, c'est la suppression nécessaire de la subdivision d'Aïn Sefra et sa transformation en un simple territoire de commandement.

A Aïn Sefra, au lieu d'un général en vue, il suffit d'un simple officier supérieur, commandant le « territoire du Sud Oranais », — et le centre de gravité de notre pénétration sera reporté là où il doit être, à proximité du principal effort à tenter, c'est-à-dire vers le nord, à Tlemcen, car c'est de Tlemcen qu'il faut surveiller et diriger à la fois notre action par Oudjda vers Taza et Fez, vers cette porte du Maroc qui doit nous attirer avant tout.

Cette combinaison est d'ailleurs conforme à la logique. Il est absolument nécessaire de réaliser l'unité d'action sur toute notre frontière franco-marocaine. A l'heure actuelle, elle est partagée entre deux subdivisions : Tlemcen au nord, Aïn Sefra au sud. Le cercle de Méchéria est lui-même à cheval sur les deux territoires : à qui entendre du chef qui est à Tlemcen ou bien de celui qui est à Aïn Sefra? L'unité de vues et d'action ne sera réalisée que par la création d'une subdivision-frontière unique, véritable marche franco-marocaine dont le siège tout indiqué sera Tlemcen; cette subdivision réunira deux territoires de commandement qui se partageront la longue frontière entre Nemours et Figuig : celui de Lalla-Marnia au nord, celui de Figuig au sud, qui auront tous deux leur pendant du côté marocain, le premier dans le gouvernement de l'Amel qui réside à Oudjda, le second dans celui de l'Amel de Figuig.

Une simplification essentielle pour la bonne marche des affaires sera ainsi réalisée et, du même coup, une économie et une réduction de cadres. Le luxe de ces derniers, particulièrement en officiers généraux, est très grand. On voit, en Algérie, des divisionnaires qui n'ont qu'une brigade de troupes sous

leurs ordres. Des subdivisions n'ont parfois qu'un bataillon à mettre sous les étoiles de leur brigadier. C'est un régime espagnol auquel il est temps de renoncer. Pour commencer, il faut, des deux subdivisions de Tlemcen et d'Aïn Sefra, ne faire qu'une, dont le siège serait à Tlemcen. Cette subdivision frontière engloberait une partie notable de la division d'Oran; ce serait l'occasion de procéder au remaniement territorial du 19e corps d'armée et de ne plus former en Algérie que deux divisions : celle de Constantine à l'est, celle d'Oran à l'ouest. Celle du centre, disparaissant, serait répartie entre les deux autres. Mais la subdivision nouvelle de Tlemcen serait, en quelque sorte, indéfiniment extensible vers l'ouest. Le jour où elle aurait étendu son rayon d'action ou d'influence jusqu'au pays marocain et poussé la voie ferrée de Lalla-Marnia à Taza, elle se transformerait sans doute en division à son tour : l'accroissement du domaine soumis à notre influence justifierait alors cette création.

***

Enfin, la Chambre a voté un crédit de six cent mille francs, destiné au développement d'œuvres de civilisation chez les tribus musulmanes au Maroc. C'est par l'assistance médicale que notre intervention peut se présenter tout d'abord aux indigènes marocains. On a déjà créé un dispensaire à Figuig. Ce serait à l'établissement d'infirmeries indigènes à Oudjda, à Aïn Chaïr, à Kénadsa que devrait être consacrée une partie des ressources votées ; l'excédent servirait à la création de dispensaires pour les femmes, dirigés par des doctoresses et des infirmières françaises à Oudjda et à Kénadsa, par exemple. Enfin, si nous en avions les moyens, il serait utile d'installer des écoles indigènes où les pupilles de nos *medersas* algériennes enseigneraient aux jeunes Marocains, avec le Coran, quelques notions de langue française.

Il y aurait lieu aussi d'envoyer des médecins français ou indigènes d'Algérie dans les principaux ports du Maroc pour donner des soins et des médicaments gratuits aux Marocains privés jusqu'ici de toute assistance médicale ; en certains points, ce service serait doublé de dispensaires dirigés par des

sages-femmes. En outre, l'envoi d'instituteurs indigènes formés en Algérie par nos soins, aurait les mêmes avantages au Maroc que sur notre frontière algérienne.

Il faut signaler l'insuffisance numérique de nos agents consulaires sur différents points de la côte atlantique. Des commerçants européens suppléent généralement ces fonctionnaires, mais ils n'ont ni la même compétence, ni la même autorité. Parfois c'est un caïd marocain qui fait fonctions de consul français, caïd ne sachant, bien entendu, ni lire ni écrire le français. Une partie du crédit supplémentaire ouvert au ministre des Affaires Étrangères serait donc utilement consacrée à la création de quelques postes consulaires.

La fondation à Tanger d'un journal arabe, soutenant le Maghzen et dépendant de notre légation, serait très opportune. Il ne faut pas oublier la Mission des Archives marocaines, créée en vue de poursuivre sur place une enquête méthodique sur l'administration du Maghzen et l'organisation intérieure du pays. Cette mission a déjà publié deux brochures du plus haut intérêt. Il est à souhaiter qu'elle nous donne prochainement un historique des diverses tribus, véritable travail de reconnaissance indispensable pour la pénétration pacifique ou militaire.

Les grands travaux publics ne peuvent venir que par la suite, comme aussi les entreprises industrielles et commerciales. Car, si intéressante, si importante que soit cette partie de notre œuvre dans un pays qui renferme tant de richesses inexploitées, elle rentre plutôt dans la seconde partie de notre programme. Quand la maison brûle, ce n'est pas le moment de songer aux embellissements, ni à la location des appartements ; il faut avant tout éteindre l'incendie ou, du moins, en circonscrire le foyer. Il faut, avant toutes choses, nous assurer le Maghzen pour combattre les deux fléaux du Maroc : l'anarchie et le fanatisme religieux. Le reste viendra plus tard, tout naturellement.

COLONEL X

FLEUR-DE-MAI[1]

IX

Cette année-là, Dieu protégeait les pauvres. Du moins, c'était ce que disaient les femmes du Cabañal, groupées l'après-midi sur la plage, deux jours après la sortie des barques.

Les paires du *bou* revenaient à toutes voiles, vent arrière; et la ligne claire de l'horizon apparaissait dentelée d'innombrables petites ailes dont les couples approchaient deux par deux, comme des colombes attachées ensemble par un ruban, à fleur d'eau.

Même les plus vieilles poissonnières du pays ne se rappelaient pas une pêche aussi abondante. « Ah! oui, Seigneur! On aurait cru que le poisson était là, sous l'eau, en grandes masses, et qu'il attendait avec patience les filets, pour y entrer de bon gré, allégeant ainsi la misère des pêcheurs. »

Les barques arrivaient, repliant leurs voiles; et elles demeuraient tranquilles, oscillant à quelques mètres de la grève. Chaque fois qu'une paire arrivait, la foule se précipitait à la limite des vagues; et c'était un tumulte de jupes malpropres, de faces rouges et de chevelures ébouriffées; et l'on criait, et l'on discutait, et l'on s'injuriait pour savoir à qui

1. Voir la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

serait le poisson. Les « chats » sautaient des barques dans l'eau jusqu'à la ceinture et formaient une longue chaîne où alternaient les porteurs et les paniers ; et la chaîne s'avançait droit vers le rivage, sortant peu à peu des flots paisibles, si bien qu'enfin les pieds nus touchaient le sable sec ; et alors les femmes des patrons s'emparaient du poisson et se chargeaient de le vendre.

Sur le sable, palpitante encore dans les paniers de roseaux, s'étalait toute cette richesse : les surmulets de roche qui, pareils à de vivants pétales de camélia, contractaient leur dos de vermillon, dans les spasmes de l'asphyxie ; les calmars visqueux et les poulpes, qui tordaient leurs enchevêtrements de bras, se pelotonnaient, se recroquevillaient, agonisaient ; les soles, plates et minces comme des semelles de souliers ; les raies, faisant trembler leur mucosité flasque ; et surtout les crevettes, — la pêche la plus précieuse, — qui, cette année-là, surprenaient par leur abondance, transparentes comme le cristal, remuant avec désespoir leurs antennes et détachant sur le fond sombre des paniers noirâtres leurs doux tons de nacre.

L'étroite bande de mer entre le rivage et les barques était peuplée comme si elle eût été un morceau de terre ferme. Les mousses passaient, la cruche sur l'épaule, envoyés par l'équipage qui, fatigué de l'eau chaude et sale des barils, aspirait à boire l'eau fraîche de la Fontaine du Gaz. Les gamines de la plage, retroussant sans vergogne leurs petites jupes en haillons et montrant leurs cuisses couleur de chocolat, s'avançaient dans l'eau pour mieux voir et pour, le cas échéant, s'approprier quelque menu poisson. Et, afin de tirer sur le sable celles d'entre les barques qui devaient rester à sec le jour suivant, les bœufs de la Société des pêcheurs descendaient au milieu des vagues : des bêtes superbes, blondes et blanches, énormes comme des éléphants, qui marchaient avec une majesté lourde et qui balançaient leurs épais fanons avec une fierté de sénateurs romains.

Ces attelages, qui défonçaient la grève sous leurs sabots et qui, par un subit effort de leurs têtes monstrueuses, entraînaient les barques les plus pesantes, avaient pour conducteur Chepa, un gringalet débile et bossu, à la face de vieille mali-

cieuse, un avorton qui pouvait avoir quinze ans et qui pouvait en avoir trente, empaqueté dans un ciré jaune au bas duquel sautillaient deux courtes jambes tannées où la peau, suivant avec exactitude les inflexions de l'ossature, dessinait tous les contours et tous les ligaments du squelette.

Autour des barques qui remontaient lentement vers la grève se trémoussait une fourmilière de marmaille loqueteuse et mal peignée qui. émergeant de l'eau à mi-corps, comme dans les cortèges de néréides et de tritons qui escortent les barques mythologiques, demandait avec des cris aigus qu'on lui jetât une poignée de *cabets*.

Sur la plage s'organisait un marché où les ventes s'effectuaient à grand renfort de clameurs, de gesticulations et d'insultes.

Les femmes des patrons de barques, derrière leurs bannes pleines, disputaient sur les prix et se chamaillaient avec le troupeau vociférant des poissardes qui devaient revendre ce poisson le lendemain, à Valence ; et, quand on s'était entendu sur le prix de l'arrobe, les insultes recommençaient de plus belle, parce que la vendeuse refusait de donner les grosses pièces au prix convenu, tandis que l'acheteuse prétendait exclure du marché le fretin. Deux vastes paniers de sparte suspendus à des cordes et quelques gros cailloux servaient de balances et de poids ; et toujours il y avait là quelques gamins du pays, d'entre ceux qui avaient été à l'école, pour s'offrir comme secrétaire des patronnes et pour inscrire sur un morceau de papier le compte des ventes faites.

Poussés du pied par l'acheteur, les paniers pleins tournaient, couvés des yeux par les mauvais garnements de la plage. Toute pièce qui tombait d'un panier « s'évaporait », comme absorbée par le sable ; et les bons bourgeois venus de Valence pour admirer le poisson frais étaient heurtés, bousculés par les remous de cette cohue qui, pareille à une trombe sans cesse en mouvement, changeait de place chaque fois qu'arrivait une nouvelle barque.

Dolores était là dans toute sa gloire. Pendant bien des années, lorsqu'elle achetait le poisson comme simple marchande, elle avait désiré être patronne de barque et avoir ainsi le droit de tarabuster les autres et de s'imposer au misé-

rable troupeau des revendeuses. Or, ses ambitions s'étaient réalisées: au lieu d'acheter, elle vendait; et ses gracieuses narines aspiraient l'air avec orgueil, et elle se cambrait au milieu des corbeilles qui venaient d'être apportées devant elle, tandis que Tonet s'occupait de faires les pesées et de tenir le compte des ventes.

Presque échouée sur le fond bas, la *Fleur-de-Mai* attendait, roulant doucement, que les bœufs la remontassent sur le sable.

Le Recteur aidait ses matelots à carguer la voile ; et, de temps à autre, il s'arrêtait pour observer comment sa femme se tirait d'affaire, comment elle débattait les prix avec les poissardes et concluait les ventes, inscrites aussitôt par Tonet. « La voyez-vous? On dirait une reine! » Et le pauvre homme était réjoui par l'idée que sa Dolores lui devait tout, tout, à lui seul.

Sur l'avant, Pascualet dressait sa mignonne silhouette, immobile comme s'il eût été la sculpture de la proue, métamorphosé en vrai loup de mer, sale, pieds nus, les pans de la chemise hors du pantalon et livrés au vent, de sorte qu'on apercevait son petit ventre, rougeâtre comme celui d'une statuette en terre cuite. Et vis-à-vis de la barque se tenait en admiration devant lui toute une troupe de faméliques rôdeurs de grève, gueux en guenilles qui offraient l'aspect d'une tribu de sauvages, ayant sur leur peau brunie la patine que donne la brise de mer, avec des membres décharnés qui prouvaient que l'air salin ne suffit pas à nourrir. « Quelle chance il avait, ce Recteur! Il ramenait sa barque pleine de crevettes, qui se vendaient deux *pesetas* la livre! Enlevez, enlevez! » Et les misérables ouvraient la bouche et roulaient de grands yeux, comme s'ils voyaient une éblouissante inondation de *pesetas*.

Chepa vint avec sa paire de bêtes puissantes; et la *Fleur-de-Mai*, grinçant sur les pièces de bois où glissait sa quille, commença de remonter sur le sable.

Le Recteur avait quitté sa barque et il était près de Dolores, souriant comme un bienheureux devant ce tablier retroussé et rempli de grosses poignées de monnaie qui menaçaient d'en rompre la toile. « En voilà, une journée! Quelques-unes

encore comme celle-là, et ce serait suffisant pour vivre à son aise. Qui sait? La bonne chance se répéterait peut-être; car le vieux qu'il avait pris à son bord était un sorcier pour deviner les meilleures places. »

Mais il interrompit ce discours enthousiaste pour regarder les mains de son frère : les linges n'y étaient plus. « Eh bien, Tonet était donc guéri? Tant mieux! De cette façon, il pourrait accompagner son frère à la seconde sortie, et il verrait comme on s'amusait. C'était un plaisir de pêcher, quand on retirait les filets combles, avec si peu de peine. Pascualo se proposait de reprendre la mer dès le lendemain matin. Il fallait profiter du temps favorable. »

Quand la vente fut terminée, Dolores demanda au Recteur s'il allait revenir à la maison. Mais il n'en savait rien. « Il lui répugnait de laisser la barque seule. Les hommes de l'équipage étaient capables de filer au cabaret dès qu'il aurait tourné le dos, et la barque ne pouvait demeurer à l'abandon sur cette plage où les maraudeurs pullulaient, toujours à l'affût des choses bonnes à chaparder. Il était donc obligé de rester là jusqu'à ce que les hommes fussent endormis, et même il y passerait probablement la nuit entière. Par conséquent, s'il n'était pas rentré à neuf heures, Dolores pouvait se coucher sans l'attendre. Quant à Tonet, il irait prendre congé de Rosario et préparerait ses hardes; mais, avant l'aube, il devrait être au bateau : car le patron n'aimait pas qu'on fût en retard. »

Dolores échangea un rapide coup d'œil avec son beau-frère, puis elle dit bonsoir à son mari. Elle voulait emmener Pascualet. Mais le gamin aima mieux rester avec son père sur la barque; de sorte que la belle patronne partit seule, tandis que les deux hommes suivaient du regard le gracieux dandinement de ce corps superbe qui s'éloignait, diminuait, finit par disparaître.

Tonet flâna près de son frère jusqu'à la nuit, devisant avec le père Batiste et avec d'autres pêcheurs sur l'extraordinaire abondance du poisson. Et, au moment où le mousse commençait à préparer le souper, il se retira.

Le Recteur, demeuré seul, se mit à se promener de long en large sur le sable, les mains dans sa ceinture, écoutant le

frou-frou de ses culottes imperméables qui avaient un claquement de parchemin sec. La plage était obscure. Sur les ponts de quelques barques flambaient, allumés pour faire chauffer la marmite, des fagots devant lesquels passaient de temps à autre des ombres d'hommes. La mer, presque invisible, se trahissait par une légère phosphorescence et avait un doux murmure. Du lointain venaient à travers l'obscurité des abois de chiens, des voix d'enfants entonnant une chanson amortie par la distance. C'étaient les mousses qui s'en retournaient au Cabañal.

Le Recteur observait la faible raie de lumière cramoisie qui s'étendait à l'horizon, par delà la ligne des toitures derrière lesquelles s'était caché le soleil. Cette couleur ne lui plaisait pas : comme il le disait avec son expérience de marin, le temps n'était pas sûr. Mais il s'en inquiéta peu ; il ne pensait qu'à ses affaires et à son bonheur.

Non, il n'avait pas à se plaindre du sort. Un foyer tranquille, une bonne femme, des bénéfices qui, avant une année, lui permettraient de construire une seconde barque pour former la paire avec la *Fleur-de-Mai*, et un enfant digne de lui, qui déjà montrait une grande affection pour la mer et qui, avec le temps, deviendrait le meilleur patron du Cabañal. « Grâce à Dieu, il pouvait se considérer comme le plus heureux des mortels, encore qu'il ne ressemblât guère à cet homme du conte, qui n'avait pas de chemise; car il en possédait, lui, plus d'une douzaine, et il avait un morceau de pain assuré pour sa vieillesse. »

Ragaillardi par la méditation de ce bonheur, il accélérait son pas lourd et se frottait les mains allègrement, lorsqu'il aperçut, à peu de distance, une ombre qui s'approchait avec lenteur. C'était une femme, une mendiante sans doute, qui allait de barque en barque pour demander comme aumône le rebut de la pêche. « Grand Dieu ! que de misère il y a ici-bas ! » Le sentiment de son propre bonheur lui inspirait le désir d'y faire participer tout le monde : il attrapa le bout de sa ceinture, où il gardait, bien nouées, quelques *pesetas* et de la menue monnaie.

— Pascualo ! — murmura la femme, d'une voix douce et timide. — C'est toi, Pascualo ?

Cristo! Quelle bévue il allait commettre! Cette femme, c'était Rosario, sa belle-sœur. « Il lui dit que, si elle venait chercher son mari, elle avait perdu sa peine : car Tonet était parti depuis quelque temps et devait l'attendre à la maison pour souper. »

Mais quand le joyeux Recteur sut qu'elle ne cherchait pas Tonet, il demeura perplexe. « Que faisait-elle donc ici? Elle avait quelque chose à lui dire?» Il s'étonnait qu'elle fût venue dans cette intention : car il n'avait guère de rapports avec la femme de son frère, et il ne comprenait pas en quoi elle pouvait avoir besoin de lui.

Il croisa les bras, regardant sa barque où Pascualet et l'autre « chat » dansaient autour de la marmite posée sur le feu, et il attendit les paroles de cette ombre qui demeurait là, tête basse, comme si elle était saisie d'une invincible timidité.

« Eh bien! elle pouvait parler : il écoutait. »

Rosario, comme il arrive quand on désire terminer vite et qu'on tâche de tout dire en une seule fois, releva la tête avec énergie; et elle fixa dans les yeux du Recteur ses yeux où brillait une mystérieuse phosphorescence.

« Ce qu'elle avait à lui dire, c'était qu'elle avait à cœur la dignité de la famille. Elle ne pouvait souffrir plus longtemps ce qui se passait. Le Recteur et elle-même étaient un objet de risée pour tout le Cabañal. » — « Allons donc! Un objet de risée? Lui? Et pour quel motif riait-on à ses dépens? Il n'était pas un singe, et il ne voyait pas qu'on eût lieu de se moquer de lui. »

— Pascualo, — dit Rosario, très bas, mais avec force, résolue à tout dire, — Pascualo, Dolores te trompe.

Quoi?... Sa femme le trompait?...

Il inclina quelques instants sa grosse tête, comme un bœuf qui reçoit un coup de masse. Mais soudain la réaction se fit : il y avait en lui une foi suffisante pour résister aux coups les plus forts.

— Mensonge! mensonge! — Va-t'en, langue de vipère!

Si l'obscurité n'avait pas été aussi dense, peut-être Rosario se fût-elle épouvantée, à voir le visage du Recteur. Il piétinait comme si la calomnie s'élevait du sable et qu'il voulût l'écraser; il agitait ses bras avec une expression menaçante, et les pa-

roles s'échappaient de sa bouche avec un balbutiement, comme si l'excès de la rage les eût à demi étranglées dans sa gorge.

« Ah ! la méchante peau ! Croyait-elle qu'on ne la connût point ?... De l'envie, rien que de l'envie ! Elle haïssait Dolores et elle mentait pour la perdre... N'était-ce pas assez qu'elle fût incapable de conduire le pauvre Tonet ? Il fallait encore qu'elle essayât de déshonorer Dolores, qui était une sainte !... Oui, Seigneur, une sainte ! et Rosario ne lui arrivait pas seulement à la cheville ! »

— Va-t'en ! — rugissait-il. — Va-t'en, ou je te tue !

Mais, en dépit des menaces qui accompagnaient l'ordre de s'en aller, Rosario demeurait, comme si, résolue à tout, elle n'entendait même pas les injonctions du Recteur.

— Oui, Dolores te trompe, — redisait-elle avec une obstination désespérante. — Elle te trompe, et avec Tonet.

« *Recordons !* Elle osait faire entrer aussi son pauvre frère dans la danse ? » L'indignation le suffoquait ; une pareille calomnie était intolérable ; et, dans sa fureur, il ne savait que répéter :

— Va-t'en, Rosario ! Va-t'en, ou je te tue !

Mais il le répétait d'une façon terrible, saisissant sa belle-sœur par les poignets, la secouant avec furie, la rudoyant avec tant de brutalité que la malheureuse femme, prise de peur, réussit à dégager ses mains et fit un mouvement pour fuir. « Elle était venue afin de rendre service à son beau-frère, afin d'empêcher que les gens continuassent à se moquer de lui ; mais, après tout, puisqu'il le voulait, il pouvait continuer à être godiche. »

— Imbécile ! *Llanut*[1] *!*

Et, crachant ces deux insultes comme un adieu méprisant, elle prit sa course et laissa là le Recteur ébahi, les bras croisés.

« Ah ! la mauvaise peau ! Comme son frère était à plaindre d'avoir une femme pareille ! » Il éprouvait une satisfaction de s'être indigné avec cette violence. L'envieuse avait été traitée comme elle le méritait. « Elle pouvait revenir, maintenant, avec ses calomnies !... »

1. Forme valencienne de *lanudo*.

Et il se promenait sur le sable mouillé par les vagues; et, quelquefois il sentait tout à coup l'eau pénétrer dans ses gros souliers.

Oui, quand il se rappelait l'énergie de son attitude, il soufflait de contentement. Et, néanmoins, quelque chose le tracassait dans la cervelle et dans la poitrine, quelque chose qui, par instants, devenait une confuse inquiétude, et qui lui serrait la gorge et qui lui donnait une mortelle angoisse.

En somme. pourquoi ce qu'avait dit Rosario ne serait-il pas la vérité ? Tonet avait été l'amoureux de Dolores, et c'était Tonet qui avait fait connaître Dolores à Pascualo... Depuis le mariage, ils se voyaient très souvent : ils s'entretenaient seuls durant des heures entières, et la belle-sœur témoignait au beau-frère le plus vif intérêt... « *Cristo!* Et lui qui n'avait rien deviné, qui n'avait pas même soupçonné son déshonneur !... Ah ! oui, les gens avaient dû rire ! ».

Et il piétinait avec furie, les poings serrés, proférant de ces jurons épouvantables qu'il réservait d'habitude pour les jours de tempête.

« Mais pourtant non, ce n'était pas possible !... Comme cette langue de vipère jubilerait, si elle le voyait dans cette rage d'enfant crédule !... Et, d'ailleurs, qu'est-ce que Rosario lui avait dit ? Rien : le même cancan avec lequel on l'avait maintes fois ennuyé sur la plage. Seulement, si les pêcheurs se permettaient cette plaisanterie injurieuse, c'était pour le taquiner et pour se gausser de son air sombre; tandis que Rosario lançait la calomnie avec l'intention venimeuse de mettre la discorde dans le ménage. Mais tout ça, ce n'était que des mensonges. Dolores manquer à ses devoirs ? Oh ! non, ce n'était pas possible ! Une femme si bonne, et qui avait un enfant, ce petit Pascualet qu'elle aimait d'un amour si tendre ! »

Et, pour se convaincre mieux, pour chasser l'angoisse qui lui oppressait l'âme, le Recteur accélérait le pas et se redisait, d'une voix si altérée par l'émotion qu'elle lui semblait à lui-même la voix d'un autre :

— Des mensonges ! rien que des mensonges !

Ces mots le tranquillisaient. Il se soulageait à les répéter ; il semblait vouloir persuader la mer, les ténèbres, les barques

qui avaient assisté à la dénonciation de Rosario. Mais, hélas ! il portait son mal en lui-même ; et, tandis que sa bouche répétait : « Des mensonges ! » ses oreilles bourdonnaient comme si eussent encore vibré au dedans les dernières paroles de sa belle-sœur : « Imbécile ! *Llanut !* »

« Non, *recristo!* Tout plutôt que ça!... » Et, à la pensée que Rosario pouvait avoir dit vrai, il sentait de nouveau ce furieux besoin de destruction dont il avait parlé à Roseta, quelques jours auparavant, sur le chemin du Grao; et il se représentait Tonet, Dolores et son fils même comme de terribles ennemis.

« Et pourquoi ne serait-ce pas vrai? Il était admissible que, par haine contre Dolores, une femme telle que Rosario la calomniât furtivement auprès des voisines ; mais s'adresser ainsi à l'époux lui-même, cela ne supposait-il pas le désespoir de celle qui se croit réellement trahie? »

Maintenant, il regrettait d'avoir été si dur avec sa belle-sœur. N'aurait-il pas mieux fait de l'écouter et de tirer au clair toute la vérité cruelle? La certitude, même avec la plus atroce des souffrances, était préférable au doute.

— Père! père! — cria une petite voix joyeuse, sur le pont de la *Fleur-de-Mai*.

C'était Pascualet qui l'appelait pour souper. Mais non, le Recteur ne souperait pas. Il pensait bien à souper, avec cette émotion qui le prenait à la gorge et qui lui serrait la poitrine comme dans un étau !

Il s'approcha de la barque, dit à ses hommes, sur un ton sec et impérieux, qu'ils pouvaient manger; quant à lui, il s'en allait à la ville : et, s'il ne revenait pas, l'équipage dormirait à bord, en attendant la sortie du lendemain matin.

Il s'éloigna sans regarder son fils, traversa comme un fantôme cette plage noire, marchant droit devant lui, se heurtant parfois aux vieilles barques, enfonçant ses gros souliers dans les mares où croupissait encore un peu d'eau laissée par les vagues de la dernière tempête.

A cette heure, il se trouvait mieux. Comme cela l'avait calmé, de s'en aller à la recherche de Rosario! Il n'entendait plus cet affreux bourdonnement au milieu duquel résonnaient les dernières insultes de sa belle-sœur; son idée fixe ne le

tourmentait plus, ne lui donnait plus ces douloureux élancements au cerveau. Son crâne lui semblait vide : il ne souffrait plus de ce poids sur la poitrine ; il se sentait d'une étonnante légèreté, comme s'il marchait par bonds, effleurant à peine le sol ; et la seule gêne qui lui restât, c'était cet étranglement, ce nœud qui l'étouffait, et aussi un goût saumâtre sur la langue, comme s'il avait bu de l'eau de mer.

Il allait donc savoir tout, tout! Quelle triste satisfaction ! « *Recristo!* Jamais il n'aurait imaginé qu'il lui arriverait, une nuit, de courir comme un fou jusqu'à la masure de son frère, le long de la plage, en évitant les grandes rues comme si la présence des gens lui faisait honte... Ah! comme elle lui avait bien planté le poignard au cœur, cette Rosario! Quelle mystérieuse puissance avaient eue les paroles de la méchante femme pour éveiller en lui ces implacables fureurs de démoniaque! »

Il entra presque en courant dans une ruelle qui débouchait sur la plage, une ruelle de pauvres pêcheurs avec ses oliviers nains, avec ses trottoirs bordés de remblais en terre battue, avec ses deux files de chétives maisonnettes encloses dans de vieilles palissades.

Il poussa si rudement la porte de la masure que le bois gémit, heurté contre la muraille. A la lueur vacillante d'un *candil*[1], il aperçut Rosario assise sur une chaise basse, la tête entre les mains. Cet aspect de désolation s'accordait bien avec cet intérieur misérable, à peine meublé, dont les murs avaient pour seuls ornements deux images, une vieille guitare et quelques filets en lambeaux. Comme disaient les voisines, cette maison-là sentait la faim et les coups de trique.

Au bruit, Rosario releva la tête ; et, reconnaissant le Recteur, dont la massive corpulence obstruait la baie de la porte, elle sourit avec une expression amère :

— Ah ! c'est toi...

« Elle l'attendait. Elle était certaine qu'il viendrait. Il pouvait entrer : elle ne lui gardait pas rancune pour ce qui s'était passé tout à l'heure. Hélas ! en pareil cas, tout le monde agissait de la même manière. Elle non plus, la première

1. Petite lampe en fer-blanc qui peut s'accrocher au plafond ou à la cheminée

fois qu'on lui avait dit du mal de son mari, elle n'avait pas voulu le croire, n'avait pas voulu écouter la femme qui lui dénonçait les infidélités de Tonet, elle avait même cherché querelle à cette femme. Et ensuite... ensuite, elle avait été chez cette voisine pour lui demander, au nom de Dieu, la vérité entière, comme Pascualo venait maintenant chez elle, après l'avoir battue ou presque, sur la plage... Lorsqu'on aime bien, c'est toujours comme ça : d'abord, la fureur, la rage en présence de ce qu'on croit être un mensonge; et puis, la maudite envie de savoir, quand bien même les renseignements doivent briser le cœur. Ah! Pascualo, combien ils étaient malheureux l'un et l'autre! »

Le Recteur avait refermé la porte; et il était là, debout, en face de sa belle-sœur, les bras croisés, les yeux hostiles. La vue de cette femme réveillait en lui la haine instinctive que nous éprouvons contre celui qui nous tue nos illusions.

— Parle! parle! — ordonna le Recteur d'une voix sourde, comme si les discours inutiles de sa belle-sœur l'agaçaient. — Dis la vérité!

Le malheureux voulait savoir la vérité, toute la vérité; l'impatience lui donnait un aspect menaçant; et, néanmoins, au fond de lui-même, il tremblait et il aurait souhaité que les secondes fussent des siècles pour reculer indéfiniment la minute où il entendrait les révélations de Rosario.

Mais déjà Rosario parlait. « Avait-il assez de force pour apprendre tout, supporter tout?... Elle lui ferait beaucoup de mal; et cependant elle le priait de ne la point haïr. Elle aussi, elle était au supplice; et, si elle se décidait à parler, c'était parce qu'elle ne pouvait endurer plus longtemps son chagrin, parce qu'elle exécrait Tonet et son infâme belle-sœur, parce qu'elle éprouvait pour Pascualo la plus sincère compassion, comme pour un compagnon d'infortune... Eh bien, oui, Dolores le trompait; et ce n'était pas d'hier. Les relations criminelles dataient de longtemps : elles avaient commencé quelques mois après le mariage de Tonet et de Rosario. Quand cette chienne avait vu que Tonet appartenait à une autre femme, elle avait eu envie de lui; et c'était avec Dolores que Tonet avait commis sa première infidélité! »

— Des preuves! Donne des preuves! — criait Pascualo,

les yeux injectés de sang, en lui jetant des regards durs comme des coups.

Elle souriait avec pitié. « Des preuves? Il pouvait les demander à tout le voisinage qui, depuis plus d'un an, se divertissait de ces relations... Il ne se fâcherait pas? Il voulait savoir toute la vérité?... Eh bien, sur la plage, quand les jeunes matelots et même les mousses causaient d'un mari trompé, ils disaient par manière d'exagération qu'il était plus *lanudo* que le Recteur... »

— *Recordons!* — hurlait Pascualo, crispant les poings et piétinant le sol. — Fais attention à ce que tu dis, Rosario! Si ce n'est pas vrai, je te tue!

« La tuer? Elle faisait si grand cas de la vie! On lui rendrait service en l'envoyant dans l'autre monde. Seule, sans enfants, obligée de mener une existence de bête, réduite à mourir de faim pour donner quelques *pesetas* à son mari et pour ne pas être rouée de coups, quel motif avait-elle de tenir à la vie? »

— Regarde, Pascualo, regarde!

Et, relevant une de ses manches, elle lui montra, sur la peau blême qui enveloppait l'os et les tendons, plusieurs taches livides qui rappelaient l'étreinte d'une main brutale comme une tenaille.

« Et s'il n'y avait eu que ça!... Mais elle aurait pu lui montrer sur tout son corps des marques semblables... C'étaient les caresses de Tonet, quand elle lui reprochait ses relations avec Dolores. Il lui avait fait ces meurtrissures le soir même, avant d'aller sur la plage rejoindre sa belle-sœur pour l'aider à la vente, comme s'il était le mari. Ah! les gens avaient dû bien rire du pauvre Recteur! »

» Pascualo exigeait des preuves? Eh bien! les preuves ne manquaient pas. Pourquoi Tonet ne s'était-il pas embarqué, à la première sortie? Qu'est-ce que c'était que cette blessure à la main, qui n'avait duré que jusqu'au moment où la *Fleur-de-Mai* avait quitté le port? Le jour suivant, tout le monde avait vu Tonet sans les linges trompeurs. Ah! pauvre Pascualo! Tandis qu'il était à la mer, dormant peu, subissant la houle et le vent pour gagner le pain de la famille, sa femme, sa Dolores se moquait de lui, et Tonet couchait dans

le lit d'autrui comme dans le sien, au chaud, bien régalé, narguant son imbécile de frère... Oui, c'était la vérité, et elle ne le savait que trop : pendant que Pascualo était à la mer, Tonet n'avait pas couché une seule fois dans sa propre maison ; et, cette nuit encore il n'y coucherait pas : il venait d'emporter son sac, et il était parti en disant adieu à Rosario. Tonet et Dolores croyaient que le Recteur passerait la nuit sur la *Fleur-de-Mai* ; et peut-être qu'à cette heure même ils occupaient le bon lit du patron... »

— *Recristo !* — murmurait le Recteur sur un ton douloureux, levant la face comme pour accuser ceux de là-haut, qui permettaient que de pareilles choses arrivassent à un honnête homme.

Toutefois, il ne se rendait pas encore. Son caractère loyal et bienveillant se révoltait devant une telle monstruosité. Dans son for intérieur, il commençait bien à croire un peu que sa belle-sœur disait vrai ; mais il n'en continuait pas moins à crier d'un ton indigné :

— Des mensonge ! des mensonges !

Rosario s'enhardissait. « Des mensonges ? Avec des hommes aveugles comme lui, aucune preuve n'était concluante... Pourquoi crier si fort ? Il voulait la manger, peut-être ?... Ce Pascualo était une taupe, oui, Seigneur, une taupe digne de compassion, qui ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Tout autre, à sa place, aurait deviné depuis longtemps ce qui se passait. Mais lui !... Ah ! quel aveuglement ! Il n'avait donc pas même regardé son fils, pour voir à qui le petit ressemblait ? »

Cette phrase-là fut pour le Recteur un coup de poignard. En dépit de la couleur brune qu'avait donnée à son visage l'air de la mer, il devint pâle, d'une pâleur livide, vacilla sur ses jambes robustes, comme si la vérité le heurtait brusquement ; et la surprise le fit balbutier avec angoisse :

« Son fils ! son Pascualet !... Et à qui ressemblait-il ? Vite, il fallait le dire !... Que ne parlait-elle plus vite, la pécore ?... Son fils était à lui, bien à lui ; et c'était à lui seul qu'il devait ressembler !... Mais de quoi riait-elle, cette maudite coquine ? Était-ce donc si risible, qu'il affirmât sa paternité ?

Alors il entendit avec terreur les explications de Rosario.

« Le petit Pascualet ressemblait extraordinairement à son oncle ; il avait mêmes yeux, même taille fine, même teint. Ah ! pauvre Recteur ! Candide *lanudo !* Que ne regardait-il avec plus d'attention ! Il constaterait que l'enfant était la parfaite image du Tonet qui, à dix ans, vagabondait comme un polisson sur la plage. »

Soudain, le Recteur ne douta plus. Ses yeux se dessillèrent ; ce fut comme si on l'avait opéré de la cataracte, à l'instant même : toutes les choses lui apparurent avec une netteté singulière, avec des formes nouvelles, avec des reliefs inconnus, tel un aveugle dont les yeux s'ouvriraient sur le monde pour la première fois. Oui, c'était vrai : son fils était le portrait vivant de l'autre ; maintes fois, en regardant Pascualet, il avait eu un soupçon vague de cette ressemblance, mais sans jamais réussir à déterminer la personne à qui ressemblait l'enfant. Il porta ses mains crispées à sa poitrine, comme s'il voulait la déchirer, en arracher quelque chose qui le brûlait ; puis il se donna un grand coup de poing sur la tête.

— *Recontracordons !* — gémit-il d'une voix rauque, qui épouvanta Rosario.

Il fit quelques pas comme s'il était ivre, puis il s'abattit la face contre terre, avec tant de violence que le sol trembla sous le choc de son corps et que ses jambes, rebondissant dans la chute, battirent l'air.

Lorsque le Recteur revint à lui, il était étendu sur le dos et il sentait sur ses joues un chatouillement tiède, comme si une petite bête lui courait sur la peau en le frôlant d'un contact humide. Il porta péniblement une main à sa face meurtrie, et, à la lumière du *candil,* reconnut que cette main était tachée de sang. Le nez lui faisait mal : il comprit qu'en tombant par terre il avait heurté le sol avec son visage et qu'une forte hémorragie s'était déclarée.

Sa belle-sœur était à genoux, près de lui, et elle tâchait de lui nettoyer la figure avec un linge mouillé.

Le Recteur, voyant la physionomie effarée de Rosario, se rappela tout à coup les révélations et jeta un regard de haine à cette femme.

« Non, il n'avait pas besoin qu'on l'aidât ! Il pouvait se

relever tout seul... Elle n'avait pas à s'excuser du mal qu'elle lui avait fait... Au contraire, il l'en remerciait beaucoup... Encore une fois, il était content ! Des nouvelles comme celles-là, on ne les oublie jamais... Et c'était fort heureux qu'il eût perdu tout ce sang-là ; sans quoi, il serait peut-être demeuré mort sur place, victime d'une congestion... Ah ! comme il souffrait !... Mais n'importe : il allait bien s'amuser ! Il commençait à se lasser d'être bon. A quoi servait-il qu'un homme vécût honnêtement et s'usât la peau afin de faire vivre sa famille dans l'aisance ? En ce monde, pour la perdition des braves gens, il y avait des vagabonds et des drôlesses qui se chargeaient de le mettre au supplice... Mais, comme il allait s'amuser ! Ah ! oui, le Cabañal se souviendrait du Recteur, du fameux *lanudo* ! »

Et tout en balbutiant des plaintes et des menaces mêlées à des soupirs et à des rugissements, le patron frottait avec le linge mouillé sa face endolorie, comme si cette fraîcheur le soulageait.

Il s'avança jusqu'à la porte, résolu, les mains enfoncées dans sa ceinture. Mais Rosario tâcha de lui barrer le passage, prise de terreur, comme si sa folle passion venait de se réveiller et qu'elle craignît pour la vie de Tonet.

« Non, non ! Il fallait que le Recteur attendît, qu'il prît du temps pour réfléchir. Après tout, ce n'étaient peut-être que des mensonges, des suppositions, des commérages de méchantes gens. Et puis, Tonet était le frère de Pascualo ! »

Mais le Recteur souriait d'un air sinistre. Les paroles ne servaient plus à rien ; il était convaincu. Son cœur lui disait que la chose était vraie, et il ne demandait plus de preuves. La terreur même de Rosario le confirmait dans sa conviction... « Elle avait peur pour son Tonet ? Elle l'aimait encore ? Eh bien, lui aussi, il aimait sa Dolores, en dépit de tout ; il la portait dans ses entrailles ; quoi qu'il fît, jamais il ne pourrait arracher de là cet amour. Et pourtant Rosario verrait, tout le pays verrait comment Pascualo le *llanut* était capable d'agir. »

— Non, Pascualo ! — suppliait-elle, essayant de saisir ces mains puissantes. — Attends ! pas cette nuit ! une autre fois !

Il comprenait bien la raison de ces prières. Mais elle pou-

vait se tranquilliser. « Cette nuit-là, non... Au surplus, il avait oublié son couteau, et il n'était pas d'humeur à déchirer le couple infâme avec ses dents.... Allons, il voulait passer ! On étouffait, dans cette chambre!... »

Et, d'une poussée vigoureuse, il écarta Rosario, s'élança dans la rue.

Quand il se trouva dans l'obscurité, sa première sensation fut de plaisir : il lui semblait qu'il sortait d'un four, et il aspirait avec délices la brise de plus en plus fraîche.

Pas une étoile ne brillait, le ciel était couvert ; et, en dépit des circonstances, Pascualo, par habitude de marin, regarda le ciel et se dit que le lendemain le temps serait mauvais. Puis il oublia la mer et la bourrasque prochaine, et il marcha longtemps, très longtemps, sans penser à rien, faisant jouer instinctivement ses jambes, n'ayant ni volonté ni dessein précis, entendant ses pas se répercuter dans son crâne comme si ce crâne était vide.

Il était redevenu insensible comme tout à l'heure, lorsqu'il gisait sans connaissance dans la masure de Tonet. Il dormait debout, assommé par le chagrin ; mais cette somnolence ne l'empêchait pas de se mouvoir ; et, malgré la paralysie de son cerveau, il allait vite, sans remarquer qu'il repassait toujours par les mêmes endroits. Son unique sentiment était une sorte de satisfaction douloureuse. Quelle joie de pouvoir cheminer à l'abri des ténèbres, se promener dans des rues qu'il n'aurait pas eu le courage de traverser à la lumière du jour ! Le silence lui donnait cet apaisement qu'éprouve un fugitif lorsqu'il se voit enfin dans le désert, loin des hommes et protégé par la solitude.

Il aperçut au loin, dessinée sur le sol, une raie de lumière qui venait d'une porte ouverte, probablement d'un cabaret : il s'enfuit, tremblant, agité, comme s'il venait de rencontrer un péril.

Ah ! si quelqu'un l'avait vu !... Peut-être en serait-il mort de honte. Le moindre mousse l'aurait mis en fuite.

Ce qu'il cherchait, c'était l'obscurité, le silence. Et il marchait toujours, infatigable, d'un pas également rapide par les rues désertes de la ville et sur la plage où il semblait avoir

peur aussi. « *Recristo !* Comme on avait dû se moquer de lui, dans les réunions des pêcheurs ! » Pour sûr, toutes les vieilles barques étaient au courant de la chose, et, quand elles craquaient, c'était pour proclamer à leur manière l'aveuglement du pauvre patron.

Plusieurs fois il parut se réveiller de cette espèce de stupeur qui le faisait errer au hasard, sans trêve. Une fois, il se trouva près de la *Fleur-de-Mai* ; une autre fois, il se trouva devant sa maison, la main tendue vers le heurtoir. Et il se sauva en toute hâte. Ce qu'il désirait, c'était le calme, la tranquillité. « Il avait bien le temps... »

Peu à peu, cette réflexion machinale dissipa son inconscience et le rappela au sentiment de la réalité. « Non, il ne se résignerait pas ! Jamais ! Tout le monde saurait ce dont il était capable ! » Mais, tout en se disant cela, il découvrait des motifs pour excuser Dolores. En somme, elle ne démentait pas le sang de sa race ; elle était vraiment la fille du père Paella, cet ivrogne qui avait pour clientes les gourgandines du quartier des pêcheurs et qui ne se gênait pas pour parler devant sa fille comme si Dolores eût été l'une d'entre elles. « Qu'avait-elle appris de son père ? Des saletés, rien que des saletés ; et voilà pourquoi elle était devenue ce qu'elle était... Le seul coupable, c'était lui-même, le grand imbécile, qui avait épousé une femme nécessairement destinée à se perdre... Ah ! sa mère lui avait bien prédit ce qui arriverait ! La *siña* Tona connaissait bien Dolores, quand elle s'opposait à ce que la fille de Paella devînt sa bru... Oui, certes, Dolores était une mauvaise femme ; mais avait-il le droit de crier si haut, après avoir commis la faute de se marier avec elle ?... »

Celui qu'il exécrait profondément, c'était Tonet. « Déshonorer un frère ! Avait-on jamais rien vu de si abominable ? Ah ! il lui arracherait l'âme du corps ! »

Mais, à peine avait-il conçu cet horrible désir de vengeance, la voix du sang protestait. Il croyait entendre l'amère admonestation de Rosario lui rappelant que Tonet était son frère. Était-il possible qu'un frère tuât son frère ? Le seul qui l'avait jamais fait, c'était Caïn, ce maudit dont il avait entendu le curé du Cabañal parler avec tant d'indignation.

« Et puis... Tonet était-il vraiment coupable ? Non ! Encore une fois, le seul coupable, c'était lui-même, rien que lui-même. A cette heure, il le comprenait clairement. N'était-ce pas lui qui avait pris à ce pauvre Tonet son amoureuse ? Tonet et Dolores s'aimaient avant que le Recteur songeât seulement à regarder la fille du père Paella. Et ç'avait été une absurdité, comme tout ce qu'il faisait, de se marier avec une femme qui aimait déjà son frère... Ce qui le désespérait aujourd'hui devait arriver forcément. Était-ce leur faute si, quand ils s'étaient retrouvés ensemble, dans les relations continuelles que crée la parenté, l'ancienne passion s'était réveillée en eux ? »

Il s'arrêta quelques minutes, accablé par cette culpabilité qui lui semblait évidente ; et, quand il remarqua l'endroit où il se trouvait, il reconnut qu'il était à quelques pas de la cantine de sa mère.

L'épave obscure, aperçue dans son enceinte de roseaux, évoqua les souvenirs du passé. Il se revit bambin, rôdant sur la plage, portant entre ses bras son petit frère, ce diablotin qui le tourmentait par ses caprices de marmot tyrannique. Son regard traversait pour ainsi dire les vieilles planches, et il croyait distinguer à l'intérieur de la barque l'étroite cabine ; il sentait la tiède caresse de la couverture qui les avait enveloppés doucement dans la même couche, — lui, soigneux et empressé comme une maman, — et l'autre, son compagnon de pauvreté, appuyant sa petite tête brune sur l'épaule fraternelle.

Oui, Rosario avait raison : Tonet était son frère. Plus encore : il était pour lui comme un fils. N'était-ce pas lui, qui, Pascualo, beaucoup mieux que la *siña* Tona, avait élevé le gentil garnement et s'était soumis à toutes ses exigences comme un affectueux esclave ? « Et il le tuerait, maintenant ? Grand Dieu ! Était-il possible d'imaginer une telle horreur ?... Non, non ! il pardonnerait : ce n'était pas pour rien qu'il était chrétien et qu'il croyait, les yeux fermés, à toutes les paroles de son ami le curé, don Santiago. »

Le calme absolu de la plage, les ténèbres qui lui donnaient un aspect de chaos, l'absence complète de tout être humain, faisaient entrer peu à peu la douceur dans cette âme rude,

l'inclinaient peu à peu vers le pardon. Il avait la sensation de naître à une vie nouvelle, et il lui semblait que c'était un autre qui pensait pour lui. Le malheur affinait son intelligence.

« Dieu était le seul qui le voyait en ce moment, et c'était à lui seul qu'il devait rendre ses comptes. Or, qu'importe à Dieu qu'une femme trompe son mari? Futilités, misères des vermisseaux qui peuplent ce monde. L'essentiel, c'était d'être bon et de ne pas répondre à l'infidélité par un autre crime. »

Pascualo revint à pas lents jusqu'au Cabañal. Il éprouvait un grand soulagement ; la fraîcheur de l'air avait pénétré jusque dans sa poitrine en feu. Il se sentait affaibli. Depuis le matin il n'avait rien mangé, et la blessure de sa tête lui donnait une cuisson désagréable.

Dans le lointain, la sonnerie des horloges annonça l'heure. « Déjà deux heures ! Le temps avait passé si vite que c'était à n'y pas croire. »

En s'engageant dans une rue, il entendit une voix d'enfant qui chantait : sans doute, un mousse qui regagnait sa barque. Le Recteur l'entrevit dans l'obscurité, qui suivait le trottoir d'en face, chargé de deux rames et d'un paquet de filets. Cette rencontre lui retourna soudain l'esprit. Il y avait en lui deux êtres différents, et il commençait à le comprendre. L'un de ces deux êtres était le Pascualo habituel, le débonnaire et le flegmatique, plein d'affection pour tous les siens ; l'autre était la bête féroce dont il avait pressenti l'éveil, au temps où il songeait à la possibilité d'être trompé, et qui maintenant, en face de la trahison reconnue, s'agitait avec une furie sanguinaire.

Il eut dans l'ombre un rire grinçant et sinistre. « Qui parlait de pardonner? Une fière sottise ! » Ce rire s'adressait au nigaud qui, tout à l'heure, devant la barque de la *siña* Tona, s'attendrissait comme un enfant. « *Lanudo !* Toutes ces pleurnicheries n'étaient que des excuses de couard, des prétextes d'homme qui n'a pas le courage de se venger... Pardonner, c'était bon pour don Santiago et pour ceux qui savaient comme lui débiter de beaux discours. Mais Pascualo était un marin, plus robuste qu'un taureau noir; et, puis-

qu'on lui avait joué ce tour-là, *redéu!* on le lui payerait!... Ah! le *lanudo!* Le poltron! »

Et le Recteur, indigné par le souvenir de sa faiblesse passée, s'insultait, se frappait à grands coups la poitrine, comme s'il eût voulu se châtier pour la bonté de sa nature.

« Pardonner!... Peut-être cela lui eût-il été possible, s'il avait vécu dans un désert. Mais il vivait dans un pays où tous les habitants se connaissaient. Quelques heures plus tard, des centaines de gens passeraient dans les rues comme ce petit mousse, et, en voyant le mari de Dolores, ils se toucheraient du coude, se mettraient à rire et diraient : « Voici Pascualo le *llanut!* » Non, non; plutôt la mort! Sa mère ne l'avait pas mis au monde pour faire rire tout le Cabañal, comme un singe! Il tuerait Tonet, il tuerait Dolores, il tuerait la moitié du pays, si on essayait de lui faire obstacle. Et ensuite, adviendrait ce que Dieu voudrait. Le bagne est fait pour les hommes qui ont du sang dans les veines; et, si c'était autre chose, le pire, qui l'attendait, eh bien, il l'acceptait aussi... Mourir sur le pont de sa barque ou mourir le cou dans le garrot, c'était toujours mourir sur les planches... *Recristo!* On allait voir quel homme il était! »

Et il se mit à courir, les coudes serrés contre le corps, la tête basse, rugissant comme s'il fondait sur un ennemi, se cognant aux pierres, guidé par l'instinct, par le besoin farouche de destruction qui l'emportait tout droit vers sa demeure.

Il empoigna le heurtoir; et les chocs furieux ébranlèrent la porte, firent grincer les jointures du panneau. Il voulait crier, insulter les infâmes pour les contraindre à sortir; il voulait leur cracher les effroyables menaces qui bouillonnaient sous son crâne; mais il ne le put : il avait dans la tête une paralysie, comme si sa vie entière s'était concentrée dans ces grosses mains qui arrachaient presque le marteau, et dans ces pieds qui, heurtant la porte, marquaient sur le bois les clous de leurs souliers.

« Cela ne suffisait pas! Encore, encore, pour faire enrager cette paire de canailles! » Et, se penchant, il ramassa au milieu de la rue un énorme caillou, le lança comme eût fait une catapulte contre la porte qui craqua : toute la maison en fut ébranlée.

Ce vacarme fut suivi d'un silence ; puis le Recteur entendit le bruit de quelques fenêtres qui s'ouvraient avec précaution. Or, s'il voulait se venger, il ne voulait pas que les voisins pussent faire des gorges chaudes à ses dépens. Il comprit qu'il serait en ridicule posture, si on le surprenait frappant à la porte de sa maison, tandis que les autres étaient à l'intérieur ; et, redoutant les nouveaux brocards qui tomberaient sur lui, il s'esquiva et alla se réfugier au coin de la rue voisine, où il se tint aux aguets.

Pendant quelques instants, il y eut des chuchoteries et des rires ; puis les fenêtres se refermèrent et tout redevint silencieux.

Avec ses yeux de bon marin accoutumé aux nuits obscures, le Recteur distinguait de son coin la porte de sa maison. Il était décidé à demeurer là, s'il le fallait, jusqu'au lever du soleil. « Il attendrait que son frère... Mais non ! ce n'était plus son frère ; c'était une canaille, qu'il fallait châtier... Et, lorsque ce gredin sortirait... Quelle malchance de n'avoir pas sa *faca*[1] dans sa poche !... Qu'importe ? il le tuerait d'une autre façon : il l'étranglerait, ou il lui fracasserait le crâne avec une pierre de la rue... Quant à cette femme, il entrerait ensuite dans la maison et il lui ouvrirait le ventre avec le couteau de la cuisine, ou il la massacrerait d'une façon quelconque. On allait voir ! Qui sait si, durant l'attente, il n'imaginerait pas quelque sauvagerie plus drôle encore ? »

Le Recteur, blotti dans son coin, passait le temps à rêver des tortures ; il éprouvait une joie féroce à se rappeler toutes les sortes de morts dont il avait entendu le récit, et il les destinait toutes à ce couple infâme, et il se plaisait même à l'idée d'allumer sur la plage un bûcher de vieilles barques, où il les brûlerait à feu lent.

Quel froid ! Et comme il était mal à l'aise, ce pauvre Recteur ! Une fois passée la folie furieuse qui s'était emparée de lui à la rencontre du mousse, il succombait maintenant à une lassitude générale, à une faiblesse qui le paralysait. L'humidité de la nuit le pénétrait jusqu'aux os, et son estomac le tourmentait par d'atroces tiraillements. « Grand Dieu ! comme les soucis ravagent un homme ! Comme il se sentait malade !...

1. Couteau de marin, à lame forte et recourbée.

C'était justement pour cela qu'il fallait en finir avec ces deux criminels; sans quoi, c'était eux qui, à force de chagrin, le mettraient au tombeau. »

Trois heures. Comme le temps s'écoulait avec lenteur! Et Pascualo restait là, inerte, avec la vague sensation que la paralysie de ses membres gagnait aussi son intelligence. Il n'imaginait plus de châtiments terribles: son cerveau était vide d'idées, et plus d'une fois il se demanda ce qu'il faisait là. Toute sa volonté se concentrait dans ses yeux, qui ne quittaient pas un instant la porte close.

Il y avait déjà un long bout de temps que trois heures et demie étaient sonnées, lorsque Pascualo crut percevoir un léger grincement. Il regarda mieux. La porte de la maison s'entr'ouvrait. Une forme confuse se détacha de la baie sombre et demeura quelques instants immobile, comme pour observer à droite et à gauche s'il n'y avait personne dans la rue. Et, tandis que le Recteur, engourdi par l'humidité, se redressait avec peine, un deuxième grincement se fit entendre, puis la porte se referma.

L'heure attendue était donc arrivée. Pascualo bondit vers la forme confuse; mais l'homme qui venait de sortir avait de bonnes jambes, et, voyant paraître quelqu'un, il fit un saut prodigieux et détala.

Le Recteur s'élança à sa poursuite; et les voisins, réveillés, entendirent de leurs lits cette course bruyante, ce galop furieux qui faisait trembler les trottoirs de briques.

Les deux hommes couraient, haletants et rapides, dans les ténèbres. Le Recteur se guidait sur une tache blanche : quelque chose comme un paquet que le fuyard portait sur l'épaule. Mais, en dépit de ses efforts, il pressentait qu'il allait perdre la piste : car la distance augmentait entre eux. Ses jambes de marin étaient excellentes pour se tenir debout dans la tempête, mais non pour galoper; en outre, l'humidité les avait transies.

Dans un carrefour, il le perdit de vue, comme si l'autre s'était évanoui dans l'obscurité. Il fureta par les rues voisines, mais ne put retrouver la trace. « Il avait de si bonnes jambes, le bandit! » Tonet était célèbre par son agilité.

Quelques portes s'ouvraient, livrant passage à des gens

matineux qui partaient pour le travail ; et le Recteur abandonna sa recherche, dominé par la terreur que lui inspirait la présence de ces étrangers.

Il ne lui restait rien à faire. Il n'avait même plus l'espoir de la vengeance. Il reprit le chemin de la plage, frissonnant de fièvre, sans volonté, sans force pour penser, résigné à son sort.

L'animation commençait autour des barques. Sur le sable noyé d'ombre brillaient, pareilles à des vers luisants, les lanternes rouges des matelots qui venaient de se réveiller.

Le Recteur vit de la lumière dans la cantine de la *siña* Tona. Roseta avait enlevé le volet de bois, et elle était au comptoir, enveloppée dans son manteau, somnolente, auréolée de ses blonds cheveux qui s'échappaient en boucles pardessous son foulard, et montrant son nez mutin rougi par la bise matinale. Elle attendait les premiers clients, et, prête à servir, elle avait devant elle les petits verres et la bouteille d'eau-de-vie. La mère dormait encore dans sa chambrette.

Lorsque Pascualo put se rendre compte de ce qu'il faisait, il était déjà planté en face du comptoir.

— Un verre !

Mais Roseta, au lieu de le servir, le regardait fixement, de ses yeux clairs qui semblaient le scruter jusqu'au fond de l'âme. Pascualo en eût peur. « Ah ! cette petite !... Comme elle était maligne ! Elle devinait tout. »

Pour se tirer d'embarras, il recourut à la brutalité. « *Recordons !* Est-ce qu'elle n'avait pas entendu ? Il voulait un verre. » Et, véritablement, il en avait besoin, pour dissiper ce froid mortel qui lui glaçait les entrailles. Cet homme, toujours si sobre, voulait boire, boire jusqu'à s'enivrer, chasser par l'alcool cette torpeur d'idiot qui l'accablait.

Il but.

— Un autre !... Un autre encore !...

Et, tandis qu'il avalait d'un trait les petits verres, sa sœur, tout en le servant, continuait à fixer sur lui des regards curieux et lisait sur son visage tout ce qui venait de se passer.

Pascualo se sentait mieux, maintenant. Ah ! cette eau-de-vie le ravigotait. Il lui semblait que l'air froid du matin

commençait à se réchauffer ; il éprouvait sous la peau un chatouillement tiède : il riait presque de cette poursuite furieuse dans les rues, qui l'avait brisé de lassitude.

Et de nouveau il comprenait la nécessité d'être bon et d'aimer tout le monde, à commencer par cette sœur qui le regardait toujours. « Oui, Roseta était l'honneur de la famille; tous les autres n'étaient que des cochons, et lui le premier. Ah! Roseta! Quel esprit elle avait! Quelle finesse! Avec quelle diplomatie elle savait dire les choses! Il se souvenait parfaitement de l'entretien qu'ils avaient eu sur la route du Grao... Non, elle n'était pas comme certaines autres, des folles qui vous donnent un chagrin mortel et qui mettent un homme à deux doigts de sa perte... Et puis, quel bon sens! Elle avait cent fois raison : les hommes étaient tous ou des gredins ou des imbéciles. Son frère lui souhaitait de penser toujours ainsi. Mieux vaut haïr les hommes que de feindre pour eux de la tendresse, et de les tromper ensuite et de les désespérer... Ah! Roseta! la bonne fille! On ne savait pas tout ce qu'elle valait! »

Le Recteur devenait bruyant, gesticulait, vociférait. On aurait pu l'entendre de loin. Tout à coup, un choc assez rude fit résonner la cloison, dans la cabine de Tona, et, à travers le rideau, la voix enrouée de la mère demanda :

— C'est toi, Pascualo?

« Oui, c'était lui; il allait à sa barque pour voir ce que faisait l'équipage. Sa mère n'avait pas besoin de se lever encore : le temps était mauvais. »

L'aube commençait à poindre. A l'horizon, sur la ligne terne de la mer, il y avait une autre ligne de clarté faible et livide. Le ciel était encombré de nuages, et, à terre, une épaisse brume effaçait les contours des objets qui n'apparaissaient plus que comme des taches confuses.

Le Recteur se fit servir encore un verre, le dernier; et, avant de partir, il caressa de sa main calleuse les joues fraîches de Roseta.

« Adieu! Elle était la seule femme vraiment bonne qu'il y eût dans tout le Cabañal. Elle pouvait l'en croire, puisque c'était, non la vaine flatterie d'un amoureux, mais la franche parole d'un frère. »

Lorsqu'il arriva près de la *Fleur-de-Mai*, sifflant avec indifférence, on se serait figuré qu'il était de joyeuse humeur, n'eût été l'étrange éclat de ses yeux jaunes qui, dans son visage enluminé par l'alcool, semblaient lui sortir de la tête.

Tonet, sur le pont de la barque, se dressait avec arrogance, comme s'il voulait faire voir à tout le monde qu'il était là. Près de lui gisait le sac blanc qui dansait naguère sur ses épaules, pendant la course à travers les rues du Cabañal.

— Bonjour, Pascualo! — cria-t-il dès qu'il aperçut l'autre, ayant hâte de lui parler et comptant dissiper ainsi les soupçons qu'il redoutait.

« Ah! le brigand! Est-on effronté à ce point! » Mais, par bonheur, avant que Pascualo pût répondre et lorsqu'il se sentait envahi de nouveau par la fièvre atroce de tout à l'heure, des camarades l'entourèrent.

Les patrons des barques tenaient conseil, réunis en groupe, les yeux sur l'horizon. « Le temps était menaçant; il y avait du danger à sortir. Et c'était dommage, parce que le poisson s'offrait en si grande abondance qu'on aurait pu le prendre avec la main. Mais la peau d'un homme vaut encore mieux que le profit! » Ils étaient tous de la même opinion : le temps se gâtait, il fallait rester à terre.

Mais Pascualo se récria: « Rester à terre? Les autres feraient ce qu'ils voudraient; mais, quant à lui, il sortirait sûrement. On n'avait pas vu encore de bourrasque assez forte pour lui faire peur. Les pleutres pouvaient rester à terre. On verrait ceux qui étaient des hommes! »

Il dit cela d'un ton résolu et hostile, comme si la proposition de rester à terre l'eût offensé personnellement; et il tourna le dos, sans attendre d'explications. Il avait hâte de fuir ce rivage, de s'éloigner de ces gens qui le connaissaient et qui, sachant son malheur, pouvaient se moquer de lui.

— A la mer!

Déjà les bœufs arrivaient. « Eh! les hommes de la *Fleur-de-Mai*! Tout le monde en bas! Il fallait poser les pièces de bois pour mettre la barque à l'eau. »

Les hommes du bord, sous l'influence de l'habitude, obéirent au patron. Le père Batiste fut le seul qui osa regimber, protestant avec son autorité de vieux loup de mer. « *Rediel!*

C'était une sauvagerie! Où le Recteur avait-il donc les yeux? Ne voyait-il pas approcher la bourrasque? »

— Silence, vieux!

« Ces nuages-là se fondraient en eau; et, quand on est accoutumé à la mer, peu importe une averse de plus ou de moins. »

Mais le vieux insista : « De l'eau, peut-être; mais peut-être aussi du vent; et, si c'était du vent, les pêcheurs surpris pourraient réciter leur dernier *Pater noster*. »

Cette fois, le Recteur, qui pourtant traitait toujours le vieux avec déférence, le rembarra de la façon la plus rude :

— Assez, père Batiste! Débarque et rentre à la maison!

« Il n'était plus bon qu'à faire un sacristain du Cabañal. Pascualo ne voulait ni vieilles badernes ni matelots poltrons à son bord! »

« *Recontracordons!* Poltron, lui, Batiste! Un homme qui avait été sur une felouque à la Havane et qui avait deux fois fait naufrage! *Redéu!* Il demandait pardon de ce qu'il allait dire au saint Christ du Grao; mais, s'il avait eu vingt ans de moins, il aurait tiré sa *faca* pour une semblable parole et arraché les tripes à celui qui l'avait prononcée!... A la mer! Que le diable emporte tout! Le proverbe a raison : quand le patron est là, ce n'est pas le marin qui commande. »

Et, mâchonnant sa colère, le vieux aida à placer les dernières traverses, au moment où la *Fleur-de-Mai* touchait l'eau, tandis que d'autres bœufs traînaient la vieille barque louée par le Recteur pour former la paire avec la sienne.

Quelques minutes plus tard, les deux bateaux se balançaient près de la rive, hissaient leur grande voile latine, prenaient le vent et s'éloignaient avec rapidité.

Cependant, les autres patrons s'étaient groupés sur la plage, perplexes et inquiets, regardant avec envie les deux barques déjà lointaines et multipliant les commentaires indignés. « Ce *lanudo* était fou! » Le brigand ferait de bonnes affaires, tandis qu'eux-mêmes resteraient les mains dans leurs poches. » Cela les irritait, comme si le Recteur eût été sur le point de s'approprier tout le poisson de la Méditerranée. Enfin les plus cupides ou les plus audacieux se décidèrent. « Voyons! ils n'étaient pas moins braves que n'importe qui,

et ils pouvaient aller partout où un autre allait. Qu'on mît les barques à la mer! »

Cette résolution fut contagieuse. Les bouviers ne savaient plus à qui entendre : chacun prétendait être servi le premier, comme si la folie du Recteur était devenue générale. Il semblait que tous craignissent de voir le poisson épuisé d'une minute à l'autre.

Sur la grève, les femmes clamaient de terreur, à voir leurs hommes se risquer dans une pareille aventure; elles lançaient des malédictions contre Pascualo, ce cornard qui voulait perdre tous les honnêtes gens du Cabañal.

La *siña* Tona, en chemise et en jupon, avec ses rares cheveux gris flottant sur son crâne, accourut au rivage. Tandis qu'elle était encore au lit, on était venu lui raconter la folie de son fils, et elle se précipitait pour l'empêcher de sortir. Mais les deux barques du Recteur étaient déjà loin.

— Pascualo! — criait la pauvre femme en se faisant un porte-voix avec ses mains. — Pascualo, retourne, retourne!

Et, quand elle reconnut qu'il ne pouvait l'entendre, elle se mit à s'arracher les cheveux et à éclater en lamentations. « Très sainte Vierge! Son fils allait à la mort! Son cœur de mère le lui disait. Ah! Reine et Souveraine! Ils allaient tous mourir, ses deux enfants et son petit-fils! Une malédiction pesait sur toute la famille. La mer scélérate les dévorerait, comme elle avait déjà dévoré son défunt mari! »

Et tandis que la [illegible] femme hurlait comme une démente et que ses [illegible] l'accompagnaient en chœur, les matelots, [illegible] de vivre, par [illegible] qui les attendait les plus [illegible] ture, [illegible] sur les barques et [illegible] voiles.

Et peu [illegible] brume de [illegible] née sur la mer [illegible] pauvres [illegible]

X

A neuf heures, la *Fleur-de-Mai* naviguait en face de Sagonte, dans l'espace libre que le père Batiste, avec son goût pour désigner les parages d'après les particularités du fond plutôt que d'après les accidents de la côte, signalait entre le Banc du Puig et les Algues de Murviedro. C'était la seule paire qui se fût risquée aussi loin. Les autres barques apparaissaient comme des points blancs, le long du littoral, entre Valence et Cullera.

Le ciel était gris; la mer était d'un violet si foncé que, dans la profondeur luisante qui se creusait entre deux vagues, elle prenait presque la couleur de l'ébène. De longues rafales glacées agitaient les voiles et les secouaient avec des claquements secs.

La *Fleur-de-Mai* et l'autre barque de la paire avançaient toutes voiles dehors, traînant à la remorque le filet du *bou*, qui se faisait de plus en plus lourd et plus difficile à manœuvrer.

Le Recteur était à son poste sur la poupe, la barre au poing. Mais à peine regardait-il la mer, et sa main dirigeait machinalement la barque. Il avait les yeux fixés sur Tonet qui, depuis qu'ils étaient sortis, restait à l'écart comme pour éviter son frère. Et, lorsqu'il n'observait pas Tonet, il observait Pascualet qui, debout au pied du mât, avec sa petite face mignonne, semblait défier cette mer, prompte à se soulever dès le second voyage.

Sous l'assaut des lames, la barque tanguait avec une violence croissante; mais les matelots avaient l'expérience de la mer, et ils marchaient sur ce pont mobile avec assurance, malgré le danger d'être précipités dans l'eau à chaque pas.

Le Recteur continuait à examiner son frère et son fils, et ses regards se portaient de l'un à l'autre avec une expression interrogative, comme s'il procédait mentalement à une minutieuse comparaison. Il avait un calme qui faisait peur. En dépit de son teint bronzé, il était pâle; ses paupières avaient

la rougeur qui suit une longue veille, et il serrait les lèvres, comme par crainte de laisser éclater les gros mots que la colère lui amenait au bout de la langue et qu'il marmottait sourdement.

Hélas! non, Rosario ne lui avait pas menti. Où donc avait-il les yeux, auparavant, pour n'avoir pas constaté cette étonnante ressemblance? « Ah! comme les gens avaient dû rire de lui! » Son déshonneur était évident: l'oncle et le neveu avaient même physionomie, mêmes gestes. Sans aucun doute, Pascualet était le fils de Tonet; il n'y avait pas moyen de le nier.

A mesure que le patron se convainquait mieux de son déshonneur, il s'égratignait la poitrine et lançait des regards de haine à la mer, à la barque, aux matelots qui le considéraient à la dérobée, non sans inquiétude : car ils s'imaginaient que sa colère avait pour cause le mauvais temps.

« Pourquoi s'obstinerait-il à travailler encore? Il ne voulait plus entretenir cette chienne, qui avait si longtemps fait de lui la risée publique... » Adieu l'illusion de créer un avenir à Pascualet, d'en faire le pêcheur le plus riche du Cabañal. Est-ce que cet enfant était à lui, pour qu'il s'intéressât à son sort? Il ne désirait plus rien en ce monde; il n'avait plus qu'à mourir, et il voulait qu'avec lui pérît toute son œuvre.

Maintenant, il haïssait sa *Fleur-de-Mai*, qu'il avait chérie comme un être animé; il en souhaitait la destruction, la destruction immédiate, comme s'il avait honte de se rappeler les doux espoirs qu'il caressait à l'époque où il la faisait construire. Si la mer eût obéi à ses vœux, quelqu'une de ces grosses lames, au lieu d'enlever brusquement la carène sur sa crête écumante, se serait ouverte pour l'engloutir.

Mais, de minute en minute, le filet pesait davantage; et les deux barques, alourdies par la pêche miraculeuse. tanguaient avec difficulté. L'équipage de la vieille barque demanda si le moment n'était pas venu de haler le filet. Le Recteur eut un sourire amer: « Oui, on pouvait haler le filet. » A présent ou plus tard, ça lui était bien égal.

Les hommes de la *Fleur-de-Mai* saisirent la tête du filet et commencèrent de haler avec de grands efforts.

En dépit de la rude besogne et du mauvais temps, Tonet

et les autres se montraient joyeux. « Quelle pêche ! On aurait des quintaux de poisson. »

Le père Batiste, penché sur la proue et trempé par les embruns, considérait l'horizon, vers l'est, où les nuages se condensaient en masses plombées. Il héla Pascualo, pour lui recommander de prendre garde; mais le Recteur avait les yeux fixés sur le groupe des hommes qui tiraient le filet. Par hasard, Tonet et Pascualet se trouvaient l'un près de l'autre: et ce rapprochement fit que la ressemblance de leurs deux visages frappa davantage le patron.

— Pascualo ! Pascualo ! — cria le vieillard d'une voix un peu tremblante, — le voilà sur nous !

« Quoi?... » L'ouragan, que le père Batiste attendait depuis le matin. La masse noire, qui d'instant en instant se rapprochait et grandissait, fut éventrée par la lueur bleuâtre d'un éclair; et soudain le tonnerre éclata, comme si tout le ciel eût été une immense toile se lacérant avec bruit.

Tout de suite après, il y eut un coup de vent. La *Fleur-de-Mai* se coucha sur le côté, comme si une main puissante en avait saisi la quille et s'efforçait de la mettre en l'air. Le vent avait donné en plein dans la voile tendue et l'avait aplatie sur les vagues. L'eau envahit le pont; et la voile, étalée comme un drap à la surface de la mer, palpitait et se convulsait ainsi qu'un oiseau mourant.

Cette position critique ne dura pas longtemps. Le père Batiste et Pascualo rampèrent sur le pont, arrivèrent jusqu'au mât, défirent le nœud des drisses. Cette manœuvre sauva le bateau qui, délivré de la pression du vent, fut redressé par un coup de mer.

Mais, comme le Recteur avait dû quitter le gouvernail, la *Fleur-de-Mai* tournait maintenant à la façon d'une toupie sur les eaux bouillonnantes : le patron se hâta de regagner son poste et de ressaisir la barre.

La barque avançait avec peine : car elle traînait le poids excessif de ce filet qui, peu d'instants auparavant, avait contribué à son salut en faisant contrepoids à la voile inclinée par la bourrasque.

Tout à coup, le Recteur aperçut la seconde barque de la paire qui, désemparée, le mât rompu, s'éloignait en présen-

tant la poupe. L'équipage venait de couper le câble du filet, qui menaçait de les faire chavirer, et la barque fuyait vers Valence, poursuivie par le vent d'aval qui soulevait des vagues monstrueuses, hautes comme des murailles, tournoyantes et voraces, crevant à l'improviste et s'écroulant avec un fracas aussi fort que celui du tonnerre.

Il était urgent d'imiter cet exemple, de se délivrer du fardeau qui gênait la manœuvre et de mettre le cap sur le port. On coupa donc aussi le câble du filet ; la masse qui alourdissait la barque s'abîma dans les ondes, et la *Fleur-de-Mai* obéit plus docilement au gouvernail.

Le Recteur affectait la sérénité sublime des grands jours.

— Attention, tout le monde !

Il s'agissait de prêter l'oreille aux commandements et d'exécuter les ordres avec promptitude.

La voile était presque tombée sur le pont ; la vergue pouvait se toucher avec la main ; et, malgré le peu de toile offert au vent, la barque courait avec une rapidité vertigineuse. L'eau balayait continuellement le plancher, et le mât craquait d'une manière effrayante.

Le moment était venu de virer, — moment suprême : s'ils étaient abordés de côté par un de ces hauts paquets de mer qui s'abattent comme un vieux mur croulant, ils pouvaient dire adieu à la vie.

Le patron, debout, sans lâcher la barre, observait les gigantesques montagnes d'eau qui s'avançaient, rapides ; et, dans ce massif de *sierras* mouvantes, il cherchait un espace libre, épiait une seconde d'accalmie qui lui permettrait d'exécuter la manœuvre sans risquer d'être pris par le flanc.

— Virez !

Et la *Fleur-de-Mai* évolua, changea sa route entre deux montagnes d'eau, avec une agilité si opportune que, à peine la manœuvre accomplie, une vague énorme arriva sur elle par la poupe, la souleva presque verticalement, fit plonger la proue dans les écumes, enleva la carène sur sa crête, puis laissa derrière elle le bateau qui, tremblant encore, oscillait dans un espace relativement tranquille.

Les matelots, émus par cette secousse terrible, suivaient avec stupeur la course tourbillonnante de la vague à laquelle

ils venaient d'échapper. Ils la virent se recourber, former une voûte d'émeraude sur l'autre barque qui fuyait, désemparée; puis elle creva, faisant explosion comme une mine, avec un éclaboussement de baves et de trombes d'eau qui jaillirent en colonnes. Lorsque la vague eut disparu, anéantie, laissant la place libre à d'autres non moins tourbillonnantes et bruyantes, les hommes de la *Fleur-de-Mai* ne virent plus, sur l'eau, qu'un éparpillement de planches brisées et la panse d'un baril.

— *Requiescant in pace!* — murmura le père Batiste, en faisant le signe de la croix et en abaissant son menton sur sa poitrine.

Tonet et les deux matelots, qui s'étaient si souvent moqués du vieux, étaient pâles, consternés; ils répondirent machinalement :

— *Amen!*

Au même instant, Pascualet cria :

— Père! père!

Et il regardait le Recteur avec épouvante, en indiquant la proue de la barque.

Quelques minutes avant le virage, le petit camarade de Pascualet, l'autre « chat » de la barque, était là-bas, sur la proue. Mais la vague monstrueuse venait de l'enlever sans que les matelots s'en aperçussent.

Maintenant régnaient sur la *Fleur-de-Mai* cette frayeur et cette stupeur qu'on éprouve dans les premiers instants où l'on prend conscience d'un grave péril. Par le fait, le péril était suprême. Les éclairs déchiraient de toutes parts le ciel de plomb; les coups de foudre se succédaient sans trêve, se répercutaient, mêlés aux fracas des vagues, les uns secs et cassants comme des décharges d'artillerie, répétés au loin par l'écho, les autres sifflants, prolongés, avec un son aigre d'étoffe qui se déchire. En outre, une violente averse rayait l'espace, comme pour accroître l'énormité des lames et faire déborder la mer.

Le Recteur eut tôt fait de réprimer l'effroi des siens. « Qu'est-ce que ça signifiait, *recordons!* Des pêcheurs du Cabañal qui se mettaient à trembler? Était-ce la première fois qu'ils allaient à la mer? Ne connaissaient-ils pas les farces du vent d'est? La tourmente passerait bientôt; mais, si elle ne

passait pas, était-ce par leur poltronnerie qu'ils allaient y remédier ?... C'était en mer qu'on devait mourir, quand on était brave. Ils savaient le proverbe : « Mieux vaut être mangé par les poissons que d'être chanté par le curé. » Du courage, *recristo !* Et que tout le monde s'amarrât solidement ; car, pour l'heure, il n'y avait pas de manœuvre à exécuter, et l'essentiel était de se préserver des coups de mer. »

Le père Batiste et les deux matelots s'amarrèrent par la ceinture au pied du mât ; Tonet attacha son neveu à un anneau de la poupe ; et lui-même, voyant que son frère, par ostentation de sérénité, demeurait à la barre le corps libre de tout lien, voulut en faire autant et se contenta de s'accroupir derrière le bordage et de se cramponner aux saillies.

Sur la *Fleur-de-Mai* personne ne parlait plus. Les lames impétueuses agitaient les algues du fond ; l'écume était jaune, sale, couleur de bile ; et les pauvres matelots, trempés par la pluie, fouettés par la mer, étaient meurtris aussi par les varechs qui cinglaient cruellement leur dur épiderme.

Quand une vague les soulevait à une grande hauteur et que la barque restait un instant la quille à l'air, comme sur le point de prendre un vol prodigieux, le Recteur distinguait au loin, perdues dans la brume de l'horizon, les autres barques du Cabañal naviguant presque à sec de voiles, poussées par la bourrasque vers le port, où il était encore plus dangereux d'entrer que de courir sous le vent.

Le mari de Dolores avait la sensation de se réveiller après un cauchemar. La nuit passée dans les rues du Cabañal, l'ivresse sur la plage et l'imprudente sortie se représentaient à sa mémoire comme un mauvais rêve ; et il éprouvait un profond remords, il avait honte de lui-même, il s'injuriait. « Fou ! misérable ! » Il se jugeait plus criminel que ceux qui l'avaient trahi. S'il était fatigué de vivre, il pouvait aller sur le môle du Levant, s'attacher une pierre au cou, et se jeter à l'eau, la tête la première ; mais de quel droit sa folie avait-elle conduit à la mort tant d'honnêtes pères de famille ? Que dirait-on de lui au Cabañal, en voyant que, par sa faute, la moitié du pays avait eu à subir une pareille tempête ? Il se rappelait les hommes de son autre barque, engloutis par les flots presque sous ses yeux ; il pensait aux nombreuses embar-

cations qui certainement avaient déjà péri à cette heure, et il regardait avec désespoir ses matelots amarrés, flagellés par les vagues, exposés à la mort parce qu'ils lui avaient obéi.

Son frère et son fils, il ne voulait pas les regarder : « S'ils périssaient, la perte ne serait pas grande. » Et, à cette idée, la fureur de la vengeance renaissait dans son âme. Mais les autres? Mais ces deux jeunes matelots qui avaient encore leurs mères. de pauvres poissardes qu'ils aidaient à vivre? Et ce vieux Batiste, l'ami de son père, qui avait échappé comme par miracle à tant de périls? Non, le Recteur n'avait nul droit d'entraîner ces hommes à la mort, et ce qu'il avait fait était un crime.

Et, à voir ce vieux et ces deux jeunes hommes presque couchés sur le pont ruisselant, liés avec tant de force que les liens leur entraient dans la chair, accablés par les paquets d'eau qui croulaient sur eux et les assommaient comme des coups de massue, il oubliait que, lui aussi. il était en danger. A peine faisait-il attention aux vagues, qui l'enveloppaient sans ébranler son robuste corps comme incrusté à la poupe; et il sentait dans son âme une douleur aussi forte que celle qu'il avait éprouvée la nuit précédente.

Il fallait vivre, il fallait se tirer de là! Quand il serait à terre, il réglerait ses affaires domestiques; mais, pour le moment, l'essentiel était de rentrer au port avec tout son équipage. Le poids qu'il avait déjà sur la conscience était assez lourd : ce pauvre petit mousse qui avait disparu pendant le virage, et ces hommes de l'autre barque qui avaient été engloutis!...

Et le Recteur s'appliquait à bien gouverner la *Fleur-de-Mai*. Ce qui l'inquiétait, ce n'était pas la situation présente : la barque était solide et la bourrasque la prenait en poupe; mais il songeait avec terreur à cette entrée du port où se livrerait la lutte finale et où tant d'autres avaient succombé.

Au loin, dans le brouillard, le môle s'entrevoyait, semblable au flanc d'une baleine que le gros temps aurait poussée à la côte. « Ah! s'il réussissait à le doubler, ce môle! »

Et quand la barque, après s'être précipitée dans un gouffre, remontait à la cime d'une vague, le patron regardait avec anxiété cet entassement de roches contre lequel se ruait la

mer et où fourmillaient d'innombrables points noirs : la foule qui, le cœur serré, assistait à l'effroyable combat des hommes contre la tempête.

Dès les premiers grondements du tonnerre, ces gens étaient accourus, tel un troupeau effarouché, à la pointe du phare, comme si, dans cette lutte suprême pour entrer au port, leur présence pouvait rendre service aux parents et aux amis. Ils étaient accourus sous l'averse diluvienne, maltraités en avant par la rafale qui faisait tourbillonner les jupes, fouettait les poitrines et cornait atrocement dans les oreilles; les femmes, levant les bras en l'air, enveloppées de leur manteau; les hommes, se protégeant contre la pluie avec leur ciré et leurs grandes bottes, sautant de pierre en pierre, s'arrêtant vingt fois pour laisser passer une lame qui escaladait le môle et retombait dans l'avant-port.

Tout le quartier des Baraques était là, sur les blocs rouges, la poitrine palpitante et les regards anxieux; et les esprits étaient si fortement occupés par la lutte des hommes contre la mer que parfois on ne prenait plus garde à ces vagues qui balayaient l'enrochement et menaçaient d'enlever la foule.

A l'endroit le plus avancé, sur les blocs où bouillonnaient les remous les plus terribles, Dolores, pâle, échevelée, se cramponnait à la *siña* Tona, qui semblait sur le point de devenir folle. Son enfant, son Pascualet était là-bas, et aussi les autres! Et les deux femmes s'arrachaient les cheveux, lançant les plus atroces blasphèmes de la Poissonnerie; puis, tout à coup, elles cessaient de blasphémer, croisaient les mains et, d'un ton suppliant, parlaient de payer des messes, des cierges énormes, s'adressant à la Vierge du Rosaire ou au saint Christ du Grao, comme s'ils eussent été près d'elles.

La femme de Tonet, accroupie derrière un bloc, enveloppée dans son manteau, regardait la mer avec l'immobilité d'un sphinx, se laissant inonder par les éclaboussures des vagues qui la mouillaient des pieds à la tête. Au-dessus d'elle, sur le point le plus haut de l'enrochement, se dressait, superbe, dans une attitude menaçante, la masse colossale de maman Picores. Sa bouche ridée frémissait de colère; son poing contracté menaçait les vagues; et, en dépit d'un certain air grotesque, cette figure avait quelque chose de sublime.

— Gredine! — criait-elle d'une voix rauque, en montrant le poing à la mer. — Tu es traîtresse comme une femme!

La pluie tombait de plus en plus fort; le vent d'aval secouait comme des roseaux ceux qui s'écartaient des groupes; les vêtements mouillés se collaient sur les membres, ruisselaient, faisaient tousser les gens; mais on s'oubliait soi-même pour suivre des yeux les barques qui approchaient en désordre.

Comme on maudissait le Recteur! Ce *lanudo* était coupable de tout; c'était lui qui avait induit tant d'honnêtes gens à courir au devant du péril. « Dieu fasse que la mer le dévore! »

Et les femmes de sa famille baissaient la tête, consternées par l'indignation publique.

Quand une barque réussissait à franchir le chenal, les matelots, à peine descendus sur le quai, trempés des pieds à la tête, recevaient les embrassements de leurs familles, avec un air stupide, comme des ressuscités qui s'étonneraient de se revoir tout à coup en pleine vie.

A mesure que les bateaux rentraient, la foule diminuait à la pointe du phare. Pour le moment, il ne restait en vue que trois barques. Mais le chenal devenait de plus en plus impraticable. Ces barques finirent cependant par doubler l'extrémité du môle, et un soupir de satisfaction dilata les poitrines.

Quelques minutes après, commença de se dessiner sur l'horizon brumeux une barque seule, qui s'avançait très vite, quoiqu'elle naviguât presque à sec de voiles.

Les spectateurs, blottis entre les rocs, à plat ventre pour offrir moins de prise à ces lames voraces, se regardèrent avec un geste de tristesse.

— Celle-là payera pour les autres... La dernière n'entre pas!

Ils l'affirmaient en hommes qui ont l'expérience de ces luttes. Elle arrivait trop tard.

Leur vue prodigieuse d'hommes de mer examinait cette barque, qui semblait tour à tour voler sur l'eau, puis s'engloutir. Ils ne tardèrent pas à la reconnaître : c'était la *Fleur-de-Mai*.

Là-bas, cependant, le Recteur tremblait à la pensée de la lutte prochaine. Il n'apercevait plus aucune barque en mer; il se disait que sans doute plusieurs d'entre elles avaient déjà regagné le port, mais que d'autres avaient dû se perdre.

Dans son inquiétude, il éprouva le besoin de se réconforter ; et il adressa la parole à Batiste. « Lui, qui connaissait si bien le golfe, que pensait-il de la situation ? »

Le vieux parut se réveiller ; il hocha tristement la tête. Sur sa face de vieux bouc, il y avait une résignation sereine, qui l'embellissait. « Tout, répondit-il, serait fini dans une heure, hommes et barques. L'entrée du port était impraticable. Il le savait bien, lui qui, durant toute sa longue vie, n'avait jamais vu un vent d'est aussi furieux. »

Mais le Recteur se sentait un courage sans bornes. « Si l'on ne pouvait entrer dans le port, on reprendrait le large et on fuirait sous le vent. »

Batiste hocha encore la tête avec la même expression triste. « Cela, non plus, n'était pas possible. La bourrasque durerait deux jours au moins ; et, si la barque résistait à la mer, ce serait pour s'échouer à Cullera ou pour se briser au cap San Antonio. Mieux valait encore essayer d'entrer. Puisque, de toute façon, il fallait mourir, il était préférable de mourir là, en face de sa maison, dans le même lieu où avaient péri tant de leurs ancêtres, près du miraculeux christ du Grao. »

Et le père Batiste, se retournant dans ses liens, fouilla sous sa chemise pour y chercher un crucifix de bronze, oxydé par la sueur, qu'il baisa avec dévotion.

Ce que voyant, le Recteur haussa les épaules avec indifférence. Il était croyant, oui, et le curé du Cabañal pouvait en témoigner ; mais il savait aussi que, dans la circonstance présente, c'était lui, Pascualo, qui ferait le miracle, pourvu que la barque lui obéît et qu'à l'entrée du chenal il donnât à propos le coup de barre.

Déjà on sentait la proximité du môle : la mer était de plus en plus bouleversée ; tandis que les vagues assaillaient la poupe, le ressac attaquait la proue, avec des tourbillons épouvantables. Il fallait se battre contre deux tourmentes, celle de la bourrasque et celle du gigantesque écueil élevé par les hommes.

La *Fleur-de-Mai* craquait, malgré sa construction solide ; elle n'obéissait presque plus au gouvernail, lancée de lame en lame comme une balle, tour à tour poussée en avant et repoussée en arrière, presque submergée par les flots.

Les écoutilles étaient bien closes : et c'est pourquoi la barque, après que les montagnes d'eau avaient passé sur elle, réapparaissait et continuait à surnager vaillamment.

Le Recteur commençait à reconnaître que la situation était désespérée. Ils étaient prisonniers de la double tourmente ; il n'y avait plus moyen de regagner le large et de fuir sous la bourrasque : il fallait entrer au port ou périr à l'entrée du port.

On était assez près pour distinguer la foule qui pullulait sur le môle, et des cris d'angoisse arrivaient jusqu'à la barque.

« *Recristo !* Comme il était triste de mourir sous les yeux de ses amis, d'entendre presque leurs paroles et de ne pouvoir obtenir d'eux aucun secours... Chienne de mer ! Sale vent d'aval ! » Et le Recteur, exaspéré, insultait la mer ; et, dans son désespoir, il crachait sur elle, tandis que la barque se cabrait soudain, toute droite, puis retombait, la proue en bas, dans les remous écumeux. Cet interminable mouvement de bascule donnait le vertige ; tour à tour, le mât s'inclinait sur bâbord, jusqu'à plonger sa vergue dans l'eau ; puis il se rejetait sur tribord, et la moitié du pont disparaissait sous les vagues.

— Gare !

Déjà commençaient les assauts mortels. Et une vague livide, traîtresse, sans écume et sans bruit, s'abattit sur la poupe, recouvrant toute la barque, la balayant comme d'un furieux revers de main.

Le patron reçut le choc sur l'épaule et plia jusqu'à toucher presque ses pieds avec sa tête ; mais il ne lâcha pas la barre et demeura ferme sur ces planches où il semblait incrusté. Pendant quelques secondes, il eut la sensation d'être englouti, perçut un craquement énorme, comme si la barque se disloquait ; et, quand il revint sur l'eau, il entendit le bruit d'un objet qui, ballotté par les vagues, était lancé de droite et de gauche comme un projectile. C'était le baril de l'eau douce. Le paquet de mer avait rompu les amarres, et le baril roulait sur le pont avec une vitesse foudroyante, écrasant tout sur son passage. Il effleura Pascualet et lui ensanglanta la face ; puis, comme un formidable marteau, il alla tomber sur la base du mât, à l'endroit où étaient attachés Batiste et les deux matelots. Cela fut aussi rapide qu'affreux. Un cri retentit.

Le Recteur, malgré son courage, se cacha les yeux avec ses mains. Le baril était tombé en plein sur l'un des deux matelots, le plus jeune, et lui avait broyé la tête. Après quoi, le baril taché de sang avait sauté par-dessus le bordage, comme un criminel qui s'enfuit, et avait disparu dans l'écume.

La tête broyée n'était plus qu'une horrible bouillie sanglante, dont les remous de l'eau sur le pont détachaient des lambeaux. Le vieux pêcheur et l'autre homme, retenus par les amarres, étaient forcés de demeurer en contact avec ce cadavre, et, pendant les coups de roulis, ils sentaient le frottement de ce moignon épouvantable qui les arrosait de sang.

Le père Batiste criait avec désespoir :

— Seigneur ! fais que cela finisse !

Sa voix débile et cassée se perdait dans l'effroyable mugissement de la rafale et de la tempête. Il appelait le Recteur, le suppliait de quitter la barre, de ne pas continuer plus longtemps une lutte impossible. « Avait-on jamais soumis d'honnêtes gens à une semblable épreuve ? La dernière heure était venue, et, plutôt que de prolonger de telles angoisses, mieux valait abandonner la barque à elle-même, pour qu'elle se précipitât contre les roches et se mît en pièces. »

Mais le Recteur ne l'écoutait pas. Le craquement perçu après le coup de mer le préoccupait, et, devinant le danger, il ne quittait pas des yeux le mât qui, en dépit de sa force, penchait d'une façon alarmante. Au sommet s'agitait toujours le bouquet du baptême, la poignée de feuillages et de fleurs artificielles que l'ouragan déchiquetait, comme en présage de mort.

Le Recteur n'entendait pas même Pascualet qui, le visage rendu méconnaissable par un masque de sang, criait d'une voix bêlante :

— Père ! père !

Hélas ! le père ne pouvait pas grand'chose : — éviter les coups les plus dangereux, mettre à tout moment la barque entre deux lames et empêcher qu'elle ne fût assaillie de côté. Mais doubler le môle était impossible.

Tout à coup, la pauvre *Fleur-de-Mai*, à moitié démolie, se trouva comme au fond d'un abîme, entre deux luisantes murailles d'eau sinistre, qui s'avançaient dans des directions

opposées et qui allaient se rencontrer, prenant la barque entre elles. Cette fois, le patron lui-même poussa une exclamation de frayeur.

La rencontre se fit aussitôt. La barque, enveloppée dans un tourbillon, eut un horrible craquement, pareil à un de ces tonnerres dont le bruit sec fouettait l'espace; et, quand elle revint pesamment à flot, elle était rasée comme un ponton: le mât s'était rompu au niveau du plancher, et l'arbre, la voile, les hommes amarrés avaient disparu.

Le Recteur crut entrevoir, parmi les écumes d'une lame qui s'éloignait, le cadavre mutilé du jeune matelot, et, flottant, près de ce cadavre, la tête du père Batiste qui regardait en l'air avec une expression d'épouvante.

Du môle, tout le monde avait vu le mât se briser : un cri d'horreur s'éleva, proféré par des centaines de bouches, lorsque la *Fleur-de-Mai* reparut, désemparée, le pont rasé, à la merci des vagues. Maintenant, ils étaient perdus sans ressource. La mère et la femme du Recteur criaient comme des folles, voulaient se jeter à la mer, aller tout au moins jusqu'aux blocs les plus avancés, qui se dressaient au milieu de l'écume comme des têtes de géants sous-marins.

La commisération populaire, l'attendrissement que le malheur éveille chez les foules, entouraient maintenant ces deux affolées. Personne ne maudissait plus le Recteur, tout le monde oubliait sa témérité contagieuse, et on s'efforçait de réconforter ces pauvres femmes par de vaines espérances. Quelques pêcheurs s'étaient placés entre elles et la mer pour leur cacher le spectacle de la lutte suprême, dont l'issue n'était que trop facile à deviner.

Cette terrible situation se prolongea pendant une heure. La barque n'obéissait plus au gouvernail. La mer la promenait dans une course folle le long de l'enrochement. Par hasard, elle ne heurta aucun des blocs ; une lame la souleva, et elle passa comme une flèche devant la pointe du môle. Au passage, Pascualo put considérer une seconde ces pierres énormes sur lesquelles il y avait tant de figures amies. Quelle angoisse ! Être là, sous leurs yeux, entendre leurs voix, et mourir !

Quelques instants après, la barque était loin. Elle allait

tout droit sur Nazaret, pour y périr dans le sable où tant d'autres barques étaient déjà ensevelies.

Tonet, qui semblait abasourdi par les coups de mer, s'était ranimé en passant devant le môle. Une vision de vie avait illuminé son morne désespoir. Non, il ne voulait pas mourir! Il se défendrait contre la mer et contre la tempête aussi longtemps qu'il pourrait. Entre la certitude de se noyer sur le sable d'ici à une demi-heure et la possibilité de se déchirer sur le môle dans une suprême tentative de salut, il n'hésitait pas. Et, au surplus, il était le plus fort nageur du Cabañal.

A quatre pattes, au risque d'être emporté par les vagues, il rampa jusqu'à une écoutille défoncée par les coups de mer et il descendit dans la cale.

Le Recteur le regardait avec mépris. « Il ne se repentait plus de ce qu'il avait fait. Dieu était bon et lui évitait un crime. Tout à l'heure, il périrait avec le traître: et, quant à celle qui était là-bas, eh bien, qu'elle vécût! Y avait-il pour elle un pire châtiment que de rester au monde?... Maintenant, il connaissait le mensonge de la vie. L'unique vérité était la mort, qui vient à point et qui ne trompe pas. »

Tandis que ces idées traversaient rapidement et confusément son esprit, comme si la proximité de la mort eût exalté son intelligence, il vit reparaître Tonet sur le pont et poussa une exclamation de surprise : son frère tenait à la main la ceinture de sauvetage, présent de la *siña* Tona, que l'on avait oubliée dans la cale.

Pascualo, d'une voix rude et avec un regard foudroyant, lui demanda ce qu'il voulait faire.

Tonet ne se déconcerta nullement. « Ce qu'il voulait faire? Il voulait se sauver à la nage : le moment était venu du sauve-qui-peut! Il ne voulait pas mourir sur ce bateau comme un rat; il aimait mieux courir le risque d'être broyé contre les roches. »

Le Recteur poussa un horrible jurement. « Non! son frère ne sortirait pas de la barque, n'essayerait pas de se sauver. Ils mourraient ensemble, et Tonet lui payerait ainsi tout le mal qu'il lui avait fait. »

Le danger suprême fit réapparaître chez Tonet le fier-à-bras du port, l'homme perdu qui ne respecte rien; et, avec un

sourire féroce, il regarda Pascualo. Dans l'attitude de ces deux hommes, il y avait quelque chose de plus affreux que la tempête.

— Père! père! — cria de nouveau Pascualet, d'une voix faible, en s'agitant dans ses liens.

Alors le Recteur se souvint que l'enfant était là; et, farouche, silencieux, il lâcha la barre. Il tenait à la main son couteau de matelot, et, d'un seul coup, il trancha les liens de l'enfant.

— La ceinture! donne! — cria-t-il d'une voix impérieuse à son frère.

Mais Tonet, au lieu de répondre, essayait de passer les bras dans l'armature de liège.

« La canaille! » Pascualo éprouvait un besoin de parler, de tout dire, fût-ce en quelques mots interrompus. « Tonet le croyait-il aveugle? Le Recteur savait tout. C'était lui qui, la nuit précédente, avait donné la chasse au fuyard dans les rues du Cabañal. S'il ne tuait pas le criminel, c'était parce qu'ils allaient périr ensemble. Mais ce petit, lui, n'était pas coupable et ne devait pas mourir. Vite, la ceinture! Elle serait pour l'enfant, pour le fruit de la trahison et de l'infamie. Tout scélérat qu'il fût, Tonet devait se souvenir que cet enfant était son fils. »

— Obéis, ou je te tue comme un chien!

Tonet avait toujours son sourire féroce et cynique; et il continuait à faire effort pour revêtir la ceinture de sauvetage.

Il n'en eut pas le temps. Son frère se précipita sur lui: un corps-à-corps de quelques secondes s'engagea sur le pont défoncé, mouvant, sans cesse envahi par l'eau. Tonet chut à la renverse, le flanc ouvert.

Pascualo, sans presque savoir ce qu'il faisait, empaqueta l'enfant dans la ceinture de sauvetage; et, comme si c'eût été un sac de lest, il le lança par-dessus bord, le regarda flotter un instant, le vit disparaître derrière la crête d'une lame.

Maintenant, il ne restait plus au Recteur qu'à mourir comme étaient morts ceux de sa famille.

Cependant la foule réunie à la pointe du môle voyait la *Fleur-de-Mai* danser comme une caisse sur les vagues, sans

direction, jouet de la tempête. On n'avait rien aperçu de la lutte qui s'était engagée à bord ; mais on avait vu le Recteur jeter un gros paquet, qui s'était mis à flotter et qui, poussé par les lames, se rapprochait de l'enrochement.

Quelques minutes plus tard, un dernier cri d'angoisse retentit sur le môle : la *Fleur-de-Mai*, attaquée de flanc par une vague énorme, chavira, montra sa quille, s'abîma.

Les femmes se signèrent, entourèrent Dolores et Tona, les retinrent pour les empêcher de se jeter à la mer.

Les pêcheurs se doutaient bien de ce qu'était cet objet qui flottait vers les roches : c'était probablement le petit. Bientôt, on put même le distinguer dans l'enveloppe de liège. Mais il allait se briser contre les roches. La mère et l'aïeule poussaient des hurlements de douleur, demandaient aide, sans savoir à qui. « N'y aurait-il pas là une âme charitable qui sauverait l'enfant ? »

Un gaillard de bonne volonté, amarré par la ceinture à une corde que tenaient ses camarades, s'élança au milieu des roches basses, parmi les écueils à demi submergés et, par un prodige de force et d'adresse, il réussit à se tenir debout au milieu des eaux bouillonnantes..

Plusieurs fois, le malheureux corps heurta les saillies des blocs, remporté ensuite par la vague, au milieu des exclamations de terreur. Enfin le sauveteur put le saisir au moment où il allait frapper de nouveau la gigantesque muraille.

Pauvre Pascualet ! Étendu sur le terre-plein fangeux du môle, la tête ensanglantée, les membres livides, froids et déchirés par les arêtes des pierres, il était dans cette volumineuse enveloppe comme une tortue dans sa carapace.

La grand'mère tentait de ranimer entre ses mains cette tête délicate dont les paupières s'étaient fermées pour toujours. Et Dolores, à genoux près du petit, s'égratignait le visage et arrachait ses beaux cheveux dénoués, promenant de côté et d'autre les regards farouches de ses yeux d'or.

Une lamentation de désespoir traversait l'espace, continue :

— Mon enfant ! mon enfant !

Les femmes sanglotaient. Rosario, l'épouse dédaignée et stérile, s'apitoyait devant cette folie de la maternité blessée, et, avec une sincère compassion, elle pardonnait à sa rivale.

Et, là-haut, dominant tous les autres, était maman Picores, droite, superbe comme la vengeance, indifférente à toutes les douleurs, avec ses jupes envolées qui fouettaient ses jambes comme un drapeau. Elle ne montrait plus le poing à la mer ; elle lui tournait le dos, en signe de mépris ; c'était du côté de la terre qu'elle envoyait ses menaces, là-bas, vers le Miguelete qui, dans le lointain, érigeait sa robuste carrure par-dessus la masse des toits.

Et le poing de la vieille sorcière obèse ne cessait pas de menacer la ville, tandis que sa bouche vomissait des injures. « Elles pouvaient venir, toutes les bourgeoises hargneuses qui marchandaient à la Poissonnerie !... Le poisson leur paraissait trop cher ? Ah ! c'était un *douro* la livre qu'il aurait dû coûter !... »

V. BLASCO IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

W. B. YEATS

ET

LA RENAISSANCE POÉTIQUE

EN IRLANDE

« C'est un trait singulier de la vie celtique, dit M. Magnus Maclean[1], que les grandes résurrections littéraires y soient simultanées, et communes à tous les groupes épars, si séparés qu'ils soient par la langue et l'habitation. » M. Maclean rappelle les réveils intellectuels du VIe siècle, du XIIe et du XVIIIe. Depuis cinquante ans, nous assistons à un renouveau du même genre. La science s'en est mêlée : les érudits du continent, Bopp, Zeuss, Ebel, ont fondé la philologie celtique. En même temps, le génie impérissable de la race s'exprime en des idiomes modernes, pour se faire entendre d'un public plus nombreux : « Les littérateurs des Highlands, des Galles et d'Irlande ont mis au service de la littérature anglaise leur richesse de songe, de sentiment poétique et d'imagination ainsi que leur don merveilleux du récit. » C'est ce qui s'est passé chez nous avec MM. Le Braz, Le Goffic et les écrivains bretons. Sur les bords mélancoliques des mers brumeuses, une fois encore, tous les oiseaux de la forêt magique se sont en même temps mis à chanter.

1. *The Literature of the Celts, its history and romance, by Magnus Maclean* (Blackie and Son, 1902).

I

Il n'est pas étonnant que les voix qui nous viennent d'Irlande soient parmi les plus pénétrantes et les plus mélodieuses[1]. L'Irlande est la poésie même. L'« Émeraude du Couchant », ce nom seul suffit à évoquer une multitude de rêves. Mais jusqu'à présent, comme les auteurs des récentes anthologies, MM. Yeats, Stopford Brooke, Rolleston, nous le disent eux-mêmes, si elle avait beaucoup chanté, elle n'avait encore pu s'élever au grand art. Le XVIIIe siècle avait vu beaucoup de ménestrels errants dont la langue était l'idiome celtique des ancêtres. Un hôtelier de Limerick avait inscrit au-dessus de sa porte, en vers gaëliques, un souhait de bienvenue à tous les poètes passants, que leurs poches fussent ou non garnies; il les accueillit tant que sa bourse fut pleine : elle ne le fut pas longtemps. Il finit par aller soigner la volaille d'une vieille femme, et mourut en loques, mais le cœur joyeux. — Il y avait en ces bohèmes inspirés l'étoffe de vrais poètes. Mais, selon M. Yeats, il leur manquait le sérieux, « le Lys de la Haute Vérité... la Rose de la Beauté lointaine ». Ils ont été « chose futile comme l'écume qui s'envole sur la plage ».

Quant aux beaux esprits de langue anglaise, ils sont tout à fait anglais. Goldsmith est britannisé, et Thomas Moore lui-même, en dépit de ses mélodies irlandaises. Elles sont d'ailleurs démodées, « artificielles et mécaniques, lorsqu'elles sont séparées de la musique qui leur donnait des ailes ». On ne saurait contredire à ce jugement de M. Yeats. D'autre part, les poètes patriotes eurent d'excellentes intentions. Ils éveillèrent en Irlande le sens de la nationalité. Mais ils furent trop

1. Indépendamment des œuvres de M. Yeats et d'autres travaux qu'il est inutile de mentionner ici, on a consulté, pour le présent article, l'anthologie de M. Yeats (édition revisée en 1900); celle de MM. Stopford Brooke et Rolleston (1900); les publications collectives suivantes : *Literary ideals in Ireland, by John Eglinton, Yeats, A.-E.* (W. Larminie, 1899). — *Beltaine, an occasional publication* (1st may 1899). — *Shamain, edited for the Irish literary theatre, by W. B. Yeats* (1901). — *Ideals in Ireland, edited by lady Gregory* (1901).

gouvernés par la vie et l'action. Ce fut le cas de Thomas David et de son groupe. Profondément Irlandais de sentiments, ils restèrent, pour l'expression, tributaires de Walter Scott et de Campbell.

La rénovation devait venir d'ailleurs. Callanan rendit un grand service à la littérature irlandaise avec ses traductions du gaëlique. Il montra la vraie voie. On se pencha sur le passé. Mangan s'en inspira. Mangan est une sorte de Robert Burns irlandais, moins grand que l'autre. A la fois génial et incomplet, insincère et poignant, abîmé dans l'alcool, dans l'opium, dans la misère, mort sur un grabat dans un hôpital de Dublin, il a laissé quelques-uns des vers les plus beaux et les plus douloureux qui aient jamais tiré des larmes aux hommes. Il a gémi sur lui-même avec l'accent de François Villon. Et, surtout, sa *Dark Rosaleen* est restée populaire. La « brune Rosaleen », c'est l'Irlande. De sa triste et pauvre patrie, le poète s'approche doucement, lui prend la main, pour ainsi dire, et lui parle d'une voix infiniment tendre et caressante. Rien n'est plus émouvant.

Ce sont bien aussi des Celtes qu'Allingham et Ferguson. L'un avec plus d'art, l'autre avec plus de puissance, s'inspirèrent des vieilles traditions nationales. Allingham est le poète de Ballyshannon, l'interprète des « paysans mélancoliques de l'Occident ». Ferguson, dont l'œuvre constitue un bel ensemble épique, fut d'abord méconnu; il est maintenant salué comme un précurseur par les jeunes écrivains de l'Irlande contemporaine.

Mais l'effort décisif n'avait pas été donné. La poésie trouvait un obstacle, non seulement dans l'inconsistance, mais aussi dans l'humeur sociable des Irlandais. « Mieux vaut se quereller qu'être seul », dit un de leurs proverbes. Écoutons M. Yeats :

En général, l'Irlandais de notre temps a un amour si profond pour ces arts dont se construit une brillante personnalité, composition rapide, parole prompte, éloquence qui remue les foules, qu'il n'a pas de pensée pour les arts où la personnalité se consume dans la solitude. Il aime les arts périssables qui lui ont fourni un leurre pour prendre les cœurs des hommes, et répugne aux arts immortels, qui ne pourraient que le séparer de ses compagnons.

Les hautes classes, les classes instruites ont été formées par les universités britanniques et par le *Trinity College* de Dublin. Mais le vieil esprit persiste : il lutte ; il se dégage de l'incohérence et de la trivialité. Lentement, il construit une littérature de langue anglaise qui va se distinguant de plus en plus de toute autre. Jusqu'ici, l'Irlande a hésité entre deux partis à prendre : ou faire à l'Angleterre une opposition irréductible, ou tâcher de se conformer aux mœurs, aux sentiments, aux idées anglaises pour se faire une place dans la civilisation du Royaume-Uni. Tous deux sont à répudier, le premier aussi bien que le second : en effet, contredire quelqu'un, c'est tenir compte de sa pensée, c'est encore, dans une certaine mesure, en être le vassal. Résolument, l'Irlande fermera les yeux et les oreilles à tout ce qui vient de sa puissante voisine. Elle se contemplera elle-même en sa forme idéale, telle qu'elle a ravi les imaginations des anciens jours. Sur cette Irlande de songe, je ne puis me tenir de citer une bien belle page de l'écrivain qui signe A. E.[1].

Cette Irlande intérieure que percevait l'œil des visionnaires était le Tirna-Noge, le pays de la jeunesse immortelle, car on ne la peuplait que d'êtres jeunes et beaux. C'était la terre du Cœur Vivant, un nom tendre qui montrait qu'elle était devenue plus chère que le cœur de la femme, et surpassait tout autre espoir, comme le songe suprême de l'esprit, le sein où il voulait se reposer lorsqu'il aurait quitté le monde, asile évanoui. Et sûrement, c'est un étrange et beau pays que cette Irlande, d'une mystique beauté, qui ferme les yeux du corps comme dans le sommeil et ouvre les yeux de l'esprit comme dans les rêves ; et jamais poète ne s'est étendu sur les flancs de nos collines sans que de douces et majestueuses apparitions, au cœur brillant comme le soleil, aient marché dans ses songes, sur des pelouses rayonnantes, en un monde enchanté qui leur appartenait ; et ce monde est devenu vivant dans toute ruine, dans tout bois, dans toute montagne hantés : ainsi qu'y pouvons-nous reconnaître, sinon l'ombre des pensées de Dieu ?

En même temps, la langue celtique, si négligée, confinée en quelques recoins de l'Ouest où elle dépérit, est cultivée de nouveau. Les poèmes gaëliques du docteur Hyde volent sur

1. Pseudonyme de M. George W Russell.

les lèvres des paysans dans la région de Galway, en Connemara, en Donegal. Et M. George Moore s'écrie :

Je n'ai pas de postérité, et je suis trop vieux pour apprendre cette langue. Mais immédiatement je vais prendre mes dispositions pour que les enfants de mon frère apprennent l'irlandais. J'ai écrit à ma belle-sœur que j'allais entreprendre sans retard cette partie essentielle de l'éducation de ses enfants. Ils auront une bonne qui vient tout droit d'Arran, car il ne sert de rien à un homme de connaître toutes les langues du monde s'il ignore la sienne.

Voilà de l'enthousiasme !... M. Yeats lui-même apprend le gaëlique. Ce n'est point, espérons-le, pour écrire en cet idiome. Les nombreux lettrés qui entendent l'anglais, mais ignorent le celte, en seraient désolés, comme si M. Maeterlinck usait du flamand pour exposer sa profonde sagesse. Mais c'est pour pénétrer plus intimement l'âme de la race.

Donc, comme le déclarent dans la préface de leur anthologie MM. Brooke et Rolleston, la poésie irlandaise existe désormais. Elle est devenue œuvre d'art. Elle a répudié le vice national de la prolixité, *the devil's flow of words*[1]. Elle n'est plus un « travail d'amateurs ». Elle demande ses inspirations au sol natal : M. Yeats constate que les poètes irlandais ne peuvent parler que de leur pays. Elle ne s'occupe plus de la politique présente ; mais elle évoque la mémoire des morts, reprend les mythes et les sagas d'autrefois, et reste fidèle à son génie propre.

Surtout elle est religieuse, mais non à la façon de la poésie anglaise :

La poésie religieuse, en Angleterre, est « confortable et paisible ». Elle joue de sa flûte agréable, délicate ou solennelle, dans la quiétude des presbytères et des palais épiscopaux, dans la quiétude des jardins universitaires[2].

La poésie anglaise est écartée de l'art « par le formalisme doctrinaire et ecclésiastique, par un scepticisme dilué à l'endroit du surnaturel, par une défiance et une réprobation à l'égard de l'enthousiasme ». C'est l'esprit d'Oxford et de

1. M. Moran, dans les *Ideals in Ireland*.

2. *Anthol.* Brooke et Rolleston.

Cambridge, maladroitement copié par *Trinity College*. Le seul vrai poète religieux de l'Angleterre est Christina Rossetti.

Au contraire, l'imagination des poètes irlandais est tout embrasée par les flammes de l'amour divin, empourprée par le sang des martyrs. Ceux mêmes qui ne seraient plus catholiques par le dogme, le sont restés par l'imagination. Et tous inclinent vers « un vue du monde plus spirituelle que celle qui maintenant prévaut dans la littérature... ».

Il existe une classe de poètes irlandais qui ont mis dans leurs œuvres, non seulement le mysticisme qui gît si profondément au cœur de l'Église catholique, mais encore un levain vivant de néo-platonisme, avec une addition de génie celtique moderne qui leur appartient en original. Le résultat de ce mélange est un type de poésie curieux, difficile, symbolique, très intéressant, fécond en motifs de beauté sereine, mais quelque peu austère [1].

Dans le nouveau groupe, M. Yeats signale particulièrement Mrs. Hinkson, qui « a une dévote tendresse comme celle de saint François pour les êtres simples et instinctifs, vieux jardiniers, vieux pêcheurs, oiseaux parmi les feuilles, oiseaux balancés sur les vagues » ; miss Hoper, évocatrice de la mythologie ancienne; MM. H. E... et Lionel Johnson, chevaliers de la vie mystique et fervents de l'au-delà. Mais surtout, disent MM. Brooke et Rolleston, « les trois tendances de la poésie irlandaise, chacune avec son esprit celtique bien marqué, vers la religion, vers le mysticisme et vers un mélange des deux, se sont unies dans les poèmes de M. Yeats ».

Il y a ajouté une représentation spiritualisée des vieilles histoires celtiques, et il a aussi produit quelques œuvres directes, simples et humaines, sur la vie présente. Aussi sa poésie a-t-elle plus d'envergure que celle de ses confrères. En outre, il a pénétré ces divers ouvrages d'une spiritualité imaginative qui a transporté leurs sujets, encore qu'ils appartiennent à notre monde, dans ce monde invisible dont il n'est que l'ombre.

Plus loin, dans une notice spéciale qu'il consacre à M. Yeats, M. Rolleston déclare qu'il le considère comme le prince des écrivains vivants qui s'expriment en langue an-

1. Brooke et Rolleston.

glaise. J'ai souvent lu le même jugement en des revues londoniennes. Il serait donc fâcheux que M. Yeats demeurât plus longtemps ignoré du public français.

II

M. Yeats s'est d'abord profondément imprégné du folk-lore irlandais. Il a publié des recueils de contes composés par divers auteurs. Il a édité un choix des récits où l'humoriste Carleton fait vivre avec tant de verve les mœurs de son pays[1]. Enfin il a interrogé les paysans de l'Ouest, ceux dont les montagnes sont les dernières terres d'Europe auxquelles le soleil couchant adresse son adieu. Il a causé, sur les routes du Connaught, au bord des champs maigres, auprès des fermes ruinées par l'éviction, avec des vieillards qui gardent encore, dans leur âme obscure, le souvenir des traditions primitives. Il a pénétré dans les pauvres chaumières où se meurent les dernières légendes. Il a écouté ces rêveurs et ces croyants chez qui l'illusion et la réalité se mêlent indistinctement dans une sorte de crépuscule, — *the celtic twilight*[2].

On sait que si l'Irlandais est chimérique, il n'en est pas moins un fort joyeux compère. Il n'a rien de la concentration mélancolique du Gallois ou de l'Armoricain. Comme nos Provençaux, il manie supérieurement la « galéjade ». Dans les histoires de Carleton, on trouve une constante hilarité, une gaieté bruyante, communicative. Chez M. Yeats, poète délicat et subtil, cet aspect du génie national est rarement représenté; il s'y manifeste cependant. Ses *Irish Tales* nous offrent souvent des êtres surnaturels, même des revenants, dont l'humeur est joviale et qui effraient les vivants par des mystifications de haut goût. M. Yeats lui-même nous conte l'histoire d'un incrédule qui fut chassé de sa maison par ses propres bottes, qu'avait chaussées un esprit. Un autre jour, il rencontra un vieil homme dans un bois enchanté. Ce vieil homme entendait les animaux causer entre eux. Un

1. *Irish Tales*. — *Irish Fairy Stories*. — *Stories from Carleton*.

2. C'est le titre qu'il a donné à l'un de ses volumes.

hérisson « grognait comme un chrétien ». Les chats avaient un jargon spécial, « sans doute une espèce de vieil irlandais ».

Dans un chapitre de son *Celtic Twilight*, il nous met devant les yeux une bien originale figure, celle de Michaël Moran, le dernier *gleeman*, qui naquit vers 1794 et fut à Dublin reconnu recteur de tous les marchands de ballades du quartier des *Liberties*. C'était un singulier personnage :

En dépit de sa cécité, il n'éprouva aucune difficulté à trouver femme ; il fut plutôt à même de choisir, car Moran présentait justement cet ambigu de vaurien et d'homme de génie, si cher au cœur de la femme, laquelle, peut-être parce qu'elle est elle-même un être tout de convention, adore l'inattendu, le difforme, tout ce qui dépayse.

Voilà qui rejoindrait assez bien la psychologie de *l'Homme qui rit*.

Le ménestrel eut une curieuse agonie. Le récit de ses funérailles est impayable ; et je m'avoue incapable de rendre la belle allure du texte anglais.

En avril 1846, on avertit le prêtre que Michaël Moran se mourait. Il le trouva au numéro 5 de Patrick Street, sur un lit de paille, dans une chambre pleine de chanteurs de ballades, tout loqueteux, venus pour égayer ses derniers moments. Après sa mort, les chanteurs de ballades, avec force violons et autres instruments, revinrent et le régalèrent d'une belle veillée : chacun ajouta au divertissement ce qu'il savait en fait de contes, de vieux refrains, de rimes drôles. Il avait eu son jour, dit ses prières, fait sa confession : pourquoi ne pas lui donner un jovial congé ? L'enterrement eut lieu le lendemain. Une bonne partie de ses admirateurs et amis prit place dans le corbillard avec le cercueil, car le jour était pluvieux et vilain. Ils n'étaient pas loin quand l'un d'eux s'écria : « Il fait cruellement froid, n'est-ce pas ? — Pardieu, répondit un autre, nous serons aussi raides que le défunt quand nous arriverons aux sépultures. — Il aurait bien dû tenir encore un mois, dit un troisième, pour que le temps devînt convenable ». Là-dessus, un nommé Carroll sortit une demi-pinte de *whisky*, et ils burent tous à l'âme du défunt. Malheureusement, le corbillard était trop chargé. Et ils n'avaient pas encore atteint le cimetière que le ressort de la voiture cassa ainsi que la bouteille.

C'est précisément à propos de Michaël Moran que M. Yeats accuse ces aèdes populaires d'avoir ignoré « le Lys de la Haute

Vérité..., la Rose de la Beauté lointaine ». Il ne s'arrêtera donc pas longtemps à la plèbe de Dublin, divertissante et grotesque. Il ira chercher, plus loin vers le couchant, une humanité plus noble. Il dirigera ses pas vers les villages où tout le monde, même le *constable*, a encore foi aux fées.

Ce sont d'humbles croyances qu'il recueille. Les fantômes d'Irlande ressemblent à tous ceux qui hantent les hameaux isolés de la vieille Europe. Avec les âmes des morts, les fées surtout, les *sidhe*, habitent les esprits populaires. Mais ce qui est caractéristique, c'est l'extraordinaire intimité où les Irlandais vivent avec les êtres surnaturels. Au rude pays de John Knox et des presbytériens, on est dur pour eux; on les redoute, et on les calomnie : les *water-goblins*, les *water-kelpies*[1], sont malfaisants et cruels. « Vous avez fait des ténèbres vos ennemies, dit M. Yeats aux Écossais; mais nous, nous échangeons des politesses avec le monde qui est au delà. » Il est des apparitions qui deviennent des habitudes. Entre hommes et fées, on se rend mutuellement service : on en use avec les habitants de l'invisible comme les bons fermiers du Devonshire avec leur *Pixies*. Pour ces Irlandais, la parole d'Auguste Comte, que l'humanité est faite de plus de morts que de vivants, serait vraie à la lettre. « En Irlande, ce monde-ci et celui où nous allons après la mort ne sont guère séparés. »

Les êtres surnaturels prennent les formes les plus familières. Ainsi le démon, pour tenter une jeune fille, se transmue d'abord en un numéro de l'*Irish Times*, puis, ce qui semble avoir plus d'efficacité, en un jeune homme. Un soir, des paysans furent poursuivis par un pourceau-fée (*pigfairie*). On se rappelle que c'est une des figures revêtues par Orton, le messager fantastique du sire de Corraze, dans la légende racontée par Froissart.

Le monde surnaturel est si près du nôtre que souvent, dans la colère, un Irlandais s'écrie : « Je vous hanterai après ma mort! » Une vieille femme avait une petite personne, *wee woman*, mêlée à sa vie aussi intimement que si elle avait été sa parente. M. Yeats raconte, dans une page saisissante,

1. Génies et monstres des eaux.

comment les visiteurs d'une ville ruinée, quelque Cashel ou Clonmacnois, furent hantés dans leur logis par les esprits de la cité disparue. Un vieil homme du pays de Galway eut comme Dante la vision de l'enfer et du purgatoire. Un autre, de Kiltartan, raconte qu'il a connu un poète qui était véritablement, comme dit Victor Hugo, « l'interlocuteur des arbres et du vent » :

Une fois, il se tenait sous un buisson, et il lui parlait, et le buisson répondait en irlandais... On dit qu'il mourut seul, et une certaine Maurteen Gillane raconta au docteur Hyde que durant toute la nuit une lumière fut aperçue qui ondoyait entre le ciel et le toit de la maison où il gisait, et que « c'étaient les anges qui étaient avec lui », et, toute la nuit, il y eut une grande lumière dans la cabane, et « c'étaient les anges qui le veillaient. Ils lui faisaient cet honneur, parce qu'il était un si bon poète et qu'il chantait des chants si religieux ».

Ceci rappelle les grandes lumières qui vêtirent l'île sainte d'Iona pendant l'agonie de saint Columban, et les escadrons d'anges qui rayonnaient autour de lui. Aussi bien la race ne change pas. Les messagers célestes qui accompagnaient le saint dont Adamnan a conté les merveilles, les démons impurs qui obsédaient Macbeth surgissent encore autour des Celtes contemporains.

On pense bien que les *sidhe* (le peuple féerique) tiennent la plus grande place dans les imaginations. Ceux qu'a touchés la reine des fées ou son fou demeurent incurables pour le reste de leur vie. Il ne faut pas trop aimer, pas trop admirer les siens, car alors les *sidhe* les enlèvent, les entraînent en leurs pays chimériques, d'où jamais ils ne reviennent. Un père peut ainsi leur livrer ses enfants; un époux, sa femme. Dans leur royaume, ceux qui furent enviés à la terre jouissent d'une éternelle insouciance, d'une jeunesse éternelle; ils prennent part sans fin aux danses et aux jeux des « infatigables », — *the untiring ones.* — Une femme qui avait épousé le prince de *Fairy-land* eut sept époux qui durèrent chacun sept cents ans. Un prêtre conjura le sort, à la fin, et elle mourut. Pareils aux *sidhe*, leurs hôtes « sont condamnés à se dissiper au Jugement Dernier comme une vapeur brillante, car l'âme ne peut vivre sans chagrin ». Idée profonde, et qui montre com-

bien ces songeurs primitifs ont conçu la nécessité de la douleur dans le monde. Ceux-là seuls méritent l'éternité qui ont souffert.

Mais, encore plus intéressants que ces frêles superstitions, vestiges des mythes grandioses, germes des poèmes sublimes, sont les fermiers, les pâtres, les pêcheurs, les mendiants qui en vivent. « Je suis assuré, dit M. Yeats, que l'eau, l'eau des mers et des lacs et du brouillard et de la pluie, a presque fait l'Irlandais à son image. » Ainsi les êtres du mystère viennent se mirer dans les yeux profonds, limpides et changeants des Celtes, comme les nuages dans les fontaines cristallines.

Ces hommes de l'Occident portent dans leurs jugements sur la vie une noblesse singulière ; on n'y est point choqué par des étroitesses de rustres ou de bourgeois. Une pauvre servante, séparée de son prêtre, séparée de sa confrérie, s'est pendue dans son désespoir ; le curé l'absout, la déclare élue : « Peu importe ce que vous faites, si c'est pour l'amour de Dieu. » Le poète lui-même, et ceci est bien d'un Celte, a vécu dans un village du comté de Galway pour la raison qui suit :

J'ai été là cet été, et j'y serai encore avant que vienne l'automne, parce que Mary Haynes, une belle femme dont le nom émerveille encore ceux qui se chauffent aux feux de tourbe, est morte ici-même il y a soixante ans : car notre pied aime à s'attarder où la beauté a vécu sa destinée d'affliction pour nous faire comprendre qu'elle n'est pas de ce monde.

Le poète est amoureux de cette ombre lointaine, comme tous les gens du pays. Les vieillards qui se rappellent Mary Haynes sont les frères de ceux qui, sur la muraille de Troie, enveloppaient Hélène d'un harmonieux murmure, pareil à la musique des cigales. Ils la jugent avec indulgence, malgré ses fautes : « Elle a vu trop de ce bas monde. » Ils pensent qu'elle a été trop admirée, et que ceux-là ne vivent pas longtemps qui ont été le sujet d'une chanson.

Une vieille femme, toute ridée, m'a dit : « J'ai vu souvent Mary Haynes ; elle était belle, vraiment. Elle avait deux grappes de boucles de chaque côté des joues, et ces boucles étaient d'une couleur d'argent. » Cette vieille femme n'entendait pas autre chose qu'une belle couleur brillante par cette couleur d'argent.

Ainsi les anciens donnaient à la mer les teintes profondes et riches du vin (οἴνοπα πόντον), le luisant du marbre (*marmor*); aux narcisses, aux lis, l'éclat de la pourpre. La nuance précise leur importe peu; par une épithète de splendeur, ils témoignent de leur éblouissement.

Parmi les rêveurs que M. Yeats a rencontrés sur son chemin, en voici deux qui sont bien caractérisques; — je laisse parler le poète :

Un jeune homme vint me voir chez moi, l'autre soir, et se mit à me parler de la création de la terre, du ciel et de bien d'autres choses. Je l'interrogeai sur sa vie et sur ses occupations. Il avait écrit beaucoup de poèmes et colorié beaucoup de dessins mystiques depuis notre dernière entrevue; mais depuis quelque temps il n'écrivait plus ni ne peignait, car tout son cœur était occupé à rendre son âme forte, vigoureuse et calme, et la vie de l'artiste, toute d'émotions, était mauvaise pour lui, pensait-il. Il récitait ses poèmes volontiers, cependant. Il les avait tous en sa mémoire. A vrai dire, quelques-uns n'avaient jamais été écrits. Ces poèmes, avec leur musique sauvage comme le vent qui souffle dans les roseaux, me paraissaient la voix la plus profonde de la tristesse celtique, et de ce désir celtique pour des choses infinies que le monde n'a jamais vues. Soudain il me sembla qu'il regardait autour de lui avec quelque intensité. « Voyez-vous quelque chose, X... ? lui dis-je. — Une femme brillante, voilée, couverte de ses longs cheveux, se tient près de la porte d'entrée, répondit-il, ou des paroles à peu près telles. — Est-ce l'influence de quelque personne vivante qui pense à nous, et dont les pensées nous apparaissent sous cette forme symbolique? dis-je; car je connais bien les façons des visionnaires, et leur manière de parler. — Non, répondit-il, car si c'étaient les pensées d'une personne qui est en vie, je sentirais l'influence vivante en mon corps vivant, et mon cœur battrait, et le souffle me manquerait. C'est un esprit. C'est quelqu'un qui est mort ou qui n'a jamais vécu. »

Je m'informai de ce qu'il faisait, et je découvris qu'il était commis dans un grand magasin. Son plaisir, cependant, était d'errer sur les collines, en causant avec des paysans à demi fous et visionnaires, ou d'engager des personnes bizarres ou atteintes de remords à lui confier la garde de leurs soucis. Un autre soir, comme j'étais avec lui en son logis, plusieurs vinrent lui parler de leurs croyances et de leurs doutes, et les baigner pour ainsi dire dans la subtile lumière de son esprit. Quelquefois des visions lui venaient pendant qu'il s'entretenait avec eux, et le bruit court qu'il a dit à diverses gens des choses vraies sur leur passé et leurs amis lointains, et les a laissés

muets de crainte : maître étrange, en apparence presque un enfant, et si supérieur en subtilité aux plus vieux.

La poésie qu'il me récitait était pleine de sa nature et de ses visions. Quelquefois elle parlait d'autres vies qu'il croit lui-même avoir vécues en d'autres siècles, quelquefois de gens avec qui il s'était entretenu, les révélant à leurs propres âmes. Je lui dis que je désirais écrire un article sur lui et son œuvre; il me répondit que je le pouvais, mais sans le nommer, car il voulait être toujours méconnu, obscur, impersonnel. Le lendemain un paquet de ses poèmes arriva, accompagné d'un billet ainsi conçu : « Voici une copie des vers que vous m'avez dit aimer. Je ne pense pas que je puisse jamais plus peindre ou écrire. Je me prépare pour un cycle d'activité dans d'autres vies. Je veux rendre rigides mes racines et mes branches. Ce n'est pas encore mon tour d'éclater en feuilles et en fleurs. »

Les poèmes étaient tous des efforts pour capturer quelque haute, impalpable idée, dans un filet d'obscures images... Il avait fréquemment illustré ses vers avec des dessins où l'imperfection de l'anatomie ne cachait pas tout à fait une extrême beauté de sentiments... Il se plaisait par-dessus tout à de vifs effets de couleur : esprits qui ont sur la tête, pour chevelures, des plumes de paon; fantôme qui, d'un tourbillon de flammes s'élance vers une étoile; esprit qui passe avec un globe de cristal iridescent — symbole de l'âme — à demi clos dans sa main. Mais toujours sous cette largesse de couleur se trouve quelque tendre homélie adressée aux fragiles espérances de l'homme. Cette énergie spirituelle attire à lui tous ceux qui, comme lui-même, cherchent la lumière ou pleurent une joie disparue. Une de ces rencontres, en particulier, me revient à l'esprit. Il y a une année ou deux, il passait une grande partie de la nuit à marcher de long en large, sur la montagne, en causant avec un vieux paysan qui, muet pour la plupart des hommes, lui livrait ses soucis. Tous deux étaient malheureux; X... parce qu'il venait alors de décider que l'art et la poésie n'étaient pas pour lui, et le vieux paysan, parce que sa vie se retirait sans qu'il laissât rien derrière lui et sans qu'il lui demeurât une espérance. Mais comme c'étaient bien deux Celtes! comme ils étaient pleins de cette poursuite d'un je ne sais quoi qui ne sera jamais complètement exprimé par un mot ou un acte! Le paysan errait en son esprit avec une longue affliction. Un jour, il éclata : « Dieu possède les cieux, — Dieu possède les cieux, — mais il convoite le monde. » Une autre fois, il se lamenta sur ce que tous ses vieux voisins étaient partis, et que tous l'avaient oublié. On avait coutume, dans chaque cabane, d'approcher pour lui une chaise du feu; et maintenant on disait : « Quel est ce vieux bonhomme-là?... » « Le jugement est sur moi », répétait-il, et, une fois de plus, il continuait à parler de Dieu et du ciel. Plus d'une

fois aussi, il dit, en agitant son bras vers la montagne : « Je suis seul à savoir ce qui arriva dans l'épine il y a quarante ans. » Et, comme il parlait ainsi, les larmes, sur sa face, brillaient dans le clair de lune.

Ce vieil homme toujours se lève devant moi quand je pense à X... — Tous deux cherchent, l'un dans des phrases flottantes, l'autre dans des peintures symboliques et une subtile poésie allégorique, à exprimer quelque chose qui se trouve par delà les limites de l'expression ; et tous deux, si X... me pardonne, ont en eux la vaste et vague extravagance qui gît au fond du cœur celtique. Les paysans visionnaires d'aujourd'hui, les *landlords* duellistes d'autrefois et tout l'ouragan des légendes, — Cuchulain combattant la mer pendant deux jours jusqu'à ce que les vagues passent sur lui, jusqu'à ce qu'il meure, Caolte assaillant le palais des dieux, Oisin qui cherche vainement, pendant trois siècles, à assouvir son cœur insatiable avec tous les plaisirs du pays des fées, ces deux mystiques qui vont de long en large sur les montagnes en exprimant les songes intimes de leurs âmes, par des phrases non moins chargées de songe, et cet esprit qui les trouve si intéressants, — tout cela est une part de la grande fantasmagorie celtique, dont nul homme n'a découvert, dont aucun ange n'a révélé le sens.

C'est en effet un caractère de l'âme celtique que cette impatience du réel, ce manque de résignation à la destinée. Un Celte n'accepte pas l'inévitable : comme Llywarch-Hen, il se refuse à vieillir, à voir les filles rire sur son passage, lui qui jadis les entraînait dans les bois. Tout bonheur terrestre est incomplet. C'est ainsi que M. Yeats entendit un jour la grande tristesse de vivre chanter dans le violon d'un bohème.

Il disait, ce violon, que chez nous ceux qui sont beaux ne sont pas habiles ; que ceux qui sont habiles ne sont pas beaux; que nos meilleurs moments sont souillés par quelque vulgarité, ou par la piqûre d'épingle d'un triste souvenir.

M. Yeats déclare ailleurs :

C'est un des grands embarras de cette vie que nous ne puissions pas avoir d'émotions pures. Il y a toujours en notre ennemi quelque chose que nous aimons, et dans notre maîtresse quelque chose que nous haïssons.

Incapacité de bonheur, incapacité d'action, telle a toujours été la grande malédiction qui pèse sur le Celte, sur René qui toujours aime l'amour et jamais ne peut aimer, sur l'Irlande

qui a d'être une nation un sentiment intense jusqu'à la douleur, et ne peut pas se constituer en nation.

Alors, quel est le refuge? Le songe, l'éternel songe. « Tout existe, tout est vrai, et la terre n'est qu'un peu de poussière sous nos pieds. » La beauté doit être « une issue hors du filet où nous avons été pris à notre naissance », la mort doit être « le commencement de la sagesse, de la puissance et de la beauté ». Les simples d'esprit ont des lumières que nous n'avons point.

Le moi, qui est le fondement de notre connaissance, est brisé en morceaux par la folie, et il est oublié dans les soudaines émotions des femmes, et c'est pourquoi les fous peuvent entrevoir, et les femmes entrevoient, certainement, beaucoup de ce que la sainteté trouve à la fin de son pénible voyage.

Quel est, à l'endroit de ces mythes et de ces visions, l'état d'esprit du poète lui-même? — Il ne possède plus exactement la foi des humbles; il n'admet pas complètement les négations modernes. A demi croyant et à demi sceptique, il a un peu l'attitude de Socrate au début de *Phèdre*, un peu aussi l'attitude que nous soupçonnons avoir été celle de Virgile. Élève des philosophes grecs, le « Celte de Mantoue », comme l'appelle M. Le Braz, montre un sens profond des anciennes légendes latines. En les racontant, il semble y croire à demi. Tel M. Yeats pour les hôtes surnaturels de l'Irlande : son esprit habite une brume enchantée où se mêlent, indistincts, les vivants et les ombres.

III

Ce sont aussi des amants de la Chimère que les héros de la *Rose secrète*[1], un beau recueil de contes qui, cette fois, ont été enfantés par l'imagination de M. Yeats. Ce sont toujours ces mêmes âmes qui se débattent dans le corps où elles sont emprisonnées, et qui palpitent comme des oiseaux liés. Et comme leurs faiblesses sont bien celles de toute la race! Souvent

1. *The Secret Rose.*

intrépides, elles sont parfois prises de soudaines terreurs. Un barde, « suivant son humeur, tantôt fuyait avec une face pâle, devant un homme, et tantôt montrait un extrême courage, seul contre beaucoup ». Costello le fier perdit la belle Oona, qu'il aimait, et se perdit lui-même, pour ne pas savoir ce qu'il voulait.

Une inexprimable mélancolie, une fatigue du monde, une poignante et amère pitié des amants l'un pour l'autre, une vague colère contre les espérances et les craintes du commun, telle est l'exultation de l'amour.

Il semble bien qu'il y ait là un art étrange pour souffrir et faire souffrir, et plus de pente à la poésie qu'au bonheur. « Un très vieil homme, dont la face était presque aussi dépourvue de chair que le pied d'un oiseau », avait consumé sa vie à chercher le secret de l'impérissable Jouvence. Il attend une heure solennelle du printemps, au milieu des fleurs. C'est la mort qui vient. Son jeune valet le juge ainsi :

« Il a dépensé ses jours à chercher parmi les immortels ce qu'il aurait pu trouver dans ses propres actes et ses propres jours, s'il avait voulu. »

Nous avons devant les yeux le même horizon d'orage où nous vîmes jadis passer les amants qui ne servent que leur désir, Lancelot et Guenièvre, Tristan et Yseut, ou les rêveurs qui ne savent que leur rêve, comme Bedivere en quête du Saint-Graal.

C'est qu'une sagesse supérieure à la sagesse du monde les a dégoûtés du réel. Ils ont évidemment tous consulté le subtil Prince aux plumes de faucon, aux veines de qui s'est insinuée une goutte du sang gris des fées. Ceux qui l'avaient interrogé « vivaient différemment dans la suite, mais leur vie nouvelle était moins bonne que l'ancienne » :

Quelques-uns d'entre eux avaient longtemps servi une bonne cause, mais, lorsqu'ils l'eurent entendu les louer, eux et leurs labeurs, ils retournèrent en leurs pays pour trouver ce qu'ils avaient aimé moins aimable et leurs bras plus légers dans la bataille, car il leur avait enseigné quel mince cheveu sépare le vrai et le faux; d'autres encore, qui n'avaient pas servi de cause, mais qui avaient travaillé

en paix au bien de leur maison, lorsqu'il leur eut expliqué le sens de leur effort, trouvèrent leurs os plus mous et leur volonté moins prête pour le travail, car il leur avait montré des buts plus hauts.

Tous, après l'avoir entendu, sont désenchantés de leur commerce réciproque et suivent des voies solitaires.

Et cependant leur part est encore la meilleure. Un chevalier errant eut la révélation suivante :

Il vit une grande Rose de Feu, et une Voix sortit de la Rose et lui dit comment les hommes se détourneraient de la lumière de leur propre cœur, et se courberaient devant l'ordre extérieur et l'immobilité du dehors, et ajouta qu'alors la lumière cesserait, et que nul n'échapperait à la malédiction, excepté l'excellent simple d'esprit qui ne peut pas penser, et le passionné maudit qui ne le veut pas.

Tout le livre est dominé par l'étrange figure du poète Hanrahan le Roux. Il a été maître d'école en plein vent, suivant l'usage irlandais — *hedge-schoolmaster.* — Il est bientôt devenu impossible. Cet ivrogne visionnaire se met à errer, promenant partout son âme falote et changeante, à la fois peureuse et avide du mystère.

Jour par jour, comme il vaguait lentement et sans but, il s'enfonça plus profondément dans ce crépuscule celtique où le ciel et la terre se mêlent de telle sorte que chacun semble avoir pris pour soi-même quelque ombre de la beauté de l'autre. Ainsi son âme fut remplie d'un souhait pour il ne savait quoi, son corps possédé d'une soif de sensations inconnues. Il se baigna à minuit sous cette colline ronde où dort Balor au mauvais œil ; et, comme il nageait sur la mer unie, il se prit à rire et chanta vers le cortège des nuages, au-dessus de lui, jusqu'à ce qu'ils lui semblassent de vagues passions, déferlant autour de son cœur; et il désira sentir, comme eux, les flèches d'argent des étoiles le transpercer.

Ce Hanrahan était d'une galanterie merveilleuse. Dans cet heureux pays, où les poètes séduisent encore les femmes, il était la terreur des mères prudentes. Il enveloppait les jeunes filles de paroles harmonieuses, et leurs yeux limpides ne le quittaient pas tandis qu'il parlait. Un silence ému l'environnait quand il chantait l'Irlande parmi les mendiants. Irrité de vieillir, il maudit les vieillards, dont il allait être. Les colères légendaires de Llywarch-Hen le traversèrent. Vers le soir de

sa vie, près de la montagne de Gulben, il eut une étrange vision. Les ombres des amants d'autrefois défilèrent devant lui, pareilles à celles qui charment leurs blessures d'amour sous les myrtes de l'*Énéide*. Quand il mourut, dans une cabane isolée, des fuites de fantômes se déroulèrent au-dessus de lui.

Le dernier rêveur qui apparaisse dans le livre est un jeune artiste de Dublin, très préoccupé d'alchimie et d'occultisme. Il habite un logis dans un vieux quartier :

Les portraits, dont la valeur était plutôt historique qu'artistique, étaient partis, et la tapisserie, que revêtait la nuance bleue et bronze de la queue des paons, tombait sur les portes, excluait toute histoire et toute activité que ne touchaient pas la beauté et la paix. Je regardais mon Crivelli et contemplais la rose que tient la main de la Vierge, et la forme en était si délicate et si précise qu'elle semblait plus une pensée qu'une fleur ; ou encore je regardais l'aube grise et les faces ravies de mon Francesca : et alors je connaissais toute l'extase d'un chrétien, sous son asservissement à la règle et à la coutume. Je contemplais les antiques dieux et déesses d'airain pour l'achat desquels j'avais hypothéqué ma maison : alors j'éprouvais toute la joie que le païen trouve en la beauté diverse, mais sans sa terreur du destin qui ne dort jamais, ni la peine qu'il prend pour tant de sacrifices... J'avais réuni autour de moi tous les dieux, parce que je ne croyais en aucun, et j'essayais toutes sortes de plaisir parce que je ne me donnais moi-même à aucun, mais je me tenais à l'écart, individuel, indissoluble, un vrai miroir d'acier poli.

Il était impuissant à s'absorber, à trouver l'extase vraie où l'âme se perd.

Je réclamai à grands cris, comme tant de songeurs et d'écrivains l'ont fait dans notre âge, la naissance de cette précieuse beauté spirituelle qui pourrait seule soulever nos âmes, lourdes de tant de songes.

Son heure vint enfin. Son ami Michaël Robartes l'entraîna vers le rivage de la mer occidentale. Il y subit une initiation. D'étranges hallucinations dissocièrent son moi. Les anciens dieux, — les *shee* (c'est une transcription anglaise de *sidhe*) — qui vivent toujours à l'extrémité du vieux monde, exercèrent leur influence sur son âme. Avec des jeunes gens, tous de naissance celtique, il fonda l'ordre de la *Rosa Alchemica*.

Mais ils finirent par passer pour sorciers, et à grand'peine échappèrent à la fureur des matelots.

Les frontières obscures de la vie, les lumières que les voyants soupçonnent derrière la tombe et qui allongent quelques rayons furtifs dans les rêves, attirent singulièrement M. Yeats, comme tous les esprits de culture anglaise. On sait quelle importance nos voisins attachent aux phénomènes extra-naturels. Les deux énormes volumes de M. Myers sur le lendemain de la mort ont trouvé une foule de lecteurs. Je sais tel ouvrage de philosophie, — la *Formation de la Religion*, de M. Andrew Lang, par exemple, — qui consiste presque tout entier en cas de double vue, de télépathie, de divination, d'évocation. M. Yeats lui-même, aidé de M. John Ellis, a édité et commenté l'œuvre énigmatique de William Blake. Quelques amis du poète pressentent pour lui un danger dans cette direction. Qu'il ne s'égare point, à la suite de Blake, dans les brumes de l'occultisme ! L'art et la poésie y perdraient trop. Qu'il reste « le miroir d'acier poli », le pur miroir où se reflètent les dieux et les légendes des jours évanouis.

Mais ne nous hâtons point de craindre. M. Yeats a le sens du réel, l'observation fine et juste. Il l'a prouvé le jour où il a publié, sous un pseudonyme[1], son délicieux petit roman de *John Sherman*. Et l'on regretterait qu'il n'ait pas poussé plus loin dans cette direction, si la poésie n'était supérieure à tout, et s'il n'avait dû obéir à des inspirations plus hautes.

John Sherman est un jeune Irlandais, un bon garçon, d'esprit moyen, de volonté indécise, rêveur comme tous ceux de sa race. Il habite la petite ville occidentale de Ballah. Là se trouve exilé un aigle de la *high church*, William Howard, tout frais émoulu de l'Université. Il se sent profondément étranger « aux habitants à la fois rudes et conventionnels de cette bourgade à demi déserte ». Il se lie avec Sherman et le morigène pour la médiocrité de ses inspirations. Sherman est l'homme d'un milieu : pêcher, jardiner, lire un peu, se laisser vivre, il ne voit rien au delà.

Mrs. Sherman, sa mère, est une femme à la mode du vieux temps. Avant le repas, « elle aidait la servante à mettre la

1. Ganconagh, *John Sherman and Dhoya*.

table, puis, ses idées d'autrefois ne lui permettant pas de repos, elle tricotait... » Il est frappant combien elle ressemble à nos grand'mères de France. Elle a de vagues calculs, de menus préjugés, une bonté machinale.

Elle goûte peu le jeune phénomène d'Oxford. Même elle goûte peu la fille aînée de la *Rectory*, Mary Carton, pour qui Sherman se sent quelque inclination. Il n'est, ou ne se croit, que son ami. Il aspire très vaguement à un mariage cossu, qui l'assoira dans le monde. Il n'a rien d'un héros. Ce n'est pas un Anglo-Saxon énergique et sentimental, qui conquiert à force de bras la richesse pour lui-même et pour la fiancée qu'il a élue. Son ami Howard l'en méprise grandement.

Il ne peut pourtant rester éternellement oisif. Son oncle Sherman, un vieux commerçant de Londres, l'y appelle pour l'associer à ses affaires. Il décide John au départ. La mère et le fils font la traversée sur un steamer destiné au transport des bestiaux.

Il aurait souhaité prendre quelque voie plus coûteuse, mais sa mère, avec ses antiques idées de devoir, n'avait pas voulu en entendre parler ; elle était maintenant, comme il l'avait prévu, très mal à son aise en bas ; mais lui, qui supportait la mer, se trouvait assez bien sur le pont, et y eût joui d'un bien-être absolu si seulement les porcs s'étaient fatigués de leur continuelle clameur.

On arrive à Londres. Sherman devient le *clerk* indolent de son oncle. Il fait la connaissance de Margaret Leland, fille d'un riche client de la maison. Miss Leland est une jeune fille ultra moderne, à la fois romanesque et hardie. Elle a d'innombrables *flirts*, elle a déjà rompu de nombreuses fiançailles. Elle exerce une sorte de fascination sur Sherman. Il écoutait dans ses vagues paroles « le son des flûtes et des violes mystérieuses de cette nature inconsciente qui habite bien plus près de la femme que de l'homme. Que de fois n'attribuons-nous pas à la beauté et à la candeur une profondeur et un mystère qui ne leur appartiennent pas ! » En outre, la dot de miss Leland ne lui était pas indifférente.

Mais il ne pouvait se déterminer. Il ne pouvait s'attacher à un dessein unique et renoncer à tout le reste.

Il avait projeté plusieurs avenirs pour lui, et appris à les aimer

tous. C'était pour cela qu'il s'était si longtemps attardé à Ballah ; c'était ce qui maintenant le tenait indécis... Comme c'était triste de se soumettre à ce décret qui oblige chaque pas que nous faisons dans la vie à être une mort dans l'imagination ! Comme il lui était difficile de s'envelopper tellement dans ce nouvel espoir qu'il ne pût entendre les lamentations qui continuaient dans les coins obscurs de son âme !

Mais il revoit son pays natal, et il retrouve Mary Carton dans la ville de son passé. Il a beau lui annoncer son mariage prochain avec miss Leland, il est repris par la vieille terre d'Irlande, et par la jeune fille qui semble en être la fleur et le sourire.

Retourné à Londres, il y rejoint l'exquis William Howard. Il le déchaîne sur sa frivole et prétentieuse fiancée. Et ce qui devait se passer se passe. Howard et Margaret étaient dignes de se comprendre. Le candidat à l'épiscopat, jadis si dédaigneux à l'endroit des grosses dots, s'éprend immédiatement de miss Leland, en laquelle il découvre de sublimes lumières. Sherman se retire ; miss Leland en est satisfaite, — car eût-elle jamais dégrossi cet Irlandais ? — elle est pourtant furieuse de ne pas le voir désespéré. Mrs. Sherman regagne volontiers le pays :

Elle était toujours prête pour un changement, si ce changement se présentait sous la forme du retour à quelque chose d'ancien. D'autres placent leur idéal dans l'avenir ; elle mettait le sien dans le passé...

On retourne donc à Ballah. Sherman va « remplir sa loi » ; il marche vers « sa vérité ». Il a des songes où se mêlent la joie et l'amertume. Cependant sa mère essaie de se rappeler si d'habitude elle achetait sa laine à tricoter chez miss Peter ou chez Mrs. Macallough, près du pont. L'une des deux vendait l'écheveau un sou moins cher. Jamais elle ne savait ce qui se passait dans l'âme de son fils ; elle avait toujours « son propre poisson à frire ». Et le poète ne peut se tenir d'ajouter :

Heureux ceux qui n'ont pas de sympathie ! Ils gardent leurs caractères dans un étui de fer, tandis que la plupart d'entre nous, pauvres mortels, nous errons sur la planète pour chercher vainement une coquille qui nous contienne, et cependant nous nous évaporons.

Mary Carton, exaspérée de ses incertitudes, le repousse d'abord. Il va dans la nuit, sur la montagne voisine, se livrer à son désespoir. Mais le lendemain, à l'aube, John et Mary se rencontraient et se réconciliaient. Elle lui parle doucement, en lui caressant la main :

Quelque chose en sa voix dénotait cette émotion qui distingue l'amour de la femme et celui de l'homme. Celui qu'elle aimait, elle le considérait comme un être faible qui avait besoin de protection ; c'était comme un reflet du sentiment qu'éprouve la mère pour l'enfant qu'elle allaite.

Toute cette fin est très belle.

Ce petit roman voudrait une plus longue étude, car le groupe celtique y est admirablement caractérisé. L'auteur a réussi à nous faire aimer des personnages moyens en tout. Autant la jeune esthète londonienne et le jeune *high church man*, à demi arriviste et à demi jocrisse, nous sont intolérables, autant les Irlandais nous agréent, si médiocres qu'ils soient. C'est que ce jeune homme indécis et flottant, mais simple et naturel, cette jeune fille qui s'est trompée dans son jugement moral trop rigide, mais qui est si droite et si loyale, et même cette vieille femme d'esprit monotone et de caractère dur, mais toute concentrée dans son amour tranquille pour son fils, sa maison et son passé, — tout cela est, comme nous disons familièrement, « à sa place », tout cela représente l'âme d'une terre antique, la fidélité à des coutumes, à des traditions immémoriales. Les autres sont les produits, souvent odieux, d'un temps où règnent la nervosité, l'affectation, la comédie, le snobisme. Et la cordialité du poète va aux premiers, car, en tout et partout, un véritable artiste est le contraire d'un *snob*.

HENRI POTEZ

(La fin prochainement.)

COLLÈGES ET UNIVERSITÉS

AUX ÉTATS-UNIS

I

De toutes les institutions universitaires des États-Unis, la seule qui n'ait pas d'équivalent en France est le *college*. C'est tantôt un établissement indépendant, tantôt le noyau d'un ensemble : sur les 480 « colleges » des États-Unis, 238 existent isolés; aux 242 autres, se juxtapose ou se superpose une Université, c'est-à-dire une structure d'Écoles professionnelles ou supérieures, d'agriculture ou d'arts et métiers, de droit, de médecine, de lettres, de sciences, de ponts et chaussées, de génie maritime, de beaux-arts, d'eaux et forêts, etc... Mais qu'il soit seul ou encadré, que le tout dont il est le centre porte ou non le titre d'Université, qu'il soit en plein champ ou en ville, il n'en reste pas moins le « college », l'organe par excellence de l'éducation libérale en Amérique.

Le collège américain est une transition entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur : on y entre vers seize ou dix-sept ans, et on y passe quatre années. Nous chercherions vainement en France à quoi correspond le collège américain; tout varie, surtout en qualité, d'un établissement à l'autre; le collège pourrait seulement se définir une rhétorique qu'on redouble et une philosophie qui se prolonge; le « collegeman » américain a en moyenne trois ans de plus que le rhétoricien français; les études sont plus tardives, et l'en-

fance plus prolongée aux États-Unis qu'en France. Malgré l'âge des étudiants, l'enseignement du collège n'est ni technique ni spécialisé : il est le couronnement de l'éducation libérale. Comme le baccalauréat qui le sanctionne ne se passe que vers vingt ans, il est une distinction plus coûteuse que celui de France. Le collège est une rhétorique et une philosophie de luxe.

Ce qu'il donc faut comparer, ce n'est pas l'homme d'Harvard, *Harvard-man* et le « Sorbonnard »; ou le « Harvard-man » et le « Normalien », mais le « Harvard-man » et le « potache ». Le collège est un *lycée d'Université*. Confondant en lui le régime de l'enseignement secondaire qu'il continue et celui de l'enseignement supérieur qu'il prépare, il est pris entre ces deux ordres d'études qui se transforment chacun de son côté et qui le tirent à eux par les deux bouts ; entre eux il doit mettre l'harmonie. Il ne dure qu'à force de s'adapter ; il est l'organe vivant par excellence parce qu'il est l'organe mobile entre tous. Il enveloppe les jeunes gens de seize à vingt ans, durant ces années qui ne sont plus l'enfance, qui ne sont pas la virilité. Il est le plus américain des organes américains d'enseignement.

Mais le fait remarquable, c'est que ce lycée est l'âme de l'Université. Historiquement, c'est le collège qui s'est couronné lui-même d'Écoles techniques ; il les a organisées, englobées dans sa raison sociale, soutenues de ses finances, décorées de son prestige ; il les a fait naître de sa substance, un peu comme, au moyen âge, la Faculté des Arts créa l'Université de Paris. Les Européens s'étonnent de la vie et de la richesse des Universités d'Amérique : ces machines géantes d'enseignement supérieur vivent par le rouage d'enseignement secondaire qu'elles portent en elles. La vie universitaire est surtout faite de l'activité des « college-men » : c'est parmi eux que se recrutent les « clubs » de l'Université, les rédactions de ses journaux, les orchestres, les équipes de sport ; dans les maisons d'étudiants, les « fraternités » ne vivent guère que des « college-men ». A Columbia, la proportion des « college-men », qui n'est que de 953 parmi les 3 727 étudiants, est de 229 parmi les 249 adeptes des fraternités, de 23 parmi les 29 rédacteurs de journaux, de 87 parmi les

99 membres des sociétés littéraires, et ils forment la presque totalité des équipes sportives. C'est le college-man qui, par sa fraîcheur de jeunesse et l'apprentissage qu'il fait de sa liberté, est le boute-en-train de l'Université. Qu'on se figure les rhétoriciens des lycées lâchés dans les Facultés en plein champ, et qu'on imagine le mouvement qu'elles en recevraient : dans le collège est le secret de la vie des Universités.

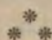
Là est aussi le secret de leur richesse : comme on passe par le collège à l'âge des attachements de jeunesse, c'est le collège qui est l'*alma mater*, et, quand un homme a été « college-man » dans une Université et étudiant professionnel dans une autre, c'est à l'Université de son collège que va sa tendresse filiale... et que vont ses dons. Aussi, bien que le collège ne soit qu'une partie de l'Université, c'est lui qui en est le *pourvoyeur*; quand l'Université John Hopkins se constitua, elle voulut, pour être seule de son genre, n'être qu'un groupe de Hautes Écoles, mais elle dut en venir à fonder en elle un collège, s'étant aperçue qu'elle ne recevait pas de dons parce qu'il lui manquait la pépinière des donateurs.

***

Dans la démocratie utilitaire des États-Unis, les adolescents, fils de riches ou de pauvres, ont pour ambition commune de recevoir entre seize et vingt ans cet enseignement de luxe, parce qu'il a pour but de former des *gentlemen*. M. Spingarn, professeur de littérature comparée à l'Université Columbia, a montré comment de siècle en siècle et de peuple en peuple évolua l'idéal de l'homme accompli, depuis le type du « courtisan » au XVIe siècle, de l' « honnête homme » au XVIIe, du « bel esprit » au XVIIIe, jusqu'à celui du « gentleman » au XIXe. La conception du gentleman résume en elle ce qui survit de l'idéal chevaleresque et de l'idéal mondain, mais le peuple l'a adoptée et adaptée, et, dans l'aristocratique démocratie des États-Unis, l'éloge par excellence qu'un ouvrier fasse d'un autre, c'est de dire de lui avec une nuance solen-

nelle de la voix : « *He is a gentleman.* » Le « gentleman » est à la fois le galant homme et l'homme d'honneur ; c'est celui dont l'abord plaît, en même temps qu'on peut faire fond sur lui ; la santé est une qualité du gentleman dans la mesure où elle est une condition du caractère : ce n'est jamais un efféminé, et souvent c'est un athlète. Il est le produit humain le plus harmonieux de la vie moderne, la fleur de l'humanité contemporaine, sans distinction de classes.

Le but avoué du collège n'est donc ni plus ni moins que de faire des « hommes accomplis ». Le poète-professeur Lowell, au deux cent cinquantième anniversaire de Harvard-University, prononça ces graves paroles : « Que ce soit notre espoir de faire un gentleman de tout jeune homme qu'on nous confie, non un gentleman par la forme, mais un homme de culture, de ressource intellectuelle, d'esprit public, de raffinement, avec ce bon goût qui est la conscience de l'esprit et cette conscience qui est le bon goût de l'âme. Nous l'avons fait dans le passé : essayons de le faire dans l'avenir. » Le but du collège est moins l'instruction que l'éducation : il veut être éducateur comme l'est le monde ; il essaye d'être un monde en raccourci, une école de l'art de savoir vivre, un laboratoire expérimental de la science de se conduire ; il est moral au sens étymologique du mot : il façonne les mœurs. Un ancien président de Harvard a dit qu'il était bon pour un homme de venir au collège « même s'il ne faisait que s'y frotter aux murs de briques ».



Le rôle du collège s'explique par son origine. Dans la société rudimentaire des anciennes colonies, l'Église était le seul corps et s'acquittait de toutes les fonctions : École, Tribunal, Conseil de guerre, Bourse, Académie, Salon ; par elle, la vie était vivable et la société sociable. Ce fut l'Église qui fonda le collège, pépinière de ses pasteurs : elle était l'éducatrice des citoyens, il fut l'éducateur de leurs éducateurs ; elle avait *tout* à apprendre au peuple, le collège eut *tout* à apprendre à l'élite. Puis il devint comme la conscience de la

nation émancipée : religieux tant que le lien social fut la religion, patriote quand ce fut le patriotisme, il forma les hommes d'Église, puis les hommes d'État. Après 1830, la nation, ayant assuré son existence, eut à l'orner; le collège se donna pour objet de former des hommes aux manières polies et de joyeux compagnons.

Aujourd'hui, les éléments anciens de la vie de collège se sont adaptés et subordonnés aux nouveaux : aux États-Unis, le présent ne détruit pas le passé; il se l'assimile. L'idéal universitaire, qui était ecclésiastique, est resté chrétien, mais d'un christianisme qui n'est plus que de l'humanisme : « Nous ne demandons plus, écrit le président de la *Western Reserve University* : « Êtes-vous sauvé ? » mais : « Voulez-vous aider les autres à être meilleurs ? » nous sentons que demander : « Êtes-vous sauvé ? » c'est se placer sur un terrain égoïste. » — « Le collège, écrit un président d'Université, est une communauté de gentlemen ; faites savoir et faites sentir que le parfait gentleman est le plus haut type du chrétien. » Le collège s'est adapté à l'ampleur de la vie contemporaine par un enseignement de moins en moins professionnel : il renonce à former une espèce de gens particulière en vue de quelques professions spéciales, il développe les qualités d'initiative et d'équilibre qui, dans l'imprévu d'une société mobile, aident chacun à trouver sa propre voie par ses propres tâtonnements. Le gentleman du collège américain, comme l'honnête homme du XVIIe siècle français, ne doit être l'homme d'aucun métier, mais il doit y avoir en lui un lutteur prêt à tous.

Ce libéralisme du collège explique la part qu'il fait aux sports : ils accoutument tous les étudiants, sans distinction de spécialité, à l'âpreté du lutteur en même temps qu'à la chevalerie du gentleman. D'une part, ils sont une école de ressource individuelle : au football, le jeu est de garder sa clarté de jugement dans le choc et sa liberté de mouvement dans la cohue, c'est-à-dire l'intégrité de sa personne; ils habituent au courage individuel parce qu' « on ne fait face au danger sans broncher que quand on a découvert qu'après tout, cela ne fait pas si mal d'avoir mal ». Mais, d'autre part, ils disciplinent la personnalité : ils accoutument à vouloir vaincre pour une cause commune; ils concilient deux tendances dont l'esprit

américain nie la contradiction : individualité et solidarité. La *Revue* des étudiants de Columbia conte ainsi un meeting de remerciement à la gloire de « l'entraîneur » Morley et du « héros » de deux années, Weekes : « Un jour, peut-être, un de ceux qui étaient là, avec des larmes dans les yeux, écrira une épopée de Columbia... Rappelez-vous Weekes, debout, la voix tremblante, la figure frissonnante, et son adieu au football de Columbia : « Pour moi, dit-il, j'espère revenir l'an prochain jouer dans l'équipe d'entraînement. » Weekes, avec son passé au football, revenant jouer dans l'équipe d'entraînement ! On ne peut concevoir plus grand loyalisme. Et Morley ! Il était assis là, courbé d'émotion, et en un moment son loyalisme surmonta tout : il oublia ses affaires, la besogne de sa vie, et décida que lui aussi il reviendrait faire tout son possible pour le succès de Columbia au football... C'est là l'esprit où nous devons tendre, dans toutes les branches de l'activité du collège. Quand nous serons tous à mi-chemin de la hauteur où se dressent Morley et Weekes, Columbia sera sans égale. »

L'athlétisme des collèges américains est moins une hygiène qu'une éducation. « Il est impossible d'imaginer, dit M. Canfield, comment un jeune homme pourrait, à cette école, rester pessimiste, aigri, morbide ; pour quelque raison, qui échappe encore, il y a une tendance à ces particularités parmi les étudiants ; le monde pour eux sonne creux et faux ; parfois, cette morbidité n'entraîne qu'un isolement contre nature, une dévotion aveugle aux textes et aux examens. Pour ces jeunes gens-là, le sport est particulièrement précieux... Des hommes, qui partagent les mêmes succès et les mêmes revers, souffrent les fatigues en commun et deviennent ensemble braves, désintéressés et loyaux, forment une camaraderie qui n'a sa pareille qu'à l'armée ou dans les missions lointaines. Celui qui aujourd'hui verse son sang avec moi sera mon frère, dit le prince favori de Shakespeare. » — « Il est vrai, ajoute le président de l'Institut de technologie de Boston, que les jeunes gens poussent trop loin les manifestations de leur ardeur pour leurs collèges. Mais comme contrepoids à l'individualisme égoïste du temps et comme antidote au *Nil admirari* des collèges d'autrefois, il est bon que la corporation des étu-

diants soit de temps en temps soulevée jusqu'au fond de l'âme, qu'ils apprennent à aimer avec passion, même s'il se mêle à leur loyalisme un peu d'animosité contre des rivaux, et que parfois ils palpitent d'espoir et de crainte pour des objets dont ils n'attendent ni gain ni perte personnels. »

***

Tout contribue à faire du collège une société en raccourci, qui accoutume les jeunes gens aux vertus de la vie en commun. « L'esprit public, dit M. Canfield, n'est pas moins nécessaire dans le monde du collège que dans le monde proprement dit, et la pratique qu'on en acquiert est la meilleure préparation à la vie. J'ai rarement connu un homme qui ait fait bonne impression sur son collège à cet égard, et à qui le monde ait manqué de rendre presque tout de suite justice. Inversement, je n'ai guère connu d'homme qui ait acquis la confiance de ses compagnons après le collège, s'il ne l'avait acquise au collège. » La vie dans le monde est faite d'éléments multiples; elle est un problème d'équilibre; la vie au collège en est un aussi. La maison d'éducation européenne a gardé la marque du couvent, qui est l'élimination du monde et la simplification de la vie; le collège américain veut reproduire en lui la complexité du monde; il essaye d'être le monde en petit. Il enseigne la répartition du temps, l'équilibre des diverses activités et l'économie de l'effort, plutôt que la concentration de l'esprit sur un sujet particulier.

Aussi aime-t-il à s'entourer d'un décor qui soit un exemple d'harmonie. Il est d'ordinaire situé à la campagne, non seulement pour que l'air soit plus sain, mais pour que l'étudiant, moins perdu qu'en ville, y ait une vie mieux ordonnée et plus complète. A Harvard, les bâtiments à nuances sombres ne semblent jetés de loin en loin sur les pelouses que pour y faire un fond harmonieux et orner les bouquets d'arbres. En automne quand les petits bois rougissent de cet éclat fauve propre aux feuillages de la côte, en hiver, quand ils se

poudrent en neige au-dessus des gazons blancs, Harvard donne l'impression d'un de ces paysages de Puvis de Chavannes, où passent, à peine détachés des bosquets sacrés, quelques génies des arts. C'est avec conscience que les universités s'entourent de cette atmosphère sereine : la doctrine platonicienne, d'après laquelle l'harmonie des choses façonne la beauté de l'âme, est présente à l'esprit des étudiants; et c'est avec méthode qu'ils suspendent autour d'eux les reproductions des primitifs ou les dessins des préraphaélites pour retrouver dans leur chambre quelque chose de l'eurythmie de leur parc. Avec le même enthousiasme d'art, ils montrent les lignes de leurs gravures et les gestes de leurs athlètes; le goût, tout intellectuel, de la beauté masculine entre pour beaucoup dans leur attachement à l'université : quand les athlètes s'exercent, disent-ils, c'est beau comme un gymnase antique. Rien de plus frappant, parmi les intellectuels américains, que la pensée souvent présente de la Grèce : des littératures anciennes, c'est celle d'Athènes, plutôt que celle de Rome, qu'ils comprennent et qu'ils aiment; en elle, ils retrouvent cette sérénité de la raison, cet équilibre du corps et de l'âme, cette vigueur de jeunesse, qu'ils aiment à reconnaître comme les caractères de leur race.

Même les universités des villes cherchent à s'envelopper d'arbres et de ciel; à New-York, Columbia est seule sur sa colline, au point le plus haut de la ville; le terre-plein qui la porte descend par des talus de pelouses jusqu'à l'Hudson; par delà le fleuve, les falaises sont couvertes de bois, et le soleil s'y couche dans une féerie de rouge et de violet. Un ancien élève de Harvard, aujourd'hui à Columbia, a loué une chambre qui donne sur le fleuve; elle est petite, car les loyers sont chers, et il souffre de n'y pouvoir pas recevoir ses amis, mais il préfère à ses aises la vue de la campagne; il m'explique qu'elle ennoblira ses sentiments, et que c'est elle, déjà, qui lui a permis de comprendre Théocrite. Sur l'autre côté, la colline domine la ville; elle descend à pic sur un parc, par une muraille garnie de lierre, qui, vue d'en bas, a une silhouette de fortin. Du sommet, on a la ville à ses pieds : grand panorama dont quelques couleurs rappellent celles de Delacroix : presque au premier plan, des

bosquets de pins et des maisons de briques; par delà les cheminées, les flèches, les clochetons et les mâts d'oriflamme dentelant l'horizon et l'East river, avec ses replis et ses golfes bleus, rappellent le fond étincelant de l'entrée à Jérusalem, où les minarets découpent un lac d'azur. Un escalier large de cent mètres, à quatre étages, monte vers la colonnade; les degrés, pailletés de quartz, étincellent; dans le bleu éblouissant du ciel, au mât blanc, casqué d'un aigle d'or, flottent, dans le grand vent de l'Hudson, les étoiles blanches sur fond bleu. Cette petite Acropole porte en elle un peu de l'âme de la nation. Le platonisme se complète ici de patriotisme : si l'on fait des esprits sains et des corps robustes, c'est pour le service du pays; le mât géant est le don du Lafayette-Post, ancien régiment de la Grande-Armée. Sur la gauche, un temple nain, à colonnade minuscule, est le siège de l'Union chrétienne et porte cette inscription : « Aux étudiants... pour que le caractère et la science se développent unis. »

Un Anglais écrivait de Princeton à la fin du XVIIIe siècle : « A voir la mine et le travail des étudiants, on dirait plutôt une école primaire qu'un collège. La bibliothèque est en délabrement, formée surtout de vieux livres de théologie qui ne sont même pas en ordre. Un planétaire est à un bout de la salle, mais hors d'état, avec les morceaux d'un appareil philosophique dans la même cage. A l'autre bout sont deux petites armoires qui renferment de petits alligators empaillés et quelques poissons bizarres, mal conservés. » Des pauvres séminaires cléricaux du XVIIe siècle aux riches collèges si largement humains d'aujourd'hui, le progrès permet de mesurer la faculté d'évolution des universités d'Amérique. Leur atmosphère est bien celle où peut se former le gentleman, l'homme harmonieux qui a l'usage du monde et le sens complet de la vie.

II

Laissant de côté le détail des programmes et des études proprement dites, qu'est la vie des collèges américains? — Avant tout, c'est quelque chose qui change. Elle a évolué

par une série d'initiatives isolées et d'innovations locales. Le progrès de la vie d'étudiants aux États-Unis est un encourageant témoignage du peu de temps qu'il faut parfois aux institutions pour s'adapter au milieu, car le collège, en Amérique, a eu à s'américaniser; imité du collège anglais, il a été autoritaire et a dû devenir libéral; il a été scolastique et a dû devenir pratique; Harvard n'est le type du collège moderne qu'après avoir été celui du collège ancien. Sa vie intérieure a évolué avec la vie publique de la nation, parce que les collèges avaient toujours été des institutions nationales. L'esprit corporatif qui caractérise les étudiants d'Amérique a changé de nature, et leur mode de groupement a varié, selon que le pays était une communauté puritaine, une confédération en révolte, une république paisible, une démocratie impérialiste. Dans l'ensemble, l'évolution de la vie de collège a eu quatre phases : la première religieuse, au temps de la domination anglaise; la seconde politique, pendant et après la guerre d'Indépendance; la troisième sans caractère distinct, de 1830 environ à la guerre de Sécession; et la dernière athlétique. A ces quatre grandes périodes ont correspondu quatre grandes formes d'associations d'étudiants : la *classe*, la *société de discussion*, la *fraternité*, et l'*association athlétique*.



La *classe* n'est que l'ensemble des élèves qui sont entrés la même année au collège. Jusqu'à la guerre de l'Indépendance. l'esprit de collège ne fut que « l'esprit de classe », né de la révolte contre les maîtres et de la tyrannie envers les « nouveaux » ou « freshmen ». La « classe » correspond à la période cléricale du collège américain. Harvard et Yale au XVIIIe siècle étaient des séminaires puritains; à Harvard, un arrêté de 1722 défend la confection de puddings, de rôties et de flans; le règlement prévoit quatre-vingt-trois fautes punissables, et les étudiants ne peuvent disposer de leur argent de poche sans permission. Aussi est-ce l'état de guerre entre les « classes » et les maîtres : chaque année, on fait sauter des bâtiments habités; à Yale, on badigeonne la maison du pré-

sident, on monte une vache dans le dortoir, on verrouille les portes des professeurs qui doivent les briser à coups de hache; la nuit, les élèves se déguisent, et, le visage peint de noir, sonnent du cor dans le collège; ils arrangent des distributions gratuites de whisky sur la margelle du puits, s'enivrent et traitent ouvertement les professeurs de menteurs. Ce ne sont là que les désordres; il y a aussi les rébellions : en 1790, commence une lutte de sept ans, à Harvard, parce qu'on a établi un examen public; en 1807, une révolte entraîne l'exclusion de Channing, et on la chante dans le poème la *Rébelliade;* en 1806, Princeton renvoie la moitié de ses élèves, et risque de disparaître.

Avec la révolte, la brimade, n'était, comme la « classe » elle-même, qu'une institution disciplinaire, se retournant contre le bon ordre. Dès l'origine de Harvard, des règlements officiels, dits « lois des nouveaux », avaient fait des nouveaux les domestiques des anciens et des maîtres; les nouveaux, au jeu, approvisionnaient de balles les joueurs; il y en avait d'attachés à la personne des professeurs; par rang d'ancienneté ou dans l'ordre hiérarchique, les anciens et au-dessus d'eux les maîtres pouvaient s'enlever les « freshmen ». Ces lois furent en vigueur jusque vers 1805. Vinrent alors des brimades brutales, dont les dangers émurent l'opinion, malgré le point d'honneur que se faisaient les étudiants de taire leurs blessures. On bouchait la serrure de la chambre du nouveau, on l'enfumait de tabac; on lui faisait faire le chanteur et l'acrobate; on l'enveloppait d'une couverture sous laquelle on l'étouffait de fumée: on enduisait son banc de mélasse; on emmenait les récalcitrants la nuit pour les raser ou les tatouer; on les jetait à l'eau, enfermés dans un tonneau, ou par-dessus le mur d'un cimetière, d'où ils ne pouvaient sortir que le matin à l'ouverture des grilles. Le « rush », ou assaut des nouveaux par les anciens, n'était qu'un heurt en masse de deux classes, athlètes en tête. En 1861, à Amherst, les nouveaux ayant volé un fusil aux anciens, ceux-ci montèrent le reprendre à l'heure du repas; mais des sentinelles, armées de revolvers, les tinrent en respect, pendant que les nouveaux accouraient du réfectoire: ce fut une mêlée.

Fait de révolte contre les maîtres et de tyrannie envers les

nouveaux, l'esprit de « classe » se prêtait aux débordements de fantaisie de collégiens trop contenus. A Yale, où les étudiants et les matelots avaient des rixes périodiques, la « massue-bœuf », prise à un marin, était remise chaque année au géant de la classe, qui menait les autres au combat. A Hamilton, la « massue des freshmen » était confiée à celui qui la tenait à bras tendus le plus longtemps : il devenait le meneur. A Harvard, le « Club de la Flotte » élisait amiral l'étudiant qu'on avait mis le plus fréquemment à la porte des cours, vice-amiral le plus paresseux, et contre-amiral le plus grossier. A la fin des cours, on brûlait le squelette Euclide, à la lueur des torches, après avoir percé la géométrie au fer rouge « pour que les élèves pussent y voir clair ». A Amherst, une promotion fit vœu de ne pas se raser pendant un semestre, et au banquet final l'étudiant à la barbe la plus longue fit le discours.

Dans les premiers collèges, la « classe » fut le seul groupement. « Je ne vois pas — écrivait un Président de Yale — comment un collège américain pourrait, sans classes constituées, offrir les avantages de la vie commune. La classe y est le cercle enchanté, où se nouent les amitiés; l'esprit de classe est pour l'étudiant l'atmosphère même de la vie de collège. » La « promotion » des écoles françaises ressemble à la « classe » des premiers collèges américains, par un esprit de révolte et de brimade; mais la « promotion », par la difficulté du concours qui la recrute, par l'identité des études techniques et de la vocation professionnelle, est une forme supérieure de groupement : la « classe » américaine a plutôt joué le rôle des associations françaises de lycéens, « taupes » ou « corniches »; la lutte pour l'existence l'a distraite de tout autre souci que de celui d'exister; mais c'est elle qui a accoutumé les étudiants à la cohésion; elle a été pour eux l'école nécessaire de l'esprit de corps; elle a été une de ces formes rudimentaires auxquelles il faut être indulgent, parce qu'elles sont la condition préliminaire et préparatoire du régime qui les remplace.



De l'agitation révolutionnaire, naquit la *société de discussion* ou société oratoire, *debating society*. Dans les vieux collèges ecclésiastiques, les élèves s'exerçaient aux soutenances : à Yale, en 1755, ils débattaient ce problème : « Adam se savait-il condamné à l'éternelle damnation s'il mangeait le fruit défendu? » Mais ce n'étaient là que des exercices scolastiques; ce fut à Princeton, en 1758, que naquirent les sociétés oratoires. Princeton a été, parmi les collèges d'Amérique, le premier collège « national » : tandis que l'Église de Boston, qui créa Harvard, et l'Église du Connecticut, qui créa Yale, ne comprenaient chacune que quelques paroisses d'origine puritaine, l'Église presbytérienne, qui fonda Princeton, réunissait en elle les Irlandais, les Écossais, les Allemands, les Hollandais, les Huguenots et les Puritains des six provinces du centre. Elle fut, par son cosmopolitisme, l'origine d'une nationalité américaine plus large que la nationalité puritaine, et eut le libéralisme de faire de Princeton quelque chose de plus large encore en le rendant à demi laïque : les premiers administrateurs du collège, en 1739, représentaient trois provinces, les deux grands ports de New-York et de Philadelphie, trois communions religieuses, le gouvernement royal, le commerce et les professions libérales. Princeton fut d'avance le symbole de ce que devait être plus tard la République une et multiple des États-Unis : quand naquit le patriotisme américain, Princeton en devint le foyer : ce fut l'*alma mater* des hommes de la révolution.

Les sociétés oratoires furent, vers 1758, contemporaines des premiers souffles de liberté; on y débattait encore les sujets d'école : « de la racine carrée de 15/99 », « de la question de savoir si le déluge fut universel » ou « si Dieu est l'auteur du péché », mais on y discutait déjà « si l'esclavage doit être aboli », « si un impôt sur les porcs est politique », « s'il est avantageux aux Américains de devenir un État indépendant ». En 1764, l'agitation contre le Stamp Act y fit naître les deux sociétés oratoires dont l'émulation resta le levain du collège : les deux fondateurs de ces rivales devin-

rent les deux hommes d'État dont les deux projets rivaux de constitution firent hésiter le Congrès : c'étaient William Paterson et James Madison, qui, dit-on, copia la constitution des États-Unis sur celle dont il avait doté sa société d'étudiants. En reconnaissance de ses services, Princeton fut choisi pendant plusieurs mois comme siège du Congrès. Plus tard les sociétés de Princeton prirent les noms de « Whig Society » et « Cliosophic Society » ; elles reçurent pour leurs séances deux temples à colonnades dont on a pu dire : « Aucune partie du collège n'a été de plus de profit aux étudiants que Whig Hall et Clio Hall. »

Vers le même temps les sociétés de Yale s'organisèrent, et, à mesure que les collèges naissaient un par un, les sociétés naissaient deux par deux, — chaque institution en ayant deux, — dont la rivalité faisait la vie. Leur ordre du jour comportait des improvisations, des débats, des dissertations par écrit; des juges décernaient des prix. Comme les bibliothèques de collèges ne contenaient guère que de la théologie ou du latin, les sociétés fondèrent à leurs frais des collections plus modernes; celles de Bowdoin College avaient 12 000 volumes, celles de Williams College, 10 000, chiffre élevé pour l'époque, et les cotisations d'étudiants pour l'achat de livres étaient souvent de cinquante à deux cent cinquante francs par tête.

La vogue des sociétés oratoires dura de 1760 à 1825 environ, aussi longtemps que l'engouement d'une république naissante pour la déclamation politique; c'était le temps des « foudres d'éloquence plus Webstériens que l'orateur Webster », c'était le temps où « la rhétorique corrompait les hommes d'État », où « les hommes d'affaires étaient chassés des assemblées par les voix criardes des déclamateurs », et où Webster, avec un froncement terrible de sourcils, s'écriait : « Monsieur ! la plaie de ce pays, ce furent ses orateurs ! »

Mais les sociétés oratoires avaient hérité de la minutie parlementaire des Puritains : l'une d'elles avait quarante-sept membres chargés de fonctions, éligibles dans la même séance; les étudiants s'y formaient à la politique par les campagnes électorales et, dit l'historien de Williams College, par des distributions de vin ou de brandy. A Dartmouth College, un complot détruisit les archives d'un des clubs; à Yale, les sociétés rivales

se divisèrent et se subdivisèrent en commissions et sous-commissions, qui racolaient dans les écoles, allaient au devant des « nouveaux » sur les lignes de chemins de fer, accostaient dans les wagons quiconque avait des airs de « freshman » ; il y avait un comité de l'hôtel, de la gare, du train, du bateau. Une fois passé l'âge héroïque, l'esprit de corps ruina les sociétés oratoires : il s'y rétrécit en esprit de faction ; on ne vit plus en elles que la hiérarchie de leurs titres honorifiques, les élections n'y furent plus que des intrigues jusqu'à ce que, vers 1830, les ligues électorales se solidifiant en associations secrètes, qui prirent le nom de « fraternités », la vie passât, des sociétés elles-mêmes, dans les « fraternités » qui les recrutaient. Ce fut la fin de la période politique dans la vie du collège américain. La société oratoire avait été un produit hâtif : il avait fallu la serre chaude de l'atmosphère révolutionnaire pour le développer. Les sociétés de discussion n'ont survécu que dans l'Ouest, là où dure le goût rural de la déclamation politique, et à Princeton, où s'est comme cristallisé l'esprit de la Révolution. La société oratoire n'est plus qu'une sorte de monument historique, dont Princeton est comme le conservatoire.



Le règne de la « fraternité » commence, et le caractère de la fraternité n'est ni national ni défini, comme l'est celui de la société oratoire. Les fraternités sont des sociétés secrètes, des sortes de franc-maçonneries d'étudiants, qui choisissent leurs recrues parmi les nouveaux à mesure que les anciens quittent le collège. Elles servent leurs membres par leur influence électorale, les flattent par leur exclusivisme, et les charment par leur mystère. Elles ont pour nom un groupe de lettres grecques, initiales d'une devise que les membres connaissent seuls et dont ils portent le monogramme pour insigne en breloque ou en boutons de chemise.

Les trois premières fraternités datent de 1825 ; de 1830 à 1870, — de la tombée de l'ardeur politique à la naissance de l'ardeur sportive, de la fin des sociétés oratoires au début des sociétés athlétiques, — les fraternités, à la faveur de cette

sorte d'interrègne, se sont développées et ont multiplié leurs fonctions. D'abord, chacune d'elles s'est ramifiée de collège en collège, s'est subdivisée en autant de loges qu'il y avait d'institutions où elle était représentée. Puis elles ont passé, comme toutes les institutions américaines, de l'anarchie à la centralisation : les loges, d'abord indépendantes, entrèrent peu à peu en contact par des « conclaves », et finirent par se subordonner à un « Conseil » permanent, qui jouit de la personnalité civile. Depuis 1880, les loges ont pris l'habitude d'avoir chacune un local et souvent une villa, dont la valeur peut varier de soixante-quinze mille à cent cinquante mille francs. Il s'y mène vie joyeuse; souvent, le salon à baies vitrées s'ouvre sur des salles de lecture et de billard; la salle à manger en sous-sol est ornée à l'allemande d'inscriptions gothiques et de brocs à bière sur les consoles; chaque étudiant a une ou deux chambres; le luxe par excellence, ce sont les coussins, dons de parents ou d'amies, souvenirs de flirts et trophées d'innocentes victoires de cœur, aux couleurs de l'Université du jeune homme ou de l'Université de la brodeuse.

Le nombre des membres varie d'une douzaine à une vingtaine; des groupes en élégant négligé ou en maillot de sport chantent des chœurs au piano, jouent des ensembles de mandoline et de guitare ou font des poules au billard. Ce sont des coopératives pour l'utile et pour l'agréable, qui combinent la pension et le cercle. Elles entourent ainsi le collège de communautés en miniature, dont chacune se fait sa règle. Elles sont des personnes morales autant que des personnes civiles, et l'esprit de corps s'y fortifie de l'esprit de famille : parmi les membres de Psi Upsilon, il y en a cent soixante et onze dont le père a appartenu à la Société, et mille vingt-quatre qui y ont eu des frères.

Après s'être constituées en sociétés propriétaires, les fraternités s'organisèrent en sociétés de patronage; pour s'attacher leurs membres sortants et faire bénéficier les jeunes de l'influence des anciens, elles se compliquèrent de chapitres d'anciens élèves : une dizaine des clubs à la mode de New-York ne sont que des loges de fraternités érigées en cercles. En 1879, Psi Upsilon publia un annuaire de ses membres qui émerveilla le monde des fraternités : il contenait leur biogra-

phie, une table de leurs liens de parenté, un tableau de leur distribution géographique, et d'autres détails de statistique. Delta Kappa Epsilon publia un annuaire de dix sept cents pages; en 1887, une fraternité prit l'initiative, imitée depuis, de publier, outre son journal, un *Bulletin confidentiel,* dont l'impression sur papier fin permet l'envoi par pli cacheté.

*
* *

Dans le monde des États-Unis, la bonne fortune des fraternités fut d'être une école de plaisir. Ce dont on leur a su au fond le plus de gré, ce fut de former de gais compagnons, qui savent sourire et rendre la vie souriante. Le prestige de ces franc-maçonneries frivoles surprend un peu le visiteur européen, mais dans une société trop sérieuse un grain de frivolité est une once de vertu. Leurs petites chapelles sont les serres chaudes de la chanson : les chants universitaires d'Allemagne ont vécu par la discipline des *Vereine*; ceux d'Amérique, par le régime des fraternités. Un des plus anciens est la chanson du cigare. Un soir de flânerie à Psi Upsilon, un des membres s'écria : « Il y a tant de chansons à boire! pourquoi pas de chansons à fumer? » Un des chanteurs se retira dans le coin d'une fenêtre, et composa la chanson du cigare : « Que le temps fuie en fumée jusqu'à ce qu'un rayon d'or éclaire l'aube de demain ». Les chants de Psi Upsilon sont des chants de nuit et des chants de veille :

L'huile de minuit vacille,
La lune grimpe dans le ciel,
Les douces lampes des étoiles luisent doucement...
Nous voilà dans nos chansons pour la nuit,
Jusqu'au petit jour;
Alors, au lit à l'aurore,
Pour rêver de Psi Upsilon.

Adieu aux joies du devoir :
Maintenant, aux joies de la nuit. Hurrah!
Chantons, jusqu'à ce que les cloches des étoiles
Carillonnent le matin d'or :
Salut à toi
Psi Upsilon à la couronne d'étoiles!

Quand nos cheveux seront fanés,
Et les amis de jeunesse en allés,
Quand les rêves d'or auront fui
Comme les gloires du matin,

Nous nous souviendrons du temps du collège,
Et de ce que nous te devons, à toi,
Pierre précieuse de nos souvenirs,
Psi Upsilon!

Les fraternités comptent environ cent quarante-trois mille membres, et possèdent vingt-cinq millions de francs d'immeubles. Quand une des grandes d'entre elles accepte ou refuse d'avoir une loge dans un collège, sa décision semble aux Américains « l'indice presque sûr de l'avenir du collège ». La fraternité est le type le plus parfait de ce que produit l'esprit de corps quand il est son but à lui-même. Elle ne sert ni une cause ni un idéal; elle ne rend aucun service social; elle manque même à la plus rudimentaire de ses fonctions définies, qui devrait être de réduire le coût de la vie; elle n'a pas d'esprit propre: littéraire dans l'une de ses loges et mondaine dans l'autre, athlétique ici, et, là, efféminée, elle change même de caractère à l'intérieur d'une même loge, d'une année à l'autre. Elle n'est qu'une association pour le plaisir d'être associés.

L'influence de la fraternité est si subtile qu'un observateur étranger ne peut que laisser s'entrechoquer les jugements qu'en portent les Américains. « Elle répond merveilleusement, dit l'un d'eux, à ce besoin qu'éprouve l'étudiant quand il quitte la vie de famille et les compagnons de sa jeunesse; en arrivant au collège sans une figure familière, je me demandais comment je pourrais y vivre, et où je trouverais une main à serrer et un cœur en sympathie avec le mien; je ne les ai trouvés qu'à mon entrée dans la fraternité. »

Un des défauts les plus choquants de la vie de collège, écrivait en 1884 l'historien White, c'est que les étudiants se considèrent comme quelque chose de plus que des enfants, et de moins que des hommes : ils rejettent déjà la surveillance scolaire, sans reconnaître encore les lois sociales. Les maisons des fraternités semblent résoudre le problème : elles peuvent se faire des règlements qui assurent la tranquillité du travail; elles sont pour les aînés une occasion d'influence sur les cadets; elles font sortir ceux qui les habitent de la classe des enfants et les

font entrer dans celle des hommes; elles leur donnent, selon la vieille phrase anglaise, des racines dans le sol du pays.

Elle est, dit un autre universitaire, la serre protectrice des pouvoirs encore en germe de réflexion et d'expression; elle communique le charme à ce qui est scolaire, elle assouplit la raideur du pédantisme, elle coule dans son moule gracieux la masse encore chaude des connaissances mal digérées de l'étudiant.

Mais tant que manque à l'esprit de groupement un but qui l'élève au-dessus de lui-même, il semble que le bien et le mal se fassent équilibre.

Il vaut mieux pour vous, dit M. Canfield aux étudiants, entreprendre dans la solitude la besogne de la première année. Confiance en soi, esprit de ressource, faculté d'adaptation, autant de qualités qui risquent de s'affaiblir, sinon de se perdre, quand on a trop à sa portée le conseil, l'encouragement et la force d'autrui. La première des leçons est d'apprendre à se battre soi-même pour son compte, et c'est ce qu'on apprend mal si l'on a des gardes du corps à ses talons. Une fraternité qui dorlote (la chose se voit) ne vaut pas mieux que les autres façons de se laisser dorloter.

Le groupement pour le groupement entraîne l'esprit d'exclusivisme.

L'expérience a montré, dit M. Baird, que là où la masse des étudiants appartient aux fraternités, la vie de fraternité est terne, et que, quand l'admission à une fraternité semble aller de soi, ce n'est plus qu'un honneur de peu de prix. — Il y a, dit un historien impartial des fraternités, quelque chose de terrible dans l'exclusion muette, raide et froide comme la mort, et comme elle sans appel, qui ferme aux neutres ce qu'ils croient être la force maîtresse du collège.

L'évolution des fraternités corrige lentement quelques-unes de leurs insuffisances. Les plus fortes tendent à un but plus social que leur simple existence; les grandes loges de l'Est ont des bibliothèques ; les grandes fraternités disposent de prix et de bourses d'études; quelques-uns de leurs amis prédisent qu'elles s'élargiront jusqu'à ressembler aux collèges d'Oxford. Mais il leur reste difficile de créer entre leurs membres une communauté de vocation ou d'idéal, et une autre intimité que celle du plaisir ; aussi quelques Américains envient-ils à la France celles de ses écoles qui

complètent la vie commune par la communauté du travail : « L'École normale, disait un doyen américain à M. François Monod, est unique au monde; avec plus de confortable et de liberté, avec des jardins mieux disposés pour les jeux, elle serait le modèle même de la maison d'étudiants. »

Cornell est par excellence le collège des fraternités; elles y sont au nombre d'une trentaine, avec une moyenne de vingt-cinq membres chacune; sur 3 000 étudiants, 750 environ y appartiennent. L'Université se perche sur une falaise à trois pans, à pic sur un lac et sur deux gorges, dont les cascades blanches bondissent jusqu'au lac bleu : au fond d'un des ravins, dans un recoin de roche, se niche le laboratoire d'hydraulique; les toits des fraternités crénèlent l'arête du plateau, rempart ou riante couronne de châlets gothiques dans des sapins; une des maisons d'étudiants est un château à donjon qu'un millionnaire donna à sa fraternité.

HENRY BARGY

(La fin prochainement.)

A
LA COUR DE BANGKOK

I

Capitale du Siam, Bangkok, « la ville des oliviers sauvages », couvre une très grande superficie sur les deux rives du Ménam, à une trentaine de kilomètres de la mer. Sur la rive droite, la grande pagode de l'Éléphant, « Wat Tchang », dresse sa flèche célèbre, haute de cent pieds. Mais la partie de la ville située sur la rive gauche est seule intéressante. D'aval en amont, ce sont d'abord les maisons de commerce européennes ; les légations de France, d'Angleterre, des États-Unis et de Belgique viennent ensuite, séparées les unes des autres par des boutiques, des banques, des services publics ; puis, c'est le *sampeng*, le bazar où, dans un espace très restreint, grouillent deux cent cinquante mille Chinois ; enfin, la « ville royale ». Elle était autrefois interdite aux étrangers ; mais, depuis longtemps déjà, on les a laissés pénétrer, construire des maisons et ouvrir des comptoirs commerciaux. Cette partie de Bangkok s'est rapidement européanisée : on y trouve un dentiste américain, un tailleur à raison sociale anglaise où tout, jusqu'au tailleur lui-même, est authentiquement allemand, un photographe de nationalité indécise, un hôtel, dont la cosmopolite propriétaire n'est, comme un personnage d'Alphonse Allais, née nulle part, ce qui lui permet d'être simultanément la compatriote de chacun

de ses clients, un aquarelliste japonais et un orfèvre chinois. Dans ce quartier, Extrême-Occident et Extrême-Orient voisinent; jaunes et blancs se succèdent porte à porte et font bon ménage. M. Oyama y peint de délicieux paysages japonais, et son voisin, un forgeron austro-italien de Trieste, m'affirme, en français, prétend-il : « *Ze soui Latin, ma non Tedesco.* »

La population totale de Bangkok est d'environ cinq cent mille habitants : les *Thaï* ou Siamois purs y sont en très petit nombre. Une moitié de la population urbaine vient de Chine. L'autre moitié se compose de Laotiens, Annamites, Cambodgiens, Malais et Birmans : ces étrangers descendent généralement de prisonniers de guerre; ils se sont groupés par nationalité dans des villages où ils vivent de leur vie nationale; un de leurs villages porte encore le nom significatif de *Ban Kroua,* « village de captifs ». Bangkok est fréquemment comparée à Venise. De nombreux canaux ou *klong* mettent en communication plusieurs quartiers de la ville avec le fleuve; mais ce seul point de ressemblance me paraît insuffisant pour justifier le titre de « Venise orientale ». Sur le Ménam et dans les *klong*, des maisons flottantes, retenues à la berge par des chaînes et alignées sur le fleuve par des piquets, servent d'habitation à tout un peuple d'ouvriers, de marins et de petits boutiquiers. A certaines époques, des groupes de maisons appareillent et remontent ou descendent le fleuve pour se livrer à la pêche. J'imagine que la perception des impôts de ces nomades ne doit pas être une des moindres préoccupations du ministre des Finances. Malgré le réseau des canaux, de nombreuses routes sillonnent la capitale. Elles sont assez bien entretenues pour que l'usage de la bicyclette se soit facilement répandu. La principale artère, qui traverse Bangkok du nord au sud, est desservie par un tramway électrique. La ville est entièrement éclairée à la lumière électrique, et l'électricité est fournie aux particuliers à des prix modérés inconnus encore des Parisiens.

La colonie européenne est nombreuse; les opérations des maisons de commerce sont considérables. Les Anglais viennent en première ligne par le nombre et la richesse; après eux, les Allemands, les Danois, les Hollandais, les Japonais, peut-être les Italiens et, enfin, la colonie française.

Nous sommes, à tous les points de vue, à la dernière place : la succursale de la Banque de l'Indo-Chine et quelques-uns de nos protégés chinois sont nos seuls représentants de quelque importance. Encore la concurrence étrangère, et surtout l'absence de représentants autorisés du commerce français, ont-elles fait de nos Chinois les clients obligés de Hambourg et de Londres.

Le mouvement de la navigation est inimaginable. Dès l'aube, une vie intense se révèle par la batellerie indigène sur le Ménam et les canaux. L'heure matinale est exquise, et la sensation des yeux délicieuse. A la montée du soleil, successivement, les clochetons des pagodes, les tours de porcelaine, les palais s'illuminent et jettent mille feux irradiés par la toiture en clinquant. Les rizières de la plaine ondulent doucement sous la brise, comme un immense drap de moire verte, agité d'un mouvement gracieux et lent. Le soleil troue de gaie lumière les ombrages épais des parcs et des jardins.

Alors se fait sentir cette odeur caractéristique qui saisit le nouveau venu, cette odeur de Bangkok, spécifique, pour ainsi dire, odieuse et déplaisante le premier jour, désagréable les jours suivants, indifférente au bout d'un mois, et qu'on supporte ensuite dans ses vêtements, dans son assiette même, l'odeur de *pâ dek*, de poisson faisandé dont la saumure est le condiment national du Siam. J'avoue avoir mangé à Bangkok de la crevette avancée avec du melon d'eau, des fleurs jaunes sauvages et de la ciboulette ; j'ajoute, sans honte, que j'y trouvai plaisir. N'essayez cependant pas d'acclimater la recette à Paris ; il y manquerait l'ambiance du 15e degré de latitude et du 95e degré de longitude orientale.

***

Les seuls monuments remarquables se trouvent dans la « ville royale ». Deux pagodes sont particulièrement célèbres : celle du Phra-Kêo, qui contient le fameux Bouddha à tête d'émeraude, et la Wat-Po, qui contient le Bouddha couché, long de trente mètres. Cette statue gigantesque est entièrement recouverte d'une épaisse couche de feuilles d'or, que la trop ardente

piété des fidèles a amincie en plusieurs endroits : le Bouddha est allongé, la tête appuyé sur le bras gauche replié, dans une attitude de sommeil. La plante des pieds est ornementée de fines incrustations de nacre.

Le plan des pagodes est invariable : c'est une construction rectangulaire, pavée quelquefois de lames d'argent ou de cuivre : les hautes murailles supportent un toit à la chinoise dont le faîte et les côtés sont relevés aux extrémités. La toiture en petits carreaux de faïence et de clinquant scintille sous la lumière vive de l'Orient. Autour de la pagode proprement dite, se trouvent le monastère des bonzes qui la desservent, le logement des novices, les salles d'étude et de prédication, des étangs, des jardins. Les murs sont ornés de fresques rappelant les supplices réservés aux mauvais bouddhistes. J'ai cru remarquer, mais je ne veux rien affirmer en si grave matière, que les bonzes, chargés de les montrer aux visiteurs, sourient devant ces tableaux des châtiments infernaux. On conte, du reste, sans mystère, les frasques de plusieurs de ces religieux; un journal de Bangkok avait même ouvert une rubrique spéciale pour les exploits du clergé siamois. Les mœurs monastiques se sont extrêmement relâchées : les rigoureuses prescriptions sur la tempérance et la chasteté semblent à peu près tombées en désuétude.

Le palais royal est bâti sur la rive gauche du Ménam et occupe près d'un dixième de la ville royale. Il est entouré d'une double enceinte de murailles très élevées. La première contient la caserne des troupes de la garde, les trois ministères des Affaires étrangères, de l'Intérieur et des Finances. et les écuries des éléphants blancs, que l'on vénère comme l'une des étapes de migration des Bouddhas présents et futurs. L'enceinte intérieure comprend le palais proprement dit, — grande construction moderne de style italien, décorée et ornée à la siamoise, de couleurs voyantes et de dessins fantastiques, — les pagodes de culte pour la famille royale, infiniment plus belles que les célèbres temples de Ceylan, et les pagodes funéraires où sont conservés les corps des rois, reines et princes défunts, jusqu'au jour où les astrologues arrivent à fixer enfin la date de la crémation.

Les habitants du palais, à quelque titre que ce soit, attei-

gnent le chiffre énorme d'une dizaine de mille personnes. Un immense mât de pavillon porte, pendant le jour, les couleurs siamoises — l'éléphant blanc sur fond rouge — et, la nuit, une lanterne avec un petit balai dont la présence éloigne les génies malfaisants. En Chine ou au Japon, d'horrifiques guerriers, des hydres épouvantables, des tigres bondissant, la gueule ensanglantée, veilleraient sur le roi pour écarter les sorts et les génies hostiles. Au Siam, un petit balai suffit à la tâche : du Siam à la Chine et au Japon, il y a la distance qui sépare le petit balai de l'hydre et du guerrier terribles.

Bien que les coutumes siamoises n'exigent pas la claustration des femmes, le quartier du gynécée royal est rigoureusement interdit aux hommes, même aux domestiques mâles. La police y est faite par des *policewomen*. On affirme que madame l'officier de paix, mesdames les brigadiers et agents remplissent leurs fonctions avec un tact, une discrétion et — quand les circonstances l'exigent — une énergie qu'envierait la meilleure police d'Europe.

Le gouvernement a eu la malencontreuse idée de demander pour le reste de la ville un corps de police au gouvernement anglo-indien. On lui a donné des administrateurs anglais de Birmanie, comme officiers, et d'anciens soldats Sikhs comme agents. Ni les uns ni les autres n'étaient faits pour ce service spécial; ils l'ont démontré jusqu'à l'évidence. Les officiers sont d'intrépides joueurs de tennis et de golf, désintéressés de tout ce qui ne touche pas à l'un des sports nationaux; les Sikhs sont les premiers assommeurs du monde. Il suffit d'avoir été témoin d'une rixe pour savoir avec quelle odieuse brutalité ils répriment la curiosité des badauds. Les Siamois ont en exécration ces Suisses venus de l'Inde.

II

S. M. Phrabat Somdet Phra Paramindr Maha Chulalongkorn est né à Bangkok le 20 septembre 1853 ; il a succédé à son père Mongkout, le 1er octobre 1868. Ses titres habituels sont : descendant des anges, pieds divins, grande couronne.

auguste sommet qui domine, auguste grand empereur. Il porte habituellement un costume militaire d'importation européenne : tunique gris-bleu, pantalon à bandes rouges ; ses sujets s'agenouillent sur le passage de « l'auguste sommet », coiffé de la casquette russe ou du casque colonial anglais ; les « pieds divins » sont chaussés de souliers vernis, à éperons.

L'opposition est constante, dans la vie siamoise, entre le protocole divin, appliqué au roi, et les exigences très humaines de la vie internationale, qui mettent le souverain en contact journalier, non seulement avec les agents diplomatiques accrédités auprès de lui, mais avec des étrangers de marque, des financiers, des journalistes, etc. Le roi a donné audience aux correspondants du *Figaro* et du *Times*, et il a trouvé la solution de ce curieux problème : le même jour, recevoir le docteur Morrison, correspondant du *Times*, baptiser ensuite un éléphant blanc, amené du Laos, et, après avoir satisfait le journaliste anglais, édifier ceux de ses sujets qui s'attardent encore à de séculaires pratiques.

Le roi, comme presque tous les Siamois, est de mœurs douces et hospitalières. Le Siamois accueille toujours l'étranger avec courtoisie, sinon avec plaisir. Bouddhiste, c'est-à-dire indifférent en matière religieuse, il est d'une invraisemblable tolérance à l'égard des missions chrétiennes ennemies, — catholiques et protestantes, françaises et américaines — qui se disputent au Siam la clientèle des Chinois, Annamites et Cambodgiens immigrés. L'œuvre de propagande chrétienne n'est pas sans causer de désagréables conflits entre les Légations et le Gouvernement Royal : ce qui explique peut-être que le Siamois soit un médiocre admirateur du christianisme. La bonté est la qualité dominante du caractère et de la physionomie de Chulalongkorn. La figure est un peu poupine, le teint bistré. Les yeux regardent bien en face et sont d'une grande douceur. Rien dans l'accueil, le regard, les manières ni les actes publics ou privés du souverain ne rappelle aujourd'hui le « maître de la terre et de la vie ». l'autocrate absolu. Son conseiller récemment décédé, l'ancien ministre belge Rolin-Jacquemyns, lui rendit un signalé service en lui faisant faire un tour d'Europe, en 1897.

Le roi a laissé le souvenir, dans toutes les capitales, d'un

souverain aimable et, dans certaines grandes bibliothèques, d'un orientaliste lettré. A la Bibliothèque nationale de Paris, comme on lui montrait avec quelque mystère un document venu du Siam et d'une antiquité, croyait-on, vénérable : « Ça, dit le roi en souriant, c'est un extrait des comptes de mon ministre des provinces maritimes. » Le roi n'a pourtant reçu que l'instruction habituelle aux anciens princes héritiers : il a fait une étude approfondie du siamois, dans sa première enfance et sa jeunesse, et du pâli, la langue sacrée, pendant son séjour à la pagode : comme tous les Siamois de la cour et de la haute société, il a passé par les ordres bouddhiques; il a été bonze. L'européanisation n'est venue qu'après son avènement : il apprit alors l'anglais qu'il parle suffisamment pour une conversation banale. A son intelligence réelle, s'ajoute une qualité inestimable : le bon sens. M. Hanotaux discutait avec lui l'obscure question des « protégés ». Notre ministre faisait valoir nos droits, les clauses des traités favorables à nos intérêts et, j'imagine, le rôle séculaire de la France au Siam. Le roi écouta attentivement, puis : « J'entends bien, dit-il, toutes vos raisons; mais si la Légation de France continue ses immatriculations de protégés d'après les principes en discussion, votre juridiction s'étendra bientôt à tout Bangkok; il ne me restera comme sujets que la famille royale et mes aides de camp ».

Chulalongkorn ne manque pas d'esprit. Reçu à Rome, il fut invité à passer en revue les troupes italiennes. On présenta à son choix un certain nombre de chevaux dressés à galoper devant le front des troupes. Le roi de Siam, qui de sa vie n'est monté à cheval, refusa, en alléguant une rigoureuse prescription du protocole siamois : « la tradition ne lui permettait pas d'employer d'autre quadrupède que l'éléphant ». On trouva la défaite amusante. Le roi Humbert, en dehors des galas officiels, frayait peu avec son oriental collègue ; son ignorance de l'anglais lui était une excuse excellente pour se dérober aux causeries. La reine Marguerite, au contraire, restait volontiers à entretenir et distraire l'hôte du Quirinal. Elle le questionnait, un jour, sur les mœurs et les coutumes de ce lointain Siam. L'une d'elles est particulièrement choquante : les sœurs du prince héritier deviennent



ses femmes lorsqu'il monte sur le trône ; ainsi en usaient déjà les Pharaons de l'ancienne Égypte. — Cette pratique a ses raisons : le roi étant d'essence divine, aucun mortel ne peut prétendre à épouser ses sœurs. Elles ne peuvent être même ni touchées, ni seulement frôlées par des mains étrangères au service du palais. On cite l'anecdote authentique d'une reine qui se noya dans le Ménam, sous les yeux de ses sujets : aucun des assistants n'avait le droit de lui porter secours, de peur de la souiller par son contact. — Mais, à Rome, le roi, admirablement stylé sur ce qu'il fallait dire ou cacher en Europe, nia bellement la coutume incestueuse, qu'il traita de racontar de voyageur malintentionné.

Au cours de ces entretiens, il fut longuement question de la « première reine », S. M. Sowayapongse, que les soucis de la régence pendant l'absence de son mari retenaient sur les bords du Ménam. La reine Marguerite lui fit parvenir sa photographie avec la dédicace : « *A la mia sorella.* » Rentré à Bangkok, Chulalongkorn fut infiniment touché de ce mot. Il montra la photographie à plusieurs diplomates, qui vantèrent la délicate pensée de la reine italienne ; mais, sortis du palais, messieurs de la Carrière ne cachèrent pas leur désapprobation : la reine Marguerite, pour avoir traité de sœur la reine de Siam, fut déclarée coupable « de ne pas s'être montrée bonne Européenne ». Les Siamois ne sont donc pas des hommes comme nous ? Entre eux et les Européens, voudrait-on creuser un fossé infranchissable ?

Le roi de Siam aime les décorations étrangères. Il quitta Londres, mécontent de l'Angleterre. Il comptait y recevoir l'ordre de la Jarretière, qui ne lui fut pas donné. La reine Victoria résista à toutes les sollicitations de ses ministres, répondant invariablement qu'elle ne signerait jamais un brevet de la Jarretière pour un polygame. On sait la volonté ferme de la « grande vieille reine » ; elle resta inébranlable. Chulalongkorn ne cacha pas sa vive irritation ; on craignit, un moment, qu'il ne retirât d'Angleterre le prince héritier, qui y faisait son éducation. Mais, par le soin que les Anglais prirent des intérêts siamois et par la manière dont ils traitèrent ensuite ce roi et ce peuple asiatiques, la blessure d'amour-propre fut délicatement guérie. Depuis, l'amitié

anglo-siamoise restaurée a permis au gouvernement des Indes de faire accepter à Bangkok des fonctionnaires de tout genre, de tout grade, du conseiller financier à l'agent de police, et même de se faire céder une petite province de la péninsule malaise. Les Anglais cependant n'ont toujours pas donné la Jarretière. Et la France, qui ferma les yeux avec une bonne grâce parfaite sur cette question de polygamie, la France, qui donna de tout cœur la grand'croix de la Légion d'honneur, qu'a-t-elle obtenu en retour ?

A Pétersbourg, Chulalongkorn fut reçu avec une cordialité particulière. Nicolas II, alors prince héritier, avait été l'hôte du roi de Siam, et il gardait le meilleur souvenir de l'accueil que lui avait fait la cour de Bangkok. Le souverain siamois a marqué de façon éclatante son amitié pour le tsar, en faisant élever en Russie son second fils, le frère cadet du prince royal, le fils chéri par excellence, l'enfant gâté du palais. Ce second fils, Chakrapongse, est très intelligent, d'esprit vif et alerte, ouvert à toutes les nouveautés. Il parle couramment — je cite dans l'ordre chronologique où ces langues ont été apprises — l'anglais, le russe et le français ; mais le russe lui est de beaucoup le plus familier. Des esprits chagrins en concluent qu'un double courant va s'établir dans la famille royale, anglophile par le prince héritier, russophile par son frère cadet ; on prévoit déjà des frères ennemis. Mais les prophètes siamois assurent que les décrets inévitables de la destinée ont déjà écrit dans les astres que, seul, le frère cadet arrivera au trône.

***

Chulalongkorn reçoit ses hôtes somptueusement, cordialement aussi. Les réceptions royales sont célèbres par leur faste et leur belle ordonnance. Les dîners de grand gala ont lieu dans la salle du Trône, où tiennent aisément deux cents convives. Au fond, le fauteuil royal, tendu de soie jaune, porte, sculpté au dossier, l'éléphant tricéphale héraldique. Au-dessus du fauteuil, le parasol à neuf étages dresse ses neuf coupoles superposées, tenant à un seul manche : par exception — le jaune est la couleur royale — elles sont recouvertes de

soie blanche, bordée d'un galon d'or. Sur la muraille, en bonne place, figure une reproduction du tableau de Gérôme, *l'Ambassade siamoise envoyée en 1861 à Napoléon III*. Le roi est très fier de cet événement historique, plus fier encore de l'ambassade envoyée en 1686 à Louis XIV, qui témoigne de l'ancienneté des rapports de la Maison de Siam avec l'Europe.

Les soirs de grand gala, dans ce cadre oriental de l'immense salle du Trône, éclairée par les puissantes lampes électriques du plafond, les costumes militaires et civils, brodés d'or et constellés de décorations, donnent à s'y méprendre l'illusion d'une féerie au Châtelet. Les officiers siamois portent un uniforme emprunté aux armées européennes : pantalon noir à bande rouge, semblable à celui de notre artillerie ; veste-tunique en drap gris-bleu à une rangée de boutons, col rabattu, parements, collet et passe-poil rouges. La coiffure est la casquette plate de l'armée russe pour le service ; en grande tenue, le casque blanc à pointe et gourmette dorées, avec plumet blanc pour les officiers généraux, les aides de camp du roi et les princes. Les fonctionnaires civils portent le costume national : au torse, le veston à col droit en soie brochée or, variant de couleur suivant les fonctions et le grade ; à la taille, le *panoum*, pièce de soie couleur gorge-de-pigeon, qui tombe aux genoux, drapée de façon à bouffer légèrement en culotte de cycliste ; bas de soie et escarpins vernis. La coiffure est quelconque.

Le roi pénètre par une porte spéciale, seul ou accompagné de la première reine. Les souverains s'entretiennent rapidement avec chacun des invités ; puis ils se dirigent vers la salle à manger. La musique de la garde joue ordinairement la marche des soldats de *Faust* pendant le défilé. Des airs français ou italiens et quelques valses allemandes forment le répertoire immuable des musiques militaires de Bangkok. Les emprunts à la musique française dénotent un éclectisme extrême. J'ai le souvenir d'une réception pendant laquelle on joua une interminable variation sur l'air de *Joséphine, elle est malade*. Mon voisin, un officier siamois, qui vécut longtemps à Paris, me fit gracieusement remarquer cette attention pour la France. Nous parlâmes théâtre. Rappelant de joyeux souvenirs, mon interlocuteur me fit part de son

enthousiasme pour Polin qu'il préférait à Mounet-Sully. C'était une opinion discutable; mais comme il déclarait les Folies-Bergère incontestablement supérieures au premier music-hall de Londres, je n'insistai pas : l'art français était mis en première place.

***

Les princesses de sang royal, épousées par le roi, ont seules droit au titre de reine; seules, elles peuvent donner naissance au prince héritier et devenir première reine. D'autres jeunes filles, remarquables par leur beauté ou leurs talents, sont fréquemment offertes au roi par des mandarins et même des gens du peuple; mais elles ne restent généralement au palais qu'autant qu'elles deviennent mères. Un registre spécial, tenu par des matrones, mentionne très exactement la date des faveurs royales et le nom de celle qui en a été l'objet. Les jolies filles données au roi sont toujours conservées un nombre de mois suffisant pour avoir l'assurance qu'aucune grossesse n'est possible. A l'expiration de cette période, elles sont richement dotées et mariées à de hauts fonctionnaires.

La première reine, S. M. Sowayapongse, a des fils qui ont dépassé vingt ans. La maturité a empâté le buste, la taille et les traits, qui pourtant conservent un très grand charme. La reine est, comme le roi, très bonne.

Cette bonté commune est certainement l'un des liens les plus étroits entre les deux souverains. Sowayapongse, seule de tout le gynécée royal, participe aux cérémonies publiques. Son costume diffère peu de celui des dames de la cour : corsage montant à l'européenne, *panoum*, bas de soie et souliers découverts. Comme insigne spécial, la plaque enrichie de diamants d'un ordre siamois, généralement celle de l'ordre réservé aux dames, un ruban rose pâle avec le chiffre de la reine en brillants. Sa bonté se manifeste par des dons annuels à toutes les œuvres charitables de Bangkok, sans distinction de nationalité ni de confession. L'hôpital français de la mission catholique reçoit ainsi une somme importante.

La reine est toute scintillante de pierreries, en colliers, en

agrafes, couvrant la poitrine et les épaules. Ses diamants sont admirables et renommés dans tout le Siam. La plus célèbre de ses parures, que la voix publique estime à trois millions de francs, se compose d'un collier d'étoiles formées chacune d'un diamant central plus gros qu'une noisette et de cinq énormes diamants taillés en triangle allongé. Ces pierres sont d'une eau merveilleuse et leur valeur est immense. Dans les réceptions, accompagnée du ministre des Affaires étrangères ou du maréchal du palais qui lui servent d'interprètes, la reine passe devant les invités, tend sa main à baiser par un geste mi-gracieux, mi-ennuyé de ces règles protocolaires importées d'occident, et s'entretient pendant quelques minutes avec les chefs de mission diplomatique. Le peu de temps donné à chaque interlocuteur et l'emploi de l'interprète rendent la conversation forcément banale. J'ai vu pourtant la reine s'animer. Reçu quelques jours auparavant par le prince Chakrapongse, que j'avais revu ensuite à une soirée de la Légation de France, je dis à la reine l'impression charmante qui me restait de causeries avec le jeune prince — il avait alors seize ans et venait passer à Bangkok les vacances de l'école militaire des cadets de Pétersbourg. La mère et la reine furent touchées de mes éloges qu'elles savaient absolument sincères : le prince Chakrapongse est son favori.

Il est quelques circonstances où la reine se laisse mieux connaître. Pendant l'été, la cour passe quelques semaines au palais de Bang-Pa-In, une sorte de Versailles, à une heure de chemin de fer de Bangkok. On y reçoit à déjeuner en demi-intimité. Les invités autorisés à se présenter en vêtements blancs sont reconduits par train spécial. La reine préside à ces réceptions, où elle se montre enjouée et rieuse.

Les autres reines n'assistent pas aux réceptions officielles et ne figurent dans aucune des cérémonies ouvertes aux étrangers. Elles ne sont approchées que par les fonctionnaires indigènes. Dans la ville de Bangkok et les environs, on rencontre fréquemment les landaus de la cour précédés et suivis de quelques cavaliers d'escorte : ce sont les reines et les enfants royaux qui vont à la promenade. Les landaus sont ouverts. Les reines ne sont pas voilées. Elles portent le costume de

cour : corsage européen, *panoum* siamois et écharpes de soie en grand cordon. On les salue généralement, mais peu d'entre elles répondent à cette marque de déférence. Là s'arrêtent les rapports des étrangers avec le gynécée royal.

Le nombre des reines n'est limité, ni par la loi, ni par la tradition. On en compte actuellement une quarantaine. Ces nombreuses épouses, presque toutes mères, vivent relativement en paix les unes avec les autres. Ce résultat est-il dû à la discipline du palais, au respect inspiré par le roi, au caractère siamois? A ces trois causes, sans doute. Il est avéré qu'on ne vit jamais à Bangkok les honteuses et sanglantes intrigues qui toujours ont déshonoré le harem des sultans de Constantinople. Une seule anecdote tragique est contée sur le palais. Un roi avait une sœur aînée qu'il désirait ardemment. Celle-ci invoquait la prérogative traditionnelle lui permettant, par droit d'aînesse des femmes, de finir ses jours dans le célibat. Le souverain insistait cependant; mais discrètement blâmé par son entourage, il mit fin à ses assiduités. Or, la princesse aimait follement un talapoin[1] de race royale qu'elle recevait chez elle la nuit ; c'était la raison de sa résistance. Prudente pendant la crise amoureuse du roi, elle reprit ces rendez-vous quand elle se crut négligée ; on la surprit un soir dans les bras du moine. Les bonzes font vœu de chasteté ; l'ancienne loi, tombée en désuétude, punissait de mort la rupture du célibat monastique. Aussitôt, une niche fut creusée dans un des immenses murs du gynécée royal, et la princesse et le bonze, unis pour jamais, disparurent emmurés vivants, sous la chambre même où ils avaient été pris enlacés.

La femme siamoise est petite, menue. Sa taille, libre de corset, est souple et fine ; sa démarche gracieuse. Le costume se compose du *panoum* commun aux deux sexes, et d'une simple écharpe, portée en étole, recouvrant la gorge et la poitrine, mais laissant à découvert le dos, les épaules et les bras. Les femmes de fonctionnaires et les dames de la cour ont adopté le corsage européen fermé, à manches longues, et

1. Bonze siamois. Le nom de talapoin leur viendrait d'un éventail en feuille de palmier ou *talapat* dont ils sont constamment munis.

ajusté à la taille. Ce vêtement est de couleur claire — blanc, bleu pâle, rose, — en soie ou en tulle à transparent de soie, garni de dentelles européennes. Une écharpe de soie, de couleur plus accentuée — verte, rouge, bleu foncé, or, — portée en sautoir comme un grand cordon, complète cette tenue officielle. Enfin, bas de soie irréprochablement tendus et souliers découverts à talon Louis XV, vernis ou mordorés.

La femme du peuple va pieds et jambes nus, et cette nudité n'est pas sans charme. La jambe est nerveuse, le mollet bien tourné et l'attache du cou-de-pied d'une grande finesse. La tête de la femme jeune est gracieuse et bien posée. Les lèvres sont charnues, à peine lippues; les dents, malheureusement noires, sont fort belles sous la laque qui les recouvre. Le nez droit, un peu évasé à la base, l'œil vif et rieur, les cheveux uniformément coupés court donnent un aspect mutin à cette gentille « little thing », à peine teintée de jaune. Sa morale n'est pas austère. Elle n'est ni vicieuse ni passionnée; mais la résistance ne lui semble pas nécessaire: elle suit volontiers ses instincts de petite bête humaine. La perspective des peines, que l'enfer bouddhique réserve aux amoureuses, ne semble pas l'avoir épouvantée. Le scepticisme de sa race la garde contre toute crainte ou tout remords. Mais ces derniers traits, à peine ai-je besoin de le dire, ne s'appliquent qu'aux femmes du peuple.

III

J'ai vu au Siam quelques fêtes inoubliables. Le comte de Turin étant venu rendre à Bangkok, au nom du roi Humbert, la visite faite à la cour de Rome par Chulalongkorn, les réceptions furent nombreuses et magnifiques; la kermesse de nuit mériterait d'être contée. A une heure de chemin de fer de la capitale, dans une île du fleuve, à Bang-Pa-In, s'élève le Versailles siamois. Un grand corps de bâtisse à l'européenne sert de résidence d'été à la famille royale. Quelques pièces sont ornées d'intéressantes peintures indigènes, rappelant des faits de guerre de l'histoire ancienne : c'est l'équi-

valent de notre galerie des batailles. Séparés par des canaux et des pièces d'eau qu'alimente le grand fleuve, des pelouses, des bouquets d'arbres et des jardins sont peuplés de constructions de tout genre, tonnelle européenne et pagodes chinoises; sur le lac, une curieuse maison flottante appartient à la reine.

Un train spécial nous amène de Bangkok à Bang-Pa-In. Une jetée conduit de la gare au bord du fleuve, d'où les embarcations transportent les invités à la résidence royale. Dès l'entrée du parc, l'aspect est féerique. Des milliers de lanternes vénitiennes éclairent les avenues, bordent les canaux, courent le long des ponts, du palais, des pagodes. De nombreux kiosques, tenus par des jeunes filles indigènes, parlant *toutes* l'anglais, nous arrêtent successivement. Ce sont d'abord les fleuristes. Un large collier de petites fleurs blanches parfumées est gentiment passé au cou de chaque invité de marque. Puis, disséminés dans le parc : tir à la carabine, arbres à surprises, théâtre, concert instrumental et vocal. Dans un coin, un orchestre indigène, composé de *kên*, espèce de flûte de Pan. Le son en est infiniment doux, et j'écoute longtemps les mélodies laotiennes et siamoises, dont le charme est prenant par cette calme et tiède nuit d'Orient. Sur une petite scène, des danseuses, vêtues de soie et d'or, représentent, par des mouvements lents et des poses hiératiques, quelque fragment de la grande épopée hindoue du Râmayâna. Muettes, la figure fardée ou masquée, elles balancent lentement le buste, agitent les bras en gestes saccadés comme des battements d'ailes, puis, avec des pointes hardies, viennent du fond de la scène à la rampe et retournent se reformer pour défiler ainsi, indéfiniment.

Dans la maison flottante de la reine, des chanteurs disent la gloire de Phya Tak, le fondateur de la dynastie, qui a libéré le Siam du joug des Birmans. Malheureusement, les voix aigrelettes sont insupportables, surtout après le doux concert des *kên*. Les prix de tir et billets de tombola, distribués pendant la soirée, ont valu à tous les invités des objets de fabrication indigène en or, argent et porcelaine. Je gagne une déesse agenouillée, dont la chevelure tordue en tresse rejoint la terre et s'y enfonce profondément. Le roi examine

mon lot : « C'est une déesse amie et protectrice que vou avez gagnée », me dit-il.

***

La saison chaude et les récoltes encore sur pied n'avaiei pas permis de donner au comte de Turin un spectacle siamo unique au monde : la battue des éléphants. Elle eut lieu a printemps suivant dans l'île d'Ayouthia, cette ancienne capi tale détruite au XVIII[e] siècle par les Birmans et dont il r reste que des ruines. Une résidence royale y a été récemmei construite pour loger la cour pendant les chasses.

La préparation de cette battue des éléphants dure plusieui mois. Dès qu'elle a été ordonnée par le roi, un escadro de quatre-vingts éléphants domestiques part de Bangkok, r monte vers l'intérieur et se disperse à la lisière des forê royales, à environ deux cents kilomètres du point de rassem blement. A l'aller, les cornacs s'enquièrent soigneusement d nombre approximatif et de l'importance des troupes d'élé phants sauvages qu'ils auront à rabattre. Arrivés à la pér phérie des forêts réservées, les rabatteurs s'espacent sur u front de cinq à six kilomètres. Quelques vieux éléphan d'une race à une seule défense qui fournissait les meilleur bêtes de guerre, ont conservé leur caractère combatif. O ne les emploie qu'avec prudence et dans les circonstanc dangereuses. Ils forment un peloton spécial que dirige pe sonnellement le chef des rabatteurs. Chaque éléphant do mestique est monté par deux cornacs : l'un, à cheval si le cou, dirige sa monture avec un crochet en fer ; l'autre, genou sur l'arrière-train, presse la marche de l'animal coups de marteau de bois. Rudyard Kipling nous a dit l'am tié intime qui unit l'éléphant à ses cornacs ; le conteur angl indien n'a rien exagéré.

J'ai vu cent fois la scène et entendu la conversation suivant Chaque matin, sous ma fenêtre, un cornac, suivi d'un bébé deux ans, venait prendre l'éléphant pour le conduire au bain. L'animal pousse de petits *hump* ! de contentement pendant q l'homme et l'enfant approchent : « Doucement, grande bêt dit le cornac, doucement. Et surtout prenez garde au fils !

L'enfant tend ses petites mains, dans la joie de la promenade prochaine. L'énorme pachyderme dirige vers lui sa trompe avec précaution, comme pour une caresse ; mais d'un coup de crochet le cornac interrompt ces effusions. Le coup a porté sur l'extrémité sensible de la trompe ; un *hump* ! de douleur vive y répond : « Rentrez votre nez, stupide masse, ordonne l'homme. Quel diable vous pousse à vouloir toucher votre petit maître ? Essayez-vous d'abord sur des moucherons ». L'homme rit de son mot, l'enfant rit aussi, de confiance, les bras toujours tendus vers la trompe balante. « Avez-vous compris ? » demande l'homme encore. L'éléphant, qui suit attentivement chaque mouvement de son conducteur et du bambin, incline la tête comme dans un acquiescement et accompagne son geste d'un *hump* ! formidable. Ce « oui » monstrueux effraie l'enfant qui se met à pleurer. Alors, le père : « Génie malfaisant, voleur de cannes à sucre, démon pustuleux ! Vous voulez donc empoisonner de votre haleine fétide ce petit prince, fils du ciel ? » La semonce est ponctuée de coups de croc sur les ongles des pieds de devant. On refait la paix et un *hump* ! timide semble promettre une plus grande circonspection à l'avenir. Pendant la scène, le cornac a débarrassé l'éléphant de sa chaîne d'écurie : « Allons, lourdaud brèche-dent, — l'éléphant a perdu une de ses défenses, — votre pied, et plus de sottes plaisanteries ! » L'éléphant lève le pied et maintient son genou plié en guise d'escabeau permettant au cornac de hisser l'enfant et de se hisser lui-même sur le cou ; puis, lentement on se dirige vers la baignade.

Avant d'amener les éléphants à cette domestication parfaite, il faut des années et de la patience. L'éléphant ne naît pas en domesticité : il faut le prendre à l'état sauvage. Et nous voilà ramenés à la chasse. Les rabatteurs arrivés aux lisières des forêts, la chasse commence. Renseignés sur les gîtes et les habitudes des éléphants sauvages, nos rabatteurs s'ébranlent poussant devant eux les animaux rencontrés. La nuit, un long cordon de feux, entretenu par des rabatteurs à pied, empêche les éléphants de revenir en arrière. Ce rabattage par monts et par vaux dure des semaines, des mois, pendant lesquels les cornacs font preuve d'une adresse merveilleuse. Il ne s'agit de rien de moins que de faire prendre

une direction déterminée à deux cent cinquante éléphants sauvages — c'est le chiffre de la dernière battue. Or, comme l'a remarqué Kipling, « un éléphant en liberté est aussi maniable qu'un canon de quatre-vingts tonnes lâché par gros temps, sur un pont de navire ».

A Ayouthia, on prépare le « parc ». C'est un grand enclos d'énormes pieux dont la solidité est à toute épreuve. Des piliers en maçonnerie soutiennent deux tribunes royales à l'est et à l'ouest et une tribune pour les invités. Au milieu de l'enclos, protégée par une ceinture de pieux, s'élève une pagode en miniature. Sous les tribunes royales de l'est et de l'ouest, un étroit passage en couloir est aménagé dans les pieux de l'enceinte : les éléphants rabattus entreront à l'est pour sortir, domptés, à l'ouest : au devant de la porte orientale, une double estacade de pieux, en forme d'angle, sert comme de vestibule extérieur et relie cette entrée du parc au bras voisin du fleuve, que les bêtes vont franchir avant de pénétrer dans le parc.

Une épaisse poussière signale au loin l'approche des rabatteurs et de leur prise. Les éléphants sauvages, affolés par cette poursuite de plusieurs mois, deviennent dangereux ; ils ne peuvent être approchés qu'avec une extrême prudence. On les dirige vers le fleuve, et, après un bain prolongé, les quatre-vingts rabatteurs les poussent vers l'estacade et vers l'entrée du parc. Tout à coup, un éléphant domestique prend la tête et franchit la porte pour montrer le chemin. Les autres, effrayés par les cris des spectateurs, reculent; mais refoulés en avant par l'escadron des éléphants domestiques qui leur coupent la retraite, ils se précipitent enfin et s'écrasent sur l'estacade qui résiste à cette formidable poussée, sans un craquement. Des lanciers à pied les éloignent des parois de l'estacade, en leur piquant les oreilles. Ce spectacle de deux cent cinquante bêtes sauvages, dont l'affolement augmente à chaque instant, maintenues par quatre-vingts de de leurs congénères obéissant au moindre commandement des cornacs, est merveilleusement beau. Bientôt, les prisonniers forment un groupe compact entre les pieux de l'estacade, femelles et petits au centre protégés par les mâles qui font face aux chasseurs, la tête basse, la trompe haute, les défenses

en arrêt. Mais ce commencement de rébellion tardive est vite réprimé, et la poussée s'accentue, de minute en minute, vers la porte de l'est.

Le tumulte augmente ; des *hump!* de colère se font entendre, puis, cet espèce de sifflement produit par la brusque détente de la trompe enroulée qui indique une attaque imminente. Le barrissement formidable des vieux mâles, les cris épouvantés des femelles tremblant pour leurs petits, qui sont tapis entre leurs jambes, semblent faire prévoir une charge contre les rabatteurs, lorsqu'un grand pachyderme franchit la porte orientale de l'enclos. D'autres le suivent, et deux cents bêtes s'écrasent pour franchir l'étroite ouverture où elles ne peuvent avoir accès que l'une après l'autre. Deux pelotons de rabatteurs dégagent la porte ; mais, dans la poussée, une énorme femelle, qui allait bientôt mettre bas, a été étouffée. Enfin, toute la troupe entre dans l'enclos. Des pompes à incendie font alors pleuvoir sur les éléphants des torrents d'eau pour les laver et les désaltérer, et on leur donne une copieuse ration d'herbe fraîche. La battue a été superbe : deux cent cinquante éléphants vivants au tableau.

On donne aux captifs toute une nuit de silence et de repos. Le jour suivant, du haut de la tribune de l'ouest, le roi désigne deux grosses bêtes et quatre petites, qui doivent être isolées du troupeau et conduites hors de l'enclos par trois éléphants privés et leurs cornacs. Le cornac d'avant est muni d'une longue corde en nerfs de buffle tressés, terminée par un nœud coulant. La partie de la corde près du nœud est fixée le long d'un bambou pour être maintenue rigide. Le cornac se dirige vers l'éléphant à isoler, et, avec une étonnante adresse, pendant que l'animal lève le pied en marchant, il lui passe le nœud coulant autour d'une des jambes de derrière La manœuvre est répétée pour la seconde jambe ; on pousse ensuite le captif vers la porte de l'ouest : il sort de l'enclos. Dès sa sortie du parc, l'éléphant sauvage est encadré par les trois éléphants domestiques qui viennent de contribuer à sa capture : un de chaque côté, le troisième par derrière. Les cornacs de tête lui passent autour du cou un collier en nerfs de buffle attaché ensuite au poitrail des deux éléphants qui l'enserrent. On se dirige ainsi vers l'écurie voisine. Si le captif

veut tenter de s'échapper en pressant le pas, ses deux gardes de côté le retiennent par le collier; s'il recule, l'éléphant de derrière le fait avancer d'un coup de défense.

Ce qu'il y a de particulièrement admirable dans ces exercices difficiles, c'est moins l'adresse des cornacs que l'attitude des éléphants domestiques. Lorsqu'un cornac glisse du cou de sa monture, il se réfugie entre les pattes de son éléphant qui immédiatement s'ébroue, barrit, balance la trompe et conserve la position d'attaque jusqu'à ce que son cavalier soit hors de danger. Pendant toute la chasse, la bête veille avec sollicitude sur ses cornacs d'avant et d'arrière. Lorsqu'on passe le collier à l'éléphant sauvage, les deux éléphants de côté ne quittent pas des yeux leur prisonnier dont la trompe est vigoureusement rabattue par l'un d'eux, s'il manifeste la moindre velléité d'entraver l'action des cornacs. Ces captivants exercices donnèrent lieu à un horrible accident. Une vieille femelle d'immense taille. sortie de l'enclos, parvint à rompre ses liens et se dirigeait vers le fleuve. L'un des anciens éléphants de guerre à une seule défense essaye de lui barrer le passage. Une courte lutte a lieu. Tout à coup, l'éléphant recule d'un pas comme pour prendre son élan, puis bondit sur la femelle et lui enfonce trente centimètres de défense au défaut de l'épaule. La bête blessée pousse un barrissement de douleur, pompe avec sa trompe le sang qui s'échappe de la blessure et s'enfuit dans la campagne. On retrouva, le lendemain, les cadavres de deux femmes qu'elle avait presque brisées en deux d'un terrible coup de trompe donné à toute volée.

Après la capture des bêtes choisies par le roi pour être dressées, les deux cent quarante-cinq éléphants sont reconduits dans les forêts royales et remis en liberté.

IV

La vie de palais à Bangkok ne se distingue guère de celle d'une capitale occidentale que par les heures différentes où le souverain travaille avec ses ministres. Les titulaires des princi-

paux portefeuilles, — Affaires étrangères, Maison royale, Intérieur, Guerre, Administration de la capitale — sont tous des demi-frères du roi, fils de princesses ou de concubines royales; ses frères de père et de mère ont une situation à part. Les ministres sont généralement reçus le soir, dans les appartements privés, et les affaires sont exposées et discutées devant la ou les reines présentes. Le ministre entendu parle dans la pose incommode, mais strictement obligatoire, des ambassadeurs siamois du tableau de Gérôme : à genoux, le buste penché, appuyé sur les coudes posés à terre, les mains jointes et levées, la tête tournée vers le roi. Sa Majesté inflige parfois de sévères réprimandes ; ce n'est un secret pour personne qu'Elle a même battu deux de ses frères dont la conduite n'est que trop souvent la cause de graves ennuis pour le gouvernement royal. Mais les sœurs de ces ministres intercèdent si affectueusement auprès de Chulalongkorn, dont la grande bonté est inlassable, que chaque faute nouvelle est suivie de pardon.

Le ministère de l'Intérieur est aujourd'hui le plus important. Il est de création récente. Les provinces siamoises étaient autrefois réparties entre plusieurs ministres, auxquels on affermait la perception de l'impôt. Ce système primitif était appelé à disparaître dès que le pays commencerait à s'européaniser. Le roi chargea de la réorganisation, d'après les méthodes occidentales, S. A. R. le prince Damrong Radjanoubhab, son frère, et le nomma ministre de l'Intérieur. La tâche était lourde ; il y fallait une intelligence vive, beaucoup de tact, de droiture, d'honnêteté et — ni le mot ni la chose n'existent encore de façon précise au Siam — de patriotisme. Le prince Damrong était merveilleusement doué de toutes les qualités requises pour cette délicate mission ; en outre, son dévouement au roi est sans bornes : c'est, enfin, un véritable homme d'État au sens européen du mot. Il se mit résolument au travail, et, depuis quelques années déjà, la cohésion administrative du royaume, divisé en préfectures se manifeste chaque jour davantage; elle produit les excellents résultats financiers qu'on en attendait. Les cabales d'envieux, les intrigues de concussionnaires n'arrivèrent jamais à ébranler le crédit du ministre. Le roi sait qu'il a dans ce frère —



peut-être dans ce frère seul — le meilleur et le plus solide appui de son trône. Dans toutes les circonstances, tristes, graves, heureuses, personne ne partagea mieux les douleurs, les inquiétudes ou les joies de Sa Majesté.

Le prince Damrong est accessible à tous. Tous les Européens l'intéressent, et il s'entretient volontiers avec eux des questions de son ressort, travaux publics, routes, canaux, plantations, irrigation, etc. Sa franchise est déconcertante pour les partisans de cette immorale maxime que la parole a été donnée à l'homme à seule fin de déguiser sa pensée. Elle est non moins déconcertante pour les diplomates attardés que hantent la duplicité et la mauvaise foi orientales. Nombre de visiteurs ont recueilli du ministre de l'Intérieur la déclaration suivante : « Je ne suis ni anglophile ni francophile, ni francophobe ni anglophobe, mais seulement et résolument Siamois. Je défendrai avec énergie mon pays contre toute nation qui voudrait attenter à son indépendance. J'aime les Européens dont la haute science et les merveilleuses productions m'enthousiasment. Nous les prenons volontiers pour guides ; mais nous ne demandons que des conseils utiles. Notre vœu le plus cher est de vivre en paix et en relations amicales avec nos puissants voisins, l'Indo-Chine française et l'Inde britannique. » Cela est dit sans forfanterie, d'un ton ferme et assuré, le regard droit à l'interlocuteur. J'ai entendu cette déclaration et je fus ému du ton qu'on ne peut reproduire.

Le prince Damrong est excellemment secondé par S. E. Phya Sri Sahadeb, vice-ministre et sous-secrétaire d'État. Le Phya Sri est de très humble origine. Son intelligence, son dévouement et sa grande activité lui ont valu, encore jeune, l'une des plus importantes charges de l'État. Cette carrière brillante d'un homme, que nos politiciens appelleraient « un fils de prolétaire », est intéressante et symptômatique dans un pays de souveraineté absolue à dynastie divine.

Le vice-ministre de l'Intérieur fut récemment envoyé en mission en Europe et passa par Paris au moment de la signature du traité franco-siamois d'octobre 1902. On se rappelle que cet acte diplomatique n'obtint pas tous les suffrages. Le bruit se répandit alors que Phya Sri aurait dépensé quelques

centaines de mille francs pour obtenir la conclusion d'un accord qui, d'après quelques-uns, mettait la sécurité de l'Indo-Chine en péril. Sans craindre de rendre cette première nouvelle obscure et quelque peu contradictoire, on nous apprenait en même temps la disgrâce du Phya Sri, qui avait, disait-on, dilapidé le crédit illimité, mis à sa disposition. A Paris, tout le monde sait que ces accusations de pot-de-vin ne doivent jamais être prises au pied de la lettre. C'est une simple marque de désapprobation à un ministre ou à un fonctionnaire. Cela revient simplement à dire : « je ne suis pas de votre avis » ou : « je n'approuve pas votre politique », ou encore, et plus souvent : « je voudrais bien vous remplacer ». A Bangkok, on prit tout autrement la chose. Ils en sont restés à cette ancienne idée que toucher ou offrir un pot-de-vin est un acte malhonnête, et qu'en accuser gratuitement quelqu'un est une simple goujaterie. Le roi fut très mécontent, très affecté de cette calomnie contre un fonctionnaire qu'il protège, qu'il a tiré du dernier rang et qu'il défend contre les cabales de cour.

***

La Marine avait pour chef, il y a quelques années, le prince Prap Parapaks, qui cumulait sa charge navale avec celle de grand-veneur et de vérificateur des comptes présentés à la caisse royale. Le prince Prap possédait la confiance entière du roi; il mourut pauvre. A son lit de mort, on vit pleurer Chulalongkorn et la première reine, inconsolables de la perte de cet honnête serviteur. Le ministre de la Marine aimait comme un fils son collègue de l'Intérieur; un commun dévouement à Sa Majesté avait étroitement lié ces deux hommes.

— Je ne reproche qu'une chose au prince Damrong, — disait souvent le prince Prap, — c'est de nous avoir amené Rolin-Jacquemyns.

Ce Belge, qui avait été un des fondateurs de la *Revue de droit international,* avait été aussi ministre dans le cabinet Frère-Orban. Des raisons personnelles lui firent accepter une situation dans la magistrature internationale égyptienne; il fut nommé président de Cour au Caire. Le prince Damrong,

au cours d'un voyage en Europe, passait par là et demandait justement à lord Cromer un jurisconsulte éprouvé, de nationalité indifférente. Rolin-Jacquemyns fut présenté et agréé comme « Conseiller général », *General Adviser*, avec traitement annuel d'environ cent vingt-cinq mille francs. La mort récente du *General Adviser* permet de juger son œuvre en toute équité : elle a été néfaste au Siam.

Rolin n'était plus d'âge à négliger certains froissements d'amour-propre. Malgré les titres et les décorations que lui prodigua le roi, il eut à subir de nombreuses avanies de la part des princes, qui ne lui pardonnaient pas son immixtion constante dans les affaires de l'État. La protection du prince Damrong, qui ne l'abandonna jamais, fut quelquefois impuissante à lui épargner des vexations gratuites. Le caractère de Rolin s'aigrit et le rendit rapidement antipathique aux Siamois et à toutes les Légations, à celles même qui étaient le plus sympathiques à son œuvre. On l'a toujours donné comme antifrançais. Ce jugement est exact. Cet ancien ministre belge, aux gages d'Asiatiques qu'il méprisait, était assoiffé d'un peu de considération. Les attaques violentes et ininterrompues d'un petit journal de Bangkok, qui prétendait servir ainsi les intérêts de la France, ont plus fait pour nous l'aliéner que la ligne de conduite alors suivie à l'égard du Gouvernement siamois.

***

Le titulaire du ministère des Affaires étrangères, S. A. R. le prince Devavongse Varoprakar, n'a pas réussi à conquérir la sympathie des diplomates, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, que leur carrière a conduits à Bangkok. Très intelligent, mais paresseux et indifférent au bon fonctionnement de son ministère, le prince ne s'intéresse guère qu'au sort d'interminables parties d'échecs engagées avec son frère, le prince Souasti. Dans bien des circonstances, il s'est montré mandataire infidèle du roi ; mais la médiocrité des autres princes n'a pas permis de doter d'un meilleur titulaire le portefeuille des Affaires étrangères.

Le prince Devavongse est, d'ailleurs, une exception parmi les fonctionnaires et princes siamois. On nous parle souvent de la fourberie des Siamois, de leur traîtrise et de leurs sentiments francophobes. Je n'en puis rien dire : je n'ai pas eu occasion de les constater. Les Jaunes me sont familiers; leur caractère ne m'a jamais paru si compliqué qu'on veut bien dire. Leur antipathie à notre égard ne provient pas d'une différence de race, de mœurs ou de religion, mais de notre agaçante manie de vouloir les transformer du jour au lendemain en Occidentaux du XX[e] siècle. Nous leur dépêchons depuis plus de trois cents ans des missionnaires de confessions différentes et ennemies, qui leur donnent le peu édifiant spectacle d'un antagonisme sans trêve. Au moindre conflit politico-religieux, c'est l'intervention diplomatique avec son habituel cortège de demandes d'indemnités. Ce sont ensuite les offres de conseillers laïques, agricoles, financiers, militaires, et il faut accepter ces offres des grandes puissances, — ou des petites, en cas de rivalité trop accentuée de celles-là. Viennent ensuite les représentants de manufactures d'armes, d'outillage de chemin de fer, de machines agricoles, auxquels il est de bon goût de faire d'importantes commandes d'objets momentanément ou définitivement inutiles : on s'attire ainsi les bonnes grâces de la Légation qui les a présentés. Enfin, s'imposent, toujours par les mêmes procédés, des ingénieurs pour utiliser le matériel nouveau, des médecins, des professeurs, des chanteurs et maîtres à danser.

Ce personnel européen, ne connaissant ni les mœurs, ni la langue indigènes, ne se dirige pas sans encombre : les accrocs sont quelquefois graves et difficiles à réparer. Il faudrait, dans ces situations infiniment délicates, un personnel d'élite comme celui de l'ancienne mission française au Japon. Les mêmes hommes existent sans doute; mais les circonstances qui nous les avaient fait choisir pour éducateurs des Japonais ne se sont plus présentées. Le Siam ne nous a demandé, depuis dix ans, aucun conseiller de quelque importance. Peut-être cette exception, peu flatteuse pour notre amour-propre et préjudiciable à nos intérêts, n'est-elle due qu'à nous-mêmes. Au lendemain des événements de 1893, qui nous valurent la cession de tous les territoires siamois sur la rive gauche du Mékong, il eut

LIVRES NOUVEAUX

LA VIE D'UN SIMPLE, mémoires d'un métayer, par **Émile Guillaumin.**

Il est impossible de lire ce livre sans penser à cet admirable *Jacquou le Croquant*, de M. Eugène Leroy, que *la Revue de Paris* a publié naguère, — et que M. Émile Guillaumin n'a peut-être pas lu. — *La Vie d'un simple* nous est contée d'un style toujours précis et familier, sans recherche, sans mots rares, sans phrases compliquées. L'auteur a connu de près la vie des champs, non seulement pour avoir regardé vivre les paysans, mais parce qu'il est lui-même un paysan, et parce qu'il a mené parallèlement, dans son petit village d'Ygrande, le labeur physique et le labeur intellectuel. *La Vie d'un simple* est non seulement un bon livre, et des plus émouvants, mais un document précieux.

LA NOUVELLE-ZÉLANDE, par **le comte de Courte.**

La Nouvelle-Zélande attire l'attention du monde par les audaces de sa politique intérieure. Mais elle mérite bien plus encore la visite du touriste et du *globe-trotter* par les admirables aspects de ses lacs, de ses volcans, de ses forêts, de ses monts étranges et de ses peuplades encore tatouées. Consul de France, l'auteur a longuement séjourné en ces îles, dont il nous offre aujourd'hui une merveilleuse description, accompagnée d'illustrations qui rendent présentes à nos yeux cette nature et cette humanité.

UN MALE, par **Camille Lemonnier.**

Il faut relire, en cette nouvelle édition, curieusement illustrée par Geo-Dupuis, ce beau roman, l'un des premiers que nous donna un écrivain vigoureux et fécond. *Un Mâle* est un livre puissant, parfois brutal, « tout ensemble rude et attendrissant », comme disent les Rosny dans leur préface. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont admiré l'une des plus récentes œuvres de M. Camille Lemonnier, ce *Petit homme de Dieu* si pittoresque et si touchant : *Un Mâle* faisait prévoir déjà quel romancier deviendrait l'auteur. On ne peut relire sans émotion ce récit où tous les personnages, « dans leur simplicité et leur complexité rustiques..., résument une race entière, évoquée par un grand et noble artiste ».

LES OISEAUX DES CHASSEURS, par **Albert Bass.**

Nos chasses aujourd'hui sont modestes : sans aller jusqu'à chasser à la tête penaille, comme gens de Toulon, ou la casquette, comme ceux de Tarascon, il faut d'année en année nous contenter d'un gibier moindre. Chasses au chien d'arrêt ou même chasses sans chien deviennent nos plus grands exploits : caille, perdrix, gelinotte, faucon, bécasse, bécassine et râle deviennent les victimes de nos hécatombes : l'auteur nous décrit amoureusement les mœurs de chaque espèce et les ruses à employer.

LA DÉMOCRATIE DEVANT LA SCIENCE, par **C. Bouglé.**

Cette étude fait suite à une précédente étude du même auteur sur les *Idées égalitaires*. M. C. Bouglé, dont les lecteurs de cette revue connaissent le talent si ferme et si précis, nous invite aujourd'hui à nous prononcer avec lui « sur la valeur de l'esprit démocratique, sur le bien ou le mal dont il est capable, sur les progrès ou les décadences dont il sera responsable ». Esprit vigoureux et réfléchi, M. C. Bouglé arrive, par des chemins différents, à des conclusions analogues à celles qu'avaient dégagées M. Fouillée et M. H. Michel dans leurs ouvrages sur la politique et la pédagogie : tout son livre est consacré à paralyser, « en brisant les équivoques qui étaient ses armes, cet adroit effort pour mettre aux prises les deux grandes forces contemporaines et pour exploiter, contre l'attraction de la démocratie, le prestige de la science ».

AME D'ARGILE, par **Marie-Anne de Bovet.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur de cette œuvre à la fois alerte et dramatique, dont l'un des personnages au moins, M. Mornans, est l'un des plus originaux qu'on ait fait vivre dans un roman moderne. *Âme d'argile* est une de ces œuvres écrites de primesaut, où les jolis détails accourent sous la pensée de l'auteur, où abondent non seulement les piquantes observations sur les mœurs, mais aussi les discussions spirituelles sur les choses de l'actualité : certaines conversations entre les personnages sont de véritables chroniques où l'auteur, finement, sans avoir l'air de rien, s'arrange pour faire triompher ses idées personnelles. C'est l'un des romans les plus curieux de Marie-Anne de Bovet, écrivain charmant, divers, infatigable, qui dernièrement publiait avec un juste succès *Autour de l'Étendard*.

GUTZKOW ET LA JEUNE ALLEMAGNE, par **J. Dresch.**

Depuis quelques années, nos jeunes savants commencent à faire de l'Allemagne contemporaine ou récente l'objet de leurs études et, dans les thèses autrefois réservées aux auteurs et personnages vénérables de la double antiquité, voici qu'enfin les auteurs et personnages du monde actuel se font une place. Gutzkow a joué un grand rôle dans la direction que prit la Jeune Allemagne de 1830 à 1850. Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, son influence est peut-être difficile à retrouver : pourtant cette Allemagne serait impossible à comprendre si l'on ne recherchait à leur source, dans Gutzkow, maintes idées aujourd'hui transformées qui, néanmoins, viennent de lui, — et de nous, Français, par son intermédiaire. — Il faudrait que le public donnât toute son attention à tel chapitre de ce livre : *La Prusse dénoncée à l'Allemagne du Sud.*

LIVRES NOUVEAUX

R DE JÉRUSALEM, pièce en quatre actes, par **Maurice Donnay.**

ai brouillé avec lui pendant deux mois », ami de l'auteur, sémite et philosophe, main de la première. Plus de six mois depuis, et plus de deux cents représen- oici maintenant l'œuvre imprimée, avec :e : n'attendons pas le jugement der- en parler tranquillement. Sur une base solide, — un premier acte excellent, — .e pyramide creuse en mainte partie mais taillée toute en facettes étince- odérée, cette comédie, plus qu'impar- érée autant qu'il fut possible à l'auteur, nonchalant, baigné dans l'atmosphère antisémite par endosmose ; modérée, ent, et, par là même, aux yeux des es plus désintéressés, non pas cruelle, ible parfois comme serait un duel un duel à mort, avec des épées « à irrêt » : point de belle blessure, de 'autre, point de large plaie, par où le sang, mais, coup sur coup, par-ci, par-là surtout, — une multitude de uisantes et qui donneront la fièvre. ne, par exemple, merveilleuses phrases On ne doute pas un moment que tout o soit réglé par un artiste et l'on ne ›as que tant d'*aficionados* aient pris .e suivre : ils auraient pu trouver des nents moins délicats.

; DE LUMIÈRE, par **Yvonne Vernon.**

; des notes de voyage. Tout le long néditerranéennes, l'auteur a visité les ›leillées d'Espagne, d'Italie, de Sicile, et chacune lui a inspiré deux ou trois ›resques et saisissantes. Descriptions de ts et de paysages, portraits d'hommes mes adroitement croqués ; réflexions, concertantes, mais toujours neuves, il u de tout en ce volume qui annonce et un écrivain.

LA JOIE D'AIMER,
'auteur de « **Amitié amoureuse** ».

étrange, qui est par moments une pièce · et dont certaines scènes semblent ffet, avoir été écrites pour être repré- auteur présente joliment son œuvre, , sa courte préface, « aux gens qui, : l'automobile et du soixante à l'heure, léveloppement rapide du récit et s'in- es subtilités psychologiques autant que s lunes. Ceux-là, pressés par la vie, ans trop d'inconvénient perdre le fil du t sauter de dialogue en dialogue. » es lecteurs moins pressés se rassurent : st aussi de ceux qu'on peut lire len-

OISEAUX DE PASSAGE, par **Maurice Donnay et Lucien Descaves.**

Nous devions déjà *la Clairière* à la collaboration de M. Maurice Donnay et de M. Lucien Descaves. *Oiseaux de Passage* est une œuvre plus intéressante encore ; c'est l'une des plus originales qu'on ait applaudies depuis longtemps. A retrouver la pièce dans ce volume, et à la goûter lentement, minutieusement, scène par scène, réplique par réplique, l'œuvre apparaît encore plus forte et plus pénétrante ; et bien peu de comédies supportent cette redoutable épreuve de la publication : on y découvre tout à coup des défauts et des négligences qu'on n'avait pas eu le temps d'apercevoir au théâtre. Nous étions sûrs qu'*Oiseaux de Passage* était une bonne pièce : nous sommes sûrs maintenant que c'est, de plus, une belle œuvre.

LE RACHAT DES CHEMINS DE FER,
par **Edgard Milhaud.**

Quoi que l'on puisse penser de la question, il faut lire ce plaidoyer en faveur du rachat, d'abord parce qu'il est incisif et amusant, ensuite et surtout parce qu'il condense tous les arguments d'une école. Le nom seul de l'auteur est une garantie de l'exactitude des calculs et appréciations.

ROME, par **Henri Maréchal.**

Un livre de mémoires, les « Souvenirs d'un Musicien », d'un prix de Rome : *le Concours, le Voyage, la Villa Médicis, la Vie romaine, Hors les Murs, Sac au dos*, autant de chapitres de cette « vie romaine », enthousiaste et charmante, que regrettent jusqu'au dernier souffle tous ceux qui, ne fût-ce qu'une heure, l'ont connue. Le livre est délicieux, parce qu'il est sincère et personnel. Outre ses impressions de voyage et de séjour, l'auteur nous présente quelques-uns des personnages qu'il a rencontrés là-bas : les trois chapitres sur *Hébert, Liszt* et la *princesse de Wittgenstein* pourront fournir d'utiles renseignements aux historiens ou critiques d'art.

LE TIBET, par **F. Grenart.**

Seul survivant de la Mission Dutreuil de Rhins, l'auteur avait rapporté et publié en de gros in-quarto les découvertes scientifiques de cette admirable aventure sur les hauts plateaux de l'Asie russe et tibétaine. Pour la commodité du grand public, il veut bien réunir et résumer aujourd'hui, en un volume commode et accessible à tous, les pages maîtresses et les résultats essentiels de ce grand travail. Pour la première fois en France, depuis plus de vingt ans, un livre clair, complet et scientifique paraît sur le Tibet, juste à l'heure où les menées de de lord Curzon viennent de créer aux Anglais les embarras et peut-être — qui sait ? — les désastres de leur aventure tibétaine.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	**48 »**	**24 »**	**12 »**
SEINE ET SEINE-ET-OISE	**51 »**	**25 50**	**12 75**
DÉPARTEMENTS	**54 »**	**27 »**	**13 50**
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	**60 »**	**30 »**	**15 »**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — [illegible]. — [illegible]

qu'il déposait sur le plat d'argent des quêteuses. Ses camarades de la semaine le regardaient avec respect. Lui, dans ses beaux vêtements, ne semblait plus les reconnaître. Il revêtait en même temps le sentiment de sa dignité, mesurait les distances, et la conviction se formait en lui d'appartenir à une race d'élite où les hommes sont faits pour commander, où les femmes ont des teints de lait, la voix douce, et des souliers mordorés.

L'ex-colonel, son père, avait pour la marquise des attentions toutes galantes. Il lui offrait le bras pour l'accompagner en promenade : timide, elle l'acceptait, mais ne dépassait pas le tour de la charmille. Lorsqu'elle était étendue, il épaississait une masse de coussins derrière ses épaules. De fait, il fréquentait peu la maison. Botté haut, culotté de peau de daim, sanglé dans une tunique à brandebourgs qui affectait des airs d'uniforme, il courait tout le jour ses propriétés, soit sur un méchant bidet gris, soit flanqué d'une paire de braques, et généralement le fusil aux mains. « Un propriétaire vigilant trouve toujours, disait-il, quelque oiseau malfaisant ou quelque bête puante à détruire. » On l'entendait sans cesse grommeler contre les institutions modernes, les accusant d'avoir doublé le prix de la main-d'œuvre et diminué le rendement de l'agriculture. Il négligeait de leur attribuer le nouveau chemin carrossable qui, en lacets blonds, montait du village à sa demeure; en revanche, pas une gelée d'avril, pas une grêle funeste aux récoltes, qu'il n'en accusât la franc-maçonnerie sur qui le Ciel versait sa malédiction.

Lorsque Hubert eut sept ans, on lui donna un précepteur, l'abbé Rathier, prêtre libre, courtaud, rougeaud, qui s'était fait une spécialité d'éduquer de jeunes aristocrates. Il en avait déjà mené deux jusqu'à la limite du baccalauréat; mais aucun ne l'avait franchie. Ses élèves, engagés à dix-huit ans, se répétaient la phrase dont il avait pansé leur amour-propre :

« Il est inutile de lutter contre la mauvaise volonté des examinateurs : on ne veut plus de jeunes gens comme il faut. »

L'enfant aima tout de suite ce maître qui lui parlait de ses aïeux et lui racontait l'histoire de France comme un tournoi riche de bravoure et d'exploits auquel ils avaient pris part. Il lui montrait un Louis XIV dieu du passé, sorte de majesté

terrestre répandant ses bienfaits sur son peuple, et sur ses courtisans les rayons de sa gloire. Ces récits frappaient l'imagination du jeune Rochemont, l'habituaient à croire aux interventions royales dans le sort des hommes, à une Providence des nobles qui les dispensait de tout effort et leur fournissait à point les ressources de leur luxe et de leur apparat.

Il est probable que l'enseignement du latin, mêlé au son du cor et à tous les genres d'exercices auxquels un petit gars peut s'associer, n'eût mené celui-ci qu'à la lisière des examens, si la mort de sa mère, qui s'éteignit un soir d'automne, ne l'eût brusquement enlevé à cette existence facile. Ce fut grand dommage, car la défunte était douce, sensible, et, à défaut de science, elle lui eût appris à préférer les êtres aux choses. Son père le conduisit au collège, à Paris. Hubert y pâtit comme tous ceux qui n'ont pas, dès l'enfance, été pliés aux sévères disciplines, mais son ennui, du moins, le contraignit au travail. Il n'aimait ni les camaraderies, ni le bruit des rues, auquel il n'avait pas été accoutumé. Lorsqu'une fois par mois le marquis laissait Rochemont, sa tunique à brandebourgs et ses bottes pour faire sortir le collégien, tous deux trouvaient la journée longue. Rien ne les intéressait du mouvement parisien, ils ne parlaient que des affaires de chez eux. Hubert s'informait du renouvellement des baux de ferme, du tracé d'un chemin vicinal, ou des procès de braconnage. Il inscrivait sur un calepin le nombre des faisans abattus à chaque tiré; il savait toujours en quelle partie du domaine le cerf était allé se faire prendre. Ses souvenirs, son cœur, ses espérances, tout était demeuré à Rochemont, sa pensée y revenait sans cesse. Toutefois, il se souciait peu d'y habiter avec son père, dont l'humeur, en vieillissant, devenait fort morose. Pendant les soirées de vacances, le marquis, silencieux, fumait sa pipe au fond d'un fauteuil à oreillettes, sans jamais initier son fils à ses préoccupations. Indifférents en apparence, ils n'avaient rien à se dire, et pourtant restaient dévoués l'un à l'autre. Hubert fut admis à Saint-Cyr. Parmi ses camarades, il passait pour un garçon médiocre, ignorant de la vie et sans avenir. Plutôt solide qu'élégant, de forte carrure, de visage médiocre, il n'attirait aucune sympathie particulière. Ses membres étaient faits pour le maniement des choses rudes, on ne les

sentait destinés à aucun rôle délicat. Une timidité invincible le rendait gauche et malheureux ; dès qu'on le regardait, il aurait voulu disparaître dans un trou. Ses gestes n'étaient à l'aise que dans la solitude ou avec les animaux. La garnison de l'Est où il fut envoyé lui convint parce qu'il pouvait s'y enfermer à sa guise, en sauvage, sans faire de nouvelles connaissances.

Tous les ans, il passait deux mois de congé en Touraine. Là, sa physionomie devenait différente ; il prenait une allure décidée, hardie même, son sourire n'était plus gêné : il était chez lui. Si chacun éprouve un épanouissement particulier à respirer son air natal, que dire de ceux qui ont pour berceau la terre privilégiée qu'on a surnommée « Jardin de la France » ? La nature, au printemps, semble y avoir groupé toutes ses grâces. Elle s'y pare, comme une fiancée, des bouquets blancs du pommier, dont les pétales voltigent en plein azur. La vue s'y repose, à l'automne, sur les coteaux que rougit le vignoble et parmi les méandres d'un horizon gracieusement découpé. Il n'est pas de spectacle plus paisible que celui de la Loire coulant large et luisante autour de ses îlots dorés, si ce n'est l'étroite vallée que l'Indre fertilise de ses eaux lentes et pâles. Un rang de peupliers dessine le caprice des rives ; les oiseaux accompagnent le bruit que fait la rivière en se brisant à la roue des moulins : tout est fraîcheur et mélodie dans ce val onduleux. Çà et là une végétation aquatique égaie la monotonie des prés : la nuance douce des amaryllis accompagne la clochette mauve du colchique ; à fleur d'eau, les nénuphars et les joncs tissent le magnifique décor de leur tapisserie mouvante. C'est au milieu de cet enchantement que l'officier se plaisait en longues promenades. De presque tous les points du pays, il voyait se profiler sur le ciel les faîtages pointus de son castel et il pouvait admirer l'étendue magnifique du domaine promis à ses espérances. Il aimait à voir le détail des collines meublées d'arbres centenaires, le clocher gothique où dormait la cloche fondue pour son baptême et, sur la rive opposée, le mélancolique château de Geyssac. De tous côtés le paysage lui parlait des êtres chéris.

Aujourd'hui, il revenait l'âme déchirée. Dès la gare où la voiture était allée le chercher, anxieux, bouleversé, il avait interrogé son vieux serviteur :

— Est-ce grave ? Que dit le médecin ?

Au silence de cet homme il avait compris que le malheur était consommé.

Lorsqu'il entra dans la chambre aux tentures rougeâtres, la face de son père pâlissait avec cette indéfinissable majesté qu'ont les visages morts. Les mains de cire avaient abandonné la vie. Hubert s'abattit sur le cadavre, le prit à pleins bras et le baisa au front en sanglotant; puis il accomplit le pieux devoir de la veillée funèbre, assis dans un fauteuil. Il restait abîmé dans cette sorte de douleur immobile et craintive que nous cause le terrible appareil du trépas.

Les funérailles terminées, le cercueil déposé au caveau familial, on songea aux affaires d'argent. La succession s'annonçait désastreuse. Quelle ne fut pas la surprise du jeune marquis en apprenant que, d'un riche héritier, il se trouvait métamorphosé en pauvre hère ! Le coup était rude et le jeta dans un abattement désolé. Il refusa de voir personne, à l'exception de Me Tardibois, le notaire de Tessé-sur-Indre chargé de la liquidation. Qui lui eût dit que le vieux tabellion, dont il avait tant raillé dans son enfance les hauts cols et la tabatière à ressort, deviendrait l'arbitre de sa destinée ? C'était lui pourtant qu'il attendait, perdu en réflexions dans la bergère profonde où s'endormait jadis le défunt marquis. Ce fauteuil, certes, avait dû être fort beau et l'on distinguait encore au dossier les restes d'un velours à ramages qui disait son ancienne splendeur; mais le bois s'écaillait par places, comme d'ailleurs celui des autres meubles du salon.

Les bottes tendues à un feu clair où brûlaient de longues bûches entourées de mousse sèche, — ces bûches qu'on taille aux branches cassées des arbres et qui pétillent de sève, — le jeune homme songeait. Il songeait, en écoutant gémir la tempête acharnée à ses murs depuis trois jours, au bouleversement de sa propre existence. Pour la première fois, la similitude qui s'établit entre les choses extérieures et les événements de l'âme le frappait. Il se sentait pareil aux grands arbres ployés, tordus, dénudés par le vent. Allaient-ils être déracinés ? Lui-même, resterait-il sur le vieux sol héréditaire auquel il était si fortement rivé ?... Garderait-il cette demeure

de ses pères, parvenue à lui à travers les âges, et que chaque génération avait emplie de son mobilier et de l'immuable famille des portraits? Sur la vétusté des objets proches de la ruine, il promenait un regard navré, le regard qu'on a pour des parents aimés dont on aperçoit subitement la vieillesse. Il ne se rappelait pas à quel moment il avait commencé d'entrer en relation avec les images naïvement peintes des ancêtres : les uns tout raides dans leurs justaucorps, d'autres somptueusement vêtus, encerclés de vieux cadres dont la dorure tombait. Il s'était surtout lié, tout enfant, avec une dame poudrée dont le joli sourire narquois essayait de faire croire aux délices sans pareilles du siècle où elle avait existé. Longtemps Hubert n'en avait rien cru : pour les êtres jeunes, c'est l'avenir qui est beau. Il s'émouvait aujourd'hui de la contempler toute joyeuse, avec son air de dire : « Tu vois bien que j'avais raison! Mon époque valait mieux que celle-ci. »

Le passé, de toute sa force, l'enchaînait. Était-ce donc à lui qu'allait se briser la suite des générations dont il était l'anneau vivant? Faudrait-il renoncer au rêve, pourtant modeste, auquel son cœur s'était si longuement accoutumé? La candide Charlotte de Geyssac l'obligeait à s'interroger. Cette tendre enfant habitait une gentilhommière dont le pigeonnier pointait de l'autre côté du vallon. Elle n'avait jamais quitté la Touraine. Son éducation parmi de nombreux frères et sœurs l'avait formée aux devoirs sérieux. C'était une belle créature, bâtie solidement, avec la poitrine un peu forte et la démarche calme, sûre, des personnes de bonne race. Elle avait ce petit accent de terroir qui est comme un chant où se reconnaissent ceux d'une même contrée. Chaque année, pendant le congé qu'Hubert passait à Rochemont, il la revoyait et sentait s'accroître la conviction que le vrai bonheur était au fond de ces yeux clairs, dans leur limpidité de source. Il savait les qualités antiques et la vertu tranquille de cette fille simple qu'un mot de lui aurait suffi pour lier à son destin. Sa sécurité même l'avait retenu de le prononcer. Pourquoi se hâter, quand l'avenir est certain? Il pensait à Charlotte comme un voyageur pense à la patrie où l'attend un établissement définitif. Ses espérances, ses projets graves, il les gardait dans ce repli du cœur où se cachent les tendresses

familiales, sorte de reliquaire qu'on ouvre, aux instants de péril, lorsque tout sombre autour de nous.

Hubert était à une de ces heures où le sort se décide. Selon ce qu'on allait lui déclarer, il resterait propriétaire de Rochemont et pourrait y maintenir son foyer, ou ce serait le dernier dépouillement, l'exil des garnisons lointaines et l'indéfinie servitude des grades.

L'averse zébrait encore l'atmosphère; on entendait les gouttières s'emplir de clapotage et les cheminées gémir d'une plainte continuelle. Le jeune homme plusieurs fois s'était levé pour explorer l'interminable avenue : toujours rien que les quatre rangs de sapins montant la garde devant le château. Pourtant Me Tardibois a promis de terminer aujourd'hui l'inventaire et d'en apporter le résultat. Il n'est pas homme à se laisser arrêter par le mauvais temps. N'a-t-il pas depuis un demi-siècle l'habitude de courir les routes en toute saison, dans le cabriolet à roues jaunes, qu'avec l'étude de Tessé il a hérité de son père?

Enfin un point noir bouche la perspective, et, à travers l'impitoyable réseau de pluie, brille la capote du bizarre attelage. Le petit rossard au trot dépasse la grille rouillée de la cour, s'arrête dans le gravier boueux, et, de la carapace en cuir, émerge un vieillard propret, leste, cravaté de blanc, qui serre sous son bras la serviette professionnelle. On n'eût pas donné soixante ans à Me Tardibois. Plutôt que vieux, il paraissait d'une autre époque et, soigneusement conservé dans sa redingote hermétique, à l'abri des larges ailes de son chapeau de soie.

Sur sa figure rougie par le grand air, à son maintien un peu raide, on devinait des mœurs villageoises, et deux petits yeux gris, perçants, investigateurs, jetaient derrière leurs lunettes des étincelles de malice.

Il aborda son client avec une inclination profonde et la courtoisie surannée des vieilles gens de province.

— Monsieur le marquis, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Bonjour, monsieur Tardibois, veuillez me donner tout de suite des nouvelles.

Le bonhomme fit signe que tout était là, dans le portefeuille aux angles blanchis. Sans se presser, il en tira une liasse de papiers et la posa sur le bureau.

— Je puis, à quelques chiffres près, vous rendre compte de la succession que vous m'avez fait l'honneur de confier à mes soins.

Hubert, l'ayant fait asseoir sur le fauteuil rond qui tournait le dos aux fenêtres, lui dit :

— Je pressens, monsieur, que vous n'avez rien de bon à me communiquer.

Le notaire étala devant lui un plan colorié du domaine : les bois de Rochemont se massaient en vert foncé à côté des pelouses en vert tendre; les bâtiments étaient indiqués en épaisses lignes de laque coupées à angles droits; de tous côtés. les larges espaces des fermes et de leurs dépendances dessinaient des plans géométriques.

Il exposa la situation.

— Voici, — fit-il, en traçant un cercle restreint autour du château: — à l'exception du parc et d'une dizaine d'hectares cultivés, toutes les terres sont grevées d'hypothèques. C'est moi-même, hélas! qui ai eu le chagrin de dresser ces actes funestes. Et maintenant, quel qu'ait été mon zèle pour reculer l'instant de l'échéance, les créanciers exigent leur remboursement.

— Eh bien, il faut vendre ce qu'il me reste de valeurs mobilières, et les désintéresser.

— Hélas! monsieur le marquis, ainsi que vous allez le constater dans ce dossier, il vous reste à peine de quoi payer les menues dettes de la succession. La vente des immeubles est donc inévitable.

A cette nouvelle qui dépassait ses plus fâcheuses appréhensions, l'héritier devint tout pâle. et ses jambes fléchirent. Il y eut un silence où l'on n'entendit que le sifflement de la tempête. La poussée du vent était si forte qu'on pouvait se demander si les murs lui résisteraient.

Hubert, enfin, se retrouva en état de parler.

— Voulez-vous m'expliquer, maître Tardibois, où s'est englouti mon patrimoine ? Car enfin je ne comprends pas : mon père vivait le plus casanièrement du monde, on ne lui connaissait aucune habitude coûteuse, il n'avait rien d'un débauché. A quoi tant d'argent, qu'a dû laisser mon grand-père, a-t-il pu être dépensé ?

— Tant d'argent! tant d'argent!... n'exagérons rien... Si monsieur votre père fut un homme rangé, on n'aurait pas pu en dire autant de votre aïeul. C'était, j'en conviens, un fort beau cavalier; mais, sous les dehors les plus séduisants, les plus chevaleresques, il cachait un égoïsme implacable, et c'est lui qui, lambeau par lambeau, a commencé de dévorer votre héritage. Aussi bien à Rochemont qu'à Paris, il menait un train considérable : équipages magnifiques, valetaille poudrée, et des fêtes dont les environs gardent encore une mémoire éblouie. Aucun avertissement ne put enrayer cette fureur de plaisirs, cette incurable légèreté. A sa mort, la fortune était déjà réduite des deux tiers... Cela n'empêcha pas votre père de suivre le penchant de son cœur et d'épouser mademoiselle d'Ivernoy sans dot. Ils durent vivre modestement, ainsi que vous le constatiez tout à l'heure...

— Eh bien, — interrompit Hubert, — je ferai comme eux. Ce qui a suffi à mes parents me suffira.

— Ah! si monsieur le marquis avait écouté mes conseils!... Malheureusement, il était en proie à une passion qui, pour être plus honnête, n'est pas moins ruineuse que celle du luxe.

— Que voulez-vous dire?

— Oui, il s'adonna aux entreprises agricoles. Il croyait à leur réussite, avec la confiance du joueur qui risque sa fortune sur un coup de Bourse. Il prétendait que le bien-fonds doit enrichir son propriétaire, et il engraissait le sien en redoublant la mise au jeu. Il fit des essais d'élevage, puis d'assolement. Il laboura comme on spécule. Hélas! la terre devait le ruiner aussi sûrement qu'une spéculation. Seuls les paysans peuvent tirer d'elle plus qu'ils n'y sèment. Votre père eut l'imprudence de se substituer à ses fermiers et il vit successivement péricliter ses tentatives. Il n'y eut pas d'engrais chimique qu'il n'amalgamât au sol, pas de machine d'un nouveau modèle qui, à grands frais, n'en défonçât les friches, ne hersât les prairies, fauchât le blé ou battît le grain. Dès qu'il pensait découvrir un perfectionnement aratoire, il partait, voyageait, explorait les galeries de machines, achetait, achetait toujours. La gare de Tessé-sur-Indre s'encombrait d'engins formidables qu'il fallait plusieurs jours pour monter sur roues et que des ouvriers de Paris pouvaient seuls mettre en mouvement, car l'obstina-

tion des paysans se refusait à s'en servir. C'était chaque jour de nouvelles inventions ; elles devinrent la légende de la contrée. On venait de loin contempler les récoltes de Rochemont, et on s'en allait ricanant, car elles n'éclipsaient pas celles d'ailleurs. Tout cela devait aboutir aux pires désastres. Le marquis voulut lui-même réparer ses fermes : il construisit à cet effet une briqueterie dont le four lui brûla une coupe de bois ; deux autres passèrent à des cahutes pour les gardes : et, lorsqu'il n'eut plus l'argent nécessaire au chauffage des machines, il fit abattre la grande futaie. Nulle expérience ne l'instruisit. Il avait foi dans la glèbe comme dans une femme aimée. Il lui consacra sa vie, s'endetta pour elle, et mourut sans s'être laissé détromper.

Sur un ton de reproche, Hubert s'écria :

— Eh ! maître Tardibois, comment n'avez-vous rien fait pour éviter le malheur qui, aujourd'hui, fond tout à coup sur moi !...

— Au contraire, monsieur le marquis, j'ai employé tous les arguments pour détourner votre père de sa fatale manie. Mais il ne souffrait pas la contradiction : vous connaissiez son humeur atrabilaire. D'après ses idées de gentilhomme, on ne devait rien aliéner de son bien ; c'était un devoir de consacrer tous ses efforts à l'accroître en étendue et en valeur. La première fois que je me risquai à lui donner respectueusement l'avis de vendre les fermes éloignées pour sauvegarder les plus voisines du château, je fus littéralement jeté à la porte. Sans l'attachement que j'ai voué à la mémoire de madame la marquise, on ne m'aurait pas revu dans cette maison. Mais la chère femme, prévoyant ce qui devait arriver m'avait, en mourant, recommandé de veiller sur vos intérêts !...

Hubert tendit au vieillard une main amicale. Me Tardibois la serra dans la sienne avec force et continua son récit :

— Bientôt ma présence redevint nécessaire. Une grange s'étant écroulée, il fallait une assez grosse somme d'argent pour la reconstruire. Où négocier un emprunt ? Alors commença la série lamentable des prêts hypothécaires et le drame du papier timbré. Le marquis de Rochemont est mort avec la suprême satisfaction d'expirer dans la chambre de ses ancêtres, entouré des trois cents hectares qui portent

son nom. Mais à vous, son fils, que reste-t-il? Un vieux toit que menace la tempête.

Le jeune homme avait écouté l'étrange histoire de cette ruine avec une stupeur mêlée de respect. Plutôt que de maudire ce père désastreux, il se laissait aller à une sorte de pitié tendre, à une glorification de sa mémoire. Plus d'une ressemblance, d'ailleurs, les unissait l'un à l'autre. Les racines vivaces de leurs êtres s'étaient enchevêtrées dans le même sol; tous deux y avaient puisé cette sève orgueilleuse qui devait lutter contre la destruction. La conduite du vieux gentilhomme n'indiquait-elle pas à son rejeton la place où lui aussi devrait vivre et prospérer? N'était-ce pas son tour de pousser des branches, de s'enfoncer plus solidement au cru héréditaire et de s'y fixer pour toujours? Le jeune homme se remémora la lignée de ceux qui l'avaient précédé: il jugea nécessaire de se façonner à leur tradition. La tâche de conserver à tout prix son patrimoine s'imposa rigoureusement à lui. A la vérité, il eût saigné d'y renoncer.

Il prit une intonation d'énergie comme en trouvent les faibles qui ont besoin de renforcer leur résolution :

— Vendons ce qui est condamné, puisqu'il le faut. Mais je suis encore le maître du parc et du château de Rochemont. On ne m'arrachera pas ce dernier refuge.

Me Tardibois lui fit observer qu'après le règlement des dettes il ne lui resterait qu'à peine de quoi payer les impositions :

— De quoi vivrez-vous?...

En homme qui ne connaît rien aux choses, Hubert affirma que l'existence matérielle était peu coûteuse à la campagne et qu'on y pouvait subsister presque entièrement sur son bien. Ses goûts simples étaient ceux d'un hobereau à qui suffit un cheval avec deux ou trois chiens. Le produit de la chasse défraierait sa table.

Ces calembredaines heurtaient fort le bon sens de Me Tardibois. Il retira ses lunettes cerclées d'or, et se mit à en polir les verres entre le pouce et l'index, comme il faisait volontiers lorsqu'il n'avait rien à surprendre sur la physionomie de son interlocuteur. Qu'aurait-il découvert de nouveau sur celle du jeune homme? Ne connaissait-il pas son

caractère indécis et la faiblesse de cette nature bridée par trente ans de dépendance filiale? N'avait-il pas l'habitude de ses emportements spontanés et de ses prompts retours à des solutions pratiques? « Il ne s'agit, se dit-il, que de raisonner un peu ce grand enfant. »

— Je crains, mon cher marquis, que vous ne vous fassiez des illusions. Avec la dépréciation que subit en ce moment la propriété foncière, les fermes peuvent se vendre mal et couvrir à peine les emprunts. En ce cas, vous seriez obligé d'aliéner les quelques champs productifs qui sont libres d'hypothèques, et la partie coûteuse de la propriété demeurerait seule à votre charge.

— Ah çà ! monsieur Tardibois, où voulez-vous en venir?

— Oh ! c'est bien simple : j'ai à vous soumettre deux propositions, de nature chacune à vous tirer d'embarras. En premier lieu, je serai près de vous l'organe d'un riche banquier de Tours qui offre d'acheter le domaine de Rochemont dans sa totalité, avec parc et château, à un prix fort convenable... Je dois vous faire observer que cette proposition est avantageuse et que la terre morcelée n'atteindra pas au même chiffre de vente.

Le rusé bonhomme avait compté sur la crise qui éclata.

Hubert se mit à arpenter la pièce en faisant résonner sur le parquet ses souliers ferrés, et, d'un ton enflé, il s'écria :

— Sachez, monsieur, que personne ne me décidera jamais à vendre la maison où mon père et ma mère sont morts, tant que les créanciers ne viendront pas la saisir. Ces gredins peuvent se partager mes fermes, puisqu'ils y ont droit, ils sont libres de m'arracher mes bois et de me réduire à la pauvreté, mais je garde ma tanière.

L'œil du vieillard brilla sous ses sourcils broussailleux; un sourire détendit son visage parcheminé. Les choses en étaient au point qu'il avait souhaité.

— Il ne me reste donc — dit-il — qu'à me faire l'interprète d'une tout autre combinaison. Mais, auparavant, je tiens, monsieur le marquis, à ce que vous sachiez avec quel chagrin je vous aurais vu accepter la première. Personne, après vous, ne regretterait plus que moi de vous voir écarté d'une résidence illustre, venue à vous de si loin, où mes parents et moi avons toujours été accueillis sur le pied de la plus flat-

teuse familiarité. La signature de mon père et celle de mon grand-père certifient les contrats de mariage des vôtres. Pas un lopin de champ ne s'est ajouté à votre domaine, pas un, hélas ! ne s'en est détaché, sans que le nom d'un Tardibois fût au bas de cet acte. Soyez-en sûr, monsieur le marquis, vous n'avez pas de dévouement plus fidèle que celui de votre serviteur.

Il disait vrai : ce notaire de vieille souche, comme il ne s'en rencontre plus guère qu'en province, était entièrement dévoué à son client. Outre qu'il l'avait vu naître et grandir sous ce toit où son propre couvert était mis une fois par semaine depuis plus de trente ans, des raisons personnelles l'incitaient à l'y maintenir. Par un attrait d'archéologue, assez fréquent chez ceux qui habitent les régions parées de souvenirs historiques, Me Tardibois aimait que les châteaux demeurassent dans les familles anciennes. C'est entre leurs mains soigneuses du passé que les pierres ajourées de la Renaissance, les cheminées hautes, les trumeaux aux tendres bergeries lui paraissaient le plus en sûreté. Il savait que les nobles sont les pieux gardiens des papiers d'autrefois, si chers à sa curiosité d'amateur. Lorsque l'ouvrage qu'il avait entrepris d'écrire : *les Bords de la Loire*, nécessitait quelque recherche minutieuse, il était certain de trouver des archives intactes au fond d'une bibliothèque privée, si elle n'avait pas, depuis des siècles, changé de propriétaire. Lui arrivait-il de perdre une piste, de ne pouvoir découvrir un détail, contrôler une date, il en accusait aussitôt les intrusions de la bourgeoisie dans la contrée. C'était sa façon d'être conservateur.

L'insistance qu'il mettait à agiter l'épouvantail de la vente obligatoire n'était donc qu'une feinte. Ce vieux bouquineur avait son projet. Il replaça ses besicles sur son nez pour regarder comment la sagesse allait faire son entrée dans une cervelle de lieutenant.

— Ne bondissez pas, ne vous récriez pas avant de m'avoir entendu jusqu'au bout... Veuillez me dire si vous seriez disposé à vous marier.

— Me marier ?... certainement !... Mais en quoi cela remédierait-il à ma ruine ?

Il croyait que le notaire faisait allusion au projet fort ébruité

de son mariage avec Charlotte de Geyssac. C'était vers elle qu'inclinait la pente naturelle de son esprit. Il la revit telle que pour la dernière fois elle s'était montrée, aux funérailles de son père, affinée par ses vêtements sombres. Comme elle lui avait paru ferme et grave dans ce deuil improvisé des enterrements!... Sa petite main noire avait été à lui généreusement parmi les mains indifférentes d'un défilé de voisins, et ses yeux remplis de pitié tendre avaient semblé dire : « Mon cœur est dans la peine avec le vôtre; rien ne vous atteint sans que j'en sois traversée. » Puis elle s'était éloignée avec cet air de confiance qui ne permettait entre eux aucune équivoque, bien qu'ils ne se fussent jamais avoué leurs espérances.

La voix futée de Me Tardibois rompit cette rêverie.

— Voici ce que j'ai à vous proposer. Un de mes clients, ancien entrepreneur, veuf, très honorablement retiré des affaires avec une grosse fortune, a auprès de lui une fille unique et adorée... Cette jeune demoiselle est extrêmement jolie. Élevée au Sacré-Cœur, elle paraît n'avoir été mise au monde que pour devenir marquise. Son père n'a d'autre loi que ses fantaisies. Il n'hésitera pas, j'en suis sûr, à accepter pour elle votre main si vous lui plaisez. M'autorisez-vous à m'occuper de l'affaire? Je n'attends qu'un mot pour vous dire le nom de cet estimable capitaliste.

— Tenez-vous-en là, monsieur : ce n'est pas ainsi que j'entends me marier.

Encore une fois, l'image de la vraie fiancée s'interpose avec force contre l'intruse, elle combat la rivale inconnue. Charlotte!... ses cheveux châtains, sa bouche sérieuse et l'air d'abondance répandue sur toute sa personne... Il l'aime, il a la certitude intime du bonheur avec elle. Il est sûr qu'elle le seconderait dans l'existence demi-paysanne à laquelle il va être réduit. Elle a été accoutumée à tant de privations chez ses parents! Ah! il faudra être modeste, mais comme on aura chaud, cœur contre cœur! Oui, épouser Charlotte, c'est cela qui est bon, qui est juste et noble ; c'est cela qu'il faut faire pour être heureux.

— Inutile d'insister, monsieur Tardibois : je suis décidé à ne me marier que selon mes sentiments.

Et, pour décourager le bonhomme de ce qu'il aurait pu dire encore, il aborda un autre sujet :

— N'avez-vous aucune nouvelle de ma tante Aubemer? Je suis surpris qu'elle ne m'ait rien témoigné à l'occasion de mon deuil.

Sur la réponse négative de M[e] Tardibois, dépité d'avoir échoué dans son sauvetage, Hubert continua :

— Savez-vous qu'il s'agit là de six cent mille francs qui pourraient me revenir un jour, si la dévote personne, qui vit douillettement comme dame pensionnaire dans une abbaye, voulait se rappeler que je suis le petit-fils de sa sœur? Malheureusement, sa brouille avec la famille date de loin, du temps où elle se fit enlever par un officier sans fortune qui l'épousa contre le gré de ses parents... Plus tard, quand elle perdit son mari qui mourut jeune, on lui offrit le pardon. Mais c'était une âme fière, et l'idée d'affronter le mépris chez les siens l'empêcha de revenir à eux. Maintenant que je reste seul de mon nom, n'ayant jamais été mêlé aux difficultés qui suivirent son enlèvement — c'était bien avant ma naissance ! — elle se souviendra peut-être qu'on a des devoirs envers sa lignée. Pourquoi, me sachant pauvre et orphelin, ne me constituerait-elle pas son légataire universel?...

Et, avec la propension de son caractère optimiste, Hubert fit miroiter les chances qu'il avait de cet héritage. Lorsqu'il se croyait riche, la pensée ne lui en était jamais venue; mais, à mesure que le besoin créait en lui de nouvelles exigences, le magot de la tante s'approchait, reluisait, prenait de la réalité.

— Bah! — fit le notaire, — n'êtes-vous pas suffisamment renseigné sur les déceptions d'argent que ménage la mort des parents sans vous aller préparer de nouveaux déboires?...

Et il raconta combien il en avait vu de ces fortunes qu'on escompte s'en aller à des collatéraux sournois ou à des établissements charitables. Il cita l'exemple d'un vieux garçon riche qui avait vécu entouré de famille. On le choyait, il n'était pas un instant seul. Son neveu, gratte-papier à la mairie de Bourges, venait le voir tous les jours en sortant de son bureau ; sa nièce s'ingéniait à lui confectionner de bons petits entremets, l'aîné des enfants lui lisait le journal. Toute économie était bannie de ce ménage d'employés : on y élevait la fille en

héritière. Eh bien! l'oncle était mort en laissant toute sa fortune à la ville de Bourges, à charge d'acheter un emplacement qui servît de cimetière aux chiens. Pendant plus de dix mois, les paperasses de ce legs encombrèrent le bureau du neveu qu'il frustrait. Comme son peu de zèle à terminer l'affaire fut signalé, ce fut un concurrent qui obtint l'avancement qu'on lui avait promis.

— Pour en revenir à madame Aubemer, est-ce qu'elle n'habite pas Caen depuis une trentaine d'années?

— Oui, elle s'est fixée en Normandie, qui était le pays de son mari, dans un couvent où je suis allé lui rendre visite à ma sortie de Saint-Cyr... C'était déjà une très vieille dame aux manières empesées, qui portait des mitaines et des bonnets à coques de rubans. Elle m'a, pendant une heure, parlé du régime que son médecin lui conseillait et qui s'accordait parfaitement avec l'ordinaire des religieuses. C'est même pour être sûre qu'on ne mêlerait rien de gras à ses aliments qu'elle s'est décidée à prendre logis dans le bâtiment de l'Abbaye-aux-Dames: une construction superbe où l'on doit vivre indéfiniment.

— Eh bien, soyez certain, mon cher marquis, que sa fortune ne sortira pas de là. Lorsque les gens d'église ont mis la main sur un capital, ils ne le laissent jamais retourner aux emplois profanes. C'est le bien de Dieu qu'ils défendent. Ne vous leurrez pas de chimères.

Enfin la pluie diminuait, n'était plus qu'une sorte de vapeur, une fine poussière d'eau voltigeant. La voûte des nuées s'élevait, semblait s'amincir. Soudain, par une fente élargie, un rayon de soleil filtra, descendit sur les prés, transforma l'aspect des campagnes. L'arc aux sept couleurs tendit sa courbe réconciliatrice, et le domaine fut illuminé d'une passagère splendeur. Sur les collines, les bois alternant avec les herbages nuancèrent l'horizon de la gamme infinie des verdures. L'odeur rafraîchie des foins saturait l'air. A gauche, on apercevait les tuiles rouges des communs lustrées à neuf par l'orage, et, à perte de vue, la plaine, la plaine où coulait l'Indre avec des bruits caressants.

Le notaire suggéra :

— Si nous profitions de l'éclaircie pour faire un tour, en attendant que ma voiture soit attelée?

— Volontiers, — dit Hubert, toujours prêt à enfoncer ses grosses bottes dans la terre détrempée.

Ils sortirent. Tout à coup, un même cri de désolation leur échappa :

— Regardez ! quel malheur !

Au milieu de la cour un chaos de gravats s'amoncelait. La tour du donjon, décapitée, dressait lamentablement sur le ciel la brèche de ses parois mutilées. En plusieurs endroits les murs lézardés ouvraient des bouches grimaçantes au pernicieux envahissement des eaux. Sur la pelouse, un orme centenaire gisait, les racines hors du sol, pareilles à une chevelure de géant. Partout des branches cassées, tordues, arrachées, attestaient l'affreuse victoire du vent.

Le spectacle de cette ruine, mille fois plus éloquent que les paroles, fit éprouver au malheureux propriétaire combien était intransigeante la force qui le dépossédait. Le sentiment de sa déchéance entrait en lui, comme avait fait l'ouragan dans ses murailles, bousculant tout, le contraignant aux concessions.

Me Tardibois, qui suivait son idée, demanda :

— Eh bien, qu'allez-vous faire?

Parbleu! la nécessité s'imposait assez clairement. Ne fallait-il pas éviter la perdition totale du château en relevant ce qui était écroulé?... Mais comment? avec quelles ressources?... Le manque d'argent creusait son désespérant abîme. Hubert se sentit condamné. Est-ce que le mariage était possible maintenant, pour lui, avec une jeune fille dénuée de fortune? Allait-il l'installer dans cette maison sans toiture? L'idée ne lui vint même pas qu'il aurait pu se contenter de la solde d'officier qui donne du pain. Il se perdit en réflexions confuses, étant de ceux qu'une détermination épouvante, et qui comptent sur un secours surnaturel plutôt que sur leur propre effort dans les circonstances difficiles. Au lieu de se décider, il détournait son esprit du but; il imaginait des moyens improbables d'être sauvé, de prodigieux emprunts, et retournait obstinément à l'espoir de l'héritage.

Mais toujours l'homme sensé qu'était Me Tardibois, avec la patience indifférente qu'il avait acquise au contact des paysans, ramenait son noble client au dilemme inéluctable : vendre Rochemont ou s'accrocher à la bouée libératrice du mariage.

Il ajoutait :

— Vous ne serez pas bien malheureux pour épouser une personne ravissante qui a déjà été demandée par beaucoup de jeunes gens de votre monde.

— Et si j'en aime une autre?

A quoi le notaire répliqua sans se troubler :

— Vous n'êtes pas plus libre de disposer de votre cœur que les rois et les princesses. Au rang que vous occupez dans la société, on se doit à son nom, à sa famille, à ses relations. Les raisons sentimentales viennent après.

Hubert secouait la tête, ayant l'air de dire : « Vous en parlez bien à votre aise, avec vos soixante ans ! »

Mais le bonhomme aimait à discourir.

— Les gens de votre espèce, tôt ou tard, à une génération ou à l'autre, en viennent à la combinaison de la dot et du titre. C'est un marché qui s'impose à une classe de personnes qui ne peuvent ni ne veulent travailler... Ce n'est pas votre faute : on vous a élevé ainsi. Vous ne seriez pas un gentilhomme si vous me disiez : « Je vais solliciter une place de bureaucrate, m'astreindre aux chiffres, faire et refaire des additions du matin au soir... » Non, chacun en ce monde doit remplir sa fonction. La vôtre est de rétablir le luxe primitif de vos ancêtres et leur ascendant sur ce pays. Avec la richesse vous aurez des amis, des alliés, des vassaux. Cette terre que votre père a défrichée, drainée, assolée, doit vous rendre le prix de son effort ; il n'est pas juste que d'autres en bénéficient. Qui sait si, au lieu de regretter vainement le moyen âge, comme tant de vos pareils, vous n'exercerez pas une influence sur votre époque? Là est la vraie mission du gentilhomme. Mieux placé que personne pour donner un conseil et mener à bien l'entreprise commune, il se doit à sa tâche. Rappelez-vous le vieil adage : « Noblesse oblige ».

Une attention soumise courbait l'esprit du jeune homme. Il se sentait peu à peu investi d'une dignité nouvelle et convié à quelque grand devoir social, tant il est aisé de s'attribuer un rôle, et de costumer en vertu son égoïsme!

— Eh bien ! — accorda-t-il, — dites-moi le nom de la jeune fille que vous me destinez.

— Elle se nomme Germaine Lebouchard...

Et le marquis de Rochemont tomba dans le mariage d'intérêt comme dans un trou vaseux d'où l'on ne remonte pas.

II

La cérémonie avait été célébrée à la chapelle de la nonciature, devant cet autel privilégié où les nobles familles en deuil, unies par faveur, attestent ainsi leur intimité avec le Ciel. Le jour même, le nouveau couple prenait la route de Rochemont, d'accord pour y passer la majeure partie de l'année. La nuit était complète lorsque la voiture s'arrêta devant le perron. Des domestiques, des fermiers, des paysans se tenaient debout devant les portières avec des lanternes, et souhaitaient la bienvenue aux jeunes époux. Eux se regardaient, se souriaient, un peu gênés.

Le marquis se sentait fou d'allégresse à retrouver son château, ses pelouses, ses récoltes adolescentes. Les bâtiments avaient été remis à neuf pendant les fiançailles, par les soins de son beau-père M. Lebouchard, qui s'entendait en maçonnerie. Il voulut, dès le soir même, inventorier la maison et tout montrer à Germaine. Avec complaisance, il la promenait de pièce en pièce et lui racontait les anecdotes historiques qui se rattachaient à chacune. Elle, distraite, le suivait, ne pensant qu'à ce qui l'attendait dans sa chambre. C'était celle où avait expiré sa belle-mère et toutes les marquises de Rochemont depuis plus de trois cents ans. Le lit à baldaquin dressait, aux quatre angles, ses colonnettes finement cannelées, terminées de chapiteaux corinthiens. Elle le jugea sévère. Une courtepointe en soie amarante, brodée d'arabesques d'or, ressemblait à une page de missel. Au mur, des tapisseries flamandes très anciennes peuplaient ce lieu de personnages singulièrement graves.

Quand sa toilette de nuit fut faite, Germaine se glissa entre ses draps. Seule, dans cette grande pièce sombre, un frisson la glaça. Elle attendit, anxieuse, le cœur crispé, que son mari vînt la rejoindre. Ce ne fut pas tout de suite. Si ardent que fût le jeune homme à étreindre cette jolie fille dont il devenait

le juste possesseur, il acheva pourtant sa visite domiciliaire. Par sa fenêtre, il s'essayait à percer l'obscurité, à déchiffrer l'horizon chéri dès son enfance. La grande avenue se perdait dans l'ombre. Il se dit : « Demain, je verrai ma futaie, et si les blés commencent à jaunir... » Puis, il calcula que sa femme devait être couchée : il frappa légèrement à la porte. La serrure grinça et soudain il fut près du lit.

L'acte auquel Hubert avait peu réfléchi et qui absorbait toutes les pensées de la vierge l'intimida plus qu'il n'aurait cru. Le regard effarouché qui l'examinait, le corps réfugié à l'extrême frontière du matelas, n'avait rien d'encourageant. Il pressentit peut-être vaguement que, de cet instant, dépendrait le bonheur de toute sa vie. Il essaya de se faire caressant, tendre, implorateur ; mais, comme ses façons étaient maladroites, il ne sut pas provoquer chez la jeune femme l'élan qu'il attendait. Une peur instinctive la paralysait, la peur de quelque atroce désillusion. Alors, brusquement, pour en finir, Hubert s'approcha d'elle et couvrit son visage d'une multitude de baisers rapides, haletants, fous, qui devinrent presque des morsures. Son bras se fit volontaire pour la saisir, et, comme elle ne résistait pas, il disposa d'elle violemment, sans qu'elle comprît rien à ce qui lui arrivait.

Les premiers temps furent délicieux dans cette nouveauté de s'appartenir qui simule l'amour à s'y méprendre. Comme tant d'autres, les débuts de cette union furent noyés dans un flot de passion sensuelle. Hubert ne pouvait pas être indifférent au plaisir d'initier à l'amour une créature telle que Germaine. Son teint d'hortensia, ses cheveux de soie claire, sa bouche si ronde et charnue faisaient d'elle un type de jeunesse incomparable. Ses longs yeux bien fendus, un peu retroussés vers les tempes, et la fossette appuyée au menton animaient sa physionomie d'une gaieté malicieuse. Chacun de ses mouvements révélait une grâce particulière et des gentillesses félines.

Un zèle réciproque à se plaire inspira d'abord les nouveaux époux, faisant la femme exquise et complaisante, le mari empressé, attentif, complimenteur, et mettant d'accord leurs goûts et leurs opinions.

Ils s'abandonnèrent ensemble aux joies faciles de l'installation, ils s'amusèrent à orner leur intérieur. Tout les enchantait de ces détails puérils qui fondent le foyer où l'on devra vieillir. C'était entre eux une émulation à qui inventerait d'ingénieux aménagements.

Le château semblait renaître. Il reconquérait, chaque jour, un peu de sa splendeur d'autrefois. Le passé ressuscitait. Après le gros œuvre achevé, les sculptures reprirent aspect, puis vint le tour de l'intérieur. Des marchandises affluèrent de Paris. Ce fut un coup de baguette féerique. Partout les meubles de style remplacèrent les vieilleries mesquines dont chaque siècle avait déposé l'alluvion. Les boiseries furent grattées et repeintes, les dessus de portes éclaircis ; jusqu'aux portraits d'aïeules, tout reçut une couche de vernis.

Germaine avait le goût du bric-à-brac. Elle exhuma du grenier quatre panneaux de verdure où des animaux fantastiques parcouraient un paysage bleu, et elle en tendit les murs du salon. Elle découvrit, aux alentours, des coffres disloqués et des fauteuils vermoulus qu'elle fit réparer avec art. Les paysans, ayant appris qu'elle collectionnait un tas d'antiquailles, lui apportèrent tout ce que la contrée recélait en bois de rose et de violette.

Hubert regardait ces achats sans être capable de les apprécier ; il les touchait, les examinait sans nulle compétence, heureux seulement de cette richesse soudain récupérée. Parfois il lui arrivait de regretter l'ancienne simplicité de son habitation. Il se sentait moins à l'aise dans une salle remise à neuf, où le bronze et l'écaille s'appuyaient à des brocatelles, qu'entre les murs nus de ses granges. Il eût préféré un choix plus discret, mieux en harmonie avec les pièces étroites et basses, selon le style de l'époque. Une certaine rusticité eut été plus conforme à ses habitudes de retraite et au projet qu'il avait de vivre séparé du monde. Mais Germaine voulait l'élégance en toutes choses : elle rayonnait parmi les objets rares et les étoffes précieuses. Elle se réjouissait d'orner sa maison, par une extension du goût qu'elle avait de se parer elle-même. Importante et joyeuse, chaque fois qu'elle avait réalisé un nouvel embellissement, elle venait chercher auprès de son mari des félicitations. La plupart du temps, il ne lui accordait

qu'une attention négligente : aucun besoin raffiné ne le portait vers ce qui est beau, gracieux, décoratif. Il n'avait souci que de ses chevaux et du chenil. Aussi concéda-t-il le gouvernement domestique à Germaine sans lui en disputer la suprématie. Leur entente se fit à la condition que chacun laisserait l'autre gouverner son district à son gré. Hubert ne se lassait pas d'admirer son château ; il le contemplait de face, de profil, de trois quarts, avec une complaisance insatiable. Avait-il été près de le perdre, tout de même, ce pauvre Rochemont si malmené par la tempête!... Mais tel que le voilà consolidé à présent, il est capable d'abriter des générations et des générations. Et le marquis se félicite de son mariage. Ses regards émerveillés courent au long des pelouses ; ils glissent au delà de la rivière sur la nappe d'or du blé qui, grain à grain, va emplir ses granges. De chaque côté des allées, le taillis pousse dru, préparant les futaies de l'avenir. Des vaches rassasiées d'herbe se reposent dans l'enceinte des barrières blanches, pendant qu'autour d'elles de jeunes poulains s'élancent sans but d'un bout à l'autre des prairies. Partout la surveillance du maître s'étend sur ses terres imprégnées de soleil. Il ne se lasse pas du spectacle de cette abondance et il lui arrive de confondre ses joies de propriétaire avec la gratitude qu'il en doit à sa femme.

Parfois il l'étreint avec une ardeur débordante, où se confondent le bonheur d'être riche et la béatitude de posséder cette jolie chair vivante qui palpite. Germaine, toute pâle, ferme les yeux, attendant l'heure qui lui révélera l'infini des baisers, mais ses lèvres restent froides sous des caresses où elle devine peut-être la complexité des sentiments. Plus consciente chaque jour du désaccord de son ménage, elle cherche à le fixer dans la camaraderie ; elle examine quels avantages pratiques elle en pourra tirer.

La gloriole de porter un nom illustre ne se fait guère savourer dans la solitude. Il tardait à la petite marquise d'échapper à sa reclusion, de fréquenter les châtelaines voisines, ses égales, ou de leur laisser les cartes sur lesquelles son titre prestigieux était gravé. Elle avait hâte de faire craquer le sable des avenues sous les pieds de son attelage rouan et d'inaugurer les toilettes souples de son trousseau. Il avait été con-

venu que l'on commencerait les visites aussitôt l'année de deuil écoulée.

Ils allèrent d'abord chez les Cantelaur. La voiture roula longtemps dans un bois, puis contourna une pelouse et s'arrêta devant le château. C'était une de ces vastes demeures sans style, bâties au siècle dernier en pierres grisâtres; une tour moderne la flanquait, pour l'ennoblir. Les fenêtres, les volets étaient clos : on se serait cru en face d'un couvent vidé par les vacances. Un domestique en gilet rayé, tablier blanc, demanda le nom des visiteurs.

Les jeunes gens eurent tous deux l'espoir qu'on allait leur dire : « Madame la baronne est sortie. » Germaine était un peu intimidée de paraître devant ces inconnus, et le marquis redoutait toujours d'avoir à se mettre en frais d'amabilité.

On les fit asseoir dans un salon glacial, où une odeur de moisi s'élevait du parquet. Des mouches bourdonnaient contre les vitres. Ils attendirent un quart d'heure, pendant que des bruits de pas se précipitaient au-dessus de leur tête. Ils en profitèrent pour inspecter le mobilier. Les fauteuils anciens étaient recouverts de tapisseries au gros point, récemment terminées, où des pivoines plaquaient leurs nuances vives sur un fond uniformément jaune. La cheminée monumentale, soutenue par des cariatides de bois grossièrement sculptées, étalait en son milieu un superbe écusson peint, surmonté du tortil des Cantelaur.

Deux personnages entrèrent, grands, grisonnants, solennels, sans âge précis, appartenant à cette classe d'êtres qui n'ont pas eu de jeunesse.

La baronne, en robe de laine grise sans garnitures, eut un regard hostile pour la mousse de linon et de dentelle qui habillait la jeune femme. La mode féminine l'offusquait, comme une provocation indécente. Le baron, dans son costume de velours anglais, son gilet fauve et ses *leggins*, avait l'élégance des gentilshommes campagnards qui restent membres du Jockey-Club. Ses cheveux très scrupuleusement séparés en deux collaient au crâne.

Après les présentations, qui furent cérémonieuses, les deux hommes causèrent à l'aise. L'un était du conseil général; l'autre, aux prochaines élections, poserait sa candidature.

La politique sert de terrain d'entente aux gens d'une même société; elle établit entre eux un lien encore plus solide que celui de la naissance, le seul qui les relie en un faisceau unique. La conversation, d'ailleurs, s'épuise vite, car on est d'accord sur les abominations du régime républicain, et tout se résume à proscrire les hommes et à condamner les faits dès qu'ils proviennent de cette secte impure.

Les femmes ont les bonnes œuvres. Germaine ne s'était pas encore occupée de ces questions. Elle détesta tout de suite ce qu'il y avait de réprimande doucereuse dans le ton de la baronne. Cette dame de province avait une manière de prononcer la diphthongue : « oi », qui prêtait à rire. Elle disait : « le Blésouais », pour désigner sa province natale, et son langage épais était pareil à celui des paysans. Quelqu'un qui n'aurait pas été averti des mœurs particulières, de certains traits de l'aristocratie rurale, s'y fût mépris : il eût inévitablement attribué les qualités de naissance, l'héritage séculaire du sang bleu, à celle de ces deux châtelaines qui symbolisait en sa gracieuse personne l'affinement de la race et la distinction des manières, tandis que la charpente osseuse de l'autre l'eût fait désigner comme un type de bourgeoisie vulgaire. C'est une erreur que de considérer la petitesse des extrémités comme un signe aristocratique. Des gens de cour peut-être eurent de fines attaches, entretenues par une élégante oisiveté; mais les pieds et les mains des gentilshommes chasseurs, marcheurs, meneurs de bêtes, sont notablement plus volumineux que ceux des hommes adonnés aux professions libérales.

On passa la revue des voisins.

« Les Guerchain recevaient beaucoup, mais une sorte de société regrettablement mélangée. On rencontrait chez eux des gens de Tours, beaucoup d'étrangers, des Parisiens. La comtesse de Guerchain, elle-même, n'était-elle pas une de ces Américaines venues on ne sait d'où?... »

La baronne laissait tomber ses mots avec le dédain dont elle eut nommé des tribus étrangères, des peuplades lointaines avec qui les gens de son espèce n'avaient rien de commun.

« Les Geyssac, certes, étaient l'édification du pays; mais leur situation était si précaire!... Ils sortaient à peine de

chez eux... » — On parlait d'eux comme de malades qui auraient pu répandre une contagion : celle de la pauvreté, sans doute.

Germaine s'informa des châteaux environnants. Elle avait entendu vanter la magnificence de Belcourt.

— Oh ! oui ; une habitation superbe, construite par le fermier général du même nom sous Louis XIV, et demeurée depuis dans la famille... Malheureusement, on dit le domaine en vente. Qui acquerra cette merveille disproportionnée aux revenus d'aujourd'hui? Sûrement pas quelqu'un de notre monde! Est-ce que les gens propres ont de l'argent, à une époque où les grands emplois leur sont refusés? Ce sera, sans doute, quelque financier juif. En ce cas, la question est tranchée. personne ne franchira plus la grille de Belcourt.

« Personne », pour madame de Cantelaur, signifiait ni elle, ni les Geyssac, ni trois ou quatre familles dont les traditions demeuraient inébranlables. Le reste ne comptait pas.

L'atmosphère humide du salon commençait à pénétrer Germaine dans sa robe de mousseline. Elle s'enrouait, et feignit de tousser. Le long monologue de son hôtesse, qu'elle s'était cru obligée d'écouter en petite fille déférente, l'avait agacée. Ces avis sur ce qui se fait, se pense, se dit « dans notre monde », et autres avertissements de ce genre, sonnaient dur aux oreilles de la récente marquise.

Elle esquissa un signal de départ en consultant son mari.

M. de Rochemont qui craignait que ses chevaux n'aient pas eu le temps de se reposer, fit un signe négatif. Il fallut reprendre la conversation. Chacun cherchait ses phrases. On exprima des généralités, on vanta la campagne.

— Est-ce que vous ne vous ennuyez jamais? — interrogea Germaine.

La question étonna ces gens qui ne se l'étaient jamais posée à eux-mêmes. Ils racontèrent leurs menues habitudes avec une foule d'insignifiants détails, et montrèrent le souci de leur propriété. Toutes leurs actions étaient accomplies comme une tâche.

— Mais l'hiver, par les mauvais temps?

— Ah ! ce ne sont pas les occupations qui nous font défaut ! assura la dame du logis. Voyez plutôt : ces tapisseries sont

le travail de mes doigts. Je compte ainsi regarnir tous les fauteuils de la maison.

Et elle obligea la jeune visiteuse à admirer son ouvrage.

Pendant que Germaine se récriait avec politesse, son esprit, prompt aux calculs, imaginait quels milliers de points il avait fallu piquer dans le canevas pour y dessiner les fleurs joufflues et étaler partout, partout, ce fond d'omelette fastidieux.

Stimulé par l'exhibition des talents de sa femme, M. de Cautelaur, faussement modeste, dit en désignant la cheminée :

— Moi aussi, à mes heures, je m'occupe d'art.

Le marquis de Rochemont examinait, non sans considération, l'œuvre d'un de ses pairs. Il espérait vaguement qu'un jour, en s'appliquant, il prouverait au vulgaire qu'un gentilhomme peut, s'il lui plaît, réussir dans tous les genres, et que messieurs les artistes n'ont pas tant à faire les malins.

Enfin la voiture était avancée. On se félicita mutuellement sur ses résidences, et, avant de se séparer, on se promit d'excellentes relations de voisinage.

— Ouf ! — fit Germaine, dès qu'au tournant du parc elle se sentit balancée au pas rythmé de ses trotteurs. — Quelles sottes gens !... J'espère que nos autres voisins seront moins ridicules.

Elle se mit à rire en se moquant d'eux. Elle imitait leurs gestes, leurs intonations :

— « Et moi aussi je m'occupe d'art... » Ha ! ha ! ha !... « Les gens de la société... » Ha ! ha !... Mais que sont donc les autres gens ?

La mine d'Hubert le montrait contrarié. Il n'aimait pas la plaisanterie, ni surtout qu'on manquât de respect aux personnes bien nées. Cela froissait en lui une solidarité de caste.

L'été s'écoula sans autres distractions que l'échange des visites et la présence à dîner de M[e] Tardibois et de monsieur le curé, une fois par semaine.

Ce dernier était un vrai prêtre de campagne, ayant tout conservé du villageois : la force physique, le teint haut en couleur, et la gaieté toujours prête à célébrer le Dieu des braves gens, qui donne la vigne et fait mûrir le blé. Avec cela, pitoyable aux pauvres et actif à secourir ses ouailles. Il montait

la côte à pied en suant à grosses gouttes et s'épongeait avec un mouchoir à carreaux, sorti des profondeurs de sa soutane. Il acceptait volontiers un verre de vin et l'avalait d'un trait sans reprendre haleine. Il causait de tout jovialement, les deux mains croisées sur son ventre ; son gros rire les secouait sans les disjoindre, tant ses doigts étaient solidement noués. Rempli d'égards pour ses nobles paroissiens, il avait consenti à retarder d'une heure la messe basse pour que Germaine pût y assister, et elle se dispensait des vêpres, car les offices prolongés la fatiguaient. M. de Rochemont n'exigeait rien d'elle au delà de la stricte ordonnance de l'Église. Les cérémonies pieuses l'ennuyaient aussi, mais il tenait à l'exemple : il n'eût pas permis un bifteck à déjeuner, les jours de Quatre-Temps, ni qu'on se fournît de rien au village chez les commerçants libres-penseurs.

La jeune femme se prêtait volontiers à ces exigences : elle les considérait comme des rites de sa dignité seigneuriale. Toutefois, une certaine lassitude commençait à l'accabler. Ses occupations de maîtresse de maison l'ennuyaient. Lorsque vint l'époque de la chasse, les journées lui parurent interminables. Elle ne savait à quoi les remplir en l'absence de son mari. Lui menait sa vie sauvage, toujours en courses dans la futaie ou sur la plaine. Ces fatigues étaient suivies de repas solides et de sommeils où son corps s'alourdissait à vue d'œil. L'idée vint à Germaine de l'accompagner : ce serait l'occasion d'étrenner un de ces costumes courts qui font les femmes si accortes. Elle avait un petit air crâne et provocant qui lui allait à ravir, avec son chapeau tyrolien et sa veste masculine bombée à la poitrine. Mais Hubert était trop absorbé par ses chiens pour remarquer la toilette de sa femme. Il allait en avant avec son garde et ses bassets couplés. Ces braves animaux tiraient sur leurs colliers comme pour s'enfuir dans des directions opposées. Pourtant ils étaient bons amis : dès qu'on les détachait l'un de l'autre, ils ne voulaient plus se quitter et jouaient à se mordre en roulant dans la poussière. Leur maître les interpellait avec une voix courroucée et des yeux pleins de tendresse.

Germaine tenta vainement de s'intéresser au drame de la chasse. Le lancé du lapin, l'aboi enroué des bassets, les

vociférations du garde à l'embouchure du terrier ne réussissaient pas à la captiver. Le triomphe du coup de fusil final culbutant quelque petit derrière blanc au passage d'un layon lui semblait un jeu médiocre. Il lui venait un dédain pour ces grands enfants qui s'amusent à la poursuite d'innocentes bêtes fuyardes, quand le gibier humain est là, et la lutte entre égaux, l'homme contre la femme, le paysan en blouse contre le seigneur!

Assise dans le renfoncement que l'épaisseur des murs formait à chaque fenêtre, elle guettait le retour de son mari. De loin, elle l'apercevait marchant à côté du garde. Leurs habits de velours fauve, la charge du carnier, leurs démarches pesantes, les faisaient si pareils qu'elle hésitait longtemps à les distinguer l'un de l'autre. Hubert rentrait harassé de grand air, les bottes boueuses et la pensée réduite à néant par l'exercice. N'ayant plus le désir de plaire, il renonçait aux recherches momentanément adoptées pendant ses fiançailles; peu à peu le sans-gêne du gentilhomme fermier le gagna. Il avait cessé de se raser; sa barbe mal coupée lui gâtait le visage; ses mains toujours à l'air devinrent rouges. Il enlaidissait incroyablement. Germaine se murmurait à elle-même: « Mon mari!... Pourquoi l'ai-je épousé?... » Comme il était vite devenu un étranger, quelqu'un à qui elle n'avait plus rien à dire! Elle s'étonnait que deux êtres si différents eussent jamais pu éprouver l'un pour l'autre une certaine tendresse. Elle s'avoua qu'elle s'était mariée sans prévoir ce que serait l'homme, et seulement soucieuse du rang mondain où il l'exhausserait. Hubert de Rochemont ne lui avait pas déplu, et elle s'était dit: « Je serai marquise. » Maintenant cet avantage ne lui suffisait plus, elle regrettait l'amour: ayant accepté le mariage sans lui, elle se serait pourtant accommodée de l'avoir par surcroît; elle aurait trouvé juste, ne l'ayant pas choisi, qu'il vînt à elle spontanément. Elle accusait le sort de commettre envers elle un larcin en la privant de ce qu'elle avait dédaigné...

Octobre s'avançait. Après des matinées brumeuses, le soleil triomphait des brouillards. Son ascension dans le ciel était lente et vermeille. La forêt, peu à peu, s'avivait sous la lumière envahissante. Chaque arbre, sur cette prodigieuse

palette, mettait sa touche de pourpre ou d'or. Le vert avait disparu, mais la rouille ardente du chêne se mêlait au rouge vif des hêtres, Par places, le feuillage s'atténuait en demi-teintes dégradées jusqu'au jaune pâle des bouleaux, en laissant à découvert le réseau nombreux des ramures. Le soir on eût dit qu'une pluie de feu coulait entre les branches, et les transformait en un immense brasier. Puis tout s'éteignait, la forme survivait un instant à la couleur, pour s'évanouir à son tour dans une ombre nocturne.

Et, devant cette magie, la jeune femme demeurait indifférente. Elle était encore à l'âge où le bruit que fait notre cœur domine l'incantation mystérieuse des forêts : elle n'écoutait que la révolte de sa jeunesse enfermée. Persuadée, après six mois d'union, qu'elle n'avait plus à attendre la révélation des délices accordées à ceux qui s'aiment, elle rêva de les découvrir au moins par la lecture. Pendant des après-midi entiers, elle s'installait sur une bergère à bouquets, la tête appuyée à des oreillers de dentelle, les pieds recouverts d'un lampas qui la costumait de ses broderies fantasques, et elle voyageait au pays merveilleux du roman.

La bibliothèque de Rochemont était pauvre en volumes modernes. Il fallait remonter d'un siècle ou deux pour trouver quelque trace d'un goût littéraire dans la maison, — peut-être jusqu'à la jolie aïeule poudrée qui avait dû aimer au moins les histoires amoureuses de son temps.

Germaine feuilleta sans plaisir une belle édition de *la Princesse de Clèves*, reliée en cuir groseille tout décoré d'or : les subtilités scrupuleuses de cette âme timorée n'étaient pas pour lui plaire. Elle méconnut également *la Nouvelle Héloïse* : cet amour qui s'affirme en sermons et cède le pas à la vertu lui parut faux, déclamatoire, bon pour des élèves de rhétorique. Elle n'avait pas cet appétit de la douleur, ce besoin des larmes qui magnifie l'héroïne de Rousseau : les attendrissements romanesques de la noble Julie lui semblèrent proches du ridicule. Elle leur préféra Manon Lescaut, cette vraie fille d'Ève, espiègle et narquoise, un peu sa sœur : elle se sentait de cette même race fine, adroite et robuste que l'amour divertit sans l'asservir. Mais le livre qui devait la séduire, l'enchanter, lui apparaître comme l'arsenal de toutes les coquetteries, le code

savant du plaisir, et le réseau des ruses que la main des femmes embrouille et dénoue d'un si joli geste, fut *les Liaisons dangereuses*. Elle y découvrit la loi de sa propre nature, cet effréné désir de plaire qui lui rendait la solitude si aride. Une curiosité de jouissance et d'aventures la poussa vers l'inconnu. Elle prit tout à coup conscience de ses ressources aimables et se jura de ne les point laisser inemployées.

III

On s'amusait aux environs : il n'était question que de bals, de comédies, et des divertissements de tous genres qui, dans les châteaux, précèdent les réunions du printemps parisien. Les invitations affluaient chez le jeune ménage. Hubert avait déclaré que leur deuil était trop récent pour qu'il fût convenable de participer à ce mouvement mondain. C'était du moins le prétexte dont il se servait pour ne pas s'astreindre aux corvées de voisinage qui l'eussent mené à quinze, trente, et quarante kilomètres de chez lui. Ses refus excitaient une rancune au cœur de Germaine et redoublaient son envie de plaisir : elle s'enfermait dans sa chambre et faisait étaler sur son lit les merveilles inutilisées de son trousseau. Elle maniait les soies chatoyantes et caressait les velours dont elle aurait pu se parer. Devant ses écrins, elle se représentait son apparition dans une salle de fête. Quelle différence avec la campagnarde habillée court et fortement chaussée qu'elle était obligée d'être depuis son mariage! Ce n'était plus la même femme. Éblouissante et surnaturelle, celle-ci était une sorte de bouquet vivant qu'on osait à peine approcher, et qui embâumait ses alentours. Elle s'imaginait, la gorge et les bras nus, émergeant d'un minuscule corsage et d'une interminable traîne, ses cheveux blonds piqués d'étoiles en diamants, et des multitudes de regards fixés sur elle. Qui seraient ces admirateurs inconnus, elle l'ignorait, mais tous devaient être beaux, spirituels, attirants... Quand ce rêve se réaliserait-il?...

Vers la fin de novembre, en même temps qu'une invitation

à la Cordière, chez les Guerchain, Germaine reçut une lettre de son ancienne amie Elinor Ledstone, qui la suppliait de ne pas manquer l'occasion de se retrouver à ce bal. Un événement important se préparait dans sa vie, qu'elle serait heureuse de confier à Germaine avant que personne le sût... De quoi pouvait-il s'agir, sinon d'un mariage?... Est-ce que ce sujet n'était pas l'immuable fond de leurs causeries autrefois, lorsque, jeunes filles, et rapprochées par une analogie de situations, elles échangeaient leurs vues d'avenir?... Combien souvent ne s'étaient-elles pas fait punir, pour la longueur de leurs apartés !

Il n'en fallait pas tant que la promesse de cette confidence pour décider Germaine à fléchir la résistance de son mari : elle entama le siège de cette volonté débile par des escarmouches constamment renouvelées.

A la fin, comme Hubert en était encore à la période du désir, il se fit conciliant pour être lui-même exaucé. La récompense qu'il obtint en valait la peine...

A la date du bal, Germaine fit préparer sa toilette : un fourreau de satin ivoire qui la moulait comme une statuette adorable. Elle mit deux heures à s'habiller. C'était si gentil de déployer sur son corps les transparentes lingeries du soir : chemises ajourées à la hauteur des seins, pantalons finement plissés, jupons arrondis en écume idéale autour des jambes !

— Que madame la marquise est belle ! — s'écriait sa femme de chambre Rosalie, à chacun des objets dont elle ornait sa maîtresse.

Celle-ci, debout devant la glace, souriait amoureusement au triple reflet de son être charmant et vif.

Elle s'égayait à l'idée que d'autres yeux allaient la contempler, elle s'adressait de petites mines de complaisance, comme à une amie. Successivement, elle présentait au miroir ses fins mollets rosés sous la soie transparente des bas, et elle agitait la pointe malicieuse de ses souliers d'argent. Ce déshabillé, d'une grâce galante et perverse, le faisait singulièrement pareil aux figures mignardes du XVIII[e] siècle. On se serait attendu, comme en quelque gravure de Moreau, à voir derrière le pli d'une portière la tête d'un jeune homme ravi de concupiscence. Germaine, elle-même, n'eût été qu'à demi

surprise, si quelqu'un, par hasard, fût entré au moment où elle se sentait irrésistible. Lorsque son corsage fut lacé, ses bijoux en place au sommet de la tête et à son cou, elle se tourna de face et de profil pour savourer la satisfaction de multiplier son image. Mais son propre suffrage ne lui suffisait pas, quoiqu'il valût celui d'une foule. Elle souhaitait des regards rivaux du sien qui découvrissent en elle des beautés neuves écloses à la lumière des lustres. Elle exigeait la petite phrase flatteuse qui sur le front d'une femme se pose comme une aigrette décernée par un connaisseur : « Oh ! jolie, très jolie ! »

Il ne lui suffisait pas que Rosalie s'extasiât et lui prédît un « fameux succès ». Non, ce qu'il fallait à cette jeune guerrière, c'était de vaincre des admirations rebelles, d'agenouiller des désirs, d'affoler des cœurs mâles.

Son mari, résigné, la rejoignit au moment où elle quittait sa chambre. Elle ne put se tenir de lui montrer sa toilette avant qu'il la vît en public. Du geste d'un bel oiseau qui ouvre les ailes, Germaine écarta son manteau, et attendit.

Mais Hubert était de ces hommes pour qui le raffinement des élégances n'ajoute rien à la personne. Il ressentait même une sorte d'éloignement pour l'être anormal, déroutant, factice, qu'est une femme en atours. Ainsi déguisée, elle lui semblait une de ces nourritures compliquées qu'on voit à travers une vitre et qui vous coupent l'appétit.

— Quel plaisir pouvez-vous trouver à vous attifer ainsi, quand on est si bien au coin du feu, en robe de chambre?...

Germaine referma sa pelisse, dépitée de l'effet qu'elle venait de produire, et elle méprisa ce lourd comparse qui demeurait insensible à sa métamorphose.

« Quel pauvre homme! » pensa-t-elle.

Après deux heures de route à travers la nuit, pendant lesquelles Hubert avait ronflé dans son coin, la voiture s'arrêta devant la grille de la Cordière.

Le parc scintillait : on avait accroché des lampions à chaque branche, et l'avenue rappelait une rue de Paris les soirs d'illumination.

Le domestique annonça :

— Monsieur le marquis, madame la marquise de Rochemont !

Il y eut une rumeur dans le salon ; toutes les têtes se tournèrent vers la porte. La maîtresse de maison se leva et vint au-devant de Germaine, les mains tendues, le sourire épanoui, comme on accueillerait une fée. C'était une victoire d'avoir enfin délogé la jeune femme de sa retraite, de l'avoir amenée à sa place toute désignée, dans une fête. On le lui fit bien voir. Dans chaque groupe elle fut adulée, choyée, retenue. Mais Elinor s'empara d'elle, la prit à part : elle avait à lui parler.

De taille moyenne, plutôt étrange que jolie, Elinor Ledstone représentait en sa personne les deux races dont elle était née. Ses cheveux, drus et serrés comme une végétation tropicale, avaient des teintes bleues ou noires selon qu'ils réfléchissaient ou qu'ils absorbaient la lumière. Son teint d'une pâleur ardente se colorait à la moindre émotion ; ses yeux frais et naïfs comme ceux des filles du Nord trahissaient parfois l'impétuosité espagnole. Sa mère, née à Santiago-de-Cuba, d'une famille noble, appauvrie par la culture des cannes à sucre, s'était résignée à épouser un brasseur d'affaires yankee. Elle avait dû être belle et l'était encore. Son front large rappelait celui de sa fille, mais elle n'avait ni sa bouche violente, ni la maigreur nerveuse des bras. Sa stature pleine, son menton solide la révélaient hautaine, ainsi que le sont souvent les créoles, habitués au commandement des esclaves. Pourtant elle avait dû se plier à la volonté du maître intolérable et despote qu'était son mari, sous peine de retomber à la misère. Il mourut, un soir, de la rupture d'un anévrisme, et la réalité de cette délivrance parut à peine croyable à la veuve, tant était forte la joie mêlée de peur qui l'oppressait. Elle restait en possession d'une fille unique, héritière d'une des plus grosses fortunes de New-York. Comme elle avait atteint l'âge où les femmes n'ont plus d'autre rôle à attendre que celui de mères, Mrs. Ledstone transporta sur son enfant ses plus chères espérances. Dans son esprit, la première condition du bonheur était d'occuper un haut rang social : elle se jura de regagner pour Elinor celui que sa mésalliance lui avait fait perdre pour elle-même. Elle n'imaginait rien de plus terrible que d'être la femme d'un agioteur, et d'entendre constamment évaluer le prix des choses. Elle ne rêvait que

noblesse, émancipation, haute existence de luxe. Rien de ce programme ne pouvait être accompli sans qu'elle traversât l'Atlantique : en conséquence, le départ pour l'Europe fut résolu. Quelques semaines suffirent à liquider les intérêts qui auraient pu obliger l'héritière à revenir au pays natal, et Mrs. Ledstone s'embarqua pour Paris. Elle n'y connaissait personne ; mais, lorsqu'on dispose de trente millions, les relations ne se font pas attendre. La colonie américaine adopta chaleureusement l'arrivante, et la comtesse de Guerchain, en bonne compatriote, se chargea de l'introduire dans la meilleure société. Comme Elinor était encore trop jeune pour faire son entrée dans le monde, on lui choisit un couvent aristocratique où elle pût apprendre le français et se créer des amitiés utiles.

En ce moment, assise sur un sofa, elle était tout au plaisir de renouer avec Germaine et de lui ouvrir son cœur.

Elle débuta ainsi :

— Reconnais-tu ce jeune homme qui cause là-bas avec maman?

Germaine hésitait, car elle ne l'avait aperçu qu'une fois, au défilé de la sacristie, le jour de son mariage.

— Est-ce que ce n'est pas le prince de Prax?

— Oui, un cousin de ton mari. Dis-moi, comment le trouves-tu?

Il eût été bien difficile de ne pas trouver à son goût Armand de Prax. Il était le type parfait du gentilhomme en qui les grâces physiques et l'appétit constamment éveillé du plaisir se combinent pour séduire aussitôt. On ne pouvait le voir avec son visage harmonieux, fin, distingué, son corps svelte, cachant sous un aspect de mollesse une vigueur incroyable, sans être conquis. En l'examinant plus minutieusement, on aurait pu observer que la bouche, presque enfantine quand il souriait, marquait un certain désaccord avec les prunelles froides, lucides, bleues, de ce bleu particulier aux races finissantes ; que le menton, un peu fuyant, contrastait étrangement avec les sourcils fermes jusqu'à la dureté. Mais cet ensemble était si charmant qu'on ne songeait guère à le détailler.

— Délicieux ! — déclara Germaine.

Elinor eut une expression d'extase :

— Ah! c'est que je l'aime... je l'aime...

— Est-ce que tu vas l'épouser?

Elle répondit :

— Oui. Il m'a mis ce soir au doigt ma bague de fiançailles.

Germaine eut un petit ton de reproche :

— Pourquoi ne m'en avoir pas parlé plus tôt?

— C'est que je n'osais pas croire à mon bonheur avant qu'il fût officiellement décidé. Pourtant, si quelque chose m'avait empêché d'épouser Armand, je suis sûre que j'en serais morte.

— Ah! ah! tu es toujours la même tête romanesque qui montait l'imagination à toute la classe. Te souviens-tu du jour où sœur Marthe te priva de parloir pour avoir dit tout haut, quand chacune exprimait son souhait de Noël : « Moi, je voudrais un mari qui m'emportât seule avec lui dans une île déserte où personne ne pourrait nous rejoindre... »

— Je n'ai pas changé d'avis.

Elinor disait vrai. Sans soupçonner les calculs de convoitise dont sa dot était l'objet, son cœur ingénu était tout à l'illusion qu'elle faisait « un mariage d'amour ». Elle n'avait rien des jeunes filles élevées pour la vie mondaine, rien d'appris dans les paroles, rien de convenu dans le geste, de faux dans le silence; son être pur et sincère contenait des trésors de loyauté. Elle s'était, par ses lectures, façonné un idéal personnel, absolu, grave, qui devait la jeter tout entière aux bras de son époux. Où était-il, celui qui s'emparerait d'elle si complètement?... Longtemps elle se l'était demandé; elle avait souvent cru entendre le battement d'un cœur inconnu répondre au sien. Mais aucune image ne s'était fixée. Sa mère, qui se méfiait de cette imagination romanesque, avait adroitement écarté les prétendants sans fortune. Elle n'admettait pas qu'on détournât sa fille du mariage qu'elle lui destinait. Avec un soin d'araignée, elle avait tissé dans l'ombre le fil de ses négociations. Elle s'était entendue avec la princesse douairière de Prax : on avait déterminé, d'une part, le chiffre de l'héritage qui revenait à Elinor; de l'autre, le montant des dettes à solder pour le compte du prince. Et c'est seulement après l'accord des deux mères qu'Armand avait été autorisé à « faire sa cour ».

Bien vite, Elinor entendit la voix qu'elle attendait lui crier : « C'est moi. Désormais tu ne seras plus seule, nous serons deux, dont les âmes ne formeront qu'une âme... » Elle devint amoureuse aussi rapidement que l'avaient été avant elle, et que le seront toujours, les pauvres petits cœurs sans défense, pris au sortilège d'un mauvais sujet. Ne dirait-on pas qu'une volupté, faite du trouble de toutes les femmes, se lève autour de ceux-là, et les fait plus attrayants ?

Armand était un homme trop avisé pour ne pas employer plus d'art qu'il n'en fallait à leurrer une âme de vingt ans. Avec un imperturbable sérieux, il entrait dans les vues de sa fiancée, il lui promettait un foyer intime, tel qu'en sa naïveté elle ne cessait de le dépeindre. Et, d'ailleurs, elle lui plaisait, cette petite aux yeux ardents, à la bouche entr'ouverte. Il rafraîchissait son esprit blasé auprès de cet enthousiasme jeune, et se sentait emporté vers Elinor par un de ces élans qui le jetaient successivement vers toutes les femmes offertes à son désir. Avec une conviction exaltée, il lui répétait :

— Je vous aime ; vous êtes celle que j'ai choisie. Si vous consentez à être ma femme, chacun de mes jours sera consacré à vous rendre heureuse.

Indifférente aux propos flatteurs, aux sourires et aux félicitations qu'elle éveillait sur son passage, Elinor avait entraîné son fiancé à l'écart. Parmi la rumeur des paroles banales qu'échangeaient les invités, elle lui murmurait :

— Je voudrais vivre loin du monde, qui use les sentiments, nous dérobe toutes nos heures, nous dévorerait l'âme si on le laissait faire !

Et lui, presque sincère, tant la petite graine de tendresse germe vite près d'une jeune fille qui vous est promise :

— Moi aussi, je veux être tout à vous. Nous allons aborder ensemble au pays de l'amour, et nous ne le quitterons jamais. Nous aurons l'existence entière pour être heureux, heureux !...

Elle laissait pénétrer ces promesses dans son cœur avec une foi profonde qui le ravissait, le transportait. Sous sa réserve chaste, il y avait un tremblement de tout l'être qui répondait : « Je suis à vous, prenez-moi, faites de moi ce que vous voudrez, mais ne cessez jamais de m'aimer. »

La foule des invités se pressait avec cet air de cordialité

qui distingue les réunions de province, où tout le monde se connaît. A chaque instant, les deux battants de la porte écartés, on entendait annoncer de grands noms. Le salon de la comtesse de Guerchain était un de ceux où s'amalgamaient, aussi bien à Paris qu'en Touraine, les ingrédients divers de ce qu'on appelle le *high life*. Son ménage donnait au monde l'exemple de ce que peut une Américaine bien rentée et de formes sculpturales pour maintenir dans une stricte fidélité un mari réputé jadis incorrigible viveur. Elle ne se faisait pas faute d'indiquer sa méthode à ses amies en usant d'un vocabulaire sportif, le seul qu'après dix ans de séjour en France elle eût réussi à s'approprier. Elle disait aux jeunes femmes, avec un accent indescriptible :

— *My dear*, il faut constamment faire sentir la bride à un homme, et qu'il sache ce que lui coûterait un écart. Peu à peu il s'accoutume à marcher droit. Voyez mon mari : il ne bronche plus.

Cette compatriote de Mrs. Ledstone, plus jeune qu'elle, mais de forte expérience, avait servi d'intermédiaire au mariage d'Elinor. Elle était fière d'avoir patronné ces fiançailles princières et d'en annoncer la nouvelle.

L'événement était partout bien accueilli, car, si le « gratin » aristocratique se réjouit chaque fois qu'un des siens, en redorant son blason, atteste la valeur marchande des noms titrés, les cosmopolites n'éprouvent pas une moindre satisfaction à s'allier au vieux monde français : c'est un honneur qui flatte la colonie tout entière, l'égale et la confond avec la vraie société.

Aussi de quelles cajoleries sucrées n'était-elle pas l'objet, la petite « rasta » qui allait devenir princesse !

Pendant qu'elle, perdue dans son immense bonheur secret, n'avait d'yeux que pour Armand, ne voyait que son sourire, ne distinguait que sa voix, les deux mères, sans se lasser, entendaient célébrer par un même banal compliment la réussite de leur entreprise.

La douairière, petite, anguleuse, desséchée, recevait avec un visage sans sourire les hommages de la foule. Au fond d'elle-même, pourtant, son cœur maternel triomphait. Son fils était sauvé des filles galantes, de la ruine, des scandales

auxquels les jeunes gens réduits à se procurer de l'argent par tous les moyens possibles sont toujours exposés.

Dans l'atmosphère surchauffée du bal, parmi les fleurs et les parfums, parmi ces hommes et ces femmes armés pour la lutte mondaine, pour la conquête du succès, Germaine avait reconnu tout de suite son véritable élément. Entre toutes, elle était belle, faite pour briller, pourchasser des galants, combattre des rivales, et déployer d'irrésistibles grâces.

Aussitôt que l'orchestre eut préludé, on l'invita. On l'invita sans trêve : elle perdait la mémoire des danses accordées ; elle riait au milieu d'un groupe de jeunes gens, sans savoir auquel c'était le tour de l'enlacer. Elle ne s'était jamais trouvée dans une fête du « grand monde » : elle subissait le prestige de ces hommes habitués à la domination facile des créatures de plaisir, et qui exercent même sur d'autres une fascination. A la première valse, la tête lui tourna un peu ; elle sentait battre sa poitrine contre l'habit de son danseur, et elle s'appuyait délicieusement à la main serrée autour de sa taille. Bientôt l'émotion cessa ; elle retrouva la souplesse de son corps et les mouvements légers qui font comparer le cou de certaines femmes à celui des cygnes. Un sourire errait sur ses lèvres : elle croyait s'envoler dans une nouvelle planète où tout serait plaisir et délicate sensualité. Elle passa ainsi de bras en bras. On l'admirait, et ses reins se cambraient davantage, à mesure que de plus nombreuses étreintes y renouvelaient leur pression. Le marquis de Rochemont regardait fuir sa femme de salon en salon, déjà environnée de cette popularité qui dépouille un mari sans lui accorder le droit de se plaindre. Sans trop savoir pourquoi, ni contre qui, l'atmosphère de ce bal le rendait haineux. La foule éperdue, bariolée, des danseurs de cotillon lui faisait l'effet d'une basse mascarade.

Le lever de l'aurore termina la fête. On grelottait dans le vestibule, en attendant les voitures. Les figures de femmes étaient fripées comme des bouquets de la veille.

En arrivant à Rochemont, Germaine se blottit dans ses draps. Elle dormit le lendemain jusqu'à l'heure du dîner...

Les journées qui suivirent furent longues. Elle allait et venait par la maison sans réussir à s'occuper. Elle essaya d'une promenade, ouvrit son piano, revint à ses livres, mais

rien ne l'intéressait. Le souvenir de son triomphe recouvrait toutes les choses familières d'une poussière d'indifférence qui ne s'effacerait plus.

Elle se disait : « J'étais la plus belle ! Comme c'était bon d'être ainsi choyée, adulée, fêtée par toute une foule ! » Elle ne vécut désormais que dans l'attente de soirs pareils ; et des réminiscences de valses tourbillonnaient dans sa tête.

L'hiver s'allongeait interminablement. Les corbeaux accourus par bandes innombrables s'appelaient, se répondaient d'une voix rauque. Leurs grandes ombres noires planaient sinistrement au-dessus des toitures. La neige ensevelit la campagne. Le château se colora de teintes sales, terreuses sur la blancheur du paysage. Et Germaine pensait aux salons illuminés de Paris. Sa petite âme frivole palpitait comme un vol de papillons vers la lumière artificielle des lustres. Elle goûtait d'avance la saveur d'être là, où les appellations coutumières du temps sont synonymes de plaisir : « matinées », « soirées ». Toutes les heures transformées en fêtes !... Frémissante à l'idée de vivre, de vivre avec intensité, elle supputait les mois perdus à la campagne. Elle se prit de haine pour les murs féodaux qui l'emprisonnaient ; elle considéra Rochemont comme une forteresse où sa jeunesse était captive, et l'eut en aversion.

La température tout à coup s'adoucit au souffle du vent d'ouest. Le parc devint lamentable et fangeux. Les giboulées tournoyaient dans les branches ; des nues fantasmagoriques chevauchaient le ciel de longues galopades ; la nature eut quelque chose de fiévreux, de désordonné.

Il vint à Germaine des aspirations vers la vie libre et un désir toujours plus robuste d'atteindre au paradis des félicités mondaines : Paris !... Elle aurait pu être à Paris comme Elinor, comme la plupart de ses anciennes compagnes. Elle suivait dans les journaux les nouvelles des théâtres et les colonnes au texte serré où se pressent les noms élus par le succès. Elle se représentait un tumulte merveilleux qui l'eût acclamée : elle se savait de celles pour qui brillent les girandoles et s'alanguissent les orchestres.

Un matin, elle s'éveilla dans un paysage tout changé. Les

eaux de l'Indre, grossies après une longue période pluvieuse, avaient débordé pendant la nuit. Une nappe grise immobile, piquée çà et là d'îlots arborescents, courait d'un bout à l'autre de la vallée. On ne reconnaissait le lit de la rivière qu'au double rang de saules nains dont les têtes rondes émergeaient. C'était une impression de déluge, d'isolement universel; toute vie, même celle des animaux, était interrompue.

— Nous voilà bloqués! — dit en plaisantant le marquis, habitué aux aspects de la nature hivernale.

Germaine ne riait pas. Elle entrevoyait des années et des années d'internement, où s'enterrerait son existence, si dès le début elle ne s'insurgeait contre l'autorité du geôlier.

Elle releva sa petite tête méchante, et, un défi dans les prunelles, lança :

— Vous trouvez cela drôle!... Eh bien, je vous déclare qu'à la fin le séjour ici m'est insupportable. Il y a longtemps que nous devrions être à Paris.

Hubert n'en revenait pas :

— Voilà un étrange caprice!... N'était-ce pas chose convenue que nous habiterions Rochemont toute l'année, à l'exception des mois de mai et juin, promis à votre père?

Sournoisement, Germaine détourna les yeux, nia toute convention.

— Est-ce qu'on peut s'engager à un genre d'existence avant de le connaître?

Hubert éprouvait encore pour sa femme cet attrait physique qui amortit les chocs entre époux. Quoique blessé par le ton de ses récriminations, il s'approcha d'elle et tenta de se faire persuasif :

— Un peu de patience! Nous traversons une saison désagréable, j'en conviens; mais les jours meilleurs vont venir. Tu verras le printemps! Il est très précoce dans nos régions. Les saules n'attendent pas la fin de mars pour verdir.

Ah! les saules!... Voilà qui était égal à Germaine!

— Je m'ennuie, je m'ennuie à mourir! — répétait-elle avec des mines obstinées.

Hubert, surmontant son irritation, lui passa un bras autour des épaules et l'attira contre lui.

— Tu ne m'aimes donc plus?... Si tu m'aimais, tu ne te

plaindrais pas que nous soyons tous les deux seuls. Je t'assure que, moi, je ne m'ennuie jamais.

Germaine n'était pas dupe de ces paroles. Elle savait bien que l'amour n'absorbait pas plus l'esprit de son mari que le sien. Leurs goûts, seulement, différaient. Pendant que lui, tout à ses joies d'agriculteur et de *sportsman*, se reposait dans la sécurité de posséder une femme jeune et riche, elle mesurait la longueur des journées. Un gros chagrin d'enfant la secoua toute.

— Pourquoi pleures-tu? — demanda Hubert.

— Ah! vous ne pouvez pas me comprendre. Vous êtes heureux ici, vous. C'est votre pays, c'est votre maison; vous savez l'âge des arbres. Les gens de Tessé vous ont vu grandir; lorsqu'ils vous rencontrent, les plus vieux disent: « Bonjour, monsieur Hubert! » et vous leur répondez: « Bonjour, père Bernard!... Comment ça va, père Martin?... » Mais moi, je suis une étrangère; personne ne me parle, personne ne me connaît.

En effet, elle n'avait pas encore pu s'astreindre à cette sorte de familiarité qui subsiste quelquefois entre seigneur et vassaux quand un long passé relie ceux-ci à celui-là. Elle ne pouvait souffrir les filandreux discours des paysans et se contentait, en les croisant, de leur adresser un rapide salut de la main qui leur faisait dire : « Madame la marquise est bien fière!... » Ainsi qu'elle venait de l'avouer, elle était demeurée irréductiblement étrangère aux habitudes rurales et aux traditions héréditaires. Une force en elle résistait, refusait de se laisser opprimer, luttait contre un retour à l'état de servitude. Elle n'était pas parvenue au sommet de la société pour que son argent servît à relever un château décrépit, et qu'elle-même y vécût obscure et ignorée.

La soirée s'acheva dans une bouderie silencieuse. Germaine était calme. Derrière son joli front lisse régnait une parfaite lucidité. Elle connaissait l'étendue de son pouvoir sur les sens de son mari : avec un peu de ruse, elle pouvait devenir maîtresse de la situation, vaincre le caractère sombre et sauvage du hobereau, et gouverner son ménage absolument. Il ne s'agissait que de savoir utiliser l'heure du sommeil côte à côte.

Lorsque Hubert l'approcha, elle se fit de glace et le reçut en jeune reine offensée qui attend des excuses. Lui, prévoyant l'orage, souriait, mal à l'aise, essayant d'esquiver les explications. Tour à tour elle se fit tentatrice et rebelle, hautaine et provocante. Un combat se livra entre sa froideur calculatrice et l'impérieux désir qu'elle aiguillonnait. Le mari comprit que s'il ne cédait pas, c'était l'alcôve fermée. Il connaissait assez Germaine pour deviner avec quelle rigueur elle le laisserait jeuner dorénavant. Ni le sang-froid ni la fermeté de caractère n'étaient de son côté. Tout est péril pour un homme faible, là où les plus forts courent encore des risques. Il capitula.

Huit jours après, le jeune ménage s'installait avenue d'Antin, au second étage de l'hôtel que M. Lebouchard venait de faire aménager pour ses enfants. Dans sa joie de les avoir plus tôt qu'il n'avait espéré, le bonhomme parlait d'eux à tout venant. Il se rengorgeait en prononçant leurs noms : « Ma fille, la marquise de Rochemont... Le marquis de Rochemont, mon gendre ... » Et sa bonne face bourgeoise rougissait d'orgueilleux contentement.

CLAUDE FERVAL.

(A suivre.)

APOLOGIE

La bibliothèque du Havre possède presque tous les manuscrits de Bernardin de Saint-Pierre, et jusqu'ici l'on n'a pas étudié sérieusement ce trésor qui, seul, permet de connaître à fond l'âme et le cœur de l'écrivain, l'histoire de ses ouvrages, le texte authentique de ses œuvres posthumes. Dans un livre qui paraîtra bientôt à la Société française d'imprimerie et de librairie, je montrerai tout ce que l'on peut tirer de ces manuscrits, offerts à la bibliothèque du Havre par la veuve de Bernardin de Saint-Pierre : — une biographie nouvelle, plus complète et plus pure que celle qu'Aimé Martin nous a donnée de son maître, une révélation de son caractère, une restauration de ses œuvres.

Aujourd'hui, de tous ces documents inédits, je voudrais publier ceux qui se rapportent à une crise très grave dans la vie de l'auteur, en 1780. Connu dans le monde littéraire seulement par son *Voyage à l'Ile de France*, Bernardin de Saint-Pierre préparait péniblement le livre qui allait lui assurer la gloire et l'indépendance, ses *Études de la Nature*; il y travaillait malgré des empêchements de toute sorte : rupture avec ses premiers amis, les philosophes; tentative infructueuse pour revenir, dès ce moment-là, à la foi de sa jeunesse; séjour inutile à la Trappe; démarches humiliantes et vaines auprès des ministres; désespoir en apprenant que son frère Dutailli était arrêté pour haute trahison ; efforts héroïques pour sauver cet assez piètre personnage.

Au milieu de toutes ces tristesses, Bernardin avait été soutenu et fortifié jusque-là par l'appui de madame Necker. Rapprochés par leur commune passion pour la charité, Bernardin de Saint-Pierre et

madame Necker entretenaient, depuis 1773, des relations, respectueuses du côté de Bernardin, bienveillantes de la part de la puissante dame. C'était par elle qu'il essayait de parvenir jusqu'au Directeur général des Finances, d'obtenir une sinécure en France ou des missions à l'étranger : mémoire sur le *Moyen de mettre en valeur les terres incultes de France en y établissant des colonies*, projet d'établissement d'une colonie militaire en Corse, demande d'une mission d'études en Corse, tout est remis par Bernardin à madame Necker qui transmet ces suppliques au Directeur, sans aucun succès du reste.

Déçu dans ses ambitions, Bernardin fut froissé de plus dans sa dignité : il aperçut, ou crut apercevoir, dans ses relations avec madame Necker, un certain refroidissement. Il voulut faire un effort suprême pour reconquérir l'estime de madame Necker et de son entourage : en janvier 1780, il composa le long mémoire inédit qu'on lira plus loin. C'est une de ses meilleures œuvres épistolaires : l'auteur y résume toute sa vie jusqu'à cette date, et c'est peut-être le plus éloquent plaidoyer que l'on puisse lire en faveur du pauvre chevalier, si souvent attaqué, trop souvent calomnié.

En même temps, il rédigeait une lettre destinée à la belle-sœur de Necker : madame de Germany s'était montrée d'abord très accueillante pour Bernardin de Saint-Pierre, puis elle semblait s'être brusquement refroidie, elle aussi. Là encore il se résolut à faire un effort pour conserver cette amitié défaillante. Seulement, avant d'envoyer cette nouvelle lettre, il voulut la soumettre à un ami, très probablement Hennin, premier commis au Ministère des Affaires étrangères : cet ami souligne certains passages du brouillon que Bernardin lui a confié, et met en marge des critiques assez vives. Ce second document est en effet plus énergique et plus impatient que le long mémoire apologétique adressé à madame Necker.

Ce mémoire, du reste, n'avait pas produit mauvais effet sur l'esprit de sa protectrice, si nous en jugeons par le troisième document, une lettre qu'Hennin écrit à Bernardin le 18 novembre 1780. Aimé Martin s'est bien gardé de reproduire ces lignes si curieuses dans la *Correspondance* de Bernardin, publication dont je prouverai bientôt l'étrange inexactitude, le manque absolu de valeur. On y chercherait vainement aussi le quatrième document qu'on trouvera à la fin, la dernière lettre de Bernardin à madame Necker.

Surexcité par la missive d'Hennin, qui l'encourageait tout en le cinglant, Bernardin de Saint-Pierre avait fait une tentative suprême : il demandait que M. Necker lui fît confier une partie quelconque des domaines du Roi pour y fonder une colonie. Cette dernière sollicitation ayant encore été repoussée, Bernardin comprit que sa dignité ne lui permettait pas de s'obstiner, et il envoya à madame Necker une lettre de demi-rupture, lettre très digne, autant qu'on en peut

juger par le simple brouillon qui nous a été conservé : la fin ne contient même que des indications, très claires du reste. Bernardin savait se faire respecter : il en fut récompensé, car, malgré la raideur de ses procédés, il ne se brouilla ni avec madame Necker, ni avec madame de Germany : il leur lira plus tard, en effet, son *Paul et Virginie.*

MAURICE SOURIAU

I

LETTRE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE A MADAME NECKER

Madame,

[On m'accuse d'avoir changé plusieurs fois d'état par inconstance, de me plaindre de tout le monde, de m'être brouillé avec des philosophes qui étaient mes amis, d'être susceptible, taciturne, méfiant, d'aimer à vivre oisif; on en conclut que je suis très difficile à employer. On ajoute, au surplus, que je suis un fort honnête homme [1],] peut-être par une autre espèce d'accusation, car il serait étonnant que des défauts si communs me fussent nuisibles, et que la qualité d'honnête homme ne me servît à rien.

J'ai délibéré quelque temps si je ne devais pas me contenter du jugement de Celui qui seul peut juger les hommes; mais comme la calomnie peut influer sur le petit nombre d'amis qui me restent, qu'elle peut se combiner avec des malheurs domestiques, et m'enlever le seul moyen de subsister que je dois à la bonté du Roi, je me suis déterminé à me justifier, quelque répugnance que j'aie à parler de moi, soit en bien, soit en mal.

Je me suis examiné d'abord sur chacun des états que j'avais remplis, et j'ai vu que je faisais l'histoire de toute ma

1. Ce passage, comme ceux que l'on trouvera plus loin entre crochets (en tout quarante-cinq lignes), a été publié, plus ou moins exactement, par M. Maury dans sa thèse de doctorat : *Étude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre.*

vie. Il me suffit d'affirmer, pour le présent, que je n'ai jamais rempli en France que des états précaires ; qu'ils m'ont tous quitté, ou par des réformes, ou parce que les commissions en étaient finies. Je n'en excepte pas celui d'ingénieur à l'Ile de France : je reçus l'ordre et non le congé d'en partir.

Le seul état que j'aie abandonné volontairement était celui d'ingénieur en Russie; mais ce fut par un retour à un sentiment naturel, et dont ma patrie devrait me tenir compte: ce fut pour bien mériter d'elle en m'allant jeter gratuitement, aux risques de ma vie et de ma liberté, parmi les mécontents de Pologne, protégés par la France, et de l'aveu de son ministre et de celui d'Autriche.

Au reste, je peux citer, comme témoignage public de ma constance, neuf années de séjour dans le même hôtel garni [1], neuf années d'une vie laborieuse, retirée, pauvre et célibataire : genre de constance qui en suppose d'autres, et, à mon gré, le plus difficile de tous.

Comment, et à qui aurais-je eu à me plaindre de tout le monde, moi qui vis seul? Moi, à qui il est arrivé d'oublier pourquoi j'avais renoncé à la connaissance de certaines personnes? Tout ce que je pouvais me rappeler en gros, c'est que j'en avais eu, dans le temps, un sujet légitime. Je suis si éloigné de nourrir des ressentiments dans mon cœur, que, lorsque j'ai fait imprimer mon *Voyage à l'Ile de France*, j'ai refusé de m'y plaindre d'un grand seigneur [2] dont j'étais mécontent, quoique je fusse invité à le faire, et que je pusse croire que c'était un assez bon moyen de m'en faire servir, parce que je lui avais vu faire plus de bien à ses ennemis, par politique, qu'à ses amis, par affection. Enfin, ce qu'on aurait peine à croire, et ce qui est vrai, je m'abstiens de lire la plupart des journaux, parce que ce sont des libelles, et que je n'ai pas voulu voir celui qui est dirigé particulièrement contre des personnes dont j'ai eu à me plaindre, quoiqu'il soit à ma disposition, et que l'épigramme « plaise à mon esprit ».

Les Philosophes étaient, dit-on, mes amis. Voici à quelle

1. L'Hôtel de Bourbon, rue de la Madeleine-Saint-Honoré.

2. Probablement le baron de Breteuil.

occasion je me suis séparé d'eux : Un frère imprudent[1], persuadé que j'avais fait fortune parce que j'avais fait un livre, vint de l'Amérique se jeter dans mes bras et implorer mon crédit. Il comptait faire un riche mariage à Saint-Domingue, si je lui obtenais en France une commission de capitaine. Il n'avait pas de soutien, j'étais malade et sans argent. C'était vers le temps où le Roi m'accorda une gratification de cent pistoles, le seul revenu que j'aie au monde.

M. Turgot avait dit chez les Philosophes, avant d'être ministre, qu'il souhaitait être un jour en place, pour être à portée de me faire du bien.

Il était alors contrôleur général ; l'occasion ne pouvait être plus pressante. Je fis donc part de mon embarras aux amis de M. Turgot, qui se disaient les miens, je demandai qu'on augmentât de quelque chose ma gratification, afin de me donner les moyens de faire retourner mon malheureux frère à Saint-Domingue, ayant épuisé pour lui mon crédit auprès de M. de Sartines. Ils m'envoyèrent, en réponse, un fragment de lettre du premier commis des Finances, leur ami intime et celui de M. Turgot, qui m'annonçait que *ma gratification ne me serait payée que dans deux ans*. Le billet philosophique qui renfermait ce fragment contenait cette unique réflexion : *qu'il était affreux d'avoir à se plaindre à la fois de la nature et des hommes*.

Charles-Quint, ce me semble n'en usait pas autrement quand il faisait prier Dieu pour la liberté du pape qu'il tenait en prison. Je ne pus m'empêcher de leur faire sentir la contradiction qu'il y avait entre leur conduite et leurs discours. Ils se hâtèrent de me répondre un autre billet où l'on m'assurait qu'on avait fait une méprise et que je serais payé au terme accoutumé; je le fus en effet, mais sans augmentation.

S'ils avaient été mes amis, en auraient-ils agi ainsi? les pensions, les emplois faciles, les bagues au doigt se distribuaient à leurs clients ; ils ne me parlaient à moi que de m'expatrier, quoique je leur en eusse témoigné la plus grande répugnance. M. Turgot avait été un moment ministre de la Marine, et alors il m'avait fait inscrire pour un consulat;

1. Dutailli.

j'avais beau leur dire qu'il y avait bien des personnes sur la liste des consuls, que M. de Sartines ne remplirait pas les engagements de son prédécesseur : ils me parlaient toujours de M. Turgot ministre de la marine, et jamais de M. Turgot contrôleur général. Quelquefois, il est vrai, ils me disaient : « Nous chercherons quelque chose pour vous dans l'Almanach Royal », mais ils ne trouvaient jamais quelque chose qui pût me convenir dans toute la Finance. J'ai cru longtemps qu'ils en agissaient ainsi pour complaire à un grand seigneur [1] qui m'avait voulu faire retourner à l'Ile de France, et qu'ils avaient compté m'y forcer en me coupant les vivres, ou au moins en m'en faisant la peur. J'ai su depuis, par un homme de bien de leurs amis, que le chef des Philosophes [2] ne m'avait pas servi parce que je n'avais pas ses opinions.

J'ai donc renoncé à lui au milieu de son crédit, mais je n'en ai dit de mal que ce qui était nécessaire à me justifier, et, lorsque son crédit s'est évanoui, je n'ai ni intrigué, ni cabalé contre lui. Je l'ai défendu même contre les calomnies de ses adversaires naturels avec la même franchise que j'avais défendu dans sa société les principes de M. Necker sur l'administration des grains et d'autres opinions aussi respectables. J'ai été pour lui un ami chaud et un ennemi équitable. J'en peux dire autant à l'égard du grand seigneur [3] qui répondait à mes lettres à l'Ile de France : *Si vous regrettez vos amis, c'est un sentiment naturel que vous leur inspirez ; si votre situation vous paraît insupportable, revenez.* J'en peux dire autant de tous ceux que j'ai aimés : ce n'est point moi qui les ai quittés le premier, ce sont eux qui m'ont repoussé dans l'infortune, ou plutôt c'est l'effet d'une fatalité humaine qui fait trouver les plus grands sujets de douleur dans les choses qu'on chérit le plus.

On m'accuse de susceptibilité. J'ai éprouvé tant de traverses que mon caractère peut bien en avoir été altéré. Il a été un temps où, réglant ma vie sur l'opinion de ceux que j'estimais les plus gens de bien, je suis venu à ne plus savoir ce

1. Le baron de Breteuil.

2. D'Alembert.

3. Le baron de Breteuil.

que c'était que devoir, morale, honneur, courage, justice, religion.

Faut-il aimer la vertu, être faible, et avoir à se méfier des conseils même des sages ! J'en citerai un exemple assez connu. J'étais allé chez mon libraire pour en recevoir une somme de six cents livres. Cet homme, qui n'avait pas envie de me payer, de paroles en paroles me dit la plus grossière des injures et s'enfuit dans son arrière-boutique. Mon premier mouvement fut de le maltraiter, le second de le mépriser. Ma main suivit ces deux mouvements : je tirai mon épée, et je le menaçai de le faire punir par la police : cet effort n'était guère héroïque envers un ennemi fugitif et désarmé. On applaudit, au collège et au théâtre, la clémence de César ; je ne l'ai jamais admirée : il est trop aisé de pardonner quand on a la foudre dans ses mains et son ennemi à ses pieds.

Cependant je fus content de ma modération, d'autant plus que mon intérêt s'y trouvait joint ; j'avais aperçu que l'intention de mon débiteur était de me porter à le maltraiter dans sa maison pour être quitte des six cents livres, au moyen de dédommagements. Tout l'argent que j'avais au monde était entre ses mains ; ainsi casser ses vitres, c'eût été ni plus ni moins que si j'eusse cassé les miennes.

Je racontai mon aventure au chef des Philosophes, qui m'avait donné ce libraire ; je ne savais pas alors que les libraires, ayant trouvé le moyen de s'approprier presque tous les bénéfices des gens de lettres, en tenaient un grand nombre à leurs gages et même des Académiciens ; qu'on en faisait beaucoup de cas à Paris, parce qu'ils avaient de bonnes tables et qu'ils étaient riches. Pour moi, homme de province, je ne les avais regardés que comme les manœuvres de la littérature. La société des Philosophes s'empressa de me tirer de mon erreur. On me dit que c'étaient de bons bourgeois ; que plusieurs d'entre eux avaient des carrosses et même des châteaux. On loua beaucoup ma modération, ma bonté, ma prudence ; enfin, à la longue, l'on en dit tant que je m'aperçus que ma philosophie avait scandalisé les Philosophes, et qu'on ne louait ma patience qu'afin de me la faire perdre.

J'avais sacrifié ma jeunesse à la gloire militaire. Dieu m'a donné un caractère fier et sensible, un cœur simple et une

physionomie douce : plus d'un faux brave y avait été trompé. J'avais eu quelques aventures violentes qui avaient influé sur ma fortune et failli à me faire passer pour une mauvaise tête. J'étais donc en garde contre moi-même, mais [on me soufflait de toutes parts le feu de la vengeance ; des femmes me l'insinuaient ; elles me faisaient raconter ma querelle, puis elles me disaient : *Ne parlez donc plus de ça*. Un académicien des Inscriptions, âgé de quatre-vingts ans, bonhomme au fond, mais échauffé par ces caquets, me dit un jour, en pleine table, que nous n'étions plus au temps des Grecs et de Thémistocle[1] ; des amis, des sages me disaient que j'étais timide ; enfin des prêtres sont venus à me reprocher que j'avais une âme chrétienne]. Mon cœur était encore plus agité que ma fortune : si je ne me vengeais pas, j'étais presque déshonoré dans la plupart de mes sociétés ; si je me vengeais, je l'étais à mes yeux. Le temps de la vengeance était déjà loin, et elle était si facile qu'elle en était méprisable : le malheureux qui m'avait insulté fuyait dès qu'il m'apercevait.

[Je l'avoue, je vins à souhaiter que quelque coq à crête sortît enfin de ce troupeau de poules.] La chose arriva. Un homme fait pour se mesurer avec moi me fit une insulte bien marquée ; je fis voir alors (dont je me repens), aux dépens de ma modération, que j'avais du courage, et il n'aurait tenu qu'à moi, dans plus d'une occasion semblable, de laver mon prétendu honneur aux dépens de ceux qui avaient osé calomnier le mien ; mais, j'en atteste mes ennemis les plus cruels, à qui d'eux ma sensibilité a-t-elle jamais nui ? Qu'on lise mon *Voyage à l'Ile de France* : on y trouvera un mérite qui est peut-être unique dans ce genre d'ouvrage, c'est que, de tant d'hommes que j'ai vus et dont je pouvais être mécontent, ou comme voyageur, ou comme officier trompé et rappelé, je n'en ai pas nommé un seul ; et ce n'est pas par crainte que j'ai gardé le silence : j'ai osé décrire les vices d'une île entière, mais l'homme le plus obscur ne pourrait se plaindre que j'aie voué son nom au ridicule ou au mépris, et que je l'aie percé d'un trait dont la plaie saignera toujours.

1. (Cette comparaison, quoique fausse de tout point, fut applaudie comme tant d'autres : on leva le bâton sur Thémistocle, et moi, je m'étais abstenu de frapper. *Note de Bernardin.*)

Que n'ai-je pas fait pour éterniser la mémoire de ceux qui m'avaient rendu les plus légers services? Je n'ai pas même oublié mes pauvres nègres. J'ai de la sensibilité et je suis dans l'infortune : malheur à moi! mais qu'ai-je pu faire de mieux que de lui donner l'essor dans la reconnaissance, et de l'étouffer dans le ressentiment?

Après avoir éprouvé des sentiments de haine si étrangers à mon cœur, je vins à faire une réflexion bien capable de rendre un homme taciturne : c'est que c'est dans la société des honnêtes gens que se forment les méchants. Je souscrirais donc volontiers au titre de silencieux, si je m'étais reproché le défaut contraire dans la conversation de quelques grands hommes; mais dans un ordre de société où le poids des raisons est toujours en proportion avec celui des richesses, du rang, des alentours, et même de la malignité, qu'ai-je pu y faire de mieux que de me taire, moi qui n'ai rien de tous ces avantages?

D'ailleurs, pour qu'on eût droit de se plaindre de mon silence, il faudrait que je l'eusse rendu suspect : ai-je écouté pour rapporter? ai-je découvert le secret de quelque maison? ai-je payé mon souper aux dépens de ceux qui m'avaient donné à dîner? Combien, au contraire, de calomnies et de médisances ont péri dans mon oreille! Ce sont de beaux esprits qui se sont plaint de ma taciturnité! Je leur ai laissé leur franc-parler, que ne me laissaient-ils mon franc-taire! Dans leurs cercles bruyants où j'ai souvent eu l'honneur d'assister, j'ai cherché quelquefois l'occasion de parler, sans pouvoir la trouver; les questions y étaient plus tôt décidées que je n'avais eu le temps d'en faire l'examen. Non seulement il m'est arrivé d'y garder le silence, mais ce qui est bien plus grave, de ne pas écouter.

Je ne m'arrêterai guère à l'esprit de méfiance qu'on m'attribue [1]. Il me semble que les contrats, les notaires, les gardes de toute espèce, tant de portes et de serrures, prouvent que

1. Un de ces intimes amis, avec lequel j'ai rompu, Rulhière, me fit la grâce de me dire, un soir, qu'il faisait sur moi et sur J.-J. Rousseau une comédie intitulée *le Méfiant*. Je n'en ai jamais parlé à cet homme vertueux qu'il voyait fréquemment, et auquel il m'avait présenté. Je lui répondis seulement que, dès que sa pièce paraîtrait, j'en ferais la préface. (*Note de Bernardin.*)

c'est un esprit universellement répandu. Je peux protester que je m'accuserais plus volontiers du défaut contraire : je ne dissimule ni mon amitié, ni mon indifférence; je me livre sans réserve, et je m'attache souvent sans pouvoir me dégager. Je ne manque pas d'expérience, mais j'ai le cœur bête. Quoi qu'il en soit, ma méfiance ne fait tort à qui que ce soit, et j'aimerais encore mieux être assez malheureux pour ne pouvoir me fier à personne, que s'il y avait un seul homme qui fût fondé à ne se pas fier à moi.

Comme je ne communique point mes faibles ouvrages, parce qu'ils sont trop imparfaits, on en conclut que je vis oisif. Ce reproche me touche parce qu'on se doit à sa patrie, et parce que je vis aux dépens du Roi. J'y répondrai d'abord que l'argent que le Roi me donne n'est point un appointement, mais une gratification, et, pour trancher le mot, une aumône. J'en peux jouir au même titre qu'elle m'est accordée. et, comme elle m'est donnée pour l'amour de Dieu, en priant Dieu pour la prospérité du Roi, j'emploie mon temps et j'acquitte ma conscience.

J'avoue qu'après avoir servi les départements de la Guerre, des Affaires étrangères et de la Marine, je ne me serais jamais attendu à être secouru par celui de la Finance. Il eût été, sans doute, plus juste et plus honorable de manger le pain acquis par mes services, mais ils ne m'en ont point donné. Si j'avais eu des protecteurs dans ces départements, ils auraient pu m'obtenir des pensions d'après des services rendus. Je ne parle pas de ceux qui me mettent sur la même ligne que tant d'autres officiers, comme d'avoir fait une campagne laborieuse en Allemagne, où je me suis trouvé à deux batailles [1]; d'avoir été envoyé à Malte menacée d'une invasion de la part des Turcs. et d'en avoir rapporté les attestations les plus distinguées; d'avoir été envoyé à l'Ile de France comme capitaine-ingénieur... Mais on aurait pu les motiver d'après des services de surérogation, qui m'étaient personnels, comme :

De m'être jeté dans les mécontents de la Pologne, protégés de la France et de l'Autriche, de l'aveu de leurs ministres; d'avoir fait cette démarche gratuitement à mes frais, et d'avoir

1. En 1760, il avait assisté à la victoire de Corbach et à la défaite de Warburg.

refusé même de la Confédération le grade de colonel que j'aurais pu faire valoir en France dans la suite;

D'avoir couru dans cette expédition le plus grand risque d'être remis entre les mains des Russes, du service desquels je sortais, et qui étaient tout-puissants à Varsovie, n'y allant rien moins que d'être privé de ma liberté pour toute ma vie [1];

De m'être conduit, lorsque je fus attaqué, et lorsque je fus prisonnier, de manière non seulement à ne pas compromettre les ministres du Roi et de l'Empire, mais à me concilier l'estime de leurs ennemis;

D'avoir, à mon retour en France, donné au Dépôt des Affaires étrangères un mémoire fort étendu sur les pays du Nord, avec une histoire abrégée de la Révolution arrivée sous Pierre II, sans qu'on m'ait seulement payé les frais du copiste;

D'avoir donné au public la description de l'Ile de France, qui était très peu connue, quoique très fréquentée. Le ministre ne m'a pas seulement soulagé des frais d'impression, quoique ce soit un usage envers les officiers ou autres employés du Roi, qui donnent des relations approuvées par les départements qu'ils ont servis.

Enfin on aurait pu motiver ces pensions sur des services et observations politiques qui auraient épargné des millions à l'État, si on y eût fait attention.

La première de ces observations est renfermée dans mes mémoires sur le Nord, où je présage le partage futur de la Pologne par les trois puissances limitrophes. Ces mémoires ont été donnés en 1768, et le partage est arrivé en 1773.

La seconde, dans mon *Voyage à l'Ile de France*, où j'ose dire contre l'opinion universelle et l'assertion du célèbre M. de la Bourdonnaye que l'île de France ne pouvait ni être l'entrepôt du commerce de l'Inde, ni le protéger. Ce voyage a été imprimé en 1773 et Pondichéry pris en 1778.

1. Les Russes exigent de tout officier qui quitte leur service le serment de ne jamais servir contre eux; je n'avais pas voulu le prêter. Je dus le privilège d'être excepté à l'amitié du général Dubosquet et à celle du comte Schernichef, président de la Guerre, qui me pressa beaucoup de ne prendre qu'un simple congé d'un an. Malgré cette exception, si on m'eût renvoyé à Pétersbourg, il y a apparence que j'aurais été condamné à la Sibérie. (*Note de Bernardin.*)

Il y avait 3 000 hommes de troupes réglées à l'Ile de France. et environ 1 200 hommes à Pondichéry; 2 000 Anglais s'en sont emparés, car je compte pour peu de chose les troupes asiatiques. Si cette idée eût été donnée, il y a trente ans, et adoptée par le gouvernement, elle eût épargné 60 millions à la Compagnie des Indes, et 80 millions au Roi. Cet argent versé dans l'Inde eût donné la supériorité à notre commerce et aux forces militaires qui devaient l'y protéger.

Voilà une partie des choses que j'ai faites et que j'ai dites, et je n'ai pour vivre qu'une subsistance annuelle; je ne m'en plains pas : Dieu n'en accorde pas d'autre à tout le genre humain. Mais la mienne dépend des hommes, elle est incertaine et insuffisante. J'ai d'anciennes dettes à payer, et, qui le croirait! pour mon expédition même de Pologne. J'ai à soutenir une sœur dans l'indigence, et, quand j'ai pris le nécessaire le plus absolu, je n'ai pas de quoi payer le plus petit serviteur, ni le plus léger service. Bien loin de là, je suis obligé d'emprunter plusieurs mois d'avance sur l'espérance douteuse de l'année suivante.

J'ai donc cherché à me tirer de l'anxiété de mon état en sollicitant quelque place qui me donnât le moyen de vivre, lorsque j'ai été arrêté dans mes démarches par deux obstacles, l'un provenant de la corruption du siècle, l'autre de mon incapacité.

La plupart des emplois s'achètent en France. Non seulement ils s'achètent, mais ils ont des adjoints, des surnuméraires, des expectateurs, des survivanciers. Ce qui ne s'achète pas est le patrimoine d'un corps ou d'un grand seigneur. J'étais sans argent, j'étais trop âgé pour me mettre à la suite d'un corps, j'étais sans protection. Si j'avais connu un Catinat, un Montauzier, un Turenne, j'aurais cherché à être leur serviteur, dans l'espérance de mériter d'être un jour leur ami; mais les grands que j'ai connus invitent au contraire les petits comme leurs amis pour en faire un jour tout au plus leurs serviteurs. Il ne me restait d'honnête que les sentiers pénibles, dangereux et peu battus. J'y pouvais marcher seul, et je les ai tentés.

J'ai proposé à M. Turgot de faire un grand voyage dans le Nord de l'Inde, inconnu aux Européens modernes; ensuite

un projet d'attaque sur Jersey et Guernesey, projet dont l'exécution a été manquée depuis, faute d'avoir eu des connaissances de ces lieux ouverts à tout le monde en temps de paix. J'ai demandé à M. le comte de Saint-Germain de faire à pied le tour des côtes de Normandie pour en faire un projet de défense : on me répondit dans ses bureaux qu'on avait fait ces visites militaires là quantité de fois [1]. J'ai prié M. le Directeur général de me faire faire un pareil voyage en Corse, et je me suis engagé à décrire cette île comme j'avais décrit l'Ile de France.

Sur quoi j'observai, comme une preuve de l'indifférence très marquée des Philosophes, soi-disant mes amis, qu'ayant demandé à M. Turgot à faire le même voyage, cette commission me fut refusée, et donnée, à quelque temps de là, à M. l'abbé Rozier, économiste. Quand il se présentait quelque place en France que je croyais à ma portée, j'y courais. J'ai sollicité longtemps du service dans les régiments provinciaux, une place d'officier à l'École militaire, qui me fut promise pendant six mois par M. de Monteynard, et, sur une brouillerie ministérielle, elle fut donnée à un protégé. On m'offrit, il est vrai, de me vendre la pareille, etc... Qui pourrait compter mes courses à pied dans Paris, à Versailles? L'indifférence, le mépris, les inquiétudes, la perfidie m'attendaient à la porte de chaque hôtel où je cherchais de la protection. Combien de fois, en rentrant dans ma pauvre chambre, me suis-je écrié : « Oh! chère solitude [2]! » Non, les gens en place ne se figurent pas combien il est difficile de parvenir de rien à quelque chose d'honnête. Tout est obstacle pour l'homme solitaire et pauvre; tout s'aplanit devant le riche : les conditions de la société, si intolérantes entre elles, ne l'environnent que pour prendre sa livrée, mais elles forcent à leur tour ceux qui ne tiennent à rien de prendre une couleur ou de s'éloigner. Que faire, quand on ne veut ni corrompre ni être corrompu?

1. Inutilement, à mon gré, parce qu'elles ont été faites en chaise de poste. (*Note de Bernardin.*)

2. Souvenir de son voyage à la Trappe, où il a lu, sur la porte d'une cellule : *O beata solitudo! O sola beatitudo!*

J'ai pris la plume[1]. Je lui devais votre connaissance, madame, et peut-être une portion de la bienveillance publique. Je lui devais la connaissance de M. Mesnard[2], qui m'a procuré les secours du Roi, qui m'a tenu lieu d'ami et de père, et à qui j'ai dû les plus doux biens de ma vie, le repos et la liberté, sauvegardes de la conscience. Je me suis donc occupé et trop laborieusement : je peux montrer une malle entière pleine de mes brouillons. Une vie trop sédentaire, des travaux forcés, les inquiétudes de tout genre m'ont rendu malade. J'ai changé de système. J'ai songé à reposer mon âme et à exercer mon corps ; les promenades solitaires et la vue de la nature ont peu à peu calmé mes sens : j'ai commencé à jouir quand je n'espérais plus rien. Tous les hommes sont entrés dans ma société, et ont servi à mon instruction. J'ai cherché mes amis dans les infortunés : souvent, à la vue de leur misère, j'ai connu le prix de ma médiocrité, et plus d'une fois, en essuyant leurs larmes, j'ai empêché les miennes de couler. Mais, dans cette espèce de loisir, n'ai-je encore pu servir ma patrie? Les méchants savent bien alarmer le peuple et en faire sortir des malédictions qui s'élèvent jusqu'au trône. N'ai-je pu y semer l'espérance, et en faire sortir des bénédictions? Entre mille rencontres, petites à la vérité, mais à ma portée, je me rappelle d'avoir calmé dans le parc de Versailles une Basse-Bretonne furieuse, qui voulait, me disait-elle, aller faire une sédition sous les fenêtres mêmes du Roi. C'était lors de la révolte du peuple pour les blés. Une autre fois, j'ai disputé avec un moissonneur athée. Le pain n'est pas le seul bien qui manque aux malheureux. La consolation est plus rare que l'or. Socrate, qui n'avait point d'emploi, et qui n'a point fait de livres, a passé sa vie dans ces oisivetés, et sans doute un jour viendra que ceux de mes travaux que j'estimerai le plus ne seront pas ceux que j'aurai confiés au papier.

[J'ai cependant beaucoup écrit, et j'écris tous les jours. Dans les plus forts accès de ma maladie, je n'ai pas passé un seul jour sans profiter d'un bon intervalle.] Si j'avais mis la même constance à quelque autre genre d'occupation, je pour-

1. *Voyage à l'Ile de France.*

2. Mesnard de Louichard, intendant général des postes à Paris.

rais me flatter de jouir à présent d'une aisance assurée : mais je n'ai point de métier, et, depuis neuf ans sans exercice, j'ai à peu près oublié celui d'ingénieur; ce qu'il y a de pis, j'ai perdu ma santé.

J'avais vu des batailles, j'ose dire avec fermeté; j'avais vu de sang-froid les tempêtes du Cap; j'avais parcouru avec plaisir une multitude de nations, et j'ai senti que je frissonnais, lorsque je passais la Seine en bateau; ma vue se troublait si je traversais une allée du Palais-Royal où il y avait du monde; des convulsions me saisissaient dans la foule d'une église si les portes en étaient fermées. Ce qu'il y a de plus étrange, ces symptômes ne me prenaient qu'à la vue des hommes, et disparaissaient dès que j'étais seul. Ma raison ne pouvait pas plus expliquer cette faiblesse qu'y résister. Tout ce que je sais, c'est que les facultés de mon âme ont été ébranlées. Ma tête ne peut supporter que le poids que je lui donne : de quel intérêt étranger oserais-je la charger? Il n'y a point d'emploi qui ne demande un apprentissage, et qui n'ait des devoirs à remplir. Mais quand la bonté même du ciel m'aurait donné le plus facile et le plus heureux de tous, celui, s'il en est, de ne faire que du bien, le préjugé cruel des hommes ne me forcerait-il pas de l'abandonner aujourd'hui? Mon frère est accusé de trahison [1]. Il est depuis quatorze mois dans les prisons de l'État. Je suis obligé de laver mon nom de la honte d'un crime infâme devant des ministres à qui je peux demander des récompenses d'honneur; de montrer ma douleur à des juges impassibles, et de la cacher à une sœur misérable qui me demande des nouvelles de ce frère, et qui en espère un jour des secours dans son indigence.

[O patrie! que d'autres concourent à votre grandeur! qu'ils laissent à la postérité des familles florissantes et des noms révérés! C'est aux hommes heureux à vivre pour vous; si vous réservez quelque gloire aux infortunés, c'est de mourir.] Je suis sous la main du Roi. C'est à lui qu'appartiennent des jours qu'il a soutenus, et qui ne sont pas soupçonnés de crime. Je suis prêt d'aller en Asie, en Afrique partout où l'on voudra, pourvu qu'on n'exige rien de mon intelligence

1. J'ai prouvé l'innocence de mon frère par des mémoires aussi inutiles à sa liberté que les miens le sont à ma fortune. (*Note de Bernardin.*)

troublée : je ne peux plus répondre que de mourir. Mais, s'il faut que je vive, que l'obscurité soit mon partage ; que j'habite quelque campagne ignorée, loin des amis inconstants, loin de la nécessité affreuse de supporter le mépris des hommes et d'avoir besoin d'eux. Ce n'est que dans la paix et le repos des campagnes que je mettrai quelque ensemble dans mes écrits confus, et ce n'est qu'à la vue du ciel que je recouvrerai mes forces.

Au premier moment d'intérêt que M. Necker a donné à mon infortune, je l'ai regardé comme mon protecteur. Je ne m'étais cru qu'au nombre de ses connaissances. Autrefois j'ai cherché à m'honorer de son suffrage ; autrefois j'aurais cherché à seconder ses vues patriotiques et profondes, si j'avais eu des talents à lui offrir. Aujourd'hui je n'ai plus que des malheurs, et il a à réparer et à prévoir ceux de l'État. J'ai cependant besoin de n'être pas calomnié, et que quelqu'un détermine pour moi les bienfaits du Prince. J'avais envie de tenter la voix du public en lui donnant l'histoire entière de ma vie. Il m'eût donné des larmes, mais j'eusse excité peut-être son indignation : la vengeance ne peut me consoler.

C'est à vous, madame, que je prends la liberté d'adresser mon apologie. Un homme vertueux, l'instigateur de mes travaux, me disait un jour qu'il n'avait tenu qu'à vous d'être la première femme de l'Europe. La voix de l'Europe vous assure cette place, si elle est donnée à la femme qui fait le plus de bien. Je remets entre vos mains le soin de ma fortune et de mon honneur. Un Athénien ne savait où cacher son trésor. Il le mit et le retrouva dans le sein de Minerve.

Je suis avec respect, Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE SAINT-PIERRE

Hôtel de Bourbon,
rue de la Magdelaine Saint-Honoré,
à Paris, ce 26 janvier 1780[1].

1. Manuscrit CXIX, folios 1-9.

II

LETTRE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE A MADAME DE GERMANY[1]

Madame,

[J'ai vu rompre mes liaisons avec vos amies, et deux fois j'ai été privé de l'honneur de vous voir pour avoir manqué de patience chrétienne dans une occasion, et avec une personne qui en avait besoin.] Cependant je n'ai dit qu'un mot, et ce mot était sans malignité. Pour qu'un si petit grain ait jeté de si profondes racines, il fallait, ce me semble, que le terrain y fût disposé. Quoi qu'il en soit, j'ai fait auprès de vous, madame, et auprès de vos amies, tout ce qui dépendait de moi et par lettres et en conversation, avouant mes torts, et le tout inutilement. Ces dames avaient pris leur parti, *j'ai pris le mien*[2].

[Si j'étais du nombre de ceux à qui toute société est bonne parce que toute société est indifférente, je regarderais ce petit événement comme une vapeur, et l'accueil qu'ici chaque maison réserve aux mécontents de la maison voisine me consolerait des agitations de celle que je quitte; mais je cherche des amis autour de moi, et en petit nombre; et quand ils m'ôtent leur confiance, je ne sais plus à qui donner la mienne.] D'ailleurs on ne court dans le monde que par ennuy, ou pour intriguer, ou pour s'amuser, ce qui ne convient ni à mon caractère ni à ma fortune. [Sans état, sans patrimoine, sans espérance, j'ai besoin de tout mon temps pour cultiver dans la retraite des talents bien médiocres], dont ma vie dépend. C'est, madame, une triste vérité à dire à une personne de votre état, qui ne voit rien de semblable autour d'elle, et dont peu de personnes voudraient faire l'aveu. Mais [je ne rougis pas plus d'alléguer la nécessité de vivre que la nécessité de mourir. Si, en sortant d'un travail dont le fruit doit être si amer, je cherche quelque douceur, quelque joie, la trouverai-je dans un hôtel[3]? J'y verrai de beaux équipages, et je

1. Les passages en italique sont ceux qui, dans l'original, ont été soulignés par l'ami auquel Bernardin avait soumis cette lettre; les notes en italique sont les commentaires qu'il a pris soin d'y ajouter.

2. *C'est dur.*

3. *Qu'est-ce que cela fait à un homme qui sait se mettre au-dessus de tout cela?*

vais à pied ; un nombreux domestique, et je fais moi-même mon ménage ; de jolies femmes, et je vis dans le célibat.] En vérité, un homme honnête qui ne demande rien à un homme riche lui donne en allant chez lui une forte preuve d'amitié. Mais le ton de la bonne compagnie que l'on ne trouve que là ! des évêques, des beaux esprits, des généraux, des fermiers généraux, des académiciens, des artistes, tous unis, vivant en frères, sans distinction et de bonne amitié ! Ah ! j'ai vu de ces arches-là ! Et, au premier signal de discorde, j'ai toujours vu l'animal le plus faible sacrifié[1].

[Après tout, je préfère le bon sens de la solitude[2] au bon ton de la société].

Mais c'est là où vous trouverez de la protection. Hélas ! l'homme ne protégea le cheval que pour l'asservir.

Et puis, si les loups et les tigres protégeaient, ce ne serait que pour dévorer. Oh ! protecteurs ! vous m'avez trop appris à vous connaître. Non, je n'en veux plus, après Dieu, d'autre que le Roi, le protecteur-né de tout bon Français. Je vis de ses bienfaits, et je veux les mériter en le servant de ma plume, si je ne le peux autrement. Délivré des chaînes que traînent tant de malheureux dans des tyrannies privées, je ne verrai que mes amis, mes égaux[3], des gens qui aient souffert, et qui malgré leurs malheurs soient capables d'indulgence, et de confiance, et d'intimité.

C'est à vous, madame, et à vos amies, que je suis redevable de la connaissance de M. de Challes, à vos bons offices que je dois une gratification du Roi, sans laquelle je me trouverais dans le plus cruel embarras. C'est encore à vous, madame, que je dois une infinité de démarches faites pour mon état, et ces raisons me font désirer d'être toujours admis à vous en témoigner ma reconnaissance, parce que la bienveillance me lie comme le bienfait. Mais je m'éloigne quand on m'en donne l'exemple[4], et quand, à la confiance, aux bons conseils, à l'intérêt témoigné dans la société, succède l'aigreur,

1. *Belle phrase.*

2. *On vous dira d'y rester.*

3. *Et vous voyez que ce sont de vos amis et de vos égaux que vous avez à souffrir ! Faut-il pour cela y renoncer ? Que gagnerez-vous à cela ?*

4. *C'est bien dur encore.*

l'examen des défauts, et le commencement d'une mauvaise réputation [1]. C'est, je le sais, un mal attaché à la nécessité d'être protégé, mais, je le répète, je ne veux point l'être. C'est ce que M. l'abbé Arnauld vous dira que je lui ai témoigné en tout temps, et dans une situation encore plus étroite que celle où je me trouve.

Il me reste, madame, à vous prier de me dire quel est le jour [2] de la semaine où il m'est permis de vous voir sans que je fasse ombrage à personne. Je le désire par rapport à vous-même, sans intérêt pour moi, sans crainte de me faire des ennemis et d'acquérir par eux une mauvaise réputation; depuis que j'ai vu l'estime publique s'acquérir par l'intrigue et se perdre par la calomnie, je n'en fais plus de compte.

[C'est donc pour vous, madame, pour votre conversation, votre esprit, et surtout votre ancienne amitié, que je désire voir lever un obstacle qui dure depuis trop longtemps.]

Mais si, par une fatalité attachée aux choses humaines, j'ai perdu en vous une amie, au moins je n'oublierai jamais que que vous avez cherché à m'être utile.

Agréez les assurances de respect et de reconnaissance... [3].

III

LETTRE D'HENNIN A BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

A Versailles, ce 18 novembre 1780.

Vous ne voulez donc pas, monsieur et ancien ami, que j'attende pour vous répondre le moment où il me sera possible de causer un peu avec vous. Votre troisième lettre est la soixante-dix-neuvième à laquelle je doive répondre aujourd'hui, et il y en a qui roulent sur des affaires pressées.

Je vous renvoie votre lettre à madame Necker, et la

1. *Et où prenez-vous ça?*

2. *Ce qui m'étonne, c'est que vous demandiez un jour après une telle lettre. Pour moi, je ne donnerais pas une minute, si elle m'était écrite. Le ton de dureté extrême qui la remplit m'éloignerait à jamais d'un homme qui s'avoue si peu fait pour la société, où tout le choque, et qui prétend ne pouvoir vivre qu'avec des amis, qui d'ailleurs est si mal prévenu pour le genre humain....*

3. Manuscrit, CXLVI, folios 60-61.

sienne[1]. Si je vous disais qu'il fallait ou ne pas écrire cette lettre, ou ne pas laisser madame Necker en repos qu'elle n'eût fait ce qu'elle paraissait disposée à tenter pour vous, vous me trouveriez peut être bien peu indulgent pour votre manière de voir les choses d'ici-bas, bien gâté par la bonne fortune.

Mon ami, vous êtes incurable, j'en suis désolé, mais je ne me brouillerai pas avec vous pour vouloir vous persuader que vous n'avez pas un ennemi, que les personnes dont vous êtes le plus mécontent sont celles qui ont le plus sincèrement cherché à vous obliger, que j'en ai la preuve complète, et qu'il ne tiendrait qu'à vous de tirer parti des hommes au lieu de vous plaire à les envisager et à les peindre du mauvais côté; qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde, et que la bassesse et le vice ne sont pas les seuls moyens de réussir.

Je me suis fait refuser deux ou trois fois pour vous obtenir quelque gratification du département. J'essaierai encore cette année. Je mettrai en mouvement M. de Rhaineval, et M. du Rival. Vous serez peut-être encore étonné que nous n'obtenions rien, parce que vous ne voulez pas concevoir qu'il est très facile qu'un ministre juste nous objecte qu'il a toutes les peines du monde à payer les services présents, et qu'il n'y a que ceux-là qui comptent, les autres n'étant que des actes de bonne volonté qu'on récompense, quand on le peut, en acheminant ceux qui les ont faits à mériter les grâces du Roi dans une des parties du Gouvernement. Quoi qu'il en soit, je ferai tout mon possible; si je ne réussis pas, j'en aurai une véritable peine, mais elle sera bien aggravée par la certitude que j'ai que vous en prendrez encore une plus fâcheuse idée de la manière dont les grâces s'accordent, et que jamais je ne pourrai vous en faire changer[2].

J'ai l'honneur d'être, avec le plus inviolable attachement, Monsieur et ancien ami, votre très humble et très obéissant serviteur,

HENNIN

J'avais écrit neuf heures hier lorsque j'eus fini la minute de

1. Cette lettre est perdue.

2. Tout cela est de la main d'un copiste. Ce qui suit est de la main d'Hennin.

cette lettre; je n'y voyais plus, je l'ai donnée à mon copiste, qui n'a pu l'expédier que ce matin, dimanche 19 novembre[1].

IV

LETTRE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE A MADAME NECKER

Madame,

J'ai pris la liberté de vous adresser, il y a quinze jours, un mémoire pour M. le comte de Vergennes et une réponse de M. Hennin[2] en vous priant de la communiquer à M. le Directeur général, et de l'engager à me faire rendre justice. Je vous priais en même temps d'avoir la bonté de me renvoyer ces papiers lorsque vous en auriez fait usage auprès de M. le Directeur général, et d'y joindre le mémoire[3] que j'avais eu l'honneur de vous adresser l'hiver dernier, dont j'ai égaré la minute. Je désire les rassembler pour les amis étrangers qui m'ont obligé, auxquels je n'ai pu satisfaire, dont j'ai cherché à faire connaître les noms, lorsque je gardais moi-même l'obscurité. Ils verront que, si je n'ai pas satisfait, je n'ai rien négligé, que ce n'est que la faute de ma fortune. J'en ai aussi besoin moi-même pour ma tranquillité. J'ignore bientôt ce que c'est que patrie, droit, humanité. En vain j'én retrouve le sentiment dans mon cœur...

Vous étiez ma seule espérance après Dieu.

Vous êtes sensible, bienfaisante...

J'y joindrai aussi, madame, le souvenir de vos démarches dont j'ai été aussi touché que d'un service rendu...

Quelque contraires que me soient de grands ingrats... d'avoir inspiré de l'intérêt aux âmes sensibles et vertueuses comme la vôtre[4].

1. Manuscrit CLIV, folios 33-34.

2. Je n'ai pas retrouvé cette lettre d'Hennin.

3. C'est l'apologie datée du 26 janvier.

4. Manuscrit CXLIII, folio 26.

LA MATIÈRE ET LA VIE

I

Depuis que les naturalistes ont entrepris l'étude des êtres inférieurs, que l'on range dans le règne des Protistes ou dans le monde des Microbes, ils ont, à plusieurs reprises, rencontré des objets qui pouvaient être pris soit pour des êtres vivants d'une extrême simplicité, soit pour des formes singulières de la matière inanimée. En pareille occurrence, les définitions classiques de la vie ont été d'un faible secours : les biologistes ont tranché ces cas douteux comme ils ont pu, et, en fait, ils sont parvenus à fixer les limites de leur domaine. Si donc on ne trouve pas de loi précise qui permette, à coup sûr, de distinguer l'être vivant du minéral, on peut au moins dégager les principes d'une jurisprudence provisoirement fixée par les arrêts rendus dans les cas litigieux. Je voudrais ici réunir les traits qui ont permis de caractériser les êtres vivants les plus simples, puis montrer, par l'analyse de ces traits distinctifs, que, bientôt peut-être, on verra s'effacer tout à fait la limite imprécise qui sépare encore le monde inanimé du monde vivant.

***

Les théories transformistes faisaient dès longtemps pressentir qu'on devrait trouver une forme vivante assez rudimen-

taire pour qu'on pût y voir l'état ancestral commun à tous les êtres animés. Déjà Oken avait prophétisé l'existence d'une matière vivante originelle, d'un « Urschleim », né spontanément au fond des mers durant l'évolution de la planète. En 1868, Huxley crut avoir découvert cet Urschleim sous sa forme palpable. Le célèbre naturaliste, examinant au microscope un limon marin conservé dans l'alcool, avait observé des masses irrégulières d'une substance muqueuse, semi-fluide, qui n'avait pas de forme définie, mais qui ressemblait, par sa structure physique, à la matière dont beaucoup d'êtres inférieurs sont formés. Il faut croire que cette apparence était fort convaincante puisque, plus tard, Hæckel et d'autres s'y trompèrent, qui n'étaient pas des débutants. Huxley, quoi qu'il en soit, pensa être en présence du cadavre d'un Protiste, remarquable par sa simplicité, et il n'hésita pas à inscrire cet être nouveau dans les cadres de la classification linnéenne sous le nom de « Bathybius Hæckeli ».

Le Bathybius, ainsi créé, eut son heure de célébrité. Il fut admis d'enthousiasme en un temps où l'état des esprits lui était favorable ; mais on ajouta peu à son histoire, et son droit à la vie ne fut soutenu que par des arguments tirés d'observations microscopiques. Avec le temps, l'enthousiasme est tombé, et l'on a fini par juger que l'aspect seul d'un objet aussi simple ne pouvait suffire à caractériser sa vie. Les biologistes continuent bien à croire qu'une substance, ayant les caractères physiques d'une matière vivante, se forme et s'accroît au fond des mers, en quelques points des grands abîmes pélagiques, mais ils s'accordent pour penser qu'il faudrait de nouvelles preuves pour démontrer la vie de cet être problématique. Le Bathybius, auquel les traités de zoologie consacraient naguère un chapitre, n'est plus cité qu'en note ; tenu en suspicion par les naturalistes, il est, pour le moment, rendu aux physiciens qui n'ont cure de s'en occuper.

Tandis qu'on perdait ainsi l'espoir de trouver dans le fond des mers l'être vivant primordial, les savants modernes arrivaient par des voies imprévues à découvrir un nouvel Urschleim dans leurs laboratoires. Il s'agit cette fois, de microorganismes dont les propriétés ont été reconnues avant que l'on sût quelque chose de leur structure ou de leur aspect ; on

continue à les nommer « microbes invisibles », bien qu'on soit, en définitive, parvenu à les entrevoir.

Ces êtres ont été découverts par les savants qui cherchaient à étendre la théorie pasteurienne des maladies épidémiques. Les efforts faits pour découvrir les microbes de toutes les maladies contagieuses ayant montré, dans nombre de cas, l'impuissance de l'observation microscopique, on aurait pu en inférer que, là où l'on ne voyait rien, les microbes n'existaient pas ; mais, alors que l'on connaissait déjà, dans certaines maladies épidémiques, des organismes pathogènes de très petite taille, malaisés à découvrir, il ne paraissait pas admissible que le fait d'être visible avec nos microscopes imparfaits constituât pour l'être vivant un caractère indispensable. On a préféré concevoir l'existence de microbes échappant à nos moyens d'observation, et l'on a ainsi créé tout un monde d'êtres qui sont, pour ainsi dire, purement pasteuriens, puisqu'on les définit surtout par la constatation des maladies qu'ils donnent. Ces microbes invisibles sont cependant restés hypothétiques tant qu'on a connu seulement leurs propriétés infectieuses. Il a fallu qu'on sût aussi quelque chose de leur structure pour leur donner droit de cité dans le monde vivant : l'expérience a mis hors de doute l'authenticité de ces êtres du jour où elle a prouvé qu'ils sont formés de grains minuscules, restant en suspension dans les liquides et capables de se multiplier. Il suffira ici d'indiquer comment cette preuve a pu être donnée pour le microbe de la « péripneumonie bovine », qui est à la fois l'un des géants du monde nouveau et l'un des mieux connus de ses représentants.

Cet organisme existe dans la sérosité pulmonaire des bestiaux malades : si l'on sème une gouttelette de cette sérosité dans un bouillon stérile, on obtient un bouillon de culture capable de reproduire la maladie par inoculation. Le bouillon de culture ainsi préparé, qui renferme sans doute des milliers de microbes, ne paraît différer du bouillon limpide initial que par une opalescence à peine perceptible ; on peut le filtrer à travers les bougies de porcelaine poreuse qui servent communément à stériliser les liquides, sans qu'il perde ses propriétés pathogènes. Ceci montre qu'il s'agit bien d'un être dont la taille est inférieure à celle des microbes qu'on

connaissait, puisqu'il passe à travers des filtres où ceux-ci seraient retenus. Mais, comme on a pu, d'autre part, trouver des filtres assez fins pour rendre à nouveau le bouillon inoffensif et limpide, on est fondé à croire que ce microorganisme, comme les autres microbes, est formé de grains très minimes, restant en suspension dans le bouillon, et non d'une substance liquide ou dissoute qui traverserait tous les filtres. On a d'ailleurs réussi à distinguer ces grains dont on soupçonnait l'existence : en employant des dispositifs convenables pour reculer les limites de visibilité, on a pu voir au microscope, dans une goutte de bouillon contaminé, des points brillants, qui attirent l'attention par leur mobilité, mais qui restent aussi déliés au regard de l'observateur que les plus lointaines étoiles visibles dans le ciel.

Le bactériologiste n'a plus aujourd'hui à douter de la vie de ces grains minuscules : il ne peut pas établir de différences essentielles entre ce bouillon, où l'on cultive le microbe de la péripneumonie bovine, et les liquides où vivent d'autres microbes indiscutables et bien connus. On peut manier les uns et les autres, suivant les mêmes lois précises que Pasteur indiqua. Les microbes invisibles, comme les autres, se multiplient par semis; leur propagation dans le monde est, de même, marquée par des épidémies; au laboratoire, enfin, on leur trouve une fragilité commune à tous ces êtres, qui laisse aux hommes l'espoir de se défendre d'eux : par les moyens courants de stérilisation, par le chauffage, par l'emploi des antiseptiques ou même par la filtration, on peut rendre inoffensives les cultures de microbes invisibles. On ne manque donc pas de raisons pour admettre dans le monde vivant les premiers représentants de cette flore ultra-microscopique, dont l'étude promet d'être féconde en résultats.

***

Dans les cas extrêmes qui viennent d'être rappelés, ce n'est plus la forme extérieure qui peut servi à caractériser l'être vivant : la gelée du Bathybius, le liquide de culture d'un microbe invisible sont, pour nos moyens d'observation actuels, des objets aussi amorphes qu'une colle de pâte

épaisse ou qu'un empois d'amidon dilué. Pour définir l'être vivant on en sera donc réduit à trouver les caractères d'une « matière vivante » qui n'a pas nécessairement de forme bien définie. Une certaine structure intime et des propriétés d'un ordre très particulier sont les traits essentiels qui servent à reconnaître cette matière vivante dans les cas douteux.

Ce qu'on a dit du Bathybius et des microbes invisibles montre assez que les biologistes ont pu admettre deux types possibles de *structure physique* pour la matière vivante : l'état de gelée et l'état de granules ultra-microscopiques en suspension dans un liquide; mais, en aucun cas, on n'a pensé qu'une matière liquide, dissoute ou gazeuse puisse être douée de vie.

Le pouvoir pathogène, qui a fait, d'autre part, soupçonner l'existence des microbes invisibles, est évidemment une propriété particulière qui se rattache à tout un ordre de phénomènes dont il faut examiner l'ensemble. La respiration est le plus anciennement connu de ces phénomènes : de tout temps, le souffle a caractérisé la vie. Dès le temps de Lavoisier, on reconnut la généralité de ce caractère, quand il fut avéré que les plantes même respiraient, et l'on en pressentit la nature quand l'illustre chimiste, rapprochant la respiration des combustions en général, eût comparé l'être vivant à la machine qui transforme du combustible. Par là, apparut la première forme claire de cette notion fondamentale : *l'être vivant est un agent actif de certaines transformations de la matière inerte.* Après les premières études de Pasteur, l'image du ferment, dont une semence infime met en train le bouillonnement de la cuve, démontra mieux encore cette notion de la puissance des êtres vivants. Elle apparaît dans toute son ampleur pour le microorganisme qui déchaîne l'épidémie, pour le microbe invisible qui terrasse un bœuf. L'histoire même de ces microbes invisibles montre qu'aujourd'hui cette notion arrive à donner un symptôme essentiel de la vie : *la matière vivante ne s'accroît qu'au prix de combustions, de fermentations ou d'épidémies.*

Ces deux ordres de faits, bien qu'ils n'aient pas toujours été placés au premier plan des définitions de la vie, ont pourtant conquis, dans la pratique, l'importance prépondérante; s'ils ne donnent pas, à eux seuls, une image complète de

l'être, ils en fournissent déjà une esquisse reconnaissable à laquelle il ne reste que peu de chose à ajouter.

On sait encore que, même sous ses formes les plus simples, la matière vivante s'accroît en gardant sa structure. On alla jusqu'à penser que le Bathybius pouvait couvrir de sa gelée informe le fond de tous les océans du globe ; de même, il s'impose à l'esprit que la matière d'un microbe invisible est susceptible de s'accroître, puisque les maladies qu'elle donne ont un caractère contagieux. Il faut remarquer cependant que cette propriété d'accroissement peut, au premier abord, passer pour fort insignifiante ; elle est d'une nature banale et appartient à des objets de toutes sortes : le salpêtre s'accroît sur les murs des étables, la crème se développe sur le lait, des formes infiniment variées de la matière inanimée croissent sans cesse sous nos yeux. Si l'on veut trouver là un caractère distinctif ayant quelque valeur, il faudra préciser *le mode d'accroissement* de la matière vivante.

A titre accessoire enfin, il faut noter que la vie est subordonnée à quelques conditions qui ne s'écartent pas de certaines limites : le microbe de la péripneumonie bovine vit dans le bouillon de viande, comme beaucoup de micro-organismes ; comme eux aussi, il est détruit par la chaleur. Il est vraisemblable que les biologistes feraient, pour le moment, quelques difficultés avant d'admettre l'existence d'un organisme capable de prospérer dans l'huile bouillante. Mais, de ce côté, tout est question de degré : au temps où Pasteur fixa les techniques précises de stérilisation, il fallut admettre que certains germes ne sont pas tués dans la vapeur d'eau bouillante, et l'on a découvert depuis toute une flore des sources thermales. Le savant peut donc s'attendre à voir s'élargir le domaine étroit des conditions où la vie est possible, mais seulement par degrés insensibles.

Tels sont les caractères qui ont servi à distinguer les êtres vivants les plus simples. Ces caractères ne se laissent d'abord saisir que sous des formes générales, imprécises. Une analyse attentive peut bien servir à les préciser davantage, mais elle n'aboutit qu'à faire mieux apprécier l'incertitude de leur valeur.

II

Les êtres vivants ne naissent pas par génération spontanée : on ne peut les obtenir qu'à partir de germes préexistants, mais il suffit de placer un seul germe dans des conditions favorables pour obtenir des masses volumineuses de matière vivante. Le semis d'un microbe unique suffit à contaminer tout un bouillon de culture ; un œuf de puceron peut, à lui seul, devenir l'origine des générations qui peupleront un rosier. L'observation a facilement montré que cet accroissement à partir d'un germe n'est pas un agrandissement d'ensemble, comme serait l'accroissement d'un ballon de baudruche que l'on gonflerait. Le germe initial ne s'accroît jamais qu'en se multipliant : il produit une multitude de petites masses semblables à lui, disséminées ou réunies, mais toujours distinctes, auxquelles on donne le nom de « cellules ».

Quand on sème un microbe dans un milieu où il peut vivre, son corps minuscule ne prend qu'un faible accroissement, mais bientôt il se scinde en fragments semblables à lui ; chacun de ces fragments subit le même sort, et, par la répétition de ce phénomène, il se forme en peu de temps, à partir de la cellule initiale, une multitude de cellules semblables, disséminées dans le liquide de culture. Si, de même, on observe le premier développement d'un œuf de grenouille, on voit cet œuf, cette cellule initiale, qui ressemble à un minime grain de raisin noir, se scinder d'abord en fragments ; mais tous ces fragments restent accolés les uns aux autres et le jeune têtard apparaît sous l'aspect d'une grappe, formée de grains semblables à l'œuf ; son accroissement résulte du fait que chaque grain se divise périodiquement en deux parties qui se développent un peu, chacune pour son compte, puis se divisent de nouveau. Les masses volumineuses de matière vivante, le corps d'un homme ou le corps d'un chêne, sont ainsi résolubles en grains de petite taille, en cellules, qui en sont les unités constitutives. L'être vivant apparaît comme une colonie de cellules ; le problème de son accroissement s'est

trouvé décentralisé par la « théorie cellulaire » et ramené à celui de la croissance et de la multiplication de ces masses minuscules de matière vivante.

Or, il ne manque pas de cellules qu'on peut isoler sous le microscope et dont on peut suivre l'histoire. Toutefois, depuis soixante ans que les biologistes contemplent ce spectacle jusqu'à en être rassasiés, ils ne l'ont pas encore complètement compris. Après avoir observé et décrit les détails les plus minutieux dans ce monde complexe de la cellule, ils arrivent à la conviction que l'essentiel leur échappe et qu'ils n'aboutissent qu'à des conceptions hypothétiques. Au moins peut-on, de leur travail, dégager les faits généraux qui amènent à prolonger la théorie cellulaire par les « théories micellaires ».

La cellule se montre sous son aspect le plus suggestif au moment où, formant encore une masse unique, elle est sur le point de se scinder en deux parties égales. On n'y voit pas alors le noyau central, qui avait sans doute trop exclusivement fixé l'attention des observateurs; la cellule, à ce moment, est comparable à un grain de raisin ovoïde : une fine pellicule l'enveloppe; sa masse est formée d'une gelée dans laquelle sont englobés, comme les pépins dans le grain de raisin, divers corpuscules qui se distinguent les uns des autres par leurs formes, leurs positions, leurs réactions microchimiques.

La pulpe cellulaire n'est pas une matière liquide, bien que l'eau forme souvent plus des quatre cinquièmes de son poids : c'est une sorte d'éponge imbibée, dont une fine trame de substances solides maintient la consistance et la forme. On voit au microscope cette trame solide, on parvient même quelquefois à y distinguer de minimes granules qui paraissent les plus délicats de ses éléments constituants, trop ténus ou trop transparents pour qu'on en puisse suivre les transformations et le sort. Mais ce qui apparaît surtout au premier examen de la trame, ce sont des dispositions d'ensemble, des figures formées par le groupement de ces granules presque indistincts : tantôt des surfaces entre-croisées qui limitent des alvéoles comparables à celles de la mousse de savon, tantôt des fibrilles enchevêtrées en mailles de filet ou groupées en faisceaux réguliers. Seulement ces aspects d'ensemble varient

avec le temps, à mesure que chaque cellule se divise ou s'accroît; ils varient aussi de cellule à cellule. Les théories qui ont voulu donner de l'importance à l'une ou l'autre de ces dispositions structurales se sont perdues par leur variété même ou par leurs contradictions, et l'on a dû admettre que la connaissance détaillée de ces aspects variables n'aboutit à aucun enseignement utile sur la structure intime de la pulpe cellulaire. Ainsi, l'examen de la forme changeante des nuages, des brouillards, des gouttes de pluie ou des glaciers n'apprendrait pas au chimiste que l'eau est formée de molécules et ne lui fournirait sans doute aucune raison pour le supposer.

Heureusement, l'évolution des corpuscules, des pépins englobés dans la pulpe cellulaire, est plus constante, et, par suite plus instructive. Au moment où la cellule s'apprête à la division, on voit ces corpuscules réunis vers son centre et symétriquement disposés par couples. Bientôt les deux corpuscules de chaque couple se séparent en continuant à se faire vis-à-vis ; puis, comme dans une figure de ballet exactement réglée, chacun s'écartant de son partenaire se dirige vers l'une des extrémités de la cellule. Ainsi, deux groupes parfaitement semblables se réunissent vers les deux extrémités de la cellule; une division définitive s'opère alors, qui sépare en deux la cellule elle-même, et les deux cellules nouvelles contiennent, dès l'époque de leur isolement, des parts exactement égales de ces corpuscules distincts. A travers l'histoire de chaque cellule, ces petits corps ne restent pas identiques à eux-mêmes : on voit varier leur forme, leur transparence, leur aptitude à fixer les teintures; certains se groupent dans le noyau qui se forme après la division cellulaire, d'autres restent dans le protoplasma périphérique de la cellule; mais les uns comme les autres semblent garder leur individualité. Quoi qu'il en soit, au moment où une nouvelle division de la cellule se prépare, leurs caractères primitifs se retrouvent : seulement, à la place qu'occupait chacun d'eux, c'est un couple de corpuscules identiques qu'on voit paraître. Chacun d'eux, en définitive, s'est dédoublé, et tout est prêt, dès lors, pour que le spectacle compliqué de la division cellulaire se renouvelle sous les mêmes aspects.

Devant la complexité inattendue de ces phénomènes, il a bien fallu tout d'abord reconnaître que la petite masse d'une cellule n'est pas un objet simple ni une unité irréductible. Le microscope suffit à révéler en elle un monde complexe, une sorte de société où les corpuscules visibles sont déjà des individualités distinctes. Une première dissection grossière avait permis de séparer en cellules les grandes masses de matière vivante ; voici que la cellule à son tour doit être disséquée et réduite en parties plus simples, en unités élémentaires. La solution du problème de la structure et de l'accroissement de la matière vivante dépend uniquement de la façon dont on conçoit cette seconde décentralisation.

Or l'histoire même des progrès de notre connaissance impose ici la conception à adopter. De quelque façon qu'on l'ait considéré, l'accroissement de la matière vivante a toujours paru dépendre de la multiplication d'unités distinctes ; aucun être ne s'accroît au delà d'une certaine mesure : chaque race envahit son domaine, non par l'agrandissement, mais par la multiplication de ses individus ; aucune cellule ne dépasse une taille minime et un œuf ne donne un être que par des fragmentations répétées ; dans la cellule enfin, la croissance s'accompagne de la multiplication de parties qui ont une individualité distincte, de ces corpuscules qui présentent seuls une histoire uniforme, au milieu de la variabilité apparente des phénomènes. Au terme de ces conceptions successives, on a dû naturellement supposer que les éléments ultimes de la matière vivante ne dépassaient jamais non plus une taille minime dans leur accroissement, mais qu'ils se fragmentaient périodiquement et se multipliaient sans perdre leurs propriétés.

La logique de Spencer et l'imagination de Darwin, comme l'effort des plus patients observateurs, ont abouti en définitive à des conceptions de cette sorte, et les théories ne diffèrent que par des complications secondaires qu'elles introduisent arbitrairement. On peut donc garder le terme ancien de « micelles » pour désigner ces éléments primordiaux de la matière vivante et, pour définir les micelles, il suffit de grouper les seules propriétés que l'hypothèse prescrit d'attribuer à ces éléments simples.

Les micelles sont capables de croître ou de se diviser sans perdre leurs caractères ; elles sont, par là même, distinctes de la « molécule insécable » des chimistes qui ne peut donner que des fragments ne lui ressemblant pas. Nous devons donc concevoir les micelles comme des *groupes de molécules*, comme des grains de fine poussière. Ces grains micellaires formant la trame solide de la pulpe cellulaire, le squelette de cette éponge toujours imbibée d'eau, on doit admettre que l'édifice de la micelle ne se désagrège pas dans l'eau, que *les micelles sont insolubles*. Enfin, l'impossibilité d'observation étant la raison d'être essentielle de la théorie, on doit supposer que *les micelles sont en général ultra-microscopiques*. Rien ne permet d'ailleurs de préjuger de leur taille exacte : dans le monde cellulaire, il existe évidemment des micelles de diverses natures et de diverses grosseurs, et il n'est pas impossible que quelques-unes des plus fines granulations qu'on sache distinguer, soient simplement des micelles.

Les théories micellaires, prises ainsi sous leur forme la plus générale et la moins incertaine, donnent de l'être vivant une image relativement simple qui fixe les traits essentiels de sa structure et de son mode d'accroissement. Un être apparaît alors comme un amas de poussières de diverses natures, cimentées par un liquide aqueux, groupées en constellations cellulaires et provenant, par multiplication, des poussières initiales que contenait la cellule primaire. Dès que cette notion est acquise, mais seulement à partir de ce moment, on peut préciser les termes d'une définition de la matière vivante : toute matière vivante *doit être formée de micelles insolubles et s'accroître par leur multiplication*.

Certes, la définition ainsi posée n'a pas toute la perfection désirable, puisque les micelles sont généralement ultra-microscopiques et qu'on ne pourra pas directement les voir ; mais on aboutit au moins à un énoncé clair et concis, et c'est à coup sûr un progrès. Il restera, dans la pratique, à faire une étude attentive de toute matière douteuse ; on la déclarera douée de vie si l'on a quelques bonnes raisons de supposer que sa structure et son mode d'accroissement sont conformes à la définition proposée. C'est d'ailleurs exactement ce qu'on a fait quand s'est posée la question des microbes

invisibles : formés de grains ultra-microscopiques, insolubles et capables de multiplication, ils correspondent trait pour trait à la définition même des micelles. Bien que rien n'empêche logiquement de croire que le corps d'un microbe invisible soit formé encore d'un petit groupe de micelles, ces êtres donnent, au moins dans l'état actuel de nos connaissances, l'image théorique la plus simple de la matière vivante que les conceptions micellaires nous permettent d'imaginer. C'est bien dans ce monde invisible que les savants modernes peuvent espérer logiquement rencontrer un Urschleim formé de micelles solitaires et libres.

La structure micellaire et le mode d'accroissement par bipartition des micelles sont les seuls traits de ressemblance physique qu'on puisse concevoir entre les êtres vivants. C'est en supposant dans tous les êtres l'existence de ces caractères communs qu'on prend le droit de parler de « matière vivante », en général, et de comparer la substance qui forme le corps d'un homme à celle qui constitue un microbe invisible. Mais ce droit existe, dès lors, autant que celui dont on s'autorise pour comparer un cristal de sucre à un cristal de sel, et pour réunir sous une dénomination unique les formes multiples de la « matière cristallisée ». La notion de micelle devenant ainsi le point de départ nécessaire d'une définition précise de la matière vivante, il serait légitime de croire que le monde vivant restera longtemps séparé du règne minéral, si les théories micellaires ne pouvaient en aucun cas s'appliquer à d'autres objets qu'aux substances vivantes. Mais il n'en est pas ainsi : les physiciens ou chimistes, appliquant des méthodes complètement différentes, arrivent de leur côté à concevoir qu'un grand nombre de matières minérales, dites inanimées, peuvent prendre un état micellaire et posséder alors un ensemble de propriétés comparables à celles qui nous ont permis de définir confusément la vie.

III

Ce n'est pas d'observations microscopiques que les physicochimistes ont déduit la structure de la matière ; ils ont posé

a priori leurs hypothèses pour expliquer certaines propriétés que l'expérience leur révélait. Les théories établies dans ces conditions n'ont de valeur qu'autant qu'elles se montrent fécondes, et elles prennent d'autant plus de probabilité qu'elles permettent de prévoir, de comprendre ou de coordonner des phénomènes nouveaux. A ce point de vue les théories moléculaires ont fait leurs preuves[1]. C'est en cherchant à appliquer ces théories à l'étude des dissolutions qu'on est amené à concevoir l'existence de micelles dans le monde inorganisé.

Quand un corps se dissout dans un liquide, on admet qu'il se fragmente en un grand nombre de particules invisibles, disséminées dans la solution; on peut appliquer la désignation générale de « monades » à ces particules quelles qu'elles soient. Les propriétés de chaque solution dépendent de deux facteurs : d'une part la nature et, d'autre part, le nombre des monades qu'elle contient. Supposons qu'on ait fait dix litres d'eau sucrée avec cent grammes de sucre ; cette solution aura deux catégories de propriétés. D'une part, certains caractères, tels que le goût ou les propriétés chimiques permettent aisément de distinguer cette eau sucrée d'une eau salée, d'une eau alcoolisée ; ce sont là des propriétés personnelles et distinctives qui dépendent évidemment de la nature des monades de sucre. D'autre part, cette eau sucrée a des caractères qui peuvent appartenir à des dissolutions de toutes sortes : elle se congèle quand on la refroidit à une température inférieure à celle de zéro, mais une solution de dix litres d'eau alcoolisée contenant treize grammes d'alcool gèlerait, par exemple, à ce même degré. La température de congélation est donc un caractère indépendant de la nature des monades de sucre, mais dépendant, par contre, de leur nombre : en effet, si l'on ajoute du sucre à la dissolution, sa température de congélation baisse; si on en retire, la dissolution gèle à un degré plus haut.

Cette distinction étant faite, on a le moyen d'apprécier, au moins d'une façon relative, le nombre des monades qu'une dissolution contient. Des quantités égales d'une eau sucrée et d'une eau alcoolisée, qui gèlent à la même température , doi-

1. Voir dans la *Revue* du 1er mai 1904 l'article de M. L. Houllevigue *la Matière et les Atomes*.

vent contenir un même nombre de monades ; cent grammes de sucre et treize grammes d'alcool sont ainsi des « poids équivalents » donnant, dans l'eau, le même nombre de fragments. En principe, ces poids équivalents restent les mêmes quand on change de dissolvant : si l'on fait, avec un liquide autre que l'eau, des quantités égales de deux solutions contenant, l'une cent grammes de sucre, l'autre treize grammes d'alcool, ces solutions auront encore des caractères communs. Mais cette règle n'est pas absolue, et l'étude des exceptions montre que les monades des corps dissous peuvent avoir, suivant les cas, une constitution plus ou moins compliquée.

Étudions les solutions de tannin. Si l'on prend l'acide acétique comme liquide dissolvant, on trouve que quatre-vingt-quinze grammes de tannin équivalent à treize grammes d'alcool ou à cent grammes de sucre, et cette conclusion est justifiée par un grand nombre de faits. Mais si l'on fait, avec les mêmes poids des trois substances, des quantités égales de solutions aqueuses, on obtient un résultat exceptionnel et imprévu : la solution de tannin ne présente aucun caractère en commun avec les deux autres ; elle se comporte comme si elle contenait dix fois moins de monades ; il faudrait mettre dans l'eau près d'un kilogramme de tannin pour obtenir une solution de ce corps comparable à celles que donnent les poids équivalents de sucre ou d'alcool. Le tannin peut donc exister au moins sous deux états. Dans l'acide acétique, et aussi dans d'autres dissolvants, il suit les règles générales : un même poids de ce corps donne, dans toutes les solutions, un même nombre de particules ; on dit alors que le tannin est à l'état de « dissolution véritable ». Mais dans l'eau, il ne subit qu'une dissociation imparfaite ; il donne des monades moins nombreuses et, par conséquent, plus volumineuses et plus complexes : on dit qu'il est alors à l' « état colloïdal ».

C'est dans les solutions véritables que la matière atteint le terme extrême de sa dissociation. Pour fragmenter un morceau de sucre, on ne connaît pas de moyen plus parfait que la dissolution. Les monades simples que ce corps donne dans l'eau peuvent bien encore être subdivisées, mais ce n'est qu'au prix d'actions chimiques par lesquelles l'individualité du sucre disparaît. Dans un moût sucré qui fermente, on constate

ainsi que le nombre des monades augmente graduellement, sans qu'on ajoute de matière; mais le liquide d'abord « sucré » devient « alcoolisé »; les fragments des monades primitives qu'on retrouve dans le moût fermentés ont, non plus des particules de sucre, mais des particules d'alcool. On applique spécialement le nom de « molécules » aux monades simples des dissolutions véritables, aux parcelles ultimes et insécables d'un corps. A l'état colloïdal, au contraire, la division de la matière n'est pas poussée si loin : les molécules du tannin, libérées dans l'acide acétique, restent réunies dans l'eau en monades plus complexes et moins nombreuses, en grains grossiers, qu'on doit concevoir comme des *groupes de molécules ultra-microscopiques et insolubles*; ces groupes de molécules de matière inanimée ont ainsi les mêmes caractères essentiels que les « micelles » de la matière organisée.

Les colles, les gommes, les gélatines, les encres, l'amidon prennent dans l'eau, comme le tannin, l'état colloïdal. Les solutions que donnent ces corps se distinguent d'ailleurs souvent par une opalescence ou par des colorations caractéristiques et se placent ainsi, à première vue, entre les liquides franchement troublés par des poussières en suspension et les solutions limpides où la matière atteint l'état moléculaire, entre une eau boueuse et une eau sucrée. Enfin, par l'emploi des dispositifs même qui ont permis de distinguer les microbes invisibles, on a pu aussi voir dans certaines solutions colloïdales de minuscules granules autonomes, qui apparaissent encore comme des points brillants infiniment déliés et animés de mouvements actifs. A l'état dilué, en un mot, les colloïdes présentent tous les caractères apparents des cultures de microbes invisibles.

Mais ce n'est pas encore là, peut-être, leur aspect le plus suggestif. Quand on évapore en partie le liquide d'une solution colloïdale, les monades se réunissent en trames spongieuses : il se forme des gelées ou des empois épais qui se gonflent dans l'eau avant de s'y dissocier et qui gardent longtemps une forme et une individualité. Dans ces conditions nouvelles, les colloïdes prennent l'aspect qu'avait le Bathybius. La gelée colloïdale du Bathybius possède évidemment la struc-

ture micellaire autant que les microbes invisibles ou que la matière vivante en général. Il faut admirer, en définitive, la sagacité dont Huxley fit preuve quand il reconnut par un simple examen l'analogie des substances colloïdales et des substances vivantes; cette analogie a acquis toute sa précision par la convergence des théories qui résument les observations des naturalistes et les expériences des physiciens.

Quelque chose manque, cependant, pour justifier entièrement la comparaison entre l'état vivant et l'état colloïdal : les biologistes, pour arriver à la conception des micelles, ont lié le problème de l'accroissement au problème de la structure; il reste donc à savoir si les colloïdes simples sont encore comparables à la matière vivante par leurs modes de croissance et de formation. Dans l'état actuel de nos connaissances, cette question ne comporte pas de réponse définitive; on peut pourtant la préciser par des exemples.

Quand on laisse du bouillon limpide dans un récipient, il ne tarde pas à se troubler et des microbes y pullulent. Si ces microbes sont visibles, on constate qu'ils se reproduisent par des divisions répétées ; s'ils sont ultra-microscopiques, on admet encore qu'ils se multiplient par le même moyen. Dans ce dernier cas on fait une hypothèse entièrement vraisemblable, mais dont la preuve directe manque. Une seule certitude est acquise : on sait, depuis les travaux de Pasteur, qu'il faut un germe, un microbe initial, pour que le phénomène se produise; le bouillon stérilisé par la chaleur et gardé en vase clos reste limpide; des microbes, visibles ou non, ne s'y forment jamais par « génération spontanée ».

Si, de même, on laisse une dissolution d'acétate de fer dans un flacon, on la voit bientôt brunir et se troubler; il s'y forme des quantités de plus en plus grandes d'oxyde de fer colloïdal qui, finalement, se rassemble au fond du vase en une sorte de gelée. Le simple aspect des phénomènes ne révèle pas de différence essentielle entre ce mode d'accroissement d'un colloïde minéral et le mode d'accroissement d'une matière vivante. Mais ce qu'on ignore, c'est le « mode de naissance » du colloïde minéral. Une solution limpide d'acétate de fer, mise en vase clos et privée de toute trace d'oxyde de fer, se troublerait-elle encore avec le temps? L'oxyde de fer colloïdal

est-il produit par génération spontanée? C'est ce qu'aucune expérience ne peut encore nous apprendre.

Il est utile, cependant, de rappeler ce que l'on sait, à ce sujet, des cristaux, mieux connus que les colloïdes. La propriété remarquable de l'accroissement à partir d'un germe se présente, dans certains cas, pour le cristal comme pour l'être vivant. Des cristaux de glycérine peuvent se former dans ce liquide quand on y sème un germe et cependant ne naissent pas communément par génération spontanée; ces cristaux même étaient restés inconnus jusqu'au jour où l'on découvrit, par hasard, les premiers germes de glycérine cristallisée, qu'on a depuis propagés par semis. Mais, dans le monde des cristaux, cette propriété n'est pas d'une généralité absolue : les cas sont nombreux, au contraire, où des germes cristallins peuvent se former spontanément dans un liquide. Le pouvoir ou l'incapacité de génération spontanée sont ici deux cas possibles, entre lesquels on ne peut pas établir de distinction tranchée. Si même les colloïdes étaient reconnus, dans certains cas, capables de naître spontanément, il ne s'ensuivrait pas fatalement qu'on doive renoncer à la comparaison de l'état colloïdal et de l'état animé.

Au reste, la comparaison entre colloïdes et matière vivante, qui demeure imprécise sur ce point, prend par ailleurs une force nouvelle : les biologistes, en poursuivant l'étude de la respiration, de la fermentation et de la maladie, arrivent à des notions qui sont connues des chimistes et des physiciens; de ce côté encore, c'est à des propriétés banales des colloïdes qu'il semble qu'on doive ramener les propriétés caractéristiques de l'être vivant.

IV

Les fermentations et les putréfactions apparaissent comme les phénomènes naturels les plus communs par lesquels des matières chimiques complexes sont ramenées à des états plus simples. L'idée que de semblables phénomènes ont un rapport étroit avec la vie est d'origine assez ancienne : Mitscherlich lui donnait une forme imagée en disant que « la vie

n'est qu'une pourriture », et, quand Claude Bernard voulait plus tard indiquer que l'état vivant est toujours accompagné et caractérisé par la simplification, la destruction de matières complexes, il aboutissait à cet énoncé paradoxal : « la vie, c'est la mort ». Mais au temps même où l'on sut que la vie s'accompagnait de phénomènes de cet ordre, on pouvait croire que les fermentations comme les combustions étaient possibles en l'absence d'êtres vivants, et l'on envisageait la transformation d'un moût sucré en boisson alcoolique comme une simple réaction chimique. Il semblait, en conséquence, que les phénomènes chimiques de la vie avaient un caractère banal et que les seuls progrès de la chimie pure suffiraient à les expliquer. Ce fut, en un temps, le plus grand espoir des théories « matérialistes ». L'œuvre de Pasteur sembla ruiner cet espoir, et ce fut sans doute la raison essentielle des polémiques ardentes qu'elle souleva.

On peut dire, d'un mot, que Pasteur présenta les fermentations en général comme des phénomènes « cellulaires ». Partout où l'on croyait connaître la fermentation comme un phénomène autonome, il chercha la cellule vivante, active, et il la découvrit. Il eut le génie de comprendre que les cellules microscopiques d'une levure, disséminées dans la cuve où une fermentation s'accomplit, ont en définitive le même rôle que celles qui forment par leur réunion le corps d'un animal ou d'une plante. Certes, entre ces deux cas il existe, en première apparence, un contraste frappant que notre langage même exprime. Dans la cuve, où le moût se transforme en vin, les minimes globules de la « levure » vivante n'attirent pas l'attention : c'est le liquide bouillonnant qui la fixe ; on dit que « le moût fermente », et cette expression même indique qu'on fait abstraction de la levure qu'il contient. Quand on se trouve, au contraire, en présence de la masse volumineuse d'un animal ou d'une plante, on dit que « l'être respire » en rapportant le phénomène à la matière vivante même et non aux aliments que l'être a absorbés et qui constituent pourtant, en réalité, le combustible qui se transforme. Les deux cas, cependant, sont exactement comparables : quand les cellules de l'être sont devenues inertes après sa mort, toutes les matières combustibles, que son corps contient encore, cessent

de se transformer et la respiration s'arrête ; de même, quand on a chauffé un moût sucré assez pour y tuer les cellules vivantes des microbes qu'il renferme, les transformations chimiques sont suspendues ; il cesse de fermenter. L'existence de cellules vivantes est, dans un cas comme dans l'autre, une condition nécessaire : si l'on avait voulu, après les travaux de Pasteur donner une stricte logique au langage, on aurait dû dire que « la levure fermente » comme on dit que « l'être respire ».

Ainsi, le problème de la fermentation ou de la respiration s'est trouvé ramené, par une première analyse, à une question générale de physiologie cellulaire. Mais on n'est parvenu ainsi qu'à une notion provisoire : de ce côté encore, si l'on veut atteindre à une conception générale des phénomènes, il faut substituer une « théorie micellaire » à la « théorie cellulaire des fermentations » que le génie de Pasteur imposa.

La notion nouvelle, maintenant acquise, est que la cellule vivante, dans le phénomène de la fermentation, ne met pas en œuvre toute son organisation compliquée : elle se borne à fournir un colloïde qui produit la fermentation, en dehors même de la cellule. La fermentation reste bien le symptôme facilement appréciable de la vie d'une cellule ; mais, au même titre, le dégagement de fumée par la cheminée d'une usine est un symptôme de son activité, et, cependant, tous les mécanismes de l'usine n'interviennent pas dans cette production de fumée qui dépend uniquement de la combustion du charbon, de l'allumage du foyer. De même, la cellule de levure est une usine compliquée qui transforme le sucre en alcool, mais ce n'est là qu'un de ses actes que l'on peut isoler des autres. Si l'on broie mécaniquement des cellules de levure, de façon à détruire tous ces mécanismes complexes dont l'observation microscopique montrait le jeu, on obtient une matière colloïdale, inerte et désorganisée, qui, pourtant, suffit encore à provoquer le phénomène : dans un moût sucré, elle met en train le bouillonnement caractéristique de la fermentation et la transformation du sucre en alcool. Des cellules vivantes qui provoquent des fermentations on peut ainsi, en général, extraire des colloïdes inanimés, des « diastases » qui remplissent le même rôle que les ferments vivants.

Il a fallu en venir à ce point, dépasser la cellule du ferment

vivant et atteindre la micelle de la diastase colloïdale pour que les rapports de la respiration, de la fermentation et de la maladie, pressentis par Lavoisier et par Pasteur, apparussent sous une forme claire. Aujourd'hui, à côté des « diastases de fermentation », nous avons les « diastases de respiration »; celles-ci, extraites de cellules qui respirent, peuvent, quand on les place dans un liquide approprié, provoquer la combustion lente, le dégagement de gaz carbonique et l'absorption d'oxygène, qui caractérisent le phénomène de la respiration. Dès lors, l'analogie parfaite des phénomènes se dégage des complications qui apparaissaient au premier examen : on a bien « le liquide qui respire » comme on a « le liquide qui fermente », et il s'agit, dans les deux cas, d'une transformation de matière qui se produit en présence et par l'action d'un colloïde.

C'est en se plaçant au même point de vue qu'on peut aujourd'hui rapprocher les microbes pathogènes des microbes-ferments. De ce côté encore, on doute moins que jamais de la valeur des idées de Pasteur, et l'histoire des microbes invisibles l'a montré mieux qu'autre chose. Quand un homme succombe au tétanos à la suite d'une blessure, on ne doute pas qu'un microorganisme se soit développé dans la plaie. Mais de même qu'on a trouvé les diastases inorganisées des ferments vivants, de même on a obtenu les « toxines » actives des organismes pathogènes. En filtrant un bouillon de culture où vit le microbe du tétanos, on sépare de lui une matière inerte, incapable de développement, une « toxine tétanique » dont l'inoculation suffit pour donner à un animal les symptômes de la maladie. Par là, le pouvoir pathogène d'une cellule est apparu comme la propriété caractéristique de certains colloïdes simples qu'elle contient ; ainsi envisagé, ce pouvoir n'appartient plus seulement aux microorganismes : les cellules des glandes venimeuses d'un serpent sont pathogènes autant que les cellules isolées du microbe du tétanos, et le venin qui se sépare d'elles tue aussi sûrement que la toxine tétanique.

Cette puissance remarquable des êtres vivants, qui provoquent sans cesse la combustion, la fermentation ou l'épidémie, n'est donc pas une propriété d'ensemble, ni même une propriété cellulaire; il faut en définitive y voir une propriété de

certaines « micelles » ; il devient alors naturel qu'on la trouve chez des êtres aussi simples que les microbes invisibles et qu'elle puisse apparaître comme une des propriétés les plus générales que possèdent les êtres vivants. Seulement, ici encore, à partir du moment où l'on peut comprendre et préciser le sens de cette propriété générale, elle cesse d'apparaître comme une propriété caractéristique et distinctive de la vie ; elle devient une propriété de l'état micellaire, un caractère des colloïdes en général.

L'exemple le plus remarquable qu'on puisse citer d'un colloïde qui agisse à la manière des ferments est celui du « platine colloïdal ». On obtient ce corps en faisant jaillir un arc électrique entre deux baguettes de platine plongées dans l'eau pure ; les particules de métal qui se détachent se disséminent dans le liquide et y restent suspendues, sans se déposer, à l'état de micelles. Ce colloïde métallique, qu'on sait faire ainsi de toutes pièces et, pour ainsi dire, grain à grain, présente des propriétés en tous points comparables à celles d'une diastase ; il peut, comme elle, provoquer par sa simple présence des réactions chimiques diverses : à son contact, l'eau oxygénée se décompose, le sucre se transforme, l'alcool donne de l'acide acétique, comme il fait par l'action du ferment qui transforme le vin en vinaigre. Les « diastases inorganiques » viennent ainsi prendre leur place aux confins du règne minéral, à l'heure même où les limites du monde vivant s'étendent jusqu'à comprendre les premiers des organismes invisibles.

Le rapprochement de l'être vivant et des colloïdes les plus simples se complète enfin par une autre voie : ces diastases cellulaires ou ce platine colloïdal, qui montrent une puissance comparable à celle des ferments vivants, retiennent aussi quelque chose de leur fragilité. Comme les êtres vivants, les diastases sont détruites par la chaleur et sujettes aux actions des antiseptiques ou des poisons. Le platine colloïdal même n'agit plus quand il a été suffisamment chauffé, il est « tué » par le sublimé corrosif et « anesthésié » par l'acide cyanhydrique qui suspend son action. Et si, dans l'ensemble, les diastases simples sont un peu moins fragiles que les cellules complexes, si le platine colloïdal encore est un peu plus

résistant que les diastases, on ne trouve plus ici que des différences de degré moins facilement appréciables de jour en jour. La fragilité commune à tous les êtres est un caractère dont j'ai tout d'abord indiqué la relativité : il semble illusoire d'espérer qu'on pourra tirer de son étude un critérium décisif pour séparer les êtres vivants des colloïdes en général.



A voir la marche des choses, il semble que le problème qui consiste à définir la vie ne sera jamais résolu, mais qu'il disparaîtra comme disparaissent chaque jour tant de problèmes mal posés, dont on arrive à ne plus concevoir le sens ni l'intérêt.

Quand les premiers observateurs prirent pour types des trois règnes de la Nature l'animal, la plante et la pierre, ils purent penser qu'ils créaient trois groupes d'objets dont la distinction serait toujours facile. Il a suffi des conceptions de la théorie cellulaire pour que le monde vivant s'unifiât, pour que zoologistes et botanistes pussent aborder en collaboration le problème essentiel de la cellule vivante, qui se posait à tous de la même façon. Un pas de plus est fait depuis que le « problème de la micelle » se substitue peu à peu, dans tous les domaines, au « problème de la cellule »; une question fondamentale se précise dont la solution semble dépendre autant des efforts des biologistes que de ceux des chimistes et des physiciens.

Dès à présent, il ne semble pas illusoire de penser qu'il peut exister des conditions où un colloïde minéral soit capable, à la fois, de s'accroître et de mettre en train une réaction comparable à celles que cause la présence des micelles du platine colloïdal. Dans ces conditions, un colloïde simple présenterait, par sa structure et ses moyens d'action, les caractères essentiels qui ont fait admettre les organismes invisibles dans le monde vivant. S'ils connaissaient ces conditions précises, les hommes pourraient égaler la puissance légendaire du Créateur qui tira d'une fine poussière argileuse, pétrie en limon, d'un colloïde inerte, les êtres dont la terre devait se peupler.

NOËL BERNARD

PICRATE ET SIMÉON[1]

IX

MARIE GALANDE

Picrate, qui demeurait aux Ternes, et Siméon, qui demeurait à Levallois, avaient pris l'habitude de se retrouver, le matin, sur les sept heures, à la terrasse d'un petit café de la barrière, pour le déjeuner du réveil. Siméon, vu la saison chaude, remplaçait par un veston d'alpaga sa houppelande et par un canotier son chapeau de cuir bouilli. De telle sorte qu'on eût dit un bourgeois quelconque, n'eût été son fouet qu'il portait comme une badine. Tandis que Picrate absorbait un bol de café noir, puis un cognac, Siméon, sans hâte, trempait dans du café au lait deux croissants. Il n'allait chercher son fiacre qu'ensuite, quand il lui plaisait : car il était son maître, ayant, sur ses économies, acheté ses instruments de travail, — fiacre d'été, fiacre d'hiver et le cheval.

Il fait beau. C'est la fin de juillet. Après une soirée d'orage, il a plu, la nuit, longuement, en déluge ; et, ce matin, l'atmosphère est allégée. Il traîne au ciel des bouts de nuages, mais haut, pacifiques et qui s'en vont. Sur le sol, des flaques subsistent, de place en place ; elles n'ont pas fait de boue ; elles sont là, dans les creux de la route, comme dans des bassins minuscules. Un peu de vent les ride ; elles reflètent de la

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

clarté mate. On respire de la fraîcheur. On se hâte d'en jouir, car le soleil, qui déjà monte, est menaçant. L'après-midi sera torride et lourd; on profite du doux relâche. Les gens qui vont à leur travail ouvrent la bouche pour goûter l'air délicieux.

Picrate est arrivé, contre son habitude, avant Siméon. Il a mal dormi, à cause de l'orage. Il se frotte les yeux; il est de méchante humeur. Il a commandé son café noir, il le déguste. l'aimant très chaud. Il guette Siméon, s'impatiente, calcule que son bol sera vide quand Siméon viendra et que, pour tenir compagnie à ce camarade inexact, il lui faudra un second café noir : ennui de dépenser trop.

Siméon paraît. Il est dispos et presque joyeux. Il sourit et ses yeux sont vifs. Picrate l'accueille par ces mots :

— On a fait la grasse matinée?...

— Pas du tout! — riposte Siméon. — Je me suis levé dès l'aube... Bonjour, Picrate... Oui, et je me suis promené. C'était charmant. Il y avait de la rosée. Les feuilles, au Bois, luisaient et de petites gouttes brillantes s'en détachaient, tombaient sur l'herbe parmi d'autres. La terre buvait, peu à peu, tout cela, Et les oiseaux menaient un grand vacarme dans les cimes. Certains, parfois, descendaient et se plongeaient dans la mousse humide, pépiant et les ailes frémissantes. Quel magnifique instinct de volupté anime ces petits êtres, les précipite à leur plaisir et les fait palpiter à toutes les occasions agréables! Je les ai longtemps admirés et je suis revenu en flânant. Voilà.

Picrate dit :

— Tu t'intéresses à de petites choses.

— Ce n'est pas une petite chose, Picrate, cette allégresse de la nature matinale. Si tu avais été, comme moi, dès l'aurore, voir les oiseaux du Bois s'éveiller et faire leurs ablutions pour la commençante journée, tu n'aurais pas cette figure chagrine et mal contente. Qu'y a-t-il?

— Rien... j'ai sommeil. L'orage ne m'a pas laissé dormir.

— Médiocre mélancolie, Picrate! Il ne faut pas s'affliger pour de tels accidents. Participe à la douceur qui t'environne, et ris! Permets que je t'offre un peu de café encore, en l'honneur du beau temps, et tâche de te dérider. La vie, mon Picrate, est meilleure que tu ne l'imagines. Allons, allons!...

Et Siméon continua de bavarder. Picrate se désattristait. Une chanson, gentille et bien rythmée, éclata soudain :

> Du mouron pour les p'tits... zoiseaux!
> Régalez vos p'tits... zoiseaux!

Les deux amis y furent attentifs. Ils se turent et regardèrent. On ne voyait pas la chanteuse. Mais sa claire voix avait empli l'air de gaieté. La chanson reprit, cette fois plus proche ; et l'on eût dit qu'elle naissait de l'atmosphère, comme les anciens se figuraient que les abeilles sont produites par la chaleur de l'été. Picrate et Siméon, charmés, guettaient le retour des notes vibrantes et, lorsque la mélodie recommençait, souriaient et s'amusaient de la cadence.

Puis, au tournant de la rue, parut la chanteuse, en plein soleil, auréolée de cheveux de lumière, environnée de lumière vaporeuse, toute jeune, son panier au bras, cambrée, la tête en arrière, et annonçant éperdument le « mouron pour les petits oiseaux ». On distinguait à peine, dans l'éblouissement du soleil, son visage. Ce n'était que blondeur chantante et approchante. La claire silhouette avait des pas vifs et allègres qui marquaient le rythme accéléré du refrain. La voix jeune riait.

Puis, la chanteuse entra soudain dans l'ombre. Ses cheveux et sa robe secouèrent le soleil; et il tomba, comme de l'eau ruisselante à ses pieds. Dans l'ombre, elle devint, sembla-t-il, de joyeuse, mélancolique, et de rapide, lente. Son allure s'apaisa et sa voix s'alanguit. Son vêtement perdit le luxe de la lumière et elle fut un papillon qui a plié ses ailes magnifiques et n'en montre plus que l'envers incolore. Plutôt, elle se ternit comme ces mares des villages, où le ciel se reflète un instant et qu'il laisse ensuite brunes et obscures. Elle s'amusa de la métamorphose et en joua subtilement. Elle se fit indolente, et chanta doucement, en traînant les mots de la complainte, en minaudant sur les « petits oiseaux ». Elle assourdit sa voix et amollit la cadence des sons à mesure qu'elle marchait moins vite.

Picrate et Siméon la regardaient et admiraient son bel enfantillage. Siméon dit :

— La petite folle!

— Est-elle gentille! — répondit Picrate.

Elle aperçut leurs yeux émerveillés et, inclinant la tête, un peu narquoise, un peu câline, elle continua de chanter, mais pour eux, et modula l'air en sourdine. Et elle s'arrêta devant eux, silencieuse. Elle demeura immobile quelques secondes. Et Picrate lui demanda ;

— Veux-tu prendre le café avec nous?

De la tête, elle fit signe que oui. Elle laissa glisser le long de son bras, vers sa main, le panier de mouron et vint s'asseoir auprès des deux amis. Elle déposa le panier, tendit à Picrate une main, l'autre à Siméon, et, comme à de vieilles connaissances. dit :

— Bonjour. Ça va?...

Picrate s'informa de ses goûts :

— Café noir, café au lait, autre chose?

— Une prune! — répondit-elle.

Elle considérait Picrate et Siméon, curieuse, étonnée. Elle dit à Siméon :

— Tu es cocher?... Je vois ça à ton fouet. Autrement, tu n'en as pas l'air. Tu es rigolo, tu sais... Et toi? — demanda-t-elle à Picrate.

— Moi, négociant.

— Ah!... Et qu'est-ce que tu vends?

— Pas grand'chose, — avoua-t-il, à cause de Siméon.

Elle les examinait tous les deux alternativement; et elle éclata de rire, en petite fille mal élevée, mais de si naturelle façon que Siméon se mit à rire, lui aussi. Picrate se fâchait :

— On t'invite, et tu te moques de nous?...

— Mais non, mais non! — fit-elle. — Je ne me moque pas. Je ris parce que vous êtes rigolos; je vous gobe.

L'arrivée de la prune, baignée d'alcool, la ravit. Elle battit des mains et elle fit claquer sa langue.

— Petite gourmande! — dit Picrate.

Et il lui expliqua le danger de l'alcool pris à jeun.

— Des bêtises! — répliqua-t-elle. — Moi, ça ne me grise pas: ça me réchauffe les idées et ça me donne de la philosophie.

— Tu es philosophe? — s'écria Picrate, gouailleur.

— Tiens! — répliqua-t-elle, — comme une autre!

— Qu'est-ce que c'est, ta philosophie?

— Dame! de ne pas me faire des misères à propos de rien. De rire, quoi?... C'est pas ça, la philosophie?

— Tout à fait ça et rien de plus! — affirma Siméon, tandis que Picrate plaisantait.

— Bien sûr, — dit-elle. — Et qu'est-ce qu'il a, lui, à me chiner?

Elle toisa Picrate, malicieuse, et affecta d'examiner le chariot de bois hissé sur la banquette. Picrate fit semblant de ne rien remarquer. Il roula une cigarette, en sifflant, et prit son air crâneur.

Siméon s'était accoudé à la table et, le menton dans la paume de sa main, contemplait le visage enfantin, rieur, les cheveux blonds ébouriffés, d'une pâleur singulière, les doigts fins et longs, mal entretenus, le corsage de toile bise qui dessinait le buste souple, et surtout les yeux, qui étaient grands et d'un vert glauque. Les regards de la jeune fille et ceux de Siméon se rencontrèrent. Siméon fut intimidé, il sourit gauchement. Elle dit :

— Tu me reconnaîtras!

— Comment t'appelles-tu? — lui demanda Siméon.

— Devine! — fit-elle.

— Que sais-je?

— C'est un nom d'île, à ce qu'il paraît. Et d'une île très loin, mais je ne sais pas où. A l'école, on me l'a montrée sur la carte. Ça ne m'a rien dit, moi, tu comprends... Marie Galande, tu connais ça?...

Picrate triompha :

— Parbleu! c'est dans les Antilles!

Et il rectifia :

— Marie-Galante, du moins.

— Galante ou Galande, moi, ça m'est égal... Je suis une enfant trouvée. On m'a ramassée rue Galande, proche Notre-Dame. Alors, on m'a nommée Marie Galande, pour rire, il faut croire. C'est rigolo, j'y pense quelquefois, à cette île!...

— Tu fais bien! — reprit Siméon. — C'est une île très mémorable. Elle vit une aventure merveilleuse, il y a cinq siècles passés... Imagines-tu cela, cinq siècles? Suppose que vingt-cinq petites filles comme toi vivent l'une après l'autre, l'une survenant quand l'autre est partie, le temps que tu as vécu :

voilà cinq siècles à peu près. Eh bien! avant la naissance de ces vingt-cinq petites filles, une nuit, Marie-Galante, — l'île, par delà les Océans, — vit approcher une petite lumière, presque au ras de l'eau, toute petite et si vacillante qu'à chaque instant il semblait que les vagues allaient la mouiller et l'éteindre. Elle sautait et s'enfonçait et revenait à la surface... C'était une lanterne qu'avait mise au mât de sa barque fragile Christophe Colomb. Marie-Galante, après le terrible voyage, lui fut hospitalière, et, en reconnaissance, il lui donna le nom de sa barque, la plus précieuse chose qu'il eût, la *Sainte-Marie*...

— Il n'a pas fait naufrage?

— Non... Que veux-tu?...

— C'est loin, dis? Et on y est nègre?

— Très loin, si loin que je ne sais pas t'expliquer ces distances!... Loin dans l'espace comme, dans le temps, l'histoire que je t'ai racontée... Et il y a des nègres, en effet...

— Tous les nègres viennent de là?

Picrate riait. Elle se fâcha et dit :

— Tu fais le malin, et tu n'en sais peut-être pas plus long que moi.

Picrate s'esclaffait avec orgueil. Mais Siméon continua :

— Non, pas tous, mais il y en a beaucoup, dans ton île, et des arbres qui ne ressemblent pas à ceux d'ici, et de grandes fleurs rouges qui sont du poison, et des oiseaux de paradis et des singes...

— Je voudrais y aller! — dit-elle.

Et elle fut rêveuse, une minute. Puis elle admira Siméon :

— Tu es savant, toi! Pourquoi que tu ne t'établis pas maître d'école, plutôt que cocher?

— Et toi, — répondit Siméon, — Marie Galande qui es si gentille, pourquoi n'es-tu pas autre chose qu'une petite marchande de mouron?

— Ah! — dit-elle, — ça n'est pas l'occasion qui m'a manqué, mais j'ai mauvaise tête...

— Tu aimes la liberté, petite Marie Galande?

— Oui.

— Et moi!...

Ils devinrent silencieux, tandis que Picrate fumait et affec-

tait l'insouciance. Mais, à la dérobée, il regardait la jeune fille avec entrain. Et, si leurs yeux se rencontraient, il souriait. Marie Galande n'y fit guère attention.

— Si j'aime ma liberté!... — reprit-elle. — Tiens, j'avais un ami. Je l'ai quitté parce qu'on s'aimait trop : je n'étais plus libre...

— Il était méchant? — demanda Picrate.

— Non! pas du tout! — répondit-elle. — Ça n'est pas lui qui m'enlevait ma liberté. C'est moi, parce que je l'aimais trop. Je ne pensais plus qu'à lui. Je me suis dit : « Ça ne vaut rien, ces affaires-là. Pense à toi, Marie Galande, et même pas trop... » Voilà.

Picrate voulut objecter :

— Si tu l'as quitté comme ça, c'est que tu ne l'aimais pas, évidemment. Tu ne l'aimais pas!...

— Je te dis que si! — répliqua-t-elle avec colère. — Je le sais mieux que toi! J'en ai eu assez de chagrin!...

Comme Picrate allait argumenter, elle tapa de ses deux mains rageuses sur la table de tôle et répéta, pour qu'il se tût :

— Je te dis que si! je te dis que si! je te dis que si!...

Elle fut sur le point de pleurer. Picrate consentit :

— Je veux bien, moi. Qu'est-ce que ça peut me faire?

Picrate vaincu, elle se calma peu à peu... Un marchand de fleurs passa. Siméon fit l'emplette d'une belle rose et l'offrit à Marie Galande. Elle eut vite arraché les épines et fourré dans ses cheveux la tige longue, de telle façon que s'inclinât vers sa tempe la rose, de nuance plus vive que ses cheveux et de même couleur. Elle fut habile à ce jeu de coquetterie et demanda :

— Je suis jolie?

Les yeux de Picrate et de Siméon lui répondirent. Elle se leva, reprit à son bras son panier, tendit à Picrate sa main libre et dit :

— Toi, tu es méchant!...

Puis à Siméon, et dit :

— Toi, tu es gentil!...

Et elle s'éloigna.

— On se reverra? — criait Picrate.

— Oui, oui ! — fit-elle.

Et elle recommença, de sa voix claire et gaie, la chanson du « mouron pour les petits oiseaux ». Les deux camarades la regardaient et l'écoutaient. Elle tourna au coin d'une rue, bientôt. Ils ne la virent plus et entendirent, décroissant, le refrain monotone.

— Elle est aussi un petit oiseau ! — dit Siméon.

— Bien ! — répondit Picrate.

Il était d'une terrible humeur. Il partit brusquement, sans permettre que Siméon payât son deuxième café noir ni son cognac. Il grogna dans ses moustaches :

— Si j'avais encore mes jambes, ça ne se passerait pas comme ça... Et puis, si tu la veux, je te la laisse !

Siméon dédaigna de répliquer.

X

LES AMOURS DE SIMÉON

Elle revint les matins suivants, variable selon le temps qu'il faisait, bien que sa chanson fût la même et le même aussi son costume. Et Siméon lui savait gré d'être changeante ainsi, il l'appelait : « Petite Marie couleur du temps... »

Un jour, elle arriva toute trempée, par la pluie battante. Elle courait et s'amusait à chanter le mouron, pour rien, sans regarder si des clients lui faisaient signe : les rues étaient désertes. Siméon la gronda :

— Petite folle ! les rhumes... les bronchites...

Mais elle dit :

— C'est bon, la pluie. J'aime ça. Les gouttes d'eau vous font froid aux épaules, et ensuite chaud ; on sent le chien mouillé... Et ton ami ? — demanda-t-elle.

Picrate n'était pas venu, à cause de l'averse, sans doute.

— Tant mieux ! — fit-elle ; — je ne l'aime pas.

Comme elle frissonnait, Siméon voulut qu'elle se réfugiât

auprès du fourneau de la cuisine. Elle se divertit des vapeurs qui montaient de sa robe humide. La servante lui prêta un fichu de laine, et elle s'y emmitoufla, douillette, avec des mines...

Et puis elle prit un punch, pour se réchauffer. Elle affirmait :

— C'est rudement délicieux !

A demi-voix, elle ajouta :

— Merci...

Et ses yeux se firent très doux et gentils vers Siméon. Il s'attendrit et eut peur de le laisser voir.

Elle était pâle et tremblante ; elle éternua.

— Tu seras malade ! — dit Siméon.

Elle fit l'enfant gâtée et répondit :

— Certainement. Un rhume, s'il vous plaît !... Et je mourrai... Mais oui, je mourrai : ça me changera... Tu auras du chagrin ? dis, un peu de chagrin ?...

Siméon devint sérieux, non qu'il craignît cette extrémité : il constatait seulement qu'il avait pour cette petite fille plus de goût déjà qu'il n'osait se l'avouer à lui-même.

Elle continuait son jeu mutin :

— Un tout petit peu de peine pour Marie Galande qui est morte... Et c'est toute la peine que fera Marie Galande en mourant.

— Tu n'as personne ? — demanda Siméon.

— En fait d'amoureux ? Non, personne, pour le moment. Pas de parents non plus, puisque je t'ai dit que je suis une enfant trouvée... J'ai bien ma grand'mère, avec qui je demeure : ce n'est pas ma grand'mère ; je l'appelle comme ça pour lui faire plaisir. Elle est vieille comme tout... et pas bonne !...

— Pourquoi restes-tu avec elle ?

— Parce qu'il faut bien qu'on me surveille. Ça m'empêche de faire trop de bêtises... J'en fais tout de même !

La pluie avait cessé. Sur les vitres du cabaret, de grandes traînées humides achevaient de couler et des gouttelettes parfois se détachaient et se précipitaient, avec le reflet des maisons en miniature. Marie Galande tâchait de se regarder au petit miroir de l'une d'elles, puérilement : elle aperçut Picrate, qui traversait la rue, cahin-caha, et charriait avec lui de la boue. Elle se recula et, riant aux éclats, cria presque :

— Un colimaçon !

Et, tandis que Siméon, surpris de cette gaieté soudaine. se penchait pour en vérifier la cause, elle continuait :

— Tu sais, après l'orage, les colimaçons qu'on voit sortir de leurs trous et traverser les chemins...

Siméon, malgré lui, s'égaya. Mais, de la rue, Picrate avait remarqué le manège, et, quand ses yeux croisèrent ceux de Siméon, ils étincelaient de fureur. Un instant, il fut sur le point de s'en retourner. Il s'arrêta et disposa ses fers à repasser pour une volte. Puis il se décida brusquement, et, de son mieux, fonça sur le cabaret. Il en grimpa les trois marches d'un seul coup ; il se dirigea vers le comptoir et mit toute sa violence à commander son café noir, sans s'occuper de ses amis. Siméon l'appela :

— Picrate, nous sommes ici !

Il ne répondit pas. Marie Galande dit :

— Laisse-le, s'il boude.

Siméon insistait. Picrate déclara majestueusement :

— Je ne veux pas être de trop. Si je gêne votre intimité !...

— Viens donc, Picrate, — reprenait Siméon. — Nous sommes entrés à cause de la pluie, et nous te guettions...

— Et puis, tu sais, — dit Marie Galande impatientée, — on ne fait rien de mal : faudrait pas avoir l'air...

Picrate haussa les épaules, avec mépris. Siméon dut apaiser Marie Galande, qui se fâchait. Picrate resta devant le comptoir, comme qui se dépêche et n'a point le cœur à baguenauder. Il trempa ses moustaches dans le bol, se brûla, souffla et but à petits coups rapides. Il régla et sortit, sans bonjour ni bonsoir, l'air farouche et digne à l'excès.

— Il est fou ! — décida Marie Galande.

— C'est un pauvre diable, — répondit Siméon, — qui n'a pas eu de chance dans la vie. Il serait volontiers coureur, et il manque de jambes. Qui sait s'il ne t'aime pas? Il a le cœur sensible et le tempérament prompt. Peut-être qu'il pleure, maintenant, par ta faute, tel que je le connais...

— Vrai? — fit-elle.

Marie Galande et Siméon, tous deux émus de sentiments divers et qu'ils ne songeaient plus à exprimer, se turent.

Siméon regardait, dehors, le ciel s'éclaircir et le soleil luire déjà; Marie Galande, avec sa petite cuiller, étendait sur la toile cirée de la table des gouttes de punch en dessins nonchalants. Elle conclut tout haut :

— Il ne serait pas vilain garçon, s'il avait des jambes...

— Certes! — dit Siméon; — je le crois digne d'être aimé.

— Ça, — répliqua-t-elle, — c'est autre chose. Mais tu penses qu'il pleure à cause de moi?

— C'est possible, — répondit Siméon.

Car il ne pouvait douter du désir de Picrate. Seulement, il aperçut Marie rêveuse et troublée : il redouta qu'elle ne fût inquiète de scrupules trop charitables et de projets qui lui déplurent. Il ajouta très vite :

— Je n'en sais rien ; je n'en sais rien du tout...

Et il sentit que son cœur chavirait. Il voulut parler, pour interrompre ce silence qui l'angoissait ; et il dit :

— Au revoir. Allons travailler!...

A peine eut-il prononcé ces mots qu'il les regretta. Il lui sembla que toute la journée sans elle serait longue et affreuse. Mais Marie Galande s'était levée, avait repris son panier, rendu le châle à la cuisinière. Elle partait. Siméon, quand il la quitta, fut touché de sa gentillesse.

— Tu es — lui dit-il sans y songer — une très bonne petite fille.

Ensuite il se désola de cette phrase : Marie n'y verrait-elle pas un encouragement à trop de bonté?... Siméon crut que son cœur se pinçait. Et il épiloguait avec lui-même :

« On cause, on bavarde ; on ne sait pas si l'on répond à des paroles énoncées ou bien à des pensées que l'on devine : on embrouille tout... Et de là vient le malentendu, plus redoutable si les âmes sont plus proches et commencent à causer lorsque les lèvres continuent leur bavardage... »

Cependant une voix profonde et impérieuse répétait en lui : « Je ne veux pas! Je ne veux pas!... » Une autre ripostait : « Que t'importe? Cette petite fille n'est pas ta maîtresse!... » Une autre riait; une ricanait. Mais une autre encore dominait cette discordance, d'un murmure confus où des mots d'amour balbutiaient; elle tremblait...

Et Siméon se dit, narquois envers lui-même :

« Si tout le monde parle à la fois, dans mon subconscient, à qui vais-je entendre ?... »

Jusqu'à la nuit tombée, il promena des gens à travers Paris. A chaque instant, il croyait rencontrer Marie Galande. Il savait bien que ce n'était pas elle ; mais, occupé de son souvenir, il prêtait à maintes femmes sa ressemblance. Et il se demandait : « L'aimé-je, en vérité ? » Aussitôt, les voix nombreuses et diverses résonnaient à qui mieux mieux. Pour les obliger à se taire, il affirmait : « Je suis un vieux fou ! » Et il s'efforçait de divertir son attention. « *Turpe*, se disait-il parfois, *turpe senilis amor !...* » Mais il se sentait jeune, avec émoi.

La journée finie, il résolut d'aller, comme à l'ordinaire, rejoindre Picrate. Car il aimait ce camarade, somme toute, et ne voulait pas se l'être aliéné... Picrate n'était pas à leur rendez-vous habituel. Picrate n'était pas non plus chez lui. Siméon le chercha, l'attendit, et l'aperçut enfin qui cheminait, la tête basse. Il l'approcha. Picrate, en le découvrant, secoua ses poings et grogna ; de bonnes paroles l'amadouèrent un peu. Il consentit à revenir en arrière, à s'attabler pour un bock et une anisette. Mais il demeura sombre et silencieux. Tout le temps qu'ils furent à la terrasse du café, il ne desserra guère les dents que pour fumer, boire et bâiller. Siméon renonça bientôt à le tirer de son mutisme, et il pensait à part lui : « Souffre-t-il ou veut-il m'en faire accroire ?... Et, s'il souffre, est-ce dans son orgueil ou dans son cœur ?... Et cela, le sait-il lui-même ?... S'il ne voit pas plus clair en soi que je ne fais, je l'interrogerais en vain... » Mais il lui fut donné de voir, à plusieurs reprises, le visage de son ami se contracter et ses paupières frémir comme pour des larmes qui ne coulaient point. « Il ne sait pas lui-même sa misère, — conclut Siméon : — moi, je la devine : elle est toute de vanité blessée douloureusement... »

Siméon s'attrista de Picrate et eut pitié de lui.

Quand ils se séparèrent, quand il eut la main de Picrate dans la sienne et la sentit chaude de fièvre, cette pitié qu'il éprouvait augmenta jusqu'à le gêner : Il dit, à contre-cœur :

— Tu sais, elle te trouve joli garçon !...

Picrate eut un sursaut de joie et demanda :

— Elle te l'a dit?

— Certainement! — répondit Siméon; — je ne l'invente pas.

Cette fois, ce fut Siméon qui rompit l'entretien. Picrate l'eût prolongé volontiers. Siméon brusqua les adieux :

— A demain, — fit-il, — à demain!...

Tandis qu'il regagnait son logis, une voix chicaneuse discutait en lui : « Elle n'a pas dit qu'il fût un joli garçon, mais : pas vilain. Pas vilain, seulement; et encore, s'il avait des jambes!... » Il condamna cette subtilité. D'ailleurs, il n'arriva point à chasser la hantise d'images impures et qui le tourmentaient. En vain, ses pas scandaient l'alternance de ces deux mots : « Vieux fou!... vieux fou!... » que ses lèvres bientôt articulèrent distinctement. Et sa tête lui pesa.

Il eut de la peine à s'endormir. Mais, à l'aube, il se réveilla dispos et lucide. Les voix confuses du tréfonds de sa pensée se taisaient, et il avait assez de silence dans l'esprit pour se pouvoir parler à lui-même comme à un interlocuteur attentif. Il se tenait des propos sages :

« Hier, Siméon, tu battis la campagne. Crains de te perdre. A ton âge, tu serais malhabile à te retrouver. Tu n'es pas amoureux, Dieu soit loué! Mais tu as été sur le point de croire que tu l'étais; et cette simple erreur pouvait te mener à des bêtises. C'est la même chose, pour un instant, d'être amoureux ou de se figurer qu'on l'est. Note que tu risquais de le devenir. Et te vois-tu, Siméon, tenter encore l'aventure d'être heureux? Tu as l'expérience, cependant, de ces turlutaines : tu ne t'en es tiré jadis qu'à ton détriment. Cette philosophie que tu t'es composée et qui, tout compte fait, te réussit, est fragile : veille à ne la point risquer... Laisse cette petite fille, Siméon! Elle est gentille? Raison de plus! Elle est mélodieuse et spontanée? Laisse-la!... Picrate? Eh bien, Picrate et toi, cela fait deux. Renonce à gouverner Picrate. Gouverne-toi, c'est assez. Et, quant à ce matin, va prendre ton café au lait... ailleurs, où tu voudras, excepté là-bas justement où tu rencontrerais cette petite fille et, sans doute, aussi ce Picrate. Va, mon Siméon!... »

Il se leva et s'en fut chercher, de très bonne heure, sa voi-

ture. La matinée était belle, sereine et chaude. Il attela son cheval gaiement; il lui parlait comme à un camarade et l'encourageait. Monté sur le siège, il sortit. Il fit le tour de la place Péreire, suivit l'avenue de Villiers, rebroussa chemin. Les clients dormaient... Il n'en avait cure. Puis il calcula : « Dans vingt minutes à peu près, la petite arrivera... » Il n'était pas à cinq minutes de cette rue où elle viendrait : il se méfia de lui-même et crut qu'il l'irait rejoindre. N'irait-il pas?... Un couple embarrassé de valises et de cartons à chapeaux l'appela, grimpa dans son fiacre et sembla honteux d'avouer une destination lointaine :

— Gare de Lyon!...

— Très volontiers! — acquiesça Siméon, de telle sorte qu'il émerveilla les voyageurs.

Et pendant qu'il les conduisait, au trot régulier de sa bête, il songeait : « Monsieur et madame, vous êtes les instruments de la destinée. Comment n'obtempérer point à vos désirs? Vous avez, sans le savoir, reçu la mission de m'éloigner d'ici précisément à l'heure où Marie Galande y apparaîtra, chantant au soleil le mouron des petits oiseaux. Vous croyez que je vous conduis à la gare de Lyon : c'est vous qui m'y conduisez. »

Mais, à mesure qu'il s'éloignait, une mélancolie pénétrante comme l'humidité d'automne tombait sur lui. Place de la Concorde, il consulta sa montre et pensa : « Elle arrive. Elle dit bonjour à Picrate... » Puis il pensa : « Ils causent. Elle a pitié de Picrate; et Picrate, malin, s'applique à lui faire pitié davantage... » Siméon, sans le vouloir, imaginait la scène.

A la gare de Lyon, ses clients débarqués, il marauda quelque temps. Puis, soudain, la tristesse lui fut trop grande d'avoir à passer toute la journée loin de Marie Galande, sans la revoir. Il supputa qu'en se dépêchant beaucoup il arriverait peut-être à temps, qui sait?... Il fouetta son cheval... Non, impossible : elle serait partie. Impossible!... Impossible, à moins que Picrate ne l'eût retenue à causer plus tard que de coutume... Lui faisait-il la cour?... Cette seule idée suffisait à exalter Siméon. Et la rage le prit d'être là-bas. Il galopait... Une automobile risqua de le détruire : il n'entendit

même pas les injures de l'impatient chauffeur et des passants... Ensuite, des gens pressés que tentait son allure lui firent signe. Il répondit qu'il s'en allait relayer. Et il claqua son fouet et il sourit d'une telle escapade. Parlant haut, il disait :

— Place à l'amour !... Laissez passer l'amour !... Je suis un bien jeune amoureux qui s'en va retrouver sa belle. Gare, gare !...

Il se narguait lui-même et, se narguant, se jouait à lui-même la comédie, car il était cet amoureux, en vérité. Il se demanda : « Ne suis-je pas un peu fou ? — Qu'importe?... » se répliqua-t-il... A mesure qu'il approchait, sa nervosité croissait. Il n'osait plus regarder l'heure ; il n'osait plus s'interroger sur les chances de l'entreprise... Le cheval glissa ; il le retint par les guides, tendues de toute sa force. Il détesta la bête, qui, en tombant, l'eût retardé par trop. Il la cingla de son fouet frénétique.

... Marie Galande n'était plus là ; Marie Galande était partie, — depuis combien de temps ? il n'eut pas le courage de s'en informer... Il commanda un café, par respect humain. Puis tel fut son poignant ennui qu'il se déclara, tout bas : « Je suis ridicule. »

Il essaya de calmer le frémissement continu de ses nerfs. Ses mains saisirent les guides avec impétuosité. Le cheval secoua la tête et, las, se mit en branle. Siméon, qui l'aimait, s'attrista de le voir si vieux.

« Où irons-nous, ce vieux cheval et moi? — se demandait-il. — Comme d'habitude, un peu partout, au gré de fantaisies étrangères. Comme d'habitude, nulle part, en somme !... »

Et il se répéta maintes fois ce « nulle part », qui, contre l'habitude, l'affligea. Il se disait : « Nous irons nulle part, toute la matinée et l'après-midi. Tel est le vide affreux de nos destins. Pourquoi n'être pas au soir déjà? Qu'est-ce que cette vie si lentement usée, et sans ferveur ?... »

Le soir, il rencontra Picrate. Picrate, joyeux et cordial, l'accueillit le mieux du monde et le remercia :

— Je te remercie de n'être pas venu ce matin.

Siméon sentit affluer le sang à ses joues et à ses tempes.

— Pourquoi ? — fit-il.

— A cause de la petite, — répondit Picrate. — Je vois que tu

me la laisses : c'est gentil à toi... Tu sais, je l'adore! Hier, j'ai cru que tu voulais me la prendre. Maintenant, je peux bien te le dire : je t'aurais tué, Siméon, si tu me l'avais prise... Tu n'as pas besoin de rire : c'est comme ça. Quand je suis toqué d'une femme, il me la faut, à moi!... Mais, puisque tu y renonces... Tu y renonces, n'est-ce pas?...

Il parlait avec volubilité. Siméon répondit :

— Je n'ai pas à y renoncer. Elle n'est pas à moi, pas plus à moi qu'elle n'était hier à toi. Si elle s'est donnée à toi aujourd'hui...

— Tu n'y renonces pas? — lança Picrate.

— Je te répète que, si elle s'est donnée à toi aujourd'hui, je n'ai pas à y renoncer, pas plus que tu ne renonces à mes jambes : on renonce à ce qu'on possède. La possèdes-tu?...

— En tout cas, je la posséderai.

— Eh bien! alors, mais alors seulement, tu pourras renoncer à elle. Provisoirement, tu l'espères. Voilà.

— Mais toi?

— Moi, je ne renonce à rien, je te l'ai dit, devant que de posséder rien... Quant à espérer, non, tout compte fait, non!...

Siméon s'étonna d'avoir ainsi ergoté sur des mots; et il comprit la passion violente qui est au fond de la scolastique. Mais Picrate s'inquiéta d'une telle taquinerie. Et il revint à son propos : il réclamait une réponse nette, tandis que Siméon, par fine méchanceté, s'obstinait à des circonlocutions.

Alors Picrate se mit à geindre, à se lamenter sur son triste sort, à se dire infirme et digne de pitié : — certes, il n'aurait pas attendu de Siméon cette dureté de cœur; Siméon, sans doute, avait beau jeu à rivaliser avec lui, à lui ravir ses amours... Eh bien! il était las de vivre, s'il ne trouvait même pas en son meilleur ami un peu de commisération...

— Prends-la! — conclut-il. — Je te l'abandonne; prends-la!

Il dit ces mots d'une si pathétique voix qu'il en fut ému lui-même et fondit en larmes. Il bredouillait des plaintes dans son mouchoir. Bientôt il sanglota. Siméon le voulut consoler. Il y tâcha longtemps en vain. Puis, entre autres choses, il certifia que de Marie Galande il ne se souciait guère...

— Guère? — mendia Picrate, pleurant toujours.

— Guère; mais oui, guère! — reprit Siméon.

— Guère, ou pas du tout? — précisa Picrate.

— Pas du tout, si tu veux.

— Oui, je le veux! — Et Picrate insistait : — Oui je le veux! Mais je ne veux pas que tu me le dises, je veux que ce soit vrai. Dis?...

Siméon dut consentir à des affirmations réitérées, sous la menace perpétuelle des sanglots de Picrate.

Il ajouta :

— D'ailleurs, tu l'as vue ce matin : tu dois bien savoir si tu as des chances. As-tu le sentiment que tu lui plais?

— Oui, beaucoup!

Picrate s'était requinqué. Soudain, sa fatuité lui rendit son courage et sa belle assurance. Ses yeux séchèrent tout seuls. Il se lissa les moustaches, il fit bouffer ses cheveux et joua le joli garçon. Il raconta la scène et la modifia, comme procèdent les amants vainqueurs, à son avantage.

Et Siméon pensait :

« Pauvre Picrate un peu vil et très vaniteux... au demeurant, bien misérable!... Tu m'as vaincu par tes sanglots médiocres; et comme tu triomphes, à présent, avec impertinence!... Oui, j'ai pitié de toi... »

Et il pensait encore :

« ...Quoique tu me dégoûtes un peu. Du reste, l'anecdote est cocasse. Ma générosité n'est pas moins absurde que ta prétention. Tu revendiques cette petite fille; moi, je te la donne... Et elle n'appartient ni à toi ni à moi; nous ne l'avons seulement pas consultée... Ne se fût-elle pas moquée de nous deux?... »

Le lendemain, Siméon décida qu'il verrait Marie Galande une dernière fois. Il voulait liquider cette aventure; il accordait à son regret la joie d'un adieu sentimental. — « A quoi bon? » se disait-il; et aussi : « Pourquoi pas?... » Il croyait limiter à cette entrevue innocente la permission qu'il avait prise d'être ému, tous ces jours, plus que de raison.

De bonne heure, il partit, afin de rencontrer Marie Galande sans que Picrate le sût. Il remonta la rue par où, d'ordinaire, elle arrivait. Mais ensuite, à droite ou à gauche?... Où demeurait-elle? et d'où venait-elle, le matin, toute rose?

Siméon l'ignorait. Il craignit de s'engager dans une direction fausse. Il compta que le chant joyeux l'avertirait, lui signalerait l'approche de Marie Galande. Il attendit, l'oreille aux écoutes, devinant l'éclosion de la voix mélodieuse dans la sérénité matinale de l'air. Il en était, par avance, charmé. Les minutes s'écoulèrent, trop lentes à son gré, et puis trop rapides après que l'heure probable de la belle apparition fut passée. Déjà Siméon n'espérait plus, lorsque le chant se fit entendre, mais sans éclat, presque morne, battant de l'aile lourdement, comme un oiseau mouillé. A la reprise, il parut plus lointain, — Siméon s'en étonna ; — toujours plus lointain : — Siméon courut après lui...

Siméon courait et, par instants, s'arrêtait, incertain de sa piste et guettant l'indice intermittent du refrain que l'espace et les rumeurs de la rue dissipaient.

— Bonjour, petite Marie Galande ! — fit Siméon.

Elle eut peur. Elle jeta autour d'elle des regards anxieux.

— Il n'est pas là ? — demanda-t-elle, éperdue.

— Qui ?... Mais non, personne n'est là que moi... Pardonne-moi si je t'ai fait peur. Je ne voulais que te dire bonjour...

— Toi ! — dit-elle, — non, je n'ai pas peur de toi... C'est l'autre, ce Picrate !... J'ai horreur de lui. Je crois qu'il est le diable. Je ne veux plus le voir. Jamais, jamais !... Tu sais qu'il m'aime ? Hier, il m'en a raconté, je ne peux pas te dire !... Moi, j'essayais d'être gentille, parce que tu m'avais dit qu'il fallait...

— Comment ? — fit Siméon. — Moi ? Pas du tout !...

— J'ai cru... Je me suis donc trompée ?... C'est drôle ! je me figurais... A cause de toi, ça m'aurait fait plaisir d'être bonne, et que tu me complimentes, comme l'autre jour, quand tu m'as dit, en me quittant : « Tu es une bonne petite fille... » Oui, tu m'as dit ça si bien, avec une voix si douce, que j'en ai pleuré presque... C'est qu'on ne me parle jamais ainsi, à moi. On ne m'accoste que pour de vilaines choses. Toi, tu n'es pas comme les autres, et c'est pour ça que j'aurais voulu t'obéir.

— Mais non, mais non ! — répétait Siméon ; — je ne t'ai rien conseillé de pareil. Pour qui me prends-tu ?

— Pour toi, que je ne connais pas bien.

— Alors..., tu as cédé?

Siméon, en prononçant ces mots, s'étranglait.

— Non, non : je n'ai pas pu... Il me caressait la main, et ça m'a donné le frisson comme si je touchais une bête affreuse. Je me suis sauvée. Toute la journée, j'ai cru qu'il me rattrapait et qu'avec ses mains il tirait le bas de ma jupe. J'en ai encore mal à la tête... Bien sûr que je ne serais jamais retournée là-bas ; et j'avais beaucoup de chagrin de ne plus te voir.

— Pourquoi?

— Si tu ne le sais pas, — répondit-elle, — alors, moi non plus.

Et elle eut un joli sourire qui éclaira tout son visage. Puis elle rougit un peu et continua :

— Ça ne te fait pas plaisir?

Siméon, troublé, s'excusait :

— Je suis vieux, petite Marie Galande ; j'ai deux fois ton âge ; et plus, même !

Elle dit :

— Mais non, tu n'es pas vieux. Et d'abord, ça m'est bien égal !... Tu ne veux pas qu'on soit amis?

Elle lui prit le bras et ajouta :

— Si, je sais que tu veux bien !...

Ils firent, en silence, quelques pas. Tout à coup, elle se mit à chanter le mouron, gaiement...

— Je suis consciencieuse, moi, — dit-elle ; — je n'oublie pas mon métier. Tandis que toi, tu es un drôle de cocher : tu n'as jamais ta voiture; qu'est-ce que tu en fais?...

Et ils bavardèrent, comme des amoureux aux primes jours.

Marie Galande disait à Siméon :

— Il y a quelque chose en toi qui vous étonne et vous intimide. On n'a pas peur de toi parce que tu es gentil et bon. Mais on n'ose pas être comme tu ne voudrais pas. Tu imposes. Les premiers jours, je me demandais ce que c'était. Ensuite, j'ai vu : c'est que tu as l'air triste, même quand tu ris. Moi, j'aime ça, la tristesse : je trouve que c'est plus beau que tout, — je ne sais pas pourquoi...

Siméon répondait :

— Ne dis pas cela, petite Marie Galande! N'aime pas la tristesse: elle est un sentiment affreux. Écarte-la de ta pensée, qui est enfantine et charmante. Il y a en toi quelque chose de très joli et d'infiniment précieux : la gaieté! Toi, tu es gaie, même quand tu es triste. Tu as une petite âme légère, chantante et dansante, comme la lumière sur l'eau.

Marie Galande reprenait :

— Aime-moi gaie; et moi, je t'aime triste...

Et Siméon :

— J'aurai la bonne part. Mais ne t'attriste pas à aimer ma tristesse. Laisse que ta gaieté la dissipe...

Ainsi alternaient leurs mutuelles louanges.

Ils allaient, au long des rues, d'un pas rapide, tant les exaltait la ferveur dont ils étaient épris nouvellement. Quelquefois, ils se regardaient, et une agréable gêne leur donnait à rougir. Marie Galande oubliait de chanter le mouron ; les gens ne songeaient pas à l'aborder : le panier ne désemplissait pas.

Siméon s'en aperçut, et dit :

— Petite Marie Galande, je t'empêche de gagner ta journée. Il faut que je m'en aille. Autrement, les petits oiseaux vont mourir de faim!...

Marie Galande devint sérieuse. Elle hésita :

— Pas les petits oiseaux, la petite Marie Galande. Oui!... Mais je ne veux pas que tu t'en ailles!... C'est vrai, il y a aussi ta voiture. Quel ennui!

— Au revoir, — fit Siméon.

— Non, pas tout de suite. J'aurais trop de peine, si tu t'en allais. Pas toi?... Reste : je n'ai pas faim...

Siméon lui dit, en tremblant :

— Écoute : tu me vendras ton mouron... tout le panier?

— Qu'est-ce que tu en feras? — demanda-t-elle, rieuse.

— Mais j'ai des quantités de petits oiseaux, chez moi!

Elle le dévisagea, et, malicieuse, un doigt levé, elle répliqua :

— Je sais très bien que tu inventes. Mais ça m'est égal. Seulement, tu es donc riche?

Le panier de mouron fut confié à quelque marchande de journaux : on le prendrait, en passant, plus tard.

Quand ils en furent délivrés, ils se sentirent penauds, et Siméon plus que Marie Galande. Elle demanda :

— Où irons-nous ?

— Je ne sais pas, — avoua Siméon.

Ils se regardèrent alors, les yeux troublés ; et, comme Marie Galande souriait d'un petit air entendu, Siméon se hâta de dire :

— Nous irons dans les bois, si tu veux, nous promener...

Elle sembla confuse, un instant. Puis, répondant à elle-même, elle décida :

— Oui, c'est mieux !

Siméon, gauchement, s'informait :

— Mieux que quoi ?

Mais elle demeura silencieuse, la tête baissée ; et, d'un geste tendre, elle se mit au bras de Siméon, toute proche de lui. Ils prirent le bateau, au Point du Jour, vers Meudon.

Marie Galande aima l'horizon de belles collines, couvertes d'arbres, au loin, comme d'une mousse. Elle se plut aux jeux de la lumière sur l'espace large et au reflet du ciel dans l'eau. La chaleur rayonnait et vibrait dans l'atmosphère épaissie.

Un petit restaurant leur offrit le régal d'une friture renommée, et puis un bifteck. Et Marie Galande battit des mains en l'honneur de ce bon repas, des bateaux qui défilaient et de la compagnie de Siméon. Mais elle détesta les sifflets criards des remorqueurs ; elle se bouchait les oreilles et disait :

— Ils gâtent tout !

Et Siméon s'amusait de la voir... Ensuite, par les sentiers en lacets, ils grimpèrent, Marie Galande au bras de Siméon, tous deux allègres en dépit du soleil lourd. Ils arrivèrent au bois.

Quand ils y furent entrés, la douceur de l'ombre les enchanta. Le silence se fit autour d'eux. Ils ralentirent leur marche, et Marie Galande devint songeuse, à se sentir environnée de calme immobile.

— A quoi penses-tu ? — lui demanda Siméon.

— Je ne sais pas, — répondit-elle. — A tout !...

Et, de son petit bras, elle eut un geste vers l'infini des feuillages.

Puis elle dit, mettant un doigt sur ses lèvres :

— Écoute... Qu'est-ce que c'est ?...

Le bruit léger d'une source l'étonnait. Siméon proposa de chercher dans l'herbe, derrière les broussailles, ce brin d'eau murmurante. Marie Galande refusa :

— C'est bien plus beau — dit-elle — quand on ne sait pas où c'est caché... Tu ne trouves pas?

Attentif à son gracieux enfantillage, Siméon veillait à ne la point contrarier.

Elle écoutait. Elle disait :

— C'est drôle de penser que, quand on n'est pas là pour l'entendre, la petite source fait le même bruit... Elle travaille: elle est consciencieuse. A quoi travaille-t-elle?... Est-elle gaie ou triste? Tu ne sais pas?... Crois-tu qu'elle remue quand on n'est pas là?... Peut-être que non et que tout ça n'est que par jeu?...

Elle voulut que Siméon répondît.

— Oui, par jeu, il me semble. Tu dois avoir raison...

Alors, encouragée, elle reprit :

— Qu'est-ce que c'est que les fées?

— Tu dois le savoir, puisque tu le demandes en ce moment où la présence de l'une d'elles est probable. Il y en a de toutes sortes. Celle que nous pressentons ici est l'âme de la petite source.

— Qu'est-ce que c'est, l'âme?

— Une petite fée qui est dans les choses qui remuent.

— Seulement dans les choses qui remuent?

— Dans les autres aussi : tu as raison.

— Tu dis ça; mais ça n'est pas vrai, les fées?...

— Si. Presque vrai!... Du reste, n'aie pas peur : on ne les voit jamais; on devine qu'elles sont là, voilà tout.

Marie Galande était rêveuse, inquiète de nouveautés qu'elle n'avait pas prévues et qui transformaient son idée de la nature. Une sorte de panthéisme vague naissait, peu à peu, dans son esprit, l'émerveillait et le troublait. Elle toucha l'écorce d'un bouleau, avec précaution, comme si elle avait soin de ne pas le blesser; et sa main se fit caressante, afin de témoigner aux arbres qu'elle était émue d'amitié pour eux. A ce contact, on eût dit qu'elle s'exaltait davantage. Sa robe se prit à des ronces et y laissa de pauvres effilochures. Elle cueillit des feuilles et les mit à ses cheveux.

Elle s'inclina vers de fines mousses; elle en arrachait de petites touffes et sur ses joues les appuyait. Elle trouva parmi l'herbe de minuscules fleurs, jaunes et bleues, et s'attendrit en son cœur de leur débilité. Elle brisa des tiges vertes, les pressa entre ses doigts, en fit fluer la sève de lait blanc. Longtemps elle joua dans la minutie nombreuse des végétations, les dévastant et enfonçant ses doigts jusqu'à la terre humide, dont la fraîcheur lui plut. Elle avait oublié Siméon, qui, sans bouger, la regardait en communion secrète avec la nature.

Puis elle se dressa, secoua d'un hochement de tête ses cheveux enchevêtrés de feuilles; animée de soudaine ardeur, elle bondit comme un chevreau qui s'égaye. Elle courut par le chemin, revint sur ses pas, s'arrêta, rieuse, un peu folle, devant Siméon, repartit, revint, et cela maintes fois, les bras écartés, arrondis. A chaque fugue, elle s'avançait plus loin, ses retours étaient plus joyeux, son visage plus coloré, ses yeux plus brillants.

Hardie, elle poussa jusqu'à la lisière du bois. Là elle vit, de cette hauteur des collines, la plaine immense, illuminée de grand soleil. C'était trop vaste : elle en fut décontenancée. Son allégresse tomba. Ses bras devinrent mous et pendirent. Elle s'immobilisa, un instant, comme si s'ébauchait en son esprit quelque pensée. Et puis, elle y renonça : elle se tourna vers Siméon, sourit timidement, l'appela, comme pour implorer son aide en présence de cette étendue où se perdait sa rêverie.

— Tu aimes ce paysage? — lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas, — répondit-elle; — j'aime mieux les arbres et l'herbe. Ça, c'est trop loin.

Elle s'assit. Avec son mouchoir, elle essuya son visage en sueur. Elle n'était plus la petite dryade frénétique de tout à l'heure; elle avouait qu'elle avait chaud, qu'elle se sentait un peu fatiguée. Elle ouvrit son col, le rabattit, et défit même deux boutons de son corsage; et Siméon vit la blancheur de ce cou flexible. Il recommandait :

— Ne prends pas froid, petite folle!

Dans le ciel, de gros nuages s'accumulaient, lourds, bruns, soufrés aux bords. Ils arrivaient en masses compactes et menaçaient le soleil, que bientôt ils recouvrirent. Marie

Galande s'amusait de leur stratégie. Mais Siméon déclarait l'orage imminent, et qu'il fallait rentrer. Ils flânèrent longtemps encore, en dépit des conseils urgents de Siméon, Marie Galande refusant de se hâter.

Les premières gouttes de pluie survinrent quand ils prenaient le bateau pour Paris. Puis le tonnerre s'en mêla, et tous les tombereaux du ciel se déchargèrent, l'un après l'autre, de leurs blocs pesants. Dans le vacarme formidable, Marie Galande fut pareille à un oiseau qui se blottit. Elle s'approcha de Siméon, se serra contre lui. La pluie redoubla, battit les toiles tendues en toit sur le bateau; et la surface du fleuve grésillait. Des rafales jetaient l'averse jusqu'au milieu du pont. Marie Galande releva le bas de sa jupe, l'enroula autour de ses jambes, qu'elle appuyait à la banquette. Ils avaient choisi la place la mieux garantie. Autour d'eux, l'inondation gagnait. Siméon fut d'avis de se réfugier dans la cabine; Marie Galande n'y voulut point consentir. Elle affirmait que c'était beau, plus beau que tout au monde... Ils étaient seuls, tous les deux, sur le pont, tandis que la dévastation céleste faisait rage.

— Nous avons l'air de deux émigrants, — dit Siméon.

Marie Galande s'informa...

— Des émigrants, — expliquait Siméon, — ce sont de pauvres gens qui s'en vont chercher ailleurs une patrie. Ils ne savent pas trop ce qui les attend, au delà du voyage qu'ils entreprennent. On leur a dit des choses et des choses; ils ont peur de rien espérer. Ils s'abandonnent au vent qui les pourchasse; et ils s'en vont sans curiosité vers l'inconnu. Ils n'osent pas se retourner.

— Je voudrais aller avec eux! — dit-elle.

— Pourquoi? — demanda Siméon.

— Pour rien..., comme eux... Mais avec toi!... Veux-tu? imagine que nous nous en allons, très loin, tous les deux, je ne sais pas où, plus loin que la mer. Ferme les yeux, pour croire cela, et que nous sommes dans des pays impossibles!... Tu y es? Je te raconterai. Il n'y a au monde que Siméon et Marie Galande. Tous les autres sont morts; on ne se les rappelle plus. Voilà. C'est la mer. Et puis, nous arriverons dans une forêt sans personne. Il ne fera pas froid. Nous demeure-

rons dehors et jamais, jamais nous ne verrons personne... Alors, c'est naturel que Siméon aime Marie Galande, et Marie Galande Siméon.

Elle dit ces derniers mots presque bas et elle approcha peu à peu son visage de celui de Siméon. Mais il avait les yeux fermés, — par ordre, — et il ne vit pas qu'elle souhaitait un baiser. Elle se retira, sans comprendre, et, quand Siméon rouvrit les yeux, il la vit fâchée et qui pleurait à petites larmes.

Il s'affligea :

— Qu'y a-t-il? Pourquoi ce chagrin?...

Elle répondit sèchement que ce n'était rien. Comme la pluie avait cessé, elle s'aventura jusqu'à la balustrade du bateau, s'agenouilla sur la banquette et se pencha vers le fleuve. Elle suivait des yeux le sillage rapide qui s'élargissait en flots divergents. Son regard cherchait à se fixer sur quelque détail de l'eau fugitive, une bulle, un remous, une ondulation que soulevait le glissement de la carène; et, à mesure que disparaissait au loin ce repère, elle en trouvait un autre et le filait. Elle déclara bientôt qu'elle était étourdie. Elle n'avait plus d'entrain ni de gaieté. Au ciel, les nuages dégonflés tendaient une vaste et morne draperie...

Siméon, le soir, quand il l'eut quittée, se sentit seul avec tant d'amertume qu'il n'osait pas se rendre compte de son état. Il tâcha de se divertir à d'autres pensées. Mais il lui était impossible de songer à rien sans que, par un détour, l'image lui revînt de la jeune fille vive émue. Ce qu'il voyait, il eût voulu qu'elle le vît : les lumières des rues, l'incendie de l'horizon crépusculaire et la naissance des étoiles dans l'échancrure des nuées orageuses. Il lui sembla que le spectacle naturel ne lui était plus, elle absente, intelligible et que tout cela se faisait en pure perte si elle n'y assistait pas. Il se rappela les paroles qu'elle disait, l'après-midi, lorsque la source, au creux du bois, murmurait ; et il pensa :

« Non, petite Marie Galande, les choses, quand tu n'es pas là, ne vivent plus. C'est toi, leur âme!... Si elles continuent à n'être pas immobiles, leur vaine agitation n'a plus de sens ni de beauté : elles t'attendent et leur langueur n'est secouée que de réflexes vains. Petite Marie Galande, tu es l'âme universelle!... »

Lorsque la nuit fut avancée, Siméon rentra chez lui. Dans l'obscurité de sa chambre, il évoqua son amie. Et il réfléchissait qu'il n'était pas amoureux d'elle, puisque nul désir de la posséder ne le tourmentait. A peine se fut-il interrogé sur ce mystère, qu'un trouble inquiétant le saisit. Il appela :

— Marie Galande ! Marie Galande !...

Le son de sa voix l'étonna. Son souvenir se précisait, et il voyait Marie Galande toute proche, là, dans cette chambre close où il était couché, Marie Galande qui riait et qui faisait des mines attrayantes. Comme elle s'apprêtait, en image, à se dévêtir, il eut honte et il écarta l'idée voluptueuse.

Même, il la devina grêle et enfantine; de telle sorte qu'il s'attendrit sur tant de gracieuse chétivité.

Il se souvint de ses pauvres vêtements, de ses petites mains et de la maigreur de ses bras, sous l'étoffe légère, quand elle courait. Sa robe brune et son corsage bleu fané lui parurent tristes et lamentables. Il médita de l'habiller de couleurs claires.

Le lendemain matin, il la retrouva, ainsi qu'ils en étaient convenus. Elle fut gentille et simple, et affirma que, la veille, elle avait eu plus de plaisir que jamais. Seulement, ce ne serait pas ainsi chaque jour : il fallait être raisonnable. Le dimanche, oui, le dimanche, elle voulait bien qu'on se promenât : à cette espérance, elle applaudissait. En semaine, on se verrait le matin, peut-être une heure. mais pas plus, avant d'aller au travail l'un et l'autre. Elle marquait de petits gestes nets les articles de son programme.

Siméon dut consentir. On n'était qu'au mardi encore : il énuméra et il compta les jours de l'attente. Mais elle dit, d'un ton résolu :

— Voilà ce que Marie Galande a décidé, monsieur Siméon !

Ils rirent de « monsieur Siméon ».

Puis ils cheminèrent par des rues quelconques, sans trop savoir où ils allaient. Une pauvresse, qui tenait un enfant dans ses bras, chanta, pour mendier, une romance, — une romance ridicule à cause du sentiment excessif et de la galanterie fade. — D'une fenêtre où il était enchaîné, un perroquet l'accompagna de cris et de roulades forcenés : il semblait rivaliser avec

elle. Cette cacophonie amusait fort les passants. Si la pauvresse se taisait, l'animal se taisait aussi ; au couplet suivant, il éclatait en vacarmes nouveaux.

Marie Galande s'indigna : elle voulait que l'on rentrât ce perroquet stupide et insolent qui ne laissait pas une chrétienne gagner sa vie. Elle rageait quand le public s'esclaffait.

— Est-ce Dieu permis ! disait-elle.

Siméon fit le geste de chercher quelques sous dans sa poche pour les donner à la mendiante. Un peu timide, Marie Galande lui demanda :

— Ça ne te fait rien que ce soit moi qui les lui donne ?

Il y avait plusieurs sous : elle admira la somme. En portant cette aumône, elle rougit. Toute confuse, elle revint à Siméon, lui prit le bras et l'entraîna. Comme elle était visiblement émue, elle expliqua :

— Tu sais, moi, je n'ai pas l'habitude...

Elle sourit. Siméon s'attrista de ce petit visage puéril et doux, qui souriait ; et il comprit la pauvreté perpétuelle de Marie Galande, sa pauvreté qui, de l'enfance, l'avait menée à ses vingt ans, au jour le jour, sans nulles délices.

A la devanture d'un magasin, dans ce faubourg, il y avait des robes dressées sur des mannequins d'osier, d'autres étalées, et des chapeaux avec des rubans et des fleurs. Siméon dit à Marie Galande :

— Ne voudrais-tu pas qu'une fois je te fasse cadeau d'une robe comme en voici ?... Celle-ci, par exemple ?...

De son doigt appuyé sur la vitre, il en désignait une qui était bleue, à volants, ornée de dentelle. Marie Galande se récria :

— Tu veux rire ? Est-ce que tu vois Marie Galande avec tout ce fla-fla ?... J'aurais l'air d'une dame, oui, drôlement !...

Siméon s'excusa :

— D'une demoiselle...

— C'est ça ! — reprit Marie Galande, fort égayée, — d'une demoiselle !... Est-ce que Marie Galande a l'air d'une demoiselle, voyons ? Tu ne m'as donc pas regardée ?

Il la regardait. Il la trouvait jolie. Il se la figurait, en demoiselle, ravissante. Elle eut une petite moue de dépit.

— Si tu veux me donner quelque chose, — fit-elle, —

achète-moi un pain de seigle et une tablette de chocolat. Tu veux ?

Elle s'étonna de ses prodigalités, car il lui offrait une boîte entière de chocolats pralinés, dans du papier d'argent. Et puis, un bouquet de violettes l'enchanta. Mais alors elle dit :

— Maintenant, c'est tout, pour aujourd'hui. Je crois que tu n'es pas si riche que ça, et que tu te gênes pour me gâter...

Les autres matins, ce furent diverses friandises ; et même, un jour, une petite broche qui ressemblait à du corail. Marie Galande, toute en joie, se souvenait :

— Et il paraît que ça porte bonheur !...

Siméon, scrupuleux, objecta :

— Écoute, j'ai bien peur que ce ne soit pas du vrai corail...

— Tu n'as pas besoin de me le dire, — répliqua-t-elle, — si je m'y trompe : je ne m'y connais pas beaucoup.

— Oui, mais ça ne te portera pas bonheur.

— Tais-toi ; tais-toi : ne le dis pas ! — supplia-t-elle. — Si ce n'est pas du vrai bonheur, tant pis. A ça non plus je ne me connais pas beaucoup. Si je crois que c'est du bonheur, ça suffit !...

Et Siméon, plus tard, conduisant son fiacre à travers Paris, se remémorait tant de sagesse. Et les propos qu'il se tenait à lui-même signifiaient :

« Cette petite fille qui ne sait rien, qui ne réfléchit pas, s'est élevée très haut dans le sentiment de la relativité. Les philosophes ne vont guère plus avant... Cette petite fille croit aux sortilèges du corail, c'est un hommage qu'elle rend au mystère dernier des choses. Elle y croit et elle n'y croit pas : elle néglige d'élucider le problème, soit qu'elle devine qu'il est insoluble, soit qu'il lui plaise de n'y point songer. Que je préfère à la fausse science des positivistes son hypothèse provisoire !... Cette petite fille a, sur les philosophes, cet avantage de s'être fait une philosophie à sa convenance. Eux ne confient qu'à leur raison le soin de leur organiser un système du monde. Mais leur raison n'est qu'une partie d'eux-mêmes et, sans doute, la moins importante dans le total de

ce qu'ils sont. De sorte que les voilà pourvus de systèmes du monde qui conviennent à leur raison et n'intéressent pas le reste de l'être qu'ils sont. Et ils ne savent qu'en faire. Évidemment ! Il n'y a rien à faire, pour la vie, d'un système du monde que la raison toute seule a fabriqué. Ils affirment, en manière d'excuse, que leur raison, c'est la raison même et que le reste est fantaisie. Ah ! les pédants orgueilleux qui ne voient pas qu'ils sont dupes de leur orgueil ! Que Marie Galande fut plus sage, en confiant à la vie le soin de lui composer le microcosme qu'il lui fallait !... »

Il réfléchissait à elle et il la trouvait analogue à l'humanité très ancienne, du temps qu'avec ses instincts et ses désirs spontanés l'humanité organisait en hâte la notion récente qu'elle avait de l'univers entr'aperçu...

« Petite Marie Galande, — disait-il, empruntant la forme de l'invocation, — tu as encore le sentiment de la fraternité naturelle : auprès des arbres, tu es émue de tendresse et, si l'on te laissait parmi eux, tu inventerais d'ingénieuses fables pour signifier que tu n'es pas indifférente aux épisodes pathétiques de leur croissance et de leurs frondaisons annuelles. Je t'ai vue, dans la nouveauté du bois feuillu, errer avec un visage intelligent et amical... Et, peu à peu, tu arrangerais de plus nombreuses idéologies, plus savantes de jour en jour et aussi plus froides, à mesure que ta pensée entrerait mieux dans la complication des phénomènes et que diminuerait la ferveur du premier contact. Tu célèbres d'abord par des gambades et des danses ta prise de possession du réel. Et te voici qui introduis bientôt des symboles dans l'allégresse de tes cérémonies. Et puis je t'imagine qui formules des apophthegmes. Et enfin, retirée loin des apparences, que tu dis illusoires, tu deviens, sous la lampe, méditative et raisonneuse, ô petite Marie Galande, analogue à l'humanité !... A quel moment siérait-il de t'arrêter, dans les progrès de ton inquiétude et dans l'espoir de ta connaissance parfaite ? Ah ! sans doute avant que se fût, en ton esprit, desséchée la fleur de ton émoi !... »

Mais toujours revenait à Siméon l'idée de Marie Galande très pauvre. Il s'émerveillait de la voir, par sa pauvreté même, préservée de l'accoutumance qui gâte la fraîcheur des désirs,

et, par la pauvreté lointaine de ses ascendants, laissée toute neuve pour la découverte de la vie un peu plus douce.

Et il retournait à lui-même, disant : « On a posé la question tout de travers. La question n'est pas de savoir — en général et dans l'absolu — si la vie vaut la peine d'être vécue. Ah! ce problème!... La question n'est que de savoir s'il vaut la peine que Marie Galande, grâce à des bonbons de chocolat, grâce à de belles promenades, grâce à de tendres paroles, soit plus heureuse, un instant, quelquefois... »

Il s'éprit davantage du bonheur de Marie Galande. Il le voulut réaliser; il s'occupa de cette œuvre, désormais, avec une passion minutieuse et attentive.

« Car, pensait-il, c'est toujours au bonheur qu'il faut demander la raison d'être de la vie ou, du moins, son divertissement. J'ai renoncé à mon bonheur quand j'eus vérifié que je suis dépourvu de toute aptitude à être heureux. Alors. je vécus dans une détresse d'âme telle que je m'étonne de l'avoir supportée. Marie Galande sera heureuse par le soin de mon activité incessante, comme je l'eusse été avec plaisir si les hasards s'y étaient prêtés ou les destins... Ah! que je me fusse aimé moi-même volontiers! Petite Marie Galande, tu hériteras de ces bonnes dispositions qui n'ont pas trouvé d'emploi égoïste... « Trop tard! trop tard!... » me rabâchait le songe de moi-même. Mais, pour toi, il n'est pas trop tard. Je serai circonspect; je saurai vaincre la méchanceté taquine des Fortunes et tenir à l'écart de leur malveillance la réussite de ton bonheur... »

Quand il était auprès d'elle, le matin, il lui parlait peu, craignant d'interrompre d'un mot le bavardage ou la rêverie enfantine qu'elle suivait; et il craignait encore d'être malhabile en ses propos, tant il avait le souci de ne point aggraver de sa pensée vieille cette jeune pensée qui s'épanouissait. Il goûtait en silence la joie de l'entendre et de la regarder. Mais. de loin, mieux à l'aise, il lui adressait mille et mille discours où entrait toute sa méditation continuelle; et il veillait à ce qu'ils fussent ordonnés. Parfois aussi s'instituaient de familières causeries, dont il était le double interlocuteur. Il disait à l'amie absente : « Il me semble que ces souliers-là feront très bien ; veux-tu cependant que nous cherchions ailleurs?... » Et

il la voyait hésitante, ou bien ravie de tant de luxe... « Voilà de beaux éclairs au café ; aimes-tu mieux les babas au rhum?... » Et il se désolait de n'inventer pas assez de cadeaux à lui faire. Il regrettait amèrement d'avoir gâché sa vie avant qu'elle eût cette destination qu'il lui donnait à présent. Il s'excusait : « Que veux-tu? je ne savais pas. Je n'avais que moi : pour moi tout seul, à quoi bon m'appliquer?... »

De même que, naguère, il s'efforçait d'anéantir ses journées, maintenant il ne souhaitait que de les aménager bien. Même, il apportait plus de zèle à son métier, afin que ses recettes lui permissent de mieux choyer Marie Galande.

Il s'éprit, peu à peu, d'une infinie tendresse pour Marie Galande. On eût dit que cette petite fille avait éveillé en lui de merveilleuses puissances de bonté. Il la chérissait paternellement; — et il dut bientôt se rendre compte qu'il avait, pour elle, aussi de l'amour.

Il s'en aperçut, à ne s'y point méprendre, le samedi de la semaine qu'ils avaient si bien inaugurée par leur promenade à Meudon.

Elle était, ce matin-là, toute rêveuse. Il se figura qu'elle souffrait de quelque chagrin. Il n'osait pas lui demander la cause de tant de mélancolie. Elle-même le renseigna, le voyant inquiet :

— Ce n'est rien, — dit-elle. — Tu sais, quelquefois, on est gai sans qu'on sache pourquoi; on n'a pas de raison d'être plus gai que d'habitude. On ne le remarque pas, mon Siméon, parce que c'est agréable. Mais, si on est triste sans qu'on sache pourquoi, on le remarque et ça vous fâche. On a l'idée que c'est une grande injustice ; et on voudrait bien s'empêcher!... On ne peut pas... Qu'est-ce que tu veux? Le cœur est drôle.

En disant : « Le cœur est drôle », elle soupira. Triste, elle réclamait une amitié plus compatissante. Elle s'appuyait contre Siméon. Elle lui serrait le bras sur sa poitrine, tandis qu'ils marchaient, nonchalamment, au hasard, sans presque causer. De temps en temps, elle levait les yeux vers Siméon et souriait; ou bien elle touchait de sa joue l'épaule de Siméon, — ce joli geste en guise de parole.

Siméon sentait, tout près de lui, ce jeune corps, gracieux avec abandon. Il voyait, à la dérobée, les jambes se dessiner, sveltes sous l'étoffe, l'une après l'autre, à chaque pas, et la petite poitrine ronde emplir le corsage, se gonfler et se hausser ou s'alanguir selon l'alternative du souffle léger. Les cheveux blonds, plus d'une fois, touchèrent son cou, et cette caresse le fit frémir.

Ils suivaient des rues faubouriennes, si étroites que le soleil n'y entrait pas, ils longeaient des maisons vieilles, grises ou jaunes et qu'on devinait toutes pleines d'affliction. Aux fenêtres pendaient de pauvres loques, du linge, des vêtements de toile, accrochés à des cordes transversales.

Ils arrivèrent aux fortifications. Le paysage, malgré la lumière, était triste. Des arbres malingres, déjà tout dépouillés par l'excès de la chaleur estivale, dressaient de distance en distance leur silhouette régulière. Loin, par delà les talus et les terrains vagues, des échoppes et puis de hautes bâtisses s'entassaient.

La détresse du lieu contrastait avec la fête du soleil si violemment que Siméon s'en affligeait : il voulut distraire de ce spectacle Marie Galande. Il avait goûté le charme des rues pauvres et leur demi-obscurité. Mais, maintenant, il foulait des feuilles séchées qui craquaient, et son émoi, dans la splendeur du jour, le tourmentait fort. Le silence où son amie s'obstinait le gêna.

— Petite Marie Galande, — fit-il, — c'est demain dimanche et congé. Où irons-nous? As-tu choisi?

— Non, — dit-elle, — je ne sais pas.

Sa voix était si douce, un peu plaintive et toute frêle, qu'il l'aima bien davantage. Il prit entre ses deux mains la main de Marie Galande. Marie Galande le regarda si gentiment et elle mit dans son regard tant de gratitude et de joie soudaine qu'il eut peur de la trop aimer. Et vite il demanda :

— Veux-tu que nous retournions au bois, comme l'autre jour?

— Non, — répondit-elle; — il ne faut pas recommencer ce qui a si bien réussi. Peut-être que ça manquerait; et alors, tout serait gâté.

Elle fut quelque temps silencieuse; et Siméon ne savait pas

si elle continuait, en soi, sa pensée comme un écho prolonge les derniers sons d'une mélodie, ou si elle était attentive à quelque nouvelle idée. Elle parut hésiter à dire ce qu'elle désirait. Puis elle se décida et, en rougissant, timide, avoua :

— Ce que je voudrais pour demain, devine! Mais je suis sûre que tu ne devineras pas. Voici. Je voudrais, je voudrais... Ça t'ennuiera!... Je voudrais que tu me conduises à la fête de Ménilmontant...

— Convenu! — dit Siméon.

— Oui, mais... ce n'est pas tout... Le plus grave, c'est maintenant; écoute!... Consulter une somnambule sur mon avenir...

Siméon ne répondit pas tout de suite. Elle se résigna :

— Je me doutais que tu ne voudrais pas.

Il ne demandait pas mieux; seulement, ces somnambules sont des farceuses : elles inventent...

— Elles inventent, elles inventent!... En tout cas, moi, j'ai confiance. Et ça me plairait qu'on me révèle mon avenir.

Marie Galande s'exaltait. Ses yeux brillaient, de joie d'abord et ensuite de crainte. Elle frissonna...

— Parce que, vois-tu, je ne suis pas tranquille. J'ai au fond du cœur qu'il va m'arriver quelque chose. Ça, j'en suis sûre. Mais je ne sais pas si c'est du bien ou du mal... La somnambule trouvera.

Elle était agitée. Elle allait de la plus vive allégresse à la plus sombre rêverie. Cajoleuse, elle risqua :

— Je crois que tu ne m'aimes pas beaucoup... Tu ne m'as jamais embrassée!...

Comme Siméon, troublé, ne se hâtait guère, elle dit :

— Aujourd'hui que j'ai du chagrin, il faut qu'on m'embrasse.

Siméon, gauchement, demanda :

— Quel chagrin as-tu, petite Marie Galande?

— Embrasse-moi et je te dirai!...

Elle se dégagea, fit volte-face et, preste, se campa devant Siméon, de telle sorte qu'il vint à elle malgré lui. Elle tendit sa joue et, quand Siméon s'apprêtait à lui baiser la joue, d'un prompt mouvement elle posa ses lèvres sur les lèvres

de Siméon. L'instant que leur baiser dura leur fut une éternité...

Puis ils se dégagèrent, leurs yeux s'ouvrirent; et ils semblèrent étonnés de se voir, si proches et cependant déliés l'un de l'autre : — deux êtres !...

Ce fut un éclair. Marie Galande, la première, reprit conscience de soi. Elle souriait, tandis que l'extase immobilisait encore Siméon. Alors, mutine, elle lança :

— Voilà. Mon chagrin, c'était que tu ne m'embrasses pas!

Comme Siméon ne revenait pas de son trouble, Marie Galande fut, pour rire, courroucée.

— Ce n'était pas, — dit-elle, — très doux, très doux?

— Oh! si, très doux!... — répondit-il.

— Seulement?...

— Seulement, tu es une petite fille, Marie Galande, presque une enfant; et moi, je suis presque vieux. Je pensais t'aimer... pas de cette façon-là...

— Et tu m'aimes de cette façon-là? — fit-elle en battant des mains. — C'est dit, c'est dit! Tu ne peux plus dire que non!...

Elle saisit le bras de Siméon. Gaie, elle l'entraîna. Pour éviter le silence où elle savait bien que son ami s'égarerait comme parmi des ombres indéfinies, elle parlait, un peu au hasard.

Elle s'interrompit d'un bavardage et dit, avec une moue dépitée :

— Ça me fait de la peine que tu sois triste, après que tu m'as embrassée. Même, je trouve que ce n'est pas très poli.

Elle ne voulut pas lui laisser le temps de répondre, et, de l'embarras où elle le vit, elle se mit à rire gentiment. Elle recommença, pour occuper les trop poignantes minutes, ses vains propos :

— Oui, — disait-elle, — tu es très vieux, très vieux. On ne peut plus compter ton âge, tant tu es vieux! Et Marie Galande est une si petite fille qu'on a envie de l'envoyer à l'école et, si elle n'est pas sage, de lui mettre le bonnet d'âne et un écriteau. N'est-ce pas?

Elle éclata de rire. Elle tirait à elle Siméon pour démontrer qu'elle était forte et pour qu'il sentît, contre son bras, un jeune corps de femme frémissante. Elle s'écria :

— Comme c'est bête, ce qu'on dit! Les baisers valent mieux.

Siméon chancelait; il la serra contre lui... Ils cheminaient lentement. Un passant qui les vit détourna la tête par obligeance. Un cantonnier les interpella :

— Un joli temps, les amoureux, pour les amours! Allez, allez, vous ne faites pas de mal...

Marie Galande acquiesça ; et elle dit à Siméon :

— C'est vrai, qu'on est des amoureux. Est-ce que ce n'est pas agréable? Écoute, Siméon, puisque je t'aime...

Elle se fit très câline. Soudain, elle poussa un cri d'effroi.

— Qu'est-ce? — demanda Siméon.

Mais elle ne répondait pas. Elle tressaillait. Sa voix s'arrêtait à sa gorge. Siméon vit, à quelque distance, Picrate qui déambulait, à grands coups frénétiques, de ses poings qui frappaient le sol. Il s'éloignait. Marie Galande put articuler :

— Sauvons-nous! Vite, vite!...

Siméon dut la suivre. Ils gagnèrent une petite rue. Siméon s'efforçait de tranquilliser Marie Galande :

— Calme-toi, petite. Il ne nous a pas vus : il s'en allait...

Marie Galande voulait encore se sauver :

— Viens, — disait-elle d'une voix essoufflée. — Peut-être qu'il court après nous. S'il nous rattrapait!...

— Mais non. Tu as bien remarqué qu'il s'en allait... Et puis, il ne va pas vite, le pauvre Picrate... Et puis, pourquoi as-tu si peur de lui? Il n'est pas méchant.

— Il est méchant! — répliquait Marie Galande. — Il est le diable. S'il nous rattrapait, ce serait une chose effrayante!...

Il fallut longtemps pour l'apaiser. Après que sa terreur se fut calmée, elle pleura et, parmi ses larmes, sourit.

— Maintenant, — dit-elle, — je crois qu'il est tard : il faut que j'aille prendre mon panier. Toi, tu iras à ta voiture. Au revoir... Je pensais, tout à l'heure, qu'on pourrait avancer le dimanche d'un jour et être, aujourd'hui, toute la journée ensemble...

— Veux-tu? — suppliait Siméon.

— Non, — répondit-elle, — non.

Elle réfléchissait. Elle semblait combiner ceci et cela et

n'être pas sûre de son désir. Siméon la pressait... Et puis. elle décida :

— Non ! Nous avons dit demain. Probablement que c'est mieux. Si tout est préparé pour demain. et pas pour aujourd'hui...

— Mais — objecta Siméon — nous n'avons rien préparé...

— Oh ! pas nous, pas nous !... Il n'y a pas que les gens. qui préparent. S'il n'y avait qu'eux !... S'il n'y avait qu'eux. Siméon, je pense qu'il ne leur arriverait pas de mal...

— Alors, qui ?

— Je ne sais pas... Les fées et les diables !... Non, demain !

Quand ils se séparèrent, elle prétendit que Siméon lui donnât encore un baiser. Elle y apporta toute sa tendresse fougueuse et gaie. Puis elle se sauva, courut. Siméon la regardait partir et ne point se retourner. Il sentait une belle ivresse le posséder et son cœur battre.

Vers le soir, le souvenir importun de Picrate le hanta. Depuis une semaine bientôt il négligeait de le rencontrer. craignant des questions pénibles, des colères fâcheuses. Il s'était dit qu'il laisserait Picrate oublier Marie Galande. En outre, il se demandait s'il n'éprouvait pas quelque remords à l'endroit de ce camarade...

Le souvenir de Picrate le tourmenta. Il se mêla au souvenir de Marie Galande, et de manière à le gâter. Il fut impérieux ensuite... Et Siméon, son fiacre reconduit. résolut d'aller voir Picrate.

Il n'était pas au petit café de naguère, où ils causaient. Chez lui, de si bonne heure ?... Siméon tenta l'aventure. Au fond d'une cour et d'un couloir. il reconnut la porte. A peine eut-il frappé qu'il le regretta : l'idée d'une interminable conversation, gênée de réticences, de mensonges, lui fit horreur. Mais une voix véhémente cria :

— Entrez !... Eh bien ! entrez. quoi ?...

Siméon ouvrit la porte. Mais, aussitôt qu'il l'aperçut, Picrate rugit :

— Va-t'en ! va-t'en !... Va-t'en. ou je fais un malheur !... Va-t'en tout de suite !...

Il se congestionnait. Toute sa face était secouée de sa

fureur, ses cheveux tressautaient de ses mouvements convulsifs. Il avait les poings fermés, les coudes bandés, prêts à se détendre en terrible ressort. Son buste, en avant, voulait bondir ; l'infirmité le tenait au sol... Siméon fit mine d'entrer, Picrate alors laissa s'exalter sa rage. Il hurla :

— Si tu entres, je vais te tuer !

Siméon s'efforça de l'adoucir :

— Je ne te comprends pas... Pourquoi? que t'ai-je fait?...

Mais Picrate ne permit pas qu'il en dît plus long. Pâle, livide, d'une voix qui sifflait entre ses dents, il répéta :

— Si tu ne t'en vas pas tout de suite, je te tue !...

Et ses mains fouillaient à l'intérieur du chariot...

— Alors, Picrate, adieu ! — dit Siméon.

Et il partit. Au moment où il s'apprêtait à fermer la porte derrière lui, il entendit le souffle rauque de Picrate qui haletait comme une forge.

Siméon, toute la nuit, ne put effacer de ses yeux cette vision qu'il avait eue de Picrate. Les images se succédaient et la scène se reconstituait avec netteté : la chambre, petite et en désordre, qu'éclairait seulement une lampe placée sur une chaise ; Picrate par terre, disposant à plat devant lui des séries de cartes postales illustrées, afin, sans doute, de les classer. Et puis l'éclat de sa fureur, quand il reconnaît Siméon ; ses cris, ses menaces, sa surexcitation démente...

Siméon eut pitié du pauvre diable. Or, comme il y avait alors dans son cœur de la joie, il lui semblait — sans qu'il le sût — que tout, sur terre, ne devait être que joie. Il en voulut à Picrate de lui enlaidir, si peu que ce fût, son bel horizon. Il lui chercha chicane, à part lui, le dénigra, tâcha de l'écarter. Le sommeil lui vint en aide.

Au réveil, Siméon se leva très vite pour vérifier qu'il faisait beau temps. Il ouvrit ses persiennes : les flots du matin l'inondèrent et la fraîcheur de l'air toucha ses mains, son front, ses joues. Le ciel était parfaitement pur de nuages ; une vapeur légère en adoucissait le bleu. Des rayons de soleil s'y épanouissaient en gloire.

Marie Galande devait le retrouver, sur les onze heures, au coin de telle et telle rue. L'endroit n'était pas douteux ; il le

connaissait... Une malice de lui-même envers soi s'amusait à brouiller les noms de ces rues, à les confondre avec d'autres, à lui offrir divers rendez-vous inexacts. Il aperçut la manigance et, méfiant, inscrivit sur son carnet : « Au coin des rues telle et telle » ; et même, flâneur, il esquissa le plan du carrefour. Et puis, il réfléchit que, jusqu'à onze heures, il avait le loisir de travailler : sa conscience lui prescrivait d'aller prendre sa voiture et de gagner au moins la nourriture de son cheval, le remisage de son fiacre. Mais une invincible nonchalance l'amollisait et, dans l'attente du bonheur, il n'osait pas bouger. Il consacra toute sa matinée à prévoir que Marie Galande arriverait sans nul retard, à craindre qu'un hasard ne la retînt. Il se figurait la venue de Marie Galande. Et cet instant de la rencontre signifiait à lui seul assez de félicité merveilleuse pour suffire à la rêverie de Siméon. S'il s'aventurait au delà, tel était son trouble qu'en hâte il retournait aux tendresses initiales. La voix de Marie Galande le caressait et l'alarmait ; et, quelquefois, il ne savait plus s'il éprouvait de la souffrance ou de la volupté.

Elle arriva, toute gaie et rieuse, et dit très bas :

— Bonjour, mon amoureux !

Elle ajouta, bientôt :

— N'est-ce pas que nous irons consulter la somnambule ?...

Elle fit l'enfant, capricieuse. Elle affirma qu'on s'amuserait beaucoup. Seulement, la somnambule, le souci de l'avenir et le projet de savoir plus loin que l'heure où l'on était l'empêchaient de se consacrer toute à sa joie. Nerveuse, elle augurait du bien, du mal, et se perdait en cette incertitude... A peine le déjeuner, dans un petit restaurant, lui donna-t-il quelque distraction. Elle disait :

— Ça vaut mieux d'être renseignée. Au moins, on ne risque pas d'imaginer des choses et des choses. Par exemple, selon qu'on doit vivre très vieille ou un tout petit peu, il faut qu'on s'arrange autrement. Je me figure que si les gens étaient sûrs du temps qu'ils vivront, ils ne feraient pas tant de sottises... Ce n'est pas ton avis ?

Siméon répondait que oui, mais qu'il ne croyait pas aux somnambules ; et il disait encore que Marie Galande vivrait jusqu'à un très grand âge...

— Oh! je n'y tiens pas, — répliquait-elle. — Ce que je veux, c'est savoir... Et si tu m'aimeras! et si c'est bon pour toi de m'aimer!...

Le vacarme des orgues de Barbarie et des pianos mécaniques annonçait de loin la fête. Cette cacophonie, dans le désert des rues dominicales, se répandait, toujours plus distincte, plus véhémente. A la première bouffée de la folle musique, survenue par le dédale des maisons, Marie Galande avait écouté, comme si son destin, là-bas, s'affirmait. Et, comme si son destin l'appelait, elle se dépêcha, traînant à son bras Siméon.

— Viens, — disait-elle. — Autant vaut savoir tout de suite. Et puis, si c'est bon, nous n'aurons plus qu'à rire et à rire.

Siméon s'efforçait de lui faire entendre qu'elle attachait trop d'importance à de tels présages. Il redoutait une imprudence de la somnambule :

— Ce ne sont que des bêtises! — déclarait-il.

Peu à peu, la musique augmentait. Il s'en perdait, par-ci par-là, des lambeaux, accrochés sans doute à l'obstacle d'un mur, d'une cheminée. Et puis, les instruments divers se mêlaient, et leur confusion, qui s'aggravait en même temps que leur violence, fut infernale quand Marie Galande et Siméon débouchèrent sur le boulevard. Cela criait, hurlait, meuglait, emplissait les oreilles... Quelle bête en délire produisait cette clameur formidable? Marie Galande, une seconde, hésita; l'approche du monstre l'épouvantait. Siméon la vit, toute pâle, qui regardait devant elle, avec une sorte d'effroi douloureux. Et puis, dans le tumulte discordant, elle reconnut des ritournelles familières, des bouts de petites chansons dont elle avait appris les paroles, jadis, d'un camelot qui les vendait et, pour le même prix, enseignait la façon de les chanter. Il lui sembla que ces pauvres airs lui faisaient accueil; elle en murmura des bribes...

Un manège de chevaux de bois l'éblouit. Les bêtes en étaient fringantes, et d'aucunes, cabrées, étonnaient par la régularité de leur allure cependant. Il y avait là-dessus des hommes et des femmes qui menaient un grand tapage. Siméon plaignit cette gaieté du peuple parisien ; il la vit mé-

diocre, dépourvue de franche allégresse, prétentieuse, et qui vise à l'effet. Triste gaieté, qui se moque, se vante et se travaille au lieu de simplement s'épanouir! Pauvres âmes qui n'ont plus la naïveté du beau rire!...

Marie Galande était fascinée par le spectacle étourdissant de ce manège. Les paillettes et les paillons brillaient au soleil et fuyaient, emportés dans le tourbillon général. Et fuyait aussi l'orgue forcené : son tintamarre s'en allait. on l'entendait moins; puis il revenait, avec des éclats furieux, des clameurs déchaînées, et s'en allait et revenait, infatigable. Marie Galande admirait tout cela; Siméon lui offrit de monter l'un de ces chevaux si bien dressés et caparaçonnés :

— Pas maintenant, — dit-elle. — Après, peut-être; nous verrons.

Ils continuèrent leur promenade. Ils étaient, par la foule, jetés d'un brouhaha dans un autre. Les gongs, les sonnettes, les cloches, les grosses caisses se succédaient; et les boniments, les parades, les pitreries compliquaient le tohu-bohu. Pour l'odeur, elle était fournie par la friture des beignets, les crêpes, les gaufres, cuisines fades; et la foule y collaborait; des cages de fauves, par endroits, y mêlaient encore leur spécialité.

Marie Galande s'attardait à examiner des clowns. Elle riait de leur maladresse savante, de leurs gifles et de leurs calembredaines. Siméon pensa qu'elle en oublierait la somnambule et manœuvra si bien qu'une prophétesse extra-lucide fut esquivée. Des femmes colosses, et d'autres à deux têtes, et d'autres à la peau tigrée, et d'autres qui avalent des sabres ou mangent du feu, étaient peintes sur des affiches prometteuses, Marie Galande n'eut point envie de les connaître. Elle contempla des loteries et voulut essayer sa chance. Les lots étaient engageants, — des porcelaines coloriées, de la verrerie, — et l'on choisissait parmi des séries variées de bibelots. Mais la grosse affaire, pour Marie Galande, c'était de vérifier la bienveillance du hasard ou sa mauvaise volonté.

— Nous allons bien voir! — disait-elle.

Siméon s'affligea de ce qu'elle fût si en peine des lendemains. Une première fois, elle perdit. Siméon lui expliqua de son mieux que cet accident n'était pas une calamité; tout

au plus, si elle tenait à chercher là des présages, avait-elle le droit de conclure qu'un bonheur lui échapperait : ah! des mille et un bonheurs qui surviennent, un de moins, petite aventure!...

Elle sembla persuadée, tenta l'épreuve de nouveau, et maintes fois perdit, et affirma :

— Tu vois, tous les bonheurs m'échappent!...

— Mais non, pas tous! — dit Siméon. — Regarde combien il reste de lots devant toi, et de jolis... Et le marchand, sois-en sûre, en a bien d'autres en provision. Tu n'imagines pas, petite Marie Galande, quelle infinie réserve de bonheurs il y a dans la vie : c'est innombrable! Il y en a tant que tu en auras beaucoup. Joue encore, tu gagneras.

Elle hocha la tête : elle ne comptait plus sur la faveur du hasard. Siméon regardait s'attrister cette petite fille qui se croyait en présence de sa destinée et qui la consultait.

Au douzième coup, Marie Galande gagna. Son visage s'illumina de joie. Elle cria :

— Bravo! bravo!...

Elle battit des mains et négligea d'abord de s'intéresser à son lot, qu'elle devait choisir entre les plus désirables : la chance lui était venue!...

— Catégorie A, — dit l'auxiliaire du Sort.

Marie Galande hésita. Mais un ingénieux presse-papier lui parut digne de sa préférence. C'était une boule de verre, emplie d'eau et close hermétiquement, où un petit village se voyait: deux ou trois maisons, un arbre, un chien, deux paysans ; les paysans, l'un rouge et l'autre bleu, étaient aussi grands que les maisons. Or, pourvu que l'on retournât la boule quelque temps, il suffisait ensuite de la ramener à sa juste position pour qu'une neige abondante et menue se précipitât sur le village comme sur les véritables villages tombe la neige véritable. Elle couvrait le sol, se posait aux branches de l'arbre, coiffait d'un capuchon les paysans et menaçait d'ensevelir leur chien.

— Brrr! — fit Marie Galande.

Et elle s'étonna de l'invention, Siméon prit part à son jeu.

— Quand le charmant hiver viendra, — dit-il, — nous irons voir dans la campagne la belle neige...

Elle répliqua :

— Pourquoi dis-tu que l'hiver est charmant? J'y ai si froid!

— Le prochain hiver, petite Marie Galande, tu n'auras point à souffrir!...

— Pourquoi? — fit-elle, effarouchée. — Est-ce que je serai morte?

— Petite folle, petite folle, quelles idées as-tu en tête? Tu n'auras à souffrir de rien, parce que j'aurai soin de toi.

Mais déjà elle n'écoutait plus. Attentive à sa seule pensée, elle demanda, pour en finir avec ses calculs :

— Un bonheur sur douze, est-ce beaucoup?

— Beaucoup, beaucoup! — dit Siméon.

Elle découvrit la baraque d'une somnambule. Son cœur bondit. Sans plus parler, elle s'approcha. Sur le tréteau. l'impresario de la pythonisse annonçait que cette dame avait la science infuse et, dans les lignes de la main, discernait des choses merveilleuses; d'ailleurs, elle n'était pas moins habile à interroger les cartes, à interpréter les rêves, à traduire les signes inclus dans le marc de café.

Marie Galande écoutait avec stupeur le monologue du charlatan. Quelques sornettes un peu poussées la mirent en défiance. Mais l'homme tourna ses hâbleries vers la fatalité, la mort et les plus émouvants problèmes.

— Entrons-nous? — demanda Marie Galande à Siméon.

Siméon vit qu'elle avait peur. Elle le dit bientôt :

— Écoute, je n'ose pas...

Et ils s'éloignèrent.

Elle avouait :

— Peut-être que ça vaut mieux de ne pas savoir?...

Siméon l'encourageait à écarter les idées sombres.

— Pourquoi, — lui disait-il, — as-tu cette crainte de l'avenir?

— Parce que je suis heureuse à présent! répondit-elle. Avant, je ne pensais à rien... C'est l'habitude qui me manque...

— Tu es heureuse?

— Mais oui!... Tu ne t'en es pas aperçu? Méchant! Je suis heureuse avec toi. Seulement, d'être heureuse, c'est une chose dont il ne faut pas parler : chut!...

Elle posa sur sa bouche son doigt et prit un air mystérieux. Elle fut la première, cependant, à rompre le silence qu'elle avait ordonné. Ses yeux se firent tendres et doux; elle dit :

— Seulement, tu ne m'aimes pas assez. Pourquoi ne m'aimes-tu pas davantage? Ce n'est pas très gentil!

Siméon n'osait pas lui répondre. Elle bouda... Siméon réfléchit qu'il était vieux, qu'il avait gaspillé toute sa vie en pure perte: il s'affligea de n'avoir pas été plus économe de sa vie. Marie Galande, à son bras, se faisait traîner comme les enfants las d'une promenade... Siméon voulut qu'elle s'intéressât à la fête qui, autour d'eux, s'exaspérait. Elle s'y refusa; elle s'abandonnait à sa langueur. « Les chevaux de bois?... » Elle se fâcha :

— Je ne suis pas une petite fille! Tu te trompes, si tu crois que je suis une petite fille! Tu es méchant!...

La journée tournait mal. Siméon détesta la frénésie de ces musiques endiablées qui, depuis deux heures, le torturaient : il lui sembla qu'elles chantaient le désespoir de vivre. La foule, augmentée, remuante, acharnée à ce plaisir vulgaire, lui parut célébrer le rite d'une ignoble religion, toute de folie et de vacarme. Le soleil tombait d'aplomb sur les innombrables têtes et y cuisait de la démence.

— Allons-nous-en! — dit Marie Galande. — J'en ai assez de tout ce bruit. Et toi?...

Ils profitèrent d'un intervalle entre deux baraques de planches pour s'esquiver. Il leur fut agréable d'avoir un peu d'espace devant eux et de ne plus participer à ce tumulte de la joie exubérante.

Mais la musique les poursuivait.

Quand elle les eut enfin laissés, Siméon demanda :

— Où allons-nous?

— Ça m'est égal! — répondit Marie Galande. — Nous irons où tu voudras. Comment saurais-je où tu veux aller?

Siméon la pria de n'avoir point d'amertume: s'il l'avait offensée ou peinée, c'était sans le vouloir. Marie Galande reprit :

— Tu as probablement une amie, et je te gêne.

— Je n'ai pas d'autre amie que toi, — dit Siméon.

— Oh! moi... — fit-elle; — qu'est-ce que c'est?... Si tu

n'as point d'autre amie que moi, pourquoi ne m'aimes-tu pas davantage?...

— Je t'aime beaucoup, — affirma-t-il.

— Alors, si tu m'aimes beaucoup, aime-moi!

Elle cessa d'être irritée. Elle fut enjôleuse.

— Tu n'as pas encore vu, — disait-elle, — que moi, je t'aime tant que je voudrais que tu me prennes dans tes bras... comme on fait, tu sais... C'est toujours moi qui te demande ce que tu devrais demander. Est-ce que tu me trouves laide? Non, n'est-ce pas, tu ne me trouves pas laide et tu aurais du plaisir à me tenir dans tes bras?... Dis-le-moi!... Non, ne me dis rien : je sais! Seulement, tu te figures que tu es vieux; tu te racontes des histoires tristes et qui te donnent du chagrin... Mais tu n'es pas vieux, si tu m'aimes... Que j'ai eu de peine à ce que tu m'accordes un baiser!... Tu te rappelles?... Eh bien, aujourd'hui, il me faut tous les baisers, tous, tous! Voilà, je te l'ai dit; maintenant, fais comme tu voudras...

Siméon la serra contre lui. Avec ferveur, il entoura de son bras frémissant la taille de Marie Galande. Sa main, sur la hanche de la jeune fille, tremblait.

— Allons chez toi, — dit Marie Galande. — Ce sera si doux d'être tous les deux! Je n'ai jamais été seule avec toi. Viens!

Ils respiraient difficilement, tant les serrait à la gorge l'angoisse de la pudeur et de la volupté. Ils allaient, d'un pas rapide et fiévreux.

— Tu ne me dis rien? — chuchota Marie Galande.

— Je t'aime, petite Marie Galande, je t'aime!...

— Dis-moi que tu es content et que tu n'as pas d'autre idée que d'être content; dis-le-moi.

— Je te le dis, petite Marie Galande. Je t'aime, et c'est tout...

Ils ne parlèrent pas davantage. A mesure qu'ils approchaient, leur émoi les précipitait avec plus de hâte vers l'asile de leur tendresse... Siméon sentait battre ses tempes. Marie Galande croyait porter entre ses bras un trésor ineffable. La rue était déserte.

Il arrivèrent. Ils entraient... Marie Galande s'affaissa sur le seuil, poussant un cri d'oiseau blessé. Une décharge de revolver avait retenti. Et puis une autre... Et puis un bruit de roulettes folles en fuite sur le pavé...

Siméon s'efforça de relever Marie Galande. Elle avait les yeux chavirés, la bouche ouverte affreusement.

XI

UN MEURTRE

Que Marie Galande fût tuée, ce fait n'entra pas tout de suite dans l'esprit de Siméon. Du moins, s'il la vit morte, il ne conçut point aisément que ce dût être définitif. Son intelligence, frappée de stupeur, semblait avoir des portions paralysées et d'autres où les idées viraient, viraient, comme les ailes d'un moulin sous la tempête.

Il avait senti Marie Galande défaillir, glisser le long de lui. Le petit bras, qu'il serrait, avait frémi d'une convulsion brève et puis s'était arraché de lui, entraîné par le poids du corps. Le corps avait tourné, puis était tombé sur le flanc.

Siméon s'efforça auprès de cette chose inerte. Il appela Marie Galande. Ses mains s'effarèrent de la mollesse du cadavre. S'il tirait les épaules, la tête se renversait en arrière. Il arrondit ses bras comme un berceau, pour la soutenir toute; il ne le put. Alors, il eut un immense besoin de secours, et il cria qu'on vînt à l'aide.

On vint: la concierge, des locataires... Siméon se redressa. Il eut pleine confiance dans l'initiative de ces gens qui, plus habiles que lui, sauraient s'y prendre. Du reste, quand il s'inclinait, son crâne, brûlant et lourd, menaçait de le jeter sur le sol. Il s'arc-bouta contre le mur.

Mais déjà Marie Galande était soulevée par deux hommes. La déposerait-on chez la concierge ou la mènerait-on chez le pharmacien, tout près de là? Ils hésitèrent. Quelqu'un dit que le pharmacien valait mieux. Les porteurs obéirent. Comme ils se mettaient en marche, Siméon vit la tête de Marie Galande qui pendait et se balançait misérablement. De ses deux mains il fit à la petite nuque un oreiller. Et il suivit le cortège. Dans le creux de ses paumes s'appuyaient les cheveux de l'amie. Mais le cou se ployait douloureusement et parfois, selon l'allure des porteurs, se rengorgeait ou se

plissait. Siméon mit tous ses soins à lui épargner les à-coups; il s'appliquait à cheminer sans saccades. Quand ils arrivèrent devant la pharmacie, la lueur verte d'un bocal illuminé fut sinistre sur le cadavre; bientôt une lueur rouge l'inonda comme de sang. Siméon n'avait pas conscience de ce qu'il faisait. Il agissait sans le savoir: il accompagnait un cortège.

Marie Galande fut couchée sur deux chaises. Quelqu'un dit qu'elle était morte. Il entendit ce mot et ne le comprit guère. Il regardait vaguement des curieux qui étaient là, derrière les vitres de la pharmacie. Un sergent de ville entra, puis un autre. Et il y eut des pourparlers, auxquels Siméon ne se mêla point. On s'aperçut qu'il était blessé à l'oreille et saignait : on le pansa. On lui demanda qui était cette jeune fille, où elle demeurait, mille choses. Il répondit machinalement et, comme l'agent inscrivait ses réponses, il rectifia l'orthographe de son nom. Et puis, il trembla de tous ses muscles, et il eut froid au visage. On lui tendit une potion, qu'il but. Il s'assit. Dans un demi-rêve, il remarqua que l'on emportait de nouveau Marie Galande. Il ne savait pas où; il n'était pas sûr que ce fût réel. Brusquement, l'idée d'un devoir immédiat le saisit : puisqu'on emportait Marie Galande, il fallait soutenir sa pauvre petite nuque. Mais il ne put bouger. Une extraordinaire lassitude l'accablait. Sa volonté n'allait pas jusqu'à ses membres; ses velléités courtes et faibles remuaient dans son cerveau et s'y égaraient. Il suivit des yeux la manœuvre des gens qui s'occupaient de Marie Galande à sa place. Quand ils passèrent l'étroite porte, Siméon crut qu'ils cogneraient le corps, à droite ou à gauche; un bras, se dégageant de la pose qu'on lui avait donnée, bougea, tomba, pendit : un sursaut terrible secoua Siméon. Cependant il ne réussit point à prier que l'on fît attention, que l'on ouvrît les deux battants de la porte. Les paroles se multipliaient dans son esprit; et il ne disait rien.

A cause de la foule qui était dehors, il ne vit pas ce qu'il advenait de Marie Galande. Il observa confusément qu'on s'en allait... La rue était vide... Ses idées s'embrouillèrent et il perdit la notion de tout...

Plus tard, en quittant la pharmacie, il se demanda ce qu'il ferait. Il hésita: la question fut de savoir s'il irait chez lui ou

ailleurs. Il ne la résolut point, et partit au hasard. Sa tête brûlait; ses yeux étaient cerclés de souffrance et, chaque fois que ses paupières cillaient, une vive douleur lui tirait les tempes. La nuit l'étonna, les becs de gaz allumés lui semblèrent étranges, absurdes. A sa montre, il vérifia qu'il était huit heures et demie. Il crut qu'un cauchemar le tourmentait. Pour s'assurer qu'il veillait, il tapa sur le mur qu'il longeait et s'y écorcha les doigts.

Aussitôt, comme à un signal, l'image de Marie Galande se présenta : l'image dernière, la morte. N'était-ce point une fantasmagorie? La soudaineté de l'hallucination parut à Siméon singulière. Mais, au trouble profond de son cœur, il connut qu'il n'était pas victime d'un prestige : cette image de Marie Galande, il la sentit vraie. Il en eut un choc nerveux; une sueur froide le mouilla.

Où était Marie Galande? Il la chercha dans la confusion de ses souvenirs. Peu à peu, la scène tragique se reconstitua. Mais on avait pris Marie Galande; on l'avait emportée!... Siméon souffrit intimement, à la pensée que d'autres la tenaient entre leurs bras. Qu'avaient-ils fait du petit corps misérable? Où, à présent, le retrouver, pour le revoir, pour lui dire adieu? Où, dans la nuit, sinistre désormais?...

Siméon retourna sur ses pas, afin de questionner le pharmacien, les gens du voisinage. Il eut beaucoup de peine à s'orienter. Dès qu'il était entré dans une rue, il la suivait, hanté par l'idée fixe; et puis il devenait attentif un instant et, de nouveau, se perdait. Il erra longtemps, comme au milieu d'une forêt compliquée. Il courait quand il arriva chez le pharmacien.

— A la Morgue, — lui répondit-on.

Ce mot le bouleversa, ce mot lugubre, infâme. La Morgue! Il tressaillit, ses dents claquèrent. Il se révolta, et c'est au pharmacien qu'il fit part de sa colère :

— Pourquoi? — disait-il. — Pourquoi? On n'a point à la reconnaître : j'ai donné son nom, son adresse!...

— Que voulez-vous? Décédée sur la voie publique : c'est le règlement.

Il protestait encore. Par pitié de son désespoir, on ne lui répondait pas.

En sortant, il cria :

— Je saurai bien l'en tirer!

Il n'eut, dès lors, d'autre idée que d'être là-bas, au plus vite. A grands pas chancelants, il se dirigea vers Paris. Il s'effraya de la longueur du chemin, de la médiocrité de son allure, que n'accélérait point à son gré l'intensité de son désir. Un fiacre passait : il le prit. Il s'étonna d'être en fiacre, autrement que sur le siège et les guides en main. Les plus futiles circonstances augmentaient le désordre de son esprit : il pensa qu'il devenait fou...

Il n'avait point osé dire au cocher : « la Morgue » ; il s'était fait conduire à Notre-Dame, seulement. Les derniers pas, il y suffirait. Mais bientôt il lui sembla qu'il se retardait, avec de telles irrésolutions. Il voulut avertir le cocher de son erreur ; il ne le put : ses lèvres se refusaient à prononcer l'odieuse syllabe, — et elle ne cessait de se prononcer en lui.

Le clair de lune rayonnait. La nuit limpide, sur les espaces découverts, sur les places, sur le fleuve, versait une lumière calme. Mais les rues étaient mi-parties d'ombre et de jour, nettement séparées. Et Siméon, dans les coins noirs, épiait une terreur vague.

Quand il fut auprès de l'Hôtel-Dieu, la proximité de la maladie, de la douleur, le gêna. Il vit, à des fenêtres, des lueurs de lampes, de veilleuses, dont la mélancolie était poignante. Ensuite la silhouette vaste et précise de Notre-Dame émergea, pâle, blanche, spectrale. Elle lui fit peur...

Il descendit du fiacre. Une seconde, il regretta que la course fût achevée. Le fiacre parti, Siméon se demanda s'il oserait aller plus loin, seul, vers la Morgue. En même temps qu'il y songeait, il avançait, comme mû par une force impérieuse.

Ses jambes flageolèrent, lorsqu'il aperçut, de biais, le petit bâtiment sinistre, sournois, qui le guettait et l'attendait. Bas, écrasé comme une bête qui va bondir, le repaire de la mort ignoble était là, casemate perfide, prison de cadavres. La lune coulait là-dessus, en clartés blêmes...

Marie Galande était là !

Siméon trouva les portes fermées. Il gravit les marches ; il appliqua ses mains aux battants clos. Une rage le prit de son impuissance. Il descendit les marches ; il parcourut la

façade ennemie, sur toute sa longueur, à droite et à gauche : il la vit impénétrable, gardée contre lui, dédaigneuse de sa colère. Une voix, au fond de son âme, criait : « Marie Galande! Marie Galande!... »

Il revint aux portes. Il distingua une sonnette. Son premier geste fut de la tirer. Mais il ne la touchait pas ; se figurait que les cadavres allaient tous se réveiller et se précipiter pour lui ouvrir.

Sa frayeur fut telle qu'il se sauva. Dans ses yeux, il y avait le dessin très net de l'édifice abominable qui contenait Marie Galande, — ah! oui, la pauvre petite Marie Galande, son corps svelte et charmant, qui avait vingt ans, qui était en fleur, et qui chantait et qui chantait éperdument; — oui, là, parmi l'atrocité des cadavres, Marie Galande jeune et belle.

Siméon fuyait ; et les litanies de Marie Galande se dévidaient dans sa pensée, mêlées à des visions sanguinolentes...

Le retour, à pied, par les rues nocturnes, fut long, pénible, tous les cent pas découragé. La fatigue domptait le chagrin de Siméon ; du moins, elle l'empêchait de s'exalter trop vivement. Siméon n'avait pas dîné : la faim le harcela. Il eut de tels moments de faiblesse et de vertige qu'il dut s'arrêter, s'appuyer contre un bec de gaz, une muraille, avant de continuer sa route...

Il arriva chez lui au petit jour. Le terrible fut de passer le seuil où Marie Galande était tombée. Tandis qu'il sonnait et attendait qu'on lui ouvrît, ses yeux s'efforçaient de trouver, sur la pierre du seuil, des gouttes de sang. Il frotta une allumette et crut voir qu'on avait lavé à grande eau... Il frissonna ; et il s'affligea du sang de Marie Galande, perdu au ruisseau : il l'eût conservé pour la pieuse douleur quotidienne.

Le vestibule de sa maison lui fit horreur. Quand il eut refermé la porte derrière lui, il regretta de n'être pas resté dehors, dehors à tout jamais, sans gîte, errant, plutôt que de rentrer seul, ici, — oui, seul ici où il venait, à la fin du jour précédent, avec Marie Galande, pour s'enivrer de l'amour qu'elle offrait!... Il grimpa, le plus vite qu'il put, son escalier. Dans sa chambre, il revit en imagination l'amie câline et tendre ; il entendit la voix cajoleuse... Et alors, il pleura ; il pleura longtemps et sans contrainte, abondamment; et, à

mesure qu'il pleurait, il sentait ses nerfs s'apaiser, ses muscles se relâcher et son peu de force l'abandonner, au point qu'il s'endormit sur le fauteuil où il s'était abattu...

Pendant son court sommeil, il rêva de Marie Galande. Il se promenait avec elle dans les quartiers pauvres, embellis de sa jeunesse. Il lui parlait et il l'écoutait. Il s'émerveillait de ses reparties et à ses moindres propos il attribuait une signification profonde et révélatrice. Il lui achetait de petites bottines, qui la ravissaient. Il l'entendait se moquer gentiment : « Tu es très vieux, oui, tu es très vieux, disait-elle ; et moi, je ne suis qu'une enfant. Oh ! le vieux bonhomme !... » Et des aventures s'organisaient, où Marie Galande avait un rôle principal... Enfin, dans le soleil matinal que son rêve lui suscitait, retentit le chant de naguère, à pleine voix :

Du mouron pour les p'tits... zoiseaux !
Régalez vos p'tits... zoiseaux !

si distinctement et si fort qu'il s'éveilla.

Par la fenêtre de sa chambre, le réel soleil matinal entrait à flots, pareil à celui que rêvait Siméon. Et Siméon, ouvrant les yeux, n'osait bouger. Une seconde, il attendit la reprise du chant allègre. Une seconde, il eut la certitude que la mélodie allait s'épanouir encore dans la lumière radieuse. Mais, brusquement, les funèbres idées l'assaillirent. Quelque temps, il put hésiter entre les deux séries d'images qui se présentaient à son esprit. Et puis, bientôt, les mauvaises eurent chassé les douces. Les mauvaises, hardies, intenses, fulgurantes fondaient sur lui avec la violence d'une grêle que fouette l'ouragan. Elles se fixèrent : elles furent là ! Siméon les vit, toutes proches, à les toucher.

Alors, il poussa un cri de douleur. Et il fut sur le point de discerner tout le détail de la catastrophe ; son attention minutieuse, excitée soudain, scrutait les épisodes divers du drame ; elle cherchait, elle fouillait... Siméon s'emparait de son chagrin. Mais l'idée fixe survint, lancinante : — revoir Marie Galande ; une fois encore examiner le cher visage ; une suprême fois, emplir ses yeux de cette forme qui était à la veille de disparaître !...

A la Morgue, sitôt entré, il eut en face de lui le hideux spectacle des noyés au ventre énorme, des tués que leurs blessures défiguraient. Sur une table d'exhibition, des morceaux, raccordés pour le mieux, se tuméfiaient. La chair massacrée, exsangue, ici pâle et là verdâtre, violacée par endroits et marbrée, commençait à pourrir.

Il y avait, ce jour-là, présentation d'une victime dont les journaux parlaient et qui ne possédait plus ni bras ni jambes, ni nez, ni cheveux, ni oreilles, ni lèvres. On avait ramassé cette chose dans un égout, à l'état de charogne; on l'avait apportée là. Les badauds se pressaient aux vitres et regardaient. De petites ouvrières jouissaient de ce frisson exquis; de fins voyous faisaient de plaisantes remarques : la vie, en face de la mort, riait.

Siméon passait vite, s'étonnait de ne pas trouver Marie Galande; et, ne la trouvant pas, il craignit de l'avoir méconnue dans la collection des cadavres: il refit l'atroce enquête, il s'exaspéra.

Il dut s'informer. Un agent ne sut que répondre et lui conseilla de s'adresser au bureau. Le bureau, c'était à l'autre bout de la galerie. Siméon dut traverser encore la foule, incessamment plus nombreuse, aguichée et mise en émoi par la truculente ignominie du lieu. Un collégien vantait à un autre collégien les seins d'une morte, droits sous le suaire. Siméon tressaillit de l'impudeur, à la pensée que Marie Galande pouvait être ainsi offerte aux regards d'un chacun. Son instinct se révolta.

Il avait la tête perdue dans l'horreur et l'ivresse morne de la mort. Il lui semblait que tout le sang de son corps affluait à son front et que son front éclaterait de cette plénitude brûlante.

Au bureau, on lui enjoignit d'attendre son tour. Une vieille, démantibulée, sanglotait des renseignements parmi des jérémiades inutiles. Le fonctionnaire enregistrait, par-ci par-là, quelques mots et négligeait le reste, avec patience. Quand il eut tout ce qu'il lui fallait, la vieille voulait encore se lamenter. Il la laissa, changea de feuille et reçut un autre témoignage, celui d'un indifférent qui, paisible, constatait diverses choses. Le résumé de ces deux dépositions était

identique, administrativement, — sauf les larmes insignifiantes de la vieille qui gémissait, en pure perte et se frottait les yeux du revers de ses grosses mains. On dut l'avertir qu'on n'avait plus besoin d'elle; et, docile, toujours geignante, elle s'en fut.

Siméon, tandis que ces formalités s'accomplissaient, sentit que se modifiait sa souffrance. Tiré hors de lui-même par la vue de ces misères d'autrui, il se délivrait de sa seule hantise, il s'éparpillait. Mais, quand ce fut à lui de parler, il ne sut que dire. Il balbutia. Le plus difficile fut de déterminer « à quel titre » il prétendait voir ce cadavre. Ni parent, ni rien; témoin seulement?...

— Vous étiez son amant, sans doute? — ajouta le fonctionnaire.

Siméon, somme toute, aima mieux admettre cela que d'entrer en des distinctions subtiles. Et il se tut...

Une porte qu'on ouvre. Une salle vulgaire, peu éclairée : un amphithéâtre, avec des bancs en gradins pour l'auditoire. Une odeur de chlore, de camphre. Au milieu, une table longue; de grands linges ramenés, en plis pareils, sur deux corps dont ils prennent la forme un peu et dissimulent l'individualité. Il y a deux corps parallèlement posés, identiques d'aspect sous le suaire. L'homme qui conduit Siméon ferme un vasistas, imagine qu'on l'appelle, écoute, murmure qu'il s'est trompé, ne se presse pas. Siméon regarde les deux silhouettes funèbres : il ne sait pas laquelle des deux est Marie Galande.

L'homme découvre le visage, le visage de Marie Galande. Siméon ne sait pas s'il la reconnaît : une brume envahit ses yeux. L'homme attend. Marie Galande est si pâle qu'à peine se détache-t-elle sur la blancheur du linge. Il faut que Siméon s'approche. Plus il s'approche et plus fort bat son cœur, au point de lui faire mal à chaque coup; l'angoisse l'étrangle plus haut. Les cheveux de Marie Galande, dénoués, encadrent la petite figure. Les cils, sur les paupières abaissées, mettent une ombre courte. Siméon s'écarte pour respirer et, à plusieurs reprises, s'approche. De tout près, il aperçoit, dans la commissure des lèvres, un filet de sang, mince comme un cheveu et qui prolonge la ligne délicate de la bouche. Les joues, même aux pommettes, sont décolorées.

— Elle ne doit pas avoir beaucoup changé? — dit l'homme, qui volontiers causerait.

Cette voix, dans un tel silence, étonne Siméon, le blesse. Il ne répond pas. Changée ?... Simplement, ce n'est plus elle, plus elle du tout. Et la raison de Siméon chancelle, quand il constate que, trait pour trait, voici Marie Galande et qu'il ne la reconnait plus guère...

Siméon rêve... Siméon se persuade qu'il la revoit, vivante, jeune, qui chante, qui chante à plein gosier « le mouron pour les petits oiseaux. » Il ferme les yeux, un instant : c'est assez pour qu'il évoque Marie Galande, son panier d'herbe aux bras, par les faubourgs, dans le soleil qui l'auréole de clarté.

Marie Galande !...

L'homme, reprend :

— Elle ne doit pas avoir changé. Elle n'a pas souffert; elle est morte tout de suite, frappée au cœur...

Siméon s'informe. C'est une grande chose, qu'elle n'ait pas souffert. Est-ce qu'elle n'a pas souffert, vraiment?...

L'homme veut démontrer son dire... La blessure en témoigne. Et il ne demande qu'à le prouver :

— Voyez plutôt !...

Et il écarte le suaire, à gauche. La gorge apparaît, blanche comme les joues... Ah ! Siméon ne peut y regarder. Pudique, il saisit le coin du suaire et recouvre la poitrine de Marie Galande. Ce corps enfantin, ce corps joli, Marie Galande allait le lui donner. Elle lui en avait promis la volupté, quand tous les deux ils revenaient à la maison, fervents, avec la hâte du désir qui les animait. Siméon se la figure, rose de marcher vite, exaltée de belle ardeur, gentille et qui va donner son corps à qui l'aime... A présent, tout cela est fini. Siméon n'aura pas eu cette félicité; il n'aura vu de Marie Galande que son visage et ses mains, comme le premier venu les put voir...

A l'imaginer dévêtue, Siméon s'épouvante. Il rudoie l'homme; il lui dit :

— Non, non, non !...

L'autre obéit et se tient coi.

Le temps s'écoule et Siméon n'y prend pas garde. Il ne songe pas à détacher ses yeux de l'immobile visage. Peu à

peu, il s'y accoutume; il se familiarise avec la pâleur étrange qu'il lui trouve. Même il s'apaise à contempler ce calme et cette infinie sérénité. C'est le repos définitif et absolu; c'est la douceur d'être au delà des inquiétudes et des regrets : le seul repos... Elle semble dormir, après avoir oublié tout!... Et Siméon, quelques secondes, n'a plus de révolte, son idée de la mort s'est dégagée des circonstances funestes. Comme si la tranquillité suprême de Marie Galande le gagnait, il s'abandonne à la fatalité.

Il lui paraît que si Marie Galande ne bouge pas, c'est à cause d'un rêve qu'elle poursuit, qui est ineffable et continu et qui, n'ayant point d'épisodes, ne marque d'aucun signe son passage... Qu'elle est lointaine, qu'elle est sublime!... Ah! trop sublime et trop lointaine, pauvre petite Marie Galande d'ici-bas, qui palpitais si allègrement à la vie!

La pensée de Siméon va et vient, d'une image à l'autre, et tantôt admire et tantôt s'afflige. La tristesse même, au lieu de le harceler comme naguère, lui est à présent lénifiante. Il ne s'indigne plus; sa frénésie est tombée.

Soudain, son regard s'arrête aux narines du masque mort. Elles sont fines et bien dessinées, la mort les a pincées strictement. Et la bouche est close. Et la petite poitrine ne se soulève pas. Eh! oui, Siméon le sait bien, que Marie Galande ne respire plus. Il le sait; et cependant il souffre de le vérifier encore. De le vérifier et de le sentir! Il en est oppressé. Il en éprouve une sensation cruelle d'étouffement. Son souffle s'arrête à sa gorge et il croit qu'il va suffoquer. Sa douleur est si poignante, elle l'étreint de telle sorte qu'il a hâte de n'être plus là!...

Il fait le geste de vouloir partir. L'homme relève le suaire; et le visage de Marie Galande a disparu trop vite.

Au moment où le linge recouvre le visage de Marie Galande, Siméon s'aperçoit que, dans son esprit, un grand nuage est descendu, qui voile l'effigie précieuse. Il voudrait la revoir, l'examiner encore... Il est trop tard. L'homme, avec ses clés à la main comme un gardien de prison, s'est mis en route; les clés tintent; il ouvre la porte. Il faut s'en aller et laisser là Marie Galande en compagnie de ce cadavre qui est parallèle au sien, pareil au sien sous un linge pareil. Siméon

cède. Il sort. Ses idées se mêlent, s'embrouillent et ne font pas de bruit dans sa tête. Elles remuent comme des ombres vaines qui se touchent sans le savoir et se rencontrent sans se blesser l'une l'autre...

Dehors, Siméon respira. Il ne put se défendre de goûter l'air libre et pur. Le soleil l'éblouit; et pourtant ses yeux se réjouirent de la lumière. Ses membres aimèrent se mouvoir. Il se plut, malgré lui, à reprendre possession de la vie.

Une odeur l'étonna et le ravit; c'étaient des fleurs qu'en charretée une femme poussait devant elle : du mimosa, du muguet, des violettes, de quoi parfumer un jardin! Siméon s'enivra du bel arome. Mais il se rappela les violettes qu'il donnait à Marie Galande; et il n'osa plus se délecter de celles qu'il y avait encore sur son chemin...

ANDRÉ BEAUNIER

(La fin au prochain numéro.)

COLLÈGES ET UNIVERSITÉS

AUX ÉTATS-UNIS[1]

III

Dans les collèges et universités des États-Unis, depuis 1870, la forme par excellence de l'esprit de corps universitaire est l'organisation athlétique. Jusqu'à la guerre de Sécession, la vogue de la philosophie allemande et la popularité des « réveils » religieux avaient prolongé le dédain des exercices physiques; M. Walker a ainsi décrit l'étudiant de 1860 : « Le héros de collège d'alors était un jeune homme au large front, d'où les cheveux étaient soigneusement brossés en arrière et vers le haut pour donner à ce développement phrénologique son plein effet... Il s'analysait et avait des accès d'humeur, comme il convient à un enfant de génie... Il prenait souvent la lassitude pour de l'intellectualité et les bâillements de la dyspepsie pour des aspirations supérieures. » Peu avant la guerre de Sécession, Henry Ward Beacher, le plus grand prédicateur américain, s'efforça d'éliminer du protestantisme américain le mépris mystique du corps, et prépara l'avènement de ce qu'on a appelé « le christianisme musculaire ». Puis la guerre mit en honneur l'endurance physique et les vertus viriles; la psychologie moderne, qui montre le pouvoir du corps sur l'âme, supplanta la métaphysique germanique; les enquêtes des criminalistes

7. Voir la *Revue* du 1[er] août.

établirent que les détenus des prisons sont au-dessous de la taille et de la vigueur moyennes; les pénitenciers mirent la gymnastique dans leurs règlements ; — et d'une triple origine, religieuse, patriotique, philosophique, naquit, par réaction contre l'idéalisme à l'allemande, le goût de la culture physique.

Aussi les sports ne sont-ils pas une distraction : ils sont une affaire, et d'ordre public; ils excitent des passions aussi fiévreuses que les passions politiques. Une fois l'an, le foot-ball de l'École navale contre l'École militaire est une cérémonie officielle à laquelle assiste le Président de la Confédération. «Plaisanterie à part, écrit le meilleur journal de New-York, cette partie annuelle est d'intérêt général; elle fortifie l'esprit de corps des deux armes, tout en diminuant leur dédain mutuel : après une victoire comme celle d'hier, il ne se peut pas que vainqueurs et vaincus se méprisent. » Une rencontre entre Harvard et Yale, Cornell et Princeton, est une sorte d'événement national. A New-York, trente mille spectateurs suivent la partie; il se loue des voitures à six cents francs; on pavoise les chevaux; les « tuyaux » de la dernière heure sur la « condition » des joueurs surexcitent les jeunes filles impatientes. L'équipe arrive en mail-coach, sous des mantes qui cachent les maillots matelassés; la nervosité des joueurs est à son comble; le capitaine ne leur permet pas un mot; au signal, ils sortent sur la pelouse, une clameur de trente mille poitrines les grise; leurs camarades en chœur poussent le « Ra! Ra! Ra! » du collège; la fanfare joue, et trente mille mains balancent de petits drapeaux aux couleurs rivales. Comme la vogue d'une Université dépend de ses succès sportifs, « les onze » de l'équipe sentent entre leurs mains la fortune de leur *alma mater*, comme les trois Horaces celle de Rome; ils savent que d'un geste dépend la clameur de triomphe ou la rumeur déçue de ceux et celles qui comptent sur eux. Une « grande partie » est pour eux une occasion de gloire qui ne reviendra pas; l'étudiant qui y a fait un point est pour le reste de sa vie un des héros de son collège; la postérité universitaire garde le détail de son coup de maître :

Cet élan vers le but, dit M. Canfield; ce splendide coup de crosse, avec trois coureurs à délivrer; ce saut dans l'air pour raqueter, qui a sauvé la journée; cette percée brusque dans la mêlée, ou cette

course par une échappée jusqu'au bas du champ, le ballon sous le bras; ce beau coup de jarret au bout de la piste; ce coup de rame qui a lancé le canot en tête; tout cela, sous un ciel sans pareil avec les drapeaux au vent, et les étudiants qui marquent le pas, chantent, acclament, avec le grand public qui se casse la tête à comprendre et crie sa joie; et par-dessus tout *the dearest girl in the world* debout sur la pointe des pieds, les yeux tout étincelants, les cheveux et les rubans au vent, mêlant son battement de mains aux applaudissements qui vous tonnent dans l'oreille, — voilà des minutes qui valent la peine de vivre, qui vraiment inspirent de plus hauts efforts dans de plus importants domaines, qui ne s'oublient pas.

Jeux passionnels et jeux populaires, les sports de collège sont plus qu'un problème universitaire : ils sont un problème national. Aussi les professeurs les plus hardis à les attaquer sont-ils timides à les réprimer, parce qu'ils se sentent devant un organisme complexe, à la vie profonde, qu'on ne peut menacer sans déranger l'économie morale de la nation. Les grands « matches » qui désorganisent la vie d'études sont la clef de voûte d'un système : c'est l'attrait de ces fêtes d'exception qui, d'un bout à l'autre du pays, électrisent la vie athlétique. Du haut en bas de la vie scolaire, et de degré en degré dans la hiérarchie des écoles, l'enthousiasme sportif se communique. Il n'y a, parmi les collèges, qu'une demi-douzaine d'équipes de premier ordre, chacune d'elles n'a que onze membres, et, comme l'a dit M. Walker, « pendant des semaines, la plus grave question pour le public, semble être de savoir si onze jeunes gens habillés de noir et de jaune pousseront mieux un ballon que onze autres jeunes gens en bleu ». Mais les équipes de premier ordre offrent le combat à de moindres qui se « classent » par la qualité de leur défense; les équipes du second ordre, à leur tour, servent de point de comparaison à celle du troisième. Au dedans du collège, l'équipe entraîneuse, qui figure l'adversaire contre l'équipe en titre, se pique au jeu, fière de former et parfois de battre l'autre; les entraîneurs sont en même temps les suppléants et se grisent de l'espoir secret de faire un remplacement un jour de grande bataille. De l'équipe en titre et de l'équipe des suppléants, la passion sportive gagne les équipes de promotion. A un degré au-dessous,

elle se communique du collège aux écoles, dont les enfants se promettent d'être des héros de collège.

***

Mais les collèges ont un autre objet que l'éveil des vocations sportives : c'est l'éveil des vocations intellectuelles; or, de ces deux fonctions, la première atrophie la seconde. « Exagérés comme ils le sont, les sports, dit le président de Harvard, paralysent l'activité mentale au lieu de la clarifier, font de l'étudiant un puissant animal, donnent au collège, devant le public, l'air d'un entraîneur physique, familiarisent l'étudiant avec une publicité vulgaire qui viole sa vie privée, et l'exposent à d'impertinentes remarques sur les qualités de sa personne; ils excitent dans la masse des spectateurs un énervement hystérique auquel se complaisent trop d'Américains, mais qui n'est signe que de faiblesse et de frivolité, non de vigueur ou de passion ». A ce mal, on a proposé comme remède la suppression des jeux publics; mais c'est une mesure dont aucun collège ne prendra la responsabilité parce que l'opinion les a « reconnus d'utilité publique »; l'Université qui en priverait le peuple semblerait manquer à une partie de sa mission.

C'est l'ivresse même des parties décisives qui communique un sens aux autres jeux de l'année : que seraient en France les courses quotidiennes sans la vision du Grand Prix, flottante au-dessus de Longchamps? que seraient les expositions d'ateliers sans l'espoir du vernissage, et que seraient, à Harvard, les parties hebdomadaires sans l'attente du match annuel contre Yale? Un peuple, qui ne se souciait pas de l'athlétisme il y a cinquante ans, pourrait bien s'en détacher si on le privait de ce qui en fait pour lui la saveur. « Nous n'avons pas à craindre, écrit un professeur de Harvard, que la mode allemande de la bière ou la mode française du café remplace celle des sports au grand air » : de la bière, non, mais peut-être du whisky; du café, non, mais peut-être du bar; ce qui est sûr, c'est que l'esprit sportif dans le peuple américain est inséparable des dramatiques rivalités des collèges; et, ce qui n'est pas moins sûr, c'est que les sports

ne seront en vogue dans les écoles de France que quand des fêtes émouvantes les auront mis de mode dans le pays.

Ici se pose la question la plus délicate : si la nation a besoin d'éducateurs sportifs et d'entraîneurs athlétiques, est-ce à la jeunesse universitaire d'en faire fonction? N'y a-t-il pas d'autres classes d'athlètes ou de sportsmen dont les défis puissent passionner la foule? Les toreros et les pelotaris, sans être des universitaires, n'ont-ils pas fait de la tauromachie et de la paume des jeux nationaux en Espagne? Aux États-Unis, des équipes de professionnels, comme celles qui battent les collèges au baseball, ne suffiraient-elles pas à préserver les goûts athlétiques? N'est-ce pas un gaspillage que d'employer l'élite de la jeunesse à la propagation des sports? Mais la main-mise des professionnels sur un sport suffit à le disqualifier en pays de langue anglaise ou française.

Sur ce point, la différence de dignité entre le football et le baseball est instructive : le football, trop violent pour les premières chaleurs, est un jeu d'automne; le baseball un jeu de printemps et d'été; l'un se joue dans la saison des jours courts, l'autre dans celle des jours longs; il s'ensuit que le peuple, tenu aux affaires jusqu'à cinq heures, ne peut pas jouer au football et joue au baseball; le football reste un jeu de collège; le baseball est le jeu de tout le monde. Comme le football est un jeu de gentlemen, la gentry américaine, qui règle les modes, en a fait une fête mondaine; et comme c'est un jeu d'étudiants, le prestige des Universités en a fait une fête nationale. Aussi est-ce le football et non le baseball qui communique aux sports leur dignité; beaucoup d'étudiants croient remarquer une nuance de vulgarité dans ceux de leurs camarades qui s'adonnent au baseball, et ce que le baseball universitaire a de popularité auprès de l'élite, il le doit à ce que le décor où il se joue a d'analogie avec celui du football. Un sport de professionnels ne pourrait pas être national.

Il ne pourrait pas être non plus éducateur, et par là il manquerait à ce qui semble aux Américains la fonction maîtresse du sport. L'athlétisme en effet n'est pas aux États-Unis la culture physique pour elle-même : c'est le développement du corps en vue du développement du caractère. M. Brunetière a

dit des langues mortes qu'elles sont éducatrices parce qu'elles ne sont ni confessionnelles ni professionnelles : on peut en dire autant des sports; ils sont un des facteurs de l'éducation libérale. La vertu éducatrice des sports s'étend au delà des écoles. Il y a une sorte d'extension universitaire par l'athlétisme et d'éducation des adultes par le jeu physique. Le sport est un luxe et une mode aristocratiques : en devenant sportive, la démocratie s'ennoblit. Le sport est une dépense, mais les cercles populaires le mettent à la portée des petites bourses; c'est surtout par le sport que les œuvres de progrès social attirent à elles les hommes ou les enfants du peuple et les sortent de la foule pour les élever d'un degré dans la société. Le gymnase avec ses annexes est le salon du peuple; c'est autour de lui que s'organise l'éducation populaire, qui est autre chose que l'instruction populaire. Il se développe, parallèlement au goût du sport, un goût rudimentaire de la propreté et du raffinement, qui est la forme embryonnaire des qualités polies. Mais le sport cesserait d'être un facteur de l'éducation publique si les méthodes et les mœurs cessaient d'en être réglées par une élite. Si l'athlétisme qui pénètre le peuple est une sorte d'extension universitaire, c'est que l'esprit en a été déterminé dans les Universités. Un athlétisme de professionnels ne serait plus éducateur de la démocratie.

Une fois les professionnels écartés, ne peut-il pas y avoir d'autres amateurs que les étudiants qui mettent l'athlétisme à la mode? ne peut-il y avoir, en dehors des Écoles, une jeunesse de bonnes manières et de culture libérale qui soit l'éducatrice sportive de la démocratie? En Europe il y en aurait une : aux États-Unis il n'y en a pas, parce que la jeunesse mondaine y est comprise dans la jeunesse universitaire. Il n'y a guère, aux États-Unis, d'héritier de millionnaire ou de bourgeois qui, de dix-sept à vingt-deux ans environ, ne passe quatre années au collège. Dans une société sans noblesse, sans bourgeoisie parlementaire, sans administrations stables, sans monde militaire, sans salons, sans académies et sans cénacles, les Universités se sont trouvées le seul point de ralliement de tout ce qui était ou voulait être l'élite : c'est au collège que les fils de famille sont venus apprendre les élégances mondaines en même temps que les méthodes intellec-

tuelles. Dans une ville comme New-York, l'Université, sur sa colline, est ce qu'il y a de plus monumental, et ce refuge de la politesse en même temps que de la culture, se dresse au-dessus de l'uniformité des rues et de la monotonie des existences un peu comme la cathédrale du moyen âge au-dessus des échoppes des boutiquiers.

Où est, en France, cette jeunesse dorée qui en Amérique est à Princeton ou à Yale? Sitôt le baccalauréat passé, elle échappe à tout cadre social, et disparaît comme une rivière dans le sable jusqu'à ce qu'on la retrouve au régiment. La France moderne, qui a créé pour les laborieux un système de Hautes Écoles sans égal au monde, n'a rien organisé pour encadrer la jeunesse riche; elle semble prendre son parti de ce que les familles dégénèrent à mesure qu'elles ont réussi et cèdent leur place à de plus nouvellement sorties d'en bas : la nation est ainsi comme un tonneau qu'une source remplirait par le fond et qu'on laisserait se vider par le haut. Même quand la jeunesse de loisir a assez de vigueur pour les sports, elle n'en fait que pour son plaisir, hors de la vue du peuple, et les seuls qu'elle donne en spectacle et en exemple sont les sports équestres, ceux-là mêmes qui ne peuvent devenir ni scolaires, ni populaires. Les collèges d'Amérique restent comme responsables de l'éducation, même physique, du pays. C'est une mission pour laquelle manquent à l'Université française et les loisirs et les traditions; mais elle prête ses élèves au régiment, qui pourrait être pour elle une annexe sportive. Une fois relevée la dignité personnelle et développé l'athlétisme individuel du soldat, l'armée ne serait-elle pas en France, mieux encore que l'Université aux États-Unis, l'éducatrice sportive dont l'influence doit pénétrer tous les âges et toutes les classes?

***

Il n'est pas sans inconvénient que la même institution ait l'initiative de l'éducation physique et de l'éducation intellectuelle: mais le double rôle des Universités a posé d'une façon aiguë et nette le plus difficile et le plus fécond des problèmes : celui de l'équilibre du corps et de l'esprit. Les

Universités, de plus en plus libérales, s'en sont peu à peu remises aux étudiants eux-mêmes de la réglementation du problème : ils font, sous leur propre responsabilité, la part des besoins scolaires et des besoins athlétiques. L'esprit de discipline, en Amérique, n'est que l'esprit d'organisation : l'Américain, qui rejette les règles qu'on lui fait, observe celles qu'il s'est faites; c'est l'entente des étudiants qui a réglementé les sports; c'est l'esprit corporatif qui a préservé les jeux athlétiques en les disciplinant. Ils avaient envahi le pays par surprise. « Si soudaine en a été la mode, écrivait M. Martwell, que les anciens manquent de compétence et d'expérience pour servir de modèles et de conseillers aux jeunes : nos athlètes ont été abandonnés à leurs rudimentaires méthodes: c'est une des étrangetés de notre temps que l'impuissance des éducateurs à imaginer des mesures qui ordonnent le chaos athlétique auquel ils président nominalement ». Mais l'athlétisme, inorganisable par les autorités, s'organisa seul.

La réforme commença à Harvard en 1882 : le Conseil des professeurs alarmé des parties de baseball de la saison, avait nommé un Comité d'administrateurs de l'Université et de professeurs pour la réglementation des sports; mais, dès le début, le Comité avait consulté les représentants des groupes sportifs, et au bout de trois ans il proposa lui-même son propre remplacement par un Comité sans professeurs. Le Conseil universitaire accepta le nouveau Comité, mais s'en réserva la nomination et le contrôle. Ce régime, comme le précédent, ne dura que trois années; durant les six ans, de 1882 à 1888, le nombre des étudiants fréquentant le gymnase était monté de 591 à 1055; le nombre des athlètes prenant part aux concours publics était monté de 54 à 106 et le nombre des entraînés était monté à 417. Le Comité fut réorganisé et formé de trois professeurs, de trois anciens élèves, et de trois élèves, les trois derniers élus par les présidents de promotion et les groupes sportifs, canotage, cricket, baseball, football, crosse, tennis, bicyclette. C'est ce Comité athlétique qui depuis 1888, a réglé la nature, la fréquence et l'emplacement des jeux et sports. Il a suscité des Comités consultatifs composés d'anciens élèves et élus par des élèves,

dont le rôle n'est que d'aider les équipes par les conseils techniques d'une bienveillance compétente. Enfin il a obtenu de l'Université qu'elle choisît comme entraîneurs des hommes cultivés et assimilât leur grade à celui de professeurs. Ainsi s'est constitué, par perfectionnements successifs, un système d'administration des sports qui met sur un pied d'intimité les professeurs et les élèves, sous la médiation, jeune encore mais déjà mûre, des anciens élèves.

C'est le Comité athlétique qui dispose du budget sportif, rédige les règles des jeux, décide de l'éligibilité des joueurs, fixe les relations du sport et du travail scolaire. Parmi les collèges, les uns, comme Harvard ou Columbia, remettent la surveillance des sports à un Comité mixte de professeurs, d'anciens élèves et d'étudiants ; les autres, plus libéraux encore, comme Princeton et Yale, la confient à un Conseil d'étudiants, formé des capitaines et des « managers » des quatre grands sports ; tous ont adopté un code d'éligibilité, qui exclut de l'équipe, comme professionnel, tout étudiant dont le séjour a été trop court ou les notes trop basses. C'est l'esprit corporatif qui a soumis les sports à la raison : en une dizaine d'années il en a diminué les dangers ; de ce qui risquait d'être une passion démoralisante, il s'efforce méthodiquement de faire une pratique éducatrice. Peu à peu, une littérature athlétique s'est constituée. La *Revue des anciens élèves de Harvard* discute périodiquement l'esprit des sports et le détail de leurs règles.

L'histoire du football indique l'aptitude des collèges américains à évoluer. Le football américain, c'est le rugby anglais, importé du Canada. Mais les Anglais jouent selon des traditions et les Américains selon des règles. Cette différence correspond à celle des deux peuples ; on est esclave de ses traditions tandis qu'on est maître de ses règles ; des règles supposent une entente et permettent un progrès. Le code du football est revisé une fois l'an, par l'accord d'un Comité consultatif d'experts et de l'Association athlétique universitaire. Cette organisation va purifiant le football des abus qui tendaient à le déconsidérer ; c'est elle qui a exclu des équipes les professionnels. improvisés étudiants, c'est elle qui. par des règlements techniques, accroît la part du calcul dans les parties et

diminue celle de la violence; dans le journal des anciens élèves de Harvard, des articles discutent le détail du jeu, la place des arbitres, la place des mains avant le signal, la durée des pauses, et tout ce qui rend la partie plus juste ou moins brutale. Si l'usage se répand, que l'équipe qui a le ballon fasse bloc pour l'immobiliser sous elle par la force brute, on propose une règle obligeant l'équipe qui aura joué trois fois sur place à céder le ballon. Les excès du jeu, qui s'étaient exagérés vers 1890, sont allés s'atténuant depuis cette date. La sagesse de l'athlétisme universitaire est le bienfait le plus précis de l'esprit corporatif.

IV

Une liste complète des sociétés d'étudiants comprendrait encore les cercles littéraires et scientifiques, orchestres et orphéons, comités et clubs divers. Mais les formes de groupement principales ont été, d'une part, la classe et la fraternité, d'autre part, la société oratoire et l'organisation athlétique, les deux premières d'un intérêt tout scolaire et d'un esprit incertain, les deux autres d'un caractère national et d'une utilité précise. Ces deux types de sociétés d'étudiants, société à fonction indéterminée et société à fonction définie, viennent se rencontrer et se confondre dans un mode de groupement qui n'existe qu'au collège de Yale, dans le bourg de New-Haven. Un petit port sale, des rues enchevêtrées de fils téléphoniques et striées de rails; dans cette laideur marchande, une clairière platonicienne, une pelouse en pente douce, ombragée d'ormes séculaires, un carré de sol vierge en pleine ville : c'est le *Common*, la place commune de la bourgade primitive; elle a des centaines de mètres de long et de large; les ormes s'y évasent comme des urnes, et sur l'herbe, on imagine les vaches des premiers colons. Sur cette pelouse se présentent de front, en file bien alignée, à intervalles bien égaux, trois petites églises qui se blottissent sous les feuilles: au temps où l'église était le cœur de la cité, on les a bâties sur la place commune, et, bien en rang comme trois enfants sages,

les trois églises sœurs restent à genoux sous les arbres, souvenirs du passé et symboles de la paix où se complaisent les sectes côte à côte. A mesure qu'on monte, la nef des arbres s'élargit, la voûte s'en élève; une longue ligne rougeoie sous les branches peu à peu, derrière la dentelle des feuilles, prend des contours plus distincts, se bossue de tourelles, se perce de fenêtres, et la façade de briques de Yale College se prolonge, décor de fond d'un fantastique bois d'ormes.

Elle est faite d'une file de monuments Renaissance, qui commémorent des noms de millionnaires et contiennent des chambres d'étudiants; des piles de coussins barricadent à mi-hauteur toutes les fenêtres; ce sont des trophées, dons de sœurs ou d'amies, aux couleurs de Yale ou de la brodeuse; les baies vitrées ont l'air d'autant de serres pour la floraison des soies. Yale a près de 3 500 étudiants. Les fenêtres laissent peu de muraille entre elles, et la longueur démesurée de la façade semble étouffer les passants de son rempart de coussins. On a la sensation d'une caserne aménagée en ville d'eaux; c'est un monde d'un an, fait de toutes les fantaisies d'une promotion qui passe; la façade en étonne comme le flanc d'un de ces navires géants où s'entasse une ville flottante de huit jours. Les porches encadrent la verdure du *campus*, qui est le jardin intérieur. Deux corps de logis en retour enclosent le campus, que les étudiants nomment le Rectangle, et des bibliothèques à mine d'églises en forment le fond. Un coin de cette cour sacrée était fermé jadis d'une barrière de bois où les élèves s'asseyaient le soir pour chanter; cette relique est aujourd'hui dans le milieu du campus; aux heures de chant ou de flânerie, les anciens en ont le haut bout, et les cadets les bas bouts : les nouveaux n'y ont pas droit. Sur cette enceinte intérieure, tous les corps de logis ont leurs portes : pendant quatre ans, le Rectangle, pour les étudiants de Yale, est le monde.

Dans cette atmosphère spéciale, est née une forme de société d'étudiants particulière à Yale, mais qui n'est que la floraison, sur un terrain propice, de tendances en germe dans les autres collèges : ce sont les *Senior Societies*. Il y en a trois, de quinze membres chacune.

La plus ancienne est « Skull and Bones », — « Crâne et

Tibias » — fondée en 1832. L'insigne en est une tête de mort sur des tibias en croix; il se porte même au lit ou au bain. Le local est en forme de mausolée, sans fenêtres, à portes de fer massives d'un vert sombre. Le catalogue est à bordures noires, et relié de noir. C'est une des rares sociétés secrètes qui aient des secrets, et dont le mystère reste une irritante énigme pour le collège. Elle tient chaque jeudi une réunion obligatoire, où les « anciens » des villes voisines se rendent par un train du soir et d'où ils partent par le train de minuit, sans parler à personne au passage. Avant la fin de l'année, les membres élisent leurs successeurs; jamais ils ne prononcent un mot qui fasse prévoir un de leur choix; il n'y a de démarches ni de leur part ni de celle des candidats : l'élection n'est précédée que de silence; l'honneur d'être élu est le plus haut qu'un étudiant de Yale puisse recevoir. Le collège attend nerveusement le verdict; autrefois, Skull and Bones, à minuit, se rendait en cortège aux chambres des élus; aujourd'hui l'investiture se fait le long de la barrière de bois, au milieu de l'émotion anxieuse de tous.

Il était tentant pour les exclus de fonder une société rivale, mais il n'était pas aisé d'en établir le prestige. En 1864, fut fondée « la Bêche et la Tombe », dont le sceau, inspiré de la scène du fossoyeur d'Hamlet, symbolisait l'enfouissement de la vieille société par la nouvelle. Malgré ses portes de fer et la salle tendue de velours noir, « la Bêche et la Tombe » ne fut guère prise au sérieux. La quatrième année, elle ne put trouver que trois recrues : c'en fut la fin. En 1866 une autre bande s'intitula « Bull and Stones », pour parodier Skull and Bones, en singea les chants et les insignes. en confisqua un soir les rafraîchissements, en bombarda la maison de bouteilles d'encre. Bull and Stones disparut aussi. Deux autres sociétés ont survécu : la plus renommée « Scroll and Key », fondée neuf ans après la société modèle de Skull and Bones, végéta plus de vingt ans, mais possède aujourd'hui le plus beau club d'étudiants des États-Unis, marbre bleu, piliers de granit et portes de fer. Skull and Bones reste la Société par excellence; depuis une génération, la moitié des anciens élèves de Yale qui se sont distingués dans le monde en avaient été membres; il y a une trentaine d'années, on la louait surtout

de conserver une heureuse proportion de bons élèves, de lettrés et de bons garçons; depuis, elle a fait une large place aux athlètes. Scroll and Key s'est fait une spécialité de la bonne camaraderie et de la vie joyeuse : c'est en se différenciant ainsi de sa rivale qu'elle a gardé sa raison d'être, et accru son prestige.

Par leurs rites secrets, par leur exclusivisme, par leur souci des qualités joyeuses, par les intrigues électorales, les Senior Societies de Yale rappellent les fraternités; mais par leur préférence pour les jeunes gens de mérite, par la justice moyenne de leurs collections, par l'émulation qu'inspire la faveur d'en être membre et par la récompense qu'est leur choix, elles jouent un rôle éducateur qui les met bien au-dessus des fraternités. Elles sont la forme la plus compréhensive de l'esprit de corps parmi les étudiants d'Amérique.

V

Si j'ai longuement insisté sur ces corporations et sociétés d'étudiants, c'est que, plus que les études proprement dites, elles permettent au collège américain de remplir son vrai rôle national. C'est parce que le collège forme le *gentleman* qu'il est une institution nationale. S'il n'était qu'un établissement d'instruction, il ne préparerait qu'à tels ou tels métiers; mais il est un lieu d'éducation : il prépare à tout. Il peut n'y avoir que les professeurs de latin qui aient besoin d'être latinistes; mais un banquier ou un artisan a besoin d'être un gentleman. Sur les effets de la haute éducation, les gens d'affaires américains ne sont pas d'accord. Les uns ont plus de confiance dans un diplômé, les autres, dans un jeune homme qui a été saute-ruisseau ou apprenti dès seize ans. M. Schwab, l'ancien président du trust de l'acier, aux appointements de quatre millions par an, a débuté comme balayeur de bureau; il ne démord pas de la vieille idée américaine qu'il faut partir du plus bas pour arriver au plus haut. Un soir du printemps de 1901, il fit, devant un club de petits garçons, une allocution improvisée :

Mes amis, leur dit-il avec son sourire tranquille, je ne savais pas que j'aurais à parler, et je n'ai rien préparé ; mais je me représente de petits garçons dégourdis qui viennent à mon bureau me demander conseil pour leur début, et voici ce que je leur dirai. Le secret du succès, c'est de faire la besogne de chaque jour un peu mieux que le voisin ; prenez un garçon qui sait manier ses outils, faites-le débuter à seize ans ; prenez-en un qui sort de l'université, faites-le débuter à vingt, et le diplômé ne rattrapera pas l'apprenti ; un retard de quatre ans, à cet âge-là, est un handicap qu'on ne rattrape jamais. J'étais l'autre jour à une réunion de quarante grands financiers ; trente-huit étaient sortis d'écoles primaires de travail manuel et n'avaient pas mis les pieds dans un collège... Pour réussir, vous n'avez qu'à faire un peu plus que les autres. Je connais un vieil industriel qui demandait un jour à un contremaître de lui recommander un apprenti pour un meilleur poste. Le contremaître dit que les apprentis étaient tous bons. « Eh bien, dit le patron, il est cinq heures, l'heure de quitter l'atelier ; dites-leur qu'on travaille jusqu'à six. » Tous se remirent à la besogne de bonne grâce ; mais, à l'approche du coup de six heures, ils commencèrent à jeter des coups d'œil vers l'horloge... excepté un : celui-là eut la position ; il est maintenant à la tête de l'établissement et commande à trente mille ouvriers...

Il y a dix-huit ans, j'ai connu un gamin de quinze ans qui portait à boire aux ouvriers ; il s'en acquittait si bien, et son eau était toujours si fraîche, que les ouvriers le remarquèrent ; on le promut garçon de bureau ; il montra le même zèle. Il est maintenant président de la Société Carnegie, à la tête de soixante mille ouvriers... On m'a parlé, ce soir, d'un jeune garçon qui venait de quitter une banque parce qu'on ne l'augmentait pas assez vite ; eh bien, j'étais hier dans le bureau de son patron, quand un petit crieur de journaux apporta le journal du soir : « Voilà un gamin, me dit le banquier, qui tous les jours depuis un an m'a remis le journal à quatre heures sonnantes, sans que je lui donne jamais plus que son sou ; on fera quelque chose de lui, et je vais lui donner une place dans ma banque. Avec le temps, je vous prédis qu'il arrivera à la tête de la banque. »

M. Carnegie remarque, comme M. Schwab, qu'en fait, parmi les présidents de banques et les directeurs d'industries, il y en a peu qui aient fait des études avancées. « Ne craignez pas, dit-il, la rivalité des fils de riches. Attention au gamin qui est forcé de se plonger dans la besogne au sortir de l'école primaire et qui commence par balayer le bureau ! Ayez les yeux sur lui : c'est lui, d'avance, le gagnant de la

course. De quatorze à quinze ans, voilà les meilleures années pour apprendre : pendant que l'étudiant recueille les bribes d'un passé lointain, le futur capitaine d'industrie est à l'école de l'expérience, en train d'acquérir les connaissances dont il aura besoin pour son triomphe futur. »

Mais ces boutades ne représentent pas l'opinion américaine. La confiance de M. Carnegie lui-même dans les petits balayeurs ne l'empêche pas de multiplier les ingénieurs diplômés, en donnant cinquante millions pour des bourses d'universités. Il a été le premier à employer un chimiste dans les hauts fourneaux d'Amérique, et il a dû le faire venir d'Allemagne : « Nous n'en sommes plus là, disait-il récemment, et les écoles spéciales des États-Unis forment une classe de jeunes gens qui n'a pas sa pareille dans le monde. » Les chefs actuels de l'industrie américaine n'ont pas de diplômes, mais leurs successeurs en auront : « De ce que les pionniers d'autrefois, dit M. Canfield, ont piétiné les prairies de l'ouest derrière leurs bœufs au pas lent, il ne s'ensuit pas que nous devions nous interdire l'express transcontinental. » Le nombre d'étudiants dans les collèges qui était en 1872, de 590 par million d'habitants, monta soudain à 740 en 1873, oscilla jusqu'en 1889, sauta à 880 en 1890 et monta régulièrement jusqu'à 1 210 de 1890 à 1897 : en vingt-cinq années le « pour cent » des bacheliers dans le pays a plus que doublé.

***

Frappés du fait, les Américains, pratiques, se sont demandé : « L'éducation *paye*-t-elle ? » Le *Forum* a publié un article sous ce titre. Le docteur Thwimg a pris les six volumes d'une encyclopédie, et, sur les quinze mille noms d'Américains cités, en a trouvé 5 326 de *college-men*, soit plus du tiers ; il en a conclu que, parmi les *college-men*, un sur quarante, et, parmi les autres, un sur dix mille s'était fait un nom, c'est-à-dire qu'on avait deux cent cinquante fois plus de chances de se distinguer en passant par le collège. M. Kratz, de Sioux City, a publié en 1899 une enquête faite dans le South Dakota : il avait remarqué dans quinze villes la liste des cinq hommes les plus éminents, et avait découvert

que 26 des 66 banquiers cités, 16 des 53 journalistes, 31 des 119 négociants étaient *college-men*, et que, tandis que le nombre des anciens étudiants n'est que de 1/2 p. 100 sur l'ensemble de la population, il est de 40, 30 et 26 p. 100 parmi les chefs de la banque, du journalisme et du commerce.

Plusieurs journaux ont publié cet amusant calcul à l'américaine : « Un travailleur sans éducation ne gagne, en moyenne, qu'un dollar et demi par jour; les hommes d'une éducation complète gagnent en moyenne mille dollars par an ; on peut démontrer la valeur de l'éducation de la façon suivante : soit 1 dollar 1/2 le prix d'une journée de l'homme sans éducation : 1,50 × 300 = 450 dollars par an ; 450 × 40 ans (durée de la vie moyenne) = 18 000 dollars, valeur de la vie d'un homme sans éducation. Soit 1 000 dollars le paiement d'une année de travail de l'homme instruit : 1 000 × 40 = 40 000 dollars, valeur de la vie d'un homme qui a reçu de l'éducation. Différence : 40 000 — 18 000 = 22 000 dollars (110 000 francs), valeur de l'éducation. » Dans un esprit plus sérieux, M. Seligman, un des premiers banquiers de New-York, a dit : « Dans mes affaires, je préfère les hommes qui ont été au collège. Dans toutes les branches, la nécessité d'une éducation supérieure est de plus en plus évidente. » Le directeur d'une grande compagnie d'assurances pense qu'un gamin peut apprendre à détailler de l'épicerie sans avoir été au collège; quand il s'agit de gouverner des hommes et de diriger de grandes entreprises, plus son éducation a été complète, plus il a de chances de succès. » — « En affaires, ajoute M. Judson, la première qualité est l'endurance : c'est au collège qu'elle s'apprend le mieux, parce qu'il y a dans les bureaux des heures de flânerie, tandis que la besogne scolaire est régulière, que chaque heure y a sa tâche, que l'esprit y va au fond des problèmes et doit y être maître de ce qui échappe le plus aisément : de lui-même... Un esprit où les idées sourdent lentement et qui digère les faits, comme le boa un porc, est dans un état semi-comateux. Il est comme la vieille dame dans le métropolitain de Londres : étant très grosse, elle se mit lentement à descendre à reculons du wagon ; avant qu'elle

fût à moitié sortie, l'employé passa, crut qu'elle cherchait à monter, la poussa vivement à l'intérieur, claqua la porte, et le train partit; elle fit ainsi cinq fois le tour de Londres. »

En vingt-cinq ans, la proportion des étudiants par rapport à la population a plus que doublé : l'éducation supérieure est-elle de nature à augmenter les chances de succès d'un nombre illimité de jeunes gens? la multiplication des diplômes rendra-t-elle les diplômes moins profitables, en diminuant la supériorité de ceux qui les ont, ou plus nécessaires, en accroissant l'infériorité de ceux qui ne les ont pas? Quoi qu'il en soit, le collège propose à ses élèves un autre succès que le succès pécuniaire ; sa popularité ne repose pas seulement sur les services pratiques qu'on en attend; et comme les avantages moraux qu'il promet sont, de leur nature, illimités ; il n'est pas contradictoire d'imaginer qu'ils s'étendent à une proportion de jeunes gens indéfiniment croissante. L'éducation, selon les éducateurs américains, « est faite pour apprendre non à gagner sa vie, mais à la vivre, *not to make a living but to make a life* ».

Le nombre des parvenus aux États-Unis met en vedette les lacunes de leur esprit; la prédominance de la vie d'affaires en fait saillir la vulgarité : l'atmosphère du collège semble plus saine aux Américains que celle du commerce. « L'Université, dit le plus grand éducateur du pays, le président Eliot, est le plus sûr lieu du monde pour les jeunes gens, — bien plus sûr que le comptoir, le magasin, l'usine, la ferme, la caserne, la passerelle ou la plantation. » C'est que la variété de l'éducation de collège en fait l'éducatrice du cœur autant que de la tête : le collège semble une atmosphère qui développe toute la personne.

L'influence du collège est enveloppante, pénétrante, et d'autant plus insaisissable : c'en est le demi-mystère qui en fait l'attrait et le prestige ; il tente comme un secret; c'est un cercle magique où on ne se console pas de n'avoir pas passé. « J'ai été intimement lié, dit le sénateur Depew, avec des centaines d'hommes qui sans éducation ont amassé des millions. Je n'en ai jamais rencontré un dont le regret ne fût pas profond de n'avoir pas reçu d'éducation. Je n'en ai jamais rencontré un qui ne sentît devant des gens cultivés une sorte de mortification que toute sa richesse ne compensait pas. Je

n'en ai jamais rencontré un qui ne fût prêt à donner toute sa fortune pour éviter la même mortification à son fils. » C'est que le collège a pour objet de former le « gentleman » et que la vie de collège crée, en dehors des distinctions de naissance ou de fortune, une confraternité dont l'esprit n'est pas sans rappeler celui de la chevalerie. « Je pourrais, disait Everett Hale, tirer de l'Encyclopédie de Chambers, à dix dollars, plus de connaissances qu'on n'en acquiert en quatre ans de collège. Mais quand il s'agit de changer un gamin en homme, ou un cabri mal léché en un gentleman bien élevé, l'endroit le plus simple et le plus sûr est le collège. »

Il n'y a ni degré de fortune ni catégorie de métiers où il ne soit bon d'être un homme, un gentleman ; on peut imaginer des carrières où le grec, l'algèbre et la chimie ne servent pas ; on n'en peut imaginer où la bonne éducation soit de peu de prix ; il n'y aurait donc pas d'absurdité théorique à ce que la proportion des *college-men* continuât de doubler tous les vingt ans, jusqu'à ce que les collèges eussent aristocratisé la démocratie entière. Mais le nombre des diplômés ne peut être illimité qu'autant qu'ils s'accommodent de tout métier et de ses exigences : la congestion des carrières libérales aurait pour contre-coup une défiance contre l'éducation supérieure, si les étudiants regardaient leur diplôme comme la promesse d'une profession libérale. Le président Butler, de Columbia, disait le 14 novembre 1902 : « Si le collège est sagement dirigé d'ici à vingt-cinq ans, les étudiants qui se destinent au commerce seront de beaucoup plus nombreux que ceux qui recherchent une carrière libérale. » A Harvard, qui est le plus littéraire des collèges, un tiers des élèves se destine aux affaires. Ils s'attendent à y entrer sur le même pied que les illettrés.

Dans tous les arguments en faveur du collège, il est sous-entendu que le diplômé agira après le collège comme s'il n'y avait pas été. Pour prouver l'utilité des études, le directeur du *Journal of Education* écrit : « J'ai fait entrer un diplômé de Harvard dans une des plus grandes maisons d'édition de Boston, à trois dollars par semaine : il était à la queue de tous les garçons de bureau, il avait à balayer les chambres les plus sales, mais au bout d'un mois il faisait partie du personnel ; au bout de deux mois, il était ven-

deur. Le sénateur Depew, président de chemins de fer, prouve l'utilité du collège par l'exemple de centaines de diplômés qui ont devancé les hommes d'équipe dont ils avaient été les égaux.

Le diplôme ne semble incompatible avec aucun métier, avec aucune besogne ; il a un parfum aristocratique; dans la société américaine, il est le seul titre de noblesse ; il en est des étudiants américains, à quelque travail qu'ils se mettent, comme des gentilshommes d'ancien régime qui se faisaient ouvriers-verriers : ils ne dérogeaient pas; il n'y a pas aux États-Unis de besogne honnête qui empêche un homme d'être un gentleman. C'est pourquoi les Américains ne connaissent guère la peur qu'ont les Européens de l'éducation supérieure : elle élargit l'entrée de toutes les carrières, sans en fermer aucune. M. Thwing, président de Western Reserve University, écrit : « On craint souvent que le monde ait trop d'hommes instruits. On le craint surtout en Allemagne. Trop d'hommes instruits ! Est-ce que l'éducation du collège ne sert pas à un artisan ou à un fermier? Alors, tant pis pour elle... Il ne peut y avoir un surplus d'hommes instruits. On ne peut pas donner d'éducation à trop d'hommes et on ne peut pas leur donner trop d'éducation... Il y eut un temps où entrer dans le collège c'était entrer dans le clergé. Voilà longtemps que ce temps n'est plus. Plus tard, entrer au collège, c'était entrer ou au barreau ou dans le clergé. Ce temps-là est passé aussi, il n'y a pas bien longtemps. »

Le collège américain a cette bonne fortune d'attirer les plus riches des jeunes gens et de s'ouvrir aux plus pauvres. Il est fier de son recrutement populaire, parce qu'il sait qu'il lui doit l'esprit de travail et l'esprit d'énergie ; l'Université de Yale pense que si ses élèves sont les plus « débrouillards », c'est parce qu'elle est la plus démocratique. C'est un des traits de la vie américaine que l'entente et l'intimité des chefs de l'industrie et des chefs de l'enseignement; les dons des millionnaires aux Universités tiennent la haute finance et la haute culture en rapports constants; peu à peu s'établit, entre praticiens et éducateurs, une harmonie de vues et une unité d'action; tandis que les Carnegie et les Rockfeller créent des chaires, aident à multiplier le nombre des étudiants et leur font de

plus en plus de place dans les affaires, les Universités, de leur côté, sentent que les industriels ont droit, en retour à ce qu'on leur prépare des diplômés qui soient des hommes d'action; et comme l'homme d'action par excellence est celui qui a mis jeune « la main à la pâte » et conquis ses grades « à la sueur de son front », les Universités appellent de plus en plus à elles les jeunes gens pauvres, des professions manuelles et dites serviles. Par suite du prestige croissant de l'éducation, les ateliers et les bureaux, fourmillent d'apprentis ou d'employés qui veulent être étudiants; par suite du prestige croissant du travail des bras dans les Universités, elles se soucient de plus en plus en vue de recruter des étudiants parmi les travailleurs manuels. Le monde des affaires et le monde de l'enseignement concourent à accroître sans cesse cette classe d'*employés-étudiants* et de *diplômés-manœuvres*, qui s'annonce aux États-Unis comme *la classe dirigeante* de l'avenir.

Par leur recrutement ouvrier, les collèges américains forment une classe d'hommes d'affaires et de « capitaines d'industrie » unique au monde. Leur enseignement théorique va à de jeunes hommes qui ont connu la pratique dans ce qu'elle a de plus durement matériel et la lutte pour l'existence dans ce qu'elle a de plus inflexible. C'est pourquoi, en promettant l'empire de l'industrie à l'apprenti et en le promettant au savant, M. Carnegie ne se contredit pas. Le type d'homme d'affaires qu'il rêve et qui sera le type de l'avenir, c'est l'*ouvrier-étudiant* ou l'*étudiant-ouvrier*, c'est le jeune homme qui unit le sens pratique de l'artisan et le sens calculateur du savant, la patience du manœuvre et la vivacité de l'homme instruit. Le « gamin de l'école primaire », « feu et flamme aux affaires dès quinze ans », « balayeur de bureau » s'il le faut — et le chimiste diplômé, à la mode d'Allemagne — les deux ne font plus qu'un : c'est le futur « capitaine d'industrie ». M. Carnegie, en citant trois chefs d'usine qui ont passé par l'Université, remarque que tous trois, entre l'âge de dix ans et l'âge de vingt ans, ont interrompu leurs études pour entrer dans un bureau ou un atelier. L'alternative du travail scolaire et du travail pratique, voilà la condition du succès.

Les collèges comptent nombre de ces jeunes gens qui pas-

sent tour à tour de la maison d'affaires à l'Université et de l'Université à la maison d'affaires : les *employés-étudiants* et les *étudiants-employés*. Les uns naissent employés et ont l'énergie de se faire étudiants. Les autres naissent étudiants et ont le courage de se faire employés. Les uns sont innombrables, et les autres nombreux. Les uns sont la foule, les autres ne sont pas l'exception. L'année dernière, deux étudiants de Yale, deux compagnons de chambre, se sont faits conducteurs de tramways pendant les vacances : l'un avait besoin de son salaire pour vivre, l'autre était le fils du président de la Compagnie des tramways. Le fils du peuple et le fils du riche restaient camarades de labeur comme ils avaient été camarades d'études. Ces manœuvres diplômés forment la classe dont M. Carnegie a dit qu'elle n'avait pas sa pareille dans le monde. « Je viens d'avoir à dîner, racontait-il un jour, plusieurs Anglais qui se sont fait un nom dans l'industrie du fer et de l'acier; un d'eux m'a dit, en se levant pour boire à ma santé : « Monsieur Carnegie, ce ne sont pas vos mines et vos usines qui m'ont le plus frappé, c'est la classe des jeunes gens qui sortent de vos Universités ! »

HENRY BARGY

MÉMOIRE

SUR

LA COUR DE FRANCE[1]

— 1752 —

La Reine n'a jamais été belle, avec de la physionomie et de la grâce dans sa taille. Elle avait de quoi plaire, si elle n'eût été destinée à un roy de seize ans, beau alors comme l'Amour. Il n'y eut qu'une voix en France pour désapprouver sa figure. Elle s'en aperçut et eut le bon esprit d'en plaisanter la première; le jour de ses noces, s'approchant d'une glace : « On ne se plaindra pas, dit-elle, que la mariée soit trop belle ». Rien de plus heureux que les premières années de son mariage. Elle possédait uniquement le cœur de son époux. Des grossesses fréquentes avaient cependant détruit sa santé. Des caresses reçues avec humeur causèrent quelque refroidissement; le Roy commença à souper sans la Reine dans ses Cabinets. Il n'y avait que des hommes à ces parties; on y buvait beaucoup, et le Roy plus que les autres : on en parlait même assez diversement. La familiarité qui régnait dans ces soupers déplut au Cardinal; préférant une maîtresse à un favori, il fit entrevoir que, s'il se déclarait contre l'un, il pourrait tolérer l'autre. Il n'en fallut pas davantage à des courtisans dévoués au Souverain, dispensateur des grâces, pour être alertes à saisir le moment favorable.

Il se présenta bientôt. La Reine ayant eu des couches

1. Voir la *Revue* du 1er août.

encore plus malheureuses, on lui fit sentir qu'elle courait risque de la vie, si elle s'exposait à un nouveau danger. Elle ne songea donc qu'à se dérober aux empressements d'un époux qui aurait craint de lui marquer trop d'indifférence. Une femme de chambre veillait auprès de son lit pour lui gratter la plante des pieds, car elle feignait des insomnies. A la fin, il fallut pourtant s'expliquer. Le Roy se vit plongé dans la plus vive douleur, par la grâce qu'elle lui demanda pour toujours.

Livré à son chagrin, il le renfermait en lui-même. On s'aperçut qu'il s'efforçait de cacher quelque chose. Le Cardinal s'en inquiéta. Enfin, M. de ....., sous le prétexte du plus tendre attachement mais, en effet, pour suivre les vues du Cardinal et les siennes, osa se jeter aux pieds du Roy et lui arracher son secret. Il lui fit voir, dans l'éloignement, le monde. On lui imposa silence avec indignation. Ce conseil avait cependant fait impression. Le Roy fit connaître qu'il était .... M. de R. reprit courage. On ménagea une entrevue avec madame de Mailli, qui était laide, mais telle que le Cardinal la voulait. Ces premières tentatives furent infructueuses; le cœur du Roy n'était point fait au vice; de plus, il était fort timide, et madame de Mailli, quoique très experte, n'osa pas faire les avances; on lui fit entendre qu'il le fallait; elle agit, et l'on peut dire que la vertu du Roy ne succomba que sous le nombre des pièges qu'on lui a tendus.

La Reine soutient sa disgrâce avec beaucoup de fermeté. Quelques mouvements de jalousie échappés et qui ont pensé aigrir les choses, lui en ont fait connaître l'insuffisance. Elle ne voit le Roy que devant le monde, et alors, c'est avec décence; ils se parlent sans affectation, ne se cherchent ni ne s'évitent. Louis XIV, malgré ses maîtresses, n'avait jamais découché de chez la Reine; étant d'étiquette en France que celle-ci se couche la dernière, il la faisait attendre quelquefois jusqu'à quatre heures.

Il n'y a rien de si édifiant que la vie de cette princesse. La moitié de sa journée se passe dans des saintes occupations. Elle est cependant très peu instruite de la religion. On la dit, sans s'en douter, moliniste à brûler. Comme on prévoit qu'elle pourrait avoir beaucoup de crédit si le Roy venait à manquer, on ne laisse pas que de s'en occuper.

Elle est douce, attentive, s'étudiant à dire des choses obligeantes, ayant cette envie de plaire qui réussit communément aux particuliers, mais qui, chez les grands princes, asservit tous les cœurs. Il est probable qu'elle eût été coquette, sans le hasard qui l'a placée sur le trône. Il s'est même toujours trouvé des gens qui, dans le plus profond abaissement, ont osé lui faire remarquer ses perfections. Encore aujourd'hui, monseigneur l'évêque de Rennes, le même qui fut rappelé d'Espagne pour avoir donné de la jalousie à D. Philippe, M. le duc de Luynes, M. le président Hainault, passent pour en être très touchés. Elle s'amuse de leurs soupirs respectueux et en badine fort agréablement la première. Quoiqu'elle ait quitté le rouge, elle n'a pas entièrement renoncé à la parure, Elle est magnifique en habit et porte quelquefois des couleurs très hasardées. Elle se récrie beaucoup contre l'usage de quitter de si bonne heure les couleurs de rose.

Le seul plaisir auquel elle paraisse attachée est le cavagnol. Comme elle n'est pas très riche, monseigneur le Dauphin et toute la famille s'associent à son jeu. Il n'est pas possible de se figurer quelque chose de plus triste. On y voit dix siècles rangés autour d'une table qui jouent, sinon avec toute la mauvaise foi, au moins avec toute l'avidité imaginable. Il y règne un silence morne, qui n'est interrompu que par les gémissements et les plaintes des perdants. Autour du cavagnol même, se trouve un cercle de tabourets occupés par les femmes qui viennent faire leur cour, qui n'y arrivent qu'avec la certitude de s'ennuyer et qui ne se parlent qu'à l'oreille par respect. Comme aucune ne quitte sa place, c'est autant de statues immobiles; ce jeu étant fort cher et ne se jouant plus que chez la Reine, la partie est réduite à un certain nombre de personnes fixes. On offre à y jouer à tous les étrangers d'un certain rang, qui sont instruits d'avoir à refuser. Les ducs de Luynes et de Saint-Agnan, l'un et l'autre sexagénaires, sont les seuls qui y jouent; elle y perd plus de cent écus. Cette partie commence à sept heures, les jours qu'il n'y a point de spectacle à Versailles et dure jusqu'à dix. Les autres jours, la Reine soupe chez madame la duchesse de Luynes, sa dame d'honneur, avec des femmes, et l'on joue fort avant dans la nuit. On dit que, dans le particulier, elle est difficile. Ses

femmes s'en plaignent quelquefois. Le Roy lui-même, dans le commencement, éprouvait de l'humeur. Il se plaignait souvent de son peu de complaisance. Au reste, le genre de vie de cette princesse est des plus uniforme; elle n'est guère que des grands voyages de Marli, de Compiègne et de Fontainebleau, où la Cour représente. Comme elle craint l'air plus que toute autre chose, les jardins de Versailles n'existent pas pour elle, et, dans les plus grandes chaleurs, les fenêtres sont fermées.

***

Monsieur le Dauphin a une belle physionomie qui annonce beaucoup de dons et même de majesté. Il est plus grand que le Roy et pas excessivement bien fait, ayant des dispositions pour engraisser qui, cependant, ne le défigurent pas. Ce prince qui, comme tous ceux de sa Maison, est né avec l'amour des peuples, fait les plus douces espérances de la nation. On en attend la réformation de l'État et le soulagement de la misère publique. Ce n'est pas que son éducation ait été bien merveilleuse. M. de Châtillon, son gouverneur, est l'homme du monde le plus borné et Monsieur l'ancien évêque de Mirepoix, moine théatin de bonne extraction, n'était guère capable de former son disciple dans cette science sublime des roys.

Ses inclinations sont diamétralement opposées à celles du Roy son père. Il déteste la chasse et n'aime que la vie sédentaire. Adonné à la lecture, capable d'application, on assure qu'il a acquis nombre de connaissances. Il n'est pas douteux qu'il voudra régner par lui-même, et que ses principes, ni peut-être même ses ministres, ne seront ceux d'aujourd'hui.

On ne lui donne aucune part aux affaires. Il a la sagesse de renfermer son dépit. Après la maladie du Roy, il était survenu entre eux un peu de refroidissement. Monseigneur le Dauphin avait ordre de s'arrêter à Reims pour y attendre des nouvelles de la santé du Roy; M. de Châtillon le fit passer outre. On prétend même qu'il entra dans le complot contre madame de Châteauroux. Le Roy en fut offensé. M. de

Châtillon fut exilé et plusieurs personnes placées chez monseigneur le Dauphin eurent ordre de l'observer. Cette affaire lui imprima une sorte de crainte vis-à-vis du Roy, dont il est à peine revenu. Comme il ne chasse point et qu'il ne soupe pas dans le Cabinet, il ne voit guère le Roy que chez Mesdames. Il n'est pas douteux que, quoique très attaché au Roy, il ne le soit encore plus à la Reine.

On assure que M. le Dauphin, qui n'aime aucun de ceux qui sont en faveur, a une aversion décidée contre madame la Marquise. L'affaire de madame de Brancas, qu'on a donnée contre son gré à madame la Dauphine, a achevé de l'aigrir contre elle. On a cru réparer ce désagrément en lui accordant une dispense d'âge pour entrer dans le Conseil des dépêches; mais comme on n'y juge que des matières contentieuses, il n'en a pas été très flatté. Assez embarrassé devant le monde, il est rempli d'esprit et de saillies dans le particulier. On lui attribue même un peu de méchanceté. On nommait M. d'Argenson en sa présence : « Duquel parlez-vous, reprit M. le Dauphin; est-ce de la bête ou du fripon? », désignant par le premier celui à qui on avait ôté le Département des Affaires étrangères, à cause de son incapacité, et, par le second, le ministre de la Guerre d'aujourd'hui. Voyant un officier aux gardes dans le salon de Marli qui ne jouait pas, il lui en demanda la raison. Cet officier ayant répondu qu'il n'avait point d'argent, M. le Dauphin lui dit : « Je vous prêterai cinq louis que je jouerai pour vous. » Au bout d'une heure il lui en rapporta cent, dont il retint obligeamment les cinq qu'il lui avait avancés et que cet officier lui aurait rendus, disait-il, s'il les avait perdus.

Toutes ces qualités promettent à la France un bon Roy dans sa personne, mais il ne semble pas que la nation attende ces qualités brillantes qui font les véritablement grands Roys. Les dispositions marquées qu'il a pour engraisser marquent un tempérament flegmatique. Il aime trop le repos à vingt ans pour devoir être actif à quarante. La vie de ce prince est d'une uniformité qui effraierait bien des particuliers. Il est réduit absolument à sa famille qu'il aime tendrement, mais qui, après tout, lui fournit peu de diversité. Il n'y a pas longtemps qu'il dit à une personne qu'il honore de sa confiance :

« Que vous êtes heureux de connaître vos amis et les douceurs de la société; sans ma famille, je serais seul dans le monde. »

***

Madame la Dauphine est le portrait de la reine de Pologne, excepté qu'elle a assez d'embonpoint. Le fond de son teint commence à se brouiller et, indubitablement, elle sera couperosée un jour. On lui accorde peu d'esprit. Elle paraît embarrassée devant le monde et avoir de la hauteur. Elle parle peu à présent; à son arrivée, on trouvait qu'elle parlait trop. Elle n'est liée avec personne et passe sa vie avec Mesdames; uniquement occupée de plaire à M. le Dauphin, elle en est tendrement aimée. Elle était couchée avec lui lorsque les douleurs la prirent pour accoucher de M. le duc de Bourgogne. M. le Dauphin ne put résister à ses cris, il fondit en larmes, et lorsqu'on lui annonça que c'était un garçon, il répondit : « Je ne suis content que parce que la mère est sauvée. » Tout cela ne fut pourtant que l'affaire de cinq minutes. A peine l'accoucheur put-il arriver pour recevoir l'enfant. Aussi rien ne fut observé de ce qui est usité dans ces occasions. Il y a plus de cent personnes qui ont le droit d'assister aux couches d'une reine ou d'une dauphine; chacun a sa place assignée. Les princes et princesses du sang, le chancelier de France, le Premier Président, les quatre Secrétaires d'État doivent assister de droit aux couches d'une reine ou d'une dauphine. Les portes doivent être ouvertes, les rideaux ouverts, et on ne peut refuser l'entrée de la chambre à personne. En un mot, on requiert la plus grande authenticité.

Comme il était indispensable d'avoir des témoins, M. le Dauphin n'eut que le temps de faire entrer le garde du corps de sentinelle, qui fit même des difficultés pour se laisser relever, un porteur de chaise et un laquais de madame de Forcalquier, qui virent M. le duc de Bourgogne venir au monde. Dans le procès-verbal qui fut dressé, le porteur de chaise, ne sachant pas écrire, fut obligé, au lieu de sa signature, d'apposer le signe de la croix. Tout cela ne laisse pas de donner lieu à bien des propos. Madame la duchesse

d'Orléans d'aujourd'hui en avait quelques-uns sur son compte; M. le duc ne s'était pas trouvé à Versailles; en un mot il y eut de mauvais esprits qui voulurent donner au Roy des impressions contraires à M. le duc d'Orléans. Il l'apprit et en parla lui-même au Roy qui lui répondit assez impoliment, mais en effet avec beaucoup d'amitié : « N'êtes-vous pas un gros bœuf, pour croire que je donne dans de telles niaiseries ? »

Feu la Dauphine d'Espagne passait pour avoir beaucoup d'esprit. Elle était extrêmement laide, rousse à l'excès, ayant le front et le nez dans une même direction. Elle aurait gouverné. Le jour de son arrivée à la Cour, elle osa demander un archevêché pour l'évêque de Bayonne qui l'avait accompagnée à son entrée en France, et l'obtint malgré M. de Mirepoix qui a la feuille des bénéfices.

M. le Dauphin l'a regrettée. On prétend que, la première nuit de ses noces avec la Dauphine d'aujourd'hui, il versait des larmes, et que, lui ayant demandé la raison de son chagrin, il lui avait répondu que c'était le souvenir de sa première femme morte dans ce même lit.

***

Je viens à cette malheureuse Princesse madame Henriette que la mort vient d'enlever il y a trois jours. On l'appelait abusivement « Madame » tout court. Sa mort a jeté toute la famille royale dans une affliction inexprimable. Le Roy la considérait non seulement comme une fille chérie, mais comme une amie digne de sa confiance. C'était une ressource toute prête, si la maîtresse était renvoyée un jour. Madame aurait eu son crédit et le Roy, qui cherche moins les plaisirs que l'amitié, aurait préféré cette nouvelle situation.

M. le Dauphin fit une perte encore moins réparable. On peut dire que les sentiments qu'il donnait à Madame tenaient également de la tendresse la plus vive et de la considération la plus intime. Plus âgée que lui, il la regardait comme son conseil. Elle le dirigeait dans cette conduite délicate qu'il lui convient d'avoir. Elle négociait pour lui vis-à-vis du Roy; elle lui faisait connaître ses défauts, ce que le

public pensait à son sujet. Il passait des heures de la journée avec elle. Son petit souper, depuis huit ans, n'était composé que de madame la Dauphine, de feu Madame et de madame Adélaïde.

Il est décidé que la fièvre maligne dont elle est morte tire son origine d'une gâle avec laquelle elle est née, qu'on a prétendu guérir et qui, malheureusement, est rentrée. Madame l'Infante, sa sœur jumelle, a toujours la même incommodité, malgré ses troisièmes couches; on prétend même que l'Infant en a eu sa part. Sa maladie a été de neuf jours, dont elle a passé les trois premiers à Trianon, les deux autres ont été négligés par les médecins. Ce n'est que le cinquième, et il était trop tard, qu'on a sérieusement songé à s'opposer aux progrès du mal. Le Roy ne l'a presque pas quittée pendant sa maladie. Depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du lendemain, il était assis à son chevet. Il n'y avait que lui, la Reine et la dame d'honneur qui entrassent dans sa chambre; malgré cela, entre médecins, chirurgiens et apothicaires, il s'y trouvait près de quarante personnes dedans. M. le Dauphin et Mesdames se tenaient avec toute la Cour dans l'antichambre. Le chemin de Versailles à Paris était bondé de courriers pour demander des nouvelles. Le même soir, on transporta Madame aux Tuileries, où elle est restée exposée deux jours, couchée dans un lit cramoisi et or, le visage découvert et coiffée comme à l'ordinaire.

A propos de cela, il s'éleva une question assez plaisante. Il s'agissait de savoir si Madame devait porter le deuil ou non de M. le duc d'Orléans. On décida pour l'affirmative, et le second jour, elle eut des rubans noirs et une coiffure à effilés. Après l'avoir embaumée, on l'a exposée une seconde fois dans une chapelle ardente, très bien éclairée et tendue de blanc, comme le reste de l'appartement et le portail même des Tuileries, suivant l'usage de ce pays-ci lorsqu'on enterre des filles. Le blanc n'a pas laissé d'embarrasser, ne s'en trouvant pas la quantité nécessaire dans Paris. On aurait voulu couvrir le char de velours de cette couleur, mais il n'y en avait en tout que trois aunes chez les marchands. On dit que les funérailles en sont de cent écus plus chères. Il fallait seize

écuyers, huit dames et six femmes de qualité par jour pour la garder. M. le Dauphin, Mesdames, le Conseil souverain, les gens titrés et les chevaliers de l'Ordre sont venus en cérémonie lui donner l'eau bénite. On observe en cela une étiquette bien singulière. La personne qui se présente demande à parler à la dame d'honneur. Celle-ci, après avoir reçu le compliment, rentre comme pour prendre les ordres de Madame. Reparaissant le moment d'après, elle introduit la personne. Un huissier l'annonce à haute voix : « M. le Dauphin... un tel... » On fait une profonde révérence, après quoi le héraut vous apprend que Madame est morte. Sur cela, on lui donne l'eau bénite, et après une autre profonde révérence à Madame et une à la dame d'honneur, on se retire. Les Chambres du Parlement assemblées en reçoivent la nouvelle par un crieur qui entre dans la Grand'Chambre en sonnant d'une sonnette qu'il a cachée dans les manches de sa robe. Après l'avoir interrogé pourquoi il sonne, il répond : « Madame est morte ». Depuis François Ier, il n'y avait pas d'exemple d'une fille de Roy décédée à Paris.

Le dixième jour, le corps a été conduit à Saint-Denis. Toutes les troupes faisant partie de la Maison du Roy y avaient envoyé des détachements. Chaque homme portait un flambeau. Le spectacle aurait été admirable sans le mauvais ordre dans lequel on marchait. Ceux que les flambeaux incommodaient avaient pris le parti de les jeter. J'oubliais d'ajouter que les officiers commandant les troupes du convoi avaient des plumets, des rabats, des cheveux épars, des manteaux traînant jusqu'à terre, des chapeaux abattus et un hausse-col. C'est dans cet équipage qu'ils étaient à la tête de leurs brigades.

*
* *

Madame Adélaïde est d'une figure très agréable. Blonde et faite au tour, elle l'emporte de beaucoup sur Mesdames ses sœurs. Elle a beaucoup de gaieté dans l'esprit, parle l'italien à merveille et dessine on ne peut pas mieux. Elle a un goût décidé pour le violon, dont elle joue à ravir. On ne saurait être plus leste à cheval, où elle court à bride abattue. Elle a avec Madame un équipage de daims, le seul de ceux de la Cour

qui chasse dans les règles. On vient de lui donner la Maison de Madame. On assure qu'elle sera des voyages du Roy. D'abord. on croyait que Madame Victoire viendrait loger avec elle. mais il est décidé qu'elle restera avec les Dames cadettes.

Comme il y a quelques petites étourderies à reprocher à Madame Adélaïde, le Roy ne lui donne pas une confiance aveugle. Voici l'aventure qui lui a coûté des torrents de larmes, et qu'elle a été si longtemps à expier. M. le Dauphin. pas encore marié alors, avait tenu des propos sur des choses qu'il devait ignorer. Le même, à qui il en fit confidence. voulut aller à la source, et M. le Dauphin convint tout uniment que c'était sa sœur Adélaïde qui l'avait si bien instruit. Un tel secret était dangereux à garder. Le menin en parla à la maréchale de Duras, dame d'honneur de Mesdames. Celle-ci en fit rapport à Madame qui conclut qu'il fallait en instruire le Roy. La Maréchale fut chargée de la commission. Elle fit des perquisitions et trouva chez Madame Adélaïde le plus mauvais livre qui existe, orné d'estampes encore plus affreuses. qu'une de ses dames de compagnie lui avait prêté. Il n'y avait qu'un parti seyant à prendre : réprimander Madame Adélaïde et ordonner à la dame de demander à se retirer; Madame et la Maréchale crurent qu'il fallait en instruire le Roy. La dame fut chassée avec éclat et Madame Adélaïde devint la fable de toute l'Europe. Un libraire anglais eut l'audace de faire imprimer l'ouvrage « à l'usage de Madame Adélaïde ».

Il n'y a pas longtemps qu'elle eut les arrêts pour la raison que voici : Le bijoutier de Madame était venu leur faire voir des diamants. Madame Adélaïde acheta une bague à crédit, et, se trouvant chez le Roy, fit si bien qu'il remarqua la bague qu'elle avait à son doigt. Elle le tourmenta beaucoup de la lui acheter. Le Roy lui dit que dix mille livres étaient beaucoup d'argent, qu'il n'en avait point, en un mot, la refusa. Madame Adélaïde, en sortant, dit entre les dents : « Si c'était pour la Marquise, vous en auriez de reste. » Le Roy trouva le propos très mauvais et Madame Adélaïde fut obligée de garder quelques jours sa chambre.

On a commencé cette semaine à abattre l'escalier des Ambassades, le plus beau morceau de Versailles, pour y faire, pour Madame Adélaïde, un appartement qui la rapproche de

celui du Roy. On dit que cela passera les six cent mille livres.

Madame Victoire ressemble beaucoup au Roy. Elle n'est pas grande et fort grosse pour sa taille. Elle a l'air de peu se soucier de sa figure; cela va quelquefois jusqu'à la négligence. Sa bonté la fait aimer. On dit qu'avec peu de brillant, elle a de la justesse dans l'esprit. Les deux Dames cadettes logent avec elle. Elles ont à elles trois une espèce de Maison séparée.

Madame Sophie est la moins bien du côté de la figure et de l'esprit. Triste, taciturne, on disait qu'elle avait de la vocation pour la vie religieuse. Avec son air indolent, elle fit cependant, l'été passé, un coup de vigueur qui a surpris tout le monde. Elle avait une dame de compagnie qui la traitait un peu durement. On dit qu'elle lui manquait souvent de respect, qu'elle avait eu même l'insolence de la traiter de « sotte », de « maussade ». Le fait est qu'elles se détestaient réciproquement et le confiaient à qui voulait l'entendre. Madame Sophie pleurait souvent, jusqu'à ce qu'un beau jour Madame Victoire lui donnât le courage de porter ses plaintes au Roy. Elles allèrent plaider la cause ensemble: Madame Sophie disait qu'elle était assez grande pour se passer de nourrice. Le Roy, qui est bon père, fut touché de leur douleur, et mademoiselle de Welde — c'est ainsi qu'elle s'appelle — fut renvoyée le jour même à Paris. Comme elle était protégée par M. le M. de Roch..., qui est assez mal en Cour, le public soupçonna qu'il y avait quelque intrigue de cour cachée sous cette affaire. On fut longtemps attentif, mais l'événement a marqué la fausseté de ces conjectures.

Madame Louise est petite pour son âge, mais très bien prise dans sa taille. Elle a les plus beaux yeux noirs, remplis de vivacité. Toute physionomie, tout esprit, sa personne est pétrie de grâces. Étant la plus jeune, on ne lui permet guère de parler, mais, par un sourire, par un clin d'œil, par une inclination de tête, elle trouve le moyen d'obliger tout le monde. Il lui est arrivé une histoire bien singulière, le dernier séjour de Compiègne. Elle était encore chez Madame Victoire, qu'il était déjà très tard. Le garçon de chambre qui devait l'éclairer, dormait d'un profond sommeil dans l'antichambre. Madame Louise sort, on l'appelle; cet homme, à

peine réveillé, au lieu de prendre son flambeau, saisit Madame Louise par la tête et l'embrasse. Tout cela ne fut que l'affaire d'un instant. Madame Louise se mit à faire des cris affreux. Les gardes accoururent de tous côtés, on fit éveiller le duc de Villeroi, capitaine. M. d'..., gouverneur de Compiègne, enfin on tint conseil et on décida d'arrêter ce pauvre malheureux, qui en fut pourtant quitte pour rendre sa charge. La Princesse en eut, à ce qu'elle dit, la fièvre toute la nuit, et pendant plusieurs jours un air assez humilié; cette scène donna lieu à bien des plaisanteries.

Ces trois Dames cadettes logent ensemble. Elles ont un service séparé de Madame Adélaïde. Outre la dame d'honneur, elles ont des dames de compagnie qui doivent veiller sur leur conduite. Cela n'empêcherait pas qu'elles ne soient assez les maîtresses de leur conduite, quand ce ne serait que lorsqu'elles sont dans leur entresol, où aucune de leurs Dames n'a le droit d'entrer.



On ne saurait s'empêcher d'être frappé au premier abord de l'air de grandeur et de magnificence qui respire dans cette Cour. Le bâtiment de Versailles, quoique rempli de défauts, étonne par sa seule immensité. Le Roy et toute la Cour y sont logés avec beaucoup de dignité. Les pièces sont belles et très exhaussées. Le grand appartement, composé de la galerie avec ses deux salons et de cinq pièces, est admirable. Le Roy le traverse toujours pour aller à la chapelle, et les jours de fête, en été, il est rempli de plusieurs centaines de personnes bien mises qui se rangent à son passage. Les meubles, les statues antiques, les tableaux des plus grands maîtres y sont répandus avec profusion.

Il était difficile de choisir une situation plus ingrate. Versailles est placé dans un fond et écrasé de tous côtés par des hautes montagnes. La nature a tout refusé, les beautés qu'on découvre dans les jardins se sentent des efforts qu'ils ont coûtés [et ne témoignent tout au plus que la puissance de celui qui a su triompher de tant d'obstacles]. Louis XIV a dépensé trois cent millions de livres de son temps, qui font

près de six cent millions du nôtre. Les réparations et les changements qu'on y a fait successivement montent à plus de cent millions. L'économie du cardinal de Fleury avait laissé dépérir; on les a rétablies dans leur premier état.

La Maison du Roy, composée environ de neuf mille hommes, est sans contredit le corps le plus magnifiquement vêtu qu'il y ait en Europe. Les Français les comparent à ces dix mille de Darius qui étaient couverts d'or et d'argent. Le Roy en a fait la revue cette année. On ne peut rien ajouter à la beauté des hommes et des chevaux qui coûtent mille francs pièce. Il est dommage que cela n'ait pas l'air plus tenu. Les cavaliers, jusques aux grenadiers à cheval, ont des bourses et des manchettes. L'infanterie n'est pas guêtrée. La discipline ne répond pas mieux au reste. L'infanterie n'est point exercée, et la cavalerie marche encore plus mal. La simplicité fière et majestueuse d'un de nos régiments de cuirassiers l'emporte sur tous ces ornements frivoles. Les officiers généraux ne se soucient pas de les avoir sous leurs ordres un jour d'affaire. Il y a toujours deux cents gardes du corps auprès de la personne du Roy, et environ neuf cents gardes françaises et suisses de garde à Versailles.

Lorsque la Cour est en deuil, les officiers de quartier montent la garde en habit noir!

La Cour est composée de trois Maisons séparées : celle du Roy, celle de la Reine et celle de Madame la Dauphine. M. le Dauphin et Mesdames n'en ont pas, étant servis par des détachements de la Maison du Roy. Les livrées sont même différentes : celle du Roy est bleue, celles de la Reine et de M. le Dauphin sont rouges, différemment galonnées.

Le Roy a deux mille trois cents chevaux dans ses écuries. Louis XIV n'en avait que six cents et Louis XIII se contentait de quatre attelages. Henri IV n'avait qu'un carrosse, et un jour qu'il l'avait prêté à la reine, il demanda à Sully le sien. Démonstration sensible de la proportion dans laquelle le luxe a augmenté depuis ces temps. M. le Premier Chambellan commande la grande écurie et M. le Premier la petite, qui est la plus considérable et dont la vraie destination est de servir la personne du Roy. Ils sont les maîtres de prêter des chevaux à qui bon leur semble. Une quantité de gens sont

voiturés et montés toute l'année par la Cour. La charge de M. Le Grand est une des plus lucratives. Elle passe les trois cent mille livres. Il partage avec le Roy les sommes qui proviennent de la vente des charges; le Grand Maître a le même droit pour les charges de la Maison. Il y a quatre-vingt-seize pages entre ceux de la grande et de la petite écurie.

Il n'est pas difficile d'imaginer qu'un état aussi prodigieux aille à des sommes considérables, mais on n'est pas moins frappé d'étonnement lorsqu'on apprend qu'il a passé la dépense de l'année dernière de vingt-neuf millions. C'est cependant un fait avéré. Aussi le Parlement a-t-il osé insérer dans ses secondes remontrances au sujet de l'emprunt des cinquante millions qu'il plût au Roy de faire examiner dans son Conseil, s'il ne serait pas possible de retrancher quelque dépense superflue de sa Maison. C'est à la mauvaise administration qu'il faut en attribuer la cause. Personne qui n'ait acheté cher son emploi et qui ne veuille se rembourser au plus vite. Feu le Cardinal connaissait ces désordres, il en gémissait en secret, mais il n'osa jamais y apporter du remède. Ce qui parut impossible à cet homme revêtu de toute l'autorité royale, serait impossible à un ministre d'aujourd'hui. Il succomberait à la cabale de mille gens protégés, mûs par le même intérêt et désireux de pêcher en eau trouble.

Ce n'est pas la dépense ordinaire qui est la plus forte. Presque tout a sa taxe selon les endroits où la Cour se trouve. On sait que tel plat coûte tant à Versailles, tant à Compiègne, tant à Fontainebleau, mais c'est les extraordinaires qui vont à des sommes monstrueuses. Chaque fois qu'on déplace, c'est-à-dire que le Roy va d'une maison dans une autre, il y a, je crois, mille livres de droit pour les officiers de gobelet et de la bouche qui n'y sont pas, car, par un raffinement de luxe, pour mettre plus de variété dans la chère, chaque maison a un état de domestiques qui ne servent jamais que là. C'est les gouverneurs des maisons qui sont chargés de la dépense. Ils n'en rendent compte qu'indirectement au Roy et chacun voulant surpasser l'autre, ne s'applique qu'à imaginer des nouveaux moyens pour dépenser davantage. On dit que M. le Garde des Sceaux veut réformer ces extraordinaires, mais il y a près de deux ans qu'on le dit. L'année passée, il

y eut une dispute entre M. le comte de Charolais qui fait tenir la table de Grand-Maître pendant la minorité de M. le prince de Condé, et le marquis de Livri, premier maître d'hôtel du Roy, qui tient celle du Grand Chambellan, pour savoir laquelle des tables devait avoir les vins de liqueur. C'était une affaire de trente mille livres pour le gagnant, car ces messieurs ne manquent pas de vendre ce qui ne se consomme pas.

Il en est de même des bâtiments. Un pied de maçonnerie coûte au Roy aussi cher qu'une toise à un particulier. Lors du premier mariage de M. le Dauphin, on voulut lui arranger un appartement. Le devis qu'on présenta monta à quinze cent mille livres, mais le Roy ayant répondu qu'il n'avait pas assez d'argent, on trouva quelqu'un qui exécuta les mêmes choses pour le tiers de la somme. Ce n'est pas qu'il n'existe des ordonnances excellentes pour prévenir ces déprédations. Le génie du grand Colbert a songé à tout. Les ouvrages pour le Roy doivent se faire par entreprise et s'adjuger au moins offrant; mais rien de tout cela qui s'exécute. La charge de Directeur des Bâtiments ne se donne qu'à la faveur. Qui oserait faire rendre compte à M. de Vandière, frère de la Marquise? On a trouvé plus de cent mille écus de lacunes dans les comptes de M. de Tornehem, son oncle, après sa mort, et on s'est contenté de plaindre la bonté de ce pauvre homme, dont ses subalternes avaient abusé. La charge de Surintendant des Bâtiments était encore plus belle. Il n'était comptable qu'au Roy seul. L'abus énorme qu'en fit M. le duc d'Antin fut cause qu'on la supprima après sa mort.

Si on voulait tout dire, il y aurait des faits à rapporter qui paraîtraient fabuleux dans tout autre endroit que Paris. C'est un usage de donner des serviettes neuves à chaque grand couvert. Celles de Mesdames aînées, lorsqu'elles n'étaient encore que deux, coûtaient dix mille écus par an. Le café public passe les cent mille francs.

Quand on donne un logement à quelqu'un, il est le maître d'y faire des changements à volonté aux seuls frais du Roy. Quarante-cinq mille livres de bougies aux femmes de la Reine et de Madame la Dauphine.

Il faut rendre justice aux gens de la Cour, leur ton est celui

de la plus grande politesse. Il semble même y avoir là-dessus une heureuse émulation parmi eux, mais on est surpris que dans cette foule de courtisans, dans cette Cour brillante, il ne se trouve personne qui se pique d'en faire les honneurs avec un certain éclat. Il n'y a pas de seigneur qu'on puisse citer parfaitement ni pour la dépense, ni pour le talent de la représentation. Aucun de ces hommes, rares à la vérité en tous pays, mais qu'on voit cependant quelquefois, qui, comme feu le comte de Stahrenberg et le maréchal de Kœnigsegg réunissent par un mérite supérieur le suffrage et le respect de toute la nation. On dit que les ducs modernes sont de la race des pygmées. C'est l'exacte vérité. On serait tenté de croire que l'espèce est dégradée. Ces hommes grands et bien faits qui faisaient les ornements de la Cour du feu Roy et qui le disputaient de figure même à leur maître, ont cessé d'être avec lui. Pour ce qui est des dames de la Cour, on dirait que la Reine a pris soin de rassembler tout ce qui est de plus laid en France. De cinquante-deux femmes dont le service est composé, il n'y en a pas trois de passables. Surtout, on a eu soin de donner les monstres à Mesdames.

Versailles est une vraie solitude lorsque le Roy est absent, et il l'est pendant dix mois de l'année. Alors n'y reste personne que qui ne peut s'en dispenser. Quand il y est, les hommes qui viennent lui faire la cour sont avec lui à la chasse et soupent dans ses Cabinets, ou, s'il n'y soupent pas, s'en retournent à Paris au plus vite cacher leur désespoir et leur honte. On voit donc communément des soupers d'une vingtaine de femmes, sans autres hommes que quelques vieux seigneurs décrépits. Les dames de service, qui ne sont pas de semaine, passent leur quinzaine à Paris, et celles qui restent ont la douleur de faire le souper du monde le plus triste, chez madame de Luynes, avec la Reine.

On distingue six entrées différentes chez le Roy : l'entrée familière, la grande entrée, la première entrée, l'entrée de la chambre, celle du cabinet et celle du bouillon. Au lever du Roy, on appelle en différentes entrées, à mesure que sa toilette est plus avancée; le moment pour chacune est marqué. Dès que le Roy est chaussé, on demande les ambassadeurs. Il prend en leur présence sa chemise que M. le Dau-

phin ou un prince du sang lui présente. Le grand-maître de la garde-robe lui donne l'épée, le justaucorps et le cordon bleu. Le Roy étant habillé, il passe dans la ruelle de son lit et s'agenouille sur un carreau posé à terre au-devant du fauteuil proche de son lit. Pendant qu'il y dit ses prières en présence de tout le monde, le grand aumônier qui, avec tous les écuyers et aumôniers du Roy entre dans la balustrade, récite d'une voix basse des oraisons.

On observe à peu près les mêmes choses au coucher. Il n'y a que la cérémonie du bougeoir à remarquer, qui n'est jamais tenu par un officier du Roy, mais par celui des assistants que le Roy veut distinguer plus particulièrement et qu'il nomme lui-même pour cet effet. Il y a aussi le botter et le débotter du Roy, auquel assistent les mêmes personnes qui ont les entrées pour le lever.

Après le lever, le Roy va entendre la messe à la grande chapelle. M. le Dauphin et toute la famille y assistent. Le grand-aumônier se place à la droite du Roy, lui présente ses heures et reçoit son chapeau qu'il donne à garder au premier aumônier. Le maître de la chapelle, qui est un évêque, se place à la gauche. Chacun des enfants de France est aussi assisté par son aumônier, qui se tient derrière lui. Le service se fait avec beaucoup de pompe et de dignité. La messe est toujours chantée en musique. Les Cent-Suisses sont rangés en ligne depuis les portes du chœur jusqu'au dehors de la chapelle. Dès que le Roy arrive, ils battent aux champs et leurs fifres jouent jusqu'à ce que le Roy soit à genoux sur son prie-dieu. Ils font la même chose lorsqu'il s'en va. Dans la tribune du Roy, il y a deux gardes de la manche en faction, revêtus de leurs hoquetons ou cottes d'armes en broderie, tenant leurs pertuisanes frangées d'argent et tournés du côté du Roy pour avoir l'œil sur sa personne.

Le Roy est toujours accompagné du premier gentilhomme de sa chambre, du capitaine des gardes, d'un chef de brigade et de l'exempt des gardes du corps de jour. Toutes les fois qu'il sort, les huit compagnies des gardes françaises et suisses sont rangées en haie dans la cour du château. Son carrosse est attelé à huit chevaux et deux officiers des gardes du corps, l'épée à la main, le cortègent. S'il est en voyage, les mous-

quetaires, les gendarmes et les chevau-légers font des détachements pour l'accompagner, et les places sont réglées, que les officiers de chacun de ces corps doivent occuper, à la portière, à la première ou à la seconde roue du carrosse.

Trois fois la semaine, le Roy soupe avec la famille royale à son grand couvert. Tout est étiquette à ce repas. Il faudrait des pages pour détailler les allées et les venues usitées pour faire le prêt des viandes, c'est-à-dire pour les goûter, pour poser sur la table la nef, qui est une pièce d'orfèvrerie de vermeil doré en forme de navire démâté, donné aux rois dans le XVIe siècle par la Ville de Paris. Cette nef est en si grande vénération que, jusqu'aux princesses, tout le monde qui passe devant lui doit le salut. Elle sert pour y enfermer entre des coussins de senteur, les serviettes qui doivent être présentées au Roy durant son repas. La table est faite en guise de fer à cheval. Le Roy et la Reine occupent le milieu et la famille royale les côtés, ce qui facilite extrêmement le service.

Il s'en faut beaucoup que ce grand couvert ait la dignité de celui de Sa Majesté Impériale. Les gentilshommes servants et les officiers du gobelet qui y servent ont très mauvais genre. La vaisselle est ancienne et jadis de vermeil. Tout le peuple y entre. Les gens de qualité sont rangés derrière la chaise du Roy et ont bien de la peine à se faire remarquer. En outre de ce grand couvert, on distingue le petit couvert. La Reine, Monsieur, et aussi Madame la Dauphine et Mesdames dînent, chaque séparément au leur. La dame d'honneur, agenouillée sur un tabouret, coupe les viandes, et les femmes de chambre portent les plats. Toutes les personnes présentées sont à ces petits couverts. Les duchesses y sont assises. Lorsque le Roy va à un spectacle, les Suisses forment un cercle sous sa loge pour empêcher le monde de s'y placer. De plus, il y a des sentinelles sur le théâtre, dans le pourtour et dans les loges supérieures, personne ne devant y entrer.

Au milieu de ce faste et de cette grandeur étudiée, on est surpris de trouver de temps en temps des usages qui répondent si peu au reste. Les distinctions d'antichambres, si propres à donner une haute idée de l'honneur d'approcher la personne

du Souverain, sont entièrement inconnues ici. Le peuple est dans tous les appartements de Versailles à la fois. Jusqu'à la chambre de la Reine, tous les hommes qui ont l'honneur de lui faire la cour y entrent et, à Fontainebleau, les cardinaux, les ambassadeurs, attendent le lever du Roy dans la même pièce où se tiennent les laquais.

Dans l'antichambre de la Reine, on voit ses femmes de chambre assises au milieu des dames du palais, à ne pas les reconnaître. Il n'y a que le bas de robe qu'elles ne laissent pas traîner qui puisse les distinguer. Une cérémonie assez bizarre est celle qui a lieu pour présenter les placets. Pour cet effet, on dresse tous les samedis une table couverte d'un tapis de velours vert derrière laquelle on place un fauteuil vide et un des secrétaires d'État se tient debout pour les recevoir.

Il faut partager la foule des courtisans qu'on rencontre dans les antichambres de Versailles en quatre classes différentes.

La première, des courtisans en faveur étant des voyages de Bellevue. La seconde, de ceux qui ont la permission de se faire inscrire pour les voyages de Trianon, de Cressi, de Choisi, de la Muette, ce qui s'étend à une dizaine de personnes. La troisième, de ceux qui chassent avec le Roy et soupent avec lui dans les Cabinets. Cela passe une centaine de jeunes gens. La quatrième enfin, de ceux qui ne font simplement que se montrer à Versailles et qui peuvent se faire inscrire, qui est le plus grand nombre.

Par ce calcul, on peut se former une idée de ce que sont les Cabinets. Pour y souper, il faut avoir chassé. Pour chasser, il ne faut que d'avoir l'engagement de M. le Premier, et prouver trois cents ans de noblesse, de sorte que c'est lui réellement qui décide de la compagnie. Aussi rien n'est-il plus mal composé. Tous les jeunes colonels de dix-huit ans y sont, qui ne seraient pas reçus en bonne compagnie à Paris. La conversation y est d'une sécheresse assommante. On n'y parle précisément de rien. L'aisance qui y règne est une indécence et un manque de respect continuels.

Il n'y pas longtemps que madame de Choiseul, n'ayant pas d'appétit. tira sa grammaire italienne de sa poche. et la mettant sur ses genoux, étudia de l'italien pendant tout le souper. quoiqu'il n'y eût que deux personnes entre le Roy et elle.

Fort souvent, ces Messieurs fatigués de la chasse s'endorment à table, et le Roy est le premier à en rire. Richelieu dit que les Cabinets sont fréquemment un b....., que le Roy l'excède, qu'il périt d'ennui. Ayen fait des grimaces, s'efforce de bâiller, demande si on soupera encore longtemps dans cet ennui, voudrait être à Saint-Germain, et mourrait de douleur si cela arrivait. L'air ennuyé du Roy impose silence. On se parle à l'oreille. La Marquise se tue pour relever la conversation.

C'est la Marquise qui est la cause que le nombre des soupeurs s'est si fort accru ; la conversation devant nécessairement tarir à la fin entre dix ou douze personnes qui se voient journellement. Elle a espéré égayer les soupers en y admettant plus de monde, mais cela a dégénéré en cohue. Autrefois, on se sentait flatté de souper, aujourd'hui, il n'y a que l'exclusion qui fasse de la peine. Lorsque le Roy revient de la chasse, ceux qui l'ont accompagné se rendent à son débotté. Alors il prend un crayon et fait lui-même la liste de ceux qui doivent souper avec lui. Il la donne à l'huissier qui appelle les personnes et les fait passer l'une après l'autre dans les Cabinets. Il donne beaucoup d'attention à cette liste ; il la fait quelquefois deux fois pour voir s'il n'y a rien à y ajouter. Ceux qui sont dans l'antichambre et ne s'y trouvent pas sont sûrs que ce n'est pas par oubli. Il y a des personnes qui se font présenter vingt fois sans pouvoir l'obtenir : le prince de Beauvau, par exemple, et le comte de Stainville, le fils aîné du Marquis. On suppose que c'est la réputation de méchanceté qu'ils ont, qui leur a attiré cette espèce de disgrâce.

M. le duc d'Aiguillon est dans le même cas, mais pour avoir plu autrefois à madame de Châteauroux.

On a donné le nom de Cabinets à ces appartements destinés aux soupers, parce qu'ils sont pratiqués dans les entresols, et par conséquent très bas et écrasés. Ils sont ornés avec beaucoup de simplicité et très différents de l'idée qu'on s'en fait dans l'éloignement. Au-dessus, sur le toit, règne une terrasse recouverte d'un grillage : on n'en fait nul usage. On se plaint assez communément de la chère qu'on y fait. Le Roy ne s'y entend pas, quoiqu'il ait trouvé du plaisir dans sa jeunesse à faire le cuisinier. On faisait dans ce temps-là

des soupers où chacun des convives devait fournir un plat de sa façon. Le Roy avait une cuisine à lui, où il travaillait avec les courtisans, étant tous en camisole blanche avec des tabliers, croyant d'y être à son aise.

On est servi à table par les garçons de chambre. On assure que le Roy y est très aimable et pendant que quatre personnes l'embarrassaient dans son appartement, les trente qui composent ce souper ne le gênent pas.

Après être sorti de table, tout le monde se met à jouer. Le Roy fait ordinairement la chouette au piquet à M. de Soubise et de la Vallière. Souvent il a la bonté de faire asseoir ceux qui se tiennent à son jeu pour lui faire sa cour. Le jeu fini, on fait cercle autour de lui jusqu'à ce qu'il se retire. On prétend que ce n'est pas le moment le plus gai de la soirée. Personne n'osant entamer une conversation et lui-même n'en prenant souvent pas la peine, on est quelquefois des quarts d'heure à se regarder dans le plus grand silence.

KAUNITZ.

W. B. YEATS

ET

LA RENAISSANCE POÉTIQUE EN IRLANDE[1]

IV

La poésie de M. Yeats[2] est harmonieuse et subtile ; elle sonne comme l'écho d'un monde lointain, plus lumineux et plus beau que le nôtre. On éprouve, à le lire, un charme un peu douloureux et nostalgique. Il appartient à ce groupe d'élus où nous plaçons Shelley, Keats, Dante-Gabriel Rossetti. Non moins qu'eux, il est intraduisible. Il a, dans sa jeunesse, adoré l'archange lyrique du *Prométhée* et de l'*Ode au Vent d'Ouest*. Il est de la même famille. On trouve en ses vers cet accent, cette mélodie particulière que Matthew Arnold appelait « la magie des Celtes ».

Il n'a guère été tenté par l'Orient, qui séduisit trop souvent Moore et Mangan : à peine rencontrons-nous chez lui quelques pièces hindoues. Le vent qui vient du Nouveau Monde, le souffle des Antilles, qu'un beau sonnet de M. de Heredia fait mourir sur les plages du Finistère, n'arrive pas jusqu'à lui. A peu de chose près, toute son inspiration jaillit de son âme et du sol natal.

Les vers d'amour qu'a écrits M. Yeats sont fort beaux. Il n'y faut point chercher les aventures précises de l'élégie per-

1. Voir la *Revue* du 1[er] août.

2. *Poems.* — *The Wind among the Reeds.*

sonnelle, si périlleuse, puisque l'auteur risque fort d'y conter ce qui n'intéresse que lui. Les poésies de M. Yeats se rattachent à la grande tradition de Pétrarque et de la Renaissance. Ce qui nous intéresse, ce n'est point l'histoire sentimentale du poète, pareille sans nul doute à celle des autres hommes ; c'est l'ébranlement profond causé dans toute son âme par la présence de l'amour, les images glorieuses qu'il éveille, les souvenirs ensevelis qu'il remet au jour.

M. Yeats dirait volontiers avec le mystique A. E. :

Que je songe seulement avec mon cœur, — que j'aime d'abord, et que je voie ensuite ; — que je connaisse ton Double divin, — avant de m'agenouiller devant toi.

Ce n'est pas en elle-même qu'une femme est belle, mais par le reflet de l'immortelle Beauté qui est sur elle. Elle n'est qu'un moment fugitif de l'éternel idéal, et cet idéal se révèle au poète à la fois par elle et par le songe. Il en résulte une rêverie amoureuse, souvent assez indépendante de l'objet aimé ; elle s'épanouit en une préciosité grandiose. Voici qui rappelle le plus beau sonnet de notre Ronsard :

Quand vous serez vieille et grise et pleine de sommeil, — hochant la tête près du feu, prenez ce livre — et lentement lisez, et songez au doux regard — que vos yeux avaient jadis, et à leurs ombres profondes ;

Songez combien ont aimé vos moments de grâce joyeuse, — aimé votre beauté d'un amour faux ou vrai ; — mais qu'un seul homme aima l'âme qui accomplissait en vous son pèlerinage, — aima les chagrins de votre visage changeant.

Et, vous courbant auprès de la grille rayonnante, — murmurez, un peu triste : « Loin de nous a fui l'Amour : — il est parti sur les hautes montagnes, au loin, là-bas, — et il a caché sa tête parmi une foule d'étoiles. »

La femme aimée influence la nature entière :

Quand vous êtes triste, — la mère des étoiles pleure aussi, — et toute sa lumière astrale est folle de douleur, — et des larmes de feu tombent doucement dans la rosée.

Quand vous êtes triste, — la mère du vent est aussi en deuil, — et son vieux souffle, qui n'a jamais eu de gaieté, — erre et gémit devant mon cœur si fidèle.

Quand vous êtes triste. — la mère des vagues soupire aussi. — et sa sombre vague ordonne à l'homme de n'être plus joyeux. — et alors le tourment du monde entier pleure avec vous.

Avant la naissance de saint Columba. sa mère aperçut un grand voile mystérieux et splendide qui ondulait sur la terre. Ce symbole habite aussi l'imagination de M. Yeats :

Si j'avais les tapis brodés du ciel, — tissés de lumière d'or et d'argent, — les tapis bleus et pâles et sombres — de la nuit, de la lumière et de la demi-lumière, — je les étendrais sous vos pieds. — mais, pauvre, je n'ai que mes songes; — j'ai déployé mes songes sous vos pieds; — marchez doucement, parce que vous marchez sur mes songes.

Quelquefois, lorsqu'il tient l'aimée entre ses bras, le poète imagine qu'il étreint « toute la grâce — qui s'est depuis longtemps évanouie du monde ». Et il évoque, en des vers charmants et tristes, ces merveilles disparues. Et il s'écrie :

Ce sein pâle, cette main languissante, — viennent d'une terre plus lourde de songe — et d'une heure plus lourde de songe que celle-ci.

Amour étrange, pour qui la femme présente est surtout la réverbération de la Beauté morte, et la messagère inconsciente d'un monde enchanté. Cet idéalisme extrême amène avec lui une amertume secrète. Dans les suprêmes extases, la femme disparaît : — Je t'aime tant que tu n'existes plus! Et si, par malheur, le réel se venge, l'impatience et la colère se lèvent. « Aedh parle de la rose qu'il a dans le cœur[1] » : la rose qui hante les poètes, c'est tantôt le symbole de la femme aimée, tantôt celui de l'Irlande, tantôt celui de l'idéal, quelquefois même les trois ensemble. Et voici ce que dit Aedh :

« Toutes les choses disgracieuses et brisées, toutes les choses usées et vieilles, — le cri d'un enfant au bord de la route, le craquement d'un lourd chariot, — les pas pesants du laboureur, qui font jaillir la boue hivernale, — nuisent à votre image qui fleurit comme une rose au profond de mon cœur; — le tort des choses informes est trop grand à dire. — Je brûle de les bâtir à nouveau et de m'asseoir sur un grand tertre à l'écart, — avec la terre et le ciel et l'eau.

1. C'est le titre d'une poésie de M. Yeats.

refaits comme une cassette d'or — pour mes songes de votre image qui fleurit, telle une rose, au profond de mon cœur.

Si l'univers contrarie notre rêve, ne l'acceptons pas. Refaisons-le, au moins par la pensée. Fuyons le réel. N'importe où, hors du monde! Traversons la vie comme des somnambules. Soyons pareils à ce paysan qui toujours apercevait la *fairy-land* « où le jour verse un crépuscule druidique sur une île obscure, verte et chérie, — où l'on s'aime au bord d'une mer chargée d'étoiles ».

Voici que passe, dans le vent, l'appel des *Sidhe* :

« Venez, venez... Videz votre cœur de son rêve mortel. — Les vents s'éveillent, les feuilles tourbillonnent, — nos joues sont pâles, nos cheveux déliés, — nos seins se soulèvent, nos lèvres s'entr'ouvrent, — et, si quelqu'un regarde notre bande en sa course, — nous nous mettons entre lui et l'acte de sa main, — entre lui et l'espoir de son cœur. »

Heureux sont ceux qui cherchent l'ivresse, soit « au Saint-Sépulcre », soit « dans la cuve du vin »! Heureux même ceux qu'Ernest Renan appelle les saints de la luxure et de l'alcool! Heureux ceux qui franchissent, par quelque voie, les limites de la vie! « Moi aussi, — s'écrie le poète, — moi aussi j'attends l'heure où soufflera le grand vent de l'amour et de la haine. »

Et il retourne aux héros de sa race. Il chante Cuchullain qui, ensorcelé par les druides, combat la mer. Il chante le roi Fergus qui va chercher la science des druides, voit les destinées successives qu'il a parcourues, et se désole de n'être plus rien, parce qu'il est tout, parce que sa connaissance de l'univers total brise les limites qui lui précisaient son moi. Le mélancolique Fergus et ses initiateurs sont des précurseurs de Fichte. Il chante surtout Oisin et ses prodigieux voyages [1].

Cet Oisin est une de nos vieilles connaissances. Nous avons tous trouvé en quelque grenier, au temps de notre enfance, un exemplaire d'Ossian, barde gaëlique, traduit par M. Baour-Lormian, « l'un des Quarante ». Cet Ossian a été lu et relu par Lamartine, Vigny et Musset. Il a même été goûté du Premier Consul. On ne saurait écrire une histoire du roman-

1. *The wanderings of Oisin.*

tisme français sans lui consacrer un gros chapitre. Les prénoms d'Oscar et de Malvina, encore répandus dans nos classes populaires, témoignent de la vogue qui l'accueillit jadis. Oisin, le héros de M. Yeats, est le même personnage.

Oisin revient d'une grande odyssée mystérieuse, comme celles de Maëldun et de saint Brendan. Il la raconte à saint Patrick. Il a cédé aux appels de Niam, l'enchanteresse du bord de la mer, et il l'a suivie pour une longue chevauchée sur l'Océan.

« Mais maintenant la lune comme une rose blanche brillait — à l'occident pâle, et le globe du soleil sombrait, — et les nuées déployaient assises sur assises — autour de sa sphère écarlate qui s'évanouissait : — le plancher de la salle des gardes, au palais d'Emen — n'était pas plus aplani que la mer, lorsque, remplis d'amoureuse fantaisie, — avec de sourds murmures nous allions; — maint coquillage en forme de trompe — qui dort en un silence immortel, — songeant à ses propres nuances qui s'harmonisent, — à son or, son ambre, son azur, — perçait de molles lueurs les nappes qui devenaient de moins en moins profondes. — Et voici que vint une brise errante, de la terre, — et un son lointain de chœurs ailés, — et la brise semblait venir de la flamme expirante, — et les chœurs semblaient chanter dans les feux mourants. — Le cheval courut vers la musique. »

Et l'on aborde à l'île des Fées « où la joie est Dieu et où Dieu est joie ». Cent ans Oisin s'y réjouit, il y chasse, il y pêche, il y assiste aux danses des génies. Mais une lance brisée, jetée sur le rivage par la tempête, lui rappelle les Fenians, ses compagnons qu'il a quittés. Alors, de nouveau, en route! Il faut laisser à ses plaisirs le peuple enchanté « jusqu'au jour où Dieu viendra de la mer en soupirant, — ordonnera aux étoiles de descendre du ciel, — et à la lune de se flétrir comme une rose pâle ». On gagne l'île des Terreurs où Oisin lutte pendant cent ans contre un démon qui tient une vierge enchaînée. Encore un départ, et on aborde à une île où les arbres « se plient vers la terre, comme s'ils voulaient s'enfuir, — pareils à une armée de vieillards, qui aspirent à se reposer du gémissement de la mer ». C'est l'Ile d'Oubli. Elle est encombrée de géants qui dorment d'un sommeil magique.

Oisin s'y repose cent ans. Mais il est repris de la tristesse humaine; il dit à Niam :

« Je voudrais mourir comme une petite feuille flétrie dans l'automne, car sein contre sein — nous ne nous unirons plus, et nos regards n'échangeront plus leur douceur solitairement — dans les îles des mers lointaines où seuls viennent les esprits. »

Sur la terre, il croit retrouver les Fenians. Mais il a été déçu. Il a vu une race déchue, soumise aux prêtres, soumise à la loi du travail, résignée à l'attente de la mort. Niam lui avait dit de ne pas toucher le sol, s'il voulait revenir à elle. Mais il est tombé de son cheval, et ses trois siècles se sont abattus soudain sur lui, et il est devenu un vieil homme rampant, plein de sommeil, avec de la boue sur sa barbe qui ne sèche jamais. — « Où sont mes compagnons ? » a-t-il demandé à saint Patrick. Et le saint lui a répondu : « En enfer. Prie, De tes genoux, use la pierre si tu veux éviter leur sort. » Mais Oisin a une révolte superbe :

« Ah! être secoué par la toux, brisé par la vieillesse et la douleur ! — ne plus jamais rire, être le jouet des enfants, seul avec le souvenir et la crainte, — sevré des heures de pourpre comme un manteau de pauvre dans la pluie, — comme une semence d'herbe écrasée par une pierre, comme un loup noyé dans un barrrage ! — Il serait triste de voir les élus et aucun de ceux que j'aimais jadis ici-bas; — je rejette ta chaîne de petites pierres [le chapelet] ; quand la vie se sera éteinte de mon corps, — j'irai vers Caolte, Conan, Bran, Sgeolan, Lomair, — et j'habiterai la demeure des Fenians, qu'ils soient dans les flammes ou en fête. »

Amitié de frères d'armes, plus forte que la mort et l'enfer. Éternelle protestation du Celte contre le fait accompli qu'il ne peut accepter. Ainsi le barde de Temrah, dans les *Poèmes barbares*, refuse d'admettre la foi nouvelle. Mais les rebelles de Leconte de Lisle sont des savants, comme leur père. Ils ont « lu tous les livres ». Ils accusent les dieux au nom de la science, qui leur a montré l'univers injuste. Ici, c'est l'insurrection de l'antique paganisme contre la loi chrétienne qui, domptant les instincts, a étouffé la joie de vivre.

Ainsi Ferguson fait parler le barde Ethell avec une amertume terrible :

« Columba était puissant en prière et en guerre. — Mais le jeune moine[1] prêche, aussi haut que sa cloche, — que l'amour doit régler tout, et toute offense être pardonnée : — autrement, il est sûr que n'attraperons pas le paradis... — Les hommes s'amoindrissent : tant que psaume et prière — n'eurent pas amolli ce pays, il n'y eut pas ici de Danois... — Dois-je pardonner à Feargal qui tua mon fils, — ou au pirate Strongbow qui brûla Granote, — dit-on, et dedans neuf prêtres, une nonne, — et, ce qui est pis, le bâton de la vieille crosse de saint Finian ? — A un pardon comme celui-là, je crache et je ris. »

***

Le drame[2] est la forme que préfère, pour s'exprimer, le génie de M. Yeats. On ne sera pas surpris que là même les vertus de l'auteur soient plus poétiques que dramatiques. Épris de leurs chimères, ses héros quittent tout pour les suivre. Et cet abandon se fait sans lutte, sans effort : Polyeucte a beaucoup plus de peine à délaisser Pauline. Tous ont dans les yeux un mirage dont l'attrait est irrésistible. Ils y volent comme l'abeille au lis épanoui. C'est que le monde étrange dont ils entendent les appels est pour eux le monde normal ; il est plus vrai, il est vrai d'une vérité plus haute que celui où nous nous agitons.

La comtesse Kathleen gagne le ciel en se damnant. Au XVI[e] siècle, une famine sévit sur l'Irlande. Deux démons, sous forme de marchands, arrivent à l'auberge de Shemus Rua, et s'offrent à secourir ceux qui voudront leur vendre leurs âmes. Cependant la bonne comtesse Kathleen s'afflige, secourt les affamés autant qu'elle peut, laisse même dévaster par eux son verger. De ses deniers, elle envoie acheter pour eux du grain et du bétail.

Les deux marchands, qui ont commencé par tuer le curé du village, complotent de dérober l'or de la comtesse. Ils appellent à leur aide les *Sheogues*, génies malfaisants.

PREMIER MARCHAND. — Ici, ici, venez ici, peuple des eaux... — Laissez les longues houles qui s'accumulent, — laissez les cymbales

1. Un des Franciscains récemment établis en Irlande.

2. *The Countess Kathleen.* — *The Land of Heart's Desire.* — *The Shadowy Waters* — *Cathleen ni Hoolihan* (prose.)

des vagues retentir seules ; — et, secouant de vos chevelures les liens de la mer, — rassemblez-vous autour de nous.

DEUXIÈME MARCHAND. — Je puis entendre un son — comme celui de vagues qui battent des rivages éloignés ; — et maintenant les *Sheogues,* comme un embrun de lumière, — déferlent avec des remous dans les sentiers des chênes. — Et, comme ils viennent, l'herbe et les feuilles, devenues sensibles, — s'inclinent vers eux, les grands chênes, qui meurent de sécheresse, — caressent le murmure de leurs pieds volants.

Les deux marchands sont porteurs de sombres nouvelles. L'homme qui devait acheter du bétail est malade. Les vaisseaux de grain sont immobilisés. Des paysans viennent implorer la charité de Kathleen. Ils sont craintifs, et elle les rassure :

— Oui, nous sommes timides, car la parole d'un riche — peut ébranler nos maisons, et une lune de sécheresse — racornit nos semences dans la terre stérile ; — nous sommes les esclaves du vent, de la grêle, des eaux ; — la crainte nous pousse le coude au marché — et hoche la tête à côté de nous sous le couvert de la cheminée. — Les mauvais pressentiments sont aussi naturels à nos cœurs qu'aux pics-épeiches leurs taches.

Mais on découvre que le trésor a été pillé. La comtesse dit adieu à la Vierge et aux saints. Dans le pressant besoin où ils se trouvent, les paysans affluent à l'auberge où l'on marchande les âmes : Kathleen y accourt et vend la sienne pour faire encore la charité.

Au dénouement du drame, des esprits bienheureux emportent le corps de Kathleen, désormais élue. Les anges ont défait les démons. Dieu, qui juge les intentions, a sauvé la dame au grand cœur, « noble dans sa vie et dans sa beauté ». Ses vassaux la pleurent. « Elle était le lis blanc du monde !... — Elle était plus belle que les grandes étoiles. » En lisant cette œuvre, naïve parfois comme une miniature, on se prend à songer à nos vieux miracles de Notre-Dame, si ingénus et d'une moralité si hardie.

Le *Pays du Désir du Cœur* nous transporte dans une ferme du comté de Sligo, à la fin du XVIII[e] siècle. Nous y trouvons Maurteen Bruin, sa femme Bridget, son fils Shann, Maire, sa bru et le curé du village, le Père Hart. Maire Bruin, la jeune

femme, lit continuellement un manuscrit jauni, œuvre d'un vieillard visionnaire ; elle y apprend comment la princesse Adene entendit une voix qui chantait, un soir de mai, et la suivit au pays des fées où l'on reste éternellement jeune, où elle danse toujours à l'ombre des bois, à la clarté des étoiles. Bridget traite assez durement sa bru. Mais tous les autres lui sont cléments. Shawn l'excuse. Le prêtre l'exhorte avec bienveillance à laisser le livre de côté.

C'est le soir des Fées. Maire fait sur le seuil un chemin de primevères pour leur passage. Elle donne une écuelle de lait à une petite vieille qu'on n'a jamais vue. Elle apporte à un petit vieil homme, venu on ne sait d'où, du feu pour allumer sa pipe. Bridget lui adresse de rudes reproches, qui n'empêchent nullement Maire d'invoquer les fées :

— Venez, emportez-moi loin de ce monde ennuyeux, — car je voudrais chevaucher avec vous le vent, — courir sur la cime des flots échevelés — et danser sur les montagnes comme une flamme.

Shawn tâche à la consoler, à l'envelopper, à la rattacher à la terre par l'amour. Mais un chant s'élève au dehors. Une enfant, vêtue de vert, entre dans la maison. Tous s'empressent autour d'elle, trop indulgents. La vieille Bridget elle-même, radoucie, lui offre du lait et du miel. L'enfant est effrayée par le Christ : le curé le cache. Elle blasphème légèrement. Elle se déclare plus âgée qu'un vieil aigle qui vit sur une montagne voisine. Elle est fée. Elle entoure Maire de primevères, et ce cercle floral est désormais infranchissable à tous, excepté à Shawn, qui finit par y pénétrer et par étreindre Maire. L'amour a franchi l'obstacle, mais il ne peut faire davantage. Les appels de la fée deviennent plus impérieux et plus pressants. La jeune femme meurt, et son âme s'envole vers le *Pays du Désir*.

Telle est aussi l'aventure qui nous est contée dans *Cathleen ni Hoolihan*. Dans un *cottage* de Killala, en 1798, un mariage se prépare. Michaël montre à ses parents la dot qu'il a obtenue, et le vieux Peter, son père, raille sa femme Bridget sur la pauvreté qu'elle lui a naguère apportée. Elle le rabroue vivement. Sur ces entrefaites, un bruit d'acclamation retentit au dehors. Une vieille femme entre. Elle est recrue de fatigue.

Elle erre depuis longtemps sur les routes parce qu'on lui a pris sa terre. Elle chante une chanson sur un homme qui a été pendu pour elle. Combien jadis pour elle furent pendus !

Bridget veut qu'on lui fasse aumône. Mais ce n'est pas l'aumône des Irlandais qu'elle veut, c'est eux-mêmes. Michaël est prêt à la suivre : lui aussi, après tant d'autres, il subit l'invincible attrait. On demande à la passante son nom. C'est « la pauvre vieille » ; c'est encore « Cathleen ni Hoolihan », — un des surnoms de l'Irlande. — Et elle ajoute :

— Ceux qui me servent entreprennent un dur service. Beaucoup qui maintenant ont les joues roses les auront pâles ; beaucoup qui ont librement foulé du pied les collines, les marais et les joncs seront envoyés, pour marcher en d'âpres chemins, vers des terres lointaines ; plus d'un bon projet sera brisé ; beaucoup qui ont amassé de l'argent ne demeureront pas pour le dépenser ; maint enfant naîtra, et il n'y aura pas de père à son baptême pour lui donner un nom. Ceux qui ont eu les joues roses les auront pâles à cause de moi. Et, malgré tout, ils s'estimeront bien payés. *(Elle sort, chantant :)* — Toujours on se souviendra d'eux. — Toujours ils vivront. — Toujours ils parleront. — Toujours on les entendra.

C'en est trop. Michaël est possédé. Il oublie son mariage comme le saint Alexis de la légende. Les cris d'une foule enthousiaste annoncent que les Français débarquent à Killarla. Sa fiancée, qui est survenue, a beau l'arrêter. Il suit la voix de la vieille qui s'éloigne. Cependant le petit Patrick, un autre enfant de la maison, est sorti pour prendre des nouvelles. Sa mère lui demande : « Avez-vous vu une vieille qui descendait le sentier ? — Non, j'ai vu une jeune fille, et elle avait le port d'une reine... »

Les Eaux Illusoires (The Shadowy Waters) sont peut-être le chef-d'œuvre dramatique de M. Yeats. Nul autre de ses ouvrages n'est aussi chargé de rêve, d'intentions et de symboles. Comment donner une idée de cette brume harmonieuse et changeante, et, pour reprendre une expression du poète même, dans son *Oisin*, de « ces mots — qui sont comme les oiseaux colorés de l'Asie, — le soir, dans leur terre qui ignore la pluie ? »

Nous sommes sur une mer mystérieuse, aussi mystérieuse que celle qui conduisait Ulysse au pays des morts. A bord de

sa galère le roi Forgael dort sur des peaux amoncelées. Un lis d'argent est brodé sur sa poitrine. Une petite harpe gît auprès de lui. Pendant qu'il sommeille, son équipage cause :

LE PILOTE. — Sa face ne s'est jamais éclairée depuis qu'il a quitté — cette île où le fou du bois — jouait de sa harpe...

LE MARIN. — Combien de mois sont morts depuis la pleine lune — où une apparition, barbue comme un bouc, — marcha sur les eaux et ordonna à Forgael de chercher — le Désir de son cœur là où le monde s'évanouit?

LE PILOTE. — Neuf mois.

LE MARIN. — Et depuis que le fou joua de la harpe?

LE PILOTE. — Trois mois...

Les marins seraient disposés à tuer ce chef qui les entraîne vers un but inconnu, et à le remplacer par un autre. Ils ne ressemblent point au bon équipage de la *Princesse lointaine*. Mais le fidèle Aibric s'oppose à leurs desseins, et gourmande quelque peu Forgael. Aibric a déjà perdu vingt vaisseaux à son service ; ils ont dépassé « les îles errantes des dieux », ils entendent mugir les eaux à la limite desquelles, d'après les Druides, « le temps, le monde, toutes choses disparaissent ». Aibric lui a cédé une captive qu'il aimait lui-même. Et Forgael reste toujours sombre. Forgael répond :

— Quand je tiens — une femme entre mes bras, elle se dissipe — comme si les eaux s'étaient élevées entre nous ; — et cependant il y a un amour que donneront les dieux, — lorsque Aengus et son Edaine sortiront du sommeil — et se regarderont l'un l'autre à travers nos yeux, — et changeront le bref désir et la brève déception, l'espoir — et la tendresse corporelle, en ce doux feu — qui brûlera le temps lorsque les âges auront disparu. — Le fou m'a prédit que je trouverais cet amour — parmi ces courants, où à leur bord ennuagé.

On fait rencontre d'une autre galère. Une lutte a lieu entre les deux équipages, une sorte d'abordage fantômal, sans bruit, sans clameurs, comme il est naturel en ce royaume des ombres. Enfin, les marins amènent la reine Dectora prisonnière. Forgael la refuse d'abord. Elle séduit l'équipage, qui se prépare à immoler le roi chimérique. Mais Forgael joue de la lyre; l'atmosphère est enchantée; les marins vont s'eni-

vrer dans l'autre navire, et Dectora s'endort d'un sommeil magique. Quand elle se réveille, elle croit ouïr encore les contes de sa nourrice. Elle a oublié toute sa vie intermédiaire :

DECTORA. — Je vous ai attendu. Il n'y a qu'un moment, — ma nourrice me chantait, dans une vieille romance, — que mon amour fidèle viendrait sur une nef de perle, — sous une voile de soie et une vergue d'argent, — et m'emmènerait où les enfants d'Aengus tournent — en danses heureuses, sous une lune ivre de vent; — mais ces cieux vastes et ces voiles du vent battues — ont un plus puissant sortilège, car notre paix s'éveille — dans nos mutuels embrassements.

FORGAEL. — Aengus a vu — sa bien-aimée à travers les yeux d'une mortelle...

L'amoureuse légendaire d'Aengus quitte désormais sa forme de mouche d'or errante. Elle habite en Dectora. Des signes entraînent les amants vers l'extrémité du monde. Le fou a dit à Forgael que là les Immortels envoient leurs aigles pour saisir et emporter les amants qui, « enveloppant en leurs cœurs joyeux le désir de leur cœur », ont marché vers les eaux grondantes et mystérieuses.

Mais la reine ressaisit sa mémoire. Elle commence à se rappeler qu'elle a régné. Elle offre à Forgael de retourner avec elle et de partager son trône. Forgael la repousse, l'offre à Aibric, comme Polyeucte cède Pauline à Sévère : « Il est roi parmi de hautes montagnes. » Pour lui, il suivra seul sa route. Alors a lieu un revirement attendu. Dectora s'attache à lui et ne veut plus le quitter. Il est le héros, le poète, le fou sublime : « elle le suivra dans la vie ou dans la mort ».

FORGAEL. — Je ne veux personne de vous. Mon amoureuse secoue sa chevelure sur les eaux — où le monde finit, ou court de souffle en souffle, — de tourbillon en tourbillon.

DECTORA. — Je vous suivrai. — J'ai coupé la corde qui liait cette galère à la nôtre. — Et tandis qu'elle s'évanouit, et que la vie s'en va, — je vous couronne de ce diadème. *(Elle prend à ses pieds la couronne naguère conquise sur sa galère.)* Courbez-vous plus bas, ô roi, — ô fleur de la branche, oiseau dans les feuilles, — poisson d'argent qu'ont pris mes deux mains — dans la rivière qui court, — ô étoile du matin — qui trembles dans le ciel bleu comme un faon blanc, — à la lisière brumeuse du bois; — courbez-vous

plus bas pour que je puisse vous couvrir de ma chevelure, — car nos yeux ne s'ouvriront plus sur ce monde. *(La harpe commence à murmurer seule.)*

FORGAEL. — Les cordes de la harpe ont commencé leur appel aux aigles.

V

M. Yeats, dans de précédent écrits, avait indiqué son esthétique. Dans un livre récemment paru, et dont il emprunte le titre à William Blake, — *Idées du Bien et du Mal*[1], — il en développe et en précise l'expression.

Cette esthétique est fort ésotérique et très dédaigneuse du vulgaire. Elle procède par répudiations hautaines. Dans une polémique. M. Eglinton objecte à M. Yeats que le poète ne peut s'isoler de son temps, et chercher un refuge en sa tour d'ivoire, M. Yeats, dans sa réponse, proteste contre l'art « des utilitaires, des rhéteurs, des sentimentaux, des prédicateurs populaires[2] ». Son attitude nous rappelle celle de Théophile Gautier et des Parnassiens. C'est que les mêmes causes produisent les mêmes effets et que, périodiquement, la poésie a besoin de faire une retraite sur la montagne, où l'air est rare mais pur.

Le siècle qui vient de s'écouler a été le triomphe de la *middle-class*, des « bourgeois ». Leur goût du bien-être, leur moralité particulière, leur pharisaïsme et leurs conventions ont envahi la conscience humaine :

> Le mouvement de pensée qui a fait le bon citoyen, ou qui a été produit par lui, nous a donné le *comfort* et la sécurité, mais aussi la vulgarité et l'insincérité.

La poésie a fait partie du *comfort*. Gœthe et Wordsworth l'ont aménagée pour l'embellissement de la vie, comme une pièce de mobilier. En général, les poètes de l'ère « victo-

1. *Ideas of Good and Evil* (1903).

2. *Literary Ideals.*

rienne » les ont suivis. Burns lui-même n'échappe point à cette critique :

Il avait la pauvreté d'émotions et les idées d'une classe paysanne qui a perdu, comme la bourgeoisie où elle souhaite de voir ses enfants absorbés, l'imagination qui est dans la tradition sans acquérir celle qui est dans les livres [1].

Aussi bien la poésie n'a fait que dégénérer depuis Homère : — ici les théories de M. Yeats deviennent tout à fait audacieuses. — Homère et Virgile sont déjà encombrés d'objets matériels ; le raisonnement, issu de la scolastique, obscurcit le génie de Dante ; Shakespeare descend jusqu'à l'action. Les poètes du XIX[e] siècle ne donnent plus qu'une interprétation de la vie — *criticism of life*. — Il faut rebrousser chemin, et remonter l'escalier d'or. (Je ne fais ici qu'exposer les idées de M. Yeats. On se rappellera que les écoles qui se fondent sont coutumières de ces négations hardies.)

Dès lors il faut se tenir à l'écart, loin de la foule, dans la pureté des cénacles. Malheur à qui ne renonce pas à tout pour suivre l'idéal. — Certaines phrases de M. Yeats ont le ton menaçant de ces premières préfaces où Leconte de Lisle exhalait ses ennuis, ses dégoûts et ses haines. Comme l'Apôtre, il vient apporter le glaive et non la paix :

Moïse ne valut guère pour son peuple avant d'avoir tué un Égyptien ; presque toujours un écrivain ou un homme public des hautes classes est inutile à son pays tant qu'il n'a pas fait quelque chose qui le sépare de sa classe. Nous voulons produire des moissons pacifiques, mais il nous faut creuser nos sillons avec l'épée [2].

Les désordres de Shelley et de Heine ont été pour eux une façon de couper la corde de leur galère, comme fit la reine Dectora. Ils s'émancipèrent en renversant à leur usage la morale courante. L'artiste doit mettre en doute la beauté de sa vision si les hommes ne le blâment pas. Épargner à l'art son martyre, c'est supprimer sa gloire.

Cet art sera donc d'abord le fait d'une élite. Il ne s'asservira pas à la vie. Au contraire, il créera des êtres sublimes,

1. *Ideals in Ireland.*
2. *Shamain.*

en comparaison de qui nous ne serons plus que de vaines ombres; des passions énormes, au prix desquelles nos amours et nos haines ne seront plus qu'une agitation banale et transitoire. Nos vies se dérouleront au flanc des hautes légendes, comme les martinets abritent leurs nids « sous l'architrave d'un temple de géants ». — Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien cette idée est frappante et juste. Entre un millier de villages, en voici un qui est dominé par un château en ruine, une silhouette grandiose que l'on voit de dix lieues. Ces murailles envahies par la ronce et le lierre ont leur histoire tragique, leurs souvenirs, leurs fantômes. A quoi serventelles? A rien. Mais le nom de ce village hante la mémoire des hommes. Mais ce village a plus de noblesse que la plus formidable des ruches industrielles. Ainsi la poésie se dresse à notre horizon : elle ne doit point nous enseigner comment vivre, mais la vie, mais la splendeur, l'harmonie de la vie réduite à son essence.

Cet art devra être rare et subtil. Il ne s'adressera point à ce public qu'effarouchent Dante Rossetti, Rodin ou Ibsen. Il cherchera l'étrange Beauté, celle que Poë entrevoyait derrière la tombe. Il ne s'asservira plus à la reproduction intégrale du réel : il ne prétendra plus, comme dit M. Symons, l'interprète le plus notoire du symbolisme anglais, « bâtir en briques et en mortier sous la couverture d'un livre ». Plus de copie, mais l'évocation, la suggestion. La poésie saura se restreindre à un petit nombre de symboles aimés, pareils à ceux qui habitaient l'imagination de Shelley. — M. Yeats consacre à Shelley une étude extrêmement originale, pénétrante et profonde. Il parle admirablement de ce qu'il aime. — Êtres surhumains, passions gigantesques, amples symboles s'exprimeront dans de larges vers qui tomberont les uns sur les autres comme les houles puissantes d'une mer sereine :

> Tout art est une monotonie extérieure en vue d'une variété intime, un sacrifice des gros effets aux effets subtils, un ascétisme de l'imagination.

Enfin cet art a le droit d'être hardi, mais il reste chaste. En général, les écoles de « l'art pour l'art », au nom de la

liberté, inclinent vers une sensualité parfois excessive, et ce n'est pas toujours le seul souci de la beauté qui mène leurs plus bruyants adeptes. M. Yeats rejette « tout développement de morale qui a en vue la morale »; il va jusqu'à déclarer :

Les grandes passions sont des anges de Dieu, et les incarner « indomptées dans leur éternelle gloire », même dans leur effort pour mettre un terme à la paix et à la prospérité de l'homme, est faire plus que de commenter, avec toute la sagesse que vous voudrez, les tendances de notre temps...

Mais ce divorce avec la morale ne se manifeste pas sur le point où il a lieu ordinairement. Un de ses porte-voix les plus autorisés, A. E., présente les réserves les plus expresses sur « l'art de décadence » qui cache « l'antique louve, la luxure, sous la toison d'or de la spiritualité ». Et il reproche aux lèvres des femmes que Rossetti a peintes d'exprimer une soif qui ne peut se désaltérer « dans un immatériel paradis ». C'est là un trait particulier de la jeune poésie irlandaise.

D'ailleurs, elle se reconnaît solidaire de la jeune littérature européenne. Écoutons M. Yeats;

La réaction contre le rationalisme du XVIIIe siècle s'est mêlée avec une réaction contre le matérialisme du XIXe, et le mouvement symboliste, qui est arrivé à sa perfection en Allemagne avec Wagner, en Angleterre avec les Préraphaélites, et en France avec Villiers de l'Isle-Adam, et Mallarmé, et Maeterlinck, et a mis en branle l'imagination d'Ibsen et de d'Annunzio, est à coup sûr le seul qui montre des choses nouvelles. Les arts... sont devenus religieux, et cherchent, selon, je crois, la parole de Verhaeren, à créer un livre sacré. Ils doivent, comme toujours a fait la pensée religieuse, s'exprimer au moyen de légendes.

Par suite, l'heure irlandaise a sonné. Les autres grandes traditions du genre humain ont servi de véhicule aux symboles. Celles de l'île occidentale restent intactes. Elles ont été gardées précieusement, comme dans un sanctuaire, jusqu'à nos jours, par une race restée primitive.

Dans un article très curieux, que je pense discutable par certains endroits, M. Yeats conteste les vues qui ont été présentées par Ernest Renan et Matthew Arnold sur « l'élément celtique en littérature ». Tout d'abord, le portrait que

M. Yeats nous offre des Celtes s'accorde assez bien avec celui qu'ils ont tracé. M. Yeats insiste, en particulier, sur la « desmesure » des passions celtiques. L'amour et la haine sont immenses chez ce peuple. Ils finissent « par ne plus chercher un objet mortel, mais leur propre infinité » ; ils deviennent alors amour et haine « d'une idée » :

L'amant qui aime avec tant de passion peut bientôt chanter à sa maîtresse, comme dans le poème de A. E. : « Un vaste désir s'éveille en moi, et grandit tellement qu'il devient l'oubli de toi-même. »

La vie est comme écrasée sous la grandeur de leurs songes :

Les hommes ne s'affligeaient pas seulement parce que leur bien-aimée avait choisi un autre époux, ou parce que le savoir faisait la bouche amère, car un tel deuil implique la croyance que la vie peut être heureuse, étant différente..., mais parce qu'ils sont nés et doivent mourir avec leur grande soif inassouvie.

Mais ces traits, selon M. Yeats, ne sont point celtiques ; ils appartiennent à tous les anciens peuples :

Matthew Arnold nous demande combien du Celte nous devons imaginer dans l'idéal homme de génie : je préfère dire, combien des antiques pêcheurs, chasseurs, danseurs extatiques, qui vivent parmi les collines et les bois...

La mélancolie celtique ne serait autre que la mélancolie primitive. J'en doute fort. Elle a un autre accent que celle de l'Ecclésiaste ou des Gnomiques. Et M. Yeats avoue lui-même :

Un écrivain du temps d'Élisabeth, pour décrire un chagrin extravagant, emploie l'expression, *to weep Irish* (pleurer irlandais).

Quoi qu'il en soit, selon le poète, le temps est venu de faire entrer les légendes d'Erin dans la littérature du monde. Au moyen âge, le purgatoire de saint Patrick, les voyages de saint Brendan, les aventures de la Table Ronde ont changé la sensibilité de l'Europe. Il faut maintenant ouvrir une source nouvelle : les résultats de cette révélation peuvent être merveilleux. — Acceptons-en l'augure. L'imagination des moines hiberniens et des bardes gallois a fourni une matière à des artistes plus puissants ; leurs inventions ont été consacrées

par la poésie française, italienne, anglaise, par la musique allemande. Mais, avec le nouveau groupe irlandais, l'impuissance celtique dont parle Matthew Arnold semble être conjurée. Ce que l'esprit des tribus sauvages a créé jadis n'a plus besoin de passer en d'autres contrées pour y revêtir une forme souveraine.

M. Yeats, qui est le prince de l'école, unit heureusement deux tendances qui souvent s'excluent. Il appartient, d'une part, à l'élite la plus subtile de la pensée européenne. Mais, d'autre part, il demeure obstinément fidèle au sol natal. Lady Gregory vient de traduire et d'ordonner la grande épopée de Cuchulain de Muirthemne. M. Yeats, dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, s'exprime ainsi sur les héros de l'antique Eirinn :

> A nous autres Irlandais, ces personnages devraient être plus importants que tous les autres, car ils ont vécu en des lieux où nous chevauchons, où nous allons au marché, et quelquefois ils se sont rencontrés sur des collines qui jettent leurs ombres sur nos portes quand vient le soir. Racontons seulement ces histoires à nos enfants, et cette terre redeviendra une terre sainte comme elle était avant que nous eussions donné nos cœurs à la Grèce, à Rome, à la Judée.

Mais cette poésie, vraiment nationale, ne sera-t-elle pas confinée en des cénacles ? Peut-être demeurera-t-elle sans auditoire ? Nullement. Le public que M. Yeats refuse, c'est cette foule qu'assemble la grosse caisse de l'impérialisme, les anciens lecteurs de Longfellow, de Campbell, de Felicia Hemans, la bourgeoisie britannisée qu'a gâtée l'éducation de *Trinity College*, tous ceux qui ont oublié « la tradition orale qui relie entre eux les illettrés » et qui n'ont pas appris la haute « tradition écrite », établie sur l'autre. Ces deux traditions sont « pareillement étranges, obscures, irréelles à tous ceux qui n'ont pas d'entendement ». Une élite isolée ne pourrait vivre ; mais, s'il lui faut renoncer à la bourgeoisie, la jeune poésie a les paysans ; s'il lui faut s'écarter de la foule, elle a le vrai peuple :

> Le *folk art*[1] est la plus vieille aristocratie de la pensée, et, parce qu'il refuse l'éphémère et le trivial, la virtuosité pure, le joli, aussi

1. L'art de la tradition populaire.

bien que le vulgaire et l'insincère, et, parce qu'il a ramassé en lui les plus simples et les plus inoubliables pensées des générations, c'est le sol où tout grand art est enraciné, Partout où l'on parle au coin du feu, où l'on chante au bord de la route, où l'on sculpte sur le linteau, l'appréciation des arts à qui un seul esprit donne unité et dessein est prompte à jaillir quand l'heure est venue[1]...

Ailleurs le poète songe que sur les longues plaines de l'Occident vit encore un peuple « uni par des contes, des poèmes qui ont jailli de sa propre vie et par un passé de grandes passions qui peut encore éveiller son cœur aux actions imaginaires ». Les paysans de Galway et de Sligo seront-ils des lecteurs pour M. Yeats? Souhaitons-le; souhaitons que leur image divinisée leur soit accessible. En tout cas, l'espoir du poète est vaillant et noble.

L'Ile des Saints n'a pas vainement gémi, prié, rêvé pendant des siècles, oublieuse du réel comme Marie de Magdala aux pieds du Christ. Assez d'autres nations, comme Marthe, ont fait le ménage du monde. L'Irlande a conservé le trésor des légendes, le secret de la vie intérieure; elle a formé des âmes. Prêtons-lui l'oreille : elle le mérite. La voix de M. Yeats est aujourd'hui une de celles qu'écoute le monde anglo-saxon[2] : demain elle parlera peut-être à l'Europe.

The celtic twilight, le crépuscule des Celtes... Nous avons plusieurs fois rencontré ces mots, qu'environne une magique mélancolie. Nous en avons vu le sens particulier. Ils pourraient encore signifier l'agonie des vieilles traditions qui s'effacent dans quelques cerveaux obscurs, au bord de l'Océan, le demi-jour triste qui précède les ténèbres sans fin, — la mort irréparable du passé. — Mais non, saisissons le symbole par une autre aile. Ce crépuscule celtique est celui de l'aube, la lueur argentée qui se lève avec l'étoile du matin, quand le quadrige du soleil va surgir dans la pourpre orientale.

HENRI POTEZ

1. *The Celtic twilight.*

2. Au moment où j'écris ces lignes, M. Yeats est appelé en Amérique pour y faire une série de conférences.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

ANGLETERRE ET RUSSIE

I

Au début de la guerre russo-japonaise, il pouvait sembler que la presse et l'opinion anglaises allaient, de leurs plus vaillants *hourrahs*, accompagner la marche triomphante de ces bons petits *Japs* que l'alliance et les excitations de l'Angleterre, depuis deux ans, poussaient contre le Russe : le Japonais était le disciple, l'imitateur, l'ami, l'allié, le champion national; il reprenait en Extrême-Orient, pour le service des intérêts anglais, le rôle glorieux que la France de Napoléon III avait si bien tenu dans l'Orient plus proche; il allait museler l'ours; les Anglais en auraient la peau... Et pendant quelques semaines, en effet, l'Angleterre retentit des louanges que, sans distinction de partis, ses journalistes et ses hommes d'État adressèrent au vaillant allié. Mais, soudain, comme sur un mystérieux signal venu on ne sait d'où, les applaudissements s'espacèrent, puis les *hourrahs* se turent, et la guerre ne durait pas encore depuis un mois que, peuple et gouvernement, l'Angleterre ne tournait plus vers cette tuerie qu'un regard d'amateur, de critique, de juge du camp, sans passion, sans autre désir que de bien voir; un mois encore, et le juge avait perdu toute sympathie pour son ancien favori; aujourd'hui, il semble que le succès définitif du Japon causerait à Londres plus de regrets et d'inquiétudes que la victoire, même complète, des Russes.

Ce changement a servi la paix du monde : il a grandement facilité la tâche de ceux qui voulaient ne pas élargir le conflit. Aujourd'hui si les Russes ne mettent pas toute leur maladresse à raviver les passions anglaises, s'ils ne renouvellent pas le jeu absurde et, par certains côtés, malhonnête d'arborer le pavillon commercial pour traverser les Dardanelles, puis le pavillon militaire pour croiser dans la mer Rouge, on peut espérer que les bons offices de la France, joints à ce revirement de l'opinion britannique, finiront par écarter toute complication européenne. Car ce revirement semble profond et durable, et les causes qui l'ont produit ne font que de jour en jour apparaître plus sérieuses, plus dignes d'attention. Et elles sont de vingt ordres différents, si bien que les sentiments et les conceptions, les calculs et les intérêts, les craintes et les espoirs, toutes les passions et toutes les idées de la foule et de l'élite anglaises y ont concouru.

***

Ce fut au début un simple dépit, une rancune de parieur déçu. Les Anglais connaissaient l'exacte situation des Russes en Mandchourie, le médiocre état de leurs chemins de fer et de leurs forteresses, le chiffre ridiculement réduit de leurs effectifs, le pillage de leurs arsenaux et approvisionnements, leur manque d'artillerie et de munitions, bref cet ensemble de fautes ou de méfaits qui ont fait éclater au grand jour l'œuvre des concussionnaires de tout rang. A connaître cet état des Russes, les Anglais n'avaient pas grand mérite : tous les marins et soldats des autres puissances, qui avaient fréquenté les officiers du Tsar en Crète, savaient au juste comment la vente du charbon, des poudres et des effets sert quotidiennement, en cette marine et cette armée tolérantes, à réparer les insuffisances de la solde ou à combler les déficits de la caisse... Les Anglais connaissaient aussi la valeur des forces et préparatifs du Japon. Leur mérite en cela n'était pas plus grand. Il est probable qu'en cette fameuse alliance anglo-japonaise, dont on a libéralement publié quelques articles insignifiants, certaines clauses secrètes avaient stipulé les conditions militaires et navales de l'emprunt consenti par

l'Angleterre à son allié : l'Angleterre avait donné cent millions au Japonais qui devenait son champion dans les eaux chinoises ; avant de verser pareille solde, elle avait sûrement tâté les biceps et l'armure de ce champion, et cet examen l'avait satisfaite.

De Russe à Japonais, donc, au début de 1904, la comparaison pour tout Anglais ne pouvait même s'établir : dans le *steeple chase*, qui allait s'engager par-dessus le fossé du détroit coréen, puis les haies de la terre coréenne, enfin la rivière du Yalou et la barrière des monts de Mandchourie, comment douter que sans peine le Japonais arrivât bon premier ? Il avait déjà fourni cette course en 1894 : il en connaissait les tournants et les obstacles. Et depuis 1894 un entraînement de tous les jours, une étude de toutes les heures avait encore perfectionné son allure et l'avait mis « en forme parfaite ». Reprenant ses belles foulées de 1894, le Japonais, pensait toute l'Angleterre, allait sauter le détroit, brûler la Corée, passer comme une trombe entre Vladivostock et Port-Arthur, tomber sur Moukden, atteindre enfin Kharbine, occuper ce nœud des routes, voies fluviales et chemins de fer mandchouriens, et là, tout à son aise, bien établi, bien approvisionné, nourri grassement par cette bonne terre de Mandchourie, ravitaillé par les rails et les fleuves, en contact avec la Chine sur terre, avec les Anglais et les Yankees sur mer, soutenu, encouragé, caressé et soigné des uns et des autres, il n'aurait plus qu'à attendre les petits paquets de troupes exténuées que le Transsibérien lui amènerait à combattre, à massacrer...

Un seul risque inquiétait un peu les amis du Japon. Sur terre, l'armée russe ne pouvait entrer en ligne de compte. Mais à Port-Arthur, une flotte était rassemblée qui, bien que russe, c'est-à-dire jamais prête et toujours mal gardée, pouvait causer des retards et de gros dommages à l'assaillant. Sans cette flotte, toute l'Angleterre eût parié que, huit jours après le début des hostilités, les Japonais, débarquant à Niou-Chouang, auraient tourné Port-Arthur et menaceraient les derrières de Moukden pendant que leur armée de Corée attaquerait la ville de front. Or, voici qu'avant même la déclaration de guerre, on vient apprendre aux Anglais émer-

veillés qu'une flotte japonaise a embouteillé — ou tenté d'embouteiller — Port-Arthur et que ses torpilleurs ont coulé trois cuirassés russes.,. Ce fut un délire de joie dans les Trois Royaumes ! A ce coup de maître, l'Angleterre proclama hautement qu'elle reconnaissait son disciple, et elle attendit la prise immédiate de Port-Arthur et la marche directe sur Kharbine. Nouvelle annonce de victoire et nouveaux espoirs d'un succès foudroyant ! Coulant le *Varyag* et le *Koreietz*, les Japonais ont débarqué à Tchémoulpo, occupé Séoul, enfilé la route du nord, atteint le Yalou ! dans huit jours, disent les plus modérés, demain, pense la foule anglaise, ils seront à Moukden : *hip*, *hip* pour le vaillant petit Jap !

Ceci se passait au mois de février. Nous sommes au mois d'août. Il est possible que, demain, Port-Arthur soit pris et Moukden occupé. Demain ! depuis six mois, chaque jour, l'Anglais ouvrant son journal a du le replier sur ce mot : répéter *demain* durant six mois, et toujours attendre ce demain qui devait venir à Pâques et qui laisse passer Pentecôte et Trinité, c'est long pour des parieurs. Aussi chaque jour d'attente a diminué l'enthousiasme du début, puis ébranlé la confiance. N'ayant pas gagné du premier coup, quelle chance reste-t-il aux Japonais de gagner en fin de compte ? Même possesseurs de Port-Arthur et de Moukden, que leur sert vraiment cette belle et vaillante campagne tant que Kharbine n'est pas entre leurs mains ? Car voilà vraiment le nœud du problème ; restés maîtres de Kharbine, les Russes laissent toujours pendre sur la Mandchourie et sur ses occupants la menace de leur rentrée en scène. Depuis six mois, lentement, ils ont amené les troupes et les munitions qui leur manquaient. Ce Transsibérien, dont on avait dit tant de bien et tant de mal, a fait tant bien que mal son service : goutte à goutte, un petit fleuve de soldats est arrivé des provinces d'Europe : il continue d'affluer sans abondance, mais sans arrêt. Sur ces rails mal équilibrés et de qualité douteuse, au long de cette voie unique aux stations trop espacées, aux trop rares voies de garage, les trains pourtant ont circulé, cahin caha, et, par petits paquets, Kharbine a concentré une armée de troupes fraîches que les Japonais n'étaient pas là pour exterminer. Après l'occupation de Moukden et la prise de Port-Arthur,

la véritable campagne s'ouvrira pour les Japonais : en quel état seront-ils de l'entreprendre, après six mois déjà de marches épuisantes et de tueries quotidiennes.

L'Angleterre est trop bien renseignée par ses journaux pour ne pas avoir mesuré les chances contraires que chaque jour de retard apporte à son allié. Cette guerre, qui devait durer un mois, se poursuit et va durer peut-être indéfiniment : le Japonais avait l'entrain et les performances pour une course rapide ; a-t-il le fond et la résistance pour un si long trajet? L'Anglais en a douté si fort que l'emprunt japonais ne fut couvert à Londres qu'à des conditions désastreuses : à son fidèle et vainqueur petit Jap, l'Anglais a vendu son argent plus cher qu'à des Turcs ou à des Vénézuéliens, au lendemain de leurs pires désastres ; il a fait payer aux Japonais la déconvenue que leurs retards involontaires apportaient chaque matin.

* * *

Autre cause de revirement. Depuis la révolte de Cipayes et la terrible répression qui suivit, surtout depuis que, des mains débiles d'une Compagnie privée, l'Inde était passée aux fortes mains de la nation et que le souverain de Londres était aussi l'empereur de Delhi, jamais l'Anglais n'avait redouté pour son *estate* hindou d'autre danger que l'invasion russe. Domptée, domestiquée, émasculée, l'Inde étalait ses trois cents millions d'hommes sous les pieds de quelque cent mille habits rouges : sa badine à la main, sa pipe aux dents, le soldat de la Reine ou du Roi ne rencontrait de Madras à Peshawer, de Bombay à Calcutta, que soumission silencieuse ou mépris résigné. A peine quelques lettrés, sortis des écoles anglaises, annonçaient-ils le réveil, dans deux ou trois siècles, d'une Inde nouvelle qui saurait peut-être adopter les manières et méthodes, les idées et ambitions, les conquêtes et aspirations de ses maîtres européens et qui revendiquerait alors son droit à l'égalité, à l'autonomie...

Les premiers succès du Japon furent aussitôt connus de cette Inde engourdie. Cette foule de prêtres et de théosophes, qui semblait ne plus vivre que dans son rêve et son

attente de la mort, se prit soudain d'attention pour le grand drame dont elle percevait les échos. Comment, par qui ces événements lui furent-ils annoncés, expliqués, commentés et exagérés? On sait avec quelle rapidité miraculeuse une nouvelle s'infiltre parfois dans ces humanités ignorantes et les imbibe à tel point que, de partout, elles semblent l'exsuder. Dès le mois d'avril, les fonctionnaires anglais prévinrent la métropole que l'Inde tout entière n'était pleine que de la victoire japonaise, et que, tout entière, elle attendait, sans trop savoir elle-même ce qu'elle pouvait attendre. La révolte? Personne à coup sûr ne prononçait seulement le mot : l'Inde ne se révoltera contre les Anglais que si les Anglais disparaissent, comme elle ne s'est révoltée contre le Mongol qu'après sa chute et sa disparition ; depuis toujours, l'Inde est une proie résignée entre les griffes du conquérant ; la soumission est pour elle l'état normal ; elle obéit, comme d'autres respirent.

Mais encore, dans son obéissance, peut-elle mettre plus ou moins de bonne volonté consciente ou d'inconscient abandon. Or la conquête anglaise de l'Inde ne peut se maintenir que sur l'abandon le plus inerte, la résignation la plus endormie des peuples vaincus. Les dernières statistiques ont relevé dans la péninsule 295 millions d'habitants; les Anglais entretiennent là-bas 54 000 hommes d'infanterie, 6 000 cavaliers et 14 000 artilleurs; en tout, avec les services auxiliaires, 75 000 soldats : c'est donc « un » conquérant pour 4 000 conquis. Que les vaincus viennent à manquer seulement d'empressement aux désirs de leur maître, et toute la machine peut craquer : un passif refus des taxes, une affluence de foules illuminées à quelques-uns des innombrables sanctuaires, la « grève de la vie », l'arrêt de toutes transactions et occupations dans quelque point de la fourmilière hindouiste ou l'apparition de quelque *mahdi* dans les soixante millions de musulmans qui peuvent recruter là-bas une armée du Prophète, cent autres façons publiques ou secrètes de ne plus accepter le joug, sinon de le rejeter, — et l'Angleterre est obligée d'amasser dans l'Inde des forces militaires ou policières qu'elle n'a pas, qu'elle sait ne pas avoir et ne plus pouvoir trouver.

Après l'expérience du Transvaal, s'il est une conclusion qui

s'impose, c'est qu'il ne faut demander à la nation anglaise aucun effort militaire, si minime qu'il soit. Sur mer, l'Anglais croit toujours qu'il possède sa flotte invincible: sur terre, il sait qu'il n'a plus d'armée, et les discours de ses hommes d'État, les publications officielles de son gouvernement, les discussions de son Parlement, les plans de réforme militaire toujours annoncés, jamais adoptés, tout lui répète que, faute de soldats, l'Inde mise en question, c'est l'Inde perdue. Avant les victoires japonaises, la domination anglaise dans l'Inde semblait ne devoir jamais être mise en question que par l'intervention des Russes; on s'aperçoit aujourd'hui que le Japonais victorieux peut rouvrir toutes les crises de l'histoire oubliée.

Car le Japonais touche à l'Inde de bien des façons, sans parler du commerce et des relations maritimes. Et l'exemple du Japonais arriverait sans peine à mettre en mouvement la seule force que l'Inde pourrait lever contre l'Anglais : l'Islam. L'Europe oublie trop volontiers qu'à travers l'Asie centrale, de la Méditerranée au Pacifique, des mers turques aux mers japonaises, à travers les plateaux de l'Asie mineure et de l'Iran, puis les oasis du double Turkestan russe et chinois et, enfin, les provinces musulmanes de la Chine, un grand courant de foi et de pèlerinages islamiques unit Constantinople à Pékin : ce courant a poussé jusqu'aux rivages japonais l'avant-garde de ses missionnaires. Cette longue bande d'Islam, qui s'étire entre l'Asie russe du nord et l'Asie anglaise ou française du sud, est comme une armée campée, aujourd'hui fatiguée, endormie, presque débandée, courbant le dos sous les menaces de ses deux voisins, mais remâchant en silence ses vieux rêves de pillage et ses commandements sacrés de guerre aux infidèles. Elle tient aux musulmans de la Méditerranée par la foi; elle tient aux peuples du Pacifique par la race et la langue.

Car cette longue bande déroulée sur sept ou huit mille kilomètres est comme un arc-en-ciel nuancé de toutes races et de toutes couleurs : des blancs de Constantinople aux jaunes de Pékin, elle varie par les Aryens sémitisés de la Perse, les Aryens purs ou noircis de l'Afghanistan et de l'Indus, et par la masse jaune ou jaunâtre de ces Turcs et Mongols toujours nomades,

qui, sur leur gigantesque dos de pays entre les deltas chinois et les steppes caspiennes, penchent tantôt vers la Chine et tantôt vers les plaines et les mers de l'Occident. C'est l'une de ces peuplades turques, les Osmanlis, qui, de pillage en pillage, est venue jadis jusqu'à Stamboul : là, elle a fondé le trône du Khalife, que son Sultan avait hérité et usurpé. Chef de l'Islam par ce titre de Khalife et Sultan des Osmanlis, le Grand Turc a longtemps oublié la terre des aïeux : il n'était tourné que vers la conquête de l'Europe et de l'Afrique ; il négligeait l'Asie, surtout l'Asie lointaine d'où jadis ses bandes étaient descendues. Mais, à mesure que l'Europe lui échappa et que l'Afrique lui fut arrachée, il semble que parfois ses ambitions ou les nécessités de sa politique aient ramené ses regards vers l'Islam d'Asie, vers la turquerie asiatique. Une recrudescence de piété semble d'ailleurs avoir relevé cet Islam : sur toutes les routes de l'Asie centrale, nos voyageurs rencontrent aujourd'hui les longues et maigres files de pèlerins qui, des frontières chinoises, à travers monts et mers, par-dessus même l'Himalaya, s'en viennent au tombeau du Prophète, et de cette renaissance musulmane, le prestige du Khalife a surtout profité. Entamé sur les deux flancs par la conquête russe et par la poussée anglaise; voyant de jour en jour quelqu'une de ses métropoles les plus renommées tomber sous la souillure de l'Infidèle; après les saintes mosquées de Delhi et d'Agra, perdant les *turbés* vénérés de Samarcande, de Bokhara et de Khiva : cet Islam d'Asie a senti vaguement le besoin de s'unir et il rapprit le chemin de Constantinople et l'obéissance au Khalife, dès qu'un Sultan vraiment Khalife lui fit les moindres avances.

Ce fut la grande œuvre du sultan actuel, Abd-ul-Hamid. Impérialiste longtemps avant M. Chamberlain et M. Roosevelt, Abd-ul-Hamid, il y a vingt ans déjà, avait sa conception panislamiste, et c'est à la poursuite de ce rêve qu'il a sacrifié son empire temporel et des millions de vies arméniennes. Dès 1887, Abd-ul-Hamid envoyait une frégate, *l'Erthogroul*, porter, disait-il, aux empereurs de la Chine et du Japon les plaques et les décorations que leur avait mérités la protection toute bienveillante, accordée par eux à leurs sujets musulmans : le Khalife, en réalité, voulait montrer son pa-

villon à tous les fidèles d'Extrême-Orient. Faute d'argent, faute de charbon, faute de pilotes, ayant relâché à toutes les stations de la route, séjourné dans toutes les cales de radoub, emprunté à tous les amis du Sultan quelques moyens de subsistance, le malheureux *Erthogroul* n'atteignit qu'au bout de dix-huit mois les mers japonaises : il y disparut sans laisser de traces ; il est probable qu'un cyclone l'engloutit... La mer ayant été défavorable, Abd-ul-Hamid revint aux routes plus longues mais plus sûres, que les lents pèlerinages sillonnent à travers la terre asiatique. Jusqu'aux portes de la Muraille chinoise, jusqu'à Pékin même et jusqu'à Tokio, les voyageurs et consuls européens ont signalé cette diplomatie secrète et ces agents en haillons. L'Islam asiatique a repris conscience, puis confiance : on l'a vu jouer un rôle mystérieux, mais puissant, dans toutes les affaires chinoises ; on l'a senti relever la tête en maintes villes de l'Inde, et, dans les marches montagneuses de l'empire anglais, c'est à la résistance obstinée des populations musulmanes que l'impérialisme curzonien est venu se buter durant les quatre dernières années...

Or, depuis le début de la guerre russo-japonaise, de singulières tentatives ont été faites par le gouvernement nippon, auprès des cours et féodalités musulmanes, pour amener quelque diversion sur les flancs ou les derrières de l'armée russe. Remontant en sens inverse la route suivie par les émissaires d'Abd-ul-Hamid, les envoyés de Tokio ont paru en Mongolie, dans le Turkestan, à Kaboul, à Téhéran, à Constantinople même, et, quel que soit le mystère qui plane encore sur ces intrigues presque muettes, de toutes parts les agents européens ont surpris les mots chuchotés, les espoirs réveillés, puis grandissants. Les journaux russes furent les premiers à signaler cette lente propagation de l'idée asiatique : à l'oreille de l'Islam, le Japonais n'invoquait les prescriptions religieuses, le devoir sacré de la guerre aux Infidèles, que pour le service d'une idée bien plus vaste, d'une sorte de nationalisme jaune ou panasiatique. Aux premières dénonciations russes, l'Anglais haussa les épaules ; mais, bientôt, ce fut le gouvernement de l'Inde et ses journaux officieux qui crièrent au danger. Non pas — une fois encore — qu'on eût à craindre de l'Islam hindou quelque rébellion ouverte, quelque révolte armée ; mais

il faut toujours en revenir à l'étrange situation des Anglais dans l'Inde, à ces soixante-quinze mille Européens contenant trois cents millions d'indigènes, et à ces soixante millions de musulmans groupés dans les vallées du Gange et de l'Indus. Or les Anglais ont l'expérience, la coûteuse et cruelle expérience, des brusques soubresauts de l'Islam; ils ne peuvent oublier comment un pauvre mahdi soudanais les chassa de Khartoum et, douze ans, tint en échec leur pénétration africaine; avec l'Islam, il faut toujours être en garde; le musulman, même désarmé et réduit aux besognes les plus pacifiques, est toujours un soldat en attente des ordres prophétiques; un « homme de Dieu » a tôt fait de surgir miraculeusement et de renverser les empires de l'homme; l'Islam est une sorte de boîte à surprises d'où peuvent surgir à tout instant les diables les plus étranges et, sinon les plus dangereux, du moins les plus difficiles à comprimer.

Une mesure officielle montra bientôt que l'Angleterre commençait à redouter les prêcheurs de guerre sainte : le gouvernement de l'Inde défendit aux Hindous d'aller étudier aux universités japonaises, et un édit du vice-roi rappela tous les lettrés, fonctionnaires et étudiants qui, depuis quelques années, avaient pris le chemin du Japon... Les Hindous rentrèrent chez eux et rapportèrent mille récits plus merveilleux encore des victoires japonaises et de la défaite européenne. Un fonctionnaire anglais confessait récemment que l'Inde entière semblait, non s'agiter, mais vibrer et palpiter ; pour la première fois, l'Anglais peut sentir qu'il n'a pas affaire là-bas avec une humanité entièrement hypnotisée ou endormie; elle regarde, elle écoute, elle cherche à savoir et à comprendre; elle désire et, si elle continue surtout de rêver, ses rêves se font, en quelque mesure, actuels et égoïstes, autant qu'un Hindou peut séparer l'actuel de l'éternité, et l'intérêt personnel de la vie universelle... Et l'Anglais pense qu'au bout du compte la défaite des armes européennes en Mandchourie nécessiterait peut-être cent ou deux cent mille soldats de plus dans ses garnisons de l'Inde. Et l'Anglais sait, d'une certitude hélas! trop cruelle, que ces cent mille soldats, il ne les a pas et ne les aura jamais.



Les sentiments du roi vinrent s'ajouter. On sait comment Edouard VII a compris son rôle de pacificateur.

Sa dernière visite à Kiel semble avoir ramené les échanges de politesse et presque les paroles de réconciliation entre les gouvernements, sinon entre les peuples, de Londres et de Berlin. Un traité d'arbitrage ouvre peut-être un avenir de paix entre les deux nations. Mais les journaux allemands eux-mêmes ont dit et répété que c'était là une détente passagère, bien plutôt qu'une entente réelle et durable. Tant que l'Allemagne poursuivra ses rêves de thalassocratie et de commerce mondial, tant que Hambourg se posera en rivale de Londres et de Liverpool, tant que le Siegfried impérial mettra sur les eaux nébuleuses des océans lointains l'avenir de son peuple et de sa dynastie, comment espérer que l'Angleterre puisse sans inquiétude applaudir ou seulement condescendre aux efforts de cette rivale? Au lendemain des fêtes de Kiel, l'Allemagne dévorait le livre d'un prophète qui, minutieusement, lui dévoilait le plan et les péripéties de la prochaine *Guerre du Monde* : il paraît qu'alliées au service de l'Allemagne, la France et la Russie vont amener leurs troupes et envoyer leurs flottes sous les drapeaux du roi des rois, — c'est le roi de Prusse qui tiendra ce rôle, — et, comme jadis le continent asiatique sur les pas du roi de Perse, toute l'Europe se mettra en branle, et Londres aura le sort d'Athènes : la Tamise violée, la Cité pillée, Albion nivelée au ras des flots, le genre humain goûtera la félicité parfaite qui accompagne toujours les bonnes actions.

Entre l'Allemagne et l'Angleterre, les accords de Kiel n'ont donc pas établi les rapports cordiaux que les accords de Paris et de Londres ont ramenés entre les peuples anglais et français. Mais dans la tâche que le roi Édouard VII paraît s'être donnée, il se peut que cette étape de Kiel ait été une nouvelle avance vers une entreprise bien plus ardue. Après l'entente anglo-française, après la détente anglo-allemande, il n'est pas risqué peut-être de prévoir qu'un accord anglo-russe pourra intervenir. Les derniers *Livres bleus* concernant le Tibet

contenaient déjà quelques phrases significatives ; l'ambassadeur russe à Londres, protestant contre l'expédition vers Lhassa, déplorait cette menace de brouille « à l'heure même où les deux gouvernements semblaient tout proches de s'accorder sur toutes les questions qui peuvent les mettre aux prises ».

Déjà l'élite anglaise semble convertie aux idées du roi par la brusque apparition d'une Asie nouvelle, si l'on peut ainsi parler. Car les sentiments de l'Angleterre contre la Russie étaient fondés véritablement sur une certaine conception du monde asiatique. Cette conception simpliste, comme toutes les idées anglaises, avait, depuis des siècles, satisfait les savants d'Europe ; pour en trouver l'exposé le plus clair, il faut remonter jusqu'aux Grecs.

Les Grecs, en effet, se figuraient l'Asie comme une sorte de plaine double, inclinée vers le nord et vers le sud, sur les deux flancs d'une montagne médiane qui, tout droit d'ouest en est, interminable, s'en allait des bords de la Méditerranée jusqu'aux rives mystérieuses de l'Océan oriental. Les Grecs nommaient Taurus cette chaîne médiane. Commençant aux promontoires de l'Archipel, le Taurus étirait, sans fin, du côté de l'orient, sa muraille abrupte que, de loin en loin, perçaient quelques portes plus ou moins larges, plus ou moins faciles d'accès. Sur le flanc gauche de la muraille, vers le nord, se déroulaient les plaines désertes ou glacées de la Scythie et des contrées polaires, les pays de l'ombre, de la famine et de la glace. Sur le flanc droit, vers le sud, c'étaient les paradis des empires fabuleux, des villes géantes, des richesses inépuisables, l'Assyrie de Ninive, la Chaldée de Babylone, l'Inde de Porus et, au delà, vers le berceau du soleil, la terre à peine entrevue où le bronze et la soie étaient, disait-on, produits vulgaires et sans valeur. Les portes successives du Taurus, portes cilicienne, arménienne, parthique, bactrienne, etc., servaient de communication entre ces deux Asies.

La politique anglaise ne fit que reprendre cette conception, qui était juste dans l'ensemble, sauf que la chaîne médiane du continent asiatique n'est pas une étroite montagne, mais un large plateau. Au nord de ce plateau, concéder l'Asie des glaces aux Russes ; au sud, réserver l'Asie du soleil aux Anglais : tel fut, durant le siècle dernier, le partage équi-

table que rêva la politique anglaise. Il fallait contenir le Moscovite au nord du Taurus, — je veux dire : du plateau, — lui en fermer toutes les portes, tâcher même de s'assurer sur les revers septentrionaux de la montagne quelques ouvrages de défenses avancées qui, de loin ou de près, couvriraient les passages les plus exposés : ce fut la pensée, la préoccupation continuelle de l'Angleterre. Il fallait, d'autre part, acquérir l'Inde par la conquête, la Chaldée par la pénétration mi-pacifique, mi-violente, la Chine par le commerce et la politique, établir en fait et faire reconnaître en droit la suprématie anglaise sur toute la façade asiatique qui plonge dans les mers équatoriales : ce fut la besogne quotidienne à laquelle tous les gouvernements anglais s'attelèrent, les uns avec une ardeur fougueuse et une admirable confiance dans le droit de l'Angleterre à asservir des millions d'hommes et à les exploiter, les autres avec des scrupules d'humanité et de justice qui rendaient l'œuvre plus difficile.

Mais la première partie de la tâche sembla toujours la plus urgente : avant même d'achever la conquête ou la pénétration de l'Asie heureuse, on voulait en écarter le rôdeur moscovite ; le loup détruit ou définitivement chassé, ces humanités moutonnières se remettraient d'elles-mêmes aux mains du vaillant berger. Et durant un siècle, l'Angleterre cria et courut au loup, et tâcha de lui susciter tous les obstacles et tous les ennemis. Dans sa bravoure tempérée de prudence, elle ne risqua jamais le corps à corps, seule à seule, avec la bête dangereuse. Elle chercha toujours quelque ami, quelque chien, molosse ou roquet.

De 1850 à 1870, elle trouva toujours cet allié indispensable pour harceler l'ennemi jusqu'en son repaire ou pour l'écarter des portes les plus béantes. Elle persuada d'abord aux Français qu'il allait pour eux de l'existence de fermer la porte des Dardanelles et d'écraser le Russe sous les ruines de sa forteresse de Sébastopol : la porte turque fut pour un temps close à toutes les poussées et à toutes les ruses du Moscovite ; mais cette guerre de Crimée eut pour premier effet de rompre l'union franco-anglaise. L'Angleterre espéra ensuite (de 1860 à 1870) que le vaillant Tcherkesse ou l'Uzrbeg fanatique, bien retranchés dans leurs monts du Caucase ou

dans leurs saintes oasis de Bokhara et de Khiva, lui serviraient de guetteurs et d'avant-garde au devant des portes persane et afghane : de ses bonnes paroles, de ses traités d'alliance publique ou secrète, de son argent et de sa contrebande de guerre, elle appuya longtemps la résistance de Schamyl et des Khanats. Puis elle crut et espéra en Yacoub, en ce Turc des montagnes chinoises qui, vers 1870, surgit et sembla de taille à relever les Turcs d'Asie de leur avilissement, à les grouper en une cohue ou en un empire militaires, et à les ramener sur ces chemins de l'Occident qui, jadis, avaient conduit leurs ancêtres ou leurs congénères jusqu'à Moscou et jusqu'à Pesth... Mais, rouvrant Sébastopol, contournant et coupant le Caucase, bloquant et prenant les Khanats, remettant le Turkestan révolté sous la férule chinoise, le Moscovite balaya tous ces traquenards que l'Angleterre avait si patiemment dressés, et sa lourde main vint frapper aux portes de la Turquie, de l'Afghanistan et du Pamir.

L'Angleterre, alors, essaya d'une autre méthode. Elle pensa qu'un bon traité pourrait faire la part du désastre. A trois et quatre reprises, de 1873 à 1895, elle essaya de négocier et d'obtenir par de bonnes paroles que la poussée russe s'arrêtât d'elle-même au revers septentrional des plateaux, juste au seuil des grandes portes montagneuses ou même un peu au devant des deux entrées qui menaient à l'Inde par les routes les plus courtes : la route persane et la route afghane. La Russie consentit à tous les engagements ; même elle tint ses promesses, en les prenant au pied de la lettre la plus rigoureuse, — mais la lettre n'avait pas prévu les mille incidents ou empiètements que le besoin éternel, vital, de marcher faisait naître chaque jour sur quelque point de la descente moscovite. Aussi, malgré les conventions anglo-russes ou russo-afghanes de 1873, de 1881, de 1887 et de 1895, le front des troupes russes se rapprocha toujours des entrées du plateau et des frontières dites naturelles de l'Inde.

En 1895, cependant, après le traité concernant le Pamir et l'Afghanistan, après les pourparlers et échanges de notes concernant la Perse, il sembla que la formule et les limites étaient trouvées d'une série d'États-tampons qui, neutres en

théorie, défendraient en réalité les entrées du plateau et combattraient, au besoin, à la solde de l'Angleterre, — et i sembla que le Russe bénévole acceptait ce protectorat détourné des Anglais sur la Perse et l'Afghanistan. L'Angleterre respira. Sa joie fut courte. Cette même année, c'est aux portes mongole et mandchourienne que le Russe transportait son front d'avancée : proclamant bien haut que, désormais, l'Inde et ses routes lui étaient sacrées, c'est vers la Chine qu'il hâtait le pas, vers ces deltas du Hoang-Ho et du Yang-Tsé que l'Anglais n'a jamais possédés, mais qu'il a toujours cru réservés à son unique influence. Durant quatre années, l'Angleterre assista, sans bien comprendre d'abord, à la marche nouvelle que, rentrant ses griffes, assourdissant ses pas, faisant de longs crochets, cachant son but dernier, l'ours exécutait autour de Pékin... Un jour enfin, le Russe se trouva maître du plateau mongol et de la passe mandchourienne : il débouchait à Port-Arthur et semblait tout surpris lui-même d'être sorti de son Asie glaciaire et de toucher aux tièdes rivages de l'Asie paradisiaque.

Si l'Angleterre n'eût pas alors médité et déjà commencé son aventure sud-africaine, il est probable qu'à grands renforts d'argent elle eût soudoyé quelque champion et, de nouveau, recommencé vers Port-Arthur l'ancienne campagne de Sébastopol. Port-Arthur, à peine encerclé d'ouvrages en terre, à peine muni de vieux canons chinois, sans forteresses, sans bassin, sans flotte, n'eut pas résisté vingt-quatre heures à la flotte japonaise. Mais M. Chamberlain voulait aller à Prétoria et, ne pouvant combattre à la fois les Boers et les Russes, l'Angleterre essaya d'un nouvel accord anglo-russe, qui, pour la Chine, ferait peut-être ce que les accords afghans et persans avaient fait pour l'Inde et pour la Chaldée. Le 28 avril 1899, cet accord fut signé à Pétersbourg entre le comte Mouravieff et l'ambassadeur anglais, sir Charles Scott; l'Angleterre partit au Transvaal.

Alors, sur tout le front de sa descente, de Constantinople à Pékin, le Russe découvrit brusquement ses travaux d'approche. Sans violer les traités que la naïveté anglaise croyait lui avoir escamotés, il montra quel subtil usage on pouvait en faire. Il avait promis de respecter l'intégrité de tous les

États-tampons ; neutralité turque, neutralité persane, neutralité afghane, neutralité chinoise, depuis l'Asie Mineure jusqu'à la Mandchourie, il avait consenti à ne plus jamais tenter d'entreprise militaire contre le rempart qui couvrait l'Asie des Anglais. Strictement, il tint parole ; mais il remplaça les aventures militaires et les coups de force par une merveilleuse captation diplomatique et commerciale : du Turc, du Persan et du Chinois, il se fit, non des sujets, mais des associés ou, plutôt, des commanditaires qui, désormais, ne purent exploiter leurs biens qu'avec son appui financier ou moral. Que serait devenue et que deviendrait encore la Turquie, tiraillée de crises arménienne, crétoise, macédonienne, etc., sans la protection toujours vigilante de Saint-Pétersbourg ? Et comment les Mandchous de Pékin auraient-ils sauvé leur empire chinois, sans le respect, la piété toute filiale que les ambassadeurs de Nicolas II ont témoignés à l'impératrice douairière dans les moments les plus difficiles ? Et faut-il rappeler aux lecteurs de la *Revue* en quelle posture de vassal le Schah de Perse s'est mis à l'égard de son prêteur, de son protecteur, de son tuteur, de son régent moscovite ?

L'Angleterre dut constater que sa longue campagne diplomatique lui avait donné moins de résultats encore que, jadis, ses courtes résistances militaires. De 1840 à 1870, trente années d'hostilité anglaise n'avaient pas empêché la poussée russe d'atteindre le revers septentrional des plateaux : de 1870 à 1900, trente autres années de diplomatie anglaise n'ont réussi qu'à installer l'influence russe sur toute la chaîne ; le seul Afghanistan reste en dehors de la fascination ; encore ne savons-nous pas au juste les engagements et traités secrets qui peuvent unir Kaboul à Pétersbourg.

Il sembla que l'année 1900 allait ouvrir une nouvelle période : renonçant aux négociations, l'Angleterre reviendrait peut-être aux moyens énergiques. Il était temps encore d'aller enfumer l'ours dans son nouveau refuge de Port-Arthur ; mais chaque jour rendait l'entreprise plus difficile : malgré toutes les lenteurs et toutes les concussions, Port-Arthur s'armait et s'outillait. Et la chance ordinaire des Russes leur livra bientôt un outillage et un armement complets. Durant leur campagne de Chine, ils occupèrent et systématiquement pil-

lèrent les arsenaux et forteresses du Petchili : boulon par boulon, sans hâte, ils déménagèrent vers Port-Arthur les machines, les canons, les affûts, les grues, les munitions, jusqu'aux provisions d'huiles et de tôles, que la Chine avait achetées à l'Angleterre et à l'Allemagne quelques mois avant la révolte des Boxeurs et le débarquement des Alliés. Port-Arthur dès lors eut l'outillage et l'armement que le trésor impérial avait déjà payés plusieurs fois sans doute, mais dont le prix n'était jamais parvenu là-bas à travers tant de caisses en déficit et de poches concussionnaires.

Il fallait agir contre ce nouveau Sébastopol : l'Angleterre crut trouver en Guillaume II un autre Napoléon III. Seule, elle hésitait, comme toujours, à marcher contre l'ennemi. Le Transvaal continuait d'ailleurs à décimer ses régiments et à vider ses arsenaux : même, elle commençait à désespérer de voir jamais le fond de ce gouffre insatiable. Mais ceux qui l'avaient amenée là lui promirent que, moyennant une solde minime, Guillaume II mettrait pour elle en ligne son armée et sa flotte, et l'accord anglo-allemand fut signé le 16 octobre 1900. Les acclamations du peuple anglais, à l'annonce de cette victoire diplomatique, retentissent encore à nos oreilles, — et les cris de malédiction qui bientôt succédèrent. Six mois ne s'étaient pas écoulés, que l'Allemagne se dérobait aux charges de la convention ; le 15 mars 1901, le chancelier allemand proclamait la volonté impériale de ne créer aucun embarras aux entreprises mandchouriennes des Russes.

A cette déception cruelle, l'Angleterre crut trouver un remède efficace dans l'alliance japonaise. Le 30 janvier 1902, elle liait partie avec ses chers petits Japs et leur versait d'avance un emprunt de cent millions. Les Japonais, eux du moins, furent gens de parole et de probité. Ayant touché le prix de la guerre future, ils s'y préparèrent, puis s'y jetèrent sans hésitation : il est vrai que cette guerre était depuis longtemps le plus cher de leurs désirs. Le monde attendait avec angoisse que l'Angleterre, prenant fait et cause pour son alliée, entrât elle aussi dans la bataille. Mais de 1902 à 1904, l'Angleterre revenue du Transvaal avait eu le temps d'inspecter à nouveau son *estate* asiatique ; elle y avait fait quelques fâcheuses découvertes. Uniquement occupée à surveiller la

descente des Russes, hypnotisée par leur approche, elle n'avait, depuis un demi-siècle, donné toute son attention qu'à leurs entreprises ou à leurs menaces : elle s'était consumée à défendre contre eux l'Asie tropicale ; elle avait négligé d'asseoir sa propre conquête ou son influence sur cette Asie : elle y pensait n'avoir pas d'autres rivaux ; elle comptait, pour y asseoir son influence effective, sur les siècles et sur la protection divine, sur ses droits ou ses ambitions proclamés. Or, tandis qu'elle s'épuisait à protéger la bergerie, voici que, par derrière, des mangeurs et pillards y étaient entrés en cachette et avaient jeté leurs griffes ou leur dévolu sur les plus belles têtes du troupeau.

La France d'abord était venue et, en moins de trente années, elle avait dérobé la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam, le Tonkin. Elle entamait le Siam, convoitait la Chine méridionale, osait même avouer ses prétentions et revendiquer ses droits d'influence sur des provinces entières que, de tout temps, John Bull considérait, sinon comme siennes actuellement, au moins comme promises à sa vertu par les décrets éternels de son Dieu.

Puis l'Allemagne, se glissant par Constantinople et l'Asie Mineure, avait atteint les plaines chaldéennes : d'étape en étape, son chemin de fer et sa conquête pacifique marchaient au long de l'Euphrate et du Tigre jusqu'au Golfe Persique où quelque jour les locomotives allemandes allaient arriver. Sur cette Chaldée et sur ce Golfe, sans avoir de propriété reconnue, l'Anglais a toujours cru posséder des droits imprescriptibles : le Golfe, vestibule de l'Inde, et la Chaldée, simple dépendance du Golfe, ne sont à ses yeux qu'une banlieue de Bombay... A l'autre bout de l'Asie anglaise, l'Allemand acccaparait le Chantoung et convoitait d'autres provinces chinoises. L'accord anglo-allemand de 1900, qui aurait dû mettre un terme aux accaparements russes, n'avait servi, en somme, qu'à introduire cet autre ravisseur au cœur même du domaine anglais : car, à l'abri de cet accord, l'Allemand gagnait dans les ports et sur les fleuves de Chine une place toujours grandissante, et le commerce anglais pouvait, en quelques mois, mesurer combien cette invasion des cotonnades et manufactures allemandes lui était plus préjudiciable, peut-être, que même une conquête russe.

Et voici qu'à son tour l'accord anglo-japonais amenait les mêmes surprises : en Corée, surtout en Chine, l'Angleterre presque seule avait à payer les conséquences du merveilleux prestige et de l'accroissement de forces que cet accord donnait aux Japonais. Ce n'étaient plus seulement quelques annexes de l'Empire chinois, Turkestan, Mongolie ou Mandchourie, qui menaçaient d'échapper à l'exploitation anglaise pour passer à la sujétion russe : c'était la Chine elle-même, la Chine tout entière qui se tournait vers le Japon, se donnait à lui, se mettait à son école et dans sa clientèle... Tous les consuls de l'Angleterre en Chine signalent depuis deux ans les progrès que l'influence et la marchandise japonaises font dans le gouvernement de Pékin et sur les marchés chinois. De ses propres mains, l'Angleterre a installé ce braconnier dans cette chasse qu'elle pensait réserver à ses gens de Manchester...

Indo-Chine aux Français, Chaldée et Chantoung aux Allemands, Corée et Chine aux Japonais, — qui sait encore? Mandchourie aux Américains, — voilà donc ce que peut rapporter à l'Angleterre cette politique traditionnelle qui, pour écarter le Russe de l'Asie anglaise, n'aboutit qu'à livrer cette Asie à d'autres! Voilà le terme et la récompense de tant d'opiniâtreté, de tant d'ingéniosité, de tant de bravoure, de tant de prudence. Non seulement les portes des monts et les plateaux sont tombés au pouvoir des Russes, mais de toutes parts l'*estate* britannique est entamé, usurpé par ceux-là mêmes que l'Angleterre pensait avoir à sa solde! Elle n'a travaillé, lutté, payé que pour eux. N'est-il pas visible au bout du compte que c'est là jeu de dupe, qu'il est temps, grand temps enfin de revenir à d'autres conceptions, de mieux voir quels sont les véritables adversaires? est-ce bien la Russie et les empiètements russes qui peuvent ruiner en Asie ou diminuer seulement la puissance et les bénéfices de l'Angleterre? la Russie militaire et conquérante est-elle, pour les véritables intérêts anglais, une rivale aussi redoutable que l'Allemagne ou le Japon ou même la France, avec leurs industries et leur commerce?

La Russie fut autrefois l'une des meilleures clientes de l'Angleterre : elle pourrait demain le redevenir. Seule, la

rivalité politique et l'antagonisme des gouvernements a fait chasser l'Anglais et ses produits du marché moscovite, juste au moment où ce marché se développait, s'étendait, débordait sur tout un continent, sur des terres neuves et mal explorées, sur des forêts, des mines, des mers et des humanités encore inexploitées... Et, par la même ironie du sort, cette brouille anglo-russe a profité aux véritables rivaux de l'Angleterre, aux Français, aux Allemands, aux Américains, aux Japonais eux-mêmes, qui, dans cette Russie soudainement transformée, ont récolté d'énormes bénéfices. Ouvrez les rapports des consuls anglais et voyez ce que peut coûter annuellement au commerce anglais la traditionnelle politique russophobe de son gouvernement.

VICTOR BÉRARD.

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1904

LIVRAISON DU 1er JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

LIVRAISON DU 1er AOUT

LIVRAISON DU 15 AOUT



LIVRES NOUVEAUX

LA COUR DE LUNÉVILLE, par **Gaston Maugras.**

De 1698 à 1759, Lunéville a connu trois souverains, les ducs Léopold et François et le roi Stanislas; dans ce XVIIIe siècle galant, s'il est une cour galante où les femmes et l'amour tiennent le premier rang, c'est à coup sûr cette petite cour de Lunéville. La passion de Léopold pour madame de Craon, puis les petits scandales de François, puis le règne de madame de Boufflers, puis l'arrivée de madame du Châtelet, et sa liaison avec Voltaire, et les querelles avec madame de Boufflers, et les couches malheureuses, et la mort de madame du Châtelet, — la plus compliquée et la plus mouvante des intrigues agite, brouille, raccommode, excite, réconcilie et brouille de nouveau tous ces personnages de l'histoire vraie, et cette fidèle peinture d'une cour minuscule devient le plus amusant des spectacles.

POUR L'ENFANT, par **Albert-Émile Sorel.**

« Petites destinées de petites gens malheureux! » nous dit l'auteur à la fin de ce roman qui nous introduit dans les ménages besogneux et touchants des humbles employés de ministères. « Employés », même pas; en réalité, ce sont surtout des garçons de bureau, anciens soldats retraités, que nous montre M. Albert-Émile Sorel, et ce titre d' « employé » est l'objet de toutes leurs ambitions : incapables de l'obtenir pour eux-mêmes et de quitter le plumeau pour la plume, ils veulent du moins que « l'enfant » soit un jour ce qu'ils n'ont pas pu être, « un monsieur ». Le ton du roman est délicieux; l'auteur, en racontant, a su être tour à tour et tout à la fois ironique et attendri. Il a su observer avec esprit et noter avec précision tout le comique de ses personnages, et, en même temps, il les plaint toujours de tout son cœur. Sa pitié, comme sa malice, est d'un homme bien né, qui sait la douceur d'un certain patrimoine immatériel et que les envieux même ne pourront jamais classer parmi les « mauvais riches ».

LES FRÈRES LE NAIN, par **Antony Valabrègue.**

Cette remarquable étude sur les frères Le Nain est un des derniers ouvrages d'un fin lettré, poète délicat, critique d'art minutieux et averti. La mort a brusquement emporté Antony Valabrègue, il y a quatre ans, avant qu'il se fût décidé à publier ce livre, soucieux qu'il était de le porter, de jour en jour, à un plus haut point de perfection. L'histoire des Le Nain a été longtemps mal connue et c'est seulement depuis quelques années qu'on est parvenu à recueillir sur eux des renseignements un peu précis. Antony Valabrègue a magistralement utilisé tous ces documents et nous laisse des frères Le Nain une biographie authentique et lumineuse qui assure à l'auteur des droits à la reconnaissance de tous les amis de l'art français.

MADAME DE FERNEUSE, par **Daniel Lesueur.**

Madame de Ferneuse, c'est le second volet du diptyque; nous connaissions le premier, qui est le *Marquis de Valcor*. On a fait à celui-ci un accueil chaleureux; le succès va se confirmer par *Madame de Ferneuse*, où Daniel Lesueur a dépensé l'imagination la plus romanesque et la plus poétique. M. de Valcor nous était apparu comme un aventurier extrêmement curieux à suivre dans ses coups d'audace. Madame de Ferneuse, dont la vaillance et l'amour triomphent de mille obstacles, met toutes choses au point. C'est bien un roman romanesque dans le sens le plus élevé du mot. La plus rare fortune lui sourit, ce qui prouve pour le moins que le lecteur se plaît aux histoires très littérairement contées.

LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE,
par **P.-G. La Chesnais.**

« Le présent travail n'est pas une étude théorique du principe de la représentation nationale, ni une étude générale des mécanismes de représentation : c'est simplement une étude critique des méthodes de votation, entre lesquelles le Parlement français aura à choisir d'ici quelques années. » Scrutin uninominal; scrutin de liste; représentation proportionnelle; système de Hondt, système Vassille, — les différents modes d'élection sont passés en revue. Excellente exposition à laquelle les prochaines discussions parlementaires donneront un regain d'actualité.

LES ROSES DE LA VIE, par **Paul Plan.**

C'est un recueil de vers, et l'excellent comédien Paul Plan n'a pas eu tort de les publier. Il s'y trouve des poèmes à louer surtout, il est vrai, pour les bons sentiments dont ils témoignent; mais d'autres poésies méritent d'autres éloges. Certains sonnets ont été voluptueusement caressés, ciselés, par une main délicate et patiente. Que M. Paul Plan se défie de l'enthousiasme patriotique et humanitaire : rien qui trompe plus facilement un poète sur la valeur de son œuvre. Et que, de plus en plus, il soit l'artiste scrupuleux et charmant d'une dizaine de ces « Roses ».

L'ÉTERNELLE REVANCHE,
par **Henry Maisonneuve.**

L'éternelle revanche, c'est celle que l'amoureux fidèle et dévoué finit toujours par prendre sur l'amant indigne qu'on lui préfère parfois, aux minutes de vertige; avec du courage et de la patience, tôt ou tard, l'heure du bonheur vient enfin, plus lumineuse encore d'avoir été longuement attendue. De moins en moins, les romanciers contemporains admettent qu'il y ait pour une femme une chute irréparable. Ce joli roman vaut par le charme des détails et la précision minutieuse du récit.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	**48** »	**24** »	**12** »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	**51** »	**25 50**	**12 75**
DÉPARTEMENTS	**54** »	**27** »	**13 50**
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	**60** »	**30** »	**15** »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13968-7-04. — (Encre Lorilleux).

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1904

LIVRAISON DU 1er JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

